

Jr 134²

ACHAEMENID HISTORY X

edited by

Pierre Briant, Amélie Kuhrt, Margaret C. Root,
Heleen Sancisi-Weerdenburg, Josef Wiesehöfer

Histoire de l'empire perse de Cyrus à Alexandre

Volume II

DIP. STUDI LINGUISTICI E ORIENTALI
inv <u>408</u>
UNIVERSITA' DI BOLOGNA

Pierre Briant



NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN
LEIDEN

CHAPITRE XIV

De l'avènement d'Artaxerxès I^{er}
à la mort de Darius II (465-405/404)

I. D'UN ROI L'AUTRE (465)

• *Sources et problèmes.* – Avec l'avènement d'Artaxerxès I^{er}, l'historien se trouve face à une documentation *narrative* qui tend à se raréfier. Ctésias s'intéresse beaucoup plus à l'histoire de la famille de Mégabyze qu'à celle de la dynastie : c'est autour du personnage et de ses fils qu'est construite la trame des paragraphes 30-43, depuis l'intervention contradictoire de Mégabyze dans le complot mené contre Xerxès jusqu'à la disparition de son plus jeune fils Zôpyros II, après la mort d'Artaxerxès. C'est donc une nouvelle fois sur les affaires égéennes que nous sommes le mieux informés, grâce surtout à Diodore de Sicile et à Thucydide, qui suivent les évolutions du conflit athéno-perses de l'Asie Mineure à l'Égypte. Grâce aux livres bibliques (*Ezra et Néhémie*), on peut également mener une analyse de la situation intérieure de Juda – à cette réserve près que bien des difficultés exégétiques paraissent encore aujourd'hui insurmontables. Deux régions sont mieux pourvues. Il s'agit d'abord de la Babylonie, grâce aux archives d'une maison d'affaires, celle des Murašū, qui couvrent pour l'essentiel les règnes d'Artaxerxès I^{er} et de Darius II, également de l'Égypte, grâce à la documentation araméenne (provenant surtout mais non exclusivement d'Éléphantine), dans laquelle on peut aisément isoler une part de la correspondance du satrape Aršāma conservée sur peau (*DAE* 62-74). Ajoutons également que, pour la première fois depuis les débuts du règne de Darius I^{er}, nous avons une fugitive allusion aux affaires d'Iran oriental. Dans le même temps, le nombre de documents écrits persépolitains diminue : si les fouilles les plus récentes ont réévalué le rôle de bâtisseur d'Artaxerxès I^{er}, leur interprétation historique reste problématique.

Outre son caractère lacunaire et aléatoire, la documentation disponible présente une difficulté majeure, celle de la datation. Bien des documents babyloniens ou araméens sont datés d'après l'année de règne d'un Artaxerxès. Mais comme Artaxerxès I^{er} et Artaxerxès II ont eu l'un et l'autre un très long règne, il est souvent impossible de fixer une chronologie absolue (cette observation vaut également pour certains documents babyloniens datés d'un Darius) : il n'y a guère parfois que l'onomastique qui puisse apporter un éclaircissement car, le plus souvent, ni la graphie ni la paléographie ne constituent des

critères suffisants. On rencontre des difficultés analogues pour des inscriptions grecques et araméennes d'Asie Mineure datées d'un Artaxerxès, alors même qu'il s'agit de documents historiques de la plus haute importance : ainsi telle inscription grecque de Sardes, qui rapporte la dédicace d'une statue par un haut officier de la satrapie, ou encore une inscription araméenne de Cilicie, qui témoigne de l'existence d'un centre du pouvoir achéménide dans la montagne. Ajoutons que les auteurs grecs paraissent eux-mêmes avoir de temps à autre établi une confusion entre les deux ou trois Artaxerxès, et que, d'autre part, c'est cette possibilité même qui justifie, du moins pour une part, les discussions sans fin sur la chronologie des missions respectives d'Esdras et de Néhémie à Jérusalem.

• *La position du nouveau Grand Roi.* – L'une des premières mesures prises par le nouveau roi fut d'abandonner son nom privé et de prendre le nom de trône d'Artaxerxès, selon une coutume attestée à partir de son règne. Le choix d'un nom signifiant « dont le pouvoir [s'établit à travers] Artā » paraît significatif d'une volonté d'exalter, comme son père et son grand-père, la valeur politico-religieuse de « vérité » et de loyauté dynastique – ce qui était probablement bienvenu après les troubles de la succession. De la même manière, les inscriptions du nouveau roi ne soufflent mot, évidemment, des luttes sanglantes qui lui ont frayé le chemin vers le trône. En reprenant le formulaire des créations d'Ahura-Mazda connues à Naqš-e Rostam et d'autres expressions antérieures, Artaxerxès se présente simplement ainsi : « Je suis Artaxerxès le Grand Roi, le roi des rois, fils de Xerxès le roi, petit-fils de Darius, un Achéménide », sans oublier de situer son œuvre de constructeur en continuité avec celle de son père (*A¹Pa* ; cf. *A¹I*). La propagande de cour s'empresse également de parer le nouveau roi de toutes les vertus royales traditionnelles. On en a l'indice dans la description ainsi donnée par Nepos : « Il dut son principal renom à son aspect imposant et à sa beauté physique, à laquelle il joignait un étonnant courage militaire, puisqu'il fut de tous les Perses celui qui eut le plus de valeur personnelle » (*Reges* 1). De son côté, Plutarque se plaît à souligner que, de tous les rois nommés, Artaxerxès, « le premier les surpassa tous par sa douceur et sa grandeur d'âme » (*Art.* 1.1 ; cf. 4.4). Faisant état des mêmes qualités de douceur, Diodore souligne lui aussi le grand renom acquis par le nouveau roi parmi les Perses (XI, 71.2). Comme bien d'autres auteurs, Plutarque rappelle également qu'il était surnommé Longue-Main (*Machrokheir*), en donnant l'explication suivante : « Il avait la main droite plus grande que l'autre » ; un autre auteur (Pollux) commente ainsi : « Avec un pouvoir qui s'étend au loin », ce qui paraît plus conforme aux mentalités royales perses, tant l'expression revient souvent dans les inscriptions de Darius et de Xerxès (chapitre v, 3). Il n'en reste pas moins qu'il dut batailler ferme pour affermir son nouveau pouvoir. Plutarque mentionne que, peu après son avènement, le roi n'était pas prêt à consacrer tous ses efforts au front égéen, car « il était occupé par les soucis que lui donnait le Haut Pays » (*anó* ; *Thém.* 31.3). Ce Haut Pays, c'est ce que les auteurs grecs, et surtout les auteurs hellénistiques, nomment les Satrapies Supérieures. Nous obtenons heureusement quelques détails supplémentaires grâce à Ctésias, qui écrit : « Bactres avec son satrape, un autre Artaban, fait sécession d'Artaxerxès ; une grande bataille indécise a lieu. Mais le combat reprend, le vent s'élève face aux Bactriens et Artaxerxès victorieux reçoit la soumission de toute la Bactriane » (§ 31). Cet Artaban n'est probablement autre en réalité qu'Hystaspes, frère d'Artaxerxès, dont on sait par Diodore qu'il était alors satrape de Bactres (XI, 69.2). Il ne s'agissait donc pas à proprement parler de la révolte d'un pays soumis, mais d'une contestation dynastique. La victoire ne pouvait que

renforcer l'autorité d'Artaxerxès, qui fit ainsi la preuve de ses qualités de bon combattant et de restaurateur de l'ordre impérial et dynastique.

Par ailleurs, Diodore mentionne d'autres mesures de réorganisation prises par Artaxerxès à son avènement : « Il punit d'abord tous ceux qui avaient pris part au meurtre de son père et réorganisa les affaires du royaume à son avantage. Parmi les satrapes en charge, il destitua tous ceux qui lui étaient hostiles et remit les satrapies à ses Amis choisis pour leurs compétences » (XI, 71.1). Fl. Josèphe indique de son côté que le roi désigna les commandants des 27 satrapies, de l'Inde à l'Éthiopie (*AJ* XI, 185). Mais une telle mesure est-elle circonstancielle ou structurelle ? On a plutôt l'impression qu'à chaque changement de règne, le nouveau roi confirmait (ou destituait) les pouvoirs des officiers en place qui, désormais, tenaient le pouvoir de ses mains. Aucun autre document n'indique que la tentative d'Artaban le chiliarque puis celle d'Hystaspes aient créé un mouvement insurrectionnel général, ni donc qu'elles aient entraîné une rotation brutale des détenteurs de postes de satrapes.

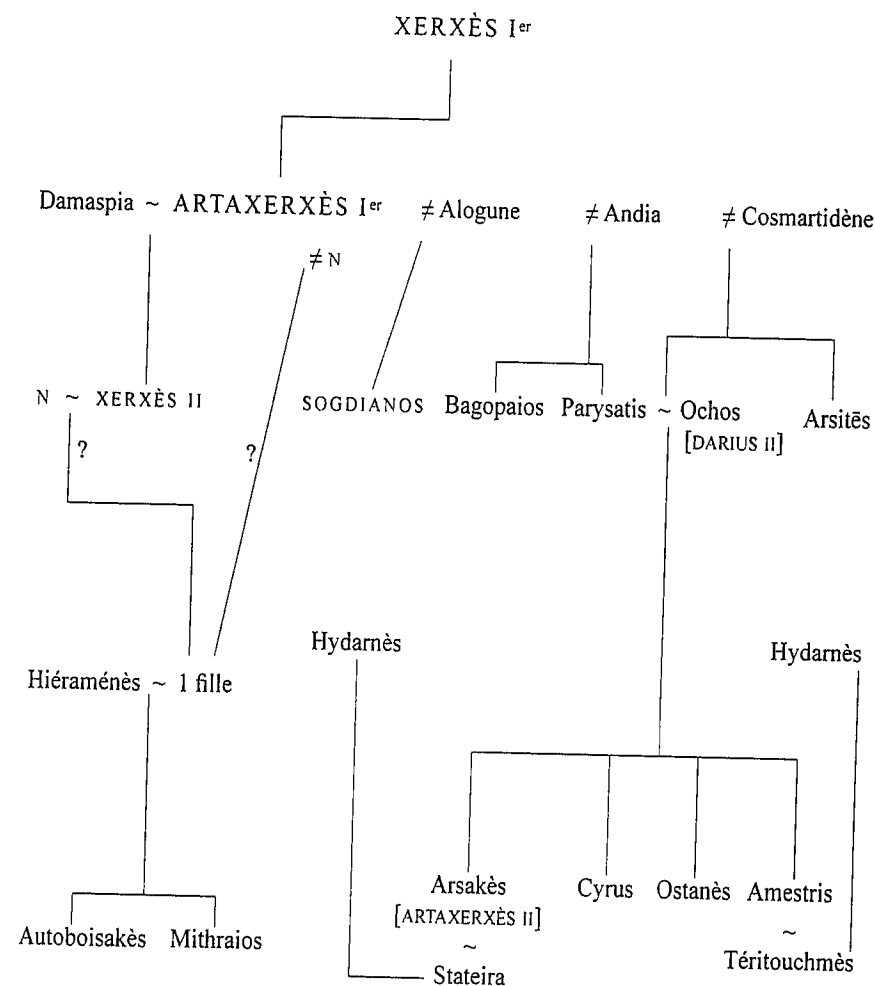
Dans la *Vie de Thémistocle* (29.5), Plutarque affirme qu'Artaxerxès « introduisit beaucoup d'innovations relatives à la cour et à ses Amis ». La mention de Plutarque a surtout pour but d'expliquer comment l'Athénien a pu obtenir des faveurs insignes à la cour, d'où la jalousie des nobles de l'entourage royal (*Thém.* 29. 5-6). Quoiqu'il en soit, on est tenté de rapprocher cette information de celles que donne ailleurs le même auteur :

Il fut le premier à vouloir que ceux de ses compagnons de chasse qui étaient en mesure de le faire et qui en avaient le désir lançassent les premiers traits. Le premier il institua comme châtiement pour ceux des dignitaires (*hoi hēgemonikoi*) qui commettaient une faute qu'au lieu d'être fouettés sur leur corps et d'avoir les cheveux arrachés, ce fussent leurs robes, ôtées par eux, que l'on fouettât et leur tiare, déposée par eux, que l'on déchirât, ... tandis qu'eux supplient en pleurant d'arrêter l'exécution (*Moralia* 173 d-e ; 565a).

En des termes quasiment identiques, on retrouve l'information chez Ammien Marcellin, dans le cours d'un passage consacré à la douceur d'Artaxerxès « Longue-Main », qu'il oppose à la cruauté des châtiments imposés par les autres rois perses (XXX, 8.4). Il est possible enfin que des tablettes babyloniennes illustrent (à leur manière) les « nouveaux » châtiments royaux.

La tradition est ainsi relativement homogène. Il faut cependant noter que certaines mesures attribuées à Artaxerxès I^{er} doivent plutôt être transférées au compte d'Artaxerxès II. On remarquera en particulier que c'est précisément parce qu'il a lancé le premier un trait contre une bête féroce que Mégabyze fut dans un premier temps condamné à mort par Artaxerxès I^{er} (Ctésias § 40). Certes, l'histoire de Mégabyze véhicule toute une série de clichés et de motifs monarchiques (thème de la chasse au lion en particulier), situés en dehors du temps de l'histoire ; mais on voit mal pourquoi le conteur aurait attribué un tel châtiement à un roi qui, par ailleurs, était connu pour avoir assoupli l'étiquette de la chasse royale. Il n'est pas impossible que cette modification date simplement d'Artaxerxès II, dont Plutarque en particulier souligne qu'il a allégé certains règlements auliques (*Art.* 4.4-5 ; 5), et qu'il relie à une politique identique d'Artaxerxès I^{er} (§4.1).

Quant aux châtiments proprement dits, s'il ne semble pas faire de doute qu'Artaxerxès I^{er} a redéfini la hiérarchie de cour, il est plus difficile d'en inférer une interprétation politique. À première vue, il est tentant d'y voir le signe d'un allègement de l'étiquette aulique, en même temps que l'indice de nouveaux rapports noués entre Artaxerxès et l'aristocratie perse, qui pourraient être interprétés comme le symptôme de l'affaiblissement de la position du nouveau roi. Mais il convient de souligner que les châtiments prononcés contre les



~ mariages légitimes
≠ unions

aristocrates sont d'une extrême gravité, puisqu'ils visent les symboles mêmes de la distinction sociale et de la faveur royale : les robes, les coiffures et les perruques (cheveux !). Si l'on ajoute que ces châtiments devaient sans aucun doute se dérouler en public, on ne voit pas que les aristocrates aient pu considérer de telles mesures comme une réelle concession du roi qui, en tout état de cause, reste la source de la justice et du droit (cf. Plutarque, *Art.* 23.5).

• *Artaxerxès I^{er} à Persépolis.* – Dans le même temps, des tablettes attestent de la poursuite de travaux à Persépolis, entre l'été 464 (PT 76-77) et l'année 460-459 (PT 79), date à laquelle disparaissent les tablettes élamites ; de la même manière, selon la chronologie admise, les dernières inscriptions araméennes sur vaisselle de pierre dateraient de 432-431 ; une inscription portée sur un élément de vaisselle en argent confirme l'activité des ateliers royaux à Persépolis (A¹I). Les tablettes disponibles témoignent de l'ampleur des constructions, puisque l'on voit, par exemple, en 460-459, 1149 artisans recevoir des rations sur le site (PT 79). De leur côté, les fouilles récentes ont confirmé les déclarations du roi, qui affirme avoir terminé des travaux commencés par son père Xerxès (A¹Pa) ; on sait maintenant qu'il a achevé le Palais H. Par ailleurs, une plaque de fondation en babylonien atteste également qu'il est l'auteur de la Salle aux Cent Colonnes.

Les reliefs qui y sont disposés reprennent pour l'essentiel la forme et le message de ceux de ses prédécesseurs, avec néanmoins quelques modifications notables : on retrouve sur l'escalier du Palais H le thème de la procession des tributaires/donateurs, mais le nombre de délégations (30) est plus élevé qu'il ne l'a jamais été dans les constructions élevées par Darius et par Xerxès ; sur les portes de la Salle aux Cent Colonnes, l'on retrouve le Héros royal affrontant victorieusement un animal composite (Schmidt Pl. 114-117), ou encore le roi sur son trône supporté par 28 représentants des peuples conquis (Pl. 96-99). On y trouve également, en quatre exemplaires, une scène d'audience, mais la composition en est différente de celle qui figurait à l'origine sur le panneau central de l'Apadana de Darius : en particulier, le roi n'est plus flanqué à l'arrière du prince héritier (seul un porteur d'ombrelle est figuré derrière le trône ; Pl. 103-107 ; ici fig. 16).

Il est bien difficile de donner une interprétation politique assurée de telles modifications. De même n'est-il pas absolument prouvé qu'Artaxerxès est bien responsable du déplacement dans la trésorerie du relief central des escaliers N et W de l'Apadana, même si l'hypothèse est séduisante, par les inférences politiques qu'elle suggère : le nouveau roi aurait ainsi voulu faire disparaître la figure de son frère Darius, qui flanquerait le trône de son père Xerxès. Mais est-ce bien Xerxès, Darius I^{er}, ou une personne royale vouée à l'anonymat qui figure assis sur son trône dans la scène d'audience du Trésor ? Nous sommes là devant un écheveau serré d'interprétations iconographiques, dont chacune recèle des éléments de vraisemblance mais dont aucune ne fait l'unanimité : ce qui fait naître quelques doutes sur la cohérence globale de l'argumentation. Étant donné l'ampleur des incertitudes qui subsistent, il paraît bien imprudent de supposer qu'à partir d'Artaxerxès I^{er}, Persépolis perdit le rôle politique qui était le sien auparavant, pour être transformée en une sorte de « Versailles provincial », et pour devenir « un sanctuaire plutôt qu'une capitale ». Le rôle que l'hypothèse assigne à Suse est paradoxal, puisque le nouveau roi ne paraît pas y avoir développé une activité de bâtisseur plus grande qu'à Persépolis : par une inscription de Darius II, on apprend simplement qu'il y avait commencé la construction d'un palais (D²Sb) ; une inscription d'Artaxerxès II montre qu'il ne prit pas la peine d'y reconstruire l'Apadana de Darius, qui fut détruit par un incendie sous son règne (A²Sa).

II. LA RÉVOLTE DE L'ÉGYPTE (v. 464-454)

• *La révolte d'Inaros et l'intervention athénienne.* – Après la victoire remportée en Bactriane, c'est à l'ouest qu'Artaxerxès allait connaître le plus grand défi à son autorité impériale, et singulièrement en Égypte (cf. Plutarque, *Thém.* 31.4). Les faits nous sont connus essentiellement par Diodore et par Thucydide, le compte rendu de Ctésias étant marqué par toute une série de motifs répétitifs et d'invéraisemblances onomastiques et chronologiques (§§ 32-35). Selon Diodore, la nouvelle de l'assassinat de Xerxès et des troubles subséquents incitèrent les Égyptiens à tenter de reconquérir leur liberté. Leur premier acte de rébellion fut d'expulser les leveurs de tribut perses et de porter au pouvoir royal un certain Inaros (463-462). Celui-ci constitua une armée levée parmi les Égyptiens et Libyens et renforcée par des mercenaires de toutes origines. Conscient de la disproportion des forces, il envoya à Athènes une ambassade chargée de négocier une alliance (*symmakhia*) et de promettre aux Athéniens des avantages à venir considérables et même une domination partagée sur l'Égypte (*koinē basileia*) : les Athéniens répondirent avec enthousiasme à la demande d'Inaros et envoyèrent aussitôt une flotte vers le Nil (XI, 71.3-6). Thucydide apporte les précisions suivantes :

Le Libyen Inaros, fils de Psammétique, qui régnait sur les Libyens voisins de l'Égypte, avait, en prenant pour base Maréa, en arrière de Pharos, soulevé la plus grande partie de l'Égypte contre le roi Artaxerxès ; il en devint lui-même le chef et voulut y attirer les Athéniens. Ceux-ci, qui se trouvaient précisément en route pour Chypre avec 200 navires à eux et à leurs alliés, répondirent à son appel et quittèrent Chypre : depuis la mer, ils remontèrent le Nil et, s'étant rendus maîtres du fleuve et des deux tiers de Memphis, ils menaient la lutte pour la partie restante, qu'on appelle le Château Blanc ; il y avait là les Perses et les Mèdes qui s'y étaient réfugiés, ainsi que les Égyptiens restés étrangers au soulèvement (I, 104).

Selon Diodore, les Perses se réfugièrent dans la forteresse de Memphis à l'issue d'une défaite. Pour mater la révolte, Xerxès avait en effet envoyé une armée, mise sous le commandement d'Achéménès, « fils de Darius et son propre oncle » (XI, 74.1), c'est-à-dire celui-là même qui avait été installé comme satrape d'Égypte par Xerxès à l'issue de la révolte de 486-4 (Hérodote VII, 7). Renforcée par les contingents athéniens, l'armée d'Inaros remporta la victoire à Paprémis, dans le Delta, et Achéménès y perdit la vie (Hérodote III, 12, VII, 7 ; Diodore XI, 74.1-4 ; cf. Ctésias § 32).

Le compte rendu de Thucydide présente l'avantage de replacer la révolte dans le cadre plus large de la politique athénienne. Tandis qu'en Grèce la rupture avec Sparte était consommée et que le cercle des belligérants ne cessait de s'agrandir, Athènes poursuivait ses opérations maritimes : c'est ce que montre une liste de soldats athéniens disparus en 460-459, aussi bien en Grèce, à Chypre, en Phénicie qu'en Égypte (ML 33). Tenant compte de la nouvelle situation internationale, Artaxerxès, tout en préparant une nouvelle armée, fit logiquement partir pour Mégabyze Sparte avec de l'argent, « pour amener les Péloponnésiens à envahir l'Attique et déterminer ainsi le retrait des troupes athéniennes d'Égypte » (Thucydide I, 109.2 ; cf. Diodore XI, 74.5). Ces tentatives n'eurent pas le succès escompté. L'armée et la flotte préparées et entraînées en Cilicie, à Chypre et en Phénicie s'ébranlèrent de conserve sous la direction de Mégabyze et d'Artabaze. Pendant ce temps, la garnison de Memphis tenait toujours, les Athéniens et leurs alliés poursuivant des opérations sur la nature et l'ampleur desquelles Thucydide est très allusif (I, 109.1). La flotte perse

parvint jusqu'à Memphis par voie maritime et fluviale et rompit le blocus. Bientôt la mésentente régna entre Égyptiens et Athéniens : les premiers firent leur soumission, et les seconds furent eux-mêmes amenés à conclure une trêve avec Mégabyze, qui permit à quelques-uns de revenir en Grèce en traversant les déserts libyens. Le désastre athénien fut bientôt achevé quand une autre escadre fut surprise à l'entrée de la Bouche Mendésienne et détruite presque en entier : « Ainsi s'acheva l'histoire de la grande expédition envoyée par Athènes et ses Alliés en Égypte » (Thucydide I, 110.4). Elle avait duré six ans (460-454 ; I, 110.1).

• *Caractères et suites de la révolte : Égypte perse et Égypte égyptienne.* – Thucydide affirme que leurs premiers succès avaient permis aux Athéniens « de se rendre maîtres de l'Égypte » (I, 109.2). Il n'en est rien. Inaros lui-même n'a pu prendre le contrôle que d'une partie de l'Égypte (I, 109.1). On ne voit aucune trace de révolte ailleurs que dans le Delta. En 461, par exemple, le Perse Ariyawrata fait graver dans le Wadi Hammâmat une inscription ainsi datée : « An 5 du roi de la Haute et Basse-Égypte, seigneur du Double Pays, Artaxerxès, qu'il vive éternellement, aimé des dieux » (Posener n° 31) : des inscriptions identiques sont connues dans les années suivantes (n° 32-34). On ne voit non plus pas trace de troubles dans les papyri araméens d'Éléphantine datés du règne d'Artaxerxès.

En réalité, la révolte est restée circonscrite au Delta. Inaros prend soin de se présenter comme le fils de Psammétique, ce qui, en soi, représente un programme de restauration de l'indépendance égyptienne telle qu'elle existait avant la conquête de Cambyse. Parmi ses mots d'ordre figure l'expulsion des leveurs de tribut perses, signes et symboles visibles de la sujétion. Mais il s'appuie d'abord sur ses bases libyennes pour prendre pied dans le Delta occidental : son insurrection s'insère dans la longue histoire des dynasties libyennes en Égypte. En outre, il n'ignorait manifestement pas que, dans les circonstances présentes, les Athéniens désiraient avant tout « affaiblir les Perses autant que possible » (Diodore XI, 71.5). Mais il n'a jamais réussi à entraîner autour de lui l'adhésion de tous les Égyptiens. On a vu que, malgré la longueur du siège et les succès athéniens, des auxiliaires égyptiens sont restés fidèles aux Perses dans le Château Blanc de Memphis (I, 104.2). Inaros va jusqu'à promettre aux Athéniens une sorte de partage du pouvoir en Égypte (Diodore XI, 71.4). Dans ces conditions, il paraît exclu de voir dans cette révolte une manifestation de ce que l'on a coutume d'appeler le « nationalisme égyptien ». Il est probable que les promesses faites aux Athéniens ne pouvaient que choquer un certain nombre d'Égyptiens. Au reste, c'est par trahison qu'Inaros fut livré aux Perses, puis crucifié (I, 110.3).

Les événements n'en sont pas moins révélateurs des lacunes de la domination territoriale perse. Thucydide écrit qu'à l'issue de la victoire perse, « l'Égypte revint sous l'autorité du roi », mais il ajoute cette réserve essentielle : « ... à l'exception d'Amyrtée, qui régnait sur la partie marécageuse ; l'étendue des marais empêcha de le réduire, outre qu'il n'y a pas meilleurs soldats en Égypte que les gens des marais » (I, 110.2). On sait en effet, par Hérodote, que les meilleurs soldats égyptiens viennent des nomes deltaïques (II, 164-165). Ces « rois des marais » s'inscrivent dans la longue durée égyptienne : selon Hérodote (II, 152) et Diodore (I, 66), Psammétique I^{er} avait lui-même été exilé dans les marais, et il avait reconquis le pouvoir grâce à l'aide des mercenaires ioniens et cariens. C'est la même politique qu'avait reprise Inaros : parmi les avantages considérables qu'il fait miroiter aux yeux des Athéniens (Diodore XI, 71.4), venait peut-être celui de disposer en Égypte de lots de terre, comparables à ceux que Psammétique avait distribués aux

mercenaires ioniens et cariens après sa victoire (Hérodote II, 154). Il est manifeste qu'après sa mort un autre roi des marais, Amyrtée, y conserva une puissance locale que les Perses ne cherchèrent pas à réduire, en raison des difficultés de l'opération. Cet Amyrtée est peut-être cet autre Égyptien qui, selon Ctésias (§ 32), s'est révolté en même temps qu'Inaros. Toujours est-il que la descendance d'Inaros ne s'est pas éteinte, puisque en 445-444, un dynaste du nom de Psammétique envoie des cargaisons de blé à Athènes, signe qu'à cette date il contrôle de riches terres à blé du Delta. On constate la même situation en 412 (Thucydide VIII, 35.2).

Les événements du règne d'Artaxerxès montrent ainsi que les Perses ont défini une méthode très inégale d'occupation territoriale. Leur premier souci est de conserver ouvertes les voies fluviales qui relient Memphis à la mer. C'est d'ailleurs l'observation que fait Hérodote en visitant l'Égypte quelque temps après la révolte (cf. III, 12) : « Aujourd'hui encore, les Perses exercent sur ce coude, pour que le cours du Nil soit écarté, une grande surveillance et ils le renforcent tous les ans ; car si à cet endroit le fleuve venait à rompre la digue et à déborder, Memphis entière risquerait d'être submergée » (II, 99). Par ailleurs, par le contrôle qu'ils exercent sur la batellerie égyptienne, ils interdisent à un révolté de l'utiliser contre eux (cf. Diodore XVI, 47.6), et enfin, grâce à la collaboration des techniciens égyptiens, ils sont à même d'utiliser digues et canaux contre des rebelles (Thucydide I, 110.4 ; Diodore XI, 77.1). En outre, les garnisons leur permettaient de tenir ouvertes la route qui menait vers la Palestine ainsi que les bouches du Nil par où circulaient librement vaisseaux de guerre et navires de transport.

Conscients de leur incapacité (ou désireux de poursuivre leur politique traditionnelle) à imposer un régime de domination directe dans le Delta occidental, les Perses ont abandonné l'idée de l'occuper militairement. C'est probablement l'idée qui sous-tend une remarque que fait Hérodote à propos des dynastes égyptiens :

Car les Perses sont dans l'usage de traiter avec honneur les fils des rois et, lors même que ceux-ci se sont soulevés contre eux, ils n'en rendent pas moins à leurs fils le pouvoir. Beaucoup d'exemples permettent de constater que telle est leur habitude, entre autres l'exemple de Thanynyras fils d'Inaros le Libyen, lequel recouvra le pouvoir qui avait appartenu à son père, et celui du fils d'Amyrtée, Pausiris ; car Pausiris recouvra le pouvoir de son père ; cependant, nul encore n'a fait aux Perses plus de mal qu'Inaros et Amyrtée (III, 15).

En d'autres termes, après l'exécution d'Inaros, les Perses ne cherchèrent pas à déloger son fils. La contrepartie, évidemment, était que celui-ci s'engage à ne pas se soulever contre les Perses et qu'il ne cherche pas à étendre le territoire qui lui a été concédé. Il était en quelque sorte un roi-client, au même titre qu'Amyrtée et son fils. Entre autres obligations, ils avaient celle d'envoyer au Grand Roi ces fameux soldats égyptiens des marais, ceux qu'Hérodote appelle les Hermotybies et les Kalasyries (II, 164-165) : tout aussi bien avaient-ils participé à la campagne de 480 ; ils étaient même inclus à titre d'épibates dans l'armée d'élite de Mardonios (IX, 32). Il est quasiment certain qu'un tel système fut mis en place dès l'époque de la conquête de Cambyse : soulignons en effet qu'Inaros est désigné comme un dynaste libyen, qui « règne sur les Libyens proches de l'Égypte » (Thucydide I, 104.1) ; or, les aventures des armées perses en retraite de Cyrénaïque en 513 montrent qu'à cette date encore « la plupart [des peuples libyens] n'ont cure aujourd'hui du roi des Mèdes et ne s'en souciaient aucunement alors » (Hérodote IV, 197).

Le système avait pu fonctionner au bénéfice des Perses pendant quelques décennies : d'une part, ils avaient maintenu en place plusieurs dynastes concurrents, selon une

méthode qu'ils appliquèrent dans d'autres parties de leur empire (cf. Plutarque *Art.* 24.5-9); d'autre part, à eux seuls, les dynastes du Delta étaient incapables de s'emparer des voies d'eau ou de Memphis: jusqu'à l'arrivée des Athéniens, les troubles causés par Inaros ne semblent pas s'être beaucoup étendus. La méthode présentait en revanche d'énormes risques, dès lors que les rois des marais trouvaient des appuis auprès d'un État qui, telle Athènes, pouvait mettre en œuvre une marine capable de remonter le Nil jusqu'au centre du pouvoir perse (cf. Thucydide I, 104.2). Au reste, quelques années plus tard, une escadre athénienne se dirigea à nouveau vers le Delta, répondant ainsi à un appel d'Amvrtée, « le roi de la région marécageuse » (I, 112.3). En d'autres termes, le maintien de la domination sur l'Égypte dépendait étroitement des capacités de la flotte royale. En ces circonstances, le pouvoir central avait su mobiliser hommes et moyens de ses sujets du Levant (Ciliciens, Chypriotes, Phéniciens); il avait également bénéficié de la multiplicité des fronts auxquels étaient confrontés les Athéniens, plus soucieux d'affaiblir Artaxerxès (Diodore XI, 71.5) que de conquérir l'Égypte. C'est très exactement aux mêmes motivations que répondait, à l'inverse, l'ambassade menée par Artabaze dans le Péloponnèse: Artaxerxès et ses successeurs tentèrent désormais, en permanence, d'utiliser la nouvelle situation créée par la rupture entre Sparte et Athènes.

Toujours est-il qu'il s'agissait sans conteste d'un succès important pour le Grand Roi. Selon Ctésias, avant de quitter l'Égypte, Mégabyze y laissa Sarsamas comme satrape (§ 35). On est fortement tenté de penser qu'il s'agit de cet Aršāma qui, sous Darius II, est connu par plusieurs documents arméniens comme étant le satrape d'Égypte. Mis à part une nouvelle tentative sans lendemain d'Amvrtée (Thucydide I, 112.3), l'Égypte resta calme tout au long du règne d'Artaxerxès I^{er}.

III. LES AFFAIRES DE TRANSEUPHRATÈNE

• *Artaxerxès et Mégabyze.* – C'est dans ce contexte chronologique que vient alors l'obscur affaire de Mégabyze, longuement narrée par Ctésias dans une histoire dont voici la trame: mécontente de l'accord passé par Mégabyze avec Inaros et les Grecs à son service (§ 34), Amestris (confondue par Ctésias avec Amytis) n'a de cesse d'obtenir du roi le châtiment des meurtriers de son fils Achéménès; elle y parvient au bout de cinq ans: Inaros et cinquante Grecs sont crucifiés (§ 36). Très affligé, Mégabyze obtient du roi de quitter la cour et de s'installer en Syrie, désignée comme « son territoire » (*hē heautou khōra*). Grâce à l'aide des mercenaires grecs d'Inaros qu'il avait embauchés, il fait sécession, secondé par ses fils Zôpyros et Artyphios. Leurs forces mettent en déroute deux armées successivement envoyées par Artaxerxès, aux ordres d'Ousiris, puis de Ménostanès, un neveu du roi (§ 37-38). Des pourparlers s'engagent: « Le roi lui accorde son pardon » (§ 39). Suivent l'épisode de la chasse au lion, la condamnation de Mégabyze à l'exil dans le golfe Persique, son évasion rocambolesque, son arrivée près de sa femme Amytis, son retour en grâce, puis sa mort (§§ 40-42).

L'histoire ainsi contée n'est pas inintéressante. Elle donne un éclairage sur les rapports entre le roi et un aristocrate de haute lignée qui, descendant d'un des conjurés de 522, avait acquis une place prééminente près de Xerxès (il a épousé l'une de ses filles et a combattu victorieusement la révolte babylonienne), et qui a joué un rôle important, mais trouble, lors de l'avènement d'Artaxerxès. On voit également qu'avant d'ouvrir des négociations avec le roi, Mégabyze prend soin de faire venir près de lui sa femme et son jeune fils, dont

on peut considérer qu'ils jouaient le rôle d'otages de fidélité à la cour. Par ailleurs, le récit de Ctésias met en scène des personnages (Artarios, Ménostanès), dont l'existence historique est confirmée par des tablettes babyloniennes: on sait par exemple que les émissaires envoyés auprès de Mégabyze, Petisas et son fils Spitaménès, détiennent des terres à cette date en concession dans les environs de Nippur (sous les noms de Pātēšu et Ispitāma). Mais, pris dans sa globalité, le récit de Ctésias est fort peu crédible. Il s'agit manifestement, comme on l'a déjà remarqué à plusieurs reprises, d'une saga familiale: au reste, Ctésias poursuit le récit des aventures de ses fils Artyphios et Zôpyros II; celui-ci quitte les territoires royaux et se réfugie à Athènes, puis il meurt dans une obscure tentative contre Kaunos (§ 43). Tout le développement est construit sur une série de motifs (cruauté des princesses perses voulant venger leur enfant, faveur/défaveur royale, blessure à la cuisse, chasse au lion, thème du retour).

Si l'on admet la réalité de la révolte de Mégabyze, il est donc malaisé de l'analyser en toute sérénité. On ne sait même pas quelle est à ce moment la position de Mégabyze. On induit généralement du texte de Ctésias qu'il est satrape de Syrie (Trans euphratène), dont on pense qu'elle a été antérieurement séparée de la Babylonie, ce qui paraît probable en effet (Artarios est désigné comme « satrape de Babylonie »: § 38). Mais lorsque Ctésias désigne la Syrie comme « son territoire », il peut également penser à des domaines qui auraient été concédés à Mégabyze dans la région: il est vrai que les deux interprétations ne s'excluent pas mutuellement – tant il est difficile de distinguer domaines personnels et domaines de fonction (chapitre xi, 9). Si l'on admet la réalité de la fonction satrapique, on soulignera que, depuis l'exemple (encore mystérieux) d'Aryandès en Égypte (Hérodote IV, 166), c'est le premier exemple de révolte de ce genre. L'un des aspects les plus notables de la révolte, c'est aussi que Mégabyze a enrôlé des mercenaires grecs. Il s'agit là de la première attestation d'une pratique que l'on repère également quelques années plus tard chez Pisouthnès.

• *Troubles en Juda?* – Selon le Chroniste, à peu près à la même époque, des troubles continuaient d'agiter Juda (*Ezra* 4.7-24). Déjà dénoncés, selon lui, à l'époque de Xerxès (4.4-6), les Judéens le furent à nouveau à l'époque d'Artaxerxès. Une lettre fut envoyée par Rehūm le gouverneur et par Simsaï le secrétaire, soutenus en cela par les représentants d'autres peuples voisins des Judéens. Ils font valoir au roi que les Judéens continuent de rebâtir la ville et d'élever des enceintes, et ils préviennent que de tels agissements risquent de porter une atteinte profonde au pouvoir d'Artaxerxès dans la région, car Jérusalem est une ville « rebelle et méchante » et que bientôt, si l'on n'y prend pas garde, ses habitants refuseront de « payer impôt, tribut et péages ». Le gouverneur demandait à Artaxerxès de faire des recherches dans les archives royales, qui lui prouveraient que Jérusalem a toujours cherché à devenir indépendante sous la conduite d'un roi. Ainsi fut fait. Convaincu, le roi ordonna la suspension des travaux de construction et chargea Rehūm et ses collègues de faire appliquer la décision.

Mais que faire de ce passage? Le problème, c'est qu'il est situé anormalement dans la séquence chronologique, puisque aussitôt après, vient l'exposé des mesures prises par Darius I^{er}. Il est possible que le Chroniste ait ici voulu développer un point sur lequel il ne cesse de revenir lors des missions d'Esdras et de Néhémie, à savoir que Juda était entouré de voisins prêts à le dénoncer auprès des autorités satrapiques, et que celles-ci étaient disposées à leur prêter une oreille complaisante: c'est sur le même motif qu'est construit le

récit de la tournée d'inspection menée par Tattenai qui, lui aussi, demande à Darius de faire des recherches dans les archives royales (5.3-17). Si – non sans réserve – l'on admet l'historicité de l'épisode, on pourra juger (ou supposer) que les travaux menés à Jérusalem dépassaient largement les précédentes autorisations royales, qui ne portaient que sur l'élévation d'un temple. En revanche, le lien souvent suggéré avec l'insurrection égyptienne et avec l'incertaine révolte de Mégabyze doit rester du domaine de l'hypothèse, qu'aucune donnée externe ne vient corroborer.

IV. LE FRONT D'ASIE MINEURE ET DE L'ÉGÉE ORIENTALE

• *Les hostilités athéno-perses (années 450)*. – À la suite de la campagne d'Égypte, la position d'Athènes était certainement fragilisée, en raison même des pertes qu'elle y avait subies (cf. Thucydide I, 110.1), en raison également des dangers qui pesaient sur sa position en Grèce même. Il est probable que, de son côté, Artaxerxès avait profité de son succès en Égypte. C'est ce que laisse entendre Plutarque : « Des messagers vinrent annoncer à Thémistocle que le roi lui ordonnait de mettre la main aux affaires grecques et de tenir ses promesses » (*Thém.* 31.4 ; cf. 31.3). À lire Plutarque, il ne semble pas que Thémistocle déféra aux ordres royaux, (31.5 ; *Cimon* 18.6 ; mais cf. Thucydide I, 138.4). La conclusion d'une trêve de cinq ans avec Sparte (454 ou 451 ?) permit à Athènes de reprendre l'offensive, sous l'impulsion de Cimon rappelé d'exil (451 ?) :

Les Athéniens s'abstinrent alors de faire la guerre en Grèce et partirent en expédition contre Chypre, avec 200 vaisseaux à eux et à leurs alliés, sous les ordres de Cimon. Soixante de ces vaisseaux firent voile pour l'Égypte, où les mandait Amyrtée, le roi des marais ; les autres mirent le siège devant Kition (Thucydide I, 112.2-3).

Les événements sont connus également par un passage de Plutarque (*Cimon* 18.5-19), et par un compte rendu de Diodore qui, malheureusement, semble confondre en partie avec la campagne de l'Eurymédon (XII, 3-4.1-3).

Les forces perses étaient commandées par Artabaze et Mégabyze : le premier, revêtu du commandement général, dirigeait la flotte embossée à Chypre, tandis que le second dirigeait l'armée campée en Cilicie (Diodore XII, 3.2). Si l'information de Diodore est exacte, elle implique qu'à l'issue de la campagne d'Égypte les deux généraux perses avaient reçu ordre de maintenir les troupes en état de guerre (cf. XI, 74.6). Le siège de Kition fut infructueux ; après la mort de Cimon, les Athéniens remportèrent deux victoires sur terre et sur mer : « Demeurés vainqueurs sur les deux terrains, ils rentrèrent chez eux, en même temps que les vaisseaux revenus d'Égypte » (Thucydide I, 112.4). Chez Thucydide, le front d'Asie Mineure disparaît alors jusqu'à la conclusion de la paix de Trente Ans avec Sparte (446-445). Il paraît clair qu'après la mort de Cimon on assiste, sous l'égide de Périclès, à un changement stratégique, qui consiste à la fois à renoncer aux grandes expéditions anti-perses de type cimonien et à renforcer la dépendance des sujets de l'empire.

• *Retour sur la « paix de Callias »*. – C'est dans le cours de son récit de l'expédition de Chypre que Diodore fait état de négociations athéno-perses (XII, 4.4-5). À la nouvelle des défaites de Chypre, Artaxerxès réunit ses Amis et décida qu'il était de son avantage d'ouvrir des pourparlers de paix avec les Grecs. Il envoya alors aux généraux et aux satrapes des instructions écrites, qui devaient leur permettre de discuter les termes d'un

accord. De leur côté, les Athéniens firent partir des ambassadeurs munis des pleins pouvoirs, dont le chef était Callias, fils d'Hipponicos. Voici quels étaient, d'après Diodore, les principaux articles de la convention qui fut alors conclue :

Autonomie pour toutes les cités grecques d'Asie, interdiction aux satrapes de s'avancer vers la mer à moins de trois jours de marche, interdiction aux navires de guerre de naviguer entre Phasélis et les Cyanées ; en retour, si ces clauses étaient observées par le roi et ses généraux, les Athéniens ne conduiraient pas d'expédition contre le territoire que possède le roi. Après le traité, les Athéniens retirèrent leurs forces de Chypre (XII, 4.5-6).

Soulignons-le une nouvelle fois : Thucydide n'en souffle mot. De son côté, Hérodote fait allusion à la présence commune à Suse d'une ambassade argienne (venue demander au roi la confirmation de l'alliance traditionnelle) de Callias, fils d'Hipponicos, et d'autres députés athéniens venus « traiter une autre affaire » (VII, 151) ; mais il ne date pas précisément l'épisode (« postérieur de beaucoup d'années » [à l'expédition de Xerxès en Europe]) : l'ambassade argienne peut tout aussi bien être datée de 466-465. La littérature ancienne sur ladite paix date pour l'essentiel du IV^e siècle. Mais admettons de principe que des pourparlers ont bien été engagés entre Athènes et Artaxerxès vers 449. On observera alors que, si l'on met de côté les déformations apportées par la propagande athénienne ultérieure, il s'agissait apparemment d'un accord limité : les Athéniens évacuaient Chypre et l'Égypte, contre un engagement formel des satrapes à ne pas intervenir directement dans les cités grecques qui, à cette date, faisaient partie de l'Alliance athénienne. Il ne s'agit donc certainement pas d'un triomphe athénien, surtout à un moment où Périclès jugeait manifestement que le chapitre des guerres perses était clos. Du côté perse, on a peut-être estimé, alors, que le maintien de la domination en Égée orientale valait largement quelques concessions de principe, dont le pouvoir central jugeait certainement, d'une part, qu'elles étaient limitées et temporaires et, d'autre part, qu'elles ne l'engageaient pas à abandonner les droits éminents du roi sur « les territoires qu'il possédait » : le Grand Roi n'a jamais renoncé à ses prérogatives tributaires, quand bien même l'occupation athénienne empêche momentanément ses satrapes d'opérer les prélèvements annuels dans les cités de l'Alliance (cf. Thucydide VIII, 4.5 ; 6.1) : tout aussi bien le Grand Roi lui-même n'était-il pas partie prenante de l'accord ; il revenait aux Athéniens de le faire appliquer face aux satrapes. On peut supposer enfin qu'à la cour, on jugeait également que la situation en Grèce ouvrait de vastes perspectives pour affaiblir la position athénienne.

Les Perses avaient d'autant moins de raisons d'accepter un Waterloo diplomatique qu'ils n'ignoraient rien des difficultés que rencontrait Athènes avec ses Alliés, difficultés qu'ils nourrissaient eux-mêmes. On sait en effet, par un décret (ML 40) daté (par hypothèse) de 453-452 que les membres du Conseil de la cité d'Erythrées durent s'engager « à n'accueillir [dans la cité] aucun des exilés qui ont trouvé refuge auprès des Mèdes » ; quelque temps plus tard (451-450 ?), un autre décret garantit l'assistance d'Athènes à Sigeion contre tout ennemi venant « du continent », expression sous laquelle on reconnaît généralement les Perses ou des Grecs aidés par les Perses (*ATL* III : 255). Les contradictions internes des cités alliées étaient donc utilisées par les satrapes de Sardes ou de Daskyleion, qui tentaient ainsi d'y installer des groupes favorables à la sécession d'avec l'Alliance athénienne et qui, comme tels, recherchaient l'appui des satrapes perses du continent.

Manifestement, la conclusion de l'éventuel accord (« paix de Callias ») n'interrompit pas les agissements satrapiques. En 441, un conflit frontalier éclata entre Milet et Samos.

Les Athéniens n'intervinrent pas (dans l'esprit des mesures prises par Artaphernès en 493 – chapitre XII, 5 –, les deux cités auraient dû en référer au satrape, si elles avaient relevé alors de son autorité). Battus, les Milésiens firent appel à Athènes qui installa à Samos un régime démocratique. On se rend compte alors que, comme à l'habitude, les exilés samiens se réfugièrent auprès de Pissouthnès, le satrape de Sardes. Une alliance (*symmachia*) fut conclue, aux termes de laquelle Pissouthnès fournit 700 auxiliaires, qui permirent aux exilés de reprendre pied à Samos : « Ils rompirent avec Athènes, et livrèrent à Pissouthnès les hommes de la garnison athénienne, ainsi que les représentants athéniens en fonction chez eux » ; bientôt Byzance s'associa à la révolte (Thucydide I, 115.2-5). Il est clair que les Samiens comptaient sur un appui massif des Perses : lorsque Périclès fit voile vers Samos, il dérouta une partie de l'escadre vers la Carie, « sur la nouvelle qu'une escadre phénicienne se dirigeait vers eux », et le Samien Stésagoras avait été envoyé à sa rencontre (I, 116). Il est possible que cette nouvelle procède d'une tentative d'intoxication de la part des Perses : elle indique au moins que les Athéniens ne se faisaient aucune illusion sur l'une des clauses de la « paix » qui interdisait en principe à une flotte achéménide de croiser au large des côtes d'Asie Mineure. Rien n'indique en outre qu'ils aient exigé de Pissouthnès la remise de ceux des leurs qui avaient été emmenés à Sardes.

En tout cas, l'exemple de Samos, joint à celui d'Érythrées, prouve que les satrapes perses avaient reçu du Grand Roi mission de profiter au maximum des embarras d'Athènes. Il est bien clair que, dans chaque cité alliée, il existait un groupe de « médissants » prêts à s'appuyer sur les Perses contre les Athéniens. En 430, des Ioniens exilés vinrent trouver le navarque lacédémonien Alkidas, et lui firent valoir qu'il pouvait aisément provoquer la défection de l'Ionie (du camp athénien) : « Ils croyaient aussi persuader Pissouthnès de faire la guerre à ses côtés » (Thucydide III, 31.1). C'est dans ce contexte que Thucydide rapporte que dans la ville haute de Colophon s'étaient installés « Itaménès [Perse] et ses barbares, qu'avait appelés une faction agissant pour son propre compte » (34.1) ; à Notion, des exilés « avaient appelé des auxiliaires arcadiens et barbares fournis par Pissouthnès... Là étaient entrés aussi et avaient droit de cité les partisans des Mèdes parmi les gens venus de la ville haute... Pachès [Athénien] remit Notion aux gens de Colophon, sauf aux médissants » (*hoi mēdisantes* ; 34.2-4).

Bientôt même, le déclenchement de la guerre du Péloponèse allait offrir au Grand Roi de nouvelles possibilités d'intervention, puisque Thucydide (II, 7.1) présente ainsi les espoirs des Lacédémoniens et de leurs alliés : « Ils s'apprêtaient à envoyer des ambassades auprès du Grand Roi, ainsi que dans les autres pays barbares. » Quelque temps plus tard, ils envoyèrent effectivement des députés auprès d'Artaxerxès, « pour voir s'ils le persuaderaient de leur fournir des subsides et de lutter à leurs côtés » (II, 67.1) ; ils projetaient d'aller chez Pharnakès de Daskyleion, « qui devait les conduire dans l'intérieur, auprès du roi » ; ils furent livrés par le Thrace Sadokos aux Athéniens, très soucieux d'interdire de tels contacts (67.2). En 424-423 les Athéniens s'emparèrent d'un ambassadeur perse, Artaphernès, « qui se rendait à Lacédémone de la part du roi » (IV, 50.2). La teneur de la lettre saisie indiquait que le roi demeurait perplexe face aux contradictions des ambassadeurs qui étaient venus le trouver : « S'ils voulaient être clairs, ils n'avaient qu'à lui envoyer des délégués qui accompagneraient Artaphernès » (50.2). Il paraît donc qu'au moins depuis la campagne d'Égypte du début des années 450, les contacts diplomatiques spartano-achéménides n'ont jamais cessé (I, 109.2-3), même si les Spartiates ont jusqu'alors refusé de franchir le pas décisif, soucieux qu'ils étaient avant tout de ne pas combattre loin de leurs

bases péloponnésienes (cf. III, 31.2). Les Athéniens eux-mêmes prirent bien soin de raccompagner Artaphernès à Éphèse avec tous les honneurs dus à son rang, et d'adjoindre à l'escorte des représentants manifestement chargés de prendre langue avec Artaxerxès (IV, 50.3). De son côté, Strabon (I, 3.1) cite l'ambassade menée à Suse par Diotimos et, en 425 puis 424, Aristophane, sous forme de dérision, met en scène ambassadeurs athéniens en Perse et ambassadeurs perses à Athènes. On n'en conclura pas que le Grand Roi est d'ores et déjà devenu l'arbitre des affaires grecques, comme il le sera clairement au quatrième siècle : mais le mouvement est lancé.

Bref, si elle a jamais été conclue en 449-448, la « paix de Callias » a surtout profité aux Perses qui, d'une part, pouvaient désormais jouir en paix de leurs possessions égyptienne et chypriote et qui, d'autre part, ne se firent pas faute d'intervenir dans les affaires intérieures de l'alliance athénienne. On peut alors se demander si, du point de vue perse, l'accord conclu vers 449-448 n'a pas revêtu un sens complètement différent de celui que mettent en avant les auteurs grecs du IV^e siècle. Rappelons que, selon Diodore lui-même, Artaxerxès entendait ouvrir des conversations non pas avec Athènes seule mais avec tous les Grecs (XII, 4.4) : le contexte n'exclut pas que plusieurs cités grecques aient alors envoyé des députés auprès du Grand Roi. Dans ces conditions, n'aurions-nous pas là un précédent du congrès qu'Artaxerxès II réunit à Suse en 387, et devant lequel il fit lire sa décision (Xénophon *Hell.* V, 1.31) ? Certes, les circonstances sont différentes, tout autant que le rapport de forces. Mais du point de vue du Grand Roi, la différence n'est pas sensible. La clause de l'autonomie des cités d'Asie – présentée comme une éclatante victoire grecque par Diodore et d'autres – pouvait être considérée alors également comme dirigée contre Athènes, car, utilisée systématiquement par les Perses, elle visait tout autant la domination athénienne, et l'on est tenté de penser que c'est en agitant ce slogan que les satrapes perses d'Asie Mineure appuyèrent les menées de ceux des Alliés qui désiraient se défaire de la tutelle insupportable d'Athènes (cf. Thucydide II, 63.2 : *tyrannis*). En d'autres termes, il n'est pas impossible que l'accord de 449-448 ait été interprété dans des sens absolument opposés à Athènes et à Suse : à Athènes, il fut exalté comme une victoire sans précédent, à Suse comme un rescrit royal. D'ailleurs, à lire Plutarque, il apparaît que les Athéniens étaient parfaitement conscients des limites que leur imposait l'accord (ou/et le rapport de forces !), puisque, à propos de Périclès, il écrit « qu'il ne se laissa pas entraîner par ses concitoyens qui voulaient attaquer à nouveau l'Égypte et soulever les provinces maritimes contre le roi de Perse » (*Pér.* 20.3). En définitive, on est amené à supposer que, s'il y eut bien négociations diplomatiques en 449, le résultat en fut plutôt une paix du Roi qu'une paix de Callias.

Pas plus que son père en 466, Artaxerxès n'était prêt en 449 à accepter des conditions posées unilatéralement par Athènes. En dépit des lacunes documentaires, on ne voit rien qui vienne justifier un désastre diplomatique-militaire achéménide. Il paraît clair, d'une part, que du point de vue d'Artaxerxès, ses droits sur l'Asie Mineure n'ont jamais été abandonnés, et, d'autre part, qu'il a donné mission aux satrapes de Sardes et de Daskyleion de tenter de reprendre le terrain perdu. On ignore pourquoi le Grand Roi n'a pas procédé à une mobilisation en masse pour mener une reconquête plus énergique : c'est peut-être d'abord qu'on n'avait pas oublié les défaites en batailles rangées ; c'est sans doute également qu'on estimait que de tels efforts étaient inutiles, dans l'espoir que les divisions grecques et les difficultés (militaires, politiques, financières) athéniennes conduiraient au même résultat sur le moyen terme ; au vrai, au long de l'histoire achéménide, la mobilisation d'une armée royale relève plutôt de l'exception rarissime.

• *Retour à Xanthos.* – Il est difficile, voire impossible, de situer exactement sur une carte les avancées et reculs perses en Asie Mineure à la fin du règne d'Artaxerxès. Les listes de tributs attiques témoignent que, d'une année à l'autre, les positions ont pu évoluer très rapidement, dans un sens comme dans l'autre. Entre 428 et 425 Athènes fait manifestement de gros efforts pour contrôler fermement les îles. On se rend compte en même temps que les Athéniens ont perdu des positions très importantes. C'est le cas de la Carie et de la Lycie, la seconde disparaissant des listes à la fin des années 440. Les diverses tentatives pour y réinstaller la domination athénienne furent autant d'échecs. En 428, mis à la tête de « vaisseaux de perception » (*argyrologoi*), le stratège Lysiclès subit un revers en Carie, dans la plaine du Méandre (Thucydide III, 19.2). En 430-429, le stratège athénien Mélé-sander reçut le commandement d'une escadre de 6 navires, avec mission d'aller en Carie et en Lycie, « afin d'exiger des paiements et d'empêcher que la piraterie des Péloponnésiens n'utilise cette base pour porter atteinte au trafic des cargos venant de Phasélis, de Phénicie et des côtes avoisinantes. Ayant débarqué en Lycie, avec une armée formée d'Athéniens pris sur les navires et d'alliés, Mélé-sander s'y fit tuer et perdit une partie de cette armée dans la défaite » (Thucydide II, 69.1-2). Le texte de Thucydide présente d'abord l'intérêt de montrer que les hostilités n'ont pas interrompu le commerce avec des territoires qui relèvent du roi – observation qui est largement confirmée par ailleurs. Elle indique également l'importance que les Athéniens attachaient à la Lycie dans leur dispositif stratégique. Elle montre enfin qu'en dépit de leurs efforts, ils ne purent jamais faire rentrer la région dans le giron de l'alliance.

Mais le passage présente un autre intérêt, tout à fait exceptionnel celui-là. C'est que nous trouvons une allusion à l'épisode dans un document fameux, le Pilier inscrit de Xanthos (TL 44). Bien que le texte lycien soit très incomplètement déchiffré, on peut y lire en effet le nom de Mélé-sander (Milasantra), défait par une armée aux ordres d'un certain Trbhenimi, anthroponyme lycien également connu ultérieurement (un descendant?) par des monnaies et par une inscription tombale (TL 128, 135). Un autre passage fait allusion à une victoire remportée (sans doute plus tardivement) par le dynaste Khériga. Rien ne prouve évidemment que les dynastes de Xanthos et des villes environnantes aient agi à l'instigation des satrapes perses : qu'ils s'affichent systématiquement comme descendants d'Harpage ne constitue pas un indice suffisant. L'exaltation orgueilleuse de leurs victoires sur les Athéniens exprime certainement d'abord leur volonté d'apparaître comme des chefs pleinement indépendants : il n'en reste pas moins que celle-ci allait également dans le sens des intérêts des Perses. On ne voit pas d'ailleurs la possibilité que les autorités perses n'aient pas cherché immédiatement à tirer profit de la situation, à moins de postuler, à la suite d'Isocrate (*Panég.* 161), que « de la Perse jamais la Lycie ne fut sujette » ! Peut-être les chefs perses sont-ils intervenus d'une manière analogue à ce que l'on voit faire en Ionie, y soutenant les partisans d'une rupture avec Athènes ?

V. ESDRAS ET NÉHÉMIE À JÉRUSALEM

• *La mission d'Esdras.* – Dans le même temps, la vie des provinces continue, sans liaison évidente avec les événements d'Asie Mineure. Pour en juger, nous disposons d'abord des livres bibliques *Ezra* et *Néhémie*. Ils rapportent qu'avec la permission active d'Artaxerxès, ces deux Judéens effectuèrent des missions à Jérusalem : le premier dans la septième année

d'Artaxerxès (458) ; le second dans la vingtième année (445). Le premier est « un scribe versé dans la loi de Moïse » (*Ezra* 7.6), « un prêtre, scribe de la loi du dieu du ciel, le prêtre-scribe, scribe [instruit] des paroles de la loi de Yahweh et de ses préceptes concernant Israël » (7.11). Accompagné d'une nouvelle caravane du retour (7.7 ; 8.1-12), Esdras revint à Jérusalem, porteur d'une lettre royale (7.12-26). De manière à permettre au temple et aux sacrifices de retrouver leur splendeur, des moyens matériels sont attribués : des offrandes du roi lui-même et de la cour, des dons versés par les Judéens habitant en Babylonie, des vases pour le temple ; en outre, ordre est donné aux trésoriers de Transeuphratène de délivrer à Esdras ce qu'il demandera, jusqu'à concurrence de 100 talents d'argent, 400 litres de vin, 400 litres d'huile, 400 000 litres de froment « et du sel sans compter ». Une partie des sacrifices doit attirer la protection divine sur le roi, ses fils et leur empire. Sur tous ces points, les mesures prises par Artaxerxès s'inscrivent en continuité parfaite avec celles décidées antérieurement par Cyrus et par Darius. Il est possible, et même probable, qu'Esdras ait obtenu également l'autorisation de poursuivre les travaux de construction du temple (cf. 6.14 ; 9.9). Mais Artaxerxès va plus loin, puisque interdiction est faite (aux autorités satrapiques) « de lever impôt, redevance et tribut » sur les desservants du temple. Comme on l'a déjà signalé (chapitre XII, 4), un seul parallèle est attesté : c'est l'exemption de tributs et de corvées que les ancêtres de Darius avaient accordée aux « jardiniers sacrés » qui travaillaient les terres de l'Apollon d'Aulai (ML 12).

Du point de vue à la fois des Judéens et du pouvoir royal, la mission décisive confiée à Esdras s'exerce dans le domaine judiciaire. Il est chargé en effet d'établir des juges et des magistrats, « qui rendent la justice à tout le peuple d'au-delà du fleuve [Transeuphratène] » ; un châtement exemplaire est promis à ceux qui n'exécuteront pas « la loi de [ton] dieu et la loi du roi » (7.25). On s'interroge encore sur le contenu de cette loi ; sans doute s'agit-il de la Torah. De manière à « purifier » le peuple de Juda, Esdras promulgue l'interdiction des mariages mixtes et, au cours d'une cérémonie officielle de renouvellement de l'Alliance, les hommes répudient leurs femmes étrangères et chassent les enfants qu'elles leur ont donnés (10). Mais ce qui est surtout notable, c'est que désormais les lois du pays sont mises sous la protection du roi et, à ce titre, insérées dans la catégorie globalisante de loi royale (chapitre XII, 7). Comme l'exprime le rescrit d'Artaxerxès (7.25), tous ceux qui s'y opposeront (en refusant les décisions prises par les juges installés par Esdras) se verront soumis aux châtements royaux. Avec beaucoup d'autres, l'exemple illustre avec force la liaison entre autonomie interne d'une communauté sujette et domination royale : le roi devient le protecteur et le garant des coutumes locales, dès lors qu'elles n'entrent pas en contradiction avec les intérêts perses ; plus encore, en ramenant la concorde à Jérusalem, Esdras sert la cause de l'ordre impérial.

• *La mission de Néhémie.* – Treize ans plus tard, sur sa demande, Néhémie fut à son tour envoyé par le Grand Roi à Jérusalem. Il avait été alerté par son frère Hananyah de l'état déplorable de la communauté et de la ville. Comme à Esdras, Artaxerxès remit des lettres à Néhémie ; les unes étaient adressées « aux gouverneurs du-delà du fleuve » : elles leur enjoignaient de faciliter le voyage du Judéen et de ses compagnons ; d'autres lettres étaient adressées à Asaph, « intendant du paradis royal », auquel il était enjoint de fournir du bois de charpente « pour les portes de la forteresse du Temple et pour les murs de la ville », ainsi que pour la maison dans laquelle Néhémie projetait de se retirer (*Néh.* 1.1-10). Les travaux commencèrent bientôt : « La muraille fut achevée le 25 du mois d'Élul, en 52 jours »

(octobre 445 ; 6.15). Néhémie confia à son frère Hananyah la direction de Jérusalem et à Hananias le commandement de la garnison (7.2). Puis il procéda à un dénombrement de la population (7.6-68). Des mesures furent prises, en présence d'Esdras (?), pour redonner tout leur lustre aux cérémonies cultuelles et à la vie quotidienne du Temple et de ses desservants. Au bout de douze ans, Néhémie retourne près du roi (433). Il doit bientôt revenir (vers 430-425), découvrant que les règlements édictés ne sont pas appliqués : en particulier les Judéens n'apportent plus aux desservants du temple la dîme qui leur est due. Néhémie doit prendre à nouveau des mesures pour faire respecter le jour du Sabbat et l'interdiction des mariages mixtes (13.6-31). Telle est la trame de la Chronique, fondée, paraît-il, sur les Mémoires de Néhémie lui-même.

Au-delà des nombreuses discussions qui subsistent sur un texte plein d'embûches et de chausse-trappes, un point semble acquis. Si, comme Esdras, il a été mandaté par le Grand Roi, Néhémie, à la différence d'Esdras, a reçu une fonction officielle, celle de gouverneur (*pehā*) : lui-même se pose en contraste avec les gouverneurs qui l'ont précédé dans cette charge (5.14-17). Son ressort, c'est « le pays de Juda » (5.14), c'est-à-dire cette province (*medinah*) qui, sur des monnaies du IV^e siècle, est dénommée Yehūd. Apparemment, la province (y compris Jérusalem elle-même) est divisée en districts (*pelek*), qui sont sans doute d'origine tribale mais qui correspondent peut-être également à des subdivisions fiscales. Comme les gouverneurs d'autres provinces de la région, Néhémie agit sous l'autorité du gouverneur de Transeuphratène (sans aucun doute basé à Damas) qui, semble-t-il, dans le ressort de la province, dispose d'un domaine, d'une nature proche de celle d'un paradis satrapique, sur lequel les habitants doivent effectuer des corvées (3.7). Néhémie est, semble-t-il, flanqué d'un « commissaire du roi pour toutes les affaires du peuple » (11.24), en l'occurrence un Judéen, mais ses rapports de compétence avec le gouverneur ne sont pas clairement établis. À l'image d'un « satrape de plein exercice », le gouverneur de Juda jouit d'un impôt spécial (« le pain du gouverneur »), qui lui permet d'alimenter quotidiennement sa table et d'y recevoir ses hôtes (5.14-18). L'une de ses tâches prioritaires est de lever le tribut royal (cf. 5.3). Il remplit également une fonction militaire, puisqu'il a mis Jérusalem en état de défense, et confié la citadelle à l'un de ses proches.

Si Néhémie a obtenu mandat du Grand Roi, c'est surtout pour rétablir l'ordre social et politique. La description que donne Néhémie lui-même laisse entrevoir des conflits sociaux extrêmement aigus. Les gens du peuple se plaignent de devoir engager leurs enfants pour pouvoir manger ; certains doivent hypothéquer leurs champs et leurs vignes pour pouvoir payer le tribut royal. De manière à ramener la concorde, Néhémie prend une mesure spectaculaire : celle ne plus exiger la taxe appelée « pain du gouverneur ». Mais il s'agit là d'une décision qui a surtout valeur de symbole (et d'autojustification), même si elle rend compte de l'effet conjugué des impôts royaux et des taxes satrapiques. Le problème de fond se situe au niveau des rapports entre les riches et les pauvres : c'est en pratiquant le prêt à intérêt que les premiers affament les seconds. À la manière d'un Solon, Néhémie n'est pas un révolutionnaire social : il proclame l'abolition des dettes, et engage les riches à restituer aux petits paysans les champs, les vignes et les oliveraies hypothéquées (5.10), mais il n'est pas question de partage des terres. L'appauvrissement des petits paysans n'est donc pas simplement un effet mécanique de l'imposition tribulaire : celle-ci ne joue son rôle de révélateur et d'accélérateur que dans le cadre des rapports de classes propres à la société judéenne. Y concourent également les taxes diverses

que chacun doit verser pour l'entretien du temple et de ses desservants : une capitation d'un tiers de sicle (10.33), mais aussi « des prémices et des dîmes, les portions des chantres et des portiers... » (12.44-47). La charge était lourde, si bien que, pendant l'absence de Néhémie, les Judéens s'abstinrent « d'apporter dans les magasins la dîme du blé, du vin nouveau et de l'huile » (13.12).

Il paraît donc que, de Cyrus à Artaxerxès, il y a une très grande continuité de la politique royale, sans que l'on puisse dire que le Grand Roi apporte un soin particulier à cette microrégion : l'importance de Juda n'est qu'une illusion d'optique, créée par la répartition inégale de la documentation. Rien ne prouve en particulier qu'à Suse ou à Persépolis on ait considéré Juda comme un rempart de la domination perse face à une Égypte inconstante et indocile. Il est plus probable que, du point de vue perse, la mission de Néhémie était d'établir une nouvelle assiette des prélèvements tributaires et de garantir la régularité de leur perception : *mutatis mutandis*, et en s'en tenant à leurs objectifs, on pourrait rapprocher ses réformes de celles qui furent menées par Artaphernès en Ionie en 493 dans des cités ravagées par les guerres et les tensions sociales (cf. chapitre XII, 5).

• *De Jérusalem à Éléphantine.* – Les principes sur lesquels sont fondés l'autonomie judéenne et ses domaines de compétence sont éclairés par des documents araméens d'Égypte du règne de Darius II. En 410, lors d'une sombre affaire (sur laquelle on reviendra plus longuement ci-dessous § 5) qui les opposait au gouverneur de Syène, les Judéens de la garnison d'Éléphantine envoyèrent une pétition adressée conjointement à « Yahôhanan le grand-prêtre et ses collègues, les prêtres de Jérusalem, et à Ostana frère de Hanani et les notables de Judée », c'est-à-dire à tous les personnages qui, ensemble, représentaient le gouvernement interne de la communauté de Jérusalem, à côté du « gouverneur de Judée » proprement dit (*DAE* 102). Les gens d'Éléphantine ne reçurent aucune réponse à leur supplice. La raison en est sans doute que, par leurs pratiques cultuelles, ils violaient les « lois de Moïse » récemment proclamées avec force par Esdras et/ou Néhémie. Leur pétition visait en effet la reconstruction du temple de Yaweh, qu'ils avaient élevé dans l'île du Nil, ce qui contrevenait au principe de l'unicité du lieu de culte. Un document, sans doute de 419, atteste que les Judéens d'Éléphantine payaient une capitation destinée à subvenir aux frais du culte : pratique d'autant plus répréhensible que cet argent allait servir non seulement à honorer Yaweh, mais également des divinités araméennes (Bet'el et Anat ; *DAE* 89). Au contraire, lorsque Esdras fut renvoyé à Jérusalem, les Judéens installés en Babylonie lui avaient fait des offrandes pour le temple de Jérusalem (*Ezra* 7.16).

Si, dans un premier temps, les Judéens (ou plutôt Judéo-Araméens) d'Éléphantine font appel aux autorités de Jérusalem, c'est probablement que le Grand Roi avait reconnu aux dirigeants de Jérusalem un pouvoir d'intervention dans les affaires purement religieuses de la diaspora judéenne dans l'Empire. D'ailleurs, le rescrit royal remis à Esdras portait : « Établis des juges et des magistrats qui rendent la justice à tout le peuple d'Ebir Nāri, à tous ceux qui connaissent les lois de [ton] dieu, et enseigne-les à tous ceux qui ne les connaissent pas » (*Ezra* 7.25). De cette réalité, on trouve l'illustration dans un papyrus araméen d'Égypte. En 418, un certain Hananyah (le frère de Néhémie ?) vint à Éléphantine, porteur d'un document fort important, qui réglait l'organisation de la Pâque parmi les Judéens (*DAE* 96). Il semble bien en l'occurrence que l'initiative soit venue des autorités de Jérusalem, soucieuses d'unifier les règles cultuelles dans la diaspora. La lettre d'Hananyah précise que l'ordre vient du roi et a été transmis à Aršāma, le satrape d'Égypte.

Mais le gouvernement central n'est pas à proprement parler intervenu dans une affaire religieuse purement interne aux communautés judéennes de l'empire. Il n'a fait que donner une sanction officielle (« loi royale ») à une réglementation locale (« lois des pays »).

• *Les ennemis de Néhémie et de Juda.* – À lire le Chroniste, la venue de Néhémie ne désarma pas l'hostilité des voisins de Juda, bien au contraire. Comme dans l'épisode précédent (cf. ci-dessus § 4), ils entendent dénoncer auprès du Grand Roi les ambitions royales qu'ils prêtent à Néhémie, au vu des fortifications dont celui-ci vient de munir Jérusalem (6.6-7). Le danger est d'autant plus grand que bien des voisins de Juda ont des parents dans le pays, en raison des nombreux intermariages que les efforts d'Esdras (s'il est bien antérieur à Néhémie) n'avaient manifestement pas réussi à supprimer. Même le fils du grand-prêtre avait pris femme hors de Juda. Lors de sa deuxième mission, Néhémie dut renouveler l'interdiction.

Une coalition se noua contre Juda et Néhémie : le Chroniste cite « Sanballat le Horonite, Tobie d'Ammon et Gašmū l'Arabe » (2.19, 6.1-7). Le premier est à la tête « des troupes de Samarie » (3.33). On sait qu'en 410 un personnage du même nom est « gouverneur de Samarie » (DAE 102) : il est manifestement le descendant du premier nommé. Des papyri et bulles inscrites retrouvés dans le Wadi Daliyeh, au nord de Jéricho, fournissent un repère supplémentaire : datés entre 375 et 335, ils mentionnent un autre Sanballat, dont on a toute raison de supposer qu'il appartient à la même famille. Dans le document d'Éléphantine daté de 410, on voit que Sanballat I^{er} a près de lui ses fils Dalayah et Šelēmyah. Il s'agit donc d'une véritable dynastie, qui a gouverné la Samarie au moins entre le règne d'Artaxerxès I^{er} et celui de Darius III. Les bulles et papyri du Wadi Daliyeh et les monnaies permettent de voir qu'ils portent le titre de « gouverneur (*pehā*) de Samarie » ; Samarie désigne la province (*medinah*), ainsi que la ville (*qiryā*), parfois désignée comme « Samarie la forteresse » (*byrt*), selon un formulaire que l'on rencontre fréquemment dans les documents d'époque achéménide, aussi bien à Sardes, Xanthos et Meydançikkalé qu'à Syène-Éléphantine. Ici comme ailleurs, les Perses ont reconnu une dynastie locale, mais il ne fait pas de doute que ses membres tiennent leur titre de gouverneur directement du pouvoir central : comme leurs collègues de Jérusalem, les dynastes-gouverneurs de Samarie relèvent de l'autorité supérieure du gouverneur de Transeuphratène.

Les deux autres membres de ce que *Néhémie* présente comme une coalition anti-judéenne sont plus difficiles à identifier. Le nom de Gašmū l'Arabe est généralement rapproché de l'homonyme qui figure sur des dédicaces inscrites sur des vases d'argent retrouvés en Égypte, à Tell-el Maskhuta. L'un est inscrit au nom de « Qaynū, fils de Gašmū, roi de Qédar » (DAE 68). Mais l'extension du royaume arabe qédarite et ses rapports avec les autorités achéménides continuent de poser problème. Quant à Tobie, sans doute fait-il partie d'une dynastie connue également par des inscriptions araméennes plus tardives relevées en Transjordanie (Iraq el-Ēmir) : peut-être est-il reconnu par les Perses comme le gouverneur de la région.

L'hostilité de Sanballat ne paraît avoir aucune origine religieuse. À cette date, le terme Samaritain n'a pas acquis la signification de secte qu'il prendra à l'époque hellénistique avec la fondation du sanctuaire du mont Garizim, rival de Jérusalem : il se réfère exclusivement aux habitants de la province (*medinah*) de Samarie. Au reste, lorsqu'en 410 les autorités de Jérusalem restèrent sourdes à leur supplique, les Judéens d'Éléphantine n'hésitèrent pas à envoyer une lettre aux fils de Sanballat (DAE 102). Il semble plutôt que le

gouverneur de Samarie et ses voisins (Gašmū, Tobie) s'inquiètent alors de l'affermissement du pouvoir du gouverneur de Juda, ce pourquoi ils tentent de susciter les craintes du gouvernement perse. Sans pouvoir le prouver, on suggérera ici que ces conflits locaux de compétence peuvent être rapprochés des tensions que l'on observe en Asie Mineure entre les satrapes de Sardes et de Daskyleion, qui se disputent en permanence le contrôle de territoires frontaliers (Troade). Dans cette hypothèse, peut-être Néhémie a-t-il obtenu sur ce point des assurances du gouvernement central.

VI. D'UN ROI L'AUTRE (425-424)

• *Ctésias et les tablettes babyloniennes.* – Selon Ctésias (§ 44), Artaxerxès et sa femme Damaspiā (inconnue par ailleurs) s'éteignirent le même jour. Ils avaient un seul fils légitime, qui monta sur le trône sous le nom de Xerxès (II). Mais, face à lui, plusieurs bâtards d'Artaxerxès étaient mus eux aussi par de puissantes ambitions, et au premier rang d'entre eux Sogdianos, né d'Alogune. Celui-ci fomenta un complot contre son demi-frère avec l'aide de Pharnakias, de Ménostanès et de quelques autres ; 45 jours après son avènement, Xerxès fut assassiné, « alors qu'il se reposait ivre dans son palais », et Sogdianos prit le titre royal (§ 45), confiant à Ménostanès la charge de chiliarque (*azabaritēs/hazarapatiš* ; § 46). L'un de ses demi-frères, Ochos, né lui aussi d'une Babylonnienne (Cosmartidène), avait reçu de son père la satrapie d'Hyrcanie et il avait été marié à l'une de ses demi-sœurs, Parysatis, née d'une troisième concubine babylonienne, Andia. Refusant de se rendre aux convocations lancées par Sogdianos, Ochos rallia autour de lui un certain nombre de hauts personnages, parmi lesquels Arbarios, le commandant de la cavalerie de Sogdianos. Il prend bientôt le pouvoir, et choisit le nom de règne de Darius II (§ 47-48).

Tel est le schéma du récit que donnait Ctésias. Les tablettes babyloniennes, par ailleurs, permettent de conclure que les événements entre la mort d'Artaxerxès et l'accession de Darius II se déroulèrent entre la fin décembre 424 et février 423, et, d'autre part, que les règnes de Xerxès II et de Sogdianos ne furent pas reconnus comme tels par les notaires babyloniens. Dans le détail, bien des éléments nous échappent. Il est probable que Xerxès monta sur le trône en raison de sa filiation, en raison peut-être aussi de sa reconnaissance comme prince héritier par son père. Il semble bien que, face au nouveau roi, Sogdianos et Ochos se déclarèrent en même temps. Le compte rendu de Ctésias montre que les aristocrates durent choisir leur camp et que, dans la lutte qui s'ouvrit alors, Ochos sut rallier à lui des hommes très importants, tels le commandant de la cavalerie de Sogdianos, Arbarios, Arsamès (Aršāma) le satrape d'Égypte, ou encore Artoxarès qui, à l'époque d'Artaxerxès I^{er}, avait été exilé en Arménie pour avoir parlé au roi en faveur de Mégabyze (§ 40).

Il se trouve, par une chance insigne, que nombre de personnages ainsi cités sont également connus par des tablettes babyloniennes provenant des archives des Murašū, maison d'affaires qui, sous les règnes d'Artaxerxès I^{er} et de Darius II, s'occupe en particulier de la gestion des terres autour de Nippur, y compris des terres concédées par le roi à des membres de sa famille et à de hauts officiers de la couronne. Outre la « maison de la femme du palais » à l'époque d'Artaxerxès I^{er}, et la « maison de Parysatis » (après l'avènement de Darius II), on y reconnaît Aršāma qui, outre ses domaines d'Égypte, détient des terres et des troupeaux en Babylonie sous Artaxerxès I^{er} et sous Darius II ; on y reconnaît

également Ménostanès, fils d'Artarios ; celui-ci était un frère d'Artaxerxès I^{er} et satrape de Babylonie à l'époque de la rébellion de Mégabyze ; son fils Ménostanès avait alors subi une défaite devant les troupes de Mégabyze (§ 38), puis s'est rallié à Sogdianos, qui en a fait son chiliarque (§ 45-46) ; sous le nom de Manuštānu, Ménostanès, neveu d'Artaxerxès I^{er}, est qualifié de *mār bīt šarri* (« prince royal ») ; il disparaît bientôt, peu après la défaite de Sogdianos, et ses domaines, alors, passent à un certain Artahšar, qui n'est autre qu'Artoxarès qui, selon Ctésias, est l'un des partisans déclarés d'Ochos (§ 47) ; Arbarios (Arbareme dans les tablettes) fut pareillement récompensé pour être passé dans le camp d'Ochos avec armes et bagages (Ctésias § 47).

Bien que Ctésias n'explicite pas ce point, il semble qu'Artarios et Ménostanès n'ont pas réussi à rallier la Babylonie à Sogdianos qui, lors de son avènement, réside très probablement à Suse. Il paraît clair en même temps que les troupes de Babylonie se sont ralliées à Ochos (cf. §§ 46-47). Les tablettes babyloniennes laissent supposer qu'Ochos a alors convoqué en effet les soldats qui, contre jouissance d'un lot (à l'intérieur d'un *ḫaṭru*), devaient répondre à toute convocation. À en juger par le récit de Ctésias, il ne semble pas qu'il y eut bataille rangée : tout comme l'avait fait finalement Tanyoxarkès (§ 10), Sogdianos accepta de se rendre à une convocation du nouveau roi et il fut alors éliminé « après avoir régné 6 mois et 15 jours » (§ 48). Darius dut alors combattre deux autres révoltés : son propre frère Arsitès (né comme lui d'Artaxerxès et de Cosmartidène) et Artyphios, fils de Mégabyze qui, une trentaine d'années auparavant, avait déjà pris part aux côtés de son père à la révolte contre Artaxerxès I^{er} (§ 37) : ils sont bientôt exécutés, ainsi que Pharnakyas, l'un des lieutenants de Sogdianos ; quant à Ménostanès, il préfère se suicider (§§ 50-51).

• *Familles et pouvoirs.* – Si la succession d'Artaxerxès I^{er} confirme la permanence des problèmes dynastiques, elle constitue également un cas particulier. Il est surprenant qu'Artaxerxès et Damaspia n'aient eu qu'un fils légitime : peut-être d'autres étaient-ils morts en bas âge, à l'instar de treize des enfants de Darius II et de Parysatis (§ 49). Quoi qu'il en soit, après l'élimination de Xerxès II, le pouvoir est disputé entre les bâtards du roi défunt, Sogdianos, Ochos puis Arsitès. Selon Hérodote (III, 2), une « règle » (*nomos*) écartait les bâtards de la succession. Mais comme bien d'autres *nomoi* royaux perses qu'il mentionne (cf. VII, 2), cette réglementation n'avait pas la valeur impérative que lui attribue Hérodote. Il ne fait aucun doute, d'une part, que les *nothoi* jouissaient d'un haut statut de prestige à la cour (cf. Hérodote VIII, 103 ; Diodore XI, 61.5) et que, d'autre part, l'essentiel, dans tous les cas, était d'assurer la continuité familiale. Il est d'ailleurs remarquable qu'aucune grande famille n'ait alors cherché à s'emparer du pouvoir : les Grands se contentèrent de prendre parti pour l'un des deux compétiteurs, signe qu'Ochos et Sogdianos étaient bel et bien considérés comme des fils d'Artaxerxès et, à ce titre, revêtus d'une certaine légitimité familiale et donc dynastique.

Si la plupart des nobles se contentèrent des récompenses données par le nouveau roi (titres auliques, terres en concession), une famille, cependant, obtint des avantages infiniment plus considérables. À une date inconnue, en effet, Darius maria son fils Arsakès à Stateira, fille d'Hydarnès, dans le même temps que la fille du roi, Amestris, épousait Tértouchmès, fils d'Hydarnès. Suit, chez Ctésias, un long développement sur les aventures des uns et des autres, qui débouche sur la mort de Tértouchmès (au cours d'une bataille), puis sur le supplice de toute la famille de Tértouchmès (sa sœur, sa mère, ses frères et

deux autres de ses sœurs ; §§ 54-55). Ctésias met tous ses meurtres sur le compte de Parysatis, archétype de la « princesse cruelle », qui avait été exaspérée par la conduite de Tértouchmès : selon Ctésias, celui-ci était tombé amoureux de sa sœur Roxane et avait supplicié Amestris, fille de Darius et de Parysatis (§ 54). Ctésias précise également que Darius désirait faire périr également Stateira, fille d'Hydarnès et épouse de son fils Arsakès, et que Parysatis se laissa fléchir par les prières de son fils : « Darius céda lui aussi, mais avertit Parysatis qu'elle aurait à s'en repentir » (§ 56). On sait que, sous le règne d'Artaxerxès II, Parysatis élimina enfin Stateira (§ 61 ; Plutarque *Art.* 19), avant de favoriser une union entre Artaxerxès II et sa fille Atossa (*Art.* 23. 3-7). Toute la famille ne fut cependant pas éliminée, puisqu'en 400 un frère de Stateira appartient à l'entourage de Tissapherne (Xénophon *Anab.* II, 3.17).

Les unions croisées avec la famille d'Hydarnès constituent une nouveauté notable dans la politique familiale des Achéménides. Depuis au moins Cambyse, elle était fondée en effet sur une stricte endogamie. Les échanges de femmes avec Hydarnès donnaient par là même à ce dernier une puissance potentielle exceptionnelle. Nous ignorons tout malheureusement de ce personnage. Personne ne peut dire avec assurance qu'il appartient bien à la descendance d'un des conjurés de 522 (Vidarna). Quoi qu'il en soit, on doit supposer qu'il avait apporté une aide massive à Ochos lors de la guerre de succession. Dans le même temps, les mesures sanglantes prises bientôt par Darius et Parysatis témoignent qu'ils n'étaient nullement décidés à faire des concessions durables. Leur propre mariage était destiné à redonner sens à la politique endogamique, et à éviter qu'une grande famille pût un jour revendiquer le pouvoir royal. Autrement dit, les concessions matrimoniales faites en faveur d'Hydarnès étaient purement circonstancielles : une fois sûr de son pouvoir, Darius n'hésita pas à faire disparaître un rameau potentiellement concurrent. Les événements démontrent en même temps la capacité des Achéménides à reconstituer la souche dynastique : en effet, Artaxerxès I^{er} avait marié Ochos à sa demi-sœur Parysatis, et c'est de cette union que devait surgir un nouveau rameau achéménide : avant d'accéder au pouvoir, Ochos et Parysatis avaient conçu deux enfants : une fille, Amestris, et Arsakès, le futur Artaxerxès II (§ 49).

• *Légitimité et propagande.* – S'il est clair que la victoire d'Ochos résulte d'un rapport de forces qu'il sut établir en sa faveur, il apparaît également que l'un et l'autre compétiteurs surent mener une propagande habile sur le thème de la légitimité. C'est peut-être à cette tradition que ressortit la curieuse mention incidente de Pausanias (II, 5), selon lequel « Darius, bâtard (*nothos*) d'Artaxerxès, avec l'appui de tout le peuple perse (*ho Persôn dêmos*), avait détrôné Sogdianos, fils légitime (*gnēsios*) d'Artaxerxès ». Sogdianos a-t-il cherché à se parer d'une légitimité génétique fort contestable ? C'est possible, mais nous ne savons rien de lui avant la mort d'Artaxerxès : son nom (le Sogdien) exprime-t-il qu'il est né pendant la campagne menée par son père en Iran oriental au début de son règne ? Artaxerxès avait-il pris avant sa mort des dispositions au cas où Xerxès disparaîtrait rapidement ? Avait-il, dans cette hypothèse, reconnu des droits à Sogdianos en raison de sa qualité d'ainé ? Et la nomination d'Ochos au poste de satrape d'Hyrcanie constituait-elle une sorte de compensation au fils puîné ? Toutes ces questions (et quelques autres) restent sans réponse.

Le « peuple perse » auquel fait référence Pausanias, c'est sans doute l'armée, dont Ctésias affirme qu'elle était hostile à Sogdianos (§ 45). Ctésias en fait état dans le cours d'un développement qui vient manifestement tout droit de la propagande née dans l'entourage

d'Ochos. Ctésias raconte en effet qu'un nommé Bagorazos avait reçu mission de Sogdianos de conduire en Perse le char funèbre, sur lequel étaient disposées les dépouilles d'Artaxerxès I^{er} et de Xerxès II : « En effet, les mules qui tiraient le char funèbre, comme si elles avaient attendu elles aussi la dépouille du fils [Xerxès], refusaient d'avancer ; mais quand le corps de Xerxès fut arrivé, elles marchèrent avec ardeur » (§45). Puis Ctésias rapporte que Sogdianos fit disparaître Bagorazos, « sous prétexte qu'il avait abandonné le corps de son père » (§46). Bien que le résumé de Photius soit rien moins que clair, il semble qu'une compétition s'est nouée autour du destin des dépouilles royales : il revenait en effet à l'héritier d'organiser les funérailles solennelles. Ce que Bagozaros avait mis en doute était ni plus ni moins la légitimité de Sogdianos. Un passage de Polyen (VII, 7.17) confirme que, du point de vue d'Ochos, c'est à lui qu'il revint, au bout de dix mois, de « proclamer le deuil royal selon les coutumes perses » ; Polyen rapporte en outre que, pendant ce temps, Ochos scella les documents du sceau de son père. En réalité, on le sait, Ochos fut reconnu roi dès février 424. Ce que transmettent Ctésias et Polyen à leur manière, c'est probablement un lambeau de la version officielle qui circula après l'accession d'Ochos. Dans la même veine, une tradition grecque transmettait de Darius II l'image d'un roi peu soucieux de luxe ostentatoire, cherchant au contraire à « pratiquer la justice devant tous les hommes et les dieux » (Athénée XII, 548e).

• *Darius le Grand Roi*. – La reprise du nom de règne de Darius conférait une légitimité supplémentaire au nouveau roi. Dans ses rares inscriptions, Darius II, à l'image de ses prédécesseurs, reprend, à quelques mots près, la titulature de Darius I^{er} à Naqš-i Rostam, et il se pose en fils-successeur d'Artaxerxès I^{er} (*D²Sb*). À Suse, il affirme avoir construit un *apadana* (*D²Sa*), et y avoir achevé un autre palais (*hadiš*) commencé par son père (*D²Sb*), et c'est près de son père qu'il fait creuser son tombeau, sur la falaise de Naqš-i Rostam. En revanche, il ne reconstruisit pas le palais qui, élevé par Darius I^{er}, avait disparu dans les flammes sous le règne d'Artaxerxès I^{er} (cf. *A²Sa*). En l'absence de témoignages écrits, nous ne savons rien de travaux éventuellement menés à Persépolis.

VII. LES AFFAIRES DU FRONT OCCIDENTAL

• *La situation en Asie Mineure (424-413)*. – En l'absence de documents du centre, nous en sommes réduits à des informations narratives situées presque exclusivement en Asie Mineure et en Égypte. Nous avons vu que, juste avant la mort d'Artaxerxès, les Athéniens avaient fait raccompagner Artaphernès à Éphèse, manifestement désireux d'ouvrir des pourparlers avec le Grand Roi (Thucydide IV, 50.3). Andocide, un orateur athénien du IV^e siècle, fait référence, sous une forme très allusive, à un traité conclu entre Athènes et le Grand Roi, lors de son avènement : « Nous avons conclu une trêve (*spondai*) avec le Grand Roi et nous avons fait avec lui amitié (*philia*) pour toujours ; l'accord fut négocié par Épilykos, fils de Teisandros, frère de ma mère » (*Paix* 29). Qu'il s'agisse d'un renouvellement de la paix dite de Callias ou d'un traité nouveau, la discussion n'est pas aisée, en l'absence de confirmations extérieures (mis à part un décret athénien en faveur d'Hérakleidès, dont la datation est elle-même contestée). Tout au plus peut-on admettre qu'à la date présumée, vers 424-423, le Grand Roi et Athènes ont l'un et l'autre des raisons de ne pas désirer une rupture ouverte.

C'est peut-être dans ce contexte que s'insère la révolte de Pissouthnès, que mentionne le seul Ctésias dans le récit des difficultés rencontrées par le roi peu après son avènement. Avec l'aide de mercenaires athéniens commandés par Lykon, le satrape de Sardes se soulève. Darius envoie contre lui une armée commandée par trois généraux, dont Tissapherne. Livré par Lykon, Pissouthnès est exécuté, et la satrapie de Sardes donnée à Tissapherne (§52). Peut-être Pissouthnès a-t-il tenté de profiter des embarras de Darius (Ctésias vient de conter la révolte menée par Arsités et Artyphios, avant de citer une obscure machination d'Artoxarès : §§50-51, 53).

Toujours est-il que, si une amitié a été conclue entre les Athéniens et Darius, les premiers violèrent l'accord quelques années plus tard, comme le précise Andocide : « Après cela, nous écoutons Amorgès, esclave du roi et banni... Résultat : le roi irrité devint l'allié des Lacédémoniens et leur fournit 5 000 talents pour soutenir la guerre jusqu'à ce qu'ils eussent ruiné notre puissance » (*Paix* 29). On sait en effet par Thucydide (VIII, 54.3) que les Athéniens avaient envoyé de l'aide à Amorgès (cité également sur le Pilier inscrit de Xanthos), et l'on apprend par le même auteur que cet Amorgès était le fils bâtard de Pissouthnès, et que Tissapherne avait reçu du roi ordre de lui livrer le rebelle mort ou vif (VIII, 5.5). Il semble que la décision athénienne d'aider Amorgès a été prise avant l'expédition de Sicile, c'est-à-dire en 414.

• *Les contre-coups du désastre athénien en Sicile*. – Les défaites subies par les Athéniens en Sicile (septembre 413) allaient bientôt offrir au Grand Roi l'opportunité de prendre sa revanche. Dans une page splendide, Thucydide décrit la stupeur que le désastre cause à Athènes, anxieuse de voir « ses ennemis de Grèce, avec tous leurs moyens désormais doublés... exercer dès lors une pression énergique par terre et par mer, aidés encore des alliés d'Athènes qui auraient fait défection » (VIII, 1.2). L'espoir était grand en effet à Sparte et en Grèce (VIII, 2). Bientôt se retrouvèrent à Lacédémone des envoyés venus de Chios et d'Erythrées, mais aussi des ambassadeurs venus de la part de Tissapherne et de Pharnabaze :

Tissapherne désirait lui aussi l'intervention des Péloponnésiens et il leur promettait de les entretenir. C'est que le roi lui avait réclamé récemment les tributs de son gouvernement, dont il était resté redevable parce que les Athéniens l'empêchaient de les percevoir dans les cités grecques ; il comptait donc améliorer le recouvrement de ces tributs en affaiblissant Athènes et, du même coup, il allierait Lacédémone au roi, tout en exécutant l'ordre de s'emparer d'Amorgès... (VIII, 4.5).

Thucydide fait état d'espérances comparables de Pharnabaze qui, lui, comptait obtenir « l'envoi de vaisseaux dans l'Hellespont » (VIII, 6.1). À cette fin, ses envoyés étaient porteurs d'une somme de 25 talents (VIII, 8.1). Les deux délégations se livrèrent à Sparte à une furieuse lutte d'influence. Les Lacédémoniens « donnèrent une nette préférence au parti de Chios et de Tissapherne », conduits en cela par l'influence d'Alcibiade et plus encore par l'espoir de disposer à Chios et à Érythrées de flottes puissantes (VIII, 6.3-5). Au printemps 412, après de nombreuses difficultés, des navires lacédémoniens parvinrent sous les murs de Chios, commandés par Chalcideus et Alcibiade et aidés bientôt, à Téos, par Stagès, un lieutenant de Tissapherne. Ainsi s'ouvrait la guerre d'Ionie.

À lire les raisons données par Thucydide, Pharnabaze et Tissapherne avaient donc reçu chacun « récemment » l'ordre de prélever les tributs sur les cités grecques. Le roi n'avait jamais abandonné ses droits théoriques, mais la nouvelle situation lui offrait la possibilité

de les mettre en application. Une telle mission revenait à déclencher des opérations ouvertes contre Athènes, de manière à réaffirmer la domination achéménide sur la côte d'Asie Mineure : en d'autres termes, s'ils ont jamais été conclus, tous les traités antérieurs sont déclarés forclos du fait même d'Athènes.

• *Les traités spartano-achéménides (412-411).* – Bientôt (été 412), Tissapherne passa un premier accord formel d'alliance (*summakhia*) avec Chalkideus entre Lacédémone et le roi. Les deux alliés s'engageaient à faire guerre et paix communes, et les droits du roi étaient ainsi réaffirmés : « Tout le territoire et toutes les villes que possède le roi et que possèdent ses pères appartiendront au roi. Tout ce que les Athéniens tiraient de ces villes, en argent ou autrement, fera l'objet d'une opposition commune du roi et de Lacédémone et de ses alliés, pour que les Athéniens ne reçoivent ni argent ni rien d'autre » (VIII, 18). À titre d'échange, les Perses considéraient comme ennemis ceux qui quitteraient l'alliance lacédémonienne. Mais il est clair que, globalement, le traité était à l'avantage des Perses et de Tissapherne, qui, de cette façon, pouvaient réinstaller leur domination sans grandes pertes autres que financières.

Bien qu'en principe les termes du traité ne fussent pas restreints au gouvernement de Tissapherne, c'est le satrape de Sardes qui entendait bien en tirer d'abord avantage. En dépit des Athéniens et grâce aux armées péloponnésienes, Tissapherne s'empara bientôt d'Amorgès à Iasos, permettant à ses alliés d'y faire du butin et d'enrôler les mercenaires du rebelle, avant de disposer une garnison à Iasos (VIII, 28.2-5 ; 29.1). Devant les réticences mises par Tissapherne à solder leurs troupes, les Péloponnésiens demandèrent un nouveau traité – ce qui fut fait dans l'hiver 412-411 (VIII, 37). À vrai dire, les différences entre les deux textes ne sont guère notables, mis à part le fait que désormais le traité est passé au nom du roi et de ses fils. Au début 411, Lichas, l'un des commissaires spartiates, jugea d'ailleurs ce deuxième traité comme scandaleux et caduc (43.3-4). De son côté, Alcibiade conseillait à Tissapherne de ne pas trop s'engager auprès des Lacédémoniens : « Il ne mettait pas d'ardeur à participer à la guerre » (46.5). Mais les Spartiates n'avaient guère le choix des moyens ; le même Lichas objecta aux Milésiens « qu'ils devaient, comme tous les habitants du pays du roi, obéir comme des esclaves à Tissapherne, dans tout ce qui ne passait pas la mesure, et le courtiser jusqu'à ce que la guerre fût menée à bonne fin » (84.5) ! Dans le même temps, Alcibiade, toujours soucieux de revenir en triomphateur à Athènes, poussait Tissapherne à conclure avec Athènes. L'affaire ne se fit pas. Bien au contraire, Tissapherne conclut un troisième traité dans l'été 411. Le satrape de Phrygie Hellespontique y était partie prenante, et Tissapherne promettait l'arrivée d'une escadre phénicienne ; dès ce moment, les Péloponnésiens devaient entretenir eux-mêmes leurs navires, Tissapherne s'engageant simplement à leur prêter les fonds jusqu'à la fin de la guerre (§ 58).

• *La reconquête athénienne (411-407).* – En réalité, de marine phénicienne il n'y eut jamais la moindre trace en Asie Mineure dans ces années : Thucydide juge que Tissapherne n'avait jamais eu le projet de l'y amener (§ 87). Dans ces conditions, les Lacédémoniens décidèrent enfin de répondre favorablement aux demandes répétées de Pharnabaze, qui leur promettait de « pourvoir à leur entretien » (§ 81.2). Mais les Athéniens y remportèrent victoire sur victoire. Dans le même temps, la désunion régnait entre les satrapes. Tissapherne était venu spécialement dans l'Hellespont : il arrêta Alcibiade, le mit aux arrêts à

Sardes et « déclara qu'il avait ordre du roi de faire la guerre aux Athéniens » (Xénophon, *Hell.* I, 1.8). Mais jusqu'à l'arrivée de Cyrus en 407, les généraux agirent dans le désordre, tandis que les Athéniens poursuivaient leur contre-attaque victorieuse, sous les ordres de Thrasybule et d'Alcibiade. Fort de ses succès, Alcibiade put faire un retour triomphal dans sa cité. Incapable de faire face à la situation, Pharnabaze, en 408, passa une convention avec les chefs athéniens : il leur donnait 20 talents, les autorisait à lever tribut sur la ville de Chalcédoine, et s'engageait à conduire leurs ambassadeurs auprès du roi (*Hell.* I, 1.9). Pendant ce temps, les Athéniens s'emparaient de Byzance. Au printemps suivant (407), alors qu'ils espéraient partir vers le roi, les ambassadeurs athéniens virent arriver à Gordion Cyrus le Jeune, ainsi que des ambassadeurs lacédémoniens qui, menés par Boiotios, déclarèrent « avoir obtenu du roi tout ce qu'ils demandaient » (*Hell.* I, 4.2).

• *Darius II et ses satrapes.* – Jusqu'à cette date, il faut bien reconnaître que les initiatives brouillonnes et contradictoires de Tissapherne et de Pharnabaze n'avaient pas conduit à de grands succès, si l'on met de côté les traités avec Sparte, que Tissapherne n'avait pas appliqués avec une grande ardeur. Darius a certes obtenu des Lacédémoniens la reconnaissance de sa domination sur l'Asie Mineure mais, en 407, les reconquêtes athéniennes paraissent rendre cette déclaration partiellement vaine.

L'une des raisons en est la concurrence acharnée que se livrent Tissapherne et Pharnabaze. Manifeste dès 413 à Sparte, elle ne cesse pas tout au long de ces années. Thucydide met en exergue l'anxiété de Tissapherne, lorsque les Spartiates décidèrent d'envoyer des forces dans l'Hellespont : « Il souffrait à l'idée que Pharnabaze, qui les avait avec lui et à moindres frais, réussirait peut-être mieux que lui dans ses entreprises contre les Athéniens » (VIII, 109.1). Tissapherne n'ignorait rien en effet des ambitions de son rival : « Pharnabaze réclamait les Péloponnésiens et voulait à tout prix faire venir leurs navires pour détacher lui aussi d'Athènes les villes de sa province encore fidèles ; il agissait à son tour comme Tissapherne, dans l'espoir de tirer quelque chose de l'affaire » (VIII, 99). Pour l'un comme pour l'autre, l'essentiel est de remporter un succès qui leur assure la faveur du roi (VIII, 6.1) ; c'est la raison pour laquelle, en 413, les envoyés de Pharnabaze refusent « de s'associer à l'expédition de Chios » (VIII, 8). Quant à Tissapherne, à la même date, son premier objectif consiste à s'emparer d'Amorgès. Au surplus, les alliés péloponnésiens ne manquent pas de temps à autre de jouer de cette concurrence (cf. *Hell.* I, 1.31-32).

Ces compétitions intersatrapiques sont fréquemment attestées, surtout entre Sardes et Daskyleion qui, traditionnellement, se disputent des territoires frontaliers. C'était certainement pour le Grand Roi un habile moyen pour éviter qu'un satrape ne prenne une importance démesurée (cf. Xénophon, *Anab.* I, 1.8) : mais de telles méthodes avaient pour corollaire une certaine inefficacité. Il paraît tout à fait étrange en particulier que, peu après son arrestation par Tissapherne, Alcibiade ait réussi à s'évader de sa prison de Sardes avec son compagnon athénien Mantithéos : « Ils avaient pu se procurer des chevaux et ils s'enfuirent pendant la nuit à Clazomènes » (*Hell.* I, 1.10). Lorsqu'on sait la force de la garnison de Sardes et la difficulté de circuler sur les routes, on est tenté de penser qu'Alcibiade a bénéficié de complicités sur place. Il est bien possible que des Perses de Sardes s'opposaient alors à la politique de Tissapherne, d'une manière analogue à ces Perses qui, au début des années 490, paraissent comploter avec Histiée de Milet contre les initiatives d'Artaphernès (Hérodote VI, 4). Il est probable que les hésitations de Tissapherne rendent

compte également de dissensions plus générales sur la politique à suivre face à Athènes et face à Sparte.

La concurrence intersatrapique s'explique aussi du fait que ni Tissapherne ni Pharnabaze ne disposent de forces militaires qui leur permettraient d'être réellement les maîtres du jeu. C'est pourquoi, en 413, ils cherchent tant l'un et l'autre à attirer les forces péloponnésienes dans leur territoire propre. Qui plus est, même sur terre, la cavalerie perse n'est pas toujours la reine incontestée des batailles : en 409, par exemple, la nombreuse cavalerie de Pharnabaze fut vaincue par l'armée d'Alcibiade composée de cavaliers et d'hoplites (I, 2.16). La même année, l'Athénien Thrasylos put faire une incursion en Lydie, « où le blé était mûr » : Stagès, subordonné de Tissapherne, malgré sa cavalerie, ne put s'emparer que d'un prisonnier (I, 2.4-5).

Mais c'est sur mer que l'incapacité perse est la plus criante et la plus décisive. Si l'on met de côté le cas de la mystérieuse flotte phénicienne promise par Tissapherne – que personne ne vit jamais ! –, les satrapes n'ont pas de marine à leur disposition. Tout au plus peuvent-ils solder les équipages (non sans de fréquentes récriminations mutuelles), et permettre aux alliés péloponnésiens de construire des navires à l'aide du bois coupé dans les forêts royales (*Hell.* I, 1.24-25). Dans ces conditions, ils n'interviennent que périphériquement dans une guerre qui se déroule d'abord entre les flottes athénienne et péloponnésienne. En 411, ne voit-on pas Pharnabaze, lors d'une bataille mi-navale, mi-terrestre entre Athéniens et Lacédémoniens, en être réduit à « s'avancer à cheval dans la mer aussi loin qu'il peut y combattre, et y appeler à l'aide ses hommes, cavaliers et fantassins » (I, 1.6) ? Maîtres des Détroits, les Athéniens peuvent même se permettre de lever des droits de douane (sous forme de dîme) sur les vaisseaux de blé qui passent à proximité de Chalcédoine (I, 1.22). L'accord passé par Pharnabaze avec Alcibiade l'année suivante exprime parfaitement l'incapacité du satrape à faire front aux attaques portées contre son territoire (I, 3.8-13).

Certes, les satrapes disposaient de fonds importants, qui leur permirent d'enrôler des mercenaires (en nombre relativement restreint) et surtout de solder les soldats péloponnésiens qui combattaient à leurs côtés. Mais il n'est pas sûr que leurs capacités financières aient été illimitées. Il semble bien en effet que, du point de vue de Tissapherne et de Pharnabaze, l'essentiel soit de mener les opérations en déboursant le moins possible d'argent (cf. Thucydide VIII, 87.5 ; 109.1). Les Péloponnésiens et Tissapherne lui-même semblent avoir beaucoup recouru également à des levées opérées sur les cités grecques d'Asie Mineure qui, elles-mêmes, manifestaient quelques réticences devant de tels procédés (cf. VIII, 36.1 ; 45.5). En une occasion au moins, Tissapherne refuse d'augmenter la solde, en attendant, disait-il, la réponse du roi (VIII, 29.1), laissant entendre qu'il augmenterait la solde si quelque argent lui parvenait de Darius (45.5-6), et, en plusieurs occasions, les alliés péloponnésiens se plaignent de ne pas recevoir régulièrement des moyens de subsistance suffisants (cf. VIII, 78). Plus tard, Alcibiade tint aux représentants des alliés le discours suivant :

Il remontrait enfin que, pour l'instant, Tissapherne, menant la guerre avec ses ressources personnelles (*ta idia khrēmata*), avait raison de les épargner ; mais si jamais des moyens de subsistance (*trophē*) supplémentaires envoyés par le roi arrivaient sur la côte, il leur paierait leur solde entière et donnerait aux cités une aide raisonnable (VIII, 45.6).

Ces « ressources personnelles », ce sont sans doute les fonds dont le satrape dispose pour son propre compte ; il s'agit manifestement de sommes très importantes, puisque, quelques années plus tard, Tithraustes a pu payer des troupes, en prélevant 220 talents d'argent sur « les ressources personnelles de Tissapherne » (*ek tēs ousias tēs Tissaphernous* ;

Hell. Oxyr. 19.3). Ce devait être un trésor dont le statut se situait aux frontières des structures étatiques et de la propriété personnelle (comme l'étaient par exemple les paradis). Quoi qu'il en soit, le roi jugeait que les satrapes devaient utiliser ces « fonds personnels » pour payer leurs soldats. Peut-être le roi considérait-il également que l'ordre qu'il avait donné à Tissapherne et à Pharnabaze de percevoir les tributs des cités (VIII, 5.5 ; 6.1) impliquait qu'il n'avait pas à financer la guerre ? L'auteur des *Helléniques d'Oxyrhynchos* (19.2) se plaint au reste de l'extrême avarice du Grand Roi, en se référant explicitement à la période de Darius II (et de son successeur) :

Les soldats sont payés de manière déplorable par les stratèges. C'est d'ailleurs la manière de faire habituelle, comme lors de la Guerre de Décélée quand ils [les Perses] étaient alliés aux Péloponnésiens, ils fournissaient l'argent sur une échelle à la fois minime et mesquine, et les trières de leurs alliés auraient été souvent renvoyées, si Cyrus n'avait pas agi avec énergie. La responsabilité de cet état de choses est celle du Grand Roi : à chaque fois qu'il décide de faire la guerre, il envoie une petite somme d'argent au début à ceux qui en sont chargés, mais il ne tient pas compte des événements à venir, si bien que, s'ils ne peuvent pas tirer d'argent de leurs propres fonds (*ek tōn idiōn*), les généraux voient leurs forces se débâter.

Autrement dit, le roi fait, au départ, un investissement, que les satrapes ont l'obligation de gérer au mieux : s'ils ne réussissent pas à mener l'affaire dans le délai imparti, ils devront payer de leur cassette personnelle (voir aussi *Hell.* I, 5.3). En temps de guerre comme en temps de paix, le Grand Roi est un parfait *économiste*, c'est-à-dire qu'il gère sa fortune au plus près. On a donc l'impression de voir ici l'illustration particulière d'une politique plus générale de gestion des revenus impériaux, que l'on rapprochera, *mutatis mutandis*, d'une réglementation portée sur le bon de route confié par Arsāma à son intendant Nehtihôr : « Et s'il est dans un endroit plus d'une journée, dans la suite de ces jours-là, ne leur donnez pas davantage d'approvisionnement » (*DAE* 67). Bien mise en valeur par un document araméen d'Égypte (*DAE* 54), la responsabilité financière personnelle des membres de l'administration semble ainsi être étendue aux satrapes chargés de mener la guerre ! C'était un moyen, parmi d'autres, pour limiter leurs initiatives.

• *Darius II, l'Asie Mineure et les autres fronts.* – Il est difficile de comprendre les attentes et les objectifs de la stratégie mise en œuvre par le Grand Roi. Trop de choses nous échappent. Une tablette babylonienne, datée de novembre 407, donne la mesure de nos ignorances : elle fait référence à « un état de siège » à Uruk, sans que nous puissions dire ce dont il s'agit. D'autres tablettes, datées de 422, font état de la convocation de soldats à Uruk. La chronologie différenciée interdit d'établir un rapport avec la tablette de 407 : au reste, il s'agit plutôt de revues régulières, qui n'impliquent pas que la région soit alors en ébullition (voir ci-dessous). Par ailleurs, des passages interpolés des *Helléniques* de Xénophon font référence à une révolte mède, matée à la fin de 407 (I, 2.19), et à une guerre menée par Darius II contre les Cadusiens en 405 (II, 1.13). Il est vrai que, d'une manière générale, nous ne savons pratiquement rien des activités militaires en dehors du front d'Asie Mineure : c'est uniquement parce que Plutarque lui consacre une biographie que nous apprenons par exemple qu'Artaxerxès II, dans les années 380, a lui aussi mené une expédition contre les Cadusiens (*Art.* 24) ; de leur côté, certaines tablettes astronomiques babyloniennes récemment publiées (*ADRTB*, n° 369 et 367) incitent elles aussi à se méfier du bruit assourdissant créé par les sources classiques sur les affaires du front occidental (cf. également chapitre xv, 1).

En Asie Mineure même, les satrapes doivent faire face à d'autres périls, sur lesquels nous ne sommes informés que de manière circonstancielle. Quelques années plus tard, parmi les subordonnés de Pharnabaze, Xénophon mentionne Mania, femme et successeur de Zénis de Dardanos, qui, en Éolide, gouverne la région soumise à Daskyleon : parmi les services qu'elle rend au satrape, vient celui « de participer aux expéditions de Pharnabaze, particulièrement quand il attaquait Mysiens ou Pisidiens, en réponse aux ravages qu'ils venaient faire sur le territoire royal » (*Hell.* III, 1.13). Mise fréquemment en exergue par les auteurs grecs du IV^e siècle, l'insoumission des Mysiens et des Pisidiens explique la fréquence des expéditions menées contre eux. Lorsque Cyrus le Jeune voulut cacher à ses troupes qu'il les menait en réalité contre Artaxerxès II, il leur fit croire qu'il les conduisait contre les Pisidiens (Xénophon, *Anab.* I, 2.1). Et, selon Diodore, lors de la bataille de l'Eurymédon, les troupes perses crurent un moment qu'elles étaient attaquées par les Pisidiens (XI, 61.4). Mais le caractère stéréotypé de nombre de références classiques à l'irréductibilité des « peuples des montagnes » éveille la prudence critique de l'historien (cf. chapitre xvi, 11, 18).

Enfin, selon Diodore (XIII, 46.6), si la flotte phénicienne n'est jamais parvenue en Asie Mineure, c'est qu'on avait appris que « le roi des Arabes et les Égyptiens fomentaient des troubles dans la Phénicie ». Le danger a-t-il obligé Tissapherne, ou plutôt Darius, à dérouter l'escadre vers la vallée du Nil ? À dire vrai, aucune preuve formelle ne vient confirmer totalement une telle interprétation. Un passage de Thucydide (VIII, 35.2) laisse simplement supposer qu'en 412 des cargos de blé arrivent d'Égypte en Asie Mineure : mais il est difficile d'en conclure qu'un dynaste égyptien a d'ores et déjà pris position aux côtés des Athéniens contre les Perses. De même ignorons-nous tout de l'identité de ce mystérieux « roi des Arabes » : le bon de route confié par Aršāma à son intendant implique que dans cette période (vers 411-410), la route entre la Babylonie et l'Égypte est sûre (*DAE* 67). Il est en revanche probable que, dans le Delta, les Perses ont continué de suivre la politique que l'on a déjà exposée (ci-dessus § 2) : à savoir laisser en place les dynastes locaux. Mais, sur le détail, nous manquons totalement d'informations. Des papyri araméens d'Éléphantine font état de troubles en 410 et de la consignment des troupes (*hndyz*) dans la citadelle, en raison des menées d'un certain Anudarū (*DAE* 66) ; les domaines d'Aršāma en ont subi des conséquences dommageables (*DAE* 68) ; Pamūn, un intendant égyptien du satrape, y a perdu la vie (*DAE* 69) ; de leur côté, en 410, les Judéens font état du fait que « des compagnies d'Égyptiens se sont rebellées » (*DAE* 101). Mais les troubles réels dont il s'agit ici paraissent être d'ampleur limitée, sans lien évident avec la guerre que supposerait l'envoi d'une flotte royale dans le Delta.

En définitive – sans exclure totalement une telle interprétation – on est plutôt porté à penser que ce n'est ni en Égypte, ni chez les Cadusiens, les Mèdes ou les Pisidiens qu'il convient de chercher les raisons de l'apparente passivité de Darius II sur le front d'Asie Mineure. À ce point deux explications peuvent être proposées, l'une politico-diplomatique, l'autre militaire. On peut supposer que, jointes aux hésitations de Tissapherne, les palinodies de la politique spartiate semaient le trouble et l'incertitude parmi les conseillers du roi : la politique lacédémonienne devait être aussi étrange, opaque et contradictoire pour Darius II qu'elle l'avait été pour son père Artaxerxès (cf. Thucydide IV, 50.2). Autant qu'on puisse en juger, le Grand Roi ne semble pas avoir pris pleinement la mesure de la situation : à l'image de Tissapherne, il semble attendre que les Grecs s'usent les uns contre les autres.

• *Darius II et ses armées.* – La seconde interprétation met plutôt l'accent sur la faiblesse militaire du Grand Roi. C'est là, on le sait, un stéréotype récurrent des visions grecques sur la Perse, tout particulièrement au IV^e siècle, à commencer par Xénophon dans le dernier chapitre de la *Cyropédie*. On retrouve une présentation comparable dans bien d'autres textes grecs, comme Platon (*Lois* 697d). Mais compte tenu du caractère profondément polémique de tels développements, l'historien doit s'appuyer sur une documentation extérieure, qui lui permette de tester la validité d'une telle hypothèse interprétative.

C'est en général vers les sources babyloniennes que l'on se tourne. Dans le cadre de l'évolution des tenures militaires (système du *hapru*), on met fréquemment en exergue, en effet, qu'apparemment les détenteurs de lots, au lieu de fournir le service militaire lié aux fonds dont ils sont les détenteurs, préfèrent payer l'ensemble des charges (*ilku*) sous forme d'argent (« service compensé »). Décelable dès Darius I^{er}, le phénomène tendrait à se généraliser à partir d'Artaxerxès I^{er} et de Darius II. Cette observation est mise à son tour en rapport avec l'appel de plus en plus fréquent à des mercenaires grecs, l'ensemble de la reconstruction aboutissant à valider les remarques critiques de Xénophon sur l'abandon, par les Perses, des règles ancestrales qui enjoignaient aux détenteurs de terre « de fournir, sur leur terre, des cavaliers, qui faisaient campagne, s'il y avait lieu d'en faire une, tandis que ceux qui montaient régulièrement la garde aux frontières étaient régulièrement soldés », si bien que « les ennemis se promènent partout dans le pays des Perses plus librement que les amis » (*Cyr.* VIII, 8.20-21).

Sans insister ici sur le caractère caricatural du propos de Xénophon, on soulignera surtout que la documentation babylonienne est plus équivoque qu'il n'y paraît. Telles qu'on a pu les reconstituer à partir des tablettes, les conditions de l'arrivée au pouvoir de Darius II attestent déjà que le système est toujours opératoire à cette date. On sait d'une part qu'Ochos (le futur Darius II) est maître de la Babylonie, et qu'il peut rassembler une vaste armée. Les tablettes suggèrent en même temps que, pour répondre à l'ordre de mobilisation, les tenanciers ont dû emprunter de fortes sommes à la maison des Murašū, selon une pratique bien mise en évidence par de multiples exemples. On sait en effet que, d'une manière assez générale, les détenteurs de lots ne mettent pas eux-mêmes leurs terres en culture, mais qu'ils en confient la gestion aux Murašū (ou à d'autres maisons d'affaires du même type). Si donc la documentation implique que la situation financière des concessionnaires n'est pas brillante, elle indique en même temps qu'ils restent soumis aux obligations militaires qui sont les leurs.

Plusieurs documents, datés de l'an II de Darius (422), attestent qu'à cette date, sur un ordre royal, les tenanciers de la région de Nippur doivent fournir le « soldat du roi » (*šab šarri*) et venir participer à une revue, qui se tient à Uruk (UC 9.3 ; 10.61-62 ; PBS 2/1 : 54, 162). Appartenant à ce même lot, l'une des tablettes est encore plus explicite :

Gadal-lāma, fils de Raḫīm-ili, a parlé librement à Rīmūt-Ninurta fils de Murašū, ainsi qu'il suit : « Tu détiens une terre, plantée et en chaumes, le fonds de cheval (bit sīsī) de Raḫīm-ili, (pour) toute la part de Barik-ili, parce que y a reçu en adoption ton parent Ellil-šum-iddin. Livre-moi un cheval avec sa sangle et la bride, une couverture, une cuirasse, un casque accompagnant la cuirasse, un couvre-nuque de tissu, un bouclier pour le haut (du corps ?), 120 flèches de choc et de course, une massue de fer appartenant au bouclier, deux épieux de fer et une mine d'argent pour l'approvisionnement en vue de l'expédition vers Uruk ordonnée par le roi. Alors j'accomplirai le service grevant le fonds de cheval (pour) toute ta part. » Ensuite, Rīmūt-Ninurta a acquiescé et lui a donné un cheval et tous les accessoires de combat, selon ce qui est écrit

ci-dessus, outre une mine d'argent pour l'approvisionnement, en vue de l'expédition vers Uruk ordonnée par le roi, (redevances) qui grèvent ledit fonds de cheval. Gadal-lāma est responsable s'il ne présente pas ce qui (lui) a été confié. Gadal-lāma fera dresser (une quittance) par Sabin, prévôts des caissiers (?) de l'armée, et il (la) remettra à Rīmūt-Ninurta [Noms des témoins et du scribe]. À Nippur, 18 tebēt, an 2 de Darius ([422] UC 9/68; trad. G. Cardascia).

Par voie d'adoption, un représentant de la maison des Murašū a donc acquis une part du fonds de cheval. N'ayant nulle envie d'accomplir le service militaire qui est lié à la terre concédée par le roi (dans le cadre du *ḫaṭru*), Rīmūt-Ninurta a passé accord avec le fils du détenteur de l'autre part : Gadal-lāma se rendra à la convocation, avec un cheval et toutes les armes prescrites (comparer Xénophon *Hell.* III, 4.15 !).

Ce document est limpide : il exprime très clairement en effet qu'à cette date, à Nippur, le fonds est grevé d'un service militaire réel et actif, quelle que soit par ailleurs l'identité de la personne qui l'assure, ce dont l'administration ne se préoccupe pas : pour elle, l'essentiel est que chaque fonds répertorié dans les archives fournisse bien le ou les soldats dont la prestation justifie la logique même du système. Et, rapproché des documents datés des mêmes mois de la même année, on ne voit pas au nom de quel argument on devrait considérer qu'il illustre un cas particulier ou exceptionnel. Même si l'hypothèse ne peut être totalement écartée, il apparaît peu vraisemblable que l'ordre de convocation à Uruk ait été lancé pour mener une expédition militaire ; il est plus plausible de supposer qu'il s'agit en réalité de revues annuelles, dont Xénophon affirme à plusieurs reprises qu'elles ont lieu régulièrement dans chaque région militaire à « la place de rassemblement » (*syllogos*).

Enfin, des tablettes plus tardives, datées du règne d'Artaxerxès II, impliquent une grande continuité du système. Les archives du barbier Kušur-Ea, fils de Sin-aḫḫe-bullit, comprennent (entre autres) sept textes qui se réfèrent à un mécanisme pratiquement identique, entre 399 et 363. Un de ses parents, Nidintu-Sin, passe un contrat avec le barbier, lui demandant de lui fournir tout l'équipement correspondant à ceux des citoyens d'Ur qui doivent fournir le service militaire ; en échange, il se présentera à la convocation royale, lancée dans la 8^e année d'Artaxerxès II (397 ; UET 4.109) ; Kušur-Ea était en effet soumis au service, car il détenait une des quatre parts d'un fonds d'arc (*bīṭ qašti* ; UET 4.106 [363 av.n.è.]). Ici, le terme « convocation » rend le vieux-perse **handaisa*, que l'on retrouve dans les archives d'Éléphantine (*DAE* 36, 66, 101 ; ar. *hndyz*). Que le service ait été accompli directement par le concessionnaire ou par un suppléant (armé par le premier), la documentation babylonienne montre donc, d'une manière indubitable, que les lots sont restés constamment frappés par l'obligation royale originelle.

Quant à l'appel aux mercenaires grecs, il reste, à cette date, encore relativement limité. C'est plus sur les contingents lacédémoniens que comptent Tissapherne et Pharnabaze pour mener à bien la mission que leur a confiée Darius : percevoir le tribut sur les cités encore soumises à Athènes. Ils peuvent également disposer des levées de cavaliers chez les Perses de la diaspora impériale, selon un système dont la permanence est attestée. Il ne fait guère de doute également que la politique de colonisation menée activement depuis Darius et Xerxès produit alors tous ses effets dans l'ordre militaire : on en aura une confirmation éclatante dans l'étude de la composition de l'armée de Cyrus le Jeune (chapitre xv, 2). On ne constate pas non plus une détérioration marquée du système des lots militaires en Égypte, ni à Éléphantine ni à Memphis. Les campagnes menées par Darius et ses armées contre la Médie et les Cadusiens confirment bien que le centre pouvait mettre en ligne des forces

militaires suffisantes, dès lors que la stratégie l'exigeait. En bref, les indéniables insuffisances militaires perses en Asie Mineure ne paraissent pas devoir être expliquées par le recours à la thèse, commode mais simpliste, de la décadence des armées du Grand Roi. Au reste, de l'observation que le Grand Roi n'envoie pas de fonds à ses satrapes en Asie Mineure, personne ne songe à conclure que les trésors royaux étaient vides !

Il semble bien plutôt s'agir d'une décision politique du centre qui, pour des raisons qui restent à définir, n'entend pas engager des armées puissantes sur le front égéen. On peut avancer toute une série d'interprétations d'ordre technique (lourdeur et coût de telles levées par exemple), mais aucune n'est déterminante à elle seule. Eu égard à la rareté des mobilisations générales au cours de l'histoire achéménide, on ne doit peut-être pas s'étonner outre mesure que Darius II n'ait pas jugé utile d'y procéder. Il paraît clair surtout que le Grand Roi et ses conseillers ont considéré que l'alliance lacédémonienne devrait suffire aux satrapes d'Asie Mineure pour prendre le dessus, et que les reconquêtes successives devaient financer les opérations militaires, puisqu'elles devaient permettre de réintroduire les prélèvements tributaires dans les cités grecques. La seule exception à cette règle (présumée) est le rassemblement en Cilicie de cette fameuse flotte phénicienne, dont on a déjà parlé, qui s'est manifestement opéré sur ordre direct du pouvoir central (Thucydide VIII, 88.5).

• *Cyrus en Asie Mineure.* – Si, en 407, le Grand Roi décide d'envoyer Cyrus en Asie Mineure, c'est peut-être pour calmer les dissensions qui s'annonçaient entre ses fils ; il a certainement pris conscience de la nécessité de mener une politique plus énergique. Il est possible que le Spartiate Boiotios et ses collègues l'aient éclairé et persuadé. Toujours est-il que les pouvoirs conférés à Cyrus et l'ampleur des sommes qui lui sont attribuées pour mener la guerre ne laissent aucun doute sur les intentions royales : Cyrus était en effet « muni d'une lettre destinée aux gens d'Asie Mineure (*katô*) sans exception, portant ces mots : "J'envoie Cyrus comme *karanos* des forces qui sont en train de se rassembler à Kastôlos" » (*karanos* veut dire « muni des pleins pouvoirs » [*kyrios*] (*Hell.* I, 1.3 ; cf. *Anab.* I, 1.2). Autrement dit, Pharnabaze et Tissapherne lui étaient désormais subordonnés. Sa mission était claire : « Prendre le commandement de toutes les forces d'Asie Mineure et faire la guerre avec les Lacédémoniens » (*Hell.* I, 4.3). Le temps des hésitations royales et de la concurrence intersatrapique était clos : tout aussi bien Cyrus ordonna-t-il à Pharnabaze de retenir les ambassadeurs athéniens, de manière à ne pas alerter Athènes sur les nouvelles intentions du Grand Roi ; ce n'est que trois ans plus tard qu'ils purent quitter l'Asie Mineure, à une date où le sort des armées athéniennes était déjà presque scellé.

La nomination de Cyrus coïncida avec l'arrivée d'un navarque lacédémonien, Lysandre, particulièrement actif et décidé. Les deux hommes nouèrent des rapports confiants, et Lysandre sut, grâce à l'appui du Perse, renforcer son armée et sa flotte. En son absence, à l'été 406, les Athéniens remportèrent aux îles Arginus une victoire dont ils ne surent pas profiter : les stratèges furent condamnés ! Le retour de Lysandre (été 405) marqua le début d'une nouvelle étape dans la progression spartano-achéménide. Quelque temps plus tard, Cyrus le Jeune fut rappelé auprès de son père malade : avant de partir, il confia à Lysandre de grandes sommes d'argent et, selon Xénophon, « lui remit tous ses pouvoirs » (*Hell.* II, 1.14-15). Au mois de septembre de la même année, Lysandre remporta une victoire navale décisive sur les Athéniens à Aigos-Potamos. Quelques mois plus tard (avril-mai 404), Athènes tombait devant Lysandre. Entre-temps, Darius était mort (entre septembre 405 et avril 404).

VIII. LE GRAND ROI EN SES PAYS

• *Les Murašû, la Babylonie et l'administration royale.* – À ce point, il convient de s'arrêter un moment et de tenter de dresser un nouveau bilan impérial, qui ne soit pas réduit à des considérations d'ordre territorial et militaire, mais qui soit inscrit dans des réalités régionales. L'un des pays les mieux documentés est la Babylonie. On dispose en effet des archives (plusieurs centaines de tablettes) d'une maison d'affaires babylonienne, les Murašû, dont l'activité est particulièrement bien attestée entre la 25^e année d'Artaxerxès I^{er} (440-439) et la 7^e année de Darius II (417-416); d'autres tablettes, datées entre 413 et 404, attestent de l'activité d'un ancien subordonné de la maison des Murašû, mais il est difficile d'établir à quel titre il intervient alors: la disparition des archives rend compte probablement de la disparition de la maison d'affaires, sans que l'on doive en inférer nécessairement une modification en profondeur de la situation, car les Murašû, dont les activités sont centrées autour de Nippur, n'étaient sans doute qu'une des maisons qui menaient alors leurs affaires en Babylonie.

Les Murašû ne sont pas une banque – au sens où on l'entend aujourd'hui. Leur activité essentielle est la gestion des terres. C'est la raison pour laquelle leurs archives constituent une source de premier ordre pour reconstituer tant le régime des terres que l'organisation fiscale. Plutôt que de se vouer directement à la mise en valeur de leurs terres, les différents concessionnaires en confient la gestion aux Murašû, à charge pour ces derniers de verser la rente aux concessionnaires. Les Murašû eux-mêmes sous-louent en général les terres à des fermiers, d'où le grand nombre de contrats de fermage présents dans les archives. Parmi les terres ainsi mises en valeur, on distingue des « terres royales », mais également des « dons royaux » (*nidintu šarri*), dont de hauts personnages (essentiellement des membres de la cour et des Iraniens) ont été bénéficiaires: on y retrouve donc des personnages bien connus, tels Parysatis, le prince Aršāma (satrape d'Égypte), mais également bien d'autres hauts personnages, dont certains sont connus par Ctésias. Parmi les concessionnaires, viennent également les membres des *ḫaṭru* (militaires ou non) qui, eux aussi, ont recours aux services des Murašû, soit comme gestionnaires des terres soit/et comme prêteurs d'argent – les dettes ainsi contractées étant gagées, non sur le lot proprement dit, qui, s'il peut être transmis par héritage, reste inaliénable, mais sur les récoltes à venir. Les Murašû jouent ainsi un rôle de premier plan: eux-mêmes et les concessionnaires ont tout intérêt à augmenter le rendement des terres, et, d'autre part, ils vendent sur le marché le produit des fermages (perçus en nature), ce qui permet aux concessionnaires de payer leurs impôts en argent, sans avoir à se préoccuper eux-mêmes de mener une opération difficile.

• *Bēlšunu.* – L'un des personnages notables de la période est le Babylonien Bēlšunu, connu par une série de tablettes regroupées en « archive » qui, déposées sur l'une des citadelles de Babylone (le Kasr), sont datées entre 438 et 400. Fils de Bēl-ušuršu, il est cité comme « gouverneur (*pīḫātu*) de Babylone » entre 421 et 414; le titre porté n'équivaut pas à ce que nous appelons satrape (dont le titulaire en Babylonie est le Perse Gubāru/Gobryas attesté jusqu'en 417); Bēlšunu est alors l'un de ses subordonnés (un auteur grec parlerait probablement de lui comme d'un *hyparchos*); puis, entre 407 et 401, il porte le titre de « gouverneur d'Ebir Nāri », ce que les auteurs grecs transcrivent sous « satrape de Syrie ». Selon toute probabilité, on peut donc l'identifier sous ce Bélésys que Xénophon désigne sous l'appellation de « satrape de Syrie » lors de l'offensive menée par

Cyrus le Jeune contre son frère Artaxerxès II en 401 (*Anab.* I, 4.10; cf. Diodore XIV, 20.5). Peut-être ce Babylonien a-t-il été ainsi récompensé de son aide par Darius II.

Les tablettes apportent des renseignements fort importants sur le rôle et les interventions possibles de Bēlšunu. L'une d'entre elles, datée des environs de 416-415, est particulièrement intéressante (TBER, AO 2569):

[lignes cassées...] et nous avons présenté la saisie [...]. Marduk-ze-lišir et Bel-lumur, les scribes responsables administratifs du temple d'Uraš et [NP] fils de Sihaia (?) ont procédé à la saisie du butin que Bel-ittannu fils de Bulluṭu et son fils Bēl-ušuršu ainsi que Uraš-našir, fils de Nidintu, avaient emmené de Dilbat et avaient [...], ils l'ont mis sous scellés dans le trésor d'Uraš, et ils ont [...]. Ensuite, ils ont emprisonné Bel-ittannu fils de Bulluṭu et Bēl-ušuršu son fils dans le Bīt-kili [=la prison] de Dilbat, et ils ont mis les scellés sur toutes leurs maisons; et comme Uraš-našir s'était enfui de leur maison et était parti à Babylone auprès de Bēlšunu, le satrape de Babylonie, alors Marduk-ze-lišir et Bel-lumur ont emporté un acompte [du butin qu'] ils avaient retrouvé dans leurs maisons et [déposé] dans le Trésor d'Uraš, et ils l'ont présenté à l'Assemblée de l'Esagil. Ensuite, l'Assemblée a déclaré à Bēlšunu, le satrape de Babylonie: « Fais venir Uraš-našir, qui a emporté le butin et l'a [...], puis qui s'est enfui de Dilbat, et est venu (se réfugier) auprès de toi. » Belsunu a fait venir Uraš-našir et l'a remis à l'Assemblée de l'Esagil. Du fait que... Uraš-našir avait emporté du butin et s'était enfui de sa maison [...] en l'an 8 de Darius [II], roi des pays [...], ils ont procédé à son interrogatoire [...] et ils l'ont condamné aux fers. Puis Marduk-ze-lišir et Bel-lumur, les scribes responsables administratifs du temple d'Uraš, sont revenus à Dilbat, et ils ont dit à Uraš-našir, fils de Nidintu, et à Bel-ittannu, fils de Bulluṭu et Bel-ušuršu son fils: « Faites l'inventaire de [vos biens] à la ville et à la campagne, tout ce qu'il y en a, et en équivalent de [ce qui a été volé], donnez-le au trésor d'Uraš ». En l'an <1> 2 de Darius [II] le roi, Ea-iddin, Marduk-ze-lišir et Bel-lumur, les scribes responsables administratifs du temple d'Uraš, avec les scribes responsables administratifs et le Collège de l'Esagil... [...], tous les biens en ville et à la campagne appartenant à Uraš-našir, et tous les biens appartenant à Bel-ittannu et Bel-ušuršu son fils [... suite cassée...] (Trad. F. Joannès).

En résumé: un vol a eu lieu dans le sanctuaire du dieu Uraš, à Dilbat. Les voleurs ont été faits prisonniers, et le montant du larcin mis sous scellé dans le trésor du dieu. L'un des voleurs est venu trouver Bēlšunu, le « gouverneur de Babylone ». Dans le même temps, les trésoriers du sanctuaire ont transmis le dossier à l'assemblée de l'Esagila à Babylone qui, à son tour, s'adressa à Bēlšunu pour se faire livrer le délinquant. Les coupables furent condamnés à rembourser le trésor d'Uraš sur leurs biens propres. Le texte jette quelque lumière sur une cité, Dilbat, relativement mal connue à cette époque, et sur la continuité des pratiques administratives depuis l'époque de Cyrus et de Cambyse: rôle de l'assemblée « civique » de l'Esagila et ses rapports avec le gouverneur. Il illustre également la durée de la procédure, puisque apparemment il s'est écoulé quatre ans entre les faits et la punition des coupables.

Parallèlement à ses activités publiques, Bēlšunu poursuit activement des affaires d'ordre privé, qui ne sont pas sans évoquer celles que menaient antérieurement les Murašû: non seulement il s'occupe activement de ses terres, détenues à titre de « don royal » (*nidintu šarri*), mais il gère également d'autres terres du même genre (qui relèvent en général de personnages portant des noms iraniens). L'insertion de Bēlšunu dans la société babylonienne est également bien illustrée par une autre tablette (sans mention du titre): un subordonné-serviteur de Bēlšunu est chargé par son maître d'assurer des offrandes régulières en l'honneur des divinités Zababa et Ninurta, dans les douze mois de l'an 5 d'Artaxerxès II (TCL 13, 204).

• *Darius II en Égypte*. – Si l'on se tourne vers l'Égypte, on remarquera que les textes épigraphiques ne sont pas comparables en volume à ceux que l'on connaît sous Cambyse, Darius et Xerxès. Les dernières inscriptions du Wadi Hammâmat et les derniers vases inscrits datent du règne d'Artaxerxès I^{er} (Posener nos 33, 78-82; *A'Orsk*). Mais, paradoxalement, c'est du gouvernement d'Aršāma, à l'époque de Darius II, que datent de nombreux documents araméens qui nous permettent de reconstituer aussi fidèlement que possible les différents échelons des autorités perses en Égypte, aussi bien que le système des colons-soldats ou encore la gestion des biens royaux (chapitre XI, 7). Quelques documents isolés attestent également de la « présence » de Darius II dans le pays. C'est d'abord le cartouche de Darius II qui figure dans le temple d'El-Khargeh, comme s'il avait voulu reprendre à son compte la politique de son illustre prédécesseur. Il semble également que le sanctuaire d'Horus à Edfou bénéficia de sa part d'importantes concessions de terres. C'est apparemment du nom de Darius (II) qu'est frappé un sceau trouvé à Memphis, portant une scène de Héros royal, victorieux de deux sphinx (*SD²a*). On soulignera enfin que la version araméenne de l'inscription de Behistoun et d'une partie de l'inscription de Naqš-i Rostam ont été rédigées au dos d'un papyrus que l'on peut dater à coup sûr de Darius II (avant 418). On ne doit sans doute pas y voir l'expression d'une volonté royale de diffuser à nouveau la geste de son ancêtre, à des fins politiques conjoncturelles. Peut-être s'agit-il plutôt d'un devoir d'écolier : dans cette hypothèse, plus éloquemment que bien d'autres, le document montrerait dans la pratique les voies et moyens de la diffusion de l'idéologie monarchique achéménide chez les enfants des colons judéo-araméens d'Éléphantine. Des lacunes documentaires, il serait donc très risqué d'induire, comme on le fait parfois, qu'elles rendent compte mécaniquement d'un désintérêt du pouvoir central pour une province, dont l'importance intrinsèque n'a cependant pas varié. Une fois rassemblée, la documentation existante suggère plutôt qu'il n'y eut pas de modifications notables de la politique royale au cours du v^e siècle, depuis la reprise en main par Artaxerxès I^{er}.

• *Les autorités perses face aux Judéens et Égyptiens d'Éléphantine*. – Sur un point particulier, on en apprend un peu plus à travers un dossier araméen d'Éléphantine. Dans l'an 14 du roi Darius (410), les Judéens d'Éléphantine, pendant l'absence du satrape Aršāma, alors en Babylonie, envoyèrent à Memphis une plainte, dirigée à la fois contre les Égyptiens et contre le gouverneur de Syène, Widranga (*DAE* 101). Ils affirment que les administrateurs du sanctuaire de Khnūm ont passé un accord avec Widranga, auquel « ils ont donné de l'argent et des biens ». En conséquence, les Égyptiens « ne permettent pas [aux Judéens] d'apporter une oblation dans le sanctuaire ni d'y faire un holocauste à Yahô notre dieu... Mais ils ont fait un brasier pour brûler les poutres et le matériel ; ils ont pris pour leur propre compte les vases » ; bref, « ils ont détruit la maison à autel » ; les Judéens demandent donc qu'on reconstruise le sanctuaire à sa place. De manière à souligner le caractère illégal des menées communes des Égyptiens et de Widranga, les Judéens affirment également que leurs ennemis s'en sont pris à des biens royaux, puisqu'ils ont détruit « une partie du grenier du roi qui était à Éléphantine-la-Forteresse ; et ils ont construit un mur au milieu de la forteresse d'Éléphantine » ; enfin, ils ont bouché un puits, qui servait à l'alimentation de la garnison, lorsque les troupes y étaient convoquées (*hndyz*).

La responsabilité de Widranga est pleinement engagée puisque, selon les Judéens, c'est lui qui, sur la requête des prêtres de Khnūm, a ordonné la destruction du sanctuaire de

Yahô ; à cette fin, il envoya une lettre à son fils Nafāina, qui lui avait succédé dans sa charge de chef de garnison (*rab 'hāyla*) à Syène-la-Forteresse ; à la tête d'une troupe d'Égyptiens « et d'autres militaires », Nafāina procéda alors à la destruction totale du temple, et s'empara de la vaisselle sacrée (*DAE* 102). En conséquence, les Judéens demandent l'ouverture d'une « enquête faite par les juges, les policiers, les informateurs qui sont préposés à la garde du District méridional » (*DAE* 101).

Dans le même temps, les Judéens envoyèrent une plainte aux autorités de Jérusalem, c'est-à-dire « à Yahôhanan le grand-prêtre et ses collègues, les prêtres de Jérusalem, et à Ostana frère de Hanani et les notables de Judée » : la lettre resta sans réponse (*DAE* 102, lignes 17-18). Trois ans plus tard, en 407, ils se tourment alors conjointement vers Bagôhi, « gouverneur de Judée », et vers « Dalayah et Šelēmīyah, fils de Sanballat, gouverneur de Samarie ». Rappelant que depuis trois ans la communauté judéenne est en deuil, ils précisent que l'on ne fait plus dans le sanctuaire « ni oblation, ni encensement, ni holocauste ». Ils conjurent donc Bagôhi d'intervenir auprès « de ses amis en Égypte », pour qu'on leur donne la permission de reconstruire leur temple. La double démarche de Bagôhi et des autorités samaritaines auprès d'Aršāma (entre temps rentré en Égypte ; *DAE* 103) eut finalement gain de cause : le satrape prit une décision, aux termes de laquelle le temple pouvait être reconstruit, « comme il était construit auparavant » ; en revanche, si l'encensement et l'oblation pourrnt y être normalement organisés, il n'en est pas de même des « holocaustes de bœufs, de vaches et de boucs ». Les Judéens s'engagent à verser une certaine somme et 1 000 artabes d'orge à la maison d'Aršāma (*DAE* 104).

L'affaire pose de redoutables problèmes d'interprétation. Il convient d'insister en premier lieu sur la composition du dossier documentaire. Nous ne connaissons les détails que par les Judéens eux-mêmes, c'est-à-dire par les arguments qu'ils ont utilisés auprès des autorités. Il s'agit donc nécessairement d'un dossier partiel, et sans doute partiel. Les Judéens ne cessent d'opposer leur conduite loyale à la conduite félonne des Égyptiens : « Nous sommes innocents. En outre, rien de répréhensible comme cela n'a été trouvé contre nous » (*DAE* 101, lignes 14-15) : c'est-à-dire que les Judéens affirment ne s'être pas rebelles, au contraire de compagnies d'Égyptiens (lignes 1-2). Mais l'historien d'aujourd'hui ne peut pas prendre des arguments d'avocat pour les notes d'un greffier de tribunal. Les Judéens accusent également les Égyptiens d'avoir acheté Widranga. Mais s'il est vrai que les textes classiques font état de condamnations prononcées par le roi contre des juges concussionnaires, il faut bien reconnaître en même temps que la pratique du *bakchich* est absolument courante, en Égypte ou en Babylonie : pour remercier Aršāma, les Judéens ne versent-ils pas des dons importants à sa maison ? Enfin, la nature même de la documentation (lettres et *memoranda*) n'éclaircit pas des épisodes, sur lesquels on aimerait être informé plus complètement. Dans leur pétition de 407 à Jérusalem et à Samarie, les Judéens affirment à propos de Widranga : « On a enlevé ses anneaux de ses pieds, et tous les biens qu'il avait acquis ont été perdus. Quant aux hommes qui avaient désiré du mal à ce sanctuaire, ils ont tous été tués, et nous les avons eus en spectacle » (*DAE* 102, lignes 15-16). En dépit des incertitudes de lecture et de traduction, il semble donc apparaître que Widranga et les auteurs du sac du sanctuaire ont été lourdement punis. Mais par qui et pour quelles raisons, c'est que nous ignorons – d'autant plus que Widranga semble réapparaître dans un voire deux documents datés de 398 avec le titre de commandant de la garnison.

Ce qui apparaît clairement au moins, c'est que dans ces années, un conflit s'est élevé entre les dirigeants de la communauté judéenne d'Éléphantine et les dirigeants du temple

de Khnūm. Mais sur quelles bases ? Un autre document, malheureusement lacunaire, fait état d'une démarche faite à Memphis ; elle fait allusion à des troubles à Thèbes, les Judéens affirmant « craindre un pillage » ; des enquêteurs sont accusés d'avoir reçu de l'argent des Égyptiens (DAE 97). Dans un autre texte, un Judéen se plaint de ce que Widranga, alors commandant de la garnison de Syène, l'a fait emprisonner à Abydos, « à cause d'une gemme que l'on avait trouvée entre les mains des marchands » (DAE 98). Mais ces informations isolées et lacunaires sont difficiles à interpréter et à relier logiquement aux événements de Syène-Éléphantine. Retenons surtout l'expression du Judéen emprisonné à destination de ses collègues à Éléphantine : le document porte la phrase suivante : « Il est connu de vous que Khnūm est contre nous, depuis qu'Hananyah a été en Égypte jusqu'à maintenant. » S'agirait-il d'un conflit de type religieux ? Les destructions opérées contre le temple et contre les maisons des Judéens (DAE 100) signifient-elles que Widranga et les Égyptiens communiaient dans un commun antisémitisme ? De telles hypothèses paraissent difficiles à soutenir. Si Widranga – au même titre que de hauts officiers perses de la satrapie depuis Darius – a pu manifester quelque dévotion envers des divinités égyptiennes, rien ne montre qu'il se soit égyptianisé au point de prendre fait et cause pour les prêtres de Khnūm pour des motifs uniquement religieux.

Il convient à ce point d'en revenir à l'essentiel. En tant que gouverneur, Widranga a eu à juger un différend qui s'était élevé entre les représentants de la communauté judéenne et les administrateurs du temple de Khnūm. Il y eut certainement procès, à l'issue duquel Nafaïna, ès qualités, fut chargé d'exécuter la sentence prononcée par son père agissant lui aussi ès qualités. Quel était l'objet du litige ? Plusieurs documents antérieurs rendent compte que les juges ont eu souvent à prendre des décisions sur des contestations de propriété, et nombre de ces contestations ont trait à des terrains proches des sanctuaires de Yahô et de Khnūm (DAE 32-36). Le sanctuaire judéen était en effet limitrophe du domaine de Khnūm. Il semble que le litige entre les deux sanctuaires était d'ordre purement foncier, les nouvelles constructions élevées par les prêtres de Khnūm venant empiéter sur certaines propriétés royales (grenier, puits), mais aussi sur le domaine de Yahô. Dans l'impossibilité d'arriver à un accord, les deux camps se soumièrent à l'arbitrage du gouverneur.

Comme tout juge, Widranga devait se référer à la jurisprudence locale dont Darius avait ordonné le rassemblement plus d'un siècle plus tôt. Si l'on admet la filiation entre ce livre de jurisprudence et les coutumiers égyptiens d'époque hellénistique, on soulignera que, dans ces derniers documents, une partie fort importante est consacrée aux conflits relatifs à la propriété foncière ; un passage est expressément consacré aux constructions élevées sur un terrain, lequel est revendiqué après coup par un autre. Sans que l'on puisse apporter de preuves formelles, on peut supposer que les Égyptiens affirmaient qu'ils étaient les réels (car les premiers) propriétaires de la parcelle, sur laquelle avait été construit le temple de Yahô.

L'hypothèse est en quelque sorte confirmée par les Judéens eux-mêmes. Dans l'une de leurs pétitions, ils donnent en effet un élément de réponse. Rappelant la destruction de leurs sanctuaires, ils affirment :

Or, [c'est] depuis les jours des rois d'Égypte [que] nos pères avaient construit le sanctuaire à Éléphantine-la-Forteresse ; et lorsque Cambyse entra en Égypte, il trouva ce sanctuaire construit ; et les sanctuaires des dieux des Égyptiens, on les saccagea tous, et personne n'endommagea rien dans ce sanctuaire-là (DAE 102, lignes 12-13).

Incluse dans une pétition destinée à plaider leur cause devant des autorités officielles (Judée et Samarie), la phrase s'insère nécessairement dans une argumentation de type administratif. En l'occurrence, les Judéens veulent apporter la preuve que leur temple a été élevé sur autorisation donnée officiellement d'abord par les pharaons saïtes, puis confirmée par Cambyse. On reconnaît là une plaidoirie d'un type bien connu : pour faire valider leurs droits, les gestionnaires d'un temple (ou d'une cité) font référence à des privilèges antérieurs, dont les autorités compétentes demandent de fournir la preuve (cf. Tacite, *Annales* III, 61-63) : rappelons par exemple la conduite de Tattenai à Jérusalem, ou encore la lettre de Darius à Gadatas ; dans le premier cas, les Judéens ont fait référence à l'édit de Cyrus, dans le second cas, les autorités du temple d'Apollon ont rappelé que leurs privilèges remontaient aux ancêtres de Darius (cf. chapitre XII, 4). Il en est de même ici : devant le tribunal de Widranga, face à leurs adversaires qui réclamaient la destruction du temple de Yahô, les dirigeants judéens ont rappelé au gouverneur que l'existence du temple avait été confirmée officiellement par Cambyse. Si ces derniers ont perdu le procès, c'est que très probablement, pas plus que les gens de Jérusalem devant Tattenai, ils n'étaient en mesure de produire un document écrit. Si Widranga a jugé en faveur des Égyptiens, c'est peut-être tout simplement que les documents que ceux-ci pouvaient produire étaient d'une valeur incomparablement supérieure aux affirmations purement orales des Judéens. La sentence était ainsi inscrite dans les attendus : les Judéens devaient détruire le temple, puisque la parcelle avait été déclarée propriété de Khnūm.

En cela, l'épisode est fort instructif sur les rapports entre l'administration et les différentes communautés ethno-culturelles de l'Empire, et sur les procédures qui protégeaient les droits de chacune d'entre elles. On ignore sur quelles bases Aršāma a cassé l'arrêt de Widranga, car nous ne disposons pas du texte de la décision satrapique, mais simplement d'une citation indirecte et lacunaire (DAE 104). Mais on doit souligner qu'en l'occurrence, les autorités perses de Syène puis de Mémphis ont dû choisir entre deux logiques : l'une qui donnait la prééminence à une décision royale (décret de Cambyse), l'autre qui s'appuyait sur la reconnaissance de la « loi des pays » (jurisprudence égyptienne). Widranga a choisi la seconde, pour des raisons qui tiennent probablement moins à une préférence personnelle pour les Égyptiens et leurs dieux qu'aux nécessités du maintien de l'ordre, qui, localement, ne pouvait être réalisé que s'il se conformait au droit égyptien.

• *Une lettre d'affaires.* – Des rapports quotidiens entre Perses/Iraniens et autres populations vivant en Égypte, nous avons une illustration particulièrement vivante dans un papyrus araméen (non daté), qui retranscrit une lettre envoyée par Spendadāta, fils de Fravartipāta, à Hôri et à Pétéméhû :

À mes frères Hôri et Petemehu, votre frère Spentadāta. Que tous les dieux accordent en tout temps la prospérité de mes frères ! Et maintenant, j'ai un bateau, commun à moi et à son maître, qui est entre vos mains. Veillez à ma propre part qu'Armaidāta vous dira de charger sur lui, et laissez le faire tout ce qu'il désire. De plus, donnez-lui ma part de la rente de [ce] bateau [qui est à nous]. Il y a [une somme] de 8 sicles, je [l'] ai donnée à [...] pour la donner [en échange] du grain à apporter chez moi. Et il y a 1 karsh d'argent et 8 sicles que je vous ai donnés pour acheter du blé pour Yatma. Total de l'argent : 1 karsh, 8 sicles. Si vous avez acheté du grain avec cette somme et l'avez apporté dans vos maisons, bien ! Sinon, donnez l'argent à Armaidāta. Il nous l'apportera. Et si [ce] grain reste à ta disposition, informez Armaidāta et donnez-le lui de telle façon qu'il puisse le vendre (DAE 109).

L'opération paraît relativement simple : deux Iraniens ou Perses se sont associés pour acheter et transporter du blé, qu'ils ont l'intention de négocier ; il semble qu'un troisième personnage, Yatma (anthroponyme araméen), a lui aussi mis de l'argent dans l'affaire. Les deux marinières sont égyptiens, comme dans tous les autres cas connus. Bien des points de détail nous échappent. Néanmoins, le texte a le mérite de donner des indications concrètes sur les activités commerciales de deux Perses/Iraniens, qui détiennent sans doute un poste important à Éléphantine, et sur leurs rapports avec deux Égyptiens. Le document permet de voir qu'à l'instar de Perses de Babylonie, les Perses d'Égypte n'ont pas hésité à s'intégrer dans les circuits d'échange et à en tirer profit : le blé ne serait-il pas destiné à alimenter en partie les réserves de la garnison ?



43a et b

• *Le Grand Roi à Sidon et à Éléphantine.* – C'est parfois par l'iconographie seule que l'on peut repérer la présence perse dans telle ou telle région, sur laquelle les sources écrites sont muettes à l'époque d'Artaxerxès I^{er} et de Darius II. Tel est le cas de Sidon. Sur les premières monnaies de la cité, datées du troisième tiers du v^e siècle, le Grand Roi est figuré en plusieurs attitudes (fig. 43a-b). Les unes portent au droit un navire sidonien, parfois amarré au pied de fortifications ; le revers porte la scène suivante : « Le roi de Perse debout dans son char trainé par quatre chevaux au galop à gauche ; il est coiffé de la cidaris à cinq dents et vêtu de la candys ; il lève et étend la main droite ; l'aurige est dans le char à côté du roi et tient les rênes des deux mains. Sous les chevaux, le cadavre d'un bouquetin incus » (Babelon II, 2, nos 889 ; cf. nos 890, 892-893, 895). Sur d'autres monnaies, deux lions, au droit, bondissent en sens inverse, tandis que le navire est amarré au pied de la forteresse ; au revers : « Le roi de Perse debout luttant contre un lion ; il est coiffé de la



43c (cf. p. 1009)

cidaris crénelée et vêtu de la candys ; de la main droite, il brandit le poignard [akinakēs] ; de la main gauche, il saisit à bras tendu, par la crinière, un lion dressé devant lui sur ses deux pattes de derrière. Carré creux » (n° 891, 894, 896) ; sur d'autres enfin, il est représenté debout, tirant à l'arc, face à lui un protomè de bouquetin (n° 897), ou, à demi agenouillé, tenant de la main droite un javelot et de la gauche un arc (n° 898).

Les scènes correspondent assez exactement à des représentations presque identiques dans l'art aulique (Héros royal face à un lion) ou sur cachets (roi sur son char) et monnaies (roi archer et lancer ; cf. chapitre vi). À l'inverse – si l'on peut dire –, un sceau des tablettes du



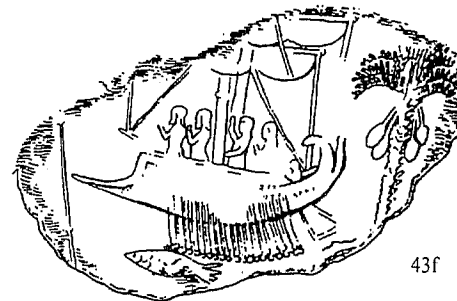
43d

Trésor (PTS n° 32) porte l'image d'un navire, fort proche de ceux que l'on voit sur les monnaies sidoniennes (fig. 43f). Cet exemple particulier et spécifique indique que l'iconographie des monnaies sidoniennes se répandit dans d'autres régions. Pour nous en tenir à la période ici traitée, on remarquera en particulier que les types sidoniens furent copiés à Éléphantine, avec, au droit, un navire sidonien (et le nom de Syène en araméen : *swyn*), et, au revers, le Héros royal combattant le lion, un coq se tenant entre eux deux. On connaît également à Éléphantine des imitations de monnaies milésiennes, qui portent un archer perse sur le revers. On retrouve les types sidoniens en Samarie (fig. 43d-e).

Il ne fait pas de doute qu'en frappant monnaie, les rois de Sidon ont consciemment copié des motifs du répertoire iconographique achéménide. La signification politique ne laisse guère de place à l'incertitude. Le monnayage sidonien est tout à fait spécifique en effet : dans les autres cités phéniciennes, à la même époque, les monnaies portent exclusivement des emblèmes locaux. La spécificité iconographique rend compte de la place spéciale tenue par Sidon dans l'organisation (fort mal connue) de la Phénicie à cette date. Il s'agit certainement là d'un héritage plus ancien, puisque, déjà, l'inscription portée sur le sarcophage d'Ešmunazzar témoignait des liens étroits entre le Grand Roi et la cité (chapitre xii, 3). La présence du roi de Sidon auprès de Conon avant, pendant et après la bataille de Cnide, aux débuts du iv^e siècle, atteste d'ailleurs que la flotte sidonienne a continué depuis Cambyse à tenir une place de premier plan dans le dispositif



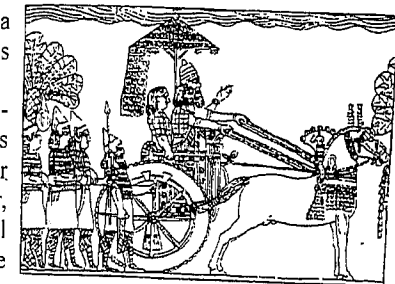
43e



43f

stratégique du Grand Roi (Diodore XIV, 79.8 ; *Hell. Oxyr.* 9.2). On soulignera, en même temps, que, sur le territoire de Dôr (qui avait été antérieurement donnée à Ešmunazzar), on a également retrouvé des sceaux portant les images royales achéménides.

Il faut cependant souligner que l'interprétation ci-dessus développée suscite toujours quelques doutes, en raison des discussions sur l'identité du personnage debout dans le char, certains auteurs suggérant plutôt d'y voir le Baal de la cité, et non le Grand Roi. Même si cette thèse est minoritaire (et probablement infondée), on doit souligner que les débats qui se poursuivent sur ce thème sont très exactement analogues à ceux qui sont menés sur la signification politique à donner aux scènes portées sur



43g

Figures 43a-g.
Monnaies sidoniennes
et autres documents

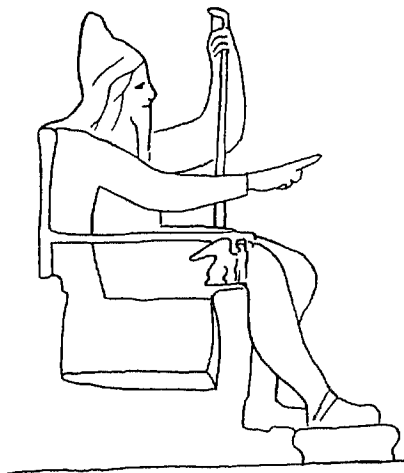


Figure 43h.
Scène d'audience du sarcophage
du Satrape

un sarcophage sidonien, dit sarcophage du Satrape, qui date d'une période sensiblement contemporaine (fin du ^{ve}, début du ^{iv}^e siècle): le personnage sur son trône (fig. 43h) est-il le satrape (voire le Grand Roi lui-même) ou le roi de Sidon représenté à l'image du Grand Roi? Ou bien, en l'absence de documentation écrite, les témoignages iconographiques permettent-ils d'établir la nature des rapports politiques établis alors entre les dynastes locaux et les autorités achéménides?

• *Le cas de la Lycie.* – La même interrogation sous-tend tous les débats qui se poursuivent sur l'interprétation politique des documents lyciens de la fin du ^{ve} siècle. Bien que très incomplètement déchiffrées, les inscriptions lyciennes du Pilier inscrit (dont la gravure date du début du ^{iv}^e siècle) laissent apparaître des noms connus, comme Amorgès, Tissapherne, Hiéraménès, Iasos, Kaunos, Darius II et Artaxerxès II. En dépit des obscurités nombreuses qui pèsent sur le détail, il ne fait guère de doute que les inscriptions font référence aux opérations qui se déroulèrent en Lycie et dans le sud-ouest de l'Asie Mineure au cours de la guerre d'Ionie, et qu'elles témoignent de la participation du dynaste de Xanthos qui, à cette date, est Gergis/Kheriga, fils d'Harpagos. Il est probable que le dynaste a apporté son aide à Tissapherne, y compris sous forme de trières, en particulier lors de la lutte qui opposa en 412 le satrape au Perse félon Amorgès, alors réfugié à Iasos (Thucydide VIII, 28. 2-4). Par ailleurs, l'activité de Tissapherne dans la région est attestée (?) par une monnaie frappée en lycien à son nom (en partie restitué), qui porte également le nom de Xanthos (Armna): mais il est difficile de décider si elle date de la période antérieure ou postérieure à l'arrivée de Cyrus en Asie Mineure, événement qui restreignit les pouvoirs de Tissapherne à la Carie, sous le commandement suprême du fils cadet de Darius. Ce témoignage numismatique ne permet pas non plus de dire en toute certitude quels étaient les rapports établis entre Tissapherne et les dynastes lyciens, en particulier celui de Xanthos. L'analyse des rapports entre le satrape et Xanthos dépend fondamentalement de l'interprétation que l'on donne des « portraits » que portent certaines des monnaies frappées à Xanthos par les dynastes: la thèse d'un contrôle perse relativement étroit est induite d'une autre, qui voit dans ce portrait celui du satrape lui-même; mais bien que l'interprétation soit séduisante, elle est loin de faire l'unanimité.

L'ambiguïté de la documentation lycienne est permanente. Les documents disponibles rendent compte d'une évidente et croissante influence culturelle grecque à la cour dynastique de Xanthos. C'est vrai des monnaies dynastiques, c'est vrai également d'une épigramme en grec, qui exalte la valeur militaire de Gergis, fils d'Harpagos. C'est encore plus vrai du poème d'Arbinas, qui fut composé au début du siècle suivant par le devin grec Symmachos de Pellana qui, peut-être, était arrivé à Kaunos dans la flotte péloponnésienne

vers 412 avant de passer au service de Gergis puis de son fils Arbinas. Le sujet des poèmes est, peut-on dire, purement interne, puisqu'ils transmettent à la postérité les victoires remportées par les dynastes de Xanthos sur leurs parents et voisins, et la reconstitution d'une principauté xanthienne qui s'étend sur la vallée du Xanthe. Nulle trace dans tout cela d'intérêts proprement impériaux. La thématique suggère que, sous la domination perse, la vie intérieure de la Lycie continuait comme si de rien n'était.

Mais il convient d'être nuancé. En exaltant les vertus de son père et les siennes propres, Arbinas n'avait aucune raison de faire référence à la présence politique perse, si évidente au contraire dans la Chronique lycienne (Pilier inscrit). Il faut éviter d'opposer brutalement une thèse à l'autre: les Perses n'intervenaient apparemment pas dans des affaires dynastiques purement internes, dans la mesure où le dynaste vainqueur ne remettait pas en cause sa sujétion au Grand Roi. Même dans l'ordre culturel, l'influence grecque croissante ne doit pas nécessairement être interprétée comme l'indice d'une autonomie de plus en plus grande des dynastes xanthiens. En témoigne par exemple l'un des poèmes qui exalte les victoires d'Arbinas: « Arbinas est distingué parmi tous en toute humaine science, tir à l'arc, valeur guerrière, expert aussi dans les arts équestres. » On songe aussitôt aux vertus royales telles que les présente Darius, bon combattant, bon cavalier. Pour autant, Symmachos, auteur de l'élégie, n'a certainement pas copié servilement l'inscription de Naqš-i Rostam (ou une copie qui aurait pu circuler sous une forme ou sous une autre). Disons plutôt que le vocabulaire utilisé rend compte *aussi*, sous une forme grecque, de l'empreinte de l'éthique aristocratique perse, si présente en Lycie depuis le début du ^{ve} siècle (chapitre XII, 5 *in fine*). Afin d'asseoir leur légitimité, les dynastes xanthiens empruntent aussi bien à l'Iran qu'à la Grèce leurs thèmes littéraires et leur répertoire iconographique. En bref, ce type de document ne permet à l'historien ni d'affirmer ni d'exclure l'influence des autorités achéménides en Lycie dans les dernières décennies du ^{ve} siècle. Les seuls documents qui en font part sont naturellement ceux qui relèvent du genre narratif (Thucydide, Pilier inscrit): ils suggèrent nécessairement qu'en cas de danger extérieur, les dynastes lyciens étaient inclus dans le dispositif perse et, tout en même temps, qu'ils en profitaient éventuellement pour réaliser leurs objectifs propres.

• *Le cas de la Cilicie.* – Dans d'autres régions, il est difficile de traiter une documentation lacunaire, hétérogène et mal datée. Cette remarque vaut particulièrement pour la Cilicie, dont on a toute raison de penser qu'elle a joué alors le rôle militaire qui a été le sien tout au long de l'histoire achéménide. Nous n'en possédons aucune illustration précise à cette date, mais un épisode de la guerre chypriote, quelques décennies plus tard, lève tous les doutes sur ce point (Diodore XV, 3.1-3). C'est que, depuis la nomination de Xénagoras par Xerxès en 479 (Hérodote IX, 107), la documentation est singulièrement défailante. Il faut attendre la marche de Cyrus le Jeune pour avoir accès à quelques informations. Cyrus est rejoint à Kaystroupédion par Épyaxa, « femme de Syennésis, roi de Cilicie » (Xénophon *Anab.* I, 2.12). Le dynaste de Cilicie lui-même renonce à défendre les Portes de Cilicie (I, 2.21), et se replie sur Tarse, où se situe son palais (I, 2.23). Selon Xénophon, il passe un accord avec Cyrus, aux termes duquel il donne de grandes sommes d'argent à Cyrus, contre promesse que son territoire (*khôra*) ne sera pas ravagé par les troupes (I, 2.27). Les indications offertes furtivement par Ctésias et Diodore ne sont pas plus explicites sur la nature du pouvoir du syennésis et de ses rapports avec le pouvoir perse, si ce n'est qu'en principe il doit obéissance au Grand Roi.

On connaît depuis longtemps des séries monétaires ciliciennes qui, traditionnellement, sont considérées comme des monnaies dynastiques, bien qu'aucun nom n'y soit porté, en dehors du lieu d'émission, Tarse essentiellement (fig. 44). Celui que l'on considère comme le dynaste est représenté sur son cheval, tenant souvent deux lances à la main, et portant le *bashlyk*. Le revers est le plus souvent orné d'une image d'un hoplite grec au combat (Babelon nos 504-520). Une série, datée (par hypothèse) des dernières décennies du ^{ve} siècle, porte toujours au droit le dynaste à cheval, mais, désormais, sur le revers, on voit des images royales, ainsi : « Le roi de Perse en archer à demi agenouillé à droite et tirant de l'arc ; il est barbu, nu-tête, vêtu de la candys plissée et serrée à la taille ; son carquois rempli de flèches est sur son dos ; dans le champ à gauche la croix ansée » (Babelon n° 521, cf. nos 522-525 ; ici fig. 44). Sur plusieurs autres monnaies, ce sont deux figures royales qui sont imagées : « Deux rois de Perse, debout en regard ; ils sont tous deux barbus et vêtus de la candys ; des deux mains chacun d'eux s'appuie sur sa javeline ; ils ont l'arc et le carquois sur le dos... » (n° 526 ; cf. n° 527). Sur trois autres exemplaires, les images royales occupent le droit et le revers : au droit, le Héros royal combat le lion, le saisissant par la crinière de la main droite, et lui plongeant de la main gauche l'épée courte dans le flanc (n° 528 ; cf. 529-530) ; au revers, le roi debout s'appuie sur sa javeline. L'empreinte cilicienne est marquée par la présence de la croix ansée (que le roi tient dans la main gauche sur les dernières monnaies), et par l'inscription « Tarse » en araméen (en araméen et en grec sur certains exemplaires : nos 528-530).

En raison des incertitudes chronologiques persistantes, il est difficile d'émettre des conclusions fermes à partir de cette documentation numismatique. Néanmoins, deux observations sont notables : c'est d'une part la diffusion des images royales dans différentes parties de l'Empire, de Sidon à la Cilicie, diffusion qui s'opère de manière privilégiée par le support de la monnaie et des sceaux ; c'est d'autre part la liaison fréquente, sur le droit et le revers, de l'image du dynaste et de l'image du roi (ou du Héros royal) – association qui a une évidente signification politique, mais qui ne nous renseigne qu'imparfaitement sur les rapports qui unissent le premier au second.

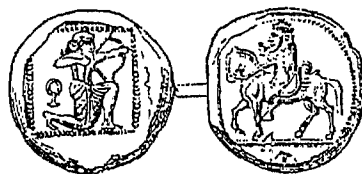


Figure 44 : Monnaies dynastiques (?) de Cilicie

• *Les Perses et les rois de Chypre.* – Située à quelques encablures de la côte cilicienne – d'où les Perses la surveillent – Chypre est restée dans la mouvance achéménide. Nous apprenons par Isocrate (*Évag.* 18-20) que, peu après 450, un homme d'origine tyrienne (qui est probablement un Phénicien de Chypre) renversa le roi de Salamine et s'empara du pouvoir. Soucieux d'exalter l'hellénisme militant de son héros Évagoras, Isocrate laisse entendre qu'auparavant Salamine et les autres cités n'étaient plus sujettes des Perses. Il écrit en effet que le nouveau maître s'empressa de « livrer la ville aux barbares et de soumettre l'île à l'esclavage du Grand Roi ». En réalité, les cités chypriotes ne paraissent pas avoir jamais quitté le domaine perse depuis l'écrasement de la révolte de l'Ionie (cf. Diodore XII, 3.2 ; 4.2). Vers 415, un autre « Tyrien », du nom d'Abdémon, prit le pouvoir dans la cité en renouvelant sans aucun doute son allégeance à Darius II, puisque Diodore le considère comme un « ami du roi des Perses » (XIV, 98.1). Il chercha à faire disparaître Évagoras, présenté par Isocrate comme le descendant légitime de la dynastie teucride.

Évagoras se réfugia en Cilicie, à Soloi ; il y recruta une petite troupe, débarqua à Chypre et parvint à chasser Abdémon (Diodore XIV, 98.1 ; Isocrate, *Évag.* 26-32). Contrairement à ce qu'affirme Isocrate, le nouveau roi de Salamine ne chercha pas immédiatement à se révolter : on le voit même vers 410 agir en médiateur entre Tissapherne et Athènes, ce qui implique de bons rapports avec le satrape. Pendant cette période, son statut est celui que l'on distingue dans l'exposé que fait ultérieurement Diodore : maître de Salamine seule, il doit payer tribut au Grand Roi, qui lui reconnaît le titre royal à Salamine (XV, 8.2-3). Tel est manifestement le cas des autres petits rois de Chypre, à l'image de cet Agyris que Diodore, quelques années plus tard, présente comme un allié (*symmakhos*) des Perses (XV, 98.2). Manifestement, vus du centre, les soubresauts que connaît Chypre sont considérés comme des affaires purement locales, qui n'affectent pas la réalité des rapports de domination. Pas plus que dans la période antérieure, les Perses ne cherchent à s'appuyer systématiquement sur la population d'origine phénicienne contre les communautés grecques de l'île.

Artaxerxès II (405/404-359/358) et Artaxerxès III (359/358-338)

I. LE RÈGNE D'ARTAXERXÈS II : SOURCES ET PROBLÈMES

• *La vision des auteurs grecs.* – L'avènement d'Artaxerxès, à la mort de Darius II, ouvre le plus long règne de l'histoire achéménide. Une nouvelle fois, l'historien doit souligner d'entrée les lacunes et graves distorsions du *corpus* documentaire, marqué d'abord par l'hégémonie des sources classiques, qui tout naturellement privilégient outrageusement les affaires du front occidental. L'enrôlement de mercenaires grecs nous vaut heureusement de nombreux comptes rendus de la rébellion de Cyrus le Jeune jusqu'à sa disparition à la bataille de Kounaxa (404-401) : mais on se prend à rêver que le jeune prince ait mené l'offensive à partir de Bactres, tant le silence sur les affaires du Plateau iranien est pesant, mis à part de fugitives allusions à la levée de contingents ; il est vrai que, dans ce cas, Cyrus n'aurait pas pu enrôler de mercenaires grecs et, donc, que nous ne disposerions sur ces événements que de quelques phrases éparses, comparables, dans leur indigence, à celles que consacre Plutarque à la « rébellion » d'Ariaramnès face à Xerxès (chapitre XIII, 2) !

Les auteurs classiques sont infiniment moins prolifiques sur les quarante années suivantes, c'est-à-dire sur la plus grande partie du règne d'Artaxerxès. Nous disposons de quelques sources narratives, dont aucune ne répond vraiment ni aux questions ni aux exigences de l'historien de l'Empire achéménide. Dans *Les Helléniques*, Xénophon poursuit son histoire des rapports entre cités grecques jusqu'en 362-361. C'est grâce à lui, grâce aussi à l'auteur anonyme des *Helléniques d'Oxyrhynchos* que nous sommes informés sur les conflits gréco-perses en Asie Mineure occidentale et sur le rôle croissant pris par le Grand Roi dans les affaires grecques. En revanche, pas plus que ses devanciers Xénophon ne s'intéresse réellement à la vie intérieure de l'Empire. C'est probablement à Éphore que l'on doit les développements (très partiels) de Diodore sur les mêmes affaires gréco-perses, tous marqués par la thèse de la faiblesse politique et militaire des Grands Rois. Ctésias poursuit son œuvre jusqu'en 382, toujours dans la même veine. Un autre auteur de *Persika*, Dinon, est – aux yeux de C. Nepos, auteur d'une *Vie de Datamès* – « le plus crédible pour ce qui concerne les affaires perses » (*Conon* 5.4), mais il n'est guère connu que par des fragments, qui semblent indiquer qu'il s'est particulièrement intéressé aux règlements

auliques. On sait que Ctésias a également inspiré Élien, dont plusieurs histoires se situent dans la Perse d'Artaxerxès II.

C'est à Ctésias, Dinon, Xénophon et à quelques autres que Plutarque a eu recours pour composer la *Vie d'Artaxerxès*, seule biographie d'un Grand Roi qui nous soit parvenue. Sur les 30 chapitres qui composent la *Vie d'Artaxerxès*, Plutarque en consacre 12 aux rapports entre le roi et Cyrus (2-13) et 5 à la succession d'Artaxerxès II (26-30). Les affaires diplomatiques-militaires ne sont que peu évoquées : les rapports avec les Spartiates (20-22), une expédition contre les Cadusiens (24-25) et une très fugitive allusion à une campagne d'Égypte (24.1). L'essentiel de la composition est articulé autour des gens et des affaires de cour, et en particulier autour de la figure de Parysatis. Elle est le soutien inconditionnel de Cyrus – d'où les chapitres consacrés aux vengeances cruelles exercées contre ceux qui ont combattu son fils favori, en particulier contre ceux qui se sont vantés de l'avoir tué sur le champ de bataille (14-17) – dans le même temps qu'elle use de son influence pour adoucir la détention de Cléarque (18). C'est bientôt Stateira qui est la cible de sa haine vengeresse et qui disparaît empoisonnée par sa belle-mère (19). Plutarque s'est également beaucoup intéressé aux affaires privées, qu'il s'agisse du mariage d'Artaxerxès avec sa fille Atossa (23) ou des rapports conflictuels avec son fils aîné Darius à propos d'Aspasie, l'ancienne compagne de Cyrus (26-27.1-5).

Vue par Plutarque (et par Ctésias), la cour achéménide est dominée par la personnalité de deux femmes d'exception, Stateira et Parysatis, qui se vouent une haine sans mélange. « La seconde détestait la première plus que personne au monde, et voulait que son influence à elle fût dominante » (17.4). Après l'élimination de sa bru, son influence politique, déjà bien établie, prit des proportions considérables : « Elle avait sur Artaxerxès un grand pouvoir et en obtenait tout ce qu'elle voulait », n'hésitant pas, pour ce faire, à favoriser les amours du roi et de sa fille Atossa (23.1-5). La colère du roi après le meurtre de Stateira ne dura pas ; après l'avoir exilée à Babylone (19.10), « il s'était réconcilié avec Parysatis et l'avait rappelée, en lui reconnaissant de l'intelligence et une élévation de sentiments dignes de la royauté » (23.2). Une autre femme, Atossa, fille-épouse du roi, semble être animée d'une grande volonté de pouvoir : Plutarque raconte que, parmi ses frères, elle soutenait Ochus, avec lequel elle était liée d'amour (26.2-3). Son ambition s'accrut encore après l'exécution du fils aîné Darius, qui avait noué un complot contre son père, car celui-ci lui avait enlevé Aspasie (26-27). Ochus fut dès lors encouragé par Atossa à « nourrir les plus grandes espérances » (30.1). À travers la biographie d'Artaxerxès, la cour perse apparaît vouée aux ambitions haineuses et cruelles des femmes, aux complots des eunuques et des courtisans, aux assassinats et exécutions qui rivalisent dans l'horreur, à la délation généralisée et à de troubles intrigues amoureuses. On comprend donc la chute de l'histoire, venant après le récit du suicide de l'un de ses fils et du meurtre d'Arsamès par son frère Ochus : « Quand on lui annonça la mort d'Arsamès, le roi s'éteignit sous l'effet de la douleur et du découragement » (30.9) !

C'est à l'époque d'Artaxerxès II que s'exerce également l'art d'un rhéteur athénien, Isocrate, qui a beaucoup fait, lui aussi, pour imposer l'idée de la « décadence perse ». Chantre du panhellénisme et de la guerre contre la Perse, Isocrate ne cesse de presser les Grecs de se lancer à l'assaut d'un empire décrit comme déliquescant. C'est particulièrement visible dans le *Panégryque*, composé à la fin des années 380 : à l'en croire, les Perses ne contrôlent plus alors aucun des pays occidentaux, depuis les Détroits jusqu'à l'Égypte. Comme bien d'autres – en particulier Xénophon dans le livre VIII de la *Cyropédie* – le

rhéteur athénien trouve des raisons d'espérer dans l'expédition des Dix-Mille (expression consacrée tardivement pour désigner les mercenaires grecs de Cyrus), présentée comme une preuve absolue de l'incapacité des Perses à défendre même le cœur de leur empire. Ce qu'il est convenu d'appeler « la grande révolte des satrapes », dans les années 360, a longtemps paru confirmer qu'Artaxerxès II n'exerçait plus qu'une autorité fictive sur des provinces déchirées par les assauts grecs et les tendances autonomistes des gouverneurs.

Il faut y insister à nouveau : le décryptage idéologique des textes classiques ne permet pas, à lui seul, de restituer, de manière simpliste, un réel qui serait l'exacte image inverse de la vision grecque. Encore convient-il, pour les utiliser parfaitement, de leur poser des questions qui dépassent le problème des rapports gréco-perses. En d'autres termes, si évolution négative il y a eu, c'est à l'aide d'autres sources qu'il convient d'en établir la preuve. La situation est d'autant plus paradoxale que, dans le même temps, les lacunes des sources du centre imposent à l'historien d'utiliser la documentation classique pour apporter des correctifs à la vision qu'elle tend à imposer. Mais, après tout, la contradiction n'est qu'apparente, et elle est due prioritairement aux auteurs grecs eux-mêmes. À quelques chapitres d'intervalle, Plutarque ne craint pas de souligner la faiblesse militaire du Grand Roi (20.1-2) puis ses éminentes vertus de guerrier (24.9-10). Le second passage est lui-même issu directement de la propagande royale. L'historien doit donc tenter de comprendre les choses à partir de textes très idéologisés qui évoluent entre dénigrement et apologie : autant dire qu'on ne peut, au mieux, mettre au jour que des lambeaux épars de la réalité historique.

• *Vu de Suse, de Babylone et de Persépolis*. – La tâche est d'autant plus délicate que, face aux sources classiques, les sources du centre restent en effet insuffisantes. Elles ne sont néanmoins pas totalement absentes. C'est une nouvelle fois sur les activités du roi-constructeur que nous sommes le mieux informés, grâce aux inscriptions que l'on a découvertes sur plusieurs sites. Dans le même temps, si les inscriptions royales conservent leur caractère non narratif, elles révèlent également une évolution notable qui méritera un examen particulier, puisque pour la première fois un Grand Roi attire nommément la protection d'Anāhita et de Mithra. Il faut enfin rappeler que les sources classiques peuvent parfois retransmettre (sous une forme plus ou moins précise et adéquate) des documents et décisions émanant des bureaux royaux : telle cette mention d'une très grande importance, que l'on trouve dans Béroze, d'un ordre royal concernant le culte d'Anāhita dans les diverses régions de l'Empire, de Bactres à Sardes. Enfin, Plutarque et ses informateurs ont eu vent de réglementations et d'histoires de cour qui nous ont permis de retracer l'organisation de la cour centrale (chapitre VII). C'est également de Plutarque que provient le seul renseignement sur le rite d'investiture royale à Pasargades. La période d'Artaxerxès II et de ses successeurs immédiats est également éclairée par des *corpus* régionaux parfois copieux, tout particulièrement en Asie Mineure et en Judée-Samarie, mais aussi en Babylonie : c'est même de certaines tablettes que vient le seul écho, certes très lointain et très assourdi, de la marche de Cyrus contre son frère, puisque le Bélésys de Xénophon n'est certainement autre que le Bēlšunu bien connu maintenant grâce à un lot de tablettes babyloniennes.

Dans le même temps, d'autres documents babyloniens allusifs attestent de nos ignorances. Datée de l'année 38 d'Artaxerxès, une tablette fait référence à une bataille livrée par « les troupes du roi » (*ADRTB*, n° 366) ; une autre (n° 369), datée du septième mois de

la 36^e année du même roi, mentionne qu'Artaxerxès convoqua ses troupes, et partit combattre dans le territoire de Razaunda, soit probablement en Médie. Jointes à des textes classiques qui, eux aussi, mentionnent de manière erratique et accidentelle des expéditions de Darius II et de son successeur en Médie (Xénophon, *Hell.* I, 2.19) et chez les Cadusiens (II, 1.3; Plutarque, *Art.* 24), ces tablettes contribuent, même modestement, à redonner à l'espace impérial une ampleur et une profondeur que la tradition grecque tend globalement à effacer de la mémoire du lecteur. Mais, paradoxalement, la tablette astronomique qui, du moins sur le plan narratif, est (même modestement) l'une des plus informatives, a trait à des affaires qui se déroulent sur le front occidental, dans l'île de Chypre (*ADRTB*, n° 440)!

II. LA GUERRE DES DEUX FRÈRES (404-401)

• *De Darius II à Artaxerxès II.* – Outre des enfants bâtards nés de ses concubines (cf. Xénophon, *Anab.* II, 4.25), Darius II avait eu plusieurs fils de son union avec Parysatis. Le mariage avait même été prolifique puisque, selon Ctésias (§ 49), Darius et Parysatis avaient eu treize enfants, dont la plupart moururent prématurément. Outre une fille (Amestris), il restait au moins quatre fils : l'aîné, nommé Arsès, né avant 424, puis Cyrus, Ostanès et Oxathrès (Plutarque *Art.* 1.2; Ctésias § 49). « Sentant que sa fin était proche, Darius voulut avoir ses deux enfants près de lui. L'aîné s'y trouvait déjà; il fit venir Cyrus du gouvernement où il l'avait fait satrape » (Xénophon, *Anab.* I, 1.1-2). Cyrus vint, accompagné de Tissapherne et d'une troupe de mercenaires grecs (I, 1.2).

Selon Plutarque, Cyrus avait été appelé par sa mère, qui le préférait à son frère aîné (*Art.* 2.3-4). Elle aurait tenté de persuader son mari malade de décider en faveur de Cyrus, à l'aide des mêmes arguments qui sont prêtés par Hérodote à Démarate devant Darius (VII, 3). La réitération explicite du motif paraît éminemment suspecte. Il est fort peu probable que Darius II ait attendu la fin de sa vie pour édicter un règlement successoral. Bien que nous soyons incapables d'en fixer la date, on doit plutôt supposer que la nomination d'Arsès en tant que prince héritier remontait à plusieurs années déjà. Les raisons précises du choix de Darius nous échappent, mais il est probable que la qualité d'aîné a joué puissamment en faveur d'Arsès. En tout cas, après la mort de son père, le fils aîné monta sur le trône en prenant le nom d'Artaxerxès. C'est alors qu'il fut consacré à Pasargades, selon un cérémonial sur lequel Plutarque est le seul à avoir transmis quelques informations (*Art.* 3.1-2; chapitre XIII, 2).

Une tradition prétendait qu'Arsès recueillit les derniers mots de son père sur son lit de mort (Athénée XII, 548e). Telle qu'on peut l'imaginer, la scène n'est pas sans faire songer à celle que dépeint (= imagine !) Xénophon à la fin de la *Cyropédie* (VIII, 7.5-28) : sentant ses forces décliner, Cyrus fait venir près de lui Cambyse et Tanaoxarès [Bardiya], ainsi que les plus hauts dignitaires; Xénophon prête au roi un long discours à l'issue duquel il rend son dernier souffle, après avoir réparti les pouvoirs entre ses deux fils : l'aîné, Cambyse, reçoit le pouvoir royal, le second un vaste gouvernement satrapique; Cyrus, qui n'ignorait rien des dangers potentiels de sa succession, adjure ses fils de vivre en bonne entente, et presse en particulier le puîné « de répondre rapidement à l'appel de son frère ». La tradition rapportée par Athénée a ainsi toute chance de représenter un élément de la propagande de cour destinée à légitimer Artaxerxès II face à Cyrus le Jeune.

Une autre tradition affirme que le motif réel de la convocation de Cyrus était tout autre que celui qu'avance Plutarque. Cyrus avait été accusé d'avoir fait exécuter deux membres de la famille royale (Autoboisakès et Mithraios) à Sardes (Xénophon, *Hell.* II, 1.8). Dans cette hypothèse, il aurait été convoqué pour répondre de ses actes. Ces informations sont à la fois incontrôlables et vraisemblables. Il ne fait guère de doute en effet que, tout en restant loyal à son père, Cyrus tirait tous les profits possibles de la position très élevée que Darius lui avait reconnue à Sardes. Un monnayage daté par hypothèse de cette époque est tout à fait remarquable. Il s'agit de chouettes athéniennes surfrappées avec un portrait royal : certainement celui de Darius II. Plus intéressant, certaines pièces isolées portent un second portrait. Gravé selon des proportions beaucoup plus réduites, ce portrait présente deux caractéristiques : il ne porte pas la *kidaris* royale et il est imberbe. Il est donc très possible qu'il désigne Cyrus. Certes, il ne s'agit pas d'un monnayage insurrectionnel : ces imitations de chouettes athéniennes ont sans doute été frappées à Sardes par le *karanos* pour payer la solde des contingents péloponnésiens. Néanmoins, il rend compte également de la très haute idée que le jeune Cyrus se faisait de lui-même et de son pouvoir.

Selon Plutarque, c'est peu avant la cérémonie d'investiture d'Artaxerxès que, pour la première fois, Cyrus manifesta ouvertement ses ambitions. S'appuyant sur le témoignage du mage qui avait veillé sur l'éducation de Cyrus, Tissapherne accusa celui-ci « de se préparer à tendre un guet-apens dans le sanctuaire et de vouloir, lorsque le roi aurait dépouillé son vêtement [pour revêtir la robe de Cyrus l'Ancien], se jeter sur lui et le tuer. Les uns disent que Cyrus fut arrêté à la suite de la dénonciation; les autres, qu'il pénétra dans le sanctuaire, s'y cacha et fut livré par le prêtre »; il ne fut sauvé alors du châiment que sur les prières instantes de Parysatis : « Artaxerxès le fit repartir vers la côte » (*Art.* 3.3-6). Les dénonciations du mage paraissaient d'autant plus recevables « qu'il était plus affligé qu'aucun autre que son élève n'eût pas été désigné comme roi » (*Art.* 3.3). Même si elle laisse entendre que Cyrus disposait à la cour d'autres appuis que celui de sa mère (ce qui ne fait guère de doute), l'histoire paraît peu crédible : on imagine mal un prétendant au trône venir souiller le sanctuaire d'Anāhita. L'histoire fut sans doute imaginée ultérieurement par la propagande royale, pour mieux flétrir le souvenir du frère rebelle. Cependant, l'existence d'un contentieux à cette date ne peut être nié. Sans reprendre l'histoire rapportée par Plutarque, Xénophon affirme lui aussi qu'après l'avènement d'Artaxerxès, Cyrus fut accusé (faussement) par Tissapherne, et qu'il ne dut son salut qu'à l'insistance de sa mère (*Anab.* I, 1.3).

• *Les préparatifs de Cyrus et la réaction d'Artaxerxès : de Memphis à Sardes.* – Après le sacre de son frère, Cyrus revint vers Sardes, « peu satisfait de son gouvernement... et gonflé de colère : il aspirait plus que jamais à la royauté » (*Art.* 3.6; cf. Xénophon, *Anab.* I, 1.4). Il était toujours flanqué de Tissapherne, dans lequel, antérieurement, « il voyait un ami » (*Anab.* I, 1.2). Les événements récents venaient de lui prouver qu'en réalité Tissapherne n'aspirait qu'à le perdre. Dans un premier temps, Cyrus jugea donc prudent d'agir dans le plus grand secret, « afin de prendre le roi complètement au dépourvu » (*Anab.* I, 1.6). Il continue d'entretenir une correspondance active avec son frère (*Anab.* I, 1.8; Plutarque, *Art.* 4.3), et il traite somptueusement ses envoyés (en espérant les gagner à lui) (I, 1.5). Enfin, il envoie régulièrement les tributs à la cour (I, 1.8).

Pour rassembler des troupes, il passa des accords secrets avec des chefs de mercenaires qui étaient ses hôtes, demandant à chacun de tenir prêt son contingent et de répondre

immédiatement à la convocation qui serait lancée (I, 1.6-11). Dans le même temps, il prenait langue avec les autorités spartiates, leur rappelant les services qu'il leur avait rendus antérieurement dans leur lutte contre les positions athéniennes en Asie Mineure. Lacédémone répondit positivement à la demande : elle autorisa officiellement Cléarque à se mettre au service du Perse (*Art.* 6.5) et ordonna au navarque en charge « d'être à la disposition de Cyrus à toute réquisition » (*Hell.* III, 1.1) ; il semble que, dans le même temps, les autorités lacédémoniennes avaient le souci de ne pas se déclarer trop ouvertement, préférant attendre les résultats de l'affrontement qui se préparait entre les deux frères (Diodore XIV, 21.2 ; cf. 11.2). Enfin, selon Diodore (XIV, 35.2) et selon Xénophon, les cités grecques furent nombreuses à se rallier à Cyrus, abandonnant le parti de Tissapherne, « auquel le roi les avait données » (I, 1.6), Cyrus n'hésitant pas à assiéger Milet qui refusait de se ranger sous son autorité (I, 1.7).

Pour justifier ses préparatifs militaires, Cyrus invoquait toutes sortes de raisons. Tout d'abord, disait-il, c'était pour faire la guerre contre Tissapherne qui, pour conserver Milet, avait exilé les opposants (*Anab.* I, 1.7). Telle est l'explication qu'il donne à deux chefs de mercenaires grecs, « comme s'il avait l'intention de faire la guerre à Tissapherne avec l'aide des bannis de Milet » (I, 1.11). Puis, lorsqu'il rassembla ses troupes à Sardes au printemps 401, il prétendit qu'il agissait ainsi « sous prétexte qu'il voulait chasser les Pisidiens de son territoire » (I, 2.1). La ruse était destinée aux mercenaires grecs, qui n'avaient nulle envie de marcher contre le Grand Roi en personne. Elle était destinée également à endormir la méfiance des hommes du roi, tant les expéditions contre les Pisidiens revêtaient un caractère régulier. Tissapherne ne s'y laissa pas prendre, « car il observait que les préparatifs étaient trop considérables pour une [telle] expédition. Il alla trouver le roi en toute hâte avec 500 cavaliers. Et le roi, dès qu'il eut appris de Tissapherne les armements de Cyrus, commença ses préparatifs de défense » (I, 2.5). Telle est du moins la présentation que Xénophon donne cursivement des affaires perses en Asie Mineure entre 404 et 401.

À le lire, Artaxerxès fait preuve alors d'un étrange aveuglement : « Il ne comprenait pas que l'entreprise était dirigée contre lui-même ; il pensait que son frère faisait toutes ces dépenses pour ces levées d'hommes afin de combattre Tissapherne : aussi n'était-il pas fâché de voir en guerre Cyrus et Tissapherne » (I, 1.8). On croira difficilement, malgré Plutarque (*Art.* 4.3), que l'influence de Parysatis ait suffi à tromper Artaxerxès sur les intentions réelles de Cyrus. Les allées et venues entre Sardes et la cour centrale impliquent que de nombreux rapports arrivaient au Grand Roi. La remarque de Xénophon, il est vrai, pourrait s'expliquer par une politique royale qui visait à contre-balancer la puissance d'un satrape par un autre. Mais on comprend mal qu'Artaxerxès ait choisi d'appuyer son frère, dont il savait depuis longtemps l'ambition, quand bien même celui-ci prenait soin d'envoyer à la cour « les tributs provenant des cités que Tissapherne pouvait avoir sous son gouvernement » (I, 1.8). Rien ne montre qu'Artaxerxès ait jamais répondu favorablement à Cyrus, « qui demandait que les villes [données à Tissapherne] lui fussent attribuées ». On a plutôt l'impression que ces interprétations s'intègrent trop bien dans le portrait tendancieux du roi que l'on trouve en particulier dans les premiers chapitres de Plutarque, qui aime à opposer le caractère irrésolu et attentiste (*mellēsis*) d'Artaxerxès (§ 4.4) à l'énergique ambition de son frère (§ 6.1).

L'exemple d'Orontas suggère des réflexions bien différentes. Voici comment Cyrus lui-même présente ultérieurement le personnage (qu'il met en jugement pour cause de trahison dans l'été 401) : « Cet homme, à l'origine, mon père me le donna pour qu'il me fût

soumis, mais, sur l'ordre de mon propre frère, comme il en est convenu lui-même, il me fit la guerre, en ayant l'acropole de Sardes en son pouvoir » (I, 6.6). Phourarque de Sardes, Orontas a donc reçu, à un moment donné, des ordres royaux qui lui enjoignaient de s'opposer les armes à la main aux menées de Cyrus : il est même accusé par celui-ci d'être passé du côté des Mysiens et de ravager le territoire soumis à Cyrus (I, 6.7). L'exemple suggère fortement que, même sous forme larvée, la guerre entre Artaxerxès et Cyrus a commencé bien avant le départ de Sardes, en mars 401, et que Tissapherne et Orontas ont été chargés par le roi de contrecarrer les ambitions de son frère puîné.

Quant à la chronologie et à l'auteur des dénonciations portées contre Cyrus, Éphore rapportait une version complètement différente de celle de Xénophon. Elle est transmise par Diodore (XIV, 11.1-4), par Nepos (*Alc.* 9.3-4) et par Plutarque (*Alc.* 37.8-39). Selon Éphore, Alcibiade, banni d'Athènes et chassé de toutes parts, s'était réfugié à la cour de Pharnabaze qui, suivant une politique achéménide bien connue, lui donna la ville de Gryneion pour qu'il pût subvenir à ses besoins. À cette date, Alcibiade voulait obtenir l'alliance du Grand Roi pour reprendre la lutte contre Sparte. Ayant appris les préparatifs de Cyrus, il y vit le moyen de s'attirer la faveur d'Artaxerxès, et il n'eut de cesse de demander à Pharnabaze une autorisation officielle [*halmi* dans les PF, *adeia* chez Démosthène XXIII, 159], qui lui permettrait de prendre la route. De son côté, Pharnabaze « voulut s'approprier le mérite de cette dénonciation et envoya, en conséquence, des messagers affidés pour le porter au roi », tandis qu'il faisait mettre à mort Alcibiade qui s'était mis en route grâce à une autorisation donnée par un mystérieux « satrape de Paphlagonie » (Diodore XIV, 11.3). Dans cette hypothèse, c'est dès 404-403 qu'Artaxerxès aurait été mis au courant des préparatifs militaires de son frère.

Nous sommes donc devant deux versions contradictoires. Il est probable que, comme dans une autre occasion (arrivée de Thémistocle en Asie Mineure : chapitre XIII, 9), l'une provient de la cour de Sardes, l'autre de la cour de Daskyleion. Comment choisir ? On pourrait écarter le passage en postulant que, là comme dans au moins une autre circonstance (XIV, 35.1), Diodore (Éphore) a établi une confusion pure et simple entre Pharnabaze et Tissapherne : mais l'analyse du trajet parcouru par Alcibiade confirme qu'il est bien parti de Daskyleion. On peut néanmoins penser que la version de Daskyleion a été imaginée ultérieurement pour rehausser le prestige de Pharnabaze face à un Tissapherne qui, après Kounaxa, obtint des pouvoirs étendus en Asie Mineure : hypothèse parfaitement envisageable, mis à part le fait que la concurrence entre les deux satrapes est attestée dès 412 au moins. Ajoutons que les dispositions prises par Darius II en 407 n'avaient pu que susciter l'hostilité de Pharnabaze contre Cyrus, puisque, disposant du commandement général des régions maritimes, celui-ci avait pris le contrôle de « l'Éolide et des régions avoisinantes » (cf. Diodore XIV, 19.6), qui depuis toujours étaient disputées entre Daskyleion et Sardes. La logique conduit plutôt à préférer la version Pharnabaze, dans la mesure où elle donne du pouvoir central une image en accord avec la politique qu'il mène alors à Sardes à l'encontre de Cyrus. Le seul argument contraire vient de Diodore lui-même – probablement toujours à la suite d'Éphore – qui, après avoir décrit la marche de Cyrus jusqu'à la Babylonie, présente ainsi la situation d'Artaxerxès : « Il avait été instruit depuis longtemps (*palai*) par Pharnabaze que Cyrus rassemblait une armée contre lui ; quand, alors (*tote*), il apprit que Cyrus était en marche vers le Haut Pays (*anabasis*), il ordonna à toutes ses forces de faire mouvement vers Ecbatane de Médie » (XIV, 22.1). Si l'auteur affirme à nouveau que Pharnabaze avait depuis longtemps alerté le roi, il implique

également que celui-ci était resté inactif entre-temps – quoique l'expression utilisée puisse également laisser entendre que la mesure citée par Diodore consiste simplement à ordonner aux troupes déjà mobilisées de faire mouvement vers les points de rassemblement.

Dans le même temps, il est clair que les récits des auteurs grecs sont exclusivement consacrés à la marche de Cyrus. D'où une autre hypothèse : les sources classiques passent sous silence des événements importants dans d'autres régions de l'Empire qui, mieux que le secret entretenu par Cyrus, expliqueraient l'inaction apparente d'Artaxerxès. Cette interprétation est aisée à vérifier (sinon à fonder en toute certitude). En effet, un autre front requerrait alors toute l'attention vigilante d'Artaxerxès : il s'agit de l'Égypte. On sait en vérité que, lors de l'arrivée de Cyrus en Cilicie (été 401), le stratège Abrokomas fit replier vers l'Euphrate puis vers la Babylonie, « tournant le dos à la Phénicie » (*Anab.* I, 4.5). L'expression est claire : comme dans bien d'autres épisodes postérieurs, la concentration d'une armée en Phénicie annonce une offensive contre la vallée du Nil. Les documents d'Éléphantine confirment l'existence d'une rébellion égyptienne. Le dernier document daté d'Artaxerxès II y est de la fin 401 (quatrième année d'Artaxerxès ; *DAE* 53). Un autre document, de septembre 400, se réfère à l'an 5 du roi Amyrtée (*DAE* 7), qui s'est donc proclamé pharaon dans le courant de l'année 404. Il est certainement un descendant des rebelles que l'on connaît dans le Delta au ^{ve} siècle, et plus précisément sans doute le petit-fils d'Amyrtée I^{er} (cf. Hérodote III, 15). Les documents d'Éléphantine montrent qu'entre 404 et 400 (voire 398) la Haute-Égypte est restée sous le contrôle perse, mais qu'en revanche Amyrtée domine tout ou partie du Delta. C'est évidemment à fin de le réduire, sans doute peu après son avènement, qu'Artaxerxès a fait rassembler une armée en Phénicie sous le commandement d'Abrokomas (cf. Isocrate, *Phil.* 101). Ce n'était pas la première fois que les dynastes égyptiens du Delta tentaient de profiter d'une succession heurtée (cf. Diodore XI, 71.3). Mais, en l'occurrence, la situation leur était particulièrement favorable. Il n'est pas impossible d'ailleurs que Cyrus ait consciemment utilisé la situation qui prévalait alors dans la vallée du Nil. Il n'ignorait certainement rien des événements égyptiens. On sait en effet que l'un de ses plus proches lieutenants est Tamos, d'origine égyptienne (caro-memphite sans doute). Or, on apprend qu'après la mort de Cyrus, Tamos, craignant la vengeance de Tissapherne, fit voile vers l'Égypte avec sa famille et ses richesses. Il comptait se réfugier auprès de Psammétique, « roi des Égyptiens, descendant de l'ancien Psammétique ». Il n'y a aucune raison de révoquer en doute ce témoignage de Diodore (XIV, 35.4), au motif qu'il aurait confondu Amyrtée et Psammétique : comme aux époques précédentes, le Delta est partagé entre plusieurs dynastes concurrents. Or, il est tout à fait intéressant d'observer que, selon Diodore, Tamos comptait sur la protection de Psammétique, « en raison des services qu'il lui avait rendus antérieurement ». Diodore n'apporte pas de précisions complémentaires, mais on peut se demander si Tamos n'avait pas été chargé antérieurement par Cyrus d'entrer en relation avec le dynaste égyptien, au risque de porter un coup fatal aux intérêts achéménides en Égypte. En tout cas, Cyrus ne pouvait ignorer que, quelle que soit la décision que prendrait Abrokomas (se soumettre à lui ou rester fidèle au Grand Roi), l'offensive qu'il menait contre son frère allait interrompre le processus en cours de reconquête de l'Égypte.

On comprend ainsi aisément qu'entre 404 et 401 le Grand Roi n'ait pas utilisé immédiatement les informations données par Pharnabaze. Il venait alors d'ordonner une mobilisation pour reconquérir l'Égypte. On comprend donc également que Xénophon et Éphore se retrouvent sur un seul point : Artaxerxès n'a pu procéder que tardivement à ses

préparatifs (*Anab.* I, 2.4-5 ; Diodore XIV, 22.1). Afin de lutter contre son frère entre 404 et 401, il ne pouvait alors compter que sur le dévouement d'hommes fidèles en Asie Mineure, tels Tissapherne et Orontas, certainement aussi Pharnabaze, en espérant que les luttes ouvertes à Sardes et en Ionie empêcheraient Cyrus de marcher contre lui ; d'où la satisfaction royale de voir Cyrus et Tissapherne se combattre l'un l'autre (I, 1.8), observation dont Xénophon a tiré une interprétation partielle et très probablement erronée. Si Tissapherne quitte l'Asie Mineure au printemps 401, ce n'est pas à proprement parler pour annoncer au roi les préparatifs déjà bien connus de Cyrus : c'est plus simplement qu'il avait décidé, une fois la révolte de Cyrus ouverte officiellement, de se ranger sans plus tarder sous les ordres du Grand Roi, qui lui confia un très haut commandement dans l'armée qu'il réunissait (*Anab.* I, 7.12 ; 8.9).

• *L'armée de Cyrus le Jeune.* – À Sardes, se réunirent les contingents convoqués par Cyrus. Chaque chef de mercenaires amena ses hommes venant des cités d'Asie mais surtout du Péloponnèse, soit 8 100 hommes (*Anab.* I, 2.3-4). À Kolossai, Ménon de Thessalie fit jonction à la tête de 1 500 soldats (I, 2.6) ; à Kelainai de Grande-Phrygie, l'armée fut complétée par les hommes du banni lacédémonien Cléarque (2 000), de Sosis le Syracusain (300) et d'Agias d'Arcadie (1 000) : l'armée grecque que Cyrus passa en revue dans la capitale de la Grande-Phrygie était donc forte de 12 900 hommes, auxquels se joignirent, à Issos, amenés par mer, les 700 hoplites du Spartiate Chirisophe (I, 4.2). Ce sont ceux qu'une tradition ultérieure à tendances apologétiques dénommera collectivement les Dix-Mille. C'est à eux qu'est consacré l'essentiel du récit de Xénophon, aux rapports conflictuels entre ses chefs (surtout Cléarque et Ménon), et à leur réticence réitérée à suivre Cyrus au-delà de Tarse et de l'Euphrate. En première analyse, l'appel à des fantassins grecs (hoplites et peltastes) s'explique aisément : ils étaient particulièrement réputés, en raison de leur longue expérience dans les combats (cf. Diodore XIV, 23.4), et Cyrus lui-même adopta une partie de l'équipement grec (cuirasses et épées) pour armer l'élite de sa cavalerie (XIV, 22.6 ; cf. *Anab.* I, 8.7). Par rapport à tout ce qu'on connaît antérieurement, c'est la première fois qu'un chef perse fait même aussi massivement appel aux mercenaires.

La vision de Xénophon (et des autres auteurs grecs) appelle quelques correctifs notables. Comme il le note lui-même, l'armée de Cyrus comprend des Grecs et des Barbares (I, 2.16). Il y a côte à côte deux armées, grecque et barbare (Ctésias § 58), comme il y a deux flottes, la flotte barbare étant commandée par Tamos (Diodore XIV, 19.5). Les commandements sont distincts, Cyrus s'étant réservé le commandement en chef (XIV, 19.9). À Kounaxa, les deux armées occupent des positions différentes (Xénophon, *Anab.* I, 8.14) ; de l'armée barbare, seuls 1 000 hommes tirés du contingent paphlagonien sont rangés aux côtés de Cléarque, qui commande les Grecs (I, 8.5 ; Diodore XIV, 22.5). Outre les Paphlagoniens – dont la cavalerie était particulièrement réputée (*Anab.* V, 6.8) – on trouvait, à l'aile gauche, les troupes levées en Phrygie et en Lydie, ainsi que 1 000 cavaliers sous les ordres d'Ariée ; Cyrus se trouvait au centre du dispositif, entouré par les plus braves des Perses et les autres barbares (*Anab.* I, 8.6 ; Diodore XIV, 22. 5-6). On y trouvait également les contingents amenés par des fidèles sujets, tel Proclès, « gouverneur de Teuthranie », descendant de ce Démarate auquel Xerxès avait concédé un territoire en Éolide (*Anab.* II, 1.3). Bref, Cyrus a rassemblé toutes les forces territoriales d'Asie Mineure : contingents de populations sujettes (Paphlagoniens), cavaliers levés chez les

Perses de la *diaspora* impériale, soldats amenés par des familles installées depuis Xerxès en Asie Mineure (chapitre XIII, 9). Cyrus ne s'est donc pas contenté de rassembler des mercenaires grecs, il a également procédé à une mobilisation générale en Asie Mineure (Diodore XIV, 19.7). C'est ce qui lui a permis de recruter une cavalerie sans laquelle il n'aurait jamais pu se lancer dans une telle entreprise (cf. *Anab.* II, 4.6).

• *Propagande et légitimation.* – Pour mener à bien son projet, le jeune prince se devait en même temps de susciter autour de lui un loyalisme personnel, capable de briser les liens qui unissaient les Perses au Grand Roi. Sans en avoir pleinement conscience, tous les auteurs anciens rendent compte que l'affrontement des armes fut accompagné d'une vigoureuse guerre de propagande :

Ceux qui étaient épris de changement et d'agitation (*hoi neôteriskoi kai polypragmones*) pensaient que la situation exigeait un homme tel que Cyrus, d'une valeur éclatante, supérieurement doué pour la guerre et dévoué à ses amis, et que la grandeur de l'Empire réclamait un roi fier et ambitieux (Plutarque *Art.* 6.1).

Si les termes employés par Plutarque confirment qu'il est un indéfectible partisan de l'ordre, les thèmes qu'il véhicule sont ceux-là mêmes qu'entendait imposer le camp de Cyrus. Le passage est d'autant plus significatif qu'il s'insère dans une comparaison entre Cyrus et son frère, réputé, paraît-il, pour sa « lenteur, qui passait aux yeux de la plupart pour de la modération » (4.4). Pour illustrer son propos, Plutarque fait état de la *polydôria* du roi et des dons que lui offrent les simples paysans, sans bien en comprendre la signification, du moins dans ce passage (cf. *Mor.* 172b et Élien *VII* 1, 31-33) ; il note également qu'Artaxerxès permit à ses jeunes frères de partager son repas, et à sa femme de voyager en voiture découverte (§4.4-5 ; 5 ; cf. *Mor.* 173f). Face à un roi dénoncé comme faible de caractère, « Cyrus ne tarissait pas d'éloges sur lui-même, disant qu'il avait le cœur plus grand que son frère, qu'il était plus instruit et s'entendait mieux dans l'art des mages, qu'il buvait et supportait le vin, tandis que son frère était si lâche et si mou qu'il ne se tenait même pas à cheval dans les chasses, ni à la guerre sur son siège » (§6.5 ; cf. *Mor.* 173e-f). La citation ne nécessite pas de longs commentaires, tant il est évident que, par de telles proclamations, Cyrus entendait légitimer ses prétentions au pouvoir suprême en disqualifiant son frère dans les attributs idéologiques de la royauté achéménide.

Le discours est tenu de manière consciente et organisée par Xénophon dans l'éloge funèbre qu'il fait de Cyrus : tenu dès sa jeunesse « comme supérieur à tous », Cyrus était courageux tant à la chasse qu'à la guerre ; loyal dans ses engagements, il était sans pitié pour les délinquants de tout poil, faisant régner l'ordre et la sécurité dans son gouvernement. Xénophon et d'autres mettent particulièrement en exergue son souci de récompenser le mérite, « de ne jamais laisser le zèle sans récompense », de faire preuve d'une *polydôria* sans pareille, envoyant à ses amis des mets de sa table (*Anab.* I, 9.1-28). Qui plus est, Cyrus était également un « bon jardinier » (Xénophon, *Écon.* IV, 20-25) – vertu exaltée ultérieurement par la propagande issue de l'entourage de Parysatis (chapitre 6.5). Bref, « personne n'a jamais été tant aimé parmi les Grecs ou les barbares » (*Anab.* I, 9.28) et, « s'il avait vécu, il aurait fait... un souverain excellent » (*Écon.* IV, 18). Si les évidents rapprochements avec la *Cyropédie* indiquent que Xénophon dresse là le portrait du roi idéal, ce que l'on sait de l'idéologie monarchique montre dans le même temps que ce portrait est articulé sur les vertus que tous les documents proprement achéménides attribuent au Grand Roi (cf. chapitre VI).

Les dieux légitimèrent eux-mêmes les ambitions royales du prétendant. C'est ce que l'on distingue dans une histoire rapportée par Xénophon. En juillet 401, l'armée de Cyrus arriva à Thapsaque devant l'Euphrate, « large de 4 stades [c. 700 m] » (*Anab.* I, 4.11). Au cours de sa retraite, Abrokomas avait brûlé les ponts (4.18) : « Cyrus franchit le fleuve et fut suivi de l'armée entière. Personne pendant le passage n'eut de l'eau au-dessus de la poitrine. » Rien d'étonnant à cela, car, en cette période, le fleuve était en période de basses eaux, et les soldats passèrent à gué. Ce qui est plus intéressant, c'est l'interprétation que l'on donna alors de cet « exploit » :

Les gens de Thapsaque disaient que jamais encore on n'avait pu traverser ce fleuve à pied, sauf cette fois-ci... On vit là quelque chose de divin (*theios*) : visiblement, le fleuve s'était soumis à Cyrus, comme à son futur roi (I, 4.18).

Nous disposons d'un épisode parallèle dans la *Vie de Lucullus* de Plutarque. Lors de sa campagne d'Arménie, Lucullus se trouve lui aussi aux prises avec des soldats peu enthousiastes (§24.1). L'armée arrive devant le haut Euphrate, « grossi et rendu boueux par le mauvais temps ». Au cours de la nuit, inexplicablement, le niveau des eaux baissa, et, au petit matin, le fleuve était rentré dans son lit :

Les gens du pays, voyant apparaître à l'endroit du gué de petites îles autour desquelles l'eau baignait, firent la proskynèse devant Lucullus car, à leurs yeux, ce phénomène, jusque-là très rare, montrait que le fleuve s'était volontairement apprivoisé et adouci en sa faveur pour lui rendre le passage aisé et rapide (§24.2).

La tradition est d'autant plus intéressante que l'épisode de Lucullus se situe dans un pays iranien (Akisilène), là même où se trouvait un sanctuaire réputé d'Anāhita qui, bientôt, donna un présage favorable supplémentaire au Romain : une génisse marquée à la torche de la déesse s'offrit d'elle-même, « Lucullus l'immola à l'Euphrate avec un taureau, pour prix du passage » (§24.4-5). On peut enfin citer un autre passage parallèle, pris chez Tacite (*Ann.* 6.37) : Vitellius et Tiridate arrivent sur les bords de l'Euphrate avec leurs troupes ; le Romain offre aux dieux un *suovetaurile*, selon les coutumes romaines, tandis que Tiridate « immole un cheval en l'honneur du fleuve » :

Les habitants annoncèrent que, sans la moindre pluie, l'Euphrate venait de s'élever de lui-même outre mesure, que l'écume blanchissante formait des cercles qui semblaient autant de diadèmes, augure d'un heureux présage.

Toutes ces histoires véhiculent des *topoi* bien ancrés dans la littérature royale proche-orientale : combien de fois par exemple les rois assyriens n'assurent-ils pas avoir franchi sans encombre torrents et précipices ! En outre, on y retrouve les rapports privilégiés entre le roi, les eaux et les fleuves, mis également en scène dans une histoire rapportée par Hérodote à propos de Cyrus l'Ancien (I, 188).

• *Loyauté personnelle et loyauté dynastique.* – Il est clair, ainsi que l'exprime Xénophon, que la *polydôria* tant vantée de Cyrus à l'endroit « des barbares de son gouvernement » avait pour but « d'en faire de bons soldats, pleins de dévouement (*eunoia*) à sa personne » (I, 1.5). Il ne fait pas de doute que Cyrus a rassemblé autour de lui des hommes dans la loyauté desquels il a lui-même toute confiance (cf. Diodore XIV, 19.9). Son objectif est de susciter à son avantage une loyauté concurrente de la loyauté que les Perses doivent manifester envers leur roi (*Anab.* I, 6.6-8). Mais la propagande de Cyrus atteste-t-elle de son succès ou témoigne-t-elle de la nécessité de convaincre des gens réticents à embrasser sa cause ? La question est en partie factice, car les deux réponses possibles ne s'excluent pas

mutuellement. Elle revêt néanmoins une importance décisive, que l'on peut formuler d'une manière plus précise : tous les Perses d'Asie Mineure ont-ils adhéré sans réserve à la cause de celui qui se considérait déjà comme un roi ?

Les ralliements ne font pas de doute. Ses plus proches confidents, ce sont ceux que Xénophon appelle ses « fidèles » (*pistoi* ; cf. I, 5.15), c'est-à-dire ses *bandaka*, ceux qui sont attachés à lui par des liens de nature personnelle symbolisés par l'échange de la paume devant les dieux (I, 6.6-7). Le petit groupe qui lui resta fidèle jusqu'au bout, ce sont ses commensaux (*homotrapezoi*) (I, 8.25), le titre indiquant lui-même que Cyrus a recréé une hiérarchie de cour copiée sur la hiérarchie royale. Parmi eux, Xénophon met en exergue Artapatès, « le plus fidèle des porte-sceptre de Cyrus » (6.11 ; 9.28) : c'est dans sa tente que fut exécuté le rebelle Orontas (6.11). Une tradition rapportait qu'il se suicida sur la dépouille de son maître : « Il avait un *akinakēs* d'or ; il portait aussi un collier, des bracelets et les autres bijoux qu'ont les plus nobles des Perses (*hoi aristoi Persôn*), car il jouissait de l'estime (*timē*) de Cyrus, à cause de son dévouement (*eunoia*) et de sa fidélité » (*pistotēs* ; 9.8-29). L'*akinakēs* d'or était manifestement un don « royal » (cf. I, 3.27), qui le distinguait des autres aristocrates perses, tous vêtus de robes chatoyantes et ornées de bijoux somptueux (I, 5.8).

Les Perses d'Asie Mineure qui se rangèrent aux côtés de Cyrus, ce sont ceux que Diodore désigne collectivement sous le terme de « satrapes » (XIV, 35.2). À côté des Perses anonymes qui occupent des postes de commandement subordonnés (XIV, 19.9 : dans l'armée), Diodore évoque le cas de parents (*syggeneis*) de Cyrus, qui reçurent le gouvernement de la Lydie et de la Phrygie (XIV, 19.6). Quelques (rares) Perses sont désignés nommément par les auteurs anciens : Artaozos ou Mithradatès, par exemple, « manifestaient la plus grande fidélité à Cyrus » (II, 5.35) ; également Satiphernès, « un homme brave et fidèle à Cyrus » (Plutarque *Art.* 11.2) ; Ariée, « satrape de Cyrus », qui faisait partie de ses Amis (11.1), lors de la bataille de Kounaxa, commande la cavalerie à l'aile gauche (Diodore XIV, 24.1 ; cf. *Anab.* I, 8.5 : *hyparkhos Kyrou*). Il était « particulièrement honoré auprès de Cyrus » (III, 2.5), et il était certainement de noble origine (cf. II, 1.1-4). Xénophon cite également Patégyas, « Perse de naissance et l'un des premiers de ceux qui sont autour de Cyrus » (I, 8.1).

Mais le problème reste entier : ces exemples sont-ils révélateurs d'un enthousiasme général à marcher contre Artaxerxès ? Pour Xénophon, la réponse s'impose d'elle-même. La meilleure preuve des qualités royales de Cyrus, c'est – affirme-t-il – l'observation suivante : « Quand Cyrus n'était que le sujet de son frère, personne ne le quitta pour passer du côté du roi... Nombreux furent au contraire ceux qui quittèrent le roi pour soutenir la cause de Cyrus, quand ils furent devenus ennemis » (*Anab.* I, 9.29 ; cf. *Écon.* IV, 18). Ctésias fait preuve de la même assurance : « Beaucoup de transfuges passaient d'Artaxerxès à Cyrus, mais personne ne passait de Cyrus à Artaxerxès » (§ 58). On retrouve là l'une des justifications mises ultérieurement en avant par Alexandre pour contester la légitimité du pouvoir de Darius III (Arrien II, 14.7) : le vrai chef doit savoir entraîner la loyauté et le dévouement des siens.

Qu'en fut-il en réalité ? En fait de « milliers et de milliers » de transfuges (*Écon.* IV, 18), on ne peut guère citer que les 400 mercenaires grecs d'Abrokomas, sans doute attirés par l'espoir de soldes importantes (*Anab.* I, 4.3) : politiquement peu représentatif, ce ralliement compensait en quelque sorte la défection des deux chefs de mercenaires, Xennias et Pasion, qui, dès lors que fut connue la destination réelle de Cyrus, préférèrent monter sur

un bateau et regagner la Grèce (I, 4.7). Cyrus était si peu sûr de ses Grecs qu'il avait pris le soin de prendre en otages, à Tralles, les enfants et les femmes des stratèges (I, 4.8). C'est peut-être pour des raisons du même ordre que le marché lydien, où pouvaient s'approvisionner les soldats, était situé « dans l'armée barbare » (I, 3.14 ; 5.6). Pour entraîner les Grecs là où il voulait les mener, Cyrus recourut constamment à la ruse et à la tromperie. L'objectif pisidien apparut comme un leurre, dès que l'armée arriva à Tarse. Les soldats refusèrent pendant 20 jours de reprendre la route, « car ils commençaient à soupçonner qu'on les menait contre le roi » (I, 3.1). Une véritable émeute éclata contre Cléarque, car beaucoup de mercenaires exigeaient de revenir sur leurs pas (I, 3.1-14). À ce point, Cyrus prétendit qu'il marchait seulement contre Abrokomas sur l'Euphrate et qu'une fois arrivé là, on verrait ce qu'il convenait de décider (I, 4.20) ; selon Diodore (XIV, 20.5), il déclara les mener « contre un satrape de Syrie ». Ce n'est qu'à Thapsaque qu'il dévoila ouvertement ses plans : il calma le mécontentement renaissant à l'aide de promesses de soldes supérieures (I, 4.11-13). Apparemment, les engagements de Cyrus ne convainquirent pas tous les Grecs (4.13). Quant aux autres, leur loyauté était conditionnelle, comme le révèlent les assurances que donna alors Cyrus : « Il promit de donner à chaque homme cinq mines d'argent, dès qu'ils seraient arrivés à Babylone ; ils devaient aussi recevoir intégralement leur solde, jusqu'à ce qu'il eût assuré leur retour en Ionie » (*Anab.* I, 4.13).

Revenons-en à l'attitude des aristocrates perses. À vrai dire, d'exemples de transfuges vers Cyrus, Ctésias n'en donne qu'un, apparemment peu avant la bataille décisive : celui d'Arbarios, dont on ne peut dire s'il s'agit du personnage du même nom qui, vingt ans plus tôt, avait trahi Sekundianos pour se rallier à Ochus/Darius II (§ 47). Et l'exemple n'est pas pleinement convaincant, car Ctésias précise que cet Arbarios « fut dénoncé » (§ 58), signe qu'il était isolé, même si quelques-uns de ses compagnons rejoignirent alors le camp de Cyrus (*Anab.* I, 7.2). De son côté, à titre d'exception à la règle qu'il vient d'illustrer, Xénophon cite l'exemple d'Orontas, convaincu de trahison aux dépens de Cyrus. L'épisode est situé par l'auteur en Babylonie (I, 6). Orontas était issu de la plus haute noblesse et jouissait d'un immense prestige : « Perse d'origine, il était par sa naissance apparenté au roi, et l'on disait de lui qu'il était l'un des plus instruits des Perses dans les choses de la guerre » (§ 6.1). Sous prétexte d'empêcher l'action des maraudeurs de l'armée royale, il se fit confier par Cyrus un corps de cavaliers ; dans le même temps, il envoya une lettre à Artaxerxès pour lui annoncer son ralliement. Trahi par le messenger, il est alors arrêté, mis en jugement et exécuté.

Pour le juger, Cyrus convoqua un tribunal, composé des sept Perses les plus distingués de son entourage, auxquels fut ajoint Cléarque, le plus fidèle des stratèges grecs (§ 6.4-5). Le verdict fut signifié selon la méthode habituelle : « Tous les assistants se levèrent et saisirent Orontas par la ceinture en signe de mort » (§ 6.10 ; cf. Diodore XVII, 30.4). Xénophon ajoute que même les parents (*syggeneis*) de l'accusé durent effectuer le geste fatal. Un certain nombre d'autres précisions indiquent qu'Orontas disposait d'un large réseau de clientèle. Xénophon note par exemple que, même après sa condamnation, « des gens qui faisaient la proskynèse devant Orontas firent la proskynèse encore une fois, tout en sachant qu'on le conduisait à la mort » (§ 6.10). La fin de l'épisode est également révélateur : « Quand on l'eut fait entrer dans la tente d'Artapatès, le plus fidèle des porte-sceptre de Cyrus, personne ensuite ne vit plus jamais Orontas, ni vivant ni mort, et personne ne put dire sûrement comment il mourut. Chacun là-dessus fit des conjectures à sa guise, et son tombeau n'a jamais été découvert » (§ 6.11). Le secret imposé par Cyrus visait très

probablement à interdire toute manifestation de deuil officiel en l'honneur du condamné. Il est d'ailleurs tout à fait notable que, pour garder la tente où se déroulait le procès, Cyrus ne fit pas appel aux troupes perses, mais à des détachements grecs qui n'étaient pas susceptibles d'être déchirés entre deux allégeances contradictoires (§ 6.5) ; l'insertion du Grec Cléarque parmi les juges procédait certainement de considérations identiques. Quant à la convocation des sept Perses les plus proches, elle avait probablement pour but d'assurer l'appui de Perses tout dévoués ; en y incluant des parents de l'accusé, Cyrus cherchait également à les contraindre à réaffirmer publiquement leur loyauté à sa propre personne.

Qui plus est, du récit de Xénophon lui-même on peut déduire qu'Orontas ne fut pas le seul à manifester ses réticences contre Cyrus. Sans y insister, Xénophon note en effet que, quelques semaines plus tôt, en Lykaonie, « Cyrus fit périr Mégaphernès, secrétaire royal » (*phoinikistēs basileios* ; I, 2.20). On ne sait rien de plus sur ce personnage, dont les fonctions lui avaient peut-être permis d'entrer en relation avec le camp d'Artaxerxès. Xénophon ajoute qu'une autre personne fut alors mise à mort. Il la désigne sous une expression peu claire : « L'un des dynastes parmi les hyparques » (*heis tôn huparkhôn dynastēs* ; 2.20). Peut-être s'agit-il d'un des officiers en charge d'une circonscription territoriale (cf. *Hell.* III, 1.12) ? Cyrus avait en effet besoin de leur appui, pour avoir accès aux trésors et aux magasins répartis tout au long de la route. Jusqu'alors, il n'avait pas rencontré de problèmes majeurs : les autorités de Kelainai (cf. Plutarque *Thém.* 30.1), par exemple, ne s'opposèrent manifestement pas à ses demandes (I, 2.7-9). L'hypothèse est renforcée par une mesure prise par Cyrus en Lykaonie : « Comme il était dans un pays ennemi (*polemia khōra*), il laissa les Grecs le piller » (2.19) ; l'expression renvoie très clairement à un pays qui, n'ayant pas fait sa soumission, peut être soumis à ravages. Il en fut de même de la Cilicie, avant la soumission du syennésis ; dès lors que celui-ci passa accord, « Cyrus lui promit de ne plus piller son pays, et de lui rendre, partout où on les trouverait, les gens qui avaient été faits prisonniers » (I, 3.26).

Dans un premier temps en effet, le syennésis avait refusé de se ranger aux côtés de Cyrus. Il y fut bientôt contraint par l'arrivée concomitante de l'armée de terre de Cyrus et de celle de sa flotte (I, 2.21-26). Selon Xénophon, le syennésis accepta de donner à Cyrus de fortes sommes d'argent pour son armée, Cyrus lui décernant les dons d'honneur que font habituellement les Grands Rois (2.27). Manifestement, le ralliement du syennésis était purement tactique. C'est ce que soulignait Ctésias : « Il combattait (*synmakhei*) à la fois aux côtés de Cyrus et du côté d'Artaxerxès » (§58). Le résumé de Photius est heureusement complété par les informations données par Diodore (XIV, 20.3) :

Le syennésis, ayant appris la vérité sur l'expédition, consentit à combattre aux côtés de Cyrus contre Artaxerxès, appela auprès de lui l'un de ses fils et le fit partir avec Cyrus à la tête d'une forte troupe de Ciliciens. Mais, de nature prudente et fourbe, et se mettant en garde contre l'inconstance de la fortune, il dépêcha secrètement son autre fils près du roi, pour l'informer des forces nombreuses qui marchaient contre lui. Ce messenger devait, en même temps, annoncer au roi que, si le syennésis avait conclu une *symmakhia* avec Cyrus, c'est que, d'un côté, il y avait été contraint, mais que, d'un autre côté, il avait agi ainsi par dévouement (*eunoia*) envers le roi, se proposant, dès que l'occasion se présenterait, d'abandonner le parti de Cyrus, pour se joindre à l'armée du roi.

Le syennésis ne fut certainement pas le seul à adopter une attitude qui ménageait l'avenir. Diodore note par exemple que « les Lacédémoniens ne voulaient pas faire la guerre ouvertement à Artaxerxès ; ils cachaient leurs desseins en attendant l'issue de la lutte » (XIV, 21.2).

Les auteurs anciens ne font part que de l'anxiété des Grecs qui, il est vrai, étaient particulièrement terrorisés par l'espace impérial : « Le bruit s'était répandu qu'il fallait quatre mois pour arriver jusqu'à Bactres » (Diodore XIV, 20.4) ! Nous ne savons rien des réactions de « l'armée barbare ». Selon Diodore, les hauts officiers perses avaient été informés dès le départ de Sardes de l'objectif réel (XIV, 19.9). L'expression de Diodore implique que les simples soldats (*to plēthos*) avaient été laissés à l'écart de la confiance, au même titre que les Grecs. Or, autant il était légitime de répondre à la convocation du *karanos* pour marcher contre les Pisidiens (ou « des tyrans ciliciens en révolte » : Diodore XIV, 19.3), autant il était risqué de prendre les armes contre le Grand Roi. Bien qu'aucune preuve ne puisse être avancée, on ne peut exclure que des mouvements de mécontentement ou des réticences se firent jour également parmi les contingents « barbares ».

Xénophon affirme que « jamais personne n'a jamais été tant aimé parmi les Grecs ou les Barbares » (I, 9.28). Il est possible que, sous couvert d'apologie, l'auteur, ici, se réfère à l'appui que Cyrus trouva auprès des cités grecques d'Asie Mineure (I, 1.7 ; Diodore XIV, 35.2). En tout cas, autour de Cyrus, il y a également des non-Perses (cf. I, 9.28). Les modalités de l'enrôlement de mercenaires montrent que Cyrus a passé des accords d'hospitalité personnelle avec nombre de Grecs : c'est le cas d'Aristippe de Thessalie, de Proxène de Béotie, de Sophénète de Stymphale ou de Socrate d'Achaïe (I.9.10-11). Avant le début de la révolte, Xennias d'Arcadie « commandait pour le compte de Cyrus le contingent étranger dans les villes d'Ionie » (I, 2.1). Cyrus cherche à rassembler autour de lui les bannis grecs, tels ceux de Milet (I, 2.2), ou encore Cléarque, banni de Lacédémone, qui rassembla une troupe de mercenaires à son intention (I, 1.9) et qui est considéré par Cyrus comme « le plus considéré des Hellènes » (I, 6.6), et à coup sûr comme le plus fidèle des chefs de mercenaires – ce pourquoi il jouit ultérieurement de la protection particulière de Parysatis. On connaît également ce Gaulitès, « un exilé de Samos dévoué à Cyrus » (I, 7.5), dont on sait que durant la guerre Ionienne il officie près de Tissapherne ; Thucydide le présente alors comme « un Carien bilingue » (VIII, 85.2). On ne manquera pas enfin de citer le Caro-Memphite Tamos, « fidèle ami de Cyrus », qui, avant de partir, « lui confia le gouvernement de l'Ionie, de l'Éolide et des contrées limitrophes » (Diodore XIV, 19.6), et qui dirigeait « la flotte barbare » (*Anab.* I, 2.21 ; Diodore XIV, 19.5). Son fils, Glous, participa à l'expédition contre Artaxerxès (*Anab.* II, 1.3).

La présence d'un nombre non négligeable de non-Perses autour de Cyrus est-elle l'indice d'une intimité croissante des rapports entre les Perses d'Asie Mineure et leurs voisins, ou/et traduit-elle une politique spécifique de Cyrus, soucieux de parer à l'hostilité d'une partie des Perses des régions occidentales ? Il est difficile de répondre en toute certitude à une telle question. Un homme comme Tamos, par exemple, a commencé sa carrière bien avant l'arrivée de Cyrus à Sardes. On ne peut cependant manquer d'être intrigué par la répartition des pouvoirs que décide Cyrus avant de commencer sa marche. Si des Perses sont mis en charge de la Lydie et de la Phrygie, Tamos, on vient de le voir, reçoit le commandement « de l'Ionie, de l'Éolide et des contrées limitrophes » (XIV, 19.6). Il est en particulier tout à fait remarquable qu'il dirige l'Éolide et ses abords, mais cette disposition remonte sans doute à 407. En revanche, la version d'Éphore – que l'on a analysée plus haut – implique que, dès le retour de Cyrus en Asie Mineure, Pharnabaze s'est conduit en « Fidèle » du Grand Roi. En outre, si, comme l'explique Diodore (XIV, 19.6), la Lydie et la Phrygie ont été données par Cyrus à certains de ses parents (*syggeneis*), une telle disposition implique que Pharnabaze a alors perdu sa satrapie, ou qu'il a été rétrogradé

dans une position subordonnée, et que, pour cette raison et d'autres, il a embrassé le parti du roi.

En arrivant en Cilicie, Cyrus subit un autre revers de taille. Plutôt que de se rallier à Cyrus – qui sans aucun doute était entré en contact avec lui –, Abrokomas, chargé de l'expédition d'Égypte, fit retraite vers l'Euphrate avec son armée, brûlant les ponts de Thapsaque pour retarder l'avance du rebelle (*Anab.* I, 4.18). Abrokomas ne fut pas le seul à embrasser le parti du roi. Il en fut de même du gouverneur de Syrie (Ebir Nāri), Bélésys (Bēlšunu), comme l'implique sans ambiguïté la décision prise par Cyrus de ravager la résidence et le paradis satrapiques situés dans le site enchanteur des sources du Dardas (I, 4.10); notons d'ailleurs que, selon Diodore (XIV, 20.5), afin de les tromper une nouvelle fois (*Anab.* I, 4.21), Cyrus fit connaître à Tarse son objectif dans les termes suivants : « Il conduisait l'armée, non contre Artaxerxès, mais contre un satrape de Syrie » (Diodore XIV, 20.5). Il en fut certainement de même du satrape de Babylonie : peut-être s'agit-il de ce Gobryas qui, lors de la bataille de Kounaxa, est l'un des commandants de l'armée royale (I, 7.12). Auprès du Grand Roi, on trouve également Tiribaze (Plutarque *Art.* 7.3; 10.1) que Xénophon présente comme « le gouverneur de l'Arménie occidentale » (*Anab.* IV, 4.4). On y trouvait également Artasyras, « l'œil du roi » (Plutarque *Art.* 12.1-3). Or, cet Artasyras est le père d'Orontès (*OGIS* 264; 390-392) qui, apparemment, détient un poste de gouverneur en Arménie orientale (cf. Xénophon *Anab.* III, 5.17; cf. IV, 3.4); cet Orontès a amené un contingent au roi (II, 4.9).

En dépit du caractère partiel et partiel de la documentation, on est ainsi tenté de conclure d'une part que Cyrus n'a pas réussi à attirer à lui l'appui des officiers qui étaient situés en dehors de son ressort officiel, d'autre part qu'un nombre indéterminé de ses pairs et de ses subordonnés refusèrent de rompre leurs liens d'allégeance à l'égard de celui qu'ils considéraient comme le seul Grand Roi, Artaxerxès II, et enfin qu'une autre partie de ses alliés ne s'était engagée qu'avec beaucoup de prudence et d'arrière-pensées. Le bilan ne vient pas confirmer les espoirs que, selon Plutarque (*Art.* 6.2), Cyrus nourrissait en 404 de rallier à lui aussi bien « les Perses du Haut Pays que ceux qui l'entouraient ».

• *Artaxerxès face à Cyrus.* – L'arrivée de Cyrus et de son armée en Babylonie créait une situation politico-stratégique entièrement nouvelle dans l'histoire achéménide. Le Grand Roi était menacé au cœur même de son empire par un ennemi unique venu à la tête de forces importantes dans le but de s'emparer du pouvoir suprême. Le danger était donc encore plus pressant que celui que connut Darius en 522-521 face à des rebelles qui, désunis, ne tentèrent jamais ou ne furent jamais en mesure de marcher en masse contre le centre de l'Empire (chapitre III, 2). À ce titre, l'expédition de Cyrus représente une sorte de préfiguration de la conquête d'Alexandre. À l'instar de Darius III en 331, Artaxerxès a perdu le contrôle de l'Asie Mineure et des régions d'au-delà de l'Euphrate, y compris de l'Égypte. Les réponses qu'il apporta à ce défi ne sont pas sans évoquer le dispositif adopté par le Grand Roi soixante-dix ans plus tard.

Pour mener à bien ses préparatifs, il disposa de beaucoup moins de temps que Darius III, qui put rassembler et entraîner une armée pendant qu'Alexandre poursuivait ses conquêtes en Syro-Phénicie et en Égypte, avant de reprendre la route de l'Euphrate (fin 333-automne 331). Tout comme le firent les Perses en 331, le Grand Roi donna mission à Abrokomas de détruire les ponts sur l'Euphrate, pour retarder la marche de Cyrus (I, 4.18). Et, tout comme Mazée le fit devant le Macédonien, il résolut d'appliquer

la stratégie de la terre brûlée devant Cyrus (I, 6.2). Dans le même temps, il fit procéder à la mise en défense de la Babylonie. Selon Xénophon, lors de la troisième étape dans le pays, « Cyrus trouva un grand fossé, creusé de main d'homme, dont la largeur était de cinq brasses et la profondeur de trois. Ce fossé remontait jusqu'au Mur de Médie... Ce fossé avait été creusé sur l'ordre du roi, pour tenir lieu de murailles, dès qu'il avait appris la marche de Cyrus » (I, 7.14-16; cf. Plutarque, *Art.* 7.2). Plus loin, Xénophon précise que « ce qu'on appelle le Mur de Médie était construit avec des briques cuites, posées dans le bitume. Il avait vingt pieds de largeur, cent de hauteur; sa longueur, disait-on, était de 20 parasanges; il est à peu de distance de Babylone » (II, 4.12). La propagande cyréenne ne manqua pas de répandre le bruit que, ce faisant, Artaxerxès fuyait et refusait le combat (I, 8.19). Bien qu'il existe quelques obscurités sur le tracé de ce mur, il apparaît en réalité que le Grand Roi a repris à son profit des aménagements antérieurs, et qu'il a adopté une stratégie bien connue : utiliser les voies d'eau pour couper les accès à Babylone (chapitre IX, 2) – apparemment sans grand succès.

Quant à Cyrus, Xénophon souligne la rapidité de sa marche. Le prince ne s'arrête que pour prendre des vivres (I, 5.9) dans les villages situés sur l'itinéraire (I, 4.19; 5.4, 10) : « Il y eut quelques-unes des étapes qui furent fort longues, chaque fois que Cyrus voulait arriver où il y avait de l'eau ou du fourrage » (I, 5.6). Le choix d'une route rapide contraignit l'armée à traverser des régions peu hospitalières, désignées sous le terme « Arabie » par Xénophon (I, 5.1-3), et l'amena au bord de la disette, ce qui désolait particulièrement les Grecs : « On ne pouvait acheter des vivres qu'au marché lydien, au milieu des barbares de Cyrus, au prix de quatre sicles la capithe » (I, 5.6). Nul doute en effet qu'en de telles occasions les prix montaient d'une manière inconsidérée (cf. Plutarque *Art.* 24.3) : incapables de s'offrir un tel luxe, « les soldats donc ne subsistèrent qu'en mangeant de la viande » (*Anab.* I, 5.7), sans doute prélevée sur le produit de la chasse (I, 5.2-3). La hâte de Cyrus s'explique surtout, selon Xénophon, par la nécessité dans laquelle il est d'empêcher le Grand Roi de rassembler ses forces : « Cyrus pensait que plus il marchait vite, moins le roi serait préparé à lui résister, que plus au contraire il allait lentement, plus nombreuse était l'armée que le roi réunissait »; comme tant d'autres auteurs anciens, Xénophon juge en effet que « ce qui constituait la puissance du roi, c'était l'étendue du territoire et la multitude des habitants, tandis que la longueur des distances et l'éparpillement des forces en faisaient la faiblesse, si l'on menait la guerre par des voies rapides » (I, 5.9). La hâte de Cyrus contraste singulièrement avec la lenteur relative de sa marche jusqu'à l'Euphrate : il s'arrête sept jours à Kolossai (I, 2.6), trente jours à Kelainai (2.9), trois jours à Peltai (2.10), cinq jours à Kaystroupédion (2.11), vingt jours à Tarse (3.1), trois jours à Issos (4.2), cinq jours à Thapsaque (4.11), soit au total 73 jours. Il est peu probable que la longueur des haltes puisse être tout simplement expliquée, comme le dit Xénophon (III, 1.20), par la mauvaise volonté avérée des mercenaires grecs souvent en attente de leur solde. C'est à partir du franchissement de l'Euphrate que l'armée procède à marches forcées, alors même que déjà antérieurement Cyrus aurait dû s'inquiéter des préparatifs d'Artaxerxès que des bruits incontrôlés, à Tarse, présentaient comme considérables (Diodore XIV, 20.4). Si Cyrus a choisi d'emprunter un itinéraire rapide et mal pourvu en points de ravitaillement, c'est qu'entre-temps un élément stratégique décisif est intervenu. Selon Xénophon (I, 4.5), Cyrus s'attendait à ce qu'Abrokomas barre le passage des Portes Syriennes : « Abrokomas n'en fit rien. Dès qu'il eut appris que Cyrus était en Cilicie, il tourna le dos à la Phénicie et se porta du côté du roi, avec une armée, disait-on, de trente

myriades.» Toujours selon Xénophon, Abrokomas arriva cinq jours après la bataille de Kounaxa (I, 7.12). Son retard n'est pas dû à une attitude attentiste : plus simplement, il a choisi de suivre la route royale qui, beaucoup plus longue, lui permettait de trouver du ravitaillement pour ses troupes (cf. Arrien III, 7.3). À partir de l'Euphrate, Cyrus a donc engagé une course de vitesse, de manière à interdire la jonction de l'armée d'Abrokomas avec l'armée royale.

Selon Diodore (XIV, 22.1), dès qu'il avait eu vent du départ de Cyrus, « Artaxerxès convoqua ses forces de partout à Ecbatane de Médie ». La précision n'implique pas que le roi se trouvait alors dans sa résidence d'été (on est au début du printemps) : il est plus probablement à Babylone. La mention d'Ecbatane comme point de rassemblement s'explique aisément : à l'instar de ce que put faire Darius III plus tard, Artaxerxès II avait ordonné la mobilisation des troupes du Plateau iranien jusqu'à l'Indus : Diodore précise que les troupes de ces régions éloignées ne parvinrent pas à temps, « en raison du grand éloignement de ces lieux » (XIV, 22.2). C'est ce que confirme Xénophon : en passant à Opis sur le Tigre, les mercenaires grecs rescapés de la bataille « rencontrèrent le frère naturel (*nothos adelphos*) de Cyrus et d'Artaxerxès, qui menait de Suse et d'Ecbatane une armée nombreuse au secours du roi » (*Anab.* II, 4.25). La rapidité de la marche de son frère avait également empêché Artaxerxès de réaliser ses plans initiaux qui, apparemment, incluaient les forces d'Abrokomas, puisque celui-ci est cité par Xénophon comme l'un des quatre commandants (avec Tissapherne, Gobryas et Arbakès ; I, 7.12).

L'armée royale mise en ligne à Kounaxa n'incluait donc ni les forces d'Asie Mineure occidentale (levées par Cyrus), ni l'armée d'Abrokomas (toujours en marche), ni les contingents est-iraniens (qui eux aussi arrivèrent trop tard). Elle avait été levée exclusivement dans les régions les plus proches : Babylonie, Susiane, Médie, Perse ; les Cadusiens avaient également envoyé un contingent de cavalerie, sous les ordres d'Artagersès (Plutarque, *Art.* 9). Pour des raisons déjà exposées à propos de l'armée de Xerxès, il est impossible d'établir des estimations fondées des contingents royaux (cf. Plutarque, *Art.* 13.3-4) ; on peut simplement penser, avec Xénophon (I, 8.13), qu'ils étaient supérieurs en nombre à ceux de Cyrus. Contrairement à l'une des représentations favorites des auteurs grecs (et aux espérances prêtées aux mercenaires, « pleins de confiance et de mépris »), Xénophon (I, 8.14) et Plutarque (*Art.* 7.5) soulignent la discipline et l'entraînement des soldats d'Artaxerxès : « L'armée royale s'avancant en silence et lentement, ce bel ordre causa l'admiration des Grecs qui s'attendaient à des cris et à des mouvements désordonnés, et comptaient voir dans une si grande multitude beaucoup de trouble et de dispersion » ! C'est plutôt à l'orgueil insensé de Cyrus et à l'indiscipline de Cléarque que les informateurs de Plutarque attribuaient la défaite (*Art.* 8.2-6).

Tout comme plus tard Darius III et ses conseillers, Artaxerxès avait mis grande confiance dans les chars à faux : « Ils avaient, fixées aux essieux, leurs faux allongées horizontalement ; ils en avaient aussi en dessous, tournées vers le sol, pour déchiqueter tout ce qu'elles rencontraient. L'idée des Perses était de lancer ces chars contre les rangs des Grecs afin de les disloquer » (I, 8.11). Le succès ne fut pas à la hauteur des espérances : tout comme le firent les soldats d'Alexandre, « dès qu'ils voyaient un char, les soldats de Cyrus ouvraient les rangs » (I, 8.20). Rangés à l'aile droite avec un détachement de 1 000 cavaliers paphlagoniens, les Grecs coururent sus à l'ennemi, échappant ainsi au déluge de traits lancés par les archers et javelotiers du roi (I, 8.19 ; cf. I, 8.9 et II, 1.6 ; Diodore XIV, 23.1-2) : le corps à corps fut favorable aux Grecs de Cléarque, qui, trop confiants, se

lancèrent à la poursuite de leurs opposants. C'est alors que, selon Xénophon (I, 8.24), Cyrus, dans la crainte de voir le contingent grec enveloppé, prit l'offensive au centre, où il fut tué dans des conditions que les traditions opposées ne permettent pas de reconstituer (I, 9.24-29). À l'aile gauche, Ariée, après des premiers engagements favorables, battit en retraite à la nouvelle de la mort de Cyrus, craignant d'être encerclé par le déploiement des contingents royaux (XIV, 24.1). La mort de Cyrus scellait définitivement le sort de la bataille et de l'expédition.

III. ARTAXERXÈS LE VICTORIEUX

• *Le processus de relégitimation.* – Après l'élimination de Cyrus sur le champ de bataille de Kounaxa, Artaxerxès prit immédiatement des mesures propres à éliminer le souvenir de celui devant lequel, après les premiers affrontements victorieux, « les gens de son entourage immédiat faisaient la proskynèse, comme s'il était déjà roi » (I, 8.21). « Quand il fut près du mort et que, selon l'usage des Perses, on eut coupé la tête et la main droite de Cyrus, Artaxerxès ordonna qu'on lui remît la tête, et, la saisissant par la chevelure, il la montrait à tous ceux qui encore doutaient et fuyaient. Étonnés, ils faisaient la proskynèse, et bientôt il eut autour de lui 70 000 hommes, avec lesquels il retourna dans son camp » (Plutarque *Art.* 13.2) : Artaxerxès montrait clairement que c'était lui qui suscitait par milliers les ralliements à un pouvoir légitimé par la victoire.

Transmise par Dinon, une tradition de cour prétendait même que Cyrus avait été tué de la main même du roi (Plutarque *Art.* 10.3). Celui-ci, en effet, « voulait persuader tous, Barbares et Grecs, que, dans les assauts et mêlées du combat, il avait donné et reçu un coup, et qu'il avait été lui-même blessé, mais avait tué son adversaire » (§ 16.2). C'est pourquoi, raconte Plutarque, il fut fort irrité d'entendre dire qu'un simple soldat kaunien et un nommé Mithridate affirmaient ou laissaient entendre qu'ils étaient les auteurs de l'exploit : « Artaxerxès fut indigné de se voir démenti et privé de ce qu'il y avait de plus beau et de plus flatteur pour lui dans sa victoire » (§ 16.1). Tout au long du règne, on ne manqua pas de présenter le roi comme un chef de guerre éprouvé et un conducteur d'hommes émérite (§ 24.9-11).

Dans le même temps, les inscriptions royales montrent qu'à l'instar de ses prédécesseurs Artaxerxès II se relie non seulement à son père Darius II (*A²Sb*, *A²Sd*), mais aussi à la figure de Darius I^{er}, et qu'il insiste sur la continuité dynastique, en particulier dans telle inscription de Suse (*A²Sa*) : « [Ainsi] parle Artaxerxès, Grand Roi, roi des pays, roi sur cette terre, fils du roi Darius [qui était] fils du roi Artaxerxès, [cet] Artaxerxès [qui était] fils du roi Xerxès, [ce] Xerxès [qui était] fils du roi Darius, fils d'Hystaspes, Achéménide : Darius mon trisaïeul construisit cet apadana ; par la suite, à l'époque d'Artaxerxès, mon grand-père, le feu le consuma... J'ai fait (re)construire cet apadana... » (cf. également *A²Hc*).

• *Récompenses et châtiments.* – À l'issue du premier accord passé avec les Grecs, « le roi ramena son armée à Babylone. Là, il récompensa, chacun selon son mérite, ceux qui s'étaient distingués dans la bataille » (Diodore XIV, 26.4). Au premier rang d'entre eux vient Tissapherne, pour avoir rejoint le roi dès le printemps 401 et pour avoir joué un rôle décisif à Kounaxa (du moins selon une version) : chef d'une des quatre divisions (I, 4.9), il était réputé avoir pris la tête de l'armée, lorsque Artaxerxès reçut une blessure : « Il porta

la mort dans les rangs de l'ennemi ; sa valeur le faisait reconnaître de loin... Le roi le désigna comme le plus brave de tous et le combla de présents, lui donna sa fille en mariage et il le tint pendant le reste de sa vie comme le plus fidèle des Amis » (XIV, 23.6 ; 26.4). Il était à coup sûr l'un des favoris du roi, puisqu'il put se permettre, peu après, de laisser les Grecs piller « les villages de Parysatis » situés à Tikrit, non loin d'Opis (cf. II, 4.27). Un autre noble, Orontès, satrape d'Arménie, reçut en mariage une fille du roi, Rhodogune (*Anab.* III, 4.13 ; Plutarque § 27.7 ; *OGIS* 391-392). C'est peut-être à cette date que le roi promit deux autres de ses filles à Pharnabaze et à Tiribaze (27.7) : celui-ci était l'un des Amis du roi et il avait joué un rôle important à Kounaxa (Plutarque *Art.* 7.3), y sauvant la vie du roi (selon une des versions ; § 10.1). Ce n'est que près de quinze ans plus tard que le premier parvint à la dignité exceptionnelle de gendre du roi (Xénophon *Hell.* V, 1.28).

Tissapherne reçut une promotion encore plus considérable : « Lui qui s'était acquis de nombreux titres de reconnaissance auprès du roi pendant la guerre contre Cyrus fut envoyé comme satrape à la fois des territoires qu'il dirigeait antérieurement et de ceux que Cyrus avait dirigés » (Xénophon *Hell.* III, 1.3). C'est qu'il s'agissait de reprendre en main le plus rapidement possible cités et dignitaires qui s'étaient rangés du côté du rebelle. Après avoir quitté les rescapés grecs aux portes de l'Arménie, Tissapherne rejoignit Sardes par la voie royale (Diodore XIV, 27.4). À l'exception de Tamos, qui préféra s'enfuir en Égypte (35.4), tous les chefs vinrent prêter hommage au nouveau *karanos* ; même le fils de Tamos, Glous, qui avait obtenu le pardon royal, fut mis en charge de forces armées (35.3). Un autre ancien compagnon de Cyrus, Ariée, reçut un commandement : en tout cas, quelques années plus tard encore, il occupe la satrapie de Phrygie (cf. Diodore XIV, 80.8 ; Polyen VII, 11.6) ; plus tard (vers 394), il est en poste à Sardes (*Hell. Oxyr.* 14.3). Sa qualité d'ancien ennemi du roi lui vaut même une certaine considération, puisque des rebelles viennent trouver refuge près de lui à Sardes, comptant manifestement sur sa médiation pour obtenir le pardon royal (Xénophon *Hell.* IV, 1.27).

On remarquera que le Grand Roi n'a pas hésité à pardonner à plusieurs des rebelles. Ces décisions révèlent-elles l'incertitude de son pouvoir à l'issue de la victoire de Kounaxa ? Il est difficile de répondre à une telle question. Il est vrai que tous les textes anciens insistent sur la « douceur » du caractère d'Artaxerxès II et sur sa pratique du don royal. Mais la répartition de la documentation est peut-être illusoire. Il est possible que le roi, à une date inconnue, ait promulgué un allègement de certains règlements auliques, en particulier lors des chasses royales : mais, même sur ce point, il reste des incertitudes chronologiques. On remarquera simplement qu'à l'issue de Kounaxa le Grand Roi n'avait guère le choix des moyens pour amener à lui des nobles qui avaient suivi Cyrus (de gré ou de force). Dans d'autres circonstances, au contraire, Artaxerxès II n'hésita pas à prendre des mesures drastiques contre ses proches (cf. Plutarque *Art.* 25.3) et, bien que « considéré sa vie durant comme le plus fidèle des Amis » (Diodore XIV, 26.4), Tissapherne lui-même n'échappa pas au châtement royal quelques années plus tard après la bataille perdue devant Sardes face à Agésilas (ci-dessous § 5).

• *Le Grand Roi et ses armées.* – Tirant argument du retour des rescapés des mercenaires de Cyrus vers la mer, Plutarque propose la réflexion suivante à ses lecteurs :

Les Grecs firent voir à l'évidence que la grandeur des Perses et de leur roi ne consistait que dans l'abondance de l'or, dans le luxe et les femmes, tout le reste n'étant que vanité et forfanterie. C'est pourquoi la Grèce s'enhardit et méprisa les barbares (*Art.* 20.1-2).

Elle véhicule une idée également chère à Xénophon, que ce soit dans le dernier chapitre de la *Cyropédie* ou dans l'*Agésilas*, titre d'un opuscule voué à chanter la gloire d'un héros grec dont les qualités humaines l'opposent en tout à un Grand Roi perdu par le luxe et l'oisiveté. Quant à l'exaltation de la geste des Dix-Mille, c'est un lieu commun des auteurs du IV^e siècle, qui veulent y voir la preuve que « quiconque va faire la guerre aux Perses peut, sans combat, se promener tout à son aise dans le pays » (*Cyr.* VIII, 8.7) et que, rendus efféminés par une vie dissolue, les Perses « ont pris le parti de faire la guerre avec des Grecs » (8.26). Le point de vue est développé avec une particulière emphase par Isocrate (*Panég.* 138-149), qui conclut ainsi son discours sur la mollesse des Perses : « Ils se sont rendus ridicules sous les murs mêmes des résidences royales » (§ 149).

Au-delà d'un cliché que le reste de la documentation récuse en doute, la situation des mercenaires grecs lors de la bataille de Kounaxa et dans les semaines qui suivent pose de réels problèmes. À suivre le récit de Xénophon, ils continuèrent la bataille jusqu'au soir, remportant plusieurs engagements contre les détachements de l'armée royale (I, 10.4-19). Persuadés d'être vainqueurs, ils élevèrent même un trophée (Diodore XIV, 24.4), puis rentrèrent dans leur camp où les voltigeurs ennemis avaient mis au pillage les réserves de produits alimentaires (*Anab.* I, 10.18-19). Ce n'est qu'au petit matin que Proclès et Glous leur apprirent la mort de Cyrus (II, 1.2-3) ; les lignes étaient tellement distendues qu'il y avait eu apparemment deux batailles distinctes : sur l'aile gauche, Ariée avait fait retraite ; de là il avait envoyé Proclès et Glous demander à Cléarque et aux Grecs de venir le rejoindre, leur proposant d'organiser un retour commun vers l'Ionie (II, 1.3). Cléarque refusa, proposant même de mettre Ariée sur le trône perse ; à cette fin, il lui dépêcha des émissaires (II, 1.4-5). Ariée répondit qu'il n'en était pas question (II, 2.1). Un accord fut finalement conclu, les uns et les autres se jurant une alliance, et Ariée s'engageant à guider les Grecs vers la côte (II, 2.8-9). Dans le même temps, des émissaires de Tissapherne et du roi prenaient langue avec les Grecs, leur enjoignant de déposer les armes. Cléarque refusa hautainement, faisant valoir qu'il disposait de forces intactes (II, 1.7-13) : ne disait-on pas « qu'aucun Grec n'avait reçu de blessure pendant la bataille » (I, 8.20) ? Néanmoins, l'accord ne régnait pas complètement chez les mercenaires : quelques groupes décidèrent de se rendre (II, 1.14 ; 2.17). À suivre Xénophon, le roi lui-même craignait l'armée de Cléarque et d'Ariée (II, 2.18 ; 3.1). C'est pourquoi, en son nom, arrivèrent Tissapherne et un beau-frère d'Artaxerxès chargés de conclure un accord : les Grecs s'engageant à ne pas combattre, les Perses leur fournissaient des vivres (II, 3.17-29). Les Grecs étaient parfaitement conscients que, sans guide, ils ne parviendraient jamais à franchir les obstacles ni à se ravitailler dans le pays : c'est sous l'active surveillance de Tissapherne qu'ils se mettent en route vers la rive gauche de la vallée du Tigre (II, 4.8-28).

Pourquoi donc le Grand Roi n'a-t-il pas ordonné à ses généraux de livrer bataille ? Doit-on y voir une preuve de sa faiblesse ? Tel est manifestement le point de vue de Cléarque, repris par Xénophon. Cités par Xénophon, des mercenaires jugent que le roi attend que toutes ses troupes soient réunies (II, 4.3). Ce ne fut que quelque temps plus tard que la jonction des différents contingents royaux fut réalisée, à savoir « les forces d'Orontès..., avec les barbares que conduisait Cyrus en montant vers le Haut Pays, avec les troupes qui accompagnaient le frère du roi, quand il lui porta secours [II, 4.25-26], enfin avec tous les secours que le roi avait donnés à Tissapherne, en sorte que son armée paraissait extrêmement nombreuse » (III, 4.13). Pour autant, Tissapherne ne mit pas son armée

en ordre de bataille, se contentant de lancer des attaques ponctuelles contre les Grecs, les accompagnant ainsi jusqu'au Haut-Tigre.

C'est qu'entre-temps des modifications stratégiques essentielles étaient intervenues. Selon Diodore, Tissapherne avait soumis le plan suivant à Artaxerxès : « Il lui promit de massacrer tous les mercenaires s'il voulait mettre à sa disposition des corps d'armée, et pardonner à Ariée, qui devait lui livrer les Grecs pendant leur retraite. Artaxerxès accueillit avec joie cette proposition et permit à Tissapherne de choisir dans son armée les hommes les plus braves... » (XIV, 26.5). Il s'agissait donc d'abord de rallier Ariée et ses contingents considérables que Cyrus avait levés en Asie Mineure. « Arrivent chez Ariée ses frères avec d'autres parents, et chez ceux qui étaient avec lui arrivent aussi plusieurs Perses. Ces gens les réconfortaient et apportaient au nom du roi à quelques-uns l'assurance qu'il ne leur en voudrait point de l'expédition qu'ils avaient faite contre lui avec Cyrus et qu'il oublierait le passé » (*Anab.* II, 4.1). Les négociations entre les deux camps aboutirent bientôt. Ariée et ses compagnons, Artazos et Mithridate, « qui avaient témoigné de la plus grande fidélité à Cyrus », tendirent un piège aux Grecs : convoqués devant la tente de Tissapherne, plusieurs stratèges et lochages furent saisis et mis à mort (II, 5.31-42). Ayant rallié à lui les troupes d'Ariée, éliminé les principaux stratèges grecs et réuni une grande armée, Tissapherne était désormais dans une position de force. Il abandonna les Grecs aux abords du pays des Kardouques, pour regagner son gouvernement de Sardes (Diodore XIV, 27.4). À ce point, il était impossible pour les Grecs de regagner l'Ionie par la voie directe ; il ne leur restait plus qu'à marcher vers le Nord : nul doute que les Perses étaient persuadés que les survivants n'échapperaient pas aux obstacles naturels (fleuves, montagnes), aux attaques des populations montagnardes ni à l'opposition des troupes du satrape d'Arménie.

Les événements suggèrent des conclusions contrastées sur la situation militaire d'Artaxerxès II après Kounaxa. À elle seule, la composition des armées de Cyrus et d'Artaxerxès indique que le système de conscription continue de fonctionner parfaitement depuis l'Asie Mineure jusqu'en Inde, même si le retard des contingents est-iraniens confirme que l'on ne pouvait pas organiser un rassemblement général en quelques mois. Etant donné l'étroitesse géographique relative des levées qui combattirent à Issos, il ne fait guère de doute que le Grand Roi, de son côté, a pu compter, entre autres, sur les soldats provenant des *ḫaṭru* babyloniens. L'appel à des milliers de mercenaires grecs dans l'armée de Cyrus constitue à coup sûr une nouveauté notable autant que le rôle important que Cyrus leur a attribué lors de la bataille, en liaison avec sa cavalerie. Il n'en reste pas moins que l'affrontement de Kounaxa n'est pas un duel entre les mercenaires grecs de Cyrus et les soldats d'Artaxerxès : c'est le choc de deux armées royales.

Comme dans les batailles qui se sont déroulées en Grèce et Asie Mineure en 490 et 480-479, les fantassins grecs semblent avoir manifesté une nette supériorité sur les troupes d'infanterie qui leur étaient opposées. Cependant, l'observation doit être tempérée : d'une part, rappelons que Plutarque (*Art.* 7.5) et Xénophon (I, 8.14) soulignent les qualités manœuvrières de l'armée royale ; d'autre part, si après la bataille Tissapherne agit comme il l'a fait, c'est aussi qu'il craint l'armée que commande Ariée, ou, si l'on préfère, il craint les manœuvres conjointes de l'armée intersatrapique et de l'armée grecque. Les dirigeants perses ont donc choisi habilement de les séparer, puis de contraindre les Grecs à prendre une route dont ils pouvaient supposer qu'elle leur serait fatale. Après sa victoire sur Amyrtée, Mégabyze n'avait pas agi différemment. Il avait passé un accord avec les mercenaires

grecs du rebelle égyptien : « Aucun mal ne leur serait fait par les gens du roi et les Grecs s'en retourneraient chez eux quand ils le voudraient » (Ctésias § 34) ; ils prirent la route de Cyrène, et, selon Thucydide (I, 110.1), « la plupart périrent » (version différente chez Diodore XI, 77.5).

Mais il est une différence de taille : les Grecs, en 401, sont en Babylonie. Les Perses ont hâte de les voir quitter le cœur de l'Empire. Dans le même temps, on observera que les Perses ne font jamais mine d'accepter les offres de services que leur ont faites à plusieurs reprises les chefs des mercenaires, qui faisaient valoir qu'ils seraient d'une grande utilité pour lutter contre les peuples insoumis (*Anab.* II, 1.14 ; 5.13-14). À cette date, il semble que les dirigeants perses n'imaginent même pas d'inclure des mercenaires grecs dans l'armée royale. Le Grand Roi craignait-il que des mercenaires puissent être utilisés par un homme ambitieux, comme l'avait fait Cyrus ? C'est le sens du discours alambiqué que Tissapherne tient à Cléarque : « La tiare que le roi a sur la tête, lui seul a le droit de la porter droite, mais avec votre assistance il pourrait facilement en être de même de celle qu'un autre a dans son cœur » (II, 5.23). De leur côté, les mercenaires eux-mêmes semblent alors être convaincus qu'ils peuvent faire et défaire les rois, comme le montrent les offres qu'ils font en ce sens à Ariée (II, 1.4), persuadés, affirme Cléarque, « que c'est à ceux qui ont vaincu les armes à la main qu'il appartient aussi de commander » (II, 1.4). Mais les propositions qu'ils transmettent à Ariée sont quelque peu naïves, et le Perse leur fait savoir, en ironique litote, « que nombre de Perses plus nobles que lui ne supporteraient pas qu'il devînt roi » (II, 1.4). Il est clair que personne parmi les Perses ne songe alors à destituer Artaxerxès, dont tous cherchent au contraire à obtenir la faveur ou le pardon.

IV. LA SITUATION EN ASIE MINEURE ET LA STRATÉGIE D'ARTAXERXÈS II (400-396)

• *De Sardes à Memphis.* – À l'issue de Kounaxa et après « l'expulsion » des mercenaires grecs, Tissapherne, on l'a vu, avait regagné son gouvernement de Sardes (Diodore XIV, 27.4). Il convenait en effet de remettre de l'ordre en Asie Mineure. Diodore souligne que les cités grecques qui avaient soutenu Cyrus étaient dans la plus grande crainte (XIV, 35.5). À juste titre : l'une des premières mesures de Tissapherne fut « d'exiger immédiatement la soumission de toutes les villes d'Ionie ». Elles refusèrent et députèrent à Sparte pour obtenir du secours (Xénophon, *Hell.* III, 1.3). Sans attendre, Tissapherne ravagea le territoire de Kymè, et mit le siège devant la ville ; à l'arrivée de l'hiver (400-399), le Perse reçut de fortes rançons pour les prisonniers et leva le siège (Diodore XIV, 35.7). Au printemps suivant (399), le premier corps expéditionnaire spartiate débarquait sur la côte d'Asie Mineure. Ainsi s'ouvraient à nouveau les hostilités gréco-perses sur la côte d'Asie Mineure.

Pour des raisons que l'on a déjà évoquées, le Grand Roi devait en même temps se soucier du front égyptien. En offrant leurs services à Tissapherne, les mercenaires grecs n'avaient pas manqué de relever le cas des Égyptiens, contre lesquels les Perses étaient « particulièrement irrités » (*Anab.* II, 5.13 ; cf. II, 1.14). Si le roi voulait marcher contre l'Égypte – disait Cléarque – « je ne vois pas avec quelle force alliée vous pourriez mieux les châtier qu'avec celle qui m'accompagne aujourd'hui » (*Anab.* II, 5.13). En 400, un contrat atteste que le pharaon Amyrtée est reconnu à Éléphantine (*DAE* 7). En 398, Néphérîtès fonde la XXIX^e dynastie (*DAE* 105) et règne jusqu'en 393. Il est surprenant qu'aucune source ne fasse état d'une tentative de reconquête perse. Il faut attendre le règne

d'Hakôris (392-380) pour que soit attestée, vers 385 (?), le rassemblement d'une armée chargée de marcher contre l'Égypte (cf. Isocrate, *Panég.* 140). C'est qu'entre-temps l'Égypte était entrée de plain-pied dans la coalition nouée par Sparte contre Artaxerxès. Comme dans les années 460 (chapitre XIV, 2), l'Égypte allait désormais être incluse dans un front plus vaste, à cette importante différence près que, désormais, les Perses ne disposaient plus de base dans le pays : la garnison d'Éléphantine, par exemple, était passée avec armes et bagages du côté des pharaons indépendants (*DAE* 7, 105). La tâche était d'autant plus délicate pour Artaxerxès qu'en 400 Tamos, lieutenant de Cyrus, quitta l'Asie Mineure et vint se réfugier auprès du pharaon, avec ses trésors et la flotte qu'il commandait (Diodore XIV, 35.4-5), soit « 50 navires bien équipés... Psammétique s'empara de la flotte avec les richesses qu'elle contenait » (XIV, 19.5).

• *Artaxerxès, ses satrapes et le front d'Asie Mineure.* – Au moment même où Amyrtée étendait son pouvoir vers la Haute-Égypte, le premier commandant lacédémonien, Thibron, débarqua en Asie Mineure (printemps 399) : à la tête d'un contingent réduit, il enrôla des troupes dans les cités grecques, puis bientôt fit jonction avec les rescapés grecs de l'*Anabase* (*Hell.* III, 1.4-6). Il put alors « tenir tête à Tissapherne en rase campagne », et s'emparer de nombreuses villes et places fortes en Mysie, Éolide et Troade (III, 1.8). En raison des plaintes des cités grecques qu'il rançonnait, il fut bientôt remplacé par Derkyllidas, qui reprit une tactique traditionnelle : jouer Tissapherne contre Pharnabaze. Il se dirigea alors contre « la partie de l'Éolide appartenant à Pharnabaze, sans avoir fait aucun tort aux alliés » (III, 1.10). Fort mécontent d'avoir été dépouillé de cette région et « jaloux du titre de général donné à Tissapherne » (III, 2.13), Pharnabaze accepta de conclure une trêve avec Derkyllidas, car « il se rendait compte que l'Éolide était un bastion qui menaçait sa propre résidence (*oikêsis*) en Phrygie » (III, 2.1.9). En somme, on en est revenu à une situation proche de celle qui prévalait dans les années 412-407, où les deux satrapes étaient entrés en concurrence permanente. Manifestement, Tissapherne n'avait pas réussi à prendre l'ascendant, comme avait pu le faire Cyrus le Jeune à Sardes.

Les dissensions se manifestèrent à nouveau quelque temps plus tard, lors de la préparation d'une bataille rangée, près de Magnésie. Les deux satrapes avaient réuni leurs forces : « Toutes les forces perses qui se trouvaient dans la région, tous les contingents grecs que possédaient les deux satrapes, et de la cavalerie en très grand nombre, celle de Tissapherne à l'aile droite, celle de Pharnabaze à l'aile gauche » (III, 2.15). Selon Xénophon, Tissapherne, au contraire de Pharnabaze, était peu soucieux de se battre, et choisit d'entrer en négociation avec Derkyllidas (III, 2.18). L'une des raisons en est sans doute que la guerre risquait de ravager la Carie, où Tissapherne avait ses domaines (*oikos*; III, 2.1). Les conversations entre les Perses et Derkyllidas aboutirent à une trêve : les premiers exigeaient le départ des troupes lacédémoniennes et des gouverneurs (*harmostes*) qui étaient disposés dans les villes grecques depuis les victoires de Lysandre ; le second exigeait l'autonomie pour les cités grecques. On décida de consulter, les uns le Grand Roi, l'autre le gouvernement de Sparte (III, 2.20). En quelque sorte, les Perses demandaient l'application des traités que Sparte avait accepté de conclure avec le roi et ses représentants au cours de la guerre Ionienne, quinze ans auparavant.

Pharnabaze fut chargé de venir sonder le roi sur ses intentions (Diodore XIV, 39.6). Le satrape de Daskyleion était, selon Diodore, partisan d'une vigoureuse offensive maritime. Dès après la première trêve conclue avec Derkyllidas, il était venu trouver le roi, l'avait

persuadé de lui donner des fonds (500 talents d'argent) et de faire appel à l'Athénien Conon (XIV, 39.1). Depuis les défaites athéniennes de 405, celui-ci s'était réfugié auprès d'Évagoras de Salamine, à Chypre, au moment même où celui-ci prenait toutes mesures pour augmenter la prospérité de la cité et lançait de vastes programmes d'armement. Rien n'indique qu'à cette date le roi chypriote cherchait à se détacher de la tutelle perse. Son objectif était d'abord d'étendre son pouvoir dans l'île aux dépens des autres petits roitelets. Il est possible néanmoins qu'il ait profité de la guerre des deux frères pour prendre quelques libertés avec ses devoirs de sujet. En 398, des contacts s'établirent entre Évagoras et Artaxerxès, peut-être par l'intermédiaire de Ctésias ; Évagoras accepta de reprendre le versement du tribut (*Persika* § 63), car il partageait, dans les circonstances présentes, l'hostilité perse contre Sparte dont la puissance était un frein à ses ambitions. C'est dans ces conditions que Pharnabaze arriva à Chypre, porteur d'une lettre royale qui enjoignait à tous les rois de l'île de préparer une centaine de trières. Conon accepta l'offre de prendre la direction de la flotte. Puis il appareilla pour la Cilicie, où il commença ses préparatifs en vue de la guerre qui allait s'ouvrir contre la flotte péloponnésienne (Diodore XIV, 38.2-4).

L'événement est d'importance. Autant que l'on puisse en décider, c'est la première flotte royale que l'on voit se constituer depuis la fameuse flotte phénicienne de 412 (si l'on met à part la flotte de Cyrus le Jeune en 401). Cette flotte royale (*basilikos stolos*) n'est pas seulement composée de navires chypriotes ; quelque temps plus tard, Conon fut rejoint par un contingent cilicien, ainsi que par une escadre phénicienne commandée par le roi des Sidoniens (Diodore XIV, 79.8 ; *Hell. Oxyr.* 4.2). De ces immenses préparatifs navals, Sparte eut bientôt connaissance par le témoignage d'un marchand syracusain alors en Phénicie pour ses affaires :

Il constate la présence de trières phéniciennes, les unes arrivant d'ailleurs, d'autres déjà pourvues d'équipages recrutés sur place, d'autres enfin en cours d'armement ; il apprend en outre ceci, c'est que leur nombre doit être porté à 300... À son avis, c'était le roi et Tissapherne qui préparaient cette expédition ; quant au but, il l'ignorait (*Hell.* III, 4.1).

Les modalités de rassemblement de la flotte royale indiquent que ébranlé par la révolte de Cyrus, le pouvoir perse était pleinement opératoire parmi ses sujets du Levant : on voit que, comme aux époques précédentes, le roi de Sidon joue un rôle prééminent auprès des Perses. En revanche, la thèse de la disparition politique du syennésis en Cilicie à cette date doit être considérée avec réserve, car aucune documentation indépendante ne vient la fonder.

Dans le même temps, le roi fait procéder à la levée de troupes destinées à combattre en Asie Mineure (Nepos, *Agés.* 2.1 ; Xénophon, *Agés.* 6.1). Il a également décidé l'unification du commandement, de manière à éviter les errements précédents : Tissapherne a été nommé général en chef (*stratêgos tôn pantôn*). Malgré la haine qu'il lui vouait, Pharnabaze, revenu en Asie Mineure, ne manqua pas « de protester auprès de lui de son désir de faire la guerre en commun, et, en sa compagnie, de combattre et d'expulser les Grecs de la terre du roi » (*Hell.* III, 2.13). Mais les rapports de compétence entre Pharnabaze et Tissapherne étaient plus complexes, puisque, selon plusieurs auteurs antiques (e.g. Nepos *Conon* 2.2), Pharnabaze avait obtenu le commandement des opérations maritimes, flanquant ainsi l'Athénien Conon : dans ces conditions, il paraît clair que les fonctions dévolues à Tissapherne étaient réduites aux troupes de terre.

Pour mener à bien son objectif, le roi dégagait également des fonds importants. Quelque temps plus tard, il est vrai, on apprend qu'une émeute éclate dans l'armée de Conon, car

les soldats se plaignent de ne pas recevoir leur solde (*Hell. Oxyr.* 15 ; cf. Isocrate *Panég.* 142). Justin n'a probablement pas tort d'y voir l'effet de manœuvres des « lieutenants du roi, qui avaient coutume de frustrer les soldats de leurs soldes » (VI, 2.11). Pour régler le problème, Conon alla trouver directement Artaxerxès, lui promettant de détruire la puissance navale lacédémonienne s'il lui donnait suffisamment d'argent et d'équipement : « Artaxerxès approuva Conon, lui décerna des cadeaux somptueux, et il nomma un trésorier (*tamias*) chargé de fournir des fonds en abondance selon les indications que pourrait donner Conon » (Diodore XIV, 81.6 ; cf. Nepos *Conon* 4.2 et *Hell. Oxyr.* 19). Il semble donc que, d'une manière tout à fait atypique, Conon ait reçu la permission de puiser dans les réserves royales sans avoir à en référer à chaque fois à la cour centrale (cf. Nepos *Conon* 4.1). Une telle énergie ne pouvait que susciter les plus grandes espérances chez tous les ennemis de Sparte qui étaient nombreux tant en Grèce qu'en mer Égée : c'est ainsi qu'au cours de l'expédition menée par Derkyllidas, Sparte dut mener la guerre contre Élis (400-398 ; *Hell.* III, 2. 21-31), puis faire face à une tentative de révolte hilotique (397 ; III, 3.4-11). Quoique officiellement en paix avec sa vieille ennemie, Athènes envoya une ambassade auprès du Grand Roi, et fit parvenir des renforts secrets (des marins) à Conon, alors à Kaunos (*Hell. Oxyr.* 7.1).

On ne constate donc pas, chez Artaxerxès, l'étrange attentisme que les sources anciennes suggèrent chez Darius II (chapitre XIV, 7). Manifestement, Artaxerxès a pris la décision ferme et irrévocable de lutter avec énergie pour reprendre le contrôle du littoral égéen. C'est sans doute aussi que les objectifs du roi embrassaient toute la mer Égée. Devant le danger, Sparte, en 396, envoya le roi Agésilas en Asie Mineure. Dans le même temps, elle dépêchait des ambassadeurs au pharaon Néphéritès, qui accepta de fournir l'équipement de 100 trières et 500 000 mesures de blé qui tombèrent bientôt aux mains de Conon, lequel venait de s'emparer de Rhodes (Diodore XIV, 79.4-7 ; cf. Justin VI, 2.1-2). Le pharaon avait compris que sa survie passait par la victoire de Sparte. À l'inverse, Artaxerxès savait que la reprise en main de l'Égypte supposait le rétablissement de l'hégémonie sur la mer Égée que ses prédécesseurs avaient progressivement perdue au cours du siècle précédent. De ce point de vue, les décisions prises par le Grand Roi après Kou-naxa représentent une sorte de tournant stratégique : l'heure de la reconquête avait sonné.

V. AGÉSILAS EN ASIE MINEURE (396-394)

• *La défaite de Tissapherne.* – Devant le danger pressant, Sparte résolut alors de mener la guerre sur une plus grande échelle (cf. Diodore XIV, 79.1). Le roi Agésilas fut mis à la tête d'un corps expéditionnaire de 12 000 hommes, et il arriva bientôt à Éphèse (*Hell.* III, 4.1-5 ; printemps 396). Sa mission était claire : assurer l'autonomie des cités d'Asie Mineure (III, 4.5). Dans un premier temps, Tissapherne accepta de conclure une trêve, prétextant qu'il devait prendre l'avis du roi. En réalité, il connaissait parfaitement les intentions d'Artaxerxès : il cherchait d'abord à gagner du temps, jusqu'au moment où les troupes royales le rejoindraient (III, 4.6 ; cf. Nepos, *Agés.* 2.4). Il s'agissait également de laisser le temps aux chantiers navals de Phénicie d'achever la construction des vaisseaux promis à Conon, mais aussi de libérer la flotte alors bloquée à Kaunos par le navarque lacédémonien Pharax : ce qui fut fait (Diodore XIV, 79.4-8 ; *Hell. Oxyr.* IX, 2-3). À l'issue de la trêve, Tissapherne put ainsi enjoindre à Agésilas de se retirer des territoires

d'Asie Mineure : le Spartiate répondit immédiatement qu'il n'en était pas question (*Hell.* III, 4.11).

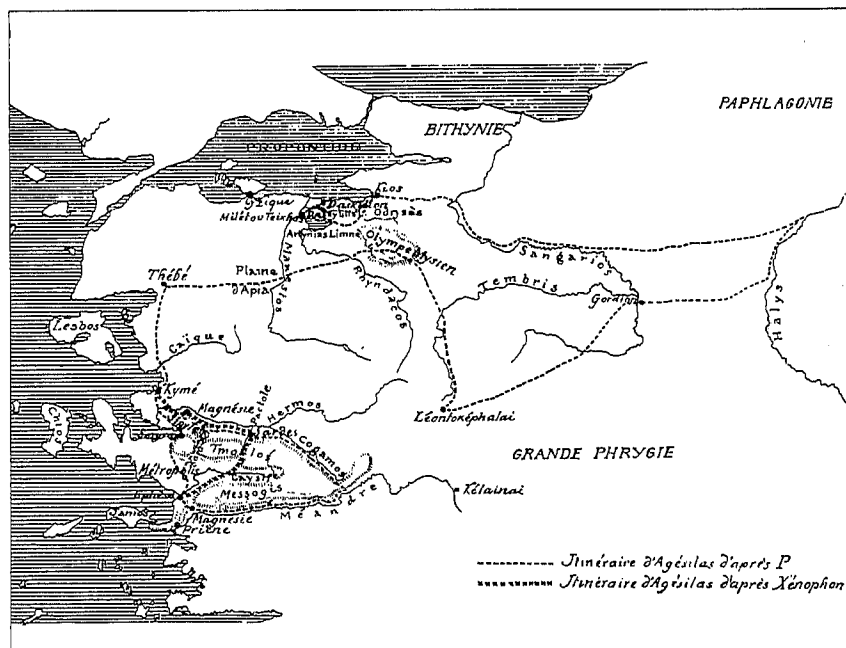
Agésilas convoqua à Éphèse les contingents des Cariens, Éoliens, Ioniens et Hellespontins (III, 4.11). Pensant que le Spartiate avait pour objectif de venir ravager ses domaines de Carie, Tissapherne y envoya son infanterie et concentra sa cavalerie dans la plaine du Méandre, comptant y bloquer les troupes grecques. Contre son attente, Agésilas prit la route de la Phrygie. Une bataille eut lieu près de Daskyleion : les lieutenants de Pharnabaze, Rhatinès et Bagaïos, y remportèrent un combat de cavalerie, mais durent faire retraite lorsque les hoplites chargèrent. Agésilas revint alors vers Éphèse (III, 4.11-15). Cette offensive n'avait pas pour but de conquérir villes et territoires. Tous les auteurs anciens soulignent plutôt l'ampleur du butin rapporté par le Spartiate (Xénophon, *Hell.* III, 4.12 ; Nepos, *Agés.* 3.2 ; Plutarque, *Agés.* 9.4). Diodore (XIV, 79.2) précise d'ailleurs que l'armée était accompagnée d'un grand nombre de marchands (*agoraios... okhlos*), évidemment chargés de négocier le butin (cf. Plutarque, *Agés.* 9.8 ; Xénophon, *Hell.* IV, 1.26). Il est clair qu'avant toute chose Agésilas avait décidé de faire de l'argent de manière à réaliser ultérieurement ses véritables objectifs. Ainsi renforcé, il décida alors de mettre sur pied une armée susceptible de s'opposer victorieusement aux forces perses :

Comme il se rendait compte que, s'il ne se procurait pas un corps de cavalerie suffisant, une campagne en pays de plaine était impossible, il résolut de s'en constituer un, pour ne pas avoir à faire une guerre de fuyards. Il établit donc une liste des plus riches citoyens des villes de la région qui devaient nourrir un cheval ; et comme il les prévint que tous ceux qui fourniraient à leurs frais un cheval, un équipement, et un homme bon pour le service, seraient dispensés d'obligation militaire, il obtint l'exécution de ses ordres avec une rapidité en rapport avec le zèle que chacun mettait à trouver un remplaçant pour être tué à sa place (*Hell.* III, 4.15).

Dans le même temps, les ateliers d'Éphèse fonctionnaient au maximum de leurs capacités : « L'*agora* était pleine de toute espèce de chevaux et d'armes à vendre ; forgerons, menuisiers, bronziers, corroyeurs, peintres étaient tous occupés à fabriquer des armes de combat, si bien que la cité avait réellement l'aspect d'un atelier de guerre » (III, 4.17). Quant aux soldats, ils étaient astreints à des exercices journaliers.

Agésilas proclama qu'il s'apprêtait à marcher sur Sardes (printemps 395). Assez curieusement, Tissapherne n'en crut rien et, une nouvelle fois, disposa ses troupes pour défendre la Carie. Une bataille livrée sur les bords du Pactole tourna à l'avantage des Grecs. À partir de ce moment, le récit de Xénophon est très résumé. Selon lui, après la bataille, Tissapherne fut accusé par les Perses de Sardes, et il fut bientôt condamné à mort par Artaxerxès : Tithraustès fut envoyé à Sardes, Tissapherne décapité (*Hell.* III, 4.21-24 ; Diodore XIV, 80.1-5 ; *Hell. Oxyr.* 11.2-12.4) et ses biens (*ousia*) confisqués pour payer les soldats (*Hell. Oxyr.* 19.3). Le nouveau commandant fit une nouvelle fois connaître à Agésilas les exigences royales : « Que les villes d'Asie, tout en restant autonomes, paient au roi l'ancien tribut » (III, 4.25). Une trêve de six mois fut alors conclue. Agésilas reçut de Tithraustès des vivres qui lui permettaient de marcher vers la Phrygie Hellespontique. À ce moment, lui parvint de Sparte l'ordre de prendre avec pleins pouvoirs le commandement de la flotte ; il lança alors des ordres aux cités de la côte d'avoir à fournir des navires et en confia le commandement à son beau-frère Peisandros (III, 5.25-28).

• *L'Anabase d'Agésilas.* – Diodore fait plus précisément état des plans d'Agésilas après la bataille du Pactole : « Il était sur le point d'attaquer les satrapies de l'intérieur (*anô*),

Figure 44^{bis}. Carte de l'expédition d'Agésilas

mais il conduisit son armée vers la mer, car il ne put obtenir de présages favorables lors des sacrifices » (XIV, 80.5). Le compte rendu beaucoup plus précis des *Helléniques d'Oxyrhynchos* permettent de voir que ces sacrifices eurent lieu alors que, venant de la plaine de Sardes (d'où il fut accompagné un moment par Tissapherne), Agésilas avait remonté la vallée du Kogamos avant de parvenir sur les bords du Méandre (12.1). Des sacrifices furent alors organisés pour savoir s'il était opportun de se porter contre Kelainai, capitale fortifiée de la Grande-Phrygie (12.4). Les dieux ayant répondu par la négative, Agésilas redescendit la vallée du Méandre jusqu'à Éphèse (cf. également Diodore XIV, 80.5). En réalité, les présages ne faisaient que confirmer une décision prise auparavant : la marche contre Kelainai présentait des risques trop considérables. L'objectif d'Agésilas avait été double : impressionner les populations de l'intérieur et ramasser un ample butin.

Il apparaît qu'en cela il obtint quelques résultats. Si Artaxerxès conçoit tant d'anxiété devant les premiers résultats des affrontements sur terre (Diodore XIV, 80.6), c'est qu'il avait reçu des nouvelles lui annonçant les ravages exercés par les Grecs dans la plaine de Sardes et au-delà, y compris dans le paradis de Tissapherne (80.2) ; nul doute que les Perses de Sardes étaient d'autant plus irrités contre Tissapherne que c'était la première fois, depuis le raid des Ioniens en 499, qu'un tel fait inouï avait lieu. Au reste, d'après l'auteur anonyme (§ 21.1), Tithraustès conclut la trêve à la condition qu'Agésilas ne mît pas les campagnes lydiennes au pillage. Il semble qu'avant toute chose les Perses désiraient préserver de la guerre Sardes et la Lydie. Comme dans d'autres épisodes antérieurs, les

dirigeants de Sardes ont accepté volontiers de voir le théâtre des opérations se déplacer du côté de la Phrygie Hellespontique !

Agésilas n'abandonna pas pour autant son plan de se porter vers l'intérieur. Pendant que Peisandros préparait la flotte, « il marcha vers la Phrygie » (*Hell.* III, 5.28). Il espérait pouvoir compter sur les Mysiens, réputés insoumis au Grand Roi. À cette fin, il ravagea leur territoire, mais cette action n'eut pas le succès escompté : une partie seulement des Mysiens se rangea sous ses ordres, une autre porta des coups sévères à ses troupes (*Hell. Oxyr.* 21.1-3). Agésilas n'en continua pas moins à ravager les terres de Pharnabaze. Il fut bientôt rejoint par le Perse Spithridatès qui avait rompu avec le satrape de Daskyleion quelque temps auparavant (Xénophon, *Hell.* III, 4.10 ; *Agés.* 3.3 ; *Hell. Oxyr.* 21.3-4) :

Comme Spithridatès lui disait que, s'ils allaient ensemble jusqu'en Paphlagonie, il lui amènerait le roi des Paphlagoniens pour négocier et en ferait un allié (*symmakhos*), Agésilas se mit en route de bon cœur ; il y avait longtemps qu'il avait cette ambition de détacher quelque peuple (*ethnos*) du roi (*Hell.* IV, 1.2).

Accompagné de ses nouveaux alliés, Agésilas prit la route de l'intérieur, vers la Grande-Phrygie, et rejoignit à Léontokephalai la voie royale. S'il put y faire du butin, il échoua à prendre la ville (*Hell. Oxyr.* 22.5), l'une des plus fortes positions de la Phrygie (Appien *Mithr.* 10 : *khōrion okhyrotaton*). Il se porta alors contre Gordion, « fortification (*khōrion*) construite sur une colline et bien pourvue », mais il dut là aussi renoncer devant la résistance menée par Rhatinès (21.6), un subordonné de Pharnabaze (cf. Xénophon *Anab.* VI, 5.7 et *Hell.* III, 4.13).

Le Spartiate revint alors vers Kios de Mysie puis vers la Phrygie Hellespontique (*Hell. Oxyr.* 22.1-3). À ce moment, Xénophon (comme bien d'autres auteurs à sa suite) consacre un long développement aux rapports entre Pharnabaze et Agésilas. Dans un premier temps, la cavalerie et les chars à faux de Pharnabaze remportèrent un succès total, puis les Grecs réussirent à piller le camp du satrape (IV, 1.15-26). L'auteur des *Helléniques d'Oxyrhynchos* indique qu'entre-temps, Agésilas avait tenté de s'emparer de Daskyleion, « une place très forte (*khōrion okhyron*), fortifiée par le roi, où l'on disait que Pharnabaze conservait l'argent et l'or en sa possession » (22.3). Agésilas fit venir des bateaux de la flotte péloponnésienne de l'Hellespont, et ordonna au commandant d'embarquer tout le butin et de le conduire à Cyzique, puis renvoya ses soldats dans leurs quartiers d'hiver, leur donnant rendez-vous au printemps suivant (394 ; 22.4). Incapable de s'emparer de la citadelle, le Spartiate a donc procédé à un pillage en règle des environs connus surtout par le paradis satrapique prospère et giboyeux (*Hell.* IV, 1.15-16). On comprend donc que Pharnabaze se plaigne en ces termes auprès d'Agésilas : « Il n'y a même pas un repas pour moi dans mon territoire, à moins que je ne ramasse vos restes, comme une bête sauvage » (IV, 1.33) ! Ces paroles furent prononcées, selon Xénophon, au cours de l'entrevue entre les deux chefs, qui avait été organisée par un Grec, leur hôte commun. À l'issue de la conférence, Agésilas quitta le pays et vint s'établir dans la plaine de Thébè, près du golfe d'Adramyttion (printemps 394). C'est là que le toucha bientôt l'ordre des autorités spartiates de rentrer immédiatement en Grèce.

Selon les *Hell. Oxyr.* (22.4), son objectif alors était de marcher vers la Cappadoce : en dépit de l'évidente erreur géographique sur la configuration de l'Asie Mineure, le renseignement indique assez clairement qu'Agésilas avait décidé de reprendre la marche vers l'intérieur. Xénophon ne dit pas autre chose : « Il se préparait à aller aussi loin que possible en Haute-Asie (*anōtatō*), avec l'idée que tous les peuples (*ethnē*) qu'il mettait

derrière lui seraient perdus pour le roi» (Xénophon, *Hell.* IV, 1.41). On retrouve une appréciation comparable chez Plutarque : « Agésilas avait résolu de pousser plus avant et de transporter la guerre loin de la mer grecque ; il voulait forcer le roi à combattre pour sa personne et pour la félicité dont il jouissait à Ecbatane et à Suse, en commençant à l'arracher à son oisiveté pour qu'on ne le vît plus, tranquillement assis sur son trône, arbitrer les guerres entre Grecs et corrompre les chefs politiques » (Agés. 15.1 ; cf. *Pél.* 30.3). Les termes utilisés par Nepos ne sont pas moins grandioses : « Il formait alors le plan d'une campagne en Perse et d'une attaque dirigée contre le Grand Roi en personne » (Agés. 4.1-2). Enfin, discourant comme à son habitude sur l'insigne faiblesse militaire des Perses, Isocrate n'hésite pas à affirmer « qu'Agésilas, avec l'armée de Cyrus, s'était rendu maître de presque tout le pays d'en deçà de l'Halys » (*Panég.* 145). Isocrate en profite pour relier Agésilas à Cyrus le Jeune. On sait en effet qu'en Grèce, les deux aventures, celle de Cyrus (c'est-à-dire celle des mercenaires grecs !) et celle d'Agésilas ont été constamment utilisées comme des précédents particulièrement éloquentes : l'une et l'autre « ont réussi à mettre le roi dans tous ses états » (Xénophon, *Hell.* VI, 1.18) ! Il en est de même dans l'*Agésilas*, où le héros spartiate est systématiquement opposé à un Grand Roi décadent. À suivre Xénophon dans ce dithyrambe, Agésilas est un héros grec (spartiate), dont les aventures sont situées explicitement en continuité avec celles des héros homériques : c'est une nouvelle guerre de Troie qu'entreprend Agésilas ; à l'imitation d'Agamemnon, il s'embarque à Aulis (cf. Plutarque, Agés. 6.6-8 ; Xénophon, *Hell.* III, 4.3 ; Diodore XIV, 79.1).

On reconnaît là les stéréotypes traditionnels sur les Perses et le Grand Roi (cf. *Hell.* III, 4.19). Mais, au-delà de la polémique grecque et des fantasmes personnels du roi lacédémonien, il ne fait pas de doute que dès son arrivée en Asie Mineure il entendait mener une tout autre guerre que celle qu'avaient conduite ses prédécesseurs du v^e siècle : à l'exception d'une apparition éphémère de troupes lacédémoniennes dans la vallée du Méandre ou d'une razzia athénienne dans les champs de Lydie (*Hell.* I, 2.4-5), les généraux grecs du v^e siècle s'en sont toujours tenus à des opérations sur le littoral et à des pillages dans les parties du territoire royal les plus proches des côtes. Il est possible que l'exemple tout récent des Dix-Mille ait réellement été interprété en Grèce et en Asie Mineure comme une preuve de la perméabilité relative des défenses continentales de l'Empire (cf. Xénophon, *Hell.* III, 4.2). Mais il convient là de distinguer ce qui est réalité achéménide et ce qui relève des représentations grecques (au surplus fort mal informées des réalités géographiques, comme on vient de le voir, et comme le confirment bien des passages de l'*Anabase*). C'est à ce titre que les opérations menées par Agésilas présentent tant d'intérêt pour l'historien de l'Empire achéménide : elles offrent en effet l'occasion de faire le point sur la domination territoriale perse en Asie Mineure occidentale.

• *Les défenses perses face à l'offensive d'Agésilas : satrapes et ethnē.* – Partiel et partiel, Xénophon laisse entendre que les campagnes de son héros se déroulèrent sans grande opposition (e.g. *Hell.* IV, 1.17). C'est une tout autre image que donne le compte rendu de l'auteur des *Helléniques d'Oxyrhynchos*, dont le récit est heureusement plus proche du sec journal de campagne que de la foisonnante et souvent trompeuse reconstruction littéraire. Si réellement Agésilas a pensé un moment rééditer la marche de Cyrus (dont il suit les traces entre Sardes et les frontières de la Grande-Phrygie), il a fait preuve d'un étrange optimisme. Face à lui, les dirigeants perses ont manifestement adopté une tactique traditionnelle : ne pas livrer bataille (cf. Xénophon, *Hell.* IV, 1.17) et le laisser errer dans le pays, en attendant

que la nécessité le contraigne à revenir sur la côte. L'objectif premier d'Agésilas ne paraît jamais avoir dépassé l'acquisition de butin, de manière à nourrir et à payer ses soldats (*Hell. Oxyr.* 22.4). Sa plus grande crainte est de manquer de ravitaillement (22.4). Pour mettre en danger la domination perse, il lui eût fallu mettre la main sur des villes importantes. Or, à chaque fois qu'il se présente devant une place forte tenue par les hommes du roi, il est incapable de s'en rendre maître, qu'il s'agisse de Léontocephalai, de Gordion ou de Miletou teikhè (21.5-6 ; 22.3), sans parler de Sardes, de Kelainai ou de Daskyleion. Ces échecs successifs illustrent le décalage entre les ambitions qui lui sont prêtées et la réalité militaire. Agésilas ne dispose évidemment pas de machines de siège, et par ailleurs aucun des commandants de citadelle n'est prêt à abandonner le parti du roi.

Agésilas comptait manifestement attirer à lui l'alliance des peuples de l'intérieur, dont tous les auteurs du iv^e siècle soulignent complaisamment l'indépendance par rapport au pouvoir central. Mais on peut se demander si, là aussi, le Spartiate n'a pas été victime de ses informateurs et/ou de ses propres illusions. On a vu que les Mysiens ne l'ont pas rejoint en masse, et que plusieurs communautés se sont même ouvertement opposées à lui (*Hell. Oxyr.* 21.1-3 ; 22.3). La réaction des populations mysienes s'explique peut-être par le désir de garder leur territoire et leurs villages à l'abri de la guerre ; elle s'explique également par la crainte des représailles perses, dans la mesure où le satrape de Daskyleion menait régulièrement des expéditions contre ceux d'entre eux qui se rebellaient ouvertement (Xénophon, *Hell.* III, 1.13). En outre, de nombreux Mysiens servent dans l'armée de Pharnabaze (IV, 1.24). Agésilas eut plus de succès avec le dynaste-roi de Paphlagonie, qui lui fournit mille cavaliers et deux mille peltastes ; il semble que ce dynaste avait déjà rompu avec le pouvoir central, puisque Xénophon précise que, « bien qu'il y fût invité par le roi, il avait refusé d'aller en Haute-Asie » (IV, 1.3) : une telle convocation ne laissait en effet rien présager de bon ! C'était également franchir un nouveau pas dans la rébellion, puisqu'en temps ordinaire la Paphlagonie devait elle aussi fournir un contingent sur réquisition satrapique (cf. Diodore XIV, 22.5). Agésilas voulut d'ailleurs cimenter l'alliance paphlagonienne de manière encore plus solide, en négociant un mariage entre le dynaste et la fille de Spithridatès (Xénophon, *Hell.* IV, 1.4-15). Encore faut-il remarquer que, selon l'auteur des *Hell. Oxyr.* (22.1), Agésilas conclut une trêve (*spondai*) avec les Paphlagoniens, ce qui implique que tous les groupes n'avaient pas suivi le dynaste. Comme la Mysie, la Paphlagonie devait être partagée entre plusieurs chefferies rivales. C'est là une réalité assez générale, bien illustrée par la guerre menée quelque temps plus tard par Artaxerxès contre les Cadusiens, chacun des deux rois locaux étant anxieux d'obtenir pour lui seul « l'amitié et l'alliance du roi » (Plutarque, *Art.* 24.6 ; cf. chapitre xvi, 18).

En outre, Mysie et Paphlagonie étaient peut-être surveillées d'une manière plus directe que ne l'indiquent les textes anciens. Dans le cadre des préparatifs de l'expédition de Cyrus le Jeune, Diodore fait allusion à un « satrape de Paphlagonie » qui fournit à Alcibiade le sauf-conduit qui lui refusait Pharnabaze (XIV, 11.3). Le même Diodore, rapportant les débuts de la révolte des satrapes (qu'il situe à la fin des années 360), désigne le chef des rebelles, Orontès, comme « satrape de Mysie » (XV, 90.3). Il peut évidemment s'agir d'erreurs pures et simples de Diodore qui est très laxiste dans l'usage du terme satrape. Mais l'expression peut désigner également des officiers subordonnés d'un satrape (de Daskyleion et/ou de Sardes). Rappelons en parallèle le cas de ce « satrape » (Zénis de Dardanos) qui, nommé par Pharnabaze dans la partie de l'Éolide qui relevait de son gouvernement, était chargé de surveiller le pays, d'y lever le tribut (reversé à Pharnabaze),

d'amener des contingents à l'armée satrapique et de réserver la réception la plus fastueuse au satrape de Daskyleion lors de ses tournées d'inspection (Xénophon, *Hell.* III, 1.10-15) – bref d'agir comme un satrape (*satrapeuein* : III, 1.10) sous la responsabilité de Pharnabaze ; ce Zénis (auquel succéda sa veuve Mania) est l'un des gouverneurs qui relèvent de l'autorité de Pharnabaze (III, 1.12 : *pantôn tôn hyparkhôn*). Dans cette hypothèse, on peut se demander si Ariobarzanès, en 407, ne remplit pas une telle fonction en Paphlagonie : parent (?) de Pharnabaze, c'est lui qui, en 407, est chargé de ramener à Kios de Mysie les ambassadeurs athéniens que le satrape de Daskyleion gardait près de lui depuis trois ans (*Hell.* IV, 1.7).

L'ambiguïté vient également de la confusion entre régions géographiques et modules ethniques. On l'a déjà dit, ni la Mysie ni la Paphlagonie ne sont une. Plusieurs épisodes rendent compte que certaines parties de la Mysie étaient tenues d'une main ferme par les Perses. Dès l'époque de Darius et de Xerxès, de nombreux établissements militaires y avaient été disposés (chapitre XIII, 9). Les rescapés des Dix-Mille y avaient connu de rudes expériences, dès qu'ils étaient parvenus à Pergame, située par Xénophon en Mysie, dans la plaine du Caïque (*Anab.* VII, 8.8), là même où l'activité d'Orontès (« satrape de Mysie ») est attestée (OGIS 264, lignes 6-9). Dans la plaine, le Perse Asidatès dispose d'un très vaste domaine rural, peuplé d'esclaves et de dépendants. Le domaine est fortifié (*tyrsis, pyrgion, teikhos* ; *Anab.* VII, 8.12-14). Qui plus est, ses défenseurs peuvent communiquer par signaux optiques avec d'autres places des alentours :

Itaménès accourt à la rescousse avec sa troupe ; de Komana arrivent des hoplites assyriens, des cavaliers hyrcaniens, eux aussi à la solde du roi, 80 environ, puis des peltastes, près de 800, puis des gens de Parthénion, d'autres d'Apollonia et des fortins (*khôria*) voisins ; arrive aussi de la cavalerie... Des renforts viennent également d'Halisarnè et de Teuthrania avec Proclès, fils de Démaratos (V, 8.15, 17).

S'y joignirent bientôt les gens de Gongylos d'Érétie, lui aussi installé dans la région à l'époque de Xerxès (V, 8.17 ; cf. *Hell.* III, 1.6). Cet exemple illustre parfaitement la densité de l'occupation territoriale achéménide dans cette région mysienne peuplée de colons militaires et de garnisons et hérissée de petits fortins. On en trouve confirmation dans un passage de Polyen (VI, 10) situé dans le cadre de l'expédition de Thibron en Éolide, qui apparaît elle aussi couverte d'un réseau dense de fortins dirigé par un « phrourarque des places fortes (*khôria*) de l'Éolide ».

Certes, ces observations ne répondent pas à la question (seconde) de l'éventuelle existence de gouvernements de Mysie ou de Paphlagonie. Mais si l'on ajoute que les satrapes pouvaient à tout moment compter sur les contingents de cavaliers amenés par les Perses de la *diaspora*, on admettra aisément que les territoires impériaux n'étaient pas aussi vides de défenses que les auteurs grecs le laissent entendre, ou que, peut-être, Agésilas lui-même se l'imaginait. En dépit de la victoire remportée près de Sardes, il était dans l'incapacité de s'approprier l'espace stratégique achéménide (routes, magasins, citadelles : chapitre IX, 2). S'il caressait vraiment en 394 le projet de marcher à nouveau vers l'intérieur, ses chances de vaincre étaient pratiquement nulles.

• *Les Perses face à Agésilas.* – Incapable de s'emparer des villes fortes de l'intérieur, il restait à Agésilas la possibilité théorique de créer un tel trouble que des Perses quittent le parti du roi. Sur ce plan, les espoirs qu'on peut lui prêter furent également déçus. Au retour de son expédition, on l'a vu, il s'entretint longuement avec Pharnabaze. Selon Xénophon,

il fit valoir au satrape qu'en passant de son côté « il pourrait, sans plus faire la proskynèse devant qui que ce soit ni même avoir de maître (*despotēs*), vivre en jouissant de ce qui était à [lui] » (*Hell.* IV, 1.35). Et il ajoutait :

Ce que nous te demandons... c'est de renforcer, non la puissance du roi, mais bien la tienne, en soumettant tes compagnons d'esclavage (*homodouloi*) d'aujourd'hui pour en faire tes sujets (*hypēkooi* ; IV, 1.36).

Replacé dans son contexte, le discours vise à convaincre Pharnabaze de s'ériger en prince indépendant, en transformant en *bandaka* les autres Perses de sa satrapie. Pharnabaze répondit simplement qu'il accepterait d'être l'ami et l'allié d'Agésilas, si le roi nommait un autre général ; dans le cas contraire, le lien qui l'attachait au Grand Roi ne pouvait pas être rompu (IV, 1.37). La réponse dilatoire du satrape ne laissait en réalité aucun espoir à Agésilas – ce d'autant plus que Pharnabaze s'était vu promettre depuis quelque temps déjà une fille d'Artaxerxès (Plutarque, *Art.* 27.7), qu'il obtint quelques années plus tard (Xénophon, *Hell.* V, 1.28).

Le seul ralliement attesté est celui de Spithridatès. Perse de haute naissance, il avait rompu avec Pharnabaze quand celui-ci avait projeté de prendre sa fille comme concubine (Xénophon, *Agés.* 3.3) ; approché par Lysandre, il s'enfuit à Cyzique, où il laissa toute sa famille, ses richesses et sa suite de 200 cavaliers, puis il rejoignit Agésilas avec son fils Mégabatès (Xénophon, *Hell.* III, 4.10 ; IV, 1.6-7 ; *Hell. Oxyr.* 21.4). Ses fonctions auprès de Pharnabaze ne sont pas connues avec précision : l'auteur des *Helléniques d'Oxyrhynchos* note simplement « qu'il vivait auprès de Pharnabaze et le servait » (21.4). Il appartient donc au cercle des aristocrates chasés qui sont utilisés par le satrape de Daskyleion pour mener des missions ponctuelles. On sait qu'en 410, avec Rathinès, il commande les contingents qui, de concert avec les Bithyniens, sont chargés par le satrape de Daskyleion d'empêcher les rescapés des Dix-Mille d'entrer en Phrygie (*Anab.* VI, 4.24, 5.7). Mais les missions accomplies par tel ou tel officier satrapique ne préjugent en rien de leur fonction permanente : lors de l'expédition d'Agésilas, le même Rathinès est en charge de Gordion (*Hell. Oxyr.* 21.6). Le plus marquant, c'est que Spithridatès accepte de marier sa fille au dynaste paphlagonien (*Hell.* IV, 1.4-15) : on est tenté d'en conclure que ses relations antérieures avec la Paphlagonie étaient anciennes et étroites.

L'alliance entre Agésilas et Spithridatès ne dura pas. Après le coup de main victorieux sur les bagages et le train de Pharnabaze (394), Spithridatès et ses alliés paphlagoniens s'emparèrent du butin. Il leur fut bientôt enlevé par le lieutenant d'Agésilas, au motif qu'il devait être remis entre les mains des « préposés à la vente du butin ». Selon Xénophon, c'est ce qui décida les alliés d'Agésilas à le quitter (IV, 1.26-27). En vérité, il s'agit plus probablement d'un prétexte. Contrairement à Xénophon, Spithridatès et les Paphlagoniens avaient certainement tiré les conclusions des événements récents, qui laissaient peu d'espoir de vaincre au Lacédémonien. Leur souci était désormais d'obtenir le pardon du roi. Aussi bien partirent-ils immédiatement pour Sardes retrouver Ariée, l'ancien compagnon de Cyrus le Jeune, que en quittant la Lydie, Tithraustès avait investi d'un commandement en compagnie d'un autre Perse, Pasiphernès (*Hell. Oxyr.* 19.3) et qui avait récemment manifesté sa loyauté en participant activement à l'exécution de Tissapherne (Diodore XIV, 80.4) : « Ils mirent leur confiance en lui parce que Ariée avait, lui aussi, fait défection et guerroyé contre le roi. » Xénophon laisse entendre que cette désertion sonnait le glas des espérances d'Agésilas : « Pour lui, l'abandon de Spithridatès, de Mégabatès et des Paphlagoniens fut le coup le plus rude de la campagne » (*Hell.* IV, 1.28).

• *Agésilas : un bilan.* – Rappelé en hâte à Sparte menacée par une coalition de cités grecques (y compris Athènes) désireuses de s'affranchir de sa domination, Agésilas quitte l'Asie Mineure sur un bilan peu glorieux. Mis à part un contingent qu'il renvoya peu après son départ vers l'Hellespont sous le commandement de Derkyllidas (*Hell.* IV, 3.3) et les garnisons encore présentes ici et là, il a été contraint d'abandonner à leur sort les cités qu'il était venu libérer de la tutelle perse. Le seul point positif du bilan est l'existence de la flotte que le chef spartiate avait fait construire un an plus tôt et confié à son beau-frère Peisandros (III, 5.27-28). Il est vrai qu'il a également démontré que les Perses ne contrôlent qu'imparfaitement les routes qui mènent vers Sardes. Déjà Thibron avait montré la voie, en menant campagne contre Magnésie et Tralles (Diodore XIV, 36.2-3). Agésilas alla plus loin, car il avait compris que, face aux Perses, il devait disposer d'une cavalerie. Quelque temps plus tard, le Spartiate Diphridas réussit même à faire prisonnier le gendre de Strouthas, « alors que celui-ci faisait route vers Sardes » (*Hell.* IV, 8.21). Cependant, tout compte fait, même si le Spartiate a fait preuve de quelque hardiesse en développant une stratégie « anabatique », il ne semble pas qu'il ait jamais cru pouvoir chasser les Perses des satrapies de Sardes et de Daskyleion : en tout cas, un tel objectif était irréalisable, à la fois parce que les défenses impériales étaient solides et parce que l'idée même d'une telle expédition n'est très certainement jamais venue à l'esprit des dirigeants spartiates. Bref, malgré la mise en scène troyenne dans l'un et l'autre cas, Agésilas n'est certainement pas un pré-Alexandre.

VI. SUCCÈS ET REVERS ACHÉMÉNIDES : DE L'ASIE MINEURE À L'ÉGYPTE (V. 396-V. 370).

• *La défaite spartiate.* – Pendant le même temps, depuis sa nomination à la tête de la flotte royale (ci-dessus § 4), Conon avait parfait ses préparatifs et commencé l'offensive. Après avoir obtenu des fonds de Tithraustès et du Grand Roi, son premier succès (396) fut d'inciter une partie des Rhodiens à se soulever contre les Spartiates et à accueillir sa flotte (Diodore XIV, 79.5-6) : succès de grande ampleur, en raison de l'importance commerciale et stratégique de l'île. De concert avec Pharnabaze, Conon conduisit la flotte dans la Chersonèse cnidienne pour affronter la flotte lacédémonienne embossée à Cnide. La bataille qui s'y déroula fut une victoire éclatante pour ses escadres (Diodore XIV, 83.4-7 ; Xénophon *Hell.* IV, 3.11-12). Les vainqueurs en tirèrent immédiatement profit pour chasser les garnisons lacédémoniennes aussi bien des îles (Kos, Nisyros, Téos, Mytilène, Chios) que de la côte (Éphèse, Érythrées ; Diodore XIV, 84.3) :

Pharnabaze et Conon firent le tour des îles et visitèrent les cités côtières ; ils en chassèrent les harmostes lacédémoniens et donnèrent aux cités la double assurance qu'ils ne fortifieraient pas leurs citadelles et qu'ils respecteraient leur autonomie. À ces nouvelles, les villes décernent des éloges à Pharnabaze et lui envoyaient de bon cœur des présents d'hospitalité (*Hell.* IV, 8.1-2).

Seul Derkyllidas fut en mesure de résister à l'offensive de Pharnabaze revenu dans son gouvernement (IV, 8.6). Au printemps suivant (393), la flotte de Conon et de Pharnabaze reprit la mer. L'objectif du Perse était de se venger de Sparte : libérant au passage les Cyclades (Diodore 84.5), sa flotte s'empara de Cythère, « puis Pharnabaze débarqua à l'isthme de Corinthe, exhorta les alliés [contre Sparte] à combattre de bon cœur et à se montrer des hommes dignes de la confiance du roi, leur laissa tout l'argent qu'il avait » (IV, 8.8) : le Perse fut peut-être même salué à Athènes par un décret honorifique (cf. Tod

n° 199). C'était la première fois depuis 480 qu'une flotte achéménide venait ainsi soutenir des « médissants » ! Le triomphe perse semblait éclatant.

• *Les Perses entre Athéniens et Lacédémoniens.* – Il était en vérité fragile et incertain. Car les Perses, *volentes nolentes*, allaient de nouveau être pris entre la volonté de Sparte de maintenir sa domination et celle d'Athènes de rétablir la sienne. La victoire de Cnide et celles qui suivirent étaient également le fait de Conon qui, depuis 405, ne songeait qu'à restaurer la gloire de sa patrie. Sur ses instances, Pharnabaze accepta de lui laisser une partie de sa flotte et de l'argent qu'utilisa aussitôt Conon pour relever les murs d'Athènes et du Pirée détruits par les Spartiates en 404 (*Hell.* IV, 8.9-10). Les Lacédémoniens ne manquèrent pas d'utiliser cette nouvelle opportunité de renverser les alliances et de tenter de conclure un accord avec Artaxerxès contre Athènes. Jouant, comme ils savaient le faire, des dissensions entre chefs perses, ils envoyèrent Antalkidas à Sardes auprès de Tiribaze, qui entre-temps avait été nommé par le roi chef des troupes royales en Asie Mineure (Diodore XIV, 85.4).

Antalkidas arriva, suivi par des ambassadeurs venus d'Athènes mais également des cités qui combattaient à ses côtés contre Sparte. Chacune des délégations s'exprima devant Tiribaze, dont elles faisaient leur arbitre. Antalkidas proposait la paix, « et une paix telle que le roi pouvait la désirer depuis longtemps ; pour les villes grecques d'Asie Mineure, les Lacédémoniens ne veulent pas les disputer au roi, il leur suffit que toutes les îles et les autres cités aient l'autonomie » (*Hell.* IV, 8.14). Comme le montrent les discours tenus par les autres députés, les offres spartiates englobaient les problèmes des cités d'Europe. Les Athéniens s'y opposèrent avec force, jugeant, avec raison, qu'une telle paix leur interdirait de mener à bien leurs plans ambitieux.

À cette date, les dirigeants perses ne nourrissent pas tous les mêmes conceptions stratégiques. Tiribaze fit venir Conon à Sardes et le jeta en prison (Diodore XIV, 85.4). En secret, il donna de l'argent aux Lacédémoniens, car il ne pouvait prendre une telle décision sans en référer au roi (IV, 8.16). Manifestement, Tiribaze ne sut pas convaincre Artaxerxès, qui envoya à Sardes Strouthas, « partisan résolu des Athéniens », et dont l'hostilité antispartiate grandit certainement lorsque, peu après, le Lacédémonien Diphridas s'empara de son gendre Tigrane, qu'il relâcha contre rançon (IV, 8.21) ! Les années suivantes virent se multiplier les combats entre Athéniens et Lacédémoniens en Asie Mineure, que les Perses paraissent bien en peine d'arbitrer. Les Lacédémoniens réinstallent des harmostes (IV, 8.29).

Mais la réalité est sans doute plus complexe que ne l'indique Xénophon, dont le récit est tout entier consacré aux hostilités athéno-spartiates. On apprend en effet, par une inscription que l'on a déjà présentée (chapitre XII, 5), que dans ces années, Strouthas (Stroussès) arbitre un conflit territorial entre Milet et Myous, qu'il soumet aux juges venus de douze villes d'Ionie (Tod n° 113), signe qu'à cette date Sardes peut imposer son arbitrage aux cités de la côte ionienne dans la lignée des décisions prises un siècle plus tôt par Artaphernès. C'est très probablement dans ces années également (entre 395 et 391) qu'intervint une modification administrative d'importance : jusque-là rattachée à Sardes, la Carie fut érigée en satrapie autonome, confiée à Hékatomnos, héritier d'un pouvoir dynastique centré sur Mylasa, capitale du *koinon* des Cariens. Il est possible que, ce faisant, Artaxerxès cherchait à rendre la guerre plus efficace contre Sparte.

• *De Chypre à l'Égypte*. – Vues de Suse ou de Babylone, les affaires ne sont pas réductibles aux ambitions contradictoires d'Athènes et de Sparte sur le littoral d'Asie Mineure. Le Grand Roi était surtout préoccupé par les événements qui se déroulaient alors en Égypte et à Chypre. C'est en effet dans le contexte des années 391-390 que Diodore fait état des craintes du Grand Roi, alerté par d'autres rois chypriotes (Amathonte, Soloi et Kition). Ceux-ci résistaient désespérément aux assauts des forces d'Évagoras et demandaient l'aide perse :

Ils accusaient Évagoras d'avoir exécuté le roi Agyris, un allié des Perses, et ils promettaient d'aider le roi à mettre l'île sous sa domination. Le roi décida d'accepter cette alliance (*symmakhein*) : d'une part, il ne désirait pas voir Évagoras étendre encore sa puissance ; d'autre part, il jugeait que la situation stratégique de l'île et sa grande puissance navale lui permettraient d'assurer la défense de l'Asie. Il renvoya donc les ambassadeurs et, quant à lui, il envoya des lettres aux cités littorales et aux satrapes qui les commandaient, avec ordre de construire des trières et de préparer en toute hâte tout ce qu'il convenait pour rendre la flotte opératoire (XIV, 98.3).

Depuis son arrivée au pouvoir (chapitre XIV, 8), Évagoras de Salamine avait méthodiquement poursuivi son plan : étendre son pouvoir sur les autres cités de l'île. Pour autant, depuis 398, il avait collaboré avec Artaxerxès II dans la lutte contre les forces lacédémoniennes. Mais la disparition de fait de la menace spartiate sur les côtes égéennes après la bataille de Cnide modifiait singulièrement la situation. Le texte de Diodore est fort clair : la rupture n'est pas venue d'Évagoras (qui n'y avait alors aucun intérêt), elle a été décidée à froid par Artaxerxès. C'est également ce que laisse entendre Isocrate (*Évag.* 67-68). Au moment où il reprenait le contrôle de l'Asie Mineure, le Grand Roi voulait à tout prix éviter de voir se constituer sur son flanc une puissance économique et militaire qui risquait de réduire à néant la stratégie maritime qu'il développait avec constance depuis Kounaxa : le contrôle de l'île supposait que le pouvoir y fût éclaté entre plusieurs roitelets concurrents qui, on venait de le voir, se dénonçaient l'un l'autre auprès du pouvoir central.

Une inscription phénicienne récemment publiée apporte quelques éclaircissements sur ces premiers combats à Chypre. Datée de l'an 1 du roi de Kition, Milkyatôn (fils de Baalrôm), l'inscription commémore l'érection d'un trophée à la suite d'une victoire remportée par le roi « et tout le peuple de Kition » sur « nos ennemis et leurs auxiliaires paphiens ». Il ne fait guère de doute que le terme générique d'« ennemis » désigne Évagoras et ses alliés – parmi lesquels seuls les Paphiens sont nommément cités. Nous avons donc là un écho direct des luttes ouvertes entre Kition et ses alliés (Amathonte, Soloi) d'une part, Salamine et ses alliés de l'autre. Il est tout à fait notable que c'est à l'issue de cette victoire que Milkyatôn prit le titre royal (392 ?), fondant ainsi une dynastie que l'on peut suivre jusqu'en 312. À la différence d'une inscription plus ancienne d'Idalion – qui remonte à une date comprise entre 470 et 440 – les « Mèdes » ne sont pas nommés. Mais on ne peut douter que le nouveau maître de Kition avait reçu l'aide et l'appui d'Artaxerxès, comme l'affirme Diodore (XIV, 98.3). Il est probable cependant que ce succès date d'une période antérieure à l'intervention directe des forces perses : ce n'est que plusieurs années plus tard que les Perses remportent une victoire navale près de Kition (cf. XV, 3.4-5). De toute façon, un monument dynastique tel que celui-ci se devait de mettre d'abord en exergue la collaboration étroite entre le nouveau roi et « tout le peuple de Kition ». Au surplus, inscrites dans le cadre des rapports perso-chypriotes, les luttes contre Évagoras de Salamine appartiennent aussi (d'abord ?) à l'histoire chypriote sur la longue durée – histoire qui n'est pas réductible aux aléas de la domination du Grand Roi.

Un élément essentiel a certainement joué dans la politique perse : c'est que, sans la reprise en main de Chypre, toute expédition contre la vallée du Nil était vouée à l'échec. Or, la reconquête de l'Égypte était pour Artaxerxès la priorité des priorités. Alors que les premières négociations s'ouvraient entre les Grecs et Tithraustès, le pouvoir venait de changer de mains en Égypte. En 394-393 (ou 392-391), Néphéritès disparaît au milieu de convulsions dynastiques. Deux dynastes se proclament conjointement pharaon : Mouthis, fils de Néphéritès, et Psammouthis. Le débat fut réglé peu après par un troisième personnage, Hakôris (peut-être un parent de Néphéritès), qui prend le pouvoir au début de 392 (ou 392-391). Sa titulature et l'ampleur de ses constructions témoignent de sa volonté de se relier à la glorieuse tradition de l'époque saïte et de poursuivre avec acharnement la lutte contre les Perses dont il savait qu'ils n'avaient pas renoncé à la reconquête. C'est au règne de ce souverain (qu'il dénomme Pakôrios) que Théopompe consacrait le douzième livre (perdu) de ses *Histoires*, où « l'on trouvait le récit des faits et gestes des Grecs et des Barbares jusqu'à son temps » (*FGrH* 115 F103).

• *Les premières opérations (391-387/386)*. – Il est tout à fait notable qu'en 391-390 le Grand Roi entend agir très rapidement (XIV, 98.3 : *kata spoudên*). Il veut probablement empêcher Évagoras de recevoir des secours de l'extérieur. Théopompe ne manquait pas de parler de l'alliance entre Hakôris et Évagoras. Il est possible que Évagoras lui ait alors envoyé des ambassadeurs, comme il en avait envoyé à Athènes (Lysias XIX, 21-23), mais il paraît peu probable que le pharaon ait alors été en mesure de lui envoyer des renforts. En revanche, le déclenchement des opérations chypriotes ne pouvait que favoriser Hakôris, qui disposait ainsi de temps pour affermir son pouvoir et préparer son pays à une inéluctable offensive perse.

Il est possible, comme le laisse entendre Isocrate (*Panég.* 161), que Tyr s'est rangée du côté d'Évagoras, puisque, quelques années plus tard, des navires tyriens combattent à ses côtés (Diodore XV, 2.4) : mais le ralliement de Tyr est peut-être postérieur de quelques années au déclenchement des hostilités. Évagoras reçut également une aide d'Athènes : en 390-389, celle-ci envoya dix navires qui furent arraisonnés par un navarque lacédémonien (Xénophon, *Hell.* IV, 8.24 ; Lysias XIX, 21 *sqq.*, 43). Quelque temps tard (388-387), Athènes envoya un nouveau renfort à Évagoras, 10 trières et 800 peltastes commandés par Chabrias (V, 1.10), mais nous ne savons rien du résultat (probablement nul). À peu près à la même date (388), l'Athénien Thrasybule évolue avec une escadre sur le littoral méridional de l'Asie Mineure, jusqu'à Aspendos, aux bouches de l'Eurymédon, où il tente de lever des taxes sur les habitants qui, excédés des exactions de la soldatesque, tuèrent le général athénien dans sa tente (IV, 8.30 ; Diodore XIV, 99.4). Ces opérations ponctuelles s'insèrent manifestement plus dans l'histoire du conflit athéno-spartiate que dans celle des affaires de Chypre. Au reste, Xénophon ne manque pas de souligner l'étrange conduite des Spartiates et des Athéniens, à propos des navires envoyés par Athènes à Chypre en 390-389 : « Singulière contradiction en cette affaire : les Athéniens, amis du roi, envoyaient des renforts à leur allié Évagoras qui faisait la guerre au roi ; Teleutias, quand les Lacédémoniens étaient en guerre avec le roi, détruisait une flotte qui allait combattre contre lui » (*Hell.* IV, 8.24) ! Bref, en 391-390, Évagoras ne pouvait guère compter sur des alliés extérieurs.

Les troupes perses furent confiées à deux commandants : le Perse Autophradatès (armée de terre) et Hékatomnos, « dynaste de Carie » (à titre de navarque ; Diodore XIV, 98.4 ; Théopompe *FGrH* 115, F103). Sur cette première campagne, nous ne savons pratiquement

rien. Selon Isocrate, les résultats ne furent pas à la mesure des énormes sacrifices financiers consentis par le Grand Roi, puisque, durant la guerre, Évagoras « enleva Tyr et détacha la Cilicie du Grand Roi » (*Évag.* 60-62). Mais que valent les propos du polémiste athénien, si ce n'est que, peut-être, l'un des résultats fut la mainmise du roi de Salamine sur Tyr ? Relevons simplement que tous les auteurs anciens, en particulier Diodore, impliquent qu'entre 390 et 387-386 environ, le Grand Roi et ses généraux ont surtout utilisé le temps à parfaire leurs préparatifs. Une flotte fut réunie en Asie Mineure, à Phocée et à Kymè, et des troupes rassemblées en Cilicie, où l'ensemble de l'armée se concentra avant de passer à Chypre (XV, 2.1-2). La suite et la logique de la présentation de Diodore impliquent que, pendant ce temps, Évagoras se renforça lui aussi grâce à l'aide qu'il trouva chez ses voisins (2.3-4).

• *La paix du Roi (386)*. – Entre-temps, Antalkidas, qui avait accompagné Tiribaze près du roi, avait obtenu de celui-ci « son alliance, pour le cas où les Athéniens avec leurs alliés refuseraient la paix qu'il proposerait lui-même » (V, 1.25). Épuisées par les guerres continues, la plupart des cités grecques aspiraient à la paix : « Si bien que, quand Tiribaze eut fait savoir que ceux qui voulaient entendre énoncer les conditions de la paix que leur faisait le roi devaient se présenter, tous se hâtèrent d'arriver. Une fois qu'ils furent rassemblés, après avoir montré le sceau royal », Tiribaze donna lecture du document écrit :

Le roi Artaxerxès estime juste que les villes d'Asie lui appartiennent (*heautou einai*), et aussi, parmi les îles, Clazomènes et Chypre, et que, en revanche, on laisse aux autres villes grecques, grandes et petites, leur autonomie, excepté Lemnos, Imbros et Skyros qui, comme par le passé, appartiendront aux Athéniens. Ceux qui ne consentiront pas à ces conditions de paix, je leur ferai personnellement la guerre avec l'aide de ceux qui les accepteront, sur terre, sur mer, avec ma flotte et mon trésor » (V, 1.30-31).

À l'exception des Thébains, tous les participants « s'engagèrent à rester fidèles à la paix dont le roi leur avait envoyé les conditions, alors on licencia les armées de terre, on licencia les équipages des flottes » (V, 1.35).

D'un point de vue grec, la paix (dite aussi paix d'Antalkidas) signifiait certainement un triomphe pour Sparte, qui put tout aussitôt proclamer caduques les ligues créées autour d'Athènes ou de Thèbes, car contraires à la clause garantissant l'autonomie des cités. Du point de vue perse, la victoire était non moins totale. La paix venait mettre un terme à une période ouverte par la création de la Ligue de Délos en 478-477 : les cités d'Asie rentraient pleinement dans le giron achéménide, et les cités d'Europe s'engageaient à ne plus tenter de les en faire sortir. Si souvent pillés et menacés depuis 478-477, les territoires du roi restaient désormais à l'abri. En quelque sorte, Artaxerxès II avait réussi à mener jusqu'à son terme le programme qu'Alcibiade avait suggéré à Tissapherne près de quarante ans auparavant : user les Grecs les uns contre les autres (Thucydide VIII, 46.1-4). Cette victoire, le Grand Roi ne la devait pas seulement à l'épuisement interne des cités grecques ni à la distribution d'archers (sicles et dariques), il la devait d'abord à la fermeté et à la constance de sa politique et de son action.

• *Un embrasement généralisé ?* – On comprend assez aisément pourquoi les hostilités ouvertes à la fin des années 390 ont pu reprendre de plus belle après 387. Selon Justin (VI, 6.2), si Artaxerxès, vers 387, était si désireux d'imposer la paix, « c'est qu'occupé par la guerre qu'il faisait aux Égyptiens pour avoir envoyé des secours aux Lacédémoniens

contre ses satrapes, il craignait que ses armées ne fussent retenues en Grèce ». Même si Justin est surtout soucieux d'illustrer là le cynisme du roi, la pensée qu'il lui prête ne saurait surprendre : elle n'est pas sans faire songer à une décision comparable prise par Artaxerxès I^{er} dans les années 460 (Thucydide I, 109.2 ; Diodore XI, 74.5). De son côté, Diodore rapporte que la paix qu'il venait d'imposer aux Grecs permit au roi d'avoir les mains libres et « de préparer ses forces armées pour la guerre contre Chypre. Car Évagoras avait pris possession de presque toute l'île, en raison du fait qu'Artaxerxès était occupé par la guerre contre les Grecs » (XIV, 110.5). Du reste, Théopompe précisait que les combats à Chypre furent menés avec plus de vigueur encore après la paix de 386 (*FGrH* 115 F103). Le texte lu aux délégués grecs mentionnait d'ailleurs explicitement que Chypre faisait partie des territoires du roi (*Hell.* V, 1.31).

Les auteurs anciens sont unanimes à souligner qu'Artaxerxès se trouvait alors aux prises avec de multiples rébellions, qu'ils caractérisent non seulement comme concomitantes mais comme coordonnées. Selon Diodore, Évagoras disposait d'un réseau d'alliance très étendu : le roi d'Égypte, Hakôris, lui envoya des troupes importantes, et, secrètement, Hékatomnos de Carie lui fit parvenir de grosses sommes d'argent pour la levée de mercenaires ; Évagoras disposait également de Tyr et de « quelques autres villes », qui lui fournirent des vaisseaux ; à lire Diodore, c'est tout le Levant qui est entré en sécession, puisque Évagoras reçoit de l'aide également « d'autres ennemis déclarés ou secrets des Perses », parmi lesquels « le roi des Arabes et quelques autres qui, se défiant du roi des Perses, lui envoyèrent un grand nombre de soldats » (XV, 2.3-4). On retrouve une présentation analogue chez Théopompe : il rapportait « comment Hakôris l'Égyptien fit alliance avec les Pisidiens » (*FGrH* 115 F103). Dans le *Panégryrique* (380), Isocrate dresse un tableau catastrophique des positions perses au Levant :

L'Égypte et Chypre ne se sont-elles pas révoltées contre le Grand Roi, la Phénicie et la Syrie dévastées par la guerre, Tyr, l'objet de son orgueil, occupée par ses ennemis ? Des villes de Cilicie, la plupart sont aux mains de nos alliés et les autres sont faciles à conquérir. De la Lycie, jamais un Perse n'a été le maître. Hékatomnos, le gouverneur de Carie, est en réalité insoumis depuis longtemps et se déclarera quand nous le voudrons. De Cnide à Sinope, l'Asie est entourée de Grecs que nous n'avons pas à persuader, mais seulement à laisser libres de combattre (§§161-162).

Chronologiquement assez imprécise, la présentation d'Isocrate ne doit certes pas être prise au pied de la lettre : son propos est de convaincre les Grecs de lancer une offensive en Asie Mineure. À cette fin, il vient de tenter de leur démontrer l'extrême faiblesse militaire des Perses, illustrée en particulier par leurs défaites en Égypte ainsi que par les exploits des mercenaires de Cyrus et des troupes d'Agésilas (§§138-159).

L'existence de troubles dans cette période est bien illustrée par la biographie de Datamès que l'on doit à Cornelius Nepos. Fils de Camisarès, « qui gouvernait la portion de la Cilicie qui touchait à la Cappadoce et qu'habitent les Syriens blancs » (§1.1), Datamès, qui faisait partie des gardes du palais royal, montra pour la première fois sa valeur militaire « dans la guerre que le Grand Roi soutint contre les Cadusiens », au cours de laquelle disparut son père (§1.2). Cette guerre cadusienne est également citée par Diodore, dans le contexte de la guerre de Chypre et elle s'est donc déroulée vers 385-384 (Diodore XV, 8.5 ; 10.1). Plutarque (*Art.* 24) fait allusion apparemment à une seconde guerre cadusienne, qu'il situe au moment de la seconde expédition d'Égypte, en 374 (*Art.* 24.1 ; cf. Trogue-Pompée, *Prol.* X). Puis Nepos précise qu'alors son héros démontra de nouveau sa

bravoure, « quand Autophradates, sur l'ordre du Grand Roi, entreprit une guerre contre les peuples qui s'étaient révoltés » (§2.1). Sur l'identité de ces peuples, Nepos ne dit rien. On sait en revanche qu'à une date postérieure à 387 Datamès mena une autre expédition, cette fois contre Thuys, dynaste de Paphlagonie, « dont le Grand Roi n'obtenait aucune obéissance » (§2.2).

Si l'existence de troubles est avérée, rien n'autorise cependant à les inclure dans un vaste front commun noué à l'instigation d'Hakôris et/ou d'Évagoras. Il convient de souligner en effet que les auteurs grecs sont friands de ce type de catalogues, comme l'illustre en particulier le tableau dressé par Diodore (XV, 90.2-4) des révoltes qui se déclenchèrent contre Artaxerxès une vingtaine d'années plus tard (ci-dessous § 7). À l'évidence, les campagnes d'Artaxerxès dans le Zagros sont une affaire locale qui s'insère dans la longue durée des affaires cadusiennes (chapitre xvi, 18). Et, si l'alliance d'Hakôris avec les Grecs et avec Évagoras est indéniable, il paraît tout à fait étrange que le pharaon se soit préoccupé d'agir en commun avec les Pisidiens, comme l'affirme Théopompe : cette mention allusive dénote tout au plus qu'à cette date les Pisidiens (certains d'entre eux au moins) s'opposent aux forces royales – ce qui est une constante de toute l'histoire achéménide. De même, l'exemple de Thuys n'est pas isolé : les dynastes paphlagoniens se sont fréquemment opposés à l'autorité perse, comme le montre l'exemple tout récent d'Agésilas et de Spithridatès. D'autres informations données par les auteurs anciens sont sujettes à caution. Rien n'indique par exemple que la Cilicie ait jamais été globalement menacée, si l'on met à part le raid malheureux de Thrasybule dans les environs d'Aspendos de Pamphylie (*Hell.* IV, 830; Diodore XIV, 99.4); il est clair qu'à cette date, la Cilicie, comme auparavant, est utilisée par les Perses en tant que base militaire (Diodore XV, 3.3), ainsi que l'indiquent également les monnaies frappées à cette occasion par Tiribaze dans plusieurs cités ciliciennes (Tarse, Issos, Soloi, Mallos); au surplus, la paix de 386 interdit aux Grecs d'y intervenir. Il faut rappeler également que la Cilicie comprend elle-même des sous-régions individualisées (chapitre xvi, 6). On rappellera par exemple que Datamès a été chargé par Artaxerxès de soumettre Aspis « qui était maître de la Cataonie et qui ne se contentait pas de méconnaître l'autorité du Grand Roi, mais de plus inquiétait les pays qui joignaient la Perse, et, si quelque tribut était apporté au Grand Roi, s'en emparait » (Nepos *Dat.* 4.1-2). Il s'agit là encore d'un trouble mineur et localisé, que l'on est tenté de rapprocher de l'objectif faussement attribué par Cyrus à son expédition en 401 pour tromper ses mercenaires : « Châtier les tyrans ciliciens qui s'étaient insurgés contre l'autorité du roi » (Diodore XIV, 19.3). Au reste, il est tout à fait notable que, venant de Syrie, Datamès débarqua en Cilicie avant que de marcher contre Aspis (*Dat.* 4.4). Enfin, le cas du satrape carien Hékatomnos reste lui aussi incertain. Lors de la première offensive en 393-392, il avait été chargé des opérations militaires (Diodore XIV, 98.4), de concert avec Autophradates selon Théopompe (*FGrH* 112, F103). Diodore le range en 387 parmi les alliés secrets d'Évagoras, auquel il envoya de grosses sommes d'argent en vue de l'enrôlement de mercenaires (XV, 2.3), et Isocrate, dans le *Panégryrique* (§162), estime « qu'il a depuis longtemps fait sécession »; mais les preuves formelles de sa rébellion manquent singulièrement.

Même si la tâche est ardue, il est donc nécessaire de bien distinguer ces troubles purement locaux des réseaux d'alliances proprement dits (Hakôris/Évagoras, Évagoras/Tyr). Parmi ces derniers, on inclura également celui que Diodore désigne comme le « roi des Arabes » (XV, 32.4) et qu'il nomme déjà dans un contexte analogue en 411-410 (XIII, 46.4) : peut-être s'agit-il du chef de tribu dont les territoires jouxtent la route entre Gaza

et l'Égypte. Mais rien ne permet d'affirmer avec certitude que le mouvement a gagné toute la Syrie-Palestine ni toute la Phénicie : la menée d'une expédition contre l'Égypte, vers 385-384 (ci-dessous), suppose même au contraire que les Perses aient pu lever des navires en Phénicie et qu'ils aient disposé des bases logistiques traditionnelles (Sidon, Akè, Gaza). Il n'en reste pas moins que la situation d'Artaxerxès II à cette date était difficile et pleine de dangers potentiels, car il lui fallait mener à la fois des expéditions localisées et rassembler des forces considérables pour venir à bout d'Évagoras et d'Hakôris.

• *L'offensive contre Évagoras (387/386-383/381).* – Après de longs préparatifs, des forces terrestres et navales furent confiées à Orontès et à Tiribaze, chargés de réduire Évagoras. L'ampleur des préparatifs réalisés dans l'un et l'autre camps (Diodore XV, 2) indique que l'on estimait que l'affrontement serait décisif. Dans l'île, les forces navales perses remportèrent une victoire à Kition, puis l'armée vint mettre le siège devant Salamine (Diodore XV, 3.4-6; 4.1). C'est alors qu'Évagoras alla trouver Hakôris en Égypte « et le pressa de continuer la guerre avec énergie et de ne pas oublier que la lutte contre les Perses les concernait tous les deux » (XV, 4.3). De cette entrevue, il ne rapporta que de belles paroles et une somme d'argent jugée insuffisante (XV, 8.1) : fort de sa victoire sur les troupes perses (ou même encore en train de les combattre), le pharaon jugea manifestement que le front chypriote était second.

À l'issue de longues tractations, la paix fut imposée par le Grand Roi aux conditions suivantes : « Évagoras serait roi de Salamine, paierait chaque année le tribut fixé et obéirait au Grand Roi » (XV, 9.2; vers 383-381). Diodore présente comme un succès d'Évagoras le fait d'avoir été reconnu roi de Salamine (XV, 8.2-3; 9.2). En réalité, au plan politique et stratégique, Évagoras a dû reculer sur toute la ligne, puisque les clauses de sa reddition lui interdisaient à l'avenir de reprendre son offensive contre les autres rois chypriotes qui seraient désormais les meilleurs alliés du Grand Roi dans l'île; comme ceux-ci, Évagoras devrait désormais obéir en tout aux autorités achéménides, et verser tribut et contingents navals. En somme, on en était revenu à la situation qui prévalait dans l'île une vingtaine d'années plus tôt, avant qu'Évagoras ne commence d'étendre sa domination sur d'autres royaumes de l'île. Jointe aux résultats nés de la paix de 386, la victoire de Chypre fut cruciale pour le pouvoir achéménide, en raison de l'importance stratégique centrale de l'île de Chypre dans le dispositif perse en Égée orientale. Il ne fait guère de doute qu'elle permit également de reprendre en main les cités phéniciennes qui avaient suivi Évagoras, et tout particulièrement Tyr.

• *Les échecs égyptiens.* – Mais, dans le même temps, le Grand Roi connaissait un échec dans ce qui était son principal objectif : reconquérir l'Égypte. Dans son *Panégryrique*, Isocrate (notre seule source, hélas !) fait en effet une allusion à une opération menée contre l'Égypte dans les années 380 :

« Tout d'abord, quand l'Égypte a fait sécession, qu'est-ce que le Grand Roi a obtenu sur ceux qui l'habitaient ? N'a-t-il pas envoyé à cette guerre les plus célèbres des Perses, Abrokomas, Tithraustès et Pharnabaze ? Et ceux-ci, après un séjour de trois ans, n'ont-ils pas fini par faire une retraite si honteuse que les révoltés ne se contentent plus de l'indépendance, mais cherchent désormais à commander à leurs voisins (*Panég.* 140) ? »

La date de cette expédition infructueuse est incertaine : il semble cependant qu'elle fut menée dans le même temps que les troupes perses opéraient contre Chypre. Toujours est-il

qu'il s'agissait là d'un revers de taille. Une Égypte indépendante faisait en effet courir un risque permanent à la domination perse sur les pays d'Ebir Nāri. Elle constituait également un allié naturel pour tous ceux qui voulaient combattre les Perses, y compris pour des subordonnés du Grand Roi. C'est ainsi qu'à la fin des années 380 Glous, le gendre de Tiribaze, décida de se rebeller contre le roi, car il craignait d'être enveloppé dans les accusations qui pesaient sur son beau-père. Commandant de la flotte de Chypre (Diodore XV, 3.1), il avait joué un rôle décisif lors de la bataille de Kition contre Évagoras (XV, 3.6). Disposant en abondance d'argent et de soldats, il conclut une alliance avec Hakôris et avec les Lacédémoniens (XV, 9.3-5), avant de mourir assassiné (XV, 18.1). Il est vrai que son cas est particulier, puisqu'il était fils du Caro-Memphite Tamos, l'ancien navarque de Cyrus, qui était venu se réfugier auprès de Psammétique en 400. Il est notable également de constater que, selon Diodore (XV, 18.1), les projets de Glous furent repris par un certain Tachôs, dont le nom trahit une origine égyptienne, et qui fonda une cité dans un territoire situé aux confins de Kymè et de Clazomènes (18.2-4). Il semblerait donc qu'avec l'aide des pharaons Glous puis Tachôs tentèrent de constituer en Asie Mineure une sorte de « dynastie », précisément située tout près de Kymè, très importante base navale perse en Asie Mineure.

Le danger était d'autant plus grave qu'apparemment Hakôris continuait ses préparatifs, rassemblant un grand nombre de mercenaires grecs, recrutant même l'Athénien Chabrias qui s'engagea à titre privé car, à cette date, Athènes ne se souciait guère d'engager des hostilités avec Artaxerxès ; selon Diodore, le pharaon rassemblait ses troupes « en vue de l'expédition (*pros tēn strateian*)... Il se préparait avec ardeur à la guerre avec la Perse » (XV, 29.1-2). L'expression indique-t-elle qu'Hakôris avait décidé de prendre l'offensive ? On ne peut le dire avec certitude. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'Artaxerxès n'avait pas renoncé à son projet de reconquête de la vallée du Nil, d'autant que désormais l'Égypte ne pouvait plus compter sur des alliés extérieurs.

Pharnabaze, chargé de marcher contre l'Égypte, établit sa base logistique à Akè en Palestine, y rassemblant une flotte imposante, tant il était avéré qu'aucune expédition contre l'Égypte ne pouvait se faire sans le soutien d'une flotte, tant pour le ravitaillement des troupes que pour enlever les défenses du Delta. Les navires avaient certainement été construits tant en Phénicie (cf. Polyen III, 9.63) qu'à Chypre ou en Cilicie, où le monnayage de Pharnabaze rend compte également de l'enrôlement de troupes. Au cours de ses préparatifs, Pharnabaze avait envoyé une ambassade à Athènes, exigeant le rappel de Chabrias d'Égypte et l'envoi d'Iphicrate à Akè – ce qui fut fait (XV, 29.4). C'est pour de telles raisons que, toujours selon Diodore (XV, 38.1), Artaxerxès, en 375, intervint directement pour faire cesser les hostilités qui déchiraient les cités grecques : « Il s'appropriait à faire la guerre au roi d'Égypte et désirait une forte armée de mercenaires. »

C'est en 373 que la force d'intervention perse s'ébranla. En Égypte, après une période confuse de guerres intestines à la mort d'Hakôris (été 380), Nektanébô s'était fait reconnaître pharaon, créant ainsi ce qu'il est convenu d'appeler la XXX^e dynastie, et reprenant aussitôt la stratégie d'Hakôris face à la menace perse. Les Égyptiens, qui attendaient l'offensive de Pharnabaze, avaient fortifié le Delta : « L'assurance de Nektanébô reposait principalement sur les défenses naturelles du pays (l'accès de l'Égypte est extrêmement difficile), et ensuite sur des ouvrages qui coupaient complètement toutes les voies de pénétration, tant sur terre que sur mer » (XV, 42.1). Sur chacune des bouches du Nil, les dirigeants égyptiens avaient fait élever des fortifications ; près de la bouche pélusiaque,

principale voie d'accès, des murs coupaient les voies navigables, et on avait lâché l'eau pour interdire l'utilisation des routes de terre : « Cela rendait très difficiles la pénétration des bateaux, l'approche de la cavalerie et la marche de l'infanterie. » Pharnabaze résolut donc d'attaquer par la bouche mendésienne, où ses troupes enlevèrent la fortification (42.3-5). Peu après, les Égyptiens reprirent pied sur le site : l'arrivée de la crue contraignit Pharnabaze à évacuer l'Égypte (48.1-4).

Selon Diodore (XV, 41.2), l'une des raisons de la défaite vient de la longueur des préparatifs perses (plusieurs années) : « Avec un pareil retard, Pharnabaze avait laissé beaucoup de temps à l'ennemi pour se préparer », et il explique ainsi l'attitude du chef perse : « C'est ce qui arrive d'ordinaire aux généraux perses ; ils n'ont pas l'entière responsabilité des opérations, ils en réfèrent au roi pour tout et attendent sa réponse sur chaque détail » (41.5). C'est là une remarque que présentent nombre d'auteurs grecs. Elle recèle à coup sûr une part de la vérité, dans la mesure où, d'une part, le rassemblement d'une aussi grande armée, la construction d'une flotte et l'entraînement des soldats étaient affaire de longue haleine, dans la mesure aussi où, traditionnellement, les généraux perses devaient en référer à la cour pour toute dépense qui dépassait le budget qui leur avait été alloué (e.g. Diodore XV, 4.2). Mais une telle explication est aussi de nature polémique, tant elle s'intègre naturellement dans les représentations dominantes grecques de l'incapacité militaire des Perses. Il est douteux que Pharnabaze soit resté inactif pendant toute cette période. Si la rébellion égyptienne s'était étendue vers la Palestine, il est probable que le chef perse a profité de sa présence dans la région pour y restaurer l'ordre achéménide, de manière à assurer ses arrières. Par ailleurs, la construction d'ouvrages de fortifications remonte à une période antérieure : on sait par exemple que Chabrias (qui a quitté l'Égypte au plus tard en 379), avait dirigé des travaux de terrassements près de Péluse et près du lac Maréotis (Strabon XVI, 2.33 ; XVII, 1.22). En réalité, les pharaons égyptiens se préparaient depuis de nombreuses années déjà, ce qui explique sans doute aussi l'échec précédent de Pharnabaze. En raison de l'infériorité de leurs forces, ils comptaient d'abord et avant tout interdire à la flotte et à l'armée perses l'entrée du Delta. C'est exactement la même stratégie qu'ils adoptèrent face à Artaxerxès III en 343, profitant là aussi de la longue durée des préparatifs perses (cf. Diodore XVI, 46.7).

Diodore fait également état de ce qu'il présente comme l'incompétence du haut commandement perse. Selon lui, Iphicrate, chef des mercenaires grecs de l'armée, avait suggéré une autre stratégie. Après la prise du fortin de la bouche mendésienne, il avait proposé de remonter le Nil et de s'emparer de Memphis alors dégarnie de troupes, se faisant fort de s'emparer de la ville avec ses troupes. Le refus opposé par Pharnabaze fut la cause, selon Diodore, de l'échec de l'expédition (XV, 43). Mais il est risqué d'accorder trop de crédibilité à un récit tout entier dévolu à chanter la gloire du stratège grec. On a surtout l'impression que Diodore, influencé par les sources qu'il a utilisées, entend surtout exprimer l'idée (si souvent développée par les auteurs du IV^e siècle) que les Perses sont incapables de gagner une bataille sans les conseils avisés des chefs grecs. Il reprend d'ailleurs la même explication, pour rendre compte de la défaite de Nektanébô II devant Artaxerxès III en 343 (XVI, 48.1-2). On y retrouve également le thème de la rivalité entre chefs perses et chefs grecs (XVI, 49.1-4 ; cf. 50.4-6 et XVII, 18.2-4).

Contrairement à ce que laisse entendre Diodore, Iphicrate n'est certainement pas l'égal de Pharnabaze : Iphicrate a été chargé de l'instruction des recrues (Nepos *Iph.* 2.4) et, sous l'autorité de Pharnabaze et d'autres chefs perses (Diodore XV, 43.2 ; Nepos, *Dat.* 3.5 :

Tithraustes et Datamès lui-même), il veille à la discipline des troupes grecques et à leurs manœuvres, secondé en cela par d'autres chefs de mercenaires (*Dat.* 5.6 : Mandroklès de Magnésie) ; en somme, la structure de l'armée de Pharnabaze est comparable à celle que dirigeait Cyrus le Jeune en 401, à ceci près qu'Iphicrate ne jouissait probablement pas auprès de Pharnabaze de la position de prestige que Cyrus avait reconnue à Cléarque. Le texte de Diodore semble indiquer simplement que, lors d'un conseil de guerre qui s'est tenu après la prise de la fortification ménéssienne, Iphicrate a été invité à donner son avis qui, apparemment, différerait de celui exprimé par Pharnabaze et ses lieutenants perses. Toujours selon Diodore, l'attitude de Pharnabaze (et des autres chefs perses) s'explique par la jalousie : il craignait qu'Iphicrate ne s'emparât de l'Égypte pour son propre compte (§48.2). Cette présentation ne convainc guère. Pharnabaze avait peut-être d'excellentes raisons stratégiques de refuser un tel plan, et d'abord sans doute la nécessité de se justifier ultérieurement devant le roi, d'où la réflexion qui lui est prêtée : il répondit à Iphicrate « que ses paroles dépendaient de lui, et ses actions du roi » (§41.2). Autrement dit, il préfère ne pas risquer de tout perdre dans un raid qui le couperait de ses bases arrière, car l'essentiel, à ses yeux, est de revenir vers le roi tout auréolé d'une victoire. Si l'on dépasse l'antagonisme personnel mis en scène de manière dramatique par Diodore, le plus simple est de considérer que le commandement perse a sous-estimé les capacités de résistance prolongée des défenses égyptiennes dans le Delta, ainsi que les difficultés logistiques liées au déploiement de forces aussi considérables dans un pays où l'ennemi d'abord, les éléments naturels (crue) ensuite, rendaient inopérante la voie d'accès privilégiée par le Nil.

Il paraît étrange que les armées de Pharnabaze aient quitté si vite l'Égypte, contrairement à ce qu'elles avaient fait dans les environs de 460, où plusieurs années de combat avaient été nécessaires pour réduire la sécession (chapitre XIV, 2). Il paraît clair qu'il ne s'agit pas d'une décision prise sous le coup de la panique : malgré ce que laisse entendre Diodore (XV, 43.4), personne ne peut croire que Pharnabaze ignorait le calendrier de la crue du Nil ! On peut supposer que le pouvoir central craignait que ses armées ne s'enlisent dans une interminable guerre de positions en Égypte. Il ne s'agissait cependant pas d'un abandon pur et simple. Bien au contraire, les armées perses firent retraite dans leurs bases palestiniennes, où elles préparèrent une nouvelle offensive. Mais il faut attendre la dernière année d'Artaxerxès II pour trouver la mention fugitive d'une nouvelle tentative, dans un contexte stratégique tout différent. Entre-temps, Perses et Égyptiens ont campé face à face sur le pied de guerre, sans que l'on puisse exclure que se soient produits des affrontements tus par les sources classiques. Quoi qu'il en soit, le fait demeure : les armées achéménides se sont montrées incapables de reprendre pied dans la vallée du Nil. C'était là un échec cuisant pour Artaxerxès, qui en caressait le projet depuis la victoire remportée sur son frère.

• *Artaxerxès et les Grecs.* – Un résultat tangible et essentiel avait néanmoins été obtenu : la victoire remportée à Chypre ; l'activité militaire des armées perses en Syrie-Palestine et la désunion des cités grecques d'Europe laissaient les pharaons seuls face à la puissance perse. Ni Sparte ni Athènes (malgré la présence de Chabrias près d'Hakôris) n'ont cherché depuis 386 à mener des opérations militaires dans les territoires royaux. Après la malheureuse campagne d'Égypte, Pharnabaze se permit même de faire parvenir un message aux Athéniens, pour mettre en cause les responsabilités d'Iphicrate et leur enjoindre de le condamner : les Athéniens n'agréèrent pas à la demande du satrape, mais ils lui envoyèrent néanmoins une réponse courtoise et respectueuse (Diodore XV, 43.6). Tout occupées

à régler le problème de l'hégémonie, Sparte, Athènes et Thèbes s'en tiennent scrupuleusement aux termes de la paix du Roi, même après qu'Athènes, en 378-377, eut formalisé la nouvelle alliance maritime qu'elle avait commencé de constituer dans les années 380. La paix de 386 fut réaffirmée à deux reprises, à l'initiative d'Artaxerxès : en 375 d'abord, en 371 ensuite. Cette année-là, un congrès se tint à Sparte sur la demande pressante des envoyés du Grand Roi ; l'un des ambassadeurs athéniens ne manqua pas de faire référence à la clause de l'autonomie de la paix de 386 à seule fin de mieux flétrir la conduite des Lacédémoniens (Xénophon, *Hell.* VI, 4.9). La paix commune de 371 incluait toutes les cités grecques, à l'exception de Thèbes (Diodore XV, 50.4) qui, quelques semaines plus tard, allait infliger à Sparte un revers mémorable à Leuctres (371). Artaxerxès II était devenu l'arbitre des Grecs.

VII. ARTAXERXÈS II, SES SATRAPES ET SES PEUPLES (C. 366-359/358)

• *Diodore et la « grande révolte » des satrapes : l'Empire en feu ?* – C'est dans ce contexte que Diodore expose ce qu'il est convenu de désigner sous le terme de « grande révolte des satrapes » (XV, 93.1). Il date les débuts des soulèvements de l'année 361. À le suivre, l'Empire était alors tout près de l'implosion et du désastre :

Cette année-là, les habitants des régions côtières de l'Asie se révoltèrent contre les Perses ; un certain nombre de satrapes et de stratèges se soulevèrent et entrèrent en guerre contre Artaxerxès. À la même époque, Tachôs, le roi d'Égypte, résolut, lui aussi, de faire la guerre aux Perses ; il équipa des navires et rassembla une armée de terre. Il recruta de nombreux mercenaires dans les cités grecques et persuada les Lacédémoniens eux-mêmes de s'allier à lui. Les Spartiates étaient en effet hostiles à Artaxerxès parce que le roi avait admis dans la paix commune les Messéniens comme les autres Grecs. Face à l'important front commun qui s'était constitué contre les Perses, le Grand Roi fit lui aussi des préparatifs de guerre. Il lui fallait faire la guerre, en même temps, au roi d'Égypte, aux cités grecques d'Asie, aux Lacédémoniens et à leurs alliés, aux satrapes et aux stratèges qui gouvernaient les districts côtiers : ces derniers avaient conclu un accord en vue d'une action commune (*koinopragia*). Parmi eux, les plus illustres étaient Ariobarzanès, le satrape de Phrygie, qui avait pris possession de ce royaume (*basileia*) à la mort de Mithridate ; Mausole, le dynaste de Carie, qui était maître de forteresses nombreuses et de villes considérables, dont le cœur et la métropole se trouvait être Halicarnasse, avec son importante acropole et le palais du roi de Carie ; Orontès le satrape de Mysie et Autophradatès, le satrape de Lydie. Parmi les peuples (*ethnē*), il y avait les Lyciens, les Pisidiens, les Pamphyliens et les Ciliciens, sans oublier les Syriens, les Phéniciens, et presque tous les peuples côtiers. Du fait de cette importante révolte, le roi perdit la moitié de ses revenus et le reste ne suffisait pas aux besoins de la guerre (XV, 90).

On le voit immédiatement : au plan documentaire, nous nous retrouvons ainsi devant une situation analogue à celle qu'imposait Isocrate dans les années 380 (*Panég.* 161-162). Le problème posé à l'historien est donc de même nature. *A priori*, la présentation de Diodore suscite les plus grandes réserves. La dernière phrase du catalogue en particulier illustre éloquentement les déformations induites d'une vision hellénocentrique, qui n'est pas sans rappeler une remarque de Polyclète reprise incidemment par Strabon (XV, 3.21) : personne ne peut croire que la rébellion (quelle que soit l'ampleur qu'on lui reconnaisse) ait asséché les réserves métalliques du Grand Roi et l'ait empêché de faire la guerre aux révoltés.

En dehors de cette grandiose fresque de Diodore, nous ne disposons pas d'une documentation continue ni globale, mis à part un résumé de l'ouvrage de Trogue-Pompée qui, après avoir traité d'une expédition d'Artaxerxès II contre les Cadusiens, expliquait comment le Grand Roi « poursuivit ses dignitaires (*purpurati*) qui avaient fait défection (*defectores*) en Asie, en premier lieu Datamès, satrape de [Paphlagonie], pays dont on expose l'origine, puis le satrape de l'Hellespont, Ariobarzanès, ensuite en Syrie le gouverneur de l'Arménie, Orontès, comment il les vainquit tous et mourut en laissant le trône à son fils Ochos » (*Prol.* X) – tous renseignements que, malheureusement absorbé par les affaires grecques (VI, 6-9), macédoniennes (VII) et gréco-macédoniennes (VIII-IX), Justin n'a pas jugé utile d'explicitier, ne reprenant le cours du règne d'Artaxerxès II que pour traiter de la succession royale (X, 3.1-2), avant d'en venir très rapidement à l'avènement de Darius III (X, 3.3-7). La méthode de travail de Justin ne dévalue pas la mention de Trogue-Pompée, mais celle-ci est malheureusement trop fugitive pour constituer la base d'une reconstruction historique.

Au premier rang des révoltés, Trogue-Pompée mettait Datamès, dont le rôle est tu par Diodore, du moins dans le catalogue des révoltés. Il le cite néanmoins, mais en paraissant lui assigner une activité personnelle face à la contre-attaque menée par Artabaze (XV, 91). On en apprend plus sur le personnage dans la biographie que lui a consacrée C. Nepos, qui date (à tort) sa révolte du retour de l'expédition contre Aspis de Cataonie (§5.1-6). La vie et l'œuvre de Datamès ont été également évoquées par Polyen (VII, 21.1-7 ; VII, 29.1-2 ; cf. VII, 28) et par le Pseudo-Aristote (*Écon.* II, 24a-b = Polyen VII, 21.1) pour illustrer le thème des ruses militaires et des stratagèmes financiers des satrapes et des généraux. On trouve encore chez Polyen quelques historiettes mettant en scène Orontès (VII, 14.2-4), Ariobarzanès (VII, 26) et Autophradatès (VII, 27.1-3). Il s'agit dans tous les cas de mentions anecdotiques qui présentent le défaut majeur de n'être pas situées précisément dans la chronologie. Quant à la biographie de Nepos, elle relève du genre de la *saga*, tout entière dévolue à chanter la gloire d'un héros poursuivi par l'ingratitude du roi et les trahisons de ses proches.

Des références aux satrapes et pays en révolte émaillent également quelques discours prononcés par des orateurs et hommes politiques athéniens, qui ont au moins le mérite de situer plus précisément la chronologie. En 354, adjurant ses concitoyens de consentir un effort financier, Démosthène laisse entendre qu'Athènes n'a rien à craindre du Grand Roi :

Quelques-uns craignent, il est vrai, qu'avec son or le Grand Roi recrute force mercenaires. À tort, selon moi. Car sans doute, s'il s'agit d'aller combattre soit contre l'Égypte, soit contre Orontès ou d'autres barbares, beaucoup de Grecs voudront bien s'enrôler à son service... Un Grec ira-t-il en Phrygie pour y être esclave ? (*Sym.* 31-32).

Dans un discours prononcé en 352, l'orateur combat un décret déposé par Aristocratès, qui proposait des mesures de protection à l'avantage du chef de mercenaires Charidémus. À cette occasion, Démosthène rappelle quelques actions récentes de Charidémus qui, écrit-il, a loué ses services à Mentôr et à Memnon, beau-frère d'Artabaze qui, lui-même, venait d'être capturé par Autophradatès ; par la suite, le *condottiere* obtint du satrape un sauf-conduit qui lui permit de passer en Chersonèse de Thrace (*C. Arist.* 154-159). L'année suivante (351-350), Démosthène prononça un vibrant plaidoyer en faveur de l'intervention d'Athènes auprès des démocrates rhodiens chassés de leur cité à l'initiative de Mausole. En cela, prétend l'orateur, il s'oppose à ceux qui, pourtant, « conseillent à la république de prêter secours aux Égyptiens contre le roi de Perse » (*Lib. Rhod.* § 5) ;

il rappelle que « quelques années plus tôt, les Athéniens ont envoyé Timothée porter secours à Ariobarzanès » (cf. également Isocrate, *Ech.* 111) :

Or, quand il vit qu'Ariobarzanès se révoltait ouvertement contre le roi de Perse et que Samos était gardée par Kyprothémis, à qui Tigrane, lieutenant (*hyparkhos*) du roi, en avait assuré la possession, Timothée, renonçant à secourir Ariobarzanès, vint mettre le siège devant Samos et par ce secours la délivra. Malgré cela, le roi ne vous a pas déclaré la guerre (*Lib. Rhod.* § 9-10).

Que tirer de ces courtes allusions ? Tout d'abord, on voit qu'elles étendent considérablement le temps des troubles. À son tour, cette chronologie (articulée chez Démosthène et chez Isocrate avec la durable sécession égyptienne) vient accentuer encore l'impression, prégnante chez Diodore, de désorganisation permanente et profonde du pouvoir central dans les provinces occidentales, comme y invitent également l'utilisation du terme *basi-leia* pour qualifier le pouvoir d'Ariobarzanès en Phrygie (Diodore XV, 90.3) et un rapprochement entre deux discours d'Isocrate, l'un daté de 380 (*Panég.* 161), l'autre de 347 (*Phil.* 100-101) : comme chez Diodore en 361, c'est tout le front méditerranéen qui semble être uni dans la rébellion pendant presque tout le IV^e siècle. Mais l'insistance des orateurs est suspecte, car leur objectif argumentaire est précisément de démontrer à leurs auditeurs (*ekklësia*) et correspondants (Philippe II) que le Grand Roi n'est qu'un tigre de papier. À cette fin, d'ailleurs, ils n'hésitent pas à se contredire à quelques paragraphes (Démosthène, *Sym.* 3-9 et 29-32), ou à quelques années d'intervalle : porté aux nues en 347 par opposition à celui de son successeur (*Phil.* 99-100), le règne d'Artaxerxès II avait été ridiculisé par le même Isocrate en 380 (*Panég.* 138-166). Et même si l'on fait abstraction du courant idéologique qui les porte, ces discours apportent fort peu de renseignements précis, en tout cas fort peu de renseignements que l'on puisse intégrer aisément dans une trame qui serait par ailleurs bien tracée. C'est que les mentions (chez Démosthène en particulier) ne sont qu'incidentes et accidentelles, offrant simplement quelques noms et quelques indications sur la manière dont les hommes politiques grecs envisageaient les éventuelles conséquences d'interventions ponctuelles de certains de leurs stratèges ou/et chefs de mercenaires dans les affaires intérieures de l'Empire achéménide.

C'est également de manière très indirecte que deux documents épigraphiques grecs évoquent des satrapes. L'un (trouvé à Argos et maintenant perdu) constitue la déclaration de plusieurs États grecs qui viennent de conclure une paix commune (*koinē eirēnē*) ; ils affirment qu'il n'existe pas d'état de guerre entre eux et le Grand Roi et que, si celui-ci ne médite rien contre eux, ils resteront en paix avec lui ; en revanche, si le roi ou quelqu'un venant de ses territoires (*ek tēs ekeincū khōras*) marche contre les Hellènes, ceux-ci organiseront en commun leur défense ; le début (tronqué) du texte porte (peut-être) mention d'un envoyé venu de la part des satrapes (*[para tōn satrapōn* ; Tod n° 145). Malheureusement marquée par de durables discussions sur l'établissement du texte lui-même et sur la chronologie, une inscription athénienne, par ailleurs, fait état de la concession d'honneurs (dont la citoyenneté) à Orontès, car celui-ci, après un échange d'ambassadeurs et à l'issue de négociations, a vendu du blé à des stratèges athéniens (IG II² 207). Ce décret nourrit la discussion sur les fonctions satrapiques d'Orontès en Mysie, mais le lien avec l'histoire de sa révolte est ténu, puisque rien n'indique que, ce faisant, Athènes manifeste une quelconque alliance militaire avec le Perse, ni que le fait de vendre du blé à la cité illustre hautement les tendances sécessionnistes du satrape. Quant au premier décret (dont l'authenticité a parfois été mise en doute), il indique d'abord que les cités grecques sont très anxieuses de démontrer leur attachement à la paix commune renouvelée sous l'égide

du Grand Roi; et surtout le début du document semble confirmer qu'à cette date il existait une *koinopragia* entre satrapes à laquelle fait directement référence Diodore dans son catalogue (XV, 90.3). Mais, la pierre étant brisée en haut, la datation du décret, les restaurations du texte (*para* ou *peri*?) et les interprétations subséquentes sont fondées elles-mêmes pour une large part sur le texte de Diodore: ce qui enlève bien du poids au dossier documentaire ainsi constitué!

Le bilan de l'examen préalable, on le voit, est fort peu encourageant: des sources classiques éparses et allusives qui ne s'intéressent pas de l'intérieur à l'histoire de l'Empire achéménide; un texte (Diodore) apparemment plus informatif, mais dont la construction et la typologie conduisent l'historien à beaucoup de suspicion; deux inscriptions grecques allusives, au texte et à la datation très incertains; et toujours pas de sources achéménides, mis à part un grand nombre de monnaies frappées par des stratèges et des satrapes, dont le caractère insurrectionnel reste le plus souvent à démontrer. Qui plus est, la chronologie des opérations ne peut jamais être restituée en toute certitude: or, que valent les propositions d'enchaînement des causalités si la succession des événements n'est pas établie? On comprend donc que les divergences restent grandes entre historiens sur le déroulement, l'ampleur et les objectifs de la révolte (ou plutôt: des révoltes).

En schématisant, on peut considérer que deux vues s'opposent, l'une maximaliste, l'autre minimaliste. La première tend à présenter les rébellions comme un vaste mouvement unifié qui avait bien pour objectif de mener des opérations générales contre le pouvoir d'Artaxerxès, voire de marcher contre la Babylonie pour le destituer. Outre Diodore, les tenants de cette thèse convoquent Trogue-Pompée (*Prol.* X) et Polyen (VII, 21.3). Le premier rapporte qu'Artaxerxès II vainquit Orontès en Syrie; le second que Datamès marcha au-delà de l'Euphrate, lors de la guerre qu'il menait contre le Grand Roi: si l'on postule que toutes ces offensives (et la rébellion égyptienne) sont liées organiquement les unes aux autres, on retient l'impression que le pouvoir d'Artaxerxès a été menacé sur ses bases mêmes. Depuis quelques années au contraire, des vues contraires ont été proposées, qui tendent à réduire (parfois de manière drastique) les différentes révoltes et rébellions à des affaires localisées qui n'ont pas réellement menacé le Grand Roi. Les uns et les autres se heurtent à des problèmes ardu de chronologie, pour ne rien dire de la subtilité des raisonnements fondés sur une documentation qui est non seulement disparate et anecdotique, mais qui, également, fait la part belle aux représentations grecques (la faiblesse quasi structurelle de la domination achéménide) et aux intérêts propres des États grecs (qui sont intervenus périphérieurement dans les combats d'Asie Mineure). Autant dire que l'exposé qui suit fait plus la liste de nos ignorances que le point de nos certitudes.

• *Les premières révoltes: Datamès.* — La carrière de Datamès illustre à merveille l'ampleur et la complexité des discussions d'ordre chronologique et historique. Rappelons d'abord que Diodore ne le cite pas parmi les satrapes et stratèges qui, selon lui, ont conclu un accord de coopération (XV, 90.3). Il traite de Datamès dans un chapitre séparé, en impliquant assez clairement que cette révolte se produisit pendant que les satrapes félons fourbissaient leurs armes (92.1), donc dans le courant des années 360. Le propos de Diodore n'est pas d'offrir un récit continu des événements, mais simplement de donner d'autres exemples des trahisons qui émaillèrent les révoltes (91.1-2). Il rapporte donc qu'un stratège royal, Artabaze, pénétra en Cappadoce, dont Datamès était le satrape: malgré la trahison de son beau-père Mithrobarzanès, Datamès est vainqueur (91.2-6). Sur la suite de la carrière de Datamès,

Diodore est malheureusement d'un laconisme extrême: «Datamès, dont on admirait déjà les talents de stratège, vit alors grandement croître sa réputation de courage et d'intelligence dans la stratégie. Le roi Artaxerxès apprit la manœuvre de Datamès et eut le vif désir de le voir disparaître: il le fit assassiner dans un guet-apens» (91.7).

La trahison de Mithrobarzanès et la fin de Datamès se retrouvent dans la biographie écrite par Nepos, qui offre un récit plus détaillé sur les origines du satrape et sur les premières étapes de sa carrière fulgurante (§ 1-3.1-4). Après sa victoire sur Thuys de Paphlagonie (dans les années 380), Datamès fut envoyé à Akè aux côtés de Pharnabaze et de Tithraustès, qui préparaient alors l'armée d'Égypte; puis, après le rappel de Pharnabaze (certainement après la défaite de 374), Datamès fut mis à la tête de l'armée (§ 3.5). À ce moment, le roi lui ordonne de mettre fin aux désordres causés par Aspès de Cataonie; à la suite de sa victoire, il revint à Akè (§ 4-5.1). C'est alors que, selon Nepos, survint la rupture avec le Grand Roi: alerté par son ami Pandantès, «gardien du trésor royal», sur un complot de courtisans, Datamès «résolut de faire sécession» (*descicere a rege*) sans rien laisser percer de ses intentions: il part avec tous les siens pour la Cappadoce: «En secret (*clam*) encore, il conclut avec Ariobarzanès une entente» (*amicitia*; 5.6). Vient alors le récit de la trahison de son beau-père Mithrobarzanès, non au cours d'une guerre contre Artabaze, mais lors d'une bataille conduite contre des Pisidiens (§ 6). Abandonné bientôt par son fils aîné Sysinas qui passe du côté d'Artaxerxès, Datamès se voit attaquer par Autophradates qui a reçu des ordres royaux et qui, se voyant incapable de vaincre, conclut une trêve avec Datamès (§ 7-8). Vient ensuite le récit de nouvelles trahisons (§ 9), celle enfin méditée par Mithridate, fils d'Ariobarzanès, qui, mandaté par le roi, attire Datamès dans un guet-apens et le tue (§ 10-11).

Comme on l'a déjà souligné à de nombreuses reprises, la biographie de Nepos ne doit pas être lue au premier degré: soucieux d'exalter la valeur et les vertus de son héros, Nepos (tout comme Diodore) a construit son récit sur une série de motifs répétitifs: l'intelligence stratégique de Datamès, l'ingratitude des rois et la succession de trahisons (son beau-père, son fils aîné). Peu important donc la vraisemblance et la cohérence historiques. D'un auteur à l'autre, la chronologie et les personnages varient. C'est la raison pour laquelle des doutes sérieux ont été émis sur les conditions et la chronologie de la révolte. Selon Nepos, elle a eu lieu (même secrètement) à la fin des années 370, c'est-à-dire à une date bien antérieure à celle que fixe Diodore pour l'embrasement généralisé et pour les campagnes menées par les armées royales contre Datamès. De cette défection, Nepos ne donne qu'une explication fort surprenante: alors que Datamès était au zénith de la faveur royale, l'annonce d'un complot de courtisans suffit à le décider à rompre, dans la crainte qu'un revers en Égypte ne lui aliène la faveur d'Artaxerxès.

Que Datamès ait été considéré à la cour comme un rebelle ne fait guère de doute. Mais quand et dans quelles conditions? À suivre Nepos, un premier accord fut conclu en secret avec Ariobarzanès, satrape de Phrygie Hellespontique: mais rien n'indique que celui-ci se soit déclaré contre le Grand Roi dès les années 370. Il semble plutôt que ce sont les dénonciations ultérieures de son fils Sysinas qui convainquirent le Grand Roi (§ 7.1) qui, alors, ordonna à Autophradates, le satrape de Sardes, de marcher contre le rebelle (§ 7.1-5). Si l'on date la campagne de 367 (environ), il est bien difficile d'élucider la nature des rapports qui unissent antérieurement Datamès au pouvoir central. La minceur et la contradiction des informations rendent possibles des interprétations parfaitement contradictoires. On peut supposer par exemple que sa campagne contre les Pisidiens (*Dat.* 6),

ou plus précisément contre des groupes de Pisidiens indéterminés (cf. § 6.1), relève des chevauchées périodiques des armées achéménides contre un peuple traditionnellement turbulent; mais elle *peut* tout aussi bien illustrer une volonté du rebelle d'enrôler des Pisidiens à son service (cf. § 4.4). De même, plusieurs anecdotes et des monnaies font référence à des campagnes menées dans le nord de l'Asie Mineure (Sinope, Amisos), à une date bien difficile à fixer. Polyen transmet une anecdote intéressante: alors qu'il menait le siège de Sinope, Datamès reçut une lettre d'Artaxerxès lui ordonnant de cesser les opérations: aussitôt, «il fit la proskynèse devant la lettre et offrit le sacrifice que l'on a l'habitude d'offrir pour les bonnes nouvelles» (VII, 21.5). On est tenté d'y voir la preuve du loyalisme du satrape, présentation qui prend le contre-pied de celle de Nepos – à moins que la lettre d'Artaxerxès ne témoigne de la rébellion en cours de Datamès et que la proskynèse effectuée par le satrape devant la lettre royale ne relève de la dérision! On sait également que, pour financer sa campagne, il n'hésita pas à s'emparer des richesses de sanctuaires cappadociens (Polyen VII, 21.1; Ps. Aristote, *Écon.* II, 24a). Là encore, l'épisode peut donner lieu à deux lectures. Il peut illustrer un fait banal, à savoir le manque de numéraire qui contraignait les satrapes et généraux à des expédients pour pouvoir payer leurs troupes. Mais il peut également être perçu comme une preuve de rébellion.

À ce point il convient d'aborder une question importante: qu'est-ce exactement qu'un rebelle? L'une des meilleures définitions – la plus directe en tout cas – on la repère dans le texte de Nepos que l'on retrouve sous des termes pratiquement identiques dans une anecdote de Polyen (VII, 29.1). Nepos raconte qu'à la fin, excédé, le Grand Roi donna carte blanche à Mithridate pour qu'il fasse disparaître Datamès. Mithridate entreprit de se conduire en rebelle, car il savait que Datamès était extrêmement méfiant. Mithridate adopta alors des attitudes et prit des décisions qui devaient rendre éclatante sa rupture ouverte avec le roi:

Il équipe des troupes et fait de loin alliance (*amicitia*) avec Datamès; il se met à piller les provinces du roi (*regis provincias vexat*), à prendre ses places fortes (*castella expugnat*), à faire beaucoup de butin (*magnas praedas capit*) dont une partie est distribuée à ses soldats, l'autre envoyée à Datamès; et semblablement, il livre plusieurs places fortes (*castella*) à Datamès. Cette conduite dura longtemps et fit croire à Datamès que sans merci était la guerre qu'il avait déclarée au roi (*se infinitum adversus regem suscepisse bellum*; § 10.2).

De la même manière, Polyen utilise les termes *phrouria basileôs/kômai/phoroi/leia*: les attaques menées contre les garnisons royales, les villages et les tributs prouvaient qu'il était un ennemi du roi (*polemios einai basilei*). De multiples textes, de Xénophon en particulier, montrent en effet que le devoir fondamental du satrape est de faire régner l'ordre grâce aux garnisons (*castella/phrouria*), qui permet aux paysans (cf. *kômai*) de travailler et de produire sans être soumis aux ravages (cf. *praedaelleia*), de manière à verser les tributs (*phoroi*). Telle est bien la raison également pour laquelle Aspis de Cataonie avait été poursuivi par les armées royales: «Il inquiétait les pays qui joignaient la Perse, et si quelque tribut était apporté au Grand Roi, il s'en emparait» (*Dat.* 4.2). Une telle conduite est à l'opposé de celle d'un bon satrape, qui doit au contraire protéger son pays des ravages de la guerre (cf. Quinte-Curce III, 4.5: *terra quam a populationibus vindicare debebat*); telle est l'une des justifications données (paraît-il) par Arsitès en 334 pour repousser la stratégie de la terre brûlée que proposait Memnon: «Il n'acceptait pas que fût brûlée une seule maison appartenant à ceux qui étaient sous son administration» (Arrien I, 12.10).

Claire, cette définition n'en est pas moins partielle: plus généralement, on est considéré comme coupable ou indigne si l'on ne défère pas aux ordres royaux ou si l'on remplit mal une mission. La frontière entre loyauté et rébellion était donc mince et poreuse: c'est le jugement du roi qui en décidait, comme le montre si clairement la comparution de Tiribaze, dénoncé par Orontès, «jaloux de la renommée du premier» (Diodore XV, 8.3; cf. 10-11). L'exemple démontre également le rôle des dénonciations, qui peuvent venir soit des populations locales mécontentes des exactions d'un administrateur, soit des inspecteurs et délégués royaux, soit d'un collègue jaloux. C'est ainsi que le roi se tenait informé de la marche des provinces. En bref: si la rébellion de Datamès doit être datée sans aucun doute de plusieurs années avant 361, sa chronologie précise et ses conditions concrètes restent dans un flou indécidable.

• *Les troubles en Asie Mineure occidentale (366-361)*. – Les conflits se sont ouverts également avant 361 en Asie Mineure occidentale. Selon Nepos (*Dat.* 5.6), le premier allié de Datamès fut Ariobarzanès que, dans son catalogue de 361, Diodore désigne comme satrape de Phrygie (XV, 90.3). En réalité, il avait perdu alors le siège de Daskyleion. Selon Démosthène (*Lib. Rhod.* § 9-10), il s'était déclaré ouvertement en rébellion lorsqu'en 366 l'Athénien Timothée fut envoyé lui prêter main-forte; il reçut également l'aide du Spartiate Agésilas. C'est peut-être dans ce contexte qu'Ariobarzanès, ses fils et deux de ses subordonnés grecs reçurent la citoyenneté athénienne. Contre le rebelle, le roi a envoyé une flotte commandée par Mausole, satrape-dynaste de Carie, et une armée dirigée par Autophradates, satrape de Sardes, de retour de son expédition infructueuse contre Datamès. Quelque temps plus tard, le roi donna ordre de s'emparer de la personne du rebelle, qui fut alors crucifié (364?). Il semble bien qu'il ait été trahi par son propre fils Mithridatès. On apprend également que la satrapie de Daskyleion a été attribuée à Artabaze, fils de Pharnabaze et d'Apamè, c'est-à-dire le petit-fils d'Artaxerxès (363-362?). L'une des premières campagnes du nouveau satrape (au cours de son voyage vers Daskyleion?) fut apparemment de livrer bataille à Datamès, sans succès. Quant à Ariobarzanès, nous perdons sa trace, jusqu'au moment où il est cité par Diodore dans le catalogue de satrapes en révolte en 361.

C'est peut-être également dans ces années qu'Orontès a commencé d'asseoir son pouvoir en Mysie, autour de Pergame. Mais, là encore, les sources sont misérables. On sait avec certitude qu'en 401, Orontès est satrape d'Arménie, et que vers 384, il a pris part à la campagne de Chypre. C'est là qu'il accusa son collègue Tiribaze d'avoir mené des opérations personnelles. Le jugement donna raison à Tiribaze: «Le roi accorda à Tiribaze les plus grands honneurs en usage en Perse; quant à Orontès, convaincu d'avoir imaginé de fausses accusations, il l'exclut du nombre de ses Amis et le couvrit d'infamie» (Diodore XV, 11.2). Le personnage disparaît alors de la scène (de nos sources!) jusqu'au moment où, en 361, Diodore le désigne comme «satrape de Mysie» (XV, 90.3). Quels que soient les pouvoirs qui lui sont conférés (satrape de plein droit, sous-gouverneur), Orontès a donc été transféré à une date inconnue d'Arménie en Asie Mineure occidentale, peut-être en contre-coup de la défaveur qui l'avait frappé après l'affaire de Chypre. Son activité personnelle en Mysie, autour de Pergame, est attestée par une inscription grecque (*OGIS* 264): la date n'est pas indiquée, mais le personnage est qualifié sans ambiguïté de rebelle au Grand Roi (*apostas*). Son monnayage à Adramytion et à Kisthéné témoigne sans doute de l'enrôlement de mercenaires, qui lui permirent de s'emparer de Kymè malgré la cavalerie que lui opposa Autophradates (Polyen VII, 14.3). Une autre anecdote le montre

menant des opérations de harcèlement près de Sardes (VII, 14.2). Il semble que ces escarmouches et offensives doivent être datées d'avant 362-361, et qu'elles témoignent que, malgré l'opposition d'Autophradatès et d'autres «généraux du roi» (VII, 14.2), Orontès a tenté d'élargir les bases de son pouvoir territorial.

Aussi minces et incertains soient-ils, les renseignements que l'on peut glaner permettent déjà de fortifier les doutes sur la présentation de Diodore. Les troubles satrapiques n'ont pas éclaté brutalement en 361 : il s'agit plutôt de troubles endémiques et localisés à la fois. D'autre part, la participation de certains que Diodore inclut parmi les chefs rebelles fut parfois éphémère. Sur Autophradatès, nous ne disposons guère que du passage, mal daté (362-361 ?), où Démosthène (*C. Arist.* 154) mentionne que, lors de l'arrivée de Charidémus en Asie Mineure, Artabaze avait été fait prisonnier par Autophradatès, qu'il relâcha peu après – ce qui constitue un bien faible indice. Enfin, toujours selon Diodore, la révolte d'Orontès se termina aussi rapidement qu'elle avait éclaté. Après avoir rassemblé de l'argent pour lever des mercenaires (XV, 91.1) et après avoir envoyé Rhéomithrès en Égypte demander des fonds au pharaon Tachôs (92.1), Orontès changea brutalement ses plans :

Il trahit ceux qui lui avaient fait confiance. Il supposait en effet qu'il obtiendrait du roi des donations importantes (*dōreai megalai*) et qu'il recevrait la satrapie de toute la région côtière s'il livrait les rebelles aux Perses : il commença par se saisir des hommes qui lui avaient remis l'argent et par les envoyer à Artaxerxès, puis il livra aux officiers envoyés par le roi de nombreuses cités et les mercenaires qu'on avait recrutés (91.1).

Son exemple fut bientôt suivi par Rhéomithrès qui, revenu d'Égypte, accosta à Leukai avec sa flotte :

Il convoqua dans cette cité un grand nombre de chefs rebelles, les fit arrêter et mettre aux fers puis les envoya à Artaxerxès. Bien qu'il eût été lui aussi un rebelle, il obtint par sa trahison de se réconcilier avec le roi (92.1).

Une telle conduite paraît pour le moins étrange. Il est probable qu'ici comme ailleurs Diodore a contracté la chronologie d'une manière caricaturale. Néanmoins, la reddition d'Orontès paraît bien confirmée par la *Chronique de Pergame*, qui mentionne également la mort de l'ex-rebelle (*OGIS* 264). Comment donc expliquer une telle attitude ? Les événements contemporains sur d'autres fronts peuvent-ils fournir une piste ? On pense aussitôt au front égyptien, puisque Orontès et les siens sont entrés en contact avec Tachôs.

• *Le front égyptien.* – En 359, Tachôs, maître de l'Égypte depuis 361, résolut de prendre lui-même l'offensive contre les Perses (cf. Diodore XV, 90.2 ; Xénophon, *Agés.* 2.28). Il commença d'immenses préparatifs (ou/et compléta ceux de ses prédécesseurs) qui, selon Diodore (XV, 92.2), lui permirent de rassembler «deux cents trières équipées à grands frais et 10 000 mercenaires d'élite venus de Grèce, auxquels s'ajoutaient 80 000 fantassins égyptiens». De manière à pouvoir recruter ces mercenaires, il avait envoyé des ambassades à Athènes et à Sparte ; la première était peu désireuse de rompre avec le Grand Roi et elle ne conclut pas de convention avec le pharaon ; elle autorisa néanmoins Chabrias à s'engager personnellement au service de Tachôs (XV, 92.3 ; Plutarque, *Agés.* 37.5). En revanche, Sparte passa alliance avec le pharaon ; Agésilas leva des mercenaires avec l'argent égyptien, et vint trouver Tachôs, entouré de 30 conseillers et de 1 000 hoplites lacédémoniens (*Agés.* 36.5 ; Diodore 92.2). Chabrias fut mis à la tête de la flotte, et Agésilas reçut le commandement des mercenaires, Tachôs se réservant la direction générale des opérations militaires (92.3), ce qui, paraît-il, généra quelques frictions entre les deux stratèges grecs.

Contrairement aux conseils données par Agésilas (du moins, selon la version très favorable au Spartiate), le pharaon décida de se lancer à l'offensive «assez loin de ses bases, établissant son camp dans la région de la Phénicie», tandis que son lieutenant Nektanébô (son neveu) était chargé «d'assiéger les cités de Syrie» (92.3-4). C'est alors que se noua un complot sur ses arrières. Tachôs avait laissé l'Égypte à la garde de son frère Tcha-hap-imou, lui-même père de Nektanébô : celui-ci rallia à lui les soldats que lui avait confiés Tachôs pour «assiéger les cités de Syrie», et demanda à Chabrias et à Agésilas de le soutenir : ce que fit ce dernier, auquel Sparte avait laissé carte blanche. Nektanébô se fit bientôt proclamer pharaon. Devant une telle situation, Tachôs vint se réfugier auprès d'Artaxerxès II : «Celui-ci ne se contenta pas de lui remettre ses fautes, il lui confia la direction de la guerre contre l'Égypte» (92.5) ; c'est alors que Diodore fait part de la mort d'Artaxerxès II (entre novembre 359 et août 358) et de l'avènement de son fils Ochôs, sous le nom d'Artaxerxès III (XV, 97.3-5 ; 93 ; cf. Plutarque *Agés.* 37.3-11), puis de la poursuite de combats en Égypte car, face à Nektanébô s'était levé un autre chef d'origine ménésoïenne : Diodore (XV, 93.2-6, avec une confusion de nom entre Tachôs et Nektanébô) et Plutarque (*Agés.* 38-40) braquent dès lors le projecteur sur le rôle éminent joué par leur héros spartiate dans la victoire de Nektanébô II sur son rival.

• *Orontès et le front égyptien.* – Revenons au problème d'une éventuelle collaboration entre les révoltés d'Asie Mineure et Tachôs. On relèvera simplement que le pharaon a accepté de donner de l'argent et des navires à Rhéomithrès, «que les révoltés avaient envoyé en Égypte» à cette fin (XV, 92.1), et que ce même Rhéomithrès laissa sa femme et ses enfants en otages à la cour du pharaon (Xénophon *Cyr.* VIII, 8.4). Tout comme ses prédécesseurs, Tachôs, en lutte contre la Perse, a cherché, d'une part, à obtenir l'alliance des cités grecques d'Europe et à soutenir de ses deniers ceux qui étaient alors en révolte contre le Grand Roi (cf. e.g. Diodore XV, 9.4-5). Mais a-t-il réellement mis sur pied des plans d'action commune contre Artaxerxès ? La seule mention vient d'un passage très confus (il s'agit d'un résumé) situé dans les *Sommaires* de l'œuvre de Trogue-Pompée (livre X) qui relevait que, parmi les ennemis que soumit Artaxerxès II, figurait «Orontès, satrape d'Arménie, «auquel il infligea une défaite en Syrie, après une victoire sur Ariobarzanès (*deinde in Syria*)». On en conclut parfois qu'Orontès a réellement marché vers le sud de manière à y faire jonction avec les armées du pharaon. On conçoit l'importance du problème posé, car, de la réponse choisie, découle toute une série d'inférences historiques de la plus haute importance : si un tel plan existait en effet, c'est que, de concert avec d'autres révoltés, Orontès ne méditait pas moins que de se porter contre la Babylonie.

Sur l'extension de la révolte de Tachôs vers la Syrie, il convient, semble-t-il, de rester mesuré. On ne peut pas affirmer avec certitude que l'offensive égyptienne a soulevé l'ensemble des cités phéniciennes. Nous savons que, dans ces années-là, Athènes a passé un décret en l'honneur du roi Straton de Sidon, pour le remercier d'avoir facilité le passage d'ambassadeurs en route vers le Grand Roi (Tod, n° 139). On sait également que Tachôs, avant de rejoindre la cour du Grand Roi, s'est réfugié à Sidon (cf. Xénophon, *Agés.* 2.30). Aucun de ces témoignages ne permet d'affirmer que Straton était alors inclus parmi les ennemis déclarés du Grand Roi : en revanche, un texte tardif (Hiéron. *Adv. Iovinian.* I, 45) semble attester que le roi de Sidon a brisé son traité d'alliance (*fœdus*) avec le Grand Roi. Reste la mention du «siège des villes de Syrie» par Nektanébô (sur ordre de Tachôs), évoqué par Diodore (XV, 92.4). Il est possible que Tachôs, alors sur la côte (*hē Phoinikē*),

ait alors ordonné à Nektanébô de se diriger vers l'intérieur (*tas poleis en tēi Syriai*), les « cités » pouvant désigner des forteresses achéménides, telles Arad ou Beer-Sheba : mais l'archéologie ne témoigne pas de destructions à cette date. Le vrai problème, c'est qu'il est bien difficile de comprendre ce que Diodore entend sous le terme de « Syrie ». Ailleurs, le même auteur parle de la « Syrie phénicienne » (où il compte Akè), qu'il distingue de la « Syrie » (où il cite Joppè, Samarie et Gaza ; XIX, 93.6) : dans cette acception, Nektanébô aurait reçu mission de réduire des forteresses situées sur la côte dans la « Syrie phénicienne » : mais c'est là simple hypothèse. Tout compte fait, on le voit, les rares témoignages disponibles sont fragiles et lacunaires, mais rien ne prouve que la campagne de Tachôs et de Nektanébô ait mis la Syro-Phénicie à feu et à sang, malgré Diodore (XV, 90.3 : Syriens et Phéniciens).

Mais surtout les récits grecs, partiels et partiiaux, laissent complètement dans l'ombre une éventuelle riposte du Grand Roi (mis à part l'accord conclu ultérieurement entre Artaxerxès et Tachôs). Diodore ne revient que beaucoup plus tard (dans le cours de l'année 351-350) sur les affaires égyptiennes, sous forme d'un flash-back fort imprécis et fort suspect sur l'inaction persistante d'Artaxerxès Ochôs [III] (XVI, 40.2-5). Une source tardive (mais qu'il n'y a pas de raison de révoquer en doute) mentionne au contraire brièvement qu'Ochôs « fit une campagne contre l'Égypte alors que son père était toujours vivant » (Syncelle, p. 486.20) – d'où sans doute l'erreur de Trogue-Pompée (*Prol.* X) ou de son abrégiateur, qui attribue la victoire à Artaxerxès II. Cette offensive peut être datée de 360 ou 359, et elle a été évidemment montée pour faire pièce à l'offensive de Tachôs. C'est clairement à de tels faits que faisait également allusion Lykéas dans ses *Aegyptiaka*, quand il écrivait : « Les Égyptiens menèrent campagne contre Ochôs le roi des Perses et furent vaincus. Leur roi fut fait prisonnier, mais Ochôs le traita d'une manière humaine et bienveillante et il l'invita même à prendre part à son dîner » (Athénée IV, 150b-c). Ce roi égyptien, c'est évidemment Tachôs, comme le montre un rapprochement avec une anecdote rapportée par Élien (*V.H.* 5.1). C'est assez probablement dans ce contexte que s'inscrit également l'ordre donné par Artaxerxès II à Athènes de rappeler Chabrias (*Nepos Chab.* 3.1 ; cf. Plutarque *Agés.* 37.4-6). Face au désordre interne égyptien, Artaxerxès II avait donc repris une politique traditionnelle : appuyer les prétentions d'un des compétiteurs (Tachôs) contre l'autre (Nektanébô). On remarquera en effet que, selon les auteurs anciens, l'échec de l'expédition de Tachôs est due à des problèmes intérieurs égyptiens. Leur ampleur ne saurait en effet être sous-estimée. Les levées fiscales autoritaires imposées par Tachôs pour se constituer un trésor de guerre lui avaient aliéné les classes dirigeantes égyptiennes et sans nul doute attiré l'hostilité des simples paysans. Mais on peut également se demander si la rébellion de Tcha-hap-imou et de son fils Nektanébô n'a pas été déclenchée après les échecs militaires infligés par les forces perses du prince Ochôs.

En bref, l'historien se trouve devant une situation malheureusement banale : celle de devoir interpréter l'information donnée par Trogue-Pompée ou de la rejeter purement et simplement. Deux réponses restent théoriquement possibles :

1) la mention de Trogue-Pompée est fautive, l'abrégiateur ayant confondu hâtivement deux événements que Trogue-Pompée traitait successivement : la fin d'Orontès (en Asie Mineure) et la campagne d'Ochôs en Syrie. Pour justifier une telle position, on dira qu'au plan stratégique la marche d'Orontès paraît inexplicable, à moins de postuler que l'ensemble des chefs perses d'Asie Mineure lui ont apporté leur aide, ce que rien ne vient confirmer. Il est beaucoup plus simple de penser que la nouvelle des difficultés de Tachôs

a persuadé Orontès que la révolte n'avait aucune chance d'aboutir, et donc que le mieux était de tenter de gagner le pardon du roi. Il est d'ailleurs probable que c'est de Rhéomithrès qu'Orontès tenait ses informations, car les « trahisons » des deux chefs sont manifestement coordonnées.

2) Orontès et ses troupes ont fait mouvement vers la Syrie, où ils sont arrivés après la défaite et la reddition de Tachôs à Ochôs. Orontès aurait alors accepté de se rallier à Ochôs. Cette solution présente deux avantages : tout d'abord, celui de ne pas écarter un texte « gênant » ; ensuite de donner une explication au texte incompréhensible de Diodore sur la trahison d'Orontès et de Rhéomithrès (XV, 91.1 ; 92.1). Il est clair que Diodore a contracté la chronologie à l'extrême. On pourrait reconstituer les événements suivants : a/envoi d'une ambassade en Égypte et retour de Rhéomithrès ; b/on apprend la défaite de Tachôs ; c/Orontès et Rhéomithrès se saisissent d'un certain nombre de conjurés et décident de marcher vers le roi non pas pour le combattre, mais pour manifester leur fidélité retrouvée (ce qui expliquerait qu'ils aient pu transiter à travers l'Asie Mineure) ; d'arrivés en Syrie, ils rencontrent Ochôs, qui a Tachôs dans ses bagages, ils font hommage à Ochôs : Artaxerxès étant mort entre novembre 359 et novembre 358, il n'est pas impossible, dans cette hypothèse, que la rencontre se situe au moment de la difficile transition dynastique, et qu'Orontès ait apporté son aide à Ochôs (à moins que la nouvelle de la mort d'Artaxerxès II ait précisément conduit Orontès à se rallier rapidement à Ochôs, d'où sa trahison et sa marche vers la Syrie pour rencontrer le prince).

Si elle présente l'avantage de tenir compte de Trogue-Pompée (en l'interprétant) et de le « réconcilier » avec Diodore, cette hypothèse interprétative (que l'on retiendra ici) n'implique nullement, on le voit, qu'Orontès ait jamais songé à marcher contre la Babylonie pour y destituer Artaxerxès II, encore moins que cette initiative ait été coordonnée avec les plans que l'on prête parfois à Datamès. La conduite d'Orontès s'intégrerait assez bien dans les difficultés dynastiques que l'on connaît lors de l'avènement d'Artaxerxès III Ochôs (ci-dessous § 8) ; Orontès ferait partie de ceux qui se sont ralliés à Ochôs (cf. également chapitre xvii, 1-2).

• *Retour sur Datamès.* – Dans un contexte chronologique inconnu, Polyen (VII, 21.3) fait part d'une offensive menée par le satrape outre-Euphrate, pour poursuivre la guerre contre le Grand Roi (*epolemei megalôî basilei*) : poursuivi par « une grande armée », il repassa difficilement le fleuve avant l'arrivée du roi sur la rive gauche, prenant ses ennemis de vitesse. Datamès a-t-il donc, à un moment donné, décidé d'en finir avec une stratégie défensive dans ses cantons cappadociens et de lancer une vaste offensive contre la Babylonie, dont certains historiens postulent qu'elle était coordonnée avec les plans grandioses prêtés à Orontès ? Tous les auteurs anciens, il est vrai, soulignent la volonté royale d'en finir avec un adversaire qu'ils présentent comme prioritaire, en raison de sa valeur et de son intelligence stratégique. Mais leur vocation apologétique dissuade d'accorder une confiance aveugle à des récits tout entiers consacrés à saluer les vertus du rebelle et à dénoncer l'ingratitude du prince. Force est de constater qu'en elle-même l'anecdote de Polyen n'autorise pas à trancher positivement : disons qu'à tout le moins bien d'autres interprétations sont possibles, qui pourraient réduire les opérations à un banal coup de main sans envergure.

Restent les sources numismatiques. Outre les monnaies frappées par Datamès à Sinope et à Amisos, on a découvert un monnayage cilicien qui – frappé au nom louwite de Tar-kumuwa – lui est traditionnellement attribué. Une partie de ce monnayage « karanique »

ne présente pas de traits distinctifs par rapport au monnayage de même type frappé par d'autres généraux perses lors des préparatifs militaires qui se sont déroulés en Cilicie depuis les années 390-380. Certaines pièces, en revanche, portent des scènes plus originales. Les unes figurent un personnage vêtu à l'iranienne, assis sur un trône, les pieds posés sur une sorte de coussin, examinant une flèche, tandis qu'il tient un arc à la main ; la scène est surmonté du disque d'Ahura-Mazda (fig. 45a).

Une autre monnaie montre un temple et deux personnages : l'un, barbu et nu, fait un geste en direction d'un autre personnage vêtu à la grecque qui, lui-même, adresse un geste de déférence vers le premier ; la monnaie porte une légende araméenne lue comme Ana ou Anu. Un interprète a récemment proposé l'explication suivante : l'une et l'autre monnaies illustrent la position de rebelle de Datamès ; mais tandis que la première date des premiers temps de la révolte, où Datamès n'a pas encore défini ses plans (d'où le maintien de symboles perses), la seconde serait l'indice d'une propagande invoquant le dieu babylonien Anu, et elle pourrait être expliquée par le passage de Polyen (Datamès franchissant l'Euphrate) : Datamès prétendrait ainsi « libérer » la Babylonie au nom du dieu Anu.

L'interprétation suscite bien des réserves. D'une part, l'appui argumentaire que se porteraient mutuellement la monnaie de Datamès et le texte de Polyen n'est que factice, car ni un témoignage ni l'autre ne sont univoques (c'est le moins que l'on puisse dire). D'autre part, le fait de faire représenter à son nom un personnage vêtu à la perse ne peut en aucune manière être considéré comme un témoignage irrécusable d'une volonté sécessionniste : on pourrait mener un raisonnement radicalement inverse avec tout autant de « vraisemblance ». Reste l'autre monnaie : si la lecture de l'épigraphie araméenne est confirmée, la légende Anu est très troublante. On constate en effet, dans le panthéon d'Uruk du IV^e siècle, un accroissement notable de la place du dieu Anu (détectable en particulier à travers l'anthroponymie). Mais les raisons de cette évolution restent obscures, si bien qu'un lien logique avec la monnaie de Datamès relèverait de l'équilibrisme. On s'expliquerait mal en tout cas que, pour lutter contre Artaxerxès, le satrape ait choisi un symbole divin babylonien, de préférence à l'image d'Ahura-Mazda, alors que, dans cette hypothèse, son objectif aurait dû être de rallier à lui l'aristocratie perse. Dira-t-on que l'hypothétique modestie de ses origines et son hypothétique ancrage « louwite » (Tarkumuwa) lui interdisaient d'espérer le secours des nobles perses ? Mais alors, au nom de quels intérêts communs et sur quelles bases idéologiques aurait-il pu espérer mobiliser la population babylonienne autour de lui ? Mieux vaut donc ne pas donner trop d'importance au passage de Polyen qui a « justifié » l'interprétation numismatique dont on vient de contester les prémisses.

• *Mausole et les révoltes.* – Il nous faut dire maintenant quelques mots de Mausole de Carie, « maître de forteresses nombreuses et de villes considérables », que Diodore inclut parmi les conjurés (XV, 90.3). Le personnage avait hérité de son père Hékatomnos le titre de satrape en 377. La situation de Mausole dans l'Empire achéménide était relativement



Figure 45a. Monnaie au nom de Tarkumuwa

originale, puisqu'il était à la fois dynaste et satrape et qu'à ce titre les fonctions satrapiques se transmettaient dans la famille : mais l'exemple n'est pas isolé (c'est également le cas par exemple des gouverneurs de Samarie). Bien des décrets émis par des cités cariennes (telle Mylasa, le centre originel du pouvoir des Hékatomnides) ou par le *koinon* carien sont muets sur l'existence même de l'État achéménide, tandis que d'autres portent un intitulé du type « Sous la N^o année du roi Artaxerxès, Mausole étant satrape » : ces formulations rendent compte de l'aspect dualiste des prérogatives de Mausole. C'est sans doute en ce sens que, dans un propos qui lui est prêté, Mausole déclare envoyer des dons au Grand Roi, de manière à conserver « le pouvoir ancestral » (*patrôa archê*; Polyen VII, 23.1) : peut-être s'agit-il de dons offerts au Grand Roi à l'occasion de l'avènement d'Artaxerxès III, à l'issue duquel le roi confirmait (ou infirmait) les satrapes et officiers en place (cf. Diodore XI, 71.1 et Fl. Jos., *AJ* XI, 185) ?

Il ne fait guère de doute en même temps que, tout en maintenant l'ordre achéménide, Mausole ambitionnait de rehausser son pouvoir et son prestige. C'est ce qu'illustre en particulier le transfert de sa capitale à Halicarnasse, où il créa une véritable cour sur le modèle des cours satrapiques, qu'il décora de monuments somptueux où se côtoient les traditions grecques, anatoliennes et achéménides. C'est ce dont témoignent également ses initiatives extérieures qui, à des dates mal fixées, le portent contre les îles et cités proches. Mais les témoignages que nous possédons sur l'activité extérieure des satrapes de Sardes ou de Daskyleion ne permettent pas d'affirmer qu'en cela la conduite de Mausole est fondamentalement spécifique, encore moins que, ce faisant, le satrape d'Halicarnasse manifeste des tendances séparatistes, tant ses ambitions pouvaient parfaitement (au moins dans certains cas) se conjuguer avec les intérêts achéménides ; après tout, la mission fixée aux satrapes n'était-elle pas d'agrandir les territoires royaux (cf. Hérodote III, 120 ; V, 31) ? Malgré la présentation qu'en donnent fréquemment les auteurs grecs du IV^e siècle, Mausole n'était certainement pas en tout cas un dynaste indépendant. Sur son activité de satrape, nous ne possédons que des témoignages épars, qui attestent au moins qu'il était chargé par le pouvoir central de maintenir l'ordre en Carie, de fournir des vaisseaux et des contingents, de lever et de reverser le tribut et autres taxes (cf. *Ps. Arist.* II, 14d) et même d'entretenir les routes royales (II, 14b). Il levait également des taxes dans le cadre interne de la satrapie, comparables aux impôts satrapiques, tels les dons (forcés) que devaient verser les habitants des pays traversés par la caravane du satrape ou de l'un de ses subordonnés (II, 14a ; cf. Polyen VII, 23.2). Bien des anecdotes que l'on trouve dans les *Économiques* illustrent son âpreté fiscale légendaire (*Écon.* II, 14 ; cf. Polyen VII, 23.1). C'est dans ce cadre que sont situées quelques historiettes, qui témoignent (pauvrement) de ses rapports avec l'administration centrale : il reçoit par exemple du roi ordre d'envoyer une taxe (don) en nature (II, 14d) ; ponctionnant les plus riches de ses amis, il déclare envoyer tous ces prélèvements au Grand Roi (Polyen VII, 23.1). On recueille des informations plus précises dans un texte épigraphique daté de son successeur Pixôdaros : les habitants de Platasa (en Carie) ont concédé une exemption fiscale à un certain Dion et à ses descendants : le décret précise que cette exemption vaut uniquement pour les taxes civiques ; Dion et ses descendants devront payer les taxes royales (*basilika telê*; BE 1973, n°408) ; ces informations sont confirmées par d'autres décrets. Comme toute satrapie, la Carie est donc soumise au versement du tribut, de dons et d'une série d'autres taxes, qui s'ajoutent aux taxes des cités, et c'est manifestement Mausole et ses successeurs qui sont chargés d'en transmettre le montant à l'administration royale.

Dans le dossier épigraphique, on isolera un décret tout à fait intéressant de Mylasa, daté de la 39^e année d'Artaxerxès (367-366). Il porte :

Attendu qu'Arlissis, fils de Thyssolos, ayant été envoyé au roi par les Cariens, a été convaincu de prévarication lors de son ambassade (*parapresbeuse*) et qu'il a conspiré (*epebouleuse*) contre Mausole, qui est lui-même un bienfaiteur de la cité des Mylasiens tout comme son père Hékatomnos et ses ancêtres, et que le roi a jugé Arlissis coupable (*adikein*) et l'a condamné à mort ; que la cité s'occupe de ses biens, selon les lois traditionnelles (*kata tous nomous tous patrious*) ; les ayant attribués à Mausole, ils firent des imprécations à leur sujet : que rien ne soit proposé et mis aux voix allant à l'encontre ; si quelqu'un transgresse ceci, qu'il soit exterminé, lui et les siens (Tod 138.1).

Nous ne savons pas quel était le contenu des accusations portées contre Mausole ; rien ne prouve qu'à cette date le satrape ait pu être accusé de rébellion, quand bien même Arlissis a pu tenter de porter ses accusations dans ce domaine particulièrement sensible. Il doit plutôt s'agir d'une affaire interne, liée peut-être aux levées fiscales de Mausole : d'autres textes (Tod n° 138.2-3) font état de telles conspirations ; les coupables sont régulièrement condamnés et leurs biens confisqués. Ce qui est plus intéressant dans l'affaire d'Arlissis, c'est l'illustration des rapports entre plusieurs types de pouvoirs : le satrape-dynaste, le *koinon* des Cariens (qui a envoyé l'ambassade à Artaxerxès), la cité de Mylasa (qui prend la décision) et le Grand Roi. Il est tout à fait notable que c'est Artaxerxès qui a condamné Arlissis, probablement à l'issue d'un jugement contradictoire, au terme duquel les accusations portées par le dénonciateur ont été jugées fondées ; le rôle de l'assemblée de Mylasa (sans nul doute contrôlée de près par Mausole) est simplement d'enregistrer la condamnation royale et d'émettre elle-même une nouvelle peine (confiscation des biens), qui est d'ordre purement local : comme telle, elle n'entre pas dans l'horizon du pouvoir central, qui n'a pas non plus à connaître des modalités institutionnelles propres à la Carie ; le nouveau procès instruit à Mylasa porte une accusation de *parapresbeia*, fort commune dans les cités grecques qui, à de nombreuses reprises, ont condamné des ambassadeurs qui, envoyés à la cour du Grand Roi, ont accepté, selon l'usage achéménide (Élien *VH* I, 22), de recevoir des dons (considérés à leur retour comme des pots-de-vin). Pour toutes ces raisons, le texte s'insère parfaitement dans le dossier bien fourni des rapports de compétences judiciaires entre le pouvoir central et les communautés sujettes.

Quant à la participation active de Mausole aux révoltes, force est de reconnaître qu'aucun témoignage ne confirme explicitement les affirmations de Diodore. En tout et pour tout, nous disposons de quelques phrases dans l'*Agésilas* de Xénophon (II, 26-27). On y apprend d'abord que, lors de la campagne menée contre Ariobarzanès en 366, Autophradatès était assisté par la flotte de Mausole, dans le cadre d'une coopération entre forces navales et forces terrestres, déjà réalisée en 391 contre Chypre (Hékatomnos et Autophradatès) ; les sièges d'Assos et de Sestos sont menés par leurs troupes coalisées. Il est donc clair qu'ici Mausole agit aux côtés des forces loyalistes dans le cadre d'une mission de maintien de l'ordre impérial. La suite du passage est plus obscure, tant sur l'établissement du texte lui-même que sur son interprétation : sur les instances d'Agésilas (allié d'Ariobarzanès), Mausole quitte le siège d'Assos et de Sestos, après avoir reçu de l'argent des deux parties ; puis il donne des fonds aux Spartiates ; enfin Tachôs et Mausole organisent en grande pompe le retour d'Agésilas. Sans développer ce point en détail, on notera simplement que les éventuels rapports triangulaires Mausole-Tachôs-Agésilas posent des problèmes chronologiques quasiment insolubles.

Tentons de rassembler les informations à peu près fiables : 1) dans les actions et initiatives de Mausole, on ne décèle nulle part de preuve indiscutable de ses tendances sécessionnistes ; 2) on observe au contraire que la seule opération où on le voit intervenir est dirigée contre le rebelle Ariobarzanès, en coopération étroite avec les forces royales (auxquelles les contingents cariens sont intégrés) ; 3) l'affaire d'Arlissis montre qu'il ne manquait pas en Carie même d'ennemis tout prêts à le dénoncer auprès du Grand Roi ; elle prouve éloquentement, dans le même temps, que des dénonciateurs habiles et peu scrupuleux pouvaient accuser des satrapes pour des motifs contestables, sur lesquels le roi tranchait en son intime conviction.

• *De la Carie à la Lycie*. – Parmi les peuples côtiers entrés en rébellion, Diodore compte également les Lyciens, ce qui, dans une certaine mesure, rappelle une déclaration péremptoire d'Isocrate, en 380, dans l'un de ses nombreux développements sur la faiblesse de l'Empire achéménide : « De la Lycie, jamais un Perse n'a été le maître » (*ekratēsen* ; *Panég.* 161) ; mais la juxtaposition de Diodore et d'Isocrate ne confère pas d'autorité à leur commune interprétation. Pour pouvoir en juger, il convient de remonter plusieurs décennies en arrière, de manière à inscrire cette courte période dans la longue durée de l'histoire de la Lycie et des rapports qu'elle entretenait avec la puissance perse depuis la fin du règne de Darius II (chapitre XIV, 8).

À cette date, la Lycie reste partagée entre de très nombreux dynastes. Mais, comme dans les époques précédentes, on assiste à des tentatives hégémoniques de la part de certains d'entre eux. C'est des alentours de 380 que l'on date les débuts d'un dynaste du nom de Périclès (on ne connaît pas son nom lycien), qui cherche à élargir son territoire à partir de sa base de Limyra en Lycie orientale. Il était assez célèbre pour que Théopompe ait jugé utile de lui consacrer un développement dans le douzième livre de son *Histoire*, dont nous possédons le résumé suivant : « Les Lyciens, sous la conduite de leur roi (*basileus*) Périclès, firent la guerre à Telmessos et ne cessèrent de se battre que quand ils eurent cerné les habitants dans leurs murs et les eurent forcés à traiter » (*homologia* ; *FGrH* 115 F103). Le personnage réussit à coup sûr à se constituer une petite principauté bien organisée, comme en font foi les nécropoles rupestres et les ruines de sa résidence de Limyra qui dominaient magnifiquement la mer (*fig. 46e*). Qui plus est, la titulature royale que lui donne Théopompe a été confirmée par une inscription en grec trouvée récemment sur le site, qui précise que « Périclès, qui règne sur la Lycie (*Lykias h[asileuôn]*) », a élevé un autel en l'honneur de Zeus Hypatos, fils de Kronos et de Rhéa ».

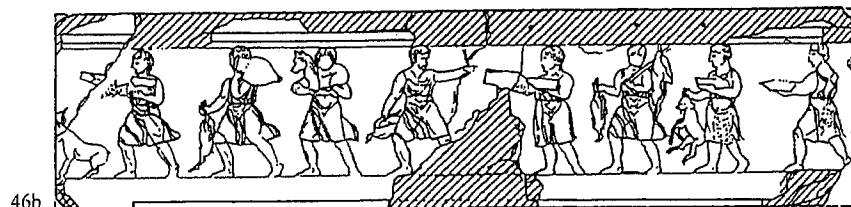
Il paraît extrêmement probable que le programme urbanistique et les orgueilleuses déclarations de Périclès entendent répondre aux réalisations des dynastes de Xanthos qui, depuis la conquête perse, avaient toujours tenu une place de choix dans la politique lycienne. Particulièrement riche, la documentation de Xanthos témoigne à la fois des troubles internes et du rayonnement de la principauté xanthienne dans les années 400-360. C'est de vers 400 que l'on date habituellement le Pilier inscrit, dont on attribue la paternité à Kheriga. Si le texte lycien n'est toujours pas déchiffré en totalité, des textes grecs parallèles offrent une foule de renseignements. Sur le pilier, une inscription célèbre la valeur combattante et les exploits guerriers de Gergis/Kheriga, fils d'Harpagès, de la descendance de Karikas : « Il a conquis maintes acropoles, et donna à ses parents (*syggeneis*) part de son domaine royal. » La dernière formule et les inscriptions de son successeur Arbinas montrent en réalité que l'instabilité était la norme, favorisée par la règle du partage du



46a

pouvoir sur [la Lycie]... répandant la crainte dans la masse des Lyciens et s'imposant à eux en maître » (*etyrannei*); la suite de l'inscription célèbre ses vertus tant intellectuelles, morales que physiques.

C'est presque certainement à lui que doit être attribuée l'érection du monument des Néréides. Sans décrire à nouveau dans le détail la composition iconographique de cette remarquable construction, on en soulignera surtout l'évidente unité thématique, qui illustre si bien l'idéologie dynastique. Si les empreintes grecques y sont notables (comme dans les inscriptions du même édifice), on observera également la prégnance de thèmes



46b

empruntés à Persépolis et plus généralement à l'art aulique achéménide : qu'il s'agisse des scènes d'audience, des scènes de chasse, des banquets, des porteurs de présents ou encore des scènes de guerre et de sièges (fig. 46a-b-c-d). Ces dernières paraissent rendre par l'image les déclarations écrites du dynaste. De manière à exalter sa puissance, le dynaste xanthien convoque à la fois les dieux grecs, les souvenirs des guerres Médiques (reprise d'une épigramme en l'honneur de la victoire de l'Eurymédon) et le faste des représentations des reliefs et cachets perses. On peut dater le monument de 390-380 environ, c'est-à-dire dans une période légèrement antérieure à celle où Périclès commence sans doute à constituer son pouvoir à Limyra, puis à diffuser sa gloire en utilisant thèmes et méthodes parallèles à ceux qu'emploie Arbinas à Xanthos. Au reste, les deux hommes n'ont pas manqué de s'opposer, puisque, selon Théopompe, Périclès a conquis Telmessos, cette même ville dont Arbinas s'est emparé au début de son règne. L'un et l'autre entendent se proclamer roi des Lyciens. D'une certaine manière, leur rivalité peut être comparée à la concurrence effrénée qui, à peu près à la même époque et non loin de la Lycie, opposait Straton de Sidon et Nikoklès de Paphos, soucieux chacun de distancer l'autre dans la splendeur et l'éclat de leur vie de cour. Contrairement à ce que prétendait Théopompe à leur propos (*ap. Athénée* XII, 531a-e; *Élien*, *V.H.* 7.2), la

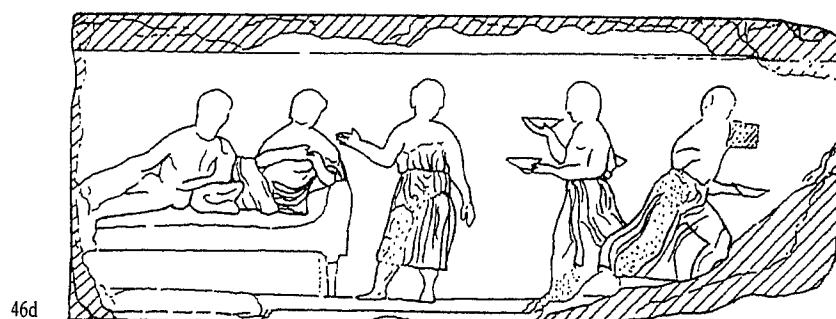


46c

Figures 46a-d.
Monument des Néréides (a-b-c-d) :
scènes d'audience (46a)
et de banquet (46 b-d)

tryphē, ce n'est pas seulement le luxe et les plaisirs, c'est aussi et d'abord l'image de puissance que ces roitelets pouvaient donner à l'extérieur en mettant en scène une sémiologie du pouvoir fortement inspirée des codes idéologiques et iconographiques qui régissaient la cour du Grand Roi. Mais, d'un autre côté, on l'a déjà dit, les emprunts nombreux et raisonnés à l'art aulique achéménide n'impliquent pas *nécessairement*, de la part des dynastes, une reconnaissance de leur sujétion à l'autorité satrapique : il est en effet délicat d'établir un lien politique assuré à partir d'un programme iconographique, dans la mesure où les dynastes de Xanthos et de Limyra sont avant tout soucieux d'exalter leur position dominante en Lycie. On remarquera simplement qu'en rappelant implicitement à son profit la victoire de l'Eurymédon, le dynaste de Xanthos ne cherche guère à flatter les Perses : il est vrai que le poème a été composé par le Grec Symmachos de Pellana, mais celui-ci a certainement soumis préalablement le texte à son patron ! Par ailleurs, comme pour les monnaies, l'un des problèmes consiste à identifier les personnages qui, par exemple, sont figurés sur les scènes d'audience (fig. 46a) : le satrape ou le dynaste ?

Fort heureusement, un autre monument xanthien lève une part de la difficulté. Il s'agit du sarcophage de Payava (du nom de son occupant lycien). Là encore, les emprunts perses



46d

sont prégnants, particulièrement évidents sur une scène d'audience : plusieurs personnages vêtus à la grecque sont introduits devant un dignitaire, porteur des vêtements et attributs perses (*kandys*, *akinakēs*, tiare, barbe), tandis que deux autres personnages sont debout derrière lui. Sur la poutre faîtière, une inscription en lycien désigne « Autophradatès, satrape perse », en évoquant la remise d'un objet (?) à un personnage dont le nom manque mais qui ne peut désigner que Payava ; l'un ou l'autre paraît avoir « capturé un général lycien » (?) (*TL* 40). La présence d'Autophradatès à Xanthos n'est pas surprenante, au plan institutionnel, puisque la Lycie dépend alors du satrape de Sardes, et qu'une autre inscription funéraire (de Phellos) est datée par l'expression « sous le commandement (?) d'Autophradatès » (*TL* 61). Il est néanmoins très remarquable de le voir représenté sur un monument lycien, qui implique une dépendance de Payava (sans doute le dynaste de Xanthos à cette date) : on a l'impression de voir figurée l'une des cérémonies qui entouraient l'arrivée d'un satrape dans sa province. Mais à quelle date se situe la scène : avant, pendant ou après les révoltes ? L'étude du sarcophage lui-même ne permet pas de le dater précisément à l'intérieur d'une fourchette 370-350. Peut-on parler d'une distinction (mainte fois assurée par d'autres témoignages sur la longue durée) entre une Lycie occidentale (loyale aux Perses ou reconquise par les Perses) et une Lycie centrale et orientale (dominée par un dynaste en révolte ouverte qui serait Périclès) ?



Figure 46e. Parade sur l'herôon de Périclès de Limyra

À cette question, nombre de commentateurs ont répondu par l'affirmative, postulant même des opérations communes entre Périclès et Datamès. Mais, fragmentaire et mal daté, le dossier n'autorise pas de telles inférences. On notera d'abord (mais sans liens assurés avec les événements que l'on tente d'analyser ici) que des textes de l'époque d'Alexandre suggèrent que, dans cette période, les Perses ont mené campagne en Lycie, et qu'ils y ont fait des prisonniers, dont certains ont été déportés à Persépolis (Diodore XVII, 68.5 ; Plutarque, *Alex.* 37.1 ; Polyen IV, 3.26 ; chapitre xvi, 12). On rappellera ensuite que Théopompe mentionne une attaque menée par Périclès contre Telmessos, ce qui suppose une guerre contre le dynaste de Xanthos, puisque Arbinas inscrit Telmessos dans son domaine. Par ailleurs, l'extension territoriale de Périclès est assurée par des inscriptions trouvées sur plusieurs sites de Lycie centrale et orientale. Une inscription de Limyra fait référence à une victoire remportée par Périclès sur un certain Artumpara, dont on a trouvé des monnaies sur plusieurs sites lyciens, mais on ne peut pas établir avec certitude les rapports qu'il entretient (éventuellement) avec Autophradatès. Les quelques jalons documentaires donnent plutôt l'impression d'évoquer des luttes entre dynastes lyciens, sans liaison assurée avec les révoltes des satrapes, même si l'on peut poser en hypothèse que les secondes ont pu favoriser les premières ; l'incertitude chronologique, en tout cas, n'autorise pas à conclure à l'intervention directe d'Autophradatès (même si elle ne l'exclut pas). Une inscription récemment publiée vient même remettre en question le rôle traditionnellement attribué à Périclès. Elle montre en effet qu'après sa mort, sa famille et ses descendants continuent de tenir à Limyra une position de prestige éminent, signe manifeste que son pouvoir n'a pas été détruit : à lui seul, le document annihile toutes les hypothèses que l'on a pu échafauder sur le sort réservé par le Grand Roi à un dynaste coupable de rébellion.

• *Un bilan de la discussion.* — Sans oublier les incertitudes persistantes que l'on a soulignées pas à pas, on peut au moins affirmer avec certitude que la thèse de Diodore n'est pas confirmée par le reste de la documentation. On n'assiste pas à un embrasement général et coordonné du front occidental en 361, mais plutôt à une série de révoltes locales et sans ampleur,

sur une décennie. En dépit des intentions prêtées à Orontès et à Datamès, on ne voit pas que les satrapes aient jamais projeté d'unir leurs forces à celles des Égyptiens pour détrôner Artaxerxès II. En tout cas, s'il a jamais existé des plans d'action commune sur la longue durée et sur la longue distance, ils n'ont pas été mis en application. Si Orontès a réellement été reconnu comme stratège d'une coalition, on ne le voit jamais à la tête d'une armée unifiée face à une armée royale. Il est tout à fait frappant de constater que les seules opérations militaires mentionnées le sont en Éolide et Troade d'une part, dans les régions limitrophes de Datamès de l'autre. Dans le nord-ouest de l'Asie Mineure, les troubles s'insèrent peut-être également dans la longue histoire des rapports conflictuels entre Sardes et Daskyleion. On voit souvent les chefs perses d'Asie Mineure s'opposer les uns aux autres, et pratiquement ne jamais collaborer, si ce n'est lors de la campagne loyaliste d'Autophradatès et de Mausole. Quant à Datamès, il mène lui aussi des opérations personnelles, mis à part une entente avec Ariobarzanès dont la durée et l'efficacité pratiques restent du domaine de l'hypothèse. La seule armée royale que l'on voit opérer à l'ouest est celle que le prince Ochos conduisit victorieusement contre Tachôs dans les derniers mois de règne de son père. Face aux informations qui lui parvenaient d'Asie Mineure, Artaxerxès, pour autant qu'on puisse en juger, estimait que les forces des satrapes loyaux devaient suffire à apaiser les troubles.

La fin de la révolte antérieure de Pissouthnès, telle qu'elle est rappelée par Ctésias (§ 52), est tout à fait significative : il est trahi par le chef des mercenaires qui combat à ses côtés, l'Athénien Lykon : « Celui-ci reçoit aussi des villes et des terres pour prix de sa trahison. » Or, l'exemple n'est pas unique. On doit souligner à nouveau en effet la fréquence du thème de la trahison dans les sources anciennes. Le cas de Datamès est particulièrement notable, puisqu'il souffrit des trahisons successives de son beau-père, de son fils aîné, de beaucoup d'autres de ses compagnons, enfin de Mithridate qui fit mine d'adhérer à la rébellion pour mieux le trahir. Mais son cas n'est pas isolé, puisque Ariobarzanès fut lui-même trahi par son fils, et qu'Orontès et Rhéomithrès eux-mêmes se rendirent et livrèrent nombre de conspirateurs aux officiers royaux : la méfiance à l'égard des autres chefs perses paraît bien être partagée par tous les protagonistes. Ce serait une erreur de considérer le thème uniquement comme un *topos* moralisateur, quelles qu'aient été les intentions des auteurs classiques. Les espoirs prêtés à Orontès et à Rhéomithrès sont très nets : le premier souhaitait recevoir des « dons importants » du roi (en particulier un vaste gouvernement), le second « se réconcilier avec le roi » (Diodore XV, 91.1 ; 92.1). En d'autres termes, les Perses continuent de déterminer leurs actions dans le cadre idéologique du système loyauté/faveur royale, que tant de textes mettent en évidence tout au long de l'histoire achéménide (chapitres VIII et XVII, 2).

Faut-il préciser que ces remarques ne visent pas à nier la réalité des révoltes ? Le problème est plutôt d'en donner une interprétation au regard de la domination territoriale du Grand Roi. De ce point de vue, la situation est contrastée. D'une part, on ne peut que souligner à nouveau que les Perses, malgré la volonté royale et de grands préparatifs, se sont montrés incapables de reprendre en main la vallée du Nil ; qui plus est, en un moment, le pharaon prend lui-même l'offensive. Cette incapacité est difficile à comprendre : si la thèse de la décadence militaire perse n'est guère tenable (chapitre XVII, 3), on peut faire valoir l'insuffisance de la couverture territoriale perse qui, déjà au siècle précédent, ne paraît pas avoir réellement contrôlé le Delta dans son ensemble (chapitre XIV, 2), mais aussi la puissance d'Hakôris fondée à la fois sur l'Égypte et sur un réseau d'alliances qui a contraint les armées satrapiques à lutter sur différents fronts contemporains. D'autre part, il paraît difficile d'affirmer que les révoltes satrapiques attestées en Asie Mineure illustrent une dégradation profonde et

irréversible du contrôle exercé par le pouvoir central sur les gouverneurs. Ce n'était pas la première fois, au demeurant, que des satrapes mécontents prenaient les armes : rappelons par exemple la révolte (hypothétique) de Mégabyze (chapitre XIV, 3), ou celles d'Arsitès (Ctésias § 50), de Pissothnès (Ctésias § 52), puis celle de son fils Amorgès. Aucune de ces révoltes ponctuelles n'a fait peser de menace décisive sur Artaxerxès I^{er} ni sur Darius II, en dépit de l'aide extérieure qu'elles reçurent parfois (les Athéniens auprès d'Amorgès). Contrairement à une interprétation qui veut présenter d'Orontès l'image d'un nouveau Cyrus le Jeune, il n'y a pas à proprement parler mise en cause ni d'Artaxerxès ni de la dynastie achéménide : il n'y a alors aucune alternative à la continuité dynastique achéménide. On ne voit pas non plus que l'un ou l'autre des rebelles perses aient jamais mis en cause non plus les structures impériales, en tentant, par exemple, de fonder une principauté personnelle, voire un royaume indépendant – contrairement à l'impression que pourrait créer le vocabulaire (*basileia*) que Diodore, à propos de la Phrygie Hellespontique (XV, 90.3), utilise manifestement en anticipant la situation d'époque hellénistique (cf. XVI, 90.2; XX, 111.4; XXXI, 19.1-5). En bref, pour autant qu'on puisse les reconstituer, les événements des années 360 mettent en évidence, à la fois, les symptômes d'instabilité impériale (les révoltes satrapiques et l'offensive de Tachôs d'Égypte), leur caractère limité et contradictoire (la dissolution interne des révoltes, les luttes dynastiques en Égypte), et les capacités intactes du centre pour venir à bout de ces mouvements sous la forme d'offensives militaires (victoires d'Ochos en Syrie) et politiques (ralliements à Ochus et à Artaxerxès II).

VIII. AU CENTRE DU POUVOIR

• *Dans les résidences royales.* – Comme on l'a souligné à de multiples reprises, l'accent prioritaire mis dans les pages qui précèdent (comme dans le chapitre antérieur) sur les affaires du front occidental ne résulte pas d'un choix délibéré de l'auteur : il est l'expression de la composition du dossier documentaire. Au reste, les analyses des révoltes, des insoumissions et des reprises en main constituent une pierre de touche, parmi d'autres, du fonctionnement des structures impériales. On aimerait, néanmoins, pouvoir mener également une enquête approfondie au centre de l'Empire. C'est une nouvelle fois sur les constructions royales que nous sommes le mieux informés. On sait qu'Artaxerxès II fit construire un apadana à Ecbatane (*A²Ha-b-c*). C'est lui également qui est très probablement l'auteur d'un nouveau palais achéménide à Babylone. Mais c'est à Suse que son activité est la mieux assurée. On sait qu'il reconstruisit l'apadana de Darius I^{er} qui avait disparu dans les flammes sous le règne d'Artaxerxès I^{er} (*A²Sa*). Plus important encore : les fouilles et les inscriptions prouvent qu'il a construit un nouveau palais, en bas de la terrasse, sur les rives du Chaour (*A²Sd*). Aucune construction ni aucun aménagement de palais ne peuvent lui être attribués à Persépolis. En revanche, il fut le premier à faire édifier sa tombe au-dessus de la terrasse : il fut suivi en cela par son successeur. C'est à ces tombes que fait allusion Diodore de Sicile (XVII, 71.7). Nous ignorons malheureusement tout des raisons qui ont conduit Artaxerxès II à quitter le site tout proche de Naqš-e Rostam. La décision royale illustre au moins le fait qu'aux côtés de Pasargades, Persépolis restait une capitale vivante de l'Empire. Notons d'ailleurs, par anticipation, qu'Artaxerxès III y poursuivit l'œuvre continue de ses prédécesseurs (*A³Pa, Pb*) : il ajouta un escalier (ouest) au palais de Darius, reprenant sélectivement les reliefs de porteurs de dons.

• *Artaxerxès II, Mithra et Anāhita : sources et problèmes.* – Comme ses prédécesseurs, Artaxerxès II ne manque pas d'invoquer Ahura-Mazda, en reprenant par exemple les formulaires de Darius I^{er} (*A²Hc*, 15-20). Mais ce qui est plus notable, c'est que, dans nombre de ses déclarations, il invoque conjointement le grand dieu de la dynastie avec Anāhita et Mithra (*A²Sa, Sb, Sd, A²Ha*). Pour la première fois, les « autres dieux » invoqués anonymement par Darius I^{er} et ses successeurs sont donc nommément désignés. C'est là une innovation sur la signification historique de laquelle on continue de s'interroger. Traditionnellement, et non sans raison, on se réfère à un édit d'Artaxerxès II dont parlait Bérosee et dont un auteur tardif (Clément d'Alexandrie) a transmis la teneur (*FGH* 680 F11). Après avoir rappelé que les Perses et les Mèdes ne rendaient pas de culte à des statues de bois ou de pierre, Bérosee s'exprimait ainsi :

Plus tard cependant, après de nombreuses années, ils commencèrent à honorer des statues (*agal-mata sebein*) ; cette pratique fut introduite par Artaxerxès, fils de Darius Ochus ; il fut le premier à faire ériger (*anastēsas*) une statue d'Aphrodite Anaitis à Babylone, à Suse et à Ecbatane, et à ordonner aux Perses [Persépolis], aux Bactriens [Bactres], à Damas et à Sardes de (lui [Anāhita]) rendre un culte (*sebein*).

Ce texte – qui dérive à coup sûr d'une source officielle – s'insère sans aucun doute dans le rôle de régulateur des cultes perses qui est traditionnellement dévolu au Grand Roi. Cela dit, il pose de sérieux problèmes d'interprétation. Les inscriptions royales elles-mêmes ne sont pas univoques. On soulignera que les formules peuvent différer d'une inscription à l'autre. Ahura-Mazda continue de tenir une place de premier plan, en particulier dans l'inscription qui fait référence à l'édification du nouveau palais de Suse (*A²Sd*) : « Avec l'aide d'Ahura-Mazda j'ai construit cette résidence... Qu'Ahura-Mazda, Anāhita et Mithra me gardent de tout mal... » ; il en va différemment de l'inscription qui relate la reconstruction de l'apadana de Darius I^{er} à Suse : « Avec l'aide d'Ahura-Mazda, d'Anāhita et de Mithra, j'ai fait (re)construire cet apadana » (*A²Sa* ; cf. *A²Ha*).

- Mais encore, pourquoi la seule inscription de son successeur à Persépolis porte-t-elle simplement : « Puissent Ahura-Mazda et le dieu Mithra (*Mithra бага*) me protéger, moi-même, mon pays et tout ce que j'ai construit » (*A³Pa*) ? Pourquoi n'y a-t-il plus mention d'Anāhita, alors même que le texte de Bérosee, quant à lui, ne dit pas un mot sur Mithra ? Cette « omission » de Mithra paraît d'autant plus étrange que c'est uniquement sur le culte public qui lui est rendu que nous disposons d'informations convergentes. Nous savons en effet par Strabon (XI, 14.9) qu'à l'époque achéménide le satrape d'Arménie devait envoyer chaque année au Grand Roi 20 000 poulains à l'époque des *Mithriaka*, c'est-à-dire des fêtes officielles en l'honneur de Mithra. Des passages de Xénophon montrent que la pratique était en usage dès au moins Artaxerxès II, puisque chaque village d'Arménie devait, dit-il, envoyer chaque année des poulains en guise de *dasmos* royal (*Anab.* IV, 5.24), et que ces poulains (ou certains ?) étaient consacrés au Soleil (IV, 5.35). De ces fêtes officielles en l'honneur de Mithra, nous sommes également informés par Douris, qui souligne le rôle central qu'y jouait le roi (Athénée X, 534e). La plupart des témoignages classiques citant Mithra datent approximativement du règne d'Artaxerxès II (e.g. Xénophon *Écon.* IV, 24 ; Plutarque *Art.* 4.5 ; Élien *VH* I, 33) : mais devons-nous nécessairement en inférer un rapport chronologique étroit avec la modification des formulations royales à l'époque de ce roi ? Rien n'est moins sûr.

Derrière ces questions se cache un problème essentiel, que pose déjà le texte bien connu de Plutarque sur l'intronisation d'Artaxerxès II à Pasargades dans un temple dédié à

Anāhita, ici désignée comme « déesse guerrière » (*Art.* 3.2) : à quel niveau précisément se situe la nouveauté introduite par Artaxerxès II ? Que signifie par exemple la distinction apparemment marquée par Bérose entre des villes (Babylone, Suse, Ecbatane) qui reçoivent l'ordre d'ériger (*anastēsas*) des statues, et d'autres (Persépolis, Bactres, Damas et Sardes) où, semble-t-il apparaître par contraste, l'accent est mis seulement sur le culte (*sebein*), comme si des statues y existaient déjà (ou que l'on allait rendre un culte sans statue) ? Et, si de telles statues existaient ici et là, comment apprécier la nouveauté de l'édit ? Ou encore : si Bérose ne fait pas état de Mithra, est-ce parce que nous ne disposons que d'une citation partielle de l'édit royal, ou parce que le culte de Mithra n'était pas lié à des statues de culte – statues qui semblent représenter, pour Bérose lui-même, la nouveauté la plus notable ?

Cette observation elle-même pose un autre problème. *A priori*, le texte de Bérose est parfaitement en harmonie avec ce qu'affirme par exemple Hérodote (I, 131) : « Les Perses n'ont pas l'usage d'élever des statues (*agalmata*) des dieux ni des temples ni des autels. Ils montent sur les plus hautes montagnes » (cf. de même Strabon XV, 3.13). Mais ces affirmations péremptoires sont-elles parfaitement recevables ? On n'insistera pas sur une information de Strabon (XV, 3.15), selon lequel, dans les sanctuaires perses de Cappadoce, lors des fêtes, on transportait en grande pompe des statues (*xoana*) d'Anaïtis et d'Omanos : le témoignage se réfère en effet à une époque tardive. Plus important est un passage de Dinon (cité lui aussi par Clément d'Alexandrie), qui, écrivant au IV^e siècle, transmettait des informations divergentes de celles d'Hérodote : selon lui, si, en effet, Perses, Mèdes et mages sacrifient sur les hauteurs, ils adorent deux divinités sous forme de statues (*agalmata*), à savoir le Feu et l'Eau (*FGrH* 690 F28). La chronologie de Dinon ne permet pas d'induire qu'il rend compte là d'une évolution initiée par Artaxerxès II : tout aussi bien ne nomme-t-il ni Mithra ni Anāhita, sauf à supposer que le Feu désigne le premier et l'Eau la seconde, ce qui paraît extrêmement peu probable : l'Eau et le Feu sont deux divinités bien individualisées, dont Strabon souligne de son côté la place centrale dans les pratiques sacrificielles perses (XV, 3.14, 16). Et revient la question de fond sur la nouveauté introduite à l'époque d'Artaxerxès II.

• *Droaphernès et la statue de Sardes.* – On voit bien où le problème achope : c'est que nous sommes dans l'impossibilité de trouver ailleurs confirmation ou illustration de l'évolution suggérée par les inscriptions royales et explicitée par la citation de Bérose. À cette fin, en effet, il faudrait disposer d'une documentation précisément datée qui permettrait de prouver qu'à partir d'Artaxerxès II des sanctuaires officiels d'Anāhita munis de statues de culte ont été érigés dans les villes énumérées par Bérose. Ce n'est pas le cas : si la diffusion des sanctuaires d'Anaïtis Persique/Anāhita en Asie Mineure occidentale remonte certainement à une haute époque (cf. Tacite, *Ann.* III, 62), nous ne possédons aucun témoignage direct de l'existence d'un sanctuaire d'Anāhita à Sardes même avant 322 (Pausanias VII, 6.6 : Artémis Persique). Venant de Sardes, un document plus récemment publié a été allégué comme parallèle (SEG XXIX, 1205). Il s'agit d'une inscription grecque qui porte le texte suivant, où l'on peut distinguer trois parties, une dédicace et deux interdictions :

(1-5) Dans la trente-neuvième année du règne d'Artaxerxès, Droaphernès, fils de Barakès, *hyparkhos* de Lydie, [a consacré] la statue (*andrias*) à Zeus de Baradatès.

(5-11) Il (?) ordonne aux néocores thérapeutes [de Zeus] qui ont le droit de pénétrer dans l'adyton et qui couronnent le dieu de ne pas participer aux mystères de Sabazios de ceux qui apportent les victimes pour être brûlées et d'Angdistis et de Mā.

(11-13) Ils (?) ordonnent à Doratès le néocore de s'abstenir de ces mystères.

Le texte grec a été (re)gravé à l'époque impériale romaine, pour des raisons qui restent incertaines. Cette particularité explique sans doute quelques obscurités qui subsistent. Essentiellement, le texte rend compte d'une décision prise par Droaphernès, inconnu par ailleurs, mais qui porte un anthroponyme typiquement iranien et dont on peut dire qu'il est un haut personnage de l'administration satrapique de Sardes (le terme *hyparkhos* ne permet pas à lui seul de déterminer sa fonction précise). Comme la formule « Zeus de Baradatès » l'implique, il s'agit d'un culte familial, comparable au « Mén de Pharnakès » connu dans le Pont par Strabon (XII, 3.31). Baradatès, dans cette hypothèse, doit être considéré comme l'ancêtre de Droaphernès, fils de Barakès.

Il est surtout notable de constater que Droaphernès a consacré une statue. Mais doit-on nécessairement y voir l'expression particulière d'une politique générale visant à multiplier les statues de culte dans tout l'Empire ? À supposer que la statue soit bien une statue divine – ce que ne laisse guère supposer le terme utilisé (*andrias* : statue humaine) – une telle interprétation n'est nullement assurée. Tout d'abord, la datation de l'inscription fait problème car, mis à part le rapprochement postulé avec Bérose, aucun élément ne permet d'assigner le document à l'époque d'Artaxerxès II (vers 366-365) plutôt qu'à celle d'Artaxerxès I^{er} (vers 427), puisque la copie que nous possédons date de plusieurs siècles après la décision de Droaphernès. Quant au Zeus ainsi honoré, rien ne permet d'en faire l'*interpretatio graeca* d'un Ahura-Mazda dont on postule qu'il apparaissait dans la version originale. Il est infiniment plus probable que Zeus renvoie ici à une divinité locale, qui peut tout simplement être le Zeus lydien, bien attesté à Sardes dès le début du VI^e siècle. Dans ces conditions, le document n'a aucune raison d'être rapproché étroitement de la décision que Bérose inscrit au compte d'Artaxerxès II.

• *Anāhita et Ištar.* – Ce n'est d'ailleurs pas le moindre des paradoxes de constater que, dans le même temps, aucun texte ne fait référence à une fête officielle en l'honneur d'Anāhita, dont l'instauration serait précisément fixée à l'époque d'Artaxerxès II. Ou plus exactement, nous possédons un témoignage, qui n'est pas sans poser quelques problèmes d'interprétation. Plutarque rapporte qu'Artaxerxès II prit la mesure suivante à l'encontre d'Aspasie, l'ancienne compagne de Cyrus le Jeune : « Il la désigna comme prêtresse de l'Artémis d'Ecbatane, que les Perses nomment Anaïtis, pour qu'elle passât sa vie dans la chasteté » (*Art.* 27.4). Le passage implique d'abord formellement que le sanctuaire d'Anāhita d'Ecbatane, connu par d'autres textes plus tardifs, existait déjà au moins à l'époque d'Artaxerxès, et il laisse même entendre que sa fondation était antérieure. Il est tentant de rapprocher le témoignage de Plutarque d'un texte datant d'Esarhaddon : y est citée une femme, qui, dans le sanctuaire d'Ištar d'Arbèles, porte le titre d'« oblate royale » (*šēlūtu ša šarri*). Certes, nous ne savons pas s'il existait encore dans Arbèles achéménide un sanctuaire d'Ištar, mais l'importance de la ville autorise une telle hypothèse.

A priori, le rapprochement paraît aller de pair avec les représentations d'Anāhita sur plusieurs documents iconographiques (sceaux, cachets, anneaux), que l'on a déjà présentés (*fig.* 30a-b, p. 265) et qui démontrent des syncrétismes qui se sont opérés, sans doute depuis une haute époque, entre Anāhita et la grande déesse mésopotamienne. Doit-on pour autant en inférer que la déesse dont Artaxerxès II entend répandre les statues et le culte dans l'Empire n'est autre qu'une Anāhita babylonisée ? L'hypothèse paraît peu recevable, de même que celle, connexe, qui postule une « babylonisation » de la dynastie achéménide

dans le courant du IV^e siècle, en rapport avec l'origine à demi-babylonienne de Darius II et de Parysatis. On notera également que la consécration d'une femme à une déesse n'est pas propre à Ištar, c'est là au contraire une coutume extrêmement répandue. Strabon la cite également dans les temples d'Anāhita en Cappadoce (XI, 14.16) ; il rapporte des pratiques analogues : à Zélée, dans le sanctuaire d'Anaïtis, fondé par les Perses (cf. XI, 8.4) ; et dans d'autres sanctuaires dédiés à des divinités perses, on trouve également des hiérodules (XII, 3.37) : une inscription grecque de Cappadoce témoigne de la consécration de hiérodules à « la grande déesse Anaïtis Barzochara ».

Au reste, qu'aurait signifié une telle décision pour des populations qui, de l'Iran oriental à l'Asie Mineure occidentale, n'étaient certainement aucunement touchées par le syncrétisme entre Anāhita et Ištar ? En Lydie par exemple, les assimilations et syncrétismes en cours s'opèrent entre Anāhita et Artémis. Dira-t-on que c'est en raison précisément de son caractère plastique qu'Anāhita a été choisie préférentiellement par un roi soucieux de diffuser parmi ses peuples une déesse dans laquelle chacun d'entre eux pouvait se reconnaître ?

• *Retour à Bérose.* – Si le caractère politique de la décision royale ne semble guère faire guère de doute, subsiste en effet le problème fondamental : à qui s'adresse la décision d'Artaxerxès ? Il paraît fort peu probable qu'Artaxerxès II ait rompu avec la politique de ses prédécesseurs et tenté d'imposer le culte de divinités iraniennes aux régions citées par Bérose. Par ailleurs, si, comme on l'a vu, Anāhita a certainement fait l'objet de syncrétismes avec des divinités locales, ce n'était certainement pas l'intention du Grand Roi qu'on confonde le culte officiel de la déesse avec des divinités épichoriques. Si de tels syncrétismes existaient déjà, l'objectif du Grand Roi était manifestement d'implanter le culte et les images d'une déesse *pleinement iranienne*. L'énumération fournie par Bérose donne une clef : on y reconnaît en effet les principaux centres de la domination achéménide : Babylone, Suse, Ecbatane, Persépolis, Bactres, Damas et Sardes. Dans ces conditions, l'explication la plus probable – celle du moins que l'on retiendra ici – c'est qu'Artaxerxès s'adressait ainsi aux Perses installés dans les différentes provinces de l'Empire. En exaltant celle qui dispensait la légitimité royale, Artaxerxès cherche à souder plus encore autour de lui la *diaspora* perse impériale. Sa décision venait renforcer la fonction que Xénophon attribue fort justement aux cours satrapiques : être le conservatoire des mœurs perses et le lieu de reproduction idéologique de l'ethno-classe dominante – c'est-à-dire « la Perse en Asie Mineure pour le roi », pour reprendre l'expression imagée du poète Bion à propos de Sardes (*Anth. Pal.* IX, 423).

Reste une autre question : quand et pourquoi ? L'existence d'un édit permet-il de postuler que, ce faisant, Artaxerxès apporte une réponse à une situation de crise interne de l'Empire ? Dans cette hypothèse, dans quelles circonstances historiques ? La mesure pourrait faire part de la contestation idéologique avec son frère Cyrus le Jeune, ou bien s'intégrer dans le cadre des troubles satrapiques. Mais on doit, en rappelant le précédent de Xerxès et des *daivā* (chapitre XIII, 6-7), souligner qu'une interprétation autre est envisageable : Artaxerxès II réaffirme le caractère sacré d'un pouvoir royal lié indissolublement à la protection des divinités, en dehors de tout temps historique précisément situé. Mais reconnaissons-le pour terminer : l'interprétation que l'on vient de présenter laisse bien des questions en suspens, auxquelles nous nous sentons incapable d'apporter des réponses fondées.

• *L'espace impérial.* – Le texte de Bérose présente un autre intérêt, que l'on vient brièvement d'évoquer, d'ordre plus proprement administratif. L'énumération des sites constitue aussi une sorte d'inventaire de l'espace impérial, organisé autour des résidences traditionnelles (Persépolis, Suse, Babylone, Ecbatane) et autour de capitales qui gouvernent à de vastes régions : Bactres (Plateau iranien), Damas (Transeuphratène) et Sardes (Asie Mineure et Anatolie). L'absence de Memphis confirme *a contrario* la valeur de l'information donnée par Bérose.

Si l'importance de Damas ou de Sardes pouvait déjà être postulée à l'aide d'autres sources, on soulignera surtout que nous avons là la première mention explicite de la Bactriane depuis la campagne qu'y mena Artaxerxès I^{er} au début de son règne (Ctésias § 31). La mention de Bérose confirme d'abord ce qu'on peut apprendre (ou supposer) à partir, d'une part, du rôle attribué à Dadarši en 522-521 et, d'autre part, de la situation qui semble prévaloir à l'époque de Darius III : à savoir que les responsabilités du satrape de Bactres dépassent largement l'horizon de la Bactriane proprement dite. À son tour, cette mention peut être reliée à d'autres renseignements (eux aussi très allusifs) datés du règne d'Artaxerxès II et du règne de son successeur. Rappelons en particulier que, face à l'avance de Cyrus le Jeune, Artaxerxès avait fait rassembler des troupes à Ecbatane (Diodore XIV, 22.1-2), troupes qui ne parvinrent que tardivement ; elles étaient menées par un frère bâtard du roi (Xénophon, *Anab.* II, 4.25) : ce qui prouve au moins que le Plateau iranien et l'Asie centrale continuaient de fournir des soldats, lorsqu'une mobilisation générale était décidée ; on en aura confirmation dans les dispositions prises par Darius III en 333-331.

Certes, les textes sont peu éloquents et, pour certains même, d'interprétation incertaine, mais ils viennent rappeler opportunément que, vu du centre, l'Empire s'étend jusqu'à l'Asie centrale. L'Inde elle-même n'est pas totalement absente de la documentation datée du règne d'Artaxerxès II. L'ouvrage que Ctésias avait consacré à cette région est plein d'histoires fantastiques, qui sans doute durent charmer ses lecteurs. On soulignera néanmoins que, par voie directe ou par l'intermédiaire d'Élien, on apprend ainsi que les rois de l'Indus devaient envoyer régulièrement des dons au Grand Roi ; c'est peut-être de cette façon que Darius III obtint des éléphants indiens (cf. Quinte-Curce V, 2.10). Ajoutons enfin que, dans l'œuvre perdue qu'il avait consacrée aux routes et étapes royales, Ctésias suivait un itinéraire depuis Éphèse jusqu'à Bactres et à l'Inde (*FGrH* 688 F33 : *apou Ephesou mekhri Baktrôn kai Indikēs*). En eux-mêmes, les renseignements restent allusifs : ils impliquent cependant qu'à cette date, les liens entre Suse et la vallée de l'Indus n'étaient pas coupés, et que les rois indiens continuaient de manifester leur sujétion au Grand Roi.

• *D'Artaxerxès II à Artaxerxès III.* – Selon Plutarque, les dernières années du vieux roi furent semées d'embûches et de complots. Plutarque rappelle d'abord que, de son mariage avec Stateira, Artaxerxès avait eu trois fils légitimes : Darius (l'ainé), Ariaspès (nommé Ariarathès par Justin X, 1.1) et Ochos, le plus jeune (*Art.* 26. 1-2 ; cf. 30.2). De ses concubines lui étaient nés également un grand nombre de bâtards (115 fils selon Justin X, 1.1, 5), parmi lesquels Arsamès (Plutarque § 30.1 et 8). « De manière à enlever tout espoir à Ochos et l'empêcher de jeter à nouveau le royaume dans des troubles et des guerres », le roi désigna Darius comme prince héritier (Plutarque § 26.4-5). Bientôt, un violent ressentiment poussa Darius, conseillé par Tiribaze, à nouer un complot contre son père (§ 27-28). Le prince sut trouver de nombreux courtisans prêts à le suivre (§ 29.1), y compris, selon

Justin (X, 1.5), 50 de ses frères bâtards. Le complot fut découvert grâce aux informations données par un eunuque ; Darius fut déferé devant les juges royaux puis mis à mort (Plutarque § 29), « de même que les femmes et les enfants de tous les conjurés » (Justin X, 2.6). Suit, chez Plutarque, l'exposé des agissements condamnables d'Ochos, soutenu par son amante Atossa qui était à la fois sa sœur et sa belle-mère (§ 23. 3-7 ; 30.1 ; cf. Val. Max. IX, 2.7). Par ses manœuvres et dénonciations, Ochos réussit à déstabiliser son frère légitime Ariaspès, qui préféra se suicider (§ 30.1-5 ; version différente dans Élien *VH* IX, 42) ; bientôt, il fit disparaître Arsamès, son frère-bâtard, favori du roi (§ 30.7-8). C'est dans ces conditions qu'Artaxerxès mourut de vieillesse, à l'issue d'un long règne (entre novembre 359 et avril 358 au témoignage des tablettes babyloniennes).

Au-delà du romantisme échevelé du récit de Plutarque, on observera tout d'abord qu'à l'instar de ses prédécesseurs, Artaxerxès II a pris soin de désigner de son vivant un héritier, en l'occurrence l'aîné ; d'autre part, que le choix n'équivaut pas à un partage du pouvoir (malgré Justin X, 1.2) ; enfin et en même temps que le statut de prince héritier est lui-même instable. Plutarque, en revanche, ne souffle mot de la désignation d'un nouvel héritier après la disparition de Darius puis celle d'Ariaspès. Il se contente de noter que le roi manifestait une préférence pour l'un de ses bâtards, Arsamès. En réalité, tout permet de penser que, lors de la mort d'Artaxerxès II, la transition était préparée : si, comme on peut raisonnablement l'admettre, Ochos a été mis par son père à la tête de l'armée chargée de combattre Tachôs (Syncelle, p.486, 20 : « alors que son père vivait encore »), cette désignation, à elle seule, lève tous les doutes. Sans s'y attarder, Diodore (XV, 93.1) note tout simplement qu'à la mort d'Artaxerxès II Ochos succéda à son père. Ce qui ne veut pas dire que la succession a été aisément admise par tous. Un auteur tardif mentionne par exemple que, lors de son avènement, le nouvel Artaxerxès « enterra vivante Atossa qui était à la fois sa sœur et sa belle-mère. Il enferma son oncle avec plus de 100 fils et petit-fils dans une cour vide et les fit périr sous une pluie de traits » (Val. Max. IV, 2.7 ; cf. Justin X, 3.1). Une telle présentation s'insère parfaitement dans l'image détestable d'Artaxerxès III dans la littérature antique (e.g. Plutarque § 30.9). Mais, à supposer que la tradition transmise par Valère Maxime puisse être admise, on doit simplement en conclure qu'avant son avènement Ochos s'était fait des ennemis à la cour. Au reste, Plutarque rend compte lui aussi que, comme à l'époque de la succession de Darius II (§6.1-2), la cour était agitée par les agissements de factions contraires en faveur de Darius ou en faveur d'Ochos (§26.1).

IX. LES GUERRES D'ARTAXERXÈS III (351-338)

• *Artaxerxès III et Artabaze*. – Il semble que, peu après son avènement, le nouveau Grand Roi se trouva aux prises avec des troubles en Asie Mineure, à moins que, sous une forme larvée, ils n'aient jamais cessé. Dans le cours du développement qu'il consacre à la guerre menée par Athènes contre ses alliés révoltés entre c. 357 et 355 (XVI, 7.3-4 ; 21-22.1-2), Diodore rapporte que le stratège athénien Charès, dans le but d'alléger le poids financier des opérations militaires, passa un accord avec le satrape de Phrygie Hellespontique, Artabaze, qui était alors en état de révolte (*apostas*) contre le roi ; grâce à son aide, le satrape remporta une victoire sur l'armée royale (§ 22.1) ; puis, bientôt, devant les menaces d'Artaxerxès, Athènes cessa son intervention. De ces événements, nous trouvons trace également dans des fragments anecdotiques qui apportent quelques précisions

complémentaires : les forces royales étaient commandées par Tithraustès, dont le statut n'est pas précisé : il disposait d'une *khôra* en Phrygie, que vint piller Charès (*FGH* 105 F4). Après le départ de l'Athénien, le satrape trouva une aide chez les Thébains, qui lui envoyèrent une force commandée par Pamménès, grâce auquel il soutint des combats victorieux contre « les satrapes envoyés par le roi » (Diodore § 34.1-2).

S'il semble acquis qu'Artabaze n'a reçu aucun secours d'autres satrapes d'Asie Mineure, les raisons et origines de sa rébellion restent environnées d'un épais mystère. Selon le Scholiaste à Démosthène (4.14), le roi aurait ordonné aux satrapes de licencier leurs mercenaires. Mais, outre que l'information pose quelques problèmes (chapitre XVII, 3), elle n'explique rien de la conduite d'Artabaze. On doit plutôt penser, comme à l'époque précédente, à une dénonciation portée contre Artabaze par l'un de ses collègues, sur des bases qui nous échappent totalement, mais qui, apparemment, avaient convaincu le roi (cf. XVI, 52.3 : *egklēmata*). Dans des conditions non élucidées, Artabaze choisit de s'exiler avec toute sa famille à la cour de Philippe II de Macédoine (*ibid.*).

• *Échec en Égypte, révolte en Phénicie et à Chypre (351-345)*. – Pendant que ces troubles mineurs étaient éteints en Asie Mineure, le nouveau roi se préoccupait surtout de la situation qui prévalait alors en Transeuphratène et en Égypte, même si, lors de son avènement, il pouvait éventuellement estimer qu'il avait les mains libres du côté de l'Égypte : il n'ignorait rien en effet des effets destructeurs de la rébellion de Nektanébo II ni des difficultés que le prétendant connaissait pour imposer son pouvoir contesté. Nous ne savons pas grand-chose des intentions d'Artaxerxès III. Dans un passage fort suspect destiné à illustrer la couardise du Grand Roi qui répugnait à prendre lui-même la tête des opérations, Diodore note simplement que, au cours de la période 361-351, des généraux perses furent à nouveau vaincus en tentant de reprendre pied en Égypte (XVI, 40.3-5). Mais de telles tentatives nous n'avons aucun témoignage concordant, jusqu'au moment où Artaxerxès lui-même convoqua son armée et subit un revers en 351 (Isocrate, *Phil.* 101 ; Démosthène, *Lib. Rhod.* 11-12), avant que de laver l'affront quelques années plus tard.

En 347, Isocrate adresse un vibrant éloge à Philippe II de Macédoine. Il promet au roi qu'il remportera victoire sur victoire car l'Empire perse est moribond après l'échec que vient de connaître le Grand Roi en Égypte (351) :

En outre, les régions de Chypre, de Phénicie, de Cilicie et de tout ce pays d'où les Perses tiraient leur flotte, appartenaient alors au Grand Roi [sous Artaxerxès II] ; maintenant, ou bien elles l'ont abandonné ou bien elles sont en proie à de tels malheurs qu'il ne peut rien tirer de ces peuples et que cela te sera profitable si tu veux le combattre. Enfin, Idrieus [de Carie], le mieux pourvu de tous les princes du continent, doit sans doute être plus hostile à la puissance royale que ceux-mêmes qui lui font la guerre... Mais, si tu passais sur le continent..., tu détacheras du roi beaucoup d'autres satrapes [qu'Idrieus], si tu leur promets la liberté et si tu répands en Asie ce mot qui, jeté parmi les Grecs, a abattu notre empire [d'Athènes] et celui des Lacédémoniens (*Phil.* 102-104). On retrouve là l'un de ces catalogues de pays insoumis au Grand Roi dont raffole le rhéteur athénien, qui n'hésite pas à grandir par opposition le règne d'Artaxerxès II qu'il avait tourné en ridicule dans un discours daté de 380 (*Panég.* 161). Néanmoins, derrière l'outrance du propos, Isocrate fait allusion à des faits incontestables dont traitait en particulier Diodore au livre XVI.

Selon cet auteur en effet, l'impulsion vint des Sidoniens, qui convainquirent les autres Phéniciens de prendre les armes contre les Perses et de passer un accord (*symmakhia*) avec

le pharaon Nektanébo, avant de se livrer à d'immenses préparatifs guerriers. La guerre fut officiellement ouverte, lorsque les Sidoniens ravagèrent le paradis perse situé près de la ville et détruisirent les stocks de fourrages établis par les satrapes en vue de la guerre d'Égypte ; ils passèrent également par les armes plusieurs chefs perses (XVI, 41). Dans le même temps, une révolte liée à la précédente éclata à Chypre, les neufs rois se déclarant indépendants (42.3-4). Pendant qu'il rassemblait une armée à Babylone (§42.1), Artaxerxès ordonna à Idrieus de Carie de mener une flotte et une armée à Chypre (§42.6-9), tandis que Mazée, « gouverneur de Cilicie », et Bélésys, « satrape de Syrie », conduisaient les premières opérations contre la Phénicie ; Tennès, « roi de Sidon », s'était entre-temps considérablement renforcé grâce à des levées dans la population sidonienne et à l'arrivée d'un contingent de mercenaires envoyés par le pharaon et commandés par Mentôr : Mazée et Bélésys furent alors repoussés (42.1-2). Ils joignirent ultérieurement leurs forces à l'armée royale arrivant de Babylonie. Selon Diodore, le Grand Roi n'eut pas réellement à combattre, car le roi de Sidon, Tennès, qui bientôt s'aboucha avec Mentôr, décida de trahir ses concitoyens : il livra à Artaxerxès cent Phéniciens, puis ouvrit les portes de la cité ; il fut bientôt mis à mort ; les Sidoniens préférèrent se tuer, eux, leurs femmes et leurs enfants et mettre les flammes à leurs maisons ; épouvantés par la rigueur royale, les autres Phéniciens se rendirent (§43-45.6). Peu après (?), les cités chypriotes avaient été reprises ou s'étaient rendues ; seul résistait Pnytagoras de Salamine, qui fait lui aussi bientôt sa soumission (§46.1-3).

Aussi intéressant et détaillé soit-il, le récit de Diodore pose de nombreux problèmes. Tout d'abord celui de la chronologie, souvent flottante comme dans tout le livre XVI. Le seul témoignage extérieur est un fragment de chronique babylonienne (ABC n° 9, p. 114) qui, daté de la quatorzième année d'Artaxerxès III, fait état de l'envoi, au palais royal de Babylone, de prisonniers sidoniens en octobre 345 ; on doit en inférer que la prise de Sidon est antérieure de quelques semaines ou mois, soit probablement 346, en admettant qu'en 347 Isocrate fait référence à une révolte encore en cours (*Phil.* 102). La révolte a certainement duré assez longtemps, puisque, dans un premier temps, Mazée et Bélésys ont été chargés de la mater ; mais il n'est guère possible de fixer une chronologie fine, ni d'affirmer à coup sûr que la révolte phénicienne a éclaté immédiatement après l'échec égyptien de 351, car la phraséologie de Diodore incite au contraire à penser qu'il s'est écoulé plusieurs années entre les deux événements. Il est clair en effet qu'après l'échec sur le Nil les Perses ont commencé immédiatement à préparer une force immense, car le Grand Roi avait décidé d'en finir une fois pour toutes avec la sécession du pharaon (Diodore XVI, 40.5-6) ; en quittant la Babylonie, le véritable objectif d'Artaxerxès est de marcher contre l'Égypte (cf. §§ 43.2 ; 44.1-5). Sidon est manifestement l'une des bases de préparatifs logistiques perses ; c'est là que sont rassemblées la flotte et des troupes, ainsi que du fourrage pour la cavalerie (§41.5). Le récit de Diodore indique clairement que les préparatifs perses sont déjà bien avancés lorsque la révolte éclate. Bref, il ne semble pas que la révolte ait duré de 351 à 346, contrairement à ce que l'on affirme parfois.

Les préparatifs de l'armée rendent compte, pour une part, des conditions de déclenchement des hostilités. Diodore indique que Tennès de Sidon comptait sur les milices levées dans la cité et sur les mercenaires grecs, dont certains avaient été envoyés par Nektanébo aux ordres de Mentôr (§§ 41.4 ; 42.2 ; 44.6). Il précise également qu'en raison de sa richesse inégalée Sidon était en état de rassembler trières, mercenaires, armes de toute sorte et provisions en quantité (§§ 41.4 ; 44.5), indiquant qu'elle avait su tirer profit de la

lenteur des préparatifs du Grand Roi. Sans nier les forces propres de Sidon, on doit cependant souligner que ses dirigeants ont su surtout profiter du fait que les Perses avaient choisi leur cité pour faire leurs préparatifs en vue de l'expédition d'Égypte : il est clair que les Sidoniens ont mis la main sur certains stocks stratégiques impériaux (§41.5) ; étant donné les circonstances, on est tenté de penser que les 100 trières et pentères dont elle dispose (§44.6) constituent le contingent qu'elle devait préparer pour la guerre d'Égypte ; si les habitants brûlent leurs vaisseaux après la trahison de Tennès, c'est moins pour empêcher certains d'entre eux de fuir (§45.4) que pour affaiblir la flotte royale. En d'autres termes – comme l'avait fait Aristagoras en 499 (p. 165) –, les dirigeants sidoniens ont repris aux dépens des Perses les moyens qui devaient soutenir l'offensive que le Grand Roi se préparait à lancer contre l'Égypte.

Nous sommes moins bien informés sur les origines et les raisons de la révolte, dans la mesure où nous savons peu de choses de l'histoire de Sidon et de la Phénicie dans les décennies précédentes, mis à part la contribution navale sidonienne lors de la guerre menée par Conon et la conduite trouble de Straton lors de l'offensive menée par Tachôs une dizaine d'années plus tôt. Diodore met en exergue la haine qu'y avaient soulevée les dirigeants perses qui vivaient dans la cité ; les ordres et réquisitions, donnés avec morgue, avaient, d'après lui, créé ou accentué un puissant mouvement de mécontentement contre la taxation de guerre impériale (§41.2, 5), qui venait ponctionner cruellement les profits que la cité tirait de ses activités commerciales (*dia tēs emporias* ; §41.4). Ce n'était cependant pas la première fois que Sidon était ainsi mise à contribution, depuis la première expédition égyptienne menée par Cambyse en 525. L'immensité des préparatifs perses, soulignée par Diodore (§40.6), suffit-elle à expliquer la décision des dirigeants sidoniens, qui agissent sans arrière-pensée puisqu'ils ravagent le paradis royal et exécutent de hauts dirigeants perses, acceptant dès lors que la guerre que mènerait contre eux le Grand Roi serait sans merci (cf. §41.6) ?

Une telle question et quelques autres restent sans réponse. On s'explique mal en effet que Tennès ait choisi de trahir la cité dès l'annonce de l'arrivée de l'armée d'Artaxerxès. Selon Diodore (§43.1), dès qu'il fut informé de l'importance de l'armée royale, le roi de Sidon « jugea que les révoltés étaient incapables de se mesurer à elle ». On ne comprend pas un tel revirement, comme si, auparavant, Tennès ignorait les préparatifs royaux – hypothèse évidemment insoutenable. Une telle attitude est-elle révélatrice d'un conflit interne à la cité ? On ne voit non plus jamais les autres cités phéniciennes intervenir, alors même que Diodore, sans l'affirmer explicitement, *semble* suggérer que les Sidoniens s'étaient unis à Arados et à Tyr (§41.1 ; cf. §45.1) : en réalité, seule Sidon semble s'opposer aux Perses ; elle fut la seule à être durement châtiée. Bref, on s'explique mal l'aveuglement des dirigeants sidoniens. Il faut peut-être tenir compte de l'appui espéré de Nektanébo : celui-ci leur avait-il promis d'intervenir directement ? C'est possible, dans la mesure où les pharaons n'étaient en général pas avares de telles promesses, et que les Sidoniens se souvenaient certainement de l'offensive récente de Tachôs. Selon Diodore en tout cas, c'est bien l'exemple égyptien qui poussa les Phéniciens puis les Chypriotes à se révolter (§§ 40.5 ; 42.5). Il faut enfin supposer que, pendant la période où le Grand Roi préparait son armée à Babylone, les forces perses en Phénicie propre n'étaient sans doute pas très nombreuses : ce qui expliquerait que les forces sidoniennes et leurs mercenaires aient réussi à repousser la première contre-attaque menée par Mazée et par Bélésys.

• *De Sidon à Jérusalem et à Jéricho.* – Il serait également du plus haut intérêt de déterminer si les rébellions sidonienne et chypriote se sont étendues dans les pays voisins – hypothèse qui *pourrait* contribuer à expliquer l'apparent optimisme des Sidoniens. Mais il faut bien reconnaître que, sur ce point, nous ne disposons que de témoignages maigres et contradictoires. Plusieurs auteurs tardifs font état de la déportation de Judéens en Hyrcanie, en application d'ordres donnés par le Grand Roi. Un autre auteur (Solinus) parle de la destruction de Jéricho à l'époque d'Artaxerxès III (à son retour d'Égypte). Mais, outre que ces textes sont suspects et contradictoires (sur le plan chronologique), aucune documentation extérieure ne vient confirmer la réalité d'une révolte qui aurait embrasé la Judée et la Samarie.

• *La reconquête de l'Égypte (343-342).* – Dans la vision stratégique du Grand Roi, la remise en ordre en Phénicie et à Chypre était à coup sûr une chose importante. Néanmoins, il restait obsédé par le problème égyptien, en vue duquel il avait commencé d'immenses préparatifs plusieurs années auparavant (XVI, 40.6). Accompagné par une flotte de guerre et de transport considérable (§ 40.6 : chiffres stéréotypés), le Grand Roi prit la route de l'Égypte à la fin de l'année 343. Quelques mois plus tard (été 342), il faisait son entrée à Memphis, alors que Nektanébo s'était enfui en Haute-Égypte puis en Nubie (§ 51.1-2). Du point de vue de l'histoire achéménide, l'un des problèmes les plus importants que pose l'expédition est de tenter de comprendre pourquoi Artaxerxès a réussi là où avaient échoué tant d'armées achéménides depuis le début du IV^e siècle. Pour répondre à une telle question, nous ne pouvons nous fonder que sur le compte rendu détaillé de Diodore de Sicile (XVI, 46.4-9, 47-51), qu'il est aisé de confronter sur bien des points aux récits que le même auteur a donnés de l'expédition menée par Pharnabaze (XV, 41-43), de celle de Perdikkas contre Ptolémée (XVIII, 33-36) ou encore de celle d'Antigone contre le même Ptolémée en 306 (XX, 73-76). Il convient cependant de préciser – avant d'y revenir plus longuement (chapitre XVII, 3) – que tout le passage de Diodore est vicié par la place déterminante qu'il attribue aux mercenaires grecs au cours de la campagne.

Diodore précise que l'armée achéménide souffrit des mêmes handicaps qu'il a déjà soulignés lors du récit d'expéditions antérieures. Avant même d'arriver dans la vallée, les troupes ennemies devaient vaincre bien des obstacles. Elles devaient d'abord traverser la terrible « région sans eau » qui s'étendait au sud de Gaza ; on sait qu'à cet effet Cambyse avait recouru aux services du « roi des Arabes » (Hérodote III, 5-9), tout comme Esharraddon l'avait fait de son temps (ANET³ 292) ; il en fut de même d'Antigone en 306 (Diodore XX, 73.3) ; on ne sait pas ce qu'il en fut en 343. Puis venait la région des sables mouvants, les Barathres (Diodore I, 30.4-7 ; XX, 73.3 ; cf. Polybe V, 80.1), dans lesquels Artaxerxès III perdit nombre de ses soldats (XVI, 46.5). Selon Diodore, la raison en fut que les Perses n'avaient aucune idée de la disposition des lieux. Il précise ailleurs qu'en entrant en négociations avec Artaxerxès III Tennès de Sidon avait fait valoir qu'il pourrait guider l'armée royale (XVI, 43.3). On s'étonne cependant que les Perses n'aient pu trouver de guides locaux (cf. XVI, 48.3). On a l'impression ici que Diodore a repris un motif répétitif, déjà illustré par le rôle qu'Hérodote fait jouer en l'affaire au chef de mercenaires Phanès auprès de Cambyse en 525 (III, 4).

Le seul avantage que Diodore reconnaît à Artaxerxès – mais c'est là un *topos* bien enraciné – c'est la supériorité numérique écrasante de son armée : Nektanébo dispose de 20 000 mercenaires grecs, de 20 000 Libyens et de 60 000 *makhimoi* égyptiens (XVI, 47.5-7), face

à une armée royale « innombrable », comme l'implique l'emploi de chiffres canoniques (300 000 fantassins, 30 000 cavaliers, 300 trières et 500 autres navires de transport : XVI, 40.6). Il rappelle les épisodes les plus marquants, à ses yeux du moins : très tôt, semble-t-il, un corps d'armée, grâce à l'aide de guides égyptiens, réussit à passer le fleuve et à établir une tête de pont sur l'autre rive (XVI, 48.3-5), d'où la crainte de Nektanébo, qui s'empresse de gagner Memphis pour la mettre en état de défense (§ 48.6) ; à son tour, ce repli crée des inquiétudes dans le camp égyptien et conduit des mercenaires grecs à négocier leur reddition : d'où la chute de Péluse, bientôt suivie par la prise de Bubastis et autres cités fortifiées (§ 49.7-8 ; 51.1). Dès lors, la voie du Nil était libre, et la marine royale pouvait remonter le fleuve jusqu'à Memphis (cf. Thucydide I, 104.2).

Par ailleurs, Diodore souligne que l'armée royale s'est ébranlée très tard, en raison de la longueur des préparatifs, ce qui a permis au maître de l'Égypte de procéder à la mise en défense du pays (XVI, 46.7 ; 49.7 ; cf. XV, 41.2.5). Derrière le poncif, il y a certainement une réalité, car l'offensive contre l'Égypte ne se produisit que dans l'hiver 343-342. C'est, d'une part qu'une fois Sidon soumise le roi attendit probablement la reddition des cités chypriotes (46.1-3), c'est aussi qu'il y acheva de nouveaux préparatifs, sans doute en partie désorganisés par la révolte de Sidon (cf. 45.4 : destruction des navires). Diodore précise également qu'avant son départ de Babylone (ou à son arrivée en Phénicie), Artaxerxès envoya des messagers en Grèce pour y demander l'envoi de mercenaires : Athènes et Sparte refusèrent sans agressivité, Thèbes et Argos firent partir des contingents (44.1-3). C'est dans cette période également que les cités sujettes d'Asie Mineure firent parvenir leurs propres contingents à l'armée royale (44.4 ; cf. 46.4). Après la chute de Sidon, le Grand Roi avait également accueilli Menthôr et ses 4 000 hommes (42.2 ; 47.4).

D'où la tactique traditionnelle de Nektanébo qui, comme tous les pharaons, cherche à tirer parti des avantages topographiques : rendre le fleuve infranchissable et interdire les débarquements sur les plages du Delta : des fortifications sont disposées sur toutes les bouches du Nil, en particulier sur la branche pélusiaque, la mieux pourvue en plages (XVI, 46.6-7, XV, 47.2-4 ; XX, 76.3) ; on a rassemblé une multitude de bateaux du Nil, bien adaptés aux combats fluviaux (XVI, 47.6) ; ces bateaux servaient également à transporter les troupes d'un point à l'autre pour interdire aux troupes ennemies de débarquer sur les plages (XX, 75.1 ; 76.3-4) ; quant au fleuve lui-même, les rives en avaient été fortifiées de manière à en interdire le passage (XVI, 47.7 ; cf. XV, 47.3 ; XVIII, 33.6, 34.1-4). Il apparaît que, pour mettre tous les atouts de son côté, le Grand Roi a choisi une saison favorable, tel Antigone en 306 qui avait quitté la Palestine au lever des Pléiades, c'est-à-dire au début novembre (XX, 73.3), à une date donc où l'armée ne pouvait pas être mise en danger par la crue du Nil (cf. XV, 48.4). Mais, à lui seul, ce choix, heureux, n'était pas un gage de succès : devant les échecs, Antigone proposa même de faire retraite et de revenir « avec une armée mieux préparée, à une date où le Nil est censé être le plus bas » (XX, 76.5). L'échec de Pharnabaze avait également montré qu'une résistance longue des défenses égyptiennes pouvait contraindre l'assaillant à différer trop longtemps l'assaut et donc à se replier (XV, 48.1-4).

En dépeignant Nektanébo sous des traits très défavorables, Diodore rend-il compte, peu ou prou, des sentiments des Égyptiens ? Il est impossible de répondre à de telles questions : l'enrôlement de guides égyptiens ne préjuge pas de leur attitude par rapport au pharaon : tout aussi bien Nikostratos avait-il pris soin de garder des otages par devers lui (XVI, 48.3). On notera simplement avec Diodore (§§ 48.6 ; 49.2-3) que le repli de Nektanébo sur

Memphis a démoralisé ses soldats. On soulignera enfin que Nektanébo a bien vite perdu espoir et renoncé à défendre Memphis jusqu'au bout, préférant prendre la fuite vers la Nubie, considérant que nombre de cités étaient prêtes à le trahir (§ 51.1). On peut se demander si l'affaiblissement interne du pouvoir pharaonique – objet de *pronunciamientos* militaires tout au long du IV^e siècle – ne constitue pas l'une des raisons profondes de l'échec égyptien : mais c'est là simple hypothèse, que la documentation existante ne permet pas de fonder en toute certitude. Diodore déclare à ce propos que Nektanébo n'était guère disposé à prendre tous les risques pour conserver l'hégémonie (*hyper tēs hēgemonias* ; 51.1). Cette attitude paraît tout à fait opposée aux pensées que le même Diodore prête à Artaxerxès, décidé à prendre la tête de l'armée afin de mener en personne les combats pour conserver son royaume/sa royauté (*agōnas hyper tēs basileias* ; § 40.6). Même si la présentation et le vocabulaire agonistique de Diodore sont l'expression de la propagande royale, il ne fait guère de doute qu'Artaxerxès III était décidé, quant à lui, non seulement à rétablir l'ordre en Phénicie, mais aussi à reconquérir l'Égypte. Arrivé au pouvoir dans des conditions troubles, il était décidé à faire la preuve de sa valeur militaire, justificatrice de son pouvoir. Un passage de Théopompe illustre bien l'importance que revêtait la marche vers l'Égypte. Ce fut l'occasion pour le Grand Roi de convoquer sur son passage des représentants des peuples soumis, qui vinrent lui apporter dons et cadeaux rituels (FGH 115 F263a-b). Diodore peut donc écrire à juste titre qu'au retour d'Égypte, chargé de butin, le Grand Roi avait acquis un très grand renom par ses victoires (§ 51.3) : en d'autres termes, il avait renforcé son pouvoir et son prestige parmi les siens et parmi ses peuples. À cette occasion fut gravé un sceau royal, qui exaltait la victoire personnelle du roi sur les rebelles égyptiens (SA³a ; ici fig. 12b).

• *Artaxerxès III en Égypte.* – Ainsi l'Égypte revenait-elle dans le giron achéménide, presque soixante ans après la sécession d'Amyrtée. Une administration perse fut réinstallée dans le pays, sous la direction de Phérendatès (XVI, 51.3), dont on ne peut dire en toute certitude qu'il est un descendant du satrape d'Égypte du même nom connu au temps de Darius I^{er} (chapitre XII, 1). Traditionnellement, dans la tradition égyptienne et dans la tradition classique, Artaxerxès III a eu une réputation épouvantable, au même titre que Cambyse, dont il est fréquemment rapproché dans les textes anciens. L'origine doit en être trouvée à coup sûr dans les mesures qu'il prit, ainsi rapportées par Diodore :

Il démantela les murailles des cités les plus importantes, il pilla les sanctuaires et rassembla ainsi une grande quantité d'argent et d'or ; il emporta même les Annales sacrées (*tas ek tōn archaion hierōn anagraphas*), qu'ultérieurement Bagôas rendit aux prêtres égyptiens contre versement de grandes sommes en guise de rançon (XVI, 51.2).

On accusait même Artaxerxès d'avoir, tout comme Cambyse, mis à mort le taureau sacré Apis : selon Élien (VH VI, 8), c'est pour punir le roi de ses forfaits égyptiens que Bagôas l'aurait assassiné ! Des monnaies attestent que le nouveau conquérant porta le titre de pharaon.

• *Mentôr en Asie Mineure.* – À son retour, Artaxerxès envoya Mentôr en Asie Mineure. Après s'être entremis auprès du roi pour permettre à Artabaze et aux siens de rentrer (XVI, 52.3-4), le premier objectif de Mentôr fut de marcher contre Hermias, « tyran d'Atamée qui, maître de nombreux points fortifiés et cités, s'était révolté contre le roi » (§ 52.5). Ensuite, sans donner aucune précision, Diodore écrit que Mentôr ramena à la raison

d'autres chefs (*hēgemonēs*) en rupture avec les Perses, et que, par force et par ruse, il les soumit rapidement (§ 52.8). Il s'agit manifestement de troubles localisés sans grande ampleur. Mentôr a rempli une mission habituelle de maintien de l'ordre face à des « dynastes » locaux qui, reconnus par le pouvoir achéménide, devaient manifester une loyauté sans faille en toute occasion. Bien que le texte de Diodore ne permette pas d'en décider en toute certitude, il semble bien en effet qu'après la soumission d'Hermias les activités de Mentôr s'exercent aux alentours de l'ancien domaine du « tyran », c'est-à-dire en Éolide et en Troade, régions traditionnellement dirigées depuis Daskyleion.

• *Artaxerxès III et Philippe II.* – C'est des années postérieures à la reconquête de l'Égypte que datent apparemment les premiers rapports diplomatico-militaires entre Artaxerxès III et Philippe II. Mais existait-il une politique macédonienne à la cour, et, si oui, à quelle date a-t-elle pris forme et consistance ? Soulignons d'entrée que la réponse à cette question risque d'être le reflet d'une image née dans le miroir déformant d'une histoire prophétique ou eschatologique, qui postule que la conquête d'Alexandre relève de la nécessité. Soulignons en même temps que nous ne disposons d'aucune documentation directe qui permettrait de reconstituer dans le détail la vision que les autorités achéménides avaient des progrès de Philippe en Grèce et en Thrace.

Le premier indice de rapports directs entre l'Empire perse et le royaume macédonien, nous le trouvons dans l'exil d'Artabaze et de sa famille auprès de Philippe II (Diodore XVI, 51.3). Il n'y a aucune raison d'en induire qu'à cette date Philippe II entendait manifester son hostilité contre Artaxerxès, d'autant qu'il était parvenu récemment au pouvoir dans des conditions extrêmement troubles. L'accueil d'un exilé n'implique pas en effet une rupture avec le Grand Roi. Un Perse de Daskyleion en fuite ne pouvait guère trouver refuge qu'en Europe. On peut citer au moins deux Perses de distinction qui, au V^e siècle, vinrent se réfugier à Athènes pour échapper au châtement royal (Plutarque *Cimon* 109 : Rhosakès ; Ctésias § 43 : Zôpyros). Si Artabaze a choisi de s'installer en Macédoine, c'est d'une part en raison de la proximité d'une région quasiment limitrophe de sa satrapie : nul doute que, malgré les défaites de 479, les rapports ne s'étaient pas brutalement rompus entre Daskyleion, la Thrace et la Macédoine ; par ailleurs, un noble perse pouvait trouver en Macédoine, auprès des aristocrates locaux, un cadre et un mode de vie assez comparables à ceux auxquels il était habitué. On connaît d'ailleurs au moins un autre Perse, Amminapès, qui a trouvé asile à la cour de Philippe II, pour des raisons que nous ignorons (Quinte-Curce VI, 4.25).

C'est dans le contexte du retour d'Artabaze auprès du Grand Roi que l'on a parfois vu l'indice des activités de Philippe dans l'Empire. Dans une harangue prononcée en 341, Démosthène présente à ses auditeurs un argument en faveur de sa politique d'alliance avec le Grand Roi :

Ensuite, l'agent du même Philippe, le complice de toutes ses machinations contre le roi, vient d'être déporté (*anaspastos*). Ainsi le roi va être instruit de toute l'affaire, non par nos dénonciations, qu'il pourrait croire suggérées par notre intérêt particulier, mais par celui-là même qui a monté le coup et qui a tout arrangé (*Phil. IV* 32).

Cet « agent », on le sait, c'est Hermias, présenté par Diodore dans le cadre de la mission confiée par Artaxerxès III à Mentôr après la victoire en Égypte. On a eu tendance à prendre Démosthène au pied de la lettre et à en déduire que Philippe, par l'intermédiaire d'Hermias, projetait de désorganiser les positions achéménides en Asie Mineure occidentale.

L'hypothèse paraît peu recevable. Il est en effet remarquable que, dans son récit, Diodore n'ait pas soufflé mot d'éventuelles complicités macédoniennes du tyran d'Atarnée, et ait réduit la mission de Mentôr à une simple affaire de restauration de l'ordre impérial localement troublé (XVI, 52.5-8) – ce même Diodore qui, ailleurs, n'hésite pas à affirmer qu'à l'issue de son triomphe à Delphes en 346-345, le roi de Macédoine songeait à se faire reconnaître *stratēgos autokratōr* des Grecs pour marcher contre les Perses (XVI, 60.5). Bien que la « politique perse » de Philippe soit aussi opaque, pour nous, que la « politique macédonienne » d'Artaxerxès, rien, dans les actions de Philippe, à cette date, ne vient confirmer qu'il est alors prêt à mettre en pratique le vigoureux plaidoyer prononcé par Isocrate en 347 en faveur d'une expédition en Asie Mineure.

Dans la même harangue, Démosthène souligne à l'intention de ses auditeurs une autre circonstance défavorable à Philippe : « Les hommes en qui le roi a confiance et qu'il regarde comme ses bienfaiteurs détestent Philippe et sont en guerre contre lui » (*Phil.* IV, 31) ; il s'agit là d'une allusion claire aux hostilités qui se déroulent alors à Périnthe, comme l'explicite encore mieux le texte d'une réponse (apocryphe) de Démosthène à une lettre (apocryphe) de Philippe : « Les satrapes qui gouvernent l'Asie ont naguère expédié des mercenaires étrangers qui ont empêché Philippe de forcer Périnthe... » (*Réponse* 5). De ces hostilités, nous avons confirmation dans Diodore :

Les nouvelles des agrandissements territoriaux de Philippe étaient parvenues en Asie jusqu'au Grand Roi : alarmé par la puissance de Philippe, le Grand Roi envoya des lettres aux satrapes du littoral, leur enjoignant d'apporter toute aide possible aux Périnthiens. En conséquence, les satrapes se consultèrent et envoyèrent à Périnthe un corps de mercenaires, des fonds abondants, et, en quantité suffisante, de l'approvisionnement et autres produits nécessaires pour les opérations militaires (XVI, 75.1-2).

Pausanias (I, 29.10) apporte une précision notable : c'est Arsitès, satrape de Phrygie Hellespontique, qui coordonna les opérations, ce qui paraît logique, étant donné la situation stratégique des territoires de Daskyleion : tout aussi bien verra-t-on, en 334, le même Arsitès diriger les opérations contre Alexandre, après avoir, là aussi, pris conseil de ses collègues (Arrien I, 12.8-10).

L'aide apportée à Périnthe fait partie des accusations lancées par Alexandre dans une lettre qu'il envoya à Darius après Issos ; selon le texte transmis par Arrien (II, 14.5), Ochus était également accusé d'avoir envoyé une armée en Thrace ; le roi macédonien n'hésitait pas, qui plus est, à rejeter sur la cour perse la responsabilité du meurtre de son père. Précédemment, Darius rappelait l'existence d'un accord d'amitié et d'alliance (*philia kai symmakhia*) passé entre Artaxerxès III et Philippe II (II, 14.2). L'absence de tout document parallèle sur un tel traité a ouvert le champ aux spéculations, qui ont surtout pour caractéristique de s'opposer les unes aux autres : inutile d'ajouter une carte à un château dont la restauration relèverait du miracle ! Contentons-nous de remarquer que des ambassades ont certainement été échangées entre les deux cours, sans que l'on puisse dire quelles en étaient les missions, peut-être réduites à des rapports de bon ou mauvais voisinage (cf. Plutarque, *Alex.* 5.1-3 ; Quinte-Curce III, 7.1). À coup sûr, Pella et Suse ne s'ignoraient pas. Dans le dossier, nous disposons d'une seule certitude, ce sont les hostilités perso-macédoniennes autour de Périnthe, assiégée vers 341 par Philippe. Mais que Démosthène veuille en tirer argument pour persuader ses concitoyens que le Grand Roi est prêt à s'allier avec leur cité et à leur envoyer des fonds pour la guerre est une chose, que l'orateur puisse être considéré comme un observateur rigoureux de la « politique

macédonienne » d'Artaxerxès en est une autre ! Car, après tout, du moins selon Eschine (III, 238), Artaxerxès ne tarda pas à faire savoir aux Athéniens qu'il ne leur enverrait pas d'argent !

Résumons-nous. Il ne fait pas de doute que, comme ses prédécesseurs, Artaxerxès III mène une politique vers les cités grecques, qui voient arriver relativement fréquemment des ambassades royales. Il est hors de doute également que les opposants à la Macédoine, tel Démosthène, jugeaient que l'appui du Grand Roi représentait la seule alternative crédible face aux progrès de Philippe II. Il est enfin hors de doute que l'arrivée des armées macédoniennes sur les Détroits a soulevé l'inquiétude du satrape de Daskyleion qui, à coup sûr, a fait part de ses craintes au Grand Roi. Celui-ci a pris des mesures de nature défensive et limitée, se bornant à envoyer des secours à Périnthe. Peut-être a-t-il également envoyé un corps de mercenaires en Thrace, comme l'en accuse Alexandre : on ne peut le dire, mais ne s'agit-il pas simplement d'une redondance discursive ? Bref, la cour était tenue informée des opérations de Philippe. Il paraît difficile d'aller au-delà de ces observations, car, après tout, il n'est pas évident que les intentions de Philippe étaient plus claires pour le Grand Roi et ses conseillers qu'elles ne le sont pour nous aujourd'hui : les spécialistes perses de la politique balkanique avaient souvent été désarçonnés par les contradictions impénétrables des puissances européennes (cf. Thucydide IV, 50.2). Il faut attendre la victoire de Philippe à Chéronée (338) puis la fondation de la Ligue de Corinthe (337) pour que les choses deviennent tout à fait claires. Entre-temps, Artaxerxès III avait disparu, assassiné, et l'un de ses fils, Arsès (Artaxerxès IV), lui avait succédé (août-septembre 338).

CINQUIÈME PARTIE

Le IV^e siècle et l'Empire de Darius III
dans la longue durée achéménide :
un bilan prospectif

Pays, peuples et satrapies : un inventaire du monde achéménide

INTRODUCTION. DANS LES PAS D'ALEXANDRE
ET SUR LES TRACES DE DARIUS

• *Une autre source « achéménide » : les historiens d'Alexandre.* – Avant d'ouvrir l'ultime chapitre consacré à la confrontation entre Darius III et Alexandre, il convient de faire une halte, de manière à synthétiser et à globaliser les informations, interprétations et hypothèses que l'on a présentées dans les chapitres qui précèdent. L'enquête pourra être menée également grâce aux apports d'un « nouveau » *corpus*, les historiens anciens d'Alexandre. On en a jusqu'ici volontairement réduit l'utilisation, sauf dans les chapitres de la deuxième partie consacrés à des aspects relativement statiques des traditions perses : nous entendons « statiques » au regard des principes mêmes de l'idéologie royale achéménide, qu'il s'agisse des vertus royales, des représentations de l'espace impérial ou encore des gens et de la vie de cour – tous ces aspects que les textes de l'époque de Darius III estiment conformes aux « usages ancestraux » (e.g. Diodore XVII, 34.6 ; 35.3 ; Quinte-Curce III, 3.8 ; III, 8.12 ; IV, 13.26, etc.). Deux exemples pour expliciter rapidement ce point : la célèbre description que donne Quinte-Curce (III, 3.8-25) du cortège royal avant Issos se rapproche étonnamment des descriptions quasiment parallèles offertes par Xénophon (« Cyrus ») et par Hérodote (Xerxès) (ci-dessus chapitre v, 4) ; de la même manière, la description, par le même Quinte-Curce (V, 1.17-23), de l'entrée d'Alexandre à Babylone a pu être intégrée, à une étape antérieure de l'analyse, dans un développement sur les « entrées royales », dont on a toute raison de penser que les principes et l'organisation n'ont pas été modifiés en profondeur. À une occasion même, Quinte-Curce (III, 2.2) établit un rapprochement entre Xerxès et Darius III, dans la méthode utilisée par les Grands Rois pour recenser et décompter les contingents de l'armée royale. Cet exemple ne doit pas pour autant conduire à postuler une fixité absolue des coutumes royales : d'une part, la comparaison menée par Quinte-Curce n'engage pas nécessairement l'historien d'aujourd'hui ; d'autre part, elle n'implique pas un immobilisme général du protocole royal, dont on a vu par exemple qu'il avait connu quelques modifications au cours de la période, pas plus que le caractère apparemment répétitif des inscriptions royales ne doit conduire à conclure que

rien n'a changé entre Cyrus et Darius III : on a vu par exemple les innovations introduites à l'époque d'Artaxerxès I^{er} et II (chapitre XIV, 1 ; XV, 8).

En revanche, replacées dans la longue durée du IV^e siècle, les sources remontant à l'époque d'Alexandre sont d'une importance décisive pour tenter de déterminer quel était l'état de l'Empire à l'avènement de Darius III. Certes, à l'instar des auteurs grecs du IV^e siècle, les historiens-courts ont souvent transmis une vision biaisée de la conquête et des vaincus : on aura l'occasion d'y revenir à plusieurs reprises. Nous verrons par exemple que, dans certains cas, les renseignements offerts par les auteurs hellénistiques doivent être pris avec une prudence égale à celle que nécessitent les auteurs du IV^e siècle, par exemple lorsqu'ils nous introduisent chez des peuples peu connus du Zagros, qu'ils définissent sous une forme indifférenciée et réductrice de sauvages-brigands, ou plus généralement lorsqu'ils entendent opposer du tout au tout l'immobilisme achéménide aux innovations impulsées par Alexandre (travaux sur les canaux et les fleuves babyloniens). La raison en est d'abord que l'idéologie que véhiculent les compagnons d'Alexandre est homologuée à celle qui parcourt les écrits des auteurs du IV^e siècle. Mais la responsabilité est celle aussi de l'historien qui les lit et les utilise. En effet, nombre de renseignements qu'offrent les compte rendus anciens ne peuvent être compris que si on les inscrit dans la longue durée de l'histoire perse. C'est en ce sens que les histoires d'Alexandre constituent une source « achéménide » : elles éclairent l'histoire achéménide et celle-ci, à son tour, aide l'historien à comprendre le sens et la signification des informations qu'elles transmettent. Pour ne prendre qu'un exemple, il est évident que les descriptions que donnent Arrien et Quinte-Curce de l'entrée d'Alexandre à Sardes puis à Babylone ne prennent tout leur sens historique que si on les replace dans le contexte des « entrées royales » bien connues à l'époque achéménide (grâce à eux surtout) et aux époques antérieures. À son tour, un tel positionnement achéménide vient ruiner l'interprétation que l'on a traditionnellement donnée de telles informations au regard des rapports noués par Alexandre avec les élites des pays conquis.

Au-delà de ces déformations (que le contexte achéménide permet de mettre en évidence et donc de redresser), les historiens d'Alexandre (utilisés, à leur manière, par Plutarque, Arrien, Quinte-Curce, Diodore, Justin et quelques autres) modifient singulièrement le regard que l'on peut poser sur l'Empire. Et cela, pour quelques raisons très simples. Tout d'abord, suivant Alexandre pas à pas, elles nous entraînent sur les traces de Darius et nous font découvrir le Haut Pays, sur lequel les auteurs classiques étaient pratiquement muets, si l'on excepte la marche de Cyrus entre Sardes et Babylone et le retour des mercenaires grecs entre la vallée du Tigre et la mer Noire, *via* les montagnes d'Arménie, la Bithynie et la Paphlagonie. Cette fois, ce sont (presque) toutes les satrapies qui sont traversées. Le monde achéménide prend ainsi une épaisseur et une profondeur que nous n'avions pu mettre en évidence qu'à l'époque de Darius I^{er}, en raison d'une abondance et d'une variété documentaires inégalées tout au long des V^e et IV^e siècles. Il suffit de rappeler par exemple que c'est aux compagnons d'Alexandre que nous devons les premières descriptions littéraires de Persépolis et de Pasargades. Plus encore, le Plateau iranien et l'Asie centrale ne sont plus *terrae incognitae*. Certes, l'historien d'aujourd'hui aimerait disposer de sources plus précises ; il n'en reste pas moins qu'à l'aide des renseignements que l'on tire des auteurs du IV^e siècle on peut tenter de faire le tour du domaine du Grand Roi, à la fois du point de vue spatial, écologique et ethnique (même si, sur ce dernier point, l'Asie Mineure est une nouvelle fois favorisée) : pour la première fois depuis

Hérodote (VII-IX), c'est grâce à de telles sources que nous pouvons, par exemple, constituer un *Who's Who* de l'élite impériale.

Il y a évidemment un revers à la médaille. C'est que, par définition, les historiens militaires suivent le conquérant et en exaltent le souvenir. Au mieux, la domination territoriale de Darius n'apparaît qu'en creux, dans un contexte qui postule bien souvent qu'elle n'a constitué qu'un faible rempart devant la progression victorieuse des armées macédoniennes. En fonction des difficultés qu'a rencontrées Alexandre, les descriptions sont donc très inégales d'une région à l'autre : nous ne glanons par exemple que de pauvres renseignements sur la Cappadoce et l'Arménie, qui sont restées pour une grande part des satrapies *in partibus [barbarorum]*, alors que les résistances rencontrées en quelques semaines entre Suse et Persépolis nous valent des notices précieuses sur l'Ouxiane, les Ouxiens et les Portes Persiques. Cette observation vaut tout particulièrement pour le Plateau iranien, l'Asie centrale et la vallée de l'Indus. Lorsque Alexandre parcourt l'Arie, l'Arachosie, la Bactriane ou la Sogdiane, Darius III a disparu, et la proclamation royale de Bessos n'a pas suscité le ralliement loyaliste achéménide qu'il en attendait. Si bien que l'impression prévaut que la domination perse dans ces régions était légère, ce qui vient alors apparemment renforcer certaines conclusions qui ont parfois été tirées du silence des sources classiques. Mais l'état d'urgence que connaissent alors la Bactriane et la Sogdiane face à l'invasion d'Alexandre est-il à l'image de la situation qui prévalait antérieurement ? Là réside évidemment l'une des difficultés majeures à utiliser les sources alexandrines : la mise au jour des réalités achéménides est parfois délicate, dans la mesure où l'on ne peut postuler à chaque fois une continuité absolue.

Au total, les sources hellénistiques (babyloniennes, égyptiennes, grecques, etc.), rapprochées des sources grecques du IV^e siècle, sont exceptionnellement riches d'informations achéménides. Certes, nous ne disposons d'aucune inscription royale ni ne pouvons désigner aucune construction qui puisse être attribuée en toute certitude à Darius (pas même la tombe inachevée de Persépolis : *fig. 56b*). Mais bien des textes et représentations venant tant de l'Asie Mineure, de l'Égypte, de Samarie que de la Babylonie viennent grossir et nourrir le *corpus*, en l'ancrant sur une assise régionale. Sans manier le paradoxe, on peut affirmer que le règne de Darius III est particulièrement bien documenté. La dévalorisation (presque une *damnatio memoriae*) dont a été victime le dernier représentant de la dynastie achéménide n'est donc pas simple reflet mécanique d'une documentation qui deviendrait indigente ; elle est surtout due à l'alexandrocritisme échevelé dont s'est nourrie pendant longtemps l'historiographie moderne : non pas à l'imitation des courtisans du conquérant macédonien, mais en raison d'une focalisation excessive sur l'un des protagonistes, qui semble ainsi se déplacer dans un empire qui n'a jamais existé.

• *Méthodes et objectifs.* – On connaît en effet le problème : Darius III est fréquemment présenté comme un roi faible, qui domine (mal) un empire déliquescant, ne pouvant s'appuyer ni sur la fidélité de ses satrapes, ni sur une armée digne de ce nom, ni encore sur l'adhésion de populations sujettes, qui sont soumises à une insupportable ponction fiscale, elle-même entièrement thésaurisée (d'où la stagnation économique), l'ensemble de l'interprétation aboutissant à créer le trop fameux « colosse aux pieds d'argile ». On sait que l'image est directement issue des auteurs polémiques grecs du IV^e siècle et qu'elle fut reprise, et même amplifiée, par l'historiographie de l'Europe coloniale. On a déjà eu l'occasion d'aborder à plusieurs reprises le problème spécifique que pose l'utilisation de

tels documents, ainsi que leur succès dans l'historiographie moderne. Si l'on doit conclure que, globalement, l'interprétation grecque fausse les perspectives, reste posé le problème des évolutions endogènes qu'a pu connaître la construction impériale achéménide depuis Darius I^{er}. C'est à ce bilan que sont consacrés les deux chapitres suivants (xvi-xvii), qui répondent aux chapitres consacrés plus haut à un état de l'Empire à l'époque de Darius et de Xerxès (chapitres v-xiii). Entre-temps, des bilans partiels ont été dressés, surtout dans le domaine de la domination territoriale des Grands Rois. Il convient maintenant de les élargir et de les étendre dans plusieurs directions : les pays et les populations (chapitre xvi), et les instruments du pouvoir (chapitre xvii). Bilan prospectif : car ces différentes entrées seront reprises et développées, en situation, dans le dernier chapitre (xviii) qui tentera plus précisément de comprendre pourquoi le Grand Roi a été vaincu par Alexandre. Ce bilan intermédiaire est absolument indispensable, si l'on veut éviter de retomber dans un cercle vicieux bien connu : l'Empire a été vaincu parce qu'il était en état de crise structurelle profonde (« décadence achéménide »), et cet état de crise est « confirmé » par la défaite.

I. SOURCES ET PROBLÈMES

C'est avec le règne de Darius III puis la domination macédonienne que l'on dispose d'un maximum d'informations sur l'organisation administrative de l'Empire. C'est des débuts de la période des diadoques que date la première liste exhaustive des satrapies, telles qu'elles existent à la mort d'Alexandre. Dans un célèbre passage inséré dans un développement d'ordre géographique, Diodore distingue les satrapies « tournées vers le nord » et les satrapies tournées « vers le midi » (xviii, 5). Plus utiles sont les listes de satrapies telles qu'elles furent réparties entre les compagnons d'Alexandre en 323 et 320 (e.g. xviii, 3.1-2). Tous ces documents sont fort intéressants (nous les utiliserons), mais insuffisants. En effet, ils ne reflètent pas nécessairement l'exact état des choses de 334 : entre-temps, Alexandre a apporté quelques modifications ; de même Perdikkas, qui, par exemple, confia à Eumène en 323 tous les territoires anatoliens qui n'avaient pas été soumis par Alexandre (xviii, 3.1).

Pour remonter à la situation qui prévalait à l'avènement de Darius III, d'autres textes et contextes apportent des renseignements complémentaires essentiels. Il s'agit d'abord, bien entendu, des récits qui suivent Alexandre pas à pas, et qui ne manquent pas de citer le nom des satrapes mis en place et le nom de la région ou des régions qui leur sont assignées. Il s'agit ensuite des mobilisations ordonnées par Darius III. Au Granique, on trouve des contingents amenés par les satrapes d'Asie Mineure ; à Issos, les contingents ont été levés dans la partie centrale et occidentale de l'Empire ; à Gaugamèles, nous trouvons des troupes enrôlées jusqu'à l'Inde (Arrien III, 8.3-6) :

Nom	Fonction	Contingents
Bessos	satrape de Bactriane	Bactriens, Sogdiens, Saces
Barsaentès	satrape des Arachosiens	Arachosiens
		et Indiens de la montagne
Satibarzanès	satrape des Ariens	Ariens
Phratapharnès		Parthes, Hyrcaniens, Tapryriens

Atropatès	Mèdes, Cadusiens, Albaniens, Sakésiniens
Orondobatès, Ariobarzanès,	
Orxinès	Peuples bordant le golfe Persique
Oxathrès	filis d'Aboulitès le satrape
Buparès	Susiens et Ouxiens
	Babyloniens, Cariens
	déportés et Sittacéniens
Orontès et Mithraustès	Arméniens
Ariakès	satrape ?
Mazée	Cappadociens
	Syriens

Ces listes posent quelques problèmes d'interprétation. Il y a évidemment des divergences d'une liste à l'autre, et il n'est pas toujours aisé de trancher, même si, en décrivant l'ordre de bataille perse à Gaugamèles, Arrien (III, 11.3) rapporte que, selon Aristobule, « un plan reproduisant la ligne de bataille comme Darius l'avait fixée fut pris ultérieurement ». Par ailleurs, toujours à propos des contingents amenés à Darius avant Gaugamèles, il n'est pas assuré que leurs chefs désignés doivent être considérés systématiquement comme le satrape des régions dont les troupes sont originaires : dans certains cas, Arrien les qualifie effectivement de satrapes (Bessos, Barsaentès, Satibarzanès) ; dans les autres cas (les plus nombreux), il les désigne sous une expression qui fait référence d'abord à leur fonction de chef de contingents (*agein, arkhein* ; III, 8.3-6) ; dans un cas au moins, ce n'est pas le satrape (Aboulitès de Suse) mais son fils Oxathrès qui a été chargé de conduire le contingent satrapique. Des passages parallèles permettent parfois de résoudre la difficulté (e.g. III, 23.7).

En tout état de cause, un inventaire de l'Empire ne peut se restreindre à une simple énumération de circonscriptions. Il convient dans le même temps de rassembler les informations sur les ressources matérielles et humaines dont le Grand Roi peut disposer. À ce titre, Strabon apporte également des renseignements essentiels, tant sur l'étendue que sur la configuration humaine des pays du Proche-Orient. Certes, il s'agit là un état tardif, mais Strabon, bien souvent, replace ses informations dans la diachronie, sans oublier de donner quelques indications explicitement replacées dans la période de la domination achéménide. Situées à différentes époques (depuis le iv^e siècle jusqu'à l'époque gréco-romaine), bien d'autres sources (littéraires, archéologiques, épigraphiques, iconographiques) permettent de compléter le tableau, en particulier sur les groupes humains qui vivent dans l'Empire et sur les contacts qu'ils ont noués entre eux, et donc de replacer tous ces renseignements sur la longue durée. Dans les pas d'Alexandre, nous procéderons d'ouest en est, c'est-à-dire du moins mal connu au plus mal informé ; en raison de l'inégale répartition de la documentation, les notices seront donc d'importance très variable. En tout état de cause, on n'a pas ici l'ambition de dresser un bilan régional et micro-régional exhaustif (qui nécessiterait un livre à lui seul), mais le projet de dégager et de globaliser les renseignements qui permettent de mieux saisir la réalité de la domination territoriale achéménide entre Artaxerxès II et Darius III.

II. LA SATRAPIE DE DASKYLEION

Comme aux époques précédentes, le satrape de Phrygie Hellespontique réside à Daskyleion, située au bord du lac Manyas (Daskylitis) accessible aux navires de guerre par le cours du Rhyndakos (*Hell. Oxyr.* 22.3-4). Elle était défendue par une place forte (22.3 : *khôron okhyron*), munie d'une garnison (Arrien I, 17.2), et était célèbre pour l'immense paradis poissonneux et giboyeux dont Pharnabaze faisait ses délices (Xénophon *Hell.* IV, 1.15-16). En 334, le satrape en est Arsitès, en place peut-être depuis l'exil d'Artabaze (réfugié à la cour de Macédoine depuis sa révolte avortée contre Artaxerxès III vers le milieu des années 50 : chapitre xv, 9). Si l'on suit bien la logique du texte de Diodore sur les opérations menées par Mentôr en Asie Mineure après la reconquête de l'Égypte (XVI, 52), il apparaît que sa mission était limitée à restaurer les affaires de la satrapie de Daskyleion : c'est dans ce cadre que s'insèrent ses combats contre Hermias d'Atarnée et autres petits chefs locaux en Troade et Éolide (chapitre xv, 9), mais également le rappel d'exil d'Artabaze, de Memnon et de toute leur abondante progéniture. Artabaze ne retrouva pas son poste à Daskyleion, mais il devint un conseiller écouté du Grand Roi, auprès duquel il jouit d'une position élevée dans la hiérarchie aulique (cf. Arrien III, 23.7). La famille restait cependant solidement implantée dans la région. D'une part, Arsitès en était lui-même peut-être un représentant. On sait, d'autre part, qu'en 334, Memnon dispose de terres et domaines en Troade (cf. Polyen IV, 3.15 et Arrien I, 17.8 : *khôra tou Memnônos*) ; il est possible qu'il les ait tenues de son frère Mentôr (ainsi récompensé par Artaxerxès), qui disparaît de la scène après ses victoires. Il n'est pas inintéressant, à cet égard, de remarquer qu'en arrivant, avant le Granique, au sanctuaire d'Athéna Ilios, l'un des compagnons d'Alexandre « remarqua, gisant à terre devant le temple, une statue d'Ariobarzanès, un ancien satrape de Phrygie » (Diodore XVII, 17.6). Tout comme Xerxès l'avait fait (Hérodote VII, 43), Ariobarzanès honorait la déesse : mais il était allé plus loin, en y disposant une statue, mettant en quelque sorte sous sa protection un sanctuaire grec, dont le prestige rejaillissait sur sa personne. C'était aussi marquer un territoire, la Troade, que ses ancêtres de Daskyleion avaient toujours revendiqué face aux ambitions des satrapes de Sardes.

Outre la Troade, le satrape de Daskyleion avait en charge une partie de la Mysie (peut-être placée sous l'autorité d'un sous-gouverneur, voire pendant un temps d'un satrape de plein exercice [Orontès] : chapitre xv, 5). C'est de Daskyleion que dépendaient également les Paphlagoniens : réputés pour leur cavalerie (Xénophon *Anab.* V, 6.8), ceux-ci avaient fourni un contingent à Cyrus le Jeune (I, 8.5 ; Diodore XIV, 22.5) et, en 334, ils sont venus se ranger sous les ordres du satrape Arsitès (Diodore XVII, 19.4). Selon Quinte-Curce et Arrien, les Paphlagoniens dépêchèrent une ambassade à Alexandre, alors que celui-ci passait à Ancyre, ville située à proximité de Gangra, capitale supposée du sous-gouverneur de Paphlagonie : ils venaient apporter la soumission de leur peuple et demandaient qu'Alexandre n'envahît pas le pays ; le roi leur ordonna de se ranger sous l'autorité de Kalas, qu'il avait nommé quelques mois plus tôt comme satrape de Phrygie Hellespontique à la place d'Arsitès (Arrien II, 4.1-2 ; cf. I, 17.1 et Quinte-Curce III, 1.24). Quinte-Curce ajoute que les Paphlagoniens remirent des otages à Alexandre, et « qu'ils obtinrent l'exemption du tribut que déjà ils ne payaient plus aux Perses » (1.23), alors que le roi « avait ordonné aux habitants de la région commandée par Arsitès de payer les tributs qu'ils payaient antérieurement à Darius », y compris apparemment « ceux qui étaient descendus de leurs montagnes » (Arrien I, 17.1). Il est difficile d'en juger avec

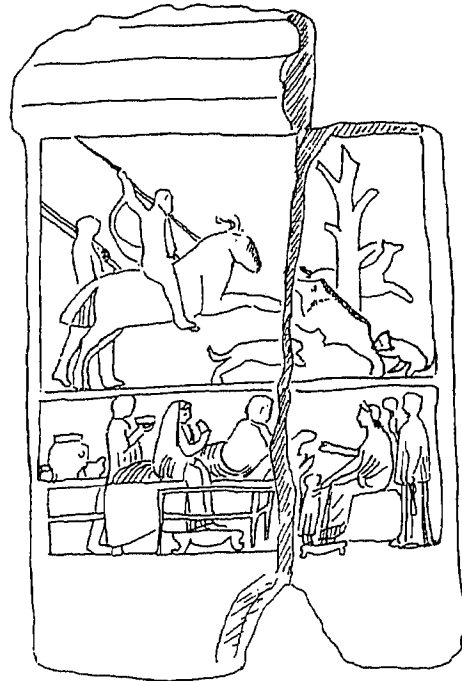
certitude, car, depuis les événements liés au passage d'Agésilas et la campagne menée contre Thuys par Datamès, nous n'avons pas d'informations sur la région. Néanmoins, il est douteux que les Paphlagoniens, qui ont envoyé un contingent à Kalas, n'aient plus payé de tribut en 334. Il paraît plus probable que la source de Quinte-Curce se référait au fait bien connu que, n'ayant pas été envahie par Alexandre, la Paphlagonie était rangée parmi les pays insoumis en 323 (cf. Diodore XVIII, 3.1). Aux yeux des auteurs grecs du IV^e siècle, la région a toujours été considérée comme indépendante des Perses, ce qui est manifestement une généralisation abusive. Lors de la contre-attaque perse après Issos, la Paphlagonie constituera l'une des bases de recrutement des généraux de Darius (Quinte-Curce IV, 1.34 ; 5.13). La découverte d'un relief gréco-perse dans la région (fig. 47) semble même impliquer la présence d'une *diaspora* impériale. Le mariage paphlagonien de Camisarès, père de Datamès (Nepos *Dat.* 1-3), et le projet matrimonial de Spithridatès (Xénophon, *Hell.* IV, 1.4-5) suggèrent, quant à eux, que les liens étaient fréquents et relativement intimes entre les représentants de la *diaspora* impériale et l'aristocratie paphlagonienne.

Sur la côte, la ville principale était Sinope, dont dépendaient plusieurs cités tributaires : Trapézonte, Kérasonte et Kotyôra (Xénophon *Anab.* IV, 8.22 ; V, 3.2 ; V, 5.3). Largement ouverte sur la mer grâce à son port riche et réputé, la ville était liée de près à l'arrière-pays dont elle exportait les ressources en bois (Strabon XII, 3.12) : c'est par Sinope également qu'était exportée l'ocre de Cappadoce (XII, 2.10). L'expression d'Isocrate (*Phil.* 120 : « l'Asie de la Cilicie à Sinope ») illustre l'étendue de ses relations commerciales jusque vers le sud de l'Asie Mineure, également attestée par les trouvailles monétaires. C'est également à Sinope que Datamès révolté vint faire frapper des monnaies à son nom, et que vers 332 des généraux perses émettent eux aussi des monnaies frappées de légendes araméennes. Entre 334 et 330, les Sinopéens se considèrent toujours comme sujets de Darius (Arrien III, 24.4 ; Quinte-Curce VI, 5.6) : ils ne sont pas considérés par Alexandre comme relevant « de la communauté des Hellènes » (*to koinon tôn Hellênôn*). Notons enfin la fréquence de anthroponymes iraniens sur les timbres amphoriques de la cité.

Un autre pays riverain du Pont dépendait en principe de Daskyleion : il s'agit de la Bithynie, située à l'ouest de la Paphlagonie, dont la ville la plus connue était Héraclée, sur le territoire des Mariandyniens (cf. Strabon XII, 3.4, 9 ; Xénophon *Anab.* VI, 2.1). Nous savons peu de choses sur les rapports entre les chefs bithyniens et le satrape de Daskyleion : en 400, Pharnabaze envoya une troupe de cavaliers à leur aide contre les mercenaires grecs (*Anab.* VI, 5.2) ; dans d'autres circonstances au contraire, on voit le même Pharnabaze en guerre contre les Bithyniens (*Hell.* III, 2.2). Leurs rapports avec le satrape de Daskyleion devaient être aussi fluctuants et contradictoires que ceux qui existaient entre Daskyleion et les différentes chefferies paphlagoniennes (chapitre xv, 5). En 334, la région semble être dirigée par le prince local Bas, contre lequel le satrape macédonien de Daskyleion, Kalas, fera une



Figure 47. Relief perse de Paphlagonie



Les successeurs de Cléarque ne modifièrent pas le fond de sa politique, pas même après la victoire du Granique : selon l'historien local Memnon, Denys d'Héraklée tira plutôt profit de la bataille du Granique (FGrH 434 F4) : les requêtes présentées à Alexandre par les exilés hérakléotes restèrent manifestement lettre morte.

La cour satrapique de Daskyleion était certainement ouverte largement aux influences grecques depuis déjà quelques générations : c'est ce qu'attestent éloquentement de nombreuses stèles « gréco-perses », et de nombreuses bulles et multiples cachets (fig. 48a-c). À ce point, on ne peut évidemment pas manquer de rappeler que, vers 360, le satrape Artabaze a épousé une sœur des deux Rhodiens, Mentôr et Memnon. Le mariage fut prolifique : onze garçons et dix



Figures 48a-b-c.
Documents « gréco-
perses » de Daskyleion

filles, parmi lesquels Pharnabaze qui combat près de son oncle Memnon sur le front d'Asie Mineure en 334-333, avant de lui succéder au commandement des opérations navales. Parmi les filles, on trouve Barsinê, qui épousa successivement ses oncles Mentôr et Memnon, avant de devenir l'une des compagnes d'Alexandre auquel elle donna peut-être le fameux Héraklès ; selon Plutarque (*Alex.* 21.9), elle « avait reçu une éducation à la grecque » (*paideia hellēnikē*). La promotion sociale des deux Rhodiens est d'autant plus remarquable que, par sa mère, Apamê, Artabaze était petit-fils d'Artaxerxès II.

expédition malheureuse au cours de laquelle il trouvera la mort. Lui succédera son fils Zipoithès. Quant à Héraklée, elle avait manifesté constamment une grande loyauté à l'égard du pouvoir achéménide. Dans le courant du ve siècle, les Hérakléotes avaient d'abord refusé de payer tribut à Athènes, « en raison de leur amitié pour les rois perses » (*ob amicitiam regum persicorum* ; Justin 16.3.9), avant de céder devant les menaces athéniennes. Vers 364, Cléarque y prit le pouvoir, aidé par une force conduite par Mithridate, fils d'Ariobarzanès, satrape de Phrygie Hellespontique, et il renoua une politique traditionnelle d'alliance avec les autorités achéménides, comme l'indique en particulier l'envoi de plusieurs ambassades à Artaxerxès II et III. Sa « persianisation » est illustrée par la découverte d'un portrait sculpté à la perse, qui représente probablement le tyran lui-même.



III. DE SARDES À ÉPHÈSE

Limitrophe de la Phrygie Hellespontique, la satrapie de Lydie avait Sardes pour capitale. La configuration administrative de la satrapie continue de poser quelques problèmes difficiles à résoudre, en particulier dans l'appellation qui est attribuée au gouvernement de Spithridatès : « Satrape de Lydie et d'Ionie » (Arrien I, 12.8). Depuis qu'au début du ive siècle une inscription nomme un « satrape d'Ionie » (Tod n°113), les rapports précis qui lient les deux composantes sont rien moins que clairs : en 334, le Macédonien Asandros reçoit « la Lydie et le reste du pouvoir territorial (*arkhē*) de Spithridatès » (Arrien I, 17.7 ; chapitre XVIII, 2). Le satrape en place en 334, Spithridatès (Spithrobatès chez Diodore XVII, 19.4), avait succédé, à une date indéterminée, à son père Rhosakès (I), « un descendant d'un des Sept », qui avait pris part à la campagne d'Égypte en 343 (XVI, 47.2 : « satrape d'Ionie et de Lydie »), tandis qu'un autre fils, Rhosakès (II), assistait Spithridatès dans son gouvernement (XVII, 20.6). La garnison était commandée par Mithrénès qui, quelques semaines après le Granique, remit à Alexandre la citadelle et le trésor : une véritable aubaine pour le Macédonien, car chacun connaissait le caractère quasiment inexpugnable de la position (Arrien I, 17.3-8). Les Perses avaient également installé un observatoire sur le mont Tmôlos (Strabon XIII, 4.5), et plusieurs colonies militaires de toutes origines avaient été disposées, comme l'atteste (entre autres choses) la présence d'une plaine Hyrcanienne.

La documentation disponible apporte surtout beaucoup de renseignements sur la profondeur et l'extension des contacts interculturels en Lydie et Ionie. C'est ce dont témoigne à sa manière la description que Plutarque donne d'Éphèse vers 407-405, dans le cours d'un développement fort critique pour le Spartiate Lysandre, accusé de copier les mœurs des satrapes :

Arrivé à Éphèse, Lysandre trouva la ville bien disposée pour lui et très zélée pour la cause de Sparte ; mais elle était alors dans un triste état et en danger de se barbariser et de se laisser influencer par les mœurs perses, car elle était entourée par la Lydie et que les généraux du roi y séjournaient (*diatribein*) la plupart du temps (*Lys.* 3.3).

Le texte présente l'intérêt de se situer dans la quotidienneté. On imagine facilement que la présence quasi permanente des Perses a conduit à des rencontres interculturelles, dont Plutarque déplore l'intimité qui, à ses yeux, menacent l'hellénisme de la cité (comp. *Agis* 3.9). Dans un développement tout aussi péjoratif, Démocrite condamnait lui aussi le caractère « efféminé » de ses concitoyens, visible en particulier par la richesse et la délicatesse de leurs robes, rehaussées de couleurs et bordées de représentations animales – parmi lesquelles Démocrite citait des vêtements typiquement perses, telles les longues robes appelées *kalasireis*, ou encore les *sarapeis* et les *aktiai*, considérées par lui comme « les plus coûteux des vêtements portés par les Perses » (Athénée XII, 525c-e).

De ces contacts perso-éphésiens, on trouve l'illustration dans plusieurs passages relatifs à Tissapherne. En 411-410, avant de gagner l'Hellespont, le satrape « arriva d'abord à Éphèse, où il offrit un sacrifice à Artémis » (Thucydide VIII, 109.1). Environ deux ans plus tard, il résolut de se porter à nouveau sur Éphèse, alors menacée par une offensive de l'Athénien Thrasylos : « À la nouvelle de cette entreprise, Tissapherne rassembla une grosse troupe et expédia des cavaliers pour convoquer tout le monde au secours d'Artémis » (Xénophon *Hell.* I, 2.6). Entre-temps, il s'est rendu en Troade. C'est probablement

alors qu'à Astyra, petite cité du golfe d'Adramyttion, il frappa des monnaies de bronze à son nom : il est figuré au droit (une fois en cavalier) ; deux des monnaies, au revers, portent l'image cultuelle d'Artémis.

Reliée à Sardes par la voie royale (Ctésias § 64 ; cf. Hérodote V, 54), Éphèse entretient des rapports anciens et suivis avec la capitale satrapique. On rappellera d'abord que l'administrateur (néocore) du sanctuaire y porte un nom-titre d'origine iranienne, le Mébagyze, c'est-à-dire Bagabuxša (« qui est au service du dieu ») : c'est à lui qu'en 400-399 Xénophon remet la dime qu'il a prélevée sur le butin et qu'il a consacrée à Apollon et à Artémis d'Éphèse (*Anab.* V, 3.5-7). Il apparaît en outre que les Grands Rois eux-mêmes tenaient le sanctuaire en grand honneur : selon Strabon (XIV, 5), Xerxès l'épargna, alors qu'il détruisit le Didymeion ; par ailleurs, on sait par Tacite (III, 61) qu'à l'époque de Tibère les Éphésiens faisaient état d'une asylie concédée par les Perses à l'Artémision. Le respect que Tissapherne manifeste envers la grande déesse éphésienne peut être rapproché de manifestations du même type que l'on a rencontrées en Égypte, venant de hauts dirigeants perses de la satrapie (chapitre XII, 1).

En sens inverse, si l'on peut dire, une inscription funéraire lydo-araméenne de Sardes, datée de la dixième année d'un Artaxerxès (III ? 348 ?), invoque, sur le caveau funéraire et le *temenos* attenant, la protection d'Artémis Koloè et d'Artémis éphésienne. La présence à Sardes d'un sanctuaire d'Artémis d'Éphèse est confirmée par des inscriptions lydiennes, et par une inscription d'Éphèse maintenant célèbre, dite « inscription des sacrilèges » (*I. Ephesos* 2). Elle rappelle que des théores éphésiens avaient été envoyés à Sardes pour y accomplir des cérémonies selon l'usage ancestral (*kata ton nomon ton patrion*) dans un sanctuaire d'Artémis de Sardes, ainsi désigné : « Celui qui fut fondé par les Éphésiens », évidemment pour le distinguer du sanctuaire d'Artémis sardienne. Il apparaît qu'à cette occasion les théores éphésiens avaient été molestés par des Sardiens. Ultérieurement, ceux-ci furent condamnés par les tribunaux sardiens, en présence d'accusateurs venus d'Éphèse. Suit une liste d'une cinquantaine de condamnés à mort. Une autre inscription d'Éphèse vient apporter des éléments de confirmation et de précision. Il s'agit d'un décret donnant la citoyenneté à un habitant de la ville, qui avait porté secours aux théores envoyés au sanctuaire d'Artémis éphésienne à Sardes. Les textes ne sont malheureusement pas datés : on s'entend néanmoins pour les situer au début du dernier quart du IV^e siècle, soit peu avant soit peu après la conquête macédonienne. Une datation plus précise serait certes importante mais on doit remarquer que, de toute façon, l'existence d'un tel sanctuaire est ancien, de même que ne sont pas nouveaux les rapports entre Sardes et Éphèse, manifestement fréquents et nourris tout au long de la domination achéménide.

Le dossier suscite quelques réflexions historiques. Tout d'abord sur le statut de Sardes à la fin de la période achéménide, ou tout au début de la période hellénistique. Telle qu'on peut la reconstituer, la procédure engagée par les Éphésiens implique nécessairement qu'il existait à Sardes des tribunaux, donc des institutions délibératives, qui expriment le fait que Sardes constitue une communauté politique (quand bien même il ne s'agit pas d'une cité grecque). Un autre décret en fait foi, lui aussi daté de cette période. Il s'agit d'un décret de Milet, qui retranscrit une convention passée entre la cité et Sardes : Sardes garantit aux Milésiens l'accès et la sécurité. Une commission est nommée dans chacune des deux cités pour garantir l'application de la convention, et le texte porte la formule : « Voici ceux des Sardiens qui ont été désignés conformément au décret (*kata to psephisma*) » (*Syll.*³ 273). Les modalités de l'arrivée d'Alexandre en 334 confirment que Sardes dispose d'autorités

locales, qui ne se confondent pas avec les autorités perses, puisque la ville est remise à Alexandre par les notables (*dynôtatoi tōn Sardianōn*), tandis que le phrourarque perse Mithrénès remet au vainqueur la citadelle et le trésor (Arrien I, 17.3). Quelles que soient les incertitudes que les textes font subsister dans le détail, on doit conclure que Sardes, sous la domination achéménide, jouit d'une certaine autonomie, comparable, d'une certaine manière, à celle dont tous les textes témoignent pour Babylone. Tout comme Babylone, Sardes dispose également d'un territoire sur lequel travaillent des paysans et des artisans qui, comme le montre l'inscription des sacrilèges, vivent dans des villages (Hiéra Kômê, Village de l'Hibis, Tamasis) – villages qui manifestement dépendent de la cité, puisque les coupables ont été jugés à Sardes. D'autres noms de villages de la plaine de Sardes sont cités dans l'inscription de Mnésimachos (*Sardis* VII, 1, 1), portant régulièrement des toponymes lydiens (Tobalmoura, Kombdilipia, Periasasostra), parfois partiellement hellénisés (Ilukômê, Tandukômê) ; les paysans portent également des noms lydiens. Tous ces documents donnent l'impression d'une très grande continuité lydienne, tout comme, par exemple, la participation du Lydien Adrastos aux combats des diadoques en 322 (Pausanias VII, 6.6).

En réalité, la population de Sardes et de ses environs est ethniquement mixte. Parmi les anthroponymes de l'inscription de Mnésimachos figure aussi un nom babylonien (Beletras/Bêl-êtir). Dans la liste qui clôt l'inscription des sacrilèges, on repère également des anthroponymes grecs, lydiens, « asiatiques » et cinq noms iraniens. L'un des condamnés est désigné comme carien. La présence de Cariens à Sardes est attestée par bien d'autres documents. Il s'agit pour l'essentiel de gens du peuple et d'artisans, puisqu'on y trouve des garçons de bain, des marchands de semelles, un marchand de sandales, un boucher, mais également un orfèvre, un marchand d'huile ; on y repère également des personnages dotés d'un titre religieux : le fils d'un prêtre (*hiereus*), ou encore un héraut sacré (*hierokēryx*). Les porteurs d'anthroponymes iraniens eux-mêmes ne sont pas tous des aristocrates : l'un, Mithradatès, est l'esclave d'un homme portant un nom lydien (Tyios) ; un autre, Ratopatès, est fils d'un homme dont le nom (Papès) le désigne comme Lydien. On doit en conclure que l'anthroponymie ne suffit pas à elle seule à qualifier ethniquement un personnage. Les mariages et les emprunts de noms étrangers ont probablement contribué à ce mixage. En témoigne par exemple une inscription bilingue gréco-lydienne du IV^e siècle, où un certain Nannas, fils de Dionysopolis, fait une dédicace à Artémis/Artimus.

Ce ne semble pas être le cas de Sisinès, dont le père porte lui aussi un nom d'origine iranienne (Eumanès/Vohumanā), et dont l'inscription des sacrilèges précise qu'il habite à Hiéra Kômê. Ce toponyme désigne un village connu plus tard sous le nom de Hiérocésariée. De nombreux témoignages d'époque romaine attestent de l'existence à Hiérakômê d'un sanctuaire dédié à Artémis Persique, autrement dit Anāhita. Selon Tacite (III, 62), le premier privilège d'asylie avait été conféré par Cyrus le Grand, donc probablement lors de la fondation du sanctuaire, qui accompagna l'installation d'une population d'origine iranienne ; les avantages furent confirmés par les rois hellénistiques, comme le suggère une lettre d'Attale III faisant référence à ses ancêtres mais également aux rois antérieurs (RC 68). Il en était de même à Hypaipa, site tout près de Sardes et du Tmôlos. Pausanias rapporte qu'encore à l'époque romaine les mages (repérés également dans des inscriptions de la même période, y compris un archimage) continuaient de présider aux sacrifices, en invoquant la divinité « dans une langue barbare » (V, 27.5). Et bien d'autres inscriptions rendent compte de la diffusion des sanctuaires d'Anāhita/Anaïtis dans les campagnes

lydiennes et méoniennes. Derrière une très grande permanence apparente, les documents disponibles rendent compte de processus très élaborés de syncrétismes entre Anāhita et des divinités locales, dont Artémis : alors qu'à Hiérocésarée les monnaies représentent une Anāitis presque complètement hellénisée, la déesse a conservé à Hypaipa des traits authentiquement iraniens.

On sait qu'il existait également à Sardes un sanctuaire voué au culte d'Artémis sardienne, distinct, on l'a vu, de l'Artémis éphésienne. Le sanctuaire des ^{ve-iv}e siècles n'a pas été mis au jour. On en trouve un témoignage dans plusieurs inscriptions lydiennes du ^{iv}e siècle et dans un passage bien connu de Xénophon : Cyrus le Jeune rappelle qu'à l'issue de sa deuxième réconciliation avec lui, Orontas « alla déclarer au pied de l'autel d'Artémis [qu'il] se repentait » (*Anabase* I, 6.7). Il s'agissait d'un sanctuaire fort riche, comme en atteste une inscription bien connue des débuts de l'époque hellénistique : elle met en scène un certain Mnésimachos qui a hérité, par une donation royale, d'une vaste *dôrea* dans les environs de Sardes, dont les antécédents doivent évidemment être trouvés à l'époque achéménide (*Sardis* VII, 1.1). Il a emprunté de grosses sommes d'argent à l'Artémis de Sardes : celle-ci dispose manifestement d'un territoire sacré (*hiera khôra*), auquel les Perses avaient peut-être accordé un privilège d'asylie, comme à l'Anāitis de Hiérakômê (Hiérocésarée) ; les biens du sanctuaire sont administrés par des naopes. Bien qu'encre mystérieuse, une inscription lydienne d'époque achéménide semble faire référence également à un emprunt fait auprès des administrateurs du sanctuaire par un personnage portant un nom iranien, Mitrastast, fils (?) de Mitratas.

Est-ce à dire que les Perses avaient identifié Artémis de Sardes et Anāhita ? Cela n'est nullement assuré. Il existait sans nul doute un sanctuaire spécifiquement dédié à Artémis Persikê, même si la première attestation littéraire date de 322 (Pausanias VII, 6.6). Peut-être en était-il différemment de l'Artémis Koloê, citée dans l'inscription des sacrilèges, dans une inscription funéraire lydo-araméenne dont on a déjà parlé, ainsi que dans une inscription grecque datée de César. Le sanctuaire est situé à 200 stades au nord de Sardes par Strabon, qui évoque les fêtes très renommées qui s'y déroulaient en l'honneur de la déesse (XIII, 4.5). Il était implanté sur les bords d'un lac très poissonneux. On y a retrouvé une dédicace à Artémis Persikê, et la preuve de l'existence à haute époque d'une communauté iranienne, les Maibôzenoi (peut-être originaire de Cappadoce). Il n'est donc pas impossible que l'Artémis Kolê soit plus ou moins assimilée à l'Anāhita iranienne, elle aussi déesse des eaux.

Quoi qu'il en soit, on peut observer que l'ensemble de la documentation rend compte d'abord de la densité de l'implantation d'une population perse et iranienne, non seulement dans les grandes résidences satrapiques, mais aussi dans les campagnes de l'Asie Mineure occidentale. La documentation témoigne en même temps de l'intimité des rapports quotidiens entre les Perses et les populations locales. Même si beaucoup de documents sont tardifs (époque romaine), il ne fait guère de doute que, dès l'époque achéménide, les contacts entre populations de cultures différentes ont été permanents. C'est déjà ce que suggère la dédicace de Droaphernês, qui a consacré une statue à un Zeus qui pourrait bien être une divinité locale, peut-être Zeus Lydien. Examinons également l'inscription lydo-araméenne de Sardes, datée soit d'Artaxerxès II, soit d'Artaxerxès III. Le dédicant, Manês, fils de Kumli, petit-fils de Siluka, est fort certainement un Lydien ; si l'intitulé de l'inscription reprend une formule proche de la version araméenne de Xanthos, on voit également que le nom du mois (Marshewan) est cité à la lydienne : Baki (assimilé par les

Grecs à Dionysos) ; on observe également l'emprunt de plusieurs termes perses pour désigner tant la stèle que l'enclos sacré. Un autre Manês figure sur un sceau où l'on trouve une scène achéménide typique de Héros royal avec les lions (fig. 49) ; un autre sceau lydien est frappé au nom iranien de Mitratas. Les sceaux lydiens témoignent abondamment de la rencontre des éléments lydiens et perses, ainsi que de l'intervention d'artistes grecs – ou travaillant à la grecque.



Figure 49. Sceau inscrit au nom de Manês

L'intimité de ces rapports n'a pas pu ne pas avoir de conséquences dans l'ordre politique. C'est ainsi qu'en Asie Mineure, les Grecs sont nombreux parmi les conseillers ou les intermédiaires diplomatiques des cours de Sardes et de Daskyleion (cf. Thucydide VIII, 6.1 ; 85.2 ; Xénophon *Hell.* IV, 1.29). On connaît également nombre d'accords d'hospitalité (privée) conclus entre aristocrates perses et notables grecs, les accords étant symbolisés par des échanges de cadeaux et de serments (cf. *Hell.* I, 1.9 ; IV, 1.39-40) : c'est en raison de leurs liens anciens d'hospitalité qu'Antalkidas obtient des renforts militaires d'Ariobarzanès de Petite-Phrygie (V, 1.28) ; de même, tous les chefs de mercenaires de Cyrus sont ses hôtes (*xenoi* ; *Anab.* I, 1.10-11). Mais les Perses eux-mêmes ne font-ils que résider (Plutarque *Lysandre* 3.3 : *diatribein*) à Éphèse ou ailleurs, ou établissent-ils à cette occasion des rapports de nature institutionnelle avec la cité ? Nous ne disposons pas, en Asie Mineure, d'une documentation susceptible d'éclairer la question, mis à part le décret d'Éphèse qui concède la citoyenneté à un Sardien pour le rôle qu'il a joué lors de l'affaire des sacrilèges. En revanche, plusieurs textes et décrets athéniens méritent d'être évoqués. Nous savons que, pour avoir vendu du blé à la cité dans un moment difficile, Orontès obtint la citoyenneté athénienne, lui et ses descendants (IG II². 207a). Il en fut de même du satrape de Daskyleion, Ariobarzanès, de ses trois fils et de deux de ses conseillers grecs, Philiskos et Agavos. Une inscription athénienne, datée de 327, atteste que Pharnabaze et Artabaze, sans porter nécessairement le titre, étaient considérés comme des bienfaiteurs (*euergetountes*), en raison de leur conduite favorable à Athènes en temps de guerre (Tod, n° 199). On remarquera également que, selon Ctésias (§ 43), si Zôpyros, fils de Mégabyze, vint se réfugier à Athènes, c'est « que sa mère avait dispensé ses bienfaits envers les Athéniens » (*eis autous euergesia*). Ce n'était pas en tout cas la première fois qu'un aristocrate perse, en rupture avec le Grand Roi, trouvait asile à Athènes (cf. Plutarque *Cimon* 10.9). On ne peut donc exclure que des décisions identiques aient pu être prises en Asie Mineure, à tel ou tel moment, en faveur de hauts dignitaires de Sardes et de Daskyleion, bien que nous n'en ayons aucune attestation indiscutable.

IV. DE KELAINAI À HALICARNASSE

Dans l'hiver 333, Alexandre parvient devant Kelainai, capitale de la Grande-Phrygie. Le satrape Atizyês est alors absent : il a participé à la bataille du Granique, puis a rejoint Darius, sans doute à la tête de ce qui restait de son contingent ; il combat à Issos et disparaît au cours de la bataille. Arrien (I, 29.2) et Quinte-Curce (III, 1.6-7) font part de la force

de la position de Kelainai. On sait que c'est à Xerxès que reviennent la construction d'une résidence (*basileion*) et l'aménagement de l'acropole (Xénophon, *Anab.* I, 2.9). Kelainai, où est attestée une forte implantation iranienne, était également bien connue par son vaste paradis, arrosé par les sources du Marsyas (I, 2.7-9), ainsi que par les grands domaines fortifiés (*tetrapyrgia*) situés dans les environs immédiats de la ville (Plutarque *Eum.* 8.5) : comparables au domaine d'Asidatès de Mysie, ils témoignent de la richesse de l'agriculture et de l'élevage d'un pays « plus riche en villages qu'en villes » (Quinte-Curce III, 1.1). Vers l'ouest, la ville de Kydrara marquait de tout temps la limite entre la Phrygie et la Lydie (Hérodote VII, 30). À l'époque où Cyrus le Jeune la traverse, la Lykaonie était attribuée à Kelainai, puisque Ikonium est désignée comme « la dernière ville de Phrygie » (*Anab.* I, 1.19).

Vers le nord et le nord-est, la voie royale courait vers Gordion, d'où elle gagnait l'Halys qui marquait la frontière phrygo-cappadocienne (cf. Hérodote V, 25). Située sur le cours du Sangarios, l'ancienne capitale du royaume de Phrygie revêtait à coup sûr une grande importance à l'époque achéménide. Il s'agissait d'une « place forte (*khôrion*), construite sur une colline et bien fortifiée » qui, défendue par l'énergique commandant Rhathânès, sut résister victorieusement aux (timides) tentatives d'Agésilas (*Hell. Oxyr.* 21.6). En raison de sa situation stratégique, elle était certainement pourvue en abondance de greniers et de magasins – ce qui suffit à expliquer qu'Alexandre décida d'y hiverner en 334-333 : c'est à cette occasion que le roi monta sur l'acropole, « où était le palais de Gordios et de son fils Midas » (Arrien II, 3.1), avant de reprendre la route vers Ancyre (II, 4.1 ; cf. Quinte-Curce IV, 1.14-15). Des témoignages archéologiques, numismatiques et iconographiques attestent la présence perse à Gordion et dans les régions environnantes, traversées par la voie royale.

On ne sait à quelle date précisément a été créée la satrapie de Grande-Phrygie, peut-être au cours du IV^e siècle. Sur ce point, il faut surtout citer une notice tout à fait précieuse d'Arrien (I, 24.5). En décrivant la marche d'Alexandre dans le sud de l'Asie Mineure, Arrien parle ainsi de la Milyade : « Ce territoire appartient à la Grande-Phrygie, mais elle est rattachée (*syntelei*) à la Lycie, à la suite d'une décision en ce sens prise par le Grand Roi. » Culturellement liée étroitement à la Lycie (cf. Hérodote I, 173), la Milyade semble jouir dès lors d'un double statut, puisque, si elle dépend administrativement de Kelainai, elle reste néanmoins rattachée à la Lycie sur le plan fiscal, le terme *syntelei* signifiant qu'elle paie son tribut avec les Lyciens. En d'autres termes, l'organisation tributaire de Darius I^{er} telle que la présente Hérodote (III, 90) a été conservée en partie, puisque Milyens et Lyciens faisaient alors partie du premier nome (avec les Ioniens, les Magnètes d'Asie, les Éoliens, les Cariens et les Pamphyliens), mais les réorganisations successives ont créé des circonscriptions satrapiques qui ne correspondent plus nécessairement dans le détail aux circonscriptions tributaires originelles : un *ethnos* peut avoir été transféré à une satrapie nouvellement créée, tout en conservant son rattachement tributaire originel. Bien que le Grand Roi soit cité anonymement chez Arrien, il est tentant de supposer que la réorganisation remonte à quelques décennies tout au plus. Une telle décision doit être mise peut-être en rapport avec la création de la satrapie de Grande-Phrygie et, à coup sûr, avec une transformation du statut de la Lycie.

Or, un document maintenant fameux, la trilingue de Xanthos, atteste que la Lycie a fait l'objet d'un profond remaniement administratif sous Artaxerxès III. À la date de la décision qu'elle transmet (337), la Lycie est incluse dans une satrapie commune avec la Carie,

puisque la version officielle (araméenne) porte l'intitulé suivant : « Au mois de Siwan de l'an I du roi Artaxerxès, en la citadelle d'Orna [Xanthos], Pixôda[ro], fils de Katomnô, le satrape qui [gouverne] en Karka [Carie] et en Termila [Lycie], a dit... » On y reconnaît Pixôdaros, bien connu par de nombreux textes grecs et lyciens, qui est satrape de Carie depuis 341-340. Donc, à une certaine date, certainement dès le règne d'Artaxerxès III, la Lycie a été rattachée au satrape de Carie, désormais satrape également en Lycie. Les raisons de la réforme ne sont évidemment exposées nulle part. On doit simplement souligner que les ambitions des maîtres d'Halicarnasse vers la Lycie sont anciennes et qu'en particulier la région de Kaunos a été revendiquée tant par les satrapes de Carie que par les dynastes xanthiens. Il revenait au Grand Roi de régler ces litiges territoriaux entre peuples voisins (e.g. Arrien I, 27.4 et Diodore XVII, 113.3), de manière à stabiliser la situation au bénéfice du pouvoir central. On supposera que c'est dans ces conditions que le statut administratif de la Milyade fut redéfini, afin peut-être de régler un problème ouvert entre Halicarnasse et Kelainai. Une nouvelle décision d'importance fut prise à l'époque de Darius III. Lorsque Alexandre parvint aux frontières de la Carie, il y fut accueilli, selon les formes traditionnelles, par Ada (Diodore XVII, 24.2) ; fille d'Hékatomnos et épouse d'Hidrieus, « elle avait été chassée du pouvoir par Pixôdaros... À la mort de celui-ci, Orontobatès, son beau-frère, avait été mis à la tête de la Carie par le Grand Roi » (Arrien I, 23.7-8). Sans le nommer, Strabon fait lui aussi référence à Orontobatès, dans le cours d'un exposé sur l'histoire dynastique hékatomnide : il précise que, « se persianisant » (*persisas*), Pixôdaros avait demandé au Grand Roi l'envoi d'un satrape pour partager le pouvoir sous forme d'une collaboration (*koinônia*). « Ce fut cet homme [Orontobatès] qui, à la mort de Pixôdaros, prit possession d'Halicarnasse et qui soutint le siège contre Alexandre » (XIV, 2.17). Les conditions historiques de l'épisode continuent de poser quelques problèmes d'interprétation dans le cadre des rapports entre Pixôdaros, Philippe II et Darius III. Mais les textes paraissent relativement clairs sur un point au moins : en se « persianisant », Pixôdaros manifeste sa soumission envers le Grand Roi ; celui-ci (comme il l'avait certainement fait lors de l'avènement de Pixôdaros) intervient directement dans la succession, le résultat en étant la nomination d'un satrape d'origine perse à Halicarnasse : Pixôdaros puis Orontobatès sont les délégués du pouvoir central en Carie (Arrien I, 23.8).

V. PIXÔDAROS À XANTHOS

Revenons à la trilingue de Xanthos. L'importance du document conduit à le présenter plus en détail, car il apporte des renseignements fort importants sur l'administration satrapique, sur les rapports que le satrape entretient avec la communauté politique des Xanthiens et sur les processus d'acculturation en cours en Lycie. On sait que la stèle (visible aujourd'hui au musée de Fethiye) comprend trois versions : la version officielle araméenne (gravée sur la face immédiatement visible) et deux versions, grecque et lycienne, situées sur les faces latérales. On sait également que le sujet de la décision est une affaire (en principe) interne à Xanthos : l'instauration d'un culte et d'un sanctuaire dédiés à Basileus Kaunos et à Arkésimas : à cette fin, les Xanthiens et les périèques décident de nommer un prêtre, d'assigner des terres au nouveau sanctuaire et de préciser les sacrifices que l'on devra rendre au dieu.

Inscription lycienne

(1-2) Lorsque Pigésere, fils de Ktāmā, devint satrape de Lycie et qu'il fut (3) pour les Lyciens établi (comme) commissaires (4) l'yeu et Natrapiyēti et (5) pour Arna (comme) gouverneur Ertimēdi, (6-7) le citoyen et les pèrièques d'Arna décrétèrent (?) de fonder ce (?) sanctuaire pour le Roi (8) de Caunos et pour Arkasama le (9) Roi.

Et ils ont fait prêtre pour (10) ces dieux-ci Simias, fils de Kondorābi, (11) et celui qui serait proche de Simias.

Et (12) ils lui ont donné affranchi ce qui est sien.

Et (13) la ville et les pèrièques y ont adjoint (14-15) des champs de la ville. Or, Khesentēdi et Pigrēs les avaient irrigués. (16) Et tout ce qui s'ajouta — et ce qui y est bâti — (17) seront) biens du Roi de (18) Caunos et d'Arkasama.

Et Arna (19) lui donna annuellement 18 (?) adas pour salaire.

(20) Et il exige (que) les esclaves (?) — (21) tous ceux qui seront désormais affranchis — (22) lui donnent <deux ?> sicles.

Et l'on a consacré (23) toutes choses inscrites sur cette stèle (24) au Roi de Caunos et à Arkasama.

(25) Et ce qui revient en bénéfices, (26) on le sacrifie de mois en mois (27) rituellement avec un mouton et annuellement (28) avec un bœuf au Roi de Caunos et à Arka(29) puma. Et c'est Simias qui sacrifie, et celui (30) qui sera proche de Simias.

(30-32) Et la ville d'Arna et les pèrièques d'Arna lui ont fait serment pour cette loi-ci; donc, on

(33) établit cette loi (que) tout ce qui (34) est inscrit sur cette stèle, nul (35) ne l'enlèvera, ni ceci à l'égard de ces dieux-là (36) ni cela à l'égard de ce prêtre. Que si (37) quelqu'un l'enlève, on exige l'amende à ces dieux-là (38) et à la Mère de l'incense d'ici (39) la Pentemni, et à ses enfants et (40) aux Elymna.

A Pigésere, si l'on (41) alors

Inscription grecque

(1-2) Lorsque Pixôdaros, fils de Hétatomnô, devint satrape de Lycie, il établit (3) (comme) archonte de Lycie Hiéron et (4) Apollodolos et (comme) gouverneur de Xanthos (5-6) Artémélis. Les Xanthiens et les pèrièques décrétèrent de fonder (?) un aulē pour le Roi de Caunos et pour Ark(8)kēsimas.

Et ils ont choisi (comme) prêtre Simias, (9) fils de Kondorābi, et celui qui (10) serait le plus proche de Simias tout le temps.

(11) Et ils lui ont donné l'affranchissement (12) des biens. Et la ville a donné un champ (13) que Kēsimēdiās et Pigrēs avaient ex(14)plētē et tout ce qui jointe le champ (15) et les bâtiments, pour que cela appartint au Roi (16) de Caunos et à Arkēsimas.

Et sont données (17) chaque année trois demi-(18)mines de la part de la ville.

Et tous ceux qui (19) seront affranchis paieront (20) au Dieu deux drachmes.

Et toutes choses qui (21) ont été inscrites sur la stèle (22) ont été consacrées pour appartenir en totalité au Roi (23) de Caunos et à Arkēsimas.

Et sur ce qui (24) revient des ressources qui en découlent, on sacrifie (25) à chaque néomēnie un mouton (26) et annuellement un bœuf.

Et (27) les Xanthiens et les pèrièques ont fait des serments (28-30) d'accomplir exactement tout ce qui est inscrit sur la stèle pour ces dieux-là et pour le prêtre, et de n'en rien (31) enlever ni de permettre à un autre (d'en rien enlever). (32) Et si quelqu'un en enlève, (33) paiera-t-il à ces dieux-là l'égard de ces dieux-là (34) et de Léto et de (ses) descendants et des Nym(35)phes!

Et que Pixôdaros soit maître (de la décision)!

Inscription arménienne

(1) Au mois de Siwān de l'an un (2) du roi Artaxerxēs, (3) en la citadelle d'Orna, Pixôdarō, (4) fils de Katomnō, le satrape (5) qui (gouverne) en Carie et Lycie, a d[it] : (6) « Les citoyens d'Orna ont projeté (?) de faire un sanctuaire (?) pour le Roi (8) le Dieu de Caunos et (pour) son Compagnon.

(9) « Et ils ont fait prêtre Simias, (10) fils de Kōdōrāsi.

« Et il y a un domaine (11) que les citoyens d'Orna ont donné (12) au Roi le Dieu.

« Et année par année, (13) de la part de la ville, (toute) domēnē en argent (14) une (m)lne et une moitié (de mine).

« Ledit prêtre, (15) sacrifie au début du mois un mouton (16) au Roi le Dieu, et il immole (?) (17) année par année 1 bœuf.

« Et ledit domaine (18) est affranchi, (le domaine qui est) sien. »

(19) Cette loi-ci, il (Pixôdaros) l'a inscrite,

(lui) qui est maître (de la décision). En outre, (20) si jamais quelqu'un enlève (quelque chose) (21) au Roile Dieu ou au (22) prêtre (alors) existant, (que ce quelqu'un), par le Roi (23) le Dieu et (par) son Compagnon, (soit) enlevé (24) Et, par le Dieu, (par) Lakō, (par) Artēmis, (25) (par) Hēdrapāt et (par) autres (divinités), (que ce) quelqu'un (26) (soit) enlevé Et que ces dieux-là (27) exigent de lui (l'expiation)!

Les textes posent de nombreux problèmes interprétatifs, dont on ne reprendra pas ici l'exposé détaillé. Nous insisterons essentiellement sur les lumières que les documents peuvent jeter sur les rapports entre un satrape et une ville lycienne. Les raisons et la nature de l'intervention du satrape continuent de poser problème. On soulignera surtout que la version civique du texte (versions lycienne et grecque) est assez différente de la version de la chancellerie satrapique. La première présente l'épisode dans le cadre de décisions relevant de la communauté politique (*polis* dans la version grecque), même si, en fin de texte, on reconnaît l'autorité de Pixôdaros : « Que Pixôdaros ait la haute main sur ces décisions. » Au contraire, la version arménienne présente la décision xanthienne comme une simple proposition, et elle précise : « Cette réglementation (*dātāh*), Pixôdarō [l'a] inscrite, [lui] qui est maître [de la décision]. » L'autorité du satrape en Lycie est soulignée par des précisions que donnent les versions grecque et lycienne. On apprend en effet que Pixôdaros a nommé deux commissaires/archontes en Lycie : Hiéron et Natrbbyemi (Apollodotos), ainsi qu'un chargé d'affaires/gouverneur (*epimeletēs*) à Xanthos, du nom d'Erttimeli (Artémélis), manifestement un Lycien. Au reste, l'intitulé de la version arménienne est sans ambiguïté : « Au mois de Siwān de l'an I du roi Artaxerxēs, en la citadelle (*byrt'*) d'Orna, Pixôda[ro], fils de Katomnō, le satrape qui [gouverne] en Carie et [en] Lycie, a d[it]... », où la formule « a dit » introduit manifestement une décision satrapique. Le document illustre bien les rapports existant entre une communauté de type civique et l'autorité achéménide. Concernant l'intervention de Pixôdaros dans cette affaire, elle ne paraît pas présenter de différences particulières avec d'autres types d'initiatives satrapiques ou royales connues, tout au long de l'époque achéménide, dans les affaires intérieures des cultes locaux. Si la proposition des Xanthiens a été soumise aux services du satrape, c'est probablement que la pérennité de la réglementation était mise sous la protection des divinités mais aussi sous celle du satrape, considéré lui aussi comme leur garant.

Malgré des incertitudes de type administratif, cette organisation témoigne d'une profonde transformation de la situation politique de la Lycie, quand bien même l'existence de deux archontes peut renvoyer à une coupure traditionnelle entre Lycie occidentale et Lycie orientale ; la disparition des monnayages dynastiques illustre le fait que la Lycie a été satrapisée. D'autres témoignages éclairent les pratiques administratives du satrape. Une bilingue gréco-lycienne de Xanthos (sans doute à l'origine une trilingue ; TL 45) se réfère là aussi à une réglementation (lycien : *mara*) gravée sur une stèle, et aux malédictions portées contre celui qui contreviendrait aux dispositions réglementaires. Il s'avère qu'à une certaine date (sans doute peu éloignée de celle de la trilingue), Pixôdaros a concédé un avantage non négligeable aux villes de la vallée (Xanthos, Tlios, Pinara, Kandaŷnda) : celui de faire rentrer, « de la manière qu'elles voudront », un impôt commercial (*dekātē emporias*) qui, en temps normal, ressortissait manifestement à la catégorie des taxes royales et/ou satrapiques. Un décret de la communauté carienne de Plarasa, daté lui aussi de Pixôdaros (*Pixôdarofu xaitrapeuontos*), concède une exemption fiscale à un certain Dion de Cos, à l'exception des « taxes royales (*basilika telē*) » ; d'autres textes confirment que, maîtresses des taxes civiques (dans le meilleur des cas), les cités ne le sont pas des taxes royales qui, en tout état de cause, doivent être payées d'une manière ou d'une autre. De telles dispositions valaient certainement pour l'ensemble des cités et communautés soumises au « tribut de Darius » : seule par exemple une décision d'Alexandre permit aux Éphésiens de consacrer à Artémis les tributs qu'ils versaient traditionnellement au Grand Roi (Arrien I, 17.10).

VI. DE TARSE À MAZAKA

D'autres réorganisations administratives sont repérables à partir de Tarse. On sait que vers 350 Mazée est chargé de la Cilicie, tandis que Bélésys gouverne en Transeuphratène (Diodore XVI, 42.1). Pour autant que l'on puisse les dater avec certitude, les monnaies de Mazée indiquent qu'après la chute de Sidon il a vu son pouvoir étendu, puisque la légende araméenne de ses monnaies frappées en Cilicie porte la formule : « Mazdāi [responsable] de la Transeuphratène et de la Cilicie », titre qu'il porte encore à l'arrivée d'Alexandre. Le rattachement des deux provinces répondait à une certaine logique, car la Cilicie a toujours regardé plus vers la Syrie que vers l'Asie Mineure. Le satrape résidait à Tarse, où il disposait d'une résidence (cf. Xénophon *Anab.* I, 4.4). Il avait sans doute un subordonné à Damas (cf. Quinte-Curce V, 13.11), ville forte qui, en 333, a un gouverneur (III, 13.2), et qui, après 323, conserve la place qu'elle occupait à l'époque achéménide sur la route entre la Babylonie et l'Égypte (DAE 67 ; cf. Arrien, *FGrH* 156 F9.28).

L'ampleur et la profondeur de la domination territoriale perse en Cilicie sont généralement sous-évaluées. Pour en juger, on doit au préalable souligner que l'utilisation du terme « Cilicie » confère artificiellement une unité politique à une région à l'intérieur de laquelle, sans nul doute, s'imbriquaient de nombreux statuts différenciés (cf. Diodore XIV, 19.3 : *tyrannoi*). Selon une présentation qu'ils mettent fréquemment en évidence dans l'Empire, les auteurs classiques et hellénistiques aiment à souligner l'opposition entre la côte et la montagne ciliciennes. C'est ce qu'affirme Strabon (XIV, 5.1), en distinguant Cilicie Pedias et Cilicie Trachée, la première allant de Soloi à Tarse et Issos. On retrouve la présentation chez Arrien, parlant d'une expédition conduite par Alexandre en 333 à partir de Soloi : à la tête de détachements légers, Alexandre mena une campagne contre « les Ciliciens qui tenaient les montagnes, et il les réduisit en sept jours, soit par la force, soit par accord (*homologia*) », avant de revenir à Soloi (II, 5.6).

La domination perse sur la côte est abondamment attestée depuis la fin du VI^e siècle : c'est là en particulier qu'étaient disposés bases militaires et arsenaux royaux. Il paraît assez évident que la création d'une satrapie de plein exercice à Tarse a signifié un affaiblissement, voire une disparition pure et simple, du pouvoir de l'ancien *syennésis*, à une date que l'on ne peut fixer avec précision, au plus tard en tout cas lors de la nomination de Mazée. L'autorité de Mazée sur les cités de la côte est illustrée par le monnayage qu'il y frappa, tant à Tarse, à Soloi, à Mallos qu'à Issos. Ces cités devaient également verser taxes et tributs, à l'image d'Aspendos de Pamphylie, qui fournissait chaque année un certain nombre de chevaux en guise de *dasmos* royal, selon une réglementation bien attestée en Cilicie même (Hérodote III, 90) ou encore en Arménie (Xénophon *Anab.* IV, 5.34 ; cf. 5.24 et Strabon XI, 14.9). L'existence d'un tribut royal pesant sur Mallos est assurée par Arrien (II, 5.9) ; il ne paraît guère douteux que l'amende imposée par Alexandre à Soloi (II, 5.5) s'ajoutait au tribut normal. Il apparaît également que rois et satrapes y levaient des mercenaires, en particulier à Aspendos de Cilicie, réputée pour la valeur de ses archers (cf. Nepos *Dat.* 8.2 ; Xénophon *Hell.* I, 2.12). Les villes de la côte cilicienne étaient également intégrées dans l'organisation militaire impériale, chacune d'entre elles devant envoyer un contingent fixé à la marine royale (cf. Arrien II, 20.2 : Soloi et Mallos). Le monnayage des cités ciliciennes rend compte à la fois de la prégnance des traditions locales (cf. Quinte-Curce III 8.22), de l'introduction de thèmes perses et de l'adoption de modèles grecs (fig. 50).

Quant à la Cilicie Trachée, la campagne menée par Alexandre peut donner lieu à deux lectures. Il n'est pas évident qu'elle atteste une progression de la domination impériale d'une région jusqu'alors laissée à elle-même par les Perses. Il est néanmoins probable que le satrape de Cilicie était amené à faire des expéditions périodiques contre des peuples qui profitaient de la force de leurs positions dans la montagne pour se détacher du pouvoir central : telle fut l'une des missions confiées par Alexandre à son satrape de Cilicie, Balakros, qui mena une campagne malheureuse contre Isaura et Laranda (Diodore XVIII, 22.1). La présence perse est en tout cas attestée dans la montagne, sur le site de Meydan-

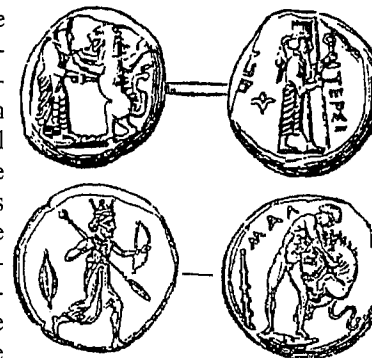


Figure 51. Monnaies civiques ciliciennes

çikkale, où l'on a découvert le seul exemple, dans les provinces, de reliefs de type persépolitain. On y a retrouvé également deux inscriptions araméennes ; l'une d'entre elles, très mutilée, est datée du règne d'un Artaxerxès et porte le terme *datab* ; il est extrêmement probable que le site a été occupé très tôt, puisque, sous le nom de Kiršu (présent dans le texte araméen), il est attesté dès l'époque néo-babylonienne. C'est également le cas de la gazophylakie de Kyinda, située sur la côte cilicienne.

Parmi les sous-ensembles, on doit également compter les grands sanctuaires, surtout connus ultérieurement par Strabon, en particulier celui d'Artémis Perasia à Castabala, désignée plus tard sous le nom de Hiéropolis et située dans la vallée du Pyramos. On y a retrouvé une inscription araméenne, d'époque achéménide, relative aux limites du territoire du sanctuaire ; c'est là qu'en pleine époque romaine est reconnue l'autorité locale de la dynastie des Tarchondimontos, dont le nom rappelle les lointaines origines louwites, à l'instar de l'anthroponyme (Tarkumuwa) qui, selon l'hypothèse la plus couramment admise, figure en araméen sur des monnaies ciliciennes attribuées à Datamès. Strabon situe Hiéropolis-Castabala en Cataonie (XII, 2.2-7), dont les contours géographiques et administratifs sont mal précisés à l'époque achéménide. « Plaine large et profondément encaissée qui produit de tout », la Cataonie est arrosée par le Pyramos, fleuve navigable, qui débouche en Cilicie ; il en est de même du Karmalos. Entourée de montagnes, la région a peu de cités, mais « elle compte des places fortes (*phrouria*) sur les montagnes ». Ce que confirme Nepos : très boisé, le pays était couvert par un dense réseau de *castella* (Dat.4.2). Parmi ces places fortes, Strabon cite Nora, « où Eumène résista longtemps » (XII, 2.5). Connue par la force de sa position aux tout débuts de l'époque hellénistique, il ne fait aucun doute que Nora était occupée dès l'époque achéménide, de même que bien d'autres citadelles plus ou moins proches qui, à l'image des garnisons de Mysie (Xénophon *Anab.* VII, 8.15), pouvaient aisément se prêter main-forte (cf. Diodore XIX, 16.3).

À une époque beaucoup plus tardive, la région de Castabala constitue une subdivision administrative, la Castabaltide, et l'on connaît l'existence d'un « stratège et grand-prêtre de Cataonie », que l'on peut rapprocher de l'organisation décrite à plusieurs reprises par Strabon dans les « États-temples » d'Anatolie gréco-romaine (XII, 2.3). Pour l'époque achéménide proprement dite, le texte le plus évocateur est un passage de Nepos, qui décrit ainsi le gouvernement d'Aspis, contre lequel Artaxerxès II envoie Datamès : « Aspis tenait

la Cataonie (*Cataoniam tenebat*), pays qui s'étend au-delà de la Cilicie et qui confine à la Cappadoce» (*jacet supra Ciliciam, confinis Cappadociae*; *Dat.* 4.1); la suite du récit montre que le pays était traversé par des voies très importantes puisque c'est en profitant de sa situation qu'Aspis s'emparait des tributs qui étaient envoyés au Grand Roi (§ 4.2). Parmi ces voies, il convient évidemment de souligner l'importance de celle qui, de Cataonie, conduisait aux Portes Ciliciennes, *via Tyane* (Strabon XII, 2.7, 9; cf. Xénophon *Anab.* I, 2.20-21 [Dana]). Si Datamès a été choisi, c'est très probablement que son père Camisarès y avait lui-même détenu une fonction officielle: Camisarès avait en effet «reçu à gouverner (*provincia*) la portion de la Cilicie qui touche à la Cappadoce (*partem Ciliciae iuxta Cappadociam*) et qu'habitent les Syriens blancs» (§ 1.1); cette région, c'est manifestement la Cataonie qui, située géographiquement dans une zone limitrophe entre Cappadoce et Cilicie, dépendait apparemment à cette date de la satrapie de Cilicie – bien que, selon Quinte-Curce (IV, 12.11-12), les Cataoniens figurent parmi les contingents rangés sous l'autorité de Darius III à Gaugamèles. C'est là qu'est située la ville principale, Mazaka, appelée ultérieurement Eusebeia-sous-l'Argaios, du nom de la montagne volcanique qui la domine du haut de ses 3 900 mètres (Strabon XII, 2.7). Située à 35 km au nord-est de la future Césarée (Kayseri), Mazaka était peut-être à l'époque achéménide le siège du sous-gouverneur de Cataonie, à savoir Camisarès puis Aspis.



Figure 52. Relief perse trouvé près de Kayseri

tions grecques tardives attestent d'une anthroponymie «louwite/castabaliennne» (Tarkondaïos), que l'on a recopié une inscription gréco-araméenne (I^{er} s. av. J.-C. ?) en l'honneur

C'est non loin de là que l'on a retrouvé le socle d'un autel, sur les quatre faces duquel sont gravées des scènes typiquement perses: des mages sacrifiant, selon un modèle fort proche de la scène portée sur l'une des stèles de Daskyleion (fig. 52). Il est possible que les Perses aient installé un culte du Feu sur le volcanique Argaios, en récupérant ainsi à leur profit un culte des sommets: hypothèse qui évoque le sanctuaire d'Anaïtis Barzochara connu dans la proche Cappadoce, l'épithète divine iranienne désignant une haute montagne. À proximité, dans la ville d'Hanisa implantée sur le site de l'ancienne Kanesh, une inscription tardive atteste la densité du peuplement iranien, à l'image de la Cappadoce toute proche. Le «gouverneur et grand-prêtre» de Cataonie, connu lui aussi par une inscription tardive, porte lui-même un nom iranien (Arsamès) et un patronyme local (Iazémis). C'est également aux confins de la Cappadoce et de la Cataonie (Farasa), là même où des inscrip-

de «Sagarios, fils de Maiphernès, commandant/chef de garnison (*stratēgos/ rab'hāyla*) d'Ariaramneia, qui devint mage de Mithra»: on y voit attestés là aussi le maintien de l'anthroponymie iranienne (Maiphernès, trouvé également à Hanisa et à Kelainai) et son mélange avec l'anthroponymie locale (Sagarios, connu également à Sardes), mais aussi la permanence de l'utilisation de l'araméen et des cultes iraniens, chacune des composantes remontant manifestement à l'époque achéménide.

Tous ces témoignages rendent compte d'une occupation territoriale achéménide beaucoup plus dense que celle que l'on postule généralement à partir d'une coupure, commode mais partiellement illusoire, entre la plaine et la montagne (ou entre la côte et l'intérieur). À l'intérieur de la Cilicie, il existait des sous-ensembles, dirigés par des sous-gouverneurs, tel Camisarès ou Aspis de Cataonie, que l'on peut rapprocher d'un personnage cité dans une inscription araméenne d'époque achéménide, retrouvée à Hémite, située elle-même à proximité de Hiérapolis-Castabala: «[X fi]ls de Sarmapiya le satrape»: le titre indique peut-être que le personnage (qui porte un nom louwite) tenait une sorte de position officielle dans la région; et même s'il s'agit d'une simple distinction de statut, il est remarquable que le personnage ait exalté sa position sociale à l'aide d'un terme perse. D'autres documents témoignent, à une époque difficile à préciser, d'une *diaspora* perse dans différentes sous-régions ciliciennes (ou/et de l'emprunt du mode de vie perse): des reliefs «gréco-perses», une inscription araméenne (à Saraïdin: Gibson II, n° 35), où un personnage exalte ses exploits cynégétiques (dans un paradis? Cf. *Nepos Dat.* 5.4), ou encore une inscription grecque tardive mentionnant un titre religieux iranien (*satabara*), jusqu'alors non attesté. On soulignera enfin l'intérêt d'une monnaie cilicienne isolée et non datée, qui porte l'image du roi-jardinier.

VII. DE TARSE À SAMARIE VIA SIDON ET JÉRUSALEM

La reconquête menée par Artaxerxès III avait conduit à d'autres réorganisations administratives en Transeuphratène. Désormais, l'autorité de Mazée s'exerçait également vers le sud jusqu'à la frontière d'Égypte. Après la reprise en main de l'île, les rois chypriotes, y compris Pnytagoras de Salamine, avaient été laissés en place (Diodore XVI, 46.1-3), mais ils durent certainement renouveler solennellement leurs liens de dépendance (cf. XV, 9.2). Il s'agissait surtout de régler le problème sidonien. Contrairement à ce que laisse entendre Diodore (XVI, 45.4-6) – qui reprend là des motifs narratifs bien connus (e.g. Hérodote I, 176; Diodore XVIII, 22.4-8) –, Sidon ne fut pas rayée de la carte ni la population entièrement anéantie: connue par une chronique babylonienne (*ABC*, Chronique 9, p. 114), la déportation de femmes sidoniennes «dans le palais du roi à Babylone» confirme simplement la réalité d'une mesure de rétorsion habituelle dans ces circonstances. Au demeurant, il ne fait guère de doute que la cité dut fournir un contingent naval à l'armada qui accompagna l'armée d'Artaxerxès contre le Delta. Quant au statut accordé ou imposé à Sidon, la rareté des témoignages directs ne permet pas d'en décider en toute certitude. En bref, la ville fut-elle désormais administrée directement par les Perses, ou conserva-t-elle le régime dont elle jouissait avant la révolte? On suppose fréquemment que le Grand Roi reprit la donation qu'un de ses prédécesseurs avait consentie en faveur du roi Eshmunazzar (chapitre XII, 3), mais la documentation reste fort elliptique. En revanche, il ne fait aucun doute qu'au moins quelques années plus tard (342-341), Sidon

est à nouveau dirigée par un roi, du nom de Straton (II), connu par ses monnaies. On sait également que Mazée a frappé monnaie à Sidon et que ses monnaies sont datées sans interruption entre 343 et 333. Mais rien ne démontre que l'on doive y voir une limitation drastique des prérogatives sidoniennes. Des comptes rendus donnés par les auteurs d'Alexandre il paraît clair que Straton, le roi de Sidon installé par le Grand Roi, était parfaitement loyal à la cause perse (cf. Quinte-Curce IV, 1.36 et Diodore XVII, 47.1). Dans le dispositif stratégique achéménide, la côte phénicienne, en liaison avec Chypre et la Cilicie, constitue toujours une base de recrutements navals exceptionnelle, comme le montre la composition de la marine perse en 334-332 (cf. Arrien I, 19.7; II, 16.7; II, 20.1); des chantiers navals (*neôria*) sont attestés à Tripolis (II, 13.3-4); le bois du Liban est proche (cf. Quinte-Curce IV, 2.18). La flotte de l'Indus d'Alexandre est composée d'équipages phéniciens, chypriotes, cariens et égyptiens (Arrien VI, 1.6). En vue de l'expédition contre les Arabes, c'est une nouvelle fois aux chantiers phéniciens qu'Alexandre fait appel (e.g. VII, 19.3), et ces chantiers, alimentés par le bois du Liban, restent actifs à l'époque des diadoques (cf. Diodore XIX, 57.2-5).

L'autorité achéménide est également bien établie en Samarie, sur laquelle nous ne disposons pas d'informations officielles depuis l'appel lancé par les Judéens à Sanballat et à ses fils Dalayah et Šelèmya en novembre 407 (*DAE* 102-103). Des papyri araméens, des sceaux, des empreintes et des monnaies apportent des éléments importants. Les premiers et un certain nombre des secondes ont été retrouvés en 1962 dans l'une des grottes situées à proximité de Jéricho, dans le Wadi ed-Daliyeh. D'autres monnaies ont été découvertes dans deux trésors, le trésor de Naplouse (maintenant dispersé) et le trésor de Samarie. Plusieurs de ces monnaies portent la mention de Mazée : absentes du trésor de Samarie (antérieur apparemment à 345), quatre sont présentes dans le trésor de Naplouse (SC n° 14, 16, 21 et 48), et datées entre 345 et 333-332; on y trouve également des monnaies sidoniennes (ou imitations) frappées au nom de Mazée; parmi les pièces du Wadi-ed Daliyeh, on retrouve une monnaie de Tarse, frappée au Baal de la cité et au nom de Mazée. Quant aux papyri, ils retransmettent des actes d'ordre privé, et sont datés d'après les années de règne de plusieurs Grands Rois et en fonction du nom du gouverneur (*peha*) de Samarie. L'un des plus intéressants et des mieux conservés porte l'intitulé suivant : « Le vingtième jour du mois d'Adar, deuxième année, année d'accession de Darius le roi, dans Samarie la citadelle (*byrt*), qui est dans Samarie la province (*medinah*) »; et, parmi les clauses de garantie et d'authentification, on trouve la formule : « Devant Yeshu'a, fils de Sanballat, gouverneur (*peha*) de Samarie, et Hananyah, le préfet (*sangu*) » (*SP* 1). Le document présente d'abord l'avantage unique d'être daté du moment même de la transition entre Arsès/Artaxerxès IV (deuxième année) et Darius III (année 0), c'est-à-dire le 19 mars 335. C'est le document le plus tardif, la plupart des autres étant datés d'Artaxerxès III, d'autres également d'Artaxerxès II, le plus ancien remontant à 375. Par ailleurs, on constate, d'une part, que Samarie (le terme renvoyant aussi bien à la ville [*qyrt*], à la citadelle [*byrt*] qu'à la province [*medinah*]) reste dirigée par un gouverneur, assisté d'un préfet, et que, d'autre part, la lignée de Sanballat I^{er} est restée en place depuis au moins Darius II : Yeshua est selon toute probabilité le petit-fils de Sanballat I^{er}, par son fils Sanballat II (CS 41-45), ou par Delayah (CS 49 ?); Hananyah le préfet est lui-même frère de Sanballat II, auquel il succéda dans la charge de *peha* de Samarie (cf. *SP* 7, 9 et CS 29-30); selon Fl. Josèphe (*AJ.* XI, 302), un autre Sanballat fut nommé satrape de Samarie par Darius III; s'il a jamais existé, il devrait être désigné sous le nom Sanballat III, fils de Hananyah. Nous voyons ici



donc se succéder plusieurs générations : d'une manière quelque peu comparable aux Hékatomnides de Carie, les ressortissants de la même famille se transmettent le titre de gouverneur; mais sans aucun doute, à chaque succession, le nouveau titulaire est investi directement par le pouvoir royal, qui conserve à tout moment la possibilité souveraine de confier le pouvoir à qui il l'entend. Si la même famille a conservé cette prééminence, c'est évidemment qu'elle a fait preuve d'une loyauté sans défaut à l'égard des Grands Rois depuis Darius II (au moins) jusqu'à Darius III. C'est également par quelques monnaies que l'on obtient des informations sur la Judée : des monnaies ont été frappées au nom de « Yehiz-

qiyah le gouverneur (*peha*) », d'autres au nom de « Johanan le grand-prêtre ». La datation relative des monnaies et les rapports de compétence entre le gouverneur et le grand-prêtre (qui utilisent les mêmes types monétaires) continuent malheureusement de poser problème. On rappellera cependant que cette cohabitation était



53e

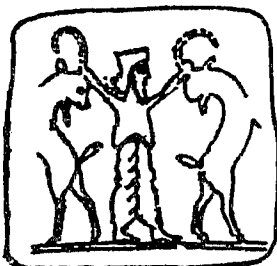
ancienne, puisque en 410 et 407, les Judéens d'Éléphantine ont envoyé deux pétitions successivement, aux notables de Judée et à « Johanan le grand-prêtre » (un autre), puis à Bagôhi le gouverneur (*DAE* 102).

Ce qui doit être souligné, c'est la large diffusion des motifs perses sur les monnaies et les empreintes (fig. 53a-g), parfois à l'imitation des monnaies sidoniennes (on retrouve à plusieurs reprises le navire sidonien : CS 16-17, 44-45, 49, 54). L'une des scènes les plus fréquentes est celle du Héros royal si bien connue à Persépolis et ailleurs : affrontant des lions (CS 16, 44-45, 48-51, 59-60), parfois des lions ailés (cf. WD 4, 17), ou encore un taureau (CS 19, 31-33); on y retrouve aussi, comme sur les monnaies royales, le roi archer et/ou



53f

lancier (CS 17, 22, 21, 56-57, images associées au droit et au revers dans CS 52), mais aussi le roi sur son trône (CS 18, 21), devant un encensoir sur pied (CS 33), sur son char (CS 35, 48), debout avec son sceptre (CS 37). Les motifs perses (lion à la proie et autres) sont parfois réunis sur la même monnaie (CS 18, 21, 31-33, 36-38, 48, 52, 57). À une occasion (CS 50), une scène royale (roi tuant un lion) est associée avec une tête d'Athéna (fig. 53b). Cela vient rappeler la diffusion des modèles athéniens dans le monnayage, et l'influence grecque, si visible en particulier sur les empreintes « gréco-perses » du Wadi-ed Daliyah (fig. 53f-g). À Jérusalem, les monnaies de Yehiz-qiyah et de Johanan portent elles-mêmes des motifs fort peu judéens : une chouette et un masque féminin. Certains motifs sont plus difficiles à définir « ethniquement », tel ce personnage tuant un cheval dressé face à lui (CS 58) : on serait tenté d'y voir une allusion aux sacrifices de chevaux dans le culte de Mithra, si le personnage portait un vêtement perse, ce qui n'est pas le cas (fig. 53e).



53g

Figures 53a-g. Monnaies et empreintes de Samarie

VIII. DE GAZA À PETRA

Après la chute de Tyr, la Palestine tomba aux mains d'Alexandre, à l'exception de Gaza, qui lui opposa une longue résistance (septembre-novembre 332) dont parlent tous les historiens anciens, y compris Polybe qui, en remontant à la conquête de Cambyse (XVI, 22a), exalte la fidélité des habitants au pouvoir impérial. Les comptes rendus montrent que la ville est puissamment fortifiée, et que son gouverneur, Batis, dispose d'une garnison importante, composée tant de Perses que d'auxiliaires arabes (cf. Arrien II, 26.1, Quinte-Curce IV, 6.7). Après la prise de la ville, Alexandre – dit-on – envoya 500 talents d'encens et 100 talents de myrrhe à son précepteur Léonidas (Plutarque *Alex.* 24.6). La présence de mercenaires arabes, l'existence de stocks d'encens et de myrrhe et les trouvailles de monnaies viennent rappeler que Gaza, dont Hérodote comparait la prospérité à celle de Sardes (III, 5), est, à cette date, le principal des *emporion* qui, selon le même Hérodote (III, 5), « appartiennent au roi des Arabes » : ce roi des Arabes n'est certainement autre que celui qui, à l'époque de Cambyse, contrôlait la route de désert qui menait de Gaza à l'Égypte (III, 7). D'autres témoignages rendent compte que, par Gaza, les produits des Minyens (Arabie du Sud) trouvaient un débouché : on connaît depuis longtemps une inscription minyenne (RES 3022), qui fait référence à une caravane de marchands venus commercer en Égypte, en Assyrie et en Transeuphratène (*'br Nhr'*) ; l'inscription rappelle que les marchands minyens « ont sauvé leurs biens du cœur de l'Égypte lors du conflit qui eut lieu entre les Mèdes (*Mdy*) et l'Égypte (*Msr*) » ; si le texte doit être daté de l'époque achéménide – ce qui ne semble guère faire de doute –, il mentionne très probablement une des campagnes menées contre l'Égypte, sans que l'on puisse malheureusement la dater précisément entre Cambyse et Artaxerxès III.

On sait également, toujours par Hérodote, que Cambyse avait conclu un accord avec le roi des Arabes (III, 7, 9). On peut supposer que c'est en raison de cet accord que les Arabes sont rangés par Hérodote parmi les peuples donateurs : « Ils livraient chaque année

1 000 talents d'encens » (III, 97) ; bien qu'officiellement intégré dans la Transeuphratène, leur territoire est exempt (de tribut ; III, 91). Il est probable que le « roi des Arabes » conserva son statut privilégié tout au long de la période achéménide. Mais, d'Hérodote à Alexandre, nous ne disposons guère de renseignements directs : Diodore mentionne simplement à deux reprises que le « roi des Arabes » s'est engagé auprès du pharaon et de ses alliés contre les Perses, vers 410 il fait cause commune avec Amyrtée (XIII, 46.4), vers 382, il a envoyé des renforts à Évagoras de Chypre (XV, 2.4). Il serait excessif d'en conclure que les Perses ont délibérément abandonné la région. La résistance de Gaza permet de penser qu'au moins depuis la reconquête de l'Égypte (343), la ville est redevenue une place forte de première importance, contrôlée directement par le Grand Roi. Quinte-Curce n'affirme-t-il pas que Batis s'était engagé personnellement auprès de Darius III (IV, 6.7) ? Deux ensembles d'*ostraka* araméens de deux sites d'Idumée, Beer-Sheba et Tell-Arad, datés du IV^e siècle et peut-être même du règne d'Artaxerxès III, rendent compte de l'implantation achéménide dans la région. Il s'agit dans le second cas de relevés partiels de distributions de rations alimentaires à des hommes et à des bêtes (chevaux, ânes) ; on y retrouve l'organisation en *degelin* (compagnies) bien attestée à Éléphantine ; comparables aux documents persépolitains (PF, série Q), ces *ostraka* attestent sans doute d'une organisation logistique du territoire autour de grands centres qui commandent à de petits centres munis de magasins et de garnisons (Tell Arad). Le cas de Beer-Sheba est sans doute différent, car la présence d'une garnison n'y est pas à proprement parler attestée ; les produits alimentaires mentionnés sur les *ostraka* pourraient représenter des livraisons à un centre de collecte effectuées à partir d'établissements agricoles des alentours. La découverte récente (et encore inédite) de centaines d'autres *ostraka* de même type (IV^e siècle) confirmera peut-être la densité des implantations (militaires ou non) achéménides dans ce qui était la province (*medinah*) d'Idumée – ce que Diodore, aux tout débuts de l'époque hellénistique, appelle « l'éparchie d'Idumée » (XIX, 95.2). Ce qui est tout à fait frappant également, c'est que l'anthroponymie trahit une très grande mixité des populations rassemblées sur ces sites (Arabes, Édomites, Hébreux, Phéniciens et quelques Perses).

La géographie politique de l'Arabie du Nord à cette date pose de nombreux autres problèmes, qui continuent d'être très débattus, et dans le détail desquels on ne peut entrer ici. L'un des textes les plus intéressants est le long passage que Diodore de Sicile (XIX, 94-97) consacre aux Nabatéens, dans le cadre de la campagne menée contre eux par un lieutenant d'Antigone le Borgne à partir de l'Idumée (§ 95.2). Éleveurs nomades (chameaux, petit bétail), « ils sont de loin les plus riches, parmi tous les peuples arabes qui font paître leurs bêtes dans le désert. Un grand nombre d'entre eux, en effet, a pour coutume de transporter jusqu'à la mer l'encens, la myrrhe et les plus précieux des aromates, que leur remettent ceux qui les acheminent depuis l'Arabie dite « Heureuse » (§ 94.4-5). Ils tirent donc profit de leur rôle d'intermédiaires entre l'Arabie méridionale et les ports méditerranéens, et d'abord Gaza. Démétrios lança une attaque contre une place forte naturelle (*petra/Petra*), où s'établissaient les échanges commerciaux (§ 95.1). Après avoir envoyé à Antigone une lettre (écrite en araméen : § 96.1), les Nabatéens proposèrent à Démétrios le marché suivant : que Démétrios retire son armée, et les Nabatéens lui donneront des présents (*dôreai* ; § 97.4). Ainsi fut fait, et les hostilités cessèrent (§ 97.6). On peut supposer que la situation qui prévaut à cette date n'est pas différente de celle qui prévalait à la fin de l'époque achéménide : les Nabatéens ne sont pas tributaires (*phorologoumenoi* ;

§ 94.10), ils versent des dons à l'administration perse, comme le faisait le « roi des Arabes » à l'époque d'Hérodote : c'est peut-être à ce roi des Nabatéens que faisait allusion Hérakleïdès de Kymè, en rappelant « qu'il était autonome et sujet de personne » (Athénée XII, 517b-c) : mais, dans cette hypothèse, en le désignant comme régnant « sur le pays producteur d'encens » (*libanophoros khôra*), l'auteur aurait établi une confusion entre la production et la distribution de ce produit.

IX. L'ÉGYPTE D'ARTAXERXÈS III À DARIUS III

Sur l'histoire de la satrapie égyptienne depuis la reprise en main d'Artaxerxès III, nous sommes fort peu et fort mal informés. Aucun texte classique n'en fait état : on peut simplement noter qu'en 333 le satrape d'Égypte s'appelle Sabakès, sans que l'on sache quand ni comment il a remplacé le satrape nommé dix ans plus tôt par Artaxerxès III. À ce point, on ne peut éviter de se tourner vers un document bien connu, dont la lecture et donc l'interprétation continuent de diviser les exégètes modernes, à savoir la *Stèle du satrape*, datée de la septième année d'Alexandre IV (312-311). La stèle hiéroglyphique traite des mérites de Ptolémée le satrape, et en particulier de ses bienfaits en l'honneur du temple d'Edjô, près de Buto, dans le Delta. Non seulement « il a rapporté d'Asie les images des dieux et les livres qui appartenaient aux temples d'Égypte », mais encore il a renouvelé une concession de terres, qui avait été faite (renouvelée ?) antérieurement par un certain Khabbabash. Celui-ci était venu en effet inspecter le Delta, « pour apprendre à connaître tous les bras du Nil qui débouchent dans la mer, afin que les bateaux-*kbnt* des Asiatiques soient tenus à l'écart de l'Égypte ». C'est dans ces circonstances que les rédacteurs rappellent que « l'ennemi ancestral Xerxès » avait annulé une concession antérieure.

Un certain nombre de détails rendent compte que l'inspection du Delta se situe précisément à un moment où il est menacé par une invasion d'une flotte venue de Syrie-Palestine ; les termes employés et la date de la stèle montrent que Khabbabash craint une expédition menée par une flotte achéménide : d'où son souci d'inspecter et d'améliorer les défenses du Delta, porte du Nil et de Memphis, comme l'avaient fait tous ses prédécesseurs dans les mêmes circonstances (chapitre xv, 9). Mais à quelle date situer ce mystérieux Khabbabash ? Les rares documents qui le citent ne permettent pas de répondre à la question : on peut simplement dire qu'il s'agit d'un pharaon, au plein sens du terme, sans que l'on puisse cependant assurer qu'il contrôle toute l'Égypte. Il paraît extrêmement douteux qu'on puisse le situer à l'époque de Xerxès. La logique du texte conduit plutôt à postuler que l'époque de Khabbabash n'est pas très éloignée de celle de Ptolémée. D'où plusieurs tentatives pour le placer soit vers 342-338, soit entre 338 et 336, et de considérer que « Xerxès » désigne en réalité ou bien Artaxerxès III, ou bien son successeur Arsès-Artaxerxès IV. Quelle que soit l'identité (contestée) de Xerxès, on doit conclure qu'à une date indéterminée (Artaxerxès III, Artaxerxès IV ou Darius III) les armées achéménides durent à nouveau mener une expédition de reconquête. Mais on ne peut rien dire sur l'importance que prit la révolte, car, après son fugitif passage dans l'histoire, Khabbabash disparaît complètement de la documentation : on ne peut donc pas non plus assurer que le satrape nommé par Artaxerxès III (Phérendatès) a disparu à cette occasion.

Sur l'organisation de l'Égypte à l'arrivée d'Alexandre, nous disposons de fort peu d'informations, mis à part l'exposé des mesures administratives prises en 332-331 : nomination

de deux nomarques, Doloaspis et Pétisis (le second déclinant l'offre), et d'un phrourarque de Memphis ; à Cléomène de Naucratis, « il fut prescrit de laisser les nomarques administrer leurs nomes respectifs suivant les principes établis de tout temps (*ek palaïou*), mais de percevoir lui-même les tributs (*phoroi*) de leurs mains » (Arrien III, 5.4). Il paraît bien en réalité que l'un des nomarques, Doloaspis, porte un nom iranien : s'agit-il d'un Perse ou d'un Égyptien persianisé ? Quant à l'appellation de « nomarques » qui est donnée aux deux personnages, elle entretient une confusion avec la signification du terme tel qu'il apparaît dans la seconde partie du texte, où il désigne les chefs des 42 circonscriptions administratives de base, dont les compétences n'avaient pas été modifiées par les Perses, pas plus qu'elles ne le furent par Alexandre : ce sont eux qui versent à Cléomène les produits du tribut (cf. Ps. Aristote *Écon.* II, 33a). On notera enfin qu'à l'arrivée d'Alexandre l'Éléphantine est toujours « en activité », puisque le roi y déporte des adversaires politiques (Arrien III, 2.7).

X. D'ARBÈLES À SUSE

Après sa défaite de Gaugamèles, Darius gagna la Médie, laissant ouverte la route bien pourvue en points de ravitaillement qui, depuis Arbèles, menait vers Babylone et Suse (Arrien III, 16.1-2). On sait que Mazée et les autorités babyloniennes lui remirent la ville (III, 16.3 ; Quinte-Curce V, 1.17-23). Il en fut bientôt de même de Suse, située à vingt jours de marche de Babylone, et que lui remit le satrape de Darius, le Perse Abulitès, laissé à son poste (III, 16.6, 9 ; Quinte-Curce III, 2.8, 17), de même que Mazée fut nommé satrape à Babylone (Arrien III, 16.3 ; Quinte-Curce V, 1.44). C'est à Babylone qu'à deux reprises Darius avait réuni ses contingents, avant de gagner la Cilicie en 333 et la Haute-Mésopotamie en 331. En 331, c'est le fils d'Aboulitès, Oxathrès, qui conduisait les troupes susiennes et ouxiennes, tandis que Buparès (alors satrape de Babylonie ?) dirigeait les contingents babyloniens (Arrien III, 8.5). On sait qu'à cette date Babylone et Suse constituaient toujours deux des centres les plus importants de la présence achéménide : les travaux qu'y mena Artaxerxès II en sont l'illustration (chapitre xv, 8). C'est de la fin de l'époque achéménide que date une « résidence achéménide » mise au jour récemment au nord de Sippar.

Nous ne savons rien de véritablement très précis sur l'administration satrapique de Babylonie et de Susiane. Comme à l'époque de Darius I^{er} (chapitre xii, 2), il y avait à Babylone un trésor dirigé par un trésorier (Quinte-Curce V, 1.20 : *Bagophanes, arcis et regiae pecuniae custos* = **ganzabara*) ; il en était certainement de même à Suse (cf. Diodore XIX, 18.1 : Xénophilos thésaurophylaque [**ganzabara*] ; cf. § 48.3). Il est probable que la satrapie de Babylonie était, comme aux époques précédentes, divisée en plusieurs sous-gouvernements, dont nous ne connaissons que peu de choses, mis à part la mention explicite de détachements de Sittacène et de « Cariens déportés » à l'intérieur du contingent conduit par Buparès (Arrien III, 8.5). Ces Cariens déportés étaient installés dans « des villages dits cariens », situés par Diodore (XVII, 110.3) sur la grande route qui mène de Suse à Ecbatane par la rive gauche du Tigre, et à proximité de la Sittacène, qui constituait probablement un sous-gouvernement (chez Stéphane de Byzance, Sittakè est qualifiée de *persikè polis*). En poursuivant son itinéraire, Alexandre vint au contact des Érétriens déportés [et non Béotiens comme l'affirme Diodore], qui avaient été installés par Darius

dans le bourg d'Arderikka, dans le Kurdistan, près des sources de naphte (cf. Hérodote VI, 119-120); sans doute s'agit-il de ceux que Quinte-Curce nomme Gordyens, qui ont eux aussi envoyé un contingent à Darius à Gaugamèles (V, 1.2; cf. Strabon XVI, 1.25). On remarquera également que lors du partage de 323, Mésopotamie et Babylonie constituent deux satrapies séparées (Diodore XVIII, 3.3) et que lors de celui de 320, la Mésopotamie est unie à l'Arbélitide (XVIII, 39.6). Il est probable que cette répartition remontait à l'époque achéménide, et que la région d'Arbèles constituait alors un sous-ensemble administratif spécifique : elle est rangée par Strabon dans ce qu'il appelle (confusément) l'Assyrie (XVI, 1.3). Le bon de route confié par Aršāma à son intendant, qu'il renvoie de Babylonie en Égypte, laisse clairement entendre que la région d'Arbèles fait partie de ces « provinces » (*medinah*), que traverse successivement la route royale (*DAE* 67). L'importance stratégique de la région – où subsistaient les ruines des anciennes villes assyriennes (Xénophon *Anab.* III, 4.6-9) – est illustrée par ses communications aisées avec la Babylonie (Quinte-Curce IV, 9.8) et par la présence de colonies achéménides intégrées dans l'organisation militaire impériale. Il est probable enfin que le sud marécageux des basses vallées du Tigre et de l'Euphrate constituait lui aussi une province à l'intérieur de la satrapie, sous le nom de Māt Tamtim (« Pays de la Mer »).

Les sources de l'époque d'Alexandre donnent de nombreuses informations sur la navigation et les ouvrages hydrauliques. Certaines d'entre elles méritent un examen particulièrement attentif, car elles sont parfois utilisées pour illustrer la thèse de la faiblesse de la domination territoriale perse en Babylonie. On partira d'un texte d'Arrien bien connu. Alexandre remonte le Tigre jusqu'à Opis avec sa flotte :

Pendant sa remontée, il fit supprimer tous les « barrages » (*katarrhaktai*) qui s'y trouvaient, et rendit le cours du fleuve entièrement uni : c'étaient les Perses qui avaient construit ces barrages pour empêcher qu'un envahisseur venant de la mer ne remonte le fleuve jusqu'à leur pays et ne s'en empare grâce à une expédition navale. Ils avaient eu recours à ce moyen de défense, parce que les Perses ne sont pas un peuple de marins (*nautikoi*) ; et ainsi ces barrages répétés rendaient la remontée du Tigre impraticable. Mais Alexandre déclara que ce n'étaient pas là procédés de gens possédant la suprématie militaire ; ils ne constituaient pas de son point de vue une protection efficace, et, de ce fait, il les fit disparaître sans qu'il vaille la peine d'en parler, n'ayant pas eu la moindre difficulté à démolir ces ouvrages faits avec tant de soin par les Perses (VII, 8.7). On retrouve l'information chez Strabon, dans des termes proches (XVI, 1.9; cf. XV, 3.4). Si elle est exacte, on devrait en conclure que les Perses ne contrôlent pas la Babylonie méridionale, qui serait menacée en permanence par des ennemis extérieurs, capables de construire des flottes assez puissantes pour remonter les fleuves babyloniens et venir défier les forces achéménides au cœur de l'Empire. Mais la présentation d'Arrien et de Strabon est hautement contestable. On doit y distinguer deux aspects : l'information qui est donnée (la construction de barrages faits de main d'homme), et le commentaire historique. Il est clair que le passage d'Arrien contient tous les stéréotypes traditionnels sur la faiblesse des Perses qui, tels les pharaons égyptiens du IV^e siècle (chapitre xv, 9), comptent d'abord sur des ouvrages défensifs pour se mettre à l'abri des invasions, car les Grands Rois sont incapables de manifester une quelconque suprématie militaire. Quant à dire des Perses du IV^e siècle qu'ils ne sont pas des marins, c'est là une appréciation qui n'a pas grand sens : on soupçonne qu'Arrien a repris presque mot pour mot la formulation qu'Hérodote utilise pour les Perses au début du règne de Cambyse (I, 143). Enfin, il est difficile d'imaginer quels ennemis du golfe Persique étaient alors assez puissants pour

qu'ils menacent les riches terres babyloniennes et mettent en danger les résidences royales de Suse et de Babylone. En réalité, tout indique que les inspireurs d'Arrien et de Strabon ont pris pour des ouvrages défensifs permanents ce qui n'étaient qu'ouvrages légers disposés chaque année par l'administration satrapique pour régulariser le fleuve au moment des hautes eaux. Il est probable effectivement que, dans ces périodes, ces ouvrages gênaient temporairement la circulation fluviale entre le golfe et Suse (cf. Strabon XV, 3.4), mais elle ne l'interdisait pas (XV, 3.3; Quinte-Curce IV, 9.8; Diodore XVII, 67.3).

Arrien et Strabon rendent compte d'autres travaux hydrauliques menés à l'initiative d'Alexandre à la même date. Strabon (citant Aristobule) précise que le roi descendit l'Euphrate, fermant tantôt des bouches des canaux, tantôt les ouvrant (XVI, 1.11). Arrien donne des détails sur un canal bien connu par la documentation babylonienne, le Pallacopas, et il affirme que le roi mit en œuvre des travaux visant à créer un nouveau déversoir (VII, 21). Une nouvelle fois l'opposition est faite, implicitement mais clairement, avec les pratiques achéménides :

Les bouches par lesquelles l'Euphrate se déversait dans le Pallacopas avaient été obturées par le satrape de Babylonie, à grand peine d'ailleurs (bien qu'il ne fût pas difficile de les rouvrir), parce que le terrain, à cet endroit, est fangeux et consiste surtout en argile qui se laisse délayer par l'eau et rend très difficile son refoulement : si bien que plus de 10 000 Assyriens (*Assyriōn andres*) étaient employés à cette tâche pendant 3 mois (VII, 21.5).

Selon Strabon (XVI, 1.10), les actions d'Alexandre sont caractéristiques des « bons chefs » (*hegemōnes agathoi*), qui doivent empêcher les eaux d'inonder les terres cultivables ; de même chez Arrien : « Alexandre conçut le désir de faire quelque chose pour le territoire assyrien » (VII, 21.6). L'un et l'autre reprennent l'un des articles les plus opératoires de l'idéologie royale mésopotamienne. Ils font d'Alexandre l'héritier de cette tradition, dont au contraire les Perses se seraient éloignés, aussi bien sur le Tigre que sur l'Euphrate. Là encore, la présentation est très suspecte. D'une part, le texte d'Arrien indique très clairement qu'à la basse époque achéménide comme tout au long de l'histoire, les autorités satrapiques se chargent des grands travaux d'aménagement et d'entretien des ouvrages hydrauliques, requérant pour ce faire de la main-d'œuvre locale sous forme de corvées (cf. également Pline VI, 30.120). Il y a bien une rupture entre les Achéménides et Alexandre, mais celle-ci n'est pas telle que la présentent Arrien et Strabon. Si Alexandre entreprend de tels travaux, ce n'est pas réellement pour favoriser l'irrigation. C'est tout simplement qu'à cette date son souci premier était la préparation de l'expédition d'Arabie, en vue de laquelle il avait fait construire à Babylone un nouveau port où était rassemblés les bateaux, y compris ceux qui avaient été transportés en pièces détachées de Phénicie jusqu'à Thapsaque. C'est d'ailleurs très clairement l'objectif que lui assigne Strabon (XVI, 1.11), ou encore Arrien : Alexandre descend le Pallacopas jusqu'aux lacs, en direction de l'Arabie, et y plante une cité (VII, 21.7). Des Achéménides à Alexandre, ce qui a changé, c'est que le second entend utiliser les fleuves et canaux babyloniens à des fins militaires, si bien que les aménagements hydrauliques traditionnels (à fin d'irrigation) ou bien ne suffisent plus pour que sa flotte puisse descendre de Babylone dans le golfe (Pallacotas), ou bien gênent les évolutions de ses navires de guerre (*katarrhaktai* du Tigre). Le conquérant, sur le court terme, n'a que faire des nécessités de l'irrigation. Tout ce qu'on peut conclure, c'est que les Grands Rois ne faisaient pas naviguer leur flotte de guerre sur le Tigre jusqu'à Opis ou sur le Pallacopas jusqu'à Babylone. Mais pourquoi donc l'auraient-ils fait ? Inscrits dans la durée, leur domination et les prélèvements tributaires



Figure 54 (ci-dessus et page suivante).
Quelques sceaux des Murašû

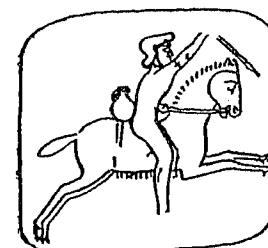
énormes de la Babylonie (cf. Hérodote I, 192) nécessitaient que le satrape prit un soin extrême des travaux d'irrigation. Replacées dans leur contexte militaire et idéologique, les remarques d'Arrien et de Strabon prouvent précisément qu'il en était toujours ainsi à l'époque de Darius III, mais aussi – soulignons-le – dans les premières années de la domination macédonienne (cf. d'ailleurs *ADRTB*, nos. 332B, -328, -324A)!

En dehors de ces développements, les sources de l'époque d'Alexandre portant sur la Babylonie ne sont guère explicites, mis à part le problème des rapports que le conquérant macédonien entretenait avec les autorités babyloniennes lors de ses deux haltes, en 331 et en 325-323 (chapitre XVIII, 3). C'est la raison pour laquelle on glane un grand nombre d'informations sur les temples babyloniens, ainsi que la mention accidentelle d'un sanctuaire (anonyme) de Suse (Arrien VI, 27.5). Un texte erratique du Pseudo-Aristote (*Écon.* II, 34a) fait état d'une dîme sur les produits importés en Babylonie, institution, paraît-il, alors tombée en désuétude: tout cela est trop allusif et lacunaire pour donner une image globale de la situation. Il faut donc se tourner prioritairement vers les tablettes. L'insuffisance de la documentation et l'incertitude chronologique liée aux plusieurs Artaxerxès rendent difficile de faire le point de la situation de la Babylonie ou de la Susiane à l'époque de Darius III: néanmoins, des publications récentes (textes astronomiques) apportent quelques renseignements supplémentaires notables. Prise globalement, la documentation babylonienne du IV^e siècle donne l'image d'une très grande continuité. Celle-ci

est visible en particulier dans l'organisation administrative, économique et culturelle des grands sanctuaires, qui paraissent bien fonctionner comme par le passé. Elle est également notable par le prestige toujours intact des Sages, chargés de l'observation des planètes, et des haruspices et des diseurs de présages – ceux que les auteurs classiques appellent les Chaldéens, dont les collèges sont attestés par eux à Uruk, Borsippa, Babylone ou encore Sippar (e.g. Strabon XVI, 1.6; Plin. *NH* 6.123). Mais – pour réelle qu'elle soit – une telle image risque d'évacuer en même temps des éléments de transformation et d'évolution. On a observé par exemple que, dans l'Uruk séleucide, le dieu Anu semble prendre une importance nouvelle, qui remonte sans aucun doute à l'époque achéménide; mais l'interprétation historique d'une telle observation pose des problèmes actuellement non résolus.

Sources classiques et tablettes babyloniennes rendent compte à la fois de la présence de nombreuses communautés allogènes dans la région et de la profondeur des rapports interculturels. On en a une première image dans la description que donnent les historiens d'Alexandre de populations grecques installées en Babylonie-Mésopotamie depuis l'époque de Darius I^{er}. Si, vers 450, Hérodote peut écrire des Érétriens d'Arderikka «qu'ils conservent leur ancienne langue» (VI, 119), il n'en est plus de même à l'époque de Darius III: ils ont fait souche sur place, et «ils avaient dégénéré» (Quinte-Curce V, 1.2): «Ils sont en effet bilingues: s'ils se sont assimilés aux barbares par l'une des langues qu'ils parlent, ils conservent soigneusement dans l'autre un très grand nombre de mots grecs. Ils gardent également avec soin quelques coutumes grecques» (Diodore XVII, 110.5). Il s'agit là de l'évolution aisément compréhensible d'une population coupée depuis longtemps de ses racines (cf. également Quinte-Curce V, 5.13, 19; VII, 5.29; Strabon XI, 11.4). Les Perses se sont eux-mêmes installés en grand nombre en Babylonie. Outre le témoignage des tablettes, on dispose du texte de Bérosee sur l'érection à Babylone de statues cultuelles d'Anāhita à l'époque d'Artaxerxès II; en dépit des incertitudes qui demeurent (chapitre XV, 8), il paraît clair au moins qu'une telle disposition rend compte de l'importance de la diaspora perse en Babylonie. Qu'en fut-il de ses rapports avec les Babyloniens?

De ces contacts rendent compte les empreintes et les sceaux, dont le corpus le plus important est celui rassemblé à partir des tablettes des Murašû (seconde moitié du V^e siècle). On y retrouve aussi bien des thèmes perses



proprement dits (Héros royal, soldats perses) que des thèmes babyloniens (fig. 54). On notera au passage que, sur deux sceaux des tablettes de Persépolis qui figurent des bateaux (navires phéniciens), la scène est présentée dans un décor babylonien, marqué par des palmiers (fig. 43f). Cette culture typiquement babylonienne avait apparemment été insérée dans les traditions perses, puisque, selon Strabon (XVI, 1.14), une chanson (comptine?) perse énumérait les 360 manières d'utiliser cet arbre. Il est tout à fait remarquable également que nombre de sceaux portent en même temps témoignage de l'intervention d'artistes grecs à Babylone, tout comme à Daskyleion, Sardes, Sidon ou Samarie par exemple : d'une manière assez paradoxale, on a l'impression que, au moins dans ce registre, les artistes grecs (ou plutôt : travaillant à la grecque) établissent une sorte de jonction entre Perses et Babyloniens. Sur ce point, les empreintes de Suse sont spécifiques, puisque « les cachets découverts à Suse ne portent pratiquement pas d'influence grecque... Un seul peut être considéré comme "gréco-perse"... » (P. Amiet).

L'étude des anthroponymes permet également quelques observations intéressantes – même si, là encore, les auteurs anciens font preuve de quelque désinvolture ou rencontrent quelques difficultés pour retranscrire en grec les noms babyloniens qu'ils ont recueillis oralement : par exemple, au dire de Plutarque (*Art.* 19.2), l'un des eunuques d'Artaxerxès II s'appelait Bélitaras selon Ctésias (Bēl-ētir? Cf. *Sardis* VII, 1.1), Mélantas selon Dinon (adaptation grecque d'un surnom?). D'où parfois des anthroponymes aux curieuses formes mixtes : tel ce Béléphantès qui, selon Diodore (XVII, 112.3), était le chef du collège de Chaldéens qui tentèrent de dissuader Alexandre d'entrer à Babylone. Cela étant dit, il est tout à fait notable qu'en 331 le satrape de Suse, Abulitès, bien que désigné comme Perse par Arrien (III, 16.9), porte un nom de facture babylonienne, alors que le nom de son fils, Oxathrès, est indiscutablement perse (III, 8.5). Situation identique et inverse chez l'un des fils de Mazée (lui-même un Perse) : celui qui le seconde en Syrie s'appelle en effet Brochubélos (Quinte-Curce V, 13.11) ; deux autres de ses fils portent des noms babyloniens, Antibélos (Arrien III, 21.1) et Artibélos (VII, 6.4), tandis qu'un autre porte le nom indiscutablement perse d'Hydarnès (VII, 6.4). Quant à Bagistanès, désigné comme « un Babylonien parmi les plus distingués » (Arrien III, 21.3), il porte un nom typiquement perse (cf. également Quinte-Curce V, 13.3). Il n'est pas sûr que ces apparentes contradictions doivent être systématiquement assignées à des erreurs ou approximations des auteurs grecs et latins. La documentation babylonienne montre en effet que les représentants des communautés étrangères installées dans le pays donnent fréquemment des noms babyloniens ou sémitiques à leurs enfants. Dans la période 482-331, on relève quatre porteurs de noms babyloniens associés à des patronymes iraniens, onze porteurs de noms sémitiques associés également à des patronymes iraniens, et huit porteurs de noms iraniens associés à des patronymes babyloniens. Les archives des Murašū démontrent bien également que les anthroponymes ne sont pas un critère absolu de l'origine ethnique. On y voit que 71 % des sceaux (= 463 sceaux) sont détenus par des hommes portant un nom babylonien et, parmi eux, 80 % ont également un patronyme babylonien ; 14 % sont des hommes d'origine ouest-sémitique ; 3 % sont d'origine égyptienne ; 7 % (= 48 sceaux) portent un anthroponyme iranien, mais 1/3 seulement portent à la fois un nom et un patronyme iraniens. Ce qui évidemment rend compte à la fois de mariages mixtes et de désir d'identification à l'ethnie dominante. Dans le même temps, la distribution des images montre une préférence spécifique de la part de chaque groupe ethno-culturel, les Iraniens choisissant plus particulièrement des scènes de chasse et des figurations de type narratif qui avaient été introduites en Babylonie avec la conquête achéménide.

Si l'on en juge à l'ethnique « Perse » qui lui est donné par Arrien (III, 16.9) et au nom de son fils (Oxathrès : III, 8.5), le satrape de Suse, Aboulitès, pourrait réellement être un Perse qui, à l'image d'Ariyawrata/Djého en Égypte (Posener n°34), a adopté une double nomination, perse et babylonienne – hypothèse qui, si elle pouvait être vérifiée, devrait elle-même être versée au dossier des rencontres interculturelles perso-babyloniennes. Mais, en l'absence, l'interprétation la plus probable est autre : on est tenté de penser qu'un certain nombre de dignitaires « perses » de Babylonie et de Susiane, à la fin de l'époque achéménide, sont des Perses de souche qui, dans le cadre de la polygamie, ont épousé des femmes perses et des femmes babyloniennes dont les enfants portent tantôt des noms perses, tantôt des noms babyloniens. À l'inverse, les dignitaires porteurs de noms de type babylonien seraient bel et bien des Babyloniens (peut-être issus de mariages croisés), qui ont pu (par suite d'un mariage avec une femme perse ou pour des raisons politiques) donner un nom perse à certains de leurs fils. L'exemple de Bēlšunu, fils de Bēl-ušuršū (chapitre XIV, 8), est là en effet pour rappeler que des Babyloniens ont pu obtenir de hauts postes dans la hiérarchie impériale ; le cas est encore plus frappant, si l'on admet que le Belesys, qui est satrape de Syrie vers le milieu du IV^e siècle (Diodore XVI, 42.1), est bien le fils ou un descendant de Bēlšunu. Dans tous les cas, on doit songer à des contacts intimes entre l'aristocratie perse de la *diaspora* impériale en Babylonie et les élites dirigeantes de la satrapie : c'est peut-être ce qui explique, pour une part du moins, l'attitude de Mazée en 331 (chapitre XVIII, 3 et 5).

Il est clair que de tels exemples témoignent d'échanges actifs entre la *diaspora* perse de Babylonie et les élites babyloniennes, certainement aussi de mariages, dès au moins le V^e siècle. Peut-on pour autant parler sans réserve ni nuance de la « babylonisation » des Perses de Babylonie ? Même si des indices en ce sens peuvent être effectivement relevés il faut souligner, d'une part, que les emprunts culturels s'effectuent dans les deux sens (cf. Strabon XVI, 1.20) et, d'autre part, qu'à la différence des Grecs déportés les Perses de Babylonie continuaient évidemment d'entretenir des rapports étroits avec leur berceau tout proche, où ils pouvaient constamment se ressourcer. Quant à la « babylonisation » de la dynastie, telle qu'on la postule parfois à partir de l'origine babylonienne de Darius II par sa mère, elle soulève des problèmes plus ardues, en particulier sur le plan politique. On soulignera d'abord que la thèse est implicitement liée à une autre, qui postule que, déjà au V^e siècle, les Grands Rois se sont désintéressés de Persépolis et de la Perse pour s'implanter de plus en plus en Babylonie ; mais rien ne vient confirmer une vision aussi schématique (cf. ci-dessus chapitre XIV, 1 et ci-dessous § 12) : qui plus est, un passage de Plutarque (*Art.* 19.10) semble même présenter Babylone comme un lieu de relégation loin de la cour d'Artaxerxès II ! Concernant Darius III, le seul texte qui pourrait venir éventuellement à l'appui d'emprunts babyloniens récents est un extrait de la longue description que fait Quinte-Curce du cortège royal avant Issos : il précise en effet « que les flancs du char royal étaient décorés d'images des dieux... Du joug s'élevaient deux statues d'or, hautes d'une coudée, l'une représentant Ninus, l'autre Bélus » (III, 3.16). Déjà fort surprenante par la référence (incohérente) à Ninus, cette mention détonne complètement dans une description marquée d'abord et avant tout par une sémiologie typiquement achéménide ; dans les prières que Darius III élève régulièrement au cours des campagnes, on ne voit rien qui viendrait illustrer l'introduction d'une divinité babylonienne (Bēl) dans le panthéon royal, bien au contraire (e.g. Quinte-Curce IV, 13.12-14 ; 14.24 ; Plutarque *Alex.* 30.12).

D'une telle rencontre entre éléments perses et éléments babyloniens, Quinte-Curce (V, 1.22) offre un autre exemple. Dans le cortège qui vient accueillir Alexandre à Babylone, Quinte-Curce (à la différence par exemple de Justin XII, 13.3-5 qui les confond) distingue très clairement les Chaldéens et les mages (« chargés de chanter la louange des rois »; absents chez Arrien III, 16.3). Mais le parallèle avec la première mention de Quinte-Curce est boiteux, car, dans le second cas, ce sont des éléments perses qui sont introduits, à Babylone, dans un contexte babylonien – ce qui donne évidemment une signification politique absolument différente de celle que l'on pourrait induire de la première mention; la participation de mages et de Chaldéens correspond à l'ordonnement d'un cortège où sont présentes, côte à côte, les autorités achéménides et les autorités babyloniennes (d'où l'absence des mages chez Arrien, qui ne parle que du cortège babylonien); elle vient simplement rappeler qu'à la fin de l'époque achéménide ceux que les auteurs anciens appellent les Chaldéens tiennent toujours une place éminente dans les sanctuaires et les villes de Babylone. Les Chaldéens « sont des gens qui se sont acquis une très grande renommée dans l'astrologie et qui ont l'habitude de prédire l'avenir par les astres qu'ils observent depuis une éternité » (Diodore XVII, 112.2). En revanche, dans le cortège royal de Darius III, seuls les mages sont présents: ils sont placés près du char consacré au Feu, et « chantent un hymne ancestral » (Quinte-Curce III, 3.10: *patrium carmen*). La référence à Ninus et à Bélus a ainsi toute chance d'être une interprétation tardive: on peut se demander si, ici comme dans d'autres passages (description de Babylone), Quinte-Curce ne dépend pas, *via* Clitarque, d'une vision babylonocentrique de Bérosee, qui faisait de Bélus le fondateur de Babylone et de la civilisation urbaine.

Il est également possible (mais on n'en a aucune attestation textuelle) que, jusqu'à la fin de la dynastie achéménide, ses représentants aient porté le titre de « roi des pays »: dans une tablette de 331, Darius III est désigné sous l'appellation de « roi du monde » (ADRTB, n°330). Dans le même temps – comme le montrent les inscriptions royales – les attributs idéologiques de la royauté achéménide ne peuvent être réduits à leur composante babylonienne. Ce qui pose un problème réel. Quel était le « statut » du Grand Roi lorsqu'il officiait à Babylone, en conformité avec les traditions babyloniennes? Prenons en particulier le rite du substitut royal, sans doute attesté par Hérodote à l'époque de Xerxès (VII, 15-18), qui est très clairement évoqué par des textes bien connus, situés dans le contexte de la dernière année d'Alexandre à Babylone. On remarquera à ce propos que, lorsqu'un « substitut » prit place sur le trône, les eunuques de l'entourage d'Alexandre ne le chassèrent pas car, selon Arrien (VII, 24.3), ils respectaient ainsi « une coutume perse » (*kata de tina nomon persikon*). Expression surprenante (on devrait plutôt parler de « coutume babylonienne »), mais dont l'ambiguïté est signifiante, au même titre que la divergence apparente entre les anthroponymes (babyloniens) et l'ethnique (perse) accolés parfois au même personnage. Au reste, nous constatons la même imprécision chez certains auteurs, parlant de la fête (mystérieuse) des Sacées, que Strabon, par un jeu étymologique douteux, rapporte à Cyrus, qui aurait institué une célébration dans les sanctuaires d'Anāhita, en commémoration d'une victoire remportée sur les Saces (XI, 8.4-5); Ctésias en parlait lui aussi (Athénée XIV, 639c); mais l'information (infiniment plus crédible) donnée par Bérosee est sans ambiguïté: il s'agit d'une fête babylonienne, célébrée chaque année fin août-début septembre (Athénée *ibid.*). Quels que soient les rapports (très incertains) que la fête entretient avec celle du Nouvel An, il paraît clair que, pour de nombreux auteurs grecs, toutes les coutumes rencontrées dans l'Empire achéménide étaient systématiquement qualifiées de

« perses ». Il existait peut-être également, dans les traditions perses, une « fête des fous » (telle qu'elle est décrite par Bérosee et par Dion Chrysostome IV, 66-68). Quoi qu'il en soit, force est de constater que nous ne possédons aucune attestation de la participation d'un Grand Roi à la fête du Nouvel An babylonien.

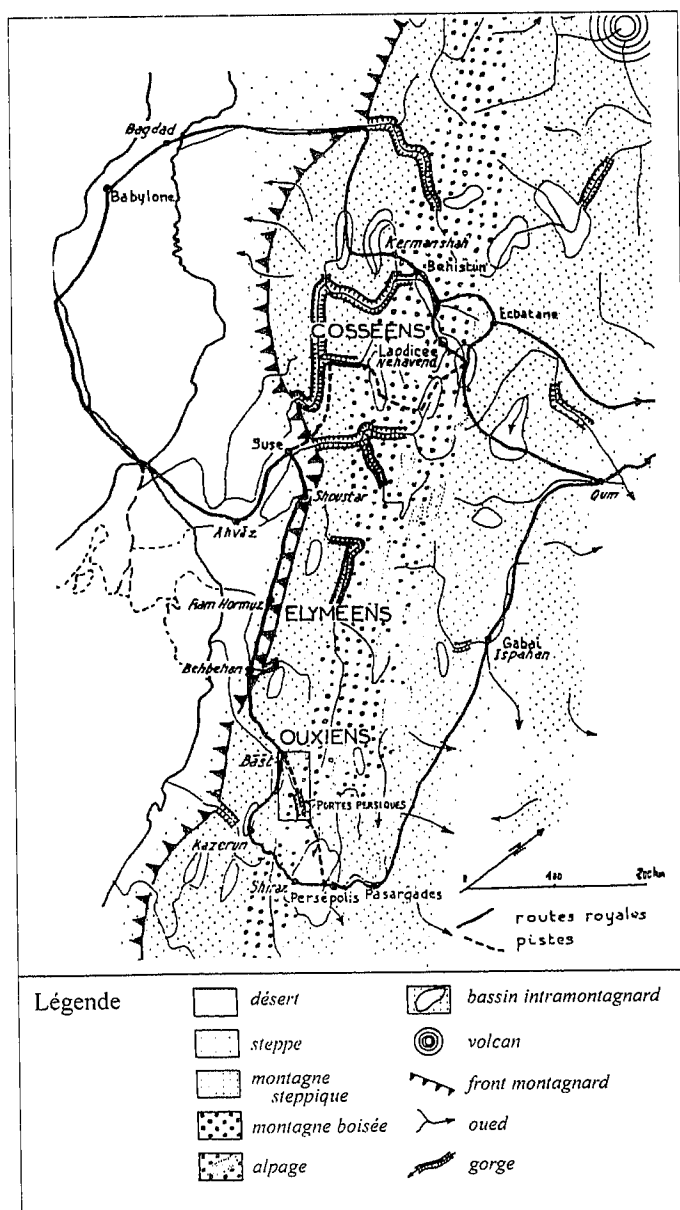
XI. LE GRAND ROI, ALEXANDRE ET LES MONTAGNARDS DU ZAGROS

À la fin de l'année 331, Alexandre quitta Suse et conduisit son armée vers la Perse, en utilisant la route bien connue en particulier par les tablettes de Persépolis, mais également par nombre de textes hellénistiques: Diodore précise par exemple qu'il faut 24 jours de marche pour aller de Suse à Persépolis (XIX, 21.2), mais qu'un système de relais phoniques permet de faire parvenir rapidement des messages de Persépolis à Suse (XIX, 17.7). C'est dans cette région qu'Alexandre rencontra la première opposition militaire: un parent de Darius III, Madatès, commandait une place forte qui fut finalement emportée. Puis le roi se lança lui-même dans la montagne et se heurta aux « Ouxiens de la montagne ». À ce point, il convient de faire une halte, pour analyser la politique adoptée par Alexandre face à cette population, et commenter les interprétations historiques qui en ont été fréquemment tirées sur la faiblesse du pouvoir des Grands Rois aux portes de Persépolis.

Parmi tous les comptes rendus, celui d'Arrien (III, 27) est le plus détaillé – quand bien même les récits parallèles de Diodore (XVII, 67) et de Quinte-Curce (V, 3.1-16) permettent de préciser quelques points laissés dans l'ombre par le premier. Arrien distingue d'abord clairement deux groupes de populations ouxiennes. Les premiers habitent dans la plaine: les défilés de l'Ouxiane commandent le premier passage, qui permet au voyageur de passer de Susiane en Perse (Strabon XV, 3.4; cf. Arrien *Inde* 40.1). Quinte-Curce précise, à propos du pays des Ouxiens, « qu'il touche à Suse et se prolonge jusqu'au bord de la Perse » (V, 3.3): la Perse commence au-delà (Diodore XVII, 68.1), c'est-à-dire la région surveillée par la forteresse commandée par Madatès: « Ils étaient sous l'autorité d'un satrape perse et, pour lors, firent leur soumission » (§ 27.1). Quinte-Curce précise qu'Alexandre « laissa les gens du pays à cultiver le pays sans avoir à payer de tribut » (*sine tributo*), puis « le roi réunit le peuple des Ouxiens à la satrapie de Suse » (v. 3.15-16). Il est probable qu'avant la décision d'Alexandre l'Ouxiane constituait un sous-gouvernement particulier, confié à Madatès (cf. Quinte-Curce V, 3.4: *praefectus regionis*; Arrien III, 17.1: satrape). Ce rattachement s'explique d'autant plus aisément que, dans les tablettes de Persépolis, la région apparaît fortement marquée par l'influence élamite. En rend compte également l'appellation de « Portes Susiennes » donnée par Diodore (XVII, 68.1) à ce qui est plus communément appelé « Portes Persiques ». Les rapports anciens entre l'Ouxiane et Suse sont également bien attestés par le commandement commun exercé par le satrape de Suse sur les contingents susiens et sur les contingents ouxiens (Arrien III, 8.5).

Le second groupe est représenté par les Ouxiens de la montagne, contre lesquels Alexandre dut mener une expédition, qui aboutit à leur soumission. Voici le récit d'Arrien (III, 17.1-2, 6):

Mais ceux qu'on appelait les Ouxiens de la montagne n'étaient pas sujets des Perses et, en cette circonstance, ils dépêchèrent des envoyés à Alexandre, lui faisant valoir que les Ouxiens ne le laisseraient passer en Perse avec son armée que s'ils recevaient autant que ce qu'ils recevaient



Peuples et routes du Zagros

du roi des Perses pour son passage (*hosa kai para tōn Persōn basileōs epi tēi parodōi*). Alexandre les renvoya avec l'ordre de se trouver au défilé, dont la maîtrise, à ce qu'ils croyaient, faisait dépendre d'eux le passage en Perse, pour recevoir également de lui ce qui avait été convenu... [Défaite et massacre des Ouxiens]... Tels furent les dons d'honneur (*ta gera*) qu'ils reçurent d'Alexandre, et ils obtinrent difficilement ce qu'ils lui demandaient, à savoir garder leur territoire, en lui payant un tribut annuel... Celui-ci consistait en 100 chevaux par an, 500 bêtes de somme et 30 000 moutons ; car les Ouxiens ne possèdent pas d'argent ni de terre arable, et la majorité d'entre eux sont des pasteurs (*nomeis*).

Strabon confirme que, lorsque le Grand Roi allait de Suse à Persépolis, les Ouxiens levaient sur lui de l'argent (XV, 3.4 : *misthoi*). Mais, pour Néarque (cf. *Inde* 40.1), cité par Strabon (XI, 13.6), les Ouxiens ne sont qu'un cas particulier dans une série de peuples qui avaient noué avec le Grand Roi des rapports aussi étranges. Néarque énumérait quatre peuples de brigands : « Les Mardes, limitrophes des Perses, les Ouxiens et les Élyméens, limitrophes à la fois des Perses et des Susiens, enfin les Cosséens, voisins des Mèdes » :

Néarque ajoute que tous ces peuples prélevaient des tributs (*phorou prattesthai*), et que les Cosséens recevaient également des dons (*dōra*) du Grand Roi, quand il descendait à Babylone après avoir passé l'été à Ecbatane, mais qu'Alexandre mit fin à leur hardiesse en les attaquant chez eux en plein hiver.

Nous ne savons rien de précis des Élyméens (appellation surtout connue à une époque plus tardive), et peu de choses des Mardes, mis à part le récit qu'offre Quinte-Curce de la campagne menée contre eux par Alexandre dans l'hiver 331-330 à partir de Pasargades (V, 6.17-19). Il s'agit manifestement de ceux qu'Hérodote présente comme l'une des « tribus de nomades » parmi les tribus perses (I, 125). Une légende du fondateur prétendait que les parents de Cyrus le Grand étaient des Mardes misérables qui se vouaient à l'élevage de quelques chèvres et au brigandage (*FGrH* 90 F66.3). Manifestement, leur réputation était identique en 330, puisque Quinte-Curce les présente comme « un peuple belliqueux dont le genre de vie n'a aucun rapport avec celui des autres Perses » (V, 6.17). En réalité, les Mardes s'adonnent également à l'agriculture et même à l'horticulture dans de petites exploitations familiales (Élien, *V.H.* I, 34), et ils fournissent régulièrement des contingents à l'armée (Hérodote I, 84), y compris à l'armée de Darius III (Arrien III, 11.5). À Gaugamèles, ils sont rangés au centre du dispositif, aux côtés des Cosséens (Diodore XVII, 69.3). Ceux-ci sont mieux connus, car ils sont mis en situation à deux reprises par Diodore. Alors à Ecbatane après la mort d'Hephestion, Alexandre mena contre eux une campagne : peuple guerrier et courageux, les Cosséens étaient restés indépendants au temps de la monarchie perse ; Alexandre occupa avant eux les défilés et les réduisit, les contraignant à se ranger à son autorité (XVII, 91.4-6). Enfin, en 317, voulant se rendre de Susiane en Médie, Antigone décida de ne pas prendre la route royale (écrasée de chaleur), mais d'emprunter une route de montagne plus directe : plus fraîche, la route traversait le pays des Cosséens – pays ennemi (*polemia [khōra]*), c'est-à-dire insoumis :

Il était difficile pour une armée de la parcourir sans le consentement (*aneu tou peisai*) des barbares qui habitaient cette région montagneuse. Autonomes de tout temps (*autonomoi gar ontes ek tōn palaion khronōn*), ils habitent dans des grottes et se nourrissent de glands, de champignons et de la chair fumée des animaux sauvages. Antigone jugeait indigne d'obtenir leur consentement ou de leur faire des présents (*dōrodokein*), quand une armée si importante l'accompagnait... [difficultés rencontrées par l'armée]... Antigone regretta de ne pas avoir écouté Pithon, qui conseillait d'acheter le passage avec de l'argent (*khreōmatōn priasthai tēn parodon*) (XIX, 19.3-4, 8).

L'historien se retrouve donc devant une tradition homogène. Les montagnes de Perse et de Médie étaient habitées par des populations définies par un mode de vie particulier, fondé sur l'élevage et le brigandage, à l'exclusion des activités agricoles, d'où le curieux régime alimentaire des Cosséens, qui semblent survivre uniquement à l'aide des produits de la chasse et de la cueillette. D'autre part, ces peuples n'ont jamais reconnu la domination des Grands Rois : lorsque la caravane royale traversait leurs territoires, les Grands Rois devaient verser un « prix de passage », désigné sous différents termes (*misthoi, phoroi*). Qui plus est, les Cosséens se faisaient remettre des dons (*dôra*). Mais ils ne sont pas les seuls dans ce cas, puisque les Ouxiens s'attendent à recevoir des dons d'honneur (*ta gera*) d'Alexandre. La raison en est que ces peuples contrôlaient des défilés imprenables : l'exemple des Ouxiens est d'autant plus notable qu'il implique que les Grands Rois ne maîtrisaient même pas la route qui conduisait de Suse à Persépolis. On ne saurait donc trouver meilleure illustration de la faiblesse des Grands Rois : tel est bien le message des correspondants de guerre hellénistiques.

Le problème est d'autant plus important que les quatre peuples cités par Néarque peuvent être aisément intégrés dans une série beaucoup plus longue. On connaît l'offre que – paraît-il ! – Cléarque fit en ces termes à Tissapherne après Kounaxa :

Je sais que les Mysiens vous sont une cause d'ennui ; je me flatte, avec les forces dont je dispose, de les humilier et de vous les soumettre. Je sais aussi que les Pisidiens leur ressemblent, et j'entends dire qu'il y a une foule de peuples (*ethnē polla*) qui sont comme eux. Je pense que je pourrais mettre fin aux troubles incessants qu'ils apportent à votre prospérité (Xénophon *Anab.* II, 5.13).

Xénophon revient ailleurs sur le même sujet :

Les Mysiens et les Pisidiens, dans le territoire du roi, occupent des places très fortes et, armés à la légère, ils sont en mesure, par leurs incursions, de faire beaucoup de mal à ce territoire et de préserver leur propre territoire (*Mém.* V, 26).

Les Lykaoniens, quant à eux, « s'emparent dans les plaines des positions qu'ils dominent, et exploitent à leur profit la terre des Perses » (*Anab.* III, 2.23). Les peuples des montagnes sont toujours caractérisés par leur indépendance par rapport au pouvoir royal : c'est le cas des Mysiens (*Hell. Oxyr.* 16.22) ; c'est aussi celui des Kardouques, des Taoques et des Chaldéens (Arménie ; Xénophon *Anab.* V, 5.17) : les Kardouques « n'obéissent pas au roi » (III, 5.16) ; « ils sont ennemis du roi et libres » (Diodore XIV, 27.4) ; le territoire des Mardes de la Caspienne n'a jamais été envahi (Arrien III, 24.2) ; de même des Ibériens, « qui n'ont été soumis ni aux Mèdes, ni aux Perses, ni aux Macédoniens » (Plutarque *Pompée* 34.7). L'insoumission permanente des Pisidiens est mise en valeur, par exemple, par l'objectif (fausseté) défini par Cyrus le Jeune devant ses mercenaires (*Anab.* I, 2.1), qui rappelle la crainte que Diodore (XI, 61.4) attribue aux chefs perses de l'Eurymédon soixante ans plus tôt. La campagne d'Alexandre semble bien confirmer que les Pisidiens continuent leurs incursions, à partir de leurs points forts (Arrien I, 24.6 ; 27-28). L'incapacité des Perses à réduire ces peuples est également illustrée par des échecs militaires : selon Xénophon (*Anab.* III, 5.16), une immense armée (trente myriades !) fut anéantie lors d'une campagne menée contre les Kardouques ; les nombreuses guerres cadusiennes ne furent apparemment guère plus glorieuses (voir ci-dessous et § 18).

En première analyse, ces exemples illustrent les limites de l'occupation militaire de l'espace impérial, que ne pouvait résoudre, à elle seule, la disposition de nombreuses garnisons royales, à moins de les multiplier de manière exponentielle. Mais, dans le même

temps, la présentation des auteurs anciens – tous marqués par l'image de l'impuissance militaire perse – doit être pour le moins nuancée. D'une part, comme on l'a déjà souligné à propos de la Mysie et de la Paphlagonie (chapitre xv, 5), l'ensemble des territoires relevant de ces peuples n'était certainement pas laissé à l'écart de la surveillance satrapique, et l'existence d'un gouvernement de Mysie est pratiquement assuré, pour ne pas parler du mystérieux « satrape de Paphlagonie ». D'autre part, tous ces peuples sont inclus, selon Hérodote, à l'intérieur des circonscriptions tributaires (III, 90, 92), y compris les Mosques, les Macrons, les Mossynèques, les Tibaréniens et autres Mares (III, 94). Certes, nous n'avons pas d'informations directes sur lesdits versements tributaires : notons simplement que, dans son ouvrage *Sur les tributs de l'Asie* (consacré en réalité aux prestations levées pour la table du roi), Ctésias citait le vin des Tapyriens (*FGrH* 688 F54). Enfin, tout « autonomes » qu'ils étaient, ces peuples fournissaient régulièrement des contingents au Grand Roi, sous forme de mercenaires (chapitre xvii, 3) : des contingents cadusiens sont présents à Kounaxa, conduits par Artagersès, qui y manifeste sa loyauté à l'égard d'Artaxerxès II (Plutarque *Art.* 9-10) ; ils sont également présents à Gaugamèles, aux côtés des Albaniens et des Sakésiniens, tous conduits par Phrataphernès de Médie (e.g. Arrien III, 8.4 ; 11.3-4).

Dans le même temps, les auteurs anciens simplifient manifestement les choses. Tout d'abord, les descriptions ethnographiques de ces peuples s'insèrent dans un courant dominant de l'historiographie ancienne qui tend à réduire la dynamique sociale à la « loi du besoin » : sur un sol pauvre, une population est nécessairement pauvre ; pour survivre, elle tire donc de misérables ressources de la chasse et de la cueillette et, endurcie par les conditions mêmes de la pauvreté (sol, climat), elle est « naturellement » agressive, et s'enrichit ou survit grâce au brigandage. Image extraordinairement réductrice : en réalité, les populations du Zagros, dont il vient d'être question, disposent également de champs et de villages ; cette agriculture de subsistance est alliée à un élevage extensif (cf. le tribut imposé par Alexandre aux Ouxiens). Le mode de vie que leur attribuent les auteurs anciens s'explique par le contexte même : attaqués par une armée puissante, les montagnards quittent leurs villages et survivent de manière atypique et exceptionnelle, en attendant que l'offensive soit terminée.

Reste le problème des « tributs royaux ». Les textes rendent compte que les rencontres entre les Ouxiens, les Cosséens et le Grand Roi s'établissaient de manière régulière, puisque la prestation de cadeaux/tributs est mise en rapport avec le nomadisme périodique de la cour, de résidence en résidence. Mais ce qui est tout à fait notable, c'est que ni les Ouxiens ni les Cosséens ne contrôlaient en réalité les grandes routes royales, qui menaient de Suse à Persépolis, ou de Suse à Ecbatane. Leurs territoires se trouvaient tout à fait à l'écart. On doit donc admettre que, chaque année et volontairement, le Grand Roi (ou son représentant personnel) faisait un détour, de manière à rencontrer les représentants des Ouxiens et des Cosséens. Manifestement, les Ouxiens sont trompés par les promesses d'Alexandre, et ils attendent les Macédoniens au défilé devant lequel ils doivent recevoir la somme promise (comme au temps de Darius). Alexandre a violé la coutume. Il imposa désormais un tribut aux Ouxiens de la montagne, et contraignit les Cosséens à reconnaître leur sujétion : sans résultat durable, puisqu'en 317 les Cosséens sont toujours « autonomes » ; il en est de même des Ouxiens, à la même date (Diodore XIX, 17.2). Malgré la judicieuse suggestion de Pithon, Antigone fit preuve du même aveuglement : tout comme Alexandre, il était incapable de comprendre un langage autre que celui des armes, et voit

dans la coutume une atteinte insupportable à son orgueil militaire, assimilant faussement le don à une extorsion de droits de passage. En réalité, les rapports réguliers et coutumiers entre ces populations et le Grand Roi n'étaient pas fondés sur la guerre, elles s'établissaient à travers des rapports « d'hostilité réglementée », elle-même fondée sur le don et contre-don (*dôra, dôrodokein, geras*), qui en garantissaient la pérennité. Le récit d'Arrien permet de reconstituer le processus : chaque année, le roi ou son représentant donnait rendez-vous aux chefs ouxiens devant le défilé ; là avait lieu une cérémonie, au cours de laquelle chacune des deux parties s'engageait l'une envers l'autre. La prestation de dons royaux, ici comme ailleurs, n'implique pas une reconnaissance de la « faiblesse » royale : elle lie au contraire le donataire au donateur. En quelque sorte, par une telle cérémonie, les Ouxiens engageaient leur loyauté à l'égard du roi. Celui-ci y trouvait avantage, puisqu'il obtenait la soumission des Ouxiens et des Cosséens, sans investir de forces militaires ; d'autre part, les uns et les autres devaient probablement envoyer des soldats au roi, dès qu'une réquisition était ordonnée.

Les Ouxiens n'étaient donc certainement pas coupés du monde achéménide. L'implique également l'énormité de leur production animale (chevaux, petit et gros bétail), qui suppose en effet qu'ils pouvaient en écouler les surplus. Arrien apporte sur ce point deux renseignements, susceptibles d'interprétation : les Ouxiens ne disposent pas d'argent (*khrēmata*), et le tribut imposé par Alexandre est de 100 chevaux, 500 animaux de transport (bœufs à bosse ?) et 30 000 moutons. Le chiffre du tribut conduit à supposer, d'une part, qu'il a été fixé en fonction des capacités des Ouxiens, et, d'autre part, qu'une telle estimation n'a pas été élaborée par Alexandre en quelques heures, mais plutôt qu'elle remontait à l'époque achéménide : à cette date, la prestation de têtes de bétail ne se faisait pas dans le cadre tributaire, mais plutôt dans le cadre contractuel – l'argent versé par le Grand Roi (outre les dons) correspondant en quelque sorte à un « prix d'achat » (cf. Diodore XIX, 19.8 : *priasthai*). C'est peut-être d'échanges de ce type dont a entendu parler Xénophon, quand il écrit, à propos des Kardouques : « Quand ils vivaient en paix avec le satrape de la plaine, il existait des relations réciproques entre les deux contrées » (*Anab.* III, 5.16).

Il serait néanmoins risqué d'affirmer que les rapports entre le roi et les « montagnards » étaient réglés par des coutumes semblables, dans tous les cas, car seuls les rapports du Grand Roi et des Cosséens et Ouxiens sont réellement documentés. Le recours à la force est bien attesté ailleurs, sans que l'on puisse malheureusement en analyser les raisons (rupture du contrat ?) ni les modalités. Seul le cas des Cadusiens permet quelques réflexions et hypothèses. La répétition des guerres cadusiennes est en effet particulièrement notable, puisque le thème est présent dans l'une des légendes de Cyrus (Nicolas de Damas, *FGrH.* 90 F66.11-16). De l'expédition menée par Darius II, on ne sait rien de précis (Xénophon *Hell.* II, 1.13). L'expédition menée par Artaxerxès II est citée par plusieurs auteurs, mais leurs comptes rendus sont difficiles à harmoniser. Les allusions de Diodore (XV, 8.5 ; 10.1) semblent impliquer que l'expédition a duré quelque temps, et Trogue-Pompée explicite qu'Artaxerxès II a été vaincu (*Prol.* X) ; c'est probablement lors de cette guerre que Camisars disparut et que son fils Datamès fut récompensé par le roi, en raison de ses hauts faits (Nepos *Dat.* 1.2). Plutarque, en revanche, ne parle pas de bataille : l'expédition royale est scellée par un accord, conclu à l'initiative de Tiribaze avec deux rois cadusiens, et fondé sur « l'amitié et l'alliance » (Plutarque *Art.* 24.6) ; dès lors, Artaxerxès quitte le pays, manifestement satisfait d'un tel dénouement (§ 24.9). L'accord implique clairement que

l'objectif royal n'était pas de remettre en cause l'existence des chefferies locales : après la mort d'Artagersès à Kounaxa, Artaxerxès « avait envoyé des dons considérables et magnifiques à son fils » (14.1) : autre manière de légitimer la succession du roi cadusien (voir ci-dessous § 18).

On sait également qu'Artaxerxès III mena campagne contre les Cadusiens. Le récit en est intégré par Justin (X, 3.2-5) et par Diodore (XVII, 6.1-2) dans la version officielle de l'avènement de Darius III. Sans parler de batailles, l'un et l'autre semblent réduire l'affrontement à un duel singulier (*monomakhia*), mené par Codoman pour répondre à un défi lancé par un Cadusien d'une imposante stature. L'existence de tels combats singuliers est bien attestée, en particulier par des récits de Diodore (XVII, 88.4-6) et de Quinte-Curce (VII, 4.33-38) sur l'opposition menée par Satibarzanès en Arie contre les Macédoniens : devant l'incertitude persistante du combat, Satibarzanès proposa de vider la querelle par un duel singulier ; Érigyios accepta et fut vainqueur, et les soldats de Satibarzanès se rendent alors sans plus combattre. Ces monomachies rappellent ce qu'écrivait M. Mauss : « Les personnes présentes au contrat sont des personnes morales : clan, tribu, familles qui s'affrontent et s'opposent soit en groupe se faisant face sur le terrain même, soit par l'intermédiaire de leurs chefs, soit de ces deux façons à la fois ». On peut se demander si le combat singulier de Codoman chez les Cadusiens ne relève pas d'une telle pratique d'« hostilité réglementée », soit qu'il se substitue purement et simplement à l'affrontement des deux armées, soit (plus probablement) que le duel suive un combat (dans cette hypothèse, combat réglementé par la coutume) : à l'issue de l'affrontement, les chefs cadusiens renouelaient leur allégeance au Grand Roi, sous forme d'un accord formellement égalitaire. Mais, reconnaissons-le, l'hypothèse doit être entourée de prudence, car les récits de Diodore et de Justin sont essentiellement construits sur des motifs monarchiques (cf. chapitre XVII, 1). On les retrouve en partie dans le *logos* mède de Diodore (II, 33) : le Perse Parsondas, un proche du roi mède Artaios, vient se réfugier auprès des Cadusiens, « où il avait marié sa sœur à l'un des personnages les plus considérables du pays ». À la tête d'une force de 200 000 hommes (!), il vainc le roi Artaios, dont l'armée est chiffrée à 800 000 hommes (!) : « Devenu par cette victoire un objet d'admiration, il fut choisi par les habitants comme leur roi » (§ 33.4). Diodore conclut ainsi : « Les Cadusiens ont toujours été les ennemis des Mèdes, et ne se sont jamais soumis à leurs rois, jusqu'à l'époque où Cyrus transporta l'Empire chez les Perses » (§ 33.6). Manifestement, Diodore dépend là de la même version que l'on retrouve chez Nicolas de Damas – l'un et l'autre remontant sans aucun doute à Ctésias. Il est difficile de savoir pourquoi, à l'époque d'Artaxerxès II, tant d'histoires circulaient sur les rapports entre les Perses et les Cadusiens.

XII. PERSÉPOLIS, PASARGADES ET LA PERSE

Après la prise de la place forte défendue par Madatès, Alexandre avait envoyé Parménion et les bagages par la route de plaine carrossable (*amaxitos ; iter campestre*) qui rejoignait Persépolis (Arrien III, 18.1 ; Quinte-Curce V, 3.1). Lui-même emprunta la route de la montagne : après avoir vaincu les Ouxiens de la montagne et bousculé les forces qui s'étaient massées aux Portes Persiques, il put faire jonction avec Parménion à Persépolis. La longue halte d'Alexandre en Perse (fin 331-printemps 330) a donné lieu à de nombreux et copieux comptes rendus antiques, qui fournissent une série d'informations du plus haut

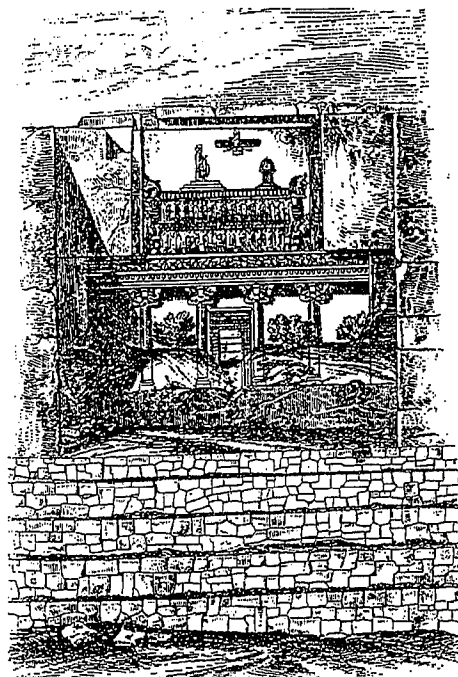


Figure 56a. Tombe d'Artaxerxès II
(reconstitution)

des autres satrapies» (XIX, 21.3). Cette notation rend compte à la fois de la vigueur du renouvellement démographique et du maintien des ressources militaires du pays. On peut supposer à bon droit que la « politique nataliste » des Grands Rois (cf. Hérodote I, 136 et Strabon XV, 3.17) a puissamment œuvré dans ce sens. Plutarque rend compte d'ailleurs qu'Alexandre a maintenu la coutume selon laquelle, à chacune de ses visites en Perse, le Grand Roi donnait une pièce d'or aux femmes enceintes (*Alex.* 69.1-2; *Mor.* 264a-b).

Quelles que soient les discussions en cours sur leur ampleur et sur leur signification, la politique suivie et les mesures prises par Alexandre attestent qu'aussi bien Persépolis que Pasargades continuaient d'être de hauts lieux idéologiques du pouvoir perse et de la puissance du Grand Roi – position qu'elles n'avaient en réalité jamais perdue (en dépit de la remarque pittoresque mais simpliste de Plutarque *Alex.* 69.2). C'est ce que reconnut encore Alexandre, en ordonnant d'inhumer Darius III dans les tombes royales de Persépolis (fig. 56a), comme ses prédécesseurs (Arrien III, 22.1). C'est ce dont témoignent éloquemment les travaux poursuivis à Persépolis tout au long du IV^e siècle (y compris à l'époque de Darius III, si, comme il est possible, la tombe inachevée doit lui être attribuée fig. 56b), tout autant que le maintien de sacrifices réguliers autour de la tombe de Cyrus à Pasargades (VI, 29.7). La reduplication des modèles iconographiques (y compris sur les sceaux), de Darius I^{er} à Artaxerxès III, rend compte de la fixité de l'idéologie monarchique achéménide, au centre de l'Empire, même si, dans le même temps, les reliefs portés sur la tombe d'Artaxerxès III montrent que les emprunts ont été sélectifs : si certains peuples

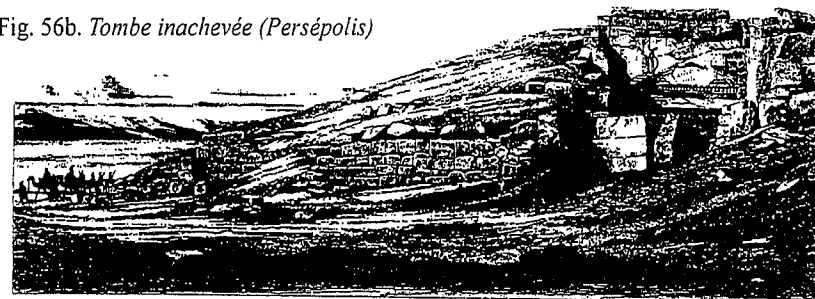
intéret. En revenant sur le trajet suivi par Alexandre depuis Suse, on notera tout d'abord que les descriptions de Diodore insistent sur le contraste qui saisissait le voyageur, passant de la touffeur de la plaine aux délices climatiques du plateau ; elles soulignent en particulier la splendeur et la verdoyance de la région de Fahliyun, pleine de rivières, de sources, de paradis et de plantations de toute sorte (XVII, 67.3 ; XIX, 21.2-3). Ce sont là des caractéristiques écologiques qui avaient également frappé Néarque (*Inde* 40.4 ; Strabon XV, 3.1). À la prospérité des paysages et à la fertilité des campagnes – soulignées également par Quinte-Curce dans les environs de Persépolis (V, 4.20 ; 5.4) – s'ajoute la vitalité de la population. Se fondant sur un témoin oculaire (Hiéronimos de Kardia), et parlant de la région située entre Fahliyun et Persépolis, Diodore remarque en effet : « Cette région est habitée par les plus belliqueux des Perses, tous des archers et des frondeurs, et sa population est supérieure à celle

« périphériques » (Nubiens, Libyens) sont présents sur toutes les tombes, les reliefs de la tombe d'Artaxerxès III ne comprennent ni les Arméniens, ni les Lydiens, ni les Égyptiens, ni les Indiens, pour des raisons qui, manifestement, échappent à toute réalité territoriale : pas plus à cette époque qu'antérieurement (chapitre V, 3), les listes et représentations ne prétendent proposer un état statistique de l'Empire ; au fond, les peuples représentés sont choisis, comme le furent ceux qui participèrent au banquet d'Opis : « Outre les Perses, venaient ceux des autres peuples, qui se distinguaient par leur rang (*kat'axiōsin*) ou tout autre qualité » (Arrien VII, 11.8).

Par ailleurs, l'activité continue de construction et d'aménagement pose un problème spécifique. À l'époque de Darius I^{er}, de Xerxès et d'Artaxerxès I^{er}, cette activité avait pour bases matérielles l'enrégimentement de *kurtas* et l'organisation de la production artisanale et agricole – même si celle-ci ne se réduit pas à alimenter les travailleurs des chantiers de construction. La « disparition brutale » des tablettes ne doit évidemment pas être mise en rapport avec une extinction de l'économie royale en Perse (supposition en elle-même absurde). Il semble que les textes de l'époque d'Alexandre offrent des informations qui peuvent nourrir la discussion. Bloqué devant les Portes Persiques, Alexandre fait appel à des prisonniers que ses troupes viennent de capturer. Parmi eux, l'un est présenté comme bilingue, parlant le grec et le perse, sans doute aussi le lycien ; son père est en effet originaire de Lycie, où il a été antérieurement fait prisonnier par les Perses, et depuis sa jeunesse, il parcourt la montagne en tout sens, car il est berger (Quinte-Curce V, 4.3-4, 10-12 ; Diodore XVII, 68.4-6 ; Plutarque *Alex.* 37.1 ; Polyen IV, 3.27). Quelque temps plus tard, en arrivant près de Persépolis, Alexandre voit se présenter à lui des Grecs, « déportés de leur pays par les anciens rois », au nombre de 800 environ d'après Diodore (XVII, 69.3) et Justin (XI, 14.11), 4 000 selon Quinte-Curce (V, 5.5). Mutilés (pour mieux accomplir leur tâche manuelle, selon Diodore XVII, 69.4), ils sont également « marqués, au fer rouge, de caractères barbares » (Quinte-Curce V, 5.6) : ils travaillent dans des « ergastules » (V, 5.13), c'est-à-dire des ateliers (d'esclaves) ; certains sont originaires de Kymè, d'autres d'Athènes (V, 5.9, 17). Leur installation en Perse remonte à un certain temps, puisqu'ils ont pris femme sur place, et en ont eu des enfants (V, 5.13, 20), et qu'ils refusent l'offre d'être rapatriés. Il semble en être de même du berger, puisque, selon Plutarque, « il avait un père lycien et une mère perse » (*Alex.* 37.1).

Une fois dépouillés de leur langue emphatique, ces textes n'ont aucune raison d'être rejetés de principe. Il est infiniment plus probable que, sous une forme ou sous une autre, on doit rapprocher ces Grecs et Lyciens des *kurtas* connus par les tablettes. Dans cette hypothèse, l'orientation hellénocentrique des sources anciennes laisse penser que nous

Fig. 56b. Tombe inachevée (Persépolis)



n'avons là qu'un échantillon de la population qui, issue de la captivité, n'avait cessé d'être installée en Perse à la suite de déportations en masse, et qui était utilisée par l'administration royale, tant dans les champs et les pâturages que dans les ateliers et sur les chantiers. Sans affirmer que rien n'a changé depuis l'époque de Darius I^{er}, on est ainsi fortifié dans l'idée (raisonnable) que l'administration mise en place par les premiers rois ne s'est pas évanouie comme par miracle. C'est ce que confirme ce passage où Arrien donne avec beaucoup de précision le montant des rations allouées aux mages chargés des sacrifices autour du tombeau de Cyrus, ainsi que le nombre de chevaux qu'ils devaient sacrifier (VI, 29.7), le tout étant évidemment reçu des mains des administrateurs royaux (cf. Diodore XVII, 69.8), comme à l'époque des tablettes des Fortifications.

Dans le même temps, les renseignements que l'on recueille sur l'administration de la région et sur le haut personnel qui y est en fonction à l'époque de Darius III conduisent à s'interroger sur d'éventuelles modifications du statut de la Perse au cours de l'histoire achéménide. À Gaugamèles, trois chefs, Orondobatès, Ariobarzanès et Orxinès, conduisent les contingents levés « parmi ceux qui habitent près de la mer Érythrée [golfe Persique] » (Arrien III, 8.4; cf. Quinte-Curce IV, 12.7). Les Perses ne sont pas nommés en tant que tels dans ce dispositif, bien qu'ils aient participé en masse à la bataille, distingués des habitants du golfe Persique (Arrien III, 11.3-7). On retrouve Ariobarzanès chargé de la défense des Portes Persiques : à cette occasion, Arrien lui donne le titre de « satrape de Perse » (III, 18.2). Parmi les autres hauts personnages, on signalera Tiridatès, chef du trésor (**ganza*) de Persépolis, qui envoie une lettre à Alexandre afin de rendre la ville (Quinte-Curce V, 5.2; 6.11; Diodore XVII, 69.1 en fait le « chef de la ville »); également Gobarès, désigné par Quinte-Curce comme gouverneur (*praefectus*) de Pasargades (V, 6.10). Si l'information donnée par Arrien est exacte, on doit en conclure qu'à une date et dans des circonstances non déterminées, la Perse a été érigée en satrapie, ce qu'elle n'était pas à l'époque de Darius I^{er}.

Mais bien des incertitudes demeurent sur ce point, car Arrien (seul parmi les historiens d'Alexandre à le faire : cf. Quinte-Curce V, 3.17 et Diodore XVII, 68.1 : sans titre) a pu donner à Ariobarzanès un titre qui n'est attesté en toute certitude qu'après la conquête : le roi nomma le Perse Phrasaortès, fils de Rhéomithrès, satrape des Perses (Arrien III, 18.10); selon Polyen (qui en fait le chef des troupes perses aux Portes Persiques), ce Phrasaortès était « un proche parent de Darius » (IV, 3.27). On remarquera également qu'un personnage joue, auprès d'Ariobarzanès, un rôle éminent : il s'agit d'Orxinès, qui, selon Quinte-Curce, « avait le commandement suprême des contingents : issu des Sept Perses, il prétendait même descendre de l'illustre roi Cyrus » (IV, 12.8). C'est à ce titre que, durant l'expédition indienne d'Alexandre, il s'autoproclama satrape de Perse, après la mort de Phrasaortès, « parce qu'il s'était jugé le plus capable; en l'absence d'un autre gouverneur, de maintenir l'ordre en Perse pour le compte d'Alexandre » (Arrien VI, 29.2). C'est à cette occasion que Quinte-Curce lui donne le titre de « satrape » (X, 1.22), sous lequel on doit reconnaître qu'Orxinès était le chef de la tribu des Pasargades (*Persica gens, cuius satrapes Orsines erat*). L'exemple montre au moins que les anciennes stratifications tribales et sociales demeuraient vivantes en Perse. Il est clair que les chefs des grandes familles continuaient d'y occuper le haut du pavé (e.g. Plutarque *Alex.* 37.1; Diodore XIX, 22.2). Qui plus est, à suivre Quinte-Curce, c'est Orxinès qui a conduit les contingents perses; mais alors, quelle est la fonction exacte d'Ariobarzanès? Le terme « satrape » ne lui serait-il attribué qu'en fonction du commandement dont il est revêtu aux Portes Persiques?

Le problème est d'autant plus délicat que – mis à part la nomination d'un satrape de Perse – l'exposé des mesures administratives prises par Alexandre à Persépolis est très bref, aussi bien chez Quinte-Curce que chez Arrien. Quinte-Curce note simplement que Tiridatès conserva sa charge de gazophylaque, dans le même temps que la forteresse était confiée au Macédonien Nikarchidès (V, 6.11). En revanche, aucun auteur ne mentionne quoi que ce soit sur l'éventuel tribut de la satrapie, alors que de telles informations sont systématiquement données ailleurs. En ce domaine, nous pouvons simplement relever trois renseignements, difficiles à relier l'un à l'autre : les Ouxiens de la plaine ont été exemptés de tribut (Quinte-Curce V, 3.15), alors que les Ouxiens de la montagne y ont été soumis (Arrien III, 17.8); Diodore (XVII, 69.8) mentionne également qu'une fois libérés les *kurtas* grecs de Persépolis ont été exemptés du tribut royal (*ateleis... basilikou phorou*). Mais qu'en conclure sur la situation avant Alexandre? La seule chose évidente (voir ci-dessus), c'est que les Ouxiens de la montagne ne versaient pas de tribut au Grand Roi; par ailleurs, le contexte conduit plutôt à supposer que l'exemption reconnue aux Ouxiens de la plaine est la confirmation d'un statut déjà existant (c'est à titre exceptionnel qu'Alexandre accepte de ne pas les imposer). Reste le cas des Grecs de Persépolis : mais l'information de Diodore implique-t-elle l'existence d'un tribut avant Alexandre, ou implique-t-elle qu'après la conquête Alexandre a imposé tribut à un pays dont Hérodote (III, 97) affirme qu'il en était exempté au temps de Darius I^{er}? Question bien difficile : relevons, à ce propos, que les Grecs ont reçu d'Alexandre des semences et du bétail, « pour qu'ils eussent les moyens de cultiver et d'ensemencer le territoire à eux attribué » (*ager attributus*; Quinte-Curce V, 5.24); c'est dans ce contexte que se situe l'exemption de tributs royaux (Diodore XVII, 69.8). Il s'agit manifestement d'un cas très spécifique : en sa qualité de vainqueur, Alexandre a prélevé des terres (sur le domaine royal ou sur des domaines de nobles perses hostiles), et les a attribuées à une communauté; il s'agit en quelque sorte de la fondation d'une colonie qui, à l'époque hellénistique, est fréquemment associée à la distribution de semences et à la concession d'une exemption fiscale temporaire. Il paraît donc difficile d'en tirer une conclusion générale sur le statut tributaire de la Perse avant comme après Alexandre. Si, comme on l'a suggéré, les Grecs ne sont réellement qu'un échantillon d'une nombreuse population de *kurtas*, Alexandre n'avait certainement pas l'intention de la libérer en totalité, car, si l'économie royale était toujours vivante en 331-330, on ne voit pas pourquoi il aurait pris des mesures susceptibles d'y porter atteinte. Les textes épars qui datent du deuxième séjour d'Alexandre en Perse illustrent plutôt une continuité des pratiques achéménides (Arrien VI, 29.7; Plutarque *Alex.* 69.1-2 et *Mor.* 264a-b; Strabon XV, 3.7-8).

XIII. DE PERSÉPOLIS À ECBATANE

Au printemps 330, Alexandre prit en toute hâte la grande route du plateau qui menait en Médie, qu'il atteignit en douze jours (Arrien III, 19.4), alors qu'à allure normale une armée accomplissait le trajet en vingt jours (Diodore XIX, 46.6). Il traversa et soumit le pays des Parétacènes, qui fut érigé en satrapie individualisée (Arrien III, 19.2). Il traversa également la Gabiène, située par Strabon dans les régions septentrionales de la Perse, où l'on connaissait une résidence royale (*basileion*) à Gabai/Tabai (Strabon XV, 3.3; cf. Quinte-Curce V, 13.2 : *oppidum in Paraetacene ultima*; Polybe XXXI, 9.3) : région

riche, où les armées pouvaient se ravitailler (Diodore XIX, 26.2). Puis il parvint à Ecbatane. À Gaugamèles, le contingent mède (accompagné de peuples relevant d'Ecbatane : Cadusiens, Albaniens, Sakésiniens) était conduit par le Mède Atropatès (Arrien III, 8.4), le futur fondateur de la Médie, Atropatène (Strabon XI, 13.1). Était-il alors satrape de Médie ? On ne peut l'affirmer en toute certitude. On sait simplement que, quelque temps plus tard, Alexandre y nomma le Perse Oxydatès (Arrien III, 20.3), avant que de le remplacer par Atropatès lui-même (IV, 18.3). Toujours est-il que nous avons là la première attestation d'un satrape de Médie depuis le règne de Darius I^{er} (Mītūrna/Hydarnès : PFa 18). La dernière mention des fonctions de la cité était l'allusion d'*Ezra* (6.1) aux archives royales situées dans Ecbatane la Forteresse à l'époque du même Darius (DB II § 32 : *Hagmatāna didā*). C'est que, située loin des théâtres des opérations gréco-perses, la Médie n'a guère attiré l'attention des auteurs grecs de l'époque classique qui, cependant, connaissaient la splendeur renommée d'Ecbatane, dont ils savaient également qu'elle constituait l'une des résidences temporaires du Grand Roi et de sa cour. La lacune n'est que partiellement comblée par les historiens d'Alexandre, car le Macédonien n'a fait que de courtes haltes à Ecbatane.

Dans plusieurs de ses développements sur l'histoire séleucide, Polybe, en revanche, a laissé des descriptions enthousiastes de la Médie et d'Ecbatane : il souligne l'exceptionnelle situation stratégique de la région et ses ressources « dignes de celles d'un royaume » (V, 44-45). C'est – affirme-t-il – « le plus important des États d'Asie tant par l'étendue que par le nombre des habitants, par la qualité de ses hommes et aussi de ses chevaux, dont elle fournit presque toute l'Asie » (X, 27). Soulignée par Polybe, la richesse des pâturages mèdes était bien connue des compagnons d'Alexandre. À six jours de marche d'Ecbatane, se situaient les fameux haras néséens (district de Nisāya ; DB I § 13) qui, au temps des Grands Rois, nourrissaient plus de 150 000 bêtes pâturent en liberté (Diodore XVII, 90.6 ; Arrien VII, 13.1 ; Strabon XI, 13.7). En dépit d'un climat rude, la Médie comptait des districts fort riches dont les plaines et les champs étaient cultivés par des paysans regroupés dans des centaines de villages (Diodore XIX, 32.1-2 ; 37.2 ; 39.1 ; 44.4 ; cf. Strabon XI, 9.1). Au dire de Strabon (XI, 13.8), la seule Médie Atropatène (séparée à son époque de la Grande-Médie) fournissait chaque année au Grand Roi, outre le tribut en argent, une quantité impressionnante de têtes de bétail : 4 000 mulets, 3 000 chevaux et 100 000 moutons. Le même Strabon souligne également l'ampleur des ressources militaires de la même région, qui pouvait lever aisément 10 000 cavaliers et 50 000 fantassins (XI, 13.2). La mention de Strabon semble impliquer qu'à l'époque achéménide le territoire de la future Médie Atropatène constituait déjà un sous-ensemble administratif (tributaire). Notons également l'utilisation, par Diodore (XIX, 44.4), du terme *éparchie* : Rhagai est désignée comme l'une des éparchies de Médie (*dahyu* en DB II § 32). En raison de la date des événements (début de l'époque des diadoques), il est tentant de supposer que le terme renvoie à une réalité administrative achéménide – peut-être identifiable à *medinah* qui, dans les documents araméens d'Égypte, renvoie aux subdivisions internes d'une satrapie (comparer avec Diodore XIX, 95.2 : Idumée).

C'est également à Polybe que l'on doit la meilleure description d'Ecbatane – simplement présentée par Quinte-Curce (V, 8.1) comme la capitale de la Médie (*caput Mediae*) et par Diodore (XVII, 110.7) comme une ville très vaste (circonférence de 160 stades : c. 30 km) et le siège d'une résidence royale (*basileion*) et d'un trésor très bien pourvu (entretemps, Alexandre y a fait convoier une partie des trésors de Suse et de Persépolis). Polybe

(X, 27) précise que la ville, non fortifiée, comprenait une citadelle (*akra*) défendue par de puissantes murailles : c'est aux murs de cette citadelle (v.p. *didā* ; akk. *bīrtu*) qu'en 521 Darius fit suspendre les cadavres mutilés du rebelle Fravartīš et de ses partisans (DB II § 32 ; bab. § 25). Polybe décrit également la richesse inouïe du palais dont les plafonds, les poutres, les colonnes, faits de bois de cèdre ou de cyprès, « étaient revêtus de plaques d'or et d'argent ». Même après le pillage de la soldatesque macédonienne, les colonnes des péristyles du temple d'Anaïs « étaient encore revêtues d'or et l'on avait entassé à l'intérieur une certaine quantité de tuiles d'argent » : cette Anaïs n'est certainement personne d'autre qu'Anāhita, dont Artaxerxès II avait ordonné d'ériger une statue de culte à Ecbatane (FGH 680. F11) et dans le sanctuaire de laquelle il avait envoyé Aspaspie « à titre de prêtresse d'Anaïtis, pour qu'elle passât sa vie dans la chasteté » (Plutarque *Art.* 27.4) ; le sanctuaire est également mentionné ultérieurement par Isidore de Charax (*Mans. Parth.* § 6), et c'est peut-être cette déesse qui, dans une inscription hellénistique, est dénommée Artémis Medeia (ci-dessus § 3). Il ne fait pas de doute qu'il y avait beaucoup de temples et sanctuaires à Ecbatane et dans le reste de la Médie (cf. Arrien VI, 27.4). On s'interroge en revanche sur l'identité iranienne de cet Asklepios, qui aurait eu un temple dans la capitale de la Médie (Arrien VII, 14.5). Comme l'implique Polybe, il ne fait guère de doute que nombre de bâtiments sont dus aux Grands Rois ; au reste, leur activité de constructeurs à Ecbatane est attestée par plusieurs inscriptions, dont trois sont dues à Artaxerxès II (*A²Ha-b-c*), mais l'absence de fouilles programmées interdit de donner quelque précision que ce soit. Enfin, à l'instar de tous leurs collègues, le satrape et les représentants de l'élite impériale disposaient de paradis enchanteurs sis à proximité de la ville, « qui doivent leur charme à des bois plantés » (Quinte-Curce VII, 2.20-23). D'autres paradis servaient également de stations royales (*stathmoi basilikoi*) sur les grandes routes (Plutarque *Art.* 25.1). Le plus célèbre était à coup sûr celui de Behistoun, dont la renommée incita Alexandre à quitter la route qui menait de Babylonie à Ecbatane (Diodore XVII, 90.5) ; Behistoun se situait dans le district de Kampanda (DB II § 25), toponyme que l'on reconnaît aisément sous le Gambadene d'Isidore de Charax (*Mans. Parth.* § 5) et peut-être le Gadamala de Diodore (XIX, 37.1).

Aux yeux de Polybe (V, 44), Ecbatane doit sa réputation et sa richesse à sa position de carrefour. Vers l'est, s'ouvre ce que Quinte-Curce (V, 8.5) appelle une *via militaris*, la route du Khorassan qui, *via* la riche région de Rhagai, les Portes Caspiennes et Hékatompylos, conduit vers Bactres et l'Asie centrale (cf. Arrien III, 19.1-2 ; 20.2, etc.) ; d'Ecbatane, l'on gagne aisément l'Arménie et la Cappadoce (Plutarque *Eum.* 16.1-2), mais aussi Persépolis, *via* la Gabiène ; on peut également rejoindre la Haute-Mésopotamie par une route de montagne mal pourvue en ravitaillement (Arrien III, 16.1), qui traverse le pays qu'une tablette astronomique de 331 désigne sous l'appellation archaïsante de « pays de Guti » (*ADRTB*, n°330). On peut également emprunter la voie décrite par Hérodote (V, 52), qui, venant de Sardes et de l'Halys après avoir traversé une partie de la Cappadoce, compte quinze stations (*stathmoi*) en Arménie et qui, à partir d'Arbèles, descend la rive gauche du Tigre (cf. *DAE* 67), en franchissant plusieurs de ses affluents sur des ponts de bateaux (V, 52). C'est tout naturellement à Ecbatane que Darius s'est établi après sa défaite de Gaugamèles, car il espère y rassembler les contingents venus des satrapies du Plateau iranien (chapitre XVIII, 4). C'est à Ecbatane qu'en 401 Artaxerxès II avait convoqué également les troupes venues des régions orientales, qui avaient reçu l'ordre de faire mouvement ensuite vers Babylone (Diodore XIV, 22.1 ; Xénophon *Anab.* II, 24.5). On retrouve

tout au long de l'histoire achéménide le rôle stratégique de la ville (et de Rhagai), si bien mis en évidence lors des guerres de Darius en 522-521, puisque le roi vint s'y installer pendant plusieurs mois, y organisant les contre-attaques en direction de Rhagai et de la Parthie (DB II § 31-32, 35 ; III § 36). Alexandre en jugea ainsi, puisqu'il laissa à Ecbatane Parménion et plusieurs stratèges, et qu'il y fit convoier une partie des trésors royaux de Suse et de Persépolis. Il y a tout lieu de postuler que la capitale mède n'a pas simplement servi de résidence d'été aux Grands Rois, mais qu'elle a continué d'être une place d'échanges entre l'est et l'ouest de l'Empire. C'est par Ecbatane que devaient transiter des marchandises venues d'Asie centrale, tel le lapis-lazuli du lointain Badakshan (Bactriane). À l'époque de Cyrus et de Cambyse, des tablettes attestent de l'activité des hommes d'affaires babyloniens dans la capitale mède. Des documents comparables sont datés de Darius II (dont une inscription est réputée venir de Hamadan : *D²Ha*) : il est probable que les migrations annuelles de la cour étaient suivies par les maisons d'affaires babyloniennes.

Comme bien des peuples de l'Empire, les Mèdes ont fourni des contingents militaires qui furent installés à demeure dans des colonies-garnisons d'Asie Mineure (Diodore XVII, 19.4) ou d'Égypte (*DAE* n°46). On trouve également quelques Mèdes dans des tablettes babyloniennes du ^{ve} siècle. À l'inverse, la présence d'une diaspora perse à Ecbatane peut-être induite du texte de Bérosee que l'on a déjà eu l'occasion de commenter (chapitre xv, 8). En revanche, nous ne savons pratiquement rien de la place tenue par les aristocrates mèdes dans l'Empire, ni des rapports qu'ils entretiennent avec les Perses. Certes, on peut supposer que, d'une manière ou d'une autre, les grandes et riches familles de l'aristocratie mède devaient apporter leur collaboration (*principes* : Quinte-Curce X, 1.3). Mais à quel titre et dans quelles fonctions ? Le problème est d'autant plus difficile à traiter que, depuis l'époque des premiers rois, il est impossible de distinguer des hommes qualifiés de Mèdes dans le haut personnel impérial. On en repère en tout et pour tout trois chez les historiens d'Alexandre : Atropatès (Arrien IV, 18.3), Baryaxès (VI, 29.3) et un nommé Cobarès (Quinte-Curce VII, 4.3) ou Bagôdaros (Diodore XVII, 83.7 ; auprès de Bessos), alors que les mentions d'*anēr Persēs* sont relativement nombreuses. En première analyse, le contraste apparaît saisissant avec la situation qui prévalait à l'époque de Cyrus et de Cambyse, ou encore sous les règnes de Darius et Xerxès, qui l'un et l'autre aiment à situer les Mèdes et la Médie dans « le premier cercle » (chapitre v). On ne peut pas dire non plus si le titre de « roi de Perse et de Médie », connu à l'époque de Xerxès, se maintient ou non – bien qu'au dire d'Arrien (VI, 29.3), tel fût le titre dont se para le Mède Baryaxès pendant l'absence d'Alexandre en Inde. Enfin, la place des Mèdes dans l'armée de Darius III paraît bien moins notable qu'elle ne l'était à l'époque de Darius I^{er} et de Xerxès. Mais que conclure d'observations aussi pauvrement documentées ? Doit-on en inférer un effacement relatif de la Médie et des Mèdes dans l'ensemble impérial ? Il est difficile d'en décider, car, dans le même temps, la Médie conserve sa place de choix dans les listes de pays, il est vrai répétitives (*A ? P*) ; par ailleurs, l'absence de Mèdes dans le *Who's Who* impérial du ^{iv} siècle n'est peut-être que le reflet trompeur des lacunes de la documentation et des incertitudes de l'anthroponymie.

Le dossier est maigrement nourri par quelques textes isolés et elliptiques, situés entre Darius II et Alexandre. On relèvera d'abord le renseignement offert par une interpolation des *Helléniques* de Xénophon (I, 2.19) : à la fin de l'année 409-408, les Mèdes révoltés furent ramenés dans l'obéissance par Darius II. Mais nous ne connaissons rien des origines

ni de l'ampleur d'une telle révolte, si bien qu'il est pratiquement impossible de replacer l'épisode sur la longue durée : rien ne permet de postuler (ni d'exclure) que, depuis 521-520, la Médie continuait d'être périodiquement agitée par des tendances séparatistes. On peut néanmoins rappeler qu'une tablette astronomique du règne d'Artaxerxès II (*ADRTB*, n°369) mentionne une expédition dans le pays de Razaundu situé lui-même en Médie, et que Baryaxès porta la « tiare droite » et se proclama « roi des Perses et des Mèdes » (Arrien VII, 29.3) : mais que signifie une telle prétention au regard de la longue histoire des rapports entre Perses et Mèdes, surtout au moment où, de leur côté, un ou plusieurs Perses tentaient de reprendre en Perse le cours de l'histoire perse (VI, 27.3 ; Quinte-Curce IX, 10.19 ; X, 1.9) ? On rappellera enfin que, condamné par Alexandre, Bessos fut envoyé à Ecbatane pour y être exécuté (Quinte-Curce VII, 10.10) : « Il y fut mis à mort devant l'assemblée (*sylogos*) des Mèdes et des Perses » (Arrien IV, 7.3). Il est évidemment tentant d'en conclure à l'existence d'une sorte de condominium perso-mède à la basse époque achéménide, en postulant que la pratique d'Alexandre est à l'image d'une pratique achéménide. Mais, en l'occurrence, il est plus vraisemblable que nous ayons là l'exemple typique d'une « fausse continuité », car l'on ne voit pas qu'ait jamais existé à l'époque achéménide une assemblée régulièrement convoquée de la noblesse mède et perse. Il est également fort peu probable qu'en choisissant Ecbatane, Alexandre ait voulu symboliser l'effacement de la Perse et de Persépolis et redonner ainsi son lustre d'antan à la Médie : d'une part, en effet, ce n'est qu'à contre-cœur qu'il avait décidé de l'incendie des palais (cf. Arrien VI, 30.1 ; Quinte-Curce V, 7.11 ; Plutarque *Alex.* 38.8) ; d'autre part, c'est à Persépolis qu'il avait envoyé précédemment la dépouille de Darius III, qui devait être inhumé « dans les tombes royales », comme ses prédécesseurs (Arrien III, 22.1) : à supposer que la version de la mort de Bessos transmise par Arrien soit fondée, le choix d'Ecbatane (qui joue alors le rôle de base arrière) s'explique d'abord par la facilité des communications avec la Bactriane, où se trouve alors le Macédonien. En définitive, on est plutôt tenté de proposer une tout autre interprétation : au moment où il voulait se présenter comme le vengeur de Darius, Alexandre a symboliquement déféré le régicide devant ceux qu'il appelait à collaborer au nouvel empire, créant ainsi de toutes pièces une « institution » aussi nouvelle qu'éphémère.

XIV. D'ÉCBATANE À L'HALYS

Vers l'ouest, la Médie était limitrophe de l'Arménie qui, elle-même, confinait à la Cappadoce, l'Euphrate marquant la séparation entre les deux pays, et l'Halys la frontière traditionnelle entre la Cappadoce et les Phrygies. Selon Strabon (XII, 1.1), « la Cappadoce se compose, elle aussi, de plusieurs régions (*merē*) et elle a subi des transformations répétées » ; ce seraient les Perses qui l'auraient divisée en deux satrapies, la Grande Cappadoce (ou Cappadoce Taurique) et la Cappadoce Pontique (XII, 1.4). Mais la note de Strabon doit être prise avec réserve, car il est possible qu'il ait voulu inscrire ainsi dans la longue durée la naissance des deux royaumes cappadociens connus de son temps. Il est difficile d'en juger en toute certitude, car nous ne connaissons presque rien du pays, depuis que Ctésias (§ 16) a mentionné qu'Ariaramnès, satrape de Cappadoce, avait reçu de Darius I^{er}, peu avant 513, l'ordre de mener campagne sur les rivages septentrionaux de la mer Noire. Même les récits des aventures de Datamès sont fort peu explicites sur les régions

cappadociennes. En 332-331, les contingents cappadociens sont menés par un seul chef, du nom d'Ariakès (Arrien III, 8.5). En revanche, les forces arméniennes sont conduites par Orontès et Mithraustès (*ibid.*). Il est possible que cette répartition renvoie à une division interne de l'Arménie : vers 400, selon Xénophon, Orontès (un ascendant du satrape de Darius III) tient un gouvernement en Arménie (*Anab.* III, 5.17), où il dispose d'une résidence officielle (*basileion*) et d'un paradis (IV, 4.2), tandis que Tiribaze, toujours selon Xénophon, est hyparque en Arménie occidentale (IV, 4.4) ; c'est également des deux Arménies que, selon la version officielle, Codoman avait obtenu le commandement après son exploit lors de la guerre cadusienne menée par Artaxerxès III (Justin X, 3.4). Mais le vocabulaire employé par Xénophon laisse ouverte l'hypothèse de l'existence d'une seule satrapie, à l'intérieur de laquelle il existait plusieurs sous-gouvernements (hyparchies).

Force est de constater que nous ne savons que peu de choses de ces gouvernements cappadocien et arménien au temps des Grands Rois. Les renseignements épars dont nous disposons peuvent donner lieu à des lectures contradictoires. La présence de l'administration satrapique et impériale est induite de fragments documentaires, dont on doit bien reconnaître que, jusqu'à des découvertes récentes, ils pouvaient sembler peu explicites. Les deux pays sont nommés régulièrement dans les listes de pays soumis, sous les noms de Katpatuka et d'Armina, celle-ci étant elle-même désignée sous le nom d'Urartu dans les versions babyloniennes. C'est d'ailleurs dans l'ancien Urartu, près du lac de Van, que subsiste le seul témoignage officiel de la présence royale, à savoir l'inscription gravée par Xerxès sur une paroi rocheuse (XV), dans laquelle le roi rappelle qu'il a achevé et complété l'œuvre de son père Darius. Peut-être cette inscription rend-elle compte de l'importance particulière du district (capitale ?) dans la satrapie. La valeur stratégique de la Cappadoce et de l'Arménie est également attestée par le trajet (contesté dans le détail) de la voie royale décrite par Hérodote (V, 52), et par l'ordre donné par Xerxès de réunir à Krittalla de Cappadoce les contingents militaires (VII, 26). Comme les autres pays, Cappadoce et Arménie étaient incluses dans le dispositif tributaire impérial, en fonction de regroupements de peuples qui ne correspondent pas, chez Hérodote (III, 93-94), aux limites satrapiques, telles qu'on peut les reconstituer (malaisément) pour des périodes ultérieures. Selon Strabon (XI, 13.8), « la Cappadoce livrait annuellement aux Perses, outre l'impôt en argent, 1 500 chevaux, 2 000 mulets et 50 000 moutons ». L'existence d'un *dasmos* royal en Arménie (sous forme de chevaux) est attestée par des passages de Xénophon (*Anab.* IV, 5.24, 35). La présence perse en Arménie et en Cappadoce est surtout induite de textes et témoignages tardifs, qui illustrent la vigueur et l'importance de la *diapspora* impériale. Celle-ci est tout particulièrement repérable par la densité des anthroponymes iraniens en Cappadoce, par l'utilisation de l'araméen dans la correspondance officielle (cf. Diodore XIX, 23.3 : satrape d'Arménie) et dans les actes privés, et plus encore sans doute par la diffusion des cultes et divinités perses, en particulier d'Anāhita, tant à Zélée (Strabon XI, 8.4 ; XII, 3.37) que dans le district arménien de l'Akisilène (Strabon XI, 14.16 ; Plutarque *Lucullus* 24.2-5). On ajoutera que, dans une histoire rapportée par Ctésias (§ 40-41), l'Arménie est considérée par le pouvoir central comme un lieu d'exil et de déportation – c'est-à-dire aussi de colonisation.

À l'inverse, d'autres documents peuvent plutôt conduire, au moins en première analyse, à souligner la faiblesse de la domination territoriale achéménide dans ces régions. C'est d'abord le récit donné par Xénophon des aventures des mercenaires grecs en Arménie. Si Xénophon n'oublie pas de mentionner la présence d'officiers satrapiques (Orontès,

Tiribaze) pourvus de troupes importantes, il focalise surtout son récit sur l'opposition que manifestèrent toute une série de peuples, souvent désignés par des traits ethnographiques qui en accusent l'étrangeté barbare : c'est le cas des Kardouques, des Cholques ou encore des Macrons ou des Mossynèques : mais, là comme ailleurs (ci-dessus, § 11), le propos de l'auteur doit être nuancé : ces populations fournissaient aussi des contingents aux armées royales et satrapiques, par exemple lors de la campagne de Gaugamèles (Arrien III, 8.4 : peuples dépendant de la Médie), et on a retrouvé en Colchide un grand nombre d'objets de luxe achéménides, dont la présence dans les tombes illustre probablement des échanges de dons entre l'aristocratie de Colchide et la cour du Grand Roi, au demeurant explicites dans le développement d'Hérodote sur les peuples donateurs (III, 97). Le second argument en faveur du caractère irrédentiste de ces régions est induit de la situation autonome présumée de tout ou partie(s) de la Cappadoce et de l'Arménie à l'arrivée d'Alexandre, et de leurs rapports avec le pouvoir central au cours de la campagne macédonienne et dans le cours de la période des diadoques. Mais il convient là aussi de rester mesuré, et de replacer la documentation dans son contexte. Qu'il s'agisse de la Cappadoce ou de l'Arménie, il s'agit d'abord de légendes de fondation qui se mirent en place à l'époque hellénistique pour justifier l'érection de dynasties indépendantes, l'une et l'autre étant rattachées fictivement à l'un des Sept : il est clair que l'on doit considérer ce genre de littérature avec beaucoup de prudence (chapitre III, 4). D'autre part, on constate qu'en 323 l'ancien satrape Orontès reste en place en Arménie (Diodore XIX, 23.3 ; Polyen IV, 8.3), et la Cappadoce fait partie (avec la Paphlagonie et les territoires adjacents) de ces régions encore insoumises qui furent confiées à Eumène de Kardia. Mais il n'y a aucune raison d'en conclure qu'il en était de même à l'époque de Darius III qui, on l'a vu, tira nombre de contingents de ces régions. Si celles-ci sont restées à l'écart de la domination macédonienne, c'est tout simplement que « les circonstances avaient empêché Alexandre de les envahir lorsqu'il faisait la guerre à Darius... Accaparé par sa lutte contre Darius, Alexandre avait négligé Ariarathe de Cappadoce, et celui-ci avait joui d'un long répit en gardant la Cappadoce sous sa domination » (Diodore XVIII, 3.1 ; 16.1). Le Macédonien s'était contenté d'y nommer des satrapes perses : Sabiktas/Abistaménès en Cappadoce (Arrien II, 4.2 ; Quinte-Curce III, 4.1), et Mithrénès en Arménie (Arrien III, 16.5 ; Diodore XVII, 64.6 ; Quinte-Curce V, 1.44). Il paraît clair que le pouvoir de ces satrapes resta largement fictif, ou limité à une sous-région : la Cappadoce constitua d'ailleurs l'une des bases de recrutement des généraux perses qui, rescapés d'Issos, tentèrent de mener une contre-attaque sur les arrières macédoniens (cf. Quinte-Curce IV, 1.33) ; c'est à cette date également que certains d'entre eux frappèrent monnaie à Sinope.

Il faut surtout saluer le très remarquable renouvellement de la documentation, tant écrite qu'archéologique, tout particulièrement dans l'ancienne Arménie. Les études archéologiques et céramologiques les plus récentes semblent bien y confirmer l'existence d'installations achéménides très élaborées, en particulier sur des sites proches du lac de Van ; n'a-t-on pas découvert à Altintepe le seul exemple d'apadana présent dans une capitale satrapique, et à Arin-Berd un exemple non moins rare de peintures pariétales dans un bâtiment achéménide ? Découverte plus remarquable encore : celle de fragments de trois tablettes écrites en élamite ; selon l'interprétation la plus récente (mais déjà contestée !), il s'agit de tablettes très semblables aux tablettes de Persépolis, ayant trait à la levée de taxes (dîme ?) en nature (têtes de bétail ; céréales) et à leur mise en dépôt dans des magasins de l'intendance. Ces documents témoignent de l'existence d'archives impériales sur le site

fouillé (Armavir-blur), de la présence également d'une administration provinciale élaborée (peut-être un **frataraka*). Si l'on ajoute à cela que le site d'Armavir-blur (l'Argištihi-nili urartéen) a été constamment occupé depuis l'époque urartéenne jusqu'à l'époque hellénistique, que les empreintes hellénistiques d'Artasāt témoignent à la fois du legs achéménide et de l'influence dite « gréco-pers », et qu'on vient encore tout récemment de découvrir des bases de colonnes achéménides sur un autre site, on se rend compte à quel point les connaissances que l'on avait jusqu'ici de l'Arménie achéménide sont en voie d'être complètement renouvelées.

XV. D'ECBATANE À CYROPOLIS

C'est par la *via militaris* que les contingents est-iraniens avaient rejoint Darius à Babylone, afin d'y préparer la bataille qui devait se dérouler à Gaugamèles. Comme on l'a déjà souligné, si l'on met à part quelques notices éparses datées des règnes d'Artaxerxès I^{er} (Ctésias § 31 ; Plutarque *Thém.* 31.3) et d'Artaxerxès II (chapitre xv, 8 sur l'espace impérial), les comptes rendus hellénistiques viennent rompre un long silence sur les pays du Plateau iranien. Encore faut-il souligner que, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre à Bactres, les informations sur les satrapies du plateau sont des plus sommaires, tant la marche d'Alexandre a été rapide. Outre le nom des satrapes en place, on y recueille de maigres informations sur les limites des satrapies, sur le nom des résidences officielles (*basileia*), souvent fortifiées (Zadracarta en Hyrcanie, Artakoana en Arie) : les fouilles menées à la Vieille-Kandahar (où l'on a retrouvé une tablette élamite de type persépolitain) et à Dahan-i Ghulaman (Seistan) attestent néanmoins de la présence achéménide sur le Plateau. Les descriptions des pays restent malheureusement très lacunaires : aucun auteur, par exemple, ne fait la moindre allusion au réseau de canaux bactriens mis au jour par les archéologues. C'est tout simplement, d'une part, que la marche d'Alexandre jusqu'à Bactres a été relativement rapide, et, d'autre part, que les historiens militaires ne s'intéressent à des éléments du paysage que dans la mesure où ils ont joué un rôle lors des campagnes d'Alexandre, ou qu'ils présentent à leurs yeux des particularités « exotiques » propres à frapper l'imagination de leurs lecteurs. En raison du fait qu'ils suivent Alexandre pas à pas, les auteurs anciens braquent plutôt le projecteur sur certains peuples, qu'ils distinguent en raison de l'écologie de leur contrée et/ou de la résistance qu'ils ont manifestée face aux Macédoniens : ce qui nous vaut par exemple de longs développements sur les Mardes de la Caspienne, ou bien, à l'inverse, sur les Ariaspes/Bienfaiteurs du delta de l'Hilmend, récompensés par Alexandre en souvenir de leurs « bienfaits » en l'honneur de Cyrus et en raison de l'aide apportée à Alexandre lui-même. Les rapports sur la Bactriane et la Sogdiane ne sont pas eux-mêmes très explicites. L'Oxus (Amu Darya) semble constituer la limite entre les deux régions (Arrien III, 28.9 ; IV, 15.7 ; 16.1), et l'Iaxartes (Syr Darya) « la frontière de la domination perse » (*horion tēs Persōn archēs*), elle-même marquée dans le paysage par la ville de Cyropolis, « la plus éloignée des fondations de Cyrus » (Strabon XI, 11.4). Puissamment fortifiée, Cyropolis n'est en réalité que la plus importante (Arrien IV, 2.2) d'une série de sept villes fortifiées sises sur l'Iaxartes, qu'Alexandre et ses généraux durent enlever durement une à une (Arrien IV, 1-3). De très nombreuses villes fortes ou forteresses anonymes sont également répertoriées par les auteurs anciens et par les archéologues, tant en Sogdiane qu'en Bactriane.

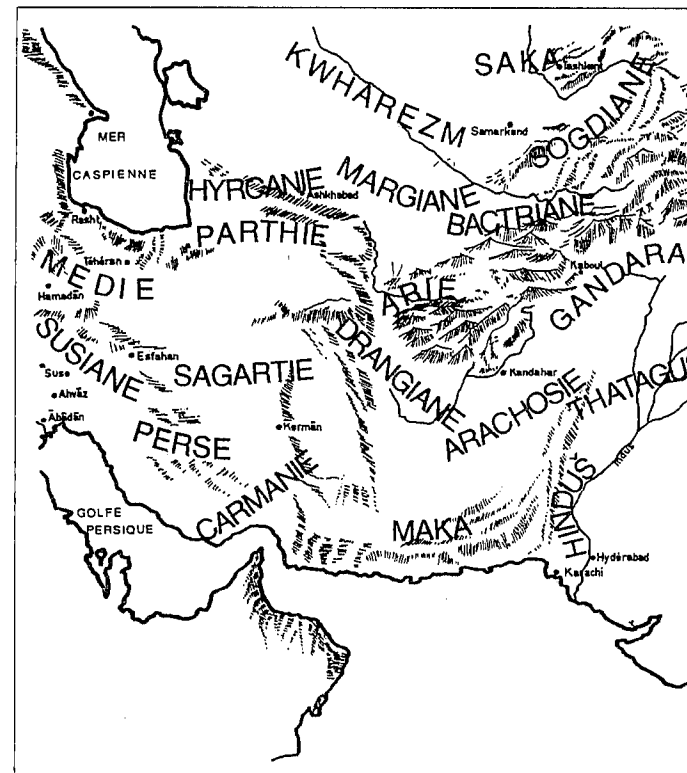


Figure 57. Pays et peuples du Plateau iranien et d'Asie centrale sous domination achéménide

Les textes de l'époque d'Alexandre et de l'époque des diadoques permettent d'abord de dresser une liste de ce que les auteurs hellénistiques (tout particulièrement Diodore) désignent (non sans confusion) sous l'appellation de Hautes-Satrapies. En 323, Diodore cite les Paropamisades, l'Arachosie et la Gédrosie, l'Arie et la Drangiane, la Bactriane et la Sogdiane, la Parthie et l'Hyrcanie, la Carmanie (XVIII, 3.3 : la plupart sont regroupées deux par deux) ; l'énumération de 320 n'est guère différente (XVIII, 29.6 : Carmanie, Parthie, Arie et Drangiane, Bactriane et Sogdiane, Paropamisades) ; de même vers 317-316 (XIX, 14.6 : Carmanie, Arachosie, Paropamisades, Arie et Drangiane, Bactriane). Ces informations correspondent, en gros, à la situation qui prévalait du temps de Darius III, telle qu'on peut la reconstituer à partir des comptes rendus anciens (Parthie-Hyrcanie [y compris les Tapyriens], Arie, Drangiane, Arachosie, Bactriane, Sogdiane, Carmanie, Gédrosie). À Gaugamèles, Arrien (III, 8.3-4) énumère : les Bactriens et les Saces (amenés par le satrape de Bactriane, Bessos), les Arachosiens et les « Indiens des montagnes » (conduits par Barsaentès, satrape d'Arachosie), les Ariens (dirigés par Satibarzanès, satrape d'Arie), les Parthes, les Hyrcaniens et les Tapyriens (sous les ordres de Phrathernès, dont on apprend ultérieurement [III, 23.4 ; 28.2] qu'il est satrape).

En lui-même, un tel catalogue ne nous renseigne que très imparfaitement sur l'organisation administrative perse dans ces régions. Le principal problème interprétatif vient du contexte dans lequel se déroulent les campagnes macédoniennes en Bactriane-Sogdiane. Rappelons-le brièvement. Parent du Grand Roi et satrape de Bactriane, Bessos est l'âme du complot qui aboutit au meurtre de Darius en juillet 330, avec Nabarzanès, chiliarque de la cavalerie royale, et Barsaentès, satrape d'Arachosie et de Drangiane (III, 21.1). Pour mener la résistance à l'offensive macédonienne, Bessos se replia à Bactres, où il se fit reconnaître « roi d'Asie » (III, 25.3), c'est-à-dire Grand Roi, sous le nom d'Artaxerxès (Diodore XVII, 74. 1-2 ; 78.7 ; Quinte-Curce VI, 6.13). Il rallia à sa cause Satibarzanès, à qui Alexandre avait laissé la satrapie d'Arie (III, 25.1) : Satibarzanès disparut bientôt lors de la contre-attaque macédonienne ; il en fut de même de Barsaentès, exécuté après avoir été livré à Alexandre par les Indiens des montagnes. Cependant, dans un premier temps au moins, les troubles ne disparurent pas sur les arrières d'Alexandre : le nouveau satrape d'Arie, Arsaménès, ne manifestait aucune loyauté à l'égard des Macédoniens (III, 29.4) : sans doute restait-il en communication avec Bessos. Par ailleurs, revêtu (même fictivement) de l'autorité suprême, celui-ci avait nommé un satrape en Parthie (IV, 7.1).

Doit-on conclure que le satrape de Bactres détenait des pouvoirs étendus à l'ensemble des Hautes Satrapies, et donc que ce commandement, assuré à l'époque séleucide à partir d'Ecbatane, existe déjà sous les derniers Achéménides ? Il est difficile d'apporter une réponse fondée à la question, car les textes ouvrent la voie à interprétations contradictoires. Le seul témoignage en ce sens est un passage de Diodore (XVI, 50.8), dont l'information (Bagôas chargé des Satrapies Supérieures sous Artaxerxès III) apparaît contestable – ce qui ne veut pas dire qu'on puisse la disqualifier à coup sûr. On doit observer que, mis à part ce texte, on ne voit rien qui vienne établir à coup sûr un pont entre l'époque achéménide et l'époque hellénistique. On soulignera cependant que l'innovation séleucide remonte elle-même sans doute à l'époque des diadoques, puisque la plus haute attestation est située en 316, date à laquelle Pithon réunit les fonctions de satrape de Médie et de « stratège des Hautes Satrapies » (Diodore XIX, 14.1) ; les satrapes de ces régions réunissent leurs contingents et tiennent des délibérations communes (XIX, 14-15). Mais le contexte politique (leur opposition commune à Eumène) est très particulier, et il n'implique pas nécessairement que, ce faisant, les satrapes suivaient une règle achéménide. On soulignera en effet que, d'une part, en 331, les contingents est-iraniens sont amenés par plusieurs satrapes (Arrien III, 8.3 : Bessos, Barsaentès, Satibarzanès) ; que, d'autre part, les motivations des satrapes alliés à Bessos ne semblent pas résulter d'une autorité régulièrement reconnue au satrape de Bactres, mais essentiellement de motifs personnels, dont le moindre n'est pas de conserver leur propre position (cf. Arrien III, 21.5), et que de toute façon la disparition de Darius III créait une situation entièrement nouvelle, que la proclamation royale de Bessos n'a manifestement pas effacée ; qu'enfin, après la mort de Darius, l'autorité personnelle de Bessos s'exerce prioritairement sur ses cavaliers bactriens (III, 21.4 ; cf. Diodore XVII, 74.1) et sur l'alliance avec certains chefs saces (III, 24.3).

La seule chose qui paraisse claire, c'est que les responsabilités militaires du satrape de Bactres dépassaient le cadre strict de la Bactriane, puisque, à Gaugamèles, il mène à la fois les Bactriens, les Sogdiens, un contingent sace et un contingent fourni par les Indiens limitrophes de la Bactriane (III, 8.3). Les différents témoignages permettent de supposer qu'à l'époque de Darius III, l'autorité du satrape de Bactres s'étend en Sogdiane, où aucun

satrape individualisé n'est jamais nommé, ni avant ni après Alexandre. C'est à ce titre qu'évidemment le satrape de Bactres entretient des rapports actifs avec certains peuples saces : c'est sous son haut commandement qu'en 332-331 parviennent à Darius III le contingent bactrien et une troupe sace conduite par leur chef Mauakès, au titre d'une *symmakhia* conclue avec Darius (Arrien III, 8.3). Tout au long des combats menés par Alexandre en Sogdiane-Bactriane, Bessos puis Spitaménès trouveront de l'aide chez certains peuples saces. Attestée avant même l'offensive menée par Alexandre outre-Iaxartes, cette collaboration s'inscrit manifestement dans les rapports de longue durée entre les autorités achéménides et les Saces, eux-mêmes répartis entre de nombreux peuples, qui unissent leurs forces en face d'une offensive de leurs ennemis. Si, comme l'écrit Strabon (XI, 11.4) à la suite de Darius I^{er} (*DPh*), le Syr Darya représente la frontière de la domination directe des Perses, il ne faut pas en induire un état d'hostilité permanente entre les Perses et les Saces en général. Il convient en effet de replacer dans leur contexte les informations données par les historiens anciens d'Alexandre. En rappelant quelles étaient, selon lui, les intentions d'Alexandre qui projetait la fondation d'une ville sur le Syr Darya, Arrien écrit : « Le lieu paraissait permettre une grande extension de la ville et la fondation, favorable pour une poursuite des Scythes, s'il le fallait, et pour la défense (*prophylakēs*) de la région contre les incursions des barbares qui habitaient au-delà du fleuve... » (IV, 1.4). Que des hostilités aient fréquemment éclaté entre les forces perses et certains peuples saces ne paraît faire guère de doute : la campagne de Darius I^{er} en est un témoignage irrécusable, et la mesure prise alors (remplacement d'un roi sace par un autre : *DB V § 74*) l'illustration d'une pratique générale. Mais conclure à des hostilités permanentes, c'est attribuer au terme « frontière » un sens moderne et postuler une coupure nette et sans ambages entre le monde des sédentaires et le monde des nomades, ce qui n'était certainement pas le cas : certains peuples saces (sédentarisés en partie) vivaient au contact immédiat avec les populations de Sogdiane (e.g. Arrien III, 28.8). D'autre part, la mobilisation des Saces contre Alexandre répondait à une situation entièrement nouvelle créée à la fois par le « vide achéménide » et par l'offensive macédonienne, l'un et l'autre purement conjoncturels. Les villes fortes fondées par Cyrus sur l'Iaxartes ne remplissent pas simplement une fonction de défense contre l'« agressivité » des Saces, contrairement à ce que laissent croire Arrien et bien d'autres. Ces citadelles servent également de places de refuge pour les « habitants voisins du fleuve » (IV, 1.4 ; 2.6 ; 3.1). Il paraît assez probable que s'y étaient également réfugiés nombre de Saces/Scythes. Observons également que, dans la seule Cyropolis, s'étaient massés 15 000 combattants (IV, 3.4 : *makhimoi*) : là encore, l'hypothèse de la participation de Saces à la défense de la ville paraît raisonnable – d'une manière peut-être comparable aux mercenaires (*mishōtoi*) arabes, qui contribuent à la défense de Gaza, aux côtés du gouverneur Batis et de soldats perses (Arrien II, 25.4). C'est dans ce contexte que s'inscrit la *symmakhia* entre Darius et Mauakès.

« Frontière du pouvoir perse » (car la satrapie s'arrête sur la rive gauche), le Syr Darya ne constituait donc certainement pas une frontière étanche : les villes fondées par Cyrus étaient également des lieux d'échanges entre le monde des steppes et la Bactriane-Sogdiane – ce dont rendent compte (même très ponctuellement) les tapis à motifs achéménides découverts dans une tombe ouraliennne de Pazyryk, qui, eux-mêmes, pourraient provenir d'ateliers de Sogdiane-Bactriane. De ce point de vue, la politique menée par Alexandre représente plus une rupture qu'une continuité avec la politique que l'on peut prêter aux Grands Rois. Quels qu'aient été ses objectifs sur le long terme, le premier était

conduit par un souci immédiat : ne laisser derrière lui aucune poche de résistance (Arrien IV, 3.5). Au cours de leur gouvernement, les seconds, en revanche, avaient depuis longtemps appris qu'il convenait à la fois de maintenir l'ordre sur la « frontière », et de nouer des rapports de collaboration avec les chefs saces, à certains desquels on avait reconnu un statut d'autonomie qui allait de pair avec des obligations militaires impériales (fourniture de contingents militaires dans le cadre de mobilisations satrapiques et royales) : les récits d'Hérodote ont déjà montré que les Saces faisaient partie de l'élite de l'armée royale, aux côtés d'autres contingents iraniens : les Bactriens eux-mêmes, les Perses, les Mèdes ou encore les Indiens (e.g. VIII, 113) ; il en fut de même à Gaugamèles, où les cavaliers saces combattirent aux côtés des cavaliers bactriens (Arrien III, 13.3). On sait également que, depuis la mise en place de la domination achéménide, nombre de Saces avaient été installés en Babylonie dans le cadre du système du *hapru*.

Mais qu'en était-il de l'autorité du satrape sur les territoires soumis directement à son autorité, en raison du pouvoir que lui conférait le Grand Roi ? Sur ce point, nous disposons d'indices relativement homogènes, mais indirects. Face à Alexandre, on voit se développer des tentatives de résistance généralisée, menées successivement par Bessos et Spitaménès, mais d'autres sont organisées localement par de hauts personnages, qu'Arrien qualifie le plus souvent d'hyparques. À suivre Arrien, le nombre des hyparques était assez important, puisque, par exemple, sur la Roche de Choriènes sont venus se réfugier « un grand nombre parmi les hyparques » (Arrien IV, 21.1). L'expression semble impliquer en même temps une hiérarchie interne à l'intérieur de cette catégorie. Mais le terme est éminemment polysémique, on le sait. Parlant des mêmes personnages, Quinte-Curce emploie à plusieurs reprises le terme « satrape » : dans le district sogdien de Nautaka, « le satrape de la région était Sisimithrès » (VIII, 2.19) ; de même pour Oxyarthès le Bactrien, « satrape bien connu de la région » (VIII, 4.21) ; ailleurs, le même Quinte-Curce utilise le terme satrape pour qualifier Orxinès : là le contexte rend clair que, sous cette terminologie, Quinte-Curce désigne le chef de la tribu des Pasargades (X, 1.22). La terminologie ne fait donc pas progresser la discussion sur les rapports entre hyparques et satrapes, pas plus, par exemple, que l'utilisation des mots satrape (sous forme verbale) et satrapie chez Xénophon (*Hell.* III, 1.10, 12) ne permet, à elle seule, de déterminer la nature des liens établis, en Éolide, entre Pharnabaze, Zénis et Mania.

Dans tous les cas, les expressions renvoient à une autorité qui est exercée sur un territoire. C'est ce que confirment très clairement tous les textes traitant des hyparques : chacun d'entre eux dispose d'un territoire plus ou moins étendu, organisé autour d'une résidence princière située sur une acropole fortifiée ; l'autorité de l'hyparque s'exprime de deux manières : l'énormité des réserves de vivres qu'il a accumulées rend compte d'abord qu'il effectue des prélèvements sur les productions agricoles (cf. en particulier Quinte-Curce VII, 11.1 et Arrien IV, 21.10) ; par ailleurs, il lève en milices les populations qui travaillent ses terres. De ce pouvoir territorial portent également témoignage les mesures prises, après leur reddition, à l'encontre de ceux que Arrien appelle hyparques, et Quinte-Curce satrapes : le territoire d'Ariamazès et les habitants sont attribués aux villes nouvelles (Quinte-Curce VII, 11.29) ; les exemples de Sisimithrès et de d'Oxyarthès confirment ce point : dans l'un et l'autre cas, leur pouvoir est qualifié d'*imperium* [= *arkhē*], et le contexte rend clair qu'il s'agit d'un pouvoir territorial (Quinte-Curce VIII, 2 ; VIII, 4.21) ; de même pour les hyparques d'Arrien (cf. Arrien IV, 21.9). Il est évident que les chefs locaux disposaient tous de terres (cf. Quinte-Curce VIII, 1.1).

Reste le point crucial : ces hyparques sont-ils pleinement indépendants par rapport au satrape ? On partira d'un passage fameux d'Arrien (IV, 1.5) : après avoir livré Bessos aux Macédoniens, Spitaménès soulève les Sogdiens et il tente de susciter une révolte bactrienne sur les arrières d'Alexandre. Il rencontre un certain succès, car – disait-on – « Alexandre avait donné ordre aux hyparques de ce pays (*hoi hyparkhoi tēs khōras ekeinēs*) de se rendre à un *sylogos* qu'il avait convoqué à Zariaspa, la ville principale ; mais ce *sylogos* – disait-on – ne se tenait pas pour le bien des hyparques ». Le terme *sylogos* pose lui-même un problème évident : renvoie-t-il à une pratique institutionnelle empruntée par Alexandre à l'époque achéménide, ou doit-on le comprendre simplement comme une réunion ponctuelle ? Remarquons qu'Arrien utilise des termes à peu près comparables en Inde : par la voie d'un héraut, il ordonne à Taxila et aux autres Indiens de venir à sa rencontre, « chacun de la façon qui lui conviendrait. Taxila et les autres hyparques (*kai hoi alloi hyparkhoi*) s'exécutèrent, et lui apportèrent en cadeau tout ce que les Indiens appréciaient le plus » (IV, 22.6). Mais, d'une part, le terme *sylogos* n'est pas présent ; d'autre part, le contexte n'est pas exactement le même : en Inde, Alexandre fait savoir que, selon la coutume, les chefs indiens doivent venir se soumettre à lui, en apportant les cadeaux rituels ; en Bactriane, les hyparques se sont déjà rendus à Alexandre, la Bactriane est alors pour l'essentiel calme (e.g. Arrien III, 28.1). Si l'on peut penser qu'Alexandre a pu vouloir exiger des hyparques bactriens une nouvelle preuve d'allégeance, on a bien l'impression également que la réunion du *sylogos* répondait à d'autres motivations.

On sait que le terme *sylogos* est employé à plusieurs reprises pour désigner la réunion qui, périodiquement, était organisée dans quelques points de rassemblement (*sylogos*) de l'Empire : on y faisait alors la revue des troupes territoriales. C'est ce qu'explicite fort clairement Xénophon : « Chaque année, le roi fait une revue des mercenaires et de tous ceux à qui il est prescrit de porter les armes ; on les réunit tous, sauf les garnisons des citadelles, au "lieu de rassemblement" (*sylogos*), comme on l'appelle » (*Econ.* IV, 6) : il est clair qu'ici le terme revêt un sens technique et institutionnel. D'autres passages de Xénophon confirment la tenue régulière de ces revues (*Cyr.* VIII, 6.15), et mentionnent certaines des places : Kastôlos (*Hell.* I, 4.3) ou Kastôlou Pedion en Lydie (I, 9.7), ou encore Thymbara en Syrie/Ebir Nâri (*Cyr.* VI, 2.11) ; il ne fait guère de doute qu'il existait de telles places dans chaque satrapie, ou dans chaque région militaire (qui pouvait réunir plusieurs satrapies). C'est presque certainement dans ce cadre que se situent des textes babyloniens relatifs à des levées militaires (Ur, Uruk) ; le terme utilisé, *andēsu*, que l'on repère sous sa forme araméenne (*hndz*) dans des documents d'Égypte, est le calque du vieux-perse **handaisa*, c'est-à-dire convocation (dans un lieu fixé par l'administration). En est-il de même du *sylogos* de Zariaspa ? Pour répondre à la question, il faut se tourner vers les textes traitant des rapports entre Bessos et les cavaliers bactriens. Ceux-ci, on le sait, ont joué un rôle important auprès de lui lors du complot contre Darius puisque, selon Arrien (III, 21.4), ce sont eux qui lui reconnaissent alors une autorité sans égale, et que, par la suite, Bessos a près de lui 7 000 ou 8 000 de ces cavaliers bactriens (III, 28.8 ; Quinte-Curce VII, 4.20). Lorsqu'il décida de passer au-delà de l'Oxus, Bessos fut abandonné par la plupart de ces cavaliers. Les expressions (parallèles) utilisées par Quinte-Curce et Arrien sont tout à fait caractéristiques. Le premier écrit : « Les Bactriens s'éparpillèrent dans leurs différents villages » (*in suos quisque vicos dilapsi* ; VII, 4.21), et le second : « Les cavaliers bactriens s'en allèrent chacun chez soi » (*allos allēi epi ta sphōn* ; III, 28.10). Il est clair que les expressions utilisées renvoient au processus de la

conscription : le contingent (satrapique) de Bessos est constitué de sous-ensembles, chacun étant levé dans un territoire déterminé (comp. Arrien III, 19.2 et VII, 15.2). Ce qui implique qu'une partie du territoire de la satrapie est divisée en « modules », qui servent de base à l'organisation administrative. L'explication la plus simple c'est que, dans chacun de ces « modules », la conscription est organisée localement par ceux que Arrien nomme les hyparques. C'est ce que confirme le passage parallèle de Quinte-Curce sur la réunion de Zariaspa. Faisant état lui aussi des rumeurs répandues en Bactriane par Spitamènes et ses alliés, il écrit en effet : « Ils avaient fait courir le bruit qu'Alexandre convoquait la totalité des cavaliers bactriens (*bactrianos equites... omnes*) pour les mettre à mort » (VII, 6.15). Il paraît donc clair que le *sylogos* bactrien représente une institution achéménide connue ailleurs : chaque hyparque amène le contingent qu'il a levé dans son territoire (cf. également Arrien III, 28.10). En employant l'expression « tous les cavaliers bactriens », Quinte-Curce songe peut-être à une information qu'il donne ailleurs sur la richesse du territoire : « Les cavaliers bactriens étaient au moins 30 000 » (VII, 4.30). Quelle que soit la valeur que l'on accorde (ou non) au chiffre produit, on a l'impression que l'information suppose l'existence d'une archive, sur laquelle, en Bactriane comme ailleurs, l'administration se fondait pour établir les ordres de convocation à la « place de rassemblement ». Ajoutons que, de ce point de vue, la Sogdiane, bien que réunie dans le même gouvernement, constitue un sous-ensemble particulier : chez Arrien (III, 28.10), « les cavaliers sogdiens » (*hoi ek tēs Sogdianēs hippeis*) sont distingués des cavaliers bactriens. Quoi qu'il en soit, la conclusion paraît inévitable : d'une part, en convoquant à Zariaspa un *sylogos* des hyparques bactriens, Alexandre entendait renforcer son armée, au moment où il s'apprêtait à lancer une campagne outre-Oxus ; d'autre part, pour ce faire, dans cette Bactriane où il venait de nommer un satrape (III, 29.1), le roi a tout simplement utilisé à son profit une institution achéménide que Bessos avait certainement lui-même utilisée lorsqu'il avait reçu de Darius III l'ordre de rassembler tous les contingents de son gouvernement (cf. Arrien III, 8.3).

Si elle est fondée, l'interprétation suggère quelques réflexions, et elle suscite elle-même de nouvelles interrogations. Tout d'abord, la Bactriane n'a pas échappé à la volonté organisatrice du pouvoir central telle qu'on peut la repérer dans d'autres satrapies. Le système de conscription se rapproche, dans ses formes au moins, de celui que décrit Xénophon dans un passage mainte fois cité (*Cyr.* VIII, 8.20) : « La coutume voulait que les détenteurs de terres eussent à fournir, de leur territoire, des cavaliers qui faisaient campagne, s'il y avait lieu d'en faire une... » À ce titre, dès convocation satrapique, les Perses de la *diaspora* impériale, qui avaient reçu des terres du roi, devaient amener, chacun, son contingent de cavaliers (e.g. Xénophon *Hell.* III, 4.10) ; d'une manière générale, tout détenteur de *dōrea* était soumis à cette obligation (e.g. Diodore XVII, 19.4), qu'il soit Perse, ou, par exemple un bénéficiaire grec en Asie Mineure (ainsi les Gongylides dans l'armée de Cyrus le Jeune : Xénophon *Anab.* II, 1.3). Participant d'une pratique générale, le *sylogos* bactrien recèle apparemment une spécificité : autant qu'on puisse le savoir, les hyparques sont ancrés dans la longue histoire bactrienne ; ils représentent une aristocratie locale qui, de ce fait, avait sans doute une autorité territoriale plus grande que celle dont jouissaient les bénéficiaires de donations. Mais, dans le même temps, comme tout subordonné, les hyparques étaient certainement eux-mêmes soumis au devoir de loyauté absolue. À ce titre, certaines des mesures prises par Alexandre révèlent peut-être une pratique qui n'est pas spécifique de la conquête macédonienne. Rappelons en particulier la manière

dont Ariamazès et les siens sont châtiés ; lui-même et ses proches sont mis à mort : « La masse de ceux qui avaient capitulé, ainsi que l'argent saisi, constituèrent un présent d'Alexandre aux habitants des villes nouvelles. On laissa sous la surveillance d'Artabaze le rocher et la région qui en dépendait » (Quinte-Curce VII, 11, 29). La spécificité vient uniquement des bénéficiaires des attributions (les habitants des cités nouvellement fondées) ; quant au reste, de nombreux exemples pris dans l'histoire achéménide prouvent qu'à tout moment, en cas de rébellion, un bénéficiaire de terres peut se voir destitué par le Grand Roi. Aucune attribution de terre n'est définitive, qu'il s'agisse d'une donation, ou d'une autorité territoriale qui remonte (éventuellement) avant la conquête. Même le prélèvement fiscal opéré par les hyparques dans leur territoire n'est pas vraiment une originalité : il en était de même des détenteurs de *dōrea*. Dans le cas contraire, qui payait donc le tribut bactrien ? Pour en juger en toute certitude, il conviendrait de savoir sur quelles bases s'est fait le ralliement des élites locales aux rois conquérants, Cyrus et Darius. Mais on ne voit pas pourquoi, *a priori*, le processus aurait été absolument spécifique en Bactriane : on est plutôt tenté de penser que, lors de la conquête, les Grands Rois n'ont pas agi différemment d'Alexandre qui, après sa soumission, « confia (*edōke*) la fortification (*to khōrion*) à Choriènes et lui confia la charge d'hyparque de tout le territoire qu'il administrait antérieurement » (Arrien, IV, 21.9 ; cf. Quinte-Curce VIII, 4.21 [Oxyarthès]). Dans la pensée et la pratique d'Alexandre, il ne s'agit certainement pas de la perpétuation d'un pouvoir local indépendant, mais plutôt de la confirmation d'une charge dont Choriènes était déjà revêtu à l'époque achéménide. Dans un autre cas, le Macédonien confisque la terre d'un hyparque, et l'attribue aux habitants des villes nouvelles (Quinte-Curce VII, 11.29), exprimant par là les droits du vainqueur sur la terre et les paysans. Pour Alexandre en effet, les conquêtes sont considérées comme « une terre conquise à la pointe de la lance » (Arrien VII, 6.1). Les Grands Rois n'avaient certainement pas agi autrement, ou bien devrait-on considérer que, parmi les territoires conquis, la Bactriane était la seule à ne pas participer au système de la *tagē* (cf. chapitre x, 7 ; xi, 10) ?

La documentation disponible rend compte, même allusivement, d'autres formes d'intervention du pouvoir central dans la vie de la satrapie. Tout d'abord, il y avait certainement une *diaspora* perse dans le pays : c'est ce qu'implique la mention de Bérose sur l'érection de statues de culte d'Anāhita à Bactres (chapitre xv, 8). Les satrapes sont tous perses, parfois liés à la famille du Grand Roi. Sur ce point il est difficile d'aller au-delà, en raison de l'uniformité relative de l'anthroponymie iranienne. Mis à part le cas des hyparques qui s'opposent à Alexandre, il est difficile de distinguer des hommes qualifiés de Bactriens. On ne peut guère citer que cet Orontès qui, selon la *Chronique de Pergame* (OGIS 265), est d'origine bactrienne (*to genos baktrios*) : mais l'exemple pose plus de questions qu'il n'en résout. Disons simplement que des Bactriens ont certainement été installés dans d'autres satrapies, à titre personnel ou à titre de colons-garnisaires. Par ailleurs, la Bactriane n'a pas échappé au système de colonisation mis en place ailleurs dans l'Empire. En Sogdiane, des Milésiens (les Branchides) avaient été installés par Xerxès, après 479. Ils habitent alors une ville fortifiée, disposent d'un territoire et se sont mêlés à la population locale (Quinte-Curce VII, 5.28-35 ; Strabon XI, 11.4). De son côté, dans l'exposé sur l'expédition perse en Cyrénaïque (513), Hérodote (IV, 202, 204) rappelle que, emmenés à Suse comme prisonniers de guerre, les Barkéens reçurent de Darius en don (*edōke*) un village (*kômē*) en Bactriane, localité toujours habitée par eux à l'époque d'Hérodote. Au même titre que d'autres « régions frontalières » (*eskhatiai* ; cf. Élien *VH* 6.14 ;

Diodore XVII, Sommaires), la Bactriane était perçue par les Grecs comme un lieu de relégation (cf. Hérodote VI, 9), c'est-à-dire, du point de vue achéménide, comme une terre de colonisation.

Certes, ces indications ponctuelles paraissent misérables ; mais il est bien clair qu'en raison de leur orientation les sources antiques ne donnent qu'un échantillon très partiel de la situation : leurs informations ne prennent sens que si on les inscrit dans une perspective impériale globale. Sans que l'on puisse le prouver, il est probable qu'à l'instar des déportés installés en Babylonie (cf. Quinte-Curce V, 1.2 ; Arrien III, 11.5) ou dans le golfe Persique (Hérodote III, 93 ; VII, 80), les colons-déportés de Sogdiane et de Bactriane achéménides étaient inclus dans l'organisation militaire et tributaire de la satrapie. Il ne fait guère de doute non plus que la ville fortifiée des Branchides faisait partie d'un réseau de villes fortes et de citadelles dont les récits anciens indiquent sans conteste qu'il était extrêmement dense. Les travaux menés dans l'ancienne Samarkand (Afrasiab) confirment en particulier la force de la position de la citadelle à l'époque achéménide. Il est probable que, comme en Mysie (Xénophon *Anab.* VII, 8.15), en Cataonie-Cappadoce (Diodore XIX, 16.3), ou encore en Margiane (Quinte-Curce VII, 10.15), les forteresses correspondaient aisément entre elles.

Il est temps d'en venir au problème interprétatif majeur, tel qu'il a été posé par les archéologues qui ont mis au jour, en Bactriane orientale, un très dense réseau de canaux – problème qui a été déjà brièvement évoqué (chapitre II, 5). Du point de vue des archéologues, l'administration impériale achéménide n'a rien à voir ni avec la conception ni avec le développement des canaux d'irrigation. Leur conviction est fondée sur une série d'observations et d'inductions que l'on rappellera brièvement. D'une part, les travaux que l'on peut dater de la première partie du premier millénaire s'insèrent dans la longue durée de l'histoire bactrienne, puisque c'est dès l'âge du bronze que l'on repère les premiers canaux d'irrigation ; d'autre part et surtout, la céramique, proprement bactrienne, ne montre nulle part d'intrusion impériale. À ce point, on convoque d'autres témoignages, et on se réfère à Diodore qui, dans un développement sur la geste de Sémiramis, affirme que l'expédition conduite par la reine contre la Bactriane se heurta à la résistance de Bactres menée par un certain Oxyarthès, lui-même qualifié de roi (II, 1.19). Sans affirmer *expressis verbis* que ces structures royales se sont perpétuées après la conquête, les archéologues jugent néanmoins qu'avant comme après la conquête achéménide s'est maintenue ce qu'ils appellent une « entité bactrienne », l'État central en Bactriane n'apparaissant que sous forme de prélèvements tributaires et militaires. À leurs yeux, ce sont manifestement les représentants de cette « entité » qui sont les maîtres d'œuvre des travaux de canalisation et d'irrigation qui se sont poursuivis au long de la période achéménide – désignée par eux comme période « achéménide », les guillemets exprimant l'idée que le qualificatif renvoie à une observation chronologique, non à un fait politique. Dans cette présentation, la véritable rupture serait intervenue avec la conquête grecque (à une date semble-t-il plus tardive que la conquête d'Alexandre) : les données archéologiques de toute sorte (dont la céramique) montrent qu'alors s'est mise en place une véritable politique de colonisation, qu'aucune donnée ne permet de repérer à l'époque précédente. Enfin, pour mieux répondre à certaines objections, les archéologues affirment parfois qu'en cela la Bactriane ne représente pas un vrai cas particulier dans l'Empire, car la présence réelle et active du pouvoir central dans les provinces est très peu documentée et, en tout cas, n'implique pas de réelle prise en

main des pays et des populations, sauf sous la forme de prélèvements tributaires et militaires, de disposition de garnisons, ou encore d'un nombre réduit d'administrateurs, l'essentiel du pouvoir réel continuant d'être exercé par les « entités » locales.

De telles hypothèses, on le voit immédiatement, nourrissent et orientent la discussion générale qui, depuis quelques années en particulier, se poursuit sur la formation impériale achéménide. Remarquons que les arguments tirés d'autres satrapies de l'Empire (sans analyse régionale préalable) apparaissent singulièrement imprudents : un passage de Polybe implique formellement que les Grands Rois ont porté intérêt aux travaux d'adduction d'eau et d'irrigation en Hyrcanie (X, 28) et, plus encore, les tablettes babyloniennes montrent sans conteste que les canaux relèvent d'une branche de l'administration royale : à eux seuls, de tels rappels disqualifient toutes les généralisations induites, en réalité, d'une vision très « bactrianocentrique » – comme vient le confirmer une énumération raisonnée des découvertes archéologiques faites dans les différents pays de l'Empire depuis une vingtaine d'années en particulier (ci-dessous § 18). On ajoutera, sans y insister tant la chose paraît évidente que, sur le plan méthodologique, le recours à Diodore est absolument indéfendable. Mais ces critiques n'épuisent pas le sujet, loin de là ! Le véritable problème, c'est qu'il est extrêmement difficile d'établir des passerelles entre la documentation littéraire et les données archéologiques qui suscitent des images contradictoires, ou, plus exactement, des images que l'historien et l'archéologue ont du mal à concilier. Si réellement une « entité bactrienne » est encore en activité vers 330, on n'en voit nulle trace dans les textes : tout aussi bien un exposé récent des découvertes archéologiques dans la région en parle comme d'« une entité encore mal connue et mal définie qui existait bien avant les Perses » (B. Lyonnet). Bien au contraire, on l'a vu, les témoignages anciens donnent de la Bactriane l'image d'un pays réparti, à la base, entre des « hyparques », qui relèvent de l'autorité du satrape. Dès lors que l'on convoque le modèle wittfogélien (comme le font régulièrement les archéologues), on ne voit pas comment ces petits et grands hyparques auraient pu prendre en charge de tels travaux, qui requerraient nécessairement la collaboration interrégionale et l'enrôlement de milliers de travailleurs.

Par ailleurs, l'opposition, très marquée et absolument indéniable dans la documentation archéologique entre la période achéménide et la période hellénistique, ne doit pas être poussée trop loin. Il convient d'abord de rappeler que la présence directe de l'administration achéménide dans les provinces (autres que les stratèges et les commandants de garnisons) procède souvent de découvertes erratiques et accidentelles : par exemple, la découverte d'une tablette élamite dans les fortifications de la Vieille-Kandahar. Si l'on prend l'exemple propre de la Perse, la découverte des archives de Persépolis a complètement modifié le regard que l'on pouvait porter antérieurement sur la puissance des traditions bureaucratiques au centre de l'Empire. Comme on l'a déjà expliqué longuement (chapitre XI, 6-7), l'extension de ces méthodes administratives dans les provinces est prouvée dans certains cas, extrêmement probable dans d'autres (ne serait-ce qu'à travers les tablettes mentionnant des voyages officiels entre les capitales impériales et les satrapies est-iraniennes, dont Bactres). La Bactriane aurait-elle échappé à ce mouvement d'intégration impériale ? Seule la découverte (statistiquement peu envisageable) des archives satrapiques de Bactres permettrait à coup sûr de répondre à la question car, dans l'hypothèse envisagée ici, l'administration comprenait nécessairement (comme en Babylonie) un bureau spécialement chargé des eaux et des canaux : il est vrai qu'en Babylonie on en a connaissance uniquement à travers les mentions indirectes portées dans une documentation d'ordre privé (les

archives des Murašū)! En l'absence d'une telle documentation, on se contentera d'une observation : la tablette achéménide et la bilingue gréco-araméenne de Kandahar attestent d'archives dans la capitale de l'Arachosie, tout autant que de la diffusion de la langue des chancelleries achéménides sur le Plateau iranien : « Deux siècles après les Grands Rois, nous retrouvons [à Kandahar] le même type de rédaction [qu'en Égypte achéménide], la même langue pareillement truffée de mots iraniens... L'usage de l'araméen montre que nous sommes en réalité dans une province iranienne, où s'étaient maintenues les traditions des chancelleries achéménides » (É. Benveniste). À Ai-Khanūm même un *ostrakon* araméen semble bien en être le témoignage résiduel. Plus encore, les inscriptions (en grec et en araméen) de la trésorerie sont l'expression d'une administration financière élaborée, dont on peut penser qu'elle doit beaucoup aux précédents achéménides. Par là, on veut simplement souligner une nouvelle fois que le silence documentaire achéménide doit être interprété avec beaucoup de réserve et de prudence. De telles observations n'autorisent évidemment pas à postuler qu'il existait en Bactriane achéménide une administration satrapique des eaux et des canaux : elles permettent simplement de ne pas en exclure la possibilité.

Revient alors l'argument céramologique, qui semble exclure une intervention impériale. Si l'on juge que cet argument est décisif *à lui seul*, le débat n'a pas de raison de se poursuivre. Dans le cas contraire, la rupture indéniable apportée (à terme) par la conquête macédonienne doit être expliquée. La multiplication des signes archéologiques grecs renvoie à une politique de colonisation dont les modalités contrastent avec les méthodes achéménides (on peut faire la même observation en Égypte). Mais cette différence (très notable) n'implique pas nécessairement que, de l'époque achéménide à l'époque hellénistique, on soit passé d'une domination lâche et superficielle à une prise en main en profondeur de la terre et de l'eau. À l'époque achéménide, en effet, le pouvoir impérial s'est moulé dans les traditions locales (en particulier au plan technique) : il n'est donc pas « lisible » immédiatement dans le tracé des canaux ou la céramique, si bien qu'il paraît étrangement absent. Si l'on admet ces prémisses, on doit reconnaître que céramique bactrienne et intervention satrapique ne s'excluent pas mutuellement. Une telle interprétation présente l'avantage, au moins aux yeux de l'historien, de mettre en avant la seule autorité que les textes présentent (le satrape), et de reléguer dans les limbes une « entité bactrienne », dont on ne voit nulle part la moindre trace, à une date pourtant (disparition du Grand Roi) où les circonstances étaient particulièrement favorables à son affirmation politique et à sa résurrection documentaire. Gageons que la discussion n'est pas close...

XVI. DU PENDJAB AU DELTA DE L'INDUS

Difficile en Bactriane-Sogdiane, la situation documentaire devient quasi désespérée dans la vallée de l'Indus. Depuis les catalogues royaux (listes et représentations), les nombreuses mentions des tablettes de Persépolis et Hérodote, les pays de l'Indus ne sont pratiquement jamais cités dans la documentation existante : rappelons cependant que des textes de l'époque d'Artaxerxès II impliquent que les rois indiens continuaient alors de manifester leur sujétion sous forme de dons et de tributs (chapitre xv, 8), et que ces pays ont envoyé également des contingents à Darius III (cf. Arrien, III, 8.4,6 ; Quinte-Curce IV, 9.2). Lorsque Alexandre arrive dans le Pendjab, les textes anciens ne font presque aucune

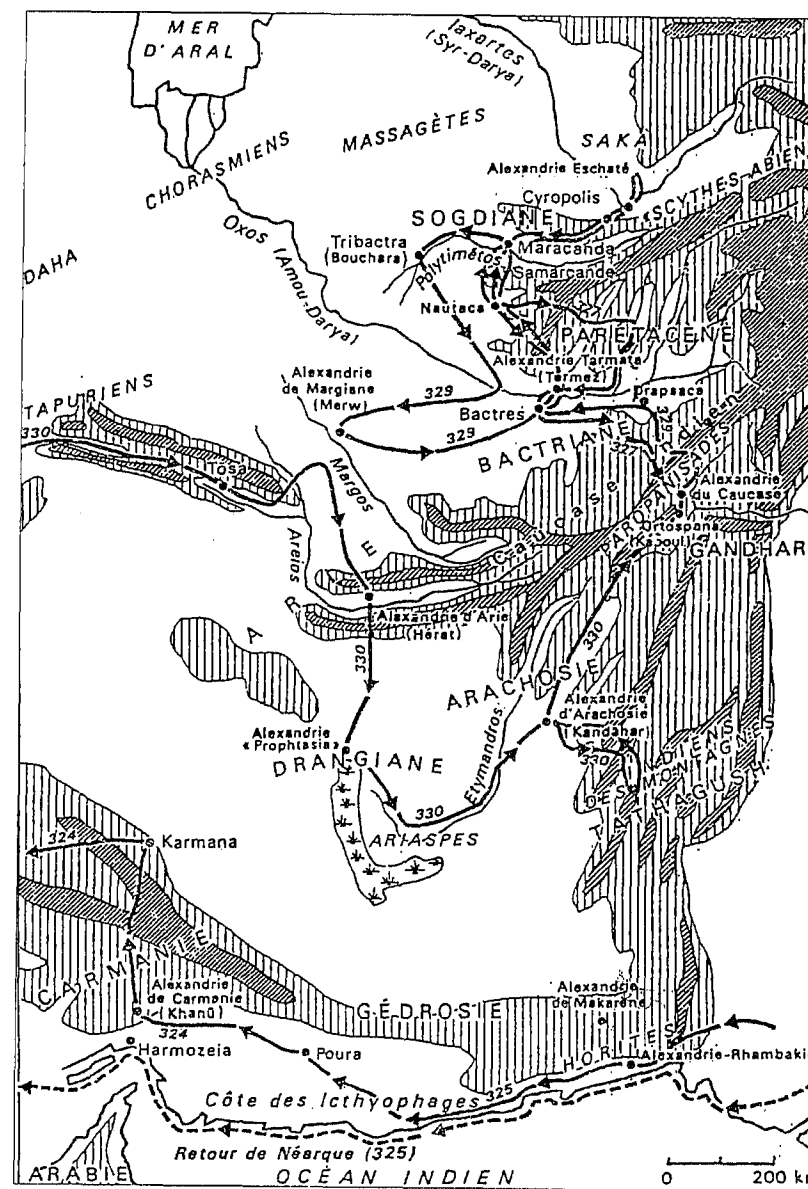


Figure 58. Alexandre en Inde et dans l'Iran oriental

allusion à la présence d'autorités nommées par l'ex-pouvoir central. On est tenté d'en conclure que les Achéménides avaient perdu le contrôle de ces pays. Mais est-ce bien sûr ? Il convient d'être prudent : d'une part, comme on l'a déjà souligné, il n'existe plus alors d'État achéménide et, d'autre part, il est difficile d'affirmer la disparition d'autorités dont nous ne savons rien depuis Darius I^{er}. Sans aller dans le détail (qui souvent nous échappe d'ailleurs), il est clair que les régions et peuples de la vallée de l'Indus et entre Indus et Hydaspes jouissent d'une très grande variété de statuts internes et externes. En rend compte la diversité de la terminologie : à côté des rois, ou roitelets (*reguli* : Quinte-Curce X, 1.1), on trouve des *ethnē*, des cités, etc., sans que l'on puisse toujours clairement distinguer l'articulation des pouvoirs. Arrien cite souvent des hyparques, qui peuvent dominer une *khōra* plus ou moins étendue (IV, 22.8 ; 24.1 ; 25.5 ; 25.7 ; 30.5). Le problème, là comme ailleurs, consiste à comprendre ce qui, dans les mesures prises par Alexandre, représente des continuités administratives achéménides : le moins que l'on puisse dire, c'est que l'entreprise est malaisée. On ne peut guère que proposer quelques remarques ponctuelles.

Avant même de franchir la passe de Khayber, Alexandre avait envoyé un héraut vers le Taxila, Omphis, lui commandant de venir le trouver : ce que ne manqua pas de faire Omphis « et les autres hyparques », qui apportèrent à Alexandre les cadeaux considérés comme les plus précieux (Arrien IV, 22.6 ; V, 3.5-6). La cérémonie se reproduit répétitivement tout au long de la marche d'Alexandre : la prestation de *dōra*, aux frontières du pays, est la marque même de la soumission à un roi (e.g. V, 8.3 ; 20.5 ; 29.4 ; 15.6). Il s'agit là manifestement d'un héritage achéménide : traditionnellement, lorsque le roi se déplace parmi ses peuples (chapitre v, 4), les autorités locales et le satrape doivent venir accueillir la caravane royale aux frontières (cf. VI, 29.2). Ces cadeaux évoquent également les informations données par Ctésias sur les cadeaux de prix envoyés régulièrement au Grand Roi par les rois indiens, à l'époque d'Artaxerxès II. Parmi les cadeaux offerts à Alexandre, les éléphants sont cités très fréquemment : c'est sans doute de cette manière que Darius avait acquis les douze éléphants (*a Dareo ex India accepti*), qui figurent parmi les cadeaux offerts à Alexandre par le satrape de Suse (Quinte-Curce V, 2.10) : le contexte laisse supposer qu'il s'agit de bêtes d'apparat, peut-être pensionnaires d'un des paradis susiens. La sujétion achéménide n'était pas pour autant réduite à de telles prestations. L'ambassadeur envoyé par Alexandre à Abisarès était chargé de sommer le roi indien « de payer tribut (*stipendium pendere*) et de se présenter au roi aux frontières de son pays » (Quinte-Curce VIII, 13.2). Ultérieurement, Alexandre fixa le montant des tributs que devrait lui verser Abisarès (Arrien V, 29.5). Il est probable qu'il en était de même à l'époque achéménide, les dons régulièrement envoyés à la Cour s'ajoutant aux tributs proprement dits, selon une pratique générale (chapitre x, 3).

La réalité du pouvoir achéménide ne fait guère de doute dans les pays situés sur la rive droite de l'Indus. Dans un développement sur les pays du Plateau iranien (l'Ariane), Strabon énumère une série de peuples, qu'il situe du nord au sud, à l'ouest de l'Indus : les Paropamisades, les Arachosiens, les Gédrosiens « et autres peuples du littoral », et il apporte la précision suivante : « Toutes ces contrées jouxtent latéralement l'Indus. Les Indiens en possèdent une partie, celle qui touche à l'Indus et qui avait été auparavant entre les mains des Perses » (XV, 2.1). Les versions babyloniennes des listes royales permettent de conclure que les Paropamisades sont le pays dénommé Gandhara dans le texte perse. Ces Paropamisades comprennent toute la vallée de Kabul jusqu'au Kôphen : en 327, Alexandre y avait nommé comme satrape le Perse Proxès, auquel succéda bientôt Tyriaspès (III, 28.4 ; VI, 15.3). Commence alors le pays de ceux qu'Arrien dénomme assez

vaguement « les Indiens de ce côté de l'Indus » (IV, 22.6), parmi lesquels il compte le Taxila et « d'autres hyparques » (22.8) : ainsi l'hyparque de la Peukélaotide (22.8) ou celui des Aspasiens (24.1). À l'issue de sa « campagne alpestre », le roi nomma Nikanôr « satrape des Indiens de ce côté de l'Indus » (28.6). À Taxila enfin, il désigna Philippe, fils de Machatas, « satrape des Indiens de ce pays » (V, 8.3), c'est-à-dire « les Indiens qui regardent du côté de la Bactriane » (VI, 2.3). Il paraît clair que les rois et dynastes locaux – auxquels Alexandre a « restitué » leurs royaumes – lui sont soumis (VI, 27.2 : Taxila et Eudamos). Il est assez probable qu'en tout ou partie, telle était également la situation à l'époque achéménide. La composition des contingents amenés à Gaugamèles, respectivement par Bessos de Bactriane et Barsaentès d'Arachosie, est très symptomatique : le premier dirige également « les Indiens limitrophes de la Bactriane », et le second « ceux que l'on nomme les Indiens montagnards » (III, 8.4) – les uns et les autres relevant de ce qu'on appelle l'Inde Blanche à l'époque parthe. Les rapports entre ces pays sont attestés par d'autres précisions. On sait que le Taxila était entré en contact avec Alexandre, alors que celui-ci se trouvait en Sogdiane, promettant au Macédonien de « prendre part à une expédition contre les adversaires indiens d'Alexandre » (Diodore XVII, 86.4 ; cf. Quinte-Curce VIII, 12.5-6). Parmi les Indiens qui avaient amené des soldats à Bessos, on doit compter Siscottos qui, en Bactriane, s'était rallié à Alexandre, et qui vient apparemment de la région des Assacéniens (IV, 30.4 ; V, 20.7). Quant aux rapports entre le satrape de Kandahar et les « Indiens montagnards », ils sont également bien attestés. On sait en effet qu'à l'arrivée d'Alexandre en Drangiane, Barsaentès s'était enfui en Inde (Quinte-Curce VI, 6.36). Plus tard, lors de son séjour à Taxila, Alexandre se vit livrer « Barsaentès, qui avait poussé les Arachosiens à la défection, ainsi que 30 éléphants capturés en même temps... ainsi que Samaxus, roi d'une partie infime de l'Inde » (VIII, 13.3-4). Il semble que ce roi ait, par la suite, été gracié par Alexandre, s'il est bien le même homme que ce Sambos, nommé par le roi « satrape des Indiens montagnards » (Arrien VI, 16.3). Ce roi contrôlait les principaux passages entre la vallée de l'Indus méridional et l'Arachosie, telle la passe de Bolan, utilisée sans doute par Cratère (VI, 15.5). Arrien range ces deux peuples parmi ceux qu'il appelle les « Indiens autonomes » (V, 22.1-2 ; 24.8). Il semble s'agir d'États pleinement constitués, avec des cités et leurs chefs (*hégemones*), des nomarques et une élite dirigeante (V, 22.1). On sait qu'Alexandre nomma un satrape des Malles et des Oxydraques (Arrien VI, 14.3). Par contraste, les délégués des Oxydraques se définissent comme autonomes, car ils ne sont pas gouvernés par un satrape et ne versent pas tribut (VI, 14.3). Ce qui ne veut pas dire que l'État achéménide soit complètement absent (d'autant que, dans le contexte, l'autonomie est définie plus par rapport aux rois indiens que par rapport au Grand Roi) : rappelons en particulier que les Perses levaient régulièrement des mercenaires (au sens achéménide du terme : chapitre xvii, 3) chez les (Ox)ydriques (Strabon XV, 1.6), et que les deux peuples versaient tribut aux Arachosiens (Quinte-Curce X, 7.14) : ce qui semble impliquer que Malles et Oxydraques étaient soumis à l'autorité du satrape de Kandahar, dépendance peut-être médiatisée par Samaxus/Sambos. Dans cette hypothèse, celui-ci était l'agent du pouvoir perse dans la basse vallée de l'Indus, y levant des mercenaires, y collectant le tribut et des prestations militaires, par exemple les quelques éléphants amenés à Gaugamèles par « les Indiens de ce côté de l'Indus » (Arrien III, 8.6 ; *FGrH* 151. F12-13), ou encore sans doute les fameux chiens de guerre (e.g. Diodore XVII, 92), dont les Grands Rois avaient organisé l'élevage sur une grande échelle en Babylonie (Hérodote I, 192).

Mais tout compte fait, on le voit, si les sources littéraires permettent de supposer que sous Darius III la tutelle achéménide n'avait pas disparu dans la vallée de l'Indus, il est infiniment plus difficile, en l'absence de documentation épigraphique ou archéologique, d'en évaluer l'ampleur et la profondeur. Mentionnons simplement, pour terminer, une monnaie indienne tardive, récemment publiée. Frappée d'une légende en kharoshti, elle porte l'effigie d'un personnage qui présente nombre de traits perses/iraniens, « peut-être le satrape de la région, traité à la manière achéménide avec une influence grecque... Cent cinquante ans après la disparition de l'Empire achéménide, chez les Indiens habitant entre l'Indus et le Jhélam, l'image officielle du personnage exerçant l'autorité suprême dans la province était encore celle d'un satrape à la perse » (P. Bernard). Il ne fait donc guère de doute qu'il y avait à Taxila une *diaspora* perse impériale, dont on peut éventuellement voir un écho visuel sur les empreintes de style « gréco-perse » trouvées dans ce pays comme dans les autres.

XVII. DE PATTALA À SUSE ET À BABYLONE : LES PERSES ET LE GOLFE PERSIQUE

Les récits de Néarque fournissent quelques indications, elles aussi fugitives et incertaines, sur la côte perse du golfe Persique. Après la fuite du gouverneur (perse ?) de Pattala, Alexandre avait pris possession de la ville et de la citadelle (Arrien VI, 17.5 ; 18). C'est de là qu'il prit la route vers le Balutchistan, peu de temps avant le départ de l'escadre conduite par Néarque. Le propos des Mémoires de Néarque était « de raconter comment la flotte d'Alexandre passa de l'Inde en Perse » (*Inde* 17.7). À cette fin, il donne des indications sur la flotte que le roi fit construire, montée par des matelots d'origine phénicienne, chypriote et égyptienne (*Inde* 18.1 ; cf. *Anab.* VI, 1.6). À plusieurs reprises, Néarque précise très clairement le contenu de la mission qui lui a été confiée : « Reconnaître la côte pendant tout le périple, les mouillages, les moindres îles, côtoyer tous les golfes, visiter les villes qui étaient sur la mer, voir quel pays était fertile, quel pays désert » (*Inde* 32.11 ; *Anab.* VII, 29.10). Pour ce faire, l'armée de terre et la flotte progressent de conserve. Il revient à Alexandre de préparer des dépôts de vivres et des aiguades pour les marins, sur une côte qui en est dépourvue (cf. *Anab.* VI, 18.1 ; 20.4-5 ; 21.3 ; 22.3 ; 23.1 ; 23.3-8). Dans la première partie du voyage, Alexandre et Néarque se heurtent à des populations barbares, voire « sauvages ». Bien qu'en Gédrosie la tradition locale voulût que la région eût déjà été parcourue par Cyrus et Sémiramis (*Anab.* VI, 24.2-3 ; Strabon XV, 2.5), il ne semble pas y avoir trace de présence de l'État central, jusqu'à Pura, résidence officielle (*basileia*) de la Gédrosie (VI, 24.1). C'est là que Alexandre procéda à des nominations satrapiques en Gédrosie et Carmanie (VI, 27.1-2). De son côté, le récit de Néarque rend compte d'un progrès parallèle de la civilisation (marquée par l'apparition de régions mises en culture) et des conditions de navigation. Dans la même région de Gédrosie, où il note pour la première fois l'existence des arbres cultivés et d'indigènes « acculturés » (*Inde* 27.2), Néarque put utiliser les services d'un pilote, Hydrakès, qui promit de conduire la flotte jusqu'en Carmanie (§ 27.1). C'est réellement en arrivant dans cette région que, à l'instar des soldats d'Alexandre, les marins de Néarque eurent la certitude d'être revenus dans un pays civilisé, non loin du cap Makéta (§ 32.4-7). À Harmozia (Hormuz), « région accueillante et fertile » (§ 33.2), Néarque entra en contact avec « le gouverneur de la région » (*hyparkhos tēs khōrēs tautēs* ; §§ 33.8 ; 36.1) : première mention d'un officiel qui,

sans doute, dépendait du satrape de Carmanie. Peu après, on fit la connaissance d'un autre gouverneur (*hyparkhos*), Mazénès, sans doute un Perse, chargé de l'île d'Oarakta, où l'on montrait le tombeau d'Erythrès, présenté par les traditions locales comme l'éponyme de la mer (§ 37.2-3). Mazénès servit de pilote à la flotte (§ 37.2). En quittant la Carmanie, Néarque note « que les habitants du pays vivent comme les Perses, dont ils sont les voisins, et ils sont équipés de la même façon pour la guerre » (§ 38.1). Quant au littoral perse proprement dit, Arrien souligne qu'en plein hiver il est particulièrement ensoleillé et fournit toutes les provisions désirables (*Anab.* VI, 28.7). Puis, après une navigation difficile sur une côte semée d'embûches, la flotte mouille « à Taokè, sur le fleuve Granis. À l'intérieur des terres, à environ 200 stades des bouches du fleuve, s'élevait un palais royal perse » (*Perseôn basileion* ; § 39.3). La jonction entre Néarque et Alexandre se fit non loin de Suse, au lieu-dit Pont de Bateaux (*Inde* 42.7-10).

Mais que conclure de ces pauvres informations sur la domination perse dans le golfe, et d'abord sur la côte iranienne ? Il semble que, dans la première partie du voyage, jusqu'au premier contact entre Néarque et Alexandre en Carmanie, la côte soit inhospitalière et ne comprenne pas de haltes ni de ports, au moins jusqu'au cap Maketa (Ras Musandam). Les mentions relatives au commerce sont également fort rares : les habitants proches du cap Maketa assurent à Néarque que « c'était là que les Assyriens importaient la canelle et les autres épices » (§ 32.7), mais c'est dans le port perse d'Apostana que Néarque note pour la première fois l'existence de nombreux bateaux de transport/commerce (§ 38.5 : *plōia*). Par ailleurs, la mission confiée à Néarque semble impliquer qu'Alexandre ne possédait pas d'informations préalables. De ces observations, on est tenté de conclure que les Perses ne contrôlent qu'une partie de la rive iranienne du golfe, c'est-à-dire les rivages carmaniens et perses. Mais le silence doit être interprété avec prudence. Il est peu probable qu'Alexandre se soit lancé dans une telle opération sans rien connaître au préalable : notons par exemple que, parmi les triérarques, figure un Perse, Bagôas, fils de Pharnoukès (*Inde* 18.8), et que c'est dès la Gédrosie que la flotte utilise les services d'un pilote, qui porte un anthroponyme (Hydrakès) à la consonance incontestablement iranienne (§ 27.1). D'autre part, Néarque a manifestement opéré un tri dans les descriptions des pays et des habitants, en fonction de l'intérêt de ses lecteurs (comparaison avec des régions grecques) et en fonction de stéréotypes culturels sur les différents degrés de la barbarie. En outre, le *Journal* de Néarque était très certainement plus précis que le simple résumé que nous trouvons chez Arrien et d'autres auteurs. Parlant du fleuve Anamis (*Inde* 33.1), Pline affirme par exemple que cette rivière (Ananis) est navigable et qu'elle roule de l'or (VI, 107). Citant lui aussi Néarque, Strabon précise de son côté que les traditions sur le fondateur Érythras, dans l'île d'Ogyris (Oarakta, où officie l'hyarque Mazénès : *Inde* 37.2-3), ont été fournies à l'amiral d'Alexandre par « Mithropastès, fils d'Arsitès, satrape de Phrygie ; il avait été banni par Darius [III], et s'installa dans l'île » (XVI, 5.5). Jointe à la présence de l'hyarque Mazénès, cette mention vient rappeler qu'une partie du golfe Persique était encore tenue en main par les Perses, car la déportation de Mithropastès s'inscrit dans une longue série, ouverte par la déportation des Milésiens au fond du golfe à Ampè (Hérodote VI, 19-20), sans doute identifiable sous le bourg Aginis, situé au débouché du Tigre (*Inde* 42.4) ; on connaît également l'exil de Mégabyze à Kyrta, située par Crésias dans le golfe Persique (*Persika* § 40). Ces déportations ont certainement été nombreuses, puisque, parmi les sous-ensembles tributaires du 14^e nome, Hérodote cite « les habitants des îles de la mer Érythrée où le roi met en résidence ceux qu'on appelle les

déportés» (*anaspastoi*; III, 93); la même expression est reprise dans le catalogue de l'armée de Xerxès (VII, 80). L'expression utilisée par Hérodote implique un véritable mouvement de colonisation impériale, qui n'a pas cessé tout au long de l'Empire achéménide.

Ces observations, à elles seules, ne suffisent certainement pas à affirmer, en contre-coup, que la domination perse sur la côte orientale du golfe était uniformément puissante: il convient plutôt de hiérarchiser les degrés et les modalités de la domination territoriale. Il paraît clair que l'emprise sur la Carmanie était particulièrement notable. Arrien note «que les habitants de la Carmanie vivent comme les Perses, dont ils sont les voisins, et ils sont équipés de la même façon pour la guerre» (*Inde* 38.1). Cette notation rappelle ce qu'écrit Strabon (XV, 2.14) de la même population: il cite Néarque, qui affirmait que «la langue et les manières de vivre des Carmaniens étaient comparables à ceux des Mèdes et des Perses» et, tout en notant l'existence de pratiques sociales très spécifiques, il ajoute (à la suite d'Onésicritus?) que leurs pratiques agricoles (*geôrgia*) sont identiques à celles des Perses – y compris la viticulture (le vin carmanien était particulièrement renommé). Cette «persianisation» des Carmaniens s'explique d'autant plus facilement que, sous le nom de Germaniens, Hérodote (I, 125) les range parmi les «tribus de laboureurs» perses. Strabon, enfin, souligne la richesse des mines de Carmanie (argent, cuivre, vermillon, sel, arsenic) qui, sans aucun doute, étaient exploitées depuis une haute antiquité, et très certainement à l'époque achéménide (cf. Plin. IV, 36, 98). Quant à la côte perse proprement dite, elle était à coup sûr fermement tenue en main. Elle était reliée très aisément à l'intérieur: Alexandre emprunta la route qui menait à Pasargades, située elle-même près de la frontière entre la Perse et la Carmanie (*Anab.* VI, 29.1; cf. Quinte-Curce X, 1.22-24 et Strabon XV, 3.6). Parmi les traits géographiques notables de la côte perse, Strabon (à la suite de Néarque *Inde* 39.9) remarque l'importance de la rivière Oroatis, «la plus grande des rivières dans cette partie du monde» (XV, 3.1). Il est tout à fait symptomatique que Cyrus ait planté une résidence à Taokè, à proximité immédiate de Bushir, là où les Séleucides fondèrent eux-mêmes une colonie (Antioche de Perside): il n'est pas impossible que le canal que les archéologues y ont mis au jour remonte à l'époque achéménide. En bref, les côtes carmaniennes et perses étaient liées certainement intimement au pays perse tout proche. C'est certainement de ces régions que provenaient les soldats levés chez les habitants du littoral du golfe Persique, amenés à Gaugamèles par des hauts officiers de Perse (*Anab.* III, 8.5; 11.5). La domination perse en Gédrosie était sans doute moins présente: encore convient-il de remarquer à nouveau que le pilote engagé par Néarque porte un nom iranien (Hydrakès).

La fondation de Taokè par Cyrus prouve que l'intérêt des Achéménides pour le golfe Persique et ses côtes était ancien, et les tablettes de Persépolis font elles-mêmes fréquemment référence à des missions allant et venant de ces régions à l'époque de Darius I^{er}. Si, sur ce point, on peut observer une continuité sur la longue durée achéménide (elle-même devant sans doute beaucoup à ses prédécesseurs), il est plus difficile de dresser un état des lieux à partir d'informations aussi maigres. Le seul témoignage littéraire, daté de la période proche de Darius III, n'est pas très éloquent: dans sa recherche de la *tryphē* (ici: luxe à l'éclat insolent), Harpale, trésorier d'Alexandre, «faisait venir du golfe Persique, malgré la distance, du poisson en abondance» (Diodore XVII, 108.4). Il est vraisemblable que les échanges maritimes avec l'Inde étaient relativement importants sous les Achéménides, mais force est de constater que les attestations directes en sont très faibles, si l'on met à part quelques renseignements tirés des Chartes de fondation de Suse: les routes

continentales (comme celle qui fut empruntée par Cratère) devaient elles-mêmes représenter un vecteur peut-être aussi décisif. Il est vrai aussi, que jusqu'au cap Makéta, les transports étaient peut-être assurés par des marins indiens (cf. *Inde* 32.7-8). Au fond du golfe Persique, près de l'embouchure de l'Euphrate, Néarque mentionne «le village de Diridôtis dans la région de Babylone; c'est là que les marchands (*emporoi*) rassemblent l'encens produit par la région environnante et les autres parfums de l'Arabie» (41.6-7; Strabon XV, 3.5). En dépit de ces notices, il n'est pas exclu qu'une partie de ces épices ait été importée de l'Inde.

Qu'en était-il de la rive arabe? Les expéditions lancées par Alexandre à partir de Babylone apportent-elles quelques éclaircissements sur la question?

Il avait l'intention de coloniser la région côtière du golfe, ainsi que les îles qui la bordent... Ce qui le poussait, c'est qu'il avait entendu dire que le casse pousse dans leurs oasis, que les arbres donnent de la myrrhe et de l'encens; que, sur les buissons, ils coupent la canelle, et que le nard vient naturellement dans les prés... Il avait également appris que le littoral était bordé de nombreuses îles, qu'il y avait partout des ports susceptibles de fournir des mouillages pour sa flotte et permettant d'implanter des villes où il ferait bon vivre... Cette région, en effet, de son point de vue, pouvait devenir aussi prospère que la Phénicie (Arrien VII, 19.5; 20.2).

Ces informations lui avaient été fournies par les chefs des missions qu'il avait envoyées auparavant: Archias, qui n'avait pas dépassé Tylos (Bahrein), Androsthénès («qui avait contourné en partie la péninsule Arabique») et surtout Hiéron de Soles, dont «les instructions portaient qu'il devait faire le tour complet de la péninsule... Il devait recueillir des informations sur la région littorale, les hommes qui l'habitent, les mouillages... les ressources en eau...» Il ne dépassa pas le promontoire vers lequel Néarque avait refusé de faire voile (VII, 19.7-10; *Inde* 43.8), c'est-à-dire le Ras Musandam. Parallèlement, des navires appareillaient du fond de la mer Rouge (golfe d'Akaba): ils durent rebrousser chemin, sans que l'on puisse dire jusqu'où ils naviguèrent (Arrien *Inde* 43.7). *A priori*, les voyages sur la côte arabe du golfe Persique apparaissent comme des explorations de terres alors inconnues. Mais il faut sans doute apporter des correctifs à cette vision. Comme le notent d'ailleurs Arrien (VII, 19.6) et Strabon (XVI, 1.12), l'objectif d'Alexandre est alors essentiellement militaire: soumettre des Arabes qui ne lui ont pas fait volontairement soumission: d'où la mission confiée aux navigateurs, qui devaient d'abord répertorier les ports et points d'eau pour la flotte qui allait s'élancer de Babylone. Il n'a certainement jamais été réellement question de naviguer tout autour de l'Arabie et de rejoindre ainsi l'Égypte.

Malheureusement, les témoignages archéologiques ne sont pas très parlants. On a bien retrouvé des strates de l'époque achéménide à Failaka (Koweït), à Bahrein et à Oman, mais les résultats ne permettent pas réellement de distinguer une empreinte achéménide notable. Il est vrai que, là comme ailleurs, la recherche de témoignages archéologiques achéménides proprement dits relève d'une interrogation un peu vaine, dans la mesure où la domination achéménide n'implique pas nécessairement l'emprunt d'artefacts perses. On sait qu'en abordant à Failaka les Macédoniens y découvrirent un sanctuaire («dédié à Artémis»; Arrien VII, 20.3-4). La trouvaille de céramiques babyloniennes et achéménides assure que le sanctuaire remontait à une haute époque, au moins à l'époque néo-babylonienne; une inscription araméenne trouvée sur le site de Tell-Khazneh semble offrir un repère vers le v^e-iv^e siècle. Il est ainsi tentant d'induire qu'à l'image des rois néo-babyloniens (Nabonide avait un gouverneur à Dilmun et Nebuchednezzar II une résidence et un temple à Failaka), les Grands Rois ont dominé Dilmun, ou, plus

exactement, que des rapports fréquents et actifs existaient alors avec cette région. La continuité babylono-achéménide se marque également au fond du golfe Persique : la ville d'Ampé, où Darius déporta des Milésiens (dt VI, 20), n'est très probablement rien d'autre que le bourg d'Aginis, qu'Arrien (*Inde* 42.4) et Strabon (XV, 3.5) situent à 500 stades de Suse ; Ampé elle-même doit être située non loin de Durine, dont le nom et l'appellation (*urbs regia*) indiquent qu'elle remonte à l'époque assyrienne (Dur-Yakin). Il est probable que cette place servait non seulement de base à la marine du Grand Roi, mais qu'elle était utilisée également comme place d'échanges avec les Arabes de la côte orientale de la péninsule. À la fin de l'époque achéménide, les Gerrhéens venaient commercer directement en Babylonie, par mer puis par voie fluviale (Aristobule, cité par Strabon XVI, 3.3). Malheureusement, nous ne savons pas grand-chose de ces Arabes à l'époque achéménide, car d'autres notices de Strabon portent sur une époque très postérieure. Lorsque Antiochos III vint au contact des Gerrhéens, on sait qu'un accord fut conclu entre les deux parties : le roi reconnut leur « autonomie », et les Gerrhéens lui firent un « don » de 500 talents d'argent, 1 000 talents d'encens et 200 talents de myrrhe (Polybe XIII, 9). Si de tels rapports remontaient à l'époque achéménide – ce dont nous ne pouvons être sûrs – ils pourraient être aisément comparés à ceux qu'entretenaient les Grands Rois et le « roi des Arabes » de Palestine (ci-dessus § 8).

XVIII. UN BILAN ET QUELQUES QUESTIONS

À l'issue de ce « tour du monde » achéménide, plusieurs images se dégagent qui, fort contrastées, peuvent elles-mêmes nourrir – et nourrissent – des interprétations historiques divergentes, que nous avons présentées lapidairement dès les premières lignes de ce livre. Les images de Persépolis ne sont pas les seules à imposer une impression de permanence. Une fois débarrassés de leurs déformations polémiques, bien des textes classiques et hellénistiques incitent également à tracer une grande continuité entre Darius I^{er} et Darius III, qu'il s'agisse de l'idéologie monarchique, de l'administration tribulaire et militaire ou de l'organisation des satrapies : l'inventaire des contingents de Darius III à Issos puis à Gaugamèles implique fort clairement qu'en 334 le Grand Roi commande toujours de l'Indus à la mer Égée. Mais quelle était la profondeur de la domination territoriale ? Celle-ci, comme on l'affirme bien souvent, était-elle réduite à la disposition d'administrateurs satrapiques et à la mise en place d'un réseau de postes et de garnisons, qui permettaient tout au plus de dominer les routes et quelques territoires ? À son tour, une telle question implique une réflexion de méthode sur nos instruments d'analyse. Il peut paraître paradoxal de poser le problème à l'issue de l'inventaire régional, et non en introduction. Ce choix résulte d'une nécessité simple : la discussion ne peut réellement être présentée globalement qu'à l'aide des documents qui ont été analysés préalablement dans leur contexte chronologique et spatial. Les réflexions qui suivent n'ont au reste d'autre objectif que de faire le point des incertitudes et des perspectives.

La discussion menée sur la Bactriane (§ 15) a montré que l'image d'une organisation impériale lâche est tirée préférentiellement des traces archéologiques. C'est là un mode de raisonnement fréquemment présenté : la modicité quantitative des traces archéologiques des Perses serait l'illustration de la faiblesse de la couverture territoriale exercée par le pouvoir central. Voici quinze ans, cette interprétation a été ainsi explicitée par R. Moorey :

Les traces matérielles de deux siècles de domination perse au Proche-Orient sont encore en général illusoires. Dans beaucoup de régions de leur empire si étendu, cette période est parmi les moins connues sur le plan archéologique... L'influence perse était géographiquement restreinte et socialement superficielle dans toutes ces régions sauf quelques territoires sur lesquels les Perses exercèrent leur autorité à un moment ou à un autre. Dans le domaine gouvernemental et administratif, ils adoptèrent et modifièrent, plus qu'ils ne changèrent radicalement, ce qu'ils avaient acquis par conquête ou annexion. Les hiérarchies administratives existantes furent chapeautées et renforcées par des fonctionnaires et des chefs militaires impériaux, et non pas transformées selon un modèle unique. Dans le domaine religieux, l'administration perse fut habituellement tolérante et accommodante, sympathique envers les coutumes et pratiques traditionnelles, ne cherchant nulle part à imposer ses propres cultes par voie réglementaire... La contribution perse fut généralement limitée à la reconstruction de bâtiments administratifs existants ou à la création de parcs [paradis] et de palais à la manière iranienne, en particulier dans les capitales satrapiques... Dans quelques régions, l'Égypte tout particulièrement, l'influence culturelle perse fut très légère, limitée à des traits décoratifs, dont la mise en évidence demande elle-même une recherche pointue... (1980 : 128).

Ce type de raisonnement semble être l'exact reflet de la réalité visible sur le terrain. Il suffit par exemple de se promener sur le site de Sardes pour que s'impose une question telle que : « Mais où sont donc passés les Perses ? » Cependant, la réalité est également plus complexe qu'il n'apparaît, car, dans le même temps, la présence perse/achéménide est particulièrement bien attestée à Sardes et dans les environs par les textes littéraires et par des inscriptions tardives. Il y a là une contradiction entre l'image archéologique et le texte, qu'il revient à l'historien de prendre en compte et de résoudre, en évitant de recourir à un raisonnement binaire simplificateur (oui/non). Il convient également de s'entendre sur la terminologie : étant donné que, d'une manière générale, les Perses se sont moulés dans les traditions locales, il est parfois difficile de distinguer ce qui, dans une représentation iconographique, témoigne des tendances centrifuges et ce qui atteste de la présence des appareils de l'État central (cf. le cas des monuments lyciens ou phéniciens). D'autre part, pendant des décennies, les fouilles de sites importants (Babylone par exemple) n'ont jamais été destinées réellement à trouver des traces achéménides, ou/et les trouvailles ont été bien souvent sous-évaluées en fonction de présupposés contestables. Songeons par exemple qu'il a fallu attendre 1993 pour voir paraître les premiers résultats d'une enquête scientifique menée sur le matériel céramique recueilli en 1955 sur deux sites arméniens (Altin Tepe ; Cemin Tepe). La réévaluation du matériel vient prouver maintenant la présence de céramique achéménide (longtemps qualifiée d'« urartéenne »), dans le même temps que les fouilles récentes ont mis en évidence des bâtiments achéménides, parfois construits sur d'anciennes structures urartéennes, et que des fragments de tablettes élamites ont été retrouvés sur l'un des sites (ci-dessus § 14). L'exemple n'est pas isolé : songeons par exemple que, signalée pour la première fois en 1967, la découverte de boulets de pierre datés du siège de la ville de Paphos par les Perses en 497 a pratiquement été « oubliée », alors même qu'elle amenait à poser la question d'une éventuelle invention de la catapulte par les Perses (et non pas par Denys de Syracuse au début du IV^e siècle) ; il a fallu la découverte récente d'un boulet de même type à Phocée, daté du siège perse de 546, pour que cette documentation remarquable soit réellement réintégrée dans les discussions scientifiques. Et l'on pourrait citer également des publications « oubliées » d'objets achéménides mis au jour sur des sites de l'ancienne Assyrie, etc. Les nouvelles découvertes

pointent toutes dans la même direction, c'est-à-dire vers la thèse d'une occupation impériale achéménide beaucoup plus dense que celle que l'on postulait à l'aide d'une documentation lacunaire, hétérogène et disparate.

En raison des réaménagements hellénistiques et surtout romains des sites anciens (particulièrement évidents en Asie Mineure : cf. Sardes), la strate achéménide a souvent disparu, d'où, par contraste, les promesses (déjà en partie réalisées) offertes par le site « vierge » de Daskyleion. Un autre exemple est très instructif : ce sont les conditions dans lesquelles ont été trouvés les reliefs persépolitains de Meydançikkale en Cilicie (les seuls documents de ce type retrouvés dans les territoires impériaux) ; bien que les premiers rapports ne soient pas très détaillés, il semble bien apparaître que les blocs ont été réutilisés à l'époque hellénistique, sans doute dans le bâtiment A (lui-même construit sur les bases d'une construction antérieure) ; c'est donc par le plus grand des hasards que les reliefs ont été conservés jusqu'à nous, peut-être parce que des paysans ont tenté (sans succès) de les transporter en contre-bas de l'acropole ; le bloc sur lequel est gravée une inscription araméenne (qui donne le nom du site : Kiršu) a lui-même probablement été retaillé. Un tel exemple illustre parfaitement le caractère aléatoire des découvertes les plus remarquables faites dans les années plus ou moins récentes : songeons par exemple à une tablette de type élamito-persépolitain dans les fortifications achéménides de la Vieille-Kandahar, qui, à elle seule, suffit à ruiner l'argument *a silentio* utilisé parfois jusqu'à l'absurde. Qui plus est, tout récemment, des tablettes élamites de type persépolitain ont été également mises au jour sur le site arménien d'Armavir-blur !

Contestable dans son principe, l'évaluation statistique de la présence impériale se heurte donc en outre à l'épreuve des découvertes et publications nouvelles. Les exemples que l'on vient brièvement d'évoquer (fouilles de Daskyleion ; sites arméniens ; reliefs et inscriptions de Meydançikkale ; tablettes élamites de Kandahar et d'Armavir-blur) illustrent en effet une réalité fondamentale de la vie scientifique : c'est que, dans les vingt dernières années, le nombre d'objets, de monuments et d'écrits – bref, de documents – n'a cessé de se multiplier dans les pays qui appartenaient à l'Empire achéménide. Même en y distinguant uniquement les documents nouveaux (y compris de nouvelles publications de documents déjà connus), l'énumération (p. 1049-1052) est assez impressionnante. Les publications concernent tous les types de documents : inscriptions, tablettes, papyri, fouilles, surveys, iconographie, monnaies. Elles concernent toutes les régions de l'Empire, même si le Fârs, l'Élam, la Babylonie, l'Égypte et l'Asie Mineure occidentale sont particulièrement favorisées, alors que l'Asie centrale reste le parent pauvre (mais on attend la publication finale des prospections françaises en Bactriane orientale, et les nouvelles fouilles de Samarkand sont prometteuses) ; la Syrie sort d'un quasi-néant ; la Palestine et plus encore le Judée et la Samarie ont vu grossir considérablement leurs dossiers.

Les découvertes en question ne doivent pas être évaluées simplement en termes quantitatifs. Ce qui est tout à fait frappant, c'est que nombre des nouveaux documents recèlent une signification historique exceptionnelle : qu'il s'agisse par exemple des tablettes élamites de Kandahar et d'Armavir-blur, de la statue de Darius à Suse, de la trilingue de Xanthos ou du bordereau araméen de douane égyptien, pour ne prendre que cinq exemples parmi d'autres, auxquels on pourrait joindre collectivement les publications de nouvelles tablettes babyloniennes qui parfois viennent casser bien des idées reçues. Même s'ils ne donnent pas la réponse à tout (les documents les plus intéressants soulèvent plutôt de nouvelles questions), certains d'entre eux modifient le regard que l'on peut porter sur la couverture territoriale

achéménide : qui aurait pu penser par exemple que le site retiré de Meydançikkale, dans la montagne cilicienne, recélait des reliefs de type persépolitain ? Puisqu'il y en avait sur un site somme toute de second rang, ne doit-on pas postuler leur présence dans les grands centres régionaux (Sardes, Daskyleion, Damas, Bactres, etc) ? Plus décisives encore sont les découvertes de tablettes administratives de type persépolitain en Arachosie et en Arménie, pour des raisons que l'on a déjà évoquées (chapitres XI, 6 et XVI, 15). Par ailleurs, en prenant les choses depuis le début des années 1970 (soit sur près de vingt-cinq ans), on s'aperçoit aisément que le rythme des découvertes et des publications documentaires s'est accru très notablement au cours des années 1980, et que la moisson des années 1990 s'annonce déjà excellente. Sachant comment et combien les stratégies de fouilles et l'œil des archéologues et conservateurs de musées sont pour une part déterminés (et même parfois surdéterminés) par les grandes tendances de la recherche, on peut raisonnablement espérer que les progrès des études achéménides vont créer un effet cumulatif à court et moyen terme. De tout cela, une observation se dégage, qui amplifie les réserves déjà exprimées ci-dessus : en raison même de l'évolution rapide des *corpus* documentaires, la thèse (pseudo)-statistique d'une présence perse et d'une occupation impériale légères, établie en fonction de dossiers périmés ou réduits à un échantillon régional, suscite, chez les historiens de l'Empire achéménide, des interrogations de plus en plus marquées et fondées.

Ce bilan résolument optimiste ne doit pas cacher les difficultés méthodologiques et interprétatives. Quels sont les « marqueurs » de la présence impériale dans les provinces et les pays ? Par quelles voies mener une évaluation qualitative ? L'une est la densité de l'anthroponymie perse ou iranienne et des attestations de sanctuaires dédiés à des divinités perses : l'une et l'autre en effet illustrent à l'évidence des installations de colons (sous différentes modalités) qui, à leur tour, renvoient à une prise de contrôle des territoires et des populations ; pour des raisons historiques, une telle recherche peut être faite de manière privilégiée dans les pays de langue grecque, c'est-à-dire essentiellement l'Asie Mineure ; mais les tablettes babyloniennes, elles aussi, donnent un éclairage intéressant sur cette question (pour aller plus loin, il conviendrait de lancer une recherche exhaustive sur la présence d'une anthroponymie et d'une terminologie iraniennes, y compris évidemment dans les tablettes d'époque hellénistique). Un autre élément doit être pris en compte : c'est non seulement la diffusion de motifs iconographiques achéménides (qui peut être attribuée à l'installation de Perses dans les provinces) ; ce sont aussi les emprunts de tels motifs par les élites locales. Certes, il n'est pas aisé de lier ces emprunts à la domination politique, et le cas de la Lycie, que l'on a plusieurs fois évoqué, montre à la fois l'intérêt et les limites d'un tel raisonnement – d'autant plus que dans certains cas (e.g. la tombe de Pétosiris) le goût pour les objets de type achéménide a perduré au-delà de la disparition politique de l'Empire de Darius III. Dans d'autres exemples, le caractère politique ne fait aucun doute : si, par exemple, les rois de Sidon ont adopté sur leurs monnaies des motifs royaux, comment échapper à la conclusion qu'ils manifestaient ainsi leur intégration particulière dans l'Empire ? Et peut-on réellement nier que la diffusion de telles images (en Samarie par exemple) au cours du IV^e siècle est un « marqueur » achéménide ? Certes, à lui seul, ce marqueur est insuffisant : mais lorsque, dans la même région, on peut faire état à la fois de la diffusion des images, de la construction de résidences administratives, de mise en valeur du territoire, etc., il serait déraisonnable de disjoindre de telles évolutions du contexte impérial. Or, c'est là un constat que l'on peut faire aisément dans plusieurs régions de l'Empire de Darius III.

L'analyse textuelle, on l'a dit et répété, ne pose pas moins de problèmes méthodologiques. À titre d'exemple, revenons sur l'existence de zones réputées mal contrôlées, tels les territoires des peuples du Zagros. Il ne fait pas de doute qu'au-delà du caractère apparemment universel et intégrateur du module satrapique, l'administration de Darius III, comme celle de Darius I^{er}, continue de reconnaître l'existence des peuples (*ethnē*) : comme lors de la revue de Doriskos en 480 (Hérodote VII, 60), ou encore à Kounaxa (Xénophon, *Anab.* I, 8.9), les différents contingents de Gaugamèles sont rangés *kata ethnē* (Diodore XVII, 58.1), et Darius s'inquiète de la communication entre des populations de langues si diverses (53.4). De cette hétérogénéité rend compte également la formule « rois, cités, dynastes et peuples » : bien attestée par la diplomatie des rois séleucides, elle transmet également une réalité de l'époque achéménide (cf. Nepos, *Agés.* 7.3). La conquête achéménide n'a pas fait disparaître tous ces rois et dynastes, que ce soit chez les Cadusiens, chez les Saces, chez les Indiens ou encore dans le Delta occidental.

Mais la réflexion ne se réduit pas à ces remarques d'évidence. Pas plus que l'armée de Xerxès (chapitre v, 5), ou celle d'Artaxerxès II (Plutarque, *Art.* 7.5 ; Xénophon, *Anab.* I, 8.11), l'armée de Darius III n'est une « cohue innombrable et indisciplinée », quoi qu'en disent les historiens anciens d'Alexandre. Une fois l'armée rassemblée et décomptée, les contingents ethniques perdaient pour une part leur spécificité, étant alors réunis dans des régiments (cf. Quinte-Curce IV, 12.7). Il suffit de comparer deux passages d'Arrien pour s'en rendre compte : le dénombrement de l'armée de Darius (III, 8.3-6) et l'ordre de bataille (III, 11.3-7). Il est clair en même temps qu'à l'intérieur des troupes, certains contingents rangés *kata ethnē* sont considérés comme peu opératoires (cf. II, 8.8). Le Grand Roi compte d'abord sur les contingents d'élite, les Perses, les Saces, les Bactriens, et, parmi les Perses, certains régiments particulièrement réputés, tels les Parents du roi et les Mélophores (III, 16.1 ; Diodore XVII, 20.2). En dehors des Perses, certains contingents ethniques jouissent d'une position privilégiée ; la convocation d'autres contingents, militairement peu efficaces (e.g. Quinte-Curce IV, 12.9), relève plus de considérations politiques (donner une image de l'immensité infinie de l'Empire : chapitre v, 5) que de nécessités stratégiques. De cette hiérarchie de peuples, Alexandre donna une vivante illustration lors du banquet d'Opis : après les Macédoniens, « venaient les Perses, puis ceux des autres peuples qui se distinguaient par leur rang ou quelque autre qualité » (Arrien VII, 11.8) : il paraît clair, d'une part, qu'Alexandre a repris là un ordonnancement achéménide (comme Peukestas à sa manière plus tard : Diodore XIX, 22.2-3) et que, d'autre part, le choix se faisait en fonction du degré d'importance et de loyauté de chacun des peuples de l'Empire (comp. Tacite, *Ann.* XIII, 54.2). En quelque sorte, la composition et le fonctionnement de l'armée royale illustrent les deux composantes de l'Empire : l'unité et la diversité, celle-ci ne venant pas nécessairement en contradiction avec la première.

L'exemple des peuples du Zagros et de quelques autres (ci-dessus § 11) doit donc être considéré avec quelque prudence. Par leur spécificité même, les rapports noués entre le Grand Roi et les Ouxiens ou les Cosséens expriment surtout que les modalités de la domination impériale s'établissent de manière très souple et très flexible : mais, loin de constituer un obstacle à la domination du Grand Roi, la diversité vient nourrir l'unité de l'Empire – ce que, *a contrario*, vient prouver l'inefficacité des offensives menées par Alexandre ou Antigone. Pour des raisons qui procèdent d'abord d'une grande intelligence des situations, il était exclu de vouloir imposer une centralisation comparable à celle de nos États modernes, fondés sur l'idée de « nation », tout à fait étrangère à un Empire pluriethnique

et multiculturel. Dans le même temps, si le « module ethnique » conserve bien toute son importance (cf. Arrien I, 24.5), au cours du IV^e siècle, l'évolution ne se fait pas dans le sens d'une désagrégation du pouvoir central : tout au contraire, des pays, comme la Carie, la Cilicie et la Lycie ont été « satrapisés » ; à l'aube de l'expédition macédonienne, la Carie, pour la première fois, est même dirigée par un satrape perse (Orontobates). Le texte fameux de Béroze sur l'introduction de statues de culte d'Anāhita dans les grandes capitales de l'Empire d'Artaxerxès II suggère l'existence de grandes régions administratives (*FGrH* 680 F.11). De son côté, l'existence de circonscriptions militaro-tributaires (chiliarchies) dans la plaine de Sardes témoigne des progrès de la territorialisation à la fin de l'époque achéménide (*Sardis* VII, 1.1). C'est ce que suggère également, chez Diodore (XIX, 44.4 ; 95.2), l'emploi du terme *éparchie* (en Médie et en Idumée) qui pourrait rendre la réalité administrative de la province (*medinah*).

Quant aux rois/dynastes laissés en place, il convient de s'interroger sur les rapports de dépendance qui les lient au pouvoir central. L'insistance mise sur leurs révoltes ne suffit pas à régler le problème interprétatif : les guerres menées contre eux par les Grands Rois attestent simplement que l'alliance pouvait être conflictuelle, elles ne prouvent pas que ces petits royaumes sont restés pleinement indépendants ni hostiles tout au long de l'époque achéménide. Ils ressemblent plus aux royaumes-clients de l'époque assyrienne, ou aux royaumes « amis » sur lesquels sut s'appuyer l'impérialisme romain dans l'une des phases de son histoire : c'est bien d'ailleurs sur cette base (*philia kai symmachia*) qu'à l'issue de sa campagne cadusienne Artaxerxès rétablit son autorité (Plutarque, *Art.* 24.5-9). L'existence d'un rapport fondé sur la *philia kai symmachia* est également attestée pour Éphèse (Arrien I, 19.1 : *philoï kai symmakhoi*) et pour Sidon (Diodore XVII, 47.1 : *philia*), l'un et l'autre exemples étant situés à l'époque de Darius III ; celui-ci, en outre, entretient des rapports de *symmachia* avec les Cadusiens et avec les Saces, au titre de laquelle il exige la prestation de contingents militaires (Arrien III, 19.3). On peut se demander si, sous un habillage à la grecque, le traité de *philia kai symmachia* ne correspond pas plus ou moins aux serments de loyauté (*ādū/ē*), grâce auxquels les rois néo-assyriens et néo-babyloniens réussissaient à imposer leur domination ou leur hégémonie d'une manière souple, diversifiée, mais néanmoins pesante : c'est là une hypothèse que suggère parfaitement la rencontre annuelle (telle que nous l'avons reconstituée ci-dessus § 11) entre le Grand Roi (ou son représentant) et les chefs des communautés ouxiennes et cosséennes. Nul doute en tout cas que, dans le cadre d'une politique impériale qu'a transmise Hérodote sans parfaitement la comprendre (III, 15), les Grands Rois interviennent dans la succession dynastique de ces roitelets, n'hésitant pas à légitimer le successeur (cf. Plutarque, *Art.* 14.1) ou même, en cas de rébellion, à installer un nouveau dynaste tout entier dévoué aux intérêts achéménides (e.g. DB V § 74 ; Hérodote V, 104) – toutes méthodes que l'on voit déjà appliquées de manière systématique à l'époque néo-assyrienne (e.g. *ANET*³ : 291-292). Dans ces conditions, le roitelet ami était l'un des rouages du système impérial – parfois même intégré plus intimement par le biais d'alliances matrimoniales avec des représentants de l'ethno-classe dominante (cf. Nepos, *Dat.* 1.1.3 ; Xénophon, *Hell.* IV, 1.1-15).

Pour mieux comprendre le caractère bivalent de ces pouvoirs locaux, et à titre de comparaison, on soulignera que dans une inscription bilingue du IX^e siècle (Tell Fekheriye) disposée sur sa statue, un dynaste syrien se présente (en araméen) comme un roi (*mlk*), mais qu'il est dénommé gouverneur (*šaknu*) dans le texte assyrien. Au-delà des différences contextuelles, l'exemple n'est pas sans évoquer celui que l'on vient d'analyser, et plus

précisément un document célèbre, à savoir la trilingue de Xanthos, et ce à un double titre. D'une part, sur le plan des rapports établis entre le satrape et Xanthos, et de l'image que les Xanthiens se font d'eux-mêmes : s'ils se présentent ouvertement comme une communauté civique (*polis*), la version satrapique fait de la ville une simple forteresse (*byrt*), où le satrape Pixôdaros dispose d'un gouverneur (*epimelētēs*), qui le représente aux côtés de deux archontes/commissaires, eux aussi nommés par le satrape dans le pays lycien. D'autre part, sur le plan du statut double du satrape : depuis les débuts du IV^e siècle, les satrapes de Carie sont pris dans la même famille dynastique, jusqu'au moment où Darius III impose un Perse, Orontobatès, lui-même marié antérieurement à une fille de Pixôdaros (Arrien I, 23.8 ; Strabon XIV, 2.17). On comprend donc que, chez des auteurs tardifs, on se soit interrogé et disputé sur le statut politique d'un homme comme Mausole : « D'après ce que dit M. Tullius [Cicéron], Mausole était roi du pays carien (*rex terrae Cariae*), ou bien, comme le disent des auteurs d'histoires grecques, le préfet de la province [de Carie], celui que les Grecs nomment satrape (*provinciae praefectus satrapē Graeci vocant*) » (Aulu-Gelle, *N.A.* 10.18.2). Si l'on rapproche ce texte de l'inscription de Tell Fekheriye, *rex* répond très exactement à *mlk*, et *praefectus/satrapes* à *šaknu*, sur les plans confondus de la terminologie et de l'histoire. Et, en vérité, Mausole était bien l'un et l'autre (cf. Strabon XIV, 2.17), tout comme les représentants de la famille des Sanballat étaient dynastes samaritains et gouverneurs achéménides – à ceci près que, dans le cadre impérial, les uns et les autres sont réellement d'abord les représentants autorisés du pouvoir central (d'où le titre qu'ils portent dans les documents officiels : satrape ; gouverneur). Ailleurs, le maintien de roitelets et de dynastes « autonomes » ne doit donc pas nécessairement mener à la conclusion que le contrôle territorial du pouvoir central était limité, ou que le traité passé par Artaxerxès II avec les rois cadusiens illustre « le déclin achéménide », voire le rétrécissement des territoires impériaux comme « peau de chagrin » dans le cours du IV^e siècle (contrairement à une interprétation qui ressurgit de temps à autre dans l'historiographie, contre le poids écrasant de la documentation). La prise du titre de « roi des Lyciens » par Périclès de Limyra ne doit pas non plus être interprétée comme l'indice de sa rébellion contre le pouvoir central : comme on l'a déjà noté (chapitre xv, 7), sa proclamation visait d'abord son concurrent lycien de Xanthos et non pas Artaxerxès II. On comprend donc également qu'aient pu se transmettre jusqu'à Darius III des traditions portant sur les rois de Lydie (Arrien I, 17.6), de Carie (Diodore XV, 90.3 ; XVII, 24.2) ou de Phrygie (Arrien II, 3).

En bref, le pouvoir central peut parfaitement se satisfaire de ces roitelets et dynastes, et même en tirer profit pour asseoir sa domination territoriale. C'est ce qu'illustre parfaitement le cas du dynaste-tyran d'Héraklée du Pont qui a succédé à son frère en 338-337 : « Denys agrandit sa domination territoriale (*arkhē*) grâce à la défaite infligée aux Perses à la bataille du Granique par Alexandre, défaite qui permit à ceux qui le voulaient de s'étendre en profitant de l'amoindrissement de la puissance perse qui jusqu'alors les en avait empêchés » (Memnon, *FGH* 434 F4). Expression d'une interprétation historique proposée par un historien local, le texte vient nourrir une vision absolument antithétique du stéréotype de la « décadence achéménide », puisque Memnon d'Héraklée inscrit expressément le processus d'autonomisation des territoires au choc de la conquête macédonienne, qui vient gravement fragiliser la domination achéménide, elle-même considérée par l'auteur comme durablement garante de la continuité territoriale et de la cohésion impériale.

CHAPITRE XVII

Le Grand Roi, ses armées et ses trésors

I. L'AVÈNEMENT DE DARIUS III

• *D'Artaxerxès III à Darius III : Diodore et Bagôas*. – Parmi les raisons avancées de l'affaiblissement du pouvoir central, on met fréquemment en relief la multiplication des crises dynastiques et des assassinats, dont l'avènement de Darius serait un symptôme éloquent. Qu'en est-il de ce point ? Il nous faut, pour pouvoir en juger, remonter quelques années en arrière. Fort discrets sur une grande partie du règne d'Artaxerxès III, les auteurs classiques le sont moins sur les conditions de sa brutale disparition. Réapparaît en effet en pleine lumière le personnage de Bagôas auquel, on l'a vu, Diodore consacrait déjà un développement sous forme préliminaire dans le livre XVI :

Il devint si puissant en raison de son accord avec Mentôr qu'il était le maître (*kyrios*) du royaume/royauté (*basileia*), et Artaxerxès ne faisait rien sans son avis (*gnômē*). Après la mort d'Artaxerxès, il désigna (*apedeiknyto*) à chaque fois les successeurs (*diadokhoi*) au trône et jouissait ainsi de toutes les prérogatives royales sans porter le titre de roi (XVI 50.8).

Tenant sa promesse (§ 50.8), Diodore revient sur le personnage au livre XVII dans un rapport consacré à l'histoire récente de la dynastie achéménide. Soulignant que son caractère implacable avait rendu Artaxerxès III odieux aux Perses, Diodore présente à nouveau le chiliarque Bagôas, « eunuque d'un tempérament méchant et agressif » (§ 5.3), qui empoisonna le roi avec l'aide d'un médecin, fit disparaître les fils du roi assassiné, à l'exception d'Arsès qui, on l'a vu, prit très probablement le nom d'Artaxerxès [IV] (§ 5.4 ; cf. XV, 93.1). Selon Diodore, le cruel Bagôas comptait sur le jeune âge du souverain pour le manipuler aisément : il n'en fut rien ! Mais, au moment où le roi méditait d'éliminer Bagôas, celui-ci recourut une nouvelle fois au meurtre :

Il fit périr Arsès avec ses enfants, après deux ans de règne... et il jeta son dévolu sur l'un de ses amis, nommé Darius, et favorisa son accession au trône... Puis, poussé par les instincts meurtriers qui lui étaient habituels, il s'efforça de faire périr Darius par le poison. Mais le complot fut dénoncé. Le Grand Roi invita alors Bagôas à sa table, comme pour lui accorder une faveur et, lui donnant la coupe, il le contraignit à boire le poison (XVII, 3.5-6).

En des termes souvent moins précis mais parfaitement convergents, on trouve cette

version dans quasiment tous les comptes rendus antiques. Le meurtre d'Arsès (non nommé) après deux ans de règne est également cité dans un texte babylonien célèbre, la *Prophétie dynastique*, qui précise que le meurtre fut le fait d'un *ša-rēši* (manifestement Bagôas), avant qu'un prince ne s'empare du pouvoir et ne l'exerce pendant cinq ans (Darius III) (BHLT 35, III, 4-8). Si donc la réalité de ces complots et des assassinats royaux ne fait aucun doute, quelles conclusions d'ordre politique l'historien est-il habilité à en tirer ?

• *L'illégitimité de Darius III : la version macédonienne.* – Nous trouvons une première interprétation dans l'une des accusations qui sont portées contre Darius III dans la lettre qu'Alexandre aurait envoyée au Grand Roi après Issos à la suite des premières ouvertures diplomatiques perses. À ce point de la discussion, il importe peu de mettre en relief le caractère hautement contestable du document. Il est clair que nous avons là un magnifique morceau de la propagande macédonienne, dans lequel Alexandre et ses « conseillers en communication » tentent de légitimer les prétentions impériales du roi macédonien : c'est plutôt en raison de son caractère fabriqué que le texte présente tant d'intérêt. Dans la version transmise par Arrien, on trouve en effet la condamnation suivante portée contre Darius :

Après avoir assassiné Arsès avec l'aide de Bagôas (*meta Bagôou*), tu t'es emparé du pouvoir contre toute justice (*ou dikaiôs*). au mépris de la loi des Perses (*para tòn Persôn nomon*), et en faisant du tort aux Perses (*adikountos Persas* ; II, 14.5).

Aux yeux de la propagande macédonienne, Darius III est délégitimé au regard de trois critères : 1) une prise de pouvoir « contraire à la loi des Perses », et 2) contraire à la volonté des Perses, 3) l'opposition des Perses étant prouvée par leur conduite ultérieure, puisqu'ils se sont ralliés à Alexandre, auprès duquel ils combattent « de leur propre volonté » ; les défaites subies disqualifient en effet Darius, puisqu'il a perdu le secours des dieux (§ 14.7-8). Le discours macédonien est ainsi d'une rare cohérence achéménide : Darius III n'a pas de droit au trône, puisque il est incapable d'apporter les justifications traditionnelles du pouvoir royal, telles qu'elles sont exprimées à Behistoun et à Naqš-e Rostam : 1) il ne peut pas faire état de lien de sang avec ses prédécesseurs ; 2) il n'a pas fait preuve des vertus de bon combattant ; 3) ses Fidèles et les dieux l'ont abandonné. Bref, Darius III est délégitimé, comme Gaumata l'avait été par Darius.

On retrouve l'accusation dans un discours que Quinte-Curce prête à Alexandre en 330 : « Darius lui-même n'a pas reçu l'Empire perse au titre de l'hérédité (*hereditarium... imperium*) ; mais, s'il a accédé au trône de Cyrus, il le doit à l'eunuque Bagôas... Le royaume [est donc] vacant » (*vacuum regnum* ; VI, 3.12) : même si le discours est placé après la mort de Darius, la logique textuelle rend clair que les derniers mots s'appliquent également à la période antérieure (cf. Justin XI, 5.7 : *matura imperia*) : tel est bien d'ailleurs le sens des gestes symboliques accomplis par Alexandre à son débarquement (Diodore XVII, 17.2 ; Arrien I, 11.7 ; Justin X, 11.5). Strabon fait lui aussi directement référence au caractère « illégal » de l'avènement de Darius III : après avoir rappelé que « les Perses sont gouvernés par des rois pris par succession familiale » (*hypo tòn apo genous...* ; XV, 3.17), il précise en effet que « la succession de Darius [1^{er}] se termina avec Arsès. Celui-ci fut tué par l'eunuque Bagôas, qui fit roi (*katestēse*) un autre Darius, qui n'appartenait pas à la famille royale » (*ouk onta tou genous tòn basileôn* ; XV, 3.24). Même présentation chez Diodore : après le meurtre d'Arsès, la maison royale était désormais vide/éteinte (*erēmou... tou basileôs oikou*) ; il n'y avait personne qui pût hériter du pouvoir en raison de ses liens familiaux (*kata genos*) :

d'où la décision de Bagôas de porter au pouvoir l'un de ses amis, Darius (XVII, 5.5). Chez d'autres auteurs, enfin, l'accusation est articulée avec l'accent mis sur la modestie des origines de Darius : « Il avait été un esclave » (*doulos* ; Élien *VH* XII, 43) ; il avait été « esclave et *astandēs* du roi » (Plutarque *Moralia* 326e, 337e, 340b), ou simplement *astandēs* (Plutarque *Alex.* 18.7) ; il n'est donc que la créature de Bagôas, « qui s'est emparé de la royauté des Perses » : Arsès et Darius ne sont que des « puppet-kings » (337E).

• *L'avènement de Darius : la version perse.* – Nous avons la chance insigne de disposer de la version opposée, qui dérive manifestement du camp perse. En des termes proches, Justin (X.3.) et Diodore (XVII, 6.1-3) – celui-ci ne craignant pas d'exposer successivement les deux versions – affirment tout au contraire que, si Darius a été porté au pouvoir, c'est qu'il avait fait preuve antérieurement d'éclatantes qualités de courage personnel : lors d'une guerre menée par Artaxerxès III contre les Cadusiens, Darius (Codoman chez Justin), seul de tous les Perses qui entouraient le roi, osa répondre au défi lancé par un Cadusien d'une force herculéenne. Il remporta ce duel singulier (*monomakhia*), « et rendit aux siens, avec la victoire, leur gloire presque perdue » (Justin) ; en raison de son exploit personnel, « il reçut du roi de grandes donations (*megalai dōreai*), et des Perses la palme de la bravoure » (*andreia* ; Diodore). Selon Justin, Codoman fut pourvu alors « du commandement des deux Arménies » (X, 3.4). Et, en des termes pratiquement analogues, Justin et Diodore expriment que si, à la mort d'Ochos, Darius fut porté sur le trône, c'est en souvenir même de son courage éclatant ; Justin précise en outre que, pour cette raison, « le peuple l'honora du nom de Darius ».

Il est aisé d'observer que la propagande perse répond exactement à la propagande macédonienne – à moins que cette dernière ne mène la contre-attaque contre une propagande diffusée dès son avènement par Darius (ci-dessous) : ce qui ne modifie pas les données du problème. Nous y retrouvons en effet l'une des justifications royales achéménides les plus opératoires : la bravoure personnelle au combat. On soulignera en même temps la reprise si fréquente du thème de la *monomakhia*, bien attestée chez les Iraniens, et chez les Perses en particulier dans le contexte des contestations dynastiques. Il est donc compréhensible que ni Justin ni Diodore, à ce point du moins, ne fassent la moindre allusion aux intrigues de Bagôas ni au caractère heurté de la succession : à la mort d'Ochos, le pouvoir revient tout naturellement à Darius Codoman.

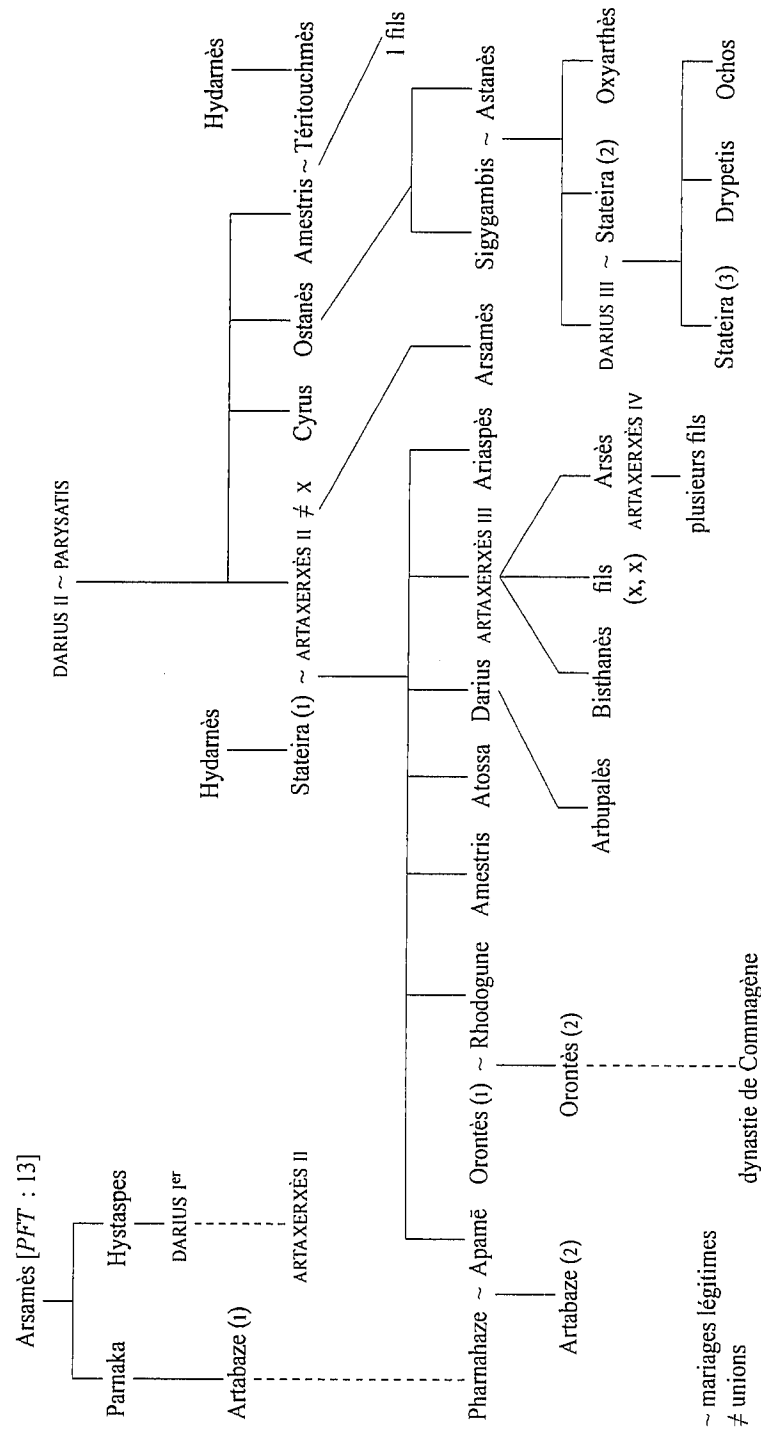
• *Darius III et la famille royale achéménide.* – Il est évidemment exclu de choisir une version plutôt que l'autre. Marquées par la propagande, ni l'une ni l'autre ne sont recevables *in toto* : la *monomakhia* de Codoman relève du motif monarchique, tandis que, par exemple, les meurtres en série relèvent bel et bien de la réalité historique. Commençons par écarter les textes faisant état des humbles origines du nouveau roi. Le passage d'Élien (*VH* XII, 43) doit être replacé dans son contexte. Il est en effet consacré à l'énumération de chefs et de rois devenus puissants bien que sortant de l'anonymat. On reconnaît là l'un des motifs les plus fréquents de la littérature monarchique, en particulier à l'époque hellénistique, qui aime à opposer le roi fils de roi (*ek basileôs basileus*), et le roi dont le père n'était qu'un simple particulier (*ex idiōtou basileus* ; cf. *Lettre d'Aristée* 288). D'ailleurs, Platon ne souligne-t-il pas que si Darius I^{er} put, contrairement à Cambyse ou à Xerxès, faire étalage de tant de qualités, c'est que précisément il n'était pas fils de roi (*Lois* III, 694c-d) ? De même, parlant de Darius I^{er} avant son avènement, Hérodote le qualifie

d'*idiôtēs* (VII, 3). Ce qui ne veut pas dire qu'à cette date, Darius végétait dans l'anonymat, puisqu'il était en Égypte porte-lance (*doryphoros*) de Cambyse (III, 139). Et l'on retrouve Darius I^{er} parmi les exemples cités par Élien (XII, 43), qui précise que, sous Cyrus, Darius était porte-carquois royal (*pharētrophoros*). Il s'agit là à l'évidence de titres éclatants, si bien mis en évidence à Naqš-i Rostam (*DNa*, *DNd*). De même pour le futur Darius III : s'il est dénommé *astandēs* (courrier), ce n'est pas parce qu'il était alors un porteur de lettres ! Il jouit d'un titre aulique, dont le caractère prestigieux est symbolisé et rehaussé par la robe spéciale qu'il porte en cette qualité (cf. en particulier Plutarque *Alex.* 18.7, *Moralia* 340B et Quinte-Curce III, 3.5). Le qualificatif de *doulos* ne vient pas révoquer en doute une telle évidence : bien au contraire, on y retrouve la manière dont fréquemment les auteurs grecs traduisent/trahissent la réalité perse de *bandaka* (e.g. [Arist.], *De Mundo* 398a qui, parmi les *douloi* du roi compte les courriers [*hēmērodromoi*] royaux). Bref, né vers 380 (cf. Arrien III, 22.5), Darius III faisait partie du premier cercle de la faveur royale dès probablement la fin du règne d'Artaxerxès II, à coup sûr à l'époque d'Artaxerxès III. *Exit* donc l'inconnu manipulé par son « ami » Bagôas.

Quant à l'illégitimité dynastique-familiale mise en avant par la propagande macédonienne, elle relève manifestement de la fiction. Diodore précise lui-même que « Darius était fils d'Oarsanès, lui-même fils d'Ostanès, frère de l'Artaxerxès [II] qui fut roi des Perses » (XVII, 5.5) : il était ainsi cousin d'Artaxerxès III. Né d'un mariage frère-sœur (Arsanès/Sisygambis), Darius était lui-même marié à sa sœur Stateira. La « loi des Perses » alléguée par la lettre d'Alexandre relève elle aussi d'une interprétation biaisée des coutumes successorales achéménides. Si effectivement, à la mort d'Arsès et de ses enfants, la descendance mâle d'Artaxerxès III était réduite à sa plus simple expression (le nommé Bisthanès), la maison royale n'est pas restreinte aux fils du roi défunt. En réalité, à la mort d'Arsès/Artaxerxès IV, on est dans une situation proche de celle que l'on a pu analyser après la disparition d'Artaxerxès I^{er} (chapitre XIV, 6) : celui-ci ne laissait qu'un fils légitime (Xerxès) bientôt assassiné ; de manière à conserver le pouvoir dans la famille royale, le trône est passé à un bâtard du roi défunt (et demi-frère de Xerxès II), à savoir Ochos, qui bientôt, contre son demi-frère Sogdianos, s'empara du pouvoir sous le nom de Darius II. Au regard de la « loi perse », c'est-à-dire plus précisément des pratiques successorales achéménides, Darius III était donc parfaitement légitime.

• *Violence et nomos*. – Une autre accusation macédonienne fait état du fait que Darius III s'est emparé du trône par la violence, contre la volonté des Perses. À vrai dire, le vocabulaire utilisé par Arrien soulève dès l'abord quelques réticences. L'opposition entre la violence et le *nomos* se retrouve en effet régulièrement dans les textes hellénistiques qui visent à disqualifier un concurrent au regard des traditions macédoniennes (cf. Diodore XVIII, 33.3). Certes, l'accusation n'est pas spécifiquement grecque : rappelons par exemple que, dans le *Cylindre de Cyrus*, Nabonide est dénoncé pour avoir maltraité les Babyloniens et qu'à Behistoun Gaumata est lui aussi délégitimé en raison des violences commises contre les Perses. Mais sous le calame d'Arrien, l'accusation revêt une tonalité plus macédonienne, puisque, lors du fameux débat sur la proskynèse, Callisthène rappelle que le roi macédonien doit régner « non par la violence mais conformément au *nomos* » (Arrien IV, 11.6 : *oude biaï, alla nomôi*).

Ce qui est plus notable, c'est que la référence à un *nomos* perse en ce domaine ne revêt pas une grande signification. En effet, il est fort peu de successions royales qui se soient



déroulées sans problème. La présence et l'activité de camarillas auliques qui soutiennent un candidat contre un autre sont fréquemment attestées (cf. Hérodote VII, 2-4 ; Plutarque *Art.* 6.1-2 ; 26.1-2, 27-28, etc.). Quant aux meurtres d'Artaxerxès III et d'Arsès, ils se situent dans une longue série. Il suffit d'en dresser l'inventaire : un roi disparu lors d'une expédition militaire (Cyrus), cinq rois morts de mort naturelle (Cambyse, Darius, Artaxerxès I^{er}, Darius II, Artaxerxès II), et sept rois assassinés (Bardiya, Xerxès I^{er}, Xerxès II, [Sogdianos], Artaxerxès III, Artaxerxès IV, Darius III), auxquels on pourrait ajouter l'exécution de Darius, fils aîné d'Artaxerxès II, coupable il est vrai de comploter contre son père. La « cruauté » particulière attribuée par les auteurs anciens à Artaxerxès III ne paraît pas vraiment spécifique, si l'on se souvient également des meurtres en série commis contre les représentants de la famille d'Hydarnès, à l'initiative commune de Darius II et de Parysatis (chapitre xiv, 6).

Qu'on le déplore ou non (là n'est pas le problème), les éliminations physiques d'opposants ou de concurrents présumés faisaient partie aussi des pratiques de la cour achéménide, où Ctésias en particulier aime à souligner la cruauté inouïe des châtiments et des exécutions, aussi terribles que ceux infligés par Darius I^{er} à certains « rois menteurs ». Pour autant, la légitimité du roi arrivé au pouvoir par le fer et le sang n'était pas *ipso facto* frappée de nullité, comme l'avaient si bien démontré Darius I^{er}, Artaxerxès I^{er}, Darius II ou Artaxerxès III. Il lui restait simplement à faire la preuve de son autorité, ce qui était moins une affaire de *nomos* que de résultats obtenus dans les domaines militaire et politique. Cette autorité pouvait être remise en cause, si le roi ne réussissait pas à créer autour de lui une véritable adhésion de l'aristocratie perse. D'où évidemment l'autre disqualification lancée contre Darius III par Alexandre : « Après avoir vaincu tes stratèges et tes satrapes, j'ai maintenant ton armée auprès de moi... Tous ceux qui ne sont pas morts au combat se sont réfugiés auprès de moi. Ils sont auprès de moi de leur propre volonté (*hekontes*) et ils combattent à mes côtés (*xustraeuontai mei' emou*) » (Arrien II, 14.7). On retrouve là l'un des motifs récurrents de la propagande frauduleusement menée par le camp de Cyrus le Jeune contre Artaxerxès II (chapitre xv, 2). Le rapprochement tend plutôt à renforcer la suspicion sur les arguments allégués par Alexandre en faveur de sa propre légitimation royale. Remarquons au passage que Alexandre lui-même n'était pas le mieux placé pour manier cette arme, car son avènement s'était accompagné de purges sanglantes dans la noblesse macédonienne, qui n'avaient rien à envier aux pratiques perses, et que Darius III lui-même chercha à profiter de ce contexte trouble pour susciter des complots dans le camp de son adversaire.

• *Darius et Bagôas*. – Reste à examiner l'un des articles de la présentation hostile à Darius : s'il est devenu roi, c'est seulement parce qu'il a été hissé sur le trône par Bagôas, « eunuque méchant et agressif », pour reprendre les termes de Diodore (XVII, 5.3), termes à la fois pittoresques et accusateurs. Comme on l'a vu en effet, le terme d'eunuque tend par lui-même, aux yeux de la plupart des auteurs grecs, à disqualifier humainement le personnage qui en est ainsi revêtu. La *Prophétie dynastique* montre qu'en réalité Bagôas portait le titre de *ša-rēši*, ce terme même que les auteurs grecs « traduisent » systématiquement par eunuque (chapitre vii, 3) ! Bagôas était à coup sûr un haut personnage de la cour, puisque Diodore le qualifie de « plus fidèle parmi les Amis [du roi] » (*ho pistôtatos tôn philôn* ; XVI, 47.3-4). C'est à ce titre qu'il est le conseiller privilégié d'Artaxerxès III (§ 47.8). Si Ctésias avait eu à traiter de Bagôas, il aurait donc à coup sûr utilisé l'expression générique qu'il affectionne : « L'eunuque le plus influent auprès de

[Artaxerxès III/IV] ». En revanche, les termes dans lesquels Diodore fait mention de la promotion de Bagôas après la campagne d'Égypte sont extrêmement suspects. Ils sont liés eux-mêmes à un parallèle parfaitement factice établi entre Mentôr et Bagôas, l'un et l'autre se partageant l'Empire en application d'un accord de *koinopragia/koinônia* qu'ils auraient conclu en Égypte : l'Ouest au premier, l'Est au second (XVI, 50.6-8). Le parallèle procède d'une source biaisée (certainement Éphore), qui tendait à surévaluer la position du Rhodien et à dévaluer le pouvoir royal : en réalité, Mentôr n'a certainement jamais été chargé des affaires d'Asie Mineure, et le commandement général des Hautes Satrapies attribué à Bagôas est lui-même fort douteux.

Le seul titre officiel que portait Bagôas était celui de chiliarque (Diodore XVII, 5.3) : à ce titre, il détenait des terres en Babylonie (cf. Plin, XIII, 43 ; Théophraste *HP* II, 6.7 ; Plutarque *Alex.* 39.10). Ses fonctions lui offraient certainement des facilités particulières pour organiser et mener à bien un complot contre le roi. Mais rien ne prouve qu'en toutes occasions il en ait été le seul inspirateur. Sans doute ne faut-il pas surestimer, à cet égard, la présentation du même Diodore qui pense qu'il était en réalité « le maître du royaume/royauté » et qu'il était un faiseur de rois (XVI, 50.8). En comparant avec le rôle (prétendument) joué par Atossa lors de l'avènement de Xerxès (ce qui ne manque pas d'inquiéter l'historien d'aujourd'hui !), Plutarque va même plus loin, affirmant que Bagôas « s'empara de la royauté des Perses avant de la remettre à Arsès puis à Darius » (*Moralia* 337b). Nous retrouvons là une présentation déjà présente chez les auteurs anciens traitant de la succession de Xerxès : le chiliarque Artaban est l'âme du complot, qui aboutit à l'avènement d'Artaxerxès I^{er}, mais certains Grecs prétendaient qu'il aspirait lui-même au titre royal, et même qu'il s'en était emparé pour son propre compte (chapitre xiii, 10). On a l'impression de se trouver face à une interprétation qui, fort populaire en Grèce, était articulée sur une série de motifs répétitifs. Un autre motif est réitéré, celui de l'empoisonnement : Bagôas empoisonne Artaxerxès III avec l'aide d'un médecin, et Darius III empoisonne Bagôas en lui tendant la coupe à laquelle le « méchant eunuque » voulait le faire boire (Diodore XVII, 5.3, 6). Étant donné la fréquence du thème du poison à la cour achéménide, il est surprenant que, parlant de l'élimination de Bagôas, Diodore en présente les circonstances comme « dignes de mémoire » (*mnēmēs axios*) ! N'est-ce pas en lui présentant elle-même la moitié d'un oiseau rôti que Parysatis était réputée avoir empoisonné sa belle-fille Stateira (Plutarque *Art.* 19.2-6 ; Ctésias § 61) ?

Le meurtre d'Artaxerxès III implique certainement d'abord l'existence d'oppositions au roi, que Diodore présente à sa manière en soulignant la haine que la cruauté royale avait fait naître chez les Perses (XVII, 5.3). On doit supposer qu'il existait à la cour des factions rivales, et que, pour des raisons qui nous échappent, l'une de ces factions était favorable au fils cadet Arsès. Nous retrouvons là un schéma bien connu, que l'on voit illustré aussi bien à la fin du règne de Darius II que dans les dernières années d'Artaxerxès II. Une autre hypothèse interprétative est ainsi dégagée. On peut tout aussi bien supposer que, anxieux de s'emparer du pouvoir, Arsès s'est appuyé sur Bagôas, comme Artaxerxès I^{er} avait reçu l'aide du chiliarque Artaban. On ne peut pas en décider en toute certitude, car nous ignorons tout d'Arsès avant son avènement : existait-il une opposition avec un autre fils, éventuellement revêtu du titre de prince héritier ? Quoi qu'il en soit, l'élimination physique des frères du nouveau roi n'est certainement pas imputable à Bagôas seul : Artaxerxès IV tenait certainement lui-même à faire disparaître tous les concurrents. En tout cas, il n'apparaît pas clairement prouvé qu'il fut alors le jouet du chiliarque, puisque Diodore précise

lui-même que le jeune homme n'était nullement décidé à se laisser faire, et même qu'il projetait de mettre un terme définitif à la carrière de Bagôas (XVII, 5.4). C'est dans ces circonstances qu'il fut lui-même victime d'un attentat (fin 336-début 335).

Diodore en attribue à nouveau la responsabilité au seul Bagôas, en alléguant seulement « ses instincts meurtriers habituels » (XVII, 5.6 : *synēthēs miaiphōnia*) ! Certes, l'expression illustre bien les qualificatifs attribués au personnage, « eunuque méchant et agressif » (§ 5.3 ; cf. Plutarque *Art.* 17.8) : au surplus, le terme utilisé (*miaiphōnia*) recèle un autre jugement négatif, puisqu'il implique la notion de souillure. Mais l'explication est un peu courte, aussi peu convaincante que celle qui, chez Plutarque, attribue l'avènement d'Ochos/Artaxerxès III à son caractère « vif, violent, rusé, sanguinaire et fourbe » (*Art.* 26.2 ; 30.2-3) ! En réalité, l'acquisition de la suprématie par Ochos avait été le résultat d'une stratégie bien menée, à laquelle il avait su rallier des partisans décidés (§ 26.2). On soulignera, à ce point, l'intérêt des expressions utilisées pour désigner l'ascendance des très proches parents d'Artaxerxès III que l'on voit figurer dans l'entourage de Darius III : ainsi du fils survivant, Bisthanès, chez Arrien (III, 19.4) : « C'était le fils d'Ochos, le prédécesseur de Darius [III] comme roi des Perses » (*tou pro Dareiou basileusantos Persôn*), expression que l'on retrouve chez Quinte-Curce (III, 13.12), à propos des trois filles et de la veuve d'Ochos : « le roi qui avait précédé Darius (*qui ante Dareum regnaverat*) ». Dans aucun des cas, il n'est question d'Arsès, victime entre-temps, semble-t-il, d'une sorte de *damnatio memoriae* à la cour de Darius, qui paraît bien vouloir se rattacher directement à Artaxerxès III : c'est peut-être ce qui explique que, dans la version perse transmise par Justin (X, 3.3-5), Codoman succède à Artaxerxès III sans solution de continuité. Dans le même ordre d'idées, d'autres témoignages sont troublants. Tout d'abord, étant donné l'ampleur de la purge attribuée généralement à Artaxerxès III lors de son avènement (Justin X, 3.1), il est notable que la branche à laquelle appartenait Darius n'ait pas été touchée. Il est tentant d'en conclure qu'elle s'est alors ralliée à Ochos, et que ses membres (dont le futur Darius III) faisaient partie de ceux qui, dans le palais d'Artaxerxès II, avaient été de fervents partisans du prince Ochos (cf. Plutarque *Art.* 26.2 ; cf. 30.1-2). On ne peut alors manquer de rappeler la légende royale de Darius : c'est lors d'une campagne menée par Artaxerxès III que Darius/Codoman fit la preuve de sa valeur contre un Cadusien – ce dont il fut honoré par des *megalai dôreai* par le roi régnant (Diodore XVII, 5.1). On est ainsi amené à supposer que le titre aulique prestigieux (*astandēs*) et la distinction dont il jouissait avant son avènement lui avaient été attribués par Artaxerxès III, en raison de l'aide qu'il avait apportée au prince à la mort d'Artaxerxès II (359-358).

Si, comme le dit Justin (X.3.4), il est réellement à cette date satrape des deux Arménies, il dispose en outre d'une base territoriale et de forces armées : dans cette hypothèse, on peut comparer avec la situation d'Ochos/Darius II qui, à la mort de son père Artaxerxès I^{er}, selon Ctésias (§ 44), est satrape d'Hyrcanie. Dès lors, on doute encore plus que Bagôas ait mis lui-même Darius sur le trône, quand bien même il a sans aucun doute apporté son aide aux comploteurs. Dans sa lettre, Alexandre ne « reconnaît »-il pas lui-même que c'est Darius qui a tué Arsès, le rôle dévolu à Bagôas étant plus celui d'un complice que celui d'un chef (*tou meta Bagôou* ; Arrien, II, 14.5) ? Pas plus qu'Artaxerxès I^{er} après son avènement (vis-à-vis d'Artaban), Darius III n'est la marionnette du chiliarque. Plutôt que d'en faire, avec Diodore (XVII, 5.5), un « ami » de Bagôas, il est plus exact de comprendre que le chiliarque était rangé dans la catégorie aulique des Amis de Darius III, comme il l'avait été près d'Artaxerxès III (XVI, 47.3). Proche parent d'Artaxerxès III et IV, âgé alors de

quarante-quatre ans environ, Darius, dont on a vu qu'il était un homme du « premier cercle », en particulier à l'époque d'Artaxerxès III, fut beaucoup plus certainement le vrai chef de la conspiration, à l'issue de laquelle il fit disparaître un allié jugé sans doute trop encombrant.

• *Le nouveau Grand Roi.* – La tradition que transmet Diodore (XVII, 5.6) ne fait que grandir le prestige de Darius, puisque c'est le roi lui-même qui met à mort le chiliarque. Il ne fait guère de doute que cette belle histoire a été inventée de toutes pièces par la propagande royale : à ce titre, on comprend que Diodore la juge « digne de passer à la postérité » ; mais Diodore (qui dépend pourtant là de la tradition perse) n'a pas saisi que l'expression visait à grandir la mémoire de Darius, non pas celle de Bagôas ! Par ailleurs, et comme il était de règle à l'issue d'une contestation dynastique, se mit alors en place à la cour et fut largement diffusée une classique légende royale, qui faisait état de la monomachie remportée par Codoman sur un formidable adversaire cadusien. On ne manqua pas non plus d'attribuer à Darius, comme à tous ses prédécesseurs (chapitre vi, 4), une apparence physique « royale » : « Il surpassait lui-même tous les hommes en beauté et en prestance » (Plutarque *Alex.* 21.6).

Il est enfin certain que Darius III reçut régulièrement l'investiture royale, au cours de laquelle il dépouilla sa robe d'*astandēs* (cf. Quinte-Curce III, 3.5 : *in eodem habitu Dareus fuisse, cum appellatus esset rex*), donc pour revêtir « celle que Cyrus avait portée avant de devenir roi » (cf. Plutarque *Art.* 3.2), car seul un tel contexte peut justifier la logique du songe attribué à Darius (cf. également Plutarque *Alex.* 18.7-8) ; c'est précisément ce qu'affirme Plutarque, en indiquant que Bagôas « fit ôter à Darius [confondu ici avec Arsès] sa robe d'*astandēs* pour lui faire revêtir la robe royale (*stolē basilikē*) et porter la tiare droite » (*Moralia* 340b). C'est certainement à cette occasion qu'il abandonna son nom précédent (Artašāta) pour prendre le nom de règne de Darius. Tout en lui attribuant (on ne sait pourquoi) le nom de Codoman, Justin transmet lui aussi l'information à sa manière : « Le peuple l'honora du nom de Darius, afin qu'il ne lui manquât rien de la majesté royale » (X, 3.5). Il est tout à fait notable qu'il n'ait pas pris le nom d'Artaxerxès que, selon Diodore (XV, 93.1), « tous les rois suivant adoptèrent en souvenir du règne heureux d'Artaxerxès [II]... ». On peut se demander si, à la suite de Darius II, le nouveau roi ne voulait pas indiquer par là qu'à l'instar de Darius I^{er} il fondait ainsi une lignée qui, tout en appartenant à la descendance de son lointain aïeul (la « souche royale »), avait sa propre légitimité. Si cela est, les ambitions du nouveau roi n'étaient pas minces.

• *L'avènement de Darius III dans l'histoire dynastique achéménide.* – Il convient donc de considérer avec réserve et scepticisme le contexte pseudo-juridique, dans lequel la lettre d'Alexandre et les autres écrits inscrivent les conditions de l'accession de Darius. Certes, Arrien n'est pas le seul à faire état d'un *nomos* perse : Hérodote mentionne par exemple un *nomos* qui aurait contraint le roi à choisir un successeur avant d'entrer en campagne (VII, 2) ; c'est également en faisant référence à un *nomos* perse qu'Hérodote assure qu'un bâtard n'a aucun droit au trône (III, 2) ; c'est manifestement sur un *nomos* que prétendent s'appuyer Démarate (VII, 3), Parysatis (Plutarque *Art.* 2.4-5) ou encore les partisans de Darius (fils d'Artaxerxès II ; § 26.1), en se référant ou bien au droit absolu de l'ainé, ou bien au droit (non moins absolu !) de l'enfant « né dans la pourpre » (en utilisant l'opposition mainte fois rencontrée entre le fils de roi et le fils né d'un *idiôtēs* : ci-dessus). Les

conditions de l'avènement de Xerxès ou de Darius II montrent à quel point ces débats (reconstitués) sont surréalistes, et cachent des ambitions contradictoires, tranchées par la décision du roi régnant ou par la fortune des armes. Le seul rempart édifié contre les risques de coup d'État familial était la proclamation d'un prince héritier (cf. Plutarque *Art.* 26.4), mais l'histoire dynastique prouve éloquemment qu'un tel barrage fut souvent emporté (ou menacé de l'être) par les ambitions exacerbées d'un cadet, ulcéré d'avoir été écarté du pouvoir suprême (Bardiya, Cyrus le Jeune, Ochos). La raison essentielle d'une telle situation est simple à mettre en évidence : la monarchie perse n'est pas une royauté constitutionnelle, dont la continuité serait déterminée par des règles successorales fixées par écrit, dont la stricte application serait elle-même surveillée par une sorte de Cour Suprême. Nous sommes là évidemment en pleine fiction : les justifications données à son pouvoir par Darius I^{er}, on l'a vu (chapitre III, 1), ne découlaient pas d'un « droit successoral » établi de tout temps, elles matérialisaient simplement sa victoire, confirmée *a posteriori* par des proclamations qui n'engageaient que son auteur. Il en est de même de Darius III : puisqu'il est roi, il appartient à la Maison royale, sans qu'il ait à en faire la preuve. S'il existait bien des *nomoi*, ceux-ci, dans un régime de royauté absolue (la *pambasileia* d'Aristote), n'avaient aucune force de loi au regard du pouvoir du roi régnant ou du rapport de forces établi en faveur d'un des concurrents : ici comme ailleurs (chapitre XII, 8), rendre *nomos* par « loi » relève du travail du *traditore* et non de celui du *traduttore* ! En ce qui concerne Darius III, les interprétations « juridiques » répétitives des auteurs anciens sont en tout cas frappées de nullité.

La seule règle absolue que se sont fixée les Achéménides, c'est que le pouvoir royal se transmette au sein de leur famille. Mais, on le voit, il ne s'agit pas d'un droit constitutionnel : bien au contraire, cette volonté s'inscrit au plus profond des structures familiales de la société perse, articulées sur la pratique de l'endogamie (dont Darius III est lui-même un produit et un acteur exemplaire). De ce point de vue, depuis Darius I^{er}, l'histoire dynastique achéménide démontre une remarquable continuité : lorsqu'il n'existait pas de fils légitime (ou qu'il avait été éliminé), les fils bâtards du roi défunt se disputaient la succession, et l'un d'entre eux reconstituait la souche royale par endogamie (Darius II) ; lorsque le fils aîné avait disparu, l'un des fils cadets parvenait au pouvoir (Artaxerxès I^{er}, Artaxerxès III, Arsès) ; lorsque le roi mourait sans descendance mâle, ou bien un compétiteur s'imposait à la force des armes, quitte à s'inventer après coup une ascendance prestigieuse (Darius I^{er}), ou bien le pouvoir passait à une branche collatérale, elle-même considérée *a posteriori* comme relevant sans conteste de la Maison royale (Darius III). Tout compte fait, les descendants de Darius I^{er} ont réussi à réaliser le programme dynastique qu'avait défini leur aïeul : les luttes pour le pouvoir suprême se sont déroulées exclusivement parmi les membres de la Maison royale ; jamais un *outsider* ne réussit à s'imposer. En l'affaire, les bases mêmes du « pacte dynastique » (chapitre VIII, 7) sont restées solidement ancrées.

Dans le même temps, on pourra juger évidemment que de telles pratiques fragilisaient le pouvoir central, du moins au moment même des compétitions disputées : il ne fait guère de doute, par exemple, que les tendances sécessionnistes (qui s'étaient manifestées auparavant) ont pris une vigueur nouvelle après l'élimination de Bardiya ; de son côté, Diodore affirme que les Égyptiens ont profité de la succession troublée de Xerxès pour entrer en révolte (XI, 71.3). Mais, en réalité, le vrai danger ne venait pas tant des peuples sujets que de l'attitude de l'aristocratie perse qui, manifestement, a pris l'habitude de soutenir un candidat contre l'autre. Ce qui laisse supposer que chaque candidat devait donner des gages

aux familles qui lui apportaient son soutien. Une telle pratique fragilisait-elle nécessairement le nouveau roi ? Cela n'est nullement assuré, du moins sur le moyen terme, si l'on se souvient des conditions dans lesquelles Darius II et Parysatis ont éliminé presque tous les représentants de la famille d'Hydarnès (chapitre XIV, 6).

• *Un bilan.* – Quelles que soient les incertitudes qui demeurent sur tel ou tel point, l'histoire dynastique qui va d'Artaxerxès III à Darius III suggère quelques réflexions. D'abord, et une nouvelle fois, sur les sources classiques et hellénistiques. Contrairement à ce qu'elles prétendent, Darius III était un membre indiscutable de la « souche royale » : présenté comme un guerrier d'élite, appuyé par de larges fractions de la cour, de l'aristocratie et donc évidemment de l'armée, il était bien un Grand Roi légitime. La disqualification du pouvoir royal perse résulte (au moins) de deux traditions, qui se conjuguent (sans se confondre) chez Diodore. La première remonte évidemment aux polémistes grecs du quatrième siècle, entre lesquels on distinguera Éphore, l'inspirateur de Diodore au livre XVI : dans tous leurs comportements, les rois perses du IV^e siècle sont des personnages faibles, peu portés à la guerre et à l'effort. On n'insistera pas sur ce point, d'une rare évidence, si ce n'est pour souligner que l'on relève la même thématique chez Ctésias, suivi par Plutarque et par bien d'autres. Le problème, c'est que cette tradition a été reprise et amplifiée par l'historiographie ancienne d'Alexandre, soucieuse d'exalter le conquérant macédonien, et assez habile pour utiliser (ou pour feindre d'utiliser) contre Darius III le discours perse de la légitimation royale.

C'est dire en même temps que les développements consacrés à l'avènement de Darius III s'insèrent dans un discours encore plus global, qui vise à flétrir la mémoire du dernier Grand Roi. On en trouve une illustration (parmi d'autres) chez celui qui transmet les arguments controuvés d'Alexandre en 333, à savoir Arrien qui, dans l'« oraison funèbre » de Darius III, souligne à la fois qu'il s'est « déshonoré » lors de la bataille de Gaugamèles (en prenant la fuite), que « sa vie n'a été qu'une succession de malheurs », et enfin que son destin s'explique par son caractère même (ou plutôt par son manque de caractère) : « Il fut, plus que personne, mou et peu avisé en ce qui concerne la guerre. » Arrien concède simplement « que Darius ne fit jamais preuve de cruauté ». Mais l'opposition implicite marquée ici avec d'autres rois (en particulier Artaxerxès III) ne joue pas réellement en faveur de Darius, car, s'il ne fut pas cruel, c'est « qu'il n'en eut pas l'occasion, parce que son avènement coïncida avec l'ouverture des hostilités avec les Macédoniens et des Grecs contre lui ; donc, même s'il l'avait voulu, il ne lui était plus possible de se montrer arrogant envers ses sujets, vu qu'il courait de plus grands dangers qu'eux » (III, 22.2) ! Soulignons au passage que le manque de « cruauté » (=fermeté !) n'est pas vraiment une qualité royale, comme n'avaient pas manqué de le souligner en leur temps les propagandes de Cyrus le Jeune et d'Ochos/Artaxerxès III, qui aimaient à dénoncer la « douceur » (=faiblesse !) d'Artaxerxès II et de son fils Darius (Plutarque *Art.* 2.1 ; 4.4 ; 6.1, 4 ; 26.1-3 ; 30.1-2).

La tâche de l'historien d'aujourd'hui n'est évidemment pas, comme en contre-coup, d'exalter le souvenir du dernier Grand Roi. Elle est de tenter de comprendre pourquoi il a perdu la guerre. C'est en cela que, sur la longue durée historiographique, les présentations des auteurs d'Alexandre ont joué un rôle déformant et désastreux. Il était tentant en effet de relier les deux traditions : la faiblesse de Darius et son illégitimité supposées, la première étant « expliquée » par la seconde, puisque Darius aurait accédé au trône contrairement à l'usage perse et uniquement poussé par l'eunuque Bagôas, désigné comme le vrai

maître du pouvoir. L'analyse textuelle et contextuelle tend en réalité à prouver que l'on a trop souvent érigé en conclusions ce qui n'est que postulats hérités en droite ligne de la propagande macédonienne. On pourra estimer évidemment que les mêmes soupçons pèsent sur la propagande issue de l'autre camp, qui exaltait au contraire le courage de Darius face à Alexandre (Justin X, 3.6), et qui soulignait son souci de préparer avec ardeur la confrontation militaire qui s'annonçait (Diodore XVII, 7.1-3). Cependant, la disqualification parallèle des deux traditions nourrit ses propres contradictions, car le positionnement de l'avènement de Darius III dans l'histoire dynastique achéménide fait disparaître bien des spécificités que, depuis l'Antiquité, l'on a attribuées régulièrement à l'événement. Quant à l'autorité réelle dont il pouvait se prévaloir, « au palais et sur le champ de bataille » (*DNb* 27-31), il ne tarda pas à en donner la preuve en faisant éliminer Bagôas ; cette autorité est également attestée du fait que le nouveau complot de Bagôas avait fait l'objet d'une dénonciation (Diodore XVII, 5.6).

II. LE GRAND ROI ET L'ARISTOCRATIE PERSE

Les conditions de sa prise de pouvoir supposent que Darius disposait d'appuis dans l'aristocratie perse. Pour illustrer ce point, nous possédons fort heureusement de nombreux renseignements chez les auteurs d'Alexandre. On ne traitera pas dans tous ses détails un dossier bien nourri : d'une part, toutes les notices ne sont pas également utilisables ; d'autre part, il s'agit plutôt ici d'analyser globalement la composition et le fonctionnement de l'ethno-classe dominante, et d'y repérer d'éventuelles évolutions.

Dans le premier cercle de la faveur royale, il y a d'abord le groupe des parents. Comme on l'a déjà vu (chapitre VIII, 1), le terme lui-même renvoie à deux réalités distinctes, bien illustrées dans le cortège de Darius avant Issos : parmi les groupes qui précèdent le char royal, figurent « ceux qu'on appelle les parents du roi (*cognati regis*), soit 15 000 hommes... À droite et à gauche [du char], environ 200, les plus nobles de ses parents (*nobilissimi propinquorum*) constituaient l'escorte du roi » (Quinte-Curce III, 3.14, 21). Le nombre respectif et la place différenciée indiquent clairement que le premier groupe comprend les Parents, au sens de la hiérarchie aulique, les seconds étant les parents, au sens génétique du terme. À Gaugamèles, les Parents (*syggeneis*) sont placés au centre, près de Darius (Arrien III, 5), au nombre de 10 000, « choisis pour leur valeur physique » (*andragathia*) et leur loyauté (*pistis* ; Diodore 69.2) ; ils sont au nombre de 40 au Granique (Diodore 20.2), mais ils représentent uniquement la noblesse perse d'Asie Mineure. Parmi les titres les plus convoités venait également celui d'Ami, catégorie elle-même traversée par des hiérarchies internes. Par exemple, Mazée n'est pas simplement un Ami de Darius (Diodore XVII, 55.1), « il est le plus important des personnages de l'entourage de Darius » (Plutarque *Alex.* 39.9). Cette hiérarchie s'établit évidemment en fonction de la faveur royale (cf. Diodore XVI, 52.1 : *Artaxerxēs proegen* [*Mentōra*] *malista tōn philōn*) ; elle résulte d'un honneur (*timē*) en même temps qu'elle l'illustre (cf. Arrien I, 12.10). On distingue aisément le premier cercle « des Perses les plus éminents autour du roi » (*hoi amphidareion Persōn hoi epiphanestatoi* ; Arrien III, 23.4). De ces Perses fait assurément partie Artabaze : selon Quinte-Curce (III, 13.13), il est « le premier parmi ceux qui portent la pourpre » (*princeps purpuratorum*) ; le terme *princeps* rend le grec *prōtos*, comme le montre Arrien (III, 23.6) : « Artabaze et ses enfants furent gardés en grand honneur (*timē*)

par Alexandre, car ils étaient des *Prōtoi* des Perses et ils avaient manifesté leur loyauté (*pistis*) envers Darius. » Ces exemples choisis prouvent d'abord que les rapports entre le roi et les aristocrates restent fondés sur l'échange don/service (faveur/loyauté), et que les nobles continuent de se définir par rapport à leurs propres origines et par rapport au degré d'intimité qui les lie au roi : Orxinès, qui commande les troupes perses à Gaugamèles, se flatte de descendre des Sept Perses (Quinte-Curce IV, 12.8) et d'appartenir à la lignée de Cyrus, en raison de sa position de chef de la tribu des Pasargades (X, 1.1-2) ; sous Artaxerxès III, Rhosakès tient à faire savoir « qu'il était un descendant d'un des Sept Perses qui avaient déposé les mages » (Diodore XVI, 47.2). L'exemple d'Artabaze prouve également, avec d'autres (e.g. Arrien I, 17.4), que, dans le cadre de sa politique de collaboration avec les Iraniens, Alexandre a repris à son profit la logique du système achéménide. En décernant collectivement le titre de « parents » aux Perses de son entourage (Arrien VII, 11.1) puis aux Macédoniens (§ 11.6-7), il ne fit que pousser à son paroxysme une évolution déjà commencée dans le cours de l'histoire achéménide, qui tendait à rendre plus intime encore l'intégration de la noblesse dans les rangs de la hiérarchie aulique.

En raison de l'emploi du même terme (*syggeneis*) en grec, il n'est pas toujours aisé de distinguer à coup sûr parent et Parent, sauf lorsque les liens familiaux sont explicitement mentionnés, ou que deux textes se complètent (e.g. Diodore 67.4 et Quinte-Curce V, 3.12), ou que le même auteur utilise un terme repère (e.g. Diodore XVII, 73.9 : « le frère et les autres parents (*syggeneis*) de Darius »), ou enfin que l'auteur a recours à un terme spécifique : selon Arrien (III, 21.5) Bessos avait des attaches familiales (*oikeiotēs*) avec Darius ; mais le terme peut signifier également « liens de familiarité ». Le titre est parfois associé à celui d'« ami » : les « parents » et les « amis » ; dans certains cas, il est difficile de savoir de quels parents/Parents il s'agit (e.g. Diodore XVII, 31.1) ; parfois, l'emploi d'un terme apparemment plus précis (*propinquus*) permet de penser que l'auteur fait référence à un parent (Quinte-Curce III, 3.25 à rapprocher de III, 3.21), mais le critère n'est pas toujours sûr (cf. IV, 11.1). Le nombre de parents (200) dans le cortège de Darius ne doit pas étonner : on doit en effet y inclure les fils bâtards du roi, fort nombreux, puisque, selon Justin, Artaxerxès II n'avait pas moins de 115 fils non légitimes (X, 1.1). L'expression utilisée par Quinte-Curce (III, 3.21 : *nobilissimi propinquorum*) semble impliquer l'existence d'une hiérarchie interne, sans doute en fonction de la proximité des liens de sang – ce que viennent expliciter plusieurs autres expressions du même auteur : pour contacter Alexandre, « Darius envoya dix ambassadeurs, les premiers parmi les parents [Parents] (*cognatorum principes*) » (IV, 11.1) ; de Madatès, Quinte-Curce écrit (V, 3.12) : « Il avait épousé la nièce de Sisygambis, et était de la sorte étroitement apparenté à Darius (*Dareum propinqua cognatione contingens*) » ; Madatès était apparemment marié à une petite-fille d'Ostanès (frère d'Artaxerxès II et père de Sisygambis) ; ou bien encore Phrasaortès, « proche parent de Darius » (Polyen IV, 3.27).

Autour de lui, Darius a également nombre de représentants de sa famille proche. On y distingue d'abord des membres de la famille d'Artaxerxès III. Bisthanès, seul fils survivant, semble détenir une place de choix auprès du roi (Arrien III, 24.4-5). Dans la suite de Darius, on retrouve également trois filles et la femme d'Ochos (Quinte-Curce III, 13.12-13) : elles font à coup sûr partie des « épouses des parents et des Amis (*propinquorum amicorum conjuges*) » (III, 3.25), qui figurent à la fin du cortège royal. Citons également une petite-fille d'Ochos [Artaxerxès IV], « l'ancien roi de Perse », par l'un des fils (anonyme) de ce roi ; qui plus est, son mari, Hystaspes, était « parent (*propinquus*) de

Darius [III] » et, à ce titre, avait reçu un haut commandement militaire (Quinte-Curce VI, 2, 7). On repère également Arbupalès, un fils de Darius, lui-même fils félon d'Artaxerxès II (Arrien I, 16.3) : Arbupalès avait donc échappé à la purge qui avait suivi l'exécution de Darius. Les exemples déjà cités de Bessos (satrape de Bactres), de Madatès (gouverneur de l'Ouxiane : Quinte-Curce V, 1.4), de Bisthanès ou d'Hystaspes montrent que le Grand Roi distribue systématiquement de hauts postes à ses parents (cf. Diodore § 31.1 : *philoï kai syggeneis*) ; de son côté, Arbupalès était l'un des chefs perses au Granique. On connaît également un gendre du roi, Mithridatès, qui est désarçonné et grièvement blessé par Alexandre (Arrien I, 16.3). Parmi sa famille la plus proche, le fils de Darius, Ochos, est trop jeune pour avoir détenu quelque fonction que ce soit ; en revanche, Oxathrès, frère du Grand Roi, est réputé avoir eu une conduite héroïque à Issos (Diodore XVII, 34.2-3 ; Quinte-Curce III, 11.8) ; il resta près de Darius jusqu'à la catastrophe finale (Quinte-Curce VI, 2.10).

Il en est de même dans les grandes familles aristocratiques perses. L'association des fils ou des frères aux responsabilités du père ou du frère est chose courante (cf. Arrien VII, 6.4-6) ; au Granique, par exemple, Memnon est venu avec ses fils à la tête de ses cavaliers (I, 15.2), et Rhosakès vient au secours de son frère Spithrobatès [Spithridatès], satrape de Lydie et d'Ionie (Diodore XVII, 20.3-6) ; celui-ci est lui-même, selon toute probabilité, le fils de Rhosakès, qui détenait le même poste à l'époque d'Artaxerxès III (XVI, 47.2) ; de même, Orontès, qui (en compagnie de Mithraustès) conduit à Gaugamèles le contingent arménien (Arrien III, 8.5), est à l'évidence un descendant du satrape du même nom qui, gendre d'Artaxerxès II, dirige l'Arménie vers 400 (Xénophon *Anab.* III, 4.13 ; 5.17 ; V, 3.4, 11). À Babylone, Mazée vient accueillir Alexandre « avec ses enfants déjà grands » (Quinte-Curce V, 1.17-18) ; l'un d'entre eux, Brochubélos, l'avait assisté antérieurement dans son gouvernement de Cilicie-Transeuphratène (V, 3.11). Mais le plus bel exemple, parce que le mieux connu, est à coup sûr celui d'Artabaze et sa famille, lointain descendant de Pharnakès (oncle de Darius), et petit-fils d'Artaxerxès II, par l'une des filles du roi. On sait comment, après sa révolte, Artabaze avait perdu sa satrapie de Phrygie Hellepontique, que ses ancêtres dirigeaient depuis Xerxès. Il avait dû s'expatrier en Macédoine avec toute sa famille : celle-ci comprenait non seulement sa femme et ses nombreux enfants, mais également deux chefs de mercenaires rhodiens, Memnon et Mentôr, dont il avait épousé la sœur (Diodore XVI, 52.4). Après ses hauts faits en Égypte (343), Mentôr avait obtenu d'Artaxerxès III la grâce d'Artabaze, qui put revenir accompagné de sa nombreuse progéniture (onze garçons et dix filles) : il ne récupéra pas sa satrapie (alors confiée à Arsitès), mais retrouva la faveur royale, qui est à son zénith à l'époque de Darius III (Quinte-Curce III, 13.3 ; Arrien III, 23.6). À leur retour, Mentôr s'occupa activement de la promotion de ses neveux, « leur donnant les postes les plus élevés dans l'armée » (Diodore XVI, 52.4). On retrouve toute la famille à l'époque de Darius III. Trop vieux, Artabaze ne participa pas aux combats ; il en fut tout autrement pour son beau-frère et ses enfants. Même s'il est grandi démesurément par Diodore (ci-dessous § 3), le rôle de Memnon fut très notable après le Granique, jusqu'à sa mort devant les murs de Mytilène dans l'été 333 ; avant de mourir, il confia ses pouvoirs à son neveu Pharnabaze, en attendant la décision de Darius (Arrien, II, 1.3 ; 2.1) – conduite littéralement népotique, qui évoque irrésistiblement un épisode narré par Hérodote (VIII, 130) ; sur l'ordre de Darius, qui le confirma dans ses fonctions, Pharnabaze remit des contingents de mercenaires à son cousin Thymondas (fils de Memnon), avant de mener de vigoureuses opérations dans la mer Égée jusqu'à sa capture à Chios dans l'été 332. Kôphen, un autre fils de Pharnabaze, était

à la tête des bagages royaux à Damas en 333 (Arrien II, 15.1) ; on le retrouve en 330 près de Darius, avec deux de ses frères, Ariobarzanès et Arsamès (Arrien III, 23.7) ; un autre, Ilioneus, a été fait prisonnier après la bataille d'Issos, en même temps que la femme de Memnon, la femme et le fils de Pharnabaze, trois filles de Mentôr, ainsi que la femme et le fils de Memnon – Quinte-Curce de commenter ainsi : « Il n'y eut peut-être pas de Maison d'un prince que le désastre épargnât » (III, 13.13-14 : *domus purpurati*). Selon Diodore, c'est à dessein que Memnon avait envoyé sa femme et son fils à Darius : « Il pensait tout à la fois qu'il avait bien pourvu à leur sécurité et que le Grand Roi, disposant là d'otages, n'en serait que plus enclin à lui confier le commandement suprême » (XVII, 23.4). La dernière partie du commentaire de Diodore est douteux : la notice fait plutôt allusion à une règle générale qui voulait que la femme et les enfants mineurs des détenteurs de hautes fonctions au centre de l'Empire restassent à la cour, y compris lorsque leur père était chargé de mission dans les provinces ou à l'armée, ou que la cour elle-même nomadisait, en temps de paix ou en temps de guerre.

La composition du haut personnel impérial de Darius III suggère quelques réflexions contrastées. D'une part, la continuité est évidente avec la situation à l'époque de Darius I^{er} et de Xerxès, telle qu'on peut la restituer à partir surtout des notices anthroponymiques offertes par Hérodote (cf. chapitre VII). La continuité est illustrée tout particulièrement par l'exemple des descendants de Pharnakès/Parnaka à Daskyleion, et par l'insistance mise par certains à se relier à l'époque de Darius I^{er} (« descendant des Sept » : Rhosakès, Orxinès). Elle est permise et entretenue par la coutume persistante de la dévolution des charges au sein des mêmes familles et/ou par l'association d'un ou des fils à la charge satrapique du père (ou d'un neveu aux responsabilités de son oncle). Dans le même temps, l'ethno-classe dominante perse s'est ouverte à des non-Perses (au sens ethnique du terme), comme l'illustrent la promotion de Bêlsunu en Babylonie (chapitre XIV, 8), les alliances matrimoniales entre la famille satrapique de Daskyleion et les Rhodiens Mentôr et Memnon (chapitre XVI, 2), ou encore l'anthroponymie (cf. Abulitès de Suse, et les noms de certains fils de Mazée : chapitre XVI, 10) : il s'agit là, à coup sûr, d'une tendance importante, sur la signification politique de laquelle nous aurons à revenir, en particulier à partir de l'exemple de Mazée. Inversement, en 334, la satrapie de Carie, longtemps tenue par la famille carienne des Hékatomnides, est dirigée pour la première fois par un satrape d'origine perse, Orontobatès (cf. Strabon XIV, 2.17).

III. LES ARMÉES ROYALES

• *La thèse grecque.* – On sait que, du point de vue grec – repris à satiété dans les ouvrages modernes, y compris certains parmi les plus récents –, l'une des manifestations les plus évidentes de la décadence perse est l'incapacité des Grands Rois à mettre en ligne une armée digne de ce nom face à des troupes grecques supérieures en armement et en courage. Dans ces conditions, les Grands Rois auraient été contraints de faire la guerre en s'appuyant d'abord et avant tout sur des corps de mercenaires grecs, seuls susceptibles de mettre en échec les armées grecques envoyées contre les territoires impériaux. C'est là une thèse complaisamment développée en particulier par Xénophon et par Platon, et par bien d'autres auteurs du IV^e siècle, d'où l'utilisation effrénée des précédents « glorieux » des Dix-Mille et de l'anabase d'Agésilas.

On a déjà abordé le problème dans les chapitres précédents, en analysant les compositions des armées de Darius II, d'Artaxerxès II et de Cyrus le Jeune (en 401). Il apparaît que la thèse n'est pas tenable, et que rien en particulier ne démontre un lien entre l'appel aux mercenaires et une désagrégation des bases de recrutement de soldats royaux en Babylonie ou ailleurs. Il importe néanmoins de reprendre globalement la discussion, car la thèse est à nouveau avancée couramment par les auteurs anciens et modernes parlant de l'armée de Darius III : on rappellera en particulier que, selon Arrien (I, 14.4), les satrapes perses, au Granique, disposaient d'un corps de 20 000 mercenaires étrangers (*xenoi misthophoroi*), en nombre égal au corps de cavaliers perses ; quant à Quinte-Curce (III, 8.1), il n'hésite pas à écrire qu'à la veille de la bataille d'Issos, les soldats grecs amenés par Thymondas (cf. Arrien II, 2.1) « étaient l'espoir principal et à peu près unique de Darius », et que le Grand Roi disposait alors de 30 000 mercenaires (III, 2.9). Est-ce à dire qu'au cours du IV^e siècle les capacités militaires de l'Empire s'étaient brutalement taries ?

De manière à répondre à la question, il convient, d'abord, d'analyser la genèse de cette thèse et d'en désigner le véritable créateur. Si Platon, Xénophon et Isocrate ont certainement beaucoup fait pour l'accréditer, le véritable responsable en est Diodore, dont on juge avec raison qu'il a essentiellement utilisé l'œuvre d'Éphore (cf. XVI, 75.5-6), auteur dont la partialité antiperse est bien attestée. Diodore présente en effet fréquemment les mercenaires grecs en situation, lors des expéditions d'Égypte en particulier, en utilisant une forme de récit qui tend, apparemment du moins, à en objectiver chacun des éléments. Ces passages de Diodore sont très généralement paraphrasés par les historiens d'aujourd'hui. De manière à démonter le système diodoreen, on partira du long compte rendu qu'il a transmis de l'expédition d'Artaxerxès III contre l'Égypte (XVI, 46. 4-9, 47-50 ; cf. 40. 3-6, 41-45) ; on l'étudiera en liaison avec les récits, transmis par le même auteur, d'autres expéditions perses contre l'Égypte : celles des années 460 (XI, 77. 1-4) et des années 370 (XV, 41-44). On y joindra des fragments relatifs aux opérations menées avec et contre Artabaze dans les années 350, car il apparaît qu'ils dérivent eux aussi d'Éphore. Il est aisé de montrer que, dans tous les cas, la thèse d'Éphore est illustrée par les mêmes arguments et les mêmes stéréotypes :

1) Le pharaon et le Grand Roi renforcent leurs armées à l'aide de Grecs : 10 000 dans l'armée d'Artaxerxès III (XVI, 44.4), dont 4 000 mercenaires envoyés, à sa demande, par des cités grecques d'Europe (1 000 Thébains sous le commandement de Lakratès, 3 000 Argiens sous le commandement de Nikostratos), auxquels se sont ajoutés les 4 000 hommes de Mentôr, l'ancien commandant de mercenaires de Nektanébô II (§ 42.2 ; § 45.1) qui, de son côté, a rassemblé 20 000 mercenaires grecs (§ 47.6) ; de même Nektanébô I^{er} en 373, qui a « fait rassembler une armée considérable composée de mercenaires » : 20 000 selon Diodore (XV, 29.1), 12 000 selon Nepos (*Iphicr.* 2.4), ou encore de Tachôs en 360 (XV, 92.2-3) ; il en fut de même des Sidoniens, qui lèvent une foule (*plēthos*) de mercenaires (XVI, 41.4), ou encore de l'armée envoyée par le Grand Roi contre Chypre (§ 42.7-9) ; de même dans l'armée d'Inaros dans les années 460 : le rebelle égyptien compte sur l'aide militaire (*symmakhia* ; XI, 74.6) envoyée par Athènes (cf. Thucydide I, 104, 109) : ses mercenaires sont particulièrement mis en scène par Ctésias, dans le cadre de la saga de Mégabyze (§ § 32-37) ;

2) Les Grecs apparaissent toujours aux avant-postes. À suivre Diodore, en 343, seule l'armée grecque (*hellēnikē dynamis*) est engagée en première ligne, « le reste de l'armée » restant en réserve sous le commandement d'Artaxerxès III. L'armée grecque est

elle-même divisée en trois régiments, chacun d'entre eux étant commandé par un Grec et par un Perse : Lakratès et Rhosakès, Nikostratos et Aristazanès, Mentôr et Bagôas. Étant donné le rôle éminent attribué aux chefs grecs, on a l'impression que les chefs perses leur sont subordonnés (XVI, 47.1-4). C'est ce que laisse également entendre Diodore, en précisant que, si Artaxerxès était si soucieux d'acquérir des mercenaires et leurs chefs, c'est qu'il se souvenait cruellement de son échec précédent (§ 44.1-2). Curieux jugement, qui laisserait entendre que, lors de son expédition antérieure, le Grand Roi ne disposait pas de forces mercenaires, alors que le même Diodore n'a cessé d'exalter leur rôle lors de toutes les campagnes d'Égypte (cf. XV, 41*sqq.*). Certes, Diodore note également la présence de « forces barbares » dans l'armée du Grand Roi (XVI, 47.2, 4 ; § 50.3 ; XI, 74-75), mais il met en exergue, de chaque côté, la valeur et le courage particuliers des chefs grecs et, de chaque côté également, il met en scène l'opposition entre les Grecs et leurs employeurs (égyptiens et perses). Au reste, le parallélisme voulu entre les deux armées devient encore plus frappant lorsqu'on considère l'ordre de bataille qu'il transmet : Nektanébô II et Artaxerxès se sont mis l'un et l'autre en réserve, à l'arrière des premières lignes (XVI 47.5-6), comme si les mercenaires grecs constituaient l'essentiel de leurs forces respectives.

On retrouve un schéma proche dans les récits relatifs à la participation de Charès auprès d'Artabaze révolté. Si Diodore précise que Charès a combattu aux côtés (*symmakhôn*) du satrape (XVI, 22.1 ; 34.1), il est clair qu'il lui attribue la gloire des victoires ; de même du Thébain Pamménès quelque temps plus tard : « Il défait les satrapes en deux grandes batailles et acquit de la gloire pour lui-même et les Thébains » (§ 34.2). L'inspirateur (Éphore ?) d'une scholie à Démosthène 4.19 passe même sous silence la présence d'Artabaze auprès de Charès : c'est celui-ci qui, seul, à la tête de 10 000 mercenaires, remporte une victoire éclatante sur Tithraustès qui commande à une force considérable de 20 000 Perses, dont la plupart sont des cavaliers (cf. également *FGrH* 105.5). On soulignera au passage que ce type de présentation n'est pas appliqué exclusivement aux Perses : il est également adopté par Diodore non seulement pour l'armée des pharaons, mais aussi pour l'armée phénicienne révoltée contre les Perses. Dans une phrase stéréotypée, il fait part des foules de mercenaires qu'ont levées les autorités de Sidon (XVI, 41.4) ; mais, en réalité, seuls les 4 000 mercenaires de Mentôr sont précisément désignés (§ 42.2), et ce sont surtout les milices civiques (*stratiôtai politikoi*) qui semblent bien tenir le rôle principal dans tous les combats (§ 44.5-6 ; cf. § 45.4-5).

3) Tels que Diodore les rapporte, les affrontements de la campagne de 343-342 semblent donc être même réduits à des combats livrés par les mercenaires grecs des deux camps. S'il a mentionné la présence des Libyens et des Égyptiens dans l'armée de Nektanébô II (XVI, 47. 6), il ne les met guère en scène par la suite : ce sont les Grecs qui défendent Péluse avec courage (§ 49.2), même si l'on apprend incidemment que les garnisons sont composées de Grecs et d'Égyptiens (§ 49.7) : si Diodore en parle, c'est surtout pour illustrer l'opposition violente entre Grecs et Égyptiens (§ 49.8 ; § 50.2). De même du côté perse : face au Spartiate Philophron qui commande la garnison de Péluse, ce sont les Thébains qui se lancent avec hardiesse, « soucieux de démontrer qu'ils étaient les meilleurs des Grecs prenant part à l'expédition » (46.8-9) ; c'est l'Argien Nikostratos qui passe le Nil le premier et qui décide du succès des opérations, et c'est un autre Grec, Kleinias de Kos, qui s'oppose à lui dans le camp égyptien (§ 48.3-5) ; de même, c'est Lakratès le Thébain qui poursuit activement le siège de Péluse (§ 49.1-3), et c'est Mentôr le Rhodien qui s'empare de Bubastis et des autres cités voisines (§ 49.7-8). De même encore en 371 :

c'est Iphicrate qui se précipite à la tête de ses hommes dans une fortification de la bouche mendésienne (XV, 42.5).

4) Cette présentation est articulée sur un postulat de base : la supériorité des Grecs, tant des soldats que des chefs, si bien que les victoires leur sont entièrement dues, et les défaites uniquement imputables à leurs employeurs. Si Hakôris fait venir Chabrias, « c'est qu'il ne disposait pas de bon général » (XV, 29.2) ; de même, c'est certainement sur les instances pressantes de Pharnabaze que les Athéniens lui envoient Iphicrate (XV, 29.2) – cet Iphicrate à la valeur duquel Diodore consacre un chapitre spécial (XV, 44) ; de la même manière, c'est Artaxerxès III lui-même qui demande aux Argiens de donner le commandement à Nikostratos, célèbre pour sa bravoure et sa valeur (XVI, 44. 2-3) ; de même Chabrias et Agésilas auprès de Tachôs (XV, 92.2-3), etc. Si, en 343, Nektanébô II est vaincu, c'est en raison de son incompétence militaire alliée à une trop grande confiance tirée des victoires précédentes : en réalité, juge Diodore, sa victoire antérieure (en 351) était due au fait qu'il avait donné le commandement des troupes à des chefs de mercenaires grecs, l'Athénien Diophantos et le Spartiate Lamios (XVI, 48.1-2). On retrouve là l'explication que donnait le même Diodore de l'échec de Tachôs en 361-359, qui n'avait pas tenu compte des « sages conseils » donnés par Agésilas (XV, 92.3) ; de même pour Pharnabaze, qui avait négligé les judicieuses propositions d'Iphicrate (XV, 48). Les chefs grecs sont en effet hardis et rapides (XV, 48.1-2, 5-6 ; 49.2), par opposition aux stratèges perses qui, « lâches et inexpérimentés » (XVI, 40.4), sont au contraire caractérisés au surplus par leur attentisme et par leur pusillanimité (XV, 43.1-2), et qui sont incapables de marcher rapidement contre les ennemis, car ils perdent un temps considérable à préparer leurs armées et à solliciter sans cesse l'avis du Grand Roi (XV, 41.2-5 ; XVI, 46.7 ; cf. XVII, 18.2). D'où les fréquents accrochages entre chefs perses et chefs grecs, les premiers supposés envieux des seconds (XV, 48.2.6) : c'est sur cette base que sont mises en scène les disputes entre les uns et les autres en 343 (XVI, 50.1-4), ou encore en 334 (Arrien I, 12.10 ; cf. Diodore XVII, 18.4). Quant à la bravoure hors du commun des soldats grecs, elle est illustrée d'abord par opposition à la lâcheté des soldats égyptiens, ceux-ci ne songeant, après les premiers accrochages, qu'à traiter avec les Perses (XI, 77.3 ; XVI, 49.7-8).

5) La supériorité des Grecs est admise par les Perses eux-mêmes. Telle était déjà la signification de la description, transmise par Xénophon, de la revue organisée en Cilicie par Cyrus le Jeune : ce sont les Grecs de son armée, et eux seuls, qui font naître un sentiment de panique chez les Barbares (*Anab.* I, 2.17-18). De même lors des campagnes d'Égypte : c'est parce qu'il admire la valeur des Grecs que Mégabyze accepte de passer un accord avec eux, car il craint un affrontement direct (Diodore XI, 77.4) : les Grecs sauvent leur vie « grâce à leur propre courage » (*idia aretê*; § 77.5). Quelques anecdotes de Polyen – qui dépend peut-être lui-même d'Éphore – véhiculent elles aussi ce stéréotype : face aux Perses, un chef spartiate en Égypte, Gastron, arme les Grecs à l'égyptienne et des Égyptiens à la grecque ; il dispose ceux-ci en première ligne : « Les Perses les prenant véritablement pour ce qu'ils paraissaient, se mirent en désordre et s'enfuirent » (II, 16) ; de même Orontès face à Autophradatès : soucieux d'impressionner son ennemi et de faire croire à l'arrivée d'un renfort de mercenaires grecs, « il arma à la grecque les plus vigoureux des barbares » et ils les mêla aux Grecs : « Voyant les armes grecques, Autophradatès se persuada que c'était le renfort dont il avait entendu parler : n'osant hasarder le combat, il leva le camp et s'enfuit » (VII, 14.4). La première anecdote est d'autant plus frappante qu'elle n'est fondée sur aucune rationalité militaire, même factice (contrairement à celle

qui met en scène Orontès) : on a plutôt l'impression que l'auteur utilise la parabole à des fins purement idéologiques.

6) La valeur des Grecs est d'autant plus notable que, d'une manière générale, leur participation est numériquement minoritaire : en 343, 10 000 Grecs dans l'immense armée royale (XVI, 40.6 : chiffres stéréotypés, cf. XI, 74.1) ; du côté égyptien, toujours en 343, on trouve 20 000 Grecs à côté de 20 000 Libyens et 60 000 *makhimoi* égyptiens (XVI, 47.6).

• *Mercenariat et « décadence » : réalités achéménides et filtre athénien.* – La cohérence et donc l'apparente crédibilité de la thèse que l'on vient de rappeler schématiquement paraissent d'autant plus notables qu'elle est développée au IV^e siècle par tous les auteurs grecs. Mais – le paradoxe n'est qu'apparent – c'est cette unanimité même qui fait peser des doutes sérieux sur chacun de ses éléments constitutifs et, partant, sur sa globalité. Il paraît clair en effet qu'elle est articulée sur une opposition radicale et antithétique entre Grecs et Barbares, fort communément alléguée par les adeptes du panhellénisme (Isocrate, Éphore) et par les partisans de la thèse de la « décadence perse » (Isocrate, Éphore, Platon, Xénophon dans le dernier chapitre de la *Cyropédie*). La décadence est elle-même « analysée » à l'aide de stéréotypes commodes et efficaces : la richesse et le luxe (*tryphê*) conduisent inexorablement les peuples à se féminiser et à abandonner leurs vertus guerrières traditionnelles. Il est non moins clair que cette thèse s'inscrit dans la longue durée des rapports gréco-perses ; rappelons simplement qu'elle est déjà bien présente dans le discours qu'Hérodote fait tenir à Aristagoras de Milet devant Cléomène de Sparte : non seulement les Barbares sont immensément riches, « mais ils sont sans force militaire (*Oute [...] alkimoi*)... Ils sont faciles à vaincre... tandis que les Grecs [sont] parvenus, par la guerre, au plus haut point de la valeur » (V, 49). Il est évident enfin que cette certitude est née au cœur des mêlées des Thermopyles, de Salamine, de Platées et de Mycale – dont on sait que le souvenir a été à la fois pieusement recueilli et savamment transformé par tous les auteurs athéniens du IV^e siècle. Il suffit d'ailleurs, à ce propos, de rappeler l'explication présentée par Diodore-Éphore de la conduite des Grecs en Égypte : lors de leur participation aux combats près d'Inaros, ils veulent être dignes de l'exemple de leurs aînés aux Thermopyles (XI, 77.3-4) ; le précédent des Guerres Médiques est allégué également par Charès : après « sa » victoire sur Tithraustès, il n'hésite pas à la présenter aux Athéniens comme « la sœur de la bataille de Marathon » (Scholie Dém. 4.14 ; cf. Plutarque *Aratos* 16.3) !

La faiblesse intellectuelle et la prégnance des présupposés idéologiques d'une telle présentation ne sont plus à démontrer : tout aussi bien, d'autres auteurs avaient-ils développé des thèses absolument différentes sur les composantes politiques de la *tryphê* (signe de puissance), ou/et souligné la valeur et le courage des combattants perses, tant face aux Grecs de 490-479 que face aux Macédoniens d'Alexandre. Mais, pour mieux comprendre la logique et l'efficacité de tels stéréotypes – afin de mieux s'en dégager –, il faut les insérer dans une perspective plus précise encore. Replacés dans le contexte des années 350-340, ces discours sur le mercenariat sont en effet également le reflet d'un débat interne à la cité. Parmi d'autres *corpus* possibles, il suffit de se reporter aux harangues de Démosthène, prononcées dans le cours des guerres et des affrontements contre Philippe II. Tout comme celle du Grand Roi (cf. *Symm.* 3-9 ; 29-32), la puissance du roi macédonien est tantôt soulignée, tantôt dévaluée, non en fonction d'une évolution constatée, mais simplement en fonction des nécessités argumentaires propres à l'orateur. Sentant faiblir la résolution de l'assemblée, celui-ci tente de la rassurer en mettant en exergue la « décadence »

du royaume macédonien, décrite à l'aide des mêmes stéréotypes que ceux utilisés pour dénoncer les tares du système achéménide : Philippe se conduit comme un barbare, s'entourant de bouffons, « de flatteurs et de pillards, des gens capables de se livrer, quand ils sont ivres, à des danses que je n'ose nommer devant vous » (*Olynt.* II, 19) ! À cet affaiblissement moral correspond « tout naturellement » la décadence de l'armée macédonienne : faisant appel à un témoignage aussi anonyme que fictif, et contre toute vraisemblance, Démosthène n'hésite pas à disqualifier les soldats du roi, fantassins macédoniens (*pezhetairoi*) et mercenaires (*xenoi*) confondus : « Ils passent, il est vrai, pour des soldats merveilleux... Mais j'ai entendu dire... qu'ils ne valent pas mieux que les premiers venus » (§ 17).

Il n'est pas difficile de constater que, dans sa logique proprement civique, le mercenariat est vivement combattu par Démosthène : avides d'argent et de butin, les mercenaires et leurs chefs prennent souvent des initiatives contraires aux intérêts de la cité (e.g. *Olynt.* II, 28 ; Isocrate, *Paix*, 44). Dans la *Première Philippique*, prononcée en 351, il presse en effet ses concitoyens de recréer des armées civiques, et il dénonce les chefs de mercenaires qui n'hésitent pas à se vendre au plus offrant « et s'en vont... vers Artabaze ou partout ailleurs » (§ 24), ce que rend le Scholiaste (4.24) sous une phrase très tendancieuse : « Ne voulant pas combattre eux-mêmes à cause du danger, les Athéniens entretenaient des étrangers stipendiés (*xenoi misthomenoi*). » On retrouve une appréciation identique chez Diodore (X, 34.8-13), où elle est insérée dans un développement général opposant les cités grecques aux tyrans et aux rois ; l'auteur, qui transmet là aussi un jugement d'Éphore, presse les Grecs de ne pas se laisser aller à leur habitude déplorable d'enrôler des troupes mercenaires (*xenikai dynamis*) au lieu d'armées civiques (*politikai dynamis*) ; brochant inlassablement sur un stéréotype de la vision grecque (athénienne) des guerres Médiques, Diodore souligne en effet la supériorité de la valeur/courage (*aretē* = Grecs) sur le nombre (*plēthos* = barbares). À l'évidence et en des termes pratiquement superposables, Démosthène et Diodore considèrent l'appel aux mercenaires comme l'un des symptômes de la décadence de l'esprit civique. À l'image de Xénophon traitant des Perses dans le dernier chapitre de la *Cyropédie* ou des Spartiates dans le dernier chapitre de la *Constitution des Lacédémoniens* (Spartiates de « l'ancien temps » et Perses « d'aujourd'hui » étant eux mêmes opposés synoptiquement dans l'*Agésilas* IX), Démosthène aime alors à opposer la vertu des anciens à la décadence morale qu'il dénonce dans l'Athènes de son temps ; en ce temps-là, « le roi macédonien obéissait comme il convient qu'un barbare obéisse à des Grecs » (*Olynt.* III, 24) ; « en ce temps-là », au lieu de faire appel à des mercenaires, le peuple « osait faire campagne pour lui-même » (III, 30). Global, le discours prend valeur universelle : il est plaqué sur tout État soupçonné d'être incapable de mobiliser les siens contre un ennemi. C'est ainsi que les pharaons comptent moins sur leurs troupes que sur les défenses naturelles du pays (Diodore XV, 47.1-3 ; XVI, 46.7-8, 47.6-7, 48.7) ; on retrouve là un motif bien connu dans la littérature grecque, condamnant les cités qui mettent tous leurs espoirs dans les fortifications, au lieu de compter d'abord sur le courage des citoyens. La même dénonciation est portée contre les Perses par Alexandre (cf. Arrien VII, 8.7).

Certes – on l'a déjà répété à plusieurs reprises ici – le décryptage idéologique des sources grecques ne peut tenir lieu de démonstration : la réalité achéménide n'est pas le reflet inverse des représentations grecques. Mais force est de constater que les références multiples aux mercenaires grecs du Grand Roi n'ont pas en elles-mêmes valeur démonstrative, elles ont pour fonction première de dénoncer la décadence de l'esprit civique, mise

en parallèle avec la faiblesse postulée des armées des satrapes et des Grands Rois, l'une et l'autre étant présentées dans une commode opposition entre un « autrefois » (vertu) et un « aujourd'hui » (décadence) reconstitués de toutes pièces, qu'il s'agisse d'Athènes, de Sparte ou de la Perse. Dans la logique de tels discours, la référence perse (ou égyptienne) joue donc d'abord un rôle de faire-valoir, qui ne nécessite pas de démonstration argumentée sur des faits contrôlés et contrôlables. Mais alors, si personne ne songe à évaluer l'efficacité et l'organisation de l'armée de Philippe à travers le seul prisme déformant des harangues de Démosthène, pour quelles raisons l'historien devrait-il se montrer plus crédule dès lors que c'est l'Empire perse qui est mis en scène par les orateurs et polémistes athéniens ? Gageons que ceux-ci seraient bien étonnés, s'ils pouvaient apprendre que l'on accorde encore parfois aujourd'hui une valeur démonstrative à une « analyse », qui donne de l'empire d'Artaxerxès III ou de Darius III l'image d'une cité qui, incapable de se défendre par ses propres forces, remet son salut dans les bras de mercenaires étrangers sans scrupules !

• *L'organisation du commandement.* – On reste également très sceptique sur la présentation que Diodore donne de l'organisation du commandement lorsque des chefs de mercenaires grecs prennent part aux combats. On a vu que, selon lui, le commandement des trois régiments constitués par Artaxerxès III en 343 est confié à trois couples gréco-perses, Diodore laissant même entendre que ce sont les Grecs qui dirigent les manœuvres. Le vocabulaire utilisé ne lève pas les ambiguïtés : en principe, le Grec est *stratēgos*, le Perse *hēgemôn* (XVI, 47.1), ce qui implique que l'autorité appartient au second ; mais Aristazanès est désigné comme « partageant le commandement (*synarkhôn*) » avec Nikostratos (47.3), et Bagôas « combat aux côtés (*synstrateuto*) de Mentôr » (§ 47.4). Néanmoins, l'activité des uns et des autres dissipe les doutes que laissent planer la présentation et le vocabulaire de Diodore : après que Lakratès eut passé un accord avec les mercenaires de Péluse, « Artaxerxès envoya Bagôas avec des soldats barbares pour prendre possession (*paralambanein*) de Péluse » (§ 49.4 ; cf. 6 : *paradidômi*) ; le terme utilisé est clair : c'est à un Perse qu'il revient de prendre officiellement possession de la ville au nom du roi ; de même à Bubastis : les Grecs de la garnison envoient des émissaires à Bagôas ; c'est lui qui entre le premier dans la ville, à la tête de soldats barbares (§ 50.1, 4).

Par ailleurs, Diodore met en scène des conflits nés de la cohabitation des Perses et des Grecs, tels ceux entre Lakratès et Bagôas (49. 1-6) ou entre Mentôr et Bagôas (50.1-6). On retrouve la présentation lors de la campagne de 373 : « L'audace et la valeur d'Iphicrate excitèrent les soupçons de Pharnabaze, qui se demandait s'il n'allait pas s'emparer de l'Égypte pour son propre compte... [Les officiers perses de l'entourage de Pharnabaze], qui le jalouaient, répandaient des calomnies injustes sur lui » (Diodore XV, 42.2). La participation des chefs de mercenaires aux délibérations de l'état-major est également attestée auprès de Cyrus le Jeune : mais, dans tous les cas, la décision appartient au chef suprême, qui est toujours un Perse. Les choses sont donc claires : sous la haute autorité du roi, ce sont les Perses qui détiennent le commandement. Qui pourrait d'ailleurs en douter, quand Diodore insiste sur la faveur dont jouissent auprès du roi les trois généraux perses de 343, tous distingués « par leur courage et leur loyauté » (§ 47.1) ? Rhosakès se flattait de descendre d'un des Sept (§ 47.2) ; « Aristazanès était introducteur (*eisaggeleus*) du roi et le plus fidèle de ses Amis (*pistotatos tôn philôn*) après Bagôas » (§ 47.3) ; quant à ce dernier, c'était « celui en qui le roi avait le plus confiance » (§ 47.4).

Si les Grecs apparaissent si souvent, c'est, d'une part, en raison de l'orientation très partielle de l'œuvre d'Éphore : on a vu également que l'auteur anonyme attribuée à Charès et à Pamménès la direction des opérations militaires contre Tithraustès ; c'est au détour d'une mention accidentelle que l'on apprend qu'à l'issue d'un raid mené par Pamménès, Artabaze confia le commandement des troupes à deux de ses frères, Oxythras et Dibiktos (Polyen VII.33.2). C'est peut-être aussi que les chefs perses préfèrent sacrifier les troupes mercenaires avant d'engager leurs troupes « barbares ». C'est enfin que, comme dans l'armée de Cyrus le Jeune, les chefs grecs conservent la direction de l'unité qu'ils ont levée eux-mêmes (cf. XVI, 48.3 : *Nikostratos tón Argeiôn stratēgos*) ; mais ce commandement limité est intégré dans une chaîne dirigée par les Perses : la direction générale des opérations et les décisions stratégiques relevaient du Grand Roi lui-même (§ 49.6-7).

• *Memnon, les satrapes perses et Darius III.* – Il est tout à fait frappant de constater que le même Diodore – cette fois au livre XVII – reprend le même type d'explication pour rendre compte de la position exceptionnelle du Rhodien Memnon au début du règne de Darius III. Face à la première offensive macédonienne en 336-335, seul Memnon semble mener la contre-attaque : c'est lui qui met Parménion en fuite devant Pitane (§ 7.8). Bien que Darius « ait sélectionné les meilleurs chefs » (*aristoi hēgemones* ; non nommés), c'est à Memnon qu'il confie 5 000 mercenaires, « avec ordre de marcher contre la ville de Cyzique » (§ 7.2-3). La raison de ce choix ? « Memnon n'avait pas d'égal, tant par sa bravoure (*andreia*) que par ses compétences stratégiques. » Sa situation particulière est également mise en scène lors du conseil de guerre de Zélée décrit tant par Diodore que par Arrien : il est clair que le premier prend fermement parti en faveur de la stratégie de la terre brûlée, prônée, contre les Perses, par celui que Diodore présente à nouveau comme « fameux par ses talents de stratège », face à des généraux perses une nouvelle fois disqualifiés par leur lenteur à prendre des décisions et à se mettre en campagne (§ 18.2-3). C'est Memnon qui, encore, semble diriger la retraite des Perses vers Milet (§ 22.1), puis sur Halicarnasse : c'est lui qui repousse les premiers assauts (§ 24.5), qui fait une sortie et qui inflige de lourdes pertes aux Macédoniens (§ 25.5). Il convoque en conseil les officiers (*hēgemones*), qui l'entourent (*hoi peri ton Memnona* : § 25.3), qualifiés ailleurs (§ 27.5) de « stratèges et satrapes » (*hoi peri ton Memnona*) : ces officiers sont manifestement d'abord les commandants de mercenaires, parmi lesquels les Athéniens Éphialtès et Thrasybule (§ 25.6 ; § 26.2-3). Darius sut reconnaître sa valeur exceptionnelle, et envoya une lettre « aux habitants du littoral, ordonnant à tout le monde d'obéir à Memnon ; celui-ci fut investi du commandement suprême » (*tón olón hēgemonia* ; § 23.6). À cette fin, Darius lui confie de grandes sommes d'argent (§ 29.1). On comprend donc aisément la chute de l'histoire : « La mort de Memnon brisa également l'Empire de Darius » (§ 29.4) et elle redonna confiance à Alexandre (§ 31.4). C'est alors que Diodore met en scène un conseil de guerre réuni par Darius : face à l'Athénien Charidēmos, qui proposait d'envoyer une armée sur la côte, commandée par « un général éprouvé » (lui-même ! § 30.3), Darius entra dans une violente colère et, s'il se résolut à prendre lui-même la tête de ses troupes, « c'est qu'il cherchait un général capable de succéder à Memnon dans son commandement. Incapable d'en trouver un, il fut contraint de descendre en personne vers la côte et de livrer bataille pour le salut de son empire » (§ 30.7 : *eis ton hyper tēs basileias kindynon*) – explication absolument identique à celle que le même Diodore (XVI, 40.5-6) fournit de la conduite d'Artaxerxès III face aux révoltes égyptiennes : contraint par la couardise et l'incompétence de

ses stratèges, Artaxerxès dut passer outre sa propre faiblesse et son amour du repos, « et décida de conduire lui-même les opérations pour défendre son royaume » (*tous hyper tēs basileias agōnas*).

L'ensemble de la présentation donne d'abord de Darius l'image d'un homme irrésolu, qui met toute sa confiance dans le Rhodien et dans ses mercenaires. Une seule remarque suffit pour ruiner la présentation de la source de Diodore : si Darius se met en route dans l'été 333 vers la Cilicie, c'est évidemment qu'il a depuis de nombreux mois déjà commencé de préparer son armée à Babylone, sans attendre que la mort de Memnon l'y ait contraint. Il est non moins clair que Diodore focalise son récit sur Memnon, et ne cite jamais nommément les généraux perses qui ont quitté le champ de bataille du Granique. Pour ne prendre ici que l'exemple des affaires d'Halicarnasse, Diodore « oublie » fort opportunément (pour la cohérence de son discours) la présence active d'Orontobatès, satrape de Carie (cf. Arrien I, 23.1). Il est non moins évident que les arguments échangés dans le conseil de guerre de Zélée rappellent étrangement les disputes entre chefs grecs et chefs perses reconstituées par le même Diodore en Égypte : en 334, la responsabilité des chefs perses est dénoncée, au même titre que celles de Tachôs ou celles de Pharnabaze, qui avaient refusé d'adopter le dispositif stratégique (« sages conseils ») proposé respectivement par Chabrias (XV, 92.3) et par Iphicrate (XV, 43). Il est clair également que la position exceptionnelle de Memnon est pensée en parallèle avec celle que confère Diodore à son frère Mentôr après la campagne d'Égypte (XVI, 50.7 ; 52.1-2) – ce qui n'est guère convaincant. Quant à la confiance absolue manifestée par le Grand Roi à Memnon, elle rappelle singulièrement ce que le même Diodore écrivait du soutien espéré par Artaxerxès III de l'arrivée de l'Argien Nikostratos au début de la campagne d'Égypte (XVI, 44.2-3). Certes, Diodore n'est pas l'unique auteur à donner une telle importance aux activités de Memnon ; mais l'appui d'Arrien ou de Quinte-Curce ne confère pas, de lui-même, une validité à la thèse qu'ils sont les seuls à développer avec une telle constance. On reprendra ultérieurement l'analyse du rôle que joua Memnon au début de l'offensive d'Alexandre. Observons simplement ici que les nombreuses répétitions de motifs que l'on peut noter entre les livres XVI et XVII de Diodore incitent à se montrer circonspect sur la prééminence que l'auteur attribue au Rhodien et aux mercenaires grecs, tout autant que sur le jugement porté contre l'incompétence des généraux perses et contre la pusillanimité du Grand Roi.

• *Le Grand Roi et les mercenaires des satrapes.* – Par ailleurs, les histoires courant sur les mercenaires d'Artabaze ou d'Orontès ont nourri une analyse d'ordre plus proprement politique, d'une efficacité d'autant plus redoutable qu'elle est attribuée au Grand Roi lui-même. En présentant les débuts de la révolte d'Artabaze contre Artaxerxès III au milieu des années 350 (cf. ci-dessus chapitre xv, 9), le scholiaste anonyme (Schol. Dém. 4.19) transmet les informations suivantes :

Le roi des Perses envoya aux satrapes du littoral l'ordre de débander leurs armées mercenaires (*ta mistophorika strateumata*), au motif des énormes dépenses qu'elles requéraient ; en conséquence, les satrapes renvoyèrent les soldats (*stratiôtai*). Au nombre d'environ 10 000, ces soldats se présentèrent à Charès, stratège athénien, qui avait alors la direction d'une armée mercenaire (*xenikē dynamis*), et ils se mirent sous son commandement. Alors en révolte (*apostas*), le Perses Artabaze combattait contre le roi ; il manda à Charès de mener son armée sur le territoire du roi.

À première vue, l'ordre royal semble illustrer la thèse de l'affaiblissement du pouvoir central, face à des satrapes qui peuvent se constituer des armées à l'aide des mercenaires. À son tour, cette interprétation est parfois englobée dans le cadre plus ample d'une évolution vers la création d'armées satrapiques personnelles, telles qu'on peut les observer à l'époque hellénistique. L'interprétation se nourrit également d'un rapprochement avec un ordre d'Alexandre tel qu'il est transmis par Diodore (XVII, 106.3) : « Le roi écrivit à tous les stratèges et satrapes d'Asie d'avoir à licencier sur le champ tous leurs mercenaires, dès qu'ils auraient pris connaissance de sa lettre. » On pourrait ajouter qu'à une époque antérieure plusieurs satrapes sont entrés en révolte avec l'aide de mercenaires (e.g. Ctésias § 37, § 52).

Cependant, l'hypothèse est fragile. Le rapprochement avec l'ordre d'Alexandre est évidemment tentant, mais il est purement formel. Diodore inscrit en effet très clairement sa mention dans le cadre très troublé du retour d'Alexandre de l'Inde ; à cette date, on sait que le roi dut prendre des mesures draconiennes soit contre des usurpateurs (en Perse et en Médie), soit contre des satrapes qui avaient profité de son absence pour piller et rançonner les populations. C'est alors que Diodore fait part des craintes des stratèges : « Certains d'entre eux, disposant de mercenaires, entrèrent en rébellion ouverte contre le roi » (XVII, 106.2). Alexandre cherche donc à ôter leurs mercenaires à des satrapes et stratèges déjà entrés en révolte. Rien de tout cela dans le texte du Scholiaste : tout au contraire, d'une part, Artabaze enrôle des mercenaires après sa révolte et, d'autre part, les satrapes (dont on se demande d'ailleurs qui ils sont exactement) ne font aucune difficulté pour appliquer l'ordre royal. L'impression prévaut plutôt, dans cette présentation, que personne n'a mis en cause l'autorité royale et que celle-ci, à cette date, n'était pas réellement menacée.

Ces observations conduisent à prendre l'information avec beaucoup de scepticisme. On est tenté de penser que l'auteur a attribué à Artaxerxès III une attitude souvent prêtée aux Perses par les Grecs, qui aimaient à dénoncer l'avarice du Grand Roi (cf. Plutarque *Alex.* 69.2) et sa mauvaise volonté à payer les soldats grecs entrés à son service (*Hell.* *Oxyr.* 19.2). Et même si l'on accepte l'information, force est d'observer que le texte du Scholiaste est en contradiction avec la présentation donnée par Diodore (XVI, 22.1-2), ce qui n'a pas manqué d'embarrasser les commentateurs. Qui plus est, le Scholiaste a très librement commenté un passage de la *Première Philippique*, où Démosthène dénonçait les chefs des mercenaires, qui n'hésitent pas à abandonner la mission qui leur a été confiée, pour faire voile « vers Artabaze ou partout ailleurs » (§ 24). Tout en suivant la logique de l'argumentation de Démosthène, le Scholiaste a ajouté des détails qui lui sont propres : à partir d'un discours fondé sur une logique civique (ci-dessus), l'inspirateur de la glose (Éphore ?) a établi un lien avec un « fait » qui paraît dénoncer les mêmes maux chez les Perses ou/et, peut-être, illustrer la politique que Démosthène propose de suivre à l'encontre des mercenaires, à savoir les licencier. Tout compte fait, le texte de la scholie ne peut certainement pas contribuer à fonder l'interprétation historique que l'on en a tirée.

• *Mercenaires et « mercenaires » : les Grecs et les autres.* – Certes, la présence de troupes mercenaires au sein des armées royales et satrapiques au IV^e siècle est hors de doute. Encore convient-il de s'interroger sur le rôle central que leur attribuent les auteurs grecs, en même temps que sur les évolutions internes de l'Empire qui, éventuellement, ont pu nourrir la thèse de la décadence militaire achéménide. La discussion sur ce point requiert de répondre à une question préalable : qu'est-ce qu'un mercenaire dans les armées

achéménides, et tous les mercenaires sont-ils d'origine grecque ? Ce sont là des questions que l'on ne pose généralement même pas, tant il est évident que le problème a (presque) toujours été abordé à travers sa composante grecque (la signification du mercenariat au regard de l'évolution socio-politique interne des cités grecques). Or, ni le vocabulaire utilisé ni la vraisemblance historique ne fondent sérieusement une telle interprétation, affichée pourtant avec une belle constance et une imperturbable assurance. Afin de rendre la démonstration plus convaincante, on sélectionnera ici des exemples situés exclusivement sur le front méditerranéen de l'Empire, car on veut croire que personne ne songera à soutenir que les garnisons de Babylone, de Suse, de Persépolis, d'Ecbatane ou de Bactres étaient composées majoritairement de Grecs !

Sans prétendre avoir fait un recensement complet, relevons quelques exemples notables tirés des historiens anciens d'Alexandre. Parlant des mercenaires (20 000 selon lui) qui sont l'une des composantes de l'armée des satrapes en 334, Arrien utilise le terme générique *xenoi pezoï misthophoroi* (I, 14.4 ; I, 15.2) ; les Macédoniens retrouvent face à eux des *misthophoroi* à Éphèse (I, 17.9), des *xenoi hoi misthophoroi* à Milet (I, 18.4), des *xenoi* à Halicarnasse (I, 20.1 ; 23.5), des *xenoi misthophoroi* à Hyparna (I, 24.4), etc. Mais tous ces *xenoi* et/ou *misthophoroi* sont-ils bien des Grecs ? La présence de mercenaires grecs est certes souvent exprimée, mais ils ne constituent manifestement qu'une partie desdits *misthophoroi* (I, 19.1 ; I, 29.5 ; III, 6.2). Plusieurs expressions sont, quant à elles, dénuées d'ambiguïté : à Sylleion, Arrien distingue clairement les *xenoi misthophoroi* des [*xenoi*] *epikhourai* (I, 26.5), ceux-ci désignant manifestement des soldats levés sur place ; à Kelainai, on trouve 1 000 Cariens et 100 *misthophoroi hellènes* (I, 29.1), et à Gaza des *Arabes hoi misthōtoi* (II, 25.4 ; cf. II, 27.1 et Quinte-Curce IV, 6.15 : *Arabs quidam, Darei miles*), mêlés à des Perses (Quinte-Curce IV, 6.30). Il est donc indéniable que, même dans les régions occidentales, les mercenaires au service des Perses ne sont pas exclusivement d'origine grecque. C'est d'ailleurs ce dont on pouvait également se douter en lisant l'exposé général que fait Xénophon des troupes d'occupation dans les satrapies : « Le roi fait chaque année une revue des mercenaires (*misthophoroi*) et de tous ceux à qui il est prescrit de porter les armes » (*Écon.* IV, 6), où les premiers sont expressément distingués des soldats des garnisons : absolument rien n'autorise à les cataloguer systématiquement comme Grecs (même s'il y avait à coup sûr des Grecs parmi eux, du moins en Asie Mineure occidentale). Un autre exemple significatif : dans le récit de l'expédition menée contre les rois chypriotes dans les années 350, Diodore écrit que la richesse de l'île y amena en foule « des soldats (*stratiôtai*), attirés par l'appât du gain » (XVI, 42.8-9). Si le contexte et la terminologie assurent qu'il s'agit de soldats combattant pour une solde et une part du butin, il est non moins clair qu'il ne s'agit certainement pas de Grecs exclusivement, puisque l'auteur précise qu'ils viennent du continent, à savoir de Syrie et de Cilicie : il y avait évidemment dans ces régions bien des gens du pays tout prêts à s'enrôler.

D'où viennent donc et comment étaient levés ces mercenaires non grecs ? La réponse paraît évidente : ils étaient engagés dans toutes les régions de l'Empire et, plus précisément, par les satrapes et généraux dans les territoires relevant de leur autorité, tels les Arabes *misthōtoi* par Batis à Gaza, tels aussi les *misthōtoi* chalybes et taoques dans l'armée de Tiribaze d'Arménie (Xénophon *Anab.* IV, 4.18), les *misthophoroi* arméniens, mardes et chaldéens dans les troupes d'Orontès et d'Artouchas (IV, 3.3) ou encore probablement les Mysiens dans l'armée de Pharnabaze (Xénophon *Hell.* IV, 1.24). Ailleurs, le même Xénophon écrit des Chaldéens d'Arménie « qu'ils combattent pour une solde

(*misthou strateountai*), quand on a besoin d'eux » (Cyr. III, 2.7). C'était à coup sûr une pratique absolument générale, puisque Strabon mentionne que les Perses levaient des mercenaires (*misthophoroi*) chez les Hydraques de l'Inde (XV, 1.6) : de nombreux exemples attestent du développement du mercenariat en Inde à cette époque (e.g. Arrien IV, 26.1 et 27.2 ; Diodore XVII, 84 ; Plutarque *Alex.* 59.3-4) ; c'est peut-être ce dont rend compte également Ctésias à sa manière (*Indika* 22). Ce sont ces troupes que Xénophon désigne sous l'appellation tout à fait caractéristique de *hoi basileôs misthophoroi* (*Anab.* VII, 8.15). Le passage montre fort clairement que l'auteur renvoie ainsi aux troupes territoriales et aux garnisons de Mysie, qui viennent au secours d'Asiatès de toutes les places fortes des alentours, parmi lesquelles on trouve par exemple « des hoplites assyriens, des cavaliers hyrcaniens » ; on connaît également la présence de colons militaires mèdes, hyrcaniens et bactriens en Asie Mineure en 334 (Diodore XVII, 19.4), et l'existence d'établissements hyrcaniens en Lydie est attestée par Strabon (XIII, 4.13), de même que l'existence d'établissements bactriens dans la même région est mentionnée indirectement chez Athénée (XIV, 636a-b). Ces exemples viennent d'abord confirmer – mais en était-il vraiment besoin ? – que tous les garnisaires soldés de l'Empire ne sont pas des Grecs. Il paraît clair par ailleurs que tous les soldats installés à demeure de cette manière sont qualifiés indistinctement par les auteurs grecs de *misthophoroi*, ce que l'on traduit par l'appellation fort ambiguë de mercenaires. Dans une certaine mesure, la terminologie grecque n'est pas complètement fautive, car ces « mercenaires » achéménides reçoivent une solde (sous forme de nourriture : *trophē*) : on peut aisément supposer que, s'ils avaient eu l'occasion d'en parler, les auteurs grecs auraient désigné pareillement les garnisaires d'Éléphantine, qui recevaient des rations en nature et en argent. Mais la terminologie grecque introduit en même temps une confusion fâcheuse, car les *basileôs misthophoroi* ne sont pas des mercenaires dans le sens exact qu'il revêt en Grèce ancienne.

Revenons un instant à Artaxerxès III en 345-343 : Diodore mentionne qu'à côté des mercenaires levés en Grèce (et de ceux amenés par Mentôr), le roi a levé 6 000 *stratiôtai* dans les pays littoraux de l'Asie Mineure, ajoutant que l'armée comptait ainsi 10 000 Grecs à titre de *symmakhoi* (XVI, 44.4). Ces précisions amènent deux remarques : l'expression utilisée (*hoi tēn parathalattion tēs Asias oikountes*) n'implique pas nécessairement (malgré Diodore : *Hellēnes*) que les 6 000 soldats étaient tous grecs : on pouvait éventuellement y trouver des Cariens ou des Lyciens (par exemple) ; d'une manière plus générale, l'assimilation que l'auteur établit entre les mercenaires et les *symmakhoi* est très douteuse. Bien que le terme *symmakhoi* puisse revêtir le sens assez large et neutre de « renforts militaires », il peut aussi renvoyer à une réalité plus technique. On sait par exemple que, lors de ses renforcements (inachevés) d'Ecbatane, Darius III a reçu des Cadusiens et Scythes *symmakhoi* (Arrien III, 19.3) ; ultérieurement, Bessos espère rallier à lui des Saces comme *symmakhoi* (III, 25.3), de même que Spitaménès, qui compte sur la *symmakhia* conclue avec les Saces, à qui il promettait une part de butin (IV, 5.4-5) ; quant aux Saces amenés par Bessos à Gaugamèles, Arrien précise à leur propos qu'ils n'avaient pas été enrôlés comme sujets (*hypēkooi*), mais qu'ils avaient envoyé un contingent « en raison de l'alliance avec Darius (*kata symmakhian tēn Dareiou*) » (III, 8.3). Ces derniers exemples conduisent à supposer que les 6 000 soldats enrôlés par Artaxerxès III ne sont pas des mercenaires au sens grec du terme, mais des « mercenaires » au sens achéménide : c'est-à-dire des soldats qui s'enrôlent non pas de leur propre initiative, mais plutôt en raison d'une obligation impériale qui pèse collectivement sur eux (comme sur les Arabes, Mysiens, Taoques,

Chaldéens, Mardes, Chalybes ou autres Indiens). Les 6 000 « mercenaires » *symmakhoi* de l'armée d'Égypte n'étaient probablement rien d'autre que des troupes enrôlées dans les cités et chez les peuples côtiers sujets par les satrapes d'Asie Mineure, puis envoyées au Grand Roi alors en Phénicie. Il est au reste tout à fait caractéristique que Diodore lui-même les distingue et qu'il les désigne collectivement sous l'expression de *hoi tou basileôs Hellēnes* (XVI, 47.4), expression qui fait assez clairement écho aux *hoi basileôs misthophoroi* de Xénophon. La différenciation ainsi introduite ne renvoie pas prioritairement à l'origine ethnique des soldats, mais aux modalités institutionnelles de leur levée.

Dans la réalité achéménide, les « mercenaires royaux » doivent être distingués par exemple des soldats des *hatri* babyloniens, astreints à prendre en charge eux-mêmes les frais de leur enrôlement, et plus encore des Perses de la *diaspora* impériale, qui doivent amener leurs troupes à toute réquisition : les « mercenaires royaux » en effet reçoivent leur nourriture (*trophē*) de l'administration (Xénophon *Écon.* IV, 5-7). Il convient donc de distinguer les levées organisées dans le cadre des mobilisations générales ou partielles (prestations comparables aux levées tributaires : cf. Hérodote III, 67 et Justin I, 9.12-13) et les enrôlements de soldats soldés chez les peuples sujets, même si l'une et l'autre catégories sont parties constitutives de l'armée royale (ou d'une armée satrapique). Dans cette hypothèse, bien loin de constituer un symptôme du dépérissement des ressources militaires du Grand Roi, l'existence de troupes de « mercenaires royaux » doit être plutôt considérée comme une preuve de ses capacités à les renouveler. Elle vient également rappeler la diversité des modes de contrôle et d'utilisation des peuples de l'Empire par le pouvoir central : désignés par le même Xénophon (*Anab.* V, 5.17) comme non sujets (*hypēkooi*) du roi, Kardouques, Taoques et autres Chaldéens lui fournissent des soldats à titre de « mercenaires royaux ».

• « Armée grecque » et « armée barbare ». – De manière à situer plus précisément la participation des mercenaires, il serait important de définir la composition des armées royales du IV^e siècle. Malheureusement, la terminologie antique est souvent confuse. L'appellation de « Perses » elle-même n'est pas univoque : les 20 000 Perses – surtout des cavaliers – que commande Tithraustès face à Artabaze (*Schol. Dém.* 4.19) ne sont certainement pas tous d'origine perse, même s'il a sans doute recouru à la mobilisation des contingents amenés par les représentants de l'aristocratie perse installée à demeure en Grande-Phrygie : ici comme dans bien d'autres occurrences, « Perses » signifie « soldats loyaux levés dans le cadre des structures impériales » (y compris des Perses proprement dits, évidemment). De son côté, Diodore se contente le plus souvent de parler de l'armée barbare, sans autre précision : cependant, outre le précédent évident de l'armée « barbare » de Cyrus le Jeune (chapitre xv, 2), les modalités mêmes des enrôlements d'Artaxerxès III à Babylone impliquent qu'on a réuni des forces levées en Mésopotamie et dans l'est de l'Empire (XVI, 42.1) ; comme à l'accoutumée, le roi a été rejoint sur sa route par des contingents satrapiques amenés d'Asie Mineure (sans doute en Cilicie), telles « la grande force de cavalerie et la non négligeable force d'infanterie barbare », conduites par Rhosakès, « satrape d'Ionie et de Lydie » (§ 47.2) ; on peut supposer également que, précédemment défaits par les Sidoniens (§ 42.1-2), Mazée et Bélésys (si celui-ci n'a pas disparu entre-temps) ont amené les contingents tirés de Cilicie et de Syrie ; c'est en Phénicie que le rejoignent les mercenaires, ainsi que les *symmakhoi* d'Asie Mineure (§ 44.1-4). C'est l'ensemble de ces contingents qui constituent l'armée royale, au sein de laquelle la partie,

isolée par Diodore sous l'appellation d'armée grecque (comme dans l'armée de Cyrus le Jeune), constitue un sous-ensemble numériquement minoritaire.

À cet exemple, on en joindra d'autres, qui témoignent éloquemment des capacités intactes des ressources militaires propres des satrapes et des Grands Rois jusqu'à et y compris le règne de Darius III. L'un des plus intéressants est situé dans une période (règne d'Artaxerxès II) où l'on s'accorde en général pour postuler que les satrapes recourent massivement à l'enrôlement de mercenaires (grecs). Il s'agit de l'inventaire fort précis, que l'on trouve chez Nepos (*Datamès* 8.1-2), des contingents mis en ligne par Autophradates face au rebelle Datamès :

Il y avait en fait de barbares [Perses] : 20 000 cavaliers et 100 000 fantassins, de ceux que les Perses appellent Kardakes et, appartenant encore à leur nation, 3 000 frondeurs ; en plus, 8 000 Cappadociens, 10 000 Arméniens, 5 000 Lydiens, 3 000 Aspendiens et Pisidiens, 2 000 Ciliciens, 2 000 Captianiens (?), 3 000 mercenaires grecs. Les troupes légères étaient innombrables. Ce document, qu'il n'y a aucune raison de révoquer en doute, est fort clair : Nepos distingue soigneusement les Perses proprement dits (barbares, Perses, Kardakes) des autres contingents et, entre ces derniers, il distingue non moins précisément les mercenaires grecs et les levées opérées dans les satrapies d'Asie Mineure à titre de prestations impériales (Cappadoce, Arménie, Lydie, Cilicie : on ne sait quel *ethnos* se cache sous le terme « Captianiens » [Cataoniens ?]) ; il est possible que, parmi les levées impériales, les Pisidiens et les Aspendiens aient été enrôlés à titre de « mercenaires » (au sens achéménide : ci-dessus) ; on notera enfin que, quels que soient les doutes que l'on peut légitimement nourrir sur les chiffres absolus, la part des mercenaires grecs est proportionnellement très faible.

La composition des contingents satrapiques à la bataille du Granique est dénuée d'ambiguïté. Si, dans un premier temps, on met de côté le problème des mercenaires étrangers – que l'on reprendra bientôt (ci-dessous) – les modalités du rassemblement des troupes satrapiques offrent des renseignements globalement cohérents d'une source à l'autre. Les satrapes d'Asie Mineure (sont nommés Arsitès de Phrygie Hellespontique, Spithridatès de Lydie et d'Ionie, Atizyès de Grande-Phrygie, Mithrobouzanès de Cappadoce) rassemblent leurs troupes de partout : on y trouve donc des cavaliers hyrcaniens, des Mèdes, des Bactriens, dont tout permet de supposer qu'ils proviennent des colonies et garnisons permanentes, les « mercenaires royaux » (ci-dessus) ; les maîtres de *dôreai* (tel Memnon, sans doute aussi Arsamès) ont amené leurs « propres cavaliers » ; les peuples sujets ont conduit un contingent au satrape dont ils dépendaient (un contingent de cavaliers paphlagoniens près d'Arsitès). Dans les modalités de sa levée et dans sa composition même, l'armée commandée par Arsitès en 334 ressemble trait pour trait à l'armée « barbare » rassemblée par Cyrus le Jeune en Asie Mineure.

Venons-en maintenant aux armées dirigées en personne par Darius à Issos et à Gaugamèles. La documentation pose deux problèmes méthodologiques préalables : tout d'abord, celui des chiffres, grossis démesurément par les auteurs anciens (au reste dans des proportions variables) ; on peut rappeler ici ce qui a été dit des armées de Xerxès en 480, et postuler que sur ce point, il est impossible d'établir une évaluation chiffrée qui soit sûre. Remarquons d'ailleurs au passage que Quinte-Curce compare explicitement la revue organisée par Darius III au recensement de l'armée de Xerxès à Doriskos (III, 2.2), d'où le commentaire : « Foule presque innombrable, et qui paraissait plus considérable encore que son chiffre même » (2.3) ! En deuxième lieu, l'analyse du dispositif initial des corps de

troupes et du déroulement des batailles devrait en principe apporter des éléments informatifs essentiels : malheureusement, dans ce cas comme dans bien d'autres, les récits anciens sont lacunaires et contradictoires, si bien que la reconstitution des manœuvres continue de diviser les spécialistes du *war game* : c'est le cas en particulier de la bataille de Granique, sur laquelle les comptes rendus d'Arrien et de Diodore s'opposent du tout au tout.

En tout état de cause, les textes anciens sont suffisamment univoques pour que l'on puisse affirmer, sans crainte d'erreur, que Darius a composé ses armées à l'aide de contingents ethniques levés dans toutes les satrapies de l'Empire qu'il contrôlait alors (cf. l'expression *kata ethnē* : Arrien II, 8.8 ; Diodore XVII, 58.1 [Gaugamèles]). De manière à préparer la bataille qui allait se dérouler à Issos, le Grand Roi a fait venir à Babylone des troupes venues de partout : si la longueur des opérations empêcha la venue des contingents du Plateau iranien, on y retrouve en revanche (selon Quinte-Curce) des Perses, des Mèdes, des Barcariens, des Arméniens, des Hyrcaniens (Quinte-Curce III, 2.4-9 ; ordre de bataille : III, 9.1-6 et Arrien II, 8.5-8) ; de même, entre 332 et 331, c'est à Babylone que Darius convoque à nouveau ses troupes, avant de les conduire près d'Arbèles : cette fois, on a pu faire venir les contingents du Plateau iranien (cf. Quinte-Curce IV, 9.1-3), qui constituent même, selon Arrien (qui se réfère à un document officiel transmis par Aristobule), le cœur de la nouvelle armée royale (III, 11.3-7) ; chaque satrape a amené son ou ses contingents (III, 8.3-7). Sans analyser dans le détail chacun d'entre eux, la conclusion est évidente : de 334 à 331, Darius a utilisé toutes les ressources militaires de l'Empire, dont tout permet de penser qu'elles sont alors à la fois très diversifiées (colons, garnisons, soldats de la *diaspora* impériale, contingents des peuples soumis, « mercenaires royaux ») et tout à fait considérables.

Reste le problème des mercenaires grecs de Darius III, que l'on a jusqu'à ce point volontairement laissé de côté. Les textes anciens renvoient à trois problèmes bien connus : le nombre, l'origine ethnique et la spécialisation technique de ces troupes. Il convient donc d'abord d'exposer les informations offertes en ce domaine par les auteurs d'Alexandre, en les distinguant dans leur chronologie :

1) Seul de tous les auteurs anciens, Arrien mentionne à deux reprises l'existence de 20 000 « mercenaires étrangers fantassins » dans l'armée des satrapes au Granique, qui s'ajoutent à 20 000 fantassins « perses » (I, 14.4 ; II, 7.6) ; ils étaient commandés par le Perses Omarès (I, 16.3). Diodore parle de 100 000 fantassins perses (XVII, 19.5) ; Plutarque fait allusion aux combats de fantassins, en précisant que l'infanterie perse ne tarda pas à s'enfuir : seuls restèrent sur place les mercenaires grecs, qui furent massacrés par Alexandre (*Alex.* 16.12-14) ; selon Arrien, pas un n'en réchappa, à l'exception de 2 000 faits prisonniers (I, 16.2).

2) Alors qu'il avait décidé de se mesurer directement avec Alexandre, Darius avait ordonné à Pharnabaze, neveu et successeur de Memnon (mort dans l'été 333), de lui envoyer des mercenaires étrangers (*peregrini milites/xenoi misthophoroi*) ; selon ces instructions, Pharnabaze les conduisit de Mytilène en Lycie, où il les remit à Thymondas, fils de Mentôr, son proche parent (Quinte-Curce III, 3.1 ; Arrien, II, 2.1-2) ; les mercenaires, semble-t-il, furent amenés par voie de mer à Tripolis de Phénicie, d'où ils rejoignirent l'armée royale (Arrien III, 13.3). Quinte-Curce souligne que c'est en ces mercenaires que Darius mettait tous ses espoirs (III, 3.1 ; III, 8.1). Tout comme Arrien (II, 8.6), Quinte-Curce donne le chiffre de 30 000 mercenaires qui, à son avis, constituaient « l'élite

indiscutable de l'armée»; sous le commandement de Thymondas, ils avaient été rangés à l'aile droite, tandis que 20 000 fantassins barbares étaient sur l'aile gauche (III, 9.2-3). Arrien précise que les 30 000 mercenaires grecs ont été disposés en tête des «troupes hoplitiques», face à la phalange macédonienne, tandis que, de l'autre côté, on avait placé 60 000 «hoplites kardakes» (III, 8.6): derrière les mercenaires grecs et la «phalange perse», étaient rangés les autres contingents *kata ethnē* (Arrien III, 8.8).

3) À l'issue de la défaite, quelques milliers de mercenaires grecs accompagnèrent Darius avec sa suite: 4 000 selon Arrien (II, 13.1). Huit mille autres quittèrent le champ de bataille sous la direction de leurs chefs (Amyntas le Macédonien, Thymondas, Aristomédès de Phères et Bianor d'Acarnanie) et gagnèrent Tripolis de Phénicie (Arrien II, 13.2-3). À Gaugamèles, on retrouve, près de Darius (au centre), un contingent de mercenaires grecs, avec ses troupes perses, face à la phalange macédonienne (Arrien III, 11.7). Quinte-Curce, qui situe Darius à l'aile gauche (IV, 14.8), n'en fait pas explicitement état, mais, comme Arrien (III, 16.2), il mentionne que des mercenaires étrangers suivirent Darius dans sa fuite (V, 8.3: 4 000; 2 000 chez Arrien); selon Arrien, ils étaient conduits par Paron de Phocide et par Glaukos l'Étolien (III, 16.2); Quinte-Curce met également en scène ce Paron (Patron) et lui fait tenir un discours, dans lequel il rappelle qu'un tout petit nombre de mercenaires l'a accompagné sur les 50 000 qu'ils étaient à l'origine (V, 11.5): il les présente comme les remparts ultimes de la légitimité royale face aux comploteurs (V, 8.3; 10.7; 11.12). Il y a manifestement beaucoup de complaisance dans ces propos sur la fidélité – que l'on retrouve chez Élien (*HA* VI, 25), parlant de la fidélité sans limite du chien du Grand Roi, explicitement comparée par l'auteur avec celle des commensaux de Cyrus le Jeune à Kounaxa!

Les chiffres fournis sont à la fois peu vraisemblables et difficilement contrôlables (cf. Polybe XII, 17-22). Il est clair que Quinte-Curce survalue le nombre de mercenaires au service du Grand Roi, puisque Patron parle de 50 000: même si l'on postule que Quinte-Curce fait ainsi le total des 20 000 mercenaires du Granique (Arrien) et les 30 000 d'Issos (ce qui n'est nullement certain), chacun des deux chiffres fait lui-même problème. Dans tout son récit, les mercenaires tiennent auprès de Darius une place de choix, car il aime à opposer leur courage et leur fidélité à la lâcheté des Barbares (cf. III, 9.11; 11.17-18); les Barbares sont richement vêtus («comme des femmes»), mais ils sont peu courageux (cf. III, 3.14, à comparer à V, 1.23). Depuis longtemps, on a mis justement en doute le chiffre d'Arrien (20 000 mercenaires au Granique) qui, précisons-le, parle de mercenaires étrangers et non pas de mercenaires grecs (même s'il tend ultérieurement à les «helléniser»). Que les satrapes d'Asie Mineure aient eu à leur disposition des mercenaires grecs ne fait aucun doute, qu'ils en aient aligné 20 000 au Granique est en revanche tout à fait exclu. Soulignons enfin que cette force d'infanterie ne paraît pas avoir tenu une grande place dans les préoccupations stratégiques des satrapes, puisqu'on ne la voit jamais intervenir (sauf très incidemment chez Plutarque). Il est donc risqué d'affirmer que les mercenaires grecs n'ont jamais été aussi nombreux dans les armées achéménides qu'entre 333 et 331. Si les historiens anciens d'Alexandre ont tant insisté sur le nombre et la valeur des mercenaires de Darius III, c'est d'une part que, en les désignant comme Grecs, ils pouvaient ainsi chanter sans mesure les mérites «panhelléniques» d'Alexandre (Arrien I, 16.6); c'est d'autre part qu'ils aiment à souligner la fidélité inébranlable dont certains chefs grecs ont fait preuve envers Darius. Enfin, pour des raisons que l'on a déjà exposées, parmi les *xenoi misthophoroi* pouvaient également figurer des «mercenaires royaux», tels les colons levés en Asie Mineure (Diodore XVII, 19.4).

Le problème des chiffres paraissant insoluble, mieux vaut étudier la place que tiennent les mercenaires à Issos et à Gaugamèles. On soulignera tout d'abord que, manifestement, le commandement perse ne se fait guère d'illusions sur les capacités militaires de certains contingents rangés *kata ethnē*, en dépit des séances d'entraînement auxquelles sont régulièrement soumises les troupes royales (Diodore XI, 75.3; XVII, 55.1). À Issos, ils sont rangés très loin de la première ligne (Arrien II, 8.8). Manifestement, les Perses comptent avant tout sur les contingents de cavaliers perses et iraniens, comme on le voit très clairement dans les trois batailles rangées. En ce qui concerne Issos, il n'y a évidemment aucune raison de mettre en doute l'ordre donné par Darius à Pharnabaze et à Thymondas de ramener les (des) mercenaires en Cilicie pour la bataille qui s'annonçait. À plusieurs reprises, les auteurs anciens affirment qu'aux yeux de Darius ils représentaient la seule force susceptible de mettre en échec la phalange macédonienne. On retrouve là le thème classique de la supériorité technique des Grecs dans les combats de fantassins, qui, à son tour, induit que les Perses ne disposaient que de fantassins peu préparés. Est-ce à dire que, depuis les défaites de 480-479, les Perses n'ont jamais tenté de mettre sur pied une infanterie digne de ce nom? C'est sur ce point que l'on peut émettre des réserves sérieuses.

L'ordre de bataille à Issos et à Gaugamèles suggère en effet une tout autre interprétation. À Issos, les mercenaires grecs ne sont pas seuls face à la phalange macédonienne: non loin d'eux sont en effet rangés «60 000 de ceux que l'on appelle les Kardakes, qui sont eux aussi des hoplites» (Arrien II, 8.6): l'ensemble constitue la phalange de Darius (II, 8.10). Même si Arrien réduit les combats d'infanterie à un duel entre Grecs et Macédoniens (II, 10.5-7), il n'y a aucune raison de le suivre sur ce terrain trop connu par l'ensemble de la tradition grecque (cf. II, 10.7: *tois genesi tōi te Hellēnikōi kai tōi Makedonikōi philotimia*, à rapprocher de Diodore XVI, 46.9: *agōn/philotimia* entre les Spartiates et les Thébains devant Péluse en 343). À Gaugamèles, Darius dispose également d'une phalange (Arrien III, 14.1) qui, placée face à la phalange macédonienne, est composée des mercenaires grecs et des «troupes perses» (III, 11.7). On ne sait malheureusement pas exactement qui sont les Kardakes, dont on peut supposer légitimement qu'ils constituent la phalange perse. On notera d'abord qu'ils sont déjà présents dans l'armée qu'Autophradates dispose face à Datamès, une quarantaine d'années plus tôt: 100 000 aux dires de Nepos (*Datamès* 8.2: ... *quos illi [Persae] Cardacas appellant*). Le terme apparaît également dans le passage consacré par Strabon (XV, 3.8) à l'éducation des jeunes Perses – peut-être sous forme d'interpolation: selon Strabon, le terme renvoie aux qualités physiques et militaires; dans le contexte, il semble désigner, à l'origine du moins, les jeunes gens qui réussissent dans le rite de passage de l'adolescence à l'âge adulte. Mais, ultérieurement (ou parallèlement), il se réfère plus sûrement à des troupes d'infanterie d'élite, soumises à un entraînement comparable à celui des fantassins grecs et macédoniens.

Bien que ponctuels et accidentels, plusieurs témoignages rendent compte également que les Perses ont tenté d'adapter leur armement et leur tactique. Diodore précise par exemple que, en 332-331, Darius introduisit des nouveautés: «Il avait accru, par rapport aux modèles antérieurs, la longueur des glaives (*xiphē*) et des javelots (*xysta*), car il se figurait que c'était grâce à ces armes qu'Alexandre avait remporté l'avantage lors de la bataille de Cilicie» (XVII, 53.1). La tentative peut paraître tardive. Quinte-Curce rend compte en réalité que Darius avait pris des mesures en ce sens dès le début de son règne: «Il avait alors ordonné de changer le fourreau de l'*akinakēs* perse pour le modèle usité en Grèce» (III, 3.6). Les adaptations remontent même à une époque plus haute: les cavaliers

d'élite de Cyrus le Jeune, les mieux équipés, portaient des cuirasses et des épées grecques (Diodore XIV, 22.6).

Ces témoignages suscitent quelques réflexions. S'ils n'ont pas de raison d'être écartés, il importe de souligner les limites de leur exemplarité. Dépendant de leurs informateurs gréco-macédoniens, Diodore et Quinte-Curce relèvent uniquement ce qui leur apparaît notable d'un point de vue grec, à savoir que, pour mieux résister à Alexandre, Darius a tenté de copier certaines techniques grecques. Si, dans la logique d'une des sources de Diodore (XVII, 7.1), la remarque induit *peut-être* (mais c'est loin d'être sûr) un jugement positif sur le Grand Roi, il n'en reste pas moins que l'information risque de conforter l'idée que, pour l'empire de Darius, « l'hellénisation » représentait le seul espoir de survie. Ne doit-on pas postuler que l'état-major perse était soucieux d'améliorer les qualités techniques de ses troupes en adoptant bien d'autres dispositifs que ceux qu'on pouvait copier sur les Grecs ? Poser la question, c'est y répondre. Arrien mentionne par exemple la présence d'éléphants en avant de la ligne de bataille perse (III, 11.6 ; voir § 15.6 et *FGH* 151 F5) : on peut légitimement se poser des questions sur l'utilisation pratique des éléphants lors de la bataille, mais le caractère nouveau du dispositif (sur le front occidental du moins ! [Ctésias § 6]) tout autant que son origine indienne ne font guère de doute. De même, tous les auteurs anciens rapportent que Darius comptait beaucoup sur ses chars de guerre munis de faux pour désorganiser la ligne de bataille macédonienne ; il s'agit là encore d'une technique proprement perse (Xénophon, *Cyr.* VI, 1.29-30), que des troupes grecques avaient déjà douloureusement expérimentée en Asie Mineure face à Pharnabaze (*Hell.* IV, 1.17-19) et à Kounaxa face à Artaxerxès II (Plutarque, *Art.* 7.6). L'emprunt ponctuel d'armes grecques ne doit donc pas mener à la conclusion que l'armée achéménide souffrait d'une stagnation technique, ni le recours (limité) à des mercenaires grecs faire penser à un dépérissement des forces militaires impériales, encore moins à un tarissement des capacités propres de la Perse elle-même. Au dire d'un témoin oculaire (Hiéronimos de Kardia), la région de Fahliyun, « habitée par les plus belliqueux des Perses, tous des archers et des frondeurs, a une population bien supérieure à celle des autres satrapies » (Diodore XIX, 21.3), et l'on ne compte pas les contingents que les diadoques tireront du pays (e.g. XIX, 17.4 : 10 000 archers). Rien ne permet donc non plus de suivre Xénophon dans son discours reconstruit sur la décadence de l'éducation donnée aux jeunes Perses au centre de l'Empire.

En définitive, en 334 comme auparavant, le Grand Roi peut compter sur des capacités militaires considérables. Face à la phalange grecque et macédonienne, il peut ranger sa propre phalange, et rien ne peut laisser supposer que, depuis le début du IV^e siècle, cette infanterie achéménide avait perdu les qualités manœuvrières qui avaient tant frappé certains observateurs grecs de la bataille de Kounaxa (cf. Plutarque, *Art.* 4-6). On y reviendra (chapitre XVIII, 5) : mais disons dès maintenant que les défaites subies devant Alexandre ne doivent pas être considérées comme des preuves ni même comme des indices significatifs d'une désorganisation militaire de l'empire de Darius III.

IV. POPULATIONS SUJETTES ET ÉCONOMIE TRIBUTAIRE

• *Thésaurisation et stagnation : une fausse évidence.* – Parmi les causes les plus fréquemment avancées de l'affaiblissement de l'Empire et de la victoire d'Alexandre, vient à coup sûr l'accent mis sur la crise structurelle imposée par l'économie tributaire ; à son tour, cette crise, durement ressentie par les populations sujettes, expliquerait leur

désaffection à l'égard du Grand Roi et leur ralliement au conquérant macédonien. Cette thèse a été mise en forme par Olmstead, qui donnait un titre dénué d'ambiguïté à son chapitre consacré aux prélèvements royaux : « Overtaxation and its results. » Olmstead part de l'exposé tributaire d'Hérodote, qu'il examine non dans le cours du règne de Darius, mais à la charnière entre Xerxès et Artaxerxès, comme pour mieux mettre en évidence l'idée d'une crise globale, qu'illustreraient l'assassinat du Grand Roi et les luttes sanglantes pour la succession. En bref, l'idée d'Olmstead est la suivante. La fiscalité impériale a créé un courant unidirectionnel des richesses, de la périphérie vers le centre, symbolisé par l'ampleur des trésors capturés par Alexandre ; cette « surtaxation » aurait créé un manque d'argent dans les provinces, d'où, selon lui, à la fois une inflation et une hausse des prix, repérables en particulier en Babylonie ; d'où les multiples révoltes des peuples sujets, à preuve l'obligation dans laquelle se seraient trouvés les Babyloniens de vendre leurs filles à l'encan (Hérodote I, 196).

On peut considérer que cette thèse, malgré les critiques qu'elle a suscitées ici et là, continue de parcourir nombre d'ouvrages récents consacrés tant aux Achéménides qu'à Alexandre. Il ne paraît donc pas inutile d'en rappeler brièvement la genèse. Il convient de réserver une place spéciale à Droysen. Parmi les innovations les plus remarquables attribuées à Alexandre, le « créateur de la période hellénistique » soulignait « l'ampleur des succès économiques », qu'il expliquait d'abord et avant tout par la mise en circulation des trésors perses. On ne résistera pas à l'envie de citer la phrase splendide que Droysen écrivait à ce propos :

Quand Alexandre donna la volée à ces richesses jusqu'alors ensevelies, lorsque [la puissance nouvelle] les laissa déborder de son sein, comme le cœur projette le sang, il est facile de comprendre que le travail et le commerce les répandirent, par une circulation de plus en plus rapide, à travers les membres longtemps ligaturés de l'Empire ; on voit comment, par ce moyen, la vie économique des peuples, dont la domination perse avait sucé les forces comme un vampire, dut se relever et prospérer.

Il est tout à fait notable que, pour fonder son propos, Droysen, à ce point, se contentait de faire référence au *De Fortuna Alexandri* (I, 8) de Plutarque : dans son panégyrique déliant du conquérant, il soulignait que celui-ci n'était pas venu en Asie pour y faire tout simplement du butin ; son véritable objectif était « d'assujettir à un seul mot d'ordre, à une seule forme de gouvernement l'univers entier » !

Mais si l'on peut comprendre que, dans la logique de sa vision historico-philosophique et dans l'état de la documentation de son époque, Droysen ait pu soutenir la thèse de la « vampirisation » de l'Empire, comment expliquer qu'une présentation aussi simpliste et aussi peu argumentée ait connu (et connaisse encore) un tel succès ? On peut considérer que deux courants historiographiques, pourtant opposés du tout au tout, ont joué un rôle décisif. C'est d'abord ce que l'on peut appeler l'historiographie coloniale européenne qui, à la recherche de modèles et de précédents, s'est fréquemment tournée vers les « grands colonisateurs » de l'Antiquité, tel Alexandre. Comme chez Plutarque, celui-ci a été présenté comme le conquérant généreux et chevaleresque, qui a apporté le progrès à une Asie stagnante : le rétablissement de la paix, l'ouverture de routes, la fondation de villes et la monétarisation des trésors perses ont été les vecteurs et moyens d'une expansion économique et commerciale sans précédent. On n'insistera pas outre mesure sur les travers d'une telle reconstruction, fondée d'abord et avant tout sur le postulat de la supériorité culturelle de l'Europe conquérante et commerçante. Ce qui est plus surprenant – du moins

en première analyse –, c'est que l'historiographie marxiste n'a pas peu contribué elle aussi à diffuser le modèle. On sait comment Engels et Marx ont conçu le modèle théorique du « mode de production asiatique » : les sociétés « asiatiques » y sont caractérisées fondamentalement par la « stagnation » : en effet, pour reprendre le mot de J. Chesneaux, Marx « était littéralement hanté, le mot n'est pas trop fort, par le problème de la "stagnation orientale" ». Si, dans les années 1970 et 1980, les chercheurs marxistes (aidés en cela par les analyses de Wittfogel, qu'ils mettaient parallèlement en cause) ont vigoureusement récusé cette notion, il n'en reste pas moins qu'elle n'a pas disparu pour autant – témoin l'utilisation (très politique) du terme « stagnation » dans les discours de la *perestroïka*. Même si la réflexion marxiste a fort peu touché les études sur l'Empire achéménide et sur les conquêtes d'Alexandre, les historiens se sont néanmoins longtemps référés (le plus souvent implicitement) à un modèle qui postulait à la fois la surexploitation tributaire et la stagnation économique, comme on le voit chez Olmstead.

Il est vrai que les sources antiques ont pu, elles aussi, illustrer la circulation centripète des ressources : c'est même l'idée de base qui sous-tend les présentations anciennes sur la table du roi ou sur les paradis royaux : la richesse inouïe du Grand Roi s'explique par la conquête et les prélèvements (chapitre v, 6). Strabon, à la suite de Polyclète, expliquait par exemple qu'à Suse chaque roi s'était fait construire non seulement une résidence (*oikēsis*), mais également des trésors (*thēsauroi*) et des magasins (*parathēseis*) où il mettait en dépôt l'argent des tributs, en souvenir de sa bonne gestion (*oikonomia* ; XV, 3.21). De son côté, Diodore affirmait qu'aussi bien à Suse qu'à Persépolis les trésors dont s'empara Alexandre étaient le résultat d'une accumulation incessante depuis Cyrus (XVII, 66.1 ; 71.1). Et Plutarque rappelait qu'à Suse « Alexandre trouva 5 000 talents de pourpre d'Hermione qui, bien que déposée là depuis 190 ans, gardait encore sa couleur vive et fraîche » (*Alex.* 36.2). Dans la pensée du Pseudo-Aristote, le bon fonctionnement de l'économie royale est l'objectif et la justification du système tributaire qu'il analyse. L'économie royale – écrit-il – a « un pouvoir à portée universelle ». Pour l'auteur, le Grand Roi sait parfaitement appliquer le précepte qu'il rappelle en ces termes : « Les dépenses ne doivent pas excéder les recettes » (II, 1.6). On pourrait également citer le passage où Hérodote explique comment le Grand Roi conservait l'or et l'argent du tribut dans ses réserves (III, 96 ; cf. Strabon XV, 3.21). Selon Strabon, le roi en utilise une partie minime surtout pour mener sa politique bien connue de redistributions sous forme de dons, et pour relever le luxe de sa table et de ses palais. L'un et l'autre rendent compte de la fonction politique et idéologique des trésors du Grand Roi. Il s'agit là évidemment d'une vision partielle : les dépenses, auxquelles fait référence allusivement le Pseudo-Aristote, ne se limitaient pas aux objets de luxe. En dépit des dépenses de la cour, on comprend aisément que les auteurs grecs aient jugé particulièrement « économe » le mode de gestion de la richesse royale, puisque le Grand Roi disposait à tout moment d'immenses stocks de métaux précieux : comme l'exprime Strabon pour une époque postérieure, il ne fait frapper monnaie qu'en stricte proportion de ses prévisions de dépense, au fur et à mesure (XV, 3.21). C'est très exactement la situation qui prévaut à l'époque de Darius III. Bref, le roi n'avait pas besoin de recourir aux stratagèmes financiers des cités, des satrapes ou des généraux, que décrit et déplore l'auteur des *Économiques*.

À leur tour, ces textes tendent à enraciner l'image d'un Grand Roi économe, voire avare, qui ne se sépare de ses richesses qu'avec la plus grande peine. Aux yeux des Grecs, en effet, le Grand Roi représentait un modèle d'*économe*, au sens d'un gestionnaire avisé

d'un grand domaine (*oikos*), auquel ils assimilent l'Empire d'une manière à la fois simplificatrice et suggestive. Il organise en effet ses dépenses de « manière économe (*oikonomikōs*) et même minutieuse (*akribōs*) », pour reprendre l'expression utilisée par Héracléides de Kymè (Athénée IV, 145d), ce dont se plaignaient – paraît-il – les soldats grecs engagés à son service (*Hell. Oxyr.* 19.2). Dans la même veine, Plutarque ne craint même pas d'affirmer que, si les Grands Rois (selon ses informations !) se rendaient rarement en Perse et si Artaxerxès III n'y vint jamais, c'est qu'ils répugnaient à donner aux femmes enceintes les pièces d'or que la coutume royale leur imposait de distribuer (*Alex.* 69.2). Mais la théorie de la thésaurisation/vampirisation va plus loin, puisque l'on en induit à la fois la stagnation économique et un mécontentement violent et généralisé des populations soumises contre le pouvoir perse, ce qui ouvre la voie à une interprétation historique de la victoire macédonienne.

Même débarrassée de ses outrances rhétoriques, une telle présentation suscite bien des doutes. Tout d'abord, elle tend à minimiser la logique même du fonctionnement d'un système fondé sur la redistribution. C'est d'ailleurs ce que, d'une certaine manière, exprime Strabon lui-même : tout en notant, comme Hérodote, que le Grand Roi n'utilise l'or et l'argent qu'au fur et à mesure de ses besoins, Strabon explique qu'une partie minime est monétarisée (ce que confirment les inventaires des trésors en 331-330), et que la majeure partie des métaux précieux était transformée sous forme d'articles d'équipement (*kata-skeuai* ; meubles), « car le Grand Roi considérait ces métaux comme mieux adaptés pour les dons (*dōrai*) et pour le stockage des trésors » (*pros keimēliōn apothēsin* ; XV, 3.21) : or, on l'a vu (chapitre VIII), ces « dons royaux » constituaient l'essence même des rapports du roi avec ses Fidèles. Par ailleurs, il est certainement erroné d'affirmer que les trésors royaux sont constitués uniquement des produits des tributs et des dons : lors de la conquête, les Grands Rois avaient saisi les trésors des rois vaincus et les avaient fait convoier dans leurs capitales : ce que fit exactement Alexandre. Enfin, s'il est indubitable qu'une partie des tributs était bel et bien convoyée jusqu'en Perse (Suse, Babylone), il est non moins clair, malgré les insuffisances des sources anciennes, que le montant des trésors saisis par Alexandre dans les grandes capitales est très inférieur au chiffre que l'on pourrait reconstituer du montant théorique des tributs depuis Cyrus ou depuis Darius. Il est évident qu'une part importante des tributs restait dans les trésors des capitales satrapiques, dont s'empara également Alexandre.

Quant à l'opposition souvent mise en évidence entre la thésaurisation achéménide et la mise en circulation brutale (monétarisation) des richesses royales par Alexandre, il convient de l'apprécier avec prudence. Fondées sur une analyse de sources partielles, les conclusions que l'on en tire souvent relèvent de deux postulats aussi contestables l'un que l'autre : c'est d'abord que l'essor économique présuppose l'utilisation de la monnaie frappée : le cas de la Babylonie (mais il n'est pas isolé : e.g. PT 85) montre que l'argent pesé jouait un rôle analogue et tout aussi efficace. L'autre postulat (en voie d'extinction), c'est que l'Empire achéménide a ignoré l'usage des espèces monétaires, ce qui est faux à un double titre : tout d'abord, dans les pays méditerranéens, les espèces monétaires étaient abondantes, et le devinrent de plus en plus à partir de la seconde partie du v^e siècle, comme le montrent par exemple les frappes ciliciennes, chypriotes, phéniciennes, judéennes et samaritaines ; qui plus est, on constate la diffusion de plus en plus dense de petites dénominations qui, elles-mêmes, sont évidemment l'un des vecteurs d'échanges monétaires locaux (même si les échanges ne sont pas réduits aux signes monétaires) ; par ailleurs,

la monnaie athénienne (d'origine ou sous forme d'imitations) a circulé largement, de l'Égypte à l'Asie centrale. À supposer que tel soit bien le point essentiel (ce qui n'est nullement assuré), le moins que l'on puisse dire c'est que les pays achéménides ne manquaient pas de moyens de paiement et d'échanges. Il est d'ailleurs tout à fait surprenant qu'Olmstead, à partir du cas babylonien, mette en relation le manque d'argent et d'espèces d'une part l'inflation et la hausse des prix de l'autre : à supposer que le terme même d'inflation soit justifié, on ne voit pas comment elle pourrait aller de pair avec le manque de liquidités ; c'est bien plutôt une stagnation-déflation qu'il faudrait postuler. Il apparaît assez évident que les instruments d'analyse mis au point (non sans erreurs et approximations !) dans nos sociétés capitalistes ne sont pas applicables tels quels dans la Babylonie de la fin du ^{ve} siècle. On a vu d'ailleurs les difficultés que rencontre l'historien pour interpréter la « hausse des prix » à Persépolis vers 466 (chapitre XI, 8).

Reconnaissons-le : s'il est assez aisé de mettre au jour les lacunes de ses prédécesseurs, il est infiniment plus difficile de présenter une reconstruction alternative positive. La raison essentielle en est à la fois l'insuffisance criante des sources et l'absence de modèles théoriques réellement opératoires – à moins que leur multiplicité ne révèle tout autant notre incapacité à décrire et à expliquer le fonctionnement global d'un empire où jouent dialectiquement l'unité et la diversité. Il est ainsi extraordinairement difficile de donner une image, à la fois argumentée et satisfaisante, des courants d'échanges. On ne peut se satisfaire en effet d'une image simpliste (récupérée par l'historiographie coloniale d'Alexandre), qui allie l'ouverture de routes, l'extension de la paix et la diffusion des marchandises. Tout simplement, parce que les sources ne le permettent pas, ni les sources littéraires, ni les documents numismatiques, ni les résultats archéologiques : il suffit ici de constater par exemple que jamais les textes (grecs ou élamites) portant sur les routes n'associent l'utilisation des grandes voies impériales et la circulation des marchands et des marchandises. Ce n'est que de manière très exceptionnelle que nous sommes (fugitivement) informés de la prospérité commerciale, atteinte par exemple par Sidon vers le milieu du ^{iv^e} siècle (cf. Diodore XVI, 41.4 : *dia tēs emporias*). Il n'y a sans doute aucune inférence historique à tirer de ce silence, explicable d'abord par l'orientation étroitement politique (tablettes de Persépolis) et militaires (sources grecques et hellénistiques) de la documentation disponible ; c'est sans doute aussi qu'une part importante des transports se faisait par voie d'eau (mers et fleuves), dont les témoignages directs sont rares, sauf en Babylonie ; la découverte très récente d'un bordereau de douanes d'Égypte daté de l'époque de Xerxès vient rappeler les dangers de toute argumentation *a silentio* (TADAE C3.7). La Babylonie reste la région la mieux documentée : c'est bien la raison pour laquelle Olmstead en faisait la base de ses interprétations. Mais, même là, il faut également souligner les lacunes documentaires, liées surtout à l'inégale distribution chronologique des tablettes : un tel constat rend fragile toute tentative de suivre les fluctuations de l'économie babylonienne depuis Cyrus jusqu'à Darius III.

• *Centre et périphérie*. – Il paraît clair, en même temps, que la thèse de la thésaurisation/vampirisation achéménide est fondée sur une autre certitude : c'est que, soucieux avant tout de leur puissance et de leur pouvoir, les Grands Rois ne se préoccupaient nullement de mener une politique propre à développer les pays conquis, considérés d'abord et avant tout comme des sources de revenus. Il est vrai que chacun des éléments de l'interprétation que l'on vient de rappeler sommairement peut être illustré à l'aide de la

documentation : qu'il s'agisse du luxe ostentatoire des Grands Rois ou de l'âpreté des prélèvements ; après tout, aux yeux du Pseudo-Aristote, l'économie royale paraît bien fonctionner comme une gigantesque pompe à finances alimentée par l'économie satrapique. À l'inverse, on tend à se défier des principes de l'idéologie monarchique, qui donne du roi l'image d'un bienfaiteur et d'un défenseur des travailleurs des campagnes. Mais, une fois ces évidences rappelées, le problème reste entier. L'Empire n'est pas simplement en effet un « capital symbolique », mais aussi un ensemble de moyens de production (d'abord la terre et l'eau) et de forces productives (en particulier les forces productives humaines). Dans la vision, qui était nécessairement la leur, d'un empire destiné à durer, les Grands Rois n'ont certainement pas manqué de se préoccuper de garantir la régularité de leurs revenus : ils se sont attachés à préserver et à faire fructifier leur capital et à le transmettre agrandi et plus riche à leurs successeurs. Le terme « capital » ne doit pas faire frémir : conquise, achetée ou acquise par suite d'un don, une cité (un territoire) « pouvait n'être rien de plus qu'un organisme productif susceptible d'appréciation » (J.-M. Bertrand), et donc aussi de calcul de rentabilité, mesuré, chez le Grand Roi (ses prédécesseurs, ses successeurs), à l'aune de sa productivité tributaire. Tel est bien le sens, également, de quelques inscriptions hellénistiques : en leur garantissant la possession d'une terre contestée par des « barbares », un gouverneur royal rappelle par exemple aux habitants de la cité bénéficiaire (Arsinoë de Cilicie) qu'ils devront « cultiver entièrement la terre et y faire des plantations (*phyteu[santes]*), afin de vivre dans la prospérité et afin d'acquitter au roi des revenus (*prosodoi*) plus importants qu'auparavant » (SEG XXXIX, 1426). En cela, le don de terre, que l'on aurait tendance à réduire à sa composante politique, est explicitement considéré par le roi comme un investissement sur le long terme – ce que viendra confirmer Polybe (X, 28.2-4 ; ci-dessous).

C'est bien la vision d'un sage économe que Xénophon transmet du Grand Roi : soucieux de voir les tributs rentrer régulièrement, il récompense les gouverneurs chargés de leur perception, mais aussi les chefs militaires, chargés de la sécurité des campagnes : aux yeux du Grand Roi, les bons gouverneurs, qu'il récompense, sont « ceux qui lui présentent un territoire bien peuplé, une terre en pleine production, remplie des arbres et des récoltes qui lui sont propres » (*Écon.* IV, 8). Mis en exergue par Xénophon, l'intérêt du Grand Roi pour le maintien et le développement de la population et pour la mise en valeur des terroirs n'est sans doute pas à ranger seulement au rayon de l'idéologie du « bon jardinier » (chapitre VI, 5). Les paradis ne sont pas seulement des témoignages éclatants des pouvoirs du roi sur les cycles de la végétation, ni simplement des réserves de chasse. Ce sont également des domaines agricoles, des lieux d'expérimentation horticole minutieusement entretenus et cultivés par des villageois qui y sont assignés (cf. Xénophon *Anab.* IV, 4.7 ; *Hell.* IV, 1.15 ; PFa 33 ; ML 12). La concession de *dōraei* elle-même tend à développer la production. Les concessionnaires sont présentés fréquemment comme des *landlords* absents et de simples rentiers. Si les tablettes des Murašû peuvent justifier une telle interprétation, celle-ci reste néanmoins partielle : tout d'abord, même sous forme de délégation, les Murašû se préoccupent à la fois de tirer des profits personnels des locations de terre et de faire rentrer les impôts royaux ; d'autre part, les concessionnaires « en faire-valoir direct » ont tout intérêt à une bonne gestion de leurs terres, comme en témoigne la correspondance d'Aršāma (*DAE* 68).

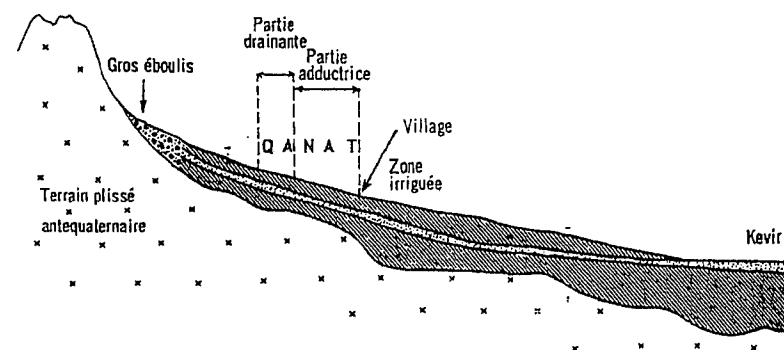
Dans ses développements sur les conquêtes de « Cyrus », Xénophon fait très souvent part de la politique du conquérant, visant à reprendre à son profit la terre et les paysans ; ainsi vis-à-vis des paysans « assyriens » : « Il n'y aura rien de changé pour vous, sinon que

vous n'aurez pas le même chef qu'auparavant : vous habitez les mêmes maisons, vous cultivez le même sol, vous vivez avec les mêmes femmes et vous aurez sur vos enfants la même autorité qu'aujourd'hui. Seulement, vous ne vous ferez pas la guerre, ni à personne d'autre » (Cyr. IV, 5.10 ; cf. III, 3.22). Certes, le modèle xénophontique peut être soumis à critique, mais n'est-il qu'eulogie de la « bonne royauté » ? Le thème idéologique de la « défense des paysans » recouvre une nécessité pratique, celle que les terres et paysans alimentent régulièrement les caisses royales par le biais du tribut. Le maintien des structures sociales antérieures (communauté villageoise) représente à la fois un objectif et un moyen de la domination politique et tributaire. C'est en cela aussi que l'idéologie de la paix n'est pas simple déformation du réel : en tant que « protecteurs des paysans », le roi et ses satrapes contribuent au maintien du niveau des forces productives, garant des récoltes et du tribut, comme y insiste justement Xénophon, faisant parler « Cyrus » dans les termes suivants : « Un pays peuplé est une richesse d'un grand prix ; vide d'habitants, il est aussi vide de biens » (Cyr. IV, 4.5). Ce que confirme la « politique nataliste » attestée en Perse, tant chez les Perses eux-mêmes que chez les *kurtas* – politique d'augmentation des forces productives humaines, qui, poursuivie tout au long de la période achéménide (Plutarque *Alex.* 69.1-2 ; *Mor.* 246a-b), eut quelque succès, comme en atteste Diodore de Sicile au début de l'époque hellénistique (XIX, 21.3).

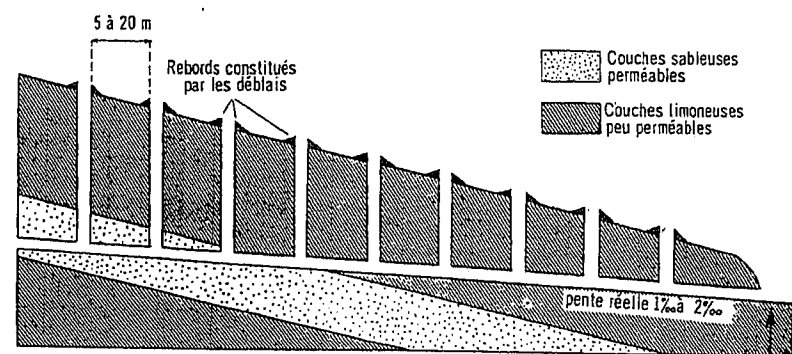
On pourra évidemment estimer que ces témoignages sont bien disparates et bien vagues, et/ou susceptibles d'interprétations différentes. Peut-on réellement parler d'investissements productifs, qui seraient nécessairement financés directement par l'administration royale, en prélevant une part des profits ou instruments tributaires dans l'espoir d'en susciter de nouveaux ? Mis à part le témoignage des tablettes de Persépolis (chapitre XI), la documentation à notre disposition est d'une terrible insuffisance. Le constat n'est pas simplement quantitatif, il est aussi qualitatif, dans la mesure où aucun document ne parle explicitement d'une politique de développement économique (et sans doute n'avons-nous pas à en attendre). Des mêmes témoignages on peut tirer des interprétations divergentes, en fonction des présupposés et des modèles utilisés. Le cas du canal du Nil à la mer Rouge est tout à fait caractéristique à cet égard. Une fois que l'on a pu démontrer en effet qu'il n'avait pas pour objectif d'établir un lien direct et permanent entre la vallée du Nil et Suse, doit-on en conclure que la décision prise par Darius répond bien uniquement à des motifs politico-idéologiques ? Les prospections récentes faites dans le secteur de Tell-el Maskuhta ont mis en évidence un afflux tout à fait notable, au cours du ^{ve} siècle, de céramiques de diverses cités grecques (Chios, Thasos, Lesbos, Chios) et surtout de céramiques phéniciennes. Ce développement des échanges dans la région était-il l'objectif de Darius, ou ne représente-t-il qu'un sous-produit d'une mesure qui ressortit d'abord à la sphère du politique ? Il est évidemment impossible de proposer une réponse sûre. Mais si l'on inscrit la politique de Darius sur la longue durée entre Néchao (cf. Diodore II, 158-159) et les Ptolémées (e.g. Diodore I, 33), on se prend à douter que le Grand Roi n'ait réellement eu aucune préoccupation commerciale (fiscale) en la matière.

Concernant la politique de l'eau, les témoignages paraissent plus clairs. De tout temps, dans les grandes vallées irriguées, le roi et son administration prennent en charge les grands travaux : c'est le cas en Babylonie, comme le montrent par exemple les textes d'Arrien (VII, 8.7 ; VII, 21) et de Strabon (XVI, 1.11), que l'on a déjà eu l'occasion de commenter (chapitre XVI, 10). Les textes babyloniens permettent de voir qu'il existe une administration spéciale chargée de l'eau. Pour l'Égypte, nous ne disposons guère que d'un

texte d'Hérodote (II, 90), qui a au moins pour intérêt de montrer (ce dont on pouvait se douter) que, chaque année, l'administration royale s'applique à entretenir et à renforcer les digues qui protègent Memphis et sa région : nul doute qu'une nouvelle fois nous n'ayons ici qu'une vision partielle de travaux d'une ampleur plus vaste. Nous disposons également d'un texte qui nourrit le dossier ainsi ouvert. Il s'agit d'un passage de Polybe, qui, par une chance insigne, transmet un renseignement direct sur les initiatives des Grands Rois en la matière. Dans le cours d'un exposé sur la campagne d'Antiochos III contre le roi parthe Arsakès, Polybe offre les renseignements que voici sur les méthodes d'adduction d'eau dans une contrée de l'Hyrkanie, qualifiée de désertique :



PROFIL DÉTAILLÉ D'UN QANAT



VUE AÉRIENNE DU MÊME QANAT

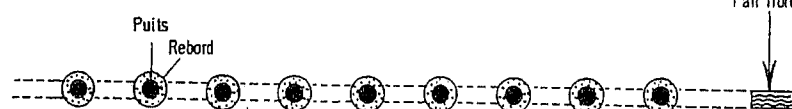


Figure 59. Coupe d'un qanat

À la surface du sol, il n'y a pas d'eau apparente dans cette région, mais il y a des canaux souterrains (*hyponomoi*) assez nombreux, reliés à travers le désert à des puits (*phreatiai*) qui sont ignorés de ceux qui ne connaissent pas le pays. À propos de ces puits, une tradition véridique est transmise par les habitants, selon laquelle, les Perses, aux temps où ils étaient les maîtres de l'Asie, accordèrent à ceux qui amenaient de l'eau de source dans certaines zones qui auparavant n'étaient pas irriguées la jouissance (*karpeusai*) de la terre pour une durée de cinq générations; par suite, comme des cours d'eau nombreux et abondants s'écoulaient du Taurus [Elbourz], les habitants entreprirent toutes sortes de dépenses et endurèrent toutes sortes de peines; ils construisirent des canaux souterrains qu'ils amenèrent de loin, de sorte que, à l'heure actuelle, même ceux qui utilisent cette eau ne savent pas où naissent les canaux souterrains, ni où ils captent les cours d'eau (X, 28.2-4).

Polybe décrit très exactement ce qu'on appelle et utilise depuis des siècles en Iran sous le terme de *ganats* : galeries souterraines qui, parfois sur des dizaines de kilomètres, vont chercher les eaux qui s'accumulent sous les pentes des montagnes bien arrosées. La technique est très certainement antérieure à la conquête perse, mais Polybe donne un éclairage fort important sur la politique menée consciemment en la matière par l'administration royale. De tels travaux ne requérant pas la mobilisation d'une immense main-d'œuvre (à la différence des grands canaux babyloniens, égyptiens ou bactriens), le travail est effectué par les populations locales. En échange de l'investissement fait en termes de travail, les communautés hyrcaniennes reçoivent non pas la propriété du sol, mais la jouissance (*karpeusai*). L'administration royale en tire bénéfice en plusieurs domaines : il est évident d'une part que de tels aménagements permettaient de disposer de réserves d'eau sur la grande route qui allait de Médie en Asie centrale ; par ailleurs, elle met en culture des terres qui étaient jusqu'ici non productives et mène donc une politique de colonisation agraire ; enfin, rien ne montre que les Hyrcaniens reçoivent une exemption : le terme *karpeusai* indique seulement qu'ils ont le droit de cultiver un sol dont ils ne sont pas les vrais propriétaires ; il n'implique pas qu'ils soient libres de toutes prestations royales ; en réalité, l'administration entend bien en tirer des revenus, sous forme de tributs et/ou sous forme de taxes sur l'eau (cf. chapitre X, 7). Le caractère isolé de la mention ne doit ni surprendre ni créer d'illusion statistique : si l'on a accès à une telle information, c'est uniquement parce que les *ganats* ont tenu un rôle dans la stratégie militaire ; on peut en inférer, sans grand risque, que l'administration royale a mené une politique identique dans d'autres régions du Plateau iranien, et peut-être dans d'autres pays de l'Empire (Arabie, Égypte). Certes, l'intervention royale est d'une nature différente de celle que l'on peut repérer en Babylonie : il s'agit là plutôt d'incitations que d'intervention directe, mais, pour l'essentiel, l'opposition est plus formelle que structurelle.

Globalement, tout indique aujourd'hui que l'administration impériale n'est pas réductible à la ponction tributaire. On observe aisément au contraire que, loin de tomber en somnolence, nombre de régions de l'Empire sont plutôt dans une phase d'expansion et de peuplement, qu'il s'agisse de la Syrie, de la Babylonie, de la Susiane, de la Bactriane ou encore de l'Hyrcanie ou de la *medinah* de Samarie et de l'Arachosie (malgré Plutarque (*Mor.* 328c), les Arachosiens n'ont pas attendu Alexandre pour se livrer à l'agriculture!). Les prospections archéologiques ont plutôt imposé désormais l'image d'un développement soutenu, même s'il n'est pas toujours aisé de distinguer précisément, en Babylonie, une phase achéménide de la phase néo-babylonienne : le compte rendu de Xénophon vient, dans une large mesure, confirmer que, vers 400, la Babylonie était parfaitement

irriguée et cultivée (e.g. *Anab.* II, 3.10-13 ; 4.13) par une population abondante, répartie entre villes et villages prospères (II, 4.13, 22, 25) ; on y retrouve des paradis (§ 4.14) ou encore des terres tenues par Parysatis (II, 5.27). Certes, le cas de la Bactriane, sur lequel nous ne reviendrons pas, montre que ce développement des forces productives ne peut pas toujours être mis dans une relation causale assurée avec la tutelle impériale – plus évidente en revanche en Babylonie. Mais le fait reste : même en disjoignant, par scrupule méthodologique, les deux ordres de choses, politique et économique, on doit constater que la longue domination achéménide n'a pas conduit à un appauvrissement généralisé, qui serait explicable par la « vampirisation ».

Tout compte fait, Xénophon n'est pas si éloigné de la réalité : la conception qu'il se fait de l'économie rejoint celle que, très probablement se faisaient les Grands Rois, celle de la gestion mesurée d'un domaine (*oikos*). Ils avaient compris que, pour assurer la régularité, voire la croissance, de leurs revenus, il leur fallait prendre des mesures propres à permettre le développement des forces productives. On ne conclura pas pour autant qu'ils ont mené une « politique économique ». D'une part, le développement économique n'est pas réductible aux interventions menées par le centre en la matière : toutes les forces productives ne sont pas contrôlées par l'administration royale – loin de là. D'autre part, les décisions des Grands Rois ne ressortissent pas exclusivement à la sphère de l'économie, qui reste subordonnée à une vision politico-militaire. Il vaudrait donc mieux parler de « politique tributaire », qui implique que les profits du développement sont d'abord destinés à exalter la splendeur royale dans tous ses aspects et manifestations. Au chapitre des incitations indirectes, on pourrait donc joindre sans difficulté les activités de toute sorte liées aux constructions (dans le centre et les provinces) : la splendeur des résidences satrapiques suppose un développement considérable de l'artisanat d'art (bien mis en valeur par l'activité d'artistes grecs, ou travaillant à la grecque, dans de nombreuses régions de l'Empire) : ces cours royales et satrapiques créaient à coup sûr un marché, en particulier de produits de luxe destinés au Grand Roi et à l'élite aulique et impériale (cf. Hérodote VIII, 105 ; Athénée XII, 531b ; XIV, 652b-c ; Élien *VH* XII, 1 ; Diodore XVII, 67.3 et 108.4). Cet exemple vient illustrer l'une des règles de fonctionnement de l'économie tributaire, que Parménion sut rappeler à Alexandre à Persépolis (Arrien III, 18.11) : la circulation des produits de l'Empire ne peut être réduite à sa composante centripète, car l'aspiration (indéniable) de richesses de la périphérie vers le centre présuppose que la première ne soit pas ruinée par les exactions et les prélèvements du second ; dans le cas contraire – comme l'exprime Parménion –, le roi ne se conduit pas comme un bon gestionnaire de ses biens (*klēmata*), et « ce n'est pas de cette manière qu'il peut attirer à lui les habitants de l'Asie ». Si, en effet, la périphérie nourrit (« table royale ») et exalte le centre, celui-ci contribue de son côté, par le biais des appareils d'État, à maintenir, voire à développer, en tout cas à favoriser les activités de la périphérie.

• « *Surexploitation tributaire* » et *révolte*. – Revenons à l'un des articles de la démonstration d'Olmstead et de ses épigones : le montant inouï des tributs et taxes aurait créé un mouvement de mécontentement général dans l'Empire, et ainsi facilité (à terme) la conquête d'Alexandre. Le vrai problème, c'est que, concernant le poids des tributs et des taxes diverses dus au Grand Roi, il est fort difficile de l'évaluer au regard des capacités productives des pays, et donc d'en inférer un épuisement insupportable des populations. Aussi bien, tantôt (à la suite de Plutarque *Mor.* 172f et de Polyen VII, 11.3) on souligne

que le tribut de Darius était relativement modéré, tantôt on souligne qu'il était (ou qu'il devint) insupportable, sans qu'aucune des appréciations ne soit réellement fondée sur une évaluation chiffrée : la raison en est évidemment que l'état de la documentation ne permet pas réellement de proposer de tels calculs ; même si l'on peut faire quelques propositions sur l'assiette du tribut, il faut de toute façon y ajouter les taxes multiples, elles-mêmes généralement non chiffrées par les textes anciens, à une exception près (*Néh.* 6.15). Il ne fait guère de doute que les contributions exceptionnelles venaient grever durement les ressources des peuples et des cités : on pense en particulier aux dépenses occasionnées par un passage de la cour, et au commentaire que donne Hérodote de la situation des cités grecques ainsi traversées par la caravane royale en 480 : « Ceux des Grecs qui avaient à recevoir l'armée en étaient réduits à une telle misère qu'ils abandonnaient leurs demeures » (VII, 118), et Hérodote de souligner la résignation des assujettis : « Cependant, bien qu'accablés, les peuples exécutaient ce qu'on leur ordonnait » (VII, 120) !

En outre, le poids des tributs, des taxes et des réquisitions satrapiques s'ajoutent aux prélèvements déjà opérés en son sein (qu'il s'agisse des terres des sanctuaires, d'un *ethnos* ou d'une cité). On peut supposer, par exemple, que, dans les cités grecques, le système de double taxation, civique et royale, conduisit à des tensions entre les gouvernements civiques et l'administration royale, selon un processus comparable à celui que l'on connaît mieux pour l'époque hellénistique où des cités adjurent le roi ou son représentant de leur rendre la maîtrise (*kyrioi*) de taxes comptabilisées par le Pseudo-Aristote parmi les levées satrapiques. On sait par exemple que, lorsqu'une cité décerne une exemption (*atēlie*) à un particulier, elle précise que les impôts royaux (*basilika telē*) sont exclus du champ d'application du décret. Une partie de la production et des richesses étant désormais dérivée vers le trésor royal, la conséquence ne pouvait être que négative, en particulier pour les producteurs directs, au premier rang desquels les paysans, puisque la richesse première est celle de la terre, comme y insiste à plusieurs reprises le Pseudo-Aristote. L'un des aspects de la création des *dōreai* va dans le même sens, car les concessionnaires, astreints à un tribut fixe, ont tout intérêt à augmenter la productivité du travail paysan. Contentons-nous, à ce point, de faire brièvement référence, à titre d'exemple, à la situation tragique des petits propriétaires judéens qui, vers le milieu du ^{ve} siècle, se plaignent en ces termes : « Nous avons emprunté de l'argent sur nos champs et nos vignes pour le tribut du roi (*middāphoroi tou basileōs*) » (*Néhémie* 5.4) : la charge tributaire est d'autant plus lourde qu'elle se surajoutait à des taxes satrapiques (Pain du gouverneur : § 6.14-15) et aux diverses prestations dues au Temple et à ses desservants (§ 13.10-13).

Le rapport entre crise régionale et domination impériale n'est jamais simple à mettre au jour. On constate par exemple que, vers 418, les prix des produits alimentaires subissent une hausse brutale dans plusieurs villes babyloniennes : qui peut dire ce que cette « crise des subsistances » (courte et localisée) doit à la taxation royale, ou (*e.g.*) à de mauvaises récoltes ? Des tablettes astronomiques font régulièrement allusion aux conséquences néfastes, certaines années, des pluies torrentielles, dans une formule telle que : « Il y eut une famine dans le pays. Les gens [vendirent leurs enfants] » (*ADRTB*, n°-373 ; cf. n°s-366 et -369). On peut se demander dans quelle mesure de telles pratiques n'expliquent pas ce que dit Hérodote dans un passage (I, 196) utilisé abondamment par Olmstead pour mettre en rapport conquête perse et appauvrissement des simples Babyloniens. Nous manquons évidemment de témoignages directs sur la perception que les paysans babyloniens pouvaient avoir de la domination tributaire perse. On peut citer

néanmoins une tablette (YOS 7, 128) datée du règne de Cambyse (528), qui rapporte la dispute, devant les *mār bāni* d'Uruk, entre un berger d'Uruk et un oblat d'Ištar ; celui-ci est accusé par le premier d'avoir volé 60 brebis du trésor d'Ištar et de l'avoir menacé en l'étranglant avec le cordon de son collier, en lui disant à l'oreille : « C'est comme cela que Gubāru et Parnaka font plier l'échine aux gens. » Quelle que soit l'identité de Parnaka (le futur administrateur à Persépolis sous Darius ?), il est un collaborateur de Gubāru qui, lui, est manifestement le satrape de Babylonie et d'Ebir Nāri. Dans les mots prononcés sous forme de menace par l'oblat, devons-nous voir une attestation du caractère implacable de la contrainte impériale telle qu'elle était ressentie par les sujets-administrés ? Peut-être, mais s'il s'agit bien du rappel d'une action réelle et non de la mise en œuvre d'une métaphore, on se demande aussi ce qu'on doit en déduire au plan de la perception que les *élites* sociales babyloniennes avaient de leurs rapports avec l'administration satrapique et, plus largement, avec les structures impériales. Il convient de souligner également que l'historiographie a longtemps vécu sur la thèse de la hausse continue des prix en Babylonie achéménide : une étude récente vient de mettre à mal cette « certitude », puisqu'elle conclut à une baisse des prix de certains produits de base entre Artaxerxès I^{er} et Darius III. D'autres études sont en cours sur le même thème, qui viendront sans aucun doute nuancer et compléter des analyses fondées sur un *corpus* nouvellement publié mais étroit (les tablettes astronomiques), mais il semble peu probable qu'on en revienne jamais à la thèse traditionnelle.

Un autre exemple intéressant, auquel on vient de faire allusion, est celui de la Judée à l'époque de Néhémie : les petits paysans se plaignent « d'avoir dû emprunter de l'argent sur [leurs] champs et [leurs] vignes pour payer le tribut du roi » (*Néh.* 5.4). Mais, précisément, le contexte rend clair que l'accablement des paysans n'est pas attribuable uniquement au tribut royal : les luttes de classes internes et les prélèvements du temple expliquent tout autant l'appauvrissement de la paysannerie judéenne (chapitre XIV, 5). De même dans les cités grecques (ou ailleurs) : à côté du tribut royal, les autorités des cités lèvent des taxes civiques. C'est surtout l'addition des différentes fiscalités qui explique telle ou telle situation, en Judée ou dans les cités grecques – et en Babylonie, c'est l'addition des taxes d'État et des profits engrangés par les Murašū (ou autres gérants des terres). Mais tous les habitants d'une communauté n'en souffrent pas également : c'est que la ponction tributaire ne profite pas uniquement au Grand Roi et à ses Fidèles (même s'ils en sont les principaux bénéficiaires, et sur le plan politique et sur le plan économique). L'analyse d'un des circuits de circulation des produits des prélèvements (naturels) de la *tagē* (vente de blé royal : *IG* II². 207) implique par exemple que les cités grecques tiraient quelque bénéfice de l'achat de blé royal (moins cher, selon Antigone, que le blé disponible sur le marché égéen ; *RC* 3) : si l'avantage à la fois politique et financier est évident pour le Grand Roi et ses satrapes, l'opération profite également aux cités proprement dites et aux citoyens les plus riches, assez habiles pour négocier l'échange. De la même façon, en Babylonie, les Murašū tirent une partie de leur prospérité de la transformation en argent des taxes levées en nature, et leurs opérations contribuent à l'enrichissement des Perses, qui y ont été dotés de terres. Un document araméen d'Égypte rend compte, de son côté, de l'association de Perses et de non-Perses dans une entreprise commerciale (*DAE* 109) – réalité bien mise en évidence également par la documentation babylonienne. En d'autres termes, le système tributaire n'est pas simplement cause de tensions entre les dominants et les dominés. À l'intérieur de la seconde catégorie, les petits paysans (comme on le voit

en Babylonie) ne retirent pas d'avantages de la circulation des biens : ils en souffrent plutôt – d'où sans doute l'interprétation d'Hérodote sur l'appauvrissement des Babyloniens du peuple (I, 196 : *pas tis tou dê mou*) – quand bien même la liaison qu'il explicite entre conquête et appauvrissement doit certainement être pour le moins nuancée. En revanche, les élites locales, liées de près à l'élite impériale (ou qui en font partie), tirent elles-mêmes profit de la circulation des produits de la fiscalité royale. Telle est probablement l'une des raisons du maintien en place de dynasties locales ou, plus généralement, de régimes clients : le pouvoir perse est en quelque sorte caché par l'écran des notables locaux, chargés sur place de la levée des tributs et taxes, si bien que l'éventuel mécontentement des petits paysans se retourne contre ces notables (comme on le voit dans la Judée de Néhémie). En quelque sorte, la stratégie menée par le roi vis-à-vis des sanctuaires et des élites sociales de ses provinces n'est que la composante politico-idéologique d'un plus vaste projet impérial, dont le succès supposait à la fois la centralisation politique et le polycentrisme social et culturel.

Force est de constater que nous ne disposons pas d'une documentation qui permettrait d'attribuer les révoltes connues au seul fait tributaire. C'est peut-être de cette manière qu'éclatèrent les grandes révoltes en 522 (cf. Justin I, 7.2) : telle était bien d'ailleurs l'analyse faite par Bardiya, qui exempta ses peuples, pour une durée de trois ans, des charges tributaires et militaires (Justin I, 9.2 ; Hérodote III, 67). On a pu également proposer de considérer que la révolte de l'Ionie est elle-même liée, du moins en partie, au tribut ; si l'on a bien compris le sens des mesures prises par Artaphernès, On voit que l'administration royale sut tirer les conséquences et réformer la répartition du tribut, tout en maintenant le montant global (chapitre XII, 5) : explication qui au demeurant confirmerait qu'à l'instar de Bardiya l'administration de Darius savait s'adapter aux nécessités de l'heure. Mais la seule mention explicite en ce sens vient de Diodore, qui rapporte en ces termes la révolte, née en Égypte au temps d'Inaros : « Rassemblant la totalité de leurs forces, les Égyptiens se révoltèrent, et expulsèrent ceux des Perses qui étaient chargés de lever le tribut en Égypte » (*kai tous phorologountas tēn Aigypton tōn Persōn ekbalountes* ; XI, 71.3). Il n'y a pas de raison majeure de repousser cette mention, même si elle s'intègre dans un courant à la fois dominant et suspect qui faisait des Perses « des maîtres hautains et cupides » (Quinte-Curce IV, 7.1 ; cf. Diodore XVII, 49.1 et Polyen VII, 1.7). Mais, dans le texte de Diodore, est-il bien sûr que tous les leveurs de tributs soient « perses » ? Les documents disponibles rendent plutôt compte qu'au niveau local ce devaient être des Égyptiens qui en étaient chargés (cf. Arrien III, 5.4 ; Ps. Arist. *Écon.* II, 33a). Dans la présentation de Diodore, les leveurs de tribut représentent d'abord les symboles du pouvoir perse, quelle que soit leur origine ethnique. Dans un autre cas (Sidon), les insurgés s'en prennent d'abord aux paradis satrapiques (Diodore XVI, 41.5). Même si l'opération a aussi pour but de détruire les réserves de fourrages des Perses, la portée symbolique va bien au-delà d'un simple coup de main. C'est ce qu'explicite très clairement Diodore : « Leur premier acte d'hostilité fut de détruire, en coupant les arbres, le paradis royal dans lequel les rois des Perses avaient l'habitude de faire des séjours » : c'était donc, ni plus ni moins, une déclaration de guerre (cf. Plutarque *Art.* 25.1-2) ; ce sont probablement les mêmes motivations qui poussent les chefs de la révolte égyptienne à mettre à mort les leveurs de tribut « perses » (c'est-à-dire impériaux).

V. TRANSITION

Quel que soit le point de vue que l'on choisisse, une conclusion s'impose, imparable : l'empire de Darius III n'est pas ce moribond complaisamment décrit par les auteurs gréco-hellénistiques. Qu'il s'agisse du pouvoir et de l'*aura* du Grand Roi, de ses capacités financières et militaires, de l'activité productive des différents pays ou encore de la collaboration des élites locales, rien ne vient démontrer que, de Darius I^{er} à Darius III, les capacités endogènes de l'Empire se soient effondrées. Cette observation vient confirmer au moins que la thèse de la « décadence achéménide » doit être rangée définitivement au magasin des curiosités historiographiques. Mais d'évidence il ne s'agit là que d'une conclusion partielle, qui laisse la voie ouverte à une autre interprétation : à savoir que la défaite subie devant les Macédoniens révélerait non pas une crise conjoncturelle de l'Empire, mais une fragilité structurelle. C'est cette hypothèse que nous nous proposons de tester dans le chapitre qui suit, consacré à la réponse impériale face à l'agression macédonienne. La tâche n'est pas simple, car, à l'instar des guerres Médiques, la guerre de Darius III ne nous est connue que par des auteurs tout entiers acquis à la cause européenne. Ce n'est donc qu'en creux que nous pouvons reconstituer la vision achéménide de la conquête d'Alexandre, à la suite d'un décryptage serré des sources antiques. Pour tenter de répondre à la question posée, trois points seront successivement abordés, resitués dans la diachronie : la stratégie de Darius, l'attitude de l'aristocratie perse et la position prise par les élites locales face aux ouvertures du Macédonien.

SIXIÈME PARTIE

La chute d'un Empire (336-330)

Darius et l'Empire face à l'agression macédonienne

I. TERRITOIRES, ARMÉES ET STRATÉGIES

• *La première offensive macédonienne (336-335).* – On sait comment, après la victoire de Chéronée, Philippe avait pris l'initiative de créer une ligue dont il était l'*hégémon*. L'objectif officiellement mis en avant était de nature offensive : il s'agissait de faire campagne contre les Perses, à titre de représailles contre les destructions de 480, et ainsi de « libérer les cités grecques d'Asie » (Diodore XVI, 89). À cette fin, en 336, le roi macédonien envoya en Asie Mineure un premier corps d'armée commandé par Parménion, Attale et Amyntas, qui devaient préparer le débarquement de l'armée royale (XVI, 91.2 ; Justin IX, 5.8). Nous sommes assez mal renseignés sur les opérations, car les auteurs anciens (Diodore et Polyen) braquent le projecteur uniquement sur Memnon de Rhodes. Les premières opérations, à coup sûr, ne furent pas favorables aux Perses : c'est très certainement alors que des gouvernements pro perses furent chassés, aussi bien à Lesbos, à Chios qu'à Éphèse, peut-être également à Iasos : dans le temple d'Artémis d'Éphèse et dans plusieurs villes de Lesbos, des statues de Philippe furent alors érigées, et Parménion y installa des factions, qualifiées de « démocratiques » (cf. Arrien I, 17.11) ; c'est peut-être à l'occasion des combats menés en Troade que fut abattue la statue qu'Ariobarzanès avait fait ériger dans le sanctuaire d'Athéna Ilias (Diodore XVII, 17.6). L'assassinat de Philippe II puis l'avènement d'Alexandre n'interrompirent pas les opérations, mais ils créèrent certainement des conditions plus favorables à Darius III pour mener la contre-attaque. Au début de son règne, Alexandre envoya un nouveau détachement en Asie Mineure, conduit par Hékateé ; celui-ci rejoignit Attale et Parménion, mais sa mission consistait à faire disparaître le premier, suspect aux yeux du nouveau roi (Diodore XVII, 2.3-6) ; ses manœuvres créèrent un trouble dans l'armée macédonienne, jusqu'au moment où Attale fut assassiné, par ses soins (§ 5.1-2) ou à l'initiative de Parménion (Quinte-Curce VII, 1.3 ; VIII, 7.5). Toujours est-il que, dans le cours de l'année 335, les avancées de Parménion furent réduites pratiquement à néant : si Memnon ne réussit pas à s'emparer de Cyzique (Diodore XVII, 7.8 ; Polyen V, 44.5), des tyrans pro perses furent rétablis dans les cités de Lesbos et à Éphèse (cf. Arrien I, 17.12 : Syrphax et ses frères) ; en Troade, Kalas subit lui aussi

plusieurs défaites (Diodore XVII, 7.10). Au début de 334, seule apparemment Abydos était aux mains des Macédoniens (cf. Arrien I, 11.5).

Si mal documentés soient-ils, les événements suscitent quelques réflexions. Sur le plan militaire, la situation est contrastée. Dans un premier temps, le corps expéditionnaire macédonien a remporté de notables victoires. Apparemment, Parménion a même pu s'avancer jusqu'à Magnésie du Sipyle (Polyen V, 44.4) : ce qui confirme la relative perméabilité des défenses perses (du moins dans un premier stade), déjà mise en évidence lors des offensives grecques des ^v^e et ^{iv}^e siècles. Dans le même temps, il convient de souligner que nos sources revêtent un caractère à la fois partiel et partial. Soucieux, selon Diodore (XVII, 7.1), « de détourner vers la Macédoine la guerre imminente », Darius « se livra à de grands préparatifs militaires. Il équipait de nombreuses trières, rassemblait un grand nombre d'armées considérables et sélectionnait les meilleurs chefs ». C'est dans ces conditions qu'il se tourna vers Memnon, « hors de pair tant par sa bravoure que par ses compétences stratégiques », auquel il confia 5 000 mercenaires, avec l'ordre de marcher contre Cyzique et d'essayer de la réduire » (§ 7.2-3). La présentation de Diodore doit être pour le moins nuancée et complétée. Tout d'abord, Memnon ne fut certainement pas le seul à mener campagne. Les stratagèmes financiers qui sont attribués au Rhodien (Ps. Aristote *Écon.* II, 29) illustrent le fait qu'il agit en tant que chef d'une troupe de mercenaires au service des Perses. Memnon solde et nourrit ses hommes, en levant des contributions sur les cités : d'où peut-être la réaction des habitants de Cyzique (Polyen V, 44.5), qui n'avaient nulle envie de se faire rançonner. D'autre part, ce ne sont pas seulement les mercenaires grecs qui ont été engagés, et Memnon n'a pas été nommé chef suprême des troupes royales. Il est exclu en particulier qu'Arsitès, satrape de Phrygie Hellepontique, n'ait pas pris part à des combats qui se déroulèrent en grande partie dans ses territoires, et l'on peut faire la même observation pour Spithridatès de Sardes : il est même extrêmement probable que, comme en 341-340 (Pausanias I, 29.10) puis en 334 (Arrien I, 12.8-10), c'est Arsitès qui a reçu directement les instructions du Grand Roi. Par ailleurs, Diodore semble impliquer que les Perses ne se sont réellement mis en mouvement qu'après l'avènement d'Alexandre (§ 7.2), survenu à peu près à la même date que celui de Darius (été 335). Présentation elle aussi douteuse : quelle que soit l'ampleur des troubles au centre et dans certaines provinces (Égypte ?) – certainement moindre que celle que l'on postule habituellement –, le pouvoir central a sans nul doute été alerté par Arsitès, et il a pris des mesures en conséquence : la trilingue de Xanthos puis la nomination d'Orontobatès au satrapat de Carie-Lycie (Arrien I, 23.8) témoignent que le règne d'Arsès/Artaxerxès IV et les débuts du règne de Darius ne se sont pas réduits à des intrigues de palais. Il se trouve simplement que, polarisés sur le personnage de Memnon, Diodore et Polyen ne disent rien des opérations de l'année 336 – ce dont on ne doit pas induire nécessairement une passivité du Grand Roi. Il y a au contraire tout lieu d'estimer, avec Diodore (XVII, 7.1-3) que, même si éventuellement d'autres fronts (Égypte ?) requéraient leur attention, Artaxerxès IV puis Darius III ont très vite pris conscience des problèmes du front d'Asie Mineure.

• *Darius, ses satrapes et le débarquement d'Alexandre (mai-juin 334).* – Rassuré sur ses arrières européens, Alexandre prit la route de la Thrace avec son armée au début du printemps 334, puis procéda à la traversée de l'Hellespont (Arrien I, 11.6-8 ; 12.1-7) : Parménion fut chargé de la plus grande partie de l'armée, qui passa sans encombre de Sestos à

Abydos, grâce à l'aide de 160 trières et bon nombre de navires marchands (*ploia*). De son côté, à l'aide d'une petite troupe, Alexandre débarqua en Troade, où il accomplit son « pèlerinage homérique » (cf. Diodore XVII, 17.1-3 ; Plutarque *Alex.* 15.7-9) ; puis il gagna Arisbè et Perkotè, avant de se poster sur les bords du Granique (Arrien I, 13.1). « Satrapes et stratèges » perses avaient réuni leurs forces près de Zélée : c'est là qu'ils envisageaient les mesures à prendre pour répondre au débarquement d'Alexandre (I, 12.8-10).

L'un des problèmes les plus débattus est le suivant : pourquoi les Perses n'ont-ils pas cherché à empêcher le débarquement macédonien ? Seul à poser explicitement le problème, Diodore a une réponse toute prête : « Les satrapes et généraux perses étaient arrivés trop tard pour empêcher le passage des Macédoniens. Ayant rassemblé [leurs troupes] (*athrois-thentes*), ils tinrent conseil [Conseil de Zélée]... L'avis ayant prévalu de livrer bataille, les Perses firent venir des troupes de partout (*tas pantakhothen dynameis metapempsamenoi*)... et marchèrent vers la Phrygie de l'Hellespont » (XVII, 18.2, 4). Ce retard paraît fort surprenant, car tant la première offensive macédonienne des années 336-335 que les préparatifs et les annonces publiques d'Alexandre ne laissent aucun doute sur ses intentions. On reconnaît là l'un des motifs les plus prisés de Diodore, mais aussi de Xénophon ou d'autres auteurs grecs : la lenteur des armées perses est un handicap rédhibitoire (e.g. XV, 41.2). Mais si la remarque peut s'appliquer effectivement au rassemblement d'immenses armées royales (celles d'Issos et de Gaugamèles par exemple), elle est beaucoup moins convaincante pour l'armée du Granique, composée de troupes territoriales (colonies militaires, cavaliers amenés par les Perses de la *diaspora* et par des concessionnaires de terres) et de contingents de peuples soumis (tels les Paphlagoniens), les uns et les autres pouvant être réunis dans un court laps de temps ; au surplus, ces troupes (certaines d'entre elles au moins) étaient sous les ordres avant 334, car elles avaient certainement participé aux combats de 336 et 335. En fonction de la date que l'on assigne à la bataille (avril ou mai), on pourrait éventuellement supposer que les Perses ont rassemblé leurs troupes alors dans leurs quartiers d'hiver, qui auraient pu être assez éloignés les uns des autres (comp. XIX, 44.4 ; 68.2). Mais outre que, paradoxalement, une telle hypothèse devrait conduire à confirmer l'idée que les Perses avaient rassemblé leur armée depuis de nombreux mois, une comparaison avec Arrien donne la solution la plus raisonnable. En effet, comme l'écrit Diodore, un conseil de guerre se tint alors à Zélée ; y participèrent tous les satrapes d'Asie Mineure, dont la liste est donnée par Arrien (Diodore ne cite que Memnon) : et Arrien précise très clairement que leurs troupes avaient déjà à ce moment posé leur camp près de la cité (I, 12.8 : *katestratopedeukotes*). Bref, malgré Diodore, les généraux perses n'ont certainement pas attendu de décider de leur stratégie avant de lancer un ordre de mobilisation. La raison de la situation est tout autre. On doute tout simplement qu'une armée de terre ait pu être en mesure d'interdire un débarquement, même si l'on peut rappeler d'abord qu'en désespoir de cause, on voit une fois un chef perse s'opposer avec ses cavaliers à des navires grecs près d'Abydos (Xénophon *Hell.* I, 1.6), et ensuite que des troupes de terre peuvent interdire ponctuellement à une flotte l'accès à des points d'eau (e.g. Arrien I, 19.8). Encore aurait-il fallu savoir sur quelles plages l'armée macédonienne allait poser le pied, ce qui était d'autant moins évident à déterminer qu'Alexandre, pour des raisons qui ne tiennent peut-être pas uniquement à son désir de rendre hommage aux héros grecs de la guerre de Troie, avait choisi de diviser ses forces (Arrien I, 11.6 ; 12.6). Bref, si les généraux perses n'ont pas conduit leurs troupes vers la mer « pour empêcher le passage des Macédoniens » (*diabasis* : Diodore § 18.2), c'est tout simplement que l'idée même ne leur en est jamais venue.

Si les Perses avaient décidé d'interdire le passage à l'armée macédonienne, c'est évidemment à leur marine qu'ils auraient fait appel. Or, aucun texte ancien ne fait référence à la moindre présence d'un bateau perse dans les parages. Cela est d'autant plus surprenant qu'à cette date, face aux cent soixante trières (et vaisseaux de transport) d'Alexandre (Arrien I, 11.6), les Perses disposaient d'une supériorité navale indiscutable : ils dominent la mer (*thalassokratein*), écrit Arrien (I, 18.6), alors que, quelques semaines plus tard, Alexandre est aux portes de Milet ; Arrien chiffre à 400 navires la flotte royale (§ 18.5), montée par des équipages bien entraînés, venus en particulier de Chypre et de Phénicie (§ 18.8 ; II, 13.7) ; on y trouvait également des contingents envoyés par des cités grecques (I, 19.11 : lasos). Arrien précise que cette flotte « est arrivée trop tard » devant Milet (§ 18.4) : ce qui indique que les escadres achéménides étaient alors présentes sur le front d'Asie Mineure, mais ce qui ne nous éclaire en rien sur leurs allées et venues dans les semaines qui précèdent, puisque nous ignorons à partir de quelle région elles ont fait voile vers Milet. On continue donc de s'interroger sur cette surprenante absence dans l'Hellespont, attribuée, le plus souvent, à la révolte égyptienne de Khabbabash : si l'hypothèse ne manque pas d'attraits, il convient de rappeler, dans le même temps, que le seul document disponible, la *Stèle du Satrape*, ne permet pas une datation assurée des événements du Delta – à moins évidemment de dater cette révolte en fonction même du retard de la flotte sur la côte d'Asie Mineure, en adoptant un raisonnement circulaire historiquement séduisant mais méthodologiquement peu recommandable. Force est donc de reconnaître que nous ne pouvons pas répondre à la question, ou, plus exactement, qu'aucune des réponses possibles ne dépasse le cadre d'une vraisemblance sans appui documentaire.

Quoi qu'il en soit, restait aux généraux perses à « délibérer sur la situation du moment », pour reprendre l'expression d'Arrien (I, 12.8). Celui-ci décrit ainsi la réunion : contre l'avis de Memnon, qui proposait d'adopter la stratégie de la terre brûlée, Arsitès, approuvé par les autres commandants perses, choisit de livrer bataille. La proposition de Memnon était fondée sur deux considérations : d'une part, « les Macédoniens étaient supérieurs en infanterie », d'autre part, « Alexandre ne resterait pas dans le pays s'il manquait du nécessaire ». De son côté, « Arsitès – dit-on (*legetai*) – déclara au cours de la réunion qu'il ne tolérerait pas que fût incendiée une seule maison des populations placées sous son autorité ». Il fut appuyé par les autres Perses qui, en outre, « soupçonnaient plus ou moins Memnon de faire traîner la guerre en longueur, à cause des honneurs (*timē*) qu'il tenait du roi ». Le conseil de guerre est également retransmis par Diodore, qui sur l'essentiel rapporte à l'identique l'intervention de Memnon (XVII, 18.2-4). Diodore prend parti fermement en faveur du choix stratégique du Rhodien : « Il donnait là un excellent conseil, comme le montrèrent les événements. » Puis Diodore d'offrir son explication de l'attitude (à ses yeux déraisonnable) des satrapes et généraux : ils repoussèrent les propositions du Rhodien « comme indignes de la fougue généreuse (*megalopsykhia*) des Perses » (§ 18.3).

Les récits anciens et le simple raisonnement invitent à se poser quelques questions, tant sur le rôle de Memnon que sur les raisons du choix stratégique perse et sur l'intervention de Darius. Remarquons d'abord que si, sur l'essentiel, les versions d'Arrien et de Diodore sont convergentes, le second a une nouvelle fois privilégié outrageusement la figure de Memnon, à nouveau présenté comme « fameux pour ses talents de stratège » (§ 18.2 ; cf. § 7.2 et § 20.7). Il en fait l'âme du conseil de guerre, sans nommer un seul des satrapes et généraux perses ! Le rôle que Diodore attribue à Memnon et le jugement qu'il porte sur ses propositions ne sont pas sans rappeler d'autres réunions dont il rend compte, en

particulier les discussions entre Iphicrate et Pharnabaze en Égypte ; là aussi, les conseils du Grec (considérés par Diodore comme particulièrement judicieux) sont repoussés par Pharnabaze et les chefs perses qui l'entourent, sur des motifs qui rappellent étrangement ceux que Diodore attribue à Arsitès et à ses collègues : « L'audace et la valeur d'Iphicrate excitèrent les soupçons de Pharnabaze, qui se demandait s'il n'allait pas s'emparer de l'Égypte pour son propre compte (*kat'idian*)... Les officiers perses, qui le jalouaient, répandaient des calomnies injustes sur lui » (XV, 43.2). D'une manière sensiblement analogue, Diodore exalte la figure de Memnon, auquel il confère une autorité et une influence qu'il n'avait certainement pas au printemps 334 ; par la même occasion, il lui prête des projets (« transporter entièrement en Europe le théâtre de la guerre »), qui n'étaient certainement pas de mise à cette date. En réalité, Arrien montre bien que le conseil est celui des Perses (*sylogos tôn Persôn* : 12.10), à l'intérieur duquel, comme il est logique, la première place est tenue par Arsitès, satrape de Phrygie Hellespontique, à qui il revient de conduire les opérations, comme il l'avait fait en 341 (Pausanias I, 29.10). En 334, Memnon n'est que le chef d'un contingent de cavaliers, levé sur les terres qu'il détenait en Troade (cf. § 15.2 ; Diodore XVII, 19.4). Si l'on a requis son avis, il s'agissait d'un avis parmi d'autres. Il serait du plus haut intérêt de savoir de quels informateurs les auteurs anciens tenaient leurs renseignements. Si, comme il est probable, Arrien dépend de la même source que Diodore, il l'a en tout cas utilisée de manière à la fois plus réservée (*legetai*) et moins partielle, même s'il rapporte lui aussi que les chefs perses craignaient les ambitions du Rhodien, qui jouissait de la faveur royale.

Les arguments échangés ne laissent pas non plus de susciter quelques doutes critiques. *A posteriori*, on est tenté de penser, avec Diodore, que la stratégie de Memnon présentait quelque avantage. Effectivement, Alexandre avait besoin de se ravitailler sur le pays, et tous les auteurs anciens soulignent qu'il manquait alors d'argent : selon Quinte-Curce (X, 2.24) et Arrien (VII, 9.6), il avait même hérité de son père une dette de 600 talents ; les butins des guerres et l'activité des mines de Macédoine avaient depuis lors amélioré la situation : lors du débarquement, il disposait d'une somme qui lui permettait d'entretenir son armée pendant 30 jours ; en d'autres termes, il était dans la nécessité absolue de remporter une victoire rapide, qui lui permettrait de mettre la main sur des trésors satrapiques. Contre de tels arguments, apparemment aussi rationnels que raisonnables, les chefs perses, selon Diodore et Arrien, avancent deux arguments, qui paraissent *a priori* assez peu consistants. La proclamation d'Arsitès peut être jointe à d'autres textes, qui explicitent que la première mission d'un satrape est de protéger la terre des ravages de la guerre (e.g. Quinte-Curce III, 4.5) ; c'est de cette manière qu'il acquiert et conserve la confiance du Grand Roi, et qu'il peut en attendre des promotions dans la faveur royale (Xénophon *Écon.* IV, 8-11) : de tels présupposés interdisaient, en principe, d'adopter la tactique de Memnon. Mais on doute qu'Arsitès ait pris une initiative aussi décisive, simplement en référence à de telles considérations. Le débat n'est pas sans rappeler celui que rapporte Hérodote (IX, 41) entre Artabaze et Mardonios en 479 : contre le second, Artabaze proposait de ne pas livrer bataille, mais plutôt de persuader les Grecs de se disjoindre de la coalition. Hérodote prend fermement parti en faveur d'Artabaze, « un homme qui avait une vue plus juste de l'avenir », alors que Mardonios « émit une opinion plus violente, plus inconsidérée » : il était persuadé que « l'armée perse était bien supérieure à celle des Grecs... Il fallait suivre la coutume des Perses (*nomos tôn Perseôn*) et combattre ». D'Hérodote à Diodore et de Mardonios à Arsitès, les similitudes sont évidentes. La *megalopsykhia* des satrapes de 334

correspond clairement au *nomos tôn Perseôn* invoqué par Mardonios : les premiers considèrent comme indignes de leur rang et de leur valeur de refuser le combat.

En dépit – et/ou en raison – de la convergence frappante avec Hérodote, il serait très imprudent d'adopter sans nuance l'interprétation de Diodore. Le concept de *megalopsykhia* perse qu'il invoque est développé, en situation, dans la vision très agonistique qu'il transmet de la bataille du Granique, dont l'issue, chez lui, est déterminée par le sort de la *monomakhia* qui oppose Alexandre à Spithrobatès [Spithridatès], « un Perse d'une bravoure très remarquable... Celui-ci s'imagina que les dieux lui offraient l'occasion d'un combat singulier. Peut-être sa bravoure personnelle allait-elle libérer l'Asie de l'immense menace qui pesait sur elle » (XVII, 20.2-3) : le duel se déroule devant les yeux des soldats à l'arrêt (§ 20.5), selon un modèle que Diodore (XVII, 83.5-6) et Quinte-Curce (VII, 4.32-38) illustrent ailleurs, et à travers lequel plusieurs auteurs anciens prétendaient interpréter la bataille d'Issos (Polybe XII, 22.2 ; *FGrH* 125 F6). Mais – outre que le récit de Diodore est très contestable – utilisé sans discernement, le terme qu'il emploie risque de nous entraîner sur un terrain mouvant et douteux, celui de la « psychologie des peuples ». Si le courage des Perses est salué par tous les auteurs d'Alexandre, il n'était pas inscrit dans les gènes d'un aristocrate qu'il devait à tout prix livrer bataille ! Contrairement peut-être à ce que Diodore entend, ou en tout cas contrairement à ce qu'on lui a fait dire ici et là, les Perses ne sont pas systématiquement dénués de sens commun (quel que soit le jugement que l'on porte sur le dispositif tactique qu'ils adoptèrent lors de la bataille) : leur éthique aristocratique (*megalopsykhia*) – dont on pourrait aisément trouver des parallèles chez les Macédoniens – ne les conduit pas nécessairement à prendre des décisions « inconsidérées » (Hérodote IX, 41), et complètement déconnectées de la rationalité militaire ; au reste, Hérodote ne peut cacher que la décision de Mardonios était également fondée sur un objectif raisonnable (empêcher les Grecs de rassembler leurs forces). Comme tous les *nomoi*, les *nomoi persikoi* [*tôn Perseôn*] – invoqués, paraît-il, par Mardonios – sont soumis au principe de réalité : on pourrait citer bien des cas où les chefs perses ont soit appliqué la stratégie de la terre brûlée (e.g. Quinte-Curce III, 4.3 ; y compris Darius lui-même : e.g. Quinte-Curce IV, 9.14 ; Diodore XVII, 55.2), soit fait preuve de prudence tactique (e.g. Diodore XV, 43.1-2), soit refusé un combat, qu'ils jugeaient perdu d'avance (e.g. Xénophon *Hell.* IV, 1.17). Quant à Arsitès et à ses collègues, ils savaient pertinemment qu'au-delà des discussions (quelque peu éthérées) sur l'éthique traditionnelle le Grand Roi ne tenait compte que d'une chose : la victoire. Or, précisément, la situation pouvait leur apparaître comme favorable en 334 (les jugements *post eventum* prononcés par Diodore et Hérodote en faveur des choix de Memnon et d'Artabaze n'engagent que leurs auteurs) : les Perses avaient en effet remporté des succès notables l'année précédente contre les forces macédoniennes ; par ailleurs, Arsitès pouvait estimer à bon droit que sa supériorité numérique et la valeur de sa cavalerie lui permettaient d'envisager l'avenir avec optimisme.

Mais allons plus loin, en posant une simple question : Arsitès était-il bien pleinement libre d'adopter la stratégie de son choix ? Les auteurs anciens ne disent mot de Darius III. Alors même que Diodore affirme que le Grand Roi a pris antérieurement des mesures de mobilisation (§ 7.2), et qu'il ne cesse ailleurs de souligner (pour le déplorer) que les généraux perses dépendent en tout des ordres royaux (e.g. XV, 41.2), peut-on réellement postuler que Darius III s'est désintéressé de la situation, telle qu'elle se présentait au printemps 334, et qu'il a laissé Arsitès prendre seul les décisions stratégiques ? Un seul auteur

y fait allusion, sous une forme très indirecte, qui n'est pas sans rappeler la teneur des arguments échangés à Zélée : « Cependant, le roi Darius, confiant en ses forces, dédaignait de recourir à la ruse et affirmait que cacher ses desseins c'était dérober à la victoire... La première rencontre eut donc (*igitur*) lieu dans la plaine d'Adraste » (Justin XI, 6.8, 10). Si les formulations de Justin peuvent être soumises à critique, elles suggèrent au moins qu'Arsitès avait reçu du Grand Roi mission de livrer bataille en Phrygie. Ce qui est conforme aux pratiques achéménides : si le choix tactique relevait en effet d'Arsitès (qui consulta sur ce point ses collègues), la décision stratégique avait été imposée par Darius (cf. parallèle exact dans Diodore XVI, 75.1-2) – de la même manière qu'en Grèce Mardonios prenait ses décisions en fonction d'ordres qui lui étaient transmis par Xerxès (chapitre XIII, 4-5). On en vient alors à douter fortement que le conseil de Zélée avait bien été réuni pour choisir entre deux stratégies : il est infiniment plus probable que la réunion avait pour but premier de décider de la tactique à adopter (choix d'un site, disposition des contingents, rôle et place de chacun des commandants). Si les satrapes ont engagé le combat, c'est tout simplement qu'ils avaient reçu des ordres en ce sens, et qu'ils craignaient, en y désobéissant, d'apparaître comme des traîtres à la cause royale et de se voir lourdement punis par le Grand Roi (*FGrH* 151 F1.1 ; *Itin. Alex.* § 19). Même si l'on admet qu'un débat a eu lieu dans les termes rapportés par Diodore et/ou Arrien, l'interprétation qu'ils en donnent (en des termes différents) est certainement fautive. On peut simplement supposer qu'au cours du débat s'est engagée périphérieusement une discussion « éthique ». Mais cette discussion n'avait pas pour but de définir la stratégie ni donc de remettre en cause une décision royale que les Perses acceptaient d'autant plus aisément que la bataille allait leur permettre d'illustrer la *megalopsykhia* dont, selon Diodore, ils faisaient si grand cas, et qu'elle permettait à Arsitès d'espérer faire la preuve de sa valeur auprès de Darius III – avec le risque que l'on connaît (Arrien I, 16.3 [suicide du satrape]).

• *Darius à Babylone et le front d'Asie Mineure (334-333)*. – Du point de vue achéménide, la défaite du Granique ne revêt pas à proprement parler un caractère décisif. En revanche, si l'on prend en compte les contraintes dans lesquelles se trouvait Alexandre lors de son débarquement (par exemple sur le plan financier), sa victoire le libéra de bien des craintes : il n'a pas été rejeté à la mer, et il dispose de nouveaux atouts pour poursuivre son projet. La victoire fut suivie d'une série de succès impressionnants : il fit prendre possession de Daskyleion, évacuée par sa garnison, y nomma Kalas satrape de Petite-Phrygie, et ordonna aux habitants de payer « le tribut de Darius » (Arrien I, 17.1-2). Il fit bientôt son entrée officielle dans Sardes, que lui livra sans combattre Mithrénès (§ 16.3-8), et il s'empara des trésors (Diodore XVII, 21.7). Sur le court terme du moins, le Macédonien n'avait plus de souci financier à se faire. Ce fut bientôt le tour d'Éphèse, de Magnésie, de Tralles et de bien d'autres cités du littoral (Arrien I, 17.9-13 ; 18.1-2), puis de Milet, que la flotte perse ne put réellement secourir, car elle arriva après la flotte macédonienne commandée par Nikanôr : après résistance, la garnison se rendit (§ 18.3-9 ; 19 ; cf. Diodore § 22.2-4).

Du côté perse, les pertes militaires étaient sensibles, bien qu'il soit, comme toujours, difficile de les chiffrer (1 000 cavaliers selon Arrien I, 16.1). Des chefs de valeur étaient tombés : Niphatès, Petinès, Spithridatès, Mithrobouzanès, Mithridatès, Arbupalès, Pharnakès, Omarès sont cités par Arrien (I, 16.3) ; Rhosakès (frère de Spithridatès) a lui aussi été grièvement blessé au cours de la bataille (I, 15.7) ; quant à Arsitès, qui avait quitté le champ de bataille, il préféra se suicider (I, 16.3). Parmi les participants au conseil de

guerre de Zélée (I, 12.8-9), seuls ont survécu Rhéomithrès et Arsamès, auxquels on joindra Memnon (et peut-être ses fils : I, 15.2) ; Rhéomithrès rejoignit le camp de Darius ; le satrape de Grande-Phrygie, Atizyès, a lui aussi quitté sain et sauf le champ de bataille – après, semble-t-il, une halte dans sa capitale, Kelainai (I, 25.3), qu'il avait abandonnée lors de l'arrivée d'Alexandre (I, 19.1) ; quant à Arsamès, après avoir tenté de mettre la Cilicie en état de défense, il rejoignit lui aussi Darius, alors en marche vers la Cilicie : Rhéomithrès, Arsamès et Atizyès disparurent lors de la bataille d'Issos (II, 11.8). Une partie importante de l'armée avait néanmoins réussi à faire retraite vers le sud ; commandés par les rescapés, dont Memnon, les contingents se replièrent sur Halicarnasse, cité formidablement fortifiée, sur laquelle veillait le satrape Orontobatès. L'arrivée des troupes venues du Granique permit à la ville de disposer d'une garnison impressionnante de Perses et de mercenaires (I, 20.2), renforcée également par des soldats amenés par la marine (§ 20.7). Alexandre et ses troupes subirent plusieurs revers de taille, comme à Myndos qui, contrairement à des promesses hâtives faites par des déserteurs, refusa de se rendre (§ 20.5-7). Les efforts macédoniens furent finalement victorieux, mais en partie seulement : en quittant Halicarnasse à la fin de l'année 334, Alexandre laissa sur place une troupe de 3 000 fantassins et de 200 cavaliers, sous les ordres de Ptolémée, chargé de s'emparer des deux citadelles qui restaient aux mains des Perses (§ 22.1-6 ; cf. Diodore XVII, 24-27).

L'Empire se trouvait alors dans une situation stratégique absolument inédite, le seul précédent que l'on puisse invoquer étant celui de l'offensive menée par Cyrus le Jeune. Ce n'était pas la première fois que des satrapes connaissaient la défaite en Asie Mineure, ni qu'une armée ennemie parvenait sous les murs de Sardes : mais, pour la première fois, la citadelle de Sardes était tombée, et l'adversaire avait poursuivi sa marche sans difficultés notables, du moins jusque sous les murs d'Halicarnasse, tout en proclamant, haut et fort, que ses ambitions allaient bien au-delà de la « libération des cités grecques ». On aimerait savoir comment Darius et ses conseillers réagirent devant cette avalanche de nouvelles catastrophiques. Nous en sommes malheureusement fort mal informés (pour parler en litote), car les auteurs anciens suivent pas à pas Alexandre, sans accorder la moindre attention au Grand Roi. Nous apprenons qu'alors qu'Alexandre menait sa campagne d'hiver en Pamphylie-Lycie, le Grand Roi tenta de susciter un complot contre son adversaire : il envoya un émissaire auprès d'Alexandre le Lynkeste, dont il avait appris qu'il était prêt à trahir Alexandre ; le messenger royal tomba aux mains de Parménion, le Lynkeste fut arrêté et, du point de vue perse, l'affaire en resta là (Arrien I, 25) ; mais l'information elle-même est à prendre avec réserve, car la participation perse au complot relève simplement peut-être d'une accusation tardive. Sans doute le Grand Roi envoya-t-il des messagers à certains chefs, pour leur enjoindre de résister jusqu'au bout : c'est du moins ce qui ressort des déclarations des défenseurs de Kelainai (Quinte-Curce III, 1.8). Force est toutefois de constater qu'une seule décision stratégique d'importance est assurée : dans l'été 334, le Grand Roi désigna Memnon (alors à Halicarnasse) comme « commandant de la Basse-Asie [régions littorales] et de toute la flotte » (Arrien I, 20.3 ; II, 1.1 ; Diodore XVII, 23.5-6).

Le titre de commandant de la flotte vient rappeler qu'à cette date, les Perses disposaient de l'hégémonie navale. À Milet, en effet, Alexandre avait pris la décision de licencier sa flotte, à l'exception de l'escadre athénienne et de quelques navires de transport. Selon Arrien (I, 20.1), Alexandre, d'une part, était convaincu depuis longtemps de son infériorité en la matière (cf. § 18.6-8), d'autre part, « il était à court d'argent », enfin « il considérait que, l'Asie étant désormais en son pouvoir grâce à ses forces terrestres, il n'avait plus

besoin de marine, et qu'en s'emparant des cités côtières, il allait faire disparaître la flotte perse, qui ne trouverait plus où recruter ses équipages ni où aborder en Asie » (§ 20.1). Cette décision d'Alexandre soulevait déjà des interrogations dans l'Antiquité (cf. Diodore XVII, 23.1-3). Le projet d'abattre la puissance maritime perse par la conquête des côtes présentait en effet des risques considérables. La réussite qu'avaient connue les troupes d'Alexandre en empêchant un débarquement perse près de Milet était très spécifique, car il s'agissait alors simplement de défendre un espace à la fois bien défini et très délimité, l'ilot de Ladè et le port de Milet (Arrien §§ 18.5 ; 19.2-3), obligeant ainsi les Perses à aller chercher de l'eau très loin, jusqu'à Samos (§ 19.7-10). Mais étendre une telle stratégie à l'ensemble du front méditerranéen relevait de la gageure. Il était impossible de contrôler tous les points, à moins d'immobiliser des milliers de garnisaires, ce qui aurait alors affaibli considérablement l'armée en marche (cf. Quinte-Curce IV, 1.35) : la conquête de la Lycie, effectuée, selon Arrien (I, 24.3), « pour empêcher l'ennemi de se servir de sa marine », n'empêcha point Pharnabaze, en août 333, d'y faire jonction avec les navires de Thymondas (II, 2.1-2). Par ailleurs, lorsque Alexandre quitte la Carie, à la fin 334, il n'a pas enlevé aux Perses toutes leurs bases continentales : Orontobatès et Memnon tiennent toujours deux acropoles d'Halicarnasse (I, 23.1-6) ; les Perses tiennent également l'île de Kos, d'où Memnon appareillera quelque temps plus tard (Diodore XVII, 27.5), ainsi que Samos (Arrien I, 19.8). La Carie méridionale constitua une base de premier ordre pour les Perses – d'autant plus que les forces macédoniennes subirent certainement des défaites, puisque, en septembre de l'année suivante (333), Orontobatès contrôlait « la citadelle d'Halicarnasse, Myndos, Kaunos, Théra et Kallipolis » (II, 5.7 ; cf. Quinte-Curce III, 7.4). Dès lors, la stratégie d'Alexandre, au moins sur le court terme, laissait la voie entièrement libre à la flotte perse et, sur le moyen terme, la supériorité navale perse risquait d'annihiler le contrôle qu'exerçait alors Alexandre sur le littoral d'Asie Mineure. Alexandre s'en rendit vite compte puisque avant même la disparition de Memnon (juillet-août 333), il ordonna le rassemblement d'une nouvelle flotte de guerre : « Amphotéros fut préposé au commandement de la flotte de l'Hellespont, et Hégélochios à celui des troupes de terre, avec mission de libérer Lesbos, Chios et Kos des garnisons ennemies... En vertu du traité, Alexandre exigea de ses alliés une flotte pour veiller sur l'Hellespont » (Quinte-Curce III, 1. 19-20). Entre-temps, en effet, Memnon avait pris l'offensive et il s'était emparé de Chios ; les villes de Lesbos s'étaient également rendues, à l'exception de Mytilène.

Il paraît assez évident que Darius et ses conseillers ont été tenus au courant de la situation et que la nomination de Memnon à la tête de la flotte et du littoral visait à en tirer tous les profits possibles. Darius escomptait-il alors que le succès espéré obligerait Alexandre à rebrousser chemin ? Ou bien, dès ce moment, commençait-il de préparer une armée ? On sait que vers la fin de l'été 333, il quitta Babylone à la tête de l'armée royale, accompagné de toute la cour, « selon la coutume traditionnelle des Perses » (Diodore XVII, 25.3). Selon Diodore, la décision de convoquer l'armée royale fut prise tardivement, à l'issue d'un conseil tenu à l'annonce de la mort de Memnon, dans l'été 333 (§ 30 ; 31.1 ; Quinte-Curce le situe alors que Darius est en Syrie : III, 8.2-11). Mais, tels qu'ils sont rapportés par Diodore, les termes du débat éveillent quelques soupçons, en raison des accusations qu'il porte contre Darius dans des termes rigoureusement identiques utilisés antérieurement contre Artaxerxès III (XVI, 40.5-6). En est-il de même de la chronologie ? Il est difficile d'en décider. Lorsque l'on sait la longueur de telles mobilisations générales (souvent soulignée par Diodore lui-même : cf. XV, 41.2), il paraît difficile de croire que l'armée de 333

ait pu être rassemblée, armée et entraînée en quelques mois seulement. D'un autre côté, la levée ne fut pas générale, puisque, pour reprendre l'expression de Quinte-Curce (III, 2.9; cf. IV, 9.1-2), la précipitation (*festinatio*) empêcha que l'on fit venir les contingents du Plateau iranien et d'Asie centrale. Si bien que deux interprétations sont ouvertes : ou bien, dès ce moment, Darius a commencé à lever des troupes, pour parer à toute éventualité, ou bien il pense (ou espère) que les chefs et les troupes d'Asie Mineure suffiront à régler le problème. Dans cette dernière hypothèse, Darius n'aurait pas agi différemment de ces prédécesseurs : jamais, depuis Xerxès en 480-479, les régions d'Asie Mineure n'ont vu une armée royale ; mais, dans ce cas, on doit également conclure que le Grand Roi n'a pas pris la mesure de la situation ni de la détermination de son adversaire.

Pour pouvoir en juger, il faudrait connaître le contenu de la mission qu'avait reçue Memnon. Dans le cours du compte rendu qu'il fait d'un conseil tenu autour de Darius à l'annonce de la mort du Rhodien, Diodore affirme que, jusqu'à ce moment, le Grand Roi avait espéré « que le théâtre de la guerre serait transporté de l'Asie en Europe » (§ 30.1). On retrouve le renseignement chez Arrien (II, 1.1). Diodore ajoute que les premiers succès de Memnon suscitèrent, de la part de nombreuses cités insulaires, l'envoi de députations, et suscitèrent même des troubles jusqu'en Eubée et en Grèce, dont les dirigeants recevaient de l'argent du Rhodien (§ 29.3). Enfin, selon Quinte-Curce (III, 1.19-20) et Arrien (III, 2.3), c'est en raison d'un tel danger qu'à Gordion, au printemps 333, Alexandre ordonna de reconstituer une flotte, consentant à cette fin des dépenses considérables, et qu'il envoya de l'argent à ceux qui, en Grèce, étaient chargés de surveiller les cités. Il ne fait pas de doute en effet qu'à la veille de la bataille d'Issos certains Grecs estimaient que le rapport de forces penchait au profit du Grand Roi (cf. Eschine III, 164) : tout aussi bien Athènes, Thèbes et Sparte avaient alors envoyé des ambassadeurs au Grand Roi (Arrien II, 15.2-4; Quinte-Curce III, 13.5). Mais que la campagne de Memnon ait suscité un tel espoir (en Grèce) ou une telle crainte (en Macédoine) est une chose qui au reste pouvait simplement procéder de bruits incontrôlés, comme le laisse entendre Arrien (II, 2.4) ; que le Rhodien ait mené une telle stratégie en est une autre. Au printemps 333, Memnon reconquit Chios, puis concentra ses forces sur Lesbos : seule Mytilène résista, et c'est pendant le siège de la ville que Memnon mourut de maladie (juillet-août 333) : tel est le squelette narratif fourni par Arrien (II, 1.1-2) et Diodore (§ 29.2 : avec une erreur). Manifestement, Memnon n'entendait donc pas profiter de son écrasante supériorité pour porter la guerre en Europe, préférant consacrer de longues semaines à parfaire le blocus de Mytilène. Les activités de Memnon laissent plutôt penser que, sur le court terme, son objectif était d'abord de remettre la main sur les cités littorales et sur les îles, déjouant ainsi les prévisions d'Alexandre (Arrien I, 20.1) – d'où la réaction du Macédonien quand il apprit que son adversaire menaçait non pas l'Europe, mais ses précédentes conquêtes dans les territoires achéménides. Tout compte fait, on peut estimer que les activités militaires de Memnon correspondent à la mission que lui avait confiée Darius – mission elle-même sous-entendue par le ressort géographique de la compétence qui lui fut reconnue par le Grand Roi : le littoral d'Asie Mineure.

Il est probable que l'ambition européenne prêtée à Memnon soit issue d'une tradition grecque tout acquise à sa mémoire et à celle de sa famille (cf. Tod II, n° 199), bien présente en particulier chez Diodore (ci-dessus chapitre XVII, 3) : celui-ci affirmait même (contre toute vraisemblance) que le Rhodien défendait déjà cette position lors du conseil de guerre de Zélée (§ 18.2). Diodore (§ 29.4) et Arrien (II, 1.3), en des termes pratiquement identiques, présentent la disparition du Rhodien comme un soulagement décisif pour

Alexandre (Diodore § 31.3-4) et un revers de première grandeur pour Darius, dès lors contraint à prendre lui-même la tête de l'armée (Diodore § 30 ; cf. également Quinte-Curce III, 2.1). On en infère parfois que Darius a alors décidé d'abandonner sa stratégie maritime au profit d'une stratégie continentale. Aucune de ces interprétations ne paraît valide. Tout d'abord, la succession de Memnon était déjà préparée, puisque, avant sa mort, il avait transmis ses responsabilités à Autophradates, et à Pharnabaze, fils d'Artabaze, son neveu, en attendant que Darius confirme ces dispositions (Arrien II, 1.3) – ce qui fut fait peu après au bénéfice de Pharnabaze (II, 2.1). Par ailleurs, la mort de Memnon n'interrompt en aucune manière l'offensive maritime, même si l'envoi de mercenaires à Darius a probablement affaibli les capacités de Pharnabaze et d'Autophradates. Les opérations qui se déroulent jusqu'à la bataille d'Issos démontrent au contraire que les successeurs de Memnon ont abandonné sa prudente stratégie, quelque peu attentiste, et se sont lancés plus vigoureusement à l'assaut des positions macédoniennes. Autophradates et Pharnabaze poursuivirent avec vigueur le siège de Mytilène, qui tomba bientôt : la cité devenait « alliée de Darius, sur la base du traité d'Antalkidas », une garnison fut disposée, un gouvernement ami était confié à l'un des oligarques exilés par Alexandre l'année précédente, et des fonds levés sur les habitants (II, 1.4-5). Les clauses du traité imposé à Chios (puis bientôt à Ténédos : Arrien II, 2.2) démontrent que Darius n'était nullement prêt à accepter les premières conquêtes macédoniennes : bien au contraire, le Grand Roi tend à interpréter de manière très extensive le diktat imposé en 386 aux Grecs par son aïeul Artaxerxès II. La prise de Ténédos participait probablement d'un plus vaste objectif, qui était de couper la route du blé débouchant de l'Hellespont – danger dont Alexandre avait pris la mesure, dès avant la mort de Memnon (cf. Quinte-Curce III, 1.19-20). Mais ce n'est qu'ultérieurement que la flotte macédonienne fut pleinement opérationnelle (cf. Arrien II, 2.3) : si l'on met à part un revers sans grande ampleur essuyé par Datamès à Siphnos (II, 2.4-5), la flotte achéménide conservait sa supériorité. L'échec le plus cuisant pour les Perses eut lieu en Carie : alors qu'il était en Cilicie (septembre 333), Alexandre apprit avec grand soulagement la victoire qu'y avaient remportée Ptolémée et Asandros (satrape de Carie) contre Orontobates, qui perdit alors ses positions à Myndos, Kallipolis, Kaunos, Théra, Triopion et Kos (II, 5.7 ; Quinte-Curce III, 7.4). C'était à coup sûr un revers de première grandeur : néanmoins, Halicarnasse restait aux mains des Perses, ou ceux-ci la récupérèrent peu après (cf. Arrien II, 13.6).

Pour répondre à la question posée précédemment, on peut donc assurer que Darius, au moins dès cette date (mais certainement déjà dès l'année précédente), était parfaitement conscient du danger présenté par l'offensive macédonienne. Pour la contrer, il avait, lui et ses conseillers, défini une stratégie à la fois maritime (reconquête des côtes d'Asie Mineure) et continentale (préparation d'une armée destinée à prendre l'offensive). Malgré Diodore (XVII, 30.7), si Darius décide de prendre la tête de l'armée et de la mener « vers la côte », ce n'est donc pas en raison de la reconnaissance d'un échec déterminant sur mer qu'aurait représenté la mort de Memnon : pendant que Pharnabaze, Autophradates et leurs lieutenants menaient l'offensive sur mer, lui-même s'apprête à affronter l'armée macédonienne. Mais, comme chacun sait, un dispositif stratégique, aussi cohérent puisse-t-il paraître (surtout reconstitué par l'historien d'aujourd'hui !), ne vaut que par les moyens qu'il met en œuvre et par l'infériorité qu'il est supposé créer chez l'adversaire. De ce point de vue, la situation est contrastée. Il est clair d'abord qu'Alexandre – qui venait de recevoir à Gordion d'importants renforts – n'a pas été dissuadé de poursuivre sa marche

vers le sud, qu'il reprend vers juin-juillet 333. Il convient de souligner, dans le même temps, que le Macédonien continuait alors de se trouver dans une situation délicate, pris en quelque sorte entre deux feux : la flotte perse, qui opérait toujours sur le littoral, et l'armée royale qui s'approchait de la Cilicie ; le rappel à ses côtés de plusieurs garnisons laissées sur ses arrières (Quinte-Curce IV, 1.35) témoigne, en quelque sorte, qu'il se battait dos au mur. Sur le court terme, la réussite de son plan de conquête des côtes supposait qu'il pût s'emparer des villes phéniciennes. C'est bien également ce qu'avait compris Darius : la meilleure preuve de sa hâte (*festinatio*) à gagner la Cilicie, c'est qu'il avait préféré se passer des contingents du Plateau iranien et d'Asie centrale (Quinte-Curce III, 2.19) ; c'est sans doute pour compenser cette absence que le Grand Roi, dès l'été 333, avait ordonné à Pharnabaze d'amener une partie des mercenaires qui combattaient sur le front méditerranéen – au risque, lui aussi, de dégarnir ses arrières égéens (cf. Arrien II, 2.1-2 ; Quinte-Curce III, 3.1) : la présence du satrape d'Égypte, Sabakès, à Issos, implique qu'il a amené avec lui un contingent, ce qui a probablement affaibli les positions perses dans la vallée du Nil (Arrien III, 1.2 ; cf. Quinte-Curce IV, 1.28). À condition de ne pas en conclure que le sort de l'Empire achéménide fut alors scellé définitivement, on doit reconnaître que la bataille qui allait se livrer en Cilicie revêtait une importance décisive pour Alexandre.

• *D'Issos à Gaugamèles (novembre 333-octobre 331)*. – Sa victoire lui permit en effet de marcher sur la Phénicie : de nombreuses villes phéniciennes lui ouvrirent leurs portes : Arados, Marathos, Sigon, Mariamme, puis Byblos et Sidon (Arrien II, 13.7-8 ; 15.6-7 ; Quinte-Curce IV, 1.15-16). Il n'en fut pas de même des Tyriens, qui lui opposèrent un refus motivé (Arrien II, 16.7-8). De son côté, Alexandre tenait essentiellement à s'emparer de Tyr – succès qui devait couronner victorieusement son choix stratégique : s'emparer des côtes avant de gagner l'intérieur (Arrien II, 17). Il n'eut même pas à attendre la chute de la puissante cité phénicienne : apprenant la reddition de leurs cités, les rois d'Arados et de Byblos « quittèrent Autophradatès et son escadre, et vinrent avec leurs propres flottes se ranger aux côtés d'Alexandre, ainsi que les trières de Sidon qui les accompagnaient, en sorte que c'est un renfort d'environ 80 navires phéniciens que reçut Alexandre. Dans les mêmes jours arrivèrent des trières de Rhodes... et neuf autres avec elles, 3 de Soloi et de Mallos, et dix de Lycie ». Ce fut bientôt le tour des rois de Chypre, à la tête de 120 navires, « car ils étaient pris de peur devant une Phénicie tout entière au pouvoir d'Alexandre » (Arrien II, 20.1-3 ; début 332). L'arrivée concomitante d'un navire macédonien marquait le retour en force dans les eaux égéennes de la flotte d'Alexandre, commandée par Amphotéros et Hégélochos (Quinte-Curce IV, 5.14). Ces ralliements successifs marquaient en quelque sorte le succès de la stratégie ouverte par le licenciement de la flotte à Milet, dans l'été 334.

Mais, entre-temps, les Perses n'étaient pas restés inactifs. Bien plus, ils menèrent une vigoureuse contre-attaque en Asie Mineure. Sur cette offensive terrestre – absente chez Arrien –, nous ne disposons que de maigres informations chez Quinte-Curce et Diodore. On sait en effet que bien des régiments de Darius avaient quitté sains et saufs le champ de bataille sous les ordres de Darius : 4000 hommes selon Arrien (III, 12.1). Quelques contingents de mercenaires, sous les ordres de l'exilé macédonien Amyntas, de Thymondas, d'Aristomédès et de Bianôr, avaient réussi à gagner Tripolis de Phénicie, où ils se renforcèrent, avant que l'un d'entre eux, Amyntas, ne mène, pour son propre compte, une attaque infructueuse contre l'Égypte (Arrien II, 13.2-3 ; Diodore XVII, 48.2-5 ;

Quinte-Curce IV, 1.27-33 ; cf. § 7.1). Diodore et Quinte-Curce font part de leurs aventures dans un développement plus général sur des contre-offensives perses menées après Issos :

D'autres officiers et généraux, qui s'étaient tout comme Amyntas tirés sains et saufs de la bataille d'Issos avec leurs soldats, ne désespéraient pas de la cause perse. Les uns s'emparèrent en effet de villes d'importance stratégique qu'ils conservèrent à Darius, tandis que d'autres s'assuraient l'appui de certains peuples (*ethnē*) et réunissaient autour d'eux des armées : ils s'employaient ainsi conformément aux circonstances (Diodore XVII, 48.5-6).

De son côté, Quinte-Curce revient à plusieurs reprises sur ces événements :

Les préteurs de Darius, rescapés d'Issos, essayaient de reprendre la Lydie, à l'aide de toutes les troupes qui les avaient suivis dans leur fuite et en mobilisant la jeunesse de Cappadoce et de Paphlagonie (*assumpta etiam Cappadocum et Paphlagonum juventute*). Le préteur d'Alexandre, Antigone, était à la tête de la Lydie (*Lydiae praeerat*) : bien qu'il eût prélevé sur ses garnisons la plupart de ses soldats pour les envoyer au roi, il n'en mena pas moins ses hommes au combat, dans le mépris pour les Barbares. Ici encore, le sort des deux antagonistes ne se démentit pas : dans les trois batailles livrées en différents endroits, les Perses furent mis en déroute (Quinte-Curce IV, 1.34-40).

Quinte-Curce (IV, 1.36) affirme que ces derniers événements eurent lieu au moment même (*in eodem tempore*) où « la flotte macédonienne, rappelée de Grèce, triomphe d'Aristoménès, que Darius avait envoyé recouvrer le littoral de l'Hellespont, et prend ou coule ses vaisseaux. Ensuite (*deinde*), Pharnabaze, préfet de la flotte perse, impose les Milésiens, introduit une garnison dans la ville de Chios ; et, avec 100 navires, il gagne Andros, puis Siphnos. Dans ces îles aussi, il installe des garnisons, inflige une amende » (IV, 1.36-37). Quinte-Curce y revient ultérieurement, dans le contexte de la célébration des jeux Isthmiques (IV, 5.11), c'est-à-dire juin-juillet 332, après la chute de Tyr (lors du siège de Gaza ? Mais la concordance chronologique est exprimée de manière lâche avec ce qui suit) :

Par ailleurs, le roi n'était pas seul à attaquer les villes qui ne reconnaissaient pas encore le joug de son pouvoir ; ses préteurs aussi, chefs excellents, avaient pénétré à peu près partout : Kalas en Paphlagonie, Antigone en Lykaonie, Balakros, après l'avoir emporté sur le préteur de Darius, Hydarnès, prit Milet ; Amphotéros et Hégélochos, avec une flotte de 160 navires, soumièrent au pouvoir d'Alexandre les îles qui séparaient l'Achaïe de l'Asie (IV, 5.13-14).

De ces informations lacunaires, mais convergentes et parfaitement crédibles, on doit conclure qu'à l'issue de la bataille d'Issos, des généraux perses vinrent s'installer en Cappadoce et en Paphlagonie, où ils instituèrent la conscription. À l'aide de ces armées, ils lancèrent une première offensive, qui échoua devant Antigone. Les victoires de ce dernier ne réglaient cependant pas le problème : la seconde citation de Quinte-Curce montre en effet que les Perses restaient installés en Cilicie, en Paphlagonie, en Lykaonie, ainsi que sur la côte égéenne (Milet). Ce n'est pas avant la mi-332, *au plus tôt*, que le danger perse fut définitivement écarté, grâce à l'offensive macédonienne menée tant par terre que par mer.

De leur côté, en effet, Pharnabaze et Autophradatès avaient poursuivi leurs efforts dans l'Égée. Jusqu'à la défection des contingents chypriotes, phéniciens, lyciens et ciliciens, au début de l'année 332 (Arrien II, 20.1), ils disposèrent d'une force de frappe quasiment intacte : à la date où Alexandre arrive sous leurs murs, les Tyriens considèrent d'ailleurs « que les Perses avaient la maîtrise de la mer » (Arrien II, 18.2) ; tel était également, selon Arrien, le point de vue d'Alexandre (II, 17.2-3). Ils pouvaient également s'appuyer sur des bases continentales en Carie, Halicarnasse et Kos (Arrien II, 13.2), probablement aussi déjà Milet (Quinte-Curce IV, 5.13). Dans l'automne 333 (avant Issos), ils avaient

quitté Kos et gagné Siphnos, où était venu les rejoindre Agis de Sparte, qui projetait de se révolter contre Antipater. C'est là qu'ils reçurent, atterrés, la nouvelle de la défaite d'Issos : Agis fut envoyé en Crète « pour y stabiliser la situation » ; Pharnabaze, quant à lui, renforça la garde à Chios (dont une partie des habitants méditaient de se soulever), occupa Andros (Quinte-Curce IV, 1.37), puis rejoignit Autophradatès à Halicarnasse (Arrien II, 13.4-6 ; Quinte-Curce IV, 5.15-16). C'est *peut-être* à cette époque qu'Autophradatès mena une opération sur le territoire d'Éphèse (Polyen VII, 27.2) et qu'il lança un raid contre Samothrace (Plutarque *Mor.* 339E ; cf. *Alex.* 48.4). Face à la flotte macédonienne, les actions des chefs perses, après Issos, se poursuivent donc activement, même s'il est difficile de les suivre dans le détail, tant la documentation est lacunaire.

On voit donc qu'entre la fin de l'automne 333 et la fin du printemps 332, des combats acharnés se sont déroulés tant sur le continent que sur la côte et dans les îles. De manière à comprendre la poursuite de ces affrontements sur différents fronts, il est tentant de penser qu'ils participent les uns et les autres d'une même stratégie. Dans cette hypothèse, celle-ci ne peut avoir été définie que par Darius lui-même. Contre cette interprétation viennent apparemment deux observations. La première, c'est que l'attaque menée par Amyntas contre l'Égypte relève de motifs purement personnels (cf. Arrien II, 13.3), fondés, d'après Quinte-Curce, sur sa propre interprétation du « droit de la lance » (IV, 1.27 : *velut certo jure possessum*) ; la seconde, c'est que le contenu des offres diplomatiques attribuées à Darius après Issos paraît plutôt impliquer qu'il est dans un état de découragement profond. Mais aucune de ces observations n'est réellement contraignante. Si l'aventure d'Amyntas en Égypte est de type personnel, il importe d'abord de souligner qu'il arrive à Péluse, en se faisant passer comme mandaté par Darius lui-même (Diodore § 48.3) ; par ailleurs, – comme l'implique formellement Arrien (II, 13.1-3) –, les autres chefs qui l'ont accompagné jusqu'à Tripolis et à Chypre ne l'ont pas suivi jusqu'au Nil : selon toute probabilité, ils sont donc venus se ranger sous les ordres de Pharnabaze à Siphnos. Quant aux ouvertures diplomatiques de Darius, nous y reviendrons ultérieurement, car, plutôt que d'en inférer la faiblesse du Grand Roi, leur interprétation suppose l'élucidation préalable de la stratégie royale après Issos.

Or, de l'intervention de Darius sur le front égéen après Issos, nous avons plusieurs témoignages. Après sa retraite d'Issos, le Grand Roi avait regagné Babylone où il commença sans plus tarder à rassembler une nouvelle armée, faisant appel en particulier aux contingents du Plateau iranien et d'Asie centrale (Diodore XVII, 39.1-4 ; Quinte-Curce IV, 6.1-2 ; 9.13). Il paraît tout à fait exclu que, dans le même temps, il soit resté coupé du déroulement des opérations sur le front égéen, car il n'ignorait pas que la chute de Tyr anéantirait tous ses espoirs de voir éventuellement Alexandre rebrousser chemin. On doit alors souligner les pensées prêtées par Diodore aux dirigeants tyriens : « Ils voulaient être agréables à Darius et persistaient fermement dans leur loyauté à son égard, croyant obtenir de lui de grandes récompenses en retour du service qu'ils lui rendraient s'ils obligeaient Alexandre à un siège long et périlleux, tout en donnant à Darius le loisir de s'armer » (XVII, 40.3). Il n'est pas impossible que les troubles que dut mater Alexandre en Syrie (plaine de la Beqâa), au cours du siège de Tyr, puissent être attribués également à des initiatives achéménides : si Alexandre prit le risque de « diviser ses troupes », c'est qu'il jugeait que le danger était pressant (cf. Quinte-Curce IV, 2.24 ; 3.1.7) : la prise de Damas et la nomination d'un satrape de Syrie, peu après la bataille d'Issos (Arrien II, 13.7), n'avaient certainement pas signifié en effet la soumission totale du pays, comme viendra

le rappeler, quelque temps plus tard (332-331), la révolte de Samarie (Quinte-Curce IV, 8.9-11). On sait également que, lorsque Amyntas parvient en Égypte, son attaque est repoussée par Mazakès : celui-ci avait nécessairement été nommé, peu après Issos, satrape d'Égypte, en remplacement de Sabakès, tombé lors de la bataille de Cilicie (cf. Arrien III, 1.2). On soulignera enfin la formulation de Quinte-Curce sur les opérations dans l'Hellespont, au début de l'année 332 : la flotte macédonienne remporte une victoire sur Aristoménès, « que Darius avait envoyé recouvrer le territoire de l'Hellespont » (... *qui ad Hellesponti oram recipendam a Dareo erat missus* ; IV, 1.36).

L'ensemble des témoignages conduit ainsi à conclure très fermement qu'après sa défaite Darius n'a pas abandonné sa stratégie de 334, qui consistait à mener de front le rassemblement d'une armée royale et des offensives en Asie Mineure sur les arrières d'Alexandre. Il pouvait estimer, à bon droit, que la domination territoriale d'Alexandre en Anatolie était fort superficielle, en particulier dans les régions (Paphlagonie et Cappadoce) où ses généraux levèrent leurs armées. Parmi ces généraux, Quinte-Curce en désigne nominalement un seul, Hydarnès. Mais on connaît depuis longtemps des monnaies de Sinope frappées à des noms (en arménien) que l'on identifie comme : Mithropastès, Orontobatès et Hydarnès ; le premier est peut-être le fils de l'ancien satrape de Daskyleion (Arsitès), dont on sait simplement qu'il fut exilé par Darius au fond du golfe Persique, à une date et dans des circonstances inconnues (Strabon XVI, 5.5) ; sous Orontobatès, il est tentant de retrouver le satrape de Carie, qui a disparu de la documentation depuis les combats en Carie ; Hydarnès, enfin, pourrait être l'un des fils de Mazée, l'ancien satrape de Cilicie-Syrie. Quoi qu'il en soit, on doute que ces généraux aient pris l'offensive de leur propre initiative : il est infiniment plus probable qu'ils aient été envoyés par Darius, qui leur a donné des lettres, les autorisant à lever des troupes, et à utiliser des trésors encore intacts (sans doute en Cappadoce) : selon une habitude bien attestée (cf. Ps. Aristote *Écon.* II, 24a), les généraux vinrent faire frapper le métal pour payer leurs troupes dans une ville de la côte, Sinope, qui, à cette date, restait fidèle à l'alliance perse (Arrien III, 24.4 ; Quinte-Curce VI, 5.6). La mission qui leur avait été confiée était manifestement de réinstaller le pouvoir achéménide en Asie Mineure, de couper les communications d'Alexandre et de faire mouvement vers la côte (cf. Hydarnès à Milet). C'est sans doute pour cette raison que, dans le premier développement de Quinte-Curce (IV, 1.35), seul Antigone est nommé : satrape de Grande-Phrygie et maître de la ville stratégique de Kelainai, il lui appartenait de défendre la voie royale ; malgré l'imprécision terminologique qu'elle implique, la fonction que lui attribue alors Quinte-Curce (*Lydiae praeerat*) indique peut-être qu'il avait été chargé par Alexandre de coordonner les défenses macédoniennes.

Dans le même temps, on peut supposer que des ordres royaux parvinrent sur la côte, comme en témoigne la phrase de Quinte-Curce relative à la mission confiée à Aristoménès dans l'Hellespont (IV, 1.36), et que c'est également sur les ordres de Darius que Thymondas était venu retrouver Pharnabaze à Siphnos, et lui avait remis les mercenaires dont il avait le commandement. Une telle interprétation expliquerait encore mieux que, lors de son aventure personnelle en Égypte, Amyntas prétendait être revêtu d'une mission officielle confiée par le Grand Roi : « Il déclara officiellement qu'il avait été envoyé par le Grand Roi en qualité de stratège, attendu que le satrape chargé de gouverner l'Égypte était mort à Issos de Cilicie » (Diodore XVII, 48.3) ; Amyntas cherchait ainsi à évincer le satrape nouvellement nommé par Darius (Mazakès ; cf. Quinte-Curce IV, 1.28) ; mais il avait été probablement chargé simplement par le roi d'y amener des mercenaires, de

manière à renforcer les garnisons d'Égypte. Diodore affirme également (§ 48.2) qu'Agis avait « reçu du Grand Roi d'importants subsides ». Arrien ne parle pas d'un ordre royal, et attribue l'initiative au seul Pharnabaze (II, 13.4-5). L'un des problèmes de Pharnabaze, à cette date, était d'ordre financier (cf. Quinte-Curce IV, 1.36 : levées de contributions à Milet, à Andros et à Siphnos par Pharnabaze). Il est probable que, au contraire des généraux qui frappèrent monnaie à Sinope, les chefs perses du littoral n'avaient plus accès à des trésors, tous contrôlés et utilisés par Alexandre. Mais on ne doit pas en conclure nécessairement que les communications entre le Grand Roi et Pharnabaze étaient alors coupées, surtout si l'on admet, ce qui paraît évident, que les offensives perses, par terre et par mer, étaient coordonnées.

Les premières victoires d'Antigone puis, quelques mois plus tard (dans les premiers mois de 332 ?), celles de Balakros (satrape de Cilicie) et de Kalas (satrape de Phrygie Hellespontique), marquèrent l'échec des Perses en Anatolie ; mais la Cappadoce et l'Arménie répondirent à l'ordre de mobilisation royale ; dans les mois qui suivent Issos, l'une et l'autre envoyèrent régulièrement leurs contingents au Grand Roi, sous la direction respective d'Ariakès, et d'Orontès et Mithraustès (Arrien III, 8.5). Dans le même temps, la flotte macédonienne poursuivait son offensive. Ce n'est cependant pas avant la fin de l'année 332 que son chef Hégélochus put venir faire son rapport à Alexandre, alors en Égypte : lui-même et Amphotéros avaient pu s'emparer successivement de Ténédos, de Chios (où Pharnabaze et Aristonikos, tyran de Méthymna, avaient été faits prisonniers), de Mytilène et de Kos (Arrien III, 2.3-7 ; Quinte-Curce IV, 5.14-22). Pharnabaze disparaissant (jusqu'en 322) de la documentation après son évasion de Chios, il ne reste rien alors des forces navales perses, sauf peut-être sous forme de petits groupes résiduels de bateaux « pirates » : seul Agis continue la lutte en Europe, mais sans lien direct avec le front perse.

Entre-temps, Alexandre s'était emparé de Gaza, puis s'était fait remettre l'Égypte par le satrape Mazakès, qui ne disposait pas de forces suffisantes pour résister (cf. Arrien III, 1.1-2). En 331, Alexandre pouvait reprendre la route de Tyr et de la Babylonie, pour se mesurer à Darius, réprimant au passage dans le sang la rébellion de Samarie (Quinte-Curce IV, 8.9-11).

• *Darius et Alexandre : la guerre et la paix (333-331). Une autre lecture.* — C'est au cours de la même période que, selon tous les auteurs anciens, s'ouvrirent, à l'initiative de Darius, des négociations diplomatiques entre les deux camps. D'un auteur à l'autre, le nombre et la date des ambassades et lettres envoyées par le Grand Roi diffèrent. Voici, résumées, les informations qu'ils transmettent :

1) selon Arrien (II, 14.1-3) et Quinte-Curce (IV, 1.7-14), le Grand Roi envoya un message à Alexandre dès après la bataille d'Issos : le Macédonien le reçut alors qu'il était à Marathos (vers novembre-décembre 333) ; le Grand Roi demandait la restitution des membres de sa famille (mère, épouse, enfants) faits prisonniers à Damas (Arrien), contre rançon (Quinte-Curce), et proposait un accord « d'amitié et d'alliance » ;

2) une seconde ambassade arriva au cours du siège de Tyr (Arrien II, 25.1) ; Quinte-Curce (IV, 5.1) la date après la chute de la ville, mais d'une manière incertaine (*isdem ferme diebus*) : le roi offrait à nouveau une rançon (10 000 talents), un traité d'amitié et d'alliance ; pour la première fois, il consentait à un abandon territorial, sur l'ampleur duquel les sources divergent : « tout le territoire en deçà de l'Euphrate jusqu'à la mer grecque » (Arrien ; *Ilin. Alex.* § 43), « la région placée entre l'Hellespont et l'Halys »

(Quinte-Curce IV, 5.1 ; cf. Diodore § 39.1) ; Quinte-Curce et Arrien affirment que le Grand Roi proposait de sceller l'accord par un mariage entre sa fille Stateira et Alexandre, et Quinte-Curce précise que le territoire concédé (« la Lydie, l'Ionie, l'Éolide et la côte de l'Hellespont » : § 5.7) l'était à titre de dot (§ 5.1.7) ; on retrouve certaines de ces clauses chez un auteur anonyme (*FGH* 151 F3) ;

3) à l'exception notable (mais logique) d'Arrien, tous les auteurs parlent d'une troisième ouverture diplomatique, qui eut lieu alors que Alexandre avait déjà franchi l'Euphrate ; outre une rançon pour sa mère et ses filles (son fils restant en otage aux mains d'Alexandre, selon Quinte-Curce IV, 11.6), et un traité d'amitié et d'alliance, le Grand Roi offrait « tout ce qui sépare l'Hellespont de l'Euphrate » et la main d'une de ses filles (Quinte-Curce IV, 11.5 ; Justin XI, 12.10 ; Diodore § 54.2). Quinte-Curce réitère que ce territoire devait constituer la dot de la princesse (§ 11.5) ; Diodore ajoute : « Devenu son gendre, ayant pris rang de fils du Grand Roi, Alexandre deviendrait comme son associé dans le gouvernement du royaume tout entier » (*koinōnōn genesthai tēs holēs basileias* ; § 54.2) ;

4) mentionnons également que Plutarque ne fait qu'une allusion à ces négociations, qu'il place à Tyr, lors du deuxième séjour d'Alexandre (vers juin 331) : on y retrouve la rançon (10 000 talents), « tout le pays en deçà de l'Euphrate », un mariage, et l'alliance et l'amitié (*Alex.* 29.7).

Ce dossier a attiré depuis longtemps l'attention des historiens, mais il n'a pas suscité récemment de traitement exhaustif. Si, en soi, on peut aisément admettre que Darius a envoyé des lettres et des ambassadeurs à Alexandre, le contenu, tel qu'il est rapporté par les auteurs anciens, est-il crédible ? Si la demande de libération des captifs ne soulève pas beaucoup de difficultés, peut-on admettre en revanche que le Grand Roi ait jamais offert d'abandonner une partie de son royaume à Alexandre, voire qu'il ait proposé au vainqueur d'Issos de l'associer à la royauté (Diodore) ? Ou encore, pour parler plus clairement : les textes dont nous disposons reflètent-ils, en tout ou en partie, la réalité des rapports établis alors entre les deux rois, ou ne constituent-ils qu'un morceau de la propagande macédonienne ?

La première tâche, c'est évidemment d'établir un rapport entre les abandons royaux et la situation militaire et politique, telle que l'historien peut aujourd'hui l'analyser, mais aussi telle que Darius l'envisageait alors (ce qui est plus délicat) : les offres attribuées à Darius impliquent en effet nécessairement qu'il se sent dans un état d'infériorité tel que l'abandon de territoires lui apparaît comme la seule issue. Les auteurs anciens, en quelque sorte, présentent les concessions royales comme graduées : l'exigence du retour des prisonniers (1), l'abandon des territoires jusqu'à l'Halys (2) puis jusqu'à l'Euphrate (3). La progression paraît effectivement logique, le Grand Roi, à chaque fois, comme le remarque ironiquement Alexandre, ne faisant qu'abandonner des territoires qu'il a déjà perdus ; on retrouve une graduation identique dans les montants différenciés des rançons. Mais la logique interne qui conduit les présentations antiques est-elle bien celle sur laquelle se détermina Darius ? Là est tout le problème.

À l'instar des Tyriens (Arrien II, 16.7), on considère aujourd'hui, à juste titre, qu'après Issos, « l'issue de la guerre était encore incertaine ». Comme l'explique Diodore (§ 39.1), la résolution de Darius est intacte. Il disposait toujours d'immenses ressources en hommes et en argent : il peut compter en particulier sur l'arrivée des contingents du Plateau iranien et d'Asie centrale (cf. Quinte-Curce IV, 6.1-2 ; Diodore § 39.3) ; en 331, les contingents dont il dispose viennent de tous les territoires impériaux sous son contrôle, de la Cappadoce jusqu'à l'Indus (cf. Arrien III, 8.3-6) ; l'immobilisation d'Alexandre devant Tyr lui

permet d'envisager sereinement le rassemblement des troupes. Dans le même temps, on l'a vu, il n'abandonne pas sa stratégie égéenne. En outre, rien ne montre, en dépit des déclarations prêtées à Alexandre dans sa lettre de Marathos (II, 15.7), que le Grand Roi ait eu à souffrir de nombreuses défections parmi les aristocrates perses de haut rang (ci-dessous § 2). Entre la fin 333 et le printemps-été 332 (date présumée de la deuxième ambassade), la situation s'est en partie renversée au profit d'Alexandre, en raison surtout de la défection des contingents phéniciens et chypriotes de la flotte de Pharnabaze, et de l'activité retrouvée de la flotte macédonienne. Cependant, le siège de Tyr traîne en longueur : Quinte-Curce mentionne même à deux reprises qu'Alexandre est au bord du découragement et du renoncement (IV, 3.11 ; IV, 5.11). En dépit des victoires d'Antigone, les offensives perses sur les arrières d'Alexandre ne sont pas encore totalement annihilées (cf. les concordances chronologiques chez Quinte-Curce IV, 5.11-14). Au-delà de Tyr, Alexandre sait également qu'il devra réduire Gaza, commandée par Batis, qui a fait des préparatifs considérables, susceptibles de lui permettre d'opposer une longue résistance (cf. Arrien II, 25.4), et dont Quinte-Curce (IV, 6.7) salue « la fidélité hors du commun à son roi » (*eximiae in regem sui fidei*) : l'expression utilisée implique qu'il a reçu des instructions de Darius (cf. V, 3.4).

À Babylone, Darius poursuit activement ses préparatifs militaires, introduisant même des innovations techniques dans l'armement de ses troupes (Diodore § 53.1-3 ; Quinte-Curce IV, 9.3-4). Lui-même et ses conseillers choisissent avec soin le champ de bataille, dans un lieu (proche d'Arbèles) situé sur la grande route (*DAE* 67), dont on savait qu'Alexandre l'emprunterait en raison des contraintes logistiques (Arrien III, 7.3 ; Quinte-Curce IV, 10.13). L'armée royale y est entraînée chaque jour (Diodore §§ 53.4 ; 55.1). La logistique du ravitaillement est minutieusement organisée (Quinte-Curce IV, 9.8). De manière à éviter les erreurs commises à Issos (cf. Quinte-Curce IV, 13.6), on fit aplanir le sol (IV, 9.10 ; Diodore § 53.4) : la cavalerie et les chars pourraient ainsi évoluer à leur aise (Arrien III, 8.7) ; selon Polyen (IV, 3.17) et Quinte-Curce (IV, 3.36), des pointes de métal furent même fichées dans le sol pour entraver les évolutions de la cavalerie macédonienne. Parallèlement, le Grand Roi prend des mesures pour ralentir la marche d'Alexandre : Mazée avait été chargé de la garde de l'Euphrate, si bien que les pontonniers macédoniens n'avaient pas achevé leurs travaux à l'arrivée d'Alexandre (cf. Arrien III, 7.1-2) ; après sa retraite, Mazée tenta d'appliquer la tactique de la terre brûlée (Quinte-Curce IV, 9.13 ; 10.10-13 ; Diodore § 55.1-2). Reprenant une tradition incontrôlable, Quinte-Curce ajoute même que Darius tenta d'organiser l'assassinat d'Alexandre (IV, 10.16-17). Pour conclure : on ne voit rien, dans les actes et la conduite de Darius, qui viendrait illustrer un sentiment de panique et de découragement. Si les réussites successives d'Alexandre étaient indéniablement autant d'échecs pour lui, il est resté, depuis Issos, bien décidé à affronter à nouveau l'armée macédonienne, et il a pris toutes mesures pour s'y préparer. C'est lui qui, à cette date, détermine la stratégie : Alexandre doit s'adapter aux plans élaborés par l'état-major perse, et non l'inverse. Ce que rend Diodore par cette appréciation : « La résolution de Darius ne s'effondra point, en dépit de la catastrophe qu'il venait d'essuyer » (§ 39.1). En bref : le Grand Roi n'est pas dans la situation désespérée que suppose l'ampleur des concessions territoriales qui lui sont attribuées.

Manifestement, les auteurs anciens ont senti qu'il y avait là une difficulté, puisque, si on les date au moment du siège de Tyr, les offres territoriales (même « réduites », contre Arrien, à la frontière de l'Halys) sont faites à un moment où Darius a déjà lancé l'ordre

de mobilisation générale (d'où la décision coordonnée des Tyriens, d'après Diodore § 40.3 ; cf. *FGH* 151 F1.7 : *dia to speudein epi ton Dareion*). Non sans générer leurs propres contradictions, les auteurs anciens esquivent le problème, en affirmant que c'est précisément l'échec des pourparlers qui a contraint le Grand Roi à préparer une armée, « car il avait renoncé à obtenir une paix pour laquelle il avait compté sur sa lettre et ses ambassades » (Quinte-Curce IV, 6.1 ; cf. Arrien II, 25.3 ; Diodore § 55.1). Le problème, c'est qu'Arrien date cette attitude de Darius du printemps-été 332 (environ) et Diodore de l'été-automne 331, date à laquelle l'armée royale était déjà réunie (Diodore) ou en voie de l'être (Arrien). Quant à l'offre de l'Euphrate, elle devient littéralement incompréhensible : à cette date, Darius avait en effet manifestement décidé de combattre, puisque, de l'aveu même de Quinte-Curce, il quitte Babylone pour Arbèles (IV, 9.6), avant d'envoyer une troisième ambassade à Alexandre (IV, 11.1 ; cf. Diodore 54.1-2). Deux interprétations sont données par les auteurs anciens pour expliquer l'inexplicable :

1) Darius préfère conclure une paix plutôt que d'affronter Alexandre. C'est là une image que véhiculent les réponses d'Alexandre, qui sont construites sur un modèle invariable : il refuse toutes les concessions territoriales, qui ne font qu'enregistrer des conquêtes déjà réalisées, il aspire à la totalité du royaume et à l'intégralité du pouvoir, il provoque Darius à une nouvelle bataille qui décidera de la compétition. Il est clair que cette image est articulée sur un motif non moins populaire : Alexandre ne cesse de poursuivre un ennemi qui se dérobe par la fuite – motif martelé par les sources proches du camp macédonien et largement diffusé par de nombreuses peintures. Quinte-Curce prétend même qu'à un moment (fin 332-début 331 ?), le Grand Roi songeait à quitter la Babylonie pour se réfugier dans les pays du Plateau iranien : s'il renonce à ce projet, c'est qu'il a compris que, face à un adversaire aussi résolu, toute fuite est vaine (IV, 9.1-2). Mais quelle que soit l'interprétation que l'on donne des « fuites » de Darius III à Issos et à Gaugamèles (chapitre vi, 4), les informations offertes par Quinte-Curce et par Diodore eux-mêmes sur les préparatifs militaires du Grand Roi (ci-dessus) récusent les interprétations qu'ils en proposent.

2) Les dernières ouvertures (frontière de l'Euphrate) s'expliqueraient par l'admiration éperdue portée par Darius à Alexandre ; il avait juste appris en effet d'un de ses eunuques le soin dont Alexandre avait entouré sa femme Stateira qui venait d'expirer (cf. Quinte-Curce IV, 10.18-33), d'où le discours insensé prêté au Grand Roi : « Dieux de ma patrie... faites que la royauté de l'Asie revienne de préférence à un ennemi si juste... » (§ 10.34), et la suite : « C'est pourquoi (*itaque*)... Darius, désarmé par la retenue de son ennemi, envoya dix députés... » (§ 11.1 ; cf. Justin XI, 12.6-9 : *itaque*). Aucun de ces commentaires laborieux et ou/rhétoriques ne peut convaincre personne. Quant aux discours attribués aux ambassadeurs du Grand Roi à la même date, il est clair qu'il s'agit de reconstitutions invraisemblables, sans aucune valeur documentaire (cf. en particulier Quinte-Curce IV, 11.2-9). Quelle que soit l'importance (personnelle et politique) que Darius attachait aux membres de sa famille retenus dans le camp d'Alexandre, on croira difficilement qu'au moment où son armée s'entraînait activement sur le champ de bataille de Gaugamèles il ait songé à les échanger contre la moitié de ses territoires. L'offre est d'autant plus incroyable que, dans l'hypothèse d'un échange, le Grand Roi aurait dû d'abord se préoccuper du sort de son fils ; or, selon Quinte-Curce (IV, 11.6), il demande à Alexandre de lui rendre sa mère et ses filles, mais il lui propose de garder le jeune garçon en otage. Tout cela est invraisemblable – sauf à postuler que le Grand Roi « avait des vertus d'homme

privé plus que des qualités de chef d'empire » (G. Radet) ! Dans les paroles et les pensées attribuées à Darius par Quinte-Curce et Justin, on retrouve aisément deux des articles favoris de la propagande macédonienne : la grandeur d'âme et la contenance d'Alexandre d'une part, mais également la dévolution volontaire de l'Empire par Darius qui, expirant, charge son « chevaleresque » vainqueur de châtier le régicide (Bessos ; Diodore § 73.4 ; cf. Plutarque *Alex.* 43.4 ; Justin XII, 11.5).

Bref, les commentaires antiques sur la personnalité (supposée) du Grand Roi n'apportent aucun éclaircissement d'ordre politique sur les décisions qui lui sont prêtées. Les historiens d'Alexandre n'ont aucune explication crédible à fournir de la stratégie qu'aurait alors menée le Grand Roi. La raison est simple : Quinte-Curce et Diodore, en particulier, se sont trouvés devant une contradiction insurmontable : comment harmoniser deux images du Grand Roi, celle d'un chef de guerre décidé d'une part et celle d'un homme d'État complètement paniqué d'autre part ? Seul Arrien échappe aux contradictions internes. Concernant le jugement porté sur Darius, l'interprétation négative qu'il développe ne varie pas, et ne souffre aucune exception : les discours qu'il prête à Alexandre véhiculent des images canoniques sur des Perses faibles et efféminés, par opposition à des Macédoniens endurcis et à des Grecs glorieux (II, 7.3-7), comme vient le rappeler l'utilisation du précédent des Dix-Mille (II, 7.8-9 ; cf. I, 12.3), à coup sûr puisé à la source, chez l'un de ses auteurs favoris (Xénophon). Darius est le jouet de ses conseillers (II, 6.4) ; il a une mentalité de vaincu (§ 10.1), ne consentant pas à se séparer de tout l'apparat royal de luxe (*tryphē*), « même quand il est en campagne » (§ 11.10) ; tous ces jugements sont repris dans l'oraison funèbre de Darius, « mou et peu avisé dans les choses de la guerre » (III, 22.2), et coupable d'une infâme lâcheté à Gaugamèles, puisqu'il « s'était déshonoré en prenant la fuite dans les premiers, et avait causé la perte de la plus grande armée du genre barbare » (§ 22.4). Arrien a déjà développé tous ces thèmes dans le texte (fort suspect) de la lettre qu'Alexandre aurait envoyée à Darius à Marathos (II, 14). Elle constitue une attaque en règle de la légitimité de Darius, composée selon les canons de la propagande dynastique. Face à Alexandre puissant et victorieux (mais compatissant envers les membres de la famille de Darius), le Grand Roi est disqualifié sur tous les points : il n'est pas un roi légitime ; il a été abandonné de ses proches, qui se sont ralliés « volontairement » à Alexandre (Arrien II, 14.7) ; non seulement il a été vaincu sur le champ de bataille, mais, dans sa fuite éperdue, il a abandonné sur place les insignes du pouvoir (arc, flèches, robe, char), dont dès lors la charge symbolique joue en faveur d'Alexandre (II, 11.6 ; 12.4-5 ; III, 15.6). Dans ce contexte, l'abandon de territoires vient couronner le tout, puisque Darius lui-même accepte de partager l'Empire et même d'associer Alexandre au pouvoir (Diodore).

Tout cela confirme que sur le personnage de Darius III il existait, dès l'Antiquité, deux versions opposées. Il paraît évident que la tradition des abandons territoriaux ressortit à un courant de la propagande macédonienne qui insistait complaisamment sur la faiblesse et la lâcheté du Grand Roi. Arrien l'a suivi sans réserve. Diodore et Quinte-Curce l'ont également adopté, mais ils l'ont mêlé à des informations venues d'une autre source plus « persocentrique » : héritiers de deux traditions, leurs développements sont ainsi marqués par de nombreuses contradictions et des explications embarrassées ; on a déjà vu, du reste, comment Diodore, à quelques lignes d'intervalle, a transmis les deux versions de l'avènement de Darius, sans comprendre qu'elles étaient exclusives l'une de l'autre (§§ 5.3-6 ; 6-7.1-2). Le seul point sur lequel les uns et les autres se retrouvent, c'est sur ces

fameux abandons territoriaux, mais ce n'est sans doute pas un hasard si Arrien est le seul à dater du siège de Tyr la clause de l'Euphrate (II, 25.1). Les commentateurs modernes repoussent presque unanimement la version d'Arrien, validant du même coup l'autre version, qui fait part de la cession de l'Anatolie cis(trans)halysique. Mais cette version est-elle réellement mieux fondée et plus crédible ? Tel est bien le problème.

Le choix des frontières de l'Halys et de l'Euphrate n'est pas un gage d'authenticité achéménide. Les Grecs savent, depuis Hérodote (I, 74), que l'Halys a été désigné comme frontière entre le royaume mède et le royaume lydien, et que l'accord diplomatique a alors été sanctionné par un mariage entre le fils de Cyaxare et la fille d'Alyatte, car, « sans de forts liens de parenté, les accords n'ont d'ordinaire ni force ni permanence ». En outre, le territoire ainsi « concédé » correspond également presque exactement à un thème de conquête cher à Isocrate (*Phil.* 120 : « L'Asie de la Cilicie à Sinope »). Quant à la frontière de l'Euphrate, elle semble, à première vue, être le décalque de l'expression administrative Ebir Nāri, c'est-à-dire « au-delà du fleuve », rendue en grec par « au-delà de l'Euphrate » (*peran Euphratou*) dans la lettre de Darius à Gadatas (ML 12). Mais les formulations utilisées par les historiens d'Alexandre, « entre l'Euphrate et la mer Grecque » (Arrien), « en deçà de l'Euphrate » (Diodore, Plutarque), « entre l'Hellespont et l'Euphrate » (Quinte-Curce), « jusqu'à l'Euphrate » (Justin), transmettent manifestement une vision égéocentrique du monde achéménide, et trahissent du même coup l'intervention d'une main grecque ou macédonienne (de même de l'expression « en deçà de l'Halys ») ; au surplus, dans les représentations grecques de l'espace achéménide, l'Euphrate était traditionnellement perçu comme une frontière culturelle, au-delà de laquelle commençait l'Asie profonde, à la fois mystérieuse et inquiétante (cf. en particulier *Chairéas et Callirhoè* 5.1.3) : c'est sans doute, pour une part au moins, sur de tels présupposés politico-géographiques qu'est construit le dialogue (convenu) entre Alexandre et le vieux Parménion qui, ici comme ailleurs, apparaît dans son rôle (non moins convenu) de « paysan du Danube » (Arrien II, 25.2 ; Diodore 54.2 ; Quinte-Curce IV, 11.11-13). Ces observations conduisent à considérer avec beaucoup de réserve la valeur démonstrative que l'on attribue fréquemment au caractère gradué des concessions territoriales de Darius ; en réalité, le thème des « réponses graduées » relève typiquement de la catégorie de l'évidence fallacieuse ; il sert essentiellement à légitimer *a posteriori* les différentes phases des conquêtes d'Alexandre : à cette fin, les rédacteurs ont repris intentionnellement des expressions géographico-administratives qui établissaient une apparente continuité avec des formulations proche-orientales, mais ils les ont réinterprétées dans une vision européenne de l'espace impérial.

Si l'on tente de voir les choses du point de vue perse, les développements qui précèdent invitent une nouvelle fois à relire des textes qui, plutôt que de transmettre les pensées de Darius, trahissent les arrière-pensées d'Alexandre. On doit souligner tout particulièrement que, de tels abandons territoriaux, il n'existe aucun précédent d'aucune sorte dans l'histoire achéménide. À cette observation, on peut évidemment rétorquer qu'un Grand Roi ne s'est jamais trouvé dans une telle situation. Le seul parallèle que l'on peut invoquer est celui d'Artaxerxès II face à Cyrus. Certes, les deux exemples ne sont pas superposables, puisqu'il s'agit là de deux fils royaux, mais, sur le plan militaire et stratégique, la position d'Artaxerxès II, dans l'été 401, était d'une gravité au moins égale (d'autant qu'à la différence de Darius III il ne dispose pas des contingents du Plateau iranien et d'Asie centrale) : il n'a jamais été question pour le Grand Roi d'abandonner une once de

sa souveraineté, même vis-à-vis d'un cadet. La glose de Diodore (XVII, 54.2) sur le partage du pouvoir (*koinônon genesthai tēs basileias*) est fort suspecte; elle rappelle étrangement une promesse du même genre que, selon le même Diodore (XI, 71.4), Inaros aurait faite aux Athéniens dans les années 460 (*koinên autois parexesthai tēn basileian*). Le partage du pouvoir et l'association au trône sont en réalité des notions absolument étrangères à la conception monarchique achéménide. Quant au parallèle que l'on établit parfois avec la position que Diodore, toujours lui, attribue à Menthôr après la campagne d'Égypte (XVI, 50.8), il est bâti sur le sable: il n'a jamais existé de vice-royauté tout au long de l'histoire dynastique achéménide.

L'insistance mise par Quinte-Curce sur la notion de « dot » permet-elle de lever la difficulté? Autrement dit, en quoi la concession à titre de dot apportait-elle éventuellement une limite aux droits à venir d'Alexandre? Pour répondre à la question, il nous faudrait connaître avec précision le « régime matrimonial » chez les Perses, ce qui n'est pas vraiment le cas. Mais formuler l'hypothèse de la dot, c'est aussi admettre que les conditions de dévolution du pouvoir avaient été alors envisagées par Darius et son entourage. En d'autres termes, adopter la thèse de Quinte-Curce soulève de nouvelles difficultés: qui devrait régner à la mort de Darius, son propre fils ou Alexandre? Et à la mort d'Alexandre, le pouvoir n'échapperait-il pas définitivement aux Achéménides, l'enfant à naître d'un Macédonien et d'une Iranienne étant à coup sûr considéré comme Macédonien, ainsi que le démontrent les mariages de Suse? On ne voit vraiment pas que Darius ait pu être naïf à ce point. On est d'autant plus porté à la méfiance que la dévolution d'un royaume à titre de dot est l'un des motifs privilégiés de la littérature monarchique, destiné à justifier *post eventum* une conquête, sous couvert de droits familiaux; rappelons simplement les versions qui circulaient en Perse et en Égypte sur un mariage perso-égyptien (cf. Hérodote III, 1-2), ou encore la fiction qui faisait des Perses les héritiers du royaume mède, sous la forme d'un engagement contracté par « Cyaxare » devant son futur gendre « Cyrus »: « La dot que je donne [à ma fille] est la Médie tout entière; car je n'ai pas d'enfant mâle légitime » (Xénophon *Cyr.* VIII, 5.19) – motif fort banal, qui remonte probablement à Ctésias, puisqu'on le retrouve, mot pour mot, chez Nicolas de Damas (*FGrH* 90 F66.8): Astyage donne sa fille en mariage à Spitaménès avec « la Médie pour dot ». Pour toutes ces raisons, la thèse de la dot suscite les plus grandes réserves.

Il n'est pas exclu pour autant que le Grand Roi ait offert l'une de ses filles en mariage à Alexandre. Mais sur quelles bases et dans quelles intentions? On pourrait noter d'abord que, dans les pratiques matrimoniales interdynastiques du Proche-Orient du II^e millénaire, toute dot trouvait sa correspondance fonctionnelle (et donc indissociable) dans les dons nuptiaux envoyés parallèlement par le futur gendre. Soulignons surtout que, dans le contexte proprement achéménide, la qualité de gendre du roi n'a jamais conféré à son détenteur de pouvoirs particuliers: il s'agissait plutôt d'un don royal, qui engageait le donataire vis-à-vis de son royal beau-père (chapitre VIII, 1). Serait-ce ainsi que Darius l'aurait compris? Du point de vue de Darius, une telle union devait en effet nécessairement servir de monnaie d'échange contre un retrait des troupes macédoniennes. La réponse apportée, paraît-il, par Alexandre à cette proposition (cf. Arrien II, 25.3) implique qu'un tel mariage, concédé par Darius seul, n'équivalait en rien à un partage du pouvoir ou/et des territoires: Alexandre était à la fois plus lucide et plus ambitieux que Pausanias (cf. Thucydide I, 128.7)! Au reste, la tradition de la dot est reprise par un auteur anonyme, mais sous une forme quelque peu différente de celle de Quinte-Curce: voulant obtenir la

libération des captifs, Darius (apparemment juste après Issos), envoie une ambassade à Alexandre, en vue de la paix: « Il lui donnait (*didous*) tout le territoire en-deçà de l'Halys, et celle de ses filles qu'Alexandre choisirait d'épouser, et 20 000 talents à titre de dot » (*emproikia*; *FGrH* 151 F1.5). Dans cette présentation, la dot est formellement distinguée de la rançon, et elle est uniquement composée d'un don d'argent.

Si donc la réalité des ouvertures diplomatiques ne fait aucun doute, on ne voit pas ce qui viendrait justifier, du point de vue perse, les offres territoriales de Darius, dans les termes transmis par les historiens d'Alexandre (cession pure et simple, ou sous forme de dot). Nous sommes plutôt tenté de conclure que les concessions territoriales attribuées à Darius entre 333 et 331 sont des faux issus de la propagande macédonienne. Il est évidemment toujours délicat d'écarter une tradition unanime, au motif de l'in vraisemblance – notion qui, elle-même, ressortit à l'interprétation personnelle de l'historien, voire à son intime conviction. Mais la convergence des historiens anciens d'Alexandre ne suffit pas à fonder leur thèse: pour l'essentiel, une telle convergence relève en effet de l'illusion, si l'on admet que, sur ce point, ils ont utilisé la même source. D'autre part, la convergence n'est que partielle, puisque seuls Quinte-Curce et un auteur anonyme (*FGrH* 151 F1.5) font état de la clause de la dot, qui plus est en des termes différents. Enfin et surtout, l'analyse textuelle et contextuelle amène presque inévitablement à cette hypothèse, car celle-ci est la seule à même de rendre compte à la fois des activités et décisions réellement attestées de Darius (et non de ses pensées supposées et reconstituées), de l'évolution du rapport de forces, des traditions et conceptions politiques achéménides, et des contradictions internes des auteurs hellénistico-romains. L'interprétation paraît d'autant moins désespérée que, dès l'Antiquité, une tradition s'en faisait l'écho. Selon Diodore (XVII, 39.2) en effet, lorsque Alexandre réunit le conseil de ses Amis, « il dissimula la lettre authentique de Darius, et il en présenta une autre, écrite par lui-même et répondant à ses intérêts ». L'incertitude chronologique du passage n'enlève rien à la force de l'objection qu'il génère: la fabrication de fausses lettres (pour ne pas parler des discours!) est une pratique bien connue à l'époque d'Alexandre et à l'époque hellénistique. L'in vraisemblance de la stratégie et des pensées prêtées à Darius vient renforcer la conviction d'une falsification macédonienne, tout autant que l'impossibilité dans laquelle on est de proposer des explications alternatives réellement crédibles.

• *Les suites de Gaugamèles (331-330)*. – Malgré ses immenses et intenses préparatifs militaires, Darius fut à nouveau vaincu sur le champ de bataille de Gaugamèles. Cette défaite revêtait un caractère infiniment plus grave que celle d'Issos. À son retour à Arbèles, le Grand Roi et ses conseillers se consultèrent. Selon les auteurs anciens, ils se trouvaient devant un choix dramatique: soit se replier sur Babylone, où Mazée et ses contingents vinrent bientôt trouver refuge (cf. Quinte-Curce IV, 16.7), et utiliser la force de la position pour mettre la Babylonie en état de défense, et bloquer ainsi l'avance d'Alexandre; soit tenter de rassembler une nouvelle armée et ainsi préparer une ultime confrontation. En raison même de la déroute récente, chacune des options présentait des inconvénients majeurs: laisser ouverte la route de Babylone permettait à Alexandre de s'emparer à terme des grandes capitales, de leurs trésors et des riches plaines de Babylonie et de Susiane; mais se replier sur Babylone équivalait à reconnaître que la chute de la ville – quelle que soit la durée du siège – signifierait la fin de la domination achéménide et l'échec définitif de Darius III, qui tomberait alors aux mains du vainqueur. Contre certains de ses proches,

semble-t-il (cf. Quinte-Curce V, 1.7), Darius choisit de se replier vers Ecbatane, en prenant la route qui, d'Arbèles, traversait les montagnes d'Arménie (V, 1.9; Arrien III, 16.1; *ADRTB*, n°330). Selon Arrien (III, 16.2), ce choix était fondé sur deux considérations : d'une part Darius savait que Alexandre foncerait aussitôt sur Babylone : la grande route qui menait d'Arbèles à Babylone offrait à Alexandre le ravitaillement nécessaire pour ses troupes, dont la route choisie par Darius était dépourvue ; et, de toute façon, le Grand Roi ne pouvait ignorer que son adversaire avait hâte de mettre la main sur des villes aussi riches et aussi prestigieuses. Par ailleurs, Darius escomptait reformer une armée à Ecbatane, grâce à une nouvelle mobilisation lancée dans les satrapies est-iraniennes (Diodore §§64.1-2; 73.1), en particulier en Bactriane qui, selon Quinte-Curce (V, 10.3), « comprenait le tiers de l'Asie, où la foule des mobilisables égalait les armées qu'avait perdues Darius ».

On sait que, lorsque Alexandre parvint en Babylonie, Mazée ne tenta pas réellement d'organiser la résistance d'une ville pourtant puissamment fortifiée, et qu'il la remit à Alexandre, exemple bientôt suivi par le satrape de Susiane. En faisant part de la remise de Suse à Alexandre par le satrape Aboulitès, Quinte-Curce s'interroge ainsi : « Était-ce par ordre de Darius ou de sa propre initiative ? » (V, 2.8). Tel est effectivement le problème qui se pose également à l'historien d'aujourd'hui. Toujours à propos d'Aboulitès, Diodore fait part, lui aussi, de traditions divergentes sur sa reddition volontaire à Alexandre :

Certains ont écrit que c'était en vertu d'un ordre donné par Darius à ses Fidèles. Le roi des Perses avait agi ainsi pour ôter tout loisir à Alexandre qui, recevant la reddition (très glorieuse pour lui !) de grandes villes avec leurs trésors, serait accaparé de tous côtés par des occupations importantes, tandis que Darius, dans sa fuite, trouverait du temps pour préparer la guerre (§ 65.5). Un peu plus haut, le même Quinte-Curce a fait part de sa propre interprétation, au cours de son développement sur le débat engagé entre Darius et ses proches, à Arbèles, après la retraite. Selon lui, en laissant ouverte la route de Babylone, le Grand Roi se faisait ces réflexions :

L'expérience lui avait appris qu'un mobilier de prix, des concubines et des troupes d'eunuques n'avaient été que fardeaux et entraves : les trainant à son tour, Alexandre aurait l'infériorité, du fait de tout ce qui avait causé ses victoires antérieures (V, 1.6).

Il s'agit manifestement d'une glose personnelle de Quinte-Curce (ou de sa source), qui reprend tous les clichés sur la *tryphē*, articulés sur une série de termes évocateurs : la richesse, les concubines et les eunuques ; Quinte-Curce et les autres historiens anciens allaient bientôt utiliser les mêmes images pour dénoncer « l'orientalisation » d'Alexandre. Au surplus, sous la plume d'un historien latin, le passage évoque trop clairement Hannibal et « les délices de Capoue » (cf. V, 1.36-38). On comprend mal également les pensées attribuées par Diodore à Darius, car le meilleur moyen de gagner du temps était évidemment d'ordonner à Mazée et à Aboulitès de poursuivre la résistance le plus longtemps possible. De son côté, Arrien fait ainsi référence à la stratégie du Grand Roi, alors à Ecbatane :

Darius avait décidé, au cas où Alexandre resterait à Suse et à Babylone, d'attendre lui aussi sur place chez les Mèdes, pour voir s'il se produirait quelque chose de nouveau [*neôterizein* : désaffection ?] dans les affaires d'Alexandre ; mais si Alexandre marchait contre lui, il remonterait par la Parthiène et l'Hyrkanie, jusqu'en Bactriane, en ravageant toute la contrée et en rendant la progression impossible pour Alexandre... Avec l'armée qu'il avait levée... il attendrait à Ecbatane... Sur sa route, Alexandre apprit que Darius avait décidé de l'affronter en bataille rangée (III, 19.1-3).

Le passage d'Arrien soulève quelques difficultés, car il est placé à un moment tardif (mai-juin 330) et il mêle plusieurs étapes de la stratégie de Darius (d'où, peut-être, l'inversion chronologique de Suse et de Babylone). Les pensées que prête Arrien à Darius ne signifient pas qu'il a jugé que ces deux villes ne résisteraient pas : le terme utilisé, *neôterizein*, laisse même entendre que le Grand Roi espère qu'Alexandre pourrait alors se trouver aux prises avec des difficultés. Elles ne se justifient réellement que si, entre-temps, les espoirs du Grand Roi n'ont pas été exaucés et s'il a appris la chute des capitales (par courrier rapide, la nouvelle avait pu l'atteindre en un ou deux jours à Ecbatane, *via* Persépolis et Gabai). C'est probablement cette situation qu'illustrent Quinte-Curce et Diodore à leur manière : Darius espère que, pour quelque raison que ce soit (logistique, par exemple), Alexandre prolongera son séjour en Babylonie. Ce n'est donc que *post eventum* qu'Arrien (III, 16.2) peut affirmer que, selon le Grand Roi lui-même, Babylone et Suse représentaient, dès le début d'octobre 331, « le prix de la guerre » (*tou polemou ton athlon*) – expression agonistique, qui donne faussement de Darius l'image d'un compétiteur admettant sportivement la victoire de son adversaire. Ce qui est clair au contraire, et qu'Arrien reconnaît sans détour, c'est que, tout au long de l'hiver 331-330, le Grand Roi n'a pas récusé son choix initial : lever une armée et livrer bataille : « Il se préparait à se battre plus qu'à fuir » (Quinte-Curce V, 8.2 ; cf. Diodore 73.1). Ce n'est que tardivement qu'il prit la décision de se replier vers les Hautes Satrapies.

On peut alors répondre à la question que pose Quinte-Curce à propos de la conduite d'Aboulitès : « Était-ce par ordre de Darius ou de sa propre initiative ? » (V, 2.8). Qu'il s'agisse de Babylone ou de Suse, la première hypothèse paraît d'autant moins crédible que le Grand Roi n'ignorait point qu'une nouvelle mobilisation nécessitait de longs mois. On doit donc supposer plutôt que, fort logiquement, Darius avait envoyé des ordres à Mazée et à Aboulitès, leur enjoignant d'opposer la plus vive résistance à Alexandre. Alors à Ecbatane, Darius avait en effet certainement écrit à tous les satrapes : selon Diodore (§ 74.2), il fit parvenir des messages aux « satrapes et stratèges résidant à Bactres et dans les Hautes Satrapies, les exhortant à demeurer loyaux envers lui » ; il en était de même de Madatès, chargé du commandement d'une fortification sur la route de Suse à Persépolis : « Il n'avait rien d'un opportuniste, car il avait décidé de tout risquer pour sa parole » (*ultima pro fide* ; V, 3.4) ; l'expression rend compte qu'il s'était personnellement engagé auprès de Darius (cf. IV, 6.7), comme l'avaient fait certainement Mazée et Aboulitès : d'où les doutes de Quinte-Curce (V, 2.8) et de Diodore (65.5) qui, au surplus, rendent peut-être compte d'une justification donnée alors par les satrapes félons. La conduite de ces hommes pose d'autres problèmes, sur lesquels on reviendra bientôt, mais on ne doit pas en conclure qu'elle reflète la position du Grand Roi, que tout au contraire elle prend à contre-pied. En organisant la défense des territoires sur ses arrières, Darius espérait manifestement disposer du temps nécessaire pour préparer une nouvelle armée. La Babylonie, la Susiane et la Perse étaient munies de nombreuses places fortes, et les contingents disposés aux portes de la Perse montrent que la région n'était pas vide de soldats et de chefs ; Mazée lui-même était à la tête d'une force de cavaliers babyloniens qui figurent dans le cortège qui vient accueillir Alexandre (Quinte-Curce V, 1.23) ; peut-être constituent-ils une partie des troupes qui l'avaient suivi jusqu'à Babylone (IV, 16.7). Au reste, Alexandre lui-même était beaucoup moins optimiste que ne le sont nombre d'historiens d'aujourd'hui : avant le ralliement de Mazée, il était habité par la crainte que le siège de Babylone ne l'immobilisât longtemps (cf. Quinte-Curce V, 1.17). Malgré les redditions successives de Babylone, de

Suse, de Persépolis et de Pasargades, il était toujours inquiet au printemps 330; d'où la marche forcée qui l'amena en douze jours en Médie: c'est là simplement qu'il apprit que Darius avait décidé de se retirer vers l'intérieur (Arrien III, 19.4-5). On reviendra ultérieurement sur les dernières semaines de Darius (ci-dessous § 4). Mais, pour conclure provisoirement, il faut insister sur une observation fondamentale. D'une part, il ne fait aucun doute que la victoire de Gaugamèles représentait pour Alexandre une étape essentielle et vécue comme telle (cf. Plutarque *Alex.* 34.1), et que la défaite était, à terme, une catastrophe pour Darius. Mais, au soir du 1^{er} octobre 331, l'histoire n'était pas écrite. La bataille n'apparaît décisive que si l'on connaît la suite de l'histoire et que si l'on postule que Darius, après la défaite, était tombé dans un état de découragement total – image que viennent révoquer en doute tous les auteurs anciens. Si un événement peut être qualifié de décisif, c'est bien plutôt la reddition de Babylone, presque un mois après la bataille: or, il n'était pas inscrit que Mazée allait remettre la ville sans combattre.

II. DARIUS ET SES FIDÈLES

• *Mithrénès et les Perses d'Asie Mineure (334-333)*. – Dans sa lettre de Marathos, Alexandre, selon Arrien (II, 14.7), faisait état de sa supériorité dans les termes suivants: « Je prends soin maintenant de ceux qui, ayant combattu à tes côtés, n'ont pas trouvé la mort dans la bataille et ont cherché refuge auprès de moi; et ils ne sont pas retenus par force (*ouk akountes*) auprès de moi: c'est au contraire de leur plein gré (*hekountes*) qu'ils combattent auprès de moi. » On reconnaît là l'un des articles bien connus de la justification royale. Le ralliement volontaire (*hekousiôs*: e.g. Diodore § 65.5 [Aboulitès]) des proches du concurrent affermissent les droits de celui qui entend s'emparer du pouvoir suprême. C'est déjà ce qu'ont montré tous les auteurs anciens qui transmettent avec complaisance la propagande menée par Cyrus le Jeune contre son frère Artaxerxès (chapitre xv, 2). Comme dans le cas de Cyrus, les affirmations d'Alexandre sont sujettes à caution. La conduite des satrapes perses avant le Granique avait déjà montré à quel point les aristocrates perses étaient unis autour de leur roi et bien décidés à appliquer les ordres qui leur avaient été donnés.

En fait de ralliement volontaire (*hekousiôs*: Diodore XVII, 21.7), on ne peut guère citer que celui de Mithrénès, phrourarque de Sardes, qui fut dès lors considéré comme un traître (*proditor*) au Grand Roi (Quinte-Curce III, 12.7). À l'arrivée d'Alexandre, Mithrénès, accompagné des notables (*dynôtatoi*) de Sardes, vint trouver le roi à l'extérieur des murs « et lui livra la citadelle et le trésor » (Arrien I, 17.3). Les raisons de Mithrénès nous échappent. Son attitude s'oppose en tout à celle d'Hégésistratos, à qui « le Grand Roi avait confié la défense de Milet. Hégésistratos avait d'abord envoyé à Alexandre une lettre d'après laquelle il lui livrait Milet; mais alors il avait repris confiance, du fait que l'armée perse n'était pas loin, et il songeait à conserver la cité aux Perses » (Arrien I, 18.4). Quant à Mithrénès, il n'ignorait pas que la position de la ville était quasiment inexpugnable et qu'en tout cas Alexandre aurait dû perdre de nombreuses semaines avant d'en venir à bout (car il était évidemment exclu de poursuivre la marche en laissant derrière soi une telle position); qui plus est, Mithrénès ne savait certainement pas que la chute de la citadelle permettrait à Alexandre de restaurer sa situation financière (cf. Diodore § 21.7). La mort au Granique du satrape de Lydie et d'Ionie, Spithridatès, ne peut tout expliquer. En

d'autres termes, en raison du rapport de forces alors existant, la décision prise par Mithrénès était terriblement risquée, dans l'éventualité d'une contre-attaque perse victorieuse. Pour résoudre le problème, il conviendrait de connaître le pedigree personnel et politique du phrourarque de Sardes, ce qui n'est malheureusement pas le cas. Il avait jugé manifestement que les offres d'Alexandre étaient suffisamment séduisantes. On sait en effet qu'en échange Mithrénès obtint une position de prestige: « Alexandre garda Mithrénès auprès de lui avec les honneurs (*timē*) attachés à son rang » (I, 17.4; cf. III, 23.7).

L'épisode et la terminologie rendent compte d'abord, que, dès son débarquement, Alexandre était convaincu que la conquête de l'Empire et une domination durable supposaient le ralliement de l'ethno-classe dominante perse qui, au-delà des révoltes ponctuelles, était restée étroitement liée au Grand Roi tout au long de l'histoire achéménide. Comme l'implique l'épisode d'Hégésistratos, il était certainement entré en contact avec nombre de dignitaires dès les lendemains de la victoire du Granique (comp. Arrien III, 16.6). Pour mener à bien ses tentatives de ralliements, il avait défini une stratégie idéologique fort simple, copiée sur celle que les Grands Rois avaient eux-mêmes appliquée auprès des élites des pays conquis. En l'occurrence, Mithrénès est admis dans l'entourage royal, et il garde les avantages de prestige dont il jouissait auprès de Darius. Alexandre ne va pas jusqu'à intégrer Mithrénès dans la nouvelle classe dominante: ce n'est qu'en 331 que le personnage obtint une satrapie. D'une manière absolument générale, les hauts postes satrapiques ont été réservés jusqu'alors à des Grecs et à des Macédoniens. À cette date, les Macédoniens n'étaient certainement pas prêts à accepter les Iraniens sur un pied d'égalité: ce dont on peut induire que, dès ces premières années, une hiérarchie aulique, de type achéménide, fut constituée parallèlement à la hiérarchie aulique macédonienne. Une anecdote de Polyen (IV, 3.15) relative à Memnon paraît également digne de mention. Lors de son débarquement, Alexandre « ordonna à ses troupes d'épargner les terres de Memnon... de manière à le rendre suspect ». La politique d'Alexandre fut tout autre après la victoire du Granique: il envoya alors des troupes « contre le territoire de Memnon » (Arrien I, 17.8: *epi tēn khōran tēn Memnonos ekpempēi*) – ce qui implique que le Rhodien en fut dépossédé. C'était là un signe lancé à ceux qui entendaient résister: s'ils ne se ralliaient pas, ils perdraient également les avantages économiques dont ils jouissaient en raison de la faveur que leur manifestait Darius (cf. Arrien I, 12.10). C'est probablement sur de telles considérations que Mithrénès se décida.

Si donc la politique d'Alexandre se comprend aisément, reste à en apprécier l'impact et le succès. Apparemment, mis à part Mithrénès, les ralliements ne furent pas nombreux: on sait simplement que, dans l'été 333, un certain Sabiktas/Abistaménès fut mis à la tête d'une partie de la Cappadoce (Arrien II, 4.2; cf. Quinte-Curce III, 4.1), mais on ignore tout du personnage. Globalement, la fidélité des hauts dignitaires à Darius se vérifie au cours des années 334-332: les stratèges et satrapes rescapés du Granique vinrent, les uns défendre Halicarnasse, d'autres rejoindre leur satrapie ou pays (Atizyès en Grande-Phrygie, Arsamès en Cilicie) avant de regagner le camp de Darius, quelques-uns enfin mener de violentes contre-attaques contre les positions macédoniennes avant et après Issos. Il faudrait également pouvoir tenir compte des Perses de la *diaspora* impériale, installés en grand nombre en Asie Mineure. Nul doute qu'ils ont été confrontés à un problème identique à celui que dut résoudre Mithrénès. Nous n'avons malheureusement aucun moyen de savoir quelle fut leur attitude, à cette date. Il faut attendre 322 pour disposer d'un document intéressant, à savoir une inscription grecque d'Amyzon, qui fait part de la

naturalisation d'un certain Bagadatès et de sa nomination au néocorat d'un sanctuaire civique dédié à Artémis. Le contexte suggère que ce Bagadatès était un Perse installé en Carie qui, dans la tourmente liée à la chute de la domination achéménide, réussit à conserver une position de prestige par voie d'intégration dans les cadres civiques. Mais la datation tardive de l'inscription (après la mort d'Alexandre) interdit d'en induire des généralisations sur l'attitude des Perses d'Asie Mineure lors du passage de l'armée macédonienne en 334, puis lors des affrontements de la période 334-332.

• *La reddition de Mazakès (332)*. – La première attestation de la reddition d'un satrape est celle de Mazakès en Égypte en 332. Quinte-Curce indique que Mazakès vint accueillir le roi en dehors des remparts de Memphis, comme l'avait fait Mithrénès à Sardes : « Il livra au roi l'or, plus de 800 talents, avec tout le mobilier royal » (IV, 7.3-4). De son côté, Arrien explique ainsi la décision du personnage :

Mazakès avait été informé de l'issue de la bataille d'Issos et de la fuite déshonorante de Darius ; il savait de plus que la Phénicie, la Syrie et la plus grande partie de l'Arabie étaient aux mains d'Alexandre ; il ne disposait d'aucune force perse : aussi accueillit-il Alexandre en ami, dans les villes comme dans les campagnes (III, 1.1).

Il convient d'établir une hiérarchie et des distinctions parmi les raisons avancées par Arrien. Il est probable que Mazakès avait été fâcheusement impressionné par la défaite d'Issos, mais l'explication paraît néanmoins forcée. En effet, le satrape d'Égypte, Saba-kès, étant depuis lors tombé à Issos, Mazakès a nécessairement été nommé satrape à sa place, dans le cadre des mesures prises par Darius III après sa défaite de Cilicie. Étrange, l'explication d'Arrien est également suspecte, par la généralisation qu'elle implique sur l'attitude des Perses après Issos. Elle est articulée sur l'un des thèmes de la propagande macédonienne, déjà mis en exergue dans la lettre de Marathos, ainsi que dans les descriptions de la bataille d'Issos (puis dans celle de Gaugamèles) : Darius III s'est complètement déconsidéré en abandonnant, au cours de sa fuite, les insignes du pouvoir royal. Il ne fait guère de doute qu'à cette date Alexandre a mené une campagne psychologique, tendant à disjoindre l'aristocratie perse du Grand Roi, mais on ne voit pas qu'il ait remporté alors de grands succès en ce domaine. Rien ne prouve en effet que le prestige du Grand Roi ait été profondément atteint. La défaite, on l'a déjà vu, n'a pas causé un sauve-qui-peut parmi les hauts dignitaires, rendus certainement confiants par l'énergie déployée par Darius. Parmi les « traîtres », on ne peut guère citer que le gouverneur de Damas qui, après Issos, trahit la confiance du Grand Roi (Quinte-Curce III, 13.2-4) ; mais il fut à son tour exécuté par un de ses complices, « respectueux du pouvoir royal » (§ 13.17), qui apporta sa tête à Darius. On sait également comment Batis, chargé de Gaza, adopta jusqu'au bout une attitude conforme aux engagements qu'il avait pris auprès du Grand Roi (Quinte-Curce IV, 6.7), en dépit du choc causé par la chute de Tyr. On connaît, il est vrai, le nom d'un Perse (Oxydatès), qui avait été emprisonné par Darius à Suse, « ce qui le rendait digne de confiance aux yeux d'Alexandre » (Arrien III, 20.3 [331]) ; mais on ne peut en tirer aucune conclusion d'ordre général, car nous ignorons tout de la date et des circonstances de l'affaire.

Avec sa nomination, Mazakès avait certainement reçu de Darius mission de résister, si l'occasion lui en était donnée. Depuis lors, l'Égypte avait été le théâtre de troubles. À l'issue de la bataille d'Issos, Amyntas, un déserteur macédonien au service de Darius, gagna la vallée du Nil avec une troupe de mercenaires, en se prétendant investi par Darius du

titre de stratège ; ce fut un échec, au cours duquel Amyntas disparut (Diodore XVII, 48.2-5 ; Quinte-Curce IV, 1.27-33). L'affaire a probablement renforcé la position du satrape qui, sans nul doute, a enrôlé à son service les mercenaires d'Amyntas. C'est peut-être ce que confirment les émissions monétaires frappées à son nom en Égypte. Dans le même temps, l'écrasante supériorité navale et militaire d'Alexandre pouvait faire douter Mazakès, complètement coupé désormais du camp perse. Parmi ses subordonnés, on connaît un certain Amminapès, un Parthe qui, en effet, selon Arrien (III, 22.1), « était l'un de ceux qui, avec Mazakès, avaient remis l'Égypte à Alexandre » (III, 22.1). Quinte-Curce (qui le nomme Manapis) place la nomination à une date plus tardive, et ajoute que le personnage avait été exilé au cours du règne d'Ochos et qu'il avait séjourné à la cour de Philippe (VI, 4.25). Il serait risqué d'induire qu'en raison de son passé macédonien Amminapès avait abandonné Memphis et s'était rangé aux côtés d'Alexandre : eux aussi exilés au temps d'Artaxerxès III, Artabaze et sa famille montrèrent une fidélité sans faille à Darius III, en dépit du fait que leurs femmes et leurs filles avaient été faites prisonnières à Damas (Quinte-Curce III, 13.13-14).

Il est infiniment plus probable que les raisons des chefs perses d'Égypte s'expliquent par des considérations identiques à celles qui motivèrent Mithrénès : sauvegarder leurs avantages, en particulier les domaines dont ils jouissaient dans le plat pays (cf. Diodore § 48.4) : mais, à la différence de Mithrénès, ils pouvaient faire valoir que le rapport des forces penchait de manière décisive en faveur d'Alexandre.

• *Les ralliements de Mazée et d'Aboulitès (331)*. – À son arrivée en Babylonie et en Susiane, en octobre puis novembre 331, Mazée puis Aboulitès vinrent faire remise à Alexandre des deux capitales, selon le cérémonial bien connu des entrées royales : Mazée vint, avec ses enfants, à la rencontre du vainqueur, accompagné par un cortège officiel ; puis Alexandre fit son entrée triomphale dans la ville (Quinte-Curce V, 1.17-23 ; 1.44 ; 2.8-10 ; Arrien III, 16.3-4) ; il en fut de même à Suse, devant laquelle Aboulitès vint lui rendre hommage, « avec des cadeaux d'une opulence royale » (Quinte-Curce V, 2.9). Dans l'un et l'autre cas, l'organisation des cortèges témoigne qu'entre-temps des négociations avaient été menées avec les satrapes. La chose est attestée pour Aboulitès de Suse, qui se rallia volontairement (*hekousiōs* ; Diodore § 65.5), et qui promit de rendre la ville sans combattre (Quinte-Curce V, 2.8) :

Puis [de Babylone] Alexandre partit pour Suse. Sur sa route, le fils du satrape de Suse vint à sa rencontre, ainsi qu'un courrier envoyé par Philoxénos ; en effet, Alexandre avait envoyé Philoxénos à Suse dès la fin de la bataille. Dans la lettre envoyée par Philoxénos, il était dit que les habitants de Suse avaient rendu leur ville et que le trésor, intact, était entièrement à la disposition d'Alexandre (Arrien III, 16.6).

C'est à cette occasion que Quinte-Curce (V, 2.8) et Diodore (§ 75.5) font part de leurs doutes sur les raisons de la conduite d'Aboulitès (ci-dessus, p. 860-861). Rien n'est dit en revanche sur un contact épistolaire préalable entre Mazée et Alexandre. Bien que de lecture incertaine, une tablette babylonienne atteste cependant qu'Alexandre est entré en communication avec Babylone (*ADRTB*, n° 330). On est tenté de penser que Mazée a ainsi pris contact avec Alexandre, selon une pratique mainte fois attestée. Cependant, quelques détails donnés par les auteurs anciens posent problème. D'une part, Mazée a placé dans son cortège ses cavaliers babyloniens (Quinte-Curce V, 1.23). Par ailleurs, Arrien (III, 16.3) et Quinte-Curce (V, 1.19) précisent qu'en arrivant à proximité de

Babylone Alexandre disposa son armée en formation, « comme pour la bataille (*hōs es machēn; velut in aciem*) », et Quinte-Curce ajoute qu'Alexandre pénétra dans la ville « entouré d'hommes en armes » (V, 1.23). Si l'organisation du cortège de Mazée ne pose pas de problème particulier (la présence des cavaliers babyloniens somptueusement harnachés fait évidemment partie de la parade), il n'en est pas de même du dispositif d'Alexandre. Implique-t-il que Mazée, dans un premier temps, avait refusé de se rendre, ou/et qu'Alexandre craignait que Babylone ne résistât? Telle est l'interprétation que semble avoir retenue l'auteur de l'*Itin. Alex* § 65. Mais alors comment harmoniser une telle éventualité avec l'échange antérieur de messages entre Alexandre et Babylone? Pour en juger, on doit établir quelques parallèles qui, eux-mêmes, ouvrent la voie à des interprétations divergentes.

Les récits évoquent ce qui s'est passé lors de l'arrivée d'Alexandre devant Taxila, dont le roi avait déjà antérieurement (comme il était d'usage) pris contact avec le Macédonien, pour lui faire savoir qu'il n'opposerait aucune résistance (Quinte-Curce VIII, 12.5); à l'arrivée d'Alexandre, « il sortit pour l'accueillir, avec ses soldats en armes... Au premier abord, Alexandre crut rencontrer un ennemi, et non un allié; sur-le-champ, il ordonna, de son côté, aux soldats de prendre leurs armes, et aux cavaliers de se répartir sur les flancs. Il se préparait à combattre... » (§ 12.8): la suite de l'histoire montre qu'Alexandre a fait un contresens sur les dispositions prises par Omphis. Il était manifestement de règle qu'en venant faire remise d'une ville ou d'un royaume le roi ou le satrape s'entoure de son armée, non pour manifester sa mauvaise volonté, mais bien au contraire parce que la soumission politique suppose que, symboliquement, l'on remette le commandement de son armée au vainqueur ou au triomphateur; cette armée est alors intégrée dans le cortège triomphal, mais à une place subordonnée, c'est-à-dire à la fin (Quinte-Curce V, 1.23), selon une disposition hiérarchique symbolique que, *mutatis mutandis*, l'on peut observer dans l'ordre de marche de Xerxès dans Hérodote (VII, 40-42): le char royal est précédé, suivi et entouré exclusivement de troupes perses; à une distance de deux stades « venait pêle-mêle le reste des troupes ». D'une manière générale, lorsque, traditionnellement, le Grand Roi entrait dans une ville (sur un char, comme Alexandre: cf. Quinte-Curce V, 1.23), il était certainement lui aussi entouré d'hommes en armes, ne serait-ce que pour sa sécurité, ainsi que le prouvent les détails donnés par Xénophon (Cyr. VIII, 3.9-10) sur des mesures prises lors du défilé royal en Perse: « Des rangs de soldats se tenaient de part et d'autre... » (cf. également Hérodote VII, 40-41). Les entrées royales dont nous avons mention à l'époque achéménide, se situant presque invariablement en temps de guerre, on peut penser que, là aussi, le roi était entouré de son armée (comme l'était Xerxès, lorsqu'il quitta Sardes en grand équipage): tout simplement pour mettre en scène sa propre gloire, de la même façon que l'étalage de son luxe participait de sa puissance ostentatoire (cf. Hérodote I, 188; Élien *VH* XII, 40).

Mais ni le parallèle des parades royales en Perse ni celui de Taxila ne sont à eux seuls porteurs de certitude: si le premier permet de comprendre la présence de gardes autour du roi, il ne résout pas le problème le plus important: pourquoi Alexandre a-t-il fait prendre préalablement à son armée sa disposition de combat? Certes, Arrien et Quinte-Curce apportent une précision notable: « comme pour aller à la bataille », mais le problème reste posé, car, même sous cette forme, le dispositif militaire adopté soulève quelques interrogations; en arrivant devant Taxila, ce n'est qu'au dernier moment qu'Alexandre met son armée en ligne, avant de se rendre compte de sa méprise. Par ailleurs, on remarquera

qu'aucune mesure de ce type n'est attestée à Suse par Quinte-Curce (V, 2.8-10). Il est vrai que le compte rendu de Quinte-Curce (surtout intéressé par les dromadaires du cortège du satrape!) est peut-être lacunaire. Le cas de Sardes est en revanche exposé en détail par Arrien: Alexandre a disposé son camp aux frontières de la ville; c'est là que Mithrénès et les notables sardiens lui ont remis la citadelle et la cité; alors qu'ils sont dans son camp, Alexandre envoie Amyntas prendre possession (*paralambanein*) de la citadelle en son nom; enfin, le roi entre dans la ville (I, 17.3-5). L'épisode suscite deux réflexions: d'une part, il n'est jamais question d'une mise en ligne de l'armée, à quelque étape que ce soit; d'autre part, Alexandre fait preuve d'une certaine prudence.

Or celle-ci est aisément explicable, si l'on inscrit l'épisode babylonien dans une longue série. L'expérience lui avait en effet appris que la promesse (même écrite) d'une reddition sans combat ne constituait pas un gage absolu pour l'avenir. Quatre exemples peuvent être produits:

1) après avoir envoyé une lettre à Alexandre, Hégésistratos, chargé de défendre Milet, s'est récusé, car il jugeait que le rapport des forces le lui permettait (Arrien I, 18.3);

2) Alexandre avait reçu l'assurance de certains défenseurs de Myndos de lui abandonner la ville, à condition qu'il arrive de nuit: mais, à son arrivée, la garnison ne montra nul signe de vouloir se rendre (Arrien I, 20.5-6);

3) la réception d'une lettre par le gouverneur félon de Damas ne dissipa pas les craintes de Parménion, surtout après la fuite du messenger; Parménion « craignait un piège »; le gouverneur lui-même « avait peur qu'on ne l'eût pas cru sur sa parole », si bien que, par précaution, il fit évacuer la ville, comme s'il voulait fuir lui-même (Quinte-Curce III, 13.2-5); ses craintes étaient fondées, puisque, peu après, il fut tué, et sa tête apportée à Darius (III, 13.17);

4) à Persépolis, Tiridates a envoyé une lettre à Alexandre (Diodore § 69.1), mais il craint que d'autres Perses ne soient prêts à résister, d'où un nouveau message pour pousser Alexandre à se hâter (Diodore § 69.1-2; Quinte-Curce V, 5.2).

Ces quatre exemples prouvent, dans chaque cas, que la reddition du chef de la ville se fait le plus souvent en secret, et que ses promesses n'engagent que lui (ou un petit groupe de partisans de la reddition) – d'où le conseil donné à Alexandre par les transfuges de Myndos d'arriver de nuit. Alexandre a donc dû se montrer prudent. Il en fut très probablement de même à Babylone, d'où la mise en ligne de l'armée, destinée à prévenir tout risque, au cas où Mazée aurait changé d'avis, ou s'il avait été destitué par ses pairs. Cette explication se conjugue peut-être avec une autre. On peut penser en effet également à une mise en scène (simulacre de bataille) voulue par Mazée et acceptée par Alexandre, qui permettait au premier de diffuser l'idée qu'il avait résisté jusqu'au bout (même sous une forme qui ne pouvait tromper personne). Contre cette interprétation, vient l'observation que le cortège de Mazée est organisé selon un cérémonial immémorial et immuable; mais la contradiction peut être aisément levée, si l'on admet que ce cérémonial avait également pour objectif de permettre au vaincu de ne pas perdre la face.

L'interprétation induit à son tour deux observations d'importance, qui doivent néanmoins être présentées sous forme d'hypothèses. Tout d'abord, le prestige et l'autorité de Darius sont encore assez puissants pour que le transfuge maquille sa reddition sous couvert de défaite; il ne veut pas être considéré comme un traître (*traditor*) dans le camp perse, comme le fut Mithrénès (cf. Quinte-Curce III, 12.6-7), et comme le fut peut-être Mazée lui-même selon Quinte-Curce (V, 8.9, 12) qui, dans un discours prêté à Darius,

réunit le cas des deux « traîtres. » Dans le même temps et surtout, on se demande si Mazée n'a pas rencontré quelques difficultés à faire admettre son point de vue aux autres dignitaires perses de Babylone : d'où, peut-être, les espoirs mis par Darius dans un « soulèvement » (*neôterizein* ; Arrien III, 19.1). Il est évidemment difficile d'en décider, puisque les auteurs anciens braquent le projecteur sur Mazée, et que l'unique cas attesté ne va pas dans le sens de cette hypothèse : il s'agit de Bagophanès, dont parle le seul Quinte-Curce : c'est lui qui, en sa qualité de **ganzabara*, remet la citadelle à Alexandre (V, 2.44), et c'est lui qui a également fait procéder, de sa propre autorité semble-t-il, aux travaux de décoration des rues de la ville (V, 1.20) ; Mazée a donc obtenu au moins l'accord de son collègue, dont la conduite rend clair que, tout en opérant de concert avec Mazée, il entend démontrer à Alexandre qu'il agit de sa propre initiative, peut-être en conformité avec un accord qu'il aurait conclu lui aussi avec le roi, pour son propre compte (à seule fin de préparer son avenir personnel). La reconstitution suggère également une réflexion sur l'attitude des élites babyloniennes. On reviendra ultérieurement sur la question (ci-dessous § 3), mais, dès maintenant, on présentera une remarque : bien que lacunaire, la tablette babylonienne que l'on a évoquée plus haut (*ADRTB*, n° 330, verso) semble bien concerner uniquement les rapports entre Alexandre et les habitants de Babylone (dont les dignitaires de l'Esagila) ; si l'on admet, ce qui paraît évident, qu'Alexandre a fait des promesses aux Babyloniens, les chefs perses de Babylone se sont trouvés devant une situation difficile : dans ce contexte, et peut-être contre l'avis de certains autres Perses, Mazée et Bagophanès ont estimé que les capacités de résistance devenaient illusoires, dès lors que s'y opposaient ceux qu'Arrien nomme « les prêtres (*hiereis*) et dirigeants (*arkhontes*) » de la cité (III, 16.3).

Pour tenter de mieux comprendre la situation, il faut dire quelques mots du protagoniste, Mazée (nous ne savons rien de la carrière antérieure d'Aboulitès). Satrape de Cilicie et de Syrie depuis Artaxerxès III (chapitre xvi, 6-7), Mazée était devenu l'un des intimes de Darius, dont il était l'un des Amis (*philoï* ; Diodore 55.1) ; Plutarque le désigne même comme « le plus important des personnages de l'entourage du Grand Roi » (*ho megistos para Dareiôï* ; *Alex.* 39.9) : il appartient donc, sans aucun doute, au premier cercle de la faveur royale. Il fait peut-être partie de ces « hommes capables » (Amis et Parents), dont le roi s'entoure avant Issos (Diodore § 31.1). Toujours est-il qu'après la bataille et après la perte de la Cilicie et de la Syrie, le roi lui confie des missions décisives : c'est lui qui est chargé de ravager le pays devant les troupes macédoniennes qui ont passé l'Euphrate, et il tient une place de premier plan à Gaugamèles, y remportant même une victoire sur son aile, avant de se replier sur Babylone à la tête de ses troupes rescapées. À Gaugamèles, il a amené des contingents tirés de Mésopotamie et de Syrie (Arrien III, 8.5). Il ne semble pas pour autant qu'il ait reçu antérieurement la satrapie de Babylonie, puisque les contingents babyloniens sont alors dirigés par Buparès (III, 8.4) ; en revanche, si Buparès a disparu à Gaugamèles, Darius a peut-être confié à Mazée (par lettre), après la bataille, le poste de satrape : sa position élevée dans la hiérarchie aulique et le prestige tiré de ses récents hauts faits militaires (cf. Quinte-Curce V, 1.18) justifiaient aisément un tel choix : mais c'est là simple hypothèse. Il convient d'ajouter une remarque qui a son importance : à l'instar d'Aboulitès de Suse, deux des fils de Mazée (Artibolès, Brochubélos) ou trois (Antibélos : confondu ou non avec le premier ?) portent des anthroponymes babyloniens : ce dont on peut induire, au moins, que leur père avait noué des contacts étroits avec la société babylonienne et, peut-être, que la mère de ses enfants était d'origine babylonienne.

À Babylone et dans la société babylonienne, Mazée était donc un homme à la fois puissant et influent. Si l'on ajoute que « le siège d'une ville aussi fortifiée aurait été une grosse affaire » (Quinte-Curce V, 1.17), et que Mazée disposait de troupes, son ralliement représentait bien pour Alexandre un avantage stratégique décisif. Quinte-Curce n'a donc certainement pas tort de juger qu'Alexandre espérait que le ralliement de Mazée « inciterait les autres à se rendre aussi » (V, 1.18). On comprend aisément que le Macédonien était prêt à en payer le prix.

Si l'on met à part le cas (douteux) de Sabiktas/Abistaménès, c'est à Babylone et à Suse que, pour la première fois, des hommes de Darius furent nommés satrapes : Aboulitès conserva sa satrapie de Suse, le transfuge (*transfuga*) Mazée fut nommé satrape de Babylonie, et le traître (*proditor*) Mithrénès obtint le gouvernement d'Arménie (Quinte-Curce V, 1.44 ; 2.17 ; Arrien III, 16.4 ; 17.9). En revanche, l'ancien trésorier Bagophanès dut abandonner son poste (confié à un Grec/Macédonien : Arrien III, 16.4) : mais il reçut une compensation de prestige, puisque Alexandre « lui ordonna de le suivre » (*se sequi jussit* ; Quinte-Curce V, 1.44) ; en d'autres termes, il fut admis dans l'entourage d'Alexandre, comme Mithrénès l'avait été depuis son ralliement à Sardes. Il en fut de même d'un des fils d'Aboulitès de Suse, Oxathrès, le bras droit de son père (Arrien III, 8.5), qui fut probablement envoyé à la rencontre d'Alexandre sur la route de Babylone (III, 16.6) : l'année suivante, Oxathrès fut nommé satrape des Paraitacènes (Arrien III, 19.2). Auprès de Darius, on trouve encore à cette époque Bagistanès, « notable babylonien », et Antibélos, l'un des fils de Mazée, qui avaient sans doute accompagné le Grand Roi dans sa retraite après Gaugamèles (cf. Arrien III, 21.1 ; Quinte-Curce V, 13.3). Les autres fils de Mazée étaient auprès de leur père, lors de sa reddition à Alexandre (Quinte-Curce V, 1.17) : plusieurs années plus tard, deux d'entre eux, Artibolès et Hydarnès, furent admis, avec d'autres Perses, dans un régiment mixte de cavalerie (Arrien VII, 6.4) – ce qui implique qu'ils avaient été eux aussi intégrés dans l'entourage du roi ; un autre (ou l'un d'entre eux ?) fut également récompensé par Alexandre (cf. Plutarque *Alex.* 39.9). Soulignons pour terminer que la carrière de Mazée sous Alexandre présente deux caractéristiques notables. Si, à Babylone comme ailleurs, Alexandre a nommé des Gréco-Macédoniens dans les postes clefs (commandement des troupes, levée du tribut ; Arrien III, 16.4), les témoignages numismatiques montrent que le nouveau satrape reçut le privilège unique d'être autorisé à émettre à Babylone des monnaies de type cilicien frappées à son nom. Par ailleurs, il fut l'un des rares anciens dignitaires achéménides à conserver sa satrapie jusqu'à sa mort, en 328, sans apparemment susciter aucun blâme de la part d'Alexandre en raison d'une mauvaise administration, comme ce fut le cas pour Aboulitès exécuté (avec son fils Oxathrès), en raison de ses manquements aux ordres royaux (Arrien VII, 4.1 ; cf. Plutarque *Alex.* 68.7). On peut en conclure aisément qu'à la différence de bien d'autres satrapes iraniens, le satrape de Babylone a fait preuve d'une loyauté sans faille à son nouveau maître.

• *Les Perses de Perse entre Darius et Alexandre.* – Fort de ses succès, Alexandre prit la route de la Perse, à la fin de l'année 331. Il se heurta à une double opposition. À l'entrée de l'Ouxiane (région de Fahliyun), il dut mener l'assaut contre une citadelle commandée par le Perse Madatès, qui avait juré au Grand Roi de résister jusqu'au bout (Quinte-Curce V, 3.4) : à l'issue de la capitulation, Madatès et les survivants obtinrent la vie sauve, le pays des Ouxiens, déclaré exempt de tribut, fut rattaché à la Susiane (V, 3.15-16 ; cf. Diodore

§ 67.4-5 et Arrien III, 17.1). Puis, après avoir envoyé Parménion, les bagages et le gros de l'armée à Persépolis par la grande route (III, 18.1 ; Quinte-Curce V, 3.16) et avoir soumis les Ouxiens de la montagne à un tribut (Arrien III, 17.1-6), Alexandre se présenta devant les Portes Persiques, où s'était placé Ariobarzanès (satrape de Perse, selon Arrien III, 18.2), à la tête d'une grande force (pas moins de 40 000 fantassins et de 7 000 cavaliers selon le même Arrien ; 25 000/300 selon Diodore 68.1). À l'issue de combats violents et d'une ruse classique (un berger indique un chemin détourné), l'armée macédonienne s'ouvrit le chemin de Persépolis, où le roi fit jonction avec Parménion (chapitre xvi, 12).

Dans sa sécheresse, le récit fait apparaître que les Perses de Perse opposèrent une résistance que ni Mazée ni Aboulitès n'avaient jugé bon de mener à Babylone et à Suse. Ce premier constat est réel, mais il mérite d'être nuancé. Selon Arrien (III, 18.9), Ariobarzanès prit la fuite dans la montagne avec une troupe de cavaliers ; Quinte-Curce précise « qu'il avait hâte d'être le premier dans la capitale du pays, Persépolis. Mais la garnison de la ville lui en interdit l'accès », et il périt peu après dans un combat contre les Macédoniens (V, 4.23-24). C'est qu'entre-temps Alexandre avait reçu une lettre de Tiridatès, « gardien de la fortune royale » (Quinte-Curce V, 5.2) ou/et « maître de la ville » (Diodore § 69.1), qui lui promettait de lui remettre la ville ; il l'engageait à se hâter, pour éviter que ne prennent le pouvoir « ceux qui projetaient de garder la ville à Darius » (Diodore) ou/et pour empêcher que les gens de la ville ne mettent à sac les trésors (Quinte-Curce). Manifestement donc, des dissensions se sont produites entre les hauts dignitaires perses, les uns (Ariobarzanès) voulant défendre la ville, d'autres (Tiridatès) jugeant qu'une reddition pouvait faire l'objet d'une négociation. Quelque temps plus tard, un autre dignitaire suivit l'exemple de Tiridatès : le gouverneur de Pasargades, Gobarès, remit à Alexandre la ville et le trésor (V, 6.10). Les « traîtres » furent payés de retour : « Tiridatès garda les hautes fonctions qu'il avait eues auprès de Darius » (Quinte-Curce V, 6.11) ; le nouveau satrape, Phrasaortès, fils de Rhéomithrès (Arrien III, 18.11), faisait évidemment partie lui aussi de ceux qui s'étaient ralliés au nouveau maître (selon Polyen IV, 3.27, qui le confond sans doute avec Ariobarzanès, il avait combattu aux Portes Persiques, et « il était un proche parent de Darius ») ; enfin, la richesse dont jouit encore en 325 Orxinès, chef de la tribu des Pasargades, implique clairement qu'il a lui aussi su conserver ses biens et sa position dans la tourmente (Quinte-Curce X, 1.22-25). On ne peut donc pas parler d'une insurrection générale des Perses de Perse face à l'invasion macédonienne.

Mais, outre que nous ne savons rien d'éventuelles oppositions rencontrées par Parménion sur la route de Persépolis, il convient de replacer les différents épisodes dans la chronologie et de les situer plus clairement dans la stratégie politique et idéologique d'Alexandre. À l'issue de la prise de Persépolis, l'affaire n'était pas jouée. Il subsistait en Perse bien des points de résistance, qu'Alexandre entreprit de faire tomber au cours d'une dure campagne de printemps (330). C'est ce dont rendent compte parfaitement (malgré l'erreur chronologique du second) et Quinte-Curce et Diodore ; le premier écrit : « Les Macédoniens dévastèrent les campagnes (*agri*) de Perse et s'emparèrent de beaucoup de bourgs » (*vici*) ; V, 6.17) ; et le second : « Alexandre parcourut les villes (*poleis*) de Perse, soumettant les unes de vive force et ralliant les autres par la mansuétude » (XVII, 73.1). Sous le terme *poleis*, il faut entendre le réseau de citadelles et de places fortes, héritières de celles que l'on connaît dans les tablettes de Persépolis ; le sec compte rendu de Diodore montre que certains phrourarques ont accepté de se soumettre (sans nul doute après négociations), que d'autres, en revanche, ont mené une résistance opiniâtre. Quinte-Curce

rend compte que la campagne était également dirigée contre les Mardes, « peuple (*gens* = *ethnos*) belliqueux, dont le genre de vie n'a aucun rapport avec celui des autres Perses » (V, 6.17). Rappelons que les Mardes sont rangés par Néarque parmi les « quatre peuples brigands, qui prélevaient des tributs sur le Grand Roi » (Strabon XI, 13.6). Levés régulièrement dans les armées royales (Quinte-Curce III, 13.2), particulièrement à titre d'archers (cf. Arrien III, 11.5), les Mardes ont certainement opposé à Alexandre une résistance analogue à celle que menèrent les Ouxiens de la montagne et, plus tard (324), les Cosséens (chapitre xvi, 11).

À son retour à Persépolis (vers avril-mai 330), Alexandre pouvait juger que toute résistance militaire avait cessé. Or, on sait qu'en mai 330 il accomplit un geste d'une haute portée symbolique : mettre le feu aux palais de Persépolis. On ne reprendra pas ici en détail l'historiographie de la question. Tout le monde admet qu'il s'agit là d'une décision politique mûrement réfléchie d'Alexandre. Autant qu'on puisse le savoir, une telle destruction n'a pas de précédent depuis le débarquement de 334 : partout, à Babylone tout particulièrement, Alexandre avait voulu se poser en continuateur et en restaurateur. Dans son esprit, il ne s'agissait certainement pas d'un signe « panhellénique » (même si sa propagande a pu le laisser entendre), ni, généralement, d'un signe lancé aux populations conquises. La décision royale s'inscrit clairement dans un contexte proprement perse. Or, il ne pouvait ignorer qu'en dépit de l'importance prise par Babylone et Suse la Perse et ses capitales représentaient toujours le cœur idéologique du pouvoir perse et de la grandeur dynastique (chapitre xvi, 12). L'affaire intrigue d'autant plus qu'Alexandre n'avait rien épargné pour se concilier les faveurs de la population. Bien que la plupart des textes portent sur la deuxième visite d'Alexandre, au retour de l'Inde, il ne fait aucun doute que, dès la prise de Pasargades, le Macédonien s'ingénia à cultiver le souvenir de Cyrus, et qu'il prescrivit aux mages de poursuivre les sacrifices réguliers auprès de la tombe du fondateur (cf. Arrien VI, 29.1 ; Strabon XV, 3.7) ; sa dévotion à Cyrus était tellement connue qu'elle a fait naître l'épithète de *philokyros* (Strabon XI, 11.4). Il est clair qu'au moment où Darius tentait de rassembler une nouvelle armée et où Alexandre n'avait que peu d'informations sur les affaires d'Ecbatane (cf. Arrien III, 19.4-5), le second entendait obtenir un ralliement sans réserve des Perses. Tel ne fut pas le cas. Quinte-Curce (V, 7.2) et Diodore (§ 71.2) mettent très clairement dans une relation de cause à effet l'hostilité des Perses et la décision prise par Alexandre de mettre le feu aux palais royaux. Le premier écrit que « la soumission des vaincus était récente et qu'ils méprisaient cette autorité nouvelle » ; il est vrai que la phrase est stéréotypée (cf. IV, 1.5), mais l'affirmation de Diodore est, elle, sans ambiguïté : « Alexandre était en très mauvais termes (*sphodra allotriôs*) avec les habitants (*egkhôrioi*) [de Perse] et plein de méfiance à leur égard. » Il est difficile de voir dans cette appréciation autre chose que le reflet d'une méfiance profonde des Perses à l'égard du conquérant macédonien : ils ont fait soumission militaire, certains volontairement, mais restent attachés à leur histoire, qui se confond avec la geste des rois et les hauts faits de la dynastie, dont à coup sûr Darius III est, à leurs yeux, le seul représentant. Dans l'impossibilité de se voir accepter par les Perses, Alexandre prit la décision d'incendier les palais : il indiquait ainsi aux Perses récalcitrants que la phase de la grandeur impériale était close, sauf s'ils se ralliaient massivement à lui. Les regrets exprimés plus tard par le Macédonien impliquent que, de son point de vue, la décision de 330 sanctionnait un échec politique.

III. LES ÉLITES LOCALES, DARIUS ET ALEXANDRE :

POPULARITÉ ET IMPOPULARITÉ DE LA DOMINATION ACHÉMÉNIDE

• *Sources et problèmes.* – Bien que de nature très spécifique, la politique définie par Alexandre vis-à-vis des Perses s'inscrit dans un projet plus vaste : celui d'attirer à lui les dirigeants des cités, peuples et communautés qui étaient soumis à la domination de Darius. D'une manière générale, les auteurs anciens soulignent avec insistance ses succès en ce domaine, les attribuant le plus souvent aux sentiments antiperses des populations du Proche-Orient. Si, par exemple, « les Sidoniens appelèrent eux-mêmes Alexandre, c'était par haine des Perses et de Darius » (Arrien II, 16.6). Le thème est développé avec une particulière faveur par Diodore à propos de l'Égypte et des Égyptiens. Il souligne les méfaits de Cambyse (I, 46, 49) et d'Artaxerxès III (XVI, 51.2) contre les temples et la religion des Égyptiens. Élargissant la perspective à partir de l'exemple de Cambyse, il écrit également : « Les Perses furent donc les maîtres pendant cent trente-cinq ans, y compris les révoltes des Égyptiens, qui se soulevèrent parce qu'ils ne pouvaient supporter la dureté de leur domination et leurs impiétés envers les dieux du pays » (I, 44.3). C'est à l'aide de termes et concepts identiques que le même Diodore (XVII, 49.2) mais aussi Quinte-Curce (IV, 7.1-3) décrivent les sentiments des Égyptiens à la nouvelle de l'arrivée d'Alexandre :

Les Égyptiens accueillirent en effet les Macédoniens avec joie, attendu que les Perses avaient commis des sacrilèges à l'égard des temples et gouvernaient le pays avec dureté (*biaiôs*)... Les Égyptiens qui, depuis longtemps, détestaient la puissance des Perses, qu'ils jugeaient des maîtres cupides et hautains (*avere et superbe imperitatum*), s'étaient exaltés à l'espoir de la venue d'Alexandre : n'avaient-ils pas accueilli avec joie même le déserteur Amyntas, qui n'arrivait pourtant qu'avec une autorité éphémère ? Aussi une foule énorme s'était-elle massée à Péluse, par où il semblait qu'Alexandre ferait son entrée... Les Perses, qu'épouvantait en outre la défection des Égyptiens, ne tinrent pas même bon jusqu'à son arrivée.

L'allusion à l'entrée d'Alexandre en Égypte rappelle évidemment son entrée à Babylone où, selon Diodore (§ 64.4), « les habitants l'accueillirent chaleureusement et hébergèrent splendidement les Macédoniens qui prenaient chez eux leurs quartiers ». On sait que Mazée et ses enfants étaient venus l'accueillir en dehors des remparts (Quinte-Curce V, 1.17-18). Mais Mazée n'était pas seul :

La population tout entière de Babylone vint à sa rencontre, avec ses prêtres (*hiereis*) et ses magistrats (*arkhontes*), chaque groupe apportant ses cadeaux ; ils livraient à Alexandre la ville, la citadelle, le trésor (Arrien III, 16.3).

Pour une raison que l'on ignore, Arrien ne parle pas de la reddition de Mazée que met si bien en scène Quinte-Curce, qui n'oublie pas non plus de mentionner la présence dans le cortège (à côté des mages perses) des Chaldéens et des cavaliers babyloniens (V, 1.22-23). Dans sa composition, la délégation devait être fonctionnellement identique à celle que l'on voit venir accueillir Alexandre en dehors de Sardes : Mithrénès est accompagné des « dirigeants de Sardes » (*Sardianôn hoi dynôtatoi* ; Arrien I, 17.3). Puis vient l'entrée triomphale dans la ville :

Pour ne pas le céder en zèle à Mazée, Bagophanès avait jonché le chemin entier de fleurs et de couronnes ; des deux côtés étaient disposés des autels d'argent, où il avait accumulé, outre l'encens, des parfums variés. À sa suite, venaient ses présents (Quinte-Curce V, 1.20-21).

De même qu'en Égypte, Alexandre respecte et maintient les « coutumes traditionnelles » (Quinte-Curce IV, 7.5) – par opposition aux Perses impies – à Babylone, il est présenté comme le restaurateur des droits des sanctuaires, violés par les Perses :

À son entrée dans Babylone, il invita les Babyloniens à reconstruire les temples que Xerxès avait fait abattre, en particulier le temple de Bēl, celui des dieux que les Babyloniens révérent le plus...

Il rencontra aussi les Chaldéens, fit tout ce qu'ils lui recommandèrent au sujet des temples de Babylone, et en particulier offrit un sacrifice à Bēl selon leurs instructions (Arrien III, 16.4-5). L'image d'un restaurateur des traditions, accueilli comme un libérateur, se retrouve à chaque étape : à Sardes, « il permit aux habitants de la ville et aux autres Lydiens de garder les anciennes lois lydiennes (*hoi nomoi te hoi palai Lydoi*) et leur laissa la liberté » (Arrien I, 17.4), puis il monta sur la citadelle pour y fonder un temple dédié à Zeus Olympien (§ 17.5-6). À Éphèse, il attribue au sanctuaire d'Artémis les tributs que la cité payait à Darius (§ 17.11), puis il émet une proclamation générale destinée aux cités grecques de la côte : « Il donna ordre de mettre fin aux régimes oligarchiques et d'établir des démocraties, de rendre à chaque cité ses propres lois (*tous nomous tous sphôn hekastois apodounai*) et de leur faire remise des tributs qu'elles payaient aux Barbares » (§ 18.2). « Toutes les villes envoyèrent rapidement des ambassades auprès du roi pour lui décerner des couronnes d'or à titre honorifique et lui offrir leur concours dans tous les domaines » (Diodore § 24.3). En Phénicie, « la population des villes lui réserva un accueil favorable » (§ 40.2).

Dans le même temps, les auteurs anciens font mention également de résistances et de révoltes. Face à Alexandre, il n'existe que deux catégories de communautés : celles qui acceptent de faire leur reddition volontairement, à la suite d'un accord (*homologia* ; e.g. Arrien 24.4), et celles qui opposent une résistance. Mais, à plusieurs reprises, celle-ci vient illustrer également la contrainte perse : lorsque Ténédos est reprise par Pharnabaze, Arrien analyse ainsi l'événement :

La faveur des Ténédiens allait plutôt à Alexandre et aux Grecs : mais, dans la situation présente, il leur semblait impossible de s'en tirer sains et saufs autrement qu'en passant du côté des Perses... C'est ainsi donc que Pharnabaze rangea les Ténédiens à ses côtés, par la terreur (*phobos*) plus que par leur consentement (Arrien II, 2.3).

L'hostilité postulée de collaborateurs de la puissance perse contre leurs maîtres vaut donc pardon de la part d'Alexandre. Il en est de même des rois chypriotes et phéniciens qui, au printemps 332, abandonnent Pharnabaze et rejoignent Alexandre avec leurs navires :

Ce dernier accepta de passer l'éponge sur leur attitude antérieure, parce que c'était, semble-t-il, plus par contrainte (*hyp'anagkēs*) que par libre choix (*kata gnōmēn*) qu'ils s'étaient rangés aux côtés des Perses pour la marine (II, 20.3).

Il serait inutile de multiplier à l'infini les citations des auteurs anciens : de la Troade à l'Indus, l'image du conquérant est reproduite avec une parfaite cohérence. Il est clair que celle-ci est l'expression d'une propagande macédonienne visant à légitimer le pouvoir d'Alexandre : tout comme certains Perses (Diodore §§ 21.7 ; 75.3), les dirigeants locaux viennent se rendre volontairement (*hekousiōs*) à celui qu'ils considèrent comme le nouveau maître ; en elle-même cette attitude de collaboration et d'adhésion « spontanée » fonde l'autorité du conquérant (cf. Arrien II, 14.7 : *hekontes*). Ces appréciations reposent à coup sûr sur des réalités. Alexandre a certainement multiplié les gestes symboliques en faveur des cités et des peuples qui se rendaient : « Il gagna à force de privilèges (*philanthropiai*) la sympathie des villes qui se trouvaient sur sa route » (Diodore § 24.1). Le

slogan de « guerre de libération » n'est manifestement qu'un aspect particulier, en Asie Mineure, d'une stratégie que mena systématiquement Alexandre dans tous les pays achéménides : stratégie dont on a déjà dit qu'elle se moulait sur celle que les Grands Rois avaient menée avec constance. Partout, Alexandre a pris soin d'invoquer les divinités topiques, gages de victoire et de reconnaissance, ainsi avant la bataille d'Issos (Quinte-Curce III, 8.22 : *patrio more*). L'accomplissement, à Babylone, de sacrifices, « selon les indications des Chaldéens » (Arrien III, 16.5), n'a donc rien qui puisse étonner.

D'où une apparente contradiction : l'« enthousiasme » postulé des dirigeants locaux semble impliquer une hostilité viscérale aux Perses ; la thèse est d'ailleurs explicite dans le cas des Égyptiens et dans celui des Babyloniens : les uns et les autres sont réputés fondamentalement opposés à des Perses qui ont foulé au pied leurs privilèges et violé ou détruit leurs sanctuaires. Or, d'une telle politique nous ne voyons nulle trace, tout au long de l'histoire achéménide, sauf lorsqu'il s'agissait de punir une population qui venait de se révolter. On ne voit pas, par exemple, ce qu'entend Arrien (I, 17.4), lorsqu'il affirme qu'aux « Sardiens et autres Lydiens, Alexandre permit de suivre les anciennes coutumes lydiennes », comme si elles avaient été abolies du temps de la domination perse, ce qui n'est manifestement pas le cas. Plus généralement, les récits des auteurs anciens doivent être analysés dans le cadre des institutions achéménides (et, plus largement, proche-orientales) : comme on l'a déjà souligné à plusieurs reprises, la cérémonie de l'entrée royale n'implique, *a priori*, aucun enthousiasme (autre que de commande) pour les vainqueurs, ni une hostilité viscérale à l'ancien maître. Elle ne fait que sanctionner officiellement et symboliquement l'existence d'un nouveau pouvoir. Par ailleurs, on doit souligner que tous les peuples et cités n'ont pas accepté de gâter de cœur l'arrivée des Macédoniens. Les exemples de résistances ou de révoltes sont nombreux. Ce fut le cas, par exemple, à Milet (Arrien I, 18.3-9), ou encore lors de la campagne d'hiver en Lycie-Pamphylie-Pisidie. Ainsi Aspendos : dans un premier temps, les ambassadeurs acceptèrent de rendre la cité, à condition de ne pas être soumis à une garnison ; Alexandre y consentit, mais les Aspendiens devaient fournir 50 talents et autant de chevaux qu'elle fournissait au titre de *dasmos* du Grand Roi (I, 26.3) ; devant leur mauvaise volonté à appliquer ces clauses, Alexandre les durcit : les Aspendiens devaient désormais obéir au satrape d'Alexandre et payer un tribut annuel aux Macédoniens (I, 27.4). On sait également que Tyr opposa une longue résistance (on y reviendra) et que, dans des conditions que l'on ignore précisément, les habitants de Samarie avaient « brûlé vif le gouverneur de Syrie nommé par Alexandre » (Quinte-Curce IV, 8.9). Au retour d'Égypte, Alexandre y fit une expédition punitive (§ 8.10), sous sa direction ou celle de Perdicas, qui aboutit à des massacres et, sans doute, à la fondation d'une ville ou d'une colonie militaire : de nombreuses familles samaritaines durent trouver refuge dans des cavernes, dans le Wadi-ed Daliyeh : ce qui nous vaut de disposer de documents du plus haut intérêt !

Mais ces résistances elles-mêmes peuvent donner lieu à lecture plurielle. Si la résistance des Tyriens est coordonnée avec Darius (cf. Diodore § 40.3), il n'est pas sûr que les Aspendiens ou les Samaritains voulaient à tout prix rester fidèles au Grand Roi. L'attitude des uns et des autres est d'abord dictée par l'analyse du rapport des forces : c'est déjà ce qu'affirme Arrien à propos d'Hégésistratos de Milet (I, 18.4) et des Ténédiens (II, 2.3) ; les Aspendiens, de leur côté, n'ignoraient pas qu'Halicarnasse tenait toujours et qu'Alexandre était démuné de machines de siège (cf. I, 27.3). Et, lors de l'arrivée de Darius en Syrie-Cilicie, « les habitants abandonnèrent le parti d'Alexandre pour prendre celui de

Darius » (Diodore § 23.4 ; cf. Quinte-Curce IV, 1.5). Pour les Phasélitains, dont les ambassadeurs vinrent offrir à Alexandre des couronnes d'or, il s'agissait surtout, semble-t-il, d'obtenir du roi une protection contre les attaques perpétrées par les Pisidiens voisins (Arrien I, 24.6) – protection qui, traditionnellement, était apportée par les satrapes. Dans l'impossibilité où nous sommes d'élucider chaque cas, nous choisirons ici d'analyser plus précisément quelques exemples moins mal documentés.

• *Éphèse, Milet et Aspendos*. – L'arrivée d'Alexandre à Éphèse fut marquée par des scènes de massacre, si violentes que le roi dut lui-même intervenir pour les faire cesser (Arrien I, 17.11-12). Elles étaient dirigées contre les partisans des tyrans, que les Perses avaient réinstallés lors de la reconquête qu'ils avaient menée en 336-335 pour déloger les forces macédoniennes : « Si jamais Alexandre a mérité sa réputation, c'est bien alors par sa façon d'agir à Éphèse », conclut Arrien (17.13). Soulignons simplement que la colère des Éphésiens n'est pas vraiment dirigée contre les Perses, en tant que tels, mais contre les « oligarques », qu'Alexandre chassa aux profits des exilés qui le suivaient. Nous avons là l'exemple typique d'une confusion entre luttes internes à une cité et la conquête. Il est donc difficile d'en tirer une conclusion générale sur les sentiments profonds des Éphésiens, liés depuis longtemps aux Perses du haut pays (chapitre XVI, 3). On doit en même temps remarquer que les Éphésiens refusèrent l'offre d'Alexandre de prendre à sa charge les frais de reconstruction du temple d'Artémis, en revendiquant le privilège que son nom y soit inscrit sur la pierre (Strabon XIV, 1.22) : ils n'avaient manifestement nul désir de passer d'une domination à une autre, même si leurs sentiments ne pouvaient alors s'exprimer que d'une manière symbolique.

D'une manière générale, l'enthousiasme des Grecs d'Asie Mineure devant la « guerre de libération » doit être considéré avec recul. On doit d'abord rappeler, à partir des événements des années 336-335, que le slogan macédonien n'eut alors que des effets limités dans les cités d'Asie Mineure. Si les habitants de Cyzique, apparemment, étaient hostiles à Memnon (Polyen V, 44.5), toutes les villes n'ouvrirent pas spontanément leurs portes à Parménion, surtout, apparemment, après le déclenchement de la contre-attaque perse : Pitané soutint victorieusement le siège ; quant à Gryneion, qui elle aussi avait résisté, « Parménion avait réduit ses habitants en esclavage » (Diodore XVII, 7.9) – ce qui ne laissait aucun doute sur les ambitions hégémoniques du roi macédonien, et qui ruinait les avantages éventuels qu'il espérait du slogan (« libération des cités grecques ») mis officiellement en avant. Lampsaque – toujours favorable à la cause perse à l'arrivée d'Alexandre (Pausanias VI, 18.2-4) – fait elle aussi partie de ces cités qui, après la reconquête perse (Ps. Aristote *Écon.* II, 2.29a), n'avaient nulle envie de passer de la domination perse à la domination macédonienne. Les événements qui se déroulèrent dans les villes de Lesbos et à Éphèse rendent compte surtout de l'âpreté des luttes intestines, sur lesquelles jouent successivement les Perses et les Macédoniens. En s'appuyant sur des familles tyranniques les Perses réussirent à réinstaller leur pouvoir dans les cités prises antérieurement par Parménion et les Macédoniens. Des garnisons y furent disposées. Il est possible que, dès cette époque, les dirigeants des cités reconquises aient dû accepter « d'entrer dans l'alliance de Darius aux conditions de la Paix d'Antalkidas, conclue avec le Grand Roi » (Arrien II, 1.4 ; 2.2 [333]). Certes, l'attribution du pouvoir à des « tyrans » peut apparaître comme une reprise en main fragile. Mais ces grandes familles s'appuient elles aussi sur des partisans, comme on le voit à Éphèse (Arrien I, 17.11), et, d'autre part, les reconquêteurs

perses de 334-332 démontrent que la reprise en main par Alexandre fut elle aussi très aléatoire. Quoi qu'il en soit, les événements des années 336-334 attestent que la domination perse en Asie Mineure occidentale n'est pas rejetée d'une manière globale, ou que, plus exactement sans doute, elle n'est pas rejetée tant que les Perses ont les moyens de la faire respecter.

On doutera également que les Macédoniens furent accueillis à bras ouverts en raison de la « surtaxation » perse (chapitre XVII, 5). Entre autres arguments contestables, cette thèse paraît fondée sur une certitude muette : c'est que les dirigeants espéraient, ou même avaient reçu d'Alexandre des promesses en ce sens, que les montants tributaires seraient allégés. C'est là leur attribuer une bien grande naïveté, que les premières mesures prises par Alexandre en Asie Mineure ne justifiaient nullement : dans toutes les satrapies conquises, une administration tributaire fut mise en place et des leveurs de tributs installés (e.g. Arrien I, 17.7 ; cf. III, 5.4 ; 16.4) ; d'une manière générale, ces officiers reçoivent pour mission de collecter « le tribut de Darius III [des barbares] » (I, 17.1 ; I, 27.4). Lorsque des exemptions sont concédées, c'est toujours par rapport au tribut de Darius (I, 17.10 ; 18.2 ; II, 5.9). Parfois, le tribut de Darius est augmenté (I, 27.4). Une inscription de Priène rend compte d'une décision prise alors par Alexandre (Tod n° 185) : les droits souverains sur la terre sont réaffirmés (« Je sais que cette terre est mienne ») avec une ardeur égale à celle que proclamait Darius I^{er} dans la lettre qu'il avait envoyée à Gadatas (ML 12). Le roi reprit également à son compte la pratique achéménide du don de villes (cf. Élien *VHI*, 25 ; Plutarque, *Phocion* 18.7). Si, de temps à autre, des avantages furent concédés (voir également ci-dessous l'exemple de Babylone), ils ne le furent que sous couvert d'un bienfait « panhellénique » ou « dynastique » (e.g. Arrien II, 5.9), ou lorsque la communauté se trouvait dans un rapport de forces que les cités grecques d'Asie ne purent jamais établir en leur faveur.

Seule Milet le tenta : forts de la présence toute proche des Perses sur leurs navires (à titre d'« amis et alliés »), les Milésiens envoyèrent auprès d'Alexandre Glaukippos, « l'un des notables » (*dokimoi*) de la cité : le Milésien proposa au roi « d'ouvrir les murs et les ports à Alexandre et aux Perses en commun » (I, 19.1) – proposition que rejeta Alexandre. D'une certaine manière, les offres de Glaukippos de Milet doivent transmettre les désirs profonds des Grecs d'Asie Mineure : à défaut de prétendre à une illusoire liberté, les Milésiens imaginent une sorte de « condominium » perso-macédonien. Espéraient-ils qu'un tel statut (inacceptable en réalité par les Perses et par Alexandre) leur permettrait de conserver une certaine marge de manœuvre ? Après l'échec de la flotte perse, Milet tomba aux mains du Macédonien : ses dirigeants n'avaient pas su bien gérer la négociation, au moment où la situation militaire le leur permettait encore. Les Aspendiens commirent une erreur analogue (I, 26.3 ; 27.4).

• *De Sidon à Tyr.* – À l'issue de la bataille d'Issos, les premières villes phéniciennes (Ara-dos et ses dépendances, Byblos) se rendirent sans combattre (Arrien II, 13.7-8 ; Diodore § 40.2 ; Quinte-Curce IV, 1.15). Il en fut de même des Sidoniens, qui avaient appelé Alexandre « en raison de la haine qu'ils nourrissaient contre les Perses et Darius » (Arrien II, 15.6). Nous avons là la première mention de l'opposition acharnée d'une communauté sujette contre la domination perse. On peut évidemment l'expliquer par le traitement implacable que lui avait réservé Artaxerxès III après la reprise en main (Diodore XVI, 45.5-6) – rigueur qui, soulignons-le en passant, ne surprit certainement pas les Sidoniens,

qui avaient eux-mêmes déclaré que la guerre serait sans merci (§ 41.5-6 ; cf. § 45.2). Mais l'affaire est un peu plus complexe qu'il n'y paraît. Les Sidoniens étaient en effet divisés sur l'attitude à suivre : le roi Straton – explique Quinte-Curce (IV, 1.16) – « avait capitulé moins spontanément (*sua sponte* = *hekousiôs*) que sous la pression de ses sujets... Darius le soutenait de ses ressources », et il était dans un rapport « d'amitié avec le Grand Roi » (Diodore XVII, 47.1). En d'autres termes, la situation à Sidon paraît assez comparable à celle qui prévalait à Éphèse, Straton jouant, au regard du pouvoir perse, le rôle que tenait le tyran Syrphax à Éphèse. La décision prise alors par Alexandre est également comparable : il fit monter sur le trône un homme (Abdalonymos) qui lui serait tout dévoué (cf. Quinte-Curce IV, 1.18-26 ; Diodore XVII, 47) ; il lui attribua « le mobilier royal de Straton et même la plus grande partie du butin perse » (Quinte-Curce IV, 1.26). Les Sidoniens furent enrôlés par Alexandre (IV, 4.15).

Puis Alexandre se dirigea vers Tyr. Dans un premier temps, la « communauté » (*to koinon*) envoya des ambassadeurs à Alexandre : « Les Tyriens feraient tout ce qu'ordonnerait Alexandre » (Arrien II, 15.6). Les difficultés surgirent dès qu'Alexandre fit savoir qu'il entendait sacrifier dans le sanctuaire d'Héraklès/Melqart : « Il parut bon aux Tyriens de faire ce qu'exigerait le Macédonien, sauf qu'on ne laisserait pénétrer dans la cité aucun Perse et aucun Macédonien » (§ 16.7). Cette attitude première des Tyriens paraît assez proche de celle des Milésiens, du moins en première apparence. Par ailleurs, leur demande pouvait se fonder sur des précédents : les Paphlagoniens, par exemple, avaient obtenu qu'Alexandre « n'envahirait pas leur pays avec son armée » (§ II, 4.1) et, dans un premier temps, les Aspendiens avaient reçu l'assurance qu'Alexandre ne disposerait pas de garnison (I, 26.3). Mais, à une date où la menace de la flotte perse se faisait pressante, et où les navires tyriens, commandés par le roi Azelmikos, combattaient sous les ordres de Pharnabaze (II, 15.7), Alexandre entendait bien prendre possession de la cité (cf. Quinte-Curce IV, 2.5). À dire vrai, les Tyriens ne devaient pas l'ignorer, mais ils se savaient dans une position de force : « Cette attitude leur semblait la mieux appropriée pour se justifier, eu égard à la situation présente, et la plus sûre pour la décision qu'ils prendraient en ce qui concernait l'issue, encore incertaine de la guerre » (Arrien II, 16.7). On sait en effet que, selon Diodore (§ 40.3), « ils voulaient être agréables à Darius et persistaient fermement dans leur dévouement (*eunoia*) à son égard, croyant obtenir de lui une grande reconnaissance (*kharis*) ».

• *L'Égypte et les Égyptiens.* – On a vu avec quel enthousiasme Diodore (XVII, 49.2) et Quinte-Curce (IV, 7.1-3) décrivent la réception pleine de ferveur que les Égyptiens, selon eux, réservèrent à Alexandre. À bien des égards, la situation des Égyptiens paraît spécifique. Non seulement ils s'étaient révoltés à plusieurs reprises contre la domination perse dans le cours du v^e siècle, mais ils avaient reconquis leur indépendance entre la fin du v^e siècle et 343, date à laquelle Artaxerxès III avait réussi à remettre la main sur la vallée du Nil. Qui plus est, si Khabbabash doit être daté de cette époque (ce qui est pratiquement certain), un pharaon s'était à nouveau proclamé pendant un laps de temps indéterminé, compris entre 343 et 336-335. La nouvelle domination perse avait été à nouveau et très récemment contestée, lors de l'aventure menée par Amyntas, après la bataille d'Issos. C'est du moins ce qu'affirment Quinte-Curce et Diodore : selon le premier, « les Égyptiens avaient accueilli avec joie Amyntas » (IV, 7.1), et il souligne que « les Égyptiens ont été de tout temps hostiles à leurs gouverneurs » (IV, 1.28) ; mais aussitôt,

en les taxant d'instabilité, il raconte qu'ils combattirent les troupes d'Amyntas qui rava-geaient leurs campagnes, mais qu'ils furent contraints par lui de rentrer dans Memphis ; c'est alors que le satrape Mazakès mena victorieusement ses troupes à la bataille (IV, 1.30-33). De son côté, Diodore attribue la victoire aux seuls Égyptiens (§ 48.4), sans dire un mot de Mazakès. En l'occurrence, il paraît clair que c'est bien Mazakès qui dirigeait les opérations. Le satrape disposait, dans le Château Blanc, d'auxiliaires égyptiens qui combattirent aux côtés des troupes perses, comme le firent leurs ancêtres, plus d'un siècle plus tôt, ceux que Thucydide (I, 104.2) désignait comme « les Égyptiens restés étrangers au soulèvement ».

Les contradictions entre Diodore et Quinte-Curce peuvent paraître de peu d'intérêt. Mais elles sont tout à fait révélatrices du caractère partial des sources antiques, dès lors qu'il s'agit des rapports entre les Perses et les Égyptiens : lorsqu'ils se révoltent contre les Perses, il s'agit toujours d'un soulèvement unanime. Thucydide rend clair que cette présentation simpliste ne peut être acceptée. La thèse de la haine exacerbée des Égyptiens contre les Perses remonte au moins à Hérodote, si l'on veut bien se souvenir de l'interprétation qu'il donne de la politique de Cambyse en Égypte (chapitre premier, 9). Artaxerxès III fut lui-même accusé d'impiété envers les temples égyptiens (chapitre xvi, 9). Ptolémée ne manqua pas de reprendre à son profit une thèse qui convenait si bien à ses intérêts, puisque, dans la *Stèle du Satrape*, il assure avoir restauré les privilèges du sanctuaire de la déesse Ouadjet de Buto, supprimés par « Xerxès ». Par ailleurs, dans ce même document, on trouve ces mots : « Il avait rapporté les images des divinités qui avaient été trouvées en Asie, et les avaient remises à leur ancienne place... Et ce grand satrape se répandit en bienfaits envers les dieux de la Haute et de la Basse-Égypte ». Ses successeurs reprirent avec constance le thème du retour des statues. Il ne fait pas de doute qu'Alexandre a, de son côté, mené une politique propre à se concilier les sanctuaires : dès son arrivée à Memphis, « il offrit un sacrifice aux dieux et en particulier à Apis » (Arrien III, 1.4), et plusieurs stèles datées de son règne attestent des cérémonies d'inhumation de la mère d'un Apis. Des travaux ont été décidés et menés à bien dans plusieurs sanctuaires égyptiens : la réalisation la plus spectaculaire est la chapelle de Louqsor où Alexandre est représenté avec les attributs du pharaon. De Cambyse à Alexandre, on peut distinguer une grande continuité dans la politique égyptienne des conquérants.

Quant aux sentiments profonds des Égyptiens, comment les saisir ? La multiplication des révoltes est un indice qui ne doit évidemment pas être sous-évalué. Mais il ne suffit pas, à lui seul, à répondre à la question. On dispose heureusement de plusieurs inscriptions autobiographiques égyptiennes. Sur les côtés du *dromos* du Sérapeum de Memphis, on a découvert au siècle dernier plusieurs tombes privées ; l'une était celle d'Onnophris, fils de Païnou, dont la mémoire passa à la postérité grâce aux inscriptions que l'on y avait relevées. Médecin spécialisé dans la prévention et la guérison des morsures de serpents, le personnage vivait sous la XXX^e dynastie. Parmi ses titres, on relèvera particulièrement celui de « prophète des statues du père du roi, le général Tcha-hap-imou », autrement dit le père de Nektanébo II. Il semble que, vers 360-359, Onnophris avait accompagné Tachôs au moment de l'offensive égyptienne en Syrie. Il est fait référence à la marine de guerre (*kbnt*) égyptienne, sur laquelle embarque Onnophris afin – dit-il – « que j'atteigne le lieu où se trouvait le Souverain du Double pays. Je le trouvai au pays de Sou [...] ». Selon toute probabilité, Onnophris a suivi alors le sort de Tachôs qui, battu par le prince Ochôs et chassé de son trône par la révolte de Nektanébo, suivit son vainqueur à la cour où le Grand

Roi « lui confia la direction de la guerre contre les Égyptiens » (Diodore XV, 92.5). On peut supposer, sans en avoir la preuve, qu'Onnophris put alors faire montre de ses qualités de médecin à la cour perse, comme avait pu le faire Udjahorresnet cent soixante-cinq ans plus tôt. Plus tard se place son retour en Égypte dans les circonstances suivantes :

J'étais resté silencieux. Alors il me dit : « Ne sois pas triste à cause de cela. (Voilà) mon ordre : Hâte-toi de retourner vers la terre où tu es né ! » ... Sur ce, j'arrivai en Égypte. Je trouvai un messager du Grand qui gouverne l'Égypte ; il m'embrassa, il me couvrit de baisers, il passa le jour avec moi, sans que le jour dure, me questionnant sur toutes choses.

Bien que le sujet (*il*) ait disparu, il est tentant de supposer que l'ordre de retourner en Égypte lui a été donné par le Grand Roi, peut-être Artaxerxès III, qui aurait pu lui confier une mission diplomatique auprès du pharaon. Mais l'état lacunaire du texte ne permet malheureusement pas d'atteindre quelque certitude que ce soit ; comme dans les deux exemples qui suivent, Onnophris peut avoir voulu dire que l'idée du retour dans la vallée du Nil lui a été suggérée par une divinité égyptienne : c'était à coup sûr un discours plus recevable, qui permettait en particulier aux locuteurs de « se dégager complètement de la responsabilité de leur séjour chez ce souverain ennemi » (J.-J. Clère).

On a retrouvé également une statuette du fils aîné de Nektanébo II, le pharaon vaincu par Artaxerxès III : parlant de la déesse Isis, il déclare : « Alors que j'étais parmi les peuples étrangers, elle me fit gagner l'estime de leur prince. Elle me ramena en Égypte. » L'incertitude chronologique reste grande. Peut-être ce personnage a-t-il lui aussi vécu à la cour du Grand Roi. L'hypothèse est induite d'une autre inscription autobiographique, que fit graver un nommé Samtoutefnakht – encore un médecin (un prêtre-ouâb de Sekhmet comme l'était Onnophris). Samtoutefnakht s'adresse au dieu Hérishéf-Ré, qui est intervenu en sa faveur « une infinité de fois » (trad. O. Perdu) :

Tu as libéré ma démarche au palais royal,

le cœur du Dieu Parfait étant content de ce que je disais,

Tu m'as distingué devant la multitude tandis que tu te détournais de l'Égypte ;

tu inspiras mon affection au cœur du Prince de l'Asie, alors que ses courtisans me complimentent, quand il m'a attribué la fonction de chef des prêtres-ouâb de Sekhmet, en remplacement de mon frère par ma mère, le chef des prêtres-ouâb de Sekhmet pour le Sud et le Nord, Nakhthénbeb.

Tu m'as protégé dans l'offensive des Grecs dès que tu as repoussé l'Asie ;

ils en tuèrent une foule autour de moi sans qu'il s'en trouve un pour lever la main sur moi.

Par la suite je te vis en sommeil, ta Majesté me disant :

« Va donc à Hérakléopolis, je suis avec toi. »

Je parcourus les pays étrangers étant seul,

et traversai la mer sans crainte, sachant qu'ainsi je n'enfreignais pas ton ordre,

et j'atteignis Hérakléopolis sans qu'un cheveu ait été arraché de ma tête.

Le contexte historique est là infiniment plus sûr : on y reconnaît une allusion à une reconquête perse (« quand tu te détournais de l'Égypte »), probablement celle d'Artaxerxès III (mais il peut s'agir aussi de l'expédition perse qui a réduit Khabbabash). La référence directe à une lutte et à une bataille entre les « Grecs » et le Prince de l'Asie lève tous les doutes : Samtoutefnakht a été pris dans la tourmente de l'invasion d'Alexandre. Qui plus est, il était dans le camp perse lors de la défaite des troupes du Prince de l'Asie. Sans doute s'agit-il de la bataille d'Issos, à laquelle Sabakès, le satrape d'Égypte, a participé et lors de laquelle il a disparu (cf. Arrien II, 11.8). On ne sait quand Samtoutefnakht est revenu en Égypte : peut-être dans les fourgons d'Alexandre, ou antérieurement avec

Amynatas, qui avait certainement besoin d'Égyptiens auprès de lui pour le guider dans la vallée du Nil. Quoi qu'il en soit, antérieurement, Samtoutefnakht a été un favori du Grand Roi (il peut s'agir d'Artaxerxès III ou IV ou de Darius III, selon que l'on met la carrière du personnage en rapport avec la reconquête d'Artaxerxès III, ou avec la reconquête menée soit par Artaxerxès IV soit par Darius III contre Khabbabash). Il a reçu la fonction de médecin-chef. Là encore, même s'il ne s'agit pas du même sanctuaire, le parallèle avec Udjahorresnet est frappant, puisque celui-ci, rappelons-le, avait été fait médecin-chef à Saïs par Cambyse. Comme le fait le fils aîné de Nektanébo (si le parallèle est fondé), Samtoutefnakht prend soin de se laver de l'accusation de collaboration avec les Asiatiques. Il ne reconnaît pas non plus une titulature pharonique au Prince d'Asie. Il ne cesse d'affirmer au contraire que, où qu'il se trouvât, la protection du dieu était sur lui. Cela se comprend assez aisément par son retour ultérieur en Égypte, et par la datation de l'inscription au début de l'époque ptolémaïque. Mais le fait demeure : nous avons bien là l'exemple d'un Égyptien qui s'est rallié au Grand Roi après la reconquête, ou qui, du moins, n'a pas refusé de le servir et d'en retirer des avantages personnels.

Les nombreuses inscriptions retrouvées dans le tombeau de Pétosiris, sur le site d'Hermopolis, donnent accès à la mémoire conservée d'une véritable dynastie de grands-prêtres de Thot, puisque Pétosiris (qui exerce son pontificat et la charge de *lesonis* [administrateur] aux débuts de la période macédonienne) a succédé à son frère Djethotefânkh et à son père Sishou, qui lui-même tenait sa charge de son père Djethotefânkh l'Ancien ; certaines inscriptions en l'honneur de Pétosiris, en outre, sont l'œuvre de son petit-fils Padi-kam. Ce qui est fort intéressant, c'est que les carrières de Sishou et de ses deux fils se sont déroulées entre l'époque de Tachôs et celle d'Alexandre et de Philippe Arrhidée. Dans les inscriptions qui sont vouées à chanter leurs louanges, Sishou et Pétosiris sont présentés comme des hommes pleins de sagesse et de vertus, aimant l'ordre et la justice. Tel n'est pas exactement le cas de Djethotefânkh qui, selon toute vraisemblance, a succédé à son père à la fin du règne de Nektanébo II et qui a donc vu se produire la reconquête d'Artaxerxès III. Son frère Pétosiris doit défendre sa mémoire en lui donnant fictivement la parole : « Je n'ai pas enlevé les offrandes rituelles, je n'ai rien fait de mal contre ce pays, car Maât est avec moi et ne se séparera pas de moi pendant l'éternité. » En lui succédant, Pétosiris trouve néanmoins une situation compromise :

Alors qu'un chef des pays étrangers [Artaxerxès III] exerçait son protectorat sur l'Égypte, il n'y avait plus rien qui fût dans sa place d'autrefois ; depuis que des luttes se déroulaient dans l'intérieur de l'Égypte, le Sud étant dans l'agitation et le Nord en état de révolte, les hommes marchaient dans l'égarement, il n'y avait plus de temple qui fût à la disposition de ses desservants, et les prêtres étaient éloignés (des sanctuaires), dans l'ignorance de ce qui s'y passait.

Pétosiris sut rétablir la prospérité du sanctuaire grâce à ses éclatants mérites, grâce aussi au changement brutal des conditions politiques :

[Je passai sept ans] comme *lesonis* de Thot... faisant toutes choses excellemment dans son temple, accroissant l'importance de ses prêtres, à remplir ses greniers d'orge et de blé et ses réserves précieuses de toutes choses parfaites, au-delà de ce qui existait avant que des étrangers ne viennent gouverner l'Égypte (Trad. G. Lefebvre révisée par B. Menu).

Alors que son frère aîné avait dû assumer les désordres liés à la défaite de Nektanébo II devant les armées d'Artaxerxès III, Pétosiris a, à coup sûr, vécu dans la période de transition entre la domination achéménide et la période ptolémaïque. Il a probablement obtenu la charge de son frère lors de l'arrivée d'Alexandre. Du père (Sishou) au fils cadet

(Pétosiris), les inscriptions veulent donc donner une image pleine de rectitude de l'histoire égyptienne : une période de calme à l'époque de Nektanébo II, suivie d'une période de désordre à l'époque d'Artaxerxès III et de ses successeurs, puis retour à l'ordre avec l'arrivée d'Alexandre. D'autres Égyptiens de cette période célèbrent le retour à l'ordre. Mais, en raison même du contexte hellénistique de leur rédaction, ces déclarations n'ont qu'une valeur documentaire limitée : « Il est difficile de ne pas soupçonner l'existence d'une propagande favorisant ces conduites au sein du haut clergé et leur donnant tous les moyens (notamment économiques) d'aboutir, propagande émanant de la haute administration macédonienne et entretenue par Ptolémée fils de Lagos » (B. Menu). L'examen global des inscriptions autobiographiques du IV^e siècle conduit ainsi à conclure que, comme à l'époque de Cambyse et de ses successeurs du V^e siècle, des Égyptiens n'ont pas hésité à travailler avec les Perses. Pour les mêmes raisons, ils se rallièrent tout aussi aisément à Alexandre, puis à Ptolémée. En d'autres termes, si Alexandre s'est emparé de l'Égypte, ce n'est pas en raison d'une insurrection générale égyptienne en sa faveur, c'est plus simplement que les chefs perses de la satrapie ne disposaient d'aucun moyen militaire pour s'y opposer : dès lors la conduite des aristocrates égyptiens était toute tracée.

• *Les Babyloniens, Alexandre et Darius*. – Sur l'attitude des Babyloniens on est mieux documenté. On ne reviendra pas sur la situation d'Alexandre après Gaugamèles, si ce n'est pour réaffirmer que le rapport des forces permettait aux dirigeants babyloniens (présents dans le cortège qui vient accueillir le conquérant) d'espérer recevoir des compensations de poids en échange de leur ralliement. Une tablette astronomique (*ADRTB*, n° 330) permet d'assurer qu'à l'issue de Gaugamèles des négociations furent ouvertes entre Alexandre et les Babyloniens. Dès le 8 octobre, une semaine après la bataille, un texte paraît bien faire allusion à l'arrivée d'un envoyé à Babylone, qui délivra alors un message relatif à l'Esagila et à ses biens ; le 18 octobre, Alexandre est à Sippar, et il semble promettre (aux Babyloniens ?) de ne pas faire pénétrer ses soldats dans les maisons ; puis vient une allusion à la présence (participation ?) de Grecs (*Iamana*) lors d'un sacrifice ; enfin, l'entrée à Babylone d'Alexandre, qui porte le titre de « roi de l'Univers ». Alexandre vint faire des sacrifices à Mardûk, et s'entretint avec les Chaldéens au sujet de tout ce qui concernait le grand dieu de la cité (cf. Arrien III, 16.5).

C'est à cette occasion que les textes classiques font mention des destructions opérées par Xerxès dans les temples babyloniens et lui opposent la conduite « bienveillante » d'Alexandre. On ne reviendra pas longuement sur la politique de Xerxès, si ce n'est pour rappeler que la présentation des historiens d'Alexandre est erronée et partielle (chapitre XIII, 5). L'attitude du conquérant se situe plutôt dans une continuité globale avec la politique traditionnelle des Grands Rois. Comme Cyrus l'avait fait, Alexandre a pris contact avec les dirigeants des grands sanctuaires, « les prêtres et les chefs » (*hiereis kai arkhontes* ; III, 16.3). De manière à affaiblir l'éventuelle volonté de résistance des élites, il a, juste après la victoire, entamé des négociations avec Mazée (et Bagophanès) et avec les dirigeants babyloniens. À ces derniers, il a promis de respecter la cité et de consacrer tous ses soins aux sanctuaires, comme l'avait fait Cyrus. Le montrent également les rituels de l'entrée triomphale (Alexandre sur son char ; Quinte-Curce V, 1.23), qui rappellent étonnamment les modalités de l'entrée officielle de Cyrus dans la même Babylone en 539. Il ne fait pas de doute, dans le même temps, qu'Alexandre a commencé des travaux dans les sanctuaires babyloniens. Quelles qu'en aient été la nature et l'ampleur, ces travaux

n'ont pu être décidés qu'après consultation avec les « Chaldéens », car, en eux-mêmes, ils manifestaient et symbolisaient qu'Alexandre était accueilli et accepté par les dieux de Babylone. C'est peut-être ce dont rend compte Arrien, en écrivant : « Il fit tout ce que lui recommandèrent les Chaldéens au sujet des temples de Babylone, et en particulier offrit un sacrifice à Bêl selon leurs instructions » (III, 16.5).

Les bonnes relations entre Alexandre et les dirigeants babyloniens ne se démentirent pas. Deux épisodes les illustrent, situés l'un et l'autre dans les dernières années du roi. De nombreux auteurs anciens rapportent que les Chaldéens voulurent dissuader Alexandre d'entrer à Babylone, arguant de présages mauvais tirés de l'examen des étoiles et des constellations. Selon une tradition ancienne, Alexandre ne se rendit pas à leurs prières, car il les soupçonnait de vouloir garder par-devers eux les sommes qu'il voulait consacrer à la reconstruction des temples (Arrien VII, 17.1-4). On a parfois considéré l'anecdote comme révélatrice des mauvais rapports qui prévalaient alors entre Alexandre et les sanctuaires. En réalité, lorsque l'on replace l'avertissement donné par les Chaldéens dans la longue durée des traditions babyloniennes, il appert que les Chaldéens ont agi là en conformité avec le rôle qui leur était reconnu de toute antiquité : chargés de l'observation des astres et d'en tirer des présages, les Chaldéens voulaient « révéler au roi le danger et l'exhorter à ne faire en aucune manière son entrée dans Babylone... mais, au contraire, interrompre la marche décidée et contourner la ville » (Diodore XVII, 112.2-3). Quelque temps plus tard, un autre incident ne manqua pas d'impressionner fâcheusement les observateurs grecs, qui établirent alors un contresens sur une coutume babylonienne dont ils ignoraient jusqu'à l'existence. En des termes parfois différents, les auteurs anciens racontent la même histoire. Un jour, un Babylonien d'une condition obscure, condamné de droit commun, réussit à s'approcher du trône royal et à s'y asseoir : « Il revêtit le costume royal et ceignit le diadème royal. Puis il s'assit sur le fauteuil et demeura immobile » (Diodore § 116.2-3). Arrien rapporte en ces termes la réaction des eunuques :

Respectant un usage perse (*nomos persikos*), les eunuques ne le firent pas sortir mais, ayant déchiré leurs vêtements, ils se mirent à se frapper la poitrine et le visage, comme s'il était arrivé un grand malheur (VII, 24.3).

De nouveau, Arrien affirme qu'Alexandre ne comprit rien à l'affaire : soupçonnant un complot, il fait mettre à la question l'homme « qui ne dit rien, sinon que c'était une idée qui lui était venue d'agir ainsi », et Arrien d'ajouter, dans la même veine : « Raison de plus pour les devins d'affirmer que ce qui s'était passé ne présageait rien de bon » (VII, 25.3). Selon Diodore, au contraire, Alexandre se souvint alors du premier avis que les Chaldéens lui avaient donné, et il accabla de reproches les conseillers qui l'avaient incité à passer outre, alors que lui-même « admirait les connaissances des Chaldéens et leur sagacité » (§ 116.4). Pour Diodore, il s'agissait dans les deux cas d'un signe adressé par les dieux, « signe relatif à sa royauté » (§ 116.5). Diodore était bien informé. En dépit de quelques divergences (aisément compréhensibles), l'épisode s'insère clairement dans un dossier mésopotamien bien nourri, celui du substitut royal : lorsque les présages sont inquiétants pour la vie du roi, on choisit un homme de pauvre extraction, qui reçoit toutes les apparences extérieures du pouvoir : le vêtement, le sceptre, une reine et une cour – tandis que le pouvoir réel est exercé par le roi qui, en principe, reste confiné dans des bâtiments séparés. Une fois que l'on juge que le risque est passé, le substitut est mis à mort. On peut donc raisonnablement penser que l'épisode de 323 ne résulte pas d'une initiative spontanée du pauvre hère – ce que d'ailleurs implique la référence d'Arrien à un *nomos*

persikos (en réalité, une vieille tradition babylonienne) : de plus en plus troublés par la multiplication des présages, les Chaldéens ont décidé de recourir au rite du substitut royal (en accord avec Alexandre), de manière à écarter du roi les menaces qui s'accumulaient sur lui. Tous ces épisodes témoignent de l'acceptation d'Alexandre à Babylone par les élites locales – mais sous la condition qu'il y règne selon les traditions locales, sous la forme d'un « roi des pays », comme n'avaient pas manqué de le faire les Grands Rois.

Si, globalement, la réalité de la « babylonisation » d'Alexandre paraît bien fondée, d'autres textes dissuadent cependant de conclure que la réaction des élites babyloniennes se situe en harmonie étroite avec l'image de « libérateur » que les textes anciens donnent systématiquement d'Alexandre. On remarque d'abord que, dans une tablette datée de 329, Alexandre est désigné sous l'appellation de « roi des Hanéens », qui met en exergue son origine étrangère (*ADRTB*, n° 328). On doit insister surtout sur l'intérêt d'un autre texte : il s'agit de la fameuse *Prophétie dynastique*. Texte difficile, car la tablette est cassée et lacunaire, cette prophétie (*post eventum* évidemment !) consacre plusieurs lignes au règne de Darius III. Les rédacteurs rappellent l'invasion des Macédoniens (désignés là aussi sous le terme de Hanéens) et une défaite de Darius ; ils poursuivent :

Ensuite, le roi reconstituera son armée et lèvera ses armes ; Enlil, Šamash et [Marduk] seront aux côtés de son armée et le roi [réussira] à écraser l'armée du Hanéen. Il transportera son grand butin et [l']apportera dans son palais. Les gens qui avaient connu la défaite [jouiront] du bien-être. Le peuple du pays [sera un peuple heureux]. Exemption de taxe (*zakutu*) (*BHLT* III, 12-23).

Il serait assez vain de rapprocher ce texte des historiens d'Alexandre, afin de déterminer à quels épisodes historiques il fait référence. Telle n'est pas en effet la fonction d'une telle littérature, qui énumère alternativement les « bons » règnes et les « mauvais ». Ce qui est tout à fait notable, c'est qu'ici Darius (le roi), assisté par les divinités babyloniennes, remporte finalement la victoire sur Alexandre (le Hanéen), et que ce triomphe est accueilli avec joie à Babylone, dont les habitants retrouvent alors leur prospérité. Le personnage de Darius III a donc été réintroduit dans un discours classique sur la bonne royauté babylonienne. Le texte témoigne que les sentiments des élites étaient pour le moins mitigés vis-à-vis des nouveaux maîtres.

Selon une hypothèse parfaitement vraisemblable, le texte lui-même a été rédigé au début de la période hellénistique, dans le contexte de l'installation de Seleukos en Babylone. On ne peut donc pas en conclure qu'il reflète la position des Babyloniens en 331 : il rend plus probablement compte de l'évolution des rapports entre Macédoniens et Babyloniens, dans la période des guerres qui ravagèrent le pays au début de la période des diadoques. Le texte n'en vient pas moins d'une part confirmer que la période achéménide n'était pas vue comme particulièrement oppressive (au moins par rapport à la domination macédonienne) et, par ailleurs, souligner que l'accord des dirigeants babyloniens était lié à une conduite royale, qui fût en accord avec les traditions du pays – de la même façon que, dans l'Égypte d'Udjahorresnet, Cambyse et Darius se doivent d'obéir aux préceptes de la « royauté droite » (« comme le faisait tout roi bienfaisant auparavant »). C'est ce que vient rappeler, à sa manière, la propagande macédonienne, qui qualifiait de dignes des « bons chefs (*hēgemōnes agathoi*) » les travaux hydrauliques menés par Alexandre en Babylone (Strabon XVI, 1.10 ; cf. Arrien VII, 21.6). En d'autres termes, et pour conclure, le ralliement des dirigeants à Alexandre ne s'est pas fait sous le coup de l'enthousiasme d'une population avide de libération : il était conditionnel, car fondé sur un échange, et certainement sur une grande prudence de la part des Babyloniens : après tout, le message

(postérieur) de la *Prophétie dynastique* n'est pas particulièrement favorable à Alexandre, ni donc en général à la conquête macédonienne, que les rédacteurs présentent comme une tentative (vaine !) pour interrompre le cours heureux du règne du « bon roi » Darius.

IV. LA MORT D'UN GRAND ROI (330)

• *Darius à Ecbatane.* – C'est en tenant compte de tous ces éléments – tant militaires que politiques – qu'il convient d'apprécier la situation de Darius à Ecbatane. Lorsque, en mai 330, Alexandre quitta en hâte Persépolis, il n'avait que fort peu d'informations sur la situation réelle du Grand Roi, dont il pensait qu'il avait, depuis le mois d'octobre de l'année précédente, parfait ses préparatifs en vue d'une bataille qui serait nécessairement décisive. C'est en arrivant en Gabiène (Gabaï/Ispahan), aux portes de la Médie, qu'Alexandre reçut des nouvelles fraîches, apportées par Bisthanès (fils d'Artaxerxès III) : « Il annonça au roi que Darius avait fui quatre jours plus tôt, avec le trésor de Médie, d'environ 7 000 talents, et une armée comptant 3 000 cavaliers et 6 000 fantassins » (Arrien III, 19.5). Quinte-Curce, de son côté, affirme que l'informateur était le Babylonien Bagistanès, qui fit savoir à Alexandre que « Darius était en danger d'être assassiné ou mis dans les fers » (V, 13.3). Il est probable que Quinte-Curce a confondu les deux émissaires : ce n'est que plus tard (alors que Alexandre était parvenu aux Portes Caspiennes) que Bagistanès et Antibélos, l'un des fils de Mazée, lui apprirent que Darius avait été mis au fer par le chiliarque Nabarzanès, par Bessos, satrape de Bactriane et par Barsaentès, satrape d'Arachosie (Arrien III, 21.1).

En octobre 331, Darius projetait de réunir une nouvelle armée. Il avait près de lui un certain nombre de soldats qui l'avaient suivi dans sa retraite, parmi lesquels quelques milliers de mercenaires grecs, dont les auteurs anciens aiment à exalter la fidélité sans limite, mais également la cavalerie bactrienne, des Perses de la Parenté royale, sa garde de Mélophores, c'est-à-dire ceux qui l'entouraient au cours de la bataille (Arrien III, 16.1 ; cf. xi, 5). Le Grand Roi comptait lever des soldats dans les régions proches d'Ecbatane, en particulier chez les Cadusiens et chez les Saces, qui lui envoyèrent effectivement des contingents (Arrien III, 19.3). Mais il comptait surtout sur les troupes levées en Iran oriental (cf. Diodore XVII, 73.1). Quinte-Curce chiffre son armée à 30 000 fantassins (dont 4 000 Grecs), 4 000 frondeurs et archers, et plus de 3 300 cavaliers, « la plupart originaires de [Bactriane] » (V, 8.3-4) ; Diodore parle de 30 000 hommes, « Perses et mercenaires grecs » (§ 73.1) ; Arrien, de 3 000 cavaliers et de 6 000 fantassins (III, 16.5). Il est toujours difficile d'opposer les chiffres des uns et des autres. Mais, entre-temps, en apprenant l'arrivée d'Alexandre à marche forcée, Darius a décidé de gagner les Hautes-Satrapies. L'évolution du rapport des forces amena certains contingents, Saces et Cadusiens, à abandonner l'armée royale (III, 16.4). Puis, lorsque Alexandre reprit la poursuite à partir d'Ecbatane, « beaucoup abandonnèrent Darius dans sa fuite, et se retirèrent chacun chez soi [dans leur pays] ; un certain nombre se rendit donc à Alexandre » (III, 19.4 ; 20.2).

L'échec militaire révèle surtout l'affaiblissement continu de la position politique du Grand Roi. Dans un compte rendu très favorable à Darius, Quinte-Curce écrit que le prestige de Darius était toujours solide : « Chez ces peuples, le prestige du roi est extraordinaire ; le nom suffit à rassembler les barbares ; et la vénération pour sa fortune passée suit le roi dans l'adversité » (V, 10.2), ou encore : « Chez tous les Perses, il n'y eut à peu près qu'une voix : abandonner le roi était un sacrilège » (V, 9.16). Belles phrases, qui ne

rendent compte que d'une partie de la situation et qui, comme telle, la déforment. Le même Quinte-Curce rend compte lui-même que la décision prise par Darius, après Gaugamèles, d'abandonner la Babylonie, n'avait pas été accueillie avec enthousiasme par tous ses proches (V, 1.7-9). Néanmoins, l'autorité royale était encore assez forte chez les satrapes et généraux et chez les peuples sujets pour que Darius pût alors lancer un nouvel ordre de mobilisation et inciter les dirigeants satrapiques à lui rester fidèles (Diodore § 64.2). Mais les oppositions internes ne s'étaient pas évanouies comme par miracle. Sans qu'on puisse dater avec précision la date du complot, on peut postuler raisonnablement que les chutes successives, sans combat, de Babylone, de Suse puis de Persépolis atteignirent de plein fouet l'autorité royale, car elles signifiaient l'échec de la stratégie choisie après Gaugamèles. Échec militaire, mais aussi et surtout échec politique, puisque successivement Mazée, Aboulitès et Tiridatès, et quelques autres, s'étaient ralliés à Alexandre. On peut également penser que l'incendie des palais de Persépolis contribua encore plus à ébranler les certitudes. Enfin, les Perses d'Ecbatane avaient certainement appris qu'Alexandre avait accueilli avec faveur les dignitaires passés à son service, et qu'il leur avait confié de hautes charges. En dépit de leur attachement au glorieux souvenir des Achéménides, Alexandre devait leur apparaître de plus en plus comme une alternative crédible. Elle le devint plus encore après le complot contre le Grand Roi.

• *Le complot contre le Grand Roi.* – Les sources sont unanimes à désigner Bessos comme l'âme de la sédition qui, préparée de longue date, éclata lors de la retraite vers les Hautes-Satrapies. C'est qu'à cette date, Darius était déjà l'otage du satrape de Bactriane, qui avait une autorité absolue sur son contingent de cavaliers (Quinte-Curce V, 10.5, 12 ; 12.6). Face à eux, Darius pouvait compter essentiellement sur la fidélité d'Artabaze, « le plus ancien des Amis de Darius » (V, 9.1), qui tenta d'organiser la défense du roi (cf. V, 9.13), aidé du contingent perse (§ 9.16) et des mercenaires grecs (qui craignaient la vengeance d'Alexandre). Il y a désormais deux camps et deux armées face à face. Devant la progression annoncée d'Alexandre, la sédition éclata bientôt ouvertement : les conjurés mirent Darius en état d'arrestation. Il semble que, dans un premier temps, le premier objectif des conjurés était de livrer Darius à Alexandre, et ainsi d'obtenir des récompenses élevées (Quinte-Curce V, 5.2 ; 12.1 ; cf. Arrien III, 21.5 et 30.4). Mais ils ne se faisaient guère d'illusion sur la réponse du Macédonien, si bien qu'ils se préparaient « à tuer Darius et à gagner la Bactriane avec les troupes de leurs gouvernements » (V, 5.4) ; ils comptaient sur les réserves en hommes de la Bactriane... « et ils comptaient, avec ces ressources, reconquérir l'Empire, si la chance leur donnait accès à la royauté » (IV, 10.3). Arrien est sans doute plus près de la réalité, en présentant ainsi le plan de Bessos et de ses compagnons : « Ils préserveraient leur pouvoir en commun » (III, 21.5), ce par quoi il faut entendre, d'une part, que toute idée de contre-attaque était exclue et, d'autre part, que la direction des opérations serait exercée conjointement par Bessos, Barsaentès et Nabarzanès (cf. III, 30.4).

Néanmoins la position de Bessos était d'ores et déjà prééminente : d'après Arrien, « il avait été salué du titre de chef par les cavaliers bactriens, et par les autres barbares qui suivaient Darius, à l'exception d'Artabaze et ses fils, et les mercenaires... Pour le moment, ce serait Bessos qui commanderait, en raison de sa parenté avec Darius, parce que ces événements se déroulaient dans sa satrapie » (§ 21.4-5). C'est dans ces circonstances qu'un certain nombre de Perses de l'entourage de Darius vinrent se rallier à Alexandre (§ 21.1). L'accord entre les conjurés ne dura guère : après l'assassinat du Grand Roi, perpétré de

leurs mains, Nabarzanès et Barsaentès s'enfuirent avec quelques centaines de cavaliers (§ 21.10). Le second regagna sa satrapie, comptant y organiser la résistance pour son propre compte ; quant à Nabarzanès, il vint bientôt, en compagnie d'autres « Perses éminents de l'entourage de Darius », se rendre à Alexandre (§ 23.4). Bessos, de son côté, gagna Bactres avec sa troupe de Bactriens et de Perses ralliés : il s'y fit proclamer Grand Roi, sous le nom d'Artaxerxès (§ 25.3 ; Diodore § 74.2 ; Quinte-Curce VI, 6.13). En dépit de la proclamation royale du satrape de Bactres, l'assassinat de Darius marquait bel et bien la fin de la dynastie et de l'Empire.

V. LA CHUTE D'UN EMPIRE

Compte tenu que l'explication par la « décadence » doit être définitivement abandonnée, l'historien se retrouve désarçonné, dès lors qu'il s'agit de mettre en lumière les causes et les origines d'un événement aussi formidable que la chute d'un empire. De par sa charge symbolique, l'expression place elle-même l'historien devant une responsabilité qui, certes, est sienne, mais qui n'en est pas moins intimidante.

• *La javeline de cornouiller*. – Force est d'observer, en première analyse, que l'Empire a chuté, d'abord, parce que les armées satrapiques et royales ont été vaincues sur les champs de bataille du Granique, d'Issos et de Gaugamèles. Le Grand Roi s'est trouvé dans l'incapacité de trouver une parade militaire, ou plus exactement, aucune des parades imaginées n'a rempli tous les espoirs qu'il avait mis en elles. Or, en 334, Darius dispose de la suprématie navale, et ses armées et ses trésors lui offrent une force de frappe considérable. Par ailleurs, à cette même date, ni l'énergie ni la constance du Grand Roi, ni ses capacités stratégiques et militaires, ni l'attachement des dignitaires à la dynastie ne peuvent être raisonnablement mis en cause. Afin d'expliquer ces défaites, on peut invoquer toute une série de raisons militaires, plus ou moins valides. Arrien donne l'explication suivante de la victoire du Granique : « Les hommes d'Alexandre avaient l'avantage, non seulement en raison de leur force et de leur expérience, mais parce qu'ils combattaient avec des javelines en cornouiller contre des javelots » (I, 15.5). C'est pourquoi, selon Diodore, lors des préparatifs de son armée à Babylone, en 332-331, Darius « accrut, par rapport aux modèles antérieurs, la longueur des glaives et des javelots, car on se figurait que c'était grâce à ses armes qu'Alexandre avait remporté l'avantage dans la bataille de Cilicie » (§ 53.1). Mais, même à titre métaphorique, l'historien répugne à réduire la défaite perse à la supériorité de la javeline de cornouiller macédonienne. L'explication purement technique est notoirement frustrante, même compte tenu de la supériorité manœuvrière de l'armée macédonienne ou du coup d'œil, voire du génie, de son chef.

On peut ajouter – ce qui est sans doute plus important – que l'Empire n'était pas préparé à un tel défi militaire et stratégique. Déjà, les incursions d'Agésilas avaient démontré que l'espace impérial était relativement perméable : en l'occurrence, la timidité militaire et les entraves politiques qui lui étaient imposées depuis Sparte lui avaient interdit de soulever les *ethnē* dans leur ensemble et de briser la loyauté dynastique des Perses d'Asie Mineure : dès lors, on l'a vu, la tentative d'Agésilas était vouée à l'échec (chapitre xv, 5). Mais, dès lors que, face aux armées et garnisons achéménides, un adversaire décidé à mener une guerre totale avait pris pied fermement en Asie Mineure, il était extrêmement

difficile de l'en déloger, car c'est lui qui désormais profitait de l'espace stratégique achéménide, organisé autour des points forts, des trésoreries et des magasins, où l'ennemi du Grand Roi pouvait trouver d'amples provisions d'argent et de ravitaillement, en principe constituées pour servir à la défense des territoires impériaux (chapitre ix, 2). Seule une victoire perse en rase campagne aurait pu mettre fin à l'offensive macédonienne. On en revient alors au point de départ : une fois réunis dans une argumentation cohérente (ou du moins vraisemblable), tous ces éléments permettent de comprendre éventuellement *comment* le Grand Roi et ses satrapes ont perdu des batailles. Mais l'interrogation fondamentale demeure : *pourquoi* Darius a-t-il perdu la guerre ?

• *Pouvoir royal perse et empire multiculturel*. – Il faut insister surtout sur le caractère absolument nouveau de l'offensive macédonienne. Pour la première fois de son histoire, l'Empire s'est trouvé confronté à un adversaire résolu à mener jusqu'au bout une guerre totale, c'est-à-dire une guerre de conquête. Mais un adversaire qui, également, avait compris qu'une victoire en bataille rangée ne suffirait pas à détrôner un Grand Roi aussi puissant, et qui savait que la guerre se mène également par d'autres moyens que les armes. Après chaque victoire, Alexandre, bon connaisseur de l'Empire, s'est ingénié à remporter des succès politiques, en tirant profit des faiblesses structurelles de la construction impériale achéménide. C'est ce que démontre l'attitude des élites locales – à condition de ne pas faire un contre-sens. Contrairement aux affirmations répétées de la propagande macédonienne, les dirigeants des populations soumises n'attendaient pas de libérateur. Aucun des pays de l'Empire, pas même la Babylonie ou l'Égypte, n'était traversé par une conscience nationale aiguë, qui les poussait irrésistiblement vers l'indépendance – quand bien même, dans chacun de ces pays (et d'autres), la population restait attachée à ses normes propres, et continuait de cultiver le souvenir d'un passé glorieux. Sans doute, à ce point, conviendrait-il d'établir quelques distinctions : le cas de l'Égypte, qui a retrouvé pendant deux générations le cours de l'histoire pharaonique, n'est pas assimilable à celui de la Babylonie, où les résidences royales symbolisent l'enracinement du pouvoir perse, ni à celui de la Susiane, qu'une longue histoire commune liait étroitement au haut pays perse (lui-même en partie élamitisé). Mais, en tout état de cause, leurs dirigeants n'étaient pas assez naïfs pour penser que la conquête macédonienne signifierait le retour à une Babylonie ou à une Égypte telles que celles qu'avaient conquises Cyrus le Grand : le choix était simplement entre une domination et une autre. Enfin, en plus de deux siècles de sujétion-collaboration, ils avaient noué des rapports souvent étroits avec les Perses et, à leur niveau, ils tiraient profit du système impérial. Pour dire bref, la chute de l'Empire n'est pas due à un mécontentement généralisé des populations soumises et de leurs élites.

La faiblesse de l'Empire face à l'invasion macédonienne épouse exactement la force qui l'a cimentée tout au long de la période qui va de Cyrus à Darius III. Les Perses n'avaient jamais tenté de porter atteinte aux traditions reconnues de leurs sujets : multi-ethnique, l'Empire est resté multiculturel, comme en témoigne par exemple l'extraordinaire diversité linguistique (e.g. Diodore § 53.4). Même si l'unité politique et le brassage des populations ont permis également de remarquables processus interculturels, il n'en reste pas moins que, fondamentalement, un Grec se sent Grec et parle grec, un Égyptien se sent Égyptien et parle égyptien, de même pour les Babyloniens et n'importe quelle autre population, y compris les Perses, qui n'ont jamais cherché à diffuser leur langue ni à imposer leur religion. Au contraire, tout au long de leur histoire, le Grand Roi et les Perses ont

manifesté leur volonté de maintenir leurs propres traditions ethno-culturelles. L'unité de l'Empire était ainsi réalisée à travers la suprématie incontestée, mais personnelle, du Grand Roi : d'où certainement l'acharnement mis par Alexandre, après chaque bataille, à s'emparer de la personne de Darius, et celui du Grand Roi à échapper (comme c'était son devoir) à son adversaire – « fuites » qui, au demeurant, illustrent parfaitement la fragilité du système (tout aussi évidente, d'ailleurs, du côté macédonien).

Dans ces conditions, s'il existe bien une idéologie royale, parfaitement opératoire au centre, il n'existe pas réellement d'idéologie impériale, même si les images royales se diffusent par le biais des sceaux et des monnaies, et par les conteurs populaires qui, de pays en pays, racontent des histoires de cour, dont on trouve des échos dans certaines des *Histoires variées* d'Élien, mais aussi dans *Esther*, *Judith* ou encore dans le *Roman d'Ahi-qar*. En d'autres termes, il n'existe pas d'identité achéménide, qui serait susceptible de pousser les populations, dans leur diversité, à se lever pour défendre des normes communes. Dans d'autres types d'États – les États-nations – une défaite en bataille rangée ne signifie pas la fin de la communauté : celle-ci peut éventuellement organiser une guerre de résistance sur les arrières de l'adversaire. Mais une telle stratégie suppose réalisées des conditions étrangères à l'État achéménide. Tout au contraire, les structures politico-idéologiques qui organisent et régissent les territoires et les populations abandonnaient nécessairement le destin de l'Empire au sort des armes, qui décidait rapidement les élites des pays à rallier le vainqueur et à lui transférer leur allégeance. Dès lors que les armées royales ont été vaincues, les dirigeants locaux se sont donc trouvés devant une situation assez simple, que leurs ancêtres avaient déjà connue lors des conquêtes de Cyrus : négocier avec le vainqueur le maintien de leur position dominante à l'intérieur de leur propre société, ce qui passait aussi par la reconnaissance, de la part du vainqueur, des attributs idéologiques de l'identité de la communauté, à savoir la puissance des sanctuaires et la perpétuation des cultes traditionnels. Concessions que non seulement Alexandre était tout prêt à reconnaître, mais qu'il sollicitait lui-même.

• *Le pacte dynastique et ses limites.* – En outre, il développa la même stratégie en direction des Perses. Dans sa logique propre, l'Empire était organisé autour de la suprématie du Grand Roi – en tant que roi en Perse – autour de laquelle agissaient les représentants de l'aristocratie, pourvus de commandements et d'avantages économiques de toutes sortes : ce que nous avons appelé l'ethno-classe dominante, unie autour de la dynastie et des valeurs de la communauté perse. Globalement, le système a continué de fonctionner de manière satisfaisante, tout au long de l'Empire achéménide : l'analyse du haut personnel de Darius III montre que la gestion de l'Empire est restée largement une affaire de familles. En dépit des crises ponctuelles, les problèmes dynastiques n'ont pas profondément ni durablement altéré la loyauté de l'aristocratie perse à l'égard du Grand Roi. Les révoltes satrapiques que l'on connaît sont restées des affaires localisées, qui n'ont jamais eu pour objectif d'imposer un roi qui ne fût pas issu de la souche royale. L'attitude de la population perse (reconstituée à partir de la politique suivie par Alexandre dans le pays) atteste que la Perse est toujours le cœur de la puissance royale et impériale. Enfin, dans toutes les manifestations de son pouvoir, Darius III dispose manifestement d'un prestige et d'une autorité aussi notables que ceux de ses prédécesseurs.

Pourtant, le choc de la conquête montre en même temps les fragilités d'une construction qui n'avait évidemment jamais été pensée en fonction d'un défi d'une telle ampleur

et d'une telle globalité. Certes, pendant les premières années, on ne distingue pas de désertion généralisée : tout au contraire, l'exemple de Mithrénès de Sardes reste un cas exceptionnel, et pour l'essentiel inexplicable. Mais, dans le même temps, il sert de révélateur à une attitude que vont adopter nombre d'aristocrates après les défaites, tout particulièrement après celle de Gaugamèles. Si les Perses constituent une communauté ethno-culturelle très homogène, ils ne sont pas constitués en nation. Leur loyauté à l'égard du Grand Roi est fondée sur des rapports d'homme à homme, qui peuvent se transférer sur un autre personnage, doué du prestige de la victoire. Dès lors que les défaites militaires s'accumulent, des hommes comme Mazée et Aboulitès, à la suite de Mithrénès, sont anxieux de conserver leur situation de prestige et leurs privilèges économiques. Or, face à eux, Alexandre a compris depuis longtemps (avant même son débarquement) que la défaite *politique* de l'Empire achéménide passait par la reproduction des rapports dons/services, qui avaient, de tout temps, cimenté l'alliance étroite entre le Grand Roi et l'aristocratie perse – selon des modalités assez comparables à celles que l'on connaît dans la Macédoine de Philippe et d'Alexandre (cf. Arrien I, 5.4 et Plutarque, *Eum.* 8.12). Celui-ci a su créer les conditions de l'adéquation entre ses propres ambitions et la volonté des nobles de ne pas disparaître dans la tourmente. Même si un cercle d'aristocrates est resté fidèle au Grand Roi jusqu'au bout, leur attitude ne vient pas en contradiction avec la tendance générale. Le succès d'Alexandre ne se mesure pas simplement au nombre des ralliés : il a su attirer à lui des hommes qui, tels Mazée ou Aboulitès, tenaient des postes clefs dans un moment stratégique décisif, et qui donc pouvaient faire pencher le rapport de forces dans un sens ou dans l'autre.

Par ailleurs, la loyauté affirmée d'un homme comme Artabaze, « le plus ancien des Amis de Darius », peut donner lieu à deux lectures. Il apparaît, certes, comme décidé à ne pas abandonner son roi, et il le prouve sans conteste. Mais les raisons invoquées par Alexandre pour lui donner auprès de lui une place éminente sont également bien intéressantes : « Il garda auprès de lui Artabaze et ses enfants, et les tint en honneur, parce qu'ils faisaient partie des plus hauts dignitaires perses (*en tois prôtois Persôn*), et surtout parce qu'ils avaient été fidèles à Darius » (*kai tēs es Dareion pisteōs heneka* ; Arrien III, 23.7). Certes, Arrien parle du point de vue d'Alexandre. Mais qui peut imaginer sérieusement que, dans la période qui sépare la mort de Darius du ralliement d'Artabaze et de ses enfants, l'aristocrate perse ne soit pas entré en rapport avec le camp d'Alexandre ? D'une certaine manière, Artabaze a su négocier, auprès d'Alexandre, la loyauté qu'il avait manifestée envers Darius. Grâce à ses victoires sur le champ de bataille, Alexandre a ainsi réussi à convaincre peu à peu les Perses de transférer leur allégeance sur sa personne, au prix de concessions que l'on peut imaginer aisément : des terres, du pouvoir et du prestige (cf. Plutarque *Alex.* 34.1). En outre, tout comme les élites des pays conquis, les Perses entendaient, ce faisant, ne pas modifier la nature des rapports qui les liaient traditionnellement au souverain : « l'orientalisation » du roi macédonien et de sa cour est la contre-partie obligée de sa politique iranienne.

• *Retour sur Mazée.* – Au-delà des incertitudes qui demeurent, les exemples de Mazée et d'Aboulitès suscitent d'autres réflexions. Les documents disponibles suggèrent en effet fortement qu'un homme comme Mazée, sans aucun doute d'origine perse, était intimement immergé dans la société babylonienne : les noms de certains de ses fils en sont une attestation irréfutable. Il en est sans aucun doute de même d'Aboulitès à Suse. L'un et

l'autre sont probablement les représentants d'un type humain et politique : des Perses, qui ont noué des contacts étroits avec les élites des pays qu'ils étaient chargés de gouverner – ou, dans le second cas peut-être, un Babylonien « persisé », d'où le nom de son fils (Oxathrès). Par rapport à l'*ideal-type* d'une ethno-classe ethniquement et culturellement homogène, de tels exemples peuvent apparaître comme des échecs du pouvoir perse. Mais, comme toujours, la réalité historique est contradictoire. Le maintien de la domination impériale passait aussi par ces accords personnels, et par l'accès de non-Perses à des postes de commande, dont le Babylonien Bēlšunu est l'exemple emblématique. Toujours à l'évidence considérés comme Perses et se considérant eux-mêmes comme tels, au sens politique du terme, ces hommes étaient en même temps un signe de la réussite de l'entreprise impériale car, de par leur position de *médiateurs culturels*, ils symbolisaient et accéléraient la création d'une nouvelle élite dirigeante, dont l'origine et la composition favorisaient paradoxalement la permanence de la domination perse. Là encore, l'incroyable défi de la conquête macédonienne allait faire éclater les contradictions. Si l'on a bien compris en effet la situation à Babylone en 331 après la défaite de Gaugamèles, on peut se demander si les ralliements conjugués de Mazée et des élites babyloniennes n'ont pas été coordonnés, à l'issue de négociations et d'entretiens menés entre le satrape et ses amis et parents de la société babylonienne. Disons, à tout le moins, que c'est là une hypothèse envisageable.

• *Bessos en Bactriane.* – Revenons enfin sur le cas de Bessos, dont malheureusement, nous ignorons le pedigree, mis à part qu'il avait des liens de parenté avec Darius, et que celui-ci l'avait nommé satrape de Bactriane, l'une des régions les plus riches et les plus puissantes de l'Empire (cf. Arrien III, 21.5). Sa proclamation royale n'eut manifestement pas grand effet sur son autorité. En revanche, il est intéressant de noter comment il a acquis son hégémonie dans le complot : il a été proclamé chef par ses contingents bactriens (§ 21.4) qui, tout au long des dernières semaines de Darius, se sont constitués en armée parallèle. Bessos entend faire de la Bactriane un réduit, dont il serait le maître. Selon Diodore (§ 74.1), « ses fonctions de satrape lui avaient permis de se faire connaître des populations, qu'il exhorta à défendre leur liberté ». On ne doit pas voir là l'enclenchement d'une « guerre nationale », qui révélerait la permanence d'une quelconque « indépendance bactrienne ». Dans les livres consacrés à l'histoire des diadoques, Diodore utilise fréquemment une expression du même type : lorsque Seleukos entend reprendre pied en Babylonie, « il pensait que les Babyloniens, qui lui avaient été très dévoués auparavant, se rallieraient à lui avec empressement » (XIX, 91.1) ; de même Peukestas, nommé satrape de Perse par Alexandre : malgré l'hostilité des autres chefs macédoniens, il avait appris le perse, avait adopté toutes les coutumes perses, ce pourquoi « il avait acquis une grande considération auprès des habitants » (XIX, 14.5), à tel point qu'Antigone fut irrité de voir « la grande considération dont Peukestas jouissait auprès des Perses » ; lorsqu'il entendit lui retirer sa satrapie, « l'un des plus éminents des Perses (*henos de tōn epiphanestātōn*), Thespios, déclara qu'ils n'obéiraient à personne d'autre » (XIX, 48.5). On pourrait aisément citer d'autres exemples qui, dans la période des diadoques, illustrent l'ambition de certains chefs macédoniens de construire une puissance personnelle, en s'appuyant sur un pays et sur une population avec laquelle ils ont noué des rapports de confiance et de collaboration fondés sur l'interculturalité. L'expression utilisée par Diodore suggère que telle était l'ambition de Bessos en Bactriane : en quelque sorte, il s'agirait, après la disparition

du Grand Roi, d'une préfiguration des diadoques d'Alexandre. L'évolution était peut-être en germe dans des personnages qui, tel Mazée, étaient liés de près aux élites dirigeantes de leurs satrapies. Mais, en 334, le problème ne se posait pas réellement : il suffit de considérer l'exemple d'Artabaze et de sa famille pour conclure que l'intimité des liens avec les populations locales n'amoindrisait en rien la loyauté perse et impériale des hommes du roi. Dans la composition qu'on lui connaît sous Darius III, l'ethno-classe dominante restait unie autour de son roi et du pouvoir perse ; seul le défi lancé par la globalité de la conquête macédonienne amena peu à peu tous ces personnages à rallier le camp du vainqueur.

CONCLUSION

De Nabonide à Seleukos

Dans le cadre de l'histoire du Proche-Orient ancien, la phase achéménide revêt une spécificité et une importance tout à fait notables. Pour la première fois, des pays jusqu'alors répartis entre des royaumes concurrents et hostiles ont été réunis dans une formation étatique unitaire, de l'Indus à la mer Égée. Sur la longue durée, c'est là l'apport historique fondamental des conquêtes de Cyrus et de Cambyse. Les prises successives d'Ecbatane, de Sardes, de Bactres, de Babylone et de Memphis ont signifié l'insertion des royaumes dans le cadre plus large d'un empire. Et quoi qu'on en ait dit parfois, cette œuvre n'a pas été simplement de façade. Les royaumes précédents, en tant que tels, ont disparu. Pour des raisons diverses, les Grands Rois ont simplement admis qu'à Babylone ou à Memphis ils avaient revêtu les habits anciens de Nabonide et de Psammétique. Mais, dans le même temps (ou dans un délai très court à Babylone), la Babylonie et l'Égypte ont été transformées en satrapies, dirigées par un satrape qui tenait sa position et prenait ses décisions en fonction des ordres directs du Grand Roi : il en fut de même à Sardes, ou encore à Bactres (quelle qu'en ait été l'organisation étatique préexistante) ; il en fut ainsi à Ecbatane, à cette différence près qu'au moins sous les premiers rois, la Médie et les Mèdes continuèrent de tenir une place spécifique dans l'Empire. Les héritages anciens, qu'ils soient babylonien, égyptien, mède ou élamite, n'ont donc pas été niés : ils ont, au contraire, été intégrés dans la force dynamique d'une construction étatique nouvelle, comme le montre en particulier l'analyse de l'art aulique achéménide, qui n'est pas simple juxtaposition d'éléments proche-orientaux préexistants, mais bien élaboration nouvelle, au sein de laquelle la diversité stylistique et iconographique, loin de porter atteinte à l'unité de l'ensemble, vient la renforcer dans une exaltation intégrée du pouvoir illimité du Grand Roi. De la même façon, on pourrait aisément distinguer, dans l'idéologie royale, bien des éléments, dont on peut trouver des parallèles dans les royaumes assyro-babylonien ou élamite (roi-guerrier, roi-jardinier, roi de justice) : mais ils ont été introduits dans une idéologie nouvelle, au sein de laquelle les éléments proprement iraniens et perses jouent un rôle moteur : le rappelle en particulier le rôle central accordé au grand dieu Ahura-Mazda, puis à Anāhita et à Mithra. On peut faire les mêmes réflexions sur l'organisation tributaire de Darius : elle se greffe à la fois sur des réalités déjà repérables aux époques antérieures et sur les

premiers bricolages apportés par ses prédécesseurs, mais, par la puissance organisatrice qu'elle suppose et qu'elle impulse, va bien au-delà du simple emprunt de recettes financières. La thèse inverse, qui réduit la construction achéménide aux emprunts faits aux royaumes antérieurs, est fondée, me semble-t-il, sur une erreur méthodologique et historique. C'est déjà ce que j'écrivais à propos d'Alexandre, voici quelques années. Le lecteur voudra bien m'excuser de me citer : « Le danger est grand en effet d'isoler des éléments ou des structures qui auraient été empruntés par Alexandre... On ne peut pas historiquement isoler une structure d'un système global de représentations idéologiques, et un système n'est pas une addition de structures » (RTP 359). Ce qui vaut pour Alexandre vis-à-vis de l'idéologie achéménide vaut pour Cyrus, Cambyse et leurs successeurs pour les formes d'organisation des royaumes qu'ils venaient littéralement de phagocyter : c'est bien en effet une nouvelle cellule unitaire qui se développe à partir de l'absorption de cellules dispersées et antagonistes, qui collaborent au sein d'une nouvelle dynamique cellulaire.

De manière à assurer la durée de leur pouvoir et de leur domination, les Grands Rois se sont d'abord et avant tout appuyés sur l'aristocratie perse, dont chaque entité familiale a eu un accès privilégié aux postes de pouvoir dotés d'une réelle capacité d'initiative, sous la direction du Grand Roi : ce que j'ai appelé fréquemment, et encore dans ce livre, l'ethno-classe dominante, liée au roi par des rapports inégalitaires fondés sur l'échange dons/services. Tout au long de l'histoire achéménide, y compris à l'époque de Darius III, le système continue de fonctionner, car il est fondé sur des intérêts communs à la dynastie et à l'aristocratie (le « pacte dynastique »). Dans le même temps, les Grands Rois n'ont pas rejeté les élites locales hors de la dynamique du pouvoir. Bien au contraire, elles obtiennent des postes, parfois situés à un niveau élevé de la hiérarchie impériale. Parallèlement, le pouvoir central reconnaît les formes d'organisation locales, qu'il s'agisse des pouvoirs dynastiques ou des sanctuaires ou des cultes. La seule limite en est l'adhésion des élites impériales aux moyens et objectifs du pouvoir perse, dont elles sont sur place les représentants et les relais indispensables. Dans le cas contraire, le Grand Roi n'hésite pas à prendre des mesures drastiques contre des communautés tentées par la révolte (*drauga*), identifiée, dès Darius, avec la mise en cause d'un Grand Roi, représentant et défenseur sur terre des valeurs de Vérité-Justice (*arta*) exaltées par Ahura-Mazda.

Même si la formule risque d'apparaître d'une grande banalité, l'Empire est ainsi caractérisé à la fois par l'unité et la diversité. Celle-ci est surtout repérable à travers ses expressions culturelles, si bien mises en évidence par la pluralité des langues et des cultes. C'est pourquoi on a tant de mal à analyser globalement la formation impériale achéménide, dont on souligne tour à tour la puissance intégratrice et les tendances centrifuges. Pour des raisons déjà développées, l'une et l'autre réalité ne sont pas nécessairement exclusives l'une de l'autre. Sur le long cours de l'histoire achéménide, la création d'une *diaspora* impériale perse dans les provinces a accéléré les processus d'acculturation, quand bien même ceux-ci ne sont pas réduits aux Perses et aux élites des populations sujettes. Mariages et contacts personnels de toute sorte (cf. Artabaze de Grande-Phrygie) ont mené à des rapports de plus en plus étroits, illustrés par l'accession aux postes de commande de non-Perses (Bēlšunu), d'hommes issus de deux cultures (Aboulitès) ou encore participant de deux cultures (Mazée, Orontobatès). On ne voit pas qu'une telle évolution ait menacé l'unité de l'Empire. Bien au contraire, elle tendait à la création d'une classe dominante impériale qui ne fût pas réduite à sa composante perse et, dans le même temps, quelles

que fussent leurs origines ethniques, les dirigeants se sentaient toujours Perses au sens politique du terme : Perses, c'est-à-dire liés au Grand Roi par cette même relation inégalitaire dons/services et par des intérêts politiques et matériels communs. Même nés d'un mariage mixte, des jeunes gens peuvent ainsi accéder au statut d'un Perse de plein droit (cf. Datamès) en raison d'un privilège concédé par le roi (cf. Hérodote VI, 41) – selon un processus comparable à celui par lequel un roi séleucide concède à titre d'honneur un anthroponyme grec à un Babylonien de souche (YOS 1. 52). Je suis tenté de penser que cette évolution explique l'espèce d'état d'équilibre qui est celui de l'Empire lorsque Alexandre le conquiert. Par « état d'équilibre », je ne veux pas évidemment projeter une image de collaboration irénique et univoque (cf. les révoltes), mais plutôt renvoyer à une volonté politique du centre (sur le long terme) de surmonter les contradictions qui n'ont pas manqué de se développer au sein d'une dynamique impériale fondée à la fois sur la suprématie des Perses et sur leur collaboration avec les classes dominantes locales. De la victoire macédonienne, il n'y a donc aucune inférence à tirer sur la crise de l'Empire achéménide en 334, encore moins sur sa « décadence » tout au long du IV^e siècle. Plus simplement, sa genèse et sa nature lui interdisaient de se transformer en État-nation qui aurait pu être cimenté par des normes idéologiques communes à tous les peuples de l'Empire dans leur diversité.

Replacée dans la longue durée achéménide, la conquête d'Alexandre revêt deux caractéristiques contradictoires. D'une part, la courte période ouverte par le débarquement macédonien en est la prolongation, du point de vue géopolitique : observation qui vient, à son tour, ruiner la thèse de la « décadence achéménide ». Le Macédonien a en effet repris à son profit les principes et l'organisation d'un empire dont les structures étaient complètement étrangères au monde balkanique. Parmi d'autres témoignages, les *Économiques* du Pseudo-Aristote, dont on s'entend pour considérer qu'ils ont été rédigés dans le dernier quart du IV^e siècle en Asie Mineure, attestent que, pour les Grecs, l'économie royale et l'économie satrapique représentaient une forme d'organisation tributaire qu'aucun État grec n'avait jamais réussi à mettre sur pied : la seule exception en fut l'*arkhē* athénienne du V^e siècle qui, elle-même, avait emprunté beaucoup au modèle achéménide. C'est dans ce contexte que l'on doit, pour une large part, rechercher les origines de la conquête macédonienne. Comme on l'a souvent remarqué, Philippe II avait déjà fait des emprunts au monde achéménide, mais il ne s'agissait alors que d'emprunts dispersés, et non réinsérés dans une dynamique globale. Celle-ci imposait la conquête des territoires achéménides et la destruction-absorption de l'organisation impériale des Grands Rois. Quelles qu'aient été les intentions du roi macédonien en lançant la première offensive contre les territoires royaux en 337-336, son fils a mené jusqu'à son terme un objectif d'une ampleur sans égale, qui était fondé sur la récupération globale des formes d'organisation territoriale et idéologique de l'empire de Darius III, et sur la collaboration de l'ancienne classe dominante.

Mais en se posant comme l'héritier de Darius, Alexandre, dans le même temps, a fait surgir à terme des contradictions insurmontables. La première raison en est l'hostilité d'une partie de la noblesse macédonienne à accepter le partenariat iranien sur un pied de totale égalité : malgré tous ses efforts – symbolisés par les grandioses mariages irano-macédoniens de Suse –, Alexandre n'a jamais réussi vraiment à créer une nouvelle classe dominante, d'une homogénéité et d'une solidarité comparables à celles de

l'ethno-classe qui dirigeait l'empire de Darius III et de ses prédécesseurs. Quant au ralliement des élites locales, il n'était dû en aucune manière à une désaffection profonde pour le pouvoir perse, mais simplement à la défaite militaire du Grand Roi ; il était également conditionné par l'acceptation profonde et durable des normes locales par les nouveaux maîtres. La longue absence d'Alexandre en Inde avait déjà montré que des satrapes (macédoniens ou iraniens), croyant à la fin de l'aventure du roi, n'hésitaient pas à violer les engagements pris par celui-ci devant les élites locales. À la mort d'Alexandre, aucun des problèmes n'était donc réglé. S'y ajouta l'incapacité dramatique du pouvoir macédonien à organiser la succession dynastique – démontrant ainsi une faiblesse structurelle insigne, par opposition aux capacités remarquables de renouvellement achéménide, y compris dans les périodes de crises dynastiques les plus intenses. On sait ce qu'il advint de l'unité de l'Empire, de plus en plus battue en brèche par des diadoques rivaux sous couvert de défendre les prérogatives souveraines des deux successeurs théoriques d'Alexandre. En quelques années, on en revint ainsi à une situation géopolitique qui, même compte tenu des évolutions historiques intermédiaires, n'est pas sans rappeler celle qui prévalait au Proche-Orient avant Cyrus : l'éclatement entre plusieurs royaumes concurrents. Continuatrice, sur le court terme, de l'histoire impériale achéménide, l'entreprise macédonienne allait être le fossoyeur de l'unité politique que les Grands Rois avaient su mettre en place et sauvegarder au cours des deux siècles et demi précédents : du point de vue de la géopolitique impériale du Proche-Orient, Alexandre a bien été « le dernier des Achéménides ».

Dans le même temps, la création des grands royaumes hellénistiques s'est opérée en continuité partielle avec les pratiques achéménides. On sait comment, nommé satrape de Perse par Alexandre, Peukestās, en dépit de l'hostilité d'autres Macédoniens, s'était ingénié à adopter les pratiques sociales des Perses, dont il était le satrape, de manière à créer une communauté de culture et de destin avec l'aristocratie du pays : bien que la Perse ne retrouvât pas alors son indépendance antique, on a là l'ébauche d'une évolution que l'on observe dans d'autres pays du Moyen-Orient hellénistique. À côté d'autres témoignages (tel celui de Diodore), la *Prophétie dynastique* suggère que, assisté de sa femme iranienne Apamè, Séleukos a su, en Babylonie, attirer à lui la collaboration des élites dirigeantes, de plus en plus exaspérées par les destructions dues aux guerres continues menées par Eumène et Antigone dans tout le pays. C'est comme un « roi des pays » et non comme un conquérant étranger que Séleukos se fit reconnaître en Babylonie, reprenant à son compte la stratégie politique et idéologique qu'y avaient menée les Grands Rois avec constance.

Mais si remarquable soit-elle, l'entreprise séleucide s'est faite sur une échelle géopolitique moins vaste que celle de l'Empire achéménide, et dans un contexte où tout à la fois avaient ressurgi les hostilités traditionnelles avec l'Égypte et grandi les tendances centrifuges, libérées par la disparition de Darius III puis par celle d'Alexandre. C'est ce que l'on voit par exemple en Cappadoce et en Arménie : tombés en déshérence achéménide plus tôt que d'autres, leurs satrapes ne tardèrent pas à ériger des dynasties, dont ils aimaient à souligner les liens intimes avec la famille achéménide. Dans une inscription gréco-araméenne d'Agāça Kale, des hommes, qui sont peut-être des descendants directs de l'Ariakēs qui conduit les contingents cappadociens à Gaugamèles, n'hésitent pas à se parer de l'appellation nostalgique de « satrapes légitimes ».

Je 134²

ACHAEMENID HISTORY X

edited by
Pierre Briant, Amélie Kuhrt, Margaret C. Root,
Heleen Sancisi-Weerdenburg, Josef Wiesehöfer

Histoire de l'empire perse de Cyrus à Alexandre

Volume II

DIP. STUDI LINGUISTICI E ORIENTALI
inv <u>408</u>
UNIVERSITA' DI BOLOGNA

Pierre Briant



NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN
LEIDEN

*All rights reserved, including the right to translate or
to reproduce this book or parts thereof in any form*

Notes documentaires

ABRÉVIATIONS ¹

AA : Archäologische Anzeiger
AAAS : Annales archéologiques Syriennes
AAH : Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae
AASOR : Annuals of the American Society of Oriental Studies
ABC : A.K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, 1975
AbIran : Abstracta Iranica
AC : L'Antiquité Classique
AchHist : *Achaemenid History*, I-VIII (Leiden 1987-1994)
Acta Sum. : Acta Sumerologica
ADRTB : A.J. Sachs, H. Hunger, *Astronomical diaries and related texts from Babylonia*, I, 1988
AfO : Archiv für Orientforschung
AHB : The Ancient History Bulletin
AIIN : Annali dell'Istituto Italiano di Numismatica
AION : Annali dell'Istituto Orientale di Napoli
AJA : American Journal of Archeology
AJAH : American Journal of Ancient History
AJBA : Australian Journal of Biblical Archeology
AJPh : American Journal of Philology
AJSL : American Journal of Semitic Languages
AK : Antike Kunst
AM : Athenische Mitteilungen
AMI : Archäologische Mitteilungen aus Iran (Berlin)
AnAnt : Anatolia Antiqua (Istanbul)
AncSoc : Ancient Society

1. Les sigles des inscriptions royales achéménides sont repris de Kent 1953, de Mayrhofer 1978 et de Shahbazi 1985b ; ceux des inscriptions de Suse sont repris de Stève 1974, 1987 et de *CDAFI* 1974 ; ceux enfin des sceaux royaux inscrits sont repris de Schmidt 1981. Je n'ai pas jugé utile de les inclure dans la liste des abréviations.

ANET³: J.B. Pritchard, *Ancient Near-East Texts*, Princeton, 1969
 ANSMN: The American Numismatic Society Museum Notes
 AnSt: Anatolian Studies
 AO: Antiquités orientales (musée du Louvre)
 AOF: Altorientalische Forschungen
 AOr: Archiv Orientalni
 AÖAW: Anzeiger d. Österr. Akademie der Wissensch. Wien, Ph.-Hist. Kl.
 ARID: Annalecta Romana Instituti Danici
 ASAE: Annales du Service des antiquités d'Égypte
 ASNP: Annali della Scuola Normale di Pisa
 Athen.: Athenaeum
 ATL: *Athenian Tribute Lists*, I-IV, Princeton
 AUSS: Andrews University Seminary Studies
 AW: Ancient World
 BA: The Biblical Archeologist
 Babelon: E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*
 BABesch: Bulletin Antieke Beschaving (Leiden)
 BAGB: Bulletin de l'Association Guillaume-Budé
 BAH: Bibliothèque d'Archéologie et d'Histoire
 BAHIFAI: Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul
 BAI: Bulletin of Asia Institute
 BASOR: Bulletin of the American Society of Oriental Researches
 BBR: Bulletin of Biblical Researches
 BCH: Bulletin de Correspondance Hellénique
 BE: Bulletin épigraphique de la REG
 BEFAR: Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et Rome
 BEFEO: Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient
 BES: Bulletin of the Egyptian Seminar
 BgM: Baghdader Mitteilungen
 BHIT: A.K. Grayson, *Babylonian Historical and Literary texts*, 1975
 BICS: Bulletin of the Institute of Classical Studies (London)
 BIDR: Bolletino dell'Istituto di diritto romano (Milano)
 BIFAO: Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale
 BiOr: Bibliotheca Orientalis
 BM: Tablettes dans les collections du British Museum
 BMB: Bulletin du Musée de Beyrouth
 Bonn. Jahrb.: Bonner Jahrbücher
 BOR: Babylonian and Oriental Records
 BSA: Annuals of the British School at Athens
 BSFE: Bulletin de la Société française d'égyptologie
 BSL: Bulletin de la Société de linguistique de Paris
 BSOAS: Bulletin of the Society of Oriental and African Studies
 BZ: Biblische Zeitschrift
 CAD: Chicago Assyrian Dictionary
 CAH: Cambridge Ancient History
 CANE: J.M. Sasson *et al.* (eds), *Civilizations of the Ancient Near-East*, I-IV, New York, 1995
 Camb.: J.N. Strassmaier, *Inscriben von Kambyses, König von Babylon*, 1890
 CBQ: Canadian Biblical Quarterly
 CDAFI: Cahiers de la Délégation archéologique française en Iran
 CdE: Chronique d'Égypte

CHI: Cambridge History of Iran
 CHJ: Cambridge History of Judaism
 CHM: Cahiers d'Histoire Mondiale
 CII: Corpus Inscriptionum Iranicarum
 CJ: The Classical Journal
 CPh: Classical Philology
 CQ: Classical Quarterly
 CRAI: Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
 CS: Y. Meshorer, S. Qedar, *The coinage of Samaria* (1991)
 CSCA: Californian Studies in Classical Antiquity
 CT: Cuneiform texts from Babylonian tablets in the British Museum
 DAE: P. Grelot, *Documents araméens d'Égypte* (Paris, 1972)
 Dar.: J.N. Strassmaier, *Inscriben von Dareios, König von Babylon* (1897)
 DBS: Suppléments au Dictionnaire de la Bible
 DdA: Dialoghi di Archeologia
 DHA: Dialogues d'Histoire Ancienne
 EA: Epigraphica Anatolica
 EI: Encyclopédie de l'Islam
 EMC: Échos du monde classique
 Enclr: Encyclopaedia Iranica
 EPRO: Études préliminaires aux religions orientales
 EVO: Egitto e Vicino Oriente
 EW: East and West
 FdX: Fouilles de Xanthos
 FGh: F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischer Historiker*, Berlin-Leiden, 1923-1958
 FO: Folia Orientalia
 Fort. n°: Tablette des Fortifications de Persépolis inédite
 Frankfort: H. Frankfort, *Cylinder seals* (1939)
 GGA: Göttingische Gelehrte Anzeigen
 Gibson, II, n°: J.C.L. Gibson, *Textbook of Syrian semitic inscriptions*, II, 1982
 Gibson, III, n°: J.C.L. Gibson, *Textbook of Syrian semitic inscriptions* III, 1982
 GIF: Giornale italiano di Filologia
 GNS: Gazette Numismatique Suisse
 GR: Greece and Rome
 GRBS: Greek, Roman and Byzantine Studies
 HSCIP: Harvard Studies in Classical Philology
 HThR: Harvard Theological Review
 HUCA: Hebrew University College Annual
 IA: Iranica Antiqua
 ICS: Illinois Classical Studies
 IG II²: *Inscriptiones Graecae*, II (Attica), 2^e éd.
 IEJ: Israel Exploration Journal
 I. Ephesos = H. Wankel (hrsg.), *Die Inschriften von Ephesos, Teil Ia (Inscriben griechischer Städte aus Kleinasien, II/1)*, Bonn, 1979
 IFAO: Institut français d'Archéologie orientale
 IFEA: Institut français d'Études anatoliennes
 IGLS: Inscriptions grecques et latines de Syrie
 IJ: Indo-Iranian Journal
 IK: Inschriften d. Kleinasien
 IM: Istanbul Mitteilungen

IMJ : Israel Museum Journal
 INJ : Israel Numismatic Journal
 IOS : Israel Oriental Studies
 ISMEO : Istituto per il Medio e Estremo Oriente
 JA : Journal Asiatique
 JANES : Journal of the Association of Near-Eastern Studies
 JAOS : Journal of the American Oriental Society
 JARCE : Journal of the American Research Center in Egypt
 JBL : Journal of Biblical Literature
 JCS : Journal of Cuneiform Studies
 JEA : Journal of Egyptian Archaeology
 JEOL : Jaarbericht Ex Oriente Lux
 JESHO : Journal of the Economic and Social History of the Orient
 JHS : Journal of Hellenic Studies
 JJP : Journal of Juristic Papyrology
 JJS : Journal of Jewish Studies
 JNES : Journal of Near-Eastern Studies
 JQR : Jewish Quarterly Review
 JRAS : Journal of the Royal Asiatic Society
 JRGS : Journal of the Royal Geographical Society
 JRS : Journal of Roman Studies
 JS : Journal des Savants
 JSJ : Journal for the Study of Judaism
 JSOT : Journal of the Society for Old Testament
 JSS : Journal of Semitic Studies
 JfW : Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte
 LCL : Loeb Classical Library
 LCM : Liverpool Classical Monthly
 LdÄ : Lexikon der Ägyptologie
 LdP : La Lettre de Pallas
 LEC : Les Études classiques
 MBAH : Münchener Beiträge zur Handelsgeschichte
 MDAFI : Mélanges de la Délégation archéologique française en Iran
 MDAIK : Mitteilungen der Deutsche Archäologische Institut, Kairo
 MDFP : Mémoires de la Délégation française en Perse
 MDP : Mémoires de la Délégation en Perse
 MEFRA : Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité
 MH : Museum Helveticum
 MIFAO : Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale (Le Caire)
 MJBK : Münchener Jahrbuch der bildenden Kunst
 ML : R. Meiggs, D. Lewis, *A selection of Greek historical inscriptions* (1980)
 MMAI : Mémoires de la Mission Archéologique en Iran
 Mnem. : Mnemosyne
 MSS : Münchener Studien zur Sprachwissenschaft
 MUSJ : Mélanges de l'Université Saint-Joseph
 NABU : Notices assyriologiques brèves et utilitaires
 MVAG : Mitteilungen d. Vorderasiatischen Gesellschaft
 NAPR : Northern Akkad Project Reports
 NAWG : Nachrichten d. Akademie d. Wissenschaften d. Göttingen
 NC : Numismatic Chronicle

NTZ : Nachrichtentechnische Zeitschrift
 OA : Oriens Antiquus
 OGIS : W. Dittenberger, *Oriens Graeci Inscriptiones Selectae*, 1903-1905
 OIP : Oriental Institute Publications
 OLA : Orientalia Lovaniensia Annalecta
 OLP : Orientalia Lovaniensia Periodica
 OLZ : Orientalische Literaturzeitung
 OpAth : Opuscula Atheniensia
 OpRom : Opuscula Romana
 PAPS : Proceedings of the American Philosophical Society
 PBS : Publications of the Babylonian Section (Univ. Museum Pennsylv.)
 PCPS : Proceedings of the Cambridge Philological Society
 PdP : La Parola del Passato
 PEQ : Palestine Exploration Quarterly
 PF, n° : Persepolis Fortification Tablets (1969)
 PFa, n° : R.T. Hallock, *Selected Fortification texts*, CDAFI 1978
 PFS : Persepolis Fortification Seals
 PFT, R.T. Hallock, *Persepolis Fortification Tablets*, 1969
 PT, n° : Persepolis Treasury Tablets
 PT 1963, n° : Cameron, *JNES* 1965
 PTS : Persepolis Treasury Seals
 PTT : G. Cameron, *Persepolis Treasury Tablets*, 1948
 Posener, n° : G. Posener, *La Première Domination perse en Égypte* (1936), n° inscriptions
 QCSC : Quaderni Catanesi di Studi Classici e medievali
 Q-000 : Tablettes des Fortifications de Persépolis ; transcriptions Hallock inédites
 QS : Quaderni di Storia (Bari)
 QuadStor : Quaderni Storici (Urbino)
 QUCC : Quaderni Urbinati di Cultura Classica
 RA : *Revue archéologique*
 RAL : Rendiconti dell'Accademia dei Lincei
 RAss : *Revue d'assyriologie*
 RB : *Revue Biblique*
 RBN : *Revue belge de numismatique*
 RBPh : *Revue belge de philologie et d'histoire*
 RC : C.B. Welles, *Royal correspondence in the Hellenistic period* (1934)
 RDAC : Reports of the Department of Archaeology of Cyprus
 RdE : *Revue d'égyptologie*
 RE : Real-Enzyklopädie d. Altertumswissenschaft
 REA : *Revue des études anciennes*
 REArm : *Revue des études arméniennes*
 REG : *Revue des études grecques*
 REJ : *Revue des études juives*
 RÉS : Répertoire d'épigraphie sémitique
 RFIC : Rivista di Filologia e di Istruzione Classica
 RGTC : Répertoire géographique des textes cunéiformes
 RH : *Revue historique*
 RhM : Rheinisches Museum
 RHR : *Revue d'histoire des religions*
 RIDA : *Revue internationale des droits de l'Antiquité*
 RIL : Rendiconti dell'Istituto Lombardo

RLA : Real-Lexikon der Assyriologie
 RN : *Revue numismatique*
 RPh : *Revue de philologie*
 RSA : *Rivista di Storia Antica*
 RSF : *Rivista di Studi Fenici*
 RSI : *Rivista storica italiana*
 RSO : *Rivista di Studi Orientali*
 RT : Recueils de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes
 RTP : P. Briant, *Rois, tributs et paysans* (Paris, 1982)
 SAA : State Archives of Assyria
 SAAB : State Archives of Assyria Bulletin
 SAK : Studien zur Ägyptischen Kultur
 Sardis VII, 1 : W.H. Buckler, D.M. Robinson, *Sardis VII (1) : Greek and Latin inscriptions* (1932)
 SB Berlin : Sitzungsberichte d. Akad. d. Wissensch. Berlin
 Schmidt : E. Schmidt, *Persepolis*, n° de la planche photographique
 SCO : Studi Classici e Orientali
 SEG : Supplementum Epigraphicum Graecum
 Segal : J.B. Segal, *Aramaic texts from North Saqqāra*, London, 1983
 SELVOA : Studi epigrafici e linguistici sul Vicino Oriente Antico
 SII : Studien zur Indologie und Iranistik
 SKPAW : Sitzungsberichte des König. Preuss. Akad. d. Wissensch. Berlin
 SNR : *Swiss Numismatic Review*
 SO : Symbolae Osloenses
 SRA : Silk Road and Archeology
 STIR : Studia Iranica
 Syll³ : W. Dittenberger *et al.*, *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, 3^e éd., 1915-1924
 TADAE : Porten-Yardeni, *Texts and Aramaic Documents from Ancient Egypt* (Jerusalem ; A, B, C, 1986, 1992, 1993)
 TAM : Tituli Asiae Minoris
 TAVO : Tübingen Atlas des Vorderen Orients
 TB : Tyndale Bulletin
 TBER : Textes babyloniens d'époque récente
 TCL : Textes cunéiformes, musée du Louvre
 TL : Tituli Asiae Minoris : Tituli Lyciae lingua lycia conscripti
 TMO : Travaux de la Maison de l'Orient (Lyon)
 Tod : M.N. Tod, *A selection of Greek Historical Inscriptions*, Oxford
 TPhS : Transactions of the Philological Society
 Trans : Transeuphratène
 UCP : University of California Publications in Semitic Philology (Berkeley)
 UET : Ur Excavation Texts
 UF : Ugaritischen Forschungen
 VDI : Vestnik Drejnev Istorii
 VO : Vicino Oriente
 v.p. : vieux-perse
 VS : Vorderasiatische Schrifttendenkmäler der Königlichen Museen zu Berlin
 VT : Vetus Testamentum
 WO : Die Welt des Orients
 YBT : Yale Babylonian Texts
 YCIS : Yale Classical Studies
 YNES : Yale Near-Eastern Studies

YOS : Yale Oriental Series, Babylonian Texts
 ZA : Zeitschrift für Assyriologie
 ZÄS : Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde
 ZAW : Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft
 ZDMG : Zeitschrift der Morgenländischen Gesellschaft
 ZDPV : Zeitschrift der Deutsche Palästina-Vereins
 ZPE : Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik
 ZVS : Zeitschrift für Vergleichende Sprachen
 WD : M.J.V. Leith, *Greek and Persian images in pre-Alexandrine Samaria : the Wadi-ed Daliyeh seal-impressions* (1990)

PROLOGUE

LES PERSES AVANT L'EMPIRE

Bibliographie d'ensemble : Briant 1984a n'a été repris ici qu'en relativement faible part et sous une forme largement réélaborée et modifiée pour tenir compte d'études spécialisées plus récentes, en particulier celles de P. de Miroschedji 1985 et 1990a.

I. Pourquoi Cyrus ?

- *Documentation ponctuelle et longue durée* : « scandale historique » de la disparition de l'Empire assyrien : voir discussion de Garelli (Garelli-Nikiprowetzky 1974 : 125-128 et 239-242), et état de la question, sous une forme plus argumentée, dans Zawadzki 1988a : 14-22, et les suggestions interprétatives de Na'aman 1991. Le problème des débuts de l'histoire perse est fort bien posé par Harmatta 1971 (même si l'accent mis unilatéralement sur les influences mèdes est contestable : ci-dessous) ; voir également les réflexions de Delaunay 1985 : 71-81, sur les raisons de l'emploi des scribes araméens dès l'époque de Cyrus.

- *Histoire perse et représentations grecques* : voir Briant 1989a ; sur les rapports médo-perses, voir également ci-dessous § 6-7.

II. Les légendes du fondateur

Version de Ctésias chez Nicolas de Damas : *FGrH* 90. F66 ; version de Dinon chez Athénée XIV, 633d-e ; légende de Cyrus et légende de Sargon : Drews 1974 et B.L. Lewis 1980 ; sur le thème de l'enfant abandonné, cf. aussi Widengren 1966 et Binder 1964 : 17-28 ; sur les légendes royales dans la littérature iranienne, en particulier chez Firdousi, voir : Christensen 1936 (qui relève des traits analogues dans les légendes rapportées par Hérodote et par Ctésias) ; Davidson 1985 ; Duleba 1987 ; Krasnowolska 1987 ; souvenir de Cyrus chez les Perses : Xénophon, *Cyr* I, 2.1, Hérodote III, 160, Strabon XV, 3.18 et Athénée XV, 633d-e : cf. chapitre VIII, 3 sur l'éducation des jeunes Perses de l'aristocratie.

III. Les rois d'Anšan

Inscriptions d'Ariaramnès et d'Arsamès : cf. état de la question chez Lecoq 1974a : 48-52, qui juge que « l'inauthenticité [de ces textes] n'est pas prouvée » (cf. également Herrenscheidt 1979a) ;

le débat est lié directement à l'interprétation que l'on donne des prétentions dynastiques de Darius, qui sont extrêmement suspectes (sur la généalogie transmise par Darius, on verra les justes réflexions de Miroschedji 1985 : 280-283) : on reviendra plus longuement sur ces problèmes ci-dessous chapitre II, 10 et chapitre III, 1 ; sceau de Kuraš d'Anšan : Hallock 1977 : 127 ; Miroschedji 1985 : 285-287 ; Bollweg 1988 et en dernier lieu Garrison 1992 : 3-7 (et n. 22).

IV. Anšan et Suse

Arrivée des Iraniens dans le Zagros : cf. état de la question et bibliographie chez Briant 1984a : 79-83 ; y ajouter Sumner 1994, qui tend à adopter une datation plus haute (moitié du II^e millénaire) ; sur les rapports entre le Bas et le Haut Pays, voir Vallat 1980, Carter-Stolper 1984 : 32 *sqq.*, Miroschedji 1990a ; tablettes de Tall-i Malyan : Stolper 1984b ; site de Malyan : Sumner 1988 ; coexistence de plusieurs « rois » élamites au début du VII^e siècle : cf. Stolper 1986 ; « Villes royales » : Miroschedji 1986 et 1990a : 65-69 ; luttes des rois élamites contre les Assyriens : Carter-Stolper 1984 : 44-53, ainsi que Gerardi 1987 et une brève présentation dans Frame 1992 : 255-256 ; prise du titre de « roi d'Anšan » : Miroschedji 1985 : 296-299 ; chronologie et succession des premiers rois : sans cacher qu'il ne s'agit là que d'hypothèses, je suis là les interprétations de Miroschedji 1985 : 280-285 (qui s'oppose à reconnaître Cyrus dans l'inscription d'Aššurbanipal publiée par Weidner 1930), mais il subsiste bien des incertitudes et des débats sur la chronologie absolue : cf. Bollweg 1988 (qui s'oppose explicitement à la reconstitution de Miroschedji) : 56 (arbre généalogique) ; les divergences expliquent que Cyrus le Grand porte tantôt le n° II, tantôt le n° III (de même que son père est tantôt désigné comme Cambyse I^{er}, tantôt comme Cambyse II), en fonction de la valeur que l'on attribue à Hérodote VII, 11.

V. La société perse d'avant les conquêtes

• *Hérodote et la société perse* : texte d'Hérodote : Briant 1984a : 105-110 ; 1990a : 77-84 ; organisation tribale : voir également les notices de Xénophon (douze tribus !) (Cyr. I, 2.5) et Strabon XV, 3.1 : cf. Von Gall 1972 ; termes iraniens : Dandamaev 1989a : 13 ; à noter que le terme *zantu* est absent des textes vieux-perses : selon Dandamaev-Livshits 1988 : 459, il apparaît à plusieurs reprises dans les tablettes élamites de Persépolis comme élément constitutif d'anthroponymes, mais voir *contra* Schmitt 1990b ; vision grecque (et mésopotamienne) de l'opposition nomades/agriculteurs : Briant 1976 et 1982b : 9-56 ; *kara* en v.p. peut désigner aussi bien l'armée que le peuple (d'où les problèmes posés par DB I § 14 : ci-dessous chapitre II, 10) ; le titre *karanos* apparaît chez Xénophon pour qualifier un chef militaire muni de pouvoirs exceptionnels : Haebler 1982 ; Petit 1983, Sekunda 1988 : 74 ; prestige militaire du roi : Briant 1984a : 114-117.

• *Les apports de l'archéologie* : absence de populations sédentarisées : Sumner 1972 : 264-265 ; 1986 : 4-7 (sans enthousiasme : « unsatisfactory... assumption... hypothetical explanation ») ; conclusions reprises et durcies par Miroschedji 1985 : 288-294 (« dépeuplement sédentaire radical ») ; voir également Miroschedji 1990a ; activités agricoles dans les noms de mois perses : cf. analyse de Hinz 1973 : 64-70 ; maintien de populations pastorales dans le Fârs achéménide : Sumner 1986 : 30-31 ; cf. Briant 1976. Sur le caractère très incomplet des prospections dans le Fârs : cf. les remarques de Miroschedji 1990a : 54-55 ; influences élamites : Briant 1984a : 92-95 ; Miroschedji 1982 et 1985 : 296-305, Calmeyer 1988b (costume), Bollweg 1988 et Garrison 1992 (sceaux) ; résultats archéologiques au Khuzistan : Carter 1994 ; tombe d'Arjan : Vallat 1984 ; Alizadeh 1985 [remarques critiques de Vallat, *AbIran* 10 (1987), n° 217] ; cf. également Miroschedji 1990a : 55 et l'étude de Majizadeh 1992 (publication d'un bol portant des scènes de chasse, de porteurs de tributs et de banquets : l'auteur souligne les influences phéniciennes et assyriennes) ; d'après Duchêne (1986) Arjan doit être identifié avec Huhnur, à mi-chemin entre la future Persépolis et Suse, en proposant un rapprochement avec le toponyme Hunair connu par les tablettes des Fortifications (cf. Koch 1990 : 198-200). Les tablettes de Suse ont été publiées en 1907 ; leur datation a été et reste discutée : Hinz (1987) défend une datation haute (avant 680) ; les dates 600-540 sont proposées par

F. Vallat (1984 : 11, n. 26) ; cf. également Miroschedji 1982 et 1990a : 79, et Stève 1986, auquel j'emprunte l'appellation de « Néo-Élamite IIIB (ca. 605-539) » (pp. 20-21) ; citation : Ghirshman 1976b : 160 ; traditions métallurgiques iraniennes : Moorey 1984 ; sur le terme *irmatam*, cf. ci-dessous chapitre XI, 5, 9 ; Perses et Iraniens à Babylone : Zadok 1977 : 66-67 ; populations babyloniennes au Khuzistan : Stolper 1986 ; importance des contacts inter-culturels avant Cyrus : cf. Briant 1984a.

VI. Anšan, Ecbatane, Babylone et Suse

• *Les conséquences de la chute de l'Empire assyrien* : sur les événements qui menèrent à la disparition de l'Assyrie, on verra (outre Goossens 1952 et Garelli 1974 : 125-128 ; 239-242) les analyses récentes de Zawadski 1988a et de Na'aman 1992. On s'apercevra immédiatement que les interprétations continuent de diverger sur des points très importants : mais il ne saurait être question de reprendre les discussions ici, dans le cours d'un développement spécifiquement consacré aux rois d'Anšan. On se contentera de mettre en exergue des faits et analyses qui, de manière même indirecte, peuvent contribuer à mieux comprendre ce qu'était le monde proche-oriental à l'avènement de Cyrus II ; disparition des capitales assyriennes : voir Goossens 1952 : 90-93, Kuyper 1981, Scurlock 1990b, Dalley 1990, 1993, Kuhrt 1995 (verser maintenant au débat les tablettes de Tall Sēh Ḥamad (vallée du Ḥabur), qui prouvent que la disparition politique de la puissance impériale ne signifia pas l'anéantissement brutal de la langue et plus généralement de la culture assyrienne : cf. les études rassemblées dans *SAAB* 7/2 [1993]) ; sur le rôle des Mèdes après 610, voir Baltzer 1973 [et Joannès 1995b, avec les remarques subséquentes de Gasche 1995 sur l'appellation et la datation du « Mur de Médie »] ; accord Astyage/Alyatte de 585 : le Labynète d'Hérodote ne peut pas être Nabonide (556-539) (auquel il donne également le nom) : cf. discussion chez Beaulieu 1989a : 80-82 ; les Mèdes et l'Asie centrale : Briant 1984b : 35-42 ; reconstitution d'un royaume élamite centré sur Suse : Miroschedji 1982 ; Vallat 1984 ; Stève 1986 ; la thèse d'une sujétion de Suse à Ecbatane est défendue par Zawadski 1988a : 138-143 (cf. également Lukonin 1989 : 61, selon lequel en 585 Astyage imposa sa domination sur l'Élam) ; mais les témoignages sont contradictoires : certains d'entre eux suggèrent au contraire quelques liens entre Suse et Babylone (Lukonin 1989 : 58-59 ; Wiseman 1956 : 36 et Carter-Stolper 1984 : 54) ; en tout état de cause, il est bien possible que l'Élam n'était pas lui-même unifié, mais que différents princes y disposaient localement de territoires, qui n'étaient pas nécessairement soumis étroitement à Suse ; conquêtes babyloniennes vers l'Ouest : Wiseman 1956 ; nom du dernier roi élamite (Ummanish ?) : hypothèse de Miroschedji 1982 : 62-63.

• *Anšan dans le concert international* : textes classiques sur la chute de l'Empire assyrien : seules peuvent être éventuellement acceptées quelques notices ponctuelles (cf. Scurlock 1990b) ; on ajoutera que la version d'Amyntas se trouve déjà en partie chez Xénophon (*Anab.* III, 4.8-13), qui identifie les ruines qu'il contemple en Assyrie aux villes conquises par Cyrus sur les Mèdes ; sur les « Arabes » de Mésopotamie, cf. Briant 1982b : 120-122 et Donner 1986.

• *La domination mède* : l'hypothèse selon laquelle le *Songe de Nabonide* (cité ci-dessous chap. premier, 1) qualifierait Cyrus d'*ardu* (« esclave ») d'Astyage (ainsi Dandamaev 1984b : 82-86) procède d'une lecture défectueuse : cf. Baltzer 1973 ; tributs sous la domination mède : cf. Justin I, 7.2 (très général) ; sur la chronologie dynastique mède d'Hérodote, voir en dernier lieu Scurlock 1990a.

• *Mariages dynastiques* : identité d'Aryéné, fille d'Alyatte : Hérodote I, 74 et surtout une scholie à Platon (Pedley 1972, n° 96) ; on notera également que l'une des filles de Darius était dénommée Mandane, du moins dans un roman de cour transmis par Diodore XI, 57.1. Une autre tradition matrimoniale se retrouve chez Diodore (II, 10.1) et chez Béroise (*ap.* Josèphe, *C. Apion* I, 19) : un roi « syrien » aménage les jardins suspendus de Babylone pour plaire à sa femme « originaire de Perse » (Diodore) ou de Médie (Béroise) : cf. également Quinte-Curce V, 1.35. La démultiplication des légendes de fondation témoigne surtout de la vigueur des traditions orales.

VII. Des Mèdes aux Perses

• *Emprunts et héritages* : La théorie de l'héritage linguistique médo-perse est déjà présente très fermement chez Meillet-Benveniste 1931 (cf. en particulier p. 7 : « Pour des raisons d'ordre historique, géographique et dialectal, il ne peut s'agir que du mède »); cf. également R. Schmitt, *RLA* 7/7-8 (1990), s.v. « Medische [Sprache] »: 617-618; c'est sur cette base que Harmatta 1971 a reconstruit l'organisation étatique mède, qui aurait été copiée par les Achéménides; sur ce point, on verra les remarques critiques de Sancisi-Weerdenburg 1988a: 208-210. La théorie a été contestée très fermement par Skjærvø 1983 (repris ici), ainsi que par Lecoq 1987, qui, ailleurs (1974b), développe l'idée d'une *koinè* perso-mède; sur l'appellation de Mèdes appliquée aux Perses, cf. Graf 1984, et Tuplin 1994.

• *La structure du royaume mède*. *Mēdikos logos* d'Hérodote: cf. Helm 1981 (traditions orales et propagande perse); Brown 1988: 78-84; Sancisi-Weerdenburg 1993a; également Scurlock 1990a (sur la chronologie mède d'Hérodote, jugée parfaitement acceptable); on notera que Ctésias avait lui aussi consacré une partie de ses *Persika* à l'histoire mède: cf. Diodore II, 32-34; cf. également IX, 20.4, où il mêle les renseignements tirés de Ctésias à ceux attribués explicitement à Hérodote, mais qu'il cite d'une manière fautive; sur les problèmes posés par « l'interrègne scythe », voir maintenant l'analyse détaillée de Lanfranchi 1990 et les interprétations de Vogelsang 1992: 181-190, 310-312; Mèdes et Assyriens: cf. tableau chronologique dressé par Brown, *RLA* 7/7-8 (1990): 620; rôle de Cyaxare: Brown 1988: 81-86; également Sancisi-Weerdenburg 1988a: 202-203, 211. Notons que, chez Ctésias, Cyaxare était désigné comme « le fondateur de l'hégémonie mède »; mais étant donné que Diodore (II, 32.3) cite Hérodote, il s'agit manifestement d'une confusion avec Deïokès; selon le même auteur (II, 34.6), Astyage est le nom donné par les Grecs à un certain Aspan-das; enfin, notons en passant que Diodore (II, 34.1) cite un certain Astibaras parmi les souverains mèdes: il s'agit à l'évidence d'un anthroponyme copié sur un titre achéménide (*arštibara* = doryphore) bien connu par une inscription de Naqš-e Rostam (*DNC*) et par des tablettes babyloniennes (Stolper 1985a: 55, n. 12). Pauvreté des vestiges archéologiques mèdes: voir diverses études de Muscarella (1987; 1994) et la mise au point de Genito (1986), avec les remarques critiques de Vogelsang 1992: 177 (mais l'utilisation des listes de pays me paraît peu convaincante, sur le plan de la méthode), et surtout celles de Medvedskaya 1992 qui, sur la base d'observations céramologiques et géographiques, estime que Babā-Jān ne doit plus être catalogué parmi les sites mèdes. Sur l'« art mède », voir commodités présentations par P. Calmeyer dans *RLA* 7/7-8 (1990): 618-619, et dans *Enclr* II (1988): 565-569, et de Stronach, 1977: 688-698, 1981 et *Enclr* II (1988): 288-290. La thèse d'un développement très inachevé de la puissance mède est défendue en particulier par Sancisi-Weerdenburg (1988a, 1993a); de son côté, Brown (1986, 1988) juge qu'à partir du VIII^e siècle, l'impact des prélèvements assyriens a joué dans le sens d'une société tribale à une société étatique. La thèse de la réécriture de l'histoire par les Babyloniens – réécriture datée précisément par l'auteur de 596 (p. 148) – dans un sens antimède est soutenue très fermement par Zawadzki 1988a: 132-148; l'interprétation paraît séduisante, mais elle présente une faiblesse de taille: c'est de postuler que, sous le terme *Umman-Manda*, les rédacteurs de la *Chronique de Nabopolassar* désignent systématiquement les Mèdes (cf. pp. 127-129); or, il apparaît qu'une telle interprétation est très douteuse (cf. Baltzer 1973); dans ces conditions, la réévaluation du rôle des Mèdes dans la coalition anti-assyrienne n'emporte pas la conviction.

• *Bilan de la discussion* : l'importance du legs élamite sur les Perses a été soulignée par de nombreux auteurs (P. Amiet, F. Vallat, M.-J. Stève, M. Garrison); cf. également Stolper 1984b: 4, à propos des tablettes de Tall-i Malyan (« They supply a distant historical antecedent for Elamite administrative recording in Fārs under the Achaemenids ») et Miroshedji 1982 et 1985: celui-ci juge que l'administration perse dans le Fārs a « probablement été mise en place par Cyrus II à partir du milieu du VI^e siècle, quand l'Empire s'est constitué » (p. 301; voir ci-dessous chapitre II, 9 sur l'organisation des sacrifices autour du tombeau de Cyrus); peut-être doit-on même penser à une mise en place antérieure aux premières conquêtes (cf. Briant 1984a: 118)? Notons à cet égard que deux

hauts administrateurs en Perse à l'époque de Darius continuent d'utiliser des sceaux frappés d'un nom élamite, Humban-ahpi (cf. Hinz 1972b: 281), et que le propre sceau de Kuraš d'Anšan est apposé sur six tablettes (cf. sur ce sceau en dernier lieu Garrison 1992: 3-10); par opposition, les emprunts mèdes (armes, vêtements) sont généralement reconstruits à partir de documents postérieurs, en particulier les auteurs grecs et les représentations de Persépolis (cf. par exemple Trümpermann 1988; également Calmeyer, *RLA* 7/7-8 (1990): 615-617). [Sur tous ces problèmes, voir également maintenant les pages intéressantes de Tuplin 1994: 251-256].

VIII. Conclusion

On doit souligner que bien des hypothèses sur les rapports (supposés) entre Nabonide et Cyrus (cf. état de la question chez Baltzer 1973: 87-88) sont implicitement fondées sur le postulat de la reconnaissance d'Anšan comme une puissance militaire par les autres royaumes (en particulier néo-babylonien et mède).

CHAPITRE PREMIER

LES RASSEMBLEURS DE TERRES, CYRUS ET CAMBYSE

I. Les hostilités médo-perses, la défaite d'Astyage et la chute d'Ecbatane (553-550)

• *Bibliographie générale sur Cyrus* : Dhorme 1912; Olmstead 1948: 34-85; Mallowan 1972; Stronach 1978: 285-295; Cook 1983: 25-43; Cuyler Young 1988: 28-46; Dandamaev 1989a: 10-69.

• *Sources et problèmes* : le *Songe* de Nabonide fait partie d'une longue inscription du roi (Ins-cription I chez Beaulieu 1989a: 22; traduction, p. 108, et commentaire, pp. 108-110); autres sources babyloniennes faisant référence à la victoire de Cyrus sur Astyage: *Chronique de Nabonide* (texte édité et traduit par Grayson *ABC*: 104-111; cf. p. 106; cf. également traduction anglaise dans *ANET*³: 305 et les remarques importantes de Tadmor 1965 sur les modèles littéraires sur lesquels le texte est construit). Le *Songe* (avec d'autres textes babyloniens) pose un problème d'interprétation, dans la signification du terme générique *Umman-Manda*; le problème a été longuement discuté et reste débattu: cf. Baltzer 1973; Zawadzki 1988; Lanfranchi 1990; il apparaît qu'on ne peut plus accepter une identification systématique des Mèdes; mais ici, quelles qu'aient été les intentions de l'auteur, il est clair que, sous le terme générique et péjoratif d'*Umman-Manda*, il veut désigner les Mèdes (et leur roi Astyage); le rôle d'Harpagage est également souligné dans une tradition grecque d'Asie Mineure qui utilise une formule chronologique telle que « quand Harpagage poussa Cyrus, fils de Cambyse, à la révolte [contre Astyage] » (Mazzarino 1947: 197 et 225); la tradition est suspecte, car elle pourrait bien dériver directement d'Harpagage lui-même, dont les liens avec l'Asie Mineure sont bien attestés; tout le problème consiste à déterminer quand Harpagage a fait sécession: au début (et même préalablement) de la révolte, ou à la fin de la guerre médo-perse? Dans le premier cas, on admet que la guerre a été très courte (Hérodote), dans le second, on juge que la défection d'Harpagage s'explique par les défaites subies par les armées mèdes, après une série de victoires: telle est bien la présentation de Diodore IX, 23; la date du début des hostilités ouvertes médo-perses reste discutée, en fonction de l'interprétation que l'on donne des données chronologiques (vagues et contradictoires) offertes par le *Songe de Nabonide* (cf. Drews 1969; également Cook 1983: 27; 144, et surtout Tadmor 1965). Départ de Nabonide à Taima: Beaulieu 1989a: 149ss. Rapports (supposés) entre Nabonide et Cyrus: Beaulieu 1989a: 109, 144: pour expliquer l'attentisme relatif de Nabonide au début de son règne, l'auteur juge « qu'il est probable que Nabonide attendait la révolte de Cyrus, un événement bienvenu qui lui donnerait une totale liberté d'action en Syrie, Palestine et Arabie »: mais nous ignorons en réalité si, en 556, chacun pensait qu'une guerre médo-perse était inévitable.

• *Offensives et contre-offensives* : cf. Stronach 1978 : 282 ; la *Cyropédie* de Xénophon ne fait pas état de révolte ; bien au contraire, élevé à la cour de son grand-père Astyage, Cyrus coopère pleinement avec son oncle Cyaxare, successeur d'Astyage (!), au point qu'il commande l'armée unifiée dans ses campagnes contre Sardes puis contre Babylone ; en dépit de quelques heurts dûs à la susceptibilité de Cyaxare, l'entente continua de régner, jusqu'au moment où Cyrus épousa la fille de Cyaxare (sans héritier mâle) avec toute la Médie pour dot (VIII, 5.19) ; Xénophon a suivi (ou élaboré lui-même) un scénario qui est manifestement très éloigné de la réalité – quand bien même, ponctuellement, il peut apporter une information intéressante (dans la mesure où elle est confirmée par une source indépendante : cf. ci-après l'histoire de Gobryas).

• *Le nouveau maître d'Ecbatane* : tente et trésors d'Astyage : Nicolas de Damas, *FGH* 90 F66.45 ; cf. *Chronique de Nabonide* II, 3-4 ; sur le symbolisme de l'entrée dans la tente du vaincu : Briant 1988c : 269 ; sort d'Astyage et de la Médie : Hérodote I, 130 : « Cyrus le garda près de lui jusqu'à sa mort et ne lui fit pas d'autre mal » ; Justin I, 6.16 : « Cyrus se contenta de lui ôter la royauté et le traita en aïeul plutôt qu'en vaincu, et comme Astyage ne voulait pas retourner en Médie, il lui donna le gouvernement de la grande nation des Hyrcaniens » (« Barcaniens » chez Ctésias § 4 ; cf. Briant 1984b : 56-58) ; Ctésias, *Persika* § 2 : « Cyrus l'honore comme son père » ; soumission des peuples d'Asie centrale : Nicolas de Damas, *ibid.* 46, et Ctésias, *Persika* § 2 ; cf. Briant 1984b : 35-41 ; maintien d'Ecbatane dans son rôle de capitale : cf. Strabon XI, 13.5 (« Elle n'en conserva pas moins une bonne part de son prestige traditionnel ; elle servit de capitale d'hiver aux Perses » : cf. Briant 1988c) ; sur les affaires menées à Ecbatane par les Egibi dès le règne de Cyrus, voir ci-dessous, p. 66. [Cf. maintenant Tuplin 1994 : 253-256].

II. La nouvelle situation internationale et les projets de Cyrus

• *L'héritage territorial et diplomatique mède* : sur le royaume lydien, voir l'ouvrage ancien de Radet 1893, toujours utile bien que vieilli ; cf. également Mazzarino 1947 et Talamo 1979 ; il faut également rappeler que l'insertion de la Lydie dans la vie internationale moyen-orientale est ancienne et bien attestée en particulier dans les inscriptions assyriennes : voir le résumé commode de Frei 1979.

• *Problèmes chronologiques et stratégiques* : ils sont très lucidement exposés par Cargill 1977 et par Kuhrt 1988b : 34 ; le premier conclut (p. 110) : « There exists... no clear evidence for the exact date of the conquest of Lydia » ; en dernier lieu, et dans le même sens, Stork 1989 ; Nabonide à Taima et Belshazzar à Babylone : Beaulieu 1989a.

III. La défaite de Crésus

• *La contre-attaque victorieuse de Cyrus* : sur les alliances lydiennes : avec Nabonide : cf. Beaulieu 1989a : 79-82 (discussion sur l'identité du roi Labynète nommé par Hérodote I, 74, 77, 188) ; avec Sparte : discussions chez La Bua 1977 : 40-43 ; avec Amasis : p. 43. Campagne de Cyrus : Radet 1893 : 242-259 ; Balcer 1984 : 95-117 ; attitude des cités grecques : La Bua 1977 : 44-61 ; Pytharkos de Cyzique : Athénée I, 54 (cf. Briant 1985b : 50 ; Austin 1990 : 296-297) ; défaite de Cyrus (avant sa victoire finale) : Polyen, VII, 8.1 ; Eurybatès : Diodore IX, 32.

• *La mainmise sur le royaume lydien* : sur le siège de Sardes, cf. la publication récente d'un casque par Greenwalt-Heywood 1992, et Greenwalt 1992 ; sort de Crésus : Hérodote I, 153, 155 ; Xénophon, *Cyr.* VII, 2.9-14, 29, mais la tradition ancienne est très contradictoire (Wiesehöfer 1987a : 116-117), car elle fut marquée par des reconstitutions quasi mythiques dans l'imagerie athénienne (Francis 1980 : 67-70 ; Miller 1988) ; don d'une ville à Crésus : Ctésias, *Persika* § 4 et Justin I, 7.7 (cf. Briant 1985b : 56-58). Trésors de Sardes : Xénophon, *Cyr.* VII, 2.14 ; 3.1 ; 4.12-13 ; 5.57 (leur arrivée à Babylone, parce que Xénophon date la conquête de l'Asie Mineure après la prise de Babylone : peut-être s'agit-il plutôt d'Ecbatane : cf. Hérodote I, 153, ou « du pays des Perses » : I, 156) ; Diodore (IX, 33.4) parle d'une confiscation des propriétés (*ktēseis*) des habitants de Sardes en faveur du trésor royal (cf. également Hérodote I, 153 :... *kai ton khryson tōn allōn Lydōn*) ;

peut-être s'agit-il de la confiscation du produit des mines de Lydie ; Tabalos : Hérodote I, 153 (cf. Petit 1990 : 34-35).

• *Révolte de Paktyès* : Hérodote I, 154-161 et la polémique anti-hérodotéenne de Plutarque, *De Mal. Her.* § 20 (*Moralia* 859A-B) ; fonctions de Paktyès : Legrand (*ad loc.*) comprend que Paktyès avait été chargé par Cyrus de convoier (*komizein*) les richesses (*khremata*) de Crésus et des Lydiens à Babylone ; mais le terme utilisé par Hérodote (*komizein*) peut également se référer à l'action « s'occuper de », avant celle de « transporter » ; Paktyès étant resté à Sardes après le départ de Cyrus, Picard (1980 : 34-36) conclut que Paktyès « est l'intendant des revenus perses en Asie Mineure » ; il doit s'occuper de « l'impôt dû par les terres royales et les autres domaines » ; la proposition remonte à P. Naster, cité et discuté par Lombardo 1974 : 718 et n. 131 ; démobilisation des Lydiens : cf. les notices (pour une grande part métaphoriques) des auteurs anciens selon lesquels, sur la suggestion même de Crésus (Hérodote I, 155), Cyrus aurait décidé de transformer en « marchands efféminés » les Lydiens qui, auparavant, étaient considérés comme le peuple le plus « viril » et le plus « courageux » en Asie (I, 79) : on retrouve des développements identiques chez Polyen, Justin et chez Plutarque (mais celui-ci en parle à propos de la politique de Cyrus à Babylone) ; la tradition est articulée sur des stéréotypes grecs portant sur les rapports entre richesse et faiblesse militaire, et elle est donc suspecte (cf. Briant 1989a : 42-43). On suppose souvent qu'après la défaite de Paktyès, des Lydiens avaient été déportés en Babylonie (Van der Spek 1982 : 281 ; Wiesehöfer 1987a : 117) ; mais rien ne prouve avec certitude que les communautés lydiennes que l'on repère en Babylonie dans la seconde moitié du ve siècle (Eph'al 1978 : 80-83) datent de l'époque de Cyrus : la proposition doit rester prudemment à l'état d'hypothèse ; sur la présence d'artisans lydiens sur les chantiers de Pasargades, cf. surtout Nylander 1970 ; Cyrus et les temples grecs : Branchides (Parke 1985 : 59-61), Aulai (ML 12, lignes 26-27 ; Boyce 1982 : 47-48 ; Boffo 1983 : 63-64) ; Claros (Picard 1922 : 29, 116, 120, 129-130, 422, 606-607 ; Boffo 1983 : 11).

• *Harpagisme en Asie Mineure* : sur la position administrative d'Harpagisme : Petit 1990 : 36-38 ; soumission des cités grecques : selon Diodore (IX, 35), c'est devant Harpagisme que parut la délégation spartiate : sur ces problèmes chronologiques, voir la discussion de Boffo 1983 : 10 *sqq.* (qui, pp. 48-51, considère comme improbable la réunion des Ioniens au Panionion, centre de la Ligue Ionienne : Hérodote I, 141) ; conquêtes de Mazarès et d'Harpagisme : Boffo 1983 : 26-45 et 56-58 ; situation des Insulaires : à noter cependant que, lors de la campagne d'Égypte en 525, Mytilène de Lesbos envoya un contingent naval (Hérodote III, 13) – ce qui implique une forme de sujétion à la puissance perse (établie nécessairement entre 546 et 525).

IV. Cyrus en Asie centrale

Sur la possibilité (exprimée par Ctésias) d'une expédition de Cyrus en Asie centrale avant la conquête de la Lydie, voir ci-dessus pp. 44-45 ; situation des pays d'Asie centrale avant Cyrus : Briant 1984b ; Bactriane et Saces avant Cyrus : Briant 1982b : 182-190 *sqq.* ; 1984b : 13-43 ; chronologie et problématique des conquêtes de Cyrus dans cette région : Mallowan 1972 : 8-9 ; Cook 1983 : 19-30 ; Francfort 1985 et 1988 : 170-171 (qui juge qu'il n'y eut qu'une expédition menée par Cyrus en Asie centrale, celle qui est datée d'après la prise de Babylone et qui aboutit à la disparition du conquérant) ; notons que, selon Polyen (VII, 6.4) et Justin (I, 7.3-5), c'est contre Babylone que marche Cyrus en quittant Sardes.

V. La prise de Babylone (539)

• *Sources et problèmes* : présentation critique par Dougherty 1929 : 167-185 ; plus récemment Sack 1983, Kuhrt 1983, 1988b : 120-125 et 1990c, ainsi que Rollinger 1993 ; traduction du *Cylindre de Cyrus* : Eilers 1974 ; cf. Kuhrt 1988c : 63-66 ; *Chronique* : Grayson, *ABC* : 104-112 ; *Panegyrique* : ANET³ : 312-315 (cf. Lackenbacher 1992) ; *Prophétie dynastique* : Grayson, *BHLL* : II, 24-33 ; si, dans ce texte, Nabonide est présenté, comme dans les trois autres, comme un roi oppresseur, la singularité c'est que Cyrus est lui aussi dénoncé comme tel (II, 22-24), ce qui n'est

pas sans poser quelques problèmes sur l'identité des rédacteurs et sur la date de la composition (Sherwin-White 1987 : 10-14; Kuhrt 1990a : 181-182). À partir d'une analyse du Deutéro-Isaïe, Smith (1944 et 1963) a beaucoup fait pour diffuser l'interprétation historique d'un Cyrus libérateur : voir là-dessus les remarques critiques de Kuhrt 1990c : 127 et 144-146. Sur les affaires babyloniennes, voir récemment Mac Ginnis 1994 : 213, qui semble reprendre à son compte l'idée d'une hostilité générale des « priestly powers » des temples babyloniens contre Nabonide et de leur ralliement à Cyrus, mais ses observations ne m'ont pas convaincu ; on verra plutôt Beaulieu 1993a : publication de tablettes, montrant que, au moins quatre mois avant l'attaque de Cyrus, Nabonide a fait transporter à Babylone des statues divines venant de plusieurs sites babyloniens (dont l'Eanna d'Uruk), accompagnées du personnel et des desservants ; d'où la mention, dans le *Cylindre*, du retour de ces statues grâce à une décision de Cyrus victorieux.

• *La conquête militaire* : éventuelles hostilités perso-babyloniennes antérieures à 539 : Beaulieu 1989a : 197-203 (la présence de Belshazzar dans une localité nommée « camp militaire fortifié (Dūr-karāšu) » permettrait de supposer que le texte fait en réalité allusion à des hostilités entre Cyrus et l'armée néobabylonienne, disposée sur les fortifications situées au nord du royaume) ; mais voir Gadd 1958 : 76-77, citant une inscription de Nabonide faisant référence à la paix conclue non seulement avec l'Égypte et les Arabes mais aussi avec « la cité des Mèdes », expression sous laquelle serait désignée la nouvelle puissance de Cyrus après la prise d'Ecbatane : on aurait donc là l'indice d'un accord entre Nabonide et Cyrus : mais l'interprétation reste très fragile (elle n'est ni discutée ni reprise par Beaulieu 1989a : 173) ; cf. sur ces problèmes également l'analyse de Von Voigtlander 1963 : 194-195 et les remarques de Kuhrt 1988b : 120-123 ; de son côté, Delaunay (1985 : 80) affirme que vers 545 Cyrus s'est emparé de Subaru et de Harran et qu'à cette occasion il a enrôlé des scribes araméens à son service : mais les preuves documentaires manquent. [À cette date (1992), on ne dispose pas du tome II de l'ouvrage de Delaunay, où l'on devrait trouver les notes complémentaires]. Fortifications (« Mur mède ») au nord du royaume néobabylonien : Barnett 1963 ; Vallat 1989b, les études archéologiques présentées dans *NAPR* 1 (1987) et 2 (1989), et en dernier lieu Gasche 1995 ; hostilités à Uruk : Beaulieu 1989a : 219-220. Ugbaru/Gobryas : Kuhrt 1988b : 122-123 ; Beaulieu 1989a : 226-230 ; 1989b ; Petit 1990 : 49-55 ; Dandamaev 1992a : 72-73 ; la prise de Suse n'est pas située avec précision : on admet généralement la date de 539 (Zadok 1976 : 61-62, suivi par Miroshedji 1985 : 305 et n. 161), mais cf. Briant 1994f : 54, n. 20 ; notons simplement que la *Prophétie dynastique* qualifie Cyrus de « roi d'Élam » avant la conquête de Babylone : mais cette mention *ex eventu* n'est peut-être qu'un « archaïsme délibéré » (Grayson 1975 : 25, n. 7). Siège de Babylone et résistance de Nabonide : Kuhrt 1990c : 131-135 ; les informations des auteurs classiques sur la résistance de Babylone semblent néanmoins incompatibles avec les données chronologiques offertes par la *Chronique* : cf. Glombowski 1990. Le *Livre de Daniel* contient également nombre d'allusions directes aux événements babyloniens : on notera en particulier que c'est à l'issue d'une fête et d'un festin que le roi Balthazar (Belshazzar, le fils de Nabonide) est assassiné : ce festin de Balthazar a souvent été rapproché des indications données par Xénophon, selon lequel Cyrus profita d'une fête et d'une beuverie pour envoyer Gobryas s'emparer de Babylone (*Cyr.* VII, 5.15-30) ; c'est lors de cet assaut que le « roi » (*i.e.* Belshazzar) aurait été tué (*ibid.* 30 ; cf. *Daniel* 5.30 et les remarques de Yamauchi 1990 : 59 sur l'identité (depuis si longtemps débattue) de « Darius le Mède » ; cf. également Dandamaev 1992a : 73) ; sort de Nabonide, cf. discussion par Beaulieu 1989a : 231 ; cf. également Briant 1985b : 57, n. 3 ; datation des tablettes relatives à la prise de Babylone : Petschow 1987 ; statut administratif de la Babylonie après la conquête perse : voir ci-dessous chapitre II, 3.

• *De Nabonide à Cyrus* : entrées de Cyrus et d'Alexandre à Babylone : Kuhrt 1988b : 68-71 ; 1990b : 122-126 ; Briant 1988c : 257-263 ; propagande de Cyrus dans le *Cylindre* : Kuhrt 1983, 1988a-b, 1990c ; Nabonide et Ôarran : Beaulieu 1989a : 62-65 ; 205-209 ; Kuhrt 1983 : 90 et 1990c : 135-146 ; constructions de Nabonide dans des sites que Cyrus prétend avoir restaurés : Beaulieu 1989b ; *Cylindre* et textes d'Aššurbanipal : Walker 1972 ; Harmatta 1974 ; Kuhrt 1983 ; Cambyse et

le Nouvel An : cf. *Chronique* III, 24-28 (mais le texte est très lacunaire) ; position de Cambyse : Kuhrt 1988b : 126 (« an interim measure to cope with the problems raised by the conquest of such a large and politically complex area ») et Peat 1989.

VI. Cyrus, la Transeuphratène et l'Égypte

• *La Transeuphratène après la prise de Babylone* : politique de Nabonide et de ses prédécesseurs en direction des pays d'outre-Euphrate : Wiseman 1956 ; Bing 1969 : 144-163 ; Eph'al 1982 : 170-191 ; Briant 1982a : 153-161 ; Beaulieu 1982a : 149-185 ; Hoglund 1989 : 9-40 ; importance des matières premières : Oppenheim 1967 ; résumé historique de l'histoire de Juda : Oded 1977a-b-c ; Weippert 1988 ; voir aussi Wiseman 1956 : 21-39 ; Juda entre l'Égypte et Babylone : Malamat 1988 ; sur la situation du roi de Juda à la cour babylonienne : Weidner 1939.

• *Cyrus et Jérusalem* : le texte du Deutéro-Isaïe pose de nombreux problèmes historiques et chronologiques : cf. Kuhrt 1990c : 144-145 ; édit de Cyrus : De Vaux 1937 ; Bickermann 1946 ; Yamauchi 1990 : 89-92 ; doutes sur l'authenticité chez Wiesehöfer 1987 : 113-114 et Grabbe 1991 et 1993 ; le problème est lié à de complexes questions relatives à la date et à l'auteur des *Livres de Néhémie* et d'*Esdras* : cf. Ackroyd 1968, 1984, 1988 ; Oded 1997d (notons au passage que les décisions de Cyrus sont également transmises par Fl. Josèphe *AJ* XI, 104) ; sur la politique de Cyrus, voir également Van der Spek 1982 et 1983. Sheshbazzar et Zerubabel : Japhet 1982 ; Petit 1990 : 64-66 [*iršata* : Skjærvø 1994b : 501] ; statut de la Judée : Avigad 1976 ; MacEvenue 1981 ; Williamson 1988 ; chronologie de la construction du temple : les hypothèses de Bickerman 1981 ont été contestées par Kessler 1992 ; déportations à l'époque assyrienne : Oded 1979 ; déportations et retours des statues : Cogan 1974 ; on a parfois rapproché le retour des Judéens à Jérusalem du retour à Neirab d'une communauté syrienne exilée en Babylonie (cf. Eph'al 1978 : 84-87) ; mais les textes de Neirab continuent de poser de redoutables problèmes chronologiques et historiques, qui imposent quelque prudence dans l'interprétation : en dernier lieu Oelsner 1989 et Cagni 1990.

• *Cyrus et la Transeuphratène* : sur Cyrus et l'Arabie, en dépit de réaffirmations récentes (Beaulieu 1989a : 180 et n. 23), une conquête perse des oasis arabes avant 539 est tout à fait douteuse : Eph'al 1982 : 201-204 ; Briant 1982b : 162-163 ; Graf 1990a : 138 ; satrapie de Babylonie et de Transeuphratène : Stolper 1989b, en particulier pp. 296-297 (cf. également Heltzer 1992b) ; sur le *Ve nomos* d'Hérodote : vue critique chez Calmeyer 1990b ; Chypre : voir la démonstration de Watkin 1987 ; selon Hérodote (I, 182) le pharaon Amasis « fut le premier roi au monde qui se soit emparé de Chypre et l'ait réduite à payer tribut » : Wallinga 1987 : 60 juge que cette conquête a été opérée en 539 ; Sidon et les cités phéniciennes : discussion de la date de soumission aux Perses chez Elayi 1989 : 137-138 qui choisit plutôt la datation haute (Cyrus).

• *Cyrus et l'Égypte* : médecin égyptien et mariage dynastique : en dehors d'Hérodote, on verra Athénée XIII, 560d-f qui rapporte les opinions contradictoires de Ctésias (fille d'Amasis demandée par Cambyse) et celles de Dinon et de Lykées de Naukratis (Cambyse fils de Nitétis) ; voir également Polyen VIII, 29 (Nitétis épousée par Cyrus, qui aurait été le premier à penser se venger en attaquant Amasis) ; Lloyd 1983 : 286 et 340 (admet la possibilité d'un mariage) ; Atkinson 1956 (propagande perse née à l'époque de Cambyse) ; Radet 1909 (juge que les récits anciens témoignent d'une soumission formelle et lointaine du pharaon à Cyrus) ; il paraît clair en même temps que ces légendes ont été créées sur un contexte proche-oriental (Zaccagnini 1983 remplace les épisodes narrés par Hérodote dans la longue durée) ; la crainte d'Amasis devant la puissance des Perses n'aurait rien pour étonner ; l'envoi d'un médecin égyptien à la cour du Grand Roi n'est pas en lui-même invraisemblable : d'une part, la réputation des médecins égyptiens est avérée depuis longtemps dans toutes les cours du Moyen-Orient ; d'autre part, l'histoire de cet oculiste égyptien (« arraché à sa femme et à ses enfants ») s'insère dans une longue série de « dons diplomatiques » de cette nature entre l'Égypte et la Babylonie (cf. Zaccagnini 1983 : 250-256) ; le « don » en question paraît illustrer le caractère inégal de la relation établie entre Cyrus et Amasis ; il en est de même de l'envoi d'une princesse égyptienne, requête à laquelle ne souscrit Amasis que parce que « la puissance des

Perses l'inquiétait et qu'il avait peur» (III, 1) : dans d'autres cas analogues connus dans l'histoire de l'Égypte, c'étaient des princesses étrangères qui venaient prendre époux en Égypte. Par ailleurs, que « le génie ailé » de Pasargades porte la couronne égyptienne et soit marqué d'influences phéniciennes n'impose pas de considérer que Cyrus est bien le conquérant de l'Égypte : ce caractère témoigne simplement de l'intensité d'échanges culturels, qui remontent à une époque antérieure aux Achéménides (Nylander, dans une intervention à la suite de Donadoni 1983 (pp. 41-43), estime que, ce faisant, Cyrus a signifié symboliquement sa revendication « de la domination mondiale, des quatre coins du monde, vieil héritage des rois assyro-babyloniens »); sur Cyrus et l'Égypte, voir maintenant la bonne mise au point de Tuplin 1991a : 256-259.

VII. De Cyrus à Cambyse

Dernière campagne et mort de Cyrus : Francfort 1985 (qui juge qu'il s'agit de la première et seule expédition de Cyrus dans ces régions); sur les différentes versions orales de la mort de Cyrus, cf. Sancisi-Weerdenburg 1985; « apanage » de Bardiya : Briant 1984b : 75-76 et 1985b : 55-56; l'éten due de ce gouvernement est décrite diversement par Xénophon (*Cyr.* VIII, 7.11 : « satrape des Mèdes, des Arméniens et des Cadusiens ») et par Ctésias (*Persika* § 8 : Bactres et territoire des Chormaniens, des Parthes et des Carmaniens); l'une et l'autre traditions posent des problèmes d'interprétation (on ne voit pas comment Bardiya aurait pu contrôler à la fois la Bactriane et la Carmanie). À lire Ctésias, il apparaît que le centre du pouvoir de Bardiya était situé à Bactres. Il est possible que dès cette date, le satrape de Bactres avait des responsabilités stratégiques particulières depuis le Syr Darya jusqu'à l'Hindu-Kuch (Briant 1984b : 71-74). Figure de Cambyse : Hofman-Vorbichler 1989; Brown 1982; Munson 1991; mise au point équilibrée par Lloyd 1988. Auteurs grecs et « décadence perse » : Briant 1989a, et Sancisi-Weerdenburg 1987a-b.

VIII. La campagne d'Égypte (525-522)

- *L'Égypte d'Amasis* : conquête de Chypre par Amasis : en 539 selon Wallinga 1987 : 60; l'Égypte sous les Saïtes : Lloyd 1983; Naucratis et mercenaires grecs et cariens en Égypte : Austin 1970; cf. également Masson-Yoyotte 1988 et Ampolo-Bresciani 1988; sur les fouilles américaines de Naucratis, cf. Coulton-Leonard 1981, avec les très importantes remarques de Yoyotte 1993 : 634-444; commerce de vin grec en Égypte saïte : cf. Quaegebeur 1990 : 259-271; douanes saïtes : Posener 1947; rôle de Polycrate et relations avec Amasis : Labarbe 1984; Wallinga 1987 : 60-62 et 1991; König 1990; Vilatte 1990; sur son monnayage en rapport avec les événements historiques, cf. Barron 1960 : 35-39; réorganisation de la flotte de guerre sous Néchao II : Perdu 1986 : 33; Chevereau 1985 : 319-322; Lloyd 1972; Wallinga 1987 : 55-66; Darnell 1992.

- *La conquête de la vallée du Nil* : Cambyse créateur de la marine royale perse : Wallinga 1984, 1987 et 1993 : 118-129; Cambyse, le roi des Arabes et Gaza : Briant 1982b : 163-165; l'importance vitale d'une flotte pour s'emparer de Memphis et de l'Égypte est bien mise en lumière par le récit de Thucydide sur l'expédition athénienne (I, 104.2; 109.4; 110.1-4). Memphis : *LdA* IV (1980), s.v. « Memphis »; ses liaisons directes avec la mer : Goyon 1971 et 1974 : 136-145. On notera par ailleurs que, dans un récit d'une rare confusion, Ctésias (*Persika* § 9) affirme que la campagne d'Égypte fut conduite par Bagapatès qui réussit à vaincre le pharaon Amyrtée (*sic*), « grâce à l'eunuque Combaphis, puissant ministre du roi des Égyptiens, qui livra les ponts et trahit tous les intérêts de l'Égypte pour en devenir le gouverneur » : on a pu supposer que sous la légende de Combaphis se cacherait une référence à la trahison d'Udjahorresnet; mais le rapprochement reste suspect (Posener 1936 : 164-165; cf. Posener 1986); peut-être doit-on plutôt y voir une reminiscence romancée de l'épisode de Phanès (Schwartz 1949 : 72). Cambyse et Cyrène : Mitchell 1966 (le projet de Cambyse contre Carthage (Hérodote III, 19) a été mis en doute par plusieurs historiens, à bon droit à mon avis). Précédents saïtes des campagnes de Cambyse vers le sud : expédition de Psamtétique vers le Fayum et la Libye : Perdu 1986 : 23-37; d'Amasis vers la Nubie en 529-528 : Zauzich 1983 : 423-425; Cambyse et la Nubie : Desanges 1978 : 229-233; voir également Tuplin

1991a : 261-264 et Morkot 1991 en particulier pp. 327 (très prudent : « The fall of Egypt to Persian rule may have led the Kushite kings to attempt an expansion into Lower Nubia. Beyond this, we can say little at present »); l'article de Levvero 1992 n'apporte rien de neuf; sur l'expédition de Cambyse contre Ammon, on verra également les textes et commentaires de Leclant 1930 : 210-218, selon lequel (p. 215), Cambyse avait le projet « [d']occuper la position stratégique des oasis de l'Ouest, boulevard extérieur de l'Égypte et porte du continent africain ». Sur les fouilles menées à Dorginarti et les implications historiques que l'on peut en tirer, voir essentiellement Heidorn 1991 et 1992 (je remercie vivement l'auteur de m'avoir communiqué une copie de son PhD.); on trouvera là une mise au point sur la politique saïte (pp. 123-132) et sur la campagne de Cambyse (pp. 132-134); tout en restant prudente sur la fonction « achéménide » de la forteresse, l'auteur conclut nettement : « There is little doubt that the Level II on Dorginarti remained active into the fifth Century » (p. 146); elle juge également que les ordres devaient provenir d'Éléphantine. La plupart des documents (relativement peu explicites néanmoins; *P. Loeb* I) venant du règne de Darius (Kush dans les listes royales), on doit également supposer que les premiers essais de Cambyse furent poursuivis par Darius.

IX. Cambyse et les traditions égyptiennes

- *« Folie » de Cambyse* : chez Diodore, « Osymandyas » n'est autre que la représentation mythique de Ramsès II (Drews 1973 : 123-125); déportations de statues : cf. les remarques de Morschauser 1988 : 216-219 et Devauchelle 1995; rites funéraires de l'Apis : Posener 1936 : 30-47; Vercoutter 1962; « désordre » lié à l'invasion perse : à Saïs : Posener 1936 : 167-169; à Éléphantine : *DAE* n° 102, lignes 12-13 (Briant 1988a : 146-147); Lüdeckens 1971. Butin fait en Égypte par les soldats de Cambyse : cf. le texte traduit et commenté par Dandamaev 1984b : 107-108, et voir Tuplin 1991a : 260-261; inhumation par Cambyse de l'Apis mort en 524 : Posener 1936 : 30-36; 171-175; selon Polyen (VII, 11.7), à son arrivée en Égypte, Darius manifesta une grande révérence pour un Apis : Atkinson (1956 : 170-171) juge que l'épisode se réfère en réalité à Cambyse; voir mise au point de Tuplin 1991a : 265-266, qui met bien en valeur les difficultés chronologiques du texte de Polyen; sceau égyptien de Cambyse : Hodjache-Berlev 1977.

- *Udjahorresnet et Cambyse* : inscriptions d'Udjahorresnet : Posener 1936 : 1-29 (édition et traduction commentées : 164-171); traduction française seule dans Lalouette 1984 : 187-191; commentaires historiques : Lloyd 1982 et Briant 1988a : 158-166; propagande perse : Atkinson 1956; *damnatio memoriae* d'Amasis : Meulenaere 1938 (doutes de Tuplin 1991a : 257-258); « culte » rendu à Udjahorresnet cent soixante dix ans plus tard à Memphis : Bresciani 1985a; sur sa tombe (retrouvée récemment), cf. Verner 1989 et Bareš 1992.

- *Ralliements et résistances* : les rois perses et les « dynastes » égyptiens révoltés : Briant 1988a : 149-150; stèles de donations : Meeks 1979; sur leur disparition à partir de 525, voir *ibid.* : 655; l'auteur remarque qu'elles sont connues à nouveau sous Darius I^{er}; leur « disparition » en 525 n'est donc peut-être que le reflet mécanique des lacunes documentaires : quoi qu'il en soit, dans sa composition actuelle, le *corpus* semble indiquer une volonté des Grands Rois de contrôler et de limiter la puissance économique et financière des sanctuaires égyptiens; « décret de Cambyse » : Spiegelberg 1914 : 32-33; Bresciani 1989 : 31-32; Bresciani (1983) considère que les trois temples cités ne sont pas les seuls à avoir été exemptés; le texte cite simplement trois temples de la région de Memphis; dans ces conditions, l'ampleur de la mesure royale devrait être réévaluée à la baisse; pression fiscale sous Cambyse : Wallinga 1984; nomination d'Aryandès : Hérodote IV, 166; partant d'un texte publié par Strassmaier (*Camb.* 344), Ebeling, *RLA* I : 454C § 36 juge qu'on possède dès cette époque mention d'un « gouverneur d'Égypte » qui, en outre, porte un nom typiquement babylonien; mais, comme me l'ont indiqué F. Joannès et A. Kuhrt (communications personnelles), il s'agit là d'une mauvaise lecture (cf. maintenant Kuhrt 1992) : il est effectivement question d'un gouverneur (d'Égypte ?), mais son nom n'est pas indiqué (sur ce point du moins, la position de Stolper [message du 31 mai 1993] rejoint l'opinion de Kuhrt et celle de Joannès). Les circonstances de

la mort de Cambyse ont donné lieu à une double hypothèse : suicide ou mort naturelle ; il est clair que le texte d'Hérodote retransmet une série de motifs, comme celui de la blessure à la cuisse (cf. Sancisi-Weerdenburg 1985 : 467) ; mais l'examen de la terminologie utilisée par Darius à Behistoun et du texte d'Hérodote a tranché en faveur de la seconde interprétation : Walser 1983 (et Bresciani 1981b sur l'allusion à l'événement sur le texte (peu clair) porté au verso de la *Chronique démotique*, ainsi que la remarque de Malbran-Labat 1994 : 109, n. 103 sur l'analyse formelle du passage correspondant de DB bab. § 10).

[On trouvera dans Devauchelle 1995 : 74-75 [également Bresciani 1996] une traduction française du texte figurant au verso de la *Chronique démotique* – dont le « décret de Cambyse ». Par ailleurs, à partir d'observations d'ordre chronologique (dates portées sur les stèles des Apis, modalités de succession d'un Apis à l'autre), l'auteur remarque (cf. également *Id.* 1994b : 102-103) qu'il doit subsister des doutes sur la thèse maintenant traditionnelle (que j'ai reprise dans le texte) lavant Cambyse de toute accusation : « On ne peut cependant pas exclure définitivement l'hypothèse du meurtre d'un Apis "jeune" devant succéder à l'Apis mort en l'an 5 – sans doute avant son intronisation, ce qui expliquerait le fait que son souvenir ait été effacé –, mais cela reste sujet à caution » (p. 70). Partant des mêmes prémisses, Depuydt 1995a vient indépendamment d'aboutir à la même conclusion, sous une forme encore plus nette ; selon lui, il n'y a nulle contradiction entre Hérodote et la documentation archéologique ; le meurtre d'un jeune Apis reste donc parfaitement envisageable : « In light of the evidence, I would personally rather believe that Cambyse is to be presumed guilty until proven innocent » (p. 126). Dans cette hypothèse, concernant les ralliements au conquérant perse, je regrette d'autant moins d'avoir été nuancé et d'avoir suggéré que les mesures fiscales prises par Cambyse répondaient peut-être à l'opposition de certains sanctuaires, et non l'inverse : si le « meurtre » du jeune Apis est admis – quel que soit le schéma narratif impliqué par une telle expression – on peut sans doute penser à la même chaîne de causalités : résistances égyptiennes suivies de représailles de Cambyse ; on en reviendrait alors à une autre situation politico-religieuse bien connue tout au long de l'histoire achéménide : châtiments drastiques contre des peuples et des sanctuaires coupables de résistance et de rébellion, c'est-à-dire une situation exactement inverse de celle que l'on reconstitue généralement à partir des déclarations d'Udjahorresnet ; il est vrai que tous les sanctuaires et leurs autorités n'ont pas nécessairement réagi de la même façon à la conquête perse. Ce qui veut dire aussi que cette interprétation n'évacue pas complètement la précédente fondée aussi sur un document officiel irréfutable qu'est la stèle de l'Apis inhumé en l'an 6 de Cambyse (mais là-dessus voir réserves de Devauchelle 1995 : 70 et n. 15) ; il faut (faudrait) plutôt penser à deux étapes ou deux faces de la politique royale définies et mises en œuvre soit synchroniquement (d'un sanctuaire à l'autre : e.g. Memphis vs. Saïs), soit successivement (la politique symbolisée par la stèle et par les inscriptions d'Udjahorresnet succédant à une période de répression). Bien que l'un et l'autre auteurs soulignent qu'il subsiste des doutes (le processus de « mise à mort » n'est évidemment explicité que chez Hérodote), il conviendrait donc de modifier mon texte, pour faire part des débats renouvelés sur un dossier qui paraissait unanimement clos (l'analyse historiographique de Depuydt est tout à fait intéressante) ; il faut désormais (pour le moins !) éviter de parler de « conclusion imparable » ! Je remarque enfin qu'une telle interprétation ne manquera pas d'alimenter la contre-attaque réactivée récemment par W.K. Pritchett contre Fehling 1989 et plus généralement contre tous ceux (Kimball Armayor, S. West etc.) que Pritchett désigne sous l'appellation (collective et un peu trompeuse) de : *The liar school of Herodotus* (Amsterdam, 1993).]

LA CONQUÊTE ET L'APRÈS-CONQUÊTE : UN BILAN INTERMÉDIAIRE

I. De Cyrus à Darius

Cyrus et le golfe Persique : on a découvert un palais achéménide – de structure proche du palais résidentiel de Pasargades – à Borazdjan, situé à environ 70 km au N-E du port de Bushir, sur la route entre la Perse intérieure et la côte iranienne du golfe Persique ; il s'agit sans doute d'une résidence (inachevée) datant du règne de Cyrus le Grand (cf. Sarfaraz 1971 ; Stronach 1978 : 293-294 ; Bouchariat-Salles 1981 : 66-70). Inscriptions de Pasargades : textes dans Kent 1953 : 116 et, plus complètement, dans Lecoq 1974a : 53-63 et dans Stronach 1978 : 97-103 ; 136-137. Je n'entends pas m'aventurer dans une discussion qui dépasse mes compétences épigraphico-linguistiques ; d'innombrables articles ont été écrits sur le § 70 de Behistoun, pour déterminer si Darius est le créateur de la transcription du vieux-perse en écriture cunéiforme (on trouvera dans Lecoq 1974a un historique de la discussion ; voir en dernier lieu Herrenschmidt 1989b et Malbran-Labat 1992b) ; je me range aux conclusions de Stronach 1990, pour des raisons qui tiennent essentiellement au sens que je donne au terme « achéménide » (cf. ci-dessous p. 123). Ghirshman 1965 a développé la thèse d'une *damnatio memoriae* infligée intentionnellement par Darius à Cyrus ; mais de nombreux documents rendent clair que cette thèse n'est pas tenable : cf. Root 1979 : 55, 62, 92¹⁴⁷, 297-299 (cf. ci-dessous, p. 930). Deux remarques complémentaires : 1) dans un article récent, Cl. Herrenschmidt (1989b) juge que l'inscription en vieux-perse à Behistoun a été faite à partir d'une première rédaction, elle-même fondée sur des Annales royales, analogues aux *basilikai diptera*, qui (selon Diodore) auraient été utilisées ou consultées par Ctésias ; mais, pour des raisons déjà exposées ailleurs (RTP 497), je ne crois pas à l'existence de telles Annales (cf. également Sancisi-Weerdenburg 1987a : 38-39) ; à cette époque comme ultérieurement, les archives attestées sont de type administratif (cf. *Ezra* 6.1), et non le souvenir écrit des faits et gestes des Grands Rois ; 2) plusieurs auteurs grecs de l'entourage d'Alexandre prétendaient avoir copié sur le tombeau de Cyrus des inscriptions, dont certaines auraient même été rédigées en grec ! Mais – malgré Heinrichs 1987 – on ne doit accorder aucune valeur à ce genre de témoignages, qui doivent rester en dehors de la discussion sur les inscriptions réellement retrouvées dans la capitale de Cyrus (cf. RTP 389-390 et, en dernier lieu, Schmitt 1988).

II. Satrapes et satrapies

• *Satrapes de Cyrus et de Cambyse* : voir la mise au point récente de Petit 1990 : 13-97 (j'indiquerai, chemin faisant, quelques désaccords) ; également Lehmann-Haupt 1921. Xénophon (*Cyr.* VIII, 6.7) donne une liste des satrapes qu'aurait nommés Cyrus : « Mégabyze en Arabie, Artabatas en Cappadoce, Artacamas en Grande-Phrygie, Chrysantas en Lydie et Ionie, Adousios en Carie » ; mais pour de nombreuses raisons, ce témoignage est sans valeur pour l'historien : cf. Leuze 1935 : 5-10. Selon Petit (1990 : 41-42 ; 182), il n'existe pas de satrapie de Daskyleion à l'époque de Mithrobates ; mais les arguments avancés sont contestables. Satrapie de Gubāru : Stolper 1989b ; liens avec la Médie : *ibid.* 302. Subdivisions satrapiques : cf. Tuplin 1987b : 122 ; voir également Stolper 1989b : 298 à propos de la Babylonie et de la Transeuphratène. Cilicie avant la conquête perse : Albright 1950, Houwink Ten Cate 1967 : 17-30 et surtout Bing 1969 ; plus récemment Davesne-Lemaire-Lozachmeur 1987 : 372-377 et Beaulieu 1989a : 22, 117, 127 (campagnes de Nabonide) ; Erzen (1940 : 98) suppose que les bases militaires connues à la fin du VI^e siècle remontent à l'époque de Cyrus, mais la preuve documentaire manque : nous ne disposons d'aucune information sur le contrôle territorial exercé par le *syennesis*, ni sur les rapports établis entre les Perses et les cités de la côte cilicienne (sur celles-ci, cf. Bing 1971) ; on remarquera que, dans la flotte de Cambyse, ne figure aucun détachement cilicien, contrairement à ce que l'on connaît à l'époque de Darius et de Xerxès ; sur l'importance (attestée ultérieurement) de la côte cilicienne dans le dispositif

militaire achéménide, cf. pp. 514-516. Lycie : selon Treuber (1887 : 98), il n'y avait aucune occupation perse à cette époque, mais les preuves restent fragiles ; depuis longtemps, on juge généralement que la dynastie connue à Xanthos à partir des années 480 est issue d'une union entre une femme lycienne et le général de Cyrus, le Mède Harpage (Bryce 1982 : 331-332), en raison surtout de la référence à un Harpagos dans l'ascendance d'un dynaste xanthien au début du IV^e s. (cf. Bousquet 1975 et 1992) ; selon Bryce (1983 : 33-34 ; 1986 : 100-101), il est très probable même que cette dynastie xanthienne a été installée par les Perses, qui pouvaient ainsi contrôler le pays sans recourir à l'administration directe ; les origines « irano-lyciennes » de la dynastie xanthienne sont soulignées avec force par Shahbazi (1975 : 32-46), qui se fonde surtout sur une analyse d'un monument plus tardif, daté des années 480-470, appelé traditionnellement le monument des Harpyies, sur lequel les influences perses sont indéniables (cf. déjà Tristch 1942 ; ci-dessous, pp. 520-521) ; je note cependant que l'hypothèse de la descendance du Mède Harpage est révoquée en doute par A.G. Keen (1992b : 58) qui juge, d'une part, que la dynastie xanthienne a été installée par les Perses et que, sous Cambyse, on assiste à un changement de dynaste, au profit de Kheziga (Kossikas ?). Carie : Hornblower 1982 : 2-21.

• *Fonctions du satrape* : appellations du « satrape » dans différentes langues de l'Empire : Schmitt 1976a ; en démotique : Smith 1988 ; pour le grec, voir également Tuplin 1987b : 114 et n. 22 (en grec, le terme est fréquemment utilisé uniquement pour désigner un haut personnage, de noble origine : e.g. Polyen VII, 4 ; Strabon XV, 3.18 ; Élien *VH* XII, 1 etc.) ; en accadien, le terme *piḫātu* (comme le grec *satrapēs*) ne renvoie pas nécessairement au satrape proprement dit (Stolper 1987 : 398-399 ; 1989b : 291 ; également Petit 1988b et 1990 : 15-20) ; quant à la transcription *aḫšadrapānu*, elle peut tout aussi bien qualifier un officier subordonné (Stolper 1985a : 58 ; 1987 : 396 ; cf. Dandamaev 1992b) ; *bandaka* : cf. Herrenschmidt *Enclr* III (1988), s.v. et ci-dessous pp. 335-337. Forces militaires des satrapes : selon Tacite (*Annales* III, 63), le sanctuaire de Diane Persique [Anahita] à Hiérocésarée [Lydie] remontait à l'époque de Cyrus ; or, d'une manière générale, l'installation de sanctuaires dédiées à des divinités perses (ou d'origine perse) va de pair avec la fondation d'établissements perses (RTP 457-462) ; sur les garnisons, voir surtout l'impressionnant rassemblement de la documentation par Tuplin 1987c ; garnison de Babylone : Xénophon, *Cyr.* VII, 5.33-34 ; « commandant de citadelle » à Babylone (sous Darius) : Joannès 1982 : 24-25 ; garnisons égyptiennes : à Éléphantine : Grelot 1972 : 33-43 ; à Memphis : Hérodote III, 91 ; cf. Segal 1983 ; autres garnisons égyptiennes : Tuplin 1987c : 185-186 ; sur le site de Migdol, voir les résultats des prospections et fouilles par Oren 1985 ; Tabalos à Sardes : Hérodote I, 153-154 ; citadelle de Sardes : Mierse dans Hanfmann 1983 : 46-47 ; textes rassemblés par Pedley 1972 ; garnisons d'Asie Mineure : Xénophon, *Cyr.* VII, 4.1-11 ; cf. RTP : 176-188 ; sur la citadelle de Kapišakāniš, où Vivāna remporta une victoire sur Vayhazdāta, voir Bernard 1974 (Kapisa serait la citadelle de la capitale de l'Arachosie, Arachōtoi) ; garnisons sur l'Iaxartes : RTP 244-245 ; Francfort 1988 : 171 ; en Bactriane septentrionale : Gardin 1995. Sur les rapports satrapes/phrourarques, cf. les remarques de Tuplin 1987c : 168-171 ; 228-231 ; on revienda plus complètement sur ce point ultérieurement (pp. 351-355). Secrétaires satrapiques : dans la satrapie de Babylone (sous Darius), voir Stolper 1989b : 298-303 ; échange de correspondance entre Gubāru et un officier en Médie : Stolper 1989b : 302.

III. Tributs et dons

• *Revenus et administration financière* : sur les trésors des rois vaincus : Astyage : p. 43 ; Crésus : Hérodote I, 153-154 ; cf. Xénophon, *Cyr.* VII, 4.12-13 (inventaire), VII, 5.57 (livraison du trésor de Sardes) ; Cambyse en Égypte : pp. 47-48 ; trésor de Babylone : *Ezra* 1.7. On a retrouvé dans la trésorerie de Persépolis différents objets votifs originaires de pays mésopotamiens (Schmidt 1957 : 57-65) ; on peut supposer qu'il s'agit de produits de butin emporté par les conquérants. Mithradāta : ses fonctions correspondent certainement à celles de Bagasarū, qui fut très probablement son successeur à l'époque de Darius (Dandamaev 1969c) ; selon Petit (1990 : 41), « Oroïtes

gère librement les finances des territoires dont il a la charge » ; mais le texte amené à l'appui (Diodore X, 16.4) ne dit rien de cela. Trésoreries, tributs et dons : cf. RTP 202-206 ; exemption des Ariaspes : Wiesehöfer 1989 : 187.

• *Peuples tributaires et peuples donateurs* : le passage d'Hérodote sur dons/tributs a depuis longtemps suscité la perplexité et la perspicacité des commentateurs ; voir commentaires récents dans Tuplin 1987b : 140 ; Dandamaev 1989b : 177-178 ; Sancisi-Weerdenburg 1989b : 129-130 ; Wiesehöfer 1989 : 186 ; également les analyses pertinentes d'Eph'al 1982 : 207-208 ; la discussion est reprise ci-dessous pp. 406-410 ; exemptions : Wiesehöfer 1989 ; précédents proche-orientaux : Zaccagnini 1989 : 195-198 ; Liverani 1979 (difficultés de rendre la réalité multifforme de la terminologie égyptienne) ; également Descat 1989a : 83 ; rapprochements entre tribut achéménide et tribut athénien : Balcer 1989b ; Wallinga 1989b et les remarques de Kuhrt 1989a : 218.

• *De Cyrus à Darius : kapēlos* : Wallinga 1984 : 411 et Descat 1989a : 80-81 (mais voir maintenant Descat 1994) ; pression fiscale sous Cambyse : Wallinga 1984 et 1987.

• *Tribut et monnaie* : le rôle des satrapes sous Cyrus et Cambyse est induit de la présentation de Polyen (VII, 11.3) ; problème des créséides : Picard 1980 : 66 ; Price 1989 ; Descat 1989 ; Stronach 1989 ; Carradice 1987 ; Alram 1993 : 23-24, Le Rider 1994b, Descat 1994 : 164-166. Selon Wallinga (1984 : 412-413), Cambyse procéda à la monétarisation du tribut, mais je ne vois pas exactement sur quoi se fonde l'auteur.

IV. Continuités et adaptations : le cas de la Babylonie

• *Changements et intégration* : gouvernement de la Babylonie au début du règne de Cyrus, et titulature de Cambyse : San Nicolo 1941 : 21-22 ; 51-64 ; Petschow 1988 ; également Kuhrt 1988b, Joannès 1990a : 176-177, Peat 1989, et Graziani 1983, 1989 ; Petit (1990 : 54-55) juge au contraire que Gubāru devint satrape dès la conquête de Babylone en 539, mais la documentation utilisée est incomplète : voir Stolper 1989b ; sur les rapports entre Nabonide et son fils, cf. Beaulieu 1989a : 185-197. Archives babyloniennes : archives privées : cf. Joannès 1989 (p. 121) ; archives des temples : Joannès 1982. Références à des réglementations de l'époque néobabylonienne : Durand-Joannès 1989 ; Beaulieu 1989b (cf. 1989a : 111-127) ; Dandamaev 1984b : 500-501, et maintenant de manière plus complète, Frame 1991 ; maintien d'administrateurs babyloniens après la conquête perse : voir surtout San Nicolo 1941 ; scribe de Sippar : Dandamaev, *Orientalia* 55/4 (1986) : 466 ; Širikti-Ninurta à Nippur : Joannès 1982 : 3 ; cf. Stolper 1988b : 129. *Charte des Artisans* : Weisberg 1967 (cf. pp. 48-49, mais le contexte politique retracé par l'auteur suscite quelques réserves). Activités des Egibi : Bogaert 1968 ; à Ecbatane et en Iran : Stolper 1990c ; à Matezziš : Zadok 1976 : 67-78 et Stolper 1984a : 306-308 [mais, sur l'identité du roi, cf. maintenant Zawadski 1995a : Bardiya et non Vahyazdāta] ; Dandamaev 1972b : 259, cite un document de 538 (*Camb.* 143) qui, d'après lui, indique qu'Itti-Marduk-balātu a acheté une esclave en Élam, esclave qu'il a revendue à Opis sur le Tigre ; mais cette interprétation est fondée sur une lecture qui a été remise en cause par Greenfield 1991 : 183 : le poignet de l'esclave en question porte une inscription « en akkadien et en araméen » (et non élamite, comme le maintient Dandamaev 1984b : 230-231).

• *Terres des temples et administration royale* : terres et cultures de l'Eanna : Cocquerillat 1968 : 14-36, Joannès 1982 : 115-260, Frame 1991 ; administration du temple et de ses biens : San Nicolo 1941 : 24 (*qīpu*), 26 (*šatammu*), 29-30 (« principal [commissaire] du roi... ») ; sur les rapports hiérarchiques entre le principal du roi et le *šatammu*, voir Saggs 1959, Joannès 1982 : 131-136, Garelli 1974 : 159-161 et, plus récemment, Frame 1991 : 69-79 ; rôle des *mār banē* et de l'assemblée (*puḫru*) : Dandamaev 1981. Ferme Générale : Cocquerillat 1968 ; Joannès 1982 : 126 sqq. (citation, p. 126) ; également Van Driel *JEOL* 30 (1987-88) : 61-64 ; politique de Nabonide : Kuhrt 1990c : 146-150, Frame 1991. Sur tous ces problèmes, il convient maintenant de se reporter à MacGinnis 1994 et surtout 1995, consacré à l'administration du sanctuaire de l'Ebabbara de Sippar pendant cette même période.

• *Les obligations fiscales des temples babyloniens* : voir surtout Dandamaev 1966 ; également *id.* 1984a, et Tuplin 1987b : 150-151 ; problèmes de la dime : cf. Dandamaev 1967 et Giovinazzo

1989a; livraisons au palais : San Nicolo 1949; Dandamaev 1984a, 1989b : 363 (texte traduit) et en dernier lieu 1992b : 119-122; mais MacGinnis 1994 et 1995 : 185-186 montre assez clairement que sous Darius encore, l'administration royale fait des offrandes importantes aux temples babyloniens. Archers des postes de guet : Joannès 1982 : 179-191; corvées : Joannès 1989a : 157-159 (temple); Dandamaev 1984b : 250-251 et 315-326 (particuliers); travaux de creusement et d'entretien des canaux : Joannès 1982 : 193-201.

- *La justice de Gubāru* : lettre de Gubāru à Ardiya : Cocquerillat 1968 : 73; ordre de Gubāru relatif au creusement des canaux : *ibid.* : 100; cf. également Giovinnazzo 1983 (nombreux textes traduits), et Dandamaev 1992a : 74-80; intervention de Gubāru entre l'Eanna et Uruk : Saggs 1959 : 35 et Dandamaev 1984b : 518-519 (texte traduit); affaire de Gimillu : San Nicolo 1933a; Olmstead 1948 : 72-73; Cocquerillat 1968 : 102-103; Dandamaev 1984b : 533-537. On notera qu'un « canal de Gubāru » est connu par une tablette de l'époque de Cambyse et une autre datée de Xerxès : Joannès 1982 : 325-326; faut-il rapprocher du passage où Pline (VI, 30.120) mentionne le « préfet » Gobarès, auquel il attribue de grands travaux hydrauliques en Babylonie ? Ou ce Gobarès n'est-il pas le Gubāru connu dans une situation administrative comparable à l'époque de Darius II ? Cf. chapitre XVI, 10, *Notes documentaires*.

- *Le régime des terres* : en général : Dandamaev 1967; paradis babyloniens : Dandamaev 1984a; domaines de Gubāru : texte traduit dans Dandamaev 1979 : 101-102, mais peut-être s'agit-il en réalité de terres allouées à des communautés installées en Babylonie (Van Driel 1989 : 205-206); le canal de Gubāru est connu par des textes postérieurs (Joannès 1982 : 326); autres domaines d'Iraniens près de Nippur : Zadok 1977 : 93; origines et développement du système du *ḥaṭru* sous Cyrus et Cambyse, voir mises au point et discussions dans Dandamaev 1967, 1983 et 1989a : 147-151; Kuhrt 1988b : 128-129; Stolper 1989c; Van Driel 1989 : 205-208; Zaccagnini 1989 : 203-208 (antécédents; sur ce point, cf. également Stolper 1985a : 98, n. 113 et 71, n. 6); terres de Nippur : Stolper 1988b : 140-141; reprenant une interprétation déjà présentée en 1967, Dandamaev a récemment réaffirmé (1989b : 150) que le système des *ḥaṭru* a commencé de se fissurer dès les règnes de Cambyse et de Darius; mais c'est là une interprétation qui n'a pour elle ni le poids documentaire ni la vraisemblance argumentaire : voir là-dessus les réflexions de Stolper 1989c (en part. pp. 150-152) et ci-dessous, pp. 615-617; *bīt qaṣṭi* dans la version babylonienne de Behistoun : ci-dessous, p. 116.

V. De Bactres à Sardes

- *Entité politique bactrienne et pouvoir achéménide* : sur l'impact perse en Asie centrale, cf. état de la question et discussions dans Briant 1984b et, depuis lors, réaffirmation de la position des archéologues dans Gardin 1986 et dans Lyonnet 1990, 1994; cf. également Vogelsang 1992; la discussion sera reprise ultérieurement : chapitre XVI, 15.

- *Pouvoir central et polycentrisme culturel* : Briant 1987c et 1988a; araméen d'empire : e.g. Delaunay 1985; marine de Cambyse : Wallinga 1984 et 1993; héritages moyen-orientaux et planification achéménide à Pasargades et à Persépolis : cf. surtout Nylander 1970 et Root 1979; également Nylander 1991 (diffusion du «toothed chisel» sur les chantiers achéménides) et Stronach 1978 : 43 (tombe de Cyrus); jardins de Pasargades : Stronach 1989a.

- *Le texte et l'image* : auteurs grecs et régions du Plateau iranien : Briant 1984b : 63-68.

VI. Perses et populations conquises

- *Conquête militaire et stratégie idéologique* : nombre de Perses : Xénophon (Cyr. I, 2.15) affirme que «les Perses sont, dit-on, au nombre de 120 000 environ»; mais on ne voit pas sur quoi se fonde une telle évaluation; et s'agit-il uniquement des adultes ou de l'ensemble de la population ? (En tout cas, l'évaluation est manifestement très approximative). L'interprétation des données archéologiques a conduit W. Sumner (1986 : 11-12) à évaluer à 43 600 habitants «la population sédentaire de la population achéménide» dans le Fārs; sur la démographie (florissante) des grandes familles perses, cf. Briant 1987c : 21-22. La politique religieuse des Achéménides a été mainte fois

analysée : Duchesne-Guillemin 1967-68; Gnoli 1974; Dandamaev 1975c; Tozzi 1978a; Briant 1986a, 1987c et 1988a; Firpo 1987; Heinz 1987; on se reportera (ci-dessus) aux développements sur la politique adoptée par Cyrus et par Cambyse, et (ci-dessous) aux analyses replacées dans leurs contextes historiques spécifiques; résistances à la conquête : pp. 70-72; ralliement d'aristocrates lydiens : Myrsos, fils de Gygès : Hérodote III, 122 et V, 121; cf. (à l'époque de Xerxès) le cas de Pythios de Kelainai, fils d'Atys, peut-être un descendant de Crésus (Hérodote VII, 27); compagnon de Psammétique : Hérodote III, 14 (Briant 1989b : 42).

- *Le personnel politique de Cyrus et de Cambyse* : Babylonie : cf. Kümmel 1979 et Zawadzki 1990; cf. également Weisberg JAOS 104/4 (1984) : 739-743 (c.r. de Kümmel 1979); Perses et Égyptiens en Égypte : Briant 1988a : 160-164; cf. de Meulenaere 1987 et 1989; «Pétition» de Pétéisis : Griffith 1909; Mèdes dans l'Empire : Mazarès et Harpage : Hérodote I, 156 (*Mēdos*), 162 (*genos... Mēdos*); Takhmaspada : DB II, 82 (*Mada*); Datis, cité également dans une tablette de Persépolis (Lewis 1980), est régulièrement appelé «Datis le Mède» (sans patronymique) par Hérodote (VI, 94, 199 etc.); mais s'agit-il bien d'un ethnique ou simplement d'un surnom (Suidas, s.v. parle de Datis *Persēs*)? Mariage de Cyrus et d'Amytis, fille d'Astyage et veuve de Spitamas : Ctésias, *Persika* § 2, qui la présente à tort (*ibid.* 10) comme la mère de Cambyse et de Bardiya; il affirme également (§ 8) qu'avant sa mort, Cyrus avaient fait satrapes les deux fils de Spitamas et d'Amytis : Spitakès serait «satrape des Derbikes» et Mégabernès, «satrape des Barcaniens», mais cette version (d'origine mède) est extrêmement douteuse : place de la Médie dans les listes royales postérieures : Vogelsang 1986 : 131-135; la Médie dans le récit de Darius et les problèmes posés, cf. Dandamaev 1989a : 95-99; satrapie de Médie : Stolper 1989a : 302. Dans le cours de son ouvrage, Ctésias donne les noms des favoris royaux, souvent des eunuques (mais voir pp. 285-288) : l'eunuque Pétésacas «qui jouissait de toute la confiance de Cyrus» (*Persika* §§5-6) et, après la mort de Pétésacas, Bagapatès (eunuque lui aussi); celui-ci fit partie des «hommes les plus influents auprès de Cambyse», avec Artasyras, et les eunuques Izabatès, Aspdatès (§ 9). Tous les anthroponymes sonnent «iranien»; à une seule occasion Ctésias donne l'ethnique, celui d'Artasyras, qualifié d'Hyrcaien (cf. également Élien VH VI, 14) : doit-on supposer que, comme l'indique à plusieurs reprises Xénophon dans la *Cyropédie*, les Hyrcaniens tenaient une place spéciale auprès du Grand Roi, et pourquoi ? Mais ici comme ailleurs l'analyse des anthroponymes est problématique, car il existe une onomastique iranienne (pour une large part) indifférenciée si bien qu'en l'absence de l'ethnique, il est difficile de cataloguer un Mède, un Bactrien ou un Perse; et, dans certains textes, la mention même de l'ethnique n'est pas une garantie absolue (cf. Briant 1984b : 89-91). Parmi les Achéménides en service sous Cyrus et Cambyse, peut-être doit-on compter également Pharnakès/Parnaka, principal responsable à Persépolis d'après les tablettes élamites du règne de Darius I^{er}, personnage qui, selon toute probabilité, est fils d'Arsamès, et donc oncle de Darius (cf. Hallock 1972 : 11-14); selon Dandamaev (1972c : 19, n. 81), on retrouve ce personnage sur une tablette babylonienne de 528 (*YOS* 7, 128), dans la position de subordonné du satrape Gubāru (interprétation réaffirmée dans Dandamaev 1992a : 108-109; elle m'a été confirmée par F. Joannès [communication personnelle]).

- *Contacts et acculturations* : anthroponymes à Matezziš : Zadok 1976 : 73; concubines babyloniennes : Ctésias § 14 (Smerdis/Bardiya; mais les références chronologiques de Ctésias sont toujours sujettes à caution). Polycrate : cf. Athénée XII, 515e; 540; Vilatte 1990 insiste unilatéralement sur l'aspect grec du pouvoir de Polycrate; voir Briant 1991b : 235, n. 45; sur les paradis : cf. *ibid.* 230-236 avec références; tombe de Sardes et tombe de Taš Kule : Ratté 1992 et Cahill 1988; tombe de Kizilbel : Mellink 1979.

VII. Les lieux du pouvoir

- *Les anciennes résidences royales* : sur la description d'Ecbatane par Hérodote, voir les remarques de Gnoli 1974 : 118 (les couleurs attesteraient d'une influence babylonienne; ce qui impliquerait qu'Hérodote a lui-même recueilli la tradition auprès d'informateurs babyloniens); Ecbatane résidence royale : cf. les tablettes babyloniennes étudiées par Stolper 1990c (voir aussi Chevalier

1989 sur les résultats d'anciennes prospections, et Brodersen 1991 sur les traditions très tardives relatives à d'hypothétiques constructions de Cyrus à Ecbatane); [sur Ecbatane à l'époque de Cyrus, voir également les réflexions de Tuplin 1994: 253-254]. Résidences royales et paradis en Babylonie: Dandamaev 1984a; point de vue de Xénophon: comparer avec les raisons qu'il donne de la position «centrale» d'Athènes dans *Revenus* I, 3-8; sur les conceptions grecques de la «périphérie» dans l'Empire achéménide, cf. Briant 1984a: 64-66; déplacements de la cour achéménide: chap. v, 4; début des travaux à Suse: Miroschedji 1982 et 1985; place de Suse avant Darius: selon Hérodote (III, 70), Smerdis fut assassiné dans le palais de Suse; mais cette information n'a pas de valeur, car Darius lui-même indique très précisément que le drame se joua en Médie (cf. Briant 1993b).

- *Palais et jardins de Pasargades*: en général, voir surtout la monographie de Stronach 1978; également Treidler 1962 (utile surtout pour la présentation critique des sources textuelles sur la ville); datation du Palais P: points de vue contraires exprimés (avec prudence) respectivement par Stronach 1978: 95-106 (Darius) et par Root 1979: 49-58 (fin du règne de Cyrus); voir également discussion de Farkas 1974: 7 sqq. D'une manière générale, la date de construction de Pasargades n'est pas située avec certitude à l'intérieur du règne de Cyrus: c'est en raison d'attestations archéologiques de la présence d'artisans lydiens que l'on adopte une date postérieure à 546 (conquête de Sardes): cf. Nylander 1970: 53-70; 101-102; 126-128; Stronach 1978: 21-23; Alexandre à Pasargades: RTP 386-392; jardins de Pasargades: Stronach 1977: 108-112, et 1989a; paradis babyloniens: Dandamaev 1984a.

- *Les débuts de Persépolis*: Tilia 1972: 73-91; Sumner 1986; Stolper 1984a: 306-309; Stronach 1978: 302-304 (Takht-i Rostam); Koch 1990: 25-30. Travailleurs lydiens et grecs à Pasargades: Nylander 1970; sur le processus, cf. Diodore I, 46 (citant les pillages de Cambyse dans les temples égyptiens): «Il emmena avec lui des artistes égyptiens, pour construire les palais royaux si célèbres à Persépolis, à Suse et dans la Médie»; ajoutons que la déportation vers le centre d'artisans spécialisés de pays vaincus est déjà bien attestée à l'époque néo-assyrienne et néobabylonienne (Oded 1979: 54-59; Weidner 1939); système des rations, cf. Arrien, *Anab.* VI, 29.7 (dont les renseignements s'accordent au mieux avec les précisions données par les tablettes de Persépolis: pp. 107-108).

- *Société perse et Empire*: populations perses agro-pastorales à l'époque achéménide: Briant 1976, et 1982b: 57-112; tablettes babyloniennes: Zadok 1976: 67-78 [mais sur la datation – Bardiya et non Vahyazdāta – voir maintenant Zawadzki 1995a]; *tamkāru*: Dandamaev 1971 et 1989b: 219; textes grecs sur l'absence de marché chez les Perses: Strabon XV, 3.19; Élien *VHX*, 14; Hérodote I, 153; dans un développement consacré à l'éducation des jeunes Perses de l'aristocratie, Xénophon indiquait que les commerçants (*agoraiōi*) existaient en Perse, mais que les marchés eux-mêmes étaient «relégués dans un autre endroit, afin que le tumulte ne trouble pas la bonne tenue de ceux que l'on instruit» (Cyr. I, 2.3: cf. également Stolper 1988b: 142-143).

VIII. Royauté et pouvoir

- *Représentations et titulatures royales à Pasargades*: sculptures du Palais P: Nylander 1970: 124-138 (époque de Cyrus); Stronach 1978: 95-97 (vers 510); «Génie ailé»: Barnett 1969; Nylander 1970: 126; Mallowan 1972: 1-3; Stronach 1978: 47-50; Root 1979: 47-49 et 300-303; sceau de Cyrus d'Anšan: Miroschedji 1985: 285-287; Stève 1986; Bollweg 1988; Garrison 1992: 3-7; roi d'Anšan: Miroschedji 1985: 296-300; titulature de Bardiya dans la version babylonienne: Schmitt 1980: 110.

- *L'étiquette royale*: la thèse, selon laquelle les privilèges reconnus aux Sept existaient dès l'époque de Cambyse est présentée (e.g.) par Dandamaev 1989a: 101-102, mais voir ci-dessous pp. 143-144; bien qu'incomplet, un relief de Pasargades (fig. 2) figure sans doute un cortège officiel (cf. Stronach 1978: 66 sqq.; Root 1979: 51-58), qui pourrait être considéré comme l'indice d'un étiquette de cour à l'époque de Cyrus (s'il doit être daté de Cyrus et non de Darius).

- *D'un roi l'autre*: voir Briant 1991a et ci-dessous, chapitre XIII, 2 et chapitre XVIII.

IX. Le roi et les dieux

- *Religion perse et traditions iraniennes*: interprétation des données archéologiques: cf. Boyce 1982: 50-61; point de vue mesuré chez Boucharlat 1984: 124-126; cf. également Stronach 1984 et 1985a; Zendan-i Sulaiman et «Ka'aba de Zoroastre»: cf. Sancisi-Weerdenburg 1982, ainsi que les remarques de Bernard 1974b: 279-284. Zoroastre dans les textes classiques: Bidez-Cumont 1938 et récemment Kingsley 1995. Composition et datation des livres de l'*Avesta*: Kellens 1988a-b et 1991a-b; notons à ce point l'intérêt d'un sceau-cylindre, daté du IV^e siècle, qui porte le nom Zarathuštriš, et sur lequel est figurée une scène cultuelle typiquement perse: deux mages sacrifient au Feu (Bordreuil 1986a: 104 et 1992: 152; ci-dessous fig. 28b); Cyrus et Mithra: Duchesne-Guillemin 1974; Herrenschildt 1990a (avec précaution); remplacement de Mithra par Ahura-Mazda comme «grand dieu» sous l'effet de la réforme mazdéenne: Kellens 1976b: 127-131; Cyrus dans la continuité zoroastrienne: Boyce 1988.

- *Le tombeau de Cyrus et les usages funéraires perses*: «décharnement» des cadavres et coutumes funéraires: Widengren 1968: 156-158; Grenet 1984: 31-42; cf. également Bernard 1985a: 32, n. 1 (textes des débuts de l'époque hellénistique) et Jacobs 1992. On notera qu'une inscription gréco-araméenne de Limyra en Lycie, gravée sur la façade d'une tombe rupestre au nom d'Artimas et de sa famille, se réfère à la tombe (en grec *taphos*) sous le terme iranien d'*astōdana* (cf. Lipinski 1975: 162-171); c'est la plus ancienne attestation d'un terme «avestique», qui en principe signifie «réceptacle à ossements, ossuaire»; dans un développement (quelque peu aventureux) sur Artimas et sa famille, Shahbazi 1975: 125-134 (suivi par Boyce 1982: 210-211) note, d'une part, que le terme peut également signifier «tombe», d'autre part qu'ici il s'agit d'un ossuaire; il considère que les attestations (tant littéraires qu'archéologiques) d'inhumation renvoient plutôt «à des circonstances exceptionnelles, ainsi lors d'une campagne» (p. 126), et il met en exergue le passage d'Hérodote que je cite dans le texte; il se fonde également sur les dimensions des cistes funéraires, qui, selon lui, interdisent de penser qu'Artimas a été inhumé; si cela est (mais, à l'issue d'une visite sur le site, je ne suis pas pleinement convaincu), il conviendrait de renverser sa proposition, et d'admettre que l'exemple d'Artimas est exceptionnel, tant les attestations d'une coutume contraire sont nombreuses et décisives (cf. également Grenet 1984: 108, n. 20). Sur les pratiques funéraires, cf. également l'exemple de Cléarque analysé ci-dessous, pp. 250-251; tombe de Suse: de Morgan 1905 (sur la date, voir en dernier lieu Elayi J.-G. 1992a); cimetière de Deve Hüyük, cf. Moorey 1975 et 1980, qui se réfère également à d'autres cimetières d'époque achéménide; à Persépolis: Schmidt 1957: 115-123.

- *Les sacrifices autour du tombeau de Cyrus*: Strabon (XV, 3.17) se réfère également aux sacrifices et aux mages, mais, d'une manière erronée, il indique que le cheval faisait partie des données aux mages; il semble que Plin (VI, 29.116) fait référence à la «petite construction (*oikēma smikron*)» réservée aux mages, sous l'appellation de «Phrasargis, citadelle (*castellum*)», où était situé le tombeau proprement dit; tablettes de Persépolis: cf. Hallock 1969 = PF 336-377 et 2029-2030 (Série E); 741-774 et 2031 (Série K1); sur ces textes, cf. Koch 1977 et 1987a; rations en moutons: à comparer avec ce que reçoit Parnaka, le plus haut administrateur de la région de Persépolis à l'époque de Darius: 2 moutons par jour, ainsi que 90 mesures de vin et 180 mesures de farine (Hallock 1972: 11); sacrifices de chevaux: cf. Widengren 1968 (*index*, p. 419); chevaux arméniens: voir également Xénophon *Anab.* IV, 5.24 et 35 (cheval consacré au Soleil); mages: cf. Benveniste 1938; Clemen 1928; Bickerman-Tadmor 1978; Gnoli 1989; les textes classiques sont rassemblés dans Bidez-Cumont 1938; on reviendra à plusieurs reprises sur les mages dans différents développements (cf. l'*index*). Tombeau de Cambyse: Ctésias (§ 13) affirme que la dépouille mortelle du roi fut ramenée en Perse; on a supposé depuis longtemps que Cambyse a été inhumé dans le monument (inachevé) situé près de Persépolis et dit Takht-i Rostam, dans la mesure où la ressemblance est grande avec la tombe de Cyrus: cf. Stronach 1978: 302-304 (avec prudence).

X. L'usurpation de Bardiya

• *Bibliographie* : elle est littéralement inflationniste : voir surtout Sancisi-Weerdenburg 1980 : 84-110 ; Dandamaev 1976 et 1989a : 83-113 ; Wiesehöfer 1978 ; Balcer 1987 – où l'on trouvera des références complètes à la bibliographie antérieure (sur Bardiya en Babylonie, cf. la publication récente de Graziani 1991, avec les remarques critiques de Jursa 1993). J'éviterai de faire systématiquement état de mes accords et désaccords avec tel ou tel auteur, pour ne pas surcharger excessivement et inutilement la discussion. J'écarterai l'explication « mède » de la révolte : alors que Darius le qualifie simplement de « mage » (DB I § 11), Hérodote (III, 65, 73), à la suite de certains de ses informateurs, affirme que Gaumata/Bardiya est un mage mède, et que Cambyse exhorta les nobles perses « à ne pas tolérer que l'hégémonie passât de nouveau aux Mèdes » (§ 65). Plusieurs auteurs ont néanmoins dénié tout caractère proprement mède à la révolte (cf. Dandamaev 1976 : 133 *sqq.* et Wiesehöfer 115 *sqq.*) ; remarquons que la thèse de la révolte mède ne prend un sens que si Gaumata est bien ce que dit Darius ! Il est vrai, comme le souligne R. Schmitt (1980 : 111) que, dans la version babylonienne (§ 10), Gaumata est expressément qualifié de Mède ; mais, dans la même version, Bardiya se présente comme « Barziya, le fils de Cyrus, roi de Perse » (Schmitt *ibid.*) ; étant donné les origines perses de Bardiya, la révolte n'implique certainement pas une volonté de restauration de la puissance mède : Hérodote paraît avoir établi là une confusion avec l'importance de la révolte mède en 522-521, postérieure à la disparition de Gaumata/Bardiya ; il a probablement été victime également d'une version orale qui circulait de son temps ; sur le problème des « mages mèdes », cf. les interprétations (un peu alambiquées, à mon sens) de Bickermann, dans Bickermann-Tadmor 1978.

• *La réputation de Cambyse* : enterrement de personnes vivantes : il semble qu'il s'agisse d'un rite religieux dans Hérodote VII, 114, puisqu'il y est présenté comme une offrande à un dieu souterrain. [Il est difficile de dire de quelle divinité il s'agit. Xénophon fait état de victimes sacrificielles (animales) égorgées en l'honneur de la Terre (Cyr. VIII, 3.24) ; le culte en l'honneur de la Terre est mentionné également par Hérodote (I, 131) et par Strabon (XV, 3.13) : mais il ne semble pas s'agir là d'une allusion directe au monde souterrain. Plusieurs auteurs grecs (Aristote, Plutarque) identifient leur Hadès à Ahriman. Dans les *Gāthā*, Ahra Mainyu s'oppose en tout à Ormazd (Ahura-Mazda) ; il est menteur (*drugvant*) alors d'Ahura-Mazda est un maître de vérité ; il symbolise les ténèbres et le mal, alors que le second s'épanouit dans la lumière et le bien. C'est en raison de leurs spécificités reconnues que, chez Plutarque, les rois invoquent Oromazès [Ahura-Mazda] (Art. 29.12 ; Alex. 30.5) ou Areimanios (Thém. 28.6). Contre l'opinion de Boyce (1982 : 157), qui juge qu'Hérodote VII, 114 fait allusion à Yama, « roi des morts », Gnoli (1980 : 151 ; n. 164) estime qu'il s'agit d'Areimanios (à la suite de Bidez-Cumont 1938 I : 59, n. 3. Sur les divinités infernales, voir également Bivar (1975a : 60-63) qui propose de considérer que le motif du lion et sa proie (taureau, cerf) – présent à Persépolis et très répandu sur les cachets et monnaies – symbolise les dieux de la mort dans différentes cultures : mais, la démonstration n'emporte pas pleinement la conviction) ; sur Ahriman dans les sources classiques et les textes iraniens, cf. Rapp 1865 : 77-89 ; Duchesne-Guillemin 1953]. Quoi qu'il en soit, on ne doit pas s'empresse de conclure que les sacrifices humains – connus également chez les Scythes lors des funérailles royales (IV, 71-72) – étaient réguliers chez les Perses pour des motifs exclusivement religieux : Amestris fait enterrer vif le médecin Apollonidès (Ctésias § 42) ; Parysatis fait subir le même traitement à plusieurs membres de la famille de Teritouchmès, fils d'Hydarnès (§ 45). Dans ces deux cas, il s'agit manifestement de supplices : c'est sans doute le cas aussi dans l'épisode d'Hérodote à propos de Cambyse en Égypte (III, 35).

• *Smerdis, Tanyoxarkès, Mergis, Mardos* : le nom de Tanyoxarkès (Ctésias) renvoie aux qualités physiques et guerrières de son détenteur (Wiesehöfer 1978 : 47 ; Dandamaev 1989a : 85, n. 5).

• *Cambyse et Bardiya* : outre Hérodote, voir Ctésias (*Persika* § 12) : « Cambyse offre un sacrifice, mais, des victimes égorgées, le sang ne coule pas ; il s'inquiète. Voici que Roxane lui donne un enfant sans tête ; il s'inquiète davantage. Les mages lui donnent le sens des prodiges ; il ne laissera

pas de successeur pour son trône » ; femmes de Smerdis : celui-ci a épousé des femmes déjà unies auparavant à Cambyse : Atossa, fille de Cyrus, et Phaidimè, fille d'Otanès (Hérodote III, 88).

• *Bardiya et l'aristocratie perse* : sur le texte babylonien de Behistoun, cf. Von Voigtlander 1978 : 17, qui estime (p. 17) qu'il utilisait au pluriel, le terme *ūqu* désigne spécifiquement l'armée. Je remarque néanmoins que, tout en rappelant (p. 109, n. 101) l'interprétation de Voigtlander (sans apparemment s'y opposer), Malbran-Labat 1994 : 110 et 163-164 traduit « les gens » ; de même pour l'élamite *taššup* traduit comme « les gens » par Grillot-Susini, Herrenschmidt et Malbran-Labat 1993 : 44, alors que, bien entendu, elles entendent « troupes, armée » dans bien d'autres contextes univoques de DB bab. et élam. ; le terme *taššup* est traduit une fois par « army » par Hallock : PF 200, plus souvent comme « gens (people) » : e.g. PF 1600, sans que l'on perçoive toujours clairement les raisons du choix : le contexte est rigoureusement identique en PF 200 et en PF 1600 ; je ne suis pas convaincu non plus par les commentaires de Dandamaev 1972c : 24 sur le sens de *taššup*/troupes dans PF 113, 1602 ; je ne vois pas comment, partant d'une telle documentation, il peut écrire : « De toute évidence, il s'agit ici de troupes ». – Je mentionne en passant que dans un tout autre contexte, une discussion absolument comparable se poursuit sur le sens à donner au gr. *plēthos* et au latin *populus*, lorsque les auteurs anciens se réfèrent aux réunions de ce qu'il est convenu d'appeler l'« assemblée macédonienne » : s'agit-il du « peuple », de l'« armée », voire du « peuple en armes » ? (cf. Briant 1973 : 291-292, 303-307) ; sur le terme *agru*, cf. Stolper 1985a : 57, qui les identifie aux *kurtaš* ; Dandamaev (1989a : 110) juge que la formulation des rédacteurs babyloniens est difficile à comprendre, mais il n'offre pas de réelle explication alternative (il suppose que Bardiya s'est appuyé sur les classes populaires (voir en particulier 1976 : 170-207 son analyse de DB I § 14) – interprétation qui est absolument contradictoire avec le reste de sa démonstration) ; de son côté, Stolper (1985a : 154) établit un rapport entre cette mesure et la décision, rapportée par Hérodote III, 67, de l'exemption pour trois ans de la perception du tribut et des levées militaires ; mais il s'agit, à mon avis, de deux sphères d'activité absolument distinctes (noblesse perse/peuples soumis) ; sur le système des *dōreai* et les *haṭru*, cf. en particulier Stolper 1985a : 52-69, 90-91, 100-103 et Briant 1985b (mais il faut noter, comme me le fait remarquer M. Stolper, que le terme lui-même n'est attesté pour la première fois dans cette acception qu'à partir de Darius II, dans les archives des Murašū : cf. ci-dessous chapitre XIV) ; il est probable que la version babylonienne fait référence spécifiquement à la situation babylonienne (Von Voigtlander, *loc. cit.*), mais on ne peut exclure que des mesures du même ordre aient été prises pour des *dōreai* situées dans d'autres régions de l'Empire. [Chez Malbran-Labat 1994 : 110, 134, la traduction de É *qašātu* par « domaines » me paraît étrange, en tout cas singulièrement imprécise].

• *Bardiya et les tributs de l'Empire* : cf. e.g. Dandamaev 1976 : 134-135 et Wiesehöfer 1989 : 184.

CHAPITRE III

TROUBLES, SÉCESSIONS ET RECONSTRUCTION (522-518)

I. L'arrivée au pouvoir de Darius (été-automne 522)

• *Bibliographie générale* : Dandamaev 1976 et 1989a : 103-113 ; Gschnitzer 1977 ; Wiesehöfer 1978 ; Herrenschmidt 1982 ; Balcer 1987.

• *Le complot des Sept : Darius et Hérodote* : sur les différentes versions utilisées par Hérodote, cf. Gschnitzer 1977. Les noms des comploteurs sont donnés de manière très imparfaite par Ctésias § 14 : Onophas [Otanès], Idermès [Hydarnès], Norondobatès, Mardonios [confusion probable avec son père Gobryas], Barissès, Artaphernès [Intaphernès ?], Darius. Le rôle de Gobryas dans le meurtre de Smerdis est également mis en lumière par Justin I, 9.22-23 qui par ailleurs (9.14-18) fait lui aussi d'Otanès (Hostanès) l'âme et le chef du complot. Quant à Eschyle (*Perses* 776-777), il

désigne « Artaphernès » (Intaphernès ?) comme le vainqueur du mage – aidé en cela « par quelques amis unis pour cette tâche ». Il y eut manifestement de nombreuses versions familiales qui furent élaborées, et qui circulèrent ensuite chez les Grecs. Présentation des comploteurs : Dandamaev 1976 : 159-161 ; Wiesehöfer 1978 : 168-174. Darius donne non seulement le nom et l'éthnique des six nobles (ils sont tous désignés comme Perses), mais également leur patronyme – précisions que ne fournit pas Hérodote, sauf pour Otanès : mais, lorsque, à propos d'Otanès, il y a contradiction entre Darius et Hérodote, c'est évidemment le premier qu'il faut choisir, car lui-même et ses conseillers connaissaient parfaitement bien l'ascendance d'Otanès, alors qu'en le présentant ailleurs (III, 68) comme fils de Pharnaspès, Hérodote a manifestement établi une confusion d'autant plus explicable que le risque d'homonymie sur Otanès était grand (cf. liste dressée par Legrand, *Hérodote. Index analytique*, pp. 60-61) ; Aspathinès et Aspacānā : *DND* : « Aspacānā, vaçabara, tient la hache de guerre de Darius le Roi » (la traduction de vaçabara est contestée [« Camérier » ou « porteur d'arc »] : voir Hinz 1973 : 57-59 ; Schmitt 1980 : 125 ; également Gschnitzner 1977 : 20 et 25) ; Aspathinès est peut-être le fils de Préxaspès qui, au dire d'Hérodote (III, 74-75), dénonça la supercherie du mage (voir sources chez Dandamaev 1976 : 158, n. 666) ; Gobryas (à ne pas confondre avec Gubāru I^{er} et Gubāru II) : la version babylonienne de DB (§ 54) lui donne son état-civil complet : « Gubāru, le fils de Marduniya, un Perse, un Padišumariš [Pastichorien] » (Schmitt 1980 : 125) ; sur le terme Pastichorien, cf. également Briant 1984a : 108 et 1990a : 83-84. Terme *prôtoi* : Briant 1990a : 74-75 et Calmeyer 1991b ; cf. Justin I, 9.18 : *optimates Persarum* et I, 10.1 : *principes* ; Ctésias § 14 : *episēmoi*. [Cf. aussi Stolper 1993 : 10-11 sur bab. *parastāmu*].

• *Le problème du pouvoir* : la bibliographie sur le « débat constitutionnel » est considérable : cf. Gschnitzner 1977 : 30-40 ; Wiesehöfer 1978 : 203-205 ; beaucoup d'auteurs jugent que, sous une forme grecque, Hérodote (qui affirme détenir ses informations de sources perses) a retransmis une réalité perse (cf. Dandamaev 1989a : 106) ; cette interprétation est elle-même étroitement articulée sur celle qui fait de Bardiya un ennemi acharné de la noblesse ; elle est également fondée sur la thèse de l'existence d'une Assemblée des nobles, aux décisions desquelles devraient se rendre même les rois ; pour différentes raisons, cette thèse « féodale » me paraît insoutenable. Ruse d'Oïbarès : sur la structure du récit d'Hérodote, voir en dernier lieu Köhnken 1990 ; Dumézil (1984) insiste sur des parallèles indiens ; mais le parallèle du roi Rusa d'Urartu paraît encore plus frappant : cf. Wiesehöfer 1978 : 205, n. 2 ; notons au passage que l'on retrouve le motif solaire chez Justin XVIII, 3.8-14 (avènement de Straton de Tyr).

• *Les « droits » de Darius* : les différentes hypothèses « généalogiques » sont présentées commodément par Miroschedji 1985 : 280-283 (où références aux études antérieures) ; sur la légende du fondateur rapportée par Élien, cf. Binder 1964 : 45-46 ; c'est peut-être à cette tradition que l'on doit rattacher le songe « prémonitoire » rapporté par Cyrus à Hystaspès, père de Cyrus : « J'ai vu l'ainé de tes fils avec des ailes aux épaules, dont l'une ombrageait l'Asie, l'autre l'Europe » (I, 209) ; sur le rapport entre l'aigle et le pouvoir royal, cf. Harmatta 1979 et Nylander 1983 : 22-27 ; inscriptions de Pasargades : cf. en dernier lieu la démonstration convaincante de Stronach 1990 : les doutes convergents expliquent que Mayrhofer (1975 : 12-13) propose de nouveaux sigles (*DMA*, *DMb*, *DMc*) pour les inscriptions traditionnellement attribuées à Cyrus (*CMA*, *CMB*, *CMc* chez Kent).

• *La primauté de Darius* : Eschyle désigne un nommé Artaphernès comme celui qui, « aidé d'amis unis pour cette tâche », mit fin au règne de Mardos (*Perses* 775-777). On postule d'une manière quasi unanime qu'il s'agit d'une erreur pour Intaphernès, et on y voit une preuve nouvelle du caractère mensonger de la version de Darius : on veut considérer ce mensonge comme un nouvel indice du rôle secondaire de Darius dans la conjuration, et du caractère profondément aristocratique de l'élimination de Smerdis (voir en particulier Dandamaev 1976 : 162, qui rappelle qu'Hellánikos l'appelle Daphernès ; dans le même sens Wiesehöfer 1978 : 205-206) ; de son côté, Ctésias (§ 14) cite lui aussi Artaphernès dans une liste il est vrai peu précise, où il semble avoir établi une confusion avec Intaphernès. Mais, si l'on admet que Darius (comme les autres conjurés) était

accompagné des hommes de sa maison, on pourrait aussi bien poser en hypothèse que l'anthroponyme d'Eschyle désigne en fait l'un des frères de Darius, bien connu par ailleurs (telle est également la position de Balcer 1987 : 115 et 159, n. 12, sans discussion). Exécution de Smerdis : on peut comparer avec ce que les auteurs anciens rapportent du meurtre de Xerxès et des épisodes subséquents : cf. en particulier Ctésias § 30 (*makhē*), et surtout avec la véritable guerre civile qui conduisit à l'avènement de Darius II (chap. XIV, 6) ; sur la position de Darius, on n'ira pas jusqu'à supposer (malgré Balcer 1987 : 100) que Darius a tué lui-même Cambyse ou qu'il a chargé un ami de cette tâche : comme on l'a maintenant établi avec certitude, Cambyse est mort de mort naturelle (cf. Walser 1983).

• *L'élimination de Bardiya* : la victoire remportée sur Gaumata dans l'inscription de Behistun : cf. Vogelsang 1986 : 127-131.

• *Une remarque de méthode* : sur la symbolique des chiffres, cf. par exemple Root 1979 : 201, n. 55 ; il serait trop long de multiplier les exemples de l'utilisation du chiffre 7 dans les complots : e.g. Appien *Mith.* 2.9 ; sur la formation même du complot de 522, on retrouve un schéma très proche dans le récit d'Arrien (IV, 13.3-4) sur la conspiration des pages (cf. également Quinte-Curce VIII, 6.9).

II. Révoltes et reconquêtes (522-518)

• *Les rois menteurs* : Hérodote (III, 150-159) rapporte une révolte des Babyloniens qu'il place au début du règne de Darius en la distinguant (§ 150) de la période du « mage », et en présentant sa chute finale comme « la seconde » (§ 159) : c'est-à-dire depuis la conquête de Cyrus en 539 ; replacé dans un dossier nourri par Ctésias et quelques autres, le texte d'Hérodote pose des problèmes qui restent encore en discussion (cf. Balcer 1987 : 125-130 ; Briant 1992a : 9-13). Les versions babylonienne et araméenne de DB ont été publiées respectivement par Von Voigtlander (1978) et Greenfield-Porten (1982) ; la version perse vient d'être rééditée par Schmitt 1991b, à qui l'on doit également des études fondamentales sur la confrontation entre les différentes versions (1980 et 1990c) ; une traduction française de la version élamite a été préparée par Grillot-Herrenschmidt-Malbran [Cf. *JA* 1993 ; également Malbran-Labat 1994 (DB Bab.), et Porten-Yardeni 1993 (DB Aram.)]. Chronologie des révoltes babyloniennes : Parker-Dubberstein 1956 : 15-16 ; Weisberg 1980 : XVI-XXIII met en doute l'existence d'un second Nebuchednezzar (sur la chronologie de Nebuchednezzar III et IV, cf. en dernier lieu Dandamaev 1993a et 1995a, puis Zawadzki 1995b-c) ; Égypte : mise au point raisonnable de Tuplin 1991a : 264-267 (suivi ici) ; Jérusalem : cf. Bickerman 1981 (aspirations à la révolte à la fin 521) ; doutes chez Dandamaev 1989a : 127-128 (à la suite d'Ackroyd) ; la chronologie de Bickerman est maintenant fermement récusée par Kessler 1992, qui juge qu'il n'y a rien dans *Haggai* qui justifierait l'existence d'un mouvement antiperse en Judée. « En une seule année » : la bibliographie est considérable : cf. état de la question chez Wiesehöfer 1978 : 213-220, Bickerman-Tadmor 1978 : 240-242 (précédents mésopotamiens), Nylander 1994 ; Vogelsang 1986 : 121-127 (contre Borger 1982 juge que l'ordre des rois menteurs sur le relief n'est pas strictement chronologique).

• *Les victoires de Darius et de ses lieutenants* : récit des événements : Burn 1984 : 96-103 ; Dandamaev 1989a : 114-131 ; Vogelsang 1992 : 119-132. Cf. aussi Koch 1993a : 49-69.

• *Les victoires de Darius : un bilan militaire* : sur les chiffres, cf. Schmitt 1980 : 108. Le texte de DB sur les affaires arméniennes pose de nombreux problèmes chronologiques et historiques, qui ont été parfaitement vus par Poebel 1937-38 : 152-162 (et la publication des autres versions n'apporte pas de solution). Hérodote et la révolte mède : cf. également III, 65 (discours de Cambyse) et 126. Mais Hérodote – qui ne donne nul récit des grandes révoltes de 522-521 – reste très confus sur les affaires médés (cf. III, 73).

• *L'aspect politique des révoltes* : tablette babylonienne datée du 19^e jour du mois de Nisān de la première année de Barzia, roi des pays : voir Zadok 1976 : 74-76, qui juge qu'il s'agit de Vahyazdāta : la transaction à lieu à Matezziš, dans les environs immédiats du site de Persépolis. (Sur

les tablettes datées de Barzia, cf. maintenant Graziani 1991, avec les remarques critiques de Jursa 1993; plus récemment encore, Zawadski 1995a vient de mettre en doute l'interprétation de Zadok: il s'agirait en réalité de Bardiya I^{er}. Participation populaire aux révoltes, cf. par exemple Dandamaev 1989a: 119 (Médie), 126 («La révolte en Margiane fut l'un des importants soulèvements populaires dans l'Antiquité»). À propos de Martiya: il peut s'agir d'un Élamite portant un nom perse (Zadok 1976: 74); sur Arkha, cf. Dandamaev 1989a: 122-123. Aryandès et les Égyptiens: Briant 1988a: 141-142, et ci-dessous chapitre x, 5: *Darius et Aryandès*.

- *Darius et Vahyazdāta*: caractères sociaux de la révolte de Vahyazdāta (soutenus par les paysans contre les nobles): la thèse est développée longuement par Dandamaev 1976: 170-186; il convient de souligner que cette présentation de la politique de Vahyazdāta est étroitement articulée (cf. p. 186) sur une analyse du § 14 de *DB*, dont elle est le prélude (pp. 186-206), et sur la présentation de Darius comme le chef d'une restauration aristocratique (206-214): cf. Briant 1993c: 407-408, 421-422.

- *La rébellion d'Oroïtès*: sur le refus d'obéissance d'Oroïtès, je suis là la séduisante hypothèse proposée par Poebel 1937-38: 159-161.

III. Les lendemains de la victoire: l'histoire officielle

- *Crimes et châtements*: publicité et propagande: fragments de l'inscription de Behistoun à Babylone: Voigtlander 1978: 63-66; date de la copie araméenne: Greenfield-Porten 1982: 1-4 et Porten 1990: 17; fragments du relief à Babylone: Seidl 1976; à Suse (?): Canby 1979, et Muscarella dans Harper-Arutz-Tallon 1991: 218, n. 2, 221, n. 14.

- *Vérité et mensonge à Behistoun. Darius et Ahura-Mazda*: depuis Rawlinson, le monument de Behistoun a suscité de très nombreuses études (voir l'intéressant exposé historiographique de Dandamaev 1976: 1-22); l'analyse a été renouvelée par les archéologues allemands qui, en 1963-1964, ont pu examiner de près le relief et distinguer cinq phases chronologiques dans l'érection du monument et la gravure des différentes versions: cf. Trümpelmann 1967 et Luschey 1968; plus récemment Borger 1982; on trouvera également de très nombreuses analyses et des réflexions importantes dans Root 1979: 58-61 et 182-226 (avec renvoi à la bibliographie antérieure); site de Behistoun, cf. Bernard 1980; sur Sémiramis à Behistoun, cf. Briant 1984b: 30; rapports fonctionnels entre les inscriptions et le relief: Root 1979: 186-194; sur *artaldāta*, cf. Bucci 1972; P.O. Skjærvø, *Enclir* III (1990): 696, s.v. «Old Persian Arta», qui souligne la surprenante rareté du terme *arta* dans les inscriptions royales (une seule fois dans *XPh* sous la forme *artāvan*); néanmoins, dans le discours royal pris globalement, la fréquence des références à l'antonyme *drauga* (av. *druj*/mensonge) confère à *arta* (ordre, ordonnancement) une place centrale dans les conceptions religieuses et politiques perses (cf. en particulier Kellens 1995, qui crée même le néologisme *artavanité*, p. 30); cf. également Pirart 1995 sur l'éthnonyme *Artaioi*. Personnage du disque ailé: depuis longtemps, des débats opposent les historiens sur son identité (e.g. Shahbazi 1974, 1980b); la démonstration de Lecoq 1984 en faveur d'Ahura Mazda m'a définitivement convaincu; cf. également Root 1979: 169-176; rite d'investiture à Behistoun: Lecoq 1984: 306-307; Van den Berghe 1987: 1513-1514 (qui juge que l'anneau représente le *K'varnah*, la Gloire/Éclat qui, selon d'autres auteurs, est représenté sous la forme du personnage sortant du disque ailé). Darius et Ahura-Mazda: cf. les intéressantes réflexions de Gnoli 1974: 163-170 (et pp. 170-175 sur l'effacement de la notion de *K'varnah* à partir du règne de Darius; également Gnoli 1990). Dans une communication personnelle (27/7/92), A. Kuhrt exprime des doutes sur la nature de l'objet tenu par Ahura-Mazda sur le relief; selon elle, il ne s'agit pas d'un anneau: «In Mesopotamian usage, [it is] a thing called *šerret* = «halter» or «leading rope»; its character as a rope of some kind is fairly clear on the stele of Urnamu. Sur le passage de la mémoire orale à l'écrit, cf. les réflexions de Herrenschmidt 1989b: 207 et de Cardona 1980: 282-283 (à la suite de Gershevitch), ainsi que les analyses de Sancisi-Weerdenburg 1980: 103-113.

- *Nouvelles campagnes, nouveaux ajouts*: campagne contre les Saces: les lacunes graves du texte ont été la cause d'une inflation d'études, portant principalement sur l'identité des Saces:

s'agit-il bien des Saces d'Asie centrale (dénommés Scythes par les Grecs: Hérodote VII, 64), ou bien ne s'agit-il pas de la campagne menée en 513 par Darius contre les Scythes d'Europe et longuement narrée par Hérodote? On ne donnera pas ici une longue liste bibliographique; malgré Cameron (1975), il ne fait plus de doute qu'il s'agit bien d'une expédition menée par Darius en Asie centrale en 519: cf. Harmatta 1976; Shahbazi 1982; c'est certainement à cette campagne que se réfère également une anecdote de Polyen (VII, 11.14); religion et politique dans *DB V*: Kellens 1987 (suivi ici); voir déjà les analyses lucides de Sancisi-Weerdenburg 1980: 16-21 (que ne cite pas Kellens), reprises et développées dans Sancisi-Weerdenburg (en prép.).

IV. Darius et les Six

- *Primus inter pares?* La thèse d'une restauration aristocratique a été développée en particulier par Dandamaev 1976: 210-212 qui, outre Hérodote et Platon, cite Eschyle (*Perses* 956-960) et *Esther* I, 14; mais ces deux derniers témoignages n'apportent rien au débat. L'auteur pousse très loin l'hypothèse car il voit dans cette restauration la raison essentielle de la faiblesse structurelle de l'Empire achéménide (210-214): cf. Briant 1993c: 421-422; sur le soi-disant Conseil des Sept, cf. les doutes justement exprimés par Lewis 1977: 23; je reste très réservé sur les interprétations de Petit 1990: 222-226 sur ce qu'il présente comme la naissance «d'une nouvelle aristocratie» (les Six) au détriment de la «noblesse tribale»: les décomptes statistiques qu'utilise l'auteur n'ont strictement aucune valeur. L'existence en Égypte achéménide d'un titre compris comme «gardien d'une des sept parties» (*DAE* 49; Bogoljubov 1967) ne peut en aucun cas conforter les vues de Platon sur une répartition en sept lots, quoi qu'en pense, e.g. Gnoli 1981: 271, n. 33: cf. Calmeyer 1987b: 133-140; elle confirme simplement que, dans les mentalités cosmologiques iraniennes, le chiffre 7 retient une signification symbolique particulièrement prégnante (cf. par exemple Shahbazi 1983, avec les remarques de Calmeyer 1983a: 199-203). J'ajoute que je ne crois guère aux thèses «féodalistes» de Widengren (1969: 102 *sqq.*), selon lequel le roi serait élu par un *Landtag* noble, car les sources «achéménides» amenées à l'appui sont fort peu démonstratives, et que le recours à des sources plus tardives (p. 108 *sqq.*) procède d'une méthode peu fiable. Tout au plus peut-on supposer que la noblesse réunie acclamait le nouveau roi (cf. chapitre XIII, 2: *L'investiture royale*); sur le «*sylogos* des Mèdes et des Perses» connu par Arrien, cf. Briant 1994e: 286-291. À propos des juges royaux, on notera en passant que, selon Diodore (XI, 57), Mandane, fille de Darius, aurait exigé de Xerxès un châtement contre Thémistocle, considéré comme responsable de la mort de ses enfants en 480; à cette fin, elle aurait lié parti avec «les plus nobles des Perses», et aurait incité la «foule» (*okhlos*) à se réunir près du palais pour exiger du roi un procès en bonne et due forme; Xerxès céda et accepta de former un tribunal (*dikasterion*) constitué *ek tôn aristôn Persôn*, dont il acceptait par avance le verdict; Thémistocle fut finalement acquitté. Mais toute cette histoire est fort peu crédible (de même que le mariage de Thémistocle avec une femme perse: 57.6); en dehors d'erreurs factuelles, on reconnaît là un motif bien connu: celui de la princesse perse qui exige le châtement d'un rebelle, coupable d'avoir tué ses enfants (cf. Ctésias § 35-36; cf. également § 59 = Plutarque *Art.* 14.9-10; 16-17).

- *Le point de vue de Darius: nobles et rois à Behistoun*: le terme *amšiyā* lui-même n'est pas spécifique, puisqu'il qualifie également les membres de l'entourage immédiat des rois menteurs (*DB* § 13, 32, 42, 47): voir là-dessus la mise au point de Gnoli 1981, qui pense que le terme est très proche dans sa signification de celui de *bandaka*: voir également la remarque très intéressante de Malbran-Labat 1994: 121, n. 165 sur le vocabulaire babylonien; le rédacteur n'a pas utilisé *gallu*, «équivalent» de *bandaka* dans *DB* bab.; identité des porteurs d'armes royales à Behistoun: Luschey (1968: 68-71) propose Gobryas et Intaphernès, mais les raisons invoquées sont purement spéculatives.

- *Les Six et l'étiquette royale: l'affaire d'Intaphernès*: voir l'analyse de Gschnitzer 1977 (que l'on ne suit pas ici sur tous les points de sa démonstration); voir également les remarques de Sancisi-Weerdenburg 1983: 30-31.

- *Les mariages de Darius*: le mariage avec une fille de Gobryas était antérieur à 522 (Hérodote VII, 2); c'est de cette union qu'est issu Artobarzanès, l'aîné des fils de Darius (VII.2), né alors

que son père était un « simple particulier » (*idiôtēs*; VII.3), c'est-à-dire avant 522. On ne sait pas quand Gobryas lui-même épousa une sœur de Darius (VII, 5) : mais tout aussi bien ne s'agit-il pas du choix d'une femme du roi parmi les familles des conjurés, ni dans le premier cas ni dans le second. La seule incertitude porte sur Xerxès, dont on sait qu'il a épousé une « fille d'Onophas » (Ctésias § 20) : voir ci-dessous.

- *La saga d'Otanès* : on verra surtout la démonstration de Meyer 1879 : 31-38 (suivi par Reinach 1890a : 1-4) ; également Marquardt 1895 : 489-512 et, sur le fragment de Polybe et la délimitation de la terre, on comparera avec la légende rapportée par Al-Bīrūnī, où la concession royale est mesurée en rapport avec la portée d'une flèche décochée par le donataire (cf. Panaino 1988 : 233) ; sur les concessions fiscales données à Otanès, cf. Briant 1985b : 55 (rapprochées d'autres cas du même type) et 1990b : 88 ; Wiesehöfer 1989 : 187 ; autres exemples de don royal héréditaire : Hérodote VII, 106-107. Il paraît exclu d'en conclure qu'Otanès et sa famille « n'étaient pas obligés d'obéir au roi tant qu'ils respectaient les lois perses » (ainsi Dandamaev 1989a : 104, qui paraphrase très librement Hérodote). Sur l'identité du beau-père de Xerxès, la discussion continue d'aller bon train ; mais il paraît délicat d'affirmer en toute certitude que cet Onophas/Otanès est bien le même que le conjuré de 522 (cf. doutes argumentés de Burn 1984 : 334-335 ; voir déjà Marquardt 1895 : 497) ; les reconstructions proposées par Herrenschildt (1987b : 58-62) me paraissent fragiles, car fondées sur le postulat que l'anthroponyme *Thukra* est un surnom (« Le Rouge »), qui donc ne viendrait pas en contradiction de la mention d'Hérodote ; la proposition est intéressante, mais reste indémontrable et même peu vraisemblable : observons en effet une nouvelle fois que les états-civils donnés dans Behistoun pour les conjurés sont extrêmement précis ; il me paraît alors difficile de croire que Darius ait simplement affublé le père d'Utāna de son surnom.

- *La famille de Gobryas* : cf. Lewis 1985 : 110-111 ; sceau de Gobryas : cf. Root 1991 : 19-21 ; parmi les chefs perses à l'Eurymédon, Callisthène citait un « Ariomandès, fils de Gobryas » (Plutarque *Cimon* 12.5), mais il est difficile de le situer dans la descendance du lieutenant de Darius ; je ne sais pas non plus quoi faire du « Mardonios l'Ancien (*ho palaaios*) », énuméré par Ctésias parmi les proches de Xerxès à son avènement (§ 19) ; il semble ne pouvoir s'agir que du fils de Gobryas, mais pourquoi cette épithète de *palaaios* ? Y avait-il un autre Mardonios, plus jeune ? Ce n'est pas sûr, car l'expression peut également distinguer deux personnages qui n'ont pas nécessairement entre eux de liens familiaux (cf. Théophraste *HP* II, 6.7) ; sur les terres de Mardonios en Babylonie, cf. Stolper 1992d. Petit (1990 : 186-188) identifie notre Gobryas sous le Gubāru, « *pīḫatu* de Babylonie et de Trans-euphratène » à l'époque de Cyrus, mais l'hypothèse (évoquée également par Dandamaev 1992a : 79) me paraît infondée : on sait que le satrape Gubāru a près de lui un fils, qui le seconde, du nom de Nabūgu (Dandamaev 1992a : n° 206) ; quelle que soit la forme iranienne de l'anthroponyme, il n'est pas repéré dans la famille de Gobryas ; l'objection me paraît d'autant plus forte que ce Nabūgu est très probablement le fils aîné de Gubāru ; or, selon toute probabilité, Mardonios est le fils aîné de Gobryas.

- *La saga de Mégabyze* : l'article que lui a consacré Brown (1987) n'apporte rien de neuf.

- *Hydarnès* : satrape de Médie d'après Lewis 1977 : 84, n. 14 (en rapprochant du Miturna des tablettes de Persépolis ; cf. maintenant textes inédits utilisés en ce sens par Koch 1993a : 12-13) ; sur Tissapherne, cf. *ibid.* 83-84, mais il reste bien des incertitudes (l'ascendance de Tissapherne est induite du Pilier inscrit de Xanthos, qui le nomme fils d'Hydarnès) ; sur les ancêtres d'Orontès, cf. Reinach 1890b, Dörner 1967, Osborne 1973 : 519-521.

V. Bilan et perspectives

- *Une nouvelle fondation de l'Empire* : à propos du souvenir de Cyrus chez Darius : outre Hérodote III, 160, voir la référence à Cyrus dans la stèle de Tell-el Maskuhta (Posener n° 8, p. 61), qui reste malheureusement mystérieuse en raison de l'état déplorable de la pierre ; il est également certain que Cyrus fait partie des ancêtres (*progonoi*) invoqués collectivement et anonymement comme de glorieux précédents par Darius dans sa lettre à Gadatas (ML 12 ; chapitre XII, 4).

CHAPITRE IV

DARIUS LE CONQUÉRANT (520-486)

I. La poursuite de l'expansion impériale (520-513)

- *Darius, Démokédès et l'Occident* : sur la geste de Démokédès et la structure du récit d'Hérodote, voir l'intéressante analyse de Griffiths 1987, et les pages d'Asheri 1990 : 341-348.

- *Darius, Syloson et Samos* : Asheri 1990 : 256ssq. et 348-354 ; Descat 1989a : 79 et 1990a juge qu'après l'exécution d'Oroïtès à Sardes, Darius s'est appuyé sur Otanès et la Cappadoce : mais une telle interprétation (qui se fonde explicitement sur le texte si suspect de Diodore XXXI.19.2) postule qu'Otanès était bien satrape de Cappadoce, ce qui, à mon avis, reste très douteux pour les raisons exprimées ci-dessus, chapitre III, 4 : *La saga d'Otanès*. [Récit d'Hérodote sur Syloson : Van der Veen 1995].

- *Darius, l'Indus et le Nil* : sur la date de la conquête de l'Inde, cf. Shahbazi 1982 : 233, n. 218 (519) et Tuplin 1991a : 270-271 (vers 518) ; sur l'expédition de Skylax et les liens postulés avec la création du canal du Nil à la mer Rouge, voir surtout les très fermes mises en garde de Salles 1988 : 79-86 (p. 84 : « Il faut fermement dissocier le périple de Skylax et les stèles de Suez »), et Salles 1990 : 117-118 (p. 118 : « Dans l'état actuel de nos connaissances, il vaut mieux ne voir dans le périple de Skylax qu'une aventure, suffisamment audacieuse pour avoir frappé les esprits, mais unique ») ; sur le canal de Darius, cf. essentiellement maintenant Tuplin 1991a, qui, tout en apportant (p. 271, n. 23) quelques nuances au scepticisme de Salles 1988, le rejoint globalement néanmoins (cf. sa conclusion p. 278) et, en outre, souligne fort opportunément (p. 242) que le passage d'Hérodote n'implique pas que Darius désirait établir une communication directe ; voir également ci-dessous chapitre XII, 1.

- *Aryandès et Barkè* : la datation est disputée : cf. discussion dans Mitchell 1966 ; sur Amasis le Maraphien, cf. Briant 1988a : 160 ; sur l'excursus cyrénéen d'Hérodote, cf. Corcella-Mediglia 1993 : 332ss.

II. Les Perses en Europe

- *L'expédition scythe de Darius* : la bibliographie est inflationniste, mais toujours contradictoire, sauf sans doute sur la date, car il est admis aujourd'hui (malgré Cameron 1975) que l'expédition menée par Darius contre le Sace Skunkha (*DB*) n'a rien à voir avec celle menée en Scythie d'Europe (cf. Harmatta 1976 ; Shahbazi 1982 ; la tentative contraire menée par Petit (1984 et 1987 ; cf. 1990 : 108-109) ne convaincra personne). Malgré Petit (1990 : 205, n. 421), la mission confiée à Ariaramnès de Cappadoce (Ctésias §§16-17) me paraît parfaitement explicable, y compris sur le plan géographique. En revanche, la question des objectifs et conséquences de l'expédition scythique reste largement disputée : à la bibliographie citée par Gardiner-Garden 1987, ajouter l'importante étude de Momigliano 1933 et les pages équilibrées de Nenci 1958 : 144-156, et, depuis lors, Fol-Hammond 1988 : 235-243 ; sur les aspects géographiques et logistiques, voir l'étude de Nowak 1988 (qui dépend trop des postulats d'Engels 1978) ; l'étude de Gallota 1980 n'apporte rien. On mentionnera en passant qu'une inscription sur argile attribuée à Darius a été retrouvée à Gherla en Roumanie [*DGH* chez Mayrhofer 1978 : 16], et publiée (avec force restitutions) par Harmatta 1953 ; le rapport proposé (pp. 10-11) avec les stèles qu'aurait fait graver Darius lors de son expédition (Hérodote IV.87, 91) reste très hypothétique, car l'authenticité des dites stèles est loin d'être prouvée (*RTP* 390, n. 278, ainsi que West 1985 : 296 et Schmitt 1988 : 32-36). [Peintures représentant l'expédition scythe : Calmeyer 1992a].

- *Les Perses en Thrace* : Castritius 1972, Fol-Hammond 1988 ; sur les tribus péoniennes dans le bas-Strymon, voir Samsaris 1983. L'existence d'une satrapie de Thrace à cette date (thèse défendue par Hammond 1988a-b) est induite généralement de la mention de peuples occidentaux dans quelques listes de pays : les « Saka d'au-delà de la mer » (*paradraya* ; *DSe*, *DNa*), « Ceux au-delà de la mer » (*DPe*) et Skudra (*Dse*, *DNa*, *DSab*, *XPh*), Yaunā « au chapeau en forme de bouclier » (*Yaunā takabarā* ; *DNa*), Yauna « qui habitent au-delà de la mer » (*DSe*, *XPh*). Mais il faut souligner que la mention d'un peuple n'implique pas nécessairement l'existence d'un gouvernement satrapique (cf. chapitre suivant), et souligner en même temps que l'identification de ces peuples

continue de poser problème : Castritius (1972 : 9-15) juge (non sans de bons arguments) au contraire que le gouvernement satrapique date simplement de l'expédition de Mardonios. La thèse d'une intégration de la Macédoine dans la satrapie est défendue par Hammond 1979 : 59-60 (à partir surtout du cas de Boubarès, « governor or adviser to the governor of the satrapy ») ; sur ces problèmes, voir la mise au point de Balcer 1988 qui, contre Hammond, approuve et précise les interprétations de Castritius, et les pages équilibrées de Borza 1990 : 100-103 ; on lira aussi la discussion connexe de Hatzopoulos-Loukopolou 1992 : 15-25. Statut d'Oïbarès à Daskyleion : hyparque et non satrape selon Balcer 1988 ; doutes de Petit 1990 : 183-185. Sur l'empreinte achéménide en Thrace (décelable essentiellement au IV^e siècle), cf. Briant 1991c : 234, n. 42 (où l'on trouvera une bibliographie, et une suggestion sur l'utilisation du terme « parasange » par Arrien I.4.4).

III. La révolte de l'Ionie

La littérature est impressionnante, et il n'est pas question d'en faire ici un relevé systématique (et vain) ; on en trouvera une analyse dans Tozzi 1978b et dans Murray 1988 ; voir également Burn 1984 : 193-217, Will 1972 : 86-89, Walser 1984 : 27-35 ; sur la position et les sources d'Hérodote, on se reportera aux pages toujours fondamentales de Nenci 1956 : 156-191 et à Tozzi 1978b : 23-74 ; Nenci 1994 (commentaire du Livre V d'Hérodote) m'est parvenu trop tard pour que je puisse l'utiliser vraiment ici.

- *Le fil des événements et les problèmes posés* : tablette persépolitaine Q.1809 : voir Lewis 1980 ; en revanche, chercher une allusion à la révolte dans certaines « listes de pays » (ainsi Stève 1974 : 25) me paraît constituer une entreprise désespérée, car, contrairement à ce que postule l'auteur, l'analyse diachronique des listes de pays dans les inscriptions royales ne permet pas à l'historien « de suivre les fluctuations de l'expansion perse, la mise en place de provinces récemment acquises, le démantèlement d'anciennes unités administratives et leur réorganisation en un ensemble nouveau » : sur ce point de méthode, voir ci-dessous chapitre V, 2-3. Les lacunes d'Hérodote laissent ouverts certains problèmes chronologiques : cf. Tozzi 1978b : 100-113, et Murray 1988 : 473 : « Within this limits [499-494] any detailed chronology is to some extent arbitrary » ; l'auteur souligne à juste titre qu'il existe une lacune de plusieurs années dans le récit d'Hérodote. Une telle situation documentaire rend difficile de répondre à la question : « Pourquoi la révolte a-t-elle duré aussi longtemps ? »

- *Une crise économique ?* La thèse de l'affaiblissement économique des cités ioniennes en contre-coup de la conquête perse a été reprise récemment par Tozzi 1978b : 113-128 et par Murray 1988 : 477-478 ; thèse absolument contraire chez Roebuck 1988 : 452-453 ; voir également les pages de Picard 1980 : 81-95 (mais sa conclusion p. 90 me paraît trop abrupte) ; Ioniens à Memphis, cf. Segal 1983, n° 26 ; Ioniens et Phéniciens commerçant côte à côte dans un port du delta à l'époque de Xerxès : voir le texte très clair *TADAE* C3.1-29 (cf. Porten-Yardeni 1993, Yardeni 1994 et Lipinski 1994) ; céramique grecque d'Asie Mineure au Proche-Orient : Perreault 1986 ; céramique ionienne et céramique phénicienne sur le site de Tell el-Maskuhta : Paice 1986/7 (même si la céramique phénicienne est beaucoup plus abondante).

- *Tensions civiques et pouvoir achéménide* : le lien entre problèmes sociaux et révolte est déjà mis en évidence par Hegyi 1966, 1971 ; luttes et tensions sociales à Milet (dernier quart du VI^e siècle) : cf. Robertson 1987 : 375-377 ; contre Graf (1985), Austin (1990) exprime l'idée que les Perses se sont bien appuyés systématiquement sur les tyrans ; je ne suis pas sûr que les deux interprétations soient vraiment antinomiques, comme je tente de le montrer dans mon texte ; sur le slogan de « liberté des Grecs d'Asie » et son histoire, cf. Seager-Tuplin 1980. Je note également que, selon Murray (1988 : 475-476), les Perses, en Asie Mineure, ne pouvaient pas s'appuyer sur une « caste sacerdotale », contrairement à ce qu'ils pouvaient faire à Babylone, en Égypte ou à Jérusalem ; mais, outre que l'expression de « caste sacerdotale » n'est pas vraiment adaptée, je crois que l'opposition qu'il met en valeur (à partir de la lettre de Darius à Gadatas : ML 12) n'est guère fondée (sur ce document, voir ci-dessous chapitre XII, 4).

- *La stratégie d'Aristagoras* : concernant les problèmes logistiques liés à la flotte, j'ai repris les

explications séduisantes de Wallinga 1984. Par ailleurs, il paraît bien que les Athéniens et Érétriens n'ont pas joué un rôle très important, en dépit des affirmations de Lysanias de Mallos, cité par Plutarque *Mor.* 861A-C (cf. Tozzi 1978b : 60-61). Sur les rapports entre Histiée, Artaphernès et Darius, le mystère continue de planer, d'autant que la chronologie d'Hérodote est très incertaine : Hegyi (1971) y voit une opposition entre deux stratégies, celle de Darius et celle de son satrape, concernant les rapports à établir avec les populations soumises : je ne suis pas convaincu ; sur le rôle d'Histiée, voir également les réflexions de Burn 1984 : 207-208 et de Murray 1988 : 486-487 [et Kienast 1994].

- *La victoire perse* : sur le caractère très lâche de l'organisation au sein de la Ligue Ionienne : Roebuck 1955, Neville 1979, Lateiner 1982 ; la Ligue Ionienne ne fut au reste pas supprimée par les Perses après la révolte (cf. Tod n° 113), ce qui implique qu'elle ne présentait pas grand danger à leurs yeux (Murray 1988 : 489). L'existence d'un monnayage insurrectionnel (Gardner 1911) est maintenant mise en doute (cf. Graf 1985 : 103, n. 22 ; mais voir Tozzi 1978b : 81-92). Reconquête : les fouilles menées à Vieille-Paphos, à Chypre, ont confirmé que les Perses y ont détruit des sanctuaires (cf. Tozzi 1978a) ; elles illustrent aussi les qualités techniques mises en oeuvre par les Perses lors des sièges (cf. Hérodote IV.200) ; en fouillant la rampe de siège, on a retrouvé 422 boulets de pierre, de poids compris entre 2 et 12 kgs — découverte qui apporte un élément absolument nouveau, car on s'entendait pour admettre que l'invention des machines de jet (telle la catapulte) datait de Denys l'Ancien, au début du IV^e siècle (point de vue exprimé à nouveau par Y. Garlan, *CAH* VI² [1994] : 682-684, où, de manière assez surprenante, il n'est fait aucune mention de la discussion ouverte par les découvertes de Paphos) ; la mise au jour récente d'un boulet à Phocée daté du siège de la cité par Cyrus en 546 (Ozyigit 1994) vient maintenant renforcer l'hypothèse (cf. bibliographie et mise au point dans Briant 1994h).

IV. De la Thrace à Memphis (492-486)

- *La mission de Mardonios en Thrace* : voir surtout Castritius 1972, Balcer 1988, Hammond 1988b : 493-496, et maintenant Zahrnt 1992. À propos de l'expression utilisée par Hérodote (VI.43) pour qualifier Mardonios en 493 (« nouvellement marié avec une fille du roi, Artazostra »), cf. *PFa* 5 avec les remarques de Hallock 1978 : 110 et de Lewis 1984 : 596.

- *De la Cilicie à Marathon* : sur les différentes étapes de la stratégie de Darius, on lira avec profit les remarques lucides de Will 1964 : 73-78.

- *La conquête des îles* : La célèbre *Chronique de Lindos* (cf. Blinkenberg 1912 : 379-385 et 1941 : 177-200 = *FGrH* 532), qui cite des donations de Datis au sanctuaire, pose depuis longtemps de nombreux problèmes ; on s'interroge d'abord sur la véracité des faits rapportés : quelques auteurs jugent qu'il s'agit d'un faux inutilisable, cf. Baslez 1985 : 138-141, remarquant en particulier que la dédicace délienne attribuée à Datis est de façon certaine une falsification ultérieure ; dans le même sens Murray 1988 : 468-469 ; mais tous les doutes ne sont pas levés : voir Bresson, *REA* 1985/1-2 : 155, s'opposant explicitement à Baslez ; Burn (1984 : 218) place l'épisode pendant la révolte d'Ionie, Datis y ayant agi à l'initiative de Mardonios ; en amenant à l'appui des informations données par quelques tablettes de Persépolis, Heltzer 1989a propose la date de 497, au moment des affrontements à Chypre ; une hypothèse alternative serait de dater ces donations du moment où, quittant la Cilicie, Datis se dirige vers Naxos.

- *Conquête perse et médisme grec* : cf. Graf 1979 et 1984 ; l'ouvrage de Gillis 1979 est d'un médiocre intérêt.

- *Marathon* : sur la bataille, cf. Hignett 1963 : 55-74 ; Burn 1984 : 239-253 ; Hammond 1988b : 506-517 ; Lazenby 1993 : 48-80 ; sur l'absence de la cavalerie, cf. les hypothèses de Whatley 1964 et d'Evans 1987 ; sur l'exaltation de Marathon et les déformations historiques chez les Athéniens, cf. Loraux 1981 : 157-173.

- *De Marathon à Memphis* : sur la révolte égyptienne : la phrase d'Aristote, *Rhét.* II.20.3 = 1393B, n'apporte pas grand chose à la discussion (cf. Tuplin 1991a : 266). Date de la mort de Darius (novembre 486) : elle est établie à l'aide de tablettes babyloniennes (Stolper 1992a) ; il est notable que

les tablettes les plus récemment publiées montrent que, pendant trois semaines après la mort du roi (jusqu'au 21/XII), des scribes de Sippar continuent de dater les actes du règne de Darius, alors qu'à Borsippa le premier acte daté du règne de Xerxès est du 1^{er} décembre 486 : cf. Zawadzki 1992.

CHAPITRE V

LES IMAGES DU MONDE

I. Le roi constructeur

• *Le remodelage de Suse* : voir le numéro spécial de *Dossiers Histoire et archéologie* 138 (1989), où l'on trouvera des mises au point denses par les meilleurs spécialistes ainsi qu'une bibliographie récente (p. 90). Témoignages archéologiques de la rupture entre niveaux élamites et niveaux achéménides : Miroshedji 1987. L'épigraphie de Suse a été publiée par Stève 1974 et 1987. *DSf*, *DSz*, *DSaa* ont été publiées et commentées par Vallat 1971, 1972 et 1986 ; inscription trilingue de la Porte de Darius : Vallat 1974b. Réplique du relief de Behistoun à Suse : Canby 1979, et Muscarella dans Harper-Aruz-Tallon [1991] : 218, n. 2 et 221, n. 4 (il s'agit d'une reconstitution proposée à partir d'un fragment minuscule). Date des débuts des constructions de Suse : à une date haute (à partir de 520) d'après Stève 1974 : 27, suivi par Vallat 1986 : 281 : je suis porté à considérer l'hypothèse comme séduisante, mais les textes classiques amenés à l'appui n'ont pas la valeur que lui attachent ces auteurs (cf. Briant 1993b). Mort d'Hystaspes : Stève 1974 : 168-169 et Vallat 1986 : 281. Organisation urbanistique de Suse : Perrot 1981 et Boucharlat 1990a ; travaux de Suse : Perrot 1974 ; Perrot-Ladiray 1974 (Porte de Darius).

• *Les débuts de Persépolis* : voir en général Schmidt 1953 : 39 sqq. *DPf* ; Herrenschildt 1990 ; datation de *DPh* : Stronach 1985a et Root 1988 et 1989 ; cf. également Root 1979 : 76 sqq., ainsi que Koch 1987b (cf. p. 157) ; on verra surtout les propositions détaillées de Roaf 1983 : 127-159, qui attribue au règne de Darius les débuts de construction de l'Apadana (mais plutôt des débuts du ^{ve} siècle), de la Trésorerie, du Palais de Darius — toutes entreprises complétées par Xerxès ; parmi les éléments de datation, Roaf (p. 150) inclut les tablettes de la Trésorerie (PF) : la première attestation d'artisans (*marrip* : cf. *PFT* : 45-46) recevant des rations à Pârsa est datée de la 15^e année (PF 1580), soit 508-507 ; mais, la signification de la distribution statistique des tablettes doit être relativisée ; sur ces problèmes, on verra également les importantes suggestions présentées par Garrison 1988 : 383-385, 391-393 et 474-475. Fortifications à Persépolis : Schmidt 1953 : 206-211, Shahbazi 1976b : 8-9, et maintenant Mousavi 1992 et Kleiss 1992b.

• *Les travaux menés dans les autres capitales* : problèmes chronologiques liés aux constructions de Pasargades : Nylander 1970 ; cf. en dernier lieu Koch 1987b : 158 ; Trésor et *kurtas* à Pasargades : Koch 1990 : 30-31. La construction d'un nouveau palais à Babylone est attestée par une tablette datée de l'an 26 de Darius (*BRM* I, 81), qui fait référence au « Palais neuf » (Joannès 1990a : 186) ; en revanche, le *Persebau*, souvent attribué à Darius (Haerink 1973), fut l'œuvre d'Artaxerxès II (Vallat 1989a) ; *apadana* d'Ecbatane : cf. Stronach, *Enclr*, s.v. « Apadana ».

• *La tombe royale de Naqš-e Rostam* : description méthodique par Schmidt 1970 ; également Calmeyer 1975, Root 1979 : 72-76 et 162-181 et Von Gall 1989 ; texte de Ctésias (§15) : Balcer (1972 : 117-119) pense que Ctésias a sans doute confondu avec le rocher de Behistoun ; cependant, le caractère funéraire du monument décrit ne laisse guère de place à l'incertitude ; *Nupistas* (**Nipīšta*) : Gershevitch 1969 : 177-179 (avec des réflexions sur la chronologie à partir des tablettes) ; Hinz 1970 : 425-426 (sous forme interrogative) ; mais voir Hallock 1977 : 132 et Koch 1990 : 49 (n. 235).

• *Art royal et villes impériales* : sur le programme dynastique et impérial, on se reportera surtout aux analyses de Root 1979, 1980 et 1990 (largement reprises ici).

II. Le roi et ses peuples : inscriptions et iconographie

• *Chartes de fondation de Suse* : Vallat 1971 (*DSf*, *DSz*), 1972 (*DSaa*, *DSz*), 1986 (*DSaa*) ;

également Stève 1974 et 1987, ainsi que Kent, *OP*. Les sigles des inscriptions de Suse (e.g. *DSc* 001) sont empruntés à Stève 1974 et 1987.

• *Listes de pays* : dans la bibliographie inflationniste, voir surtout Herrenschildt 1976-77 et 1980c ; Calmeyer 1982-1983a et 1987b (où l'on trouvera également de nombreux rapprochements avec les textes classiques).

• *Les peuples porteurs* : reproductions et analyses dans Schmidt 1970 et Walser 1972 ; statue de Suse : cf. *CDAFI* 1974 (où analyse exhaustive par Roaf) et Calmeyer 1991a ; sur les stèles du canal, cf. Posener 1936 : 48-87 et 181-188 et Tuplin 1991a : 242-246 ; les documents écrits et figurés sont également analysés fort longuement par Vogelsang 1992 : 94-119, et 132-165 (qui utilise d'une manière probablement trop systématique le critère du vêtement). D'une manière générale, voir les pages très importantes consacrées au sujet par M. Root (1979 : 227-284 : « The Tribute procession »). Le tableau présenté, pp. 187-188, est emprunté à Shahbazi 1976b : 24-25.

III. Une image idéale de l'espace et du pouvoir impérial

• *Espace et administration* : on trouvera dans Roaf 1974 : 149 et dans Calmeyer 1982 : 107 des listes synoptiques ; sur le sens du mot *dahyu* dans les inscriptions royales, voir surtout Cameron 1973, dont les conclusions ont été adoptées unanimement ; cf. en dernier lieu Lecoq 1990a.

• *Sujétion et collaboration* : voir en particulier Nylander 1979 et Root 1979.

• *Empire et monde connu* : *eskhatiai* de l'Empire : Briant 1984b : 64-65 ; la définition de *būmi* par Empire est reprise d'Herrenschildt 1976 : 43-65 ; cette interprétation a été combattue par Frye 1977 : 75-78. Périple de Sataspès : Desanges 1978 : 29-33 et récemment Colin, 1990. Schéma circulaire des représentations du monde : proposé pour la première fois par Goukowsky (1978 : 222-224), il a été repris (avec des modifications mineures) par Herrenschildt 1980c et Calmeyer 1982. Espace et conceptions religieuses : l'hypothèse est développée par Shahbazi 1983, sur lequel on verra les réserves de Calmeyer 1983a : 199-203. On peut comparer ces représentations de peuples soumis au Grand Roi à des monuments de l'époque romaine, en particulier les *simulacra gentium* d'Aphrodisias de Carie (R.R.R. Smith, *JRS* 78 (1988) : 50-77 ; cf. p. 77 : « It seems clear that in the Sebasteion the selection of outlandish peoples was meant to stand as a visual account of the extent of the Augustean empire, and by the sheer number and impressive unfamiliarity of the names, to suggest that it is coterminous with the ends of the earth ») ; parmi les nombreuses études consacrées aux représentations assyriennes, voir M.I. Marcus, « Geography as an organizing principle in the Imperial Art of Shalmaneser III », *Iraq* 49 (1987) : 77-90 ; sur les précédents assyriens dans les représentations spatiales achéménides, cf. en particulier Calmeyer 1983a : 181-190 ; on trouvera également beaucoup d'éléments de réflexion dans Liverani 1990 : 33-102.

• *Centre et périphérie* : Perses, Mèdes et Iraniens : terme *Arya* : cf. différentes études de Gnoli (1983, 1988a et 1990), qui dénie toute existence d'un concept d'Iran à l'époque achéménide ; cf. également les notices « *Arya* » (Bailey) et « *Aryans* » (Schmitt) dans *Enclr* II (1988) ; plus récemment, Lamberterie 1989, Schmitt 1991c et Skalmowski 1993, 1995. Sur la place et le rôle des peuples iraniens dans les listes de pays, voir en particulier Herrenschildt 1976 : 59-61 et Calmeyer 1982 : 135-139 (cf. également pp. 164-166 ; 1983a : 220-221 et 1987b : 141) ; la première écrit par exemple (p. 59) : « Les Iraniens non perses sont soumis aux Perses comme les autres, payent tribut, fournissent des soldats ; mais ils ont le pas sur les autres peuples par leur qualité d'Iraniens » ; selon le second, six pays toujours cités ensemble (Parthie, Arie, Bactriane, Sogdiane, Khwarezm, Drangiane) représentent historiquement l'Arianē (p. 138) ; sur les diverses interprétations proposées, voir les analyses de Calmeyer 1983a : 194-214.

• *Centre et périphérie : la Perse et l'Empire* : voir nombreuses analyses par Herrenschildt 1976, 1977, 1980 (a-c), dans lesquelles l'auteur a développé l'hypothèse d'un « royaume perse » formellement distingué du concept d'Empire (*būmi*) ; cette interprétation a été récusée par Frye 1977 et Schmitt 1978b ; cf. également Gschnitzer 1988 (p. 98, n. 12 citant en particulier *DPh*), qui propose (de manière très séduisante) de replacer les inscriptions dans leur chronologie ; mais on sait les

difficultés que l'on rencontre à dater précisément ces textes : la méthode proposée (p. 101, n. 18, en fonction des pays cités) apparaît peu opératoire (cf. Vallat 1986 : 282) ; voir également ses réflexions (pp. 99-101) à propos de *DPe*. Sur la situation administrative de la Perse à l'époque de Darius (problème évoqué également par Gschnitzer, p. 114 et n. 37), voir ci-dessous chapitre xi. Selon Herrenschmidt (1976 : 61), la place des Mèdes montre que « la rapidité et l'importance de ses [Darius] conquêtes ont agrandi son aire de pouvoir dans de telles proportions qu'il n'y a pas eu assez de Perses qualifiés pour la gestion politique, administrative et militaire. Il eut donc recours aux Mèdes » ; cette interprétation a été critiquée par Vogelsang 1986 : 131-135, qui met en relief la place exceptionnelle du pays perse [cf. également Tuplin 1994].

IV. Images et réalités : le roi parmi ses peuples

• *Peuples et dons : une fête à Persépolis ?* La bibliographie sur le sujet est immense. Rappelons ici simplement que la cérémonie dite du Nouvel An a été reconstruite en particulier par Pope 1957 et par Ghirshman 1957 (suivi depuis lors, d'une manière encore plus systématique, voire caricaturale, par Fennelly 1980) ; sur les rapprochements avec des rites indiens, voir en dernier lieu Musche 1989 (fêtes du couronnement). On se reportera maintenant à la très lucide mise au point de Sancisi-Weerdenburg 1991b, où l'on trouvera à la fois un clair exposé des sources et problèmes, ainsi qu'un passionnant historique de l'hypothèse à travers les comptes rendus des voyageurs européens depuis le xvii^e siècle (cf. également 1987 [ed.] et 1991a) ; je note seulement qu'elle n'utilise pas systématiquement les sources dont je développe ici l'analyse, en particulier dans le dernier paragraphe (« Retour à Persépolis ») ; on verra également Calmeyer 1979b : 156-157 et 1986 : 77-79 (où sont cités les passages de Théopompe et Élien), ainsi que Root 1979 (278-279 ; sur l'hypothèse du Now Ruz ; 236-240 : unité de l'ensemble en tenant compte de la présence à l'origine, au centre de la composition, du relief d'audience). M. Root et P. Calmeyer insistent l'un et l'autre sur l'aspect intemporel et non descriptif des reliefs (quels qu'ils soient). Mais on doit rester ouvert à l'hypothèse d'une fête de l'Empire, comme ne l'exclut pas complètement M. Root (p. 157) et comme l'indique plus fermement H. Sancisi-Weerdenburg : « It is clear that no Nowruz is attested for the Achaemenid period. This, however, is not proof that it did not exist at that time » (1991b : 201). À propos de la date postulée des visites royales à Persépolis (été), je note simplement que Darius est venu à Persépolis, où il est mort (Ctésias § 19) en novembre 486 (sur la date, Stolper 1992a et Zawadzki 1992), ce qui vient confirmer, si besoin était, que le Grand Roi séjournait fréquemment à Persépolis au cours de l'année, en fonction du calendrier cultuel officiel (on trouvera maintenant confirmation de ce point dans Koch 1993a : 61-91, en particulier pp. 88-89) ; sur les parades décrites par Xénophon, Hérodote et Quinte-Curce, cf. la comparaison synoptique dressée par Calmeyer 1974 : 51-54 et 1986 : 79-82 ; sur les rapports entre Xénophon et les représentations de Persépolis, voir surtout Sancisi-Weerdenburg 1980 : 184-216.

• *Le roi nomade* : j'ai longuement traité du problème dans Briant 1988c ; on y trouvera des références complémentaires aux textes anciens et à des études modernes (cf. également Briant 1991c : 233 et n. 34) ; sur Élien *VH* XIX.41, cf. Briant 1992b ; entrées de Cyrus et d'Alexandre à Babylone, cf. Kuhrt 1990b ; sur les dons des paysans perses, cf. Briant 1993c. On trouvera également bien des analyses intéressantes dans le tout récent ouvrage de Koch 1993a : 61-91, qui utilise les tablettes de Persépolis, dont de nombreuses tablettes inédites ; il en ressort que les enseignements tirés des tablettes ne sont pas en parfaite harmonie avec les affirmations des auteurs anciens, sur la chronologie des séjours annuels de la cour dans telle ou telle capitale ; si les séjours à Suse et à Persépolis sont amplement attestés, il n'en est pas de même des haltes à Babylone et à Ecbatane : cf. pp. 89-90. [Déplacements de Darius vers l'est de l'Iran : Giovinazzo 1994b].

• *Retour à Persépolis via Babylone* : les ambassades reçues par Alexandre sont également décrites par Arrien VII.14.6 ; 15.4-5 ; 19.1-2 (l'auteur émet quelques doutes sur la réalité de certaines d'entre elles), et par Justin XII.13. Sur Plinie VI.30.119-120, voir également Dilleman 1962 : 168-170, 245 (cf. *RTP* 453).

V. Images et réalités : les fêtes impériales

• *La grande armée de Xerxès* : l'interprétation développée ici a déjà été présentée sous forme préliminaire (Briant 1990a : 81, n. 20 ; cf. Briant 1988b : 175) ; depuis lors, je me suis rendu compte que Burn (1984 : 470), sans la développer, aboutit à une observation assez proche (la levée des contingents ethniques relève de « considérations de prestige royal ») ; il juge néanmoins (cf. également p. 324) que ces contingents, sans réellement combattre, ont accompagné Xerxès jusqu'en Attique ; il tire argument du commandement exercé par Artabaze sur l'armée qui accompagne Xerxès vers l'Hellespont (VIII.126), en rappelant qu'à Doriskos Artabaze est désigné comme le chef des Parthes et Chorasmien (VII.66). Mais, précisément, ce mode de raisonnement me paraît contestable, car il postule qu'Artabaze a conservé le commandement des Parthes et des Chorasmien (qui n'apparaissent dans aucune bataille). Je suis plutôt porté à croire que, d'une part, les contingents de Doriskos (qui ne devaient représenter qu'une troupe réduite en nombre, purement représentative de leur peuple) ont été renvoyés en Asie après la parade, que d'autre part les chefs perses ont alors été intégrés dans l'organigramme des troupes d'élite en tant que chiliarques ou myriarques (VII.81). Certains ont peut-être également regagné aussitôt leur gouvernement : ainsi Artayktès qui, à Doriskos, « commande » les Mosques et les Tibaréniens (VII.78), est désigné par Hérodote à cette date comme « gouverneur de Sestos en Hellespont » (IX.115) ; or, il occupe toujours cette fonction en 479-478 (VII.33 ; IX.115-118), et rien n'indique avec certitude qu'il ait pris part réellement à la marche vers Athènes. Je note enfin que Armayor (1978 : 6-7) juge lui aussi qu'il s'agit d'une parade, mais il ajoute que la description d'Hérodote dérive d'un modèle grec, sans aucun rapport avec les réalités perses — conclusion qui me paraît excessive, même si effectivement le souvenir de la parade a donné lieu à des ajouts et à des exagérations : cf. en particulier Fl. Josèphe *C. Apion* I.172-173 : citant Choirilos de Samos, Josèphe n'hésite pas à postuler que les Judéens avaient eux aussi envoyé un contingent, dont le vêtement et l'allure générale n'étaient pas moins surprenants que ceux des contingents décrits par Hérodote ; ce qui est surtout intéressant, c'est que la citation de Choirilos (qui écrit vers la fin du v^e s.) montre que la tradition avait réélaboré la composition de l'armée, puisqu'il citait les habitants des monts Solymiens (assimilés aux Judéens par Josèphe), ethnonyme absent du texte d'Hérodote. Sur la grande armée de Xerxès, cf. également chapitre XIII. [Sur ce point du moins — non-participation aux combats des contingents ethniques cités par Hérodote — je me retrouve d'accord avec Barkworth 1992].

• *D'Artaxerxes III à Ptolémée* : sur le passage d'Isocrate, cf. Meiggs 1972 : 433-434 ; sur le transport des tributs, cf. la scène du Vase de Darius et les remarques de Villanueva-Puig 1989 : 289-296, et, à propos des sacs (contenant le tribut athénien), les rapprochements proposés judicieusement par Bernard-Rapin 1980 : 20, n. 3. *Pompé* de Philadelphie : les citations sont extraites de F. Dunand, « Fête et propagande à Alexandrie sous les Lagides », dans : *La Fête, pratique et discours*, Paris (1981) : 18, 21, 24-25 ; sur des emprunts perses (tente), cf. Lavagne 1988 : 96-99 et Perrin 1990.

VI. Table royale et paradis royaux : l'exaltation du centre

• *Sur la table royale* : cf. Briant 1989b et 1993c ; sur les paradis, cf. *RTP* 453-456, Fauth 1979 et Stronach 1989a ; pour l'époque assyrienne : Oppenheim 1965 ; Albenda 1974 ; Wiseman 1983a ; voir également Lackenbacher 1990 : 91-96 (« Canaux, vergers et jardins ») [je note en passant que le texte d'Élien (*Anim.* 7.1) sur les bœufs des paradis de Suse donne corps à l'interprétation de Cardascia (1951 : 132, n. 1) sur l'existence de norias en Babylonie achéménide (là-dessus, cf. maintenant Stevenson 1992, en particulier pp. 48-51, en ignorant le texte d'Élien)] ; sur la fonction idéologique des jardins royaux en Égypte pharaonique (appropriation du monde connu), cf. Beaux 1990 : 314-317 ; sur Kotys, cf. Briant 1991c : 232-235 ; sur Alcibiade, cf. Briant 1985b : 59 ; Alexandre : Plinie VIII.44 est discuté par Bodson (1991 : 132-133) ; l'auteur juge que le lien entre Alexandre et Aristote (explicité par Plinie) doit être soumis à révision — position qui paraît raisonnable ; je ne crois pas cependant que l'on doive simplement utiliser le passage de Plinie pour montrer l'impact de la conquête macédonienne sur la développement des sciences de la nature en Europe ; le but

premier du conquérant me semble bien d'abord d'agir en conformité avec le modèle (proche-oriental) du paradis, dont, au demeurant, il connaissait très probablement l'existence dès avant 334 (cf. ma discussion sur ce point dans Briant 1991c : 230-236). Jardins de Versailles : citation de J.-M. Apos-tolides, *Le Roi-machine. Spectacle et politique au temps de Louis XIV*, Paris (1981) : 136-137.

CHAPITRE VI

REPRÉSENTATIONS ROYALES ET IDÉOLOGIE MONARCHIQUE

I. Sources et problèmes

• *Monuments perses disparus* ? Sur les rapports entre sources classiques et reliefs, cf. les remarques critiques pertinentes de Calmeyer 1979b. On a retrouvé à Persépolis un grand nombre d'objets fragmentaires (décorations de portes, pierres précieuses, bijoux, etc.) qui, à l'origine, devaient orner les reliefs : Schmidt 1957 : 70-80 ; couleurs à Persépolis : Tilia 1978 : 31-68 ; Krefter 1989 : 131-132 (et Taf. I en couleurs, avec la courte note de commentaire de Calmeyer dans *AMI* 9 [1989]) ; à Suse : Stève 1974 : 144-145 ; on a retrouvé dans le palais d'Artaxerxès II à Suse des fragments d'une frise peinte, qui représentait un défilé de peuples donateurs, proches de ceux qui sont sculptés à Persépolis : Boucharlat-Labrousse 1979 : 67-68 (cf. photos dans Briant 1992d : 50) ; peintures murales dans une apadana arménienne d'époque achéménide : cf. Summers 1993 : 94 ; reconstitutions du tableau qui ornait la *Stoa Poikilē* à Athènes du temps de Pausanias : C. Robert, *Die Marathonsschlacht in der Poikilē*, Halle, 1895 (cf. Briant 1992d : 148-149). Tapisseries perses ornées de « figures tissées » : Athénée V, 179b ; cf. IV, 138c ; de figures de monstres et de griffons à la mode perse : Athénée XI, 477d ; cf. Daumas 1985 : 293 ; vêtements perses hauts en couleur (*poikilmata*) : Élien *Anim.* 5.22 ; tapis de Pazyryk : voir bonnes photos en couleur dans Gryaznov 1969 : 132-135 ; certains motifs des tapis retrouvés à Pazyryk trouvaient leurs correspondants presque à l'identique à Persépolis : Tilia 1978 : 49-52 (voir maintenant Lerner 1991). Texte de Plutarque sur Thémistocle (*Thém.* 29.4) : certains traducteurs (cf. *Vies de Plutarque*, II, CUF, Paris (1961) : 135) comprennent *poikila strōmata* comme « tapis historiés » ; mais le sens premier de *poikilos* reste celui de « varié » (par exemple Ps. Aristote, *Écon.* II, 1.2, avec les remarques de Descat 1990b : 86-87). Témoignage de Philostrate : cf. les justes remarques critiques de Bigwood 1978b : 41 et n. 37 ; le *Roman d'Alexandre* est cité d'après l'édition de G. Bounoure et B. Serret (Paris, Les Belles Lettres 1992) ; remarquons au passage que l'on y trouve également une référence (tout aussi fantaisiste à mon avis) à une peinture qui représentait Xerxès (II, 15.8). Sur les déformations induites par les récits de voyage, cf. Sancisi-Weerdenburg 1991a-b, qui étudie des exemples particulièrement frappants, et les documents présentés dans Sancisi-Weerdenburg (éd.) 1987c. Sémiramis : voir Bigwood 1978b : 41-43. À propos d'Hérodote IV, 88-89, cf. Hölscher 1973 : 35-37. Parmi les erreurs (ou approximations) des auteurs anciens, mentionnons également que Ctésias (§ 15) situait la tombe de Darius « sur la montagne à deux cimes », c'est-à-dire à Behistoun (cf. Balcer 1972b : 117-118). Diffusion d'images perses (« perseries ») dans le monde grec, cf. surtout l'étude minutieuse de Miller 1985 (également Miller 1989 sur l'adoption/adaptation d'objets de la cour achéménide (parasols) dans la haute société athénienne) ; sur l'*himation* de Denys l'Ancien, cf. Jacobsthal 1938 (que je suis malgré Robertson 1939) et les remarques de Childs 1978 : 80 ; sur les emprunts achéménides sur l'Acropole (problème fort discuté), on verra Lawrence 1951 et en dernier lieu Root 1985 (qui a rédigé un livre [encore inédit] sur cette question) ; sur les mentions de Persépolis dans les textes de l'époque classique, cf. les justes remarques de Cameron 1973 : 56. Vase de Darius (fig. 8) : Villanueva-Puig 1989 (avec bibliographie antérieure) et, en dernier lieu, Ghiron-Bistagne 1992-93.

• *Centre et périphérie* : sur ce thème, voir les réflexions stimulantes de Root 1991, ainsi que les remarques et analyses de Jacobs 1987 : 52-58 (mais je ne partage pas les vues exprimées pp. 15-23) ;

scène d'audience représentée sur un bouclier du sarcophage d'Alexandre : Gabelmann 1984 : 68 et Von Graeve 1987 ; représentations de chasses sassanides : Harper 1986 ; chasses assyriennes : Magen 1986 : 29 *sqq.* ; absence de référence au roi-chasseur dans les inscriptions : voir mes remarques dans *RTP* 389-391 et, depuis lors, Schmitt 1988 : 29. L'hypothèse d'une exacte identité entre les scènes de chasse des stèles « gréco-perses » et des scènes de chasse autrefois présentes (?) dans les résidences royales est développée en particulier par Cremer 1984 (à partir des textes classiques), mais je crois qu'il convient de faire preuve de prudence en la matière ; le caractère immuable, figé et intemporel de l'art aulique achéménide a tout particulièrement été souligné par M. Root et par P. Calmeyer dans de nombreuses études (avec l'exception provinciale analysée dans Calmeyer 1992a : 16) ; sur l'art aulique et la propagande royale sur différents supports, et sur les rapports entre le « Court style » des cachets et l'art monumental, cf. en particulier Garrison 1988 : 383-393 et Garrison 1992 ; sur le programme propagandistique systématiquement développé sur les monnaies royales, cf. Stronach 1989b.

II. Le Prince en ses miroirs

• *Darius à Naqš-e Rostam* : description de la façade des tombes royales : Schmidt 1970 : 79 *sqq.* ; Root 1979 : 72-76 et 162-181 ; voir aussi Houtkamp 1991 : 24-25 et 38-39 (autels du feu). La traduction de *DNb* est empruntée à Herrenschildt 1985 : 134 ; la troisième partie (ici § 14b) pose de gros problèmes de traduction ; la découverte de la version araméenne dans le papyrus-Behistoun d'Éléphantine a permis à Sims-Williams (1981) de résoudre bon nombre de difficultés ; la traduction de la dernière phrase est adaptée de Hinz 1988.

• *Le texte et l'image* : les différentes positions du roi sur les monnaies sont présentées graphiquement par Vanden Berghe 1987 : 146-147, et par Stronach 1989b : 260 (ici fig. 11).

• *Le roi victorieux et le roi de justice* : arc, insigne royal : *RTP* 374-375 ; peut-être remis au roi lors de son intronisation : Briant 1991a : 8.

• *Le texte et l'image* : sceau d'Artaxerxès : cf. Porada 1979 : 88-89 (et fig. 46) ; combat contre un Sace : cf. Porada 1979 : 86, n. 68 ; roi contre guerrier grec : *ibid.* 89, fig. 47 ; sceau de Kuraš d'Anšan (PFS *93) : e.g. Bollweg 1988 et Garrison 1992 : 3-7 ; sceau d'Aršāma, dessin dans Moorey 1978 : 149, fig. 8, où l'on trouvera également un dessin du cylindre de l'Oxus (fig. 7).

III. Le roi en majesté

• *La statue de Darius* : je renvoie aux études parues dans *JA* 260/3-4 (1972) et dans *CDAFI* 4 (1974) ; voir également ci-dessous chapitre XII, 1 pour le contexte égyptien ; *DAE* n° 70 : cf. Fleischer 1983 et Roaf 1979 : 72 ; l'authenticité de l'inscription portée sur la statue de Darius (Hérodote) est mise en doute (non sans de bonnes raisons) par Schmitt 1988 : 30-32 ; sur la symbolique des couleurs de la robe de Darius III, cf. Dumézil 1985 ; sur la statue de Xerxès citée par Plutarque, cf. les remarques de Calmeyer 1979b : 60 et n. 51 ; citons également la statue sculptée en l'honneur d'Artystoné selon Hérodote VII, 69. Sur la statue de Darius et surtout sur des traces résiduelles de la statuaire achéménide (y compris à Suse), voir également Spyckett 1981 : 394-401, et Harper-Aruz-Tallon (edd.) 1992 = éd. fr. 1994 : 219-221 (fragment d'une tête royale de Suse) [et Traunecker 1995 sur une tête « perso-égyptienne » du Musée de Strasbourg].

• *Les documents iconographiques persépolitains* : reliefs d'audience du Trésor, cf. Tilia 1977 : 69-74, et ci-dessous chapitre XIV, 1 avec les notes (Artaxerxès I^{er} à Persépolis).

• *Le roi sur son trône* : *diphros* de Xerxès, cf. Miller 1985 : 110-111 (butin de guerre) ; Frost (1973 : 118-119) veut montrer, en se fondant sur Dinon, que la traduction par « trône » est inexacte ; mais sa démonstration est incomplète, car il est clair que le terme *diphros* ne désignait pas seulement un tabouret, mais également des sièges (cf. en particulier Hérodote III, 146, où le terme est apparemment employé en synonyme de *thronos* : III, 144) ; il n'est donc pas exclu (contrairement à ce que conclut Frost) que Xerxès se soit assis sur son *diphros* d'or (cf. Plutarque *Thém.* 13.1) ;

Alexandre et le trône royal achéménide : cf. Calmeyer 1973 : 137-146 ; sur le trône achéménide, cf. en dernier lieu Jamzadeh 1991 (reçu tardivement).

- *L'audience royale* : les documents sont présentés et analysés par Gabelmann 1984 : 7-21 ; rôle du *hazarapatiš* : cf. textes et commentaires dans Briant 1994e : 291-298, et ci-dessous chapitre VII, 2 ; problème de la proskynèse : voir Bickerman 1963 qui, avec d'autres (cf. Frye 1972a), considère que la proskynèse est très exactement le rite figuré sur les reliefs d'audience ; en sens contraire, Gabelmann 1984 : 15-16 ; 88-95 (mais l'auteur ignore fâcheusement l'étude de Bickerman) ; je note au passage que, dans certaines tablettes de Mari, il existe une hiérarchie entre ambassadeurs, certains étant exemptés de la proskynèse, d'autres devant s'incliner trois fois ou deux fois : cf. J.M. Durand, *NABU* 1990/1, note n° 24.

- *Chars et chevaux royaux* : cf. *RTP* 374-375 ; Calmeyer 1974 ; également Stamatiou 1989.

- *Le Héros royal* : Root 1979 : 118-122 (sceaux) et 303-308 (dont l'interprétation est suivie ici) ; Garrison 1988 et 1992 ; également Porada 1979 : 82-85, Boardman 1970a : 30-37, Bivar 1970, et Stronach 1989b : 272.

IV. Le bon combattant

- *Un roi grand et beau* : sur la longueur (supposée) des bras de Darius, voir également le surnom de *Makrocheir*, que Pollux interprète comme « au pouvoir s'étendant au loin » (Schmitt, *Enclir*, s.v. « Artaxerxes I^{er} ») ; il n'est donc pas sûr que Strabon ait établi une confusion entre Darius I^{er} et Artaxerxès I^{er}. Compétitions dynastiques : cf. chapitres XIV, 1 ; XIV, 6 ; 15.2 ; XVII, 1. Vêtements du roi et d'Ahura-Mazda à Persépolis : Tilia 1972 : 41 *sqq.* ; couleurs : Widengren 1968 : 179-180 et Dumézil 1985. Postiches (cf. Miller 1985 : 283-285) : tous les documents iconographiques démontrent le soin que les sculpteurs de Persépolis ont accordé aux barbes et moustaches : Tilia 1972 : 39.

- *Le chef de guerre : représentations et réalités* : voir les justes réflexions de Widengren 1968 : 179, à propos de Darius III : « La bataille étant perdue, il s'enfuit, car son devoir n'est pas de combattre, mais simplement de survivre pour régner. On a eu grand tort d'y voir de la lâcheté. Tel n'est absolument pas le cas. Dans le Mahābhārata, Yudisthira, modèle de souverains, ne participe pas au combat : il se contente de le superviser et de le diriger » – à lire avec les remarques à la fois critiques et approbatives de Nylander 1993 : 150-151 ; sur l'importance du thème de la campagne victorieuse dans la première année de règne chez les pharaons, cf. Zaccagnini 1990 : 39.

- *Darius III au combat : une vision agonistique de la royauté* : je reprends là des réflexions antérieures (*RTP* 373, n. 113) ; sur la mosaïque de Naples, cf. en particulier Nylander 1982, 1983 et 1993.

- *Le roi chasseur* : cf. Briant 1991c (où j'ai tenté de rassembler la documentation, sans prétendre à l'exhaustivité), et ci-dessous chapitre VII, 6. Le sceau représentant le combat du roi contre un griffon est commenté par Hill 1923 (également Briant 1991c : 220 ; photo dans Briant 1992d : 102-103).

V. Le roi, la terre et l'eau

- *Le bon jardinier* : sur le texte de Xénophon, cf. déjà *RTP* : 176-188 ; 455-456 ; sur les paradis, cf. *ibid.* 451-456 et Fauth 1979 ; voir ci-dessus chapitre XI, 5 et l'*index*, s.v., et les pages de Pomeroy 1994 : 237-254 (à la suite de Briant et de Fauth) ; scènes paradisiaques sur des cachets de Daskyleion : Kaptan-Bayburtluoglu 1990 ; scènes de labours : le sceau-cylindre (au Louvre) est reproduit p. 4 de la couverture de *RTP* et dans Briant 1992d : 103 ; on trouvera une photographie de la monnaie de Tarse dans Franke-Hirmer 1966 : 124 et n° 194 [cf. également Casabonne 1995b, note 6] ; le rapprochement entre les deux documents est judicieusement proposé par Sancisi-Weerdenburg 1990 : 266.

- *Xerxès et le platane* : sur les textes présentés voir quelques remarques préliminaires dans *RTP* 447-448 et 456 ; voir également Eddy 1961 : 27-30. Cachets : PTS 24-25 ; roi devant l'arbre de vie : Menant 1878 : 71 ; cf. *SXe* (avec les remarques critiques de Schmitt 1981 : 26-32) ; de telles représentations sont également fréquentes sur les sceaux babyloniens d'époque achéménide : Legrain 1925 : 43 ; cf. également Delaporte 1909, n° 633. Dans tous les cas, l'arbre est le palmier : cf. les remarques de Schmidt 1957 : 8 ; Porada (1979 : 85) émet l'hypothèse que le thème a pu être

emprunté par Darius à l'Égypte (le sceau est réputé venir d'Égypte : Yoyotte 1952) ; sur ce thème, cf. également Garrison 1992 : 19-20 ; mais le thème du palmier semble ressortir plutôt de la thématique babylonienne, éventuellement réintégrée dans des conceptions perses (cf. Strabon XVI, 1.14).

- *Le platane et la Vigne d'or du Grand Roi* : les textes sur la Vigne d'Or sont rassemblés par Jacobsthal 1927 : 102-110 ; cf. aussi R. Vallois, *L'architecture hellénique et hellénistique à Délos*, Paris (1944) : 290-298, 427.

- *Le faiseur de pluie et le maître de l'orage* : Tištryā et Mithra : cf. les articles récents de Panaino 1986 et 1988 (sans référence aux textes classiques), et son édition du *Yasht* dédié à ce dieu (Panaino 1990 ; le volume II est sous presse) ; voir déjà Bidez-Cumont 1938 : 115, n. 3 ; 124-127 ; ma note dans Briant 1994f : 61, n. 30 [Mithra ?] doit être maintenant corrigée. Alors que ce développement était rédigé, j'ai pris connaissance de l'étude de Calmeyer 1989 [1991], qui lui aussi, en élargissant la documentation, propose d'identifier Tištryā sous l'Apollon de Polyeen. Sur le thème de la pluie et de l'orage, cf. également Widengren 1968 : 75-77, 264-267, 349-350 ; texte de Nicolas de Damas sur Cyrus : cf. les remarques de Binder 1964 : 25.

VI. Entre hommes et dieux

Je n'entends pas, dans les pages qui suivent, traiter *in extenso* de la religion perse, ni apporter des solutions à tous les problèmes en suspens. Une telle entreprise – qui dépasse mes compétences – demanderait d'y consacrer un livre entier. Ici, mon propos est axé prioritairement sur la composante religieuse de l'idéologie monarchique achéménide, même si je suis amené, ici ou là, à ouvrir des dossiers sur telle ou telle divinité. J'ai beaucoup utilisé les ouvrages suivants : Rapp 1865, Clemen 1929 a-b, Duschesne-Guillemin 1952 (cf. également 1972), Widengren 1968 et Boyce 1982 – ainsi bien entendu que de nombreuses études particulières qui seront citées en leur place. Cf. également ci-dessus chapitre II, 9, où sont citées (dans les notes documentaires) les études novatrices de J. Kellens. [Le livre de Ahn 1992 m'a été accessible trop tardivement pour que je puisse intégrer ses analyses et discussions, mais, à première vue, il me paraît faire une part démesurée aux textes avestiques récents.] Remarquons au préalable qu'aucun monument de Persépolis n'est identifiable comme temple (cf. Boucharlat 1984 : 130-132) ; les interprétations du *tacara* de Darius comme sanctuaire présentées par Fennelly (1980 : 143-147) relèvent du roman ; je reste également circonspect devant la proposition de Roaf (1974 : 96) reprise par Moorey (1979 : 221), qui suggère que les animaux vivants emportés par des serviteurs sur certains reliefs persépolitains seraient destinés à des sacrifices (sur ces reliefs, cf. les remarques de Sancisi-Weerdenburg 1993c). On sait en outre que d'après Hérodote (I, 131) et Strabon (XV, 3.13), les Perses n'élèvent à leurs dieux ni statues (*agalma* : Strabon) ni autels (*bōmos* : Strabon, Hérodote), ni temples (*naos* : Hérodote), mais qu'ils sacrifient en plein air sur les lieux hauts (cf. également Polyeen VII, 11.12 analysé ci-dessus). Si ces informations sont fondées, la recherche des sanctuaires perses devient encore plus délicate, puisqu'ils ne donnaient pas lieu à construction. Il est vrai qu'Hérodote ne se réfère peut-être là qu'à la religion populaire, la strate la plus ancienne des croyances perses (cf. Briant 1984a : 103-104) ; des documents postérieurs (IV^e siècle) semblent indiquer en revanche que ces prescriptions n'ont pas perduré tout au long de l'Empire achéménide (cf. l'ordre donné par Artaxerxès II : ci-dessus, chapitre XV, 8) ; le texte le plus clair (mais également problématique !) est un fragment de Dinon (*FGH* 690 F28) : en rappelant l'interdiction évoquée par Hérodote et Strabon, Dinon ajoute que les Perses élevaient des statues uniquement en l'honneur du Feu et de l'Eau. Une dernière remarque préalable : l'exemple particulier d'Anāhita (traité ci-dessous) renvoie à un problème général, que je ne peux traiter complètement (il faudrait un ouvrage spécialisé), qui est celui des éléments constitutifs de l'idéologie monarchique achéménide. Contre l'interprétation indo-européenne (présentée fréquemment par Benveniste, Dumézil ou encore Widengren), Gnoli (1974) a souligné avec force les emprunts mésopotamiens et babyloniens ; de son côté, Root (1979) a mis en évidence la prégnance des répertoires iconographiques proche-orientaux dans l'art royal achéménide. Mais, dans le même

temps, elle a justement souligné qu'il ne s'agit pas simplement d'emprunts et de copies, mais d'éléments réinterprétés dans le cadre d'une conception nouvelle et originale (cf. aussi les réflexions de Kuhrt 1984 : 159, et de Calmeyer 1994, et ci-dessous chapitre xv, 8 et chapitre xvi, 10).

- *Les prières royales* : voir surtout les études de Cl. Herrenschmidt 1977, 1985 et 1990a-b, que j'ai abondamment utilisées ; caractère non divin de la royauté perse : cf. par exemple Calmeyer 1981 ; sur la prière « trifonctionnelle » de Darius dans *DPd*, cf. Benveniste 1938b : 538-543 et Dumézil 1986 : 617-621 ; sur les rapports entre cultes privés et culte public, cf. déjà les remarques de Gnoli 1974 : 181 et celles de Herrenschmidt 1991 : 14-16.

- *Les cultes officiels* : le Cyrus de Xénophon et les sacrifices : cf. Sancisi-Weerdenburg 1980 : 184-216 ; 1985 ; également Eddy 1961 : 53-54 (mais certaines de ses interprétations sont caduques) ; l'existence d'un calendrier cultuel officiel (que je déduis de Ctésias § 19) est parfaitement confirmée par l'analyse des tablettes de Persépolis menée par Koch 1993a : 86-89. Dieux et cultes dans les tablettes de Persépolis : voir les études spécialisées de H. Koch 1977, 1987a et 1991 ; culte des forces naturelles : Rapp 1865 : 75-77 ; culte des montagnes et des eaux dans les tablettes de Persépolis : Koch 1977 : 96-100 ; 1991 : 93-95, avec ma remarque dans Briant 1994f : 48, 61 (également p. 47, n. 8 sur l'hydromancie chez les Perses d'après Strabon XVI, 2.39). Sur le rite de la purification de l'armée, cf. Masson 1950. Héritages achéménides dans la Perside hellénistique : cf. Wieshöfer 1991a et 1994.

- *Le roi, les sacrifices et les mages* : mentions de mages dans les tablettes : Koch 1977 : 156-158 ; la stèle de Daskyleion a été publiée par Macridy 1913 : 348-352 et fréquemment commentée depuis lors (cf. Nollé 1992 : 93-96) ; autre scène assez proche (base d'autel trouvée près de Kayseri, décrite ci-dessous chapitre xvi, 6) : cf. Bittel 1952.

- *Sacrifices et banquets* : sur Strabon XV, 3.14-15, cf. Benveniste 1964 : 53-58 ; scènes de sacrifices sur les sceaux et les cachets, voir les documents rassemblés et interprétés par Moorey 1979 ; les sceaux apposés sur les tablettes du Trésor et portant des scènes culturelles et religieuses sont décrits par Schmidt 1957 : 9-10. Banquet postsacrificiel : voir également le texte de Nicolas de Damas, *FGrH* 90 F66.41. Sacrifices et banquet présidés par Peukestas à Persépolis : cf. *RTP* 80, n. 4 et, depuis lors, Calmeyer 1982 : 185-186 (suivi par Wieshöfer 1991a : 130).

- *Le roi et le culte d'Ahura-Mazda* : Boyce, s.v. dans *Enclr.* Ahura-Mazda dans les textes classiques : Rapp 1865 : 47-53 ; dans les tablettes de Persépolis : Koch 1977 : 81-85 ; sacrifice *lan* : Koch 1977 : 129-141, 1987a : 241-245, et 1991 : 89-91 ; sceaux de Persépolis : Schmidt 1957 : 8-9.

- *Le roi et le culte du Feu* : le Feu dans les textes classiques, cf. Rapp 1865 : 73-74 (avec les remarques importantes de Benveniste 1964 : 53-58 sur les termes *pyraithoi* et *pyraithia* chez Strabon XV, 3.15) ; titres dans les tablettes de Persépolis : Koch 1977 : 159-170 (mais, comme le souligne Benveniste 1964 : 57, *aθravan* est simplement « le nom générique et archaïque du prêtre, sans rapport avec le feu ») ; Darius à Naqš-e Rostam : Root 1979 : 177-179 et Jamzadeh 1991 : 95-97 ; représentations d'autels du Feu, cf. Houtkamp 1991 ; autels du Feu sur les tablettes du Trésor : Schmidt 1957 : 9-10 ; sceau de Zarathoustris : Bordreuil 1986a, n° 136 (ici fig. 28b) ; extinction des Feux à la mort du roi : Briant 1991a : 2. [Contrairement aux hypothèses développées par Pitschikjan 1992, le temple bactrien de Takht-i Sangin (dont il situe la construction en pleine époque achéménide : p. 35) n'est très probablement pas un temple du feu, mais un sanctuaire voué au culte du fleuve Oxus divinisé (Bernard 1994a), si bien que tout rapprochement avec de très douteux « temples du feu » de Suse ou de Persépolis relève du raisonnement circulaire (cf. Bernard, p. 96, n. 51). L'étude de Pitschikjan a donné lieu à un autre article, par H. Koch (Koch 1993c [1995]) ; à l'issue d'un tour d'horizon (très sceptique) de la littérature archéologique sur les temples du feu d'époque achéménide, l'auteur repousse également l'interprétation de Pitschikjan ; elle propose un rapprochement d'ordre architectural entre le bâtiment de Takht-i Sangin et la Trésorerie de Persépolis, et elle suggère (de manière plutôt surprenante) que le « temple » pourrait avoir été le siège d'un haut officier, ou même du satrape des Achéménides, auquel aurait succédé au III^e siècle un satrape séleucide (p. 186)].

- *Le roi, Mithra et le Soleil* : les textes classiques sur le Soleil sont rassemblés par Jacobs 1991 ; cf. les pages toujours importantes de Rapp 1865 : 53-60. Mithra et le sacrifice du cheval (ci-dessus chapitre II, 9 sur les sacrifices autour du tombeau de Cyrus) : on soulignera tout l'intérêt d'une monnaie de Samarie du IV^e siècle, qui porte une scène tout à fait inhabituelle, où un personnage non identifié affronte un cheval (CS 58 ; ici fig. 52e) : cf. Meshorer-Qadar 1991 : 23 et 55 (thème apparemment absent des empreintes du Wadi ed-Daliyeh : cf. le catalogue raisonné dressé par Leith 1990 : cf. pp. 475-6). Rapports entre le Soleil et Mithra : cf. l'étude de Gnoli 1979 ; *Yasht* à Mithra : Gershevitch 1967 et Benveniste 1960 ; Hvarira : Koch 1977 : 94-95 ; l'ivresse du roi lors de la fête de Mithra : l'hypothèse du *haoma* est présentée par Bowman 1970 : 8 (cf. déjà en ce sens Eddy 1961 : 55, et mes remarques dans Briant 1994f : 47, n. 7) ; sur la persique, L. Séchan (*La Danse grecque antique*, Paris (1930) : 100-101) est malheureusement très sommaire et il ne cite pas le texte de Dinon ; même silence chez M.H. Delavaud-Roux, *Les Danses armées en Grèce antique*, Aix-en-Provence (1993).

- *Le culte d'Anāhita* : j'ai beaucoup tiré profit des remarques lumineuses de Moorey 1979, où l'on trouvera des dessins des deux cachets décrits dans le texte ; je ne cache pas cependant que cette interprétation culturelle a toujours soulevé quelques difficultés, exposées par Brosius 1991 : 190-193 (qui conclut dans un sens opposé à celui de Moorey) ; pour l'anneau de l'Oxus, cf. Dalton Pl. XVI, 103, et les commentaires pp. 26-27 (l'iconographie de la déesse aux lions se retrouve plus tard à Hiéropolis Bambykè : Oden 1977 : 51-53) ; Anāhita et la colombe : cf. Shepherd 1980, qui ne manque pas de citer les sceaux achéménides (pp. 56-58) ; voir également le très suggestif article de Hanaway, 1982 ; on pourrait ajouter le récit de la jeunesse de Sémiramis (nourrie par des colombes), tel qu'il est présenté chez Diodore (II, 4. 4-6) ; cf. également l'histoire de Derketo chez Ctésias (Strabon XVI, 4.27), qui est probablement l'inspirateur de Diodore (Oden 1977 : 69-73) ; une colombe joue également un rôle (en relation avec Aphrodite [Astarté]) dans l'histoire d'Aspasie chez Élien *VH* XII, 1. On notera qu'Isidore de Charax (*Mans. Parth.* § 1) mentionne l'existence d'un sanctuaire d'Artémis fondé par Darius en Babylonie sur le site d'une résidence royale (*basileia*) ; sur l'emplacement, cf. Galikowski 1988 : 82) ; sous Artémis se cache très probablement Anāhita (bien qu'en § 6, parlant d'Ecbatane, l'auteur la désigne sous le nom plus fréquent d'Anaitis [cf. Polybe X, 27]) ; mais il est difficile d'assurer qu'il s'agit bien de Darius I^{er}. Politique d'Artaxerxès II : chapitre xv, 8.

CHAPITRE VII

GENS ET VIE DE COUR

I. Sources et problèmes

- *Les auteurs grecs et l'organisation aulique perse* : sur l'apport des tablettes de Persépolis, cf. en dernier lieu Koch 1993a, en particulier pp. 61-91.

- *Tentes et palais* : voir surtout Briant 1988c : 263-267 ; sur le terme *gangabas*, cf. Mancini 1987 : 9-60, en particulier 43-55 (= **ganzapa* ; cf. él. *kanzabara*, ar. *gnzbr*) ; Odéon et tente de Xerxès : cf. en dernier lieu la mise au point (prudente) de Miller 1985 : 116-124 ; sur la tente d'Alexandre et celle de Ptolémée (*pompē*), cf. Lavagne 1988 : 95-99 et Perrin 1990. Appartements privés de Suse : l'interprétation est développée par Perrot 1981 : 86-89 ; doutes chez Amandry 1987 : 161 ; Boucharlat (1990a : 153-157) souligne la faiblesse de l'habitat sédentaire ; habitat dans la plaine de Persépolis : Tilia 1978 : 73-91 ; palais d'Artaxerxès II sur la rive du Chaour : *CDAFI* 10 (1979) ; salle de bains à Persépolis : Tilia 1977 : 74 ; quartier militaire à Persépolis : Schmidt 1953 : 206-210 et 1975 : 97-101 ; vaisselle : Schmidt 1957 : 81-95 ; le terme *katalyseis* employé par Diodore (XVII, 71.8) implique peut-être que des habitations n'étaient employées que temporairement lors des haltes périodiques de la cour centrale : cf. pour comparaison Hérodote V, 52 et Élien, *VH* I, 33 ; le banquet d'Alexandre est évoqué par Boucharlat 1990b : 225, n. 1, dans le contexte plus large

de l'histoire des palais de Suse à l'époque hellénistique. Mobilier royal dans diverses villes de l'Empire : cf. références dans Briant 1988c : 267, n. 16.

II. Le service du Roi

- *Le chiliarque et le service de l'audience* : sur les hypothèses concernant le chiliarque, je renvoie à ma discussion dans Briant 1994e : 291-298 (où l'on trouvera les références bibliographiques). Termes « Porte » et « porte » : cf. Vallat 1974b : 176 ; sur la Porte de Darius, cf. description précise par Perrot-Ladiry 1974 ; sur le terme Porte et Sublime Porte dans l'Empire ottoman, cf. J. Deny et U. Heyd, *EncIslam* I (1960) : 859-860.

- *La garde royale* : sur les gardes des briques de Suse, cf. de Mecquenem 1947 : 53-54, qui remarque cependant que leurs vêtements diffèrent sensiblement des descriptions données par les auteurs classiques ; sur le terme Immortels et sa probable signification en perse, cf. la mise au point de Gnoli 1981 et 1982.

- *Étiquette et sécurité* : sur les interpolations dans les *Helléniques* de Xénophon, cf. Santoro, 1972, dont j'ai repris les conclusions.

- *Repas royaux et sécurité* : le prégoûteur (*progeustēs*) s'appelait *edeatros* d'après plusieurs grammairiens ; les textes sont cités et discutés par J. Kallérís, *Les Anciens Macédoniens. Études linguistique et historique*, I, Athènes (1954) : 162-169 (qui conclut, d'une manière trop systématique, que la fonction est macédonienne et n'a pas été empruntée à la cour perse : cf. Briant 1994e : 284, n. 2).

- *L'eau et le vin du Grand Roi* : je renvoie à l'étude que j'ai consacrée à ce sujet : Briant 1994f ; remarquons au passage que l'échanson doit se verser des gouttes dans la main gauche, considérée par Cyrus (Xénophon) « comme plus exposée que la droite aux agressions » (Cyr. VIII, 4.3).

- *Les médecins de cour* : fort confus, le récent article de Huyse (1990) n'apporte rien de neuf sur cette question ; sur les problèmes chronologiques posés par la biographie de Ctésias, voir la mise au point récente de Eck 1990 ; le roman de Démokédès a été interprété avec brio et humour par Griffiths 1987 : il s'agissait manifestement d'une histoire très populaire (cf. Athénée XII, 522a-d) ; médecins égyptiens et leurs spécialités : cf. e.g. P. Ghalioungui, *BIFAO* (Bulletin du Centenaire) (1980) : 11-18 ; Udjahorresnet, cf. Posener 1936 : 21-26 ; sur la lèpre et maladies apparentées au Proche-Orient ancien, cf. M. Stol, « *Leprosy. New light from Greek and Babylonian sources* », *JEOL* 30 (1987-88) : 22-31 ; selon Dandamaev 1992c : 19, des tablettes venant des archives du barbier Kušur-Ea montrent que plusieurs barbiers durent apporter des soins à des gens atteints de la lèpre [mais Stolper 1994c et Joannès 1995a démontrent qu'il s'agit là de lectures erronées]. On connaît infiniment mieux les diagnostics et les traitements pratiqués par les médecins de cour assyriens : voir en particulier Parpola 1983 : 230-238 ; un texte semble y faire allusion à la crainte d'être empoisonné par une prescription : *ibid.* 131.

- *Les mages, leurs plantes et leurs pierres* : cf. Bidez-Cumont 1938 II : 106-130, 167-174, 188-191 ; voir également Delatte 1936 et Bidez 1935 ; sur le *kardamum*, cf. Sancisi-Weerdenburg 1993d et 1995 ; sur les Sages à la cour néo-assyrienne, cf. Parpola 1983 : XIV-XXI.

III. Les eunuques

- *Bibliographie* : Il n'existe pas de monographie spécialisée, mais on trouvera dans Guyot (1980 : 80-91) quelques pages sur les eunuques à la cour achéménide, ainsi qu'une notice sur chacun des eunuques nommément désignés dans les sources antiques (pp. 181 sqq.) ; également quelques pages dans Miller 1985 : 280-282 et dans Schnoll 1987 : 115-118 ; à titre comparatif, on peut également consulter les articles « Eunuque » dans *DictBib.* II (1989) : 2044 et « Khasi » dans *EncIsl* IV (1978) : 1118-1124, ainsi que l'article « *Homosexualität* » dans *RLA* 4 : 459 sqq. (J. Bottéro).

- *De la fourberie des eunuques* : homosexualité chez les Perses et texte simplificateur d'Hérodote (I, 135 : emprunt par les Perses de mœurs grecques), cf. B. Sergent, *L'Homosexualité initiatique dans l'Europe ancienne*, Paris (1986) : 192-198, qui rassemble les textes classiques (ajouter Sext. Emp. *Pyrrh.* I, 152) ; voir également Petit 1961 : 62-63 (et notes) ; sur l'eunuque Bagôas,

amant de Darius III puis d'Alexandre, cf. Badian 1958 ; sur la légende égyptienne de Bagôas, cf. Schwartz 1948 ; Bagôas comme terme générique : cf. Maas 1921 : 458-460.

- *Xénophon et le paradigme du ministre fidèle* : sur le *Dea Syria*, j'ai suivi de près Benveniste 1939 (cf. sur l'ouvrage de [Lucien] le commentaire de Oden 1977, en particulier pp. 36-40 sur Kom-babos) ; inscription de Ptah-hotep : Posener 1986 ; je ne crois pas que l'on ait antérieurement tenté un rapprochement avec Xénophon ; sur le thème du ministre fidèle dans le cadre romancé de la cour achéménide, cf. également le curieux texte de Qūmran publié par Eisenman-Wise 1992 : 99-103 (je dois la référence à Amélie Kuhrt).

- *Eunuchisme et éviration* : Carie : cf. Maas 1921 : 458 ; à propos de l'éducation des enfants royaux, mentionnons que, dans le cortège de Darius III, Quinte-Curce note la présence « des enfants du roi et de leurs préceptrices » (*et quae educabant eos* ; III, 3.23) : il pourrait également s'agir de femmes-esclaves chargées plus spécifiquement des très jeunes filles de Darius (cf. III, 13.12) – telle la nourrice de la fille du roi (*mārai šarri*) nommée dans une tablette babylonienne datée de l'année d'accession de Xerxès (Graziani 1986, n° 8 ; soulignons au passage que cette nourrice semble porter un nom (Artim) qui pourrait être iranien ou anatolien (cf. Artimas), et qu'en babylonien le nom de la fille du roi est transcrit Ittaḫšah, soit Rataḫšah : Dandamaev 1992a, n° 51, 252 et 265).

- *Titre et fonctions* : Batis : sources rassemblées par Berve II, n° 209 et par Guyot 1980, n° 23 qui le qualifient d'eunuque (cf. également Schnoll 1987 : 115-116, en évacuant autoritairement toutes les sources qui le qualifient de « roi » ce qui est bien imprudent) ; son nom est donné sous la forme Babemésis par Josèphe : Marcus (*Josephus* VI, Loeb Class. Lib. VI, 1966 : 468, n. c) reconstitue un anthroponyme iranien Bagamisa, mais des monnaies confirment sans ambiguïté l'anthroponyme Batis (cf. M. Delcor, *VT* I (1951) : 118-119). À propos des personnages non barbus de Persépolis, cf. les justes réflexions de Yamauchi 1980 : 138-139 (repris dans Yamauchi 1990 : 260-264) ; mentionnons également qu'ailleurs Ctésias rapportait l'histoire de Sardanapale qui, complètement efféminé, s'était rasé la barbe au plus près (Athénée XII, 528f) ; sur ce thème, cf. également Chiasson 1984 ; sur le problème des barbus et des non-barbus sur les reliefs assyriens, voir les interprétations (très prudentes) de Reade 1972 (tout en postulant la présence de nombreux eunuques sur les reliefs) ; sur la discussion menée chez les Assyriologues, on trouvera des mises au point dans Oppenheim 1973 (qui, tout en admettant évidemment l'existence d'eunuques, récusé l'interprétation systématique de *ša rēši* comme eunuques), Tadmor 1983 (qui ne veut pas prendre position sur le fond du problème (cf. n. 10), Garelli 1974 : 276-277 (citation p. 277), qui prend position contre les interprétations de Kinneir Wilson (1972 : VIII-IX, 46 sqq.) ; d'une manière générale, la thèse de la multiplicité des eunuques à la cour assyrienne semble avoir moins de partisans aujourd'hui (cf. la longue note critique de J.A. Brinkman et S. Dalley, *ZA* 78 (1978) : 85, n. 27), mais elle reste néanmoins vivace : la thèse de l'« euneuchisation » de la cour assyrienne vint d'être à nouveau exposée par J.M. Durand dans *Dossiers d'archéologie* 171 (1992) : 6 ; de son côté, Parpola (en particulier 1983 : 20-21) continue de penser que *ša rēši* doit être considéré comme eunuque et rien d'autre ; il se fonde pour cela en partie sur les sources classiques (y compris Ctésias), ou plutôt il les cite en référence : mais le rapprochement qu'il postule entre les deux *corpus* ignore les problèmes interprétatifs que l'on examine ici. Sur le terme *saris* en hébreu, voir Yamauchi 1990 : 261-262 ; dans les inscriptions hiéroglyphiques, cf. Posener 1936 : 118-119 (titre aulique, « probablement emprunté à l'araméen » ; cf. également la remarque de Ray 1988 : 273, n. 47 : rien ne permet de traduire *saris* par eunuque ; l'auteur suggère de le comprendre comme un équivalent de *peḫa*) et celles de Vergote 1959 : 40-42) ; à ma connaissance, Levy (1940) est le premier et le seul à avoir utilisé le témoignage des inscriptions du Wadi Hammamât. Notons enfin que le terme *ša rēši šarri* est présent également dans des tablettes babyloniennes d'époque achéménide, qualifiant ainsi de hauts personnages (dont celui qui est parfois traduit comme « le principal du roi »), et qui est chargé de la surveillance de l'administration du sanctuaire de l'Eanna) : rien ne peut conduire à les considérer comme des eunuques (cf. Brinkman 1968 : 309-311 ; Oppenheim 1973 : 329 ; voir plusieurs attestations de *LU rēši šarri* dans Dandamaev 1992a : 220, s.v.).

IV. Du côté des femmes

• Grâce à la générosité de son auteur, j'ai pu consulter la monographie inédite de Maria Brosius (1991), qui, outre les textes classiques, présente longuement les tablettes de Persépolis ; je ne la citerai qu'épisodiquement, sans en discuter certaines interprétations, car l'auteur travaille actuellement à une version destinée à l'édition.

• *Épouses et concubines* : Dans la tablette Fort. 6764, apparaît le titre *dukšiš* donné à Irtašduna (Artystonè), l'une des femmes de Darius (cf. également PF 1795) ; le mot ne doit pas être traduit « ma fille » (comme le faisait Cameron 1942) ; il faut comprendre « princesse », comme l'a mis en évidence Benveniste 1966 : 43-50 ; mais, probablement influencé par la terminologie grecque, celui-ci, dans le même temps, inclinait à comprendre « reine », ce qui est erroné : d'une part, une telle formulation est étrangère aux conceptions politiques achéménides et, d'autre part, le titre *dukšiš* est reconnu à plusieurs femmes de haut rang (épouses, sœurs, et probablement filles du roi) dans les tablettes des Fortifications (PF 823 ; Q-812 ; Pfa 31 ; voir Brosius 1991 : 29-32) ; à propos des épouses de Darius, parler de « reines (Königinnen) », comme le fait régulièrement Koch 1994, risque donc d'induire en erreur : on reviendra ultérieurement sur la place de la mère du roi à la cour et sur le rôle politique des princesses (chapitre XIII, 2 : *Darius, Xerxès et Atossa*). Sur les esclaves du roi (*arad šarri*) et sur les esclaves du palais (*arad ekalli*), cf. Dandamaev 1984b : 561-564 et 565-567. Sur les représentations de femmes dans l'art achéménide, cf. les remarques préliminaires de Spycket 1980 et le rassemblement commenté des documents dans Brosius 1991, chap. 5 ; dans la catégorie des statuettes féminines (cf. Amiet 1972 : 173-180 et Cooney 1965), on ajoutera les découvertes faites récemment dans la « résidence achéménide » d'Abū Qubūr, au nord de Sippar : Spycket 1991 ; par ailleurs, sur le relief d'Olympie élevé par Lysippe en l'honneur de Polydamas (qui vint combattre des Immortels à la cour de Darius II : Pausanias II, 5), étaient figurés (selon les premiers éditeurs) le roi assis sur son trône ainsi que quatre femmes (cf. *Historische und philologische Aufsätze E. Curtius*, Berlin (1884) : 240-242 ; dessin p. 240 ; cf. en dernier lieu Gabelmann 1984 : 80-82) ; mais l'état très endommagé de la sculpture laisse planer quelques doutes sérieux sur l'interprétation : sur le dessin, on ne voit guère en effet que le roi sur son trône, et le bas de plusieurs robes ; mais s'agit-il de femmes, ou bien précisément des Immortels auxquels se réfère directement le sculpteur ? !

• *Les 360 concubines du Grand Roi* : sur le chiffre de 360 dans les tributs, voir les réflexions d'Ascheri 1991 : 49-53 (suivi ici) et celles de Nylander 1993 : 157, n.62 ; les doutes élevés par Schwartz (1986 : 273) sur le texte d'Hérakleïdès ne me paraissent pas fondés ; l'auteur, en revanche, montre bien l'interpénétration des différentes versions chez Fl. Josèphe et dans le *Livre d'Esther*.

• *Des femmes recluses ? Le fantasme du harem* : sur les activités sociales des princesses, cf. Brosius 1991 : 91 *sqq.* Le terme *gynaiônitis* se retrouve dans la description que fait Diodore de l'oasis d'Ammon : « La seconde enceinte contient la cour du gynécée, les habitations des enfants, des femmes et des parents, ainsi que le corps de garde des surveillants du gynécée... » (XVII, 50.3) ; sur la terminologie égyptienne, cf. Ward 1983 ; sur Mari, cf. Durand-Margueron 1980 ; l'utilisation du terme harem par Weidner (1956 : 261-262) n'a aucune justification terminologique ; lettres (c'est-à-dire la chancellerie privée) d'Atossa, cf. Briant 1992b ; thème de la femme-guerrière : outre Ctésias, cf. le curieux texte de Polyen VIII, 60 (dans le cours d'un chapitre dédié aux femmes combattantes) ; Polyen met en scène une certaine Rhodogune, dont l'histoire est copiée sur celle de Sémiramis (VIII, 26), l'auteur concluant : « Voilà pourquoi le sceau royal des Perses porte pour empreinte Rhodogune avec les cheveux pendants et attachés d'un nœud » : il n'en est rien évidemment (cf. Baldus 1987) ! Femmes guerrières dans la littérature iranienne : Hanaway 1982. Sceaux et représentations féminines : voir surtout Brosius 1991 : 179-193 et Garrison 1988 : 477-478 (Artystonè) et 1992 : 4-10.

V. À la table du Roi

• *Manger chez le Grand Roi* : le texte de Polyen n'a pas été souvent étudié (à part une curieuse note signée L.L. dans *CJ* 30 (1827) : 370-374) ; c'est le mérite de D. Lewis (1987) d'en avoir rappelé l'importance : l'auteur s'intéresse surtout aux rapprochements avec les tablettes, sans offrir un commentaire détaillé du passage ; il établit justement un rapprochement avec une fameuse inscription d'Aššurnāširpal II (cf. Wiseman 1952 et Grayson 1991, n° 30) ; sur les banquets royaux et la consommation d'autruches, on verra également la note de Sancisi-Weerdenburg 1993c [sur ce même point, pour l'époque néo-assyrienne, voir Mallowan 1966, I : 119-121, et Joannès 1995 : 186-188, et, pour l'époque achéménide, Bennett-Blakely 1989 : 263] – et, à titre de comparaison, K. Wilson 1972 : 32 *sqq.* (ainsi que Mattila 1990) et surtout la remarquable étude de Milano 1989 ; sur le sujet, voir en dernier lieu Sancisi-Weerdenburg 1995. À propos de la source de Polyen (cf. Lewis 1987 : 81 et n. 3) : la référence à une inscription de Cyrus semble confirmer que Polyen a puisé ses informations chez un compagnon d'Alexandre (sur la propagande épigraphique à l'époque d'Alexandre, cf. *RTP* 389-391) ; sur l'utilisation du *marrīš* chez Polyen, cf. la note de Bernard 1985b : 93-94 ; abondance de la table et « décadence » chez les auteurs grecs : Briant 1989a ; redistributions : cf. Briant 1989b et Sancisi-Weerdenburg 1989b ; sur le terme *potibazis*, la terminologie de Xénophon (*Cyr.* VIII, 1.9), et leurs rapports avec la terminologie accadienne, cf. en particulier Eilers 1940 : 64-81 ; voir aussi Stolper 1985a : 57-58 (Wiseman 1983b : 85, n. 26, relève que le terme *potibazis* est également présent dans la documentation de Nisa) ; sur les aspects administratifs, voir également Heltzer 1979 qui utilise une tablette babylonienne datée du « mois d'Ayar [de la] première année de Darius, roi de Babyloine et roi des pays » [=D. Owen, *Mesopotamia* 1975, n° 33] ; le texte prévoit la distribution de pommes séchées et de raisins secs aux cuisiniers, chacun des 28 cuisiniers, nommément désignés, recevant une quantité donnée. Sur les produits lactés, cf. également *RTP* 349-350 ; élevage des oiseaux d'eau en Babylonie : Cardascia 1951 : 173 ; sur la bière en Mésopotamie, cf. Stol 1994 ; sur les élevages piscicoles en Babylonie (époques néobabylonienne et achéménide), cf. Dandamaev 1981b ; tablettes de la série J et les sceaux qui y sont portés (dont celui de Kuraš d'Anšan : PFS 93) : cf. Garrison 1992 : 2-3, et s.p. Diffusion d'arbustes moyen-orientaux dans le monde ouest-anatolien et grec : cf. par exemple Cousin-Deschamp 1889 : 536-537 ; sur le térébinthe/pistachier, cf. Amigues 1995 : 71-72.

• *Musiciennes, danseurs et artistes* : cf. pour les époques précédentes, les entrées *nārtu* (musiciennes), *nāru* (musiciens) et *nārtu* (art de la musique) dans le *CAD* ; je suis fortement tenté de penser que le pseudo-anthroponyme Annaros chez Ctésias (Athénée XII, 530d) a été forgé sur la racine accadienne – ce qui donnerait plus de sens encore à l'histoire populaire que Ctésias avait entendu raconter dans la Babylonie de son temps. [M. Stolper me rappelle, à la suite de Roth, *CSSH* 29 (1987) : 740 *sqq.*, que bien des occurrences néobabyloniennes de SAL. NAR = *nārtu* ne signifient pas « musiciennes » mais « jeunes filles » ; cette remarque n'invalide pas formellement l'hypothèse que je soumets ici sur l'étymologie possible d'Annaros]. Sur Polydamas, cf. Gabelmann 1984 : 80-82 et mes remarques ci-dessus.

• *Coupes et lits* : sur la vaisselle achéménide, cf. surtout Amandry 1958a-b ; Culican 1971 ; Von Bothmer 1981 ; Moorey 1984, 1985, 1988 : 82-89 ; également Miller 1985 : 124-137, Gunter 1989 : 22-30, Prfromm 1991, Miller 1993, Rozenberg 1993. Sur le banquet couché et la position particulière du roi, cf. Dentzer 1982 : 64-69 ; cf. également Lavagne 1988 : 96-101 et Perrin 1990 : 224-226 (le roi est placé sous un *ouraniskos*).

VI. Les chasses royales

Cf. Briant 1991c et 1993b, où l'on trouvera des références plus complètes ; cf. également ci-dessus pp. 241-244 sur l'étiquette royale ; sur la chasse au filet, cf. Meuli 1975. Il est probable que, comme chez les Assyriens, les chasseurs étaient accompagnés de chiens : Xénophon cite les « préposés aux chevaux et aux chiens » (*hippôn kai kynôn epimeletai* ; *Cyr.* VIII, 1.9) ; il est également possible que deux tablettes de Persépolis (PF 1264-1265) fassent référence à des chiens de chasse

(PFT: 40). Nous disposons surtout de renseignements sur les élevages de chiens de guerre, tels ceux qu'Hérodote mentionne en Babylonie (I, 192: chiens indiens), et Pline (VIII, 61) à Colophon et en Cilicie (époque plus tardive); mais il semble bien que ce sont les mêmes chiens qui sont amenés à la chasse (cf. Élien, *VH* XIV, 46), comme l'indique Xénophon dans *La Chasse* (9.1; 10.1). Sur le chien de compagnie de Darius III, cf. Élien *Anim.* VI, 25. Sur les chiens (statues) à Persépolis, cf. Kawami 1986: 260-263.

VII. La splendeur royale

Sur les conceptions grecques de la *tryphē* royale (achéménide ou hellénistique), cf. Briant 1989a.

CHAPITRE VIII

LES HOMMES DU ROI

• *Bibliographie*: les pages qui suivent constituent une réécriture beaucoup plus élaborée d'analyses que j'ai présentées sous forme préliminaire dans Briant 1987a: 21-31 et dans Briant 1990a.

I. Le roi donateur

• *Bibliographie*: voir Sancisi-Weerdenburg 1988b et 1989b en particulier. [Également Van der Veen 1995 discutant Gould 1991 à propos de l'histoire de Syloson].

• *Bienfaiteurs du roi*: cf. Wiesehöfer 1980, qui rappelle (p. 8) que l'étymologie probable du terme iranien (correspondant à orosange) conduit à **varusanha-*, c'est-à-dire « très renommé »; registre: cf. également Josèphe *AJ* XI, 248 (démarque *Esther*).

• *Les dons royaux*: voir pour comparaison l'article « Hiba » dans *EncIs* III² (1971): 353-360 (les rapprochements sont multiples); sur Hérodote IX, 109, cf. Sancisi-Weerdenburg 1988b; le don de robes d'honneur est également bien connu chez les Incas: cf. J.V. Murra, « Cloth and its functions in the Inca State », *Amer. Anthropol.* 64 (1962): 710-728; sur l'importance du vêtement comme distinction sociale chez les Perses, cf. en particulier Plutarque *Mor.* 173C.3 et 565A; cf. aussi Sancisi-Weerdenburg 1983: 27-30 (à propos d'Hérodote IX, 108-113); hiérarchie des dons en fonction de la valeur/poids de l'objet: elle est bien attestée à la cour d'Hammurabi de Babylone: voir la note très intéressante de Joannès 1989d (sur laquelle je reviens plus longuement ci-dessous chapitre x, 5: notes documentaires sur la monnaie royale); Masistios: Briant 1990a: 100; à propos de Ctésias § 22, la « meule d'or » serait-elle sinon analogue du moins comparable à la *plinthos khrysē* sur laquelle le conseiller royal se plaçait, avant de la recevoir en récompense « si le conseil était jugé bon et utile » (cf. Élien *VH*.XII, 62, avec la remarque de Villanueva-Puig 1989: 293)? Tout au plus peut-on poser la question.

• *Dons et honneurs: la hiérarchie de cour*: sur la table du roi, cf. également chapitres v, 6 et VII, 5; hiérarchie de cour ptolémaïque et ses éventuels antécédents perses: cf. la discussion (prudente) de Moeren 1977: 17 sqq.; sur *philos*, cf. Wiesehöfer 1980: 11-14; titres et fonctions: cf. la diffusion très large du titre « porte-lances » (*astēbarriāna*) dans les tablettes babyloniennes: Stoïper 1985a: 55 et n. 12; parents du roi: cf. Benveniste 1966: 22-26, qui, à propos des *br'byr* des papyri araméens, écrit: « Fils de la Maison » ne s'applique plus à un personnage unique, le prince héritier, fils du roi, mais à une classe de princes royaux qui n'avaient probablement aucune parenté directe avec Darius II »; cf. également sur le sujet les analyses de Gauger 1977 (que je ne suis pas dans toutes ses conclusions) et les réflexions de Moeren 1977: 40-41.

• *Dons et redistributions*: phiale d'or de Demos, cf. Vickers 1984 et Sancisi-Weerdenburg 1989b: 134, ainsi que les remarques intéressantes de C. Grotanelli dans *Scienze dell'antichità* 2 (1988): 249-250; ce document semble indiquer, ce qui paraît logique (cf. Xénophon *Cyr.* VIII, 2.8), que les dons royaux portaient une marque distinctive, qui pouvait être dans certains cas (vases) une

inscription: cf. Nylander 1968: 124-127, Sancisi-Weerdenburg 1989b: 134, 142 et n. 14, Gunter-Jett 1992: 69-73. PT 4-5, cf. Hinz 1973: 75-76 (qui propose une explication narrative très spéculative) et Cameron PTT: 89-91 (mais je doute que le Parnaka cité dans PT 4 soit bien le haut administrateur que l'on connaît à travers PF); concession de terres, cf. Briant 1985b, Sancisi-Weerdenburg 1988b et ci-dessous chapitre x, 7 et XI, 9; Satibarzanès: sur la date cf. Briant 1994e: 309-310. Table royale et redistributions: Briant 1989b, Sancisi-Weerdenburg 1989b: 133-135, 1993e et 1995; banquet d'Aššurnāširpal: voir publication dans Wiseman 1952 (édition la plus récente dans Grayson 1991: 292-293); distribution de mets à la cour néo-assyrienne, cf. également Fales-Postgate 1992, n° 157. Citation de J. Bottéro, *RLA*, s.v. *Mahlzeit*, 260.

II. L'échange inégal

• *Le don contraignant*: voir en général M. Mauss, *Essai sur le don*, Paris 1923-1925 (= *Sociologie et anthropologie*, 1968); sur le passage de Thucycide, cf. Mauss 1921, où comparaison avec les pratiques thraces mises en scène par Xénophon, *Anab.* VII, 2. 35-38 et VII, 3. 21-34 (festin de Seuthès); la citation de Benveniste est extraite de « Don et échange dans le vocabulaire indo-européen », *Annales de Sociologie* 1948-49 (p. 7); cf. Briant 1982b: 88-94; sur le banquet royal (*tykta*), cf. Sancisi-Weerdenburg 1980: 147-151 et 1989b: 132.

III. Le roi et ses fidèles: la logique du système

• *Fidèles et bandaka*: sur le terme perse et ses connotations, cf. les articles *banda* (W. Eilers) et *bandaka* (Cl. Herrenschildt) dans *Enchr* III: 682-685; sur la ceinture, cf. Widengren 1968 qui, ici comme ailleurs, insiste d'une manière unilatérale sur le caractère « féodal » de la société perse; l'intérêt du passage de Xénophon sur Orontas a été justement souligné par Petit 1990: 148-149 (n. 161); main droite: cf. Sherwin-White 1978; files de nobles à Persépolis: cf. Roaf 1983: 83-114, Trumplemann 1983: 231-237 et 1988, Calmeyer 1991b.

• *Éducation et intégration idéologique*: voir déjà RTP 449-451; voir également Widengren 1969: 82-86, et Knauth-Najamabadi 1975: 76-92, qui comparent eux aussi le rite de passage avec la kryptie lacédémonienne (sur celle-ci, cf. les riches analyses de Vidal-Naquet 1983: 125-207 et 1989 qui, p. 402, suggère des pistes comparatistes avec les sociétés iraniennes, à la suite de Davidson 1985: 81-87); sur les kardakes, voir la discussion de Knauth-Najamabadi 1975: 83-84 et les textes cités par Segre, *Clara Rhodos* 9 (1938): 193-194 (n. 2) et par Bosworth 1980a: 208 (on reviendra ultérieurement sur cette catégorie militaire, qui pose bien des problèmes interprétatifs: cf. l'Index, s.v. *kardakes*); sur le régime alimentaire et l'identification de *terminthos* = noix du pistachier, voir Amigues 1995: 71-72 et Sancisi-Weerdenburg 1995. Sur *alētheia*, cf. également RTP 381-383, 449, et Sancisi-Weerdenburg en prép. (2), et, sur la désignation d'Artaios donnée antérieurement aux Perses selon Hérodote (VII, 61), la toute récente étude de Pirat 1995. À propos de l'anthroponyme Angarès: je ne me souviens pas avoir vu de commentaire sur le passage d'Athénée que je présente dans le texte; je suis tenté de proposer la même hypothèse que celle que j'ai présentée sur Annaros (ci-dessus, p. 947). Sur le rôle des mages comme gardiens de la mémoire, cf. également les hypothèses de Gershevitch 1969: 181, s.v. *pirramasda* (« It would be a possible designation of priest who had learned to recite the largest number of hymns required ») et, sur la transmission de la mémoire, Cardona 1980: 282; dans ce cadre, on accorde parfois quelque importance à des tablettes de Persépolis qui mentionnent que, dans telle année, des *puhu* perses « copiaient des textes à Pittanan » (PF 871, 1137) – ce dont on semble induire une diffusion de l'écrit chez les Perses. Mais de tels documents ne sont guère probants: il s'agit en effet de *kurtas*, probablement formés au métier de scribe, ce qui n'impliquait pas de connaissances littéraires étendues, ni d'accès direct par exemple aux inscriptions royales (cf. remarques de Cardona 1980: 280, n. 6). Rappelons également que, selon Pausanias (V, 27.5-6), de son temps, dans les sanctuaires perses d'Hiérocésarée et d'Hypaipa, un mage chante les invocations dans une langue barbare, en les lisant dans un livre (Robert 1976: 28-29): la dernière précision rend peut-être compte d'une évolution vers la

mise par écrit de chants que traditionnellement les mages se transmettaient par oral (cf. Briant 1985a: 192, n. 71 à la suite de Cumont); à propos de l'épithète Mnémon donnée à Artaxerxès II, cf. Schmitt, *Enclr.*, s.v. Artaxerxès II (p. 656). Une dernière remarque à propos des jeunes gens: fondée sur une interprétation (à mon avis erronée d'Arrien IV, 13.1 (Briant 1994e: 298-307), une hypothèse a été développée par Kienast (1973) selon laquelle l'institution des pages royaux (*basilikoi paides*) a été empruntée par Philippe II à la cour achéménide. Depuis que j'ai écrit mon article d'*AchHist* VIII, je me suis aperçu que Clamer 1952 comprenait sous le terme français «page» les personnes qui sont au service d'Ashuérus dans *Esther* 6.1. Mais cette traduction n'a pas de raison d'être, en tout cas elle ne vient certainement pas à l'appui de la thèse de l'existence de «pages royaux» à la cour achéménide; d'une part, dans la Septante, on utilise le terme *diakônos* (traduit plus justement par «servant» par L.C.L. Brenton, *The Septuagint Version: Greek and English* (1970): 658-659); quant au terme hébreu *na'ar* (pl. *ne'arim*), il renvoie simplement à un «groupe d'hommes jeunes, voire de jeunes hommes, au service d'un patron» (Bordreuil 1992: 190); il exprime donc une hiérarchie fondée à la fois sur l'âge et sur le rang (cf. Bordreuil-Israel 1991-92); on rencontre la même ambivalence dans le grec *pais* ou encore dans l'élamite *puhu* (sur celui-ci, cf. Hallock 1960: 93-94, et PFT: 38-39, 47, 746; également les remarques de Lewis 1994: 24, 26, et Giovinnazzo 1994a-b qui traduit par «valet»). Bien que le terme «page» rende en français ou en anglais le terme utilisé en grec (*paides*) pour désigner l'institution macédonienne bien connue des «pages royaux», je ne crois donc pas devoir modifier ma conclusion antérieure; je réaffirme au contraire que l'institution des pages royaux s'insère dans un contexte politique tout à fait différent de celui de la cour achéménide (cf. sur ce point précis Briant 1994e: 302-307). J'ajoute enfin que, depuis la rédaction de cette note, l'interprétation de Kienast a été reprise par Borchhardt 1993c: analysant un bloc sculpté de l'hérôon de Limyra, l'auteur (pp. 352-353) propose d'y voir figuré le corps des *basilikoi paides* – institution macédonienne créée, affirme-t-il, sur un précédent achéménide; partant de cette conviction, Borchhardt plaque donc les textes relatifs aux pages macédoniens sur l'institution postulée chez les Perses, affirmant (comme pour mieux fonder son interprétation lycienne) que l'institution centrale a été adoptée dans «toutes les cours à l'intérieur de l'Empire perse»; je crois que, si l'on admet ma démonstration, il devient plus intéressant de se demander pourquoi tant de personnages de la frise de Limyra (y compris dans la scène analysée par Borchhardt: voir fig. 46e) portent le pétase (c'est-à-dire une coiffure d'origine macédonienne).

IV. Le roi et ses fidèles: la dynamique des contradictions

• *Naissance et faveur royale*: **azata*: cf. F. de Blois 1985; on a retrouvé le terme dans un document araméen d'Égypte (Benveniste 1954: 298-299); *amata*: cf. Harmatta, *Entretiens Hardt* XXV (1990): 106-107; sur les différenciations sociales, cf. Briant 1990a: 71-77, suivi maintenant par Calmeyer 1991b (qui utilise également les reliefs de Persépolis) – ainsi que la remarque de Stolper 1993: 10-11 sur le terme babylonien *parastāmu*, qu'il suggère (avec prudence) de rapprocher de *prōtoi*.

• *Faveur royale et mobilité sociale*: cf. les réflexions de Sancisi-Weerdenburg 1989a: 139; sur Maraphiens/Marappiyaš, cf. Benveniste 1958a: 56-57.

• *Maisons aristocratiques perses*: à propos des modes de salutation, on pourra se reporter, à titre d'histoire comparée, à l'ouvrage récent d'Y. Carré, *Le Baiser sur la bouche au Moyen Âge. Rites, symboles, mentalités*, Paris, 1992; sur le passage d'Athénée (IV, 145f-146a), cf. les importantes suggestions de Eilers 1940: 73.

V. Roi et satrapes

• *Bibliographie*: Lehmann-Haupt 1921; Petit 1990.
• *Stratégies familiales*: sur les Pharnakides de Phrygie Hellespontique, cf. Lewis 1977: 52 et Hornblower 1982: 145 sqq.; pour d'autres exemples, cf. Briant 1987a: 25-28; Aspathinès: cf. Cameron PTT 103 et Schmidt 1957, sceau n° 14: voir Lewis 1985: 115.

• *Le satrape et les forces armées*: il s'agit là d'un problème fort débattu, sur lequel on verra la mise au point de Tuplin 1987b, en particulier pp. 228-232 (qui juge avec raison que le satrape devait pouvoir compter sur l'aide des commandants de garnisons); la position de Petit 1990: 109-119 me paraît trop peu nuancée (diminution des pouvoirs satrapiques sous Darius; séparation des pouvoirs civils et militaires); elle fait la part belle aux reconstructions de Xénophon (cf. RTP 176-188); *karanos*: cf. Petit 1983 et 1990: 133-144 (trop systématique une nouvelle fois, sur la date présumée (Darius) de l'institution: pp. 143-144); sur la chaîne de commandement à Éléphantine, cf. en dernier lieu Wiesehöfer 1991b (et, sur *rab haylā* Lipinski 1975: 176: dans une bilingue gréco-araméenne de Farasa, le terme est rendu en grec par *stratēgos*); la tablette babylonienne VS 6, 128 est traduite et commentée par Joannès 1982: 24-25 et 1990b: 187, n. 60 (avec quelques variantes); cf. également Van Driel 1989: 207 (qui fait de Guzānu le *šākin iēmi* de Babylone); sur la dépendance du gazophylaque vis-à-vis du pouvoir central, cf. les textes hellénistiques cités dans RTP 211; satrape et monnayage: cf. mes remarques dans Briant 1989c: 328-330 [et les brèves considérations de Mildenberg 1993: 58-60].

• *Inspecteurs royaux*: cf. Hirsch 1985a: 101-134.

• *Cours satrapiques*: quelques pages sommaires dans Petit 1990: 147-152, et essai de rassemblement dans Borchhardt 1990; sur les paradis (thème souvent abordé dans le cours de cet ouvrage), cf. *Index*, s.v.; bulles de Daskyleion: Kaptan-Bayburtluoglu 1990. Audiences satrapiques: Gabelmann 1984: 35-61 (documents lyciens); à propos du trône de Cyrus le Jeune, mentionnons qu'un trône, de facture achéménide (mais sans doute de fabrication locale), a été retrouvé dans les fouilles de Samarie (Stern 1982b: 143-144); par ailleurs, un passage de *Néhémie* (3.71) fait référence «aux gens de Gibeon et de Mizpah (appartenant) au trône (*le kisse*) du gouverneur de Transeuphratène»; qu'il s'agisse d'une terre rattachée directement au gouverneur (Briant 1985b: 67) ou d'une résidence satrapique (Lemaire 1990: 39-40), on soulignera que le «trône» symbolise le pouvoir satrapique lui-même (à rapprocher d'une formule babylonienne: Joannès 1982: 28, n. 1).

VI. Le roi et ses fidèles: les Perses, les Grecs et les autres

On trouvera une notice sur chacun des Grecs cités ci-après dans Hofstetter 1978; cf. également Wiesehöfer 1980, et Herman 1987: 106-115 (sur les *dōreai* d'époque achéménide et d'époque hellénistique; tableau récapitulatif pp. 109-110). L'histoire de Thémistocle à la cour du Grand Roi et la jalousie manifestée contre lui par les aristocrates perses trouvent un parallèle (ou un décalque) dans l'histoire de Daniel à la cour de Nabuchodonosor (*Daniel* 6); autre «belle histoire» inventée sur le thème de Thémistocle à la cour du Grand Roi: Diodore XI, 57 (mariage et jugement de Thémistocle). La liste des satrapes dressée dans le texte a été composée en tenant compte des informations données par les tablettes de Persépolis, en admettant, avec Hinz (1970: 430) et bien d'autres, que le personnage qui délivre l'autorisation scellée (*halmi*) aux voyageurs est bien le satrape de la région de départ (cf. Briant 1991b: 70, n. 13 et 1992c): sur ce point, voir en dernier lieu Koch 1993a: 5-48, où l'on trouvera des analyses portant sur neuf provinces du Plateau iranien ainsi que sur l'Inde et la Syrie; tableau récapitulatif p. 47; liste des satrapes de Babylonie et Transeuphratène: Stolper 1989b: 290-291. [J'observe que ma conclusion très réservée sur la place des Mèdes dans le personnel politique impérial (§ 6 dernière phrase) rejoint très exactement la position maintenant explicitée par Tuplin 1994: 255-256].

VII. Royauté achéménide et aristocratie perse

• *Pouvoir et parentés*: sur Parnaka, cf. ci-dessous chapitre XI; la place élevée d'Hystaspes, père de Darius, en Parthie-Hyrcanie en 522 est induite de DB II § 35 (cf. en dernier lieu Koch 1993a: 33-34), renseignement qui vient en contradiction avec la mention hérodotéenne (III, 70) d'Hystaspes «*hyparkhos* de Perse»; on estime à juste titre que le témoignage de DB est plus solide que celui d'Hérodote (dont la mention provient probablement d'une version de la légende du fondateur; cf. Nicolas de Damas, FGrH 90 F.66. 10: Cyrus fait de son père Atradatès le satrape des Perses);

sur le statut de la Perse, cf. ci-dessous chapitre XI, 10. Sur les parents de Darius et de Xerxès dans le catalogue d'Hérodote, cf. Burn 1984 : 333-336; Mégabates : Lewis 1985 : 115; satrapes issus de la famille royale : Briant 1984b : 75-76.

CHAPITRE IX

ESPACES, COMMUNICATIONS ET ÉCHANGES

Bibliographie : on trouvera une bibliographie à jour et quasi exhaustive dans Briant 1991b et Graf 1993, 1994. L'existence de ces études récentes (cf. également Wiesehöfer 1993 : 350-351) m'incite à limiter ici le nombre de références bibliographiques.

I. Le réseau routier

• *Les routes royales* : à travers les PF (série Q), voir surtout Koch 1986, 1993a [et maintenant Giovinzano 1994a-b]; utilisation des historiens militaires pour reconstituer les paysages (RTP 141-145) et les itinéraires : cf. Engels 1978 (à utiliser avec énormément de précaution), Seibert 1985 et, sur les sources et la méthode de Xénophon, Tuplin 1991b : 46-48 et Briant (éd.), 1995b; parmi les auteurs les plus utilisables (bien que tardif et intéressant uniquement la partie centrale et orientale de l'Empire), on doit mettre en relief les *Mansiones Parthicae* d'Isidore de Charax (éd. Schof), sur lequel on verra Dillemann 1962, Khlopin 1977, Chaumont 1984, Walsen 1985 et Galikowski 1988. Route Persépolis-Suse, cf. Mostafavi 1960, Hallock 1977, Koch 1986 et Sumner 1986 : 17, 28; également RTP 161-173 (utilisation des sources classiques), Briant 1976 et 1988c (routes entre les résidences royales); sur la route cosséenne, cf. Briant 1976 et 1982b : 81 sqq.; le tracé de la route Sardes-Suse d'Hérodote continue de soulever des problèmes débattus depuis longtemps : cf. Briant 1973 : 49-53; Seibert 1985 : 18-19; Graf 1993a; Chaumont 1986-1987 (Matiène : région située entre le lac d'Urmiah et les sources du Petit Zab); également Mutaian 1988 I : 113-118; itinéraire de Cyrus le Jeune : voir Cousin 1904; Manfredi 1986; Mutaian 1988 I : 119-121; [et, tout récemment, Müller 1994, Graf 1994 : 173-180, Debord 1995; Syme 1995 : 3-23 est en réalité un manuscrit ancien]; toponyme Laḥirū (La'ir) dans DAE 67 : cf. Dandamaev 1993c.

• *Itinéraires secondaires* : références dans Briant 1976 : 197 et 243-244, n. 52; 1991b : 74-75; Arrien *Inde* 43.3 : cf. Tarn, CR 40 (1926) : 13-15, Briant 1982b : 117-119, 129, 132, et maintenant la discussion argumentée de Winnicki 1991 : 193-197; Esarhaddon, Cambyse et les Arabes : Eph'al 1982 : 137-142; Briant 1982b : 163-164.

• *Construction et entretien des routes* : *amaxitos* : Briant 1991b : 74; prospection de routes achéménides : Schmidt 1957 : 20-21; Kleiss 1981; Mousavi 1989; pour compléter l'information on peut être tenté d'utiliser ce que les auteurs anciens écrivent de l'activité de Sémiramis dans le domaine de l'ouverture de routes (Diodore II, 13.5; Polyen VIII, 26), mais c'est là une méthode incertaine, en dépit de la convergence entre des réalisations achéménides et des réalisations attribuées par la légende à Sémiramis; sur les problèmes posés par la terminologie de certaines tablettes de Persépolis, cf. Briant 1991b : 73, n. 20. Les chiffres relatifs à la Chine ancienne sont empruntés à J. Needham, *Science and civilisation in China*, Cambridge IV (1954) : 36 (il faut lire tout le développement pp. 1-38).

• *Ponts et pontonniers* : pont près de Persépolis : Nichol 1970 (cf. Sumner 1986 : 13-16); Pasargades : Stronach 1978 : 113-116; «constructeurs de pont» à Nippur : Stolper 1985a : 76 et 1992c : 76-77 (publication de tablettes; l'auteur note, p. 74, qu'ailleurs le chef des «bridge workers» porte le titre de «chef des péages à Opis (?)»); Mazzarino (1966 : 78) souligne que contrairement aux Grecs, les ingénieurs perses avaient des connaissances en la matière; il est probable qu'ils ont beaucoup emprunté à leurs devanciers, comme le souligne justement Parpola (1983 : 245 et 295; l'auteur note également qu'une tablette de l'époque de Darius mentionne un pont à Borsippa); sur le

pont de Babylone, cf. Wiseman 1983b : 63-64. [Sur Arrien V, 7.3-5, voir maintenant Bosworth 1995 : 219-227].

II. Le contrôle de l'espace impérial

• *Autorisations satrapiques – Escortes militaires – Gardes des routes* : cf. Briant 1991b : 70-73 et Briant 1992c (les *Lettres* de Thémistocle sont éditées, traduites et commentées par Doenges 1981); sur la fuite d'Alcibiade et son trajet, cf. Robert 1980 : 257-307; sur les voyages d'Esdras et de Néhémie, cf. Williamson 1991 : 54-61 (une lecture des textes bibliques à la lumière des PF). Les *ostraka* d'Arad ont été publiés par Naveh 1981; cf. également Aharoni 1981 et Temerev 1980 (études des rations, en comparaison avec celles qui sont connues à Éléphantine); voir également les *ostraka* de Beer-Sheba : Naveh 1973 et 1979 (des centaines d'*ostraka* araméens du type de ceux de Beer-Sheba et de même date (IV^e siècle) sont arrivés récemment sur le marché, provenant de sites inconnus d'Idumée; une partie est en voie de publication : communication personnelle d'André Lemaire); cependant, il reste quelque doute sur l'interprétation du poste comme station sur une route (voir sur ce sujet les réflexions de Tuplin 1987c : 187 et de Salles 1991a : 221-222); sur l'une des anecdotes rapportées par Hérodote concernant les gardes des routes (V, 35), cf. Foucault 1967a.

• *Poste royale et courriers royaux* : *aggareion* : Rostowzew 1909; également D. Sperber, «Angaria in Rabbinic literature», AC 38/1 (1969) : 162-168, et Herrenschildt 1993a-b; *astandēs* : Chantraine DELG, s.v., et en dernier lieu Happ 1992; *pirradāziš* : PFT 42; Q-1809 : la tablette a été publiée et commentée par Lewis 1980; signaux optiques dans l'Empire : Aschoff 1977a; également P. Girard, «Les signaux lumineux dans l'*Agamemnon* d'Eschyle», REA 11 (1909) : 289-295; en Judée : Lemaire 1977 : 113-114; à Mari, G. Dossin, «Signaux lumineux au pays de Mari», RA 34 (1938) : 175-176; poste égyptienne à l'époque lagide : Preisigke 1907 : 241-277, et Van't Dack 1962 : 338-341 (juge que l'extension du système en Égypte remonte aux Perses, y compris la pyrotélégraphie). Il est clair que, dans tous ces domaines, les Perses ont eux-mêmes certainement beaucoup emprunté à leurs prédécesseurs assyriens : sur les routes royales (*harrān šarri*), les relais et postes d'étape (*mardītu*) et les courriers-express (*kallē*) dans le royaume néo-assyrien, cf. en particulier Weidner 1966, Wilson 1972 : 57-58, Malbran-Labat 1982 : 12-29, et les entrées *harrānu* et *mardītu* du CAD; *harrān šarri* [route royale] passant à proximité immédiate de Nippur à l'époque achéménide : Zadok 1978 : 286-287; mais, on peut également remonter beaucoup plus haut dans le temps, comme le montre par exemple l'article fort instructif de M. Sigrist, «Les courriers de Lagaš», dans : *Fragmenta Historiae Elamicae*, Paris (1996) : 51-63, où le système administratif décrit (ordres de mission, courriers, tablettes, archives) rappelle très exactement ce que l'on apprend des tablettes de la série Q; à titre comparatif, on peut voir également l'étude synthétique de A.D. Crown, «Tidings and instructions : how news travelled in the Ancient Near East», JESHO 17/3 (1974) : 244-271, ainsi que l'article *Barid* dans *EncIsl.* I² (1961) : 1077-1078 (D. Sourdel); sur Diodore XIX, 17.6-7, voir les doutes exprimés sur cette tradition par Aschoff 1977b (avec les commentaires de Graf 1994 : 168).

• *Voies de communication et stratégie* : *via militaris* chez Quinte-Curce : cf. Briant 1984b : 66-68; réserves d'eau : Briant 1982b : 164 et Briant 1984b : 67; cf. également plus généralement Briant 1986c. [Baslez 1995].

• *Les portes de l'Empire et le réseau de garnisons* : sur les Portes Ciliciennes et Syriennes, cf. la discussion de Mutaian 1988 I : 125-129; voir également Bosworth 1980a : 198-204; Manfredi 1986 : 74-77, Hammond 1994; Portes Caspiennes : Bosworth 1980a : 333-341 [bibliographie dans Bernard 1994b : 483, n. 11]; Portes à l'entrée de la Perse : cf. discussion et bibliographie dans RTP 161-173; sur les garnisons, voir Tuplin 1987c et 1991b : 54-57; site de Thapsaque : cf. Briant 1991b : 77 et 78, n. 37 avec Lendle 1988 et Manfredi 1991; Deve Hüyük : Moorey 1975 et 1980 (avec les remarques critiques de Mazzoni 1991-92 : 66-67, qui souligne que l'histoire du site s'étend sur la longue durée depuis le Fer I). Les limites d'utilisation des historiens militaires pour reconstituer le réseau de garnisons permanentes achéménides sont bien mises en évidence par Tuplin

1987c: 209-210 (à propos des Portes Ciliciennes et des Portes Persiques); cf. également Tuplin 1991b: 56 (note que bien des garnisons pouvaient être situées dans le plat pays, et remarque que le manque de ravitaillement et la difficulté de passer les fleuves étaient des obstacles suffisants en temps normal face à une force ennemie).

• *Le service du roi*: Xénophon (Cyr. VIII, 6.17) et Hérodote (VIII, 98) affirment que les courriers royaux circulaient jour et nuit; on rapproche parfois cette notation d'un passage de l'inscription de Behistoun: «Ce qui leur [sujets] était dit, le jour ou la nuit, ils le faisaient» (DB I, 19-20); mais le discours de Darius se situe sur un tout autre plan qu'une simple métaphore routière: «Ces lignes disent implicitement que le roi achéménide offre à son empire la même sauvegarde que certaines divinités: il veille et ordonne dans la nuit pour prévenir les menaces de la Druj [drauga] et préserver l'Agencement [arta] durant le temps qu'il est invisible» (Kellens 1995: 25). Quoi qu'il en soit, la conception très idéologisée que transmettent les auteurs grecs de la domination qu'exerce le Grand Roi grâce aux routes et au service postal peut être rapprochée de ce que (paraît-il) disait Confucius de l'Empire des Grand Rois Chou: «Le rayonnement de la vertu se fait plus rapidement que la transmission des ordres [royaux] grâce aux étapes et aux courriers (chih yu)»; J. Needham, *Science and civilisation in China*, Cambridge IV (1954): 35, auquel j'emprunte la citation, observe que «cette remarque [de Confucius] aurait été faite, il est curieux de le noter, à une époque exactement contemporaine du fonctionnement de la route royale perse, c.495».

III. Voies de communications et échanges

• *Des artères commerciales*? J'ai brièvement abordé le problème dans Briant 1991b: 79-82: je résume ici mes remarques précédentes dans de notables proportions; cf. également Wiesehöfer 1982 (avec ma remarque dans Briant 1991b: 81, n. 44); *Anabase* de Xénophon: l'hypothèse concernant l'expression *polis oikoumenē* (ville «autonome») est développée par Geysels 1974, mais elle ne me paraît que partiellement explicative; le problème est abordé dans plusieurs communications présentées à la Table Ronde internationale: *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Toulouse, 2-3 février 1995) = Briant 1995b.

• *Routes terrestres et routes fluvio-maritimes*: Briant 1991b: 75-79, où l'on trouvera nombre de références bibliographiques supplémentaires.

• *Les bateaux de l'Euphrate*: De Graeve 1981: 5-93; également Fales 1983 (époque néo-assyrienne) et Frame 1986 (contrats des époques néobabylonienne et achéménide); dans les archives de l'Eanna: Joannès 1982: 198-202; 252-253; cf. 328-329, et les textes fort intéressants publiés par Beaulieu 1993a (utilisation des voies d'eau, et location de bateaux pour transporter les statues divines et les personnels, peu avant l'arrivée des troupes perses de Cyrus en 539); réseaux de canaux en Babylonie: Cocquerillat 1968, 1981, 1983; Joannès 1982: 117; Zadok 1978 (qui, entre autres choses, souligne (p. 275, n. 53) l'importance de Nippur dans le réseau d'échanges entre la Babylonie et l'Élam); «commandant des bateliers»: Joannès 1982: 10; sur le prix des bateaux en Babylonie, cf. Dubberstein 1939: 40, Joannès 1982: 328-329 et Giovinnazzo 1983: 563-565; sur le *kelek*, cf. également *EncIsI*², s.v.

• *Transports sur le Tigre*: cf. Briant 1986b (p. 21, n. 15 sur Opis).

• *De Babylonie en Élam*: Briant 1986b; Joannès 1990a: 183; tablettes babyloniennes: Dandamaev 1972b (mais sur *Camb.* 143, cf. Greenfield 1991: 183); sur le texte de Diodore (XVII, 77.4), cf. Bosworth 1987: 545-546.

• *De la Méditerranée à la Babylonie*: Briant 1991b: 77-79 (avec les remarques de Joannès 1995: 182-183 sur les difficultés de navigation à certains endroits et dans certaines périodes de l'année); sur la *Lettre de Thémistocle*, cf. Briant 1992c; importance du site de Myriandros: Kestemont 1983: 66; 1985: 135-137; marchands babyloniens en Syrie (tablettes de Neirab): voir état de la question chez Oelsner 1989 et Cagni 1990; sur la tablette de Tell-Tawilan (Dalley 1984), cf. les remarques critiques de Joannès 1987 (réplique de Dalley 1990: 79-80); commerce caravanier et importance du site de Gaza: Briant 1982b: 142-145, 150-152 et Eph'al 1982: 195-196; Charte de

Suse et rôle présumé des Ioniens: Mazzarino 1966: 76-77; Aginis: Högemann 1985: 153 (=Dur-Yakin); tablettes néo-babyloniennes et commerce entre la Phénicie et la Babylonie: voir l'étude lumineuse d'Oppenheim 1967, ainsi que Joannès 1982: 235-260; sur les échanges régionaux en Égée orientale à l'époque achéménide, cf. Salles 1991a, 1994; cf. aussi Salles 1991b (à propos de Elayi 1988).

• *La batellerie égyptienne*: le pharaon Sesstris pourrait n'être personne d'autre que Darius (cf. chapitre XII, 1); construction de bateaux: cf. DAE 61 (commentaires de Grelot 1970b, 1972: 296-295, et de Whitehead 1974: 119-154); commerce fluvial: Milik 1967: 551-557; Memphis: Segal 1983: 8-9; 41-42; DAE 109: Porten 1988b; liaisons entre Memphis et le Nil, cf. Goyon 1971. Naucratis: cf. Yoyotte 1993; sur le canal de Darius entre le Nil et la mer Rouge, voir ci-dessous chapitre XII, 1; sur les prospections menées dans la zone de Tell-el Maskhuta, cf. Holladay 1982 et 1992, et Paice 1986-87; dans une étude plus récente, la même auteur (Paice 1993) suggère que, dès l'époque saïte (jusqu'à l'époque ptolémaïque), le canal a pu servir de lien entre le commerce de la mer Rouge (encens par exemple) et la vallée du Nil; sur Dorginarti, cf. Heidorn 1991 et surtout 1992.

• *Douanes et échanges*: sur le passage du Pseudo-Aristote (prélèvement d'un dixième: *dekate kata ton nomon*), cf. Andréadès 1929: 5-8; Van Groningen 1933: 194; péages à Opis: Joannès 1982: 10 et Stolper 1992c: 74, n. 22; à Babylone: Joannès 1990a: 186 et n. 56 (texte traduit); sur l'Asie Mineure, on citera la taxe mentionnée par le Pseudo-Aristote qui, dans l'économie satrapique (i.e. prélèvements), note l'existence de taxes de marché (*agoraia telē*; *Écon.* II, 1.4); on dispose surtout de documents indirects mais révélateurs, ceux par exemple par lequel un satrape (il peut aussi s'agir d'une cité) exempte telle ou telle communauté des droits d'import-export: voir en particulier l'inscription gréco-lycienne publiée par Bousquet 1987: Pixôdaros abandonne aux villes de la vallée du Xanthe la *dekate tēs emporias*, c'est-à-dire une dîme prélevée sur les échanges commerciaux; mentionnons enfin que, dans le maintenant célèbre règlement romain des douanes d'Asie, on fait référence à des documents antérieurs qui remontent au moins aux Attalides (cf. BE 1976, n° 595 et 1991, n° 480); notons également que le règlement de la ferme des impôts sur le territoire de Colophon (III^e siècle av. J.-C.) fait lui aussi référence à des règlements royaux (BE 1991, n° 476); bien qu'il soit impossible d'en apporter la preuve, il ne serait pas extraordinaire que tels règlements remontent à l'époque achéménide (sur ces continuités, cf. ci-dessous chapitre X, 1 avec les notes). Le nouveau document araméen (annoncé dans Porten 1990: 17) est publié par Porten-Yardeni 1993 (je remercie vivement les auteurs de m'avoir confié une copie du texte avant publication): voir également Yardeni 1994 et Lipinski 1994; je suppose que le natron vient des sites traditionnels de l'ouest du delta, dont le Wadi el-Natroun (cf. Aufrère-Golvin-Goyon 1994: 167-172); dans ce cas, il faut admettre que le poste de douane se situait lui aussi au débouché du delta occidental (je note cependant en passant que des compagnies de garnisaires de Memphis versaient une part des taxes dues au Trésor royal sous forme de «natron de l'Est»: Segal 1983: 5, 40). Sur les douanes saïtes, cf. Posener 1947; les réglementations saïtes furent reprises pour l'essentiel par Nektanébo I^{er}, du moins à Naucratis: Lichtheim 1980: 86-89 [et la remarque de Yoyotte 1994: 683]. Commerce caravanier et prélèvements royaux, je suis là la séduisante interprétation d'Eph'al 1982: 206-210 (en dépit des réserves de Graf 1990a: 138-139). Peut-être, à ce point, convient-il de rappeler également quelques hypothèses concernant le commerce caravanier en Égypte à l'époque perse: selon Aufrère-Golvin-Goyon 1994: 83, «les oasis semblent bénéficier, à partir de l'époque perse, de l'introduction de nouvelles techniques qui améliorent les transports, les déplacements dans le désert et l'agriculture. Les Perses introduisent une nouvelle sorte de récipient de transport en céramique, revêtant la forme d'un barillet s'ouvrant par le haut et qui s'adapte mieux au bât d'un animal de charge. Ce type de conteneur jouit encore, dans les oasis et ailleurs, d'une grande vogue auprès de la population. Il s'agit de la ciga. En outre, les Perses amènent avec eux le chameau, originaire de Bactriane, plus endurant que l'âne et permettant de franchir des distances beaucoup plus grandes»; les mêmes auteurs jugent (p. 148) que, lors de son expédition contre les oasis,

Cambyse cherchait à « faire échec à Cyrène sur le plan commercial » (sur ce point, cf. également ci-dessus chapitre II, 8); je note simplement en passant que la chronologie de la diffusion du chameau dit bactrien au Proche-Orient est un problème très compliqué (cf. par exemple Briant 1982b : 221-222 et 1984b : 20), et que la date proposée par les auteurs pour l'Égypte n'est qu'une hypothèse parmi d'autres (i.e. l'introduction du chameau en Égypte pourrait tout aussi bien remonter à l'époque assyrienne).

CHAPITRE X

TRIBUT ET PRÉLÈVEMENTS ROYAUX

I. Sources et problèmes

• *Diachronie et synchronie* : sources hellénistiques et institutions achéménides : outre RTP, *passim*, voir par exemple Préaux 1954; Descat 1985; Briant 1993b et 1994e; également les études de décrets hellénistiques par Wörle (1977 : 60; 1978 : 223-224; 1979 : 110-111; 1988 : 458-465) et les remarques de Savalli 1987 et de Gauthier 1989 : 28-29. L'examen des tablettes babyloniennes d'époque hellénistique peut offrir des résultats comparables : voir Stolper 1989a, 1993 (en particulier 68, 84-85 : première attestation d'un calque babylonien *azdakari* du v.p. **azdakara* dans une tablette datée d'Antigone le Borgne) et 1994a. Les *Économiques* du Pseudo-Aristote : Van Groningen 1933; Rostovtzeff 1941 : 440-446 et 469-472; Altheim-Stiehl 1963 : 137-149; Cracco Ruggini 1966-67; Thillet 1969; Corsaro 1980a; Descat 1990b.

II. Satrapies et tributs

• *Nomes, satrapies et peuples* : je renonce à citer et à discuter toute la bibliographie qui a été consacrée au texte d'Hérodote. Je ne m'étendrai pas ici sur les aspects géographiques : non pas qu'ils soient inintéressants, mais simplement qu'ils n'engagent pas le fond de l'analyse du fonctionnement de l'ensemble et que la discussion suppose des analyses très détaillées qui ne sont pas à leur place ici (cf. Toynbee 1955; le livre récent de Högemann 1992, reçu tardivement, est très décevant au regard de son titre [et de son information]). D'une manière générale, les commentateurs ont cherché à combiner la liste d'Hérodote avec les listes et représentations de peuples portées ici et là sur la pierre : méthode qui ne résiste pas à l'examen; les vues de Kimball Armayor (1978a) ne sont pas dépourvues d'intérêt, mais elles m'ont toujours paru marquées de systématisation (cf. mes remarques dans *AbI* 3 (1980), n° 197). J'ajoute que, selon Pirart 1995 : 65-68, le nombre de 20 satrapies (en réalité : *nomoi*) chez Hérodote pourrait exprimer des conceptions mythiques iraniennes. À propos des chiffres du tribut et de la méthode d'Hérodote, cf. Picard 1980 : 70-72 et la démonstration de Descat 1985. La liste (hypothétique) des satrapes ici dressée est fondée pour une part sur une interprétation des « travel texts » de Persépolis, en postulant que les personnages qui donnent les sauf-conduits (*halmi*) aux voyageurs sont bien les satrapes de la région : la proposition remonte à Hinz 1970 : 430 (cf. Briant 1991b : 70, n. 13), et elle est largement développée par Koch 1993a, où l'on trouvera beaucoup d'indications précieuses tirées (pour une part du moins) de tablettes inédites; pour les satrapes de Babylone-Transseptuératène, cf. Stolper 1989b : 290-291; sens du terme *dahyu* : en dernier lieu, Lecoq 1990.

• *La fixation des tributs* : voir Descat 1989a : 80-81; *kata to megethos* : Théopompe ap. Athénée IV, 145a (contributions pour la table du roi); Diodore utilise une formule synonyme : *kata dynamin* (IX, 25.4 : Artaphernès en Ionie en 492 – à rapprocher de Plutarque, *Aristide* 24.1 : *kat'axian ekastôi kai dynamin* : tribut d'Aristide; voir également I, 55.10 : obligations tributaires [dons] imposées annuellement par le pharaon Sésôsis sur les peuples sujets de son empire, ou encore XVII, 114.4 : contributions exceptionnelles imposées par Alexandre sur les villes de Babylone pour contribuer aux dépenses liées aux funérailles d'Hephestion); cf. également Élien *VH*. I, 32 (*kata*

tēn heautou dynamin : obligations pesant sur les simples paysans perses [dons au roi]), et Strabon XI, 13.8 (*megethos kai dynamis tēs chōras* : charges tributaires comparées de la Cappadoce et de l'Arménie au temps des Perses); appliqué à une région déterminée dans un contexte fiscal, le terme *dynamis* renvoie sans aucune ambiguïté à ses capacités contributives : cf. Hérodote I, 192. Module tributaire : proposition de Descat 1985; cf. également Heltzer 1991 (qui discute l'interprétation de l'inscription *Syll.*³ 302 qu'avait proposée Descat à Ann Arbor 1990 mais qu'il n'a pas reprise dans Descat 1994).

III. Dons et tributs

• *Le point de vue d'Hérodote* : je mène jusqu'à son terme la discussion ouverte ci-dessus chapitre II, 3.

• *Les dons des peuples tributaires* : eau du Nil : cf. Briant 1993c; sur Arrien (III, 4.3), cf. Leclant 1930 : 246-247; fonctions de la trésorerie de Persépolis : Cahill 1983 (mais je partage assez largement les remarques critiques de Tuplin 1987b : 139); couronnes : cf. Briant 1988c : 261, n. 9 (à l'époque séleucide, cf. Bickerman, 1938 : 112).

• *De Persépolis à Babylone* : « dons » dans les documents fiscaux babyloniens : cf. Dandamaev 1979 : 102-106 (documents traduits), Cardascia 1951 : 98-99 (traduit par « redevances »; voir également pp. V-VI, 69-70, 125, etc. sur la polysémie du terme *nadānu*, « donner, remettre »); sur *nidintu šarri*, don royal [*dōrea basilikē*], cf. Stolper 1992b : 126; selon Giovinnazo 1989b, le terme accadien *nadānu* doit être lu dans les tablettes de Persépolis à la place de la lecture *nutanuyaš* (« station d'élevage »). L'exemption de la Perse : j'abandonne l'hypothèse présentée dans RTP 344, pour des raisons qui tiennent à l'interprétation des rapports entretenus par la noblesse perse avec Bardiya puis avec Darius, telle que je l'ai développée ci-dessus, chapitre II, 10 (Bardiya et l'aristocratie perse); voir également Wiesehöfer 1989 : 183-184.

• *Les dons des paysans perses* : sur les textes d'Élien, cf. Briant 1988c : 256-257 et Briant 1993c : 62-63; Calmeyer (1979b : 57) y voit un reflet des reliefs des donateurs de Persépolis; Tuplin (1987b : 143) propose (avec prudence) de les rapprocher de certaines tablettes de Persépolis, enregistrant les versements faits pour les provisions royales (série J; cf. PFT, pp. 24-25 et Garrison, s.p.); dons faits par le roi aux Perses : cf. Xénophon *Cyr.* VIII, 3.3-8 etc.; cf. également Plutarque, *Alex.* 69.1, *Mor.* 264a-b et Nicolas de Damas, *FGrH* 90 F77.43 (dons aux femmes perses enceintes).

IV. Tributs, dons et prélèvements

• *Taxes* : taxes royales dans les cités d'Asie Mineure : Hornblower 1982 : 161-162; Corsaro 1985; Bousquet 1987 (*dekatē tēs emporias*); Wörle 1978 : 223-224 (*apomoirā*; continuités achéménides) et 1979 : 91-94 (attestation épigraphique de *kheironaxion*; précédents achéménides); le décret d'Aigai a été publié par Malay 1983; l'un des problèmes posés par les décrets hellénistiques est qu'ils se réfèrent en général à des taxes civiques, qui ne sont pas nécessairement le dédoublement de taxes royales (elles sont même assez fréquemment distinguées, lorsque la cité dépend d'un roi, par une expression telle que « les taxes dont la cité a le contrôle [*kyrios*] »). Taxe sur les ventes d'esclaves en Babylone : je suis là fidèlement la démonstration de Stolper 1989a. [Sur d'éventuelles autres continuités fiscales achéménido-séleucides en Babylone, cf. Rostovtzeff (1941 : 470), qui semble suggérer que la taxe sur le sel pourrait remonter à l'époque achéménide : mais si la proposition s'intègre bien dans les perspectives historiques actuelles (i.e. adaptations hellénistiques de réalités achéménides : cf. Stolper 1989a et 1993, Kuhrt-Sherwin White 1994), on ne dispose pas, à ma connaissance, de documentation univoque sur une telle taxe (on pourra simplement noter qu'*Ezra* 7.22 implique qu'il existait des stocks de sel dans les magasins royaux; de même dans les forteresses : RTP 21, n. 11; on pourrait à la limite en voir un indice dans les dons de sel envoyés au roi par les Égyptiens : Arrien III, 4.3)]. On notera au passage qu'une taxe sur les ventes d'esclaves n'est pas citée par le Pseudo-Aristote (du moins pas *expressis verbis*) : une inscription grecque de Carie (BE 1979, n° 466) est parfois considérée comme une preuve de son existence, à

la fin de l'époque achéménide ou au début de l'époque hellénistique (cf. Hornblower 1982 : 161), mais le texte n'impose pas une telle interprétation (cf. les propositions très séduisantes de Hahn 1985 : il s'agirait en réalité d'une exemption fiscale complète (*ate[lē] einai*) à l'exception des *phoroi basilikoi*, concédée à celui des esclaves [hiérodules selon Hahn] qui prendrait soin de la tombe d'un certain Skoranos, celui-là même qui (avec sa femme) a consacré un domaine à Apollon et Artémis); Corsaro 1985 : 90 (suivi par Gauthier 1991 : 66) observe que dans les cités d'Asie Mineure, les seules taxes connues portent non sur la vente d'esclaves, mais sur leur activité de travail (ajoutons simplement que le règlement de Xanthos prévoit que « ceux qui seront affranchis (*apeleuthe-roi*) devront payer au dieu deux drachmes » : lignes 18-20 de la version grecque; sicles dans la version lycienne). Quant à la capitation (*epikephalion*) citée par le Pseudo-Aristote, elle est connue à l'époque hellénistique (Bickerman 1938 : 111, et maintenant la discussion approfondie de Gauthier 1991 dans le cadre des cités grecques), mais nous n'avons pas d'attestations de l'époque achéménide; on doit citer cependant un passage de Théocrite (*ap.* Plutarque, *Mor.* 11A-B) : parmi toutes les contributions imposées par Alexandre aux cités et aux peuples, figure une capitation en argent : mais dans quelle mesure s'agit-il d'une continuité ou d'une innovation ?

- *Mines* : mines de Lampsaque : Polyen II, 1.26; mines d'argent de Bactriane : Ctésias *Indika* 12; de l'Inde : *ibid.* et 5; Cilicie, Liban, Ionie, Chypre : Oppenheim 1967; Joannès 1982 : 255 (le fer d'Ionie vaut 8 à 9 fois plus cher que le fer du Liban); carrières du Wadi Hammamat : Posener 1936 : 179-180; Goyon 1957 : 1-9; 28-29, 128-130; ateliers de Niriz : PT 52 (et commentaire de Cameron, *PTT* 166); Pythios : voir Descat 1989b : 25-26, également Sekunda 1991 : 119-121.

- *Corvées* : système d'*urāšū* : Joannès 1989a : 151-159 (cf. également Stolper 1977 : 254-259); *phoros-leitourgikos* : RTP 106 (je note en passant, à la suite de Gauthier 1991 : 56-58, que la taxe connue dans des cités grecques par la formule d'exemption (*ateleia tou sōmatos*) n'a rien à voir avec un service leitourgique); sur Élien *Anim.* XV, 26, cf. Briant 1988c : 259 (les textes tardifs portant sur l'*aggareion* impliquent l'existence de taxes et de corvées : Rostovtzeff 1909; cf. Mitchell 1976).

- *Les devoirs de l'hospitalité* : voir en général Briant 1988c. En dehors du texte d'Hérodote, on dispose d'une description impressionnante de la coutume chez Théopompe (*FGH* 115 F263a) cité *in-extenso* ci-dessus chapitre V, 4; taxe versée par des oblats babyloniens lors d'une arrivée d'Artaxerxès II à Suse : Joannès 1988 et 1990a : 183; sur les tablettes de la série J et sur leurs rapports avec la table royale, voir Garrison, s.p.

- *Taxes royales et taxes satrapiques* : sur les textes relatifs aux déplacements d'Alcibiade, cf. Briant 1985b : 59; sur le passage de Néhémie (5.15-17), cf. l'évaluation proposée par Heltzer 1992a.

- *Levées militaires et fiscalité* : dépenses de guerre : cf. Briant 1986c; obligations fiscales et militaires des tenanciers des *ḥayru* : cf. Cardascia 1958 et 1978; Joannès 1982 : 16-26; Stolper (1985a : 98-99) souligne que les *ḥayru* ne constituent pas uniquement des colonies militaires : « The main concerns are the production of crops, taxes and rents » (p. 99); impôt levé sur les compagnies de Memphis : Segal 1983 : 5, 7; sur le fonctionnement des *ḥayru* militaires à l'époque de Darius II et ultérieurement, cf. ci-dessous chapitre XIV, 7 (Darius II et ses armées) et chapitre XVII, 3.

V. Versements tributaires, métal et monnaie

- *Le fantôme de l'économie naturelle. Côte et intérieur* : la terminologie mériterait une enquête historiographique; je note simplement en passant les réserves de M. Mauss (1921 : 388) parlant du troc de la manière suivante : « système qu'on est convenu de décorer du nom d'économie naturelle, sans s'être assuré s'il a jamais existé de société où cette économie a fonctionné exclusivement ou régulièrement »; à propos de la liste tributaire d'Hérodote, Will (1960 : 269) juge qu'il s'agit d'une « évaluation monétaire, à la grecque, de prestations effectuées pour une large part en nature » (idée reprise récemment par le même auteur, *RPh* 65/2 [1991] : 35) : mais voir les justes remarques de Picard 1980 : 76-78 et de Descat 1989a : 83; l'article de Will pose néanmoins un problème réel,

celui de la transformation en argent de certaines prestations fournies en nature en dehors du tribut proprement dit (*parex tou phorou*), y compris à partir de la *tagē* (sur ce point, cf. ci-dessous chapitre XI, 8 et Briant 1994d : vente de blé « tributaire » sur le marché égéen) – d'autant plus qu'un papyrus araméen de Saqqara (Segal, n° 24 et p. 7, 40) montre que la garnison de Memphis verse un tribut (*mndt*) en produits « industriels » : natron et alabastrite. Rôle des maisons d'affaires babyloniennes : celui-ci est bien connu à l'époque d'Artaxerxès I^{er} et de Darius II grâce aux archives des Murašū; mais, dès le règne de Darius I^{er}, les terres du trésorier Bagasarū sont confiées à la gestion des Egibi : Dandamaev 1969c. Strabon XV, 3.21 : en discutant brièvement le passage, Descat s.p. juge que Polyclète « connaît bien les choses financières » (n. 5), et il semble penser que l'auteur faisait référence à l'envoi de produits exotiques à la cour centrale : mais une telle remarque ne résout pas la difficulté du texte; je ne vois pas sur quoi se fonde Wallinga (1984 : 412-413) pour affirmer que le texte de Polyclète renvoie à « la monétarisation des tributs »; ma position rejoint plutôt celle de Tuplin (1987b : 138-139), qui juge que la présentation de Polyclète est « certainement fautive », et qu'elle dérive peut-être de l'observation selon laquelle la monnaie était utilisée de manière préférentielle dans les régions littorales; achat de marchandises par les mercenaires grecs de Cyrus : *Anab.* I, 5.10; conventions avec Tissapherne et ouvertures de marché (*agora*) : II, 3.26-27 (« C'est contre paiement que vous aurez nos vivres »); II, 4.5, 9; pillages ou marchés : IV, 5. 16-18; V, 7. 13 *sqq.*; côte et intérieur dans les textes hellénistiques : RTP 74-81.

- *Tributs et trésors royaux* : transport des tributs vers le centre : cf. par exemple Nepos *Datames* 4.2; PF 1342 (transport d'argent entre Suse et Matezziš), PF 1357 (« trésor » de Babylone transporté à Persépolis, PFa 14 (« trésor » transporté de Kerman vers Suse), et les tablettes inédites (Q-1898, 2149, 2580) utilisées par Koch 1993a : 23-25; également *DAE* n° 71-72 (transport de taxes d'Égypte à Babylone); l'interprétation exacte de l'expression d'Hérodote (I, 196) est de Schlumberger 1953 : 14; précédents proche-orientaux : Torrey 1943; Oppenheim 1946; or et argent dans les temples babyloniens : Joannès 1982 : 236, 1992b : 174-176, et Beaulieu 1989c.

- *Le problème de la monnaie royale* : j'ai conscience que le développement que je consacre au sujet est bref (et peut-être sommaire) : nul doute qu'il révèle les difficultés que je ressens à aborder de telles questions, qui restent largement l'apanage des spécialistes; je dois dire qu'en dépit de nombreuses contributions récentes au sujet (en particulier celles rassemblées dans *REA* 1989 = R. Descat (éd.) 1989), je reste perplexe devant l'ampleur et la complexité des problèmes que soulèvent de telles études (quelles que soient par ailleurs leurs indéniables qualités); j'ai essayé de synthétiser au maximum pour aller à l'essentiel (ou du moins ce qui m'apparaît être l'essentiel !); sur la politique monétaire de Darius, j'ai beaucoup utilisé les différentes études de Descat (1985, 1989a-b, 1994, s.p.), à travers lesquelles on pourra suivre l'évolution de la pensée de l'auteur sur des points importants; on verra également Root 1988 et 1989 (empreinte sur une tablette et évolution des types en fonction de l'étude des sceaux de Persépolis), Carradice 1987 (essai de chronologie relative), Stronach 1989b (analyse idéologico-iconographique), ainsi que le chapitre qu'O. Picard a consacré au sujet (1980 : 65-79 : « Les Perses et la monnaie »), les pages d'Alram 1993 : 25-29, sans oublier enfin l'ouvrage de Schlumberger 1953 qui, en particulier, a parfaitement mis en valeur, à partir de l'analyse des trésors connus de son temps, la diffusion limitée du sicle, au contraire des monnaies athéniennes; je note enfin que G. Le Rider a abordé plusieurs de ces problèmes dans son cours 1995 au Collège de France (texte à paraître dans *ACF* : je remercie l'auteur de m'avoir fait parvenir un manuscrit). Sur la fonction politico-idéologique de la darique (et les réflexions qu'elle m'a suggérées sur les conceptions de Darius), on doit rappeler ce que F. Joannès a écrit récemment (1989d) à propos de « médailles » estampillées, distribuées par Hammurabi lors d'une fastueuse réception dans son palais : « On ne peut... manquer de faire un parallèle avec la darique d'or de l'époque achéménide, considérée par les spécialistes comme un véritable monnayage : la darique a elle aussi un poids basé sur le sicle babylonien (...), elle est pourvue d'une marque, et n'apparaît pas dans le circuit du commerce, mais semble réservée à des usages particuliers » [à ce point, l'auteur fait référence à l'utilisation de la darique par Cyrus le Jeune pour payer ses mercenaires; en réalité, dans le

contexte, le terme darique fait allusion à l'étalon pondéral ; on peut rapprocher plus aisément d'une coutume de la cour achéménide, qui prévoyait très précisément la valeur et le poids des dons faits par le Grand Roi aux ambassadeurs étrangers (Élien *V.H.* I, 22) : cf. Joannès, p. 80 : « Les cadeaux aux militaires mariotes [sont distribués] suivant une codification précise mettant en rapport le grade de chacun avec la valeur du cadeau qu'il recevait ». L'auteur juge que les pièces d'argent d'Ham-murabi ne sont pas des monnaies (au contraire des dariques), bien que leur valeur nominale (supérieure au poids réel) en soit fixée par l'administration royale ; mais, précisément dans le cadre de la politique royale, qu'est-ce qui différencie une médaille d'argent d'une monnaie d'or ? Sans manier le paradoxe, on pourrait tout aussi bien considérer que les dariques ne sont pas des monnaies (au sens qu'on attribue généralement à ce terme), mais des « médailles » que Darius utilise dans le cadre d'une politique de (re)distribution, qui exalte son faste ostentatoire et ses qualités de donateur par excellence (cf. la distribution annuelle de pièces d'or [dariques] par les Grands Rois aux femmes perses enceintes : Plutarque *Alex.* 69.1 ; *Mor.* 246a-b ; également le don d'une phiale d'or et de 1000 dariques fait par Artaxerxès II à un simple paysan perse : Élien *V.H.* I, 33). Soulignons, pour terminer sur ce point, que le suggestif rapprochement que propose F. Joannès a le mérite de rappeler aussi un débat ancien et toujours vivant sur d'éventuels précédents proche-orientaux de la monnaie (e.g. Powell 1978 ; Parise 1987 ; également Joannès 1994a) : si les conditions dans lesquelles est apparu le sicile à l'archer établissent clairement une filiation lydienne (chapitre II, 3), il n'en est peut-être pas de même de la darique. Concernant les origines du monnayage achéménide, on pourrait également évoquer, à ce point, les débats qui se sont ouverts depuis la découverte, à Nush-i Jān, de petites barres d'argent inscrites (Bivar 1971 ; Curtis 1984 : 11-14), rapprochées d'autres découvertes de morceaux de métal eux aussi inscrits et trop rapidement qualifiés par certains de *coins* (cf. les débats entre Figulla 1954, Hulin 1954, 1972, et Henning 1972) ; j'ajoute que peut-être des barres comparables à celles de Nush-i Jān ont été découvertes près du site de Cemin Tepe en Arménie (et perdues depuis lors : Summers 1993 : 87) ; mais, aussi intéressants soient-ils, ces documents et les réflexions qu'ils ont suscitées ne peuvent, à eux seuls, nous permettre de répondre à la question : pourquoi, à une certaine date, Darius a-t-il décidé de créer la monnaie royale à l'archer ? Bien entendu, les commentaires qui précèdent font la part belle à la fonction politique de la monnaie, contrairement à une autre interprétation qui insiste plutôt sur sa fonction économique. Mais, comme je le souligne, le cas des dariques doit être distingué de celui des siciles d'argent, et l'Asie Mineure occidentale de la Babylonie ou de la Perse ; à l'époque de Darius et de Xerxès, la création de la monnaie royale n'a induit aucun progrès de l'économie monétaire en Perse même, contrairement à ce que l'on a pu penser dans une première étape des commentaires et de la réflexion sur les tablettes du Trésor, car il est évident que l'argent parfois donné aux *kurtas* (si même il est réellement donné !) est pesé et non pas monnayé (cf. e.g. Cameron 1958 : 161, 168-172 ; Nasser 1970a et 1990 ; erreur de Martin 1985 : 120, n. 120 ; également ci-dessous chapitre XI, 8 : *Retour à Persépolis*).

• *Darius et Aryandès* : l'épisode a suscité un flot d'études : le problème a été traité *in extenso* par Tuplin 1989, qui n'exclut pas la frappe de monnaie par le satrape ; au contraire, Descat (1989b : 27-28) et Price (*REA* 1989 : 82-83) pensent qu'Aryandès n'a pas frappé monnaie, mais qu'il a manipulé la valeur de l'argent en Égypte (cf. également Descat 1989a : 85-86) ; sur le texte de Polyen (VII, 11.7) et la date présumée de la venue de Darius en Égypte, voir la mise au point de Tuplin 1991a : 265-266.

VI. L'administration tributaire : continuités et adaptations

• *Peuples et territoires* : régions militaires, cf. Briant 1990b : 50-51 ; régions maritimes : Wallinga 1991 ; chiliarchies : *RTP* 210-211 ; *medinah* : textes dans Dandamaev 1989b : 103, n. 4, qui parle à tort de « 120 à 127 satrapies » ; subdivisions satrapiques : cf. Tuplin 1987b : 120-127.

• *Cadastrés en Asie Mineure* : archives de Sardes : *RTP* 191-192 (sur d'éventuelles continuités hellénistiques, cf. Wörrle 1988 : 465).

• *Le cas de la Babylonie* : Contrairement à une interprétation traditionnelle (e.g. Joannès 1982 : 224), on admet maintenant que l'administrateur dénommé *zazakku* n'est pas chargé du cadastre (Dandamaev 1994a ; Joannès 1994b). Archives royales foncières en Babylonie à l'époque de Darius I^{er} : Stolper 1985a : 29-31 et 1989a ; champs babyloniens : Nemet-Nejat 1982 : 1-24 ; 277-279 ; les textes sont rapprochés par Dandamaev 1985 (94-95) des réformes de Darius ; mais on constate que, dès l'an 2 de Darius (520), des tablettes de ce genre sont connues pour les transactions portant sur les maisons (Joannès 1990c) ; trésorier Bagasarū : Dandamaev 1969c et 1992a, n° 98a et 197e ; taxe sur les ventes d'esclaves : Stolper 1989a (citation, p. 91) et 1977 : 259-266 (sur **kār-ahmara*).

• *Le cas de l'Égypte* : senti égyptien : Yoyotte 1989 (suivi ici) ; lots militaires à Éléphantine : Porten 1968 : 35 ; Grelot 1970a : 122-123. *DAE* 69 : Briant 1985b : 68 et Whitehead 1974 : 77-84 (à rapprocher de l'exemple babylonien analysé par Stolper 1985a : 67 : transmission de la *dōrea* [nadnu] de Pitibiri dans la maison [bīr] de Sitūnu) ; lots militaires à Memphis : Segal 1983 : n° 31 ; sur le bureau des écrits en Égypte, cf. Meeks 1972 : 58 (qui rapproche explicitement des *basilikai graphai*).

• *Poids et mesures* : artabe : Malinine 1950 : 17-19 (dont on reprend ici la suggestion, sans rouvrir tout le dossier relatif à l'artabe égyptienne : e.g. Vleeming 1981) ; étalons pondéraux : cf. en général cf. Bivar 1985 ; à Éléphantine : Porten 1968 : 62-72, Grelot 1970a : 124 ; voir également (dans d'autres contextes) Heltzer 1991 et Eph'al-Naveh 1993 ; poids de Suse et de Persépolis : Stève 1987 : 83-85 ; Schmidt 1957 : 105 sqq. ; poids-lion d'Abydos, cf. Mitchell 1973 et Descat 1989b : 18-20 ; poids de Trapézonte : Kunkel-Haas 1986.

VII. Économie tributaire et appropriation : terre royale et terre tributaire

• *Terre royale et empire* : la discussion introduite ici se greffe sur des réflexions que j'ai menées depuis de nombreuses années (cf. *RTP passim*) sur le problème de savoir quelle est la réalité de l'expression de « terre royale » ou de « terre tributaire » (en particulier dans les inscriptions hellénistiques) ; j'avais déjà tenté de faire le point dans Briant 1982c (cf. en particulier p. 307, n. 81 à propos de la distinction nécessaire à introduire entre « propriété des moyens de production » [faux débat sur le « despotisme asiatique »] et « contrôle des moyens de production ») ; sur tous ces problèmes, cf. également la mise au point fondamentale de Zaccagnini 1981, et les travaux de Van der Spek, en dernier lieu 1995 : 195-197 ; on verra également les réflexions de Cl. Herrenschildt sur la notion de *būmi* dans les inscriptions royales : elle l'interprète dans le sens d'empire (cf. Herrenschildt 1976 et 1977) ; bien que cette étude souffre de quelques faiblesses (l'expression wittfogélienne de « royauté perse hydraulique » (1977 : 52) me paraît particulièrement malheureuse), et bien qu'elle ait suscité d'âpres controverses (e.g. Frye 1977 : 75-78), la problématique qui la conduit me paraît éclairante ; ses conclusions répondent d'une certaine manière à Altheim-Stiehl, dans le cours de leur intéressante discussion sur les rapports entre domaine privé et domaine public chez les Achéménides : « Bezeichnend, dass sich kein Ausdruck für das «Reich» der Achaimeniden ermitteln lässt » (1963 : 178) ; la discussion est reprise ci-dessous chapitre XI, 10.

• *Les écluses du Grand Roi et les qanats des Hyrcaniens* : cf. *RTP* 418-430 (également ci-dessous chapitre XVII, 4).

• *Terres royales et terres en concession* : voir également ci-dessus § 6 (à propos de l'Égypte), où je rapproche *RC* 11-12 et *DAE* 69, et ci-dessous chapitre XI, 9 ; d'une manière générale, voir ma mise au point dans Briant 1985b [ajouter à la bibliographie l'étude essentielle de Wörrle 1978, et maintenant les commentaires de Savalli 1987], avec la remarque de la p. 70 sur une spécificité hellénistique, du fait que, dans certains cas, le donataire rattache à une cité la terre concédée en don (mais je me demande si l'on ne peut pas déceler un processus comparable dans la donation faite à Ešmunazzar de Sidon, qui rattache « pour toujours » à Sidon le territoire concédé : Gibson III, n° 28) ; sur *DAE* I, voir la publication nouvelle de Szubin-Porten 1992, où l'on trouvera un commentaire détaillé (dont les conclusions sont reprises intégralement ici).

• *Darius et Gadatas, Alexandre et Priène* : *ML* 12 rapprochée de Tod 185, cf. déjà quelques mots

dans *RTP* 361; sur Tod 185, cf. Sherwin-White 1985, en part. p. 83 (reprise par Alexandre des domaines royaux achéménides), et Marasco 1987: 68-73; sur le terme *bebēlos*, cf. Chantraine, *DELG*, s.v. (le terme s'oppose très clairement à un territoire consacré); attributions de terres à des cités à l'époque hellénistique: *RTP* 244 *sqq.* et Jones-Habicht 1989; sur les implications de l'*attributio* à l'époque romaine, cf. Bertrand 1990 (pp. 139-145 sur les pratiques hellénistiques).

- *Terres tributaires et terres de la couronne*: sur la *tagē*, voir surtout Descat 1989a: 81-83 (dont je reprends les conclusions); dans un premier temps, l'expression «terres de la couronne» m'a été suggérée par un hypothèse de Thillet (1969: 578) sur une étymologie iranienne possible de *tagē* («diadème»); bien que je sois un peu sceptique sur cette proposition (une étymologie grecque par *tassō* et *tagos* [*DELG* s.v., sans référence explicite à *tagē*] me paraît plus probable), j'ai conservé l'expression, car elle permet d'éviter l'utilisation de la formule ambiguë de «terre royale» [sur l'étymologie de *tagos*, voir en dernier lieu B. Helly, *L'État thessalien* (Lyon, 1995): 19-38, sans référence au terme utilisé par le pseudo-Aristote]. Dons nourriciers: cf. Briant 1985b et ci-dessous chapitre xi, 9; sur la pêche dans le lac Moëris, cf. Dumont 1977; haras royaux: *RTP* 209 (haras d'Éolide), 354-355; forêts royales: pour Sardes, les inscriptions séleucides sont éditées et commentées par Gauthier 1989: 22-32 (qui cite également les textes relatifs à la Mysie, à la Cilicie et au Liban); je traduis *exagagesthai* par «faire sortir» et non par «exporter», pour des raisons que j'explicite ci-dessous chapitre xi, 8.

- *Un bilan et quelques incertitudes*: terres royales en Babylonie: sur la terminologie des tablettes babyloniennes, cf. Stolper 1985a: 35 *sqq.* et 1992b (p. 126 sur *nidintu šarri* traduit par «crown-grant», [mais l'on pourrait adopter la traduction littérale «royal gift»]); on verra également la mise au point (décevante) de Cagni 1988 et l'article de Oelsner 1988.

CHAPITRE XI

PERSE, EMPIRE ET ÉCONOMIE TRIBUTAIRE

I. Les archives de Persépolis

Une précision préalable: mon intérêt pour cette documentation est ancien (cf. mes études de 1977 [1979] et de 1978-1979 reprises dans *RTP* 202-211 et 331-356), mais je n'ai pas de compétence philologique particulière en la matière. En raison des divergences nombreuses entre spécialistes et en raison de mon incompétence en élamite, les pages qui suivent ne prétendent pas à autre chose qu'à tenter de faire le point sur une série de problèmes qui me paraissent essentiels pour comprendre le fonctionnement de l'économie royale en Perse et dans l'Empire. Si les études ponctuelles sont nombreuses, je n'ai trouvé nulle part de synthèse satisfaisante: en dépit de son intérêt évident, le livre récent de Koch 1990 tient moins que ne laisse espérer son titre: il y est question beaucoup plus de *Verwaltung* que de *Wirtschaft*; l'auteur a également repris nombre de ses études antérieures (cf. Koch 1988a) dans le cadre d'un livre de synthèse: Koch 1992, en part. pp. 25-72, 264-285; elle poursuit ses analyses dans Koch 1993a (paru alors que ce chapitre était déjà rédigé); Cardascia (1978: 6) a annoncé une étude de J.A. Delaunay, *La Place des Iraniens dans l'administration royale à Persépolis* («sous presse»), «qui étudie du point de vue administratif et économique les deux mille documents publiés par Hallock»; mais, à la date où j'achève mon manuscrit, elle n'est toujours pas parue (je suppose que Delaunay 1976 constitue une étude préparatoire). Je précise simplement que j'ai décidé, dans chaque cas, de repartir des documents (en translittération et traduction), en essayant de tenir compte des résultats des études philologiques et étymologiques (cf. Hinz-Koch 1987), mais, sur ce point, je ne saurais prétendre avoir tout lu, ni même avoir saisi toutes les subtilités des discussions de spécialistes; lorsque j'ai choisi entre plusieurs interprétations, c'est parfois en fonction d'une «vraisemblance historique» dont chacun connaît le caractère subjectif. [Une magnifique illustration de cet état de choses vient de s'offrir au moment même où je m'apprêtais à mettre un

point final aux ajouts et corrections. Des tablettes retrouvées en Arménie (Armarvir-blur) avaient été lues par les premiers éditeurs comme un fragment de l'épopée de Gilgameš (Diakonoff-Jankowska 1990); trois ans plus tard, H. Koch (1993a) «démontrait» qu'il s'agissait en fait de tablettes de type persépolitain-achéménide; telle est l'interprétation que j'ai retenue dans ce livre (cf. chapitre xvi, 14), probablement aussi parce qu'elle venait conforter certaines de mes vues sur l'organisation impériale (cf. chapitre xi, 6, et chapitre xvi, 18); enfin, F. Vallat vient juste de faire paraître une note (Vallat 1995) où, en annonçant une étude détaillée à venir, il juge que ni l'une ni l'autre des hypothèses ne sont admissibles; il s'agit, selon lui, d'une lettre privée datée probablement de la première moitié du VI^e siècle. En tant que spécialiste reconnu, F. Vallat conclut ainsi: «En attendant, cette triple interprétation d'un même document illustre bien que l'élamite demeure la langue la plus mal connue du Proche-Orient ancien!» Je ne sais si une telle appréciation doit rassurer ou terrifier le non-spécialiste! On doit souhaiter, enfin, que la documentation de Chicago soit mise à la disposition des chercheurs dans un laps de temps raisonnable. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, et tant que tel ou tel chercheur en sera réduit à citer des tablettes inédites isolées, bien des résultats risquent d'être remis en question: cf. par exemple la remarque de Vallat 1993: VII: «Sans cet apport considérable [transcriptions de Hallock inédites]..., ce RGTC aurait été squelettique pour la période achéménide» – d'où probablement son jugement (p. CXLIV) sur le travail de Koch 1990 qui, elle, n'a pas utilisé de tablettes inédites [Koch 1990: 2, n. 3].

- *Tablettes des Fortifications et tablettes du Trésor*: outre les introductions et commentaires de PTT, PFT, PFA et la présentation générale et précise à la fois de Hallock 1972, on trouvera une excellente introduction aux archives dans Garrison 1988: 168-184, qui (p. 162) estime le nombre des tablettes inédites entre 25000 et 30000; sur les PFT, voir également les longs et importants compte rendus par Hinz 1970 et par Dandamaev 1972c et 1973, et sur les PTT ceux de Goossens 1949, de Hallock 1950 et d'Altheim 1951; voir également Benveniste 1958a, les nombreuses études de Koch, celles de Giovinnazzo, de Kawase, d'Uchitel, de Vallat, etc., et les excellentes introductions du très regretté David Lewis 1977: 3-13, 1984: 592-600, 1985, 1990a et 1994 (qui, jusqu'au dernier moment, a travaillé à un manuscrit portant sur les tablettes de la série Q); on trouvera également beaucoup de commentaires intéressants dans Brosius 1991. Publications isolées de tablettes: Lewis 1986 (Q-1809), Grillot 1980 (pas d'indication de provenance), Vallat 1994 (2 tablettes du musée de l'université de Fribourg), Balcer, *BiOr* 36/3-4 [1979]: 280 (Fort. 1771). Textes et épigraphes araméens: Bowman 1970: cf. Stolper 1984a: 300 et n. 5 (il existe un manuscrit inédit de Bowman); tablettes de bois: Briant 1992b (tablettes de bois et d'ivoire à l'époque assyrienne: cf. Mallowan 1966, I: 149-163; à propos de la tablette de bois trouvée dans la carcasse d'un ancien bateau à Ulu Burun, cf. l'exposé détaillé de Symington 1991); références à des documents sur parchemin dans des tablettes babyloniennes: cf. Stolper 1985a: 158-160 et 1992b: 120; sur la disparition (ou non-découverte) de parties des archives de Persépolis, cf. les réflexions de Hallock 1973; sur la répartition chronologique, cf. Hallock, PFT: 51 (série Q); les autres pourcentages sont le résultat d'évaluations personnelles; les sceaux des tablettes du Trésor (PTS) ont été publiés par Schmidt 1957: 4-49, Plates 1-19 (c.r. Porada 1961); les sceaux des tablettes des Fortifications (PFS) sont étudiés par M. Root et M. Garrison (cf. exposé programmatique par M. Root, *DATA* 1993, note n° 14).

- *Comptes et archivages*: la conversion des mesures persépolitaines dans le système métrique pose de nombreux problèmes, car nous ne connaissons pas réellement (par exemple) de quelle orge il s'agit (et bien souvent les traductions de termes céréaliers anciens sont très incertaines); en fonction de toute une série de paramètres (céréale sèche ou humide par exemple), les équivalences proposées peuvent varier de manière sensible (ces problèmes sont traités dans une thèse que M. Gabrielli prépare à Toulouse sous ma direction): par convention, j'utilise ici les équivalences proposées par Hinz (1970: 431): 1 BAR = 10QA = 9.7 litres, et 100 litres d'orge pesant environ 66 kgs (sur la métrologie, cf. également Hinz 1973: 101-104, Hallock PFT: 72-74 et Lewis 1987: 86; sur le *marriš* (terme présent dans la seule tablette écrite en grec: Fort. 1771, et dans un papyrus de

Saqqara : Segal, n° 42a), cf. Bernard 1985b : 93-94); sur la mesure *šaumarraš*, voir tout récemment Giovinozzo 1993. L'utilisation des sceaux et le mode même d'archivage continuent de poser de gros problèmes (cf. Garrison 1988 : 181, n. 3), si bien que les recherches sur le découpage géographico-administratif de la Perse aboutissent à des résultats sensiblement divergents : cf. Hallock 1972 : 17-21 et 1977; Sumner 1986 (utilise également les données déduites des prospections archéologiques et de l'écologie); Koch 1990 (rassemblement synthétique, pp. 247-310 avec des cartes) : l'auteur souligne (p. 311) qu'en l'état actuel de la recherche, il s'agit de « topographie relative », c'est-à-dire que l'on peut placer les sites les uns par rapport aux autres; voir également les utiles réflexions de Tuplin 1987b : 115-116, et maintenant Vallat 1993. *Halmi* : Hallock 1950 : 247-248; Benveniste 1958a : 63-65; Vallat 1994 : 269-270; Giovinozzo 1994a (série Q). PF 1980 : traduction (loi d'antan) empruntée à Grillot-Susini 1987 : 71 (mais voir ci-dessous chapitre XII, 8 sur la « loi royale »). Difficultés administratives : Hallock 1972 : 31.

II. Hiérarchie administrative et organisation de la production

- *Parnaka* : Hallock 1972 : 11-13 et Lewis 1977 : 7-11; sur l'administration qu'il dirige, voir également Hinz 1972 : 301-311 et Koch 1990 : 229-234. Irtašduna : Cameron 1942 (avec une erreur sur le titre *dukšiš* porté par Irtašduna : « princesse » et non « fille »; noter également qu'à la même date, sur ordre du roi transmis par Parnaka au maître de chai Yamakšedda, Irtašduna reçoit 200 *marriš* de vin : PF 1795); Hallock 1969 : 52 et 1972 : 11 et n. 1; cf. Lewis 1985 : 110. L'ampleur quantitative des « rations » données journallement à Parnaka pose problème (la remarque vaut pour d'autres hauts personnages; cf. chiffres rassemblés par Koch 1983 : 45-47); dans un premier temps, Hallock a jugé (hypothèse effectivement très plausible et tentante) que Parnaka nourrissait sa suite; il est revenu par la suite sur cette opinion, en publiant une tablette (PFa 4) qui montre (avec d'autres tablettes encore non publiées) que les *puhu* de Parnaka reçoivent eux-mêmes leurs propres rations (cf. Hallock 1978 : 110; cf. également les remarques de Lewis 1987 : 80). Je me demande si le versement de telles quantités de produits alimentaires et de moutons était réellement opéré journallement sous sa forme concrète; je suis beaucoup moins sûr maintenant (cf. Briant 1985b : 64) que la comparaison faite par Dandamaev (1972c : 20-21) avec les dons nourriciers connus par les auteurs classiques (e.g. Thémistocle) soit réellement opératoire; en tenant à l'esprit l'exemple analysé ci-dessous de la « maison d'Aršāma » dans DAE 67 (§ 5 : *irmatam*; *ulhi*; § 9 : *irmatam*, *ulhi*, terres en dons), je propose plutôt de considérer (à titre d'hypothèse) que ces « rations » étaient tout simplement transférées d'une manière purement fiduciaire sur le compte de la « maison de Parnaka », c'est-à-dire que Parnaka disposait ainsi de crédits que lui-même et/ou ses subordonnés pouvaient faire valoir auprès des chefs des magasins lors de déplacements organisés à son initiative (à l'image des crédits dont pouvaient bénéficier Aršāma (et son intendant Neḫtiḫôr) mais aussi Irtašduna ou Irdabama).

- *Les chefs de départements* : sur l'élevage, cf. Hinz 1972 : 288-290, RTP 331-356 et Kawase 1980 (mais cf. Giovinozzo 1989a : 203-206, qui propose une interprétation radicalement différente du terme *nutanuyāš*, généralement compris comme station d'élevage (cf. PFT, s.v. et Hinz 1973 : 86-87); Giovinozzo voit au contraire dans le mot la transcription du terme accadien *naḏānu* (don), c'est-à-dire une forme de prélèvements); tablette nouvellement publiée mettant en scène Harrena et Parnaka (distribution de rations en moutons à un orfèvre : 1 mouton par mois pendant 6 mois) : Vallat 1994 : 264-271; sur les termes connexes *mundurabattīš*, *harmabattīš*..., voir Gershevitch 1979 : 170, 174, 179; dénominations des chevaux : PFT 47; cf. Lewis 1980; leurs rations en vin ou en bière : cf. les remarques de Delaunay 1976 : 19, n. 38 (auquel j'emprunte également la traduction de quelques termes administratifs) et celles de Bernard 1985b : 93-94 (à propos des rations données aux éléphants).

- *Les chefs de kurtaš* (*kurtabattīš*) : Hinz comprend comme « majordome » (1972 : 280); cf. état des points de vue chez Stolper 1985a : 57; liste dans Koch 1990 : 237-245; Iršena et Šuddayauda : Hallock 1972 : 14-15, Hinz 1972 : 282-285.

- *Trésoreries et trésoriers* : cf. Hinz 1972 : 261-264, Koch 1982 et 1990 : 235-237, les remarques de Tuplin 1987b : 130-131 et la note de Lewis 1994 : 23, n. 38; la liste des trésoriers et sous-trésoriers dans les textes araméens des mortiers et pilons est dressée par Bowman 1970 : 56-62, mais les datations proposées doivent rester du domaine de l'hypothèse, comme le note Delaunay 1975 : 194-195. Bowman a daté les premiers textes de 479/8; mais, à lire les pages (quasiment surréalistes) qu'il a écrites sur les rapports étroits qu'il postule entre ce que j'appellerai « la chronologie du haoma » et la chronologie des défaites de Xerxès (pp. 60-62), j'ai la très nette impression que sa proposition procède de sa volonté de montrer à tout prix que « [the Persians] desperately sought support and victory. They needed the wise guidance and support to Mithra... In such a context the haoma ceremony became meaningful... » (p. 62) : bref, l'institution du culte haomique répondrait aux défaites de Salamine, de Platées et de Mycale ! Certes, la théorie culturelle de Bowman n'a jamais trouvé aucun supporter (voir e.g. Delaunay 1975; Boyce 1982 : 149; Dandamaev 1899b : 334-335; assez curieusement, Koch 1993a : 26 et 1993c : 181 continue cependant de considérer que les mortiers et pilons sont des objets culturels [*Kultgegenstände*]) : mais, outre qu'elle confirme la prégnance des idées sur l'importance démesurée accordée généralement à l'année 479 (cf. ci-dessous chapitre XIII, 1), la remarque que je présente ici a simplement pour objet de rappeler que la chronologie des textes reste ouverte, puisque, par ailleurs, la paléographie ne peut en décider (Delaunay 1975). Transport des tributs : outre les documents cités dans le texte, cf. les tablettes inédites (Q-1898, 2149, 2580) citées et utilisées par Koch 1993a : 23-25. Ateliers : cf. Hinz 1972 : 234 *sqq.* et Koch 1982. Kawase 1986 interprète le terme *kapnuški* dans le sens étroit de travailleurs spécialisés dans le traitement des peaux (cf. remarques critiques d'Uchitel 1989 : 234); sur les termes *kapnuškip*, **ganzabara* et **ganzaba*, cf. également Mancini 1987 : 46-54 (en discutant le terme *gagabas*, dont Quinte-Curce (III, 13.7) affirme qu'il signifie « portefaix »); sur le rôle des trésors-forteresses, cf. également RTP 202-207, et, sur le sens que l'on doit attribuer au terme *birtā* (*halmarriš* dans les tablettes), Lemaire-Lozachmeur 1987.

III. Le monde du travail : les kurtaš

- D'une manière assez surprenante, le sujet n'a été que très peu traité pour lui-même : jusqu'à une date récente (Kawase 1984 et 1986; Uchitel 1989 et 1991), on ne disposait guère que de l'excellent *review-article* que Dandamaev a fait paraître sur PFT en 1973, et qu'il a repris sans modification notable dans Dandamaev 1975a et 1989b.

- *Kurtaš artisans* : on trouvera des développements plus ou moins détaillés dans toutes les études traitant des tablettes. Artisans des chantiers de Persépolis dans les PT : cf. Roaf 1979; artisans dans les trésors-forteresses : Hinz 1972 : 266-268; Koch 1982 : 244-246 et 1990 : 238-239 (tableaux), Uchitel 1989 (tableaux partiels) et 1992; on trouvera également beaucoup de choses dans Kawase 1984 (femmes-*pašap*) et 1986 (*kapnuški*), bien que ses interprétations aient été fortement contestées, par Brosius (1991) pour la première étude, par Giovinozzo (1989a) pour la seconde; Grecs à Persépolis : Lewis 1977 : 12-14; également Delaunay 1976 : 24 (un Philippos dans PF 1276 ?) et Nylander-Flemberg 1989.

- *Rations alimentaires et organisation de la production* : rations : cf. Koch 1983 et 1994 (rations données aux femmes), Dandamaev 1989b : 161-165; cf. également Guépin 1963-64, où l'on trouvera des tableaux récapitulatifs et synoptiques des rations connues par les PT. Précisons en passant que les travailleurs recevaient sans doute également des vêtements de l'administration (*sig-ba* [rations de laine] dans le vocabulaire mésopotamien : Gelb 1965 : 235), mais ces archives ont disparu (Hallock 1973 : 323); sur les rations et leur évaluation, voir en dernier lieu Giovinozzo 1993. Rations de viande : remarquons en passant que, si le témoignage de PF 1793-1794 n'est pas équivoque (en dépit de l'absence du terme *kurtaš*), l'opération impliquée dans PF 823-825 (sans emploi du terme *kurtaš*) n'est pas absolument sûre (cf. PFT 27); voir en particulier PF 823, où Bakeya reçoit 2 moutons avec lštin, femme qualifiée du titre *dukšiš* (princesse); dans ces conditions, Bakeya est probablement un haut personnage (Lewis 1984 : 600 et 1985 : 112 suppose qu'il s'agit du mari

de la princesse, peut-être reconnaissable sous le Bagaïos, fils d'Artontès, chez Hérodote III, 128); voir également la tablette publiée par Vallat 1994 : 264-271 (un orfèvre reçoit un mouton par mois pendant 6 mois). Organisation du travail chez les femmes-*pašap* : je reprends ici les interprétations de Kawase 1984, qui ont fait l'objet de critiques chez Brosius 1991 : 154 *sqq.* ; équipes sur les chantiers de Persépolis : cf. Roaf 1983 (dont certaines options méthodologiques sont fermement contestées par Sancisi-Weerdenburg 1992). Fabrication des objets en pierre à Persépolis : je suis fidèlement la démonstration de Delaunay 1975 : mais je dois préciser qu'il s'agit d'une interprétation possible parmi d'autres – tant les débats restent vifs et ardu sur des textes de compréhension difficile, qui peuvent ouvrir la voie à des interprétations très divergentes les unes des autres (voir par exemple Williamson 1990 à propos de la glose araméenne *gll* à PF 1587, en contestant, p. 84, l'interprétation du mot par Delaunay) : à la suite de Bernard 1972, plusieurs auteurs (Vogelsang 1992 : 169 ; Williamson 1991 : 43, Koch 1993a : 26) soulignent que les trésoriers Dātamithra et Bagapāta portent le titre de « trésorier qui est en Arachosie » (voir déjà les doutes embarrassés de Bowman 1970 : 28-30) ; ils en concluent que les objets ont été fabriqués dans différents lieux d'Arachosie, puis déposés à Persépolis en qualité de dons présentés au Grand Roi par de hauts officiers de la province ; mortiers et pilons n'auraient ainsi plus rien à voir avec les ateliers persépolitains.

• *Origines et statut (s) des kurtaš* : sur les déportations de populations et les « extrémités de l'Empire » (*eskkatia*), cf. Briant 1984b : 64-65 ; sur le statut des ouvriers sur les chantiers de Persépolis, on verra également les réflexions de Guépin 1963-64 : 38-40, qui juge lui aussi qu'il ne peut s'agir de travailleurs libres.

• *Démographie et reproduction interne* : dans son ouvrage le plus récent (1989b : 160), Dandamaev a repris sans changement une interprétation qu'il avait déjà présentée antérieurement (voir 1973 : 6-8 tableau détaillé, p. 9 tableau en pourcentages) ; comme il le remarque lui-même (1973 : 9, n. 28, en faisant état de la tablette PT 37 : orfèvres cariens), l'hypothèse de *kurtaš* vivant en familles remonte à Guépin 1963-64 : 36 ; on la retrouve récemment chez Kawase 1984 : 19-20) ; mais, entre-temps, est parue une importante étude de Zaccagnini (1983), qui n'a pas eu la diffusion qu'elle mérite, et dans laquelle (pp. 262-264) l'auteur remet fondamentalement en cause les conclusions de Dandamaev (que j'avais suivies dans des études antérieures) ; on trouvera également dans l'article de Zaccagnini des développements importants sur le concept de travail libre dans le Moyen-Orient ancien ; sur les chiffres et pourcentages cités, j'ai utilisé en partie les calculs de Kawase 1984 et 1986 ; esclaves royaux et esclaves du palais : Dandamaev 1984b : 565-567.

• *Dispersion familiale et homogénéité ethnique* : sur le statut des communautés installées en Babylonie, voir surtout Eph'al 1978 ; cf. également Heltzer 1981 ; sur les Babyloniens en Perse, cf. Stolper 1984a ; dieux élamites et babyloniens en Perse : Koch 1977 : 101-119, repris et développé dans Koch 1987a et 1991 ; voir également Dandamaev 1975 : 196-197. À propos de PF 337 : Vallat 1994 : 272 estime que « le grain n'était pas destiné à la « cérémonie religieuse » elle-même, mais bien aux ouvriers qui s'occupaient du service divin » ; sur les *laoi*, cf. RTP 93-133, et ci-dessous § 9 ; PF 999 : je dois la remarque sur la femme d'un *kurtaš* à Brosius 1991 : 28.

IV. L'agriculture : productions et prélèvements

• *Baziš et autres prélèvements* : la signification de *baziš* en rapport avec *baji* a été fréquemment étudiée ; on admet généralement qu'étymologiquement, le terme renvoie plutôt à un don qu'à un tribut proprement dit ; plus précisément, il s'agit de « la part [du roi] », comme dans l'akkadien *zitti šarri* par exemple (voir RTP 215, n.75 ; Herrenschildt 1989a ; Sancisi-Weerdenburg 1989b : 137-138) ; quant au complexe problème plus proprement fiscal (y compris celui des *bazikara*), l'accord est loin de régner (cf. vues opposées chez Herrenschildt 1989a et Koch 1989). Dans une étude récente, Giovinazzo (1989b) propose des équivalences entre *baziš* et *mandattu*, et elle juge que l'élamite *nutayunaš* est la transcription de l'accadien *nadānu* ; ses recherches ont également mis en évidence l'existence d'un autre impôt, sous la terminologie akkadienne de *hallar* ; son autre étude (1989a) est extrêmement éclairante sur les modalités de la collecte des produits à l'intérieur des

circonscriptions, grâce à l'interprétation nouvelle qu'elle a donnée de l'expression *ha duš ha duka* dans les tablettes ; sur Raubasa : cf. Herrenschildt 1989a : 113-114, qui juge (contre Hinz et Koch) que les *bazikara* ne sont pas des leveurs d'impôts, mais qu'ils sont chargés des troupeaux royaux ; je ne suis pas sûr que les deux explications soient exclusives l'une de l'autre (voir ci-dessous § 10) ; *rušdabaziš* : hypothèse de Hinz 1973 : 96 ; *contra* Herrenschildt 1989a : 118, n. 4 qui comprend le mot comme « qui a une part de la récolte », et qui conclut : « Exit le tribut. Mais il y a d'autres problèmes avec ce mot » ; dîme : Koch 1981 : 123-124 ; *ukpiyataš* : Hinz 1973 : 88, Stolper 1977 : 254-259, Joannès 1989a : 153-154.

• *Les producteurs directs* : Tuplin (1987b : 143) propose d'interpréter Élien I, 31 à la lumière des tablettes de la série J ; *nutanuyaš/nadānu* : Giovinazzo 1989b : d'après l'auteur, le *nadānu/nutanuyaš*, sous forme animale, est « livré à la porte/devant le portique » du palais : prise à la lettre, l'expression semble indiquer que chaque année, les producteurs devaient faire solennellement remise, en guise de « don », d'une partie de leurs troupeaux au roi ou à ses représentants. Peut-on établir un lien entre les dons des petits paysans perses et ces livraisons « à la porte » ? En l'absence de confirmation indubitable, je reste dans une prudente expectative. Sur le fermage : l'hypothèse a été développée par Koch 1981 (repris dans Koch 1992 : 269-272) ; elle a été fermement contredite par Vallat, *AbIr* 4 (1982), n° 166 (cf. également Herrenschildt 1989a : 116-117) ; la discussion se fondant sur des données philologiques, je n'ai pas de compétence pour intervenir ; j'observe simplement qu'il existait certainement un formulaire du fermage en vieux-perse, puisqu'on le trouve sous forme de calques dans un papyrus araméen d'Égypte (Benveniste 1954 : 304). Sur la question posée à la fin du § 4 (prélèvements vs. impôts), cf. la position de Herrenschildt : 1989a, n. 6 : « En bref, je ne crois pas du tout que les céréales qui circulent dans les tablettes de Persépolis proviennent du "tribut". Elles proviennent des champs cultivés sous autorité royale et circulent d'un stock à l'autre de l'administration, pour divers besoins » ; j'ai émis moi-même quelques réserves en ce sens, à propos de l'étude de Giovinazzo 1989a (Briant, *AbIr* 13 (1990), n° 94 : « Cependant, rien, semble-t-il, ne prouve que « ces documents illustrent la levée d'un impôt particulier » (p. 15) – à moins de prendre le terme « impôt » dans un sens tellement générique qu'il perd sa valeur qualificative ») ; en même temps, la formule de Herrenschildt me paraît trop affirmative, car elle implique que toutes les terres de Perse relevaient de la catégorie de *terre royale* – ce qui, précisément, reste à prouver (voir ci-dessous § 10).

V. Terres et domaines

• *Partetaš* : malgré les doutes exprimés çà et là (PFT 15, en citant une communication de Benveniste récusant son interprétation antérieure : Benveniste 1954 : 309), je ne vois pas d'arguments contraignants contre l'équivalence entre paradis et *partetaš* ; en revanche, le « paradis » de l'inscription d'Artaxerxès à Suse (*A²Sd*) doit être éliminé de la discussion (Stève 1987 : 98 ; Lecoq 1990b) ; paradis dans les sources classiques : RTP, index, s.v. ; Fauth 1979 ; également Briant 1991c : 230-236 ; *paradeisos* et jardins de rapport dans l'inscription de Mnésimachos : Buckler-Robinson 1912 : 78-79 et Briant 1991c : 231, n. 30 ; sur *kēpos*, voir également Carroll-Spilleke 1989 ; région de Fahliyun dans les sources classiques, cf. RTP 161-170 et 206-207 ; dans les tablettes : Hallock 1977 : 131-132, Koch 1986 et 1990 : 135 *sqq.* ; aménagements hydrauliques : dans les paradis : RTP 453 ; à Pasargades : Stronach 1985d : 108-110, Kleiss 1992a ; en Perse : Sumner 1986 : 13-17, Kleiss 1988 et 1992a ; administration du *partetaš* : Koch 1981 : 119-120.

• *Irmatam* : dans les tablettes de Suse, cf. Hinz 1987 : 130-132, qui qualifie l'*irmatam* de Vivāna de « résidence féodale » (*Lehenssitz*) ; cf. également Hinz 1973 : 60-63 ; dans les tablettes de Persépolis, cf. Sumner 1986 : 26-27 (qui a utilisé également 9 tablettes inédites) ; les attaques des rebelles contre l'*irmatam* de Vivāna peuvent sans doute être rapprochées des dévastations de paradis satrapiques souvent citées dans les textes classiques (RTP 456) ; les associations des tablettes PF 152/640-1 et 153/637 m'ont été suggérées par l'étude de Giovinazzo 1989a.

• *Ulhi* : sur les maisons des princesses, cf. Brosius 1991 : 131-134, et pp.137sq. sur leurs *kurtaš* (y ajouter le texte B publié par Vallat 1994 : 271-274 : *kurtaš* d'Irdabama); voir également Koch 1994 : 134-140 (en continuant malheureusement de les désigner systématiquement sous le nom de « reine », voire de « Mitköning » : p. 137).

VI. Les tablettes de Persépolis et l'administration impériale : sources et problèmes

Cf. déjà RTP 207-211 ; sur l'importance du problème, cf. également Lewis 1990a : 5 et Koch 1990 : 311 ; « chancelier et scribe », cf. Stolper 1989b : 298-303 ; *phoinikistēs* : Lewis 1977 : 25, n. 143, Chantraine, *DELG* 1218, et G.P. Edwards, R.B. Edwards, *Kadmos* 6 (1977) : 131-140 (avec bibliographie); bulles de Daskyleion : Akurgal 1956; Balkan 1959; Kaptan-Bayburtluoglu 1990; *ostraka* d'Arad : Avigad et Naveh 1981. Découvertes de tablettes élamites : Briant 1984b : 59 (à ma connaissance la tablette découverte à Kandahar n'a toujours fait l'objet d'aucune publication); cf. également une tablette trouvée sur un autre site du Fârs : Wilkinson 1965 : 344 (le sceau y appliqué porte une scène du « Héros royal »), la tablette élamite (YBC 16813) publiée par Jones-Stolper 1986 : 248-253, la tablette de Suse MDP 11.308 republiée par Garrison s.p., et les tablettes élamites d'Armavir-blur en Arménie (Koch 1993b; ci-dessous chapitre xvi, 14 [mais cf. Vallat 1995 !]); à propos des tablettes de la série Q, cf. également Briant 1991b : 69, n. 8. (M. Stolper et C.E. Jones préparent actuellement une étude qui rassemblera l'ensemble de ces documents identiques ou comparables aux documents persépolitains).

VII. La gestion des biens et magasins royaux en Égypte

• *Le ravitaillement de la garnison de Syène-Éléphantine* : P. Loeb 1, cf. Hughes 1984 : 75-77; sur les bateaux de ravitaillement, cf. également Milik 1967 : 554-555; sceau de Pétosiris le batelier : Duchesne-Guillemin et Van de Valle 1959-62.
• *La réparation d'un bateau de l'administration* : cf. Grelot, 1970 : 23-31, 1972 : 283-295, et surtout le commentaire détaillé de Whitehead 1974 : 119-154.
• *Arsenaux et ateliers royaux* : arsenal de Memphis : Aimé-Giron 1931 : 54-63 et Bowman, 1941; vases égyptiens de Suse : Posener 1936 : 137-151; 189-190, Amiet 1990; vases de Persépolis : Schmidt 1957 : 81 sqq.; arsenaux égyptiens pré-achéménides : Griffith 1909 : 71 sqq.; cf. également *BIFAO* 76 (1976) : 1-15; 54 (1954) : 7-12; 78 (1976) : 17-35; **hamarakara* : cf. Eilers 1940 : 43-59, Greenfield 1972, Stolper 1977 : 259-265; *degelin* à Memphis : Segal 1983 : 8.

VIII. La gestion des surplus

• *Retour au Pseudo-Aristote* : Eumène et les haras royaux de l'Ida : cf. RTP 209.
• *Surplus en nature et échanges* : lettre d'Antigone à Téos : cf. le commentaire de Préaux 1954 (suivie ici; cf. déjà Briant 1986c : 47-48, n. 23, où la référence à Strabon XV, 3.21 n'a pas de raison d'être, pour les raisons explicitées ci-dessus chapitre x, § 5), à rapprocher d'une lettre d'Antiochos III à Héraklée du Latmos (Wörle, 1988 : 468-469); Orontès et Athènes : le texte est présenté par Osborne 1982 : 52-54; 1983 : 65-80 (sans aborder le problème traité ici; le texte a surtout été utilisé dans le cadre de la « grande révolte des satrapes » et de la reconstitution de la carrière d'Orontès); sur tous ces documents, voir maintenant Briant 1994d.
• *Les travailleurs de l'Athos* : cf. déjà quelques mots là-dessus dans Briant 1986c : 47, n. 14.
• *Retour à Persépolis* : voir mise au point sur les différentes hypothèses interprétatives chez Dandamaev 1989b : 165-167, auxquelles on ajoutera la discussion de Naster 1990; rapprochements avec le Pseudo-Aristote : Altheim 1951, suivi par Cameron 1965 : 168-172; cf. Altheim-Stiehl 1963 : 157-167. L'hypothèse présentée ici (crédits sur les magasins exprimés en argent pesé) est empruntée pour une part à Guépin 1963-64 : 37 qui, relevant l'extrême modicité de certaines rations en argent (1/18^e de sicile) juge : « It is just possible that the silver was not "given" – paid out – at all, but that the earner could pay with a kind of cheque received from the treasury. » Pour mieux expliciter le mécanisme proposé ici, je rapprocherais volontiers de ce que l'on sait du versement de

la solde dans les armées hellénistiques : 1) des soldats reçoivent parfois de l'administration des *symbola* [sorte de jetons], qui leur serviront de justificatifs pour faire valoir leurs droits à recevoir des rations (cf. Launey 1949, II : 776, n. 4, 770-771, 773); 2) rapproché du texte d'Hérodote sur les gens de l'Athos (VII, 25), le mécanisme que l'on entrevoit à Persépolis pourrait être considéré comme une préfiguration de l'*adaeratio* dans les armées hellénistiques (cf. Launey 1949, II : 1280, s.v.) : dans ce système, une partie de la solde en nature est fixée en argent, à un taux établi par l'administration militaire; en principe, l'équivalence est avantageuse, car les prix sont inférieurs à ceux du marché (Launey II : 735-740, 779); mais, dans certains cas, au contraire, les soldats perdent au change (p. 771) : dans cette hypothèse, le désavantage serait évidemment grand pour les travailleurs, si l'on admet (comme je le pense : ci-dessous) qu'il n'existe pas à proprement parler de marché libre à Persépolis (en tout cas, les profits faits à cette occasion par l'administration sont soulignés par Cameron 1958 : 172). Prix dans l'année 467-466 : Hallock 1960 : 94-95 et 1972 : 25 (qui suppose que la flambée des prix est à mettre en relation avec les opérations militaires en Asie Mineure (bataille de l'Eurymédon) – ce qui me paraît constituer une hypothèse désespérée : cf. Briant 1993c : 414 et n. 47-49); échanges entre magasins : cf. Hallock 1960 : 92 et 1972 : 27, qui suggère plutôt que le chef de magasins fit l'échange avec un marchand privé (sur ces échanges, cf. également Giovinazzo 1993 et Vallat 1994); l'existence d'un marché privé est également postulée par Hinz 1970 : 432-433, suivi par Dandamaev 1973 : 16, n. 7 = 1989b : 166. Il est vrai que le phénomène de hausse des prix à Persépolis pose de redoutables problèmes interprétatifs. Mais j'ai l'impression que les explications habituellement données présupposent le rôle déterminant du marché, ce qui me paraît hautement contestable; voir pour comparaison l'étude de Gentet-Maucourant 1991 qui, contestant des interprétations données antérieurement, rappellent dans les termes suivants le fonctionnement de l'économie égyptienne : « L'économie égyptienne est une économie de redistribution. Un centre, constitué par l'administration et les greniers des institutions publiques et religieuses, prélève et redistribue la majeure partie des richesses produites... L'économie égyptienne n'est pas une économie marchande » (pp. 13-14) : on pourrait reprendre presque mot à mot la définition pour l'économie palatiale achéménide, telle qu'on la voit fonctionner à Persépolis; ils soulignent (p. 17) « qu'une hausse du prix relatif des céréales » n'équivaut pas à une inflation; ils notent aussi : « Il ne faut pas non plus considérer la hausse des prix comme une preuve suffisante de famine, car cette dernière, dans une économie de redistribution, n'aurait pas un effet automatique sur les prix » (p. 22); l'existence d'une évaluation, par les scribes, du flux des denrées sous forme monétaire n'implique pas non plus un flux de monnaie-marchandise (p. 25); comme le notent enfin les auteurs (p. 30), « la hausse des prix implique toujours un transfert de ressources ». Pour toutes ces raisons, l'interprétation par les mécanismes du marché me paraît devoir être repoussée fermement à Persépolis également.

IX. Terres et paysans

• *Kurtaš et garda* : sur la prudence à observer devant l'identité terminologique, voir les justes réflexions de Stolper 1985a : 31, n. 115; sur les documents araméens, cf. les notes de Whitehead 1974 : 72 sqq.; à propos de Hinzanāy, cf. également Roaf 1979 : 72, et Briant 1988a : 167-168; voir surtout les réflexions de Zaccagnini 1983 (sans se référer à cet exemple) sur les artistes et spécialistes itinérants au Moyen-Orient ancien. « Artisans de tous métiers » : Benveniste 1958a : 60-63. Ciliciens : sur leur origine ethnique, cf. Goetze 1962 : 54, n. 55 (s'opposant à l'opinion de Cazelles 1955 : 93, que j'avais suivie dans Briant 1988a, 143, n. 10). Tatouage : dans une étude antérieure (RTP 311, n. 89), j'avais cru devoir suivre l'opinion de Harmatta (1963 : 207), selon lequel le terme « tatouer » venait d'une fausse lecture : mais cette opinion isolée ne semble pas recevable (cf. Whitehead 1974 : 75); sur l'habitude de marquer les esclaves babyloniens au nom de leurs maîtres successifs, cf. Cardascia 1951 : 172; esclave babylonienne tatouée (*Camb.* 143) : lecture de Greenfield 1991 : 183.
• *Garda et gardu* : voir essentiellement Dandamaev 1984b : 568-573 et Stolper 1985a : 55-59; *piripabaga* et *potibazis*, voir essentiellement Eilers 1940 : 73-81 (avec les remarques complémen-

taires de Stolper 1985a: 57-58). *Rabbap*: Dandamaev 1989b: 173 (travailleurs libres); cf. également Sumner 1986: 30 (« local people... temporarily assigned to work groups ») et plus récemment Uchitel 1992; mais voir Gershevitch 1969: 184, qui juge au contraire que *rabbap* ne peut pas faire référence à des travailleurs libres; il propose de reconnaître ceux-ci sous le terme *zamid*, mais avec beaucoup de points d'interrogation.

• *Tissapherne et les paysans des villages de Parysatis*: sur le passage de Xénophon et la traduction, cf. RTP 61, n. 3; sur les passages de la *Cyropédie*, cf. RTP 176-181 et 480-481.

• *Irmatam, ulhi et terres en don (dôrea)*: voir Briant 1985b et Stolper 1985a: 52-69; *dôrea* de Mnésimachos: Descat 1985. DAE 67: cf. RTP 311, n. 89 et Whitehead 1974: 60-66, qui aboutissent indépendamment à des conclusions proches (Briant 1985b: 66); sur le rapprochement proposé dans le texte entre DAE 67 et certaines tablettes de Persépolis relatives aux subordonnés de princesses, voir également Delaunay 1976: 19: « Seules... les princesses peuvent ainsi émarger aux caisses publiques et exiger, soit directement, soit par personne interposée (*šaramana*), que les avoirs auxquels elles ont droit soient débloqués. » Contre la position de Dandamaev (e.g. 1972a: 29-31; 1974), je continue de penser que les concessions de terre, comme à l'époque hellénistique, sont révocables par le roi (cf. RTP 58-59 [note], 93, et Briant 1985b). [Note additionnelle à propos des « domaines » d'Aršāma: dans un article tout récemment paru, Dandamaev (1993c: 122), qui semble ignorer ma note de 1979 reprise dans RTP 311, n. 89. et mon article 1985b, s'est finalement rangé à l'avis de Whitehead cité (p. 122) par l'intermédiaire de Stolper 1985a]: cf. sur ce point également Porten 1987: 43, 47 (à propos de *dšn* dans DAE 62): « It was thus not a grant to be held by the father and his estate, but a gift subject to revocation by the sovereign benefactor... Thus *dāšna* is a royal grant, especially of land, of *usufructum* but not of absolute ownership in fee simple or fee tail... It is revocable at the will of the sovereign benefactor » (sur le terme **dāšna* dans DAE 62 (première attestation), voir aussi Benveniste 1954: 300-301; à noter que l'on trouve probablement ce terme perse dans une tablette de Persépolis (PF 337) dans le sens d'offrande sacrificielle pour Ahura-Mazda: cf. PFT, index s.v., p. 681). Sur les biens de Parysatis, voir en dernier lieu Cardascia 1991, qui considère lui aussi que la princesse royale est usufruitière plutôt que propriétaire des terres dont elle tire des revenus; sur les concessions de terres faites aux intendants des maisons, cf. Stolper 1985a: 65; l'auteur rapproche le cas des intendants babyloniens de ceux connus en Égypte – sur lesquels on verra maintenant Porten 1985 (sur DAE 69); cf. également Szubin-Porten 1988: 42-43.

X. La maison du roi

• *Moutons, chameaux et chevaux du roi*: sur les magasins, cf. la position de Hallock, PFT 19; à sa suite, Dandamaev (1972c: 14-16) juge que l'absence de *sunkina* n'a pas de signification particulière. « De toute évidence » – écrit le second – « il n'existait pas la moindre frontière entre les biens gouvernementaux et les biens royaux, entre les revenus impériaux et les biens royaux » (voir de même Dandamaev 1973: 20 à propos des *kurtas* royaux); c'est le fond également de la présentation donnée par Altheim-Stiehl (1963: 177-179), mais sous une forme à la fois plus nuancée et plus conceptuelle; je note que Lewis (1977: 11, n. 40) émet lui aussi (avec prudence) quelques réserves sur l'interprétation de Hallock à propos des textes de la série E (magasins); sur les habitudes des scribes (à propos de PFa 29), cf. Hallock 1978: 114 (à rapprocher, dans un tout autre contexte, des remarques de Bernard-Rapin 1980: 19-20); sur l'expression « attaché à la maison », cf. Gershevitch 1969: 175-177, suivi par Hallock 1978: 112; en revanche, les exemples relevés dans un premier temps par Cameron dans les PT doivent maintenant être éliminés: cf. Cameron 1965: 176.

• *Deux domaines économiques*? Sur les échanges de produits, cf. également Hallock 1972: 26-27 et PFT 62, ainsi que Giovinazzo 1993 (à propos de l'opération *sut*; Hallock juge que ces échanges s'effectuent dans le cadre d'un marché privé, mais cette interprétation ne me convainc pas: cf. ci-dessus); sur le terme *zak/zakme*, cf. Hallock 1960: 92; Fort.19191: je ne connais cette

tablette inédite que par la mention qu'en fait Hallock 1972: 22, n. 4. Sur les tablettes citant Umizza, je suis proche de l'interprétation proposée par Herrenschildt 1989a: 114 (même si j'ai quelque réticence à la suivre sur le sens de *bazikara*, p. 115).

• *Parnaka, la Perse et Darius*: sur la position de Parnaka et sur l'inexistence d'une satrapie en Perse, je rejoins sur l'essentiel ce qu'écrit Lewis 1977: 8-9 (contestant à juste titre l'hypothèse antérieure de Hinz); cf. également Tuplin 1987b: 115, et maintenant Koch 1993a: 16-22 (sur les satrapes de Pura/Puruš et de Maka(š) nommés dans certaines tablettes); officiers de paix et de police: Gershevitch 1969: 169, 181-182; Hinz 1973: 72-75; *datābaru* en Babylonie: Stolper 1985a: 91; sur le terme *daiiānu* dans les tablettes, cf. Eilers 1940: 6-7 (note).

• *Maison royale, Perse et empire: une hypothèse*: bien que le titre du développement l'explique, je tiens à souligner que les interprétations que je propose ici ne le sont qu'à titre d'hypothèse, car elles soulèvent à leur tour quelques difficultés, dont je suis conscient et que les analyses ci-dessus ne lèvent pas toutes; mais il me semble que, si les solutions que je propose ne reçoivent pas l'adhésion des lecteurs, le problème qui les ont suscitées reste posé. Quelques remarques complémentaires:

• 1) À propos du texte de Charès de Mytilène (Athénée): sur les expressions utilisées par les Grecs pour qualifier les donations royales (ceinture, chaussure, etc.), cf. Briant 1985b: 59-62. Sans connaître mon étude, Cardascia (1991) est revenu récemment sur cette question et il comprend lui aussi « pour son entretien » ou « pour sa cassette personnelle », ce que j'appelle ici liste civile. Je ne suis pas persuadé en revanche que les formulations des auteurs grecs doivent être repoussées (malgré sa note p. 365, n. 16), ni que les opérations comptables qu'elles recouvrent relèvent de « l'invraisemblance » (cf. Briant 1985b: 61-62); au reste, je note l'existence de formulations comparables dans des textes égyptiens: cf. Meeks 1972: 68-71 sur les terrains dont les revenus sont consacrés à l'entretien d'animaux (institutions connues de Diodore I, 83.2: *epimeleia, trophē*), à rapprocher d'exemples comparables répertoriés dans l'Empire achéménide et présentés dans Briant 1985b: 60-61; cf. également Meeks 1972: 109 sqq.: « champs de la lampe. Il s'agit sans doute de champs dont les revenus étaient affectés à l'entretien de lampes dans le temple. » L'identité des formulations implique que, du point de vue de Charès de Mytilène, l'oreiller et le tabouret du roi revêtaient la même signification politico-économique que la ceinture ou la chaussure de la reine, c'est-à-dire des prélèvements réservés à l'entretien personnel du roi: on retrouve là la définition donnée par Hétychius pour la *tagē* (*basilikē dôrea kai hē syntaxis tēn pros to zēn anagkaion*); si l'on va jusqu'au bout de l'interprétation, on est amené à supposer que l'oreiller et le tabouret du roi sont alimentés par les produits (métalliques) de la *tagē*, c'est-à-dire de la terre royale au sens strict. (J'hésite en revanche à conclure que le titre de *custos regiae pecuniae* [Quinte-Curce V, 5.2; V, 1.20; Nepos, *Dar.* 5.3] désigne le gestionnaire de ce trésor privé; il semble plutôt s'agir, au moins dans les deux premiers exemples, de gazophylaxes).

2) Rapin (1992a: 273-274) est le seul auteur, à ma connaissance, à avoir donné un commentaire du passage de Charès, dans le cadre d'une discussion sur l'organisation architecturale du palais, où il distingue « le véritable trésor royal » ou le « trésor proprement royal » séparé des magasins, mais sans expliciter clairement ce qu'il entend par « vrai trésor royal ».

3) Bien entendu, le problème de fond que pose mon hypothèse est qu'elle implique l'existence d'un *patrimonium* du prince. Je relève que telle est la position de Bickerman (1938: 180) qui, chez les Séleucides, distingue « le domaine royal proprement dit... appelé, semble-t-il, *khôra basilikē*. Ce patrimoine fut constitué par d'anciens biens des Achéménides, d'Alexandre et de ses successeurs ». Contre cette position, Corsaro (1980a: 1165, n. 13) postule que « toute la *khôra phorologoumenē* [terre tributaire] doit être considérée comme *khôra basilikē*. Sans reprendre toute la discussion menée plus haut (chapitre x, 7), j'observe que la position trop tranchée de Corsaro est discutable, surtout depuis les études de Descat relatives à la *tagē*, qui impliquent clairement une différenciation entre deux catégories de terres et de prélèvements, en argent pour le tribut, en nature pour la *tagē*.

4) Dans l'évolution que je suggère vers la mise en place d'un système étatique, il est difficile de déterminer ce qui revient à Darius : il est possible que l'acception restrictive du terme « achéménide » (chapitre III, 1) ait signifié que, désormais, les biens de la famille royale ont été distingués des terres du clan achéménide (à moins que les secondes n'aient été englobées dans la maison royale). Hérodote rapporte que, parmi ses épouses, Darius comptait Phratagounè, fille de son frère Artanès, lui aussi né d'Hystaspes, et il précise : « En mariant sa fille à Darius, il lui avait donné en dot tout son *oikos*, car elle était son unique enfant » (VII, 224). On juge parfois (cf. Lloyd dans la discussion de Briant 1990a; également Brosius 1991 : 66, n. 123), qu'Hérodote a plaqué sur la Perse la réalité purement grecque de la fille épicière; l'objection est évidemment possible, mais, de mon point de vue, l'histoire peut également se comprendre parfaitement bien dans le cadre perse (cf. les réflexions d'Atkinson 1956 : 173-177), et dans ce que l'on sait de l'organisation intérieure des maisons aristocratiques perses (cf. ci-dessus chapitre VIII, 4); la conclusion que j'en tire serait plutôt la suivante : la pratique achéménide de l'endogamie avait aussi pour objectif de conserver les biens des différentes maisons princières à l'intérieur du cadre plus large de la maison royale. En revanche, et bien que mon interprétation rejoigne la ligne générale de celle que propose Herrenschmidt 1989a, j'émetts quelques réserves sur une partie de sa démonstration : je ne pense pas, en particulier, que l'on puisse dater d'une manière aussi abrupte (après *DB* : p. 115) le passage du sens de *baziš*, de part du roi à tribut (sur **drnabāziš* Hinz 1973 : 66); si l'évolution s'est faite (ce que je crois également), on ne peut penser qu'à la longue durée, surtout si l'on admet (ou postule) que l'administration royale en Perse ne commence pas avec la première tablette datée (cf. mes réflexions en ce sens ci-dessus chapitre II, 9 à propos du règne de Cyrus).

5) Il est possible enfin que la maison royale se distinguait également dans le domaine religieux : je note en effet qu'à côté des divinités du panthéon officiel (par exemple Ahura-Mazda), Darius III invoque les « dieux de [ses] ancêtres » (*theoi genethlioi*; Plutarque *Alex.* 30.12; l'explication donnée dans *RTP* 379, n. 166 est caduque en raison de l'utilisation d'une traduction périmée de *DPd*) : si la formulation de Plutarque correspond à une réalité, on est amené à supposer que, comme à l'époque hellénistique (cf. Gauthier 1989 : 67-73), les *theoi genethlioi* sont spécifiquement les dieux protecteurs de la famille royale.

XI. Transition

Sur le contexte documentaire égyptien et ses caractéristiques, cf. Briant 1984b : 58.

CHAPITRE XII

LE ROI DES PAYS

I. Darius et l'Égypte

• *Bibliographie* : on trouvera l'essentiel des références dans Bresciani 1958, 1984, 1985c, Briant 1988a, Ray 1988 et Tuplin 1991a; voir également Kienitz 1953, Kraeling 1953 : 32-40 et Bianchi 1982.

• *Satrapes et satrapies* : titres perses en Égypte : cf. Wiesehöfer 1991b; documents démotiques : Hughes 1984 (sur P. Loeb I, cf. également Heidorn 1992 : 130-132); Memphis : cf. LdÄ, s.v. « Memphis » et « Saqqara », Petrie 1909-1910, Segal 1983; sur l'organisation interne de la garnison de Syène-Éléphantine, on verra surtout Kraeling 1953 : 41-48, Porten 1968 : 28-61, Grelot 1972 et Tuplin 1987c : 225.

• *Retour d'Udjahorresnet* : Posener 1936 : 21-29 et 175-176; Blenkinsopp 1987; Briant 1993e; sur sa tombe récemment découverte, cf. Verner 1988 et Bareš 1992.

• *Darius et les lois égyptiennes* : outre la publication du texte et les commentaires par Spiegelberg 1914 : 30-32 et l'article ancien de Reich 1933, voir surtout Bresciani 1981a, et les articles de

Allam 1986, 1993 et de Méléze-Modrzejewski 1986 qui, l'un et l'autre, suggèrent (prudemment mais explicitement) une filiation entre le code de Darius et les coutumiers démotiques d'époque ptolémaïque [de même Johnson 1994 : 157-158, et Devauchelle 1995 : 76; voir également Briant 1996b]; on trouvera également chez Devauchelle pp. 74-75 (et dans Bresciani 1996), une traduction du texte démotique; sur la « loi sacrée » et le rôle des prêtres des Maisons de vie, cf. Quaegebeur 1980-81 (avec un rapprochement pp. 239-240 avec la codification ordonnée par Darius); sur une éventuelle utilisation de ces coutumes à Éléphantine à l'époque de Darius II, cf. l'hypothèse que je propose ci-dessous chapitre XIV, 8 (reprise et développée dans Briant 1996b).

• *Pherendatès et le sanctuaire de Khnūm* : Hughes 1984; sur la *Pétition de Péréisis*, cf. Griffith 1909 : 43-110; traduction française par Capart 1914; cf. également Lloyd 1983 : 304-305 [et maintenant Chauveau 1996]; sur le site de Teuzoi, cf. Szubin-Porten 1992 : 72-73; sur le papyrus araméen étudié par Milik 1960, cf. les corrections apportées par Porten 1985b : 438-439.

• *Darius dans le temple d'Hibis* : Winlock 1941; Davies 1953 (où l'on trouvera de nombreux dessins au trait des représentations divines qu'elle a relevées; certains sont repris dans Briant 1992d : 62); Cruz-Uribe 1988; Aufrère-Golvin-Goyon 1994 : 88-94; voir aussi El-Sayed 1982, I : 92 sqq, II : 421-422 (avec des traductions reprises ici); rite de l'allaitement divin : J. Leclant dans *Mélanges Mariette* (1961) : 251-284; traduction française d'inscriptions de Darius à El-Khargeh : Drioton, *ASAE* 40 (1940) : 339-377. Sans entrer dans le détail, j'indique que la chronologie et l'interprétation des constructions et des représentations posent quelques problèmes (cf. Cruz-Uribe 1986); le plus récent commentateur (Cruz-Uribe 1988 : 192-198) juge que l'absence de Neith doit conduire à quelques retouches sur la politique menée par Darius en Égypte – celui-ci privilégiant les divinités de la Haute-Égypte (région de Thèbes) par opposition à celles du Delta; je dois dire que, par rapport à tout ce que j'ai lu ailleurs, les interprétations de l'auteur me posent problème : sans doute faut-il attendre la publication du tome II pour en juger. On notera également qu'y ont été découverts des réseaux de *qanats* pour l'alimentation en eau de l'oasis, dont on pense généralement qu'ils remontent à l'époque perse, et donc à Darius (cf. Goblot 1979 : 113-114, qui cite et utilise des études antérieures réalisées sur le site par des archéologues; sur l'ouvrage de Goblot, cf. les remarques critiques de Planhol 1992); sur les *qanats* dans l'oasis, voir également Aufrère-Golvin-Goyon 1994 : 85 (à l'époque perse), et en dernier lieu l'étude de Bousquet-Reddé 1994 (site de Douch). Cependant, dans une lettre personnelle du 1/7/92, dont je la remercie vivement, M. Betro (Pise) me signale des études menées par A. Fakry à Bahria (*ASAE* 40 (1940) : 855-896 et *Recent discoveries in the Oases of the Western desert*, Le Caire (1942) : 71-87), dont les résultats impliquent peut-être que le système de *qanats* connu à El-Khargeh remonte à une date antérieure à la conquête. [Je mentionne aussi la découverte d'*ostraka* démotiques dans une fouille récente à Douch; certains sont datés du règne de Darius I^{er} (communication personnelle de N. Grimal; février 1995)]. Mentions erratiques de Darius sur d'autres sites : Yoyotte 1952; Traunecker 1973-77; Ray 1988 : 264.

• *Darius à Héliopolis* : Yoyotte 1972 et 1974 (publications des inscriptions hiéroglyphiques); sur l'iconographie, cf. Roaf 1974 et Calmeyer 1991a (fait la part entre les éléments perses et égyptiens).

• *La réputation pharaonique de Darius* : sur Darius et Sésostriis : cf. Posener 1934, Malaise 1966, Lloyd 1982a : 37-41, Gaggero 1986, Morschauser 1988, Obsomer 1989 : 151-158 et West 1992 – avec un certain nombre d'interprétations divergentes d'un auteur à l'autre.

• *Le pharaon et le Grand Roi* : sur le *naos* d'Hermopolis, on verra le commentaire détaillé de Mysliwiec 1991 (mais l'interprétation relative au rôle attribué à Phérendatès en l'affaire, pp. 232-233, me laisse songeur); autre *naos* de Darius : photo. dans Briant 1992d : 60 [autre document intéressant republié tout récemment par Traunecker 1995 : tête sculptée mêlant traditions perses et traditions égyptiennes]. Sur la position de Darius, cf. les justes remarques de Tuplin 1991a : 243-247; Darius et le canal de Suez : cf. Posener 1936 : 48-87 (stèles du canal), 180-189 (interprétation des listes), et Posener 1938; voir mise au point dans Salles 1990 : 117-118, Tuplin 1991a;

également Briant 1991b : 78-79 ; prospections dans la région de Tell-el Maskhuta : cf. Holladay 1982 et 1992, Paice 1986-87 et 1993 [ainsi que Redmount 1995 sur le tracé du canal].

- *De Cambyse à Darius* : sur le texte de Polyen VII, 11.7, cf. la discussion de Tuplin 1991a : 265-266 ; sur la stèle mentionnant l'enterrement de la mère d'un Apis, cf. Smith 1988 : 188-189, et 1992. Le décret porté au dos de la *Chron. Dém.* relatif à l'imposition de Cambyse et au rôle éventuel de Darius n'est pas clair (ce dernier a-t-il ou non aboli le décret de Cambyse ?) : cf. les études de Bresciani 1983 et 1989 [et Devauchelle 1995 : 76, Bresciani 1996] ; *P. Berlin* 13582 : Hughes 1984 : 84-85 (mais le texte contient quelques obscurités). [Sur la politique égyptienne de Cambyse, voir maintenant Devauchelle 1995 et Depuydt 1995a analysés ci-dessus chapitre premier, 9, Notes documentaires, *in fine*].

- *Perses et Égyptiens* : cf. Briant 1988a, en particulier pp. 160-166 ; sur la titulature des Égyptiens de l'élite, voir également Meulenaere 1989 : 569 : les titres « Vénérable auprès du roi » et « véritable connu du roi » « tombent en désuétude après l'invasion des Perses, de même les « connus du roi » disparaissent de l'autobiographie égyptienne sous les envahisseurs. Seul un « collaborateur » avéré comme le célèbre Udjahorresnet pouvait se vanter, et pour cause, d'avoir été un « véritable connu du roi » ; sur l'anthroponymie perse en Égypte (à partir des sources papyrologiques postérieures), cf. Huyse 1990b et 1991. On verra également l'intéressant document funéraire (dessin dans Ray 1988 : 273 ; photo dans Briant 1992d : 90-91) trouvé à Memphis, qui représente un défunt vêtu à la perse (à la mède ?) : cf. Martin-Nichols 1978 : 66-80 ; autre stèle funéraire portant témoignage d'acculturation (gréco/caro (?)-égyptienne) publiée par Gallo-Masson 1993. De ce point de vue, le document nouveau le plus fascinant est la stèle funéraire découverte en 1994 à Saqqara et décrite sommairement ci-dessous p. 1058 grâce aux renseignements fournis aimablement par H.S. Smith et par A. Kuhrt (publication à venir dans *JEA* 81, 1995) ; l'inscription semble porter témoignage d'un mariage irano-égyptien – ce qui m'amène (avec d'autres considérations) à récuser ce que j'écrivais dans Briant 1988a : 166]. Sur Amasis/Arsamès, cf. Posener 1936 : 177 et Briant 1988a : 160 ; *senti* égyptien : Yoyotte 1989. Knémibré : outre Posener (1936 : 88-116), voir Goyon 1957 : 17-20 (sur le caractère militaire des expéditions de collecte et de transport des pierres du Wadi Hammamât ; cf. *ibid.* : 28-29 : inscriptions d'Atiyawahy) ; j'indique que de nouveaux documents araméens relevés dans le Wadi Hammamât sont publiés par Bongrani-Fanoni et Israël 1994, qui présentent également à nouveau les documents hiéroglyphiques (mais certains commentaires historiques me paraissent discutables) ; origine de la pierre de la statue de Darius : Trichet-Vallat 1990 (résultats de l'analyse pétrographique). Taureaux votifs : Michaelidis 1943 : 99 (Mithrobaios), qui l'interprète comme un objet dédié au culte de Mithra, mais voir les remarques critiques de Yoyotte 1952 : 167, n. 5. Comme témoignage religieux perse en Égypte, reste la mention de deux mages (Mitrastareh et Táta) comme témoins dans un contrat privé de 434 (*DAE* 45 ; cf. Lipinski 1981-84) ; cf. aussi l'étude de Kakosy 1977. Mais il n'y a évidemment aucune inférence historique à tirer de cette lacune, qui tient uniquement à la nature des sources disponibles. Ptah-hotep : Cooney 1954a ; Ray 1988 : 272 ; sur les fonctions du personnage, cf. en dernier lieu Bresciani 1989 : 30-31 [et Devauchelle 1995 : 78]. Sceau de Pétéisis (date indéterminée) : Duchesne-Guillemin-Van de Walle 1959-62, à rapprocher du sceau perso-égyptien publié par Barnett-Wiseman 1969 : 95, n° 49 (un faucon devant un encensoir sur pied, devant lequel un taureau à cornes d'ibex, dans un champ bordé d'yeux-udjat) ; statue et inscription de Pédon : Ampolo-Bresciani 1988 et Masson-Yoyotte 1988 : à propos du don de ville, ces derniers auteurs jugent qu'il s'agit du don du commandement d'une ville et que ce type de don ne s'insère pas dans un contexte grec ; on ne peut en tout cas que souligner le parallèle saisissant avec les dons de villes d'époque achéménide (Briant 1985b ; cf. justes réflexions en ce sens de Bresciani, p. 241, qui juge néanmoins qu'il s'agit plutôt de la concession d'une terre, dans le cadre de la politique de « colonisation » menée par Psammétique : Hérodote II, 154) ; la remarque sur les bijoux d'Udjahorresnet est empruntée à Amandry 1958a : 16, n. 55 (l'ensemble de la longue note de l'auteur est importante ; voir également les remarques de Muscarella 1980 : 26-27, 35-36, et Musche 1992 : 278, dessin). Stèle votive égyptienne : elle a été publiée par Burchard

1911 : 71-72 (Planche VIII, 1 ; cf. dessin dans Ray 1988 : 265), qui juge qu'il s'agit bien ici d'un culte du roi ; l'importance du document est soulignée par Lloyd 1982b : 174-175 ; on peut comparer avec des monuments du règne de Nektanébo, relatifs au culte des rois de la XXX^e dynastie : Nektanébo II y porte fréquemment l'épithète de « faucon » (cf. Meulenaere 1960, qui met le culte royal en relation avec l'activité de constructeur des pharaons).

- *Un bref bilan* : sur l'institution de la « Divine Épouse », cf. par exemple Gitton 1984 ; sur sa disparition après la conquête perse, voir la brève mais claire remarque chez Meulenaere 1938 : 187 (la dernière connue semble être Ankhnesneferibré qui, selon l'auteur, p. 187, n. 2, « vivait encore sous Psammétique III ») ; malheureusement, autant que je sache, cette remarque fort importante n'a jamais été développée ; j'observe simplement que, sans citer Meulenaere, Tuplin 1991 : 267 propose d'y voir l'illustration de l'effacement de Thèbes dans la politique égyptienne – point de vue qui m'apparaît quelque peu paradoxal, car Thèbes continue d'être un centre important à l'époque achéménide [voir d'ailleurs Johnson 1994 : 150, n. 5, et tout l'article sur les problèmes des continuités/ruptures] ; néanmoins, l'avis global de Tuplin est parfaitement pertinent : « Darius did not aim to return everything to its pre-525 status quo ». Sur les problèmes que pose la question de l'introduction officielle d'un pharaon étranger, voir les réflexions de Burstein 1991 (à propos d'Alexandre).

II. La Babylonie sous Darius

- *Sources* : lucide analyse par Kuhrt 1988b : 129-133 ; également Joannès 1990a : 173-174 ; Coquerillat 1984b : 154-155 (Muranu). Sur la non-publication de documents privés de l'époque de Darius, voir les chiffres impressionnants produits par Dandamaev 1992c : 172 ; le même auteur observe (fort justement) que Darius n'a certainement pas détruit l'Eanna, et il postule qu'à partir de ce roi, l'Eanna a conservé ses archives sur tablettes de bois [même raisonnement sur l'Ebabbar de Sippar dans Dandamaev 1995b], mais sur ce dernier point la démonstration reste à faire. [Voir également McGinnis 1994 et 1995, qui me sont parvenus tardivement].

- *Satrapes et satrapies* : les pages de Petit 1990 : 186-196 doivent être complétées et nourries par celles de Kuhrt 1988b : 130-132 et de Stolper 1989b ; *šandabakku* : Stolper 1988b : 128-130 ; Palais Nouveau : Joannès 1990a : 186 et n. 159 ; **vardana-pāti* : *ibid.* 178, n. 21 ; Bagasarū : Dandamaev 1969c et 1992a : n° 98b ; *širku* : Joannès 1990a : 186 (et n. 56 pour la traduction de la tablette TCL 13, 196), et tout récemment Abraham 1995. Concernant l'office de *zazakku* (sur lequel voir en dernier lieu Joannès 1994b : secrétaire royal et non officier du cadastre), Dandamaev (1994a : 40) juge qu'il a été supprimé par les conquérants perses ; c'est possible, mais les raisons avancées ne sont pas particulièrement démonstratives.

- *Domaines et haïru* : Cardascia 1951, 1958, 1978 ; Stolper 1985a ; Van Driel 1989 : 206-208 ; Joannès 1982 : 21-22 ; service en Élam : Dandamaev 1972b : 260 ; Joannès 1982 : 22-23 ; service d'*urašū* : Joannès 1982 : 23-25, et 1989a : 151-159 ; versement des taxes en équivalent-argent dès le règne de Darius I^{er} : Joannès 1982 : 21-22 (voir ci-dessous chapitre xiv, 7 : *Darius II et ses armées*).

- *Perses et Babyloniens* : voir Zadok 1977 et Dandamaev 1989b : 303-304 et 1992a : 166-167 ; Joannès 1990a : 179-180 insiste sur le rôle hégémonique des Perses, en particulier à partir de Xerxès, mais je ne suis pas sûr que la documentation disponible autorise des conclusions aussi fermes (cf. ci-dessous chapitre xiii, 6) ; sur les sceaux et les enseignements que l'on peut en tirer, on verra les réflexions de Zettler 1974, qui affirme qu'à partir de Darius, un grand nombre de sceaux abandonnent les images traditionnelles pour des images connues ailleurs par des sceaux perses : mais voir Graziani 1989 et surtout 1991 : 164-165 qui conclut au contraire que, sur un total de 32 tablettes qui portent des sceaux datés du règne de Darius, 31 continuent de véhiculer des scènes babyloniennes (cf. également sa remarque p. 161) ; sur ce point on verra également l'étude récente de MacGinnis 1995 : 164-181, et, sur les sceaux portés sur les tablettes plus tardives des archives des Murašū (sur lesquels je reviendrai ultérieurement, chapitre xv, 8), voir maintenant l'étude exhaustive de Bregstein 1993. J'ajoute une remarque : bien que nous ne disposions pas, en

Babylonie, d'un témoignage aussi clair que l'inscription de Pédon en Égypte (ci-dessus), on peut noter que la pratique des dons royaux s'insère également sans difficulté dans la longue durée assyro-babylonienne : voir par exemple Fales-Postgate 1992, n° 58 et pp. XXII-XXIII,

III. La Transeuphratène

• *Le gouvernement de Transeuphratène* : la période comprise entre l'avènement de Darius et l'arrivée de Néhémie est la plus démunie en documentation : voir rassemblement récent des sources dans Weippert 1988 : 682 *sqq.* Tattenai : Olmstead 1944 ; cf. Rainey 1969 ; Eph'al 1988 ; Stolper 1989b ; Petit 1990 : 189-190 ; Heltzer 1992b ; voir doutes critiques de Calmeyer 1990b sur le V^e *nome* d'Hérodote. À propos de Damas : je n'ignore pas que l'on a proposé de considérer que Sidon a pu être la capitale d'Ebir-Nāri, mais je dois dire que, fondée sur un texte tardif et très peu démonstratif de Diodore (XVI, 41.2), l'hypothèse m'a toujours semblé étrange : voir en ce sens également Eph'al 1988 : 154-155 ; dans une discussion qui n'est pas toujours limpide, Elayi 1989 : 144-146 semble admettre que l'hypothèse Damas est bien fondée mais, tout en même temps, juge que le problème « est mal posé car la capitale... n'était pas nécessairement unique et fixe » : une telle remarque ne peut valoir que pour la résidence paradisiaque que Xénophon place aux sources du Dardas (*Anab.* I, 4.10), et non pas pour le siège permanent des bureaux satrapiques. Concernant le gouvernement d'Ebir-Nāri, une étude récente de H. Koch 1993a : 39 pose quelques problèmes ; après avoir mentionné qu'une tablette inédite (Q 1888) fait référence à des *kurtas* chypriotes en Perse vers 495, elle rapproche cette tablette d'une autre (PF 1527) relative au déplacement de l'150 *kurtas*, où le nom de celui qui a délivré le *halmi* (Dātāna) est le même que celui que l'on trouve dans Q 1888 : ce dont elle déduit que ce personnage est alors satrape de Syrie (dont dépend Chypre). Mais : 1) cette conclusion est fondée sur la conviction que les personnes qui délivrent le *halmi* doivent être systématiquement considérées comme des satrapes – ce qui pose parfois quelques problèmes : cf. Briant 1991b : 70, n. 13 ; 2) dans PF 1527 l'ethnique des *kurtas* n'est pas indiqué, si bien que de cette tablette à l'autre (Q 1888) on peut avoir affaire à des homonymes.

• *La province de Juda* : gouverneurs de Judée avant Néhémie : les bulles inscrites ont été publiées par Avigad 1976, et son interprétation a recueilli un large accord (*e.g.* Laperrousaz 1982 ; Greenfield 1988 ; Lemaire 1989b : 95-96 et 1994 : 16-18 ; Meyers 1985 propose de considérer qu'Elnathan n'est autre que le gendre de Zerubabel) ; les datations d'Avigad ont été cependant remises en cause par Bianchi 1989 qui, de l'analyse du contexte archéologique, conclut qu'elles datent de l'époque hellénistique. Administration de la Judée : cf. *e.g.* Mc Evenue 1981, Williamson 1988 et Lemaire 1990 : 29-45 (l'ensemble du dossier documentaire est rassemblé et interprété, et la province de Juda est replacée parmi les autres provinces (*medinah*) que comportait la Transeuphratène ; version remaniée dans Lemaire 1994a) ; des sceaux (à motifs achéménides), frappés (parfois) à des noms iraniens ont été découverts dans la région, mais les datations ne sont pas d'une totale précision : voir Bordreuil 1986a : n° 125 *sqq.* ; Shaked-Naveh 1986 ; Stern 1971 ; *Id.* 1982b : 196 *sqq.* Darius et Jérusalem : cf. *e.g.* Yamauchi 1990 : 155-159 ; la chronologie de Bickermann 1981 est fortement remise en question par Kessler 1992. (Je mentionne en passant – ne désirant pas me lancer dans une nième analyse critique d'*Ezra* et de *Néhémie* (cf. chapitre xiv, 5, *Notes*) – que, dans une étude récente, Dequeker 1993 soutient que la reconstruction du temple de Jérusalem doit être datée de Darius II et non de Darius I^{er}).

• *Chypre* : la présence phénicienne à Chypre est amplement attestée ; voir là-dessus Masson-Snycezer 1972, Maier-Karageorghis 1984, et les articles de Destrooper-Giorgiadès, Hermay, Greenfield et Yon dans *Studia Phoenicia* V, 1987, ainsi que Collombier 1991 ; les royaumes chypriotes sont clairement présentés dans leur environnement par Collombier 1990 (elle souligne, p. 31, les incertitudes qui pèsent sur la fonction du palais de Vouni, interprété par Gjerstad comme la résidence d'un gouverneur perse, qui aurait été installé après la participation de Chypre à la révolte de l'Ionie) ; cf. également Wiesehöfer 1990, Petit 1991, Reyes 1994 : 85-97, Maier 1994 : 297-308. Je rappelle (ci-dessus) que, selon Koch 1993a : 39, une tablette persépolitaine inédite

(Q 1888) porte témoignage de la présence de travailleurs (*kurtas*) chypriotes en Perse vers 495 ; selon elle en effet, l'adjectif *kupirriyaip* ne renvoie pas au toponyme Gaufraya, mais à Chypre [cf. la tablette astronomique babylonienne *ADRTB*, n° -440, où Chypre est désignée sous l'appellation *KUR ku-up-ru*].

• *Phénicie* : D'une manière générale, les synthèses de Jidejian sur Tyr (1969) et sur Sidon (1971) sont utiles mais restent très générales ; il en est de même de l'article de Katzenstein 1979 ; on se reportera également aux nombreuses études de J. Elayi (cf. bibliographie) ; les sources antérieures (assyriennes) permettent d'étudier l'extension du peuplement phénicien dans le golfe d'Alexandrette (Myriandros) : cf. Kestemont 1983 : 53-78 et 1985 : 135-165 (cf. également Bunnens 1983b) ; les sources pour la haute époque achéménide sont très rares – mis à part le rôle que jouent les Phéniciens lors de la révolte de l'Ionie, et leurs rapports avec Carthage (cf. Ferjaoui 1992 : 56-62), et mis à part une tablette accadienne découverte à Tyr, datée de 492 (vente d'une ânesse) (Wilhelm 1973) ; il faut attendre les premières émissions monétaires (à partir de la seconde partie du V^e siècle) et les textes classiques portant sur les révoltes du IV^e siècle et la conquête d'Alexandre pour disposer d'une documentation (qui reste allusive) pour comprendre les modalités des rapports entre les rois phéniciens et le Grand Roi ; je signale néanmoins que, tout récemment, Dandamaev (1995c) pense trouver mention d'un gouverneur de la ville de Tyr [LU'-NAM ša^{am} gub-ba-al^{ki}] dans une tablette babylonienne daté du règne de Darius (CT 55, n° 435) ; le gouverneur porterait un anthroponyme babylonien, et le texte prouverait que les premiers Achéménides surveilleraient de très près les cités phéniciennes – toutes interprétations qui méritent confirmation. Sceau et tablette de Persépolis : PT 7, cf. Schmidt 1957 n° 32 ; cf. p. 11 (dessin dans *CAH* IV² (1988) : 157 [ici fig. 43f]). Inscription d'Ešmunazzar : texte dans Gibson III, n° 28 ; j'emprunte la traduction française à Lemaire 1990 : 56 (voir également Lemaire 1994a : 31-32 ; texte et photo du sarcophage dans Briant 1992d : 85) ; sur la date et les circonstances de l'attribution à Sidon, voir Kelly 1987 qui, rappelant les interprétations précédentes, conclut qu'elle est due à l'activité des Phéniciens contre les révoltés ioniens ; à la bibliographie citée par Kelly, ajouter Garbini 1984 et Coacci Polsellì 1984 (qui place Tétramnestos entre Ešmunazzar I^{er} (490-481) et Ešmunazzar II (475-461)) ; enfin, dans le cours d'une étude lucide, Bondi (1974 : 154-155) voit dans la concession royale (qu'il date de la révolte égyptienne d'Inaros) le premier indice de la place particulière de Sidon dans le système administratif achéménide en Phénicie, qui pouvait se fonder sur l'absolue fidélité des rois de Sidon (bien mise en évidence ultérieurement par la place du Grand Roi sur le monnayage de la cité : cf. ci-dessous chapitre xiv, 8). Le roi de Sidon près de Xerxès : je reprends ici les conclusions de Hauben 1970 et 1973 (à rapprocher des hypothèses proposées par Wallinga 1984, 1987, 1993 sur la constitution et l'organisation de la flotte royale).

IV. De Jérusalem à Magnésie du Méandre

• *Darius, Gadatas et l'Apollon d'Aulai* : l'inscription a été publiée par Cousin-Deschamps 1889 (cf. Cousin 1890), et a donné lieu à de nombreuses analyses : cf. Boffo 1978 ; l'identification du sanctuaire visé par la lettre est due à L. Robert 1987 : 42-43 ; l'authenticité du document a été réaffirmée par Wiesehöfer 1987b, en réfutant à juste titre Hansen 1986 [mais doutes encore chez Tuplin 1994 : 238] ; la lettre dans le contexte iranien : Brandenstein-Mayrhofer 1964 : 91-98 ; l'identification de Gadatas comme satrape (admise par exemple par Tuplin 1987b : 145) est présentée à nouveau par Petit 1990 : 179-180 et par Chaumont 1990 : 588-590, mais les arguments avancés sont peu contraignants ; Gadatas intendait d'un paradis : Dandamaev 1984a : 114 (« probably ») ; sur la date ici proposée (présence de Darius à Sardes au retour d'Europe) : elle m'a été suggérée par une comparaison avec les ambassades envoyées par les sanctuaires aux sénateurs romains : Tacite III, 60 *sqq.* (cf. Briant 1993a : 11-12) ; on observera qu'à cette occasion « les Milésiens invoquaient une ordonnance du roi Darius » (III, 63), dont on a évidemment toute raison de penser qu'elle était antérieure à la révolte de l'Ionie.

• *Darius, Tattenai et Gadatas* : sur la fondation d'Antiochos de Commagène au Nemrud Dagh et le statut des hiérodules, cf. Dörrie 1964 : 83-8 et Debord 1982 : 85-87 ; Artémis Barzochara : *BE* 1970, n° 538 et *BE* 1971, n° 669.

V. L'Asie Mineure occidentale : cités, dynastes et Empire après la révolte de l'Ionie

• *Guerres limitrophes et arbitrage* : voir déjà Briant 1987a : 3-4 ; RC 7 : cf. les commentaires éclairants de Curty 1986 sur la valeur attribuée par les juges aux écrits des historiographes locaux ; sur Tod 113, voir également Picirilli 1973 : 155-159.

• *La question des tributs* : remarquons d'abord qu'ici comme ailleurs, le terme Ioniens pose problème : il paraît difficile de croire que la réorganisation tributaire fut limitée à l'Ionie ; il est infiniment plus probable que la mesure fut étendue aux autres régions littorales d'Asie Mineure. On s'est fréquemment référé à ce passage d'Hérodote, mais surtout pour étudier la continuité entre tribut achéménide et tribut délien (Evans 1986 ; Wallinga 1989, avec la remarque de Kuhrt 1989a : 218), moins fréquemment dans le cadre d'une étude intrinsèque de l'organisation tributaire achéménide (voir cependant Thompson 1981) : là-dessus voir déjà les pages importantes de Murray 1966, et les remarques de Descat 1989a : 81 et 1989b : 29 (monétarisation du tribut, en relation avec la création de la darique – ce qui entraîna, selon l'auteur, un allègement par rapport à un paiement antérieur en métal pesé, d'où l'expression d'Hérodote sur la légère différence entre le tribut antérieur et le tribut établi par Artaphernès – mais je ne suis pas sûr de bien comprendre ce qu'entend l'auteur sous l'expression « monétarisation du tribut ») ; cf. également les propositions chiffrées de Descat 1985 : 99-103, et les remarques de Tuplin 1987b : 148, qui juge que la mesure d'Artaphernès n'implique pas qu'ensuite l'administration satrapique soit intervenue dans les affaires intérieures des cités : c'est à chacune d'entre elles que revenait la charge de lever le tribut fixé selon leurs règles propres (cf. également pp. 145-146) ; l'auteur peut avoir raison sur ce point, à condition d'ajouter toutefois que, selon la formule épigraphique grecque si souvent rencontrée en Asie Mineure (y compris à l'époque achéménide), une cité n'est pas « maître (*kyrios*) » des « tributs [impôts] royaux » ; elle ne peut pas concéder d'exemption sur cette part de sa fiscalité (cf. e.g. BE 1971, n° 622 ; 1973, n° 408 ; Corsaro 1985 ; Savalli 1987) ; en d'autres termes, son autonomie en la matière est réduite à déterminer les règles qui président à la levée d'un impôt *obligatoire* dont le montant est *fixé* par l'autorité impériale !

• *Démocraties et tyrannies* : outre Briant 1987a : 4, cf. Graf 1985 et remarques critiques d'Austin 1990 : 306 ; cf. également Frei 1990 : 162-164.

• *Autonomie et contrôle militaire* : sur Phocée et autres bases navales, cf. Wallinga 1984 : 408 ; 1987 : 68 et 1991 ; sur la présence de garnisons perses dans d'autres cités, cf. Diodore XI, 60.4 (années 460).

• *Pouvoir perse et pouvoirs dynastiques en Asie Mineure* : Cilicie : l'étude d'Erzen (1940) reste importante ; le livre récent de Desideri-Jasink (1990) n'apporte rien de neuf sur le statut du *syennésis* (pp. 178-202), point sur lequel je reviendrai (chapitres xiv, 8 et xvi, 6) ; en revanche, il présente l'intérêt de replacer la période achéménide sur la longue durée (sur l'époque assyro-babylonienne, voir aussi Bing 1969 et 1971, ainsi que Hawkins-Postgate 1988) ; pour une mise au point récente et la prise en compte des données épigraphiques, archéologiques et numismatiques, cf. Lemaire-Lozachmeur 1990 ; arsenaux perses en Cilicie : Wallinga 1991 ; tribut cilicien : Asheri 1991 ; chevaux ciliciens importés en Égypte : cf. Milik 1960 (mais lectures contestées par Porten 1985b) ; Meydançikkale : voir Laroche-Davesne 1981 et Davesne-Lemaire-Lozachmeur 1987. Je ne reviens pas ici sur l'identification de la Cilicie sur la frise des donateurs de Persépolis, car elle n'a aucun fondement documentaire assuré ; en revanche, à la suite de plusieurs auteurs, Asheri (1991 : 41-42) juge que sous les *Yaunā drayaha* et les *Yaunā tyaïy drayaha* des inscriptions royales, on peut trouver une allusion indirecte à la Cilicie, les Ciliciens y étant inclus avec Chypre « et les autres habitants de la mer » ; cf. également Wallinga 1991 : 278-279, qui juge que l'expression rend la réalité d'une unité administrative et stratégique Chypre-Cilicie-Phénicie ; il repousse l'interprétation (pourtant convaincante) de Schmitt 1972, selon lequel « ceux de la mer » désignent les populations de la satrapie de Daskyleion (Phrygie Hellespontique). Mais cette discussion accorde

peut-être trop de valeur administrative au vocabulaire des inscriptions royales (cf. ci-dessus chapitre v) ; les Achéménides semblent avoir adapté le vocabulaire assyro-babylonien, qui utilise fréquemment l'expression « rois de la côte » pour désigner non seulement les rois phéniciens, mais également l'ensemble des princes d'Anatolie méridionale, de Syrie et de Palestine ; quant aux princes chypriotes, Esarhaddon (*Prisme*) les désigne sous l'appellation « ceux qui sont au-delà de la mer ».

• *Les Perses en Asie Mineure* : sur les levées militaires, outre le passage d'Hérodote (V, 102) et l'exemple d'Asiadates (cf. Tuplin 1987c : 213), voir Xénophon *Hell.* I, 2.6 ; III, 2.15 ; également sans doute Diodore XI, 34.3 ; je note en passant qu'une inscription grecque tardive (BE 1983, n° 359) mentionne un lieu-dit Tetrapyrgia dans la plaine de Kastôlos (Kastoloupédion en Méonie), désignée par Xénophon (*Anab.* I, 1.2 ; I, 9.7) comme l'une des places de rassemblement (*sylogos*) des troupes territoriales en Asie Mineure occidentale. Pharnakides près de Daskyleion : Sekunda 1988a : 178 ; Kelainai : Sekunda 1991 : 120-121 ; toponymes construits sur Cyrus et Darius, voir les interprétations prudentes de Sekunda 1985 : 20-23. Beaucoup de sources sont rassemblées dans les études de N. Sekunda (1985, 1988a, 1991), mais les documents datent pour la plus grande part du IV^e siècle, et seront donc étudiés ultérieurement ; cf. également Briant 1985a (sources gréco-romaines) ; Baslez (1985) a souligné les dangers présentés par l'utilisation de l'onomastique iranienne d'Asie Mineure (cf. également Sekunda 1991 : 87-88), mais je dois dire que je ne la suis pas jusqu'au bout de son argumentation ; la méthode utilisée par L. Robert (cf. RTP 458 *sqq.*) me paraît toujours valide (reconstituer l'implantation iranienne à partir d'une documentation tardive : anthroponymie iranienne et sanctuaires dédiés à Artémis Persique/Anaïtis). Mariages mixtes en Carie : Hornblower 1982 : 26 et Sekunda 1991 : 96. Stèle de Daskyleion : première publication par Macridy 1913 : 348-352, qui publie également deux autres stèles : une procession de femmes à cheval et un banquet ; une scène de chasse ; Macridy les date de la fin du V^e siècle (sur les problèmes chronologiques très délicats, cf. également Dentzer 1969 : 200 *sqq.*) ; plaque d'or du Trésor de l'Oxus : Dalton 19-20 et Pl. XIV ; stèle de Sultanîye Köy : Altheim-Stiehl-Metzler-Schwertheim 1983 (Nollé 1992 : 19-22) ; stèle d'Elnap : Lipinski 1975 : 150-153 et Nollé 1992 : 15-16 (mais le problème de la datation doit rester ouvert).

• *Art satrapique et artistes locaux* : sur l'ensemble du problème de l'art « gréco-perse » et de ses rapports avec l'art aulique et satrapique, on verra maintenant les réflexions stimulantes de Root 1991, qui partent d'un problème bien connu (mais en général mal traité), celui de la présence perse dans l'Empire, étudiée en rapport avec ses traces archéologiques et iconographiques (cf. Briant 1984b : 57-68 et 1987a : 6-11 ; Sancisi-Weerdenburg 1990a ; Root 1991 ; ci-dessous chapitre xvi, 18). L'importance cruciale de la « zone intermédiaire » dans les échanges culturels entre iranisme et hellénisme a été tout particulièrement soulignée et brillamment illustrée par Asheri 1983a et 1983b : 15-82 ; sur Éphèse et sa « barbarisation » (iranisation) à la fin du V^e siècle, cf. le texte évocateur de Plutarque *Lysandre* 3.3 et, sur ce texte, mes remarques dans Briant 1985a : 181-182 et 1987a : 16, ainsi que ci-dessous chapitre xvi, 3 ; pour une date plus haute, une formulation d'Hérodote (VIII, 105) rend compte de la place tenue par la ville dans les échanges entre Grecs et Perses ; on sait également que le plus haut dignitaire (néocore) de l'Artémision portait un nom-titre emprunté au perse, celui de Mégabyze c'est-à-dire Bagabuxša (Benveniste 1966 : 108-113) ; sur l'iranisation d'Éphèse, voir en dernier lieu Papatheophanes 1985 qui, à la suite de Picard 1922 et de Boyce 1966, pose des hypothèses assez aventureuses à mon sens. Les stèles gréco-perses ont été publiées dans de nombreuses études dispersées, dont je ne peux faire ici la liste exhaustive [cf. maintenant Nollé 1992] : cf. Metzger 1971 ; Starr 1977 ; Sekunda 1988a et 1991 ; Von Gall 1981-83 [1990] ; il en est de même des sceaux : cf. Boardman 1970b ; sur les scènes de chasse et leurs rapports supposés par Cremer (1984 : 91-99) avec des monuments disparus de Persépolis, cf. mes réticences exprimées ci-dessus chapitre vi, 1 ; Aršāma et Hinzanāy (*DAE* 70) : cf. Briant 1988a : 168 ; également Fleischer 1983 et Roaf 1979 : 72. Ateliers en Asie Mineure : Melikian-Chirvani 1993 ; ateliers royaux en Égypte : ci-dessus chapitre x, 6 ; objets de bois et d'ivoire : Bernard 1976 et

Stucky 1985; orfèvrerie (cf. également Pfrommann 1990 et McKeon 1973); Amandry 1958a: 16, n. 54 et 1958b: 44-46, qui note: «Il est vrai qu'à l'époque achéménide une certaine unité s'établit, dans les motifs et dans le style, à travers tout l'Empire» (1958: 16); objets de Manisa et de Sardes: Akurgal 1961: 170-171 (photographies); cf. également la très intéressante stèle toujours inédite du musée de Manisa dans Greenwalt-Heywood 1992: 16 (photo); toujours à propos des ateliers, qui à mon avis existent dans toutes les régions de l'Empire, on notera l'intérêt d'un passage d'Athénée (XI, 784b), qui fait référence (dans le cours d'un inventaire de l'époque d'Alexandre) à des vases typiquement perses fabriqués en Lycie (*lykiourgeis*; mais le texte est incertain). [Je vois maintenant la même interprétation chez Tsatsikhladze 1994: 99, qui pense que l'inventaire vient peut-être d'une lettre écrite par Nérarque, lorsqu'il était satrape de Lycie]. Bulles de Daskyleon, portant des scènes paradisiaques: Kaptan-Bayburtluoglu 1990; scènes du Héros royal: Akurgal 1961: 174, Fig. 122, et Mellink 1988: 220 (dessins [ici Fig. 48b]); scène d'audience: Miller 1988: 85-86 qui note justement: «Pictorial elements of Achaemenid imperial iconography were reproduced on a smaller scale»; on en trouvera un excellent dessin dans Musche 1989: 147 [ici fig. 9b]; scène du bouclier: Von Graeve 1987 [ici fig. 9a]; scène d'audience sur des empreintes de Persépolis: PTS n° 26.

• *Art royal perse et art dynastique lycien*: voir en général Asheri 1983b, en particulier pp. 64 sqq., et Jacobs 1987. Je précise que les documents xanthiens posent d'autres problèmes, d'ordre plus proprement politique, qui seront abordés dans les chapitres suivants. Edifice G: description dans Demargne-Coupel 1963: 49-61 (vers 460); sur les influences achéménides, voir surtout Bernard 1965 (citation, p. 285; cf. p. 287; sur ce point précis, voir déjà Rodenwalt 1933: 1031); monument des Harpyies: Demargne 1958: 37-47; sur les influences iraniennes, l'étude fondamentale reste celle de Tristch 1942, dont l'interprétation a été reprise (et amplifiée) par Shahbazi 1975: 15-50 (qui désigne le monument sous l'appellation de Monument de l'Harpagide, en fonction des identifications qu'il propose); tombe de Karaburun: cf. Mellink 1979 et 1988: 222 (475 B.C.); voir photos en couleur communiquées par l'auteur dans Briant 1992d: 66-67; également l'analyse détaillée de Deitzler 1982: 227-230; iconographie perse sur le monnayage de Kprlli: Mørkholm-Zahle 1972: 90-98; Zahle 1991: 150, et maintenant Keen 1992a, chapitre 5.1 qui situe Kprlli vers 480-440. On ajoutera que l'onomastique iraniennne est fréquente en Lycie (cf. Bernard 1964: 210-211; Briant 1984b: 94-96; Sekunda 1991: 97-105; [ajouter maintenant REG 107 (1994): 325-326]); cependant, des divergences existent sur ce point: selon Schmitt 1982, elle ne semble pas s'être répandue largement en dehors de la *diaspora* impériale proprement dite et, contre P. Bernard, Bryce (1986: 162-163) juge qu'on ne peut postuler de nombreuses installations de familles perses à la suite de la conquête d'Harpagide (cf. également Zahle 1991: 152); si, avec Keen (1992b: 58 et n. 24), l'on admet qu'Harpagide le Mède n'est pas le fondateur de la dynastie, la discussion prend même évidemment une tout autre direction: «The evidence for Iranian settlement in Lycia is minimal» (Keen 1992a, chapitre 2.2: *The repopulation of Xanthos*).

VI. Déplacements de populations et déportations

• *Déportations de Grecs et d'autres populations*: il n'y a pas d'étude d'ensemble; l'étude de Ambaglio 1975 reste très partielle; on trouvera en revanche beaucoup de choses dans Asheri 1983b: 33 sqq.; sur la politique perse (installations dans les *eskhatiai* de l'Empire), valable également pour des nobles perses révoltés, cf. Briant 1984b: 64, 97; déportation des Branchides en Bactriane, cf. Bernard 1985a: 123-125; sur les Érétriens déportés, l'abondance de la documentation grecque a suscité quelques études spécialisées: cf. Grosso 1958, Penella 1974; les Grecs déportés en Basse-Babylonie sont rapprochés par Mazzarino (1966: 76-77) des Ioniens et des Cariens cités dans les Chartes de Fondation du palais de Suse; problème des langues: Briant 1984b: 95; l'histoire de la déportation des Péoniens chez Hérodote suscite bien des réserves: cf. Foucault 1967b.

• *Le statut des communautés déplacées*: Grecs de Persépolis en 330: cf. RTP 329, n. 161, 343-344, et ci-dessous chapitre xvi, 12; Yaunā dans les tablettes: Delaunay 1976: 24, et Lewis 1977: 12-13 (qui rappelle l'existence d'autres documents attestant la présence grecque sur les

chantiers: cf. Roaf 1979: 70); sur les graffiti, cf. maintenant Nylander-Flemberg 1981-83. Diversité ethnique dans les *hatri*: Stolper 1985a: 72-79; sur les Saka, cf. Dandamaev 1979 et 1992a: 159-162 (et tout le livre sur le sujet abordé ici); la diversité ethnique en Babylonie achéménide est bien attestée en particulier par l'onomastique, mais elle n'est pas due seulement à des déportations massives (voir les études de Zadok, BASOR 230 (1978): 57-63, Tel-Aviv 6/3-4 (1979): 164-181, Assur 4/3 (1984): 3-28); sur la pénétration arabe en Mésopotamie, cf. Eph'al JAOS 94 (1974): 108-115 (VIII^e siècle) et Fales 1989; sur le statut des communautés étrangères en Babylonie, cf. surtout Eph'al 1978; également Heltzer 1981 (Judéens de Babylonie) et Dandamaev 1992a: 176-177 (y voit le précédent des *politeumata* hellénistiques); Babyloniens en Perse: Stolper 1984a: 309-310 (cf. également ci-dessus chapitre xi, 3: *Dispersion familiale*).

• *Les garnisaires d'Égypte*: voir surtout Kraeling 1953: 49 sqq., Porten 1968: 28 sqq. et Grelot 1971b, 1972; chacun de ces auteurs développe longuement le phénomène de rencontres inter-culturelles; sur les pratiques cultuelles judéennes à Éléphantine, cf. également Vincent 1937 et Milik 1967; sur les Caspiens, Grelot 1971: 101-117; garnison de Memphis: Segal 1983: 7-9; ateliers de Memphis: Aimé-Giron 1931 et 1939; Asie Mineure: Assyriens et Hyrcaniens: Xénophon *Anab.* VII, 8.15; Bactriens: Briant 1984b: 92-94; Deve Hüyük: Moorey 1975 et 1980 (mais voir remarques critiques de Mazzoni 1991-92: 65-66). On trouvera dans Tuplin 1987c: 218-222 une mise au point sur les origines ethniques des garnisaires dans différentes régions de l'Empire.

VII. Unité et diversité

• *Administration impériale et multilinguisme*: je juge inutile de donner une bibliographie exhaustive concernant la diffusion de l'araméen dans les différentes régions de l'Empire: on peut se reporter à Fitzmeyer-Kaufman 1991 (sur la Palestine, cf. le récent inventaire exhaustif de Lemaire 1989b); je considère comme absolument fantaisiste l'affirmation de Petit (1990: 152): «L'utilisation de l'araméen comme langue de chancellerie est sans doute à inscrire au nombre des réformes de Darius» (en se référant curieusement à Tiratsian 1981: 160); c'est faire l'impasse sur les développements de l'époque assyro-babylonienne; araméen sur le Plateau iranien: voir surtout Benveniste 1958b: 43-44, Briant 1984b: 59-61 et Rapin 1992a: 111-112; poignet inscrit d'une esclave babylonienne: Greenfield 1991: 183 s'opposant à la lecture de Dandamaev 1984b: 230-231; correspondance de Phérendatès: Hughes 1984: 77-84. Échanges linguistiques: je ne vois pas sur quoi se fonde Dandamaev 1989b: 296 pour écrire que «Cyrus le Jeune... parlait grec couramment»; Plutarque *Pér.* 24 qu'il cite ne dit rien de tel, alors que Xénophon (*Anab.* I, 8.12) implique exactement le contraire (cf. justement Cousin 1904: 123); langues iraniennes: cf. (e.g.) Maricq, JA 1958: 395-399 et G. Fussman, BEFEQ 1974: 3-38; voir également Benveniste 1958b (version araméenne de l'inscription d'Açoka, mêlée de termes iraniens achéménides) et Rossi 1981; sur le concept d'Arianè chez Strabon, voir ci-dessus chapitre v, 3; sur les Mardes et autres ethnies perses, cf. Briant 1976, en particulier p. 233, n. 125; sur les parlers est-iraniens et l'interprète d'Alexandre, voir Briant 1984b: 61, 94-96 [mais doutes de Bosworth 1995: 25]. Il est probable que des *kurtas* ont appris le perse: non seulement ceux qui travaillaient dans les bureaux de l'administration (ex. Yaunā: Lewis 1977: 10-11), mais aussi des gens intégrés dans la production (cf. Quinte-Curce V, 4.4). Exemple de Tissapherne: Lewis 1977: 101, n. 72. Sur les interprètes, l'article de Mosley 1971 n'apporte rien de neuf, au-delà de son titre engageant; cf. Asheri 1983b: 20-22, 68. Tablette babylonienne *Amherst* 258: elle a été publiée par Ungnad AfO 19 (1960): 79-81 (traduction partielle chez Dandamaev 1989b: 112); les doutes émis dans le texte m'ont été suggérés par M. Stolper (communications personnelles); voir déjà quelques remarques de Tuplin 1987c: 179 et n. 29, et, sur les Perses ou Iraniens cités autour d'Uštānu, les notices de Dandamaev 1992a, n° 8, 29, 42, 61, 100a, 272, 336a.

• *Loi royale et loi des pays*: la thèse d'une diffusion d'une loi royale ou de préceptes communs à tout l'Empire a été développée par Olmstead 1935 et 1948: 119-134 (en partant surtout de la diffusion de l'expression *dātu ša šarri* dans les documents babyloniens, et d'une filiation postulée avec

Hammurabi), dont les positions ont été fermement contestées par (e.g.) Dandamaev 1989b: 117; cf. également les remarques prudentes de Kuhrt 1988b: 132 et de Petit 1990: 164; l'interprétation développée ici rejoint celle qui a été présentée par Frei 1984 (la discussion est connexe de celle qui a trait aux rapports entre autorités royales (satrapiques) et sanctuaires locaux: cf. Briant 1986a). Sur les juges (*dātābaru*) et *dātu ša šarri* en Babylonie, cf. Dandamaev 1989b: 116-118, 122-125; Joannès 1990a: 179; cf. également Stolper 1985a: 91, Tuplin 1987b: 118-120, et plus récemment Dandamaev 1992a: 42, et n° 341b; le rédacteur du *CAD* (s.v.) traduit par «royal edict (concerning a particular matter)», ce qui correspond infiniment mieux aux situations concrètes; mais, pour proposer une conclusion vraiment fondée, il faudrait faire un recensement de toutes les tablettes portant le terme *dātu*; j'ajoute que mes réserves sur la traduction de *dātu* par «loi» s'inspirent également de remarques présentées par Bottéro 1987 sur le «code» de Hammourabi (cf. en particulier pp. 218-220 sur l'expression *simdat šarrim* («décisions du roi») qui n'est pas sans faire penser à la catégorie babylonno-achéménide *dātu ša šarri*). [Sur les problèmes liés à l'emploi du calque *dātu* dans les tablettes babyloniennes, voir maintenant Stolper 1993: 60-62 et 1994a: 338-341]. Juges dans les papyrus de Saqqara: Segal 1983: 5; dans les papyrus d'Éléphantine, cf. Wiesehöfer 1991 et Porten 1968: 47-50 (qui fait un rapprochement erroné avec les juges royaux perses, p. 49; cf. juste remarque critique de Petit 1990: 164 et n. 253). Terme *dāta* dans PF 1980: voir en dernier lieu le commentaire de Giovinazzo 1993: 124, n. 28 (dont j'ai pu prendre connaissance *in extremis*, bien après la rédaction de cette section); tout en reprenant la traduction «conformément à la loi d'antan» de Grilhot-Susini 1987: 71, l'auteur souligne l'importance également de l'expression de la ligne 20: *meni imi hutik šutur*, que, contrairement à Hallock et à Grilhot, elle comprend comme: «alors [le compte] n'a pas été fait [conformément aux] règles» – expression qu'elle rapproche de *datam appukana*; cette interprétation vient confirmer, à mon sens, la manière dont je comprends *dāta* dans PF 1980. Le terme *dāta* apparaît également dans deux inscriptions araméennes d'Asie Mineure: l'une est trop mutilée pour que l'on puisse en proposer un commentaire (cf. Davesne-Lemaire-Lozachmeur 1987: 368-370; Lemaire 1991c: 206); la seconde occurrence est dans la version araméenne de la trilingue de Xanthos: elle confirme parfaitement les relations qui existent entre la «loi» du satrape et les lois locales: comme le note à juste titre Bousquet (1986: 105), la décision satrapique de la trilingue «n'est pas exempt(e) de préoccupations financières» (j'avais indépendamment développé la même idée dans Briant 1986a: 435-437; cf. également maintenant les remarques de Lemaire 1995c); tout en regrettant qu'il n'y ait pas d'équivalent strict dans la version grecque, on notera surtout que, dans ce texte, le perso-araméen *dāta/dath* est rendu en lycien par *mara*, qui, dans un autre texte lycien (Bousquet 1986: 101), fait référence à une décision d'ordre fiscal prise par le même Pixôdaros en Lycie (sur le terme *maraza* [arbitre/conciliateur] dans le Pilier inscrit, cf. les propositions de Melchert 1993). Tous ces rapprochements confirment que la traduction de *dāta* par «loi» est pour le moins ambiguë; dans tous les cas, une traduction par «réglementation» est probablement plus proche de la réalité administrative. *Dath* dans les textes bibliques: le terme apparaît également à plusieurs reprises dans *Daniel* 2.9.13-15; 6.9.13-16, dans des sens identiques à ceux que l'on trouve dans *Esther*; il s'agit une nouvelle fois de «la loi des Mèdes et des Perses», qui porterait par exemple qu'«aucun interdit ou édit porté par le roi ne peut être révoqué»; sur l'expression *patrios nomos* dans le contexte judéen hellénistique, cf. Briant 1990a: 58-60 (à la suite des études de Bickerman). J'observe enfin que certaines mesures de Darius sont présentées par Platon (*Lois* III, 695c) comme une «loi» («*nomos*»): «Darius régla par un *nomos* le tribut (*dasmos*) que Cyrus avait promis aux Perses»; mais, contrairement à ce qu'on affirme fréquemment, il n'est pas sûr que Platon fasse réellement allusion à la réforme tribulaire proprement dite; le contexte rend clair en effet que ses décisions s'insèrent exclusivement dans le cadre des rapports avec les Perses et avec la Perse (*ouk... dasmophoros*: Hérodote III, 97), si bien que le *dasmos* (et non *phoros*!) dont parle l'auteur pourrait tout aussi bien renvoyer aux dons faits au roi par les Perses, dont on sait par Élien (*VH* I, 31) qu'ils étaient strictement codifiés par un *nomos persikos* (sur le terme *nomos* et sa polysémie, cf. en particulier Modrzejewski 1966: 149-156). –

Deux dernières remarques à propos du roi «législateur/nomothète» (Diodore I, 94-95): 1) selon Robert (1975: 314), dans une inscription grecque de Sardes, le terme Baradatès serait une épiclese de Zeus, l'ensemble étant compris par lui comme «Ahura-Mazda Législateur»; mais, outre que Gschnitzer (1986) a montré qu'il s'agissait d'un anthroponyme, on s'attendrait plutôt à trouver en grec *databarès* (*dātābara*); 2) Grilhot (1990) reconnaît le mot *te-mu- [um-ta-ut-ti-ra]* dans *Dsf* (élam.) et le traduit par «législateur unique de beaucoup» – là où Hinz (1950: 3) et Vallat (1972: 9) traduisent «unique seigneur de beaucoup» (sur ce mot, cf. également Gershevitch 1983 analysé par Grilhot, *AbIran* 7 (1984), n° 159).

CHAPITRE XIII

XERXÈS LE GRAND ROI

I. Sources et problèmes

• *L'année 479 et la réputation de Xerxès*: j'ai beaucoup tiré profit (pour tout le chapitre qui suit) des études de Sancisi-Weerdenburg 1980, 1987a, 1989a, 1991a-b, 1994; sur les sources du règne de Xerxès, cf. également les pages de Yamauchi 1990: 187-192; sur le roman de Masistès, cf. Sancisi-Weerdenburg 1980: 48-83 (je note au passage que les rapports entre Amestris et Xerxès, vus par Hérodote, trouvent un décalque presque à l'identique dans l'histoire des rapports entre Sémiramis et le roi d'Assyrie rapportée par Élien (*VH* VII, 1) d'après Dinon); sur un point particulier (don d'une armée), Sancisi-Weerdenburg 1988b; sur Ctésias et les Guerres Médiques, cf. Bigwood 1978a; Ctésias et Xerxès à Babylone: Briant 1992a.

• *Histoire perse et hellénocentrisme*: d'après la *Souda*, Dionysios de Milet aurait écrit un ouvrage intitulé *Ta met' Dareiou*, mais le contenu de l'ouvrage (perdu) continue de poser problème (cf. Hignett 1963: 12-13; Moggi 1972); Thucydide et les Perses: cf. Andrewes 1961; également Schmitt 1983b.

• *L'idée de la décadence*: Sancisi-Weerdenburg 1987a; Briant 1989a; citations dans le texte (à propos de l'«intolérance» de Xerxès): Mayrhofer 1974 (cf. *Id.* 1973b: 282); voir également la surprenante affirmation d'Olmstead 1939: 318: «[Après Salamine, Xerxès] completely lost his head»; sur les rapports entre l'année 479 et l'institution du «culte haomique» à Persépolis d'après Bowman 1970, voir mes remarques critiques ci-dessus chapitre XI, 1, *Notes*. La thèse de la décadence perse est encore présentée dans des études récentes: cf. Briant 1993e et 1994b (sur la prégnance de l'historiographie d'inspiration droysénienne chez les iranistes, cf. mes remarques dans *RTP* 318-323). Inscription des *daivā*: voir ci-dessous § 7.

II. De Darius à Xerxès

• *Chronologie et nomos*: sur la date du choix de Xerxès comme prince héritier par Darius: selon Calmeyer (1976b: 83), Xerxès aurait été «König und Mitregent» pendant 12 ans, soit depuis 498; mais, outre que la thèse générale de l'auteur sur la «double royauté» (*Doppelkönigtum*) me laisse sceptique (le roi ne partage jamais le pouvoir), les confirmations archéologiques apportées ne sont guère déterminantes: la tablette babylonienne, à laquelle il se réfère (*ap.* Olmstead 1948: 215, n. 4) et qu'il considère comme un témoignage «très séduisant», parle seulement d'un palais neuf à Babylone (*BRM* I, 81; Joannès 1990a: 186 et n. 59), et elle n'a donc pas à être mise en relation directe avec la nomination à cette date d'un «Mitregent» (on notera en outre en passant qu'elle date de 496 (*Dar.* 26) et non de 498). L'un des documents versés au dossier est également l'inscription *XPh*, gravée sur le vêtement de la figure royale située sur le montant est de la porte médiane de la *tacara* de Darius: «Xerxès, fils du roi Darius, un Achéménide», mais il est particulièrement difficile d'en tirer des conclusions chronologiques (cf. la discussion de Roaf 1983: 138; cf. également Root 1979: 83-75: mais l'hypothèse rappelée (Darius, dans un premier temps, choisit Artobaranès) vient d'une

mauvaise compréhension de l'expression «quitter le trône» (pour les mêmes raisons, chez Porada 1979 : 81, n. 51, la proposition d'identification d'Artobarzanès sur un sceau de Persépolis [PTS 26] devient caduque); sur d'éventuelles fonctions satrapiques qu'aurait assurées Artobarzanès, cf. Koch 1993a : 40 qui suppose en outre, en se fondant sur une tablette inédite (Q-931), que le personnage aurait pu porter le titre de **visapuθra*). Il reste là un vrai problème, que le texte d'Hérodote ne permet pas de résoudre.

- *Darius, Xerxès et Atossa* : voir surtout Sancisi-Weerdenburg 1983 : 25-27 (suivie ici fidèlement; ses interprétations viennent d'être mises en cause par Carney (1993, en particulier n. 20), mais au long d'un développement comparatiste qui suscite quelques critiques, dans la mesure où il n'est pas exempt de raisonnement circulaire). Sur l'appellation de «reine» faussement attribuée par les auteurs classiques, voir ci-dessus chapitre VII, 4 : *Épouses et concubines* (Notes documentaires).

- *Le prince héritier* : sur le banquet anniversaire du roi (*tykta* chez Hérodote IX, 110), cf. Sancisi-Weerdenburg 1989b : 132-133, qui suggère qu'il a pu servir de cadre à un renouvellement annuel du pouvoir royal (la fête anniversaire du roi est également attestée à l'époque séleucide : Bickerman 1938 : 246 et Gauthier 1989 : 67-68); sur la *kitaris*, cf. e.g. Quinte-Curce III, 3.19 et les commentaires d'Atkinson 1980 : 128-129 (notons au passage l'expression utilisée par Antiochos de Commagène : *prōtas analabōn tēn kidarin* : Wagner 1983 : 199, 201); sur le titre qui est reconnu à celui que nous appelons le prince héritier (terminologie absente des documents anciens; cf. Briant 1994d : 466, n. 22), cf. les réflexions de Benveniste 1966 : 22-26 et 51-65; comme le note M. Stolper (communication personnelle), le titre est reconstruit de la forme accadienne *umasupitirū* et de l'élamite *misapušaš*, et «traduit» en accadien sous la forme *mār bīti* («Fils de la maison») et en araméen sous la forme *br byt* («Princes de la Maison»), appellations qui n'impliquent pas nécessairement de parenté réelle (Benveniste 1966 : 22-26); sur l'appellation de **viθ(a) puça* en démotique, cf. récemment Vittmann 1991-2; sur «second après le roi», cf. également Briant 1993b : 292-293.

- *Un droit d'aînesse ?* Sur le texte d'Agathoklès de Cyzique, cf. quelques remarques dans Briant 1994f : 47-51. Je me demande cependant si le terme «aîné» est aussi univoque qu'il y paraît. Dans un premier temps, j'ai été conduit à poser la question en lisant les remarques que propose Goedicke (1985 : 42, n. 46) sur l'expression égyptienne «fils aîné», que l'on trouve, appliquée au fils d'un Grand Roi, dans la célèbre *Stèle du Satrape* : «This designation expresses importance rather than physical age» (pas de commentaire sur ce point dans Clère 1951); voir également Bonhême-Fargeau 1988 : 264 : «L'expression de "fils aîné du roi" ne désigne pas le premier-né du souverain mais l'ensemble des principes [princes ? P.B.] royaux à l'Ancien Empire et seulement quelques-uns des fils du roi au Nouvel Empire, dont le futur pharaon, choisi parmi les cadets quelquefois. En raison d'une très forte mortalité infantile, c'était l'aîné des fils survivants qui héritait parfois du royaume; ainsi en fut-il pour le futur Ramsès II. En outre, le titre de "fils aîné du roi" n'avait pas vraiment de sens précis, comme on le voit pour Aménophis II : dans un même texte, le futur roi est désigné "fils aîné du roi" ou "fils royal". Le recoupement des informations et de l'attribution du titre devrait permettre de dégager, en tenant compte de la diachronie, les emplois de cette appellation et de savoir si quelque sens d'aînesse doit lui être appliqué, en plus de son rôle de classificateur parmi les fils royaux.» Puis, dans un deuxième temps, ces réflexions sont venues se greffer sur la relecture d'un document bien connu, mais curieusement jamais utilisé dans le cadre de la discussion ici menée. En effet, dans une inscription bilingue de Kandahar (dont la version araméenne est truffée de mots perses-achéménides), le grec *presbyteros* rend le perse *maθišta* (cf. Benveniste 1958b : 42-43; j'ignore pourquoi l'auteur, ni ici ni là (1966 : 64-66), ne fait le moindre rapprochement avec l'inscription de Xerxès); la «traduction» peut être interprétée de deux manières : ou bien on y voit une confirmation de la place de l'aîné dans la succession, ou bien le terme qu'à la suite des auteurs grecs, nous rendons par «aîné», est autant un titre qu'une désignation biologico-familiale; dans cette hypothèse, le prince héritier serait automatiquement qualifié d'aîné sous l'appellation (à double sens) de *maθišta*. Je laisse à de plus compétents que moi le soin de juger de la validité

d'une telle proposition; j'observe simplement que, dans les PF (e.g. 1063-1064), le terme *matištukkašpe*, construit sur *maθišta*, renvoie manifestement non à l'âge mais au statut («chef»; él. *iršara*) des *kurtas* ainsi désignés (PFT 34-35).

- *Les cérémonies funèbres* : Briant 1991a : 4-6; nous ne disposons pas de documents originaux, qui prouveraient que la dépouille royale est embaumée (la traduction de Diodore XVII, 71.7 par Goukowsky 1976, *ad. loc.* : «corps embaumés», n'a pas de raison d'être [*ta nekra*]); mais les textes de l'époque d'Alexandre le suggèrent fortement, ainsi qu'un rapprochement avec la coutume précisément décrite par Firdousi dans le *Shahnameh* (le passage de Firdousi est analysé par Shahbazi 1975 : 154-157).

- *L'investiture royale* : sur l'importance «magique» de la robe royale, cf. Sancisi-Weerdenburg 1983a : 29; chez les nobles perses : Plutarque *Mor.* 173c et 545a, et Ammien Marcellin XXX, 8.4; cf. également la remarque incidente de Kuhrt/Sherwin-White 1987 : 74-75 à propos d'une coutume royale assyrienne.

- *Le successeur de Darius* : Xerxès et Ariaramnès : cf. les analyses de Sancisi-Weerdenburg 1980 : 67-74; également Briant 1984b : 75-77 et 1991a : 8-9 et n. 6. Notons qu'à propos de l'avènement de Xerxès, Plutarque utilise le terme *anagoreusai*, c'est-à-dire «acclamer» et non «reconnaître [comme roi]» (comp. Briant 1973 : 309-310; je récusé désormais des vues exprimées antérieurement (Briant 1984a : 112-113) sur le rôle d'un Landtag telles qu'elles avaient été exprimées à plusieurs reprises par Widengren; cf. Briant 1994e : 286-291) : peut-être le mot *anagoreusai* renvoie-t-il à une cérémonie d'acclamations qui se déroulait alors à Pasargades : cf. Sancisi-Weerdenburg 1983b et ma remarque additionnelle dans Briant 1991a : 8-9, n. 6; sur les dangers potentiels entre la mort du roi et l'intronisation de son successeur, cf. Briant 1991a : 4-6 (afin d'interpréter le délai qui s'est écoulé entre la mort de Darius et les premières mentions de Xerxès en Babylonie, Zawadski 1992 suppose que les scribes ont attendu la proclamation officielle, voire la nouvelle de la cérémonie d'intronisation); inscriptions de la porte de Darius : Vallat 1974.

- *L'écrasement des révoltes* : les origines et l'extension de la révolte égyptienne sont fort mal documentées : cf. remarques dans Briant 1988a : 140-143 (il est possible que l'enterrement de la mère d'un Apis doive être daté de la première année de Xerxès, mais la lecture du chiffre n'est pas sûre : Smith 1992a : 205-206); la datation proposée ici de la révolte de Bēl-šimāni est une hypothèse que j'ai développée dans Briant 1992a. La thèse d'une révolte de la Judée (matée par Xerxès lors de son retour d'Égypte) remonte à Morgenstern 1956-57, 1960; mais cette théorie est fondée sur des textes bibliques qui n'imposent pas une telle interprétation (cf. Oded 1977d : 525-526 et Hoglund 1989 : 90-109); la thèse de Morgenstern a été suivie récemment par Balcer (1989a : 133) dans le cadre d'un développement sur l'état insurrectionnel général dans l'Empire, qui pourrait expliquer en partie les défaites de 480-479; mais les arguments proposés par Balcer ne sont guère recevables.

- *La reprise des projets grecs* : sur les discussions à la cour de Xerxès, cf. les remarques de Legrand VII : 15-23 et de Hignett 1963 : 90-91; sur le songe de Xerxès et la pratique babylonienne du substitut royal, cf. Bottéro 1978 : 3-4, Germain 1956 et Parpola 1983 : XXIX-XXXII (cf. Briant 1991a : 4); selon Wallinga (1987 : 73, n. 77), l'objectif premier de Xerxès était d'anéantir la puissance navale des Grecs; sur l'expression «la terre et l'eau» et les incertitudes persistantes, on verra Orlin 1976 et Kuhrt 1988a. Avec bien d'autres, je doute de la réalité d'une alliance perso-carthaginoise face à une alliance gréco-syracusaine : cf. Asheri 1988 : 766-774 (sur les traditions du parallèle Himère-Salamine, cf. Gauthier 1966).

- *L'invincible houle des mers* : les discussions sont trop nombreuses et diverses pour pouvoir être toutes citées ici : on se reportera avec fruit aux mises au point (évidemment contradictoires) de Hignett 1963 : 345-355, Burn 1984 : 325-332, Cuyler Young 1980, Cook 1983 : 113-117, Hammond 1988c : 532-535 et Yamauchi 1990 : 194-200. Tous s'accordent (depuis au moins Beloch, cité par Hignett 1963 : 354-355) sur l'importance décisive du nombre de soldats commandés par Mardonios à Platées (cf. Hammond 1988b : 534 : «our only yardstick»); je note que Wallinga (1987 : 72) admet

le chiffre de 1 200 trières dans la flotte de Xerxès; sur ces problèmes, voir en dernier lieu les discussions de Lazenby 1993 et de Barkworth 1992 (reçus l'un et l'autre tardivement); tablette *Dar*: 253: Joannès 1982: 18.

- *Préparatifs logistiques*: sur le canal de l'Athos, cf. Isserlin 1991, Isserlin *et al.* 1994, et les remarques de Nicolet-Pierre 1992.

III. De Sardes à Sardes

- Une précision préalable: dans les pages suivantes, on ne cherchera pas à entrer dans tous les débats d'histoire militaire (cf. l'analyse globale ci-dessous § 5), ni à analyser les problèmes qui concernent directement le point de vue grec (par exemple le fameux décret de Trézène); mon propos est d'abord de centrer la discussion du point de vue de l'histoire de Xerxès et de l'Empire achéménide. Sur la chronologie des opérations, cf. tableau dans Hammond 1988b: 591, et discussion approfondie dans Hignett 1963: 448-457; sur le médisme grec en 480-479, cf. Gillis 1979: 59-81 et surtout Graf 1979: 141 *sqq.*

- *De Salamine à Sardes*: Hignett 1963: 240-247 réfute (à juste titre) la thèse antique, selon laquelle les Phéniciens auraient regagné leurs cités après la bataille; Burn 1984: 470-471 (compare le choix de Xerxès à celui de Darius qui, à son retour du Danube, laissa Mégabaze en Thrace, pendant que lui-même résidait à Sardes); Hammond 1988b: 581-588 (si Xerxès a changé ses plans, c'est en partie à cause de la mauvaise saison qui s'annonçait; selon l'auteur, Xerxès avait sans doute pris déjà la décision de revenir en Europe – à preuve le fait de laisser à Mardonios tout l'équipement royal: Hérodote IX, 82).

IV. Xerxès entre deux fronts

- *Xerxès à Sardes et Mardonios en Grèce*: cf. surtout Hignett 1963: 240-344.
- *Xerxès de Sardes à Babylone*: cf. Briant 1992a (où l'on trouvera des références plus précises; voir en dernier lieu la claire mise au point historiographique de Rollinger 1993: 52-56 et 218-226, sans connaître mon étude); sur la réalité du transfert des Branchides en Bactriane, cf. Bernard 1985a: 123-125.

V. La défaite perse: ses origines et ses causes

- *Quelques questions*: sur les difficultés à reconstituer la bataille de Platées (pourtant la mieux documentée), on se reportera en particulier à la longue analyse de Hignett 1963: 289-344; cf. également Barron 1988: 599-611; on verra surtout sur ce point les observations décapantes de Whatley 1939; en dernier lieu, les pages raisonnables et équilibrées de Lazenby 1993: 248-261.

- *Armement et tactique*: l'analyse qui suit doit un certain nombre de suggestions à Rahe 1980: 79-87 (où l'on trouvera des références bibliographiques supplémentaires; mais je ne crois guère «qu'il y avait peu de contingents impériaux d'archers bien entraînés et disciplinés»: p. 79), et à Evans 1987; sur la crédibilité que l'on peut accorder à Hérodote, cf. Jackson 1894; mode de combat des Saces: Briant 1982b: 199-202; cavalier babylonien: cf. Joannès 1982: 16-17 (qui rapproche d'Hérodote VII, 67); sur la vulnérabilité de la cavalerie perse dans des retraites précipitées, cf. également Quinte-Curce III, 11.15 et Arrien II, 11.3. Tout en jugeant que la cavalerie a bien été créée par Cyrus (en s'opposant sur ce point à Tarn), Bernard (1964: 207-208) estime cependant que les cavaliers perses de Platées ne paraissent pas porter ces lourdes cuirasses, mais qu'ils apparaissent plutôt comme des «cheval-légers» (ailleurs, il a souligné que les cataphractaires n'apparaissent que tardivement en Asie centrale: *BEFEO* 68 (1980): 60-63); mais Hérodote VII, 84, qu'il cite, ne me paraît pas décisif («Les cavaliers perses étaient équipés comme l'infanterie...»): l'exemple de Masistios assure au moins de l'utilisation de cuirasses par les cavaliers perses de Platées; le même auteur (Bernard 1964) a donné une excellente description et définition (reprise ici presque mot pour mot) des jambières des chevaux et des cavaliers perses.

- *Les Perses et les autres*: sur le rôle des épibates, je reprends là une suggestion de Wallinga

1989: 175; sur les Saces en Babylonie et leur armement, cf. Dandamaev 1979 et 1992a: 159-162; sur le rôle essentiel des contingents iraniens, cf. déjà Briant 1988b.

- *Artabaze et Mardonios*: l'emprunt d'armes grecques par les Perses n'est pas attesté avant Cyrus le Jeune (Diodore XIV, 22.6); Darius III les introduisit également au début de son règne (Quinte-Curce III, 3.6): voir ci-dessous chapitre XVII, 3, *in fine*. Sur «la coutume perse» invoquée par Mardonios (selon Hérodote), voir également ci-dessous chapitre XVIII, 1 (*Darius et ses satrapes...*).

- *Les suites des défaites: les pertes perses*: la thèse d'un affaiblissement militaire durable est exprimée par exemple par Cook 1983: 125, qui évalue les pertes à 25 000 hommes; il commente sagement ainsi: «The numbers might be made good in a generation», mais il ajoute aussitôt (sans preuve aucune): «But the former military ascendancy could be never regained»; sur la vigueur persistante de la démographie perse, cf. en particulier Diodore XIX, 21.3 (voir Briant 1987a: 21-22, et 1994b: 128).

- *Les suites des défaites: les reculs territoriaux*: on reviendra plus loin sur les affaires d'Asie Mineure (§ 7); alliance argienne: cf. Burn 1984: 349-350; Badian 1987: 2. Wallinga (1987: 72-74) juge de son côté qu'après les vains efforts de Xerxès pour lutter contre la flotte athénienne en 480-479, l'organisation de la flotte royale mise en place par Cambyse fut abandonnée; mais, à mon sens, l'analyse de la politique menée par Xerxès puis par Artaxerxès I^{er} au début de son règne ne me paraît pas pleinement confirmer «this drastic weakening of Persian sea-power»; ou, en tout cas, il me paraît hasardeux d'en attribuer la responsabilité à Xerxès, ou de dater l'évolution précisément de 479; si les choses changent en 479, c'est d'abord parce qu'Athènes dispose désormais de suffisamment d'argent pour lutter contre les flottes royales: l'affaiblissement perse est donc d'abord relatif. Sur la notion de périphérie dans la conception stratégique perse, cf. mes réflexions dans Briant 1993f: 412.

- *Les suites des défaites: le prestige du Grand Roi*: à propos de la Liste de pays de *XPf*, il convient de rappeler qu'aucun de ces documents n'est de nature archivistique, et qu'ils ne sont pas censés donner une image fidèle des peuples réellement soumis à la date où l'inscription a été composée: cf. chapitre V, et, sur l'inscription de Xerxès, les réflexions en ce sens de Sancisi-Weerdenburg, en prép.¹ (où le problème de la date de l'inscription est traité en détail); version achéménide: cf. Briant 1993c: 411-412; butin grec sur les Perses, en dernier lieu Miller 1985: 105 *sqq.*; sur l'épisode du char: Tripodi 1986; Darius III après Issos et Gaugamèles: *RTP*: 373-375; butin rapporté par Xerxès: Perdrizet 1921 (cf. Briant 1988a: 153 et n. 28); statue de la Mère des dieux à Sardes: Perdrizet 1921: 71-74.

VI. Xerxès et ses peuples

- *Xerxès et la Babylonie: le dossier babylonien*: la démonstration est empruntée *in toto* à A. Kuhrt (cf. Kuhrt/Sherwin-White 1987; Kuhrt 1988b: 134-135) et à Stolper 1989b (sur le problème de la Babylonie-Transeuphratène; cf. également Kuhrt 1988b: 135, n. 174); sur le dossier de Kish et les remarques méthodologiques qu'il suggère, voir McEwan 1983; parmi d'autres cas possibles, on citera également celui d'Agadé: jusqu'à une publication récente d'une tablette hellénistique (Beaulieu 1989b), on considérait qu'Agadé disparaissait à la fin du règne de Darius (cf. Durand-Joannès 1988); sur l'accroissement des tablettes datées de Xerxès, cf. Graziani 1986, Kuhrt 1988b: 133, Stolper 1991 et 1992d; sur une tentative statistique de la répartition des tablettes sous Cyrus et Cambyse, cf. Cagni-Giovinazzo-Graziani 1985 (mais les inférences politiques tirées p. 582 me laissent sceptique); l'hypothèse d'une disparition brutale d'une archive privée à Borsippa en contre-coup des mesures prises par Xerxès est présentée par Joannès 1989b: 118-126 (suivi par Van Driel 1992); cf. *id.* 1990a: 175-176, en en tirant des conclusions très assurées sur les mesures de Xerxès en Babylonie (cf. ci-dessous § 7: *Xerxès et la Perse*). On ne devrait plus aujourd'hui tenir un raisonnement tel que celui que présentait Olmstead (1948: 237): «So thoroughly was Babylonia ravaged than hardly a half-dozen tablets have survived from the remainder of his [Xerxès] reign.» [Sur ces problèmes voir également maintenant McGinnis 1994, et section suivante *in fine*].

• *Xerxès et la Babylonie : le dossier grec* : selon Ctésias (qui place l'événement avant l'expédition grecque (à tort selon moi : cf. Arrien VII, 17.2 ; Briant 1992a), Xerxès était alors à Ecbatane, dans la résidence d'été des Grands Rois. Diodore (qui ignore la révolte babylonienne) écrit de son côté qu'en quittant Sardes, Xerxès gagna Ecbatane (XI, 36.7). C'est probablement à cette occasion qu'il y déposa certains objets culturels pris sur les Grecs. Il n'est donc pas assuré que le Grand Roi lui-même soit venu à Babylone ; mais, étant donné le caractère lacunaire de la documentation, cela n'est pas exclu : il serait même surprenant qu'une fois la révolte matée, le roi n'ait pas fait une entrée solennelle dans la ville. Ctésias donnait également des indications sur les rapports du Grand Roi et des Babyloniens, à une époque toujours située par lui avant l'expédition de 480 : « Il gagne Babylone et manifeste le désir de voir le tombeau de Bélitanas. Mardonios le lui montre, mais Xerxès ne réussit pas à remplir d'huile le sarcophage comme le prescrivait l'inscription » (§ 21) ; suit la mention de la révolte de Babylone matée par Mégabyze (§ 22). Le récit se retrouve chez Élien (VH XIII, 3), qui y voit un avertissement sur le destin malheureux de l'expédition européenne. Il est difficile de tirer des conclusions fermes d'histoires que Ctésias a certainement entendu raconter dans la Babylone de son temps et qui, peut-être, avaient transformé en signes défavorables ce qui n'était que l'accomplissement d'un rituel régulièrement effectué par le roi de Babylone dans le sanctuaire de Mardūk (cf. McGinnis 1987b) ; la mention de la présence de Mardonios, considéré comme le véritable responsable du revers de Platées (y compris chez les Perses, d'après Hérodote VIII, 99), conduit à penser que l'histoire a été réélaborée après les défaites de 479 ; je note à ce point une observation présentée par Perdritz (1921 : 58, n. 4), dans le contexte grec : « En somme, au temps de Pausanias, plus de dix siècles après les Guerres Médiques, la tradition mettait au compte de Xerxès et de Mardonios bien des destructions, où ils n'étaient pour rien » ; certes, Ctésias n'écrit qu'un siècle après les événements, mais, en un tel laps de temps, les histoires babyloniennes s'étaient certainement considérablement « enrichies » : remarquons par exemple que le motif du roi violant les sépultures est très répandu (cf. I, 183 : Darius violant le tombeau de Nitocris ; voir là-dessus Marquardt 1892 : 574-575 et les intéressants rapprochements chez Krappe 1928, et maintenant Dillery 1992). C'est pourquoi je reste également très sceptique sur l'illustration de la politique antibabylonienne de Xerxès que l'on a parfois cherchée dans le *Livre d'Esther* (Littman 1975). Sur l'interprétation développée ici, voir essentiellement Kuhrt-Sherwin White 1987b et Kuhrt 1990b ; parmi les autres sources, Diodore (II, 9.9) reprend lui aussi la thèse de pillages perses, mais la construction de la phrase implique peut-être qu'il ne fait référence qu'au mobilier cultuel ; quant à Plutarque (*Mor.* 173c), il ne fait que transmettre un *topos* sur le sort réservé aux rebelles (transformés en « femmes » : Hérodote I, 155-156 ; Justin I, 7. 11-13, Polyen VII, 6.4 : Cyrus et les Lydiens). [Alors que cette section était rédigée, j'ai pu prendre connaissance *in extremis* de l'étude de Dandamaev 1993d, qui juge que l'étude de Kuhrt et Sherwin-White 1987 « is not indisputable » (p. 43) et que, tout compte fait, « the problem of Xerxes' policy in relation to Esagila remains, and only future discoveries of Babylonian texts may help to provide a solution ». Si effectivement aucune interprétation (« working hypothesis » selon D.) ne doit être considérée comme admise une fois pour toutes, et si chacun s'accorde pour espérer la publication de nouvelles tablettes (cf. également Briant 1992a : 15), on doit également s'entendre sur la nécessité de comprendre et d'interpréter la documentation telle qu'elle existe aujourd'hui, sans recourir systématiquement à l'argument *a silentio* (contrairement à ce que fait Dandamaev, p. 43 : « It is true that there is no contemporary Babylonian documentary evidence that corroborates Greek sources [sur les destructions opérées par Xerxès], but it is also important to note that Babylonian documents do not refute the Greek accounts ») ; d'une part, la datation des révoltes babyloniennes est infiniment plus disputée que semble le dire l'auteur p. 41 ; d'autre part, l'un des arguments développés par Kuhrt-Sherwin-White concernait le sens à apporter à Hérodote I, 183 ; contre leur position, Dandamaev (p. 43) laisse entendre que l'affirmation d'Hérodote peut fort bien faire référence au déplacement, par Xerxès, d'une statue de Mardūk de l'Esagila – mais sur des bases méthodologiques très faibles : en effet, au lieu de reprendre le texte dans son original grec (cf. *agalma* vs *andrias*) et de discuter réellement l'argumentation textuelle de

Kuhrt/Sherwin-White (pp. 71-72), Dandamaev cite uniquement une phrase de Ravn (qui en elle-même ne prouve rien). J'ajoute qu'ici comme ailleurs (cf. Briant 1993c), l'auteur ne cherche guère à rassembler les études récentes portant réellement sur le sujet ; on ne trouvera nulle mention par exemple de Stolper 1989b (sur la satrapie de Babylone et d'Ebir-Nāri), de Kuhrt 1990b (sur les textes portant sur la politique d'Alexandre à Babylone), ni de Briant 1992a (examen des textes cunéiformes et des textes grecs portant sur les révoltes babyloniennes contre Xerxès). – Je note enfin que le postulat de la disparition de l'Esagila dans l'an 2 de Xerxès sert encore de base à la proposition de datation d'une tablette inédite (BM 68777) chez MacGinnis, *NABU* 1993 note n° 93. Mais dans le même temps, il est tout à fait remarquable d'observer l'évolution sur une dizaine d'années des interprétations historiques proposées par les assyriologues : tous ou presque pensaient naguère que la disparition des archives devaient être mise en rapport avec les représailles de Xerxès ; il semble que désormais cette opinion soit presque unanimement abandonnée [voir en dernier lieu Dandamaev 1995b, et McGinnis 1995 : 188] ; cet infléchissement évident ne fait que me confirmer dans l'interprétation (présentée dans Briant 1992a), au terme de laquelle, comme l'exprime fort nettement Arrien (VII, 1.1), la seconde révolte babylonienne date de 479 ; il semble bien en effet que, *du moins à l'heure actuelle*, aucune documentation babylonienne (ou : interruption de –) ne vient révoquer en doute une telle interprétation].

• *Xerxès et l'Égypte* : j'ai donné déjà quelques indications en ce sens dans Briant 1988a : 164-165 ; je me retrouve d'accord sur le fond des remarques brièvement présentées par Kuhrt-Sherwin White 1987b : 77-78 – sauf sur leurs doutes concernant l'origine égyptienne de la statue de Darius (prouvée aujourd'hui : cf. Trichet-Vallat 1990) ; mais il est vrai aussi qu'on ne sait rien des conditions dans lesquelles elle fut transportée à Suse ; rien ne prouve qu'elle ait été déplacée par Xerxès en 486 (malgré Vallat 1974a) ; les fondations de la Porte remontent en effet au règne de Darius (voir là-dessus Perrot-Ladiray 1974 : 52-53) ; il est donc tout aussi vraisemblable : 1) que la décision revient à Darius, 2) que la statue (ou les statues) de Suse ne soient que des répliques de statues qui ont été laissées en place à Héliopolis : dans ces conditions, le lien (parfois postulé) entre le déplacement de la statue et la révolte égyptienne n'est qu'un argument factice ; pour des raisons méthodologiques identiques, je reste très sceptique sur la datation absolue (486) proposée par Holaday (1982 : 25-26) pour l'abandon, par les Perses, du site de Tell-el Maskhuta : il m'apparaît que l'hypothèse chronologique est fondée d'abord sur une vision présupposée de la politique de Xerxès en Égypte. La thèse de la satrapisation de l'Égypte peut être relevée dans pratiquement tous les articles et livres traitant de la question : elle a été mise en forme par Kienitz 1953 : 66-69 ; parmi les ouvrages les plus récents, cf. e.g. Cook 1983 : 99-100 et Dandamaev 1989a : 178-187 (cf. Briant 1993c : 413). Le portant en bronze a été publié par Michaëlidis 1943 : 95-96 (d'où est extraite la citation dans le texte) ; sur Darius à Karnak, cf. Traunecker 1973-77, qui, nonobstant, induit de la pauvreté de la documentation la « preuve » que le pouvoir achéménide manifestait « de la réserve à l'égard de Thèbes, capitale religieuse et éventuel foyer de mouvements nationalistes » (cf. également Traunecker-Le Saout 1981 : 13-15) : il s'agit là, à mon sens, d'un postulat sans fondement (comparer avec Cruz-Urbe 1988 : 192-198, qui juge au contraire que Darius a favorisé les cultes de Thèbes, au détriment des cultes du Delta). En dehors des textes présentés ici, les textes datés de Xerxès sont rares en Égypte : sur les documents hiéroglyphiques, cf. Posener 1936 : 131-136 et, sur ce texte (lacunaire et encore mystérieux), les remarques et hypothèses de Smith-Kuhrt 1982 ; documents araméens : Gibson 1982, n° 23 (inscription funéraire) ; *DAE* 85 (stèle de Saqqara datée de l'an 4 de « Xerxès, roi des rois »), *DAE* 3 (sans doute 479) et *DAE* 54, daté de l'an 2 de Xerxès ; la publication d'un nouveau document araméen daté du règne de Xerxès (*TADAE* C.3.7 ; Aharoni 1994 ; Lipinski 1994) vient une nouvelle fois rappeler la fragilité de toute conclusion statistique ; de même, la publication récente d'une stèle de Memphis : le document fait état de l'enterrement de la mère d'un Apis dans l'an 1 (?) de Xerxès (Smith 1992a : 205-206). [On pourrait évidemment souligner qu'aucune stèle d'enterrement des Apis n'est connue après celui de 487 jusqu'en 398 (sauf, peut-être, un sous Darius II en 412) ; mais, comme le remarque lui-même Devauchelle 1995 : 70,

auquel je dois le renseignement, « [cette absence] n'est peut-être due qu'au hasard de la conservation des monuments antiques » ; là-dessus voir les arguments développés dans Devauchelle 1994b : 104-106]. On peut y joindre Hérodote IV, 43, portant sur les aventures de Sataspès, texte qui semble impliquer qu'à l'imitation de Néchao, Xerxès s'intéressait à la circumnavigation de l'Afrique, mais je dois avouer ma perplexité devant un développement construit sur une série de motifs (cf. Desanges 1978 : 29-33 et, en dernier lieu, Colin 1990, sur les aspects géographiques). Les inscriptions du Wadi Hammamât sont publiées par Posener 1936 ; la distinction entre deux séries de vases (A et B) en fonction de la titulature est proposée par Posener lui-même (1936 : 140-141) ; mais le raisonnement tenu à propos d'Artaxerxès (*ibid.* 146) ne tient plus depuis la publication du vase d'Orsk (par Salieva, *ap.* Ray 1988 : 283 = *A'Orsk*; cf. Mayrhofer 1978 : 28-29). Quoi qu'il en soit, il est tout à fait extraordinaire d'observer comment a été utilisée cette riche documentation : Olmstead 1948 (qui, dans un ouvrage il est vrai posthume, se fonde essentiellement sur Hérodote : p. 235, n. 17), de la lecture (manifestement cursive) de Posener, retient uniquement l'appellation de « Xerxès le Grand Roi » (p. 237). Il renvoie également (p. 236 et n. 18) à Gunn 1926, et il affirme que, lors de la mort d'un Apis, les prêtres égyptiens « oublièrent » de mettre le nom de Xerxès dans le cartouche d'un sarcophage, pour se venger d'un roi qui avait refusé de reprendre la titulature pharaonique ; mais il n'y a rien de tel dans la publication de Gunn (cf. 1926 : 90). Dandamaev, quant à lui, semble avoir saisi la difficulté, mais, soucieux avant tout de réitérer la thèse (qu'il continue de développer, presque sans changement, à propos de la Babylonie [1989a : 183-187]), il l'esquive à l'aide d'une formule d'une désarmante candeur (*ibid.* 182) : « The stone, however, which was quarried there, was not used for buildings, but rather for sarcophagi » ! J'ajoute en passant que je ne vois pas sur quoi peut se fonder le même auteur (p. 95) pour affirmer que les Égyptiens en révolte furent aidés par les Athéniens ; je ne comprends pas non plus pourquoi il affirme (p. 182) que « les sources ne permettent pas de fonder l'hypothèse selon laquelle Xerxès a commandé lui-même l'expédition punitive » ; mais de quelles sources s'agit-il ? La seule source disponible est Hérodote VII, 7, qui ne souffre aucune ambiguïté sur ce point (*stratiēn poiētai*) ; enfin, son jugement, selon lequel « après Darius I^{er} les rois perses se désintéressent fondamentalement des affaires internes de l'Égypte » (p. 243), défie le simple bon sens. (À l'inverse, il est tout aussi surprenant qu'en faisant référence à Olmstead, Kraeling (1953 : 30) affirme : « The reign of Xerxès (486-465) saw the zenith of Persian power »). Sur la *Stèle du satrape*, cf. la discussion menée ci-dessous chapitre XVIII, 1, *notes documentaires*.

• *Xerxès et les divinités grecques* : une tradition tardive prétendait qu'en quittant Abdère (sans doute à son retour de Salamine : cf. Hérodote VIII, 120), Xerxès y aurait laissé le mage Ostanès et d'autres mages « comme précepteurs » (cf. Bidez-Cumont 1938 I : 167-174) ; Xerxès et l'Helléspont : les interprétations aventureuses de Reinach 1905 ont été justement ruinées par Perdrizet 1912 ; l'interprétation iranienne (Soleil = Mithra ; Eau = Apām Napāt) proposée par Briquel-Desnier (1983 : 22-30) et reprise récemment par Desnier (1995 : 20-21, ne m'a pas convaincu, non plus que celles (toujours systématiques) de Boyce 1982 : 166-167 ; sacrifice d'un taureau à un fleuve dans le contexte iranien, cf. Plutarque *Lucullus* 24.5 ; prières d'Alexandre avant Issos, cf. Bing 1991).

• *De Cyrus à Xerxès* : sur les modifications de la titulature de Xerxès à Babylone, voir Joannès 1989a : c'est à dessein que je n'ai pas introduit la discussion ici, car comme le remarque F. Joannès lui-même (à la suite d'A. Kuhrt), « il n'y a pas de rapports entre les rébellions... et une modification de la titulature ».

VII. Xerxès, Ahura-Mazda et la Perse

• *L'inscription des daivā* : les pages qui suivent doivent énormément à l'étude pionnière d'H. Sancisi-Weerdenburg 1980 : 1-47, maintenant reprise et développée dans Sancisi-Weerdenburg, en prép.¹. Il est tout à fait notable et dommageable que cette étude ait été si peu lue, en tout cas si peu citée (je l'ai présentée et suivie déjà dans Briant 1986a ; cf. également Papatheophanes

1985 : 109-110) ; elle est la première, autant que je sache, à avoir développé l'idée que *XPf* n'est pas un texte narratif ; on retrouve une idée connexe dans Kellens 1987 (qui ne cite pas Sancisi-Weerdenburg), ainsi que (sous une forme différente) dans Bianchi 1977.

• *Le roi, Ahura-Mazda, la vie et la mort* : sur le terme *artāvan*, cf. (entre autres) Duchesne-Guillemin 1953 : 51-54, Menasce 1974 et Herrenschildt 1991 : 17-18 ; sur l'eschatologie, cf. également Bianchi 1977 : 7-12, et Kellens 1988b : 344-347 (dans les *Gāthā*), et tout récemment Kellens 1995 (d'où est extraite, p. 36, la citation dans le texte ; sur *šiyāti*, la position de Herrenschildt 1991 a été repoussée fermement par G. Gnoli, EW 42/2-4 (1992) : 528, puis maintenant par Kellens 1995 : 34-39 ; sur l'expression *artācā brazmaniya*, cf. en dernier lieu Herrenschildt 1993c (suivie par Kellens 1995 : 36, n. 40) et Skalmowski 1992-93.

• *Ahura-Mazda et les daivā* : sur les *daēuua* dans les *Gāthā*, je suis fidèlement les analyses de Kellens 1988b : 360-363, où l'on trouvera également (pp. 347-348) des réflexions éclairantes sur les modalités correctes des sacrifices dans les *Gāthā* en relation avec la discussion sur les *daēuua*.

• *Le pays des daivā* : la localisation des *daivā* : en Grèce a été défendue par Levy 1939 ; l'hypothèse mède a été développée particulièrement par Ghirshman (1976a ; 1976b : 169-177) : l'auteur veut distinguer les pays « révoltés » (Égypte et Babylonie selon lui) et le pays des *daivā*, la Médie selon lui ; il veut en trouver la preuve archéologique dans les fouilles menées à Nush-i-Jān : cf. la présentation qu'en a donnée Stronach 1977, à l'issue de laquelle Ghirshman, pp. 608-610, a réitéré son interprétation ; mais D. Stronach (1981 : 126-127 ; 1984 : 479-483) a lui-même exprimé (de manière convaincante) ses très nettes réserves contre cette interprétation. Contre Ghirshman et quelques autres, Sancisi-Weerdenburg (1980 et en prép.¹) propose de rabaisser la datation de l'inscription et en propose une interprétation nouvelle (adoptée ici pour l'essentiel) ; le rapprochement entre *DB* (V) et *XPf* est due au même auteur ; on le retrouve chez Kellens 1987 : 681 ; Bianchi 1977 souligne le contexte culturel iranien des déclarations royales ; la traduction de *Dse* 001 est empruntée à Stève 1987 : 61-62 ; remarquons en outre que, tout comme les phrases introductives de *XPf*, les premiers paragraphes de *DSe* (§ 1-2) reproduisent les premières lignes de *DNa* ; ces observations me font penser qu'on aurait tort d'utiliser *DSe* et *DSe* 003 pour dater les débuts des travaux à Suse (cf. chapitre V, 1) ; *yaud* et *hamiçiya* : cf. Kent 1953 : 204 et 213 ; cf. également *DAE* 69 (Grelot 1972 : 316, note e, et Whitehead 1974 : 73-74) ; il y a peut-être entre les deux termes ce qui sépare en grec *tarakhē* (trouble) d'*apostasis* (sécession, révolte) : cf. également Briant 1988a : 142-143 (à propos du terme égyptien *bks*).

• *Xerxès et la Perse* : sur l'idéologie royale de Xerxès, cf. Sancisi-Weerdenburg, en prép.¹. La modification de la titulature babylonienne est exposée dans Joannès 1989b, qui en tire une conclusion que l'on adopte ici sur la promotion « d'une idéologie impériale à dominante iranienne beaucoup plus nette que sous ses prédécesseurs », en remarquant justement (à la suite de Kuhrt/Sherwin-White 1987) qu'on ne doit pas y voir de rapports avec les révoltes, puisque celles-ci sont postérieures ; cf. également les remarques importantes de Stolper, 1992d : 214, à propos des pratiques des scribes : « Not only was the change in titulary not an immediate consequence of the Babylonian revolts, not abrupt, and not consistently applied, but it was also not perceived as obligatory or even meaningful. » Dans une autre étude cependant, F. Joannès modifie singulièrement son point de vue (1990a : 175-176) : tout en remarquant au passage que « les sources sont beaucoup moins nombreuses que sous le règne de Darius », l'auteur avance en effet une série d'affirmations, dont aucune ne me paraît pleinement fondée : 1) l'arrêt de la documentation sur plusieurs sites est révélatrice d'un changement brutal à l'issue des révoltes ; 2) « Le régime de propriété des terres change de manière conséquente pour passer presque exclusivement aux mains des Perses » ; 3) « L'autonomie socio-économique de la Babylonie disparaît, et Xerxès puis ses successeurs parviennent à effacer toute trace des pouvoirs anciens » ; 4) « L'effort poursuivi par Xerxès et ses successeurs a porté ses fruits puisque les débuts de l'époque hellénistique montrent que, si la région est prospère, toute trace d'autonomie idéologique locale a disparu. » Mais : 1) rappelons (ci-dessus) que l'amoin-drissement quantitatif de la documentation n'a pas raison d'être mise en rapport logique avec la

modification de la titulature (cf. Van Driel 1987 : 162-163) ; 2) on ne voit pas, à l'époque de Xerxès, la preuve d'un brusque changement dans le régime de la propriété : les études onomastiques ne montrent rien en ce sens (cf. les répartitions chronologiques dressées par Zadok 1977) ; je n'exclus pas que le règne de Xerxès marque une extension de la *diaspora* perse en Babylonie (à l'image de ce que l'on entrevoit en Asie Mineure : ci-dessous), mais la documentation babylonienne du règne de Xerxès est encore trop éparse pour confirmer une telle hypothèse ; 3) l'auteur fait souvent référence aux archives des Murašû et aux successeurs de Xerxès : qu'il y ait des évolutions est certain, mais rien ne permet d'inscrire l'ensemble des modifications au règne de Xerxès : c'est plutôt sur le long terme que l'on doit envisager les choses, c'est-à-dire depuis Cyrus, Cambyse et Darius ; 4) la fin de l'autonomie socio-économique et idéologique de la Babylonie relève du postulat : c'est bien au contraire la permanence des traditions babyloniennes qui frappe l'observateur des débuts de la période hellénistique et de la période séleucide (cf. en dernier lieu Beaulieu 1989c, Kuhrt-Sherwin White 1991, 1993, 1994 ; également Beaulieu 1989c, 1992, Stolper 1993, 1994a) ; en somme, je préfère en rester aux remarques prudentes de Kuhrt-Sherwin White 1987 : 77. [À propos de la « disparition » d'archives privées vers les débuts du règne de Xerxès, j'observe d'ailleurs que dans une étude plus récente (1992b : 160-161), F. Joannès fait une suggestion interprétative bien différente de celle que je conteste ci-dessus. Cf. également McGinnis 1994 et 1995 : 188 (en s'opposant à Joannès), mais je suis très sceptique sur l'explication alternative que l'auteur avance : passage du cunéiforme à l'araméen et de la tablette d'argile à des supports en matériaux périssables (même explication chez Dandamaev 1992c : 172 à propos des archives de l'Eanna [et 1995b pour les archives de l'Ebabbar de Sippar]) ; s'il est effectivement attesté à l'époque achéménide (cf. Briant 1992b), l'usage des tablettes de bois est en effet très ancien en Mésopotamie (cf. Mallowan 1966 : 1 : 149-163) ; d'autre part, l'usage de l'araméen ne date évidemment pas de la conquête achéménide (même s'il se développe alors), et enfin chacun sait que l'usage du cunéiforme et de l'argile est resté très courant jusqu'en pleine époque hellénistique (y compris pour des pièces comptables et des actes notariés), si bien qu'il me paraît tout à fait exclu de penser à un changement brutal qui serait intervenu au début du règne de Xerxès ; si l'évolution s'est faite, ce ne peut être évidemment que graduellement et sur la longue durée. Et, en tout état de cause, il ne faut jamais oublier une autre possibilité : c'est tout simplement que ces archives « manquantes » sont restées sous la terre (ou même parfois « égarées » sur les rayons de musées)].

• *Le roi constructeur* : la date de construction de plusieurs bâtiments de Persépolis continue de poser des problèmes complexes, que mon incompetence en la matière m'interdit de reprendre ici : je renvoie à la mise au point de Roaf 1983 : 138-140 ; sur les tablettes, cf. Roaf 1979 ; Xerxès à Suse : cf. Vallat 1974. Y ajouter l'inscription publiée par Shahbazi 1985b : 11-12 (« Darius le Grand Roi, roi des rois, fils d'Hystaspes, un Achéménide » : *DPh. h*), qui paraît bien montrer que, contrairement à une autre hypothèse, le *hadiš* a été construit par Darius, non par Xerxès (cf. Henkelman, s.p.).

VIII. Offensives athéniennes et territoires royaux (478-466)

• *La création de la Ligue de Délos et les territoires royaux* : les pages qui suivent impliqueraient également de longues discussions sur la politique athénienne, que je ne peux traiter ici *in extenso* ; il n'est pas question non plus de produire une bibliographie exhaustive (en situation de croissance exponentielle !) ; je me référerai donc ici à des études récentes, où l'on pourra trouver des états de la question [cf. Briant 1995a]. Sur la chronologie (fort débattue), voir en dernier lieu Badian 1988 et Delorme 1992 ; selon Loomis 1990, la Ligue est créée en 477 (et non 478). Les origines et la composition originelle de la Ligue de Délos ont fait couler beaucoup d'encre : voir la discussion de Meiggs 1972 : 50-58 et 459-464 ; également Rhodes 1985 : 6-11 ; la vue « minimaliste » de l'extension de la Ligue a été présentée par Sealey 1966, non sans de bons arguments (mais voir *contra* Meiggs) ; sur le danger à utiliser les (« so-called ») *ATL* sans précaution, cf. les fortes réflexions de Pritchett 1969, en particulier p. 20 : « Our information about the Athenian Alliance between 476 B.C. and 454 B.C. is so limited that any interpretation of the period is like grasping at straws in the

wind » ! Le même auteur juge raisonnablement qu'on ne peut en permanence « rectifier » Thucydide et remarque : « Now the picture in Thuc. I, 99 is clearly one of slow development of the Confederacy or Alliance » (p. 21). Chypre : une inscription en syllabaire chypriote fait état d'un siège contre Idalion mené par « les Mèdes et les gens de Kition » ; mais, en fonction d'arguments tirés de la céramique et de la numismatique, l'inscription est datée soit des années 470, soit plus tard des années 440, si bien qu'il n'est pas possible d'en tirer argument sur la contre-attaque perse dans la région à une date haute (cf. état de la question dans Meiggs 1972 : 476 *sqq.* ; voir également Wiesehöfer 1990 : 245, Collombier 1990 : 34-35 et Petit 1991 : 163-165). Le chiffre de 460 talents d'argent donné par Thucydide pour la première imposition tributaire pose des problèmes extrêmement difficiles (cf. Meiggs 1972 : 58-67 ; Finley 1978 : 109-114) ; tribut perse et tribut achéménide, cf. Evans 1978 et Wallinga 1989. Sur la chronologie de Plutarque dans *Cimon*, cf. les réserves fortement affirmées de Meiggs 1972 : 73-75, qui juge que les premières conquêtes de Cimon sur le littoral d'Asie Mineure datent des années 70 ; mais, à mon sens, un doute subsiste ; pour l'Eurymédon, j'adopte la chronologie (466) la plus communément admise (Meiggs 1972 : 80-82 ; Badian 1987 : 4-7).

• *L'Eurymédon et ses suites* : sur la stratégie offensive des Perses, cf. Meiggs 1972 : 78-83 (en s'opposant à la thèse la plus couramment avancée). Sur une Paix conclue après l'Eurymédon, cf. l'article récent de Badian 1987 (à la bibliographie citée, ajouter Schrader 1976, un opposant à la « Paix de Callias ») ; depuis lors, voir Bosworth 1990, qui apporte quelques remarques (heureuses) sur le sens que l'on doit donner aux affirmations que Plutarque prête à Callisthène ; d'après le résumé anglais qui en est donné (*VDI* 1991/1 : 168), l'article récent de V.M. Strotsky ne paraît pas apporter de nouveautés particulières. Contre l'interprétation proposée ici, Badian (1987 : 3) affirme que les deux adversaires souhaitaient la paix, mais il n'apporte guère d'arguments susceptibles de convaincre le lecteur, et il ne cite pas les passages de Diodore qui laissent entendre exactement le contraire pour le Grand Roi ; d'où l'auteur tire-t-il l'affirmation sans ambage qu'il présente ainsi : « We are told in fact that Xerxes was eager for peace » ? Il paraît clair, à lire la suite, que Badian postule que la révolte de l'Égypte avait déjà commencé, ce qui ne paraît nullement prouvé. [Contre l'interprétation de Badian, voir en dernier lieu Bloedow 1992, et les remarques critiques de G. Shrimpton, *EMC* 13 (1994) : 415-418 = compte rendu de Badian 1993, où l'on trouvera des rééditions révisées de Badian 1987 et Badian 1988]. Enfin, contre l'opinion de Meiggs (1972 : 80), je ne vois pas de raison contraignante de récuser le témoignage de Plutarque (*Cimon* 14.1), selon lequel après l'Eurymédon, les Perses tenaient encore des parties de la Chersonèse, avec l'aide des Thraces : cf. Fol-Hammond 1988 : 249 ; ajoutons que, si avec Pritchett (1969) on date le transfert du Trésor de la Ligue d'avant l'Eurymédon, les textes anciens font part du danger perse dans l'Égée (Plutarque *Pér.* 12.1 ; Diodore XII, 38.2) ; sur la propagande grecque après l'Eurymédon : cf. en particulier le vase publié par Schauenberg 1975 (cf. sur ce document les remarques de Francis 1980 : 70-71 et de Daumas 1985 : 300-302). Toutes ces incertitudes conduisent à remarquer (entre autres choses) qu'il est heureux qu'aucun spécialiste de la Paix de Callias (voir cependant Cahill 1985 : 381, n. 40) ne soit apparemment tombé sur l'interprétation que donnait (avec une certaine réserve néanmoins) Hallock (1960 : 95) de la hausse des prix à Persépolis en 466 : il y voyait une conséquence directe des défaites perses de l'Eurymédon, qui aurait causé une pénurie de grain au centre de l'Empire ; on imagine ce qu'une telle hypothèse, transformée immédiatement en *factoid*, pourrait apporter au moulin de ceux qui développent avec constance la thèse de « la décadence perse » et qui jugent que le Grand Roi fut alors contraint de passer un accord humiliant avec Athènes !

• *Le cas de la Lycie : le texte et l'image* : destructions de Xanthos mises en relation causale avec l'expédition de Cimon : cf. Demargne-Coupel 1963 : 27, 80-81 ; doutes de Bryce 1986 : 103-104 ; je remarque que le problème posé par le cas lycien est, sur le plan méthodologique, analogue à celui qu'a fort lucidement abordé Zettler 1979, à propos de la Babylonie, celui « du rapport entre le changement politico-historique et des changements dans la culture matérielle » (cf. également sur ce thème Briant 1984b, et ci-dessous chapitre xvi, 18) ; l'idée d'une stricte corrélation entre les influences culturelles perses et la sujétion au Grand Roi a été développée par Borchhardt 1979 ; elle

est en partie fondée sur une interprétation contestable de la face est du Monument des Harpyies : selon l'auteur, le prince assis ne serait autre que le Grand Roi, mais une telle analyse est peu admissible, comme l'a justement démontré Gabelmann 1984 : 41-42, qui juge au contraire, d'une part, que la frise est du Monument des Harpyies n'est pas à proprement parler une scène d'audience (même si l'influence persépolitaine y est indéniable) et, d'autre part, que le personnage ne peut être autre qu'un dynaste de Xanthos (cf. également en ce sens Tritsch 1942 ; Demargne 1958 : 44, propose d'y voir Kybernis, qui conduit des vaisseaux lyciens à Xerxès : Hérodote VII, 92, 98 ; *contra* Shahbazi (1975 : 47-49), qui juge que celui qu'il nomme « le prince âgé » de la Face est est Harpage, le fondateur de la dynastie, et qui, dans « the middle-aged prince » de la Face nord, propose de reconnaître Kybernis, la construction de l'édifice devant être inscrite au compte du dynaste Spn-daza, connu uniquement par des monnaies). La thèse de Borchhardt est reprise (sous une forme très atténuée) par Metzger 1987 : 15 (à propos de l'iconographie dynastique lycienne) : « Peut-être faut-il mettre une pareille évolution [entre Elmali et Kizilbel] sur le compte d'une mainmise iranienne plus forte, en dépit de la défaite perse à l'Eurymédon, et d'un possible partage d'influence entre Athènes et le Grand Roi » ; on retrouve une idée connexe chez Childs 1980 : 56-62, qui, p. 61, émet quelques réserves sur la position de Borchhardt (tout en la jugeant intéressante, « though probably premature to accept ») ; à partir de l'examen des étalons monétaires, l'auteur émet l'hypothèse que seule la Lycie occidentale était « probablement » sujette de la Ligue de Délos (pp. 57-61) ; mais la rareté des témoignages lyciens de cette période ne permet certainement pas de cartographier des « zones d'influence » perse et athénienne. En tout état de cause, dans chacun des monuments considérés, les influences grecques sont également très notables (Metzger 1983) ; fort justement, Metzger (1987 : 14) met également en exergue le fond proprement lycien, à propos des « Harpyies » (Sirènes) : « Les artistes travaillant en Lycie, peintres [Elmali] ou sculpteurs, ont souvent greffé sur des thèmes locaux des images empruntées au monde occidental, celui de la Grèce » ; là-dessus, cf. également Dentzer 1982 : 230 (à propos des tombes d'Elmali et de Karaburun) – mais la diffusion des images grecques n'implique pas non plus une domination politique athénienne (cf. en ce sens Eddy 1973 : 242-243) ; on verra à ce propos les sages remarques de Miller (1985 : 59-60) sur « les difficultés de lecture » des données de la céramique ; elle remarque en particulier que l'afflux de céramique grecque est repérable sur bien d'autres sites qui, tels Sardes et Gordion, sont manifestement restés dans l'orbite achéménide ! Pour terminer provisoirement sur ce point, on doit souligner ici que les inférences politiques que l'on propose de tirer des analyses stylistiques et iconographiques ne peuvent pas en tout cas être situées trop précisément dans la chronologie, pour la simple raison que des bâtiments aussi importants que l'Édifice G, le Monument des Harpyies ou encore la tombe de Karaburun ne sont datés qu'approximativement dans une fourchette de 20 à 30 ans, en fonction de rapprochements stylistiques, toujours délicats à établir, et de témoignages archéologiques qui ne sont pas toujours sûrs (je note par exemple que Bryce (1986 : 103-104) pense que le monument des Harpyies est antérieur à l'arrivée de Cimon, en s'opposant sur ce point à la reconstruction de Metzger 1958 : 81) ; sur la difficulté de dater les monnaies lyciennes de la première moitié du v^e siècle, cf. la révision proposée par Zahle 1991. De tout cela, on conclura que la plus grande prudence doit subsister sur la question du « statut » de la Lycie à la fin du règne de Xerxès – Lycie qui n'était au demeurant certainement pas unie, en dépit de la présence (à peu près concomitante) de thèmes iraniens à Xanthos et en Milyade (sur les rapports entre la Milyade et la Lycie, cf. Hall 1986 : 142-144) : cf. Childs 1980 : 57-62 analysé ci-dessus. Une dernière remarque : les *kurtaş* lyciens (termiles) sont particulièrement nombreux à Persépolis et dans les environs, mais la documentation disponible les cite uniquement dans les années 501-499 (PF 857-862, 1000-1006, 1141-42, 1172, 1565, 1823, 1946-47 ; cf. Uchitel 1989 : 236 ; 1992 : 127-129).

IX. La stratégie occidentale de Xerxès

• *Xerxès et les satrapies d'Asie Mineure* : Kelainai : cf. Briant 1973 : 74-89 ; sur la colonisation, cf. Sekunda 1991 : 110-113, 119-123 (je partage sur le fond certaines conclusions, mais d'autres me

paraissent quelque peu aventureuses ; je ne crois pas (p. 112) que l'Arsamès cité par Polyen VIII, 28.2 puisse être identifié à l'autre Arsamès qui, dans le même chapitre de Polyen, conduit l'armée à Barkè vers 513 ; il s'agit plus probablement d'une confusion de Polyen avec l'histoire de Datamès rapportée par Diodore XV, 91.2-6). Xénagoras : je reprends ici une suggestion d'Erzen 1940 : 112 ; vase de Xerxès à Halicarnasse : Kent 1953 : 115 ; tout en notant l'existence de ce vase, Hornblower (1982 : 25) juge qu'Halicarnasse a rejoint la Ligue à ses débuts, en renvoyant à Meiggs 1972 : 54 *sqq.*, mais cet auteur est relativement prudent sur le sujet (même s'il choisit finalement l'hypothèse d'une adhésion à une date haute) ; au contraire, justement à mon sens, Wallinga (1991 : 279) souligne les implications stratégiques de la mesure de Xerxès en Cilicie. Artabaze : cf. Lewis 1977 : 51-52 ; la discussion de Petit 1990 : 181-186 ne fait que compliquer inutilement les choses ; les bulles de Daskyleion sont présentées sommairement par Balkan 1959 ; l'auteur (n. 4 et p. 127) avance (sans justification) qu'elles datent du satrapat de Mégabates et qu'elles illustrent l'importance de la satrapie lors de l'invasion de la Grèce en 480 : j'ai la forte impression que cette datation est elle-même induite du « retrait » postulé de Xerxès après 479 ! Sur les bulles, cf. également Kapitan-Bayburtluoglu 1990, qui laisse ouverte la date des documents (p. 25).

• *Xerxès et Pausanias* : les problèmes liés à la carrière de Pausanias sont bien exposés par Graf 1979 : 212-225 ; le passage de Justin a toujours soulevé de nombreux problèmes, rendus plus ardues par l'absence de tout autre source directe (cf. Sealey 1966 : 248-252). On n'entrera pas ici dans l'entrelacs des discussions, remarquant simplement que beaucoup d'auteurs, aujourd'hui, admettent la réalité de l'information de Justin, ainsi que l'ampleur (mal définie) des reconquêtes perses dans les années 70 (cf. Meiggs 1972 : 466-468 ; Badian 1988 : 300-302 ; Schumacher 1987) ; sur l'intérêt et la crédibilité du texte de Justin, on se reportera surtout à la démonstration de Fornara 1966 : 267-271, dont j'ai adopté ici les conclusions ; Balcer 1986 juge (avec d'autres) que les lettres citées par Thucydide sont des faux fabriqués par les éphores, mais l'argumentation est fort peu convaincante (cf. Olmstead 1933 ; Westlake 1977 : 102-103 ; voir aussi Nylander 1968).

• *Dons de terres et de villes* : sur la politique de colonisation menée systématiquement par les Perses à l'aide de Grecs exilés, on verra les excellentes pages de Asheri 1983b : 51-54 ; 78-80 ; statut des Gongylides et Démaratides, cf. Briant 1985b : 62-64 ; sur les Gongylides, cf. également la note de Fogazza 1972a, Robert 1973 et Pareti 1961 ; sur Mania, cf. Lewis 1977 : 55, n. 32 et 128, n. 3 ; au v^e siècle, on notera également qu'un fils de Pharnabaze, Pharnakès, a donné des terres aux Déliens à Adramyttion (Thucydide V, 1.1 ; cf. discussion chez Lewis 1977 : 80, n. 198, et Asheri 1983b : 79). Le cas d'Arthmios de Zélée soulève quelques problèmes, car le décret athénien qui le condamne n'est connu que par des citations d'auteurs du iv^e siècle : cf. Meiggs 1972 : 508-511 (suivi avec prudence par Lewis 1989 : 230, n. 9) et Manes 1982, qui acceptent l'un et l'autre la réalité de l'épisode (quelle qu'en soit la date, difficile à fixer avec précision).

• *Thémistocle à la cour du Grand Roi* : rôle d'Artabaze : cf. Briant 1992c ; on notera que, selon Thucydide (I, 135.2), Thémistocle débarque à Éphèse, et non en Éolide, comme chez Plutarque ; les auteurs d'*ATL* III : 111-112 expriment des doutes sur le rôle central attribué à Artabaze dans les *Lettres* attribuées à Thémistocle (voir cependant Nylander 1968) ; il est évident qu'il a circulé de nombreuses versions plus ou moins romancées (cf. Diodore XI, 57), mais, sur ce point au moins, je ne vois pas de raison contraignante pour préférer la version transmise par Thucydide. Il n'est d'ailleurs pas impossible que les différentes versions remontent à des informations contradictoires, que les auteurs grecs ont pu recueillir ultérieurement, soit dans la satrapie de Daskyleion, soit dans la satrapie de Sardes, qui ont toujours été concurrentes, et qui se sont sans cesse disputé des territoires frontaliers (cf. Weiskopf 1982 : 350-353 ; 1989 : 41-43, à propos de la Troade méridionale) : dans cette hypothèse, la version « Lettre de Thémistocle » et Plutarque viendrait de Daskyleion, la version Thucydide serait issue des cercles satrapiques de Sardes. En tout état de cause, il est exclu d'induire de la documentation qu'Artabaze avait alors supplanté le satrape de Sardes, car nos sources sont muettes sur Sardes jusqu'à la fin des années 440, mis à part une allusion fugitive à un satrape de Sardes (non nommé) dans Plutarque (*Thém.* 31.1-2) au début du règne d'Artaxerxès. Sur

les discussions d'ordre chronologique, je renvoie (*inter alia*) à Badian 1987 : 4-5 ; mais j'ajoute une observation (déjà suggérée par Olmstead 1948 : 289-290) : si le chiliarque Artaban qui reçoit Thémistocle à son arrivée est le même Artaban qui conspire contre Xerxès et qui est mis à mort par Artaxerxès (ci-dessous § 10), on doit en conclure que Thémistocle a bien été reçu par Xerxès. Sur les villes reçues en don par Thémistocle, cf. Briant 1985b : 59-62, avec les compléments critiques de Savalli 1987 ; ces donations ont toujours été utilisées comme un argument par ceux qui s'opposent à la théorie d'une paix athéno-achéménide (e.g. Meister 1982 : 32 *sqq.* ; *contra e.g.* Badian 1987 : 20 ; voir également la discussion de Frost 1980 : 220-223, et déjà *ATL* III : 113) ; sur le monnayage de Thémistocle, cf. Cahn-Gerin 1988 et Cahn-Mannsperger 1991.

X. De Xerxès à Artaxerxès

- *L'assassinat de Xerxès : les motifs littéraires* : on remarquera qu'une peinture de vase athénien (inscrit au nom d'Artoba [= Artaban ?]) est parfois considérée comme la représentation du meurtre de Xerxès (cf. Hölscher 1973 : 48-49) : ce qui confirmerait que l'événement a été particulièrement commenté en Grèce.

- *L'assassinat de Xerxès : les problèmes dynastiques* : fils puîné et satrapie de Bactres, cf. Briant 1984b : 75-77 ; Hystaspes satrape de Bactres : cf. PF 1287, 1555 (Lewis 1977 : 19, n. 96) ; Xerxès et son fils Darius : le problème de savoir si le premier a désigné son fils comme son successeur de son vivant reste très complexe, car fort mal documenté (si, dans la *Stèle du satrape*, c'est bien Xerxès qui est désigné, et si l'expression « fils aîné » se rapporte bien à l'aîné (mais voir ci-dessus § 2, *Notes documentaires*), on disposerait là de la seule association attestée de Xerxès et de Darius !). Même si l'on admet, avec certains, que le relief d'audience du panneau central de l'Apadana de Persépolis représente Xerxès et son fils (et non Darius et Xerxès : ci-dessous), une telle hypothèse ne donne pas d'indication précise d'ordre chronologique ; malgré Legrand (*ad loc.*), je suis tenté de penser que la tâche dévolue à Artabane était assez proche de celle que, selon Hérodote, Cambyse avait confiée au mage pendant la campagne d'Égypte (III, 61 : *meledôn tôn oikiôn* ; cf. Wiesehöfer 1978 : 49-50 ; sur le titre *meledôn* (connu également dans des inscriptions grecques), cf. Lévy 1940 : 237 et n. 5 ; dans un « contexte achéménide », cf. Élien *VH* II, 14 et *Anim.* XIII, 18.). Propagande après avènement : on rappellera à ce point que plusieurs auteurs (cf. Tilia 1977 : 70-71 ; Calmeyer 1976 : 78-79) supposent que le déplacement, dans la Trésorerie, du relief d'audience du panneau central de l'Apadana est dû à Artaxerxès ; cette hypothèse est fondée sur une autre, qui suppose que les personnages royaux représentés sont, non pas Darius I^{er} et Xerxès, mais Xerxès et son fils Darius ; dans ces conditions, Artaxerxès aurait fait disparaître du regard une scène qui rappelait fâcheusement que son frère Darius, qu'il avait assassiné, était l'héritier légitime. Mais j'hésite à utiliser l'argument, devant le risque de raisonnement circulaire – d'autant que les rois représentés avaient peut-être vocation à l'anonymat (voir en dernier lieu Henkelman, s.p.). Africanus : sans approfondir la question, Badian (1987 : 3, n. 8) juge : « This can hardly be wholly invented » (cf. également Calmeyer 1976 : 77, sans prendre fermement position ; Dandamaev (1989a : 234) n'exclut pas qu'Artaxerxès « était roi simplement formellement »). Mais l'étude comparative des informations des chronographes portant sur la XXVII^e dynastie ne confirme nullement une telle confiance en Africanus : cf. Waddell 1966 : 70-71 ; un fragment d'un papyrus grec reprend l'information d'Africanus (cf. Bilabel 1924 : 35-48), mais cela ne donne pas de poids à une tradition éminemment suspecte. On ne dispose pas non plus d'une documentation qui permette d'assurer que le pouvoir de Xerxès s'était affaibli dans les dernières années. Dandamaev (1989a : 233-234) fait intervenir deux témoignages : 1) d'une part, on sait, depuis Hallock (1960 : 94-95), qu'une brusque hausse des prix du grain est décelable à Persépolis à la fin de l'année 467 et au début de l'année 466 ; Hallock proposait d'y voir une conséquence des défaites perses à l'Eurymédon, mais il s'agit là d'une hypothèse peu vraisemblable : en tout état de cause, le lien entre hausse relative des prix et affaiblissement économique reste à prouver ; 2) se référant à Hinz (1979 : 24), Dandamaev fait état de destitutions-nominations nombreuses (une centaine) de hauts administrateurs en

Perse, qu'il interprète par la volonté royale « de pacifier le mécontentement en Perse ». L'hypothèse remonte en partie à Bowman (1970 : 27-28, 57) qui, en examinant les datations des *seگان* et des trésoriers dans les textes araméens (objets inscrits), conclut qu'il y eut un changement général des titulaires des fonctions en 467-466. Mais, d'une part, les datations absolues proposées par Bowman doivent rester à l'état d'hypothèse ; d'autre part, les exemples avancés ne permettent guère d'affirmer que le changement fut brutal et général, ni qu'ils doivent être mis en rapport étroit avec la disette de l'année 467 (malgré Hinz 1972 : 308) – d'autant que l'existence même d'une disette doit être évaluée avec beaucoup de précautions ; en tout état de cause, on voit mal le lien que l'on peut établir entre des nominations à de hauts postes et un mécontentement en Perse, et encore moins le rapport entre la hausse de prix, le mécontentement, une crise et l'assassinat de Xerxès (malgré Cahill 1985 : 381, n. 40, qui, en outre, suggère même un lien avec la Paix de Callias !) ; au vrai, le remplacement d'administrateurs pourrait tout aussi aisément être interprété comme une preuve de l'autorité royale (cmp. Diodore XI, 71.1 : avènement d'Artaxerxès I^{er}). Avènement d'Artaxerxès : les documents babyloniens sont présentés par Parker-Dubberstein 1956 : 17 ; cf. également Stolper, *CAH* VI² : 237 ; documents araméens d'Égypte sur la transition entre les deux rois : Porten 1990 : 26-27.

XI. Un bilan

- Sur la Frise des tributaires disposée sur la façade du palais de Xerxès-Artaxerxès I^{er}, voir en particulier Tilia 1974 : 132-133 et 1977 : 74-76 ; cf. également Shabbazi 1976b : 57-58, Root 1979 : 108-110 et Roaf 1983 : 140.

CHAPITRE XIV

DE L'AVÈNEMENT D'ARTAXERXÈS I^{er} À LA MORT DE DARIUS II (465-405/404)

I. D'un roi l'autre

- *Sources et problèmes* : sur la difficulté de dater les documents babyloniens, cf. par exemple les remarques de Joannès 1982 : 331-332, 358 ; cf. également pp. 5-6 (datation d'un dossier du règne d'Artaxerxès II) ; voir également sur le sujet les remarques de Kuhrt 1987a : 152, de Stolper 1990b : 561-562, et l'exemple saisissant présenté par Sachs-Hunger 1988 : 69, avec les commentaires de Van der Spek 1993a : 96 ; sur la datation des textes araméens d'Égypte, cf. par exemple Porten 1987b (à propos de *DAE* 9, daté par Grelot d'Artaxerxès I^{er}, par Porten d'Artaxerxès II), et Lemaire 1991c : 199-201 (*DAE* 75) ; même si la question n'a pas été vraiment réouverte récemment, je rappelle les débats sur la datation des textes araméens de Persépolis : cf. Bowman 1970 : 56-62 et mes remarques ci-dessus p. 965 ; mêmes difficultés pour dater les papyri démotiques : Lüdeckens 1965, Cenival 1972 (critère paléographique) ; sur l'inscription grecque de Sardes, cf. ci-dessous chapitre xv, 8 : *L'inscription de Droaphernès* ; l'inscription araméenne de Cilicie (Meydançikkale) a été publiée par Lemaire-Lozachmeur (Davesne-Lemaire-Lozachmeur 1987 : 365-370) ; elle est datée de l'an 16 (?) d'Artaxerxès ; les éditeurs restent dans une prudente expectative sur l'identité de ce roi (I^{er} ou II ? Cf. également Lemaire 1991c : 206) ; sur Esdras-Néhémie, cf. ci-dessous § 5.

- *La position du nouveau Grand Roi* : sur les métonomies royales (connues par quelques textes classiques et attestées plus précisément par des tablettes babyloniennes), cf. Schmitt 1982c (corrigeant Schmitt 1977), et maintenant Van der Spek 1993a : 95-96 ; caractère dynastique de la révolte bactrienne, cf. Briant 1984b : 76-77 ; identité d'Artaban, cf. remarques de Lewis 1977 : 19, n. 96 ; changement de satrapes au début du règne : Briant 1991a : 9 [d'où mes doutes sur le commentaire récent de Diodore XI, 71.1 par Balcer 1993b (1995)] ; mesures auliques attribuées par Plutarque à Artaxerxès I^{er}, cf. ma discussion dans Briant 1994e : 307-310 (à propos des règlements relatifs aux chasses royales) ; rapprochement avec des tablettes babyloniennes, cf. Stolper 1985a : 270 et la note relative au texte n° 91, daté de Darius II (la similitude des châtements est frappante ;

le rapprochement implique que les décisions royales n'ont pas été limitées aux aristocrates perses – ce qui pose de nouveaux problèmes, sur lesquels revient M. Stolper 1995a).

• *Artaxerxès à Persépolis* : les travaux menés par Artaxerxès I^{er} à Persépolis ont été mis en évidence par les recherches des Tilia : cf. Tilia 1972 : 191-208 ; 1974 et 1977, ainsi que Calmeyer 1990a : 15-16. L'hypothèse d'une transformation des fonctions de Persépolis est développée par Frye 1974, qui suppose que désormais Artaxerxès I^{er} choisit Suse comme capitale, mais les arguments amenés à l'appui n'emportent pas la conviction : qu'il s'agisse de la réception d'ambassadeurs grecs à Suse (Hérodote VII, 151) ou de la disparition des tablettes : faut-il répéter que la lacune est accidentelle ? On soulignera également que, chez Hérodote, le siège du pouvoir du Grand Roi est systématiquement placé à Suse, qui est chez lui le symbole même de la puissance royale (cf. Briant 1993b) ; en supposant que les autres rois jusqu'à Artaxerxès III n'utilisèrent pas Persépolis fréquemment (p. 384), Frye ne prend pas en compte l'ensemble de la documentation classique (cf. Cameron 1973) ou se laisse abuser, sans la citer, par une tradition moralisante sans valeur telle celle qui est reprise par Plutarque, *Alex.* 69.2 (même déformation chez Dandamaev 1989a : 312 ; cf. Briant 1993c : 421) ; quant à postuler qu'Artaxerxès I^{er} « trouvait peut-être la mi-mars sur le plateau trop froid pour y vivre » (p. 385), c'est d'une part raisonner sur la présence royale exclusivement au moment d'une fête du Nouvel An (cf. chapitre v), et d'autre part sur la « frilosité » particulière du Grand Roi qui relève du pur roman (si Ctésias § 19 transmet un renseignement exact, on voit qu'en novembre 486 Darius est alors à Persépolis ; le texte suggère en outre que le roi se rendait régulièrement à Persépolis en fonction du calendrier cultuel [sur ce point on verra maintenant les pages de Koch 1993a : 61-91, qui confronte les renseignements donnés par les auteurs classiques sur les déplacements du roi et de la cour (Briant 1988c) et les données offertes par les tablettes de Persépolis ; l'étude confirme en particulier (pp. 88-89) l'hypothèse que je tire de Ctésias sur les nécessités du calendrier cultuel]) ; je remarque enfin que, dans le cadre de l'interprétation développée par Frye, on comprend mal pourquoi, à partir d'Artaxerxès II, les Grands Rois ont choisi de faire creuser leurs tombeaux au-dessus de la terrasse de Persépolis (cf. Calmeyer 1990a : 13-14). À partir de tout autres arguments, la théorie d'une évolution de la fonction de Persépolis est également présentée par Cahill 1985, qui met en rapport le déplacement des reliefs d'audience et ce qu'il considère comme « la cessation de l'apport des dons dans la trésorerie » (point sur lequel je reste sceptique) ; dans le même temps, l'auteur remarque justement que les incertitudes persistantes doivent conduire les interprètes à beaucoup de prudence (pp. 388-389).

II. La révolte de l'Égypte

• *La révolte d'Inaros et l'intervention athénienne* : sur Ctésias, cf. Bigwood 1976, dont la conclusion (p. 21) est sans appel : « This account of the Egyptian episode may afford us some amusement. But there is no major historical problem which it helps us to resolve » ; sur l'intervention athénienne, Meiggs 1972 : 101-104 et 473-476 ; sur la révolte elle-même, cf. Kienitz 1953 : 69-72 (le rôle attribué à la liaison maritime Nil-Perse, p. 69, relève d'une conception erronée de la fonction du canal), Salmon 1965 : 90-192 (long et pesant) et en dernier lieu Hoglund 1989 : 250-287.

• *Caractères et suites de la révolte* : cf. Briant 1988a : 140, 147-151 et 171-172 (repris ici pour l'essentiel) ; sur les origines et relations des dynastes des marais, cf. les articles « Amyrtaïos » (de Meulenaere), « Psammétichus IV, V » (Spalinger) dans le *LdA* (sur le Delta, cf. également Yoyotte 1961, Bertrand 1988 et Favard-Meeks/Meeks 1992) ; malgré Dandamaev (1989a : 242-243), l'hypothèse (reprise à d'autres auteurs qu'il cite) d'une datation haute des archives d'Aršāma doit être abandonnée, ainsi que l'hypothèse d'une mention d'Inaros dans un papyrus araméen (*DAE* 66) en liaison (postulée) avec des troubles en Haute-Égypte : cf. Cazelles 1955 : 97-99 ; l'anthroponyme doit sans doute se lire en réalité Anudarū et non Inaros : Grelot 1972 : 309 et Whitehead 1974 : 57 (sur l'absence de troubles en Haute-Égypte, cf. par exemple Porten 1968 : 26-27 et la remarque de Grelot 1972 : 81, qui répond sans le citer à Kraeling 1953 : 31 à propos de l'utilisation du « poids de Ptah ») ; sceau d'Artaxerxès : selon Porada (1979 : 88-89), le sceau du musée de l'Ermitage de

Moscou, ici *fig. 12a-b* (un Grand Roi, arc et carquois sur le dos, une lance à la main, tient de la main une corde qui enserme le cou de quatre captifs, tandis que le roi brandit sa lance contre un homme agenouillé qui porte la coiffure égyptienne [*pschent*]) pourrait représenter Artaxerxès I^{er} et Inaros, mais elle n'exclut pas qu'il puisse s'agir de Mégabyze (sur ce sceau, voir aussi Nagel 1963 : 134 et *Fig. 11*, et les remarques de Henkelman, s.p.) ; on notera qu'un sceau des tablettes du Trésor (PTS n° 28) porte une scène presque analogue, à la différence que les captifs tenus par une corde autour de cou et le guerrier à genoux tué par le roi sont des Grecs : Schmidt 1957 : 10, 29 ; scène quasi identique sur un cachet babylonien (communication de L. Bregstein et M. Stolper) et même sur une bulle d'Artāšāt d'Arménie (Root, *DATA* 1993, p. 13, et les articles s.p. de Khatchatrian et de Manukian).

III. Les affaires de Transeuphratène

• *Artaxerxès et Mégabyze* : sur les motifs littéraires qui construisent le récit de Ctésias, cf. Bigwood 1976 : 19-21 ; l'article mal informé de Brown 1987 n'apporte rien de neuf ; la position de satrape tenue alors par Mégabyze est affirmée avec force par Petit (1990 : 194-195), mais à l'aide d'arguments qui n'emportent pas la conviction (il n'a pas pu tenir compte en particulier de Stolper 1989b) ; Pétésas et Spitamas : cf. Stolper 1985a : 94 ; l'importance de l'épisode dans le cadre de l'histoire du mercenariat grec dans l'Empire achéménide est analysée par Seibt 1977 : 35-39 ; Rahe (1980 : 88-90) juge que Mégabyze (suivi par son fils Artyphios) est le premier (avant Pissouthnès et Cyrus le Jeune) à avoir compris l'intérêt d'organiser des manœuvres communes de la cavalerie perse et de l'infanterie grecque, mais je ne suis pas sûr que la documentation existante permette d'attribuer au personnage une telle innovation (qui postule en outre la décadence de l'armée royale achéménide : cf. pp. 90 *sqq.* ; mais voir ci-dessous § 7 : *Darius II et ses satrapes*, et chapitre xvii, 3) ; de son côté, Lewis (1977 : 51) estime que la révolte a affaibli la position du roi (mais voir ci-dessous § 5 à propos de la mission de Néhémie) ; voir en dernier lieu Hoglund 1989 : 196-299 (nie l'existence d'une révolte de Mégabyze ; je n'ai pas pu consulter Hoglund 1992).

• *Troubles en Juda* ? Cf. Oded 1977d : 527 ; voir également Yamauchi 1990 : 251, qui, après d'autres (cf. Blenkinsopp 1987 : 416), rapproche de l'affaire d'Égypte et de la révolte de Mégabyze, jugeant en particulier que si, quelques années plus tard, le roi permet à Néhémie de reconstruire les murailles de Jérusalem, c'est qu'entre-temps, les révoltes ont été matées : reste posé le problème de fond : doit-on ou non accorder une valeur historique affirmée à ce qui ressemble à une interpolation (cf. e.g. Ackroyd 1984 : 9 et 1988 : 41-42) ? Sur d'éventuels troubles à l'époque de Xerxès, cf. mes remarques sceptiques ci-dessus, chapitre xiii, 2 : *L'écrasement des révoltes*.

IV. Le front d'Asie Mineure et de l'Égée orientale

• *Les hostilités athéno-perses (années 450)* : sur l'état des forces athéniennes et alliées après la campagne d'Égypte, il subsiste une controverse : Meiggs (1972 : 104-108) juge qu'il s'agit d'un désastre, qui a affaibli Athènes face à ses Alliés ; partant de cette conviction et de l'examen de plusieurs textes (Erythrées, Milet, Sigéion), Meiggs inscrit dans ce contexte les appuis trouvés par des opposants à Athènes chez les satrapes d'Asie Mineure (1972 : 109-128) ; une position inverse sur les conséquences de la campagne d'Égypte a de nouveau été développée par Holladay 1989. Sans pouvoir traiter ici toute la bibliographie (cf. Briant 1995a), je souligne simplement que la plupart des raisonnements (y compris les miens) sont obérés par toute une série de difficultés d'ordre chronologique (qu'il s'agisse des textes des historiens ou des documents épigraphiques). Sur la campagne de Cimon à Chypre, cf. la mise au point de Wiesehöfer 1990 : 246-247.

• *Retour sur la Paix de Callias* : cf. la bibliographie citée ci-dessus chapitre xiii, 8, ainsi que Dandamaev 1989a : 250-255 [contrairement à ce qu'affirme l'auteur (p. 254), Démosthène *Amb.*, 273 n'implique pas que les Athéniens étaient mécontents des termes du traité négocié par Callias], et surtout Lewis 1992a : 121-127, qui, non sans manifester quelque impatience contre les tenants de la thèse adverse (p. 126), juge que la réalité de la paix ne saurait être mise en doute ; il se fonde sur

trois arguments : 1) la paix d'Epilykos qui renouvelle la paix de Callias est « maintenant virtuellement certaine » ; 2) l'année manquante dans les ATL est très probablement 448 ; cette exception est à lier à la conclusion de la paix ; 3) le programme de construction péricléen a été financé sur les fonds de la Ligue transférés à Athènes : « The only conclusion which can be drawn is that the Athenians were confident before starting work on the Parthenon that the Persian War was over, by mutual consent. Beside this conclusion, the details are relatively unimportant » (p. 126) ; sans négliger la pertinence des arguments développés par D.L., je remarque que : 1) le premier argument *risque* de s'intégrer dans un raisonnement circulaire ; 2) de l'avis même de D.L. il subsiste des doutes sur la datation de l'année manquante (p. 125 : « Clearer evidence would be welcome ») ; 3) dénoncée par Plutarque et discutée depuis longtemps, l'utilisation des tributs alliés pour construire les monuments de l'acropole est une interprétation qui vient d'être remise en cause, non sans de très bonnes raisons, par Giovannini 1990. La datation d'Hérodote VII, 151, en rapport chronologique étroit avec la paix, est mise en doute par les opposants à la thèse : cf. e.g. Meister 1982 : 22-24 qui date l'ambassade argienne du début du règne d'Artaxerxès I^{er}. Je souligne que plusieurs auteurs ont justement mis en garde contre la tentation d'interpréter trop rapidement les lacunes des ATL par référence à une Paix de 449 et de considérer, à la suite d'un raisonnement circulaire, que la seconde explique les premières (et *vice versa*) : cf. Robertson 1987 : 386 (« The Peace of Callias is a joker in the pack ; it makes a better game to play without it »), Piérart 1987 : 296 et Giovannini 1990 : 146 et n. 43 ; sur les agissements des satrapes, cf. Meiggs 1972 : 111-118, 188-190, 314-315 ; sur l'affaire de Milet, voir les importantes corrections à la thèse de Meiggs à partir de la publication d'un fragment nouveau du décret : Piérart, *REA* 87/1-2 (1985) : 42 ; également Robertson 1987 : 384-390 (il s'agit en fait d'une crise interne, et non d'une révolte contre Athènes) ; sur les affaires de Colophon et de Notion, cf. Piérart 1984 : 168-171 ; ces divers épisodes sont également passés en revue par Badian (1987 : 19-26) qui, partisan d'une paix conclue après l'Eurymédon, juge que les activités satrapiques n'impliquent pas un état d'hostilité déclarée entre les satrapes et Athènes – présentation qui me paraît fondée sur une fiction juridique (que je suis tenté d'attribuer à l'auteur et non à Artaxerxès ou à Pissouthnès ; voir sur ce sujet également l'analyse d'Eddy 1973 et les réflexions de Lewis 1977 : 59-62). Il convient d'ajouter que deux autres aspects très importants restent aujourd'hui à l'état de discussions : 1) Thucydide mentionne à plusieurs reprises que les cités d'Ionie sont dépourvues de fortifications : ce démantèlement est-il un effet du traité imposé par le roi, ou bien la conséquence d'une décision athénienne ? (Meiggs 1972 : 149-150 choisit la seconde interprétation ; au contraire, Wade-Gery (1968 : 215 *sqq.*) estime qu'Athènes avait accepté cette condition, en contrepartie de l'engagement du Grand Roi de ne pas envoyer l'armée royale combattre en Asie Mineure occidentale ; dans le même sens Lewis 1977 : 153, n. 118) : il est impossible d'en décider ; 2) les cités alliées d'Athènes continuent-elles, sinon de le verser effectivement (bien que certains auteurs admettent cette possibilité), du moins de devoir au Grand Roi un tribut ? (cf. Meiggs 1972 : 148 qui répond par l'affirmative, et les remarques de Frost 1980 : 220-229 à propos des cités concédées à Thémistocle). Sur la stratégie péricléenne, cf. les remarques de Giovannini 1990 : 145-146. Sur les contacts diplomatiques entre Sparte et Artaxerxès, cf. l'analyse de Lewis 1977 : 63-70 ; – entre Athènes et le Grand Roi : Hegyi 1983. On notera que, dans le cadre de l'interprétation traditionnelle de la Paix de Callias, la question de savoir pourquoi le Grand Roi n'a pas envoyé d'armée sur la côte reçoit une solution si l'on admet que le traité interdisait à l'armée royale d'y intervenir – point de vue développé par Wade-Gery 1968 : 215 *sqq.*, mais toujours à partir de textes (contradictoires), dont on peut mettre en cause la crédibilité. De son côté, à la suite de Wallinga (1987 : 47-48), Descat (1990a : 544) juge que, depuis Salamine et Mycale, « les Achéménides n'ont plus de marine permanente » ; mais, outre que cette interprétation reste hypothétique, elle ne fait que repousser le problème, ou plutôt elle en pose un autre : quand et pourquoi le pouvoir central décida-t-il un tel revirement stratégique ?

• *Retour à Xanthos* : sur les Listes de Tribut, cf. les tableaux dressés par Meiggs 1972 : 538-561, et les observations prudentes et sages de Piérart 1987 : 294-295 (et n. 14) à propos de l'évolution

des tributs cariens à partir de 446, puis après 440-439 ; efforts d'Athènes dans les îles entre 428 et 425 : Piérart 1984 ; disparition de la Lycie, Meiggs 1972 : 246-247 ; sur la Carie et la Lycie, cf. également Eddy 1973 et Keen 1993a (souligne la valeur stratégique du littoral lycien ; sur ce point, cf. également Zimmermann 1992). On mentionnera à propos de la Carie/Lycie qu'un passage de Ctésias fait problème ; dans son exposé de la saga de Mégabyze, il note que le plus jeune de ses fils, Zôpyros, a quitté le camp du roi pour se réfugier à Athènes : « Avec ceux qui l'accompagnaient il fait voile vers Kaunos et il exige qu'on lui remette la ville. Les gens de Kaunos répondirent qu'ils lui remettraient la ville à lui mais non aux Athéniens qui l'accompagnaient » (§ 43) : la date de cette expédition n'est pas assurée, mais elle est antérieure à la mort d'Artaxerxès (§ 43), peut-être entre 430 et 425 : cf. Eddy 1973 : 255 qui juge raisonnablement que Kaunos s'était soulevée contre Athènes, peut-être avec l'aide de Pissouthnès (les contre-arguments de Badian 1987 : 23-24 ne me paraissent pas valides) ; voir également Meiggs 1972 : 436-437 (propose de lier l'épisode à la mission de Mélésander) ; Descat (1991 : 39) voit dans l'affaire de Zôpyros l'expression d'une rupture entre Athènes et le Grand Roi ; je n'ai pas d'avis très assuré sur la question : tout ce que je voudrais souligner ici (même sans rassembler toutes les occurrences), c'est que la documentation disponible (textes grecs et Pilier inscrit : cf. Shevoroškin 1977 et Melchert 1993) atteste de l'importance exceptionnelle de Kaunos dans le dispositif stratégique perse dans le coin sud-ouest de l'Asie Mineure (et cela jusqu'à y compris Darius III [cf. aussi Descat 1994b]) ; à l'époque des diadoques, l'une des deux formidables citadelles qui défendent la ville et l'accès au port (cf. Diodore XIX, 75.5) s'appelle d'ailleurs le *Persikon* (Diodore XX, 27.2). Pilier Inscrit de Xanthos, cf. Demargne 1958 : 79-105 ; sur l'auteur (Kheriga) et la date (v. 400), j'adopte la position de Bousquet 1992 : 167-174 ; sur les événements, cf. Childs 1981 : 62-66 et Bousquet 1992 : 175 ; sur la position de la Lycie pendant toute cette période, on verra maintenant l'étude détaillée de Keen 1992a [consultée grâce à la générosité de l'auteur], chapitre v, 2 (il adopte l'hypothèse d'une Paix de Callias en 462-461) : « It seems likely that Lycians returned to Persian allegiance when they left that of Athens » ; sur l'expédition de Mélésander (puis celle de Lysiclès) et les renseignements tirés du Pilier inscrit, cf. *ibid.* chapitre vi et Keen 1993b.

V. Esdras et Néhémie à Jérusalem

En fonction d'arguments de différents types, on a souvent proposé de considérer qu'Esdras a en fait effectué sa mission sous Artaxerxès II, soit en 398 : on trouvera l'état de la question chez Oded 1977d : 503-509 (qui adopte la chronologie basse), chez Yamauchi 1990 : 253-256 (qui penche plutôt pour les datations que l'on adopte ici, sans cacher que l'autre interprétation ne manque pas de séduction), chez Williamson 1987 : 69-76 et chez Hoglund 1989 : 73-80 (Ezra avant Néhémie). Parmi les arguments en faveur de la chronologie basse, on amène parfois à l'appui la situation de l'Égypte au début du IV^e siècle, et l'on juge que la mission d'Esdras s'insère dans la volonté du roi de protéger les abords de la vallée du Nil (cf. Cazelles 1954 : 114-119) ; c'est là une explication traditionnelle, souvent avancée également pour expliquer la mesure prise par Cyrus en 538 (cf. chap. premier 6) ; mais il s'agit là d'un simple argument de vraisemblance, sans réel fondement documentaire : au risque de paraître naïf (ou mal informé), je dois avouer que, même et surtout après avoir scruté une carte, je n'ai jamais réellement compris quel atout stratégique décisif face à l'Égypte pouvait bien représenter le petit pays de Juda aux yeux du pouvoir central achéménide (ou aux yeux de certains exégètes d'aujourd'hui ?) ; d'autres arguments historiques sont eux aussi fragiles : ainsi l'insertion de Dôr (près de Sidon) dans la Ligue de Délos (admise par Meiggs 1972 : 420-421), parfois interprétée comme un argument en faveur de la datation haute d'Esdras (cf. études citées par Yamauchi 1990 : 254, n. 60), est tout sauf certaine (cf. Lemaire 1990 : 56, n. 135 ; la note n'est pas reprise dans Lemaire 1994 : 33). La discussion s'insère enfin et surtout dans de subtils et complexes débats sur le contenu des « Mémoires » de Néhémie et, partant, sur l'œuvre et la chronologie du Chroniste ; nourris depuis longtemps, les débats semblent avoir repris une nouvelle vigueur ces dernières années (cf. les études rassemblées par P.R. Davies (éd.) 1991), peut-être sous

l'influence du renouveau des études achéménides (cf. Hoglund 1989, 1991; Williamson 1991; Weinberg 1992a-b; Grabbe 1992b [consulté trop tardivement]); mon incompetence en la matière m'interdit d'y prendre part (cf. le clair état de la question par Ackroyd 1988; on pourra en suivre les développements à travers la *Chronique* de P. Abadie, *Trans.* 1 (1989): 170-176 et 4 (1991): 141-145; voir en dernier lieu Dequeker 1993 qui, datant Esdras de l'époque d'Artaxerxès II, estime que la reconstruction du temple s'est faite sous Darius II et non sous Darius I^{er} [et Lemaire 1995a: 57-61 qui, se fondant sur la situation de l'Égypte et sur les documents d'Éléphantine, choisit la date de 398]); je ne ferai part que d'une impression: à suivre la littérature récente, le non-spécialiste a du mal à se situer dans les débats et les polémiques, dont les fondements scientifiques lui échappent de plus en plus au fur et à mesure qu'il multiplie les lectures (cf. le désarçonnant article de Dequeker 1993); on a l'impression qu'à l'heure actuelle, aucune tradition ne jouit du statut de « fait historique » (cf. en particulier Grabbe 1994): bref, les dates adoptées dans le texte le sont par pure convention: ma seule justification, c'est que je suis en bonne compagnie; mais je ne le serais pas moins dans l'hypothèse inverse!

- *La mission d'Esdras*: voir les discussions de Cazelles 1954 (qui place Esdras en 398), Oded 1977b: 535-536, Purvis 1988: 169-170, Yamauchi 1990: 256-257 qui, à la suite de Blenkinsopp (1987), établit un rapprochement avec la mission confiée par Darius à Udjahorresnet et le rassemblement des « lois égyptiennes »: mais, avec Grabbe 1994: 294-295, le rapprochement me paraît peu opératoire; voir également d'autres réflexions du même auteur, qui a multiplié les avertissements et les réserves sur des interprétations couramment admises de la mission d'Esdras; je ne peux que me sentir en phase avec l'une des ses observations (p. 297): « The closer one looks, the more enigmatic Ezra's mission becomes », ou encore: « We have to conclude that Ezra's mission is a puzzle » (p. 298).

- *La mission de Néhémie*: il est exclu que Néhémie ait été un eunuque, il est même fort peu vraisemblable qu'il ait été échanson du roi (cf. Oded 1977b: 528 et, de manière plus détaillée et plus ferme à la fois, Yamauchi 1980b et 1990: 260-264). Sur sa mission, la littérature est considérable: on trouvera une mise au point dans Yamauchi 1990: 264-278; sur les gouverneurs d'avant Néhémie, cf. ci-dessus chapitre XII, 3; sur l'extension de la province de Juda, cf. point de la question dans Lemaire 1990: 32-45 (cf. pp. 39-40 sur *pelek* et sur la résidence satrapique de Mizpah et Gibeon, avec les remarques de Briant 1985b: 67); les fonctions du commissaire (*Neh.* 11.24) demeurent mystérieuses (cf. Heltzer 1989: 346, n. 71, et maintenant Heltzer 1994: on y trouvera un état de la question (pp. 109-113), et des comparaisons (intéressantes, mais peu probantes à mon sens) avec Udjahorresnet, Histiee de Milet et Arlissis de Carie); sur les rapports avec le pouvoir central, cf. également les réflexions de Graf 1985: 92-93 et de Weinberg 1977: 32-38 (qui juge que Néhémie n'est pas *peha* de la province de Judée, mais plutôt chef de ce qu'il appelle la « Bürger-Tempel-Gemeinde »: cf. maintenant Weinberg 1992 a-b): sur les vues de Weinberg, cf. Dion 1991 et les remarques critiques de Blenkinsopp 1991; sur les réformes sociales de Néhémie, cf. (*inter alia*) Yamauchi 1980a et 1990: 272, Kreissig 1973, Kippenberg 1982: 54-77, Heltzer 1989b; sur la muraille de Néhémie, cf. Laperrousaz 1979.

- *De Jérusalem à Éléphantine*: DAE 89: cf. Grelot 1972: 354-367 et Porten 1986: 12-13; sur le *Papyrus Pascal* (DAE 96), cf. Grelot 1955, 1972: 378-386 et 1981; restitution la plus récente dans Porten 1986: 7; sur l'interprétation, cf. également Vincent 1937: 249-261, Briant 1986a: 432-434, Frei 1984: 16-17 et, tout récemment, les propositions pour le moins surprenantes de Dequeker 1993: 89-92 (relié le document à la reconstruction du temple de Jérusalem qu'il place sous Darius II et non sous Darius I^{er}, en fonction d'exégèses textuelles sur lesquelles je n'entends pas intervenir [et Lemaire 1995a: 60]); je ne crois pas enfin que l'on puisse dire, avec Porten-Yardeni 1993: 59, que le document témoigne de la faveur qu'aurait manifestée particulièrement Darius II à l'égard de la communauté judéenne d'Éléphantine. Sur les Judéens en Babylonie, cf. e.g. Coogan 1974 et Purvis 1988: 154-162 (qui pose, pp. 158-160, le problème de l'existence éventuelle d'un temple).

- *Les ennemis de Néhémie et de Juda*: sur la province de Samarie et les informations venant du Wadi Daliyeh, on verra les différentes publications de Cross (1963, 1966, 1971, 1974, 1985); une partie des papyri a été étudiée par Gropp 1986, mais on attend toujours la publication finale; les monnaies ont été récemment publiées par Meshorer-Qedar 1991 (on reviendra en son temps sur cette riche documentation: chapitre XVI, 7); voir également Lemaire 1990: 64-67 (sur la province de Samarie), et Lemaire-Lozachmeur 1987 (sur *byrt/birthā*); mise au point et état de la question sur Gašmū et Tobie dans Lemaire 1990: 45-54 et 68-72. Tobie: sur sa résidence d'Iraq al Amir, cf. la publication de Will-Larché *et al.* 1991: 5-9. Gašmū l'Arabe: sur les vases et dédicaces de Tell-el Maskuhta, cf. Dumbrell 1971, Briant 1982b: 172-173 (avec quelques doutes sur les reconstructions généralement proposées), et, depuis lors, Graf 1990a: 139-140, Knauf 1990: 207 ainsi que Holladay 1992: 590 et Paice 1993 [cf. Lemaire 1995a: 54-55]; l'hostilité de Sanballat s'explique aisément, si l'on admet la thèse (développée par Alt) selon laquelle avant Néhémie, la Judée dépendait de Samarie; mais la découverte de bulles inscrites au nom de gouverneurs antérieurs à Néhémie a réduit cette interprétation à néant (sauf si l'on en conteste les datations comme l'a fait récemment Bianchi 1989): sur la position de Alt, voir également les remarques critiques de Hoglund 1989: 123 *sqq.*; [sur les rapports entre Juda et les Samaritains, cf. également Macchi 1994: 33-44]. Je note enfin que, dans plusieurs études (cf. 1965, 1985), M. Dunand a lié les constructions élevées par Néhémie à Jérusalem à un vaste projet royal de mise en défense du « front méditerranéen de l'Empire » – au même titre que, par exemple, des bâtiments sidoniens (temple d'Eshmun), les uns et les autres étant caractérisés par l'existence d'un « podium perse »; mais toute cette reconstruction est une pure hypothèse, sans bases solides (cf. mes remarques dans *AbIran* 12 [1989], n° 229, et celles de J. Elayi, *Trans.* 1 [1989]: 190-191, ainsi que les doutes de Mazzoni 1991-92: 66).

VI. D'un roi l'autre

- *Ctésias et les tablettes babyloniennes*: cf. Lewis 1977: 71-76, Stolper 1985a: 104-124, ainsi que mes remarques dans Briant 1994b: 118, n. 20; sur la chronologie, voir la mise au point de Stolper 1983 et 1985a: 116-120, et en dernier lieu Depuydt 1995b; sur les domaines des princes et princesses, cf. Stolper 1985a: 54 *sqq.*, 64-66 (Aršāma), 89-93 (Artarios, Ménostanès, Artoxarès), 96 (Arbarios/Arbareme); sur ces personnages, cf. également les notices de Dandamaev 1992a, n° 16, 26, 33, 43, 185, 250, et, sur Ménostanès (et son frère ou associé Uštāpānu), le texte publié par Donbaz-Stolper 1993.

- *Familles et pouvoirs*: cf. déjà Briant 1990a: 95-96 (et n. 49); comme Lewis (1977: 83-84), je doute que l'Hydarnès, père de Tissapherne (Pilier inscrit de Xanthos), puisse être le beau-père de Darius II: il est peu vraisemblable que Ctésias ne l'ait pas mentionné dans le contexte.

- *Légitimité et propagande*: cf. Briant 1991a: 4-6; Lewis (1977: 77, n. 77) souligne que l'épithète « Bâtard » est appliquée à Darius II par des sources tardives.

- *Darius le Grand Roi*: Lewis (1977: 78 et n. 182) publie une inscription de Darius II, qui est réputée venir de Hamadan (=D²Ha; cf. Mayrhofer 1978: 17 et 29-30).

VII. Les affaires du front occidental

- *La situation en Asie Mineure*: sur les différents problèmes posés, cf. Andrewes 1961: 1-7, Lewis 1977: 80-82, Cartledge 1987: 187 *sqq.*, Briant 1995: 116-132; sur la Paix d'Epilykos, cf. en dernier lieu Descat 1991, qui en souligne les nouveautés, et Lewis 1992a: 122, et 1992b: 422, n. 132; sur les problèmes posés par l'aide athénienne à Amorgès, cf. la discussion de Lewis 1977: 85-86, et les lectures du Pilier inscrit par Shevoroškin 1977: 127-128, n. 1 (mais plusieurs sont maintenant récusées par Melchert 1993 analysé dans le paragraphe qui suit); sur la guerre Ionienne, j'ai beaucoup utilisé les pages de Lewis 1977: 86-135, ainsi que Westlake 1979 et, sur certains problèmes chronologiques, Robertson 1980 (qui place la mission d'Arthmios de Zélée dans le contexte des années 408-407; cf. également sur ce point Walbank 1982, 1983 et 1989).

- *Traité spartano-achéménides*: Lewis 1977: 90-107; Levy 1983; cf. également Canfora 1990, et les doutes de Cartledge (1987: 187) sur le caractère de « traité »: l'auteur parle d'un

« agreement ». Bien que la suggestion en ce sens de l'auteur reste très modeste (p. 34), c'est *peut-être* dans ce contexte que l'on peut situer les nouvelles lectures de quelques lignes du Pilier inscrit par Melchert 1993 : celui-ci pense que le texte fait référence à un accord juré entre Tissapherne, fils d'Hydarnès, et ses alliés lacédémoniens ; présidé par le dynaste de Xanthos (qui s'exprime à la première personne), qui agit en arbitre/conciliateur (*maraza*) entre les deux alliés, l'accord aurait été inscrit sur deux stèles, l'une déposée à Hytenna [lecture qui fait disparaître du texte le pseudo-anthroponyme perse Utāna/Otanès] dans le sanctuaire de Maliya, l'autre à Kaunos dans le sanctuaire dédié à Maliya, Artémis et Basileus Kaunios ; il est donc possible que nous ayons là, vue du côté lycien et exprimée en lycien, une référence aux négociations ouvertes à Kaunos entre Tissapherne et les chefs spartiates (Thucydide VIII, 58.1), mais il peut aussi s'agir d'un autre épisode. Quoi qu'il en soit, une étude comme celle de Melchert, qui vient après bien d'autres (e.g. Shevoroškin 1977), aiguise encore plus l'espoir de l'historien de pouvoir disposer un jour en totalité d'un texte qui viendrait grossir heureusement le mince dossier des sources narratives non grecques d'époque achéménide.

• *Darius II et ses satrapes* : concernant son évasion de Sardes, Alcibiade prétendit « perfidement que c'était Tissapherne qui l'avait laissé partir » (Plutarque *Alc.* 28.1) ; sur les hésitations diplomatiques de Tissapherne, cf. Lewis 1977 : 129-131 ; sur l'infériorité militaire des satrapes, cf. Westlake 1979 : 37-40 ; cf. *ibid.* sur les levées financières imposées aux cités grecques, ce qui, selon le même auteur, fut l'une des raisons du peu d'enthousiasme desdites cités à participer à la lutte contre Athènes. L'expression *idia khrēmata* n'est pas sans en évoquer d'autres, utilisées ultérieurement par Xénophon : en 405, Cyrus le Jeune « communiqua à Lysandre le chiffre total des tributs des cités qui constituaient son revenu propre » (*tous phorous tous ek tôn poleôn, hoi autōi idioi ēsan* ; *Hell.* II, 1.14) ; arrivé en Asie Mineure avec 500 talents débloqués par Darius II, Cyrus se déclare également prêt à « utiliser ses *idia* » si les fonds royaux ne suffisent pas (*Hell.* I, 5.3) ; et, plus tard, se plaignant auprès de son frère Artaxerxès II, le même Cyrus « prétendait que ces villes lui fussent attribuées, plutôt que Tissapherne qui en était le maître » (*Anab.* I, 1.8) : « En effet, les cités d'Asie relevaient anciennement de Tissapherne, à qui le roi les avaient données » (*dedomenai* ; I, 1.6) ; les expressions utilisées par Xénophon font problème ; mais je ne suis pas sûr que l'auteur fasse ainsi allusion à un don de villes, comparable à celui dont fut pourvu Thémistocle (hypothèse défendue avec prudence par Lewis 1977 : 119-122, en jugeant que le don a été fait à la personne, et non au satrape) ; je suis plutôt tenté de penser que, de cette manière, le roi permettait au satrape chargé de la guerre de la financer sur le produit des tributs, ce qui revenait à l'autoriser à ne pas en reverser en totalité le montant aux trésoreries royales – obligation qui, en revanche, pèse sur Cyrus (*Anab.* I, 1.8), d'où sans doute son mécontentement ; sur ces problèmes, cf. également Tuplin 1987a : 133-135 ; sur le financement des campagnes militaires dans ces années, on verra surtout Lewis 1989 : 231-234 ; sur le monnayage de Cyrus, cf. Weiser 1989 (avec les fortes réserves de Casabonne 1995b).

• *Darius II, l'Asie Mineure et les autres fronts* : état de siège à Uruk : Stolper 1990b : 572 (avec prudence, car les parallèles invoqués sont datés du VII^e siècle) ; le souci royal pour les autres fronts est particulièrement souligné par Lewis 1977 : 133-134 ; dans une étude antérieure, le même auteur (Lewis 1958) avait développé l'idée que la flotte phénicienne en 411 avait été dérouterée sur l'Égypte : cf. sur ce point mes remarques critiques dans Briant 1988a : 143 ; par ailleurs, le texte de Thucydide VIII, 35 est moins parlant que ne le suppose Kienitz 1953 : 73 (que j'ai eu le tort de suivre de trop près dans Briant 1988a : 150). Certes, l'absence de documents du centre et certaines tablettes babyloniennes récemment éditées doivent inciter le commentateur à la prudence, et à ne pas surévaluer le front égéen dans la stratégie impériale de ces années. Mais, d'une part, les ordres donnés par Darius II à Pharnabaze et à Tissapherne montrent que la décision de remettre la main sur les cités grecques de la côte a bien été prise par le roi ; d'autre part, une expédition comme celle contre les Cadusiens ne revêt certainement pas une importance militaire telle qu'elle pourrait remettre en cause l'engagement achéménide sur le front occidental (sur les « guerres cadusiennes », cf. mes

remarques interprétatives ci-dessous, chapitre XVI, 18). Bref, il me semble que l'on peut raisonnablement douter que ces fronts aient pu conduire Darius à négliger les affaires d'Asie Mineure (cf. également les réflexions en ce sens de Tuplin 1987a : 139-142 et celles de Cartledge 1987 : 189-190).

• *Darius II et ses armées* : sur le stéréotype grec de la décadence militaire perse, cf. Briant 1989a et l'analyse systématique menée ci-dessous, chapitre XVII, 3 ; sur le service compensé (rachat par versement en argent des charges de l'*ilku*), cf. Joannès 1982 : 20-21 qui, tout en notant qu'on le connaît déjà à l'époque de Darius I^{er} (p. 21), estime que « c'est même, semble-t-il, devenu la règle à partir du règne d'Artaxerxès I^{er} » (p. 20) et que les textes contraires (convocations à Uruk sous Darius II : textes pp. 19-20) ne constituent que « quelques exceptions » ; cf. également pp. 25-26 : « Sous Artaxerxès I^{er} et Darius II, c'est ce système qui prévaut et, à moins de circonstances inhabituelles, les feudataires de la région de Nippur ne sont normalement astreints qu'au paiement de l'*ilku* en argent » ; cette interprétation était déjà développée par Cardascia 1951 : 8 et Dandamaev (1967 : 41-42) et elle s'est largement répandue parmi ceux qui étudient le développement du mercenariat grec chez les Achéménides : cf. Picard 1980 : 222-223 (avec quelques remarques de prudence néanmoins, p. 223) ; également Rahe 1980 : 90-93, ou encore Petit 1993 (cf. Briant 1994b : 120-122) ; en revanche, plus prudent à l'égard des textes grecs, Seibt (1977 : 121-138) ignore la documentation babylonienne ; sur l'affaire de Gadal-lāma, cf. les études de Cardascia 1951 : 179-182 (mais je repousse énergiquement l'interprétation « féodale » de la convention), et 1958, auquel j'emprunte la traduction de UC 9/68 (cf. également Cardascia 1977 ; à propos de la traduction « caissiers de l'armée » [*šipīru ša ūqu*], Cardascia 1951 : 58, n. 2, sans la retenir, rappelle l'interprétation de San Nicolo (*non vidī*), qui rapproche le terme des *grammateis tōn dynamēōn* ; la suggestion me paraît tout à fait judicieuse : à l'époque hellénistique, ces *grammateis* (scribe/*šipīru*) sont chargés de tenir les rôles des soldats (*hoi grammateis tōn tagmatōn*) : cf. Launey 1949 II : 672, et pp. 778-779 sur leur rôle dans la distribution des rations militaires ; sur l'expression babylonienne, cf. également Stolper 1985a : 31, n. 116 et 93) ; convocations au *syllōgos* : cf. textes rassemblés par Widengren 1956 : 152-160 ; textes datés d'Artaxerxès II : analysés par Dandamaev 1992a : 18 (sur les archives du barbier, cf. Van Driel 1987 : 164-167). Les circonstances de l'endettement des tenanciers à l'époque de la lutte entre Sogdianos et Ochus sont analysées en détail par Stolper 1985a : 104-124 ; il y développe l'idée (pp. 106-114), selon laquelle les tablettes rendent compte que les membres des *ḫaṭru* durent engager leurs lots (ou plus exactement les revenus tirés de leur lots) auprès des Murašū pour pouvoir s'équiper pendant les événements liés à la succession. Je souligne qu'aussi bien Joannès (1982 : 22), Picard (*loc. cit.*) que Rahe (1980 : 92) se réfèrent aux travaux de Stolper (celui-ci à son tour, p. 150, n. 69, citant Parke et Seibt, sous forme de « tautologie bibliographique ») ; mais les analyses de Stolper ne mènent pas nécessairement aux conclusions qu'ils développent : cf. là-dessus les remarques critiques de Van Driel 1987 : 174-176 et 1989 : 223-224 ; il me paraît d'ailleurs que, plus récemment, Stolper a quelque peu nuancé son propos initial (cf. Stolper 1989c : 150, en discutant Dandamaev 1967) ; sur l'emploi (limité) de mercenaires grecs en Asie Mineure avant la révolte de Cyrus le Jeune, cf. Seibt 1977 : 35-51. À ces remarques, j'en ajouterai une autre (sous forme de proposition) : on peut en effet se demander également dans quelle mesure l'interprétation « pessimiste » de la généralisation du paiement en argent n'est pas une vision déformée, induite d'une utilisation « à plat » de la documentation utilisée. Sur les taxes royales qui pèsent sur les *ḫaṭru*, nous disposons uniquement en effet de tablettes provenant des archives de la maison des Murašū (et autres maisons dès au moins l'époque de Darius). Il s'agit plus précisément de la catégorie analysée par Cardascia (1951 : 98-120) sous l'appellation « quittances d'impôt » : gérants des terres qui leur sont confiées par les concessionnaires, les Murašū en tirent profit sous forme de locations, et ce sont eux qui, à ce titre, versent les impôts aux *šaknūtu*, qui, eux-mêmes, le reversent au trésor royal (cf. la claire analyse de Cardascia 1951 : 188-198). Ce processus implique trois remarques : 1) nous n'avons pas trace du processus « normal », où le concessionnaire paie directement l'impôt au *šaknu* (Cardascia 1951 : 192) ; 2) pour payer l'impôt en argent, les Murašū transforment

nécessairement les produits du fermage, soit par la vente (cf. Cardascia 1951 : 198), soit par la transformation de certains produits agricoles en produits « industriels », dattes en bière en particulier (Van Driel 1989 : 211 ; 235-236) ; à ce titre, ils jouent un rôle central dans le système (comme y insiste justement Van Driel 1989), car le trésor royal préfère disposer d'argent que de produits agricoles (voir également Briant 1994d) ; 3) le paiement en argent par les Murašū n'implique donc pas nécessairement que les concessionnaires ne doivent plus le service militaire réel ; en revanche, il s'agit là d'une obligation qui coûte fort cher, et qui suppose des achats auprès d'artisans (armes, etc.) : c'est par l'intermédiaire des Murašū qu'ils se procurent cet argent, car, outre les impôts, les Murašū versent évidemment une redevance aux concessionnaires des lots qu'ils ont pris en gérance. En d'autres termes, la généralisation du système de mise en gérance des terres (et donc du paiement en argent) ne vient pas en contradiction avec les capacités militaires des *ḫaṭru* (cachées généralement par la nature de notre documentation) ; bien au contraire, elle est une condition première de leur maintien. — Sur tous ces problèmes, on verra également les réflexions lucides de Kuhrt 1989 : 220, et les pages importantes de Tuplin 1987b : 153-156, en particulier pp. 155-156 sur le « service compensé », l'auteur, me semble-t-il, émettant des réserves proches de celles que je propose ici (en citant les tablettes relatives au barbier Kušur-Ea), tout en admettant néanmoins que la levée effective du « soldat du roi » devient de plus en plus rare au profit de l'appel aux mercenaires (p. 157). Je maintiens cependant que la documentation disponible ne permet pas de telles inférences statistiques : par des tablettes récemment publiées, l'on apprend par exemple une convocation de l'armée par le roi en 370 (*ADRTB* n° -369), ou bien l'existence de combats en 368 (n° -367) ; c'est dire assez le caractère accidentel des occurrences militaires dans la documentation babylonienne ; au reste, il n'est pas impossible que chaque année, les membres de certains *ḫaṭru* militaires devaient envoyer des soldats tout armés, tels ces « cavaliers babyloniens » somptueusement harnachés qui venaient accueillir régulièrement le roi lors de ses fréquentes visites à Babylone (cf. Quinte-Curce V, 1.23 ; cf. aussi mes réflexions dans *RTP* 45 et n. 2, ainsi que Kuhrt/Sherwin-White 1994 : 312) : selon Xénophon en tout cas, parlant en général des revues de troupes, il s'agit bien de revues annuelles (*Écon.* IV, 5) ; par ailleurs, une telle régularité permettait certainement de maintenir la qualification technique des troupes à un niveau convenable. [Sur le service compensé, voir en dernier lieu le texte BM 49718 expliqué par Jursa 1995, qui le rapproche des textes concernant Kušur-Ea].

• *Cyrus en Asie Mineure* : l'hypothèse d'un nouveau traité entre Sparte et Darius (traité dit de Boiotios) a été développée par Lewis 1977 : 124 sqq. ; elle a reçu une opposition ferme et argumentée de Tuplin 1987a (dont certaines démonstrations me paraissent concluantes) ; sur les sommes que Cyrus reçoit du roi, cf. Lewis 1977 : 131, n. 138, et 1989 : 231 (note l'intérêt du passage des *Hell. Oxyr.* 19.2, et souligne que pour la première fois, le roi mit en œuvre ses propres ressources) ; sur Cyrus et Lysandre, cf. Bommelaer 1981 ; titre *karanos* porté par Cyrus, cf. Petit 1983, Haebler 1982, et en dernier lieu Bernard 1994b : 500 et n. 53 (sur des monnaies des premiers rois parthes, on rencontre le terme *karanos* en araméen, rendu en grec par *autokrator*).

VIII. Le grand roi en ses pays

• *Les Murašū, la Babylonie et l'administration royale* : je résume ici à grands traits les travaux de Cardascia 1951, de Joannès 1982, de Stolper 1985a et de Van Driel 1989 (qui viennent d'être évoqués ci-dessus à propos des mercenaires et des *ḫaṭru* ; cf. également Stolper 1990c, 1992c et *CAH* VI² : 245-253. On trouvera également beaucoup de renseignements et d'analyses dans Bregstein 1993, en particulier pp. 114-207, où l'auteur présente avec une grande précision l'identité fonctionnelle des possesseurs d'un sceau : on y trouvera donc l'exposé le plus détaillé sur les administrations et administrateurs en Babylonie achéménide. Je mentionne au passage qu'en 418 on constate une hausse des prix dans certaines villes babyloniennes ; il est possible qu'elle ait duré jusqu'en 416, mais les rares documents disponibles ne permettent pas d'en induire une crise profonde et structurelle (cf. Joannès 1982 : 276-279) : il n'y a en tout cas aucune trace de révolte babylonienne

en ces années, contrairement à ce que la lecture fautive d'une tablette a pu laisser croire (cf. Stolper 1988a : 197-198)

• *Bēlšunu* : sur sa carrière, cf. surtout Stolper 1987, 1990a, 1995, et les remarques de Graf 1993 : 153-154 ; je remercie F. Joannès de m'avoir confié une traduction du document TBER AO 2569 (cf. également traduction anglaise par Stolper 1992b : 123-125 ; la traduction « governor of Babylon » me paraît mieux adaptée que celle « satrape de Babylonie ») : dans une autre étude (1989b : 298), Stolper a émis des doutes sur sa précédente reconstruction, soulignant que Bēlšunu semble être resté subordonné au satrape de Babylone (sur les incertitudes de la terminologie administrative perse et de ses calques akkadiens, cf. Stolper 1985a : 58, *CAH* VI² : 252-253, Dandamaev 1992b) ; sur les activités de gestionnaire de Bēlšunu, cf. également Stolper 1985b (avec maintenant des doutes exprimés dans Stolper 1990a : 205), et Van Driel 1989 : 223-226 ; TCL 13, 204 ; Stolper 1987 : 392 et n. 17.

• *Darius II en Égypte* : sur la situation documentaire paradoxale de l'Égypte, cf. Briant 1984b : 58 ; documents araméens du règne de Darius II : liste dans Bresciani 1958 : 187 (y ajouter Segal 1983 : 4, Darius II probablement) ; Darius II à El-Khargeh : Kienitz 1953 : 73-74 ; Winlock (1941 : 7 sqq.) juge qu'il s'agit plutôt de Darius I^{er}, mais, plus récemment, Van Wijngaarden (1954 : 69-70) attribue bien le document à Darius II (cf. Bresciani 1958 : 181, qui cite également un fragment de plat inscrit au nom de « [-], fils d'Artaxerxès » ; il peut s'agir selon elle de Darius II, mais elle n'exclut pas Arsès) ; selon Grelot (1972 : 398, en se référant à Posener 1936 : 78 sq.), Darius II a fait graver un hymne à Amon dans le sanctuaire d'El-Khargeh ; je ne sais pas d'où vient l'information (en réalité absente chez Posener) : on voit ainsi qu'il subsiste quelque incertitude sur la possible présence de Darius II à El-Khargeh. Par ailleurs, Cazelles (1955 : 87, n. 3) se demande si le *naos* trouvé à Hermopolis Magna ne pourrait pas être attribué à Darius II (plutôt qu'à Darius I^{er}), mais l'étude de Mysliwiec 1991 semble exclure une telle hypothèse. Donations de Darius II à Edfou, cf. Meeks 1972 : 20, 55, 133-135 ; sur *SD*² et les incertitudes de la datation, cf. Schmitt 1981 : 33-34 ; version araméenne de Behistoun (et Naqš-i Rostam : Sims-Williams 1981), cf. Greenfield-Porten 1982 : 2-4 et Porten-Yardeni 1993, et Porten 1990 : 17 sur la date ; j'ajoute que, dans leur nouvelle publication du texte araméen de Behistoun [*TADAE* C2.1], Porten-Yardeni 1993 : 59 reprennent l'hypothèse déjà exprimée dans Greenfield-Porten 1982 de copies à usage didactique (pour *DB* et pour *DNa* [Sims-Williams 1981]), et ils ajoutent une explication d'ordre politique que voici : « Perhaps the text was read periodically on public occasions » ; constatant que la date la plus ancienne du texte au verso est de 417, ils suggèrent que la nouvelle copie « may have been written to commemorate the 100th anniversary of the great victories of Darius I which fell shortly after the accession of his later namesake, etc ». Bien que l'idée d'une volonté politique du centre me fût également venue à l'esprit, je n'avais pas cru devoir adopter une telle hypothèse lorsque j'ai rédigé le texte de cette note, et je ne crois pas devoir me départir de cette règle de prudence interprétative, d'autant que le rapprochement fait par les auteurs entre les révoltes matées par Darius I^{er} et celles que dut affronter Darius II me paraît excessif. Le désintérêt des Grands Rois pour l'Égypte au v^e siècle est postulé par exemple par Kienitz 1953 : 73-74 (se fondant — si l'on peut dire ! — sur l'ensablement présumé du canal du Nil à la mer Rouge) ; on retrouve une idée semblable chez Dandamaev 1989a : 243 : « After Darius I, the Persian kings were basically uninterested in the internal affairs of Egypt » (invokant le nombre restreint de documents datés d'Artaxerxès I^{er}) ; il est clair qu'une telle position procède directement de la vision traditionnelle de la rupture introduite par Xerxès, point de vue qui ne résiste pas à l'analyse (cf. ci-dessus chapitre XIII, 6). À propos de la disparition, après celles datées de Darius et de Xerxès, des stèles d'enterrement d'un Apis ou de la mère d'un Apis, puis de leur réapparition à partir d'Hakôris en 391, Smith (1992a : 207) suggère qu'on doit y voir le témoignage de la restauration du sanctuaire, qui « peut bien avoir été l'une des principales préoccupations du gouvernement indigène après la fin de la domination achéménide en 404 » ; c'est évidemment une interprétation séduisante, par les inférences historiques qu'elle suggère ; je me permets simplement de faire trois remarques : 1) Smith souligne lui-même le caractère

particulier de la stèle qui fait référence à Darius et à Xerxès (cf. Smith 1988 : 188 ; 1992a : 205), sorte de document officiel, par opposition aux stèles du IV^e siècle (jusqu'à et y compris Alexandre), qui, elles, ont été inscrites par les maçons travaillant lors de l'enterrement des mères des Apis ; qui plus est, la première stèle a été réemployée à une époque tardive, ce qui laisse la voie ouverte à une autre interprétation, à savoir que les stèles datant de la première domination perse ont été détruites après 404 ; la publication finale apportera certainement des informations importantes sur ce point ; 2) en l'attente, je note qu'à l'époque d'Artaxerxès I^{er}, on ne voit pas de modification sensible de la position du Grand Roi en Égypte ; dans l'inscription quadrilingue portée sur un vase (*A¹Orsk*), le texte hiéroglyphique le nomme « Artaxerxès le grand pharaon » (*vazraka* dans la version perse restituée : Mayrhofer 1978 : 28) ; ces remarques ne lèvent pas la difficulté, mais elles peuvent éventuellement inciter à la prudence interprétative ; 3) [je relève enfin ce qu'écrit tout récemment D. Devauchelle (1995 : 70) : « On remarquera l'absence d'attestations concernant les trois ou quatre Apis qui vécurent à la fin de la première domination perse ; celle-ci n'est peut-être due qu'au hasard de la conservation des monuments antiques » ; tout aussi bien l'auteur juge qu'il est possible que, selon les rappels que contient une stèle d'époque ptolémaïque, l'enterrement soit datée de c.412, soit du règne de Darius II (il développe et explicite ce point dans Devauchelle 1994b : 104-106)].

• *Les autorités perses face aux Judéens et Égyptiens d'Éléphantine* : je reprends ici l'essentiel de ma démonstration dans Briant 1988a : 144-147 (où l'on trouvera la bibliographie), que j'amende et complète sur certains points ; les rapprochements entre le « code » de Darius et les affaires de Syène-Éléphantine m'ont été suggérés par la lecture de Allam 1986 et 1993, et Méléze-Modrzewski 1986 et 1989 ; je note également au passage que l'expression « au temps de Cambyse » se retrouve dans un papyrus de Saqqara, mais en dehors de tout contexte explicatif : cf. Segal 1983 : 4. Le sort et la carrière de Widranga posent bien des problèmes ; tout d'abord, le châtement qu'il aurait reçu (dégradation ?) est induit d'un passage très difficile de la pétition envoyée par les Judéens au gouverneur de Judée (*DAE* 102, ligne 15) : la variété des solutions envisagées par les traducteurs est grande (cf. Kraeling 1953 : 105, n. 15 ; Porten 1968 : 288, n. 19 ; Grelot 1972 : 410, notes s et t) ; par ailleurs, Widranga semble être cité dans une lettre (fort endommagée) datée de l'avènement de Néphérîtès (Kraeling n° 13 = *DAE* 105), ce qui semble impliquer qu'il n'a pas perdu son poste et en tout cas qu'il n'a pas été exécuté, puisqu'il serait toujours présent et actif à Éléphantine en 399 voire en 398 (Cf. Kraeling 1953 : 111-113 ; Grelot 1972 : 422 avec des doutes sur l'identité de ce Widranga ; [Lemaire 1995a : 53-54 avec quelques fâcheuses coquilles sur les dates]). La question a été rouverte par Lemaire 1991c : 199-201, qui propose de dater la stèle d'Assouan (*DAE* 75) d'Artaxerxès II (398) et non d'Artaxerxès I^{er} (458) ; il apporte des corrections essentielles : plutôt que d'y voir l'érection d'un sanctuaire perse, il considère que Widranga a dédié un sanctuaire à « Osiris le puissant » – d'où sa note (p. 201, n. 7) sur *DAE* 98 et « l'égyptophilie » de Widranga : pour des raisons déjà exposées dans Briant 1988a : 167, la dévotion marquée par des Perses à des cultes égyptiens ne me paraît pas constituer une preuve suffisante d'égyptophilie (au sens politique qu'impliquent les auteurs qui utilisent le terme : e.g. Donadoni 1983 : 35 parlant spécifiquement de Widranga) ; tout ce que l'on peut supposer, c'est que lors de la chute de la domination perse, Widranga (tout comme la garnison) a rallié les nouveaux maîtres : mais, de cela, il n'y a rien à inférer de son « égyptophilie » ; après tout, lorsque des Perses vont se rallier à Alexandre (cf. chapitre xviii, 3), personne ne songe à les taxer de « macédonophilie » : ils obéissent uniquement à ce qu'ils considèrent comme étant leur intérêt du moment ; pour toutes ces raisons, je ne pense pas que les nouvelles lectures proposées par Lemaire permettent, à elles seules, de comprendre les raisons de la décision de Widranga à l'encontre du sanctuaire judéen d'Éléphantine. Je reprends en détail tout le dossier dans Briant 1996b.

• *Une lettre d'affaires* : outre le commentaire de Grelot, voir Porten 1988b et Briant 1988a : 169-170 ; sur des « joint-ventures » en Babylonie (sans présence d'Iraniens), cf. Dandamaev 1984a : 321, 332, 371.

• *Le Grand Roi à Sidon* : sur le monnayage, outre Babelon (1910 II, 2 : 545-558), voir plus récemment Betlyon 1982 : 3-9 et J.-A.G. Elayi 1993 : 125-161 ; le début du monnayage de Tyr et

Sidon est daté de c. 450 par Mildenberg 1990 : 144, n. 30 (cf. également J.-A.G. Elayi 1992b). PTS 32 : cf. photo dans Briant 1992d : 74, et dessin dans Eph'al 1988 : 157, qui considère qu'il s'agit d'une « trirème phénicienne » (sur la présence de fortifications sur certaines de ces monnaies, cf. Childs 1978 : 79 et Elayi 1986) ; sceaux de Dôr : Stern 1990 et 1994c : 190-192 ; monnaies de Syène-Éléphantine : Lipinski 1982 : 27. Débat sur les monnaies sidoniennes : à partir de l'examen de monnaies postérieures, où un autre personnage (coiffé à l'égyptienne) marche derrière le char (Babelon n° 906 *sqq.*), Seyrig (1959) a émis l'hypothèse que le roi dans le char n'est pas le Grand Roi, mais l'image du dieu Baal de la cité ; cette interprétation a été révoquée en doute par Schlumberger 1971, à l'aide d'arguments qui paraissent très forts (cf. également Betlyon 1982 : 10) ; il convient de rappeler que le motif du roi sur son char est également présent dans l'imagerie phénicienne avant l'époque achéménide : cf. bol chypro-phénicien de Préneste (dessin dans Childs 1978, fig.29 = ici fig.43c-d) : chasse près de la cité royale (symbolisée par deux tours) ; debout sous un parasol, le roi appuie sa main droite sur l'épaule du conducteur qui, penché vers l'avant, tient les rênes du cheval (des deux chevaux ?) ; là comme ailleurs, l'imagerie tient sans doute beaucoup de modèles néo-assyriens (sur ces bols, cf. Childs 1978 : 54-56, qui ne s'intéresse pas directement au motif du roi sur son char). Sarcophage du satrape : la date et l'interprétation sont contestées ; contre Kleeman 1958 (v. 430), Gabelmann 1979 propose la décennie 380-370, à l'issue d'une comparaison stylistique avec les monuments lyciens : la comparaison est systématiquement menée également pour en dégager l'interprétation historique (voir en dernier lieu la discussion menée par Stucky 1993) ; la « thèse de la dépendance » (personnage principal = Grand Roi) a été développée depuis plusieurs années par Borchhardt (cf. en particulier 1983, et en dernier lieu 1993a : 50-52) ; contre cette position, on verra Kleemann (1958 : 163-165), Gabelman (1984 : 63-68, à propos de la scène d'audience), et Jacobs 1987 : 71-73.

• *Le cas de la Lycie* : sur les textes lyciens du Pilier de Xanthos et le dossier épigraphique grec, cf. les analyses de Childs 1981 : 62-69, de Bryce 1986 : 105-108, et maintenant Bousquet 1992 (discuté par Keen 1992a, chapitre xvii) ; selon Childs (1981 : 69), le sarcophage de Merehi doit être attribué à Kheriga, en raison d'une inscription qui y est portée ; mais Demargne (1974b : 96) estime que l'iconographie conduit à une date plus basse. Monnaie de Tissapherne à Xanthos : publication par Hurter 1979 : 100-101, 108 ; sur les incertitudes de l'interprétation historique, cf. Harrison 1982a : 391-396 ; la thèse du portrait satrapique a particulièrement été développée par Cahn dans de nombreuses études (cf. Cahn 1975, repris dans Cahn 1985 : 594, et Cahn 1989) : on verra sur le sujet en particulier plusieurs études de Zahle : 1982, en dernier lieu 1989 : 175-176 : contre Cahn, l'auteur juge qu'il s'agit bel et bien du portrait du dynaste ; il admet en même temps qu'un tel monnayage rend compte de la participation militaire des Lyciens auprès du satrape et que, selon lui, c'est le satrape lui-même qui a fourni l'argent pour la frappe ; tout au contraire, Savalli (1988 : 118 et n. 78) souligne l'incertitude de la restitution « Tissapherne » sur la monnaie de Xanthos, et elle écrit : « Pendant toute cette période [440-380 ca], il n'y a pas de trace d'un contrôle quelconque de la part des rois achéménides et/ou de leurs satrapes, en dehors [de cette monnaie] » ; la proposition me paraît imprudente par la généralisation qu'elle induit surtout de l'analyse (au demeurant intéressante) des poèmes grecs de Xanthos ; cf. position inverse de Bryce 1986 : 109 (l'auteur du pilier était « un allié, sinon un vassal, du satrape Tissapherne »), et l'appréciation de Keen 1992a : chapitre vii (« In general the ruling dynasty at Xanthos seems to have become more pro-Persian, both politically and culturally, after the accession of Kheriga »). Sur les poèmes exaltant la geste de Gergis et d'Arbinas, cf. surtout maintenant Bousquet 1992 (auquel j'emprunte beaucoup) ; à propos du poème d'Arbinas : la thèse d'un emprunt direct aux concepts perses a été développée (à la suite de Robert 1975 : 328-330) par Herrenschildt 1985 ; contre cette position, Savalli (1988 : 106-110) a mis en valeur le caractère profondément grec du poème ; je suis plus proche de la position nuancée de Bousquet qui, tout en récusant l'interprétation de Herrenschildt, décrit Arbinas comme « un dynaste élevé à l'iranienne » (1992 : 181) ; sur les objectifs propres des dynastes de Xanthos pendant la Guerre Ionienne, cf. les reconstructions historiques de Bousquet : « À l'occasion de la guerre

en Carie, Gergis a dû mettre la main sur le pays de Kaunos», d'où, ultérieurement, Arbinas a mené ses conquêtes dans la vallée du Xanthe (1992 : 175-178 ; 180), mais voir maintenant Melchert 1993 analysé ci-dessus.

- *Le cas de la Cilicie* : sur Cyrus le Jeune en Cilicie, cf. Erzen 1940 : 116-120, où les sources sont rassemblées ; selon Kraay (1976 : 9-11), plusieurs monnaies ciliciennes de Tissapherne aurait été émises pour financer la (fameuse !) flotte phénicienne en 411-410, mais l'hypothèse reste très douteuse : cf. Harrison 1982a : 46-51, Capecchi 1991 : 68-69 et Price, *REA* 91/1-2 (1989) : 106 ; sur le monnayage « dynastique », cf. les doutes développés par Harrison 1982a : 440-450 et par Moysey 1989 : 127, n. 5 ; sur ce monnayage, voir également Capecchi 1991 : 68-72 (et 72-85 sur le monnayage des cités ciliciennes) et Weiser 1989 : 278-281 (qui suppose qu'il peut s'agir d'un monnayage de Cyrus le Jeune, lors de son passage en Cilicie) ; selon Davesne (1989 : 161), le monnayage cilicien dans son entier rend compte de « l'adoption d'un étalon commun, dérivé du sicle perse, [ce qui] semble indiquer que le pouvoir achéménide est à la base de ces fabrications » ; mais cette interprétation politique me paraît fragile. Sur ces problèmes numismatiques et monétaires, voir maintenant Casabonne 1995a-b.

- *Les Perses et les rois de Chypre* : cf. Wiesehöfer 1990a et Collombier 1990, 1991. Une tablette astronomique babylonienne (*ADRTB*, n° -440) fait référence directe à des affaires se déroulant autour de Salamine de Chypre ; elle a été datée (non sans réserve) par les éditeurs du règne d'Artaxerxès I^{er} (d'où sa numérotation) ; mais je suis convaincu par les arguments de Van der Spek (1993a : 96) tendant à la dater du règne d'Artaxerxès II : le texte sera donc inséré dans les affaires de Chypre dans les années 380 (chapitre xv, 6 : *L'offensive contre Évagoras* ; également xv, 1).

CHAPITRE XV

ARTAXERXÈS II ET ARTAXERXÈS III (405/4-338)

I. Le règne d'Artaxerxès : sources et problèmes

- *La vision des auteurs grecs* : cf. Briant 1987b, 1989a, 1994b et Sancisi-Weerdenburg 1987a ; sur la *Vie d'Artaxerxès* de Plutarque, cf. Orsi 1979-80, 1988, Manfredi et Orsi 1987, Tagliaferro-Manganelli 1991-92 ; sur la vision stéréotypée d'Artaxerxès II et des complots de cour (attisés par l'inévitable Parysatis !) développée par Dandamaev 1989a et par Petit 1993, j'explique ailleurs ce que j'en pense (Briant 1993c ; Briant 1994b : 118-119) ; pour toutes ces raisons (explicitées en situation dans le cours de ce chapitre), je ne partage pas la confiance que Moysey 1992 demande qu'on accorde à Plutarque, ni celle que le même auteur (1991 : 112-114) accorde à Éphore au motif que celui-ci est un « témoin oculaire » (voir ci-dessous § 7 : *Un bilan de la discussion*). Sur Dinon (*FGrH* 690), cf. Stevenson 1987 ; sur les *Helléniques d'Oxyrhynchos*, cf. Bruce 1967 et McKechnie-Kern 1988 ; sur les *Helléniques* de Xénophon, cf. Krentz 1989 et maintenant Tuplin 1993 (qui centre son propos sur les affaires grecques) ; sur l'expression « Dix-Mille », voir Masqueray 1928.

- *Vu de Suse, de Babylone et de Persépolis* : sur Belésy/Bēlšunu, cf. les différentes études de Stolper (en dernier lieu *CAH* VI² : 238-239 et Stolper 1995). *ADRTB*, n° 369 : sur le toponyme Razaunda, je dois la suggestion (Médie) à Stolper, *CAH* VI² : 239. *ADRTB*, n° 440 est daté d'Artaxerxès I^{er} par les éditeurs (malgré les doutes déjà exprimés par Schmitt 1982c : 87) ; la tablette doit plutôt être datée d'Artaxerxès II, comme vient de le proposer à son tour Van der Spek 1993a : 96, qui l'inscrit dans le cadre de la lutte des Perses contre Évagoras connue par Diodore XV, 2 *sqq.* ; si l'on était capable de dater avec précision l'expression diodoréenne « cette année-là » (§ 2.1), on pourrait également situer la tablette à l'intérieur du règne d'Artaxerxès II (la proposition des éditeurs « année 24 ? » n'est qu'hypothétique). On peut évidemment se demander pourquoi un rédacteur babylonien va chercher un référent chronologique sur le front de l'Égée, alors que de manière très générale les allusions événementielles sont strictement babylonocentriques (Sachs-Hunger

1988 : 36). Il n'est évidemment pas aisé de déterminer pourquoi, à tel moment, le rédacteur a jugé utile de mentionner un fait qui s'intègre (pour nous) dans l'histoire impériale (cf. Van der Spek 1993a : 93-95). La réponse que je propose (sous bénéfice d'inventaire) est la suivante : en examinant les tablettes astronomiques et autres chroniques babyloniennes de l'époque achéménide et hellénistique, il apparaît (me semble-t-il) que les régions extra-babyloniennes ne sont citées en référence que lorsque le roi ou un membre de la famille royale s'y trouve : c'est le cas par exemple d'*ABC*, Chronique 9 (p. 114), qui a trait à l'expédition menée par Artaxerxès III contre Sidon et la Phénicie (Diodore XVI, 40.6 *sqq.*), ou d'*ABC*, Chronique 13, revers : expédition de Séleukos en Asie Mineure et en Macédoine (Sherwin-White, *JNES* 42/4 [1983] : 266-267 ; Briant 1994c : 463-467), mais aussi de certaines tablettes astronomiques, telle *ADRTB* n° -273 (Sherwin-White/Kuhrt 1993 : 46-47), ou bien telle autre (n° -255) qui annonce la mort de la reine Stratonikè à Sardes (« That month it was heard in Babylon : queen Stratonikè died in Sardis »). J'en conclus donc que, si la datation proposée par Van der Spek est juste (ce qui est nécessairement le cas si on lit [Ar]šū), *ADRTB* n° -440 se réfère à un moment où Artaxerxès II conduit lui-même les troupes contre Chypre (ou du moins qu'il est présent sur le front au début de la guerre) ; bien qu'on ne s'en soit jamais avisé, c'est ce qu'a écrit Diodore XV, 2.1 : *Artaxerxès... estrateuse ep'Euagoran ton Kuprou basilea*, où *estratēuse* doit être pris dans son sens premier de « faire (ou participer à) une expédition militaire », c'est-à-dire, pour un roi, prendre la tête de ses troupes (comp. Diodore XVI, 40.4-6 ; cf. Hérodote VII, 3-6) ; c'est sans doute à cette présence que faisait allusion la tablette sous la formule malheureusement lacunaire : «... of the land lamuniammu which the king made [...] ». Il n'y a donc aucune conclusion à tirer de ce texte sur la représentation que l'on se faisait à Babylone sur l'importance « particulière » du front égéen ; pour un rédacteur babylonien, il était tout aussi notable, dans d'autres années, d'indiquer que le roi avait mené ses troupes contre le pays de Razaunda (*ADRTB* n° -369), ou que les « troupes du roi » avaient livré combat [dans tel endroit] (n° -366), et infiniment plus intéressant de mentionner les conjonctions de planètes, le niveau atteint par l'Euphrate ou le prix de l'orge sur le marché de Babylone (cf. Slotsky 1993).

II. La guerre des deux frères

- *De Darius II à Artaxerxès II* : nous ignorons tout des raisons de l'inclination préférentielle de Parysatis pour Cyrus (sur les rapports entre Parysatis, Cyrus et Artaxerxès, les élucubrations de Hüsing 1933 doivent être rangées au magasin des accessoires, en dépit de l'écho qu'elles rencontrent parfois encore aujourd'hui) : une tradition ancienne (Élien *Anim.* VI, 39 ; Plutarque *Mor.* 328C) affirmait qu'elle entretenait des relations incestueuses avec son fils cadet ; cette tradition remonte sans doute à Ctésias (cf. *FGrH* 688 F44). Le nom (Ar)šū du fils aîné de Darius II (nommé Arsikès par Ctésias, Oarsès par Dinon : Plutarque *Art.* 1.4) est assuré par les tablettes babyloniennes (cf. Schmitt 1982c : 84-85 ; 88-89, et maintenant Van der Spek 1993a : 95-96) ; des terres relevant du « fils du roi (*mār šarri*) » sont attestées dans la région de Nippur par des tablettes datées entre la première et la septième année de Darius II (Stolper 1985a : 54-62), mais la dénomination utilisée n'impose pas de considérer qu'Arsès est dès cette date reconnu comme le prince héritier ; si en effet la traduction-interprétation par « crown-prince » (adoptée par Stolper) peut sans doute se justifier à l'époque séleucide où existe la coutume d'association au trône et même celle de double royauté [Sherwin-White/Kuhrt 1993 : 23-24 ; Sherwin-White, *JNES* 32/4 [1982] : 265-266 ; Briant 1994d : 466, n. 22], il en est tout différemment à l'époque achéménide, pour laquelle rien n'indique si le personnage appelé *mār šarri* est bien celui qui a été reconnu par son père au cours de la cérémonie décrite par Plutarque *Art.* 26.4-5 (c'est même exclu dans le cas ici analysé) : le problème est sans doute différent pour l'appellation d'*umasupitrū*, elle aussi traduite « crown-prince » par Stolper, pp. 59-61 à la suite de Eilers : cf. sur ce point également ci-dessus chapitre XIII, 2. À propos d'Athénée XII, 548e, il subsiste des doutes, en raison des homonymies sur Ochus ; il peut s'agir en principe de Darius II ou d'Artaxerxès III (même problème avec Polyen 7.17 ; ci-dessous § 8 : *D'Artaxerxès II à Artaxerxès III*) ; mais les qualités qui sont prêtées au roi expirant, l'insistance sur la

longueur de son règne tout autant que les conditions de la succession d'Artaxerxès II inclinent plutôt à penser que l'auteur faisait bien référence à la succession entre Darius II et Artaxerxès II ; c'est peut-être de la même tradition que dérive Justin V, 11.1 : « Darius lègue par testament le trône à Artaxerxès et à Cyrus les villes dont il était gouverneur. » Sur l'interpolation incluse dans les *Helléniques* (II, 1.8), cf. les doutes de Lewis 1977 : 104, n.83 ; mais, si l'on corrige Xerxès en Artaxerxès, le renseignement peut être admis (cf. Cousin 1904 : 32-33) ; sur ce point, on soulignera également la curieuse précision apportée par Thucydide (VIII, 37.1) dans le texte du deuxième traité entre les Perses et les Lacédémoniens, dans l'hiver 412-411 : du côté perse, les contractants-jureurs sont ainsi désignés : « Le roi [Darius], les fils du roi (*hoi paides tous [tou] basilôs*) et Tissapherne. » Altheim-Stiehl (1963 : 150-151) supposent que l'expression désigne Autoboisakès et Mithraios, dont l'interpolateur des *Helléniques* affirme qu'ils étaient « fils de la sœur de Darius » ; ils supposent également que cette femme (non nommée) est fille d'Artaxerxès I^{er} – d'où les meurtres d'Autoboisakès et de Mithraios par Cyrus : c'est là beaucoup de suppositions (il peut tout aussi bien s'agir d'une formule diplomatique toute faite comme sans doute dans *Ezra* 6.10). Sur la propagande anticyrénienne, cf. Orsi 1979-80 ; monnayage de Cyrus à Sardes : Weiser 1989.

• *Les préparatifs de Cyrus et la réaction d'Artaxerxès : de Memphis à Sardes* : je ne connais pas d'étude qui soit consacrée spécifiquement à replacer les événements dans le cadre de l'histoire achéménide proprement dite ; les études récentes s'intéressent surtout à l'itinéraire des Dix-Mille, en apportant d'ailleurs des commentaires souvent intéressants et importants : voir Cousin 1904 : 213-333, Manfredi 1986, Donner 1986, Lendle 1984 et 1986, Debord 1995, Joannès 1995, etc. En revanche, les pages de Cook (1983 : 211-213) ou de Dandamaev (1989a : 274-285) n'apportent rien de neuf au plan de l'interprétation historique, si ce n'est parfois de surprenantes propositions ; en particulier, je ne vois pas sur quoi se fonde Dandamaev (1989a : 274) pour écrire : « It is possible that he [Cyrus] hoped to diminish the influence of the Persian nobility and to create a centralized government, comparable to those which were established in the Hellenistic period » : sur ce point, cf. Briant 1993c : 421-422 ; malgré sa date et certains défauts, le livre de Cousin (1904) présente parfois une problématique plus intéressante que bien des études récentes. Cyrus et Tissapherne : selon Lewis (1977 : 120-121), le contrôle des cités fut enlevé à Cyrus pour être donné par Artaxerxès II à Tissapherne ; voir là-dessus les remarques critiques de Tuplin 1987a : 142-145 ; sur les rapports hiérarchiques entre les deux hommes, cf. la discussion de Ruzicka 1985a, qui présente plusieurs suggestions importantes. Alcibiade et Pharnabaze : sur le dossier et ses contradictions, cf. Hatzfeld 1951 : 341-349 (qui juge, contrairement à la position défendue ici, que les projets de Cyrus étaient imprévisibles pour tout le monde en 404 ; cf. également Ruzicka 1985a : 211, n. 22) ; sur le trajet suivi par Alcibiade, cf. Robert 1980 : 257-299 ; l'hypothèse Pharnabaze est adoptée par Cousin (1904 : 63-68). Révolte égyptienne : on notera que, selon les informateurs de Xénophon (*Anab.* I, 8.9 ; II, 1.6), des soldats égyptiens combattent dans l'armée royale à Kouanaxa : mais il peut s'agir d'Égyptiens établis à demeure en Babylonie ; sur la date de *DAE* 7 (11 septembre 400), voir Porten 1990 : 19. Psammétique et Amyrtée : cf. justes remarques de Kienitz 1953 : 76, et maintenant Lloyd 1994 : 337 et 347, n. 48 ; sur la chronologie de la révolte égyptienne et du retrait perse, voir Lemaire 1991c : 200-201 et 1995a : 51-56. Tamos et Psammétique : malgré Cloché 1919 : 222, il n'y a aucune raison d'induire du meurtre de Tamos que Psammétique était « persophile » ; l'épisode de Tamos est évoqué tout récemment par Lloyd 1994 : 347, qui estime que le texte de Diodore est trop allusif pour donner prise à interprétation historique ; cette prudence justifiée m'amène à souligner de nouveau que l'idée (développée dans mon texte) d'une alliance voulue par Cyrus relève de l'hypothèse ; en revanche, l'existence de relations privilégiées entre les dynastes égyptiens et des Caro-memphites au service des Perses est confirmée par Diodore XV, 9.4, qui se place une vingtaine d'années après la révolte de Cyrus : Glous, gendre de Tiribaze, passe une *symmachia* avec le pharaon Hakôris ; or, Glous est lui-même le fils de Tamos (Xénophon, *Anab.* II, 1.3 ; Briant 1988a : 161).

• *L'armée de Cyrus le Jeune* : les études sur les mercenaires grecs de Cyrus sont très nombreuses : on se reportera surtout à Roy 1967, Seibt 1977 : 51-69 et Marinovic 1988 : 24-36 ;

cf. également l'analyse de Cousin 1904 : 133-212, qui a le (rare) mérite de présenter l'armée « barbare » de Cyrus (pp. 108-132) : sur ce point voir également Briant 1985b : 62-63 ; parmi les sources disponibles, Westlake (1987), à juste raison, réévalue l'apport de Diodore de Sicile. À propos des chiffres des armées d'Artaxerxès II et de Cyrus le Jeune : comme d'habitude, les chiffres proposés par les auteurs anciens sont à la fois contradictoires et peu utilisables : Diodore (XIV, 19.7) situe le rapport entre mercenaires et armée barbare de 1 à 7, Xénophon (I, 7.10) de 1 à 10, proportions qui conduisent à des évaluations beaucoup trop élevées (ne serait-ce que pour des raisons logistiques) ; tout comme dans le cas de l'armée de Xerxès en 480, il n'y a guère moyen de prendre position, sinon en faisant appel à cette notion éminemment subjective de « chiffre raisonnable » : cf. en dernier lieu G. Wylie 1992 : 123, qui (après d'autres) propose le chiffre total de 30 000 pour l'armée du rebelle. Faut-il ajouter que les évaluations antiques concernant l'armée d'Artaxerxès II sont tout aussi peu recevables ? Sur ces problèmes, voir également maintenant les discussions et analyses de Gabrielli 1995 et de Descat 1995.

• *Propagande et légitimation* : sur le passage de l'Euphrate et le récit de Xénophon, cf. quelques remarques en ce sens de Desnier (*ap.* Briquel 1981) et de Briquel-Desnier 1983 (que je ne suis pas dans toutes leurs interprétations), [repris dans Desnier 1995 : 21-22, 25-26 (reçu au moment de boucler l'ultime travail de révision)] ; sur la date de l'événement, cf. Cousin 1904 : 307-308 ; sur le passage de l'Euphrate par Lucullus, cf. Cumont 1905a. Selon Weiser 1989, c'est en Cilicie que Cyrus fait frapper pour la première fois des monnaies à son effigie, mais en adaptant le motif des dynastes ciliciens (cavalier imberbe). Au moment de passer l'Euphrate ou juste après, il frappa pour la première fois des dariques à son effigie, coiffée de la kidaris royale. Si l'hypothèse est juste, le message était clair : Artaxerxès ne se trouvait pas confronté à une banale révolte satrapique. Face à lui, Cyrus se conduisait déjà en Grand Roi. Mais il faut reconnaître que l'interprétation est très hypothétique : voir d'ailleurs maintenant Casabonne 1995b. J'ai en tout cas la très nette impression que Cyrus manque cruellement de réserves métalliques : ce n'est sans doute pas sans raison que les promesses de primes sont gagées sur la victoire à venir (*Anab.* I, 4.13 ; sur ces problèmes, cf. également Descat 1995).

• *Loyauté personnelle et loyauté dynastique* : Cousin (1904 : 92 *sqq.*) met en doute lui aussi le caractère massif des ralliements à Cyrus, et il juge (p. 92) que « la véritable force du roi fut la loyauté de son peuple », considérant justement qu'il s'agit là d'une propagande visant à légitimer les prétentions royales du rebelle ; malheureusement, l'auteur ne fait pas preuve du même esprit critique en caractérisant Artaxerxès II comme un prince faible, isolé au milieu de ses harems (pp. 99-100) ; sur le titre *phoinikisîs* porté par Mégaphernès, cf. Lewis 1977 : 25, n. 143 ; sur l'expression « terre ennemie », cf. *RTP* 58, n. 4 ; sur Tamos et Glous : cf. Briant 1988a : 161 ; position administrative et famille d'Orontès d'Arménie : Osborne 1973 : 517-522 ; Belésys et Gobryas en 401 : à cette date, Bēšunu/Belésys est « gouverneur d'Ebir-Nāri » (cf. Stolper 1987) ; le cas de Gobryas est plus incertain ; un homme du même nom détient le poste de « gouverneur de Babylonie » ou « gouverneur du pays d'Akkad » dans les premières années de Darius II, la dernière mention (actuellement disponible) étant datée de 417 ; il peut s'agir du même (Stolper 1987 : 396-398). [Je me demande si ce Gobryas ne peut pas être identifié à ce Gobarès (*praefectus*), dont Plinie (VI, 30.120) rappelle qu'il a fait creuser un canal artificiel pour protéger la Babylonie des inondations de l'Euphrate ; il s'agit selon lui du Narmalchas (*regium flumen*). Il est vrai que les risques d'homonymie sont grands (tant sur l'anthroponyme que sur l'hydronyme), et que le texte peut aussi bien faire référence au Gubāru de l'époque de Cyrus et de Cambyse, d'autant que plusieurs tablettes mentionnent un « canal de Gubāru » (Joannès 1982 : 326), tant il y a eu de confusions, chez les auteurs classiques, sur les différents canaux « royaux » (cf. exposé du problème chez Van der Spek 1992 : 236-239). Plinie peut aussi faire écho au souvenir laissé de grands travaux menés par (le plus tardif) Gubāru pour recréer/améliorer un canal plus ancien (cf. pour comparaison le texte de l'époque de Xerxès cité par Joannès 1982 : 326 : recrutement de travailleurs « pour le creusement du canal de Gubāru », alors même que le canal est déjà cité dans un texte de l'époque de Cambyse). La question doit rester

ouverte]. Je note également que, selon Bivar (1961), un certain Artimas (dont il publie un sceau frappé à son nom en araméen), que l'auteur présente comme détenant une position officielle en Lycie, se serait rallié à Cyrus (à la suite, Shahbazi 1975 : 119-124 relie le personnage à la famille de Mégabyze); mais l'utilisation de la « liste satrapique » contenue dans *Anab.* VII, 8.25 est fort risquée, et l'hypothèse de Bivar est ainsi frappée d'un fort coefficient d'incertitude, d'autant qu'Artimas n'est pas un nom spécifiquement perse (cf. également la remarque incidente de Dandamaev 1992a : 45); on le rencontre très fréquemment en Carie (cf. e.g. Lipinski 1975 : 166; Blümel 1990); au surplus, Robinson (note éditoriale à la suite de Bivar) souligne que l'origine lycienne du document n'est en rien prouvée. L'hypothèse de Bivar a été néanmoins reprise tout récemment par Melikian-Chirvani 1993 : 114-115, qui, au surplus, en fait le descendant de l'Artimas dont le nom est inscrit en lydien sur un encensoir sur pied, dont le texte (Artymalim) a été publié et commenté par Gusmani 1983 : tout cela ressemble fort à un échaffaudage branlant d'hypothèses ! Trois dernières remarques : 1) si, comme je le suggère dans le paragraphe précédent, Cyrus manque d'argent (jusqu'au moment où il est en partie sauvé par le syennésis), on doit admettre qu'il n'a pas réussi à rallier à lui tous les trésoriers et autres gazophylaxes situés sur la route, qui ont continué à exiger une pièce authentifiée de la chancellerie royale pour délivrer des fonds, ce que ne pouvait fournir Cyrus (cf. pour comparaison les textes cités dans RTP 29, n. 3 et 49, n. 2, ainsi que mes remarques dans Briant 1989c : 328-329) : processus de résistance sans doute illustré par les mesures de rétorsion (étudiées dans le texte) prises par Cyrus en Lykaonie; 2) si Cyrus recrute tant de mercenaires grecs, je ne suis pas convaincu que c'est seulement en raison d'une supériorité technique intrinsèque qu'il leur reconnaîtrait : c'est peut-être aussi parce qu'un certain nombre de contingents réguliers d'Asie Mineure ont refusé de se rallier à lui; dans cette hypothèse, l'appel aux mercenaires grecs relèverait moins d'un choix tactique que d'une contrainte politique; 3) certains des problèmes traités dans cette section viennent d'être abordés par Joannès 1995, se demandant (pp. 183 sqq.) pourquoi Cyrus a emprunté une route secondaire sur la rive gauche de l'Euphrate; Joannès évoque un éventuel effet de surprise (p. 185); il juge également que ce choix procédait du manque de confiance de Cyrus envers certains de ses proches.

• *Artaxerxès face à Cyrus* : sur le Mur de Médie, cf. Barnett 1963; voir également Lendle 1986 : 211-214 et Vallat 1989b, ainsi que les différentes études consacrées au sujet dans *NAPR* 1 [1987] et 2 [1989], et maintenant Gasche 1995; sur le terme Arabie chez Xénophon, cf. Briant 1982b : 121-122 et Donner 1986 (également Joannès 1995); sur les retards de Cyrus lors de sa marche, cf. les remarques de Cousin 1904 : 317-321. Il est particulièrement difficile de reconstituer la bataille de Kounaxa, en raison de versions opposées et contradictoires : cf. Bigwood 1983, G. Wylie 1992, et Erhardt 1994 dont le développement (pp. 1-2) porte un titre (« Who won the battle of Cunaxa ? ») qui en dit long sur l'ampleur des incertitudes persistantes, et dont la conclusion mérite d'être citée : « In short, Tissaphernes won at Cunaxa. »

III. Artaxerxès le victorieux

• *Le processus de relégitimation* : propagande royale dans la biographie de Plutarque, cf. Orsi 1979-80. Selon Cameron 1955 : 96, c'est dans ces circonstances qu'Artaxerxès aurait commandé à Ctésias une légende du fondateur qui faisait de Cyrus le fils de misérables Mardes, et qu'il aurait ordonné la gravure de fausses inscriptions aux noms d'Ariaramnès et d'Arsamès afin de déconsidérer la lignée de Cyrus. Mais, pour toutes sortes de raisons (en particulier les modes d'élaboration des légendes de fondateur), l'interprétation de Cameron est fort peu convaincante. Par ailleurs, selon Shahbazi 1972b, la tombe de Gur-i Dukhtar (dans la vallée de Buzpar, SW du Fârs), publiée par Vanden Berghe 1964 [dont la datation haute, avant Cyrus le Grand, n'est plus admise aujourd'hui : cf. Nylander 1966], aurait été élevée par Parysatis, sur le modèle de la tombe de Cyrus le Grand (cf. ci-dessus fig. 1), pour y déposer les pauvres restes (tête et main droite) de Cyrus le Jeune; mais, outre que le monument peut aussi bien dater de la fin de l'époque achéménide ou même de l'époque hellénistique (Stronach 1978 : 302), et que le passage de Ctésias (§ 59) cité par l'auteur

semble plutôt faire référence à une sépulture à Suse, on peut raisonnablement douter qu'après avoir été si durement contesté, le roi ait autorisé l'érection d'un tel monument en l'honneur de Cyrus, qui aurait pu devenir un dangereux lieu de mémoire en Perse même (comparer avec la mesure politique prise par Cyrus contre le souvenir du « rebelle » Orontas : *Anab.* I, 6.11 : « Jamais son tombeau n'a été découvert »); en effet, c'était déjà une concession exceptionnelle faite par le roi à Parysatis de recueillir la tête et la main droite du rebelle tranchées selon la coutume (Ctésias § 58; Plutarque, *Art.* 13.2), car, normalement, la tête et la main d'un usurpateur étaient destinées à être jetées/abandonnées (Strabon XV, 3.17 : *riptetai*), c'est-à-dire très probablement laissées aux animaux : cf. le sort des stratèges grecs de Cyrus qui, après avoir été décapités (selon la version de Xénophon, *Anab.* II, 6.29), « furent déchirés par les chiens et les oiseaux » (Plutarque, *Art.* 17.7; ci-dessus p. 237 et chapitre II, 9 sur les coutumes funéraires perses); tel fut probablement le sort réservé très secrètement par Cyrus le Jeune à Orontas (qui en confia le soin à son fidèle Artapatès), d'où la phrase de Xénophon I, 6.11 : « Personne ne vit plus jamais Orontas, ni vivant, ni mort, et personne ne put dire sûrement comment il mourut, et jamais son tombeau n'a été découvert. »

• *Récompenses et châtements* : sur la carrière d'Ariée, cf. Lewis 1977 : 119, n. 78 et Hornblower 1994a : 78-79; sur l'éventuelle modification de l'étiquette royale et les problèmes chronologiques que posent les textes anciens, voir Briant 1994e : 307-310 et ci-dessus chapitre XIV, 1.

• *Le Grand Roi et ses armées* : sur les Perses et leur « faiblesse militaire » dans l'*Artaxerxès* de Plutarque, dans l'*Agésilas* de Xénophon et chez Isocrate, voir quelques réflexions dans Briant 1987b et 1989a; sur le rôle des mercenaires grecs, voir les réflexions de Seibt 1977 : 63-69 et celles de Rahe 1980 qui a le tort, à mon sens, de considérer comme un fait acquis que les *hatri* babyloniens ne fournissaient plus de soldats : sur les *hatri* à l'époque d'Artaxerxès II, cf. le dossier étudié par Joannès 1982 : 4 sqq., également Dandamaev 1992a : 18, et ci-dessus chapitre XIV, 7 : *Darius II et ses armées* : on reviendra sur tous ces problèmes ultérieurement : chapitre XVII, 3.

IV. La situation en Asie Mineure et la stratégie d'Artaxerxès II (400-396)

• *De Sardes à Memphis* : retour de Tissapherne à Sardes, cf. Lewis 1977 : 138-139; Amyrtée à Éléphantine, cf. Porten 1990 : 19, qui date le papyrus *DAE* 7 du 11 septembre 400; mais Lemaire (1991c : 200-201) propose de redater la stèle d'Assouan (*DAE* 75) et n'exclut pas que le contrôle perse sur Syène ait pu durer jusqu'en 398; sur la chronologie des premiers pharaons indépendants, cf. également Traunecker 1979 et en dernier lieu Lloyd 1994; on remarquera enfin que ces pharaons n'ont peut-être pas rompu brutalement avec la cour perse, si l'on en juge par une anecdote transmise par Phylarque (*ap.* Athénée XIII, 609b) : un roi d'Égypte (malheureusement non nommé) envoie la fameuse courtisane Timôsa à Stateira, la femme d'Artaxerxès : le terme utilisé (*dôron*) renvoie sans nul doute à un « don diplomatique », bien connu entre les pharaons et les rois du Proche-Orient. [Le dossier de la rupture égyptienne a été repris par A. Lemaire dans une communication présentée à Paris lors de la Table ronde « Égypte et Transeuphratène » (10-11 mai 1993) = Lemaire 1995a : 51-56].

• *Artaxerxès, ses satrapes et le front d'Asie Mineure* : sur la politique spartiate, cf. Lewis 1977 : 139 sqq. et Westlake 1986; sur Tissapherne et Pharnabaze, cf. Westlake 1981; attitude d'Évagoras : cf. Costa 1974 : 46-50; *syennésis* de Cilicie : l'hypothèse de sa disparition politique remonte à Erzen 1940 : 114-120, mais l'auteur remarque justement qu'aucun document ne vient l'étayer positivement (du moins jusqu'à la nomination de Mazée/Mazdai autour de 350 : cf. Briant 1994b : 124); il n'est donc absolument pas sûr qu'alors (400) la Cilicie fut transformée en satrapie de plein droit, car les monnaies frappées en Cilicie par Tiribaze, Pharnabaze et Datamès ne sont pas des monnaies satrapiques à proprement parler, mais plutôt des monnaies « karaniques » (cf. Briant 1989c : 329); sur les doutes qu'il convient de conserver sur ce point, cf. justement Lemaire-Lozachmeur 1990 : 146-147, et maintenant Casabonne 1995b.

V. Agésilas en Asie Mineure

• *La défaite de Tissapherne* : l'offensive d'Agésilas et les circonstances de la bataille du Pactole continuent de poser des problèmes topographiques et historiques, en raison des contradictions des sources anciennes : voir Dugas 1910, Foss 1978, et les analyses de Bruce 1967 (*ad loc.*), en particulier pp. 150-156 sur la bataille de Sardes ; en dernier lieu, cf. Cartledge 1987 : 215-217, Botha 1988, Wylie 1992, De Voto 1988, Dillery 1995 : 109-114.

• *L'Anabase d'Agésilas* : voir surtout Dugas 1910 et Bruce 1967, ainsi que Wylie 1992 (qui évalue justement à la baisse les capacités stratégiques d'Agésilas) ; sur le personnage et ses campagnes, cf. la synthèse de Cartledge 1987, en part. pp. 180-218 (qui, lui aussi, pp. 217-218 révisé à la baisse les ambitions territoriales que lui prêtent les auteurs anciens).

• *Les défenses perses face à l'offensive d'Agésilas* : satrapes et ethnè : sur les rapports entre les Perses et les peuples de l'intérieur, cf. Briant 1976 et 1982b : 57-112 (ci-dessous chapitre xvi, 18). Le titre porté par Orontès (« satrape de Mysie ») a fait couler beaucoup d'encre dans le cadre d'études vouées à reconstituer la « révolte des satrapes » (ci-dessous, § 7) ; la réalité de l'information donnée par Diodore est acceptée par Osborne 1973 (gouvernement satrapique de plein exercice, dont le centre est Pergame : cf. *OGIS* 264, lignes 4-9), tandis que Hornblower (1982 : 176-178) pense (de manière à mon avis peu convaincante) que vers 361, Orontès est toujours satrape d'Arménie ; cf. également Osborne 1982 : 65-80 (où l'on trouve une discussion approfondie des vues opposées, en particulier une vigoureuse réplique à Hornblower qui, lui-même, vient de réitérer ses vues dans Hornblower 1994b : 220) ; le point de vue d'Osborne est adopté par Moyssey 1987 ; voir également Weiskopf 1982 : 108-118 et 1989 : 70-76, qui, tout en admettant qu'Orontès a obtenu une position en Mysie, nie l'existence d'un gouvernement autonome, et rapproche la position d'Orontès de celle d'un Asidatès pourvu de terres et de domaines ; l'auteur rappelle que la terminologie de Diodore est très élastique, et suggère qu'il en est de même dans la mention diodotéenne d'une « satrapie de Paphlagonie » (1982 : 114) ; sur ce point, cf. également Robert (1980 : 265 *sqq.* ; cf. aussi 203-219) qui, sans aborder de front le problème exposé ici, juge, comme allant de soi, que le satrape de Paphlagonie résidait à Gangra, non loin d'Ancyre, là-même – notons-le au passage – où les dirigeants paphlagoniens viennent se soumettre à Alexandre en 334, le roi leur ordonnant d'obéir, comme par le passé, au satrape de Daskyleion (Arrien II, 4.1-2) ; ajoutons en passant que la Paphlagonie n'est pas vierge de témoignages iconographiques perses : cf. Doncel-Voute 1984 (chapitre xvi, 2, fig. 47) et von Gall 1966 ; sur Polyen VI, 10 (Éolide) et les fortifications d'Asidatès (Mysie), voir RTP 190, Tuplin 1987c : 212-213 et Debord 1994.

• *Les Perses face à Agésilas* : sur Spithridatès et ses domaines, cf. Sekunda 1988a : 178-180 ; sur ses rapports avec Agésilas et le caractère limité du danger qu'il présente alors, cf. Weiskopf 1989 : 23-25 ; on connaît des monnaies frappées au nom d'un Spithridatès, mais son identification précise pose problème ; il peut s'agir du satrape connu par les sources classiques en 334 (cf. Harrison 1982a : 416-418 ; Cahn 1989 : 101) ; sur la réponse faite par Pharnabaze à Agésilas (*Hell.* IV, 1.35-36), cf. les réflexions de Lewis 1977 : 150-15, et ci-dessus chapitre VIII, 7 : *Le pacte dynastique*.

VI. Succès et revers achéménides : de l'Asie Mineure à l'Égypte (396-v. 366)

• *La défaite spartiate* : Conon à Rhodes : Berthold 1980 : 35-38 et Westlake 1983 [et maintenant *CAH* VI² : 67-70 ; 103-106] ; sur les opérations militaires en Asie Mineure, cf. Lewis 1977 : 142-147.

• *Les Perses entre Athéniens et Lacédémoniens* : la position de Strouthas (dénommé « satrape d'Ionie » dans Tod II, n° 113) pose quelques problèmes qui nourrissent une abondante littérature sur les titulaires du satrapat de Sardes et sur la définition administrative de ce gouvernement dans ces années (cf. Lewis 1977 : 118, n. 75 ; Weiskopf 1982 : 88-93 ; Hornblower 1982 : 37, n. 10 ; Petit 1988 : 309-311 ; Chaumont 1990 : 598 ; Hornblower 1994a : 77-78), mais chacune des solutions envisagées se heurte à des difficultés qui paraissent difficiles à surmonter en toute certitude. Sur la création de la satrapie de Carie, cf. Hornblower 1982 : 34-38 et Ruzicka 1992b : 16-20 ; contre cette position (admise unanimement), Petit (1988) a soutenu une thèse paradoxale : selon lui, les

Hékatomnides n'ont jamais été reconnus officiellement satrapes par Artaxerxès ; mais, pour parler en litote, la démonstration n'emporte pas la conviction (cf. mes courtes remarques dans *Abst. Iran.* 12 [1989], n° 283 et celles de Descat, *Topoi* 3/1 [1993] : 265-266, ainsi que Hornblower 1994b : 215-216 ; sur le statut de Mausole, voir également ci-dessous chapitre xvi, 18).

• *De Chypre à l'Égypte* : sur la politique d'Évagoras, cf. Costa 1974 : 48-56, Weiskopf 1982 : 154-156, Collombier 1990 : 35-37 et Maier 1994 : 312-317 ; les affaires dynastiques en Égypte : Traunecker 1979 : 401 *sqq.* (sur les problèmes chronologiques, cf. également Tuplin 1983 : 185-6 et Lloyd 1994) ; sur l'intervention athénienne à Chypre (d'après Lysias), cf. Tuplin 1983 (date les opérations de 390-389). Inscription phénicienne de Kition : elle est publiée et commentée par Yon-Snycey 1991, 1992 (dont je reprends ici pour l'essentiel l'interprétation).

• *Les premières opérations* : l'ensemble de la période ca. 391-381 pose de redoutables problèmes chronologiques et historiques, sur lesquels on verra Tuplin 1983 et la mise au point de Shrimpton 1991 ; les dates adoptées dans le texte le sont sous réserve (l'examen des témoignages numismatiques (monnaies frappées par Tiribaze) conduit Harrison (1982a : 304-315) à dater la deuxième expédition de Chypre de 382-380 (et non 387-386), mais ses arguments ne sont pas non plus contraignants).

• *La Paix du Roi* : voir en dernier lieu les mises au point d'Urban 1991 et de Badian 1991.

• *Un embrasement généralisé ?* Sur les rapports logiques entre la Paix du Roi et la reprise des préparatifs perses contre Chypre, cf. Sinclair 1978, et les intéressantes remarques de Ruzicka 1983a (sur le problème de Clazomènes traité par cet auteur, cf. aussi Aikyo 1988) ; à propos des textes anciens sur le caractère général de la révolte, on verra les justes réflexions de Weiskopf 1982 : 161-192 (qui me paraît cependant sous-estimer le danger présenté à cette date par Évagoras : cf. p. 190) ; Datamès : Sekunda 1988b ; sur la Cilicie et les témoignages numismatiques (monnaies frappées par Tiribaze), cf. Lemaire-Lozachmeur 1990 : 147, et Davesne 1979 : 162 (mais le rapport proposé avec l'élimination du *syennésis* me paraît devoir être abandonné, pour des raisons présentées ci-dessus), et surtout l'exposé systématique de Harrison 1982a : 304-315, ainsi que Capocchi 1991 : 85-95 ; sur les premières campagnes de Datamès, cf. Sekunda 1988b : 38-40 ; sur le rôle d'Hékatômnos, cf. Weiskopf 1982 : 157-160 (qui juge que la campagne de 391-390 s'est terminée rapidement par un accord avec Évagoras, et qu'il n'y a pas trace d'une rébellion d'Hékatômnos, qui suggère-t-il d'une manière peut-être excessive (p. 167), n'a même pas participé à l'expédition : « Diodorus interpreted his absence as secret support »), et Ruzicka 1992b : 26-29 (repousse également les présentations de Diodore et d'Isocrate) ; sur le « roi des Arabes », cf. Briant 1982b : 163-164. L'hypothèse d'un quasi-effondrement de la domination perse en Palestine à partir d'Artaxerxès II est présentée (e.g.) par Eph'al 1982b : 205-206, mais à partir de témoignages archéologiques qui ne me paraissent pas fonder avec certitude une telle conclusion (cf. également Stern 1982b : 254-255, dont la chronologie me paraît s'appliquer plutôt à une phase ultérieure du règne d'Artaxerxès II, mais d'une manière qui reste imprécise néanmoins, tant l'archéologie a tendance à solliciter les rares témoignages littéraires) ; je comprends mal également le rapport que veut établir Betlyon (1986 : 636) entre l'apparition des premières monnaies judéennes vers 400 et la « décadence » de l'Empire. On doit surtout souligner que l'on manque cruellement de documentation écrite sur l'histoire de ces régions dans ces années ; la seule possibilité d'entrevoir l'intervention du pouvoir central est de dater la mission d'Esdras de la septième année d'Artaxerxès II, et d'y voir l'indice de troubles entretenus par la révolte égyptienne (e.g. Cazelles 1954 [Lemaire 1995a]) : on ne reviendra pas ici sur ce débat, qui n'est pas prêt de s'éteindre (cf. chapitre xiv, 5).

• *L'offensive contre Évagoras* : sur les modalités du traité imposé à Évagoras, cf. Weiskopf 1982 : 178-192. Pour les raisons exposées ci-dessus § 1, la tablette *ADRTB* n° 440 se réfère probablement au tout début de la guerre contre Évagoras ; le texte porte : « [...] the land Saminē, a famous city of the land Kupru, which for making [...] sundu of the land lamuniammu which the king made [...] ».

• *Les échecs égyptiens* : on verra surtout la discussion de Kienitz 1953 : 80-92 et Lloyd 1994 : 346-348 ; la date de la campagne de Pharnabaze, Tithraustès et Abrokomas contre l'Égypte

(Isocrate) est surtout induite généralement du fait que Pharnabaze a été rappelé à la cour vers 387 (Xénophon *Hell.* V, 1.28), ce dont on déduit qu'Ariobarzanès lui a alors succédé (cf. Weiskopf 1982 : 120-127 et 1989 : 27-28); mais il subsiste nombre d'incertitudes (cf. Cloché 1919 : 230-232 et 1920 : 85-88); selon Moysey (1986 : 10, 15), certaines monnaies attribuées à Pharnabaze ont pu être frappées en Cilicie dans la période 386-383, au moment de la préparation de l'expédition d'Égypte, mais il existe d'autres possibilités : cf. Harrison 1982a : 315-321 et Lemaire-Lozachmeur 1990 : 147, qui suggèrent plutôt de les dater des années 370 (soit de la deuxième expédition); à propos de l'éventuelle humeur offensive d'Hakôris : on notera la découverte en Phénicie de bases d'autels portant le cartouche d'Hakôris, dans lesquelles on voit généralement l'indice d'une tentative offensive égyptienne (cf. Traunecker 1979 : 435), mais l'interprétation reste incertaine (Lloyd 1994 : 347, n. 50). Sur les mercenaires grecs lors de l'expédition d'Égypte, on verra Seibt 1977 : 80-83, qui note surtout que c'est la première fois qu'une armée perse comprend un aussi grand nombre de Grecs, sans offrir cependant d'interprétation plus détaillée; selon Sekunda (1988b : 42), Datamès a adopté des pièces d'armement grec, et c'est lui qui a également constitué pour la première fois un corps d'infanterie perse (Kardakes : *Nepos Dat.* 8.2); sur tous ces problèmes, voir ci-dessous chapitre XVII, 3. Arrivée au pouvoir de Nektanébô 1^{er} : Traunecker 1979 : 435-436, Meulenaere 1963, Lloyd 1994 : 357-359; éventuels rapports de parenté (par alliance) entre Chabrias et Nektanébô 1^{er} : Kuhlmann 1981 : 276-278, [mais voir *contra* maintenant la démonstration convaincante de Huss 1994b]. Expédition de Pharnabaze en 373 : Cloché 1920 : 88-99; la participation de Datamès à l'expédition de Pharnabaze est induite de *Nepos (Dat.* 3.5; 5.1), mais le texte pose quelques problèmes d'interprétation présentés et traités par Sekunda 1988b : 40-41; personne ne peut croire qu'Artaxerxès ait mis en danger l'expédition d'Égypte pour distraire Datamès dans une campagne sans gloire contre un dynaste de Cataonie (*Dat.* 4; 5.1-5), ni que Datamès se soit brusquement révolté au moment même où il recevait le commandement de l'armée d'Égypte, au prétexte qu'une camarilla de cour avait juré de le perdre (§ 5.2-5) : c'est là accorder une bien naïve confiance à un texte qui relève du genre de la *saga* familiale; pour ces raisons, la reconstruction de la carrière de Datamès par Weiskopf (1982 : 205-207) me paraît plus satisfaisante (même si elle comprend elle aussi sa part d'hypothèse : nous sommes ici dans le registre de la confrontation de vraisemblances, rien de plus : l'auteur (pp. 207-209) juge qu'après la victoire sur Aspis, Datamès a reçu une promotion comme satrape de Cappadoce).

• *Artaxerxès et les Grecs* : voir également maintenant Seager, *CAH* VI² : 156-186.

VII. Artaxerxès II, ses satrapes et ses peuples (c. 366-359/358)

• *Diodore et la « grande révolte des satrapes : l'Empire en feu ? »* Sur tout ce qui suit, je me suis beaucoup inspiré des analyses de Weiskopf (1982, 1989), qui a présenté des interprétations très novatrices et très convaincantes, qui rendent largement caduques les études précédentes (en particulier celle de Judeich 1892 ou celle de Meloni 1951); on y trouvera une bibliographie à jour, que je ne citerai donc pas systématiquement; mais il faut savoir que les thèses de Weiskopf ont été vigoureusement critiquées par Moysey 1991-1992; je dois dire que tel n'est pas mon point de vue (cf. Briant 1994b : 127, n. 45), quand bien même il est exact que l'ouvrage de Weiskopf souffre ici et là de quelques faiblesses (cf. ci-dessous sur les plans d'Orontès) : le problème c'est que Weiskopf 1982 (dactyl.) n'a pas été diffusé, et que les comptes rendus ont été faits uniquement à partir de l'opuscule de 1989 (dans le cas contraire, j'imagine que Moysey 1991 : 120 n'aurait pas reproché à Weiskopf de ne pas utiliser la documentation numismatique, qui, au surplus, n'autorise certainement pas certaines des conclusions historiques que Moysey 1989 a cru pouvoir en tirer sur les plans de Datamès : ci-dessous; voir également les critiques de Hornblower, *CR* 40 [1990] : 363-365, et Hornblower 1994a : 84). Sur le texte de Diodore proprement dit, on verra en particulier Weiskopf 1982 : 337-341, ainsi que Moysey 1975 : 96-99 et 116-117; cf. également Briant 1989a : 38-39; sur IG II² 207, voir en particulier les analyses épigraphiques et historiques d'Osborne 1971, 1981 : 52-54, 1982 : 61-80, de Moysey 1975 : 254-265, 1987, de Weiskopf 1982 : 401-405 et les miennes dans

Briant 1994d; sur Tod 145, cf. les vues contradictoires de Moysey 1975 : 143-148 et de Weiskopf 1982 : 398-401 (« a display of diplomatic fantasy »), 1989 : 84-85 (analyse qui a suscité les vives critiques de Moysey 1991 : 120; mais, en raison des lourdes incertitudes que je rappelle dans le texte, je ne pense pas qu'un tel document, en tout état de cause, puisse être considéré comme « a major stumbling block to W.'s thesis », sauf à considérer, comme le fait Moysey sous une formulation très volontariste, que « only one context makes sense »).

• *Les premières révoltes : Datamès* : outre l'étude de Sekunda 1988b (que je suis pas sur les débuts de la révolte), je me suis beaucoup inspiré dans cette section des pages de Weiskopf 1982 : 197-220 et 418-425; sur son monnayage frappé à Sinope, cf. Harrison 1982a : 263-265 (en rapport avec des stratagèmes rapportés par Polyen et par le Pseudo-Aristote).

• *Les troubles en Asie Mineure occidentale (366-361)* : Ariobarzanès : textes et commentaires dans Osborne 1983 : 50-53, qui pose le problème de la date; sur les rapports entre Ariobarzanès et Athènes, cf. également Moysey 1975 : 80-84 et Weiskopf 1982 : 353-380; sur la fin d'Ariobarzanès, cf. hypothèses de Weiskopf 1982 : 381-385, qui juge que son fils Mithridatès a alors rallié le camp de Datamès (sur les hypothèses généalogiques de Weiskopf, je dois dire que je partage pour une part les réticences de Moysey 1991 : 117). Orontès : Weiskopf 1982 : 395-398; 1989 : 89-90; sur le monnayage attribué à Orontès, cf. *ibid.* pp. 388-394; voir également Troxell 1981, mais sa datation dans les années 350 est certainement fautive : cf. Moysey 1989 : 123-125; on ne s'explique pas le rôle de *leader* que, selon Diodore (XV, 91.1), les autres satrapes ont reconnu à Orontès; l'argument tombe si l'on admet avec Hornblower (1982 : 176-178) qu'Orontès est toujours satrape d'Arménie : mais, sur les arguments présentés par Hornblower, cf. les remarques critiques convaincantes d'Osborne 1982 : 67 *sqq.* (malgré Hornblower 1994a : 86); Artabaze et Autophradates : cf. Moysey 1975 : 119; voir surtout la discussion de Weiskopf 1982 : 423-429; disparition d'Orontès : cf. Osborne 1973 : 542-551; *contra* Moysey 1975 : 109, qui juge qu'Orontès a réobtenu son commandement en Mysie. Sur IG II² 207 (vente de blé par Orontès à Athènes) : cf. Briant 1994d, où je démontre que le geste ne révèle en rien une politique sécessionniste de la part du satrape (voir également Moysey 1987 : 100, n. 100, mais dans le cadre d'une démonstration chronologique qui ne me convainc pas : voir ci-dessous § 9 *Artaxerxès III et Philippe II*, Notes).

• *Le front égyptien* : sur la chronologie (discutée) et sur les problèmes posés par l'offensive de Tachôs, cf. Cloché 1919 : 212-218; 1920 : 99-107, ainsi que Kienitz 1953 : 96-100 et 180-181, Weiskopf 1982 : 405-412 et Hornblower 1982 : 174-175; sur Tcha-hap-imou et ses relations familiales avec Tachôs et Nektanébô, cf. Meulenaere 1963; c'est dans le contexte de l'offensive de Tachôs que s'inscrit (d'une manière malheureusement incertaine) l'inscription biographique (lacunaire) de l'Égyptien Onnophris, « prophète des statues du père du roi, le général Tcha-hap-imou » qui, apparemment, a accompagné Tachôs (non nommé) lorsque celui-ci « était allé vers l'Asie »; les rapprochements avec le récit de Diodore ne permettent pas de résoudre toutes les difficultés du texte, bien qu'il ne soit pas impossible qu'Onnophris ait accompagné Tachôs à la cour du Grand Roi (cf. Van Kānel 1980 et 1984 : 198-201, qui rapproche Onnophris d'Udjahorresnet et de Samtoutefnakht; cf. chapitre XVIII, 4).

• *Orontès et le front égyptien* : à propos d'Orontès en Syrie (Trogue-Pompée, *Prol.* X), on verra la critique de Weiskopf (1982 : 405-412; 1989 : 81-84), qui cependant, à mon avis, va trop loin : j'estime qu'il est gênant d'écarter complètement du dossier le seul témoignage direct; cf. en revanche la remarque peu convaincue d'Osborne 1973 : 537; de son côté, Moysey (1975 : 106) juge qu'Orontès a cherché à rejoindre les forces égyptiennes en Syrie; sur le décret en l'honneur de Straton de Sidon, cf. en particulier Moysey 1975 : 244-253 et Weiskopf 1982 : 458-459; les efforts d'Austin 1944 pour tenter de déduire du décret qu'Athènes a alors pris part à la révolte contre Artaxerxès ne sont guère convaincants; en revanche sur Hieron. *Adv. Iovinian.* I, 45, cf. Moysey 1987 : 99, n. 27 et 1989 : 120-121; sur le monnayage de Straton, dont on pense parfois, depuis Babelon 1910, qu'il illustre une politique pro-égyptienne, cf. Betlyon 1982 : 9-10, 29-30 : mais l'interprétation pose quelques difficultés (cf. Moysey 1989). Selon Diodore (XV, 92.5), « Tachôs alla

trouver le Grand Roi en traversant l'Arabie» : cette mention rappelle immédiatement ce qu'écrivait Arrien (*Inde* 43.5) à propos des soldats de Cambyse et des troupes de Ptolémée, qui choisirent de regagner la Babylonie par la terrible route qui traversait les déserts d'Arabie du Nord (cf. Briant 1982b : 129, 132) : mais pourquoi choisir un tel itinéraire, si Tachôs est alors à Sidon (sur la route « normale », que suggère également le décret en l'honneur de Straton, cf. Briant 1991b : 77-79) ? Je m'avoue incapable de répondre raisonnablement à la question qui, au surplus, est peut-être viciée par le sens (inconnu) que Diodore attribuait au terme « Arabie » (sur l'utilisation de ce terme chez les auteurs classiques, cf. Briant 1982b : 120-122) ; de même d'ailleurs pour le terme « Syrie » (cf. Sartre 1988). Campagne d'Ochos en Syrie : Cloché 1919 : 245-246 ; Weiskopf 1982 : 410 et 460, n. 109 ; Tachôs à la cour du Grand Roi : Briant 1985b : 57-58. Sur les mesures fiscales de Tachôs et de Chabrias et leurs répercussions politiques en Égypte, cf. Will 1960 ; sur la situation intérieure fragile des pharaons, cf. Meulenaere 1963 : 93, Ray 1986 : 149 et 156 et Ray 1987, ainsi que Briant 1988a : 155-158 et les réflexions de Yoyotte 1992.

• *Retour sur Datamès* : plans « grandioses » de Datamès : Olmstead 1948 : 419, suivi par Moysey 1975 : 107-108 (n. 25) et Harrison 1982a : 411-413 ; cf. également Osborne 1973 : 537, n. 104 qui, du texte de Polyen, tire la conclusion assez surprenante que Datamès, tout comme Orontès, parvint jusqu'en Syrie ; position contraire de Weiskopf 1982 : 424 (voir également maintenant les doutes d'Hornblower 1994a : 87) ; monnaies de Tiribaze et de Pharnabaze frappées en Cilicie, cf. Harrison 1982a : 304-320 et Moysey 1986. L'interprétation des monnaies de Datamès (discutée dans le texte) est de Moysey 1989 : 108-119, en part. 109-112 ; tout en soulignant qu'il s'agit d'une « conjecture », l'auteur juge que le rapprochement avec Polyen constitue « une explication plausible, étant donné la longue inimitié avec le roi, et le précédent pour une telle invasion qui fut établie par Cyrus le Jeune » (p. 110) ; l'auteur, sans l'explicitier, semble supposer que Datamès avait pour objectif de chasser Artaxerxès II de son trône, ce qui me paraît hautement contestable (Moysey 1975 : 113-114 a mené le même raisonnement pour Orontès, mais rien ne montre non plus que le monnayage d'Orontès proclame ses ambitions royales : cf. Weiskopf 1982 : 388-394, Hornblower 1982 : 178-179 ; Moysey 1989 : 123-125). Anu à Uruk (problème ignoré de Moysey 1989) : cf. Stolper 1990b : 561 (dans le cadre d'un raisonnement d'ordre strictement chronologique) ; cf. également Kuhrt 1987a : 151 (l'observation remonte à Oelsner), et surtout maintenant Beaulieu 1992 : 54-60 ; pour fonder son interprétation, l'auteur compare (p. 110) la politique qu'il attribue au satrape à ce qu'il considère comme la diffusion du culte « de la déesse mésopotamienne *Anāhita* » par Artaxerxès II [italiques P.B.] : mais, pour toutes sortes de raisons, cette comparaison est parfaitement invalide (ci-dessous § 8 : *Anāhita* et *Ištar*). Sur les origines de Datamès, cf. Briant 1987a : 19, n. 47 et 27, n. 116, et (indépendamment) Sekunda 1988b : 35-36, ainsi que les études de Lemaire sur le nom louwite Tarkumuwa que portent certaines monnaies attribuées à Datamès : cf. Lemaire 1989 : 144-149, et 1991c : 203-205 : Datamès « aurait été un dynaste local remplissant les fonctions de satrape, puis de général en chef au sein de l'Empire perse » (mais sans exclure tout à fait l'autre hypothèse : « Tarkumuwa serait un dynaste local de Cilicie dont nous n'avons aucun écho par ailleurs »).

• *Mausole et les révoltes* : on verra en général Hornblower 1982, Weiskopf 1982 : 221 *sqq.* et Ruzicka 1992b : 15-75 ; on y trouvera des mises au point sur bien des aspects discutés des institutions cariennes (existence ou non-existence d'un *koinon* carien par exemple), dont je ne crois pas utile de traiter ici en détail (sur les rapports de Mausole avec les cités cariennes, on verra maintenant le remarquable document publié par Blümel 1990) ; avènement de Mausole : Hornblower 1982 : 34-40 ; à propos de l'expression *patrōa arkhē*, on peut la rapprocher sans doute d'une formule utilisée dans une inscription (*hoposēs [gēs/khōras] Maussōlos arkhē*), sur laquelle on verra les justes réflexions d'Hornblower 1982 : 154 ; soulignons simplement que la terminologie n'implique pas que Mausole jouit d'une situation exceptionnelle par rapport à celle d'autres satrapes ; du point de vue grec, en effet, le pouvoir territorial d'un satrape pouvait parfaitement être désigné sous le terme *arkhē* (cf. IG II² 207a, ligne 15 : *ek tēs Orontou arkhē* ; voir Osborne 1982 : 73-74) ;

sur les constructions de Mausole, voir Hornblower 1982 : 223 *sqq.* (le degré d'hellénisation et ses formes a donné lieu à une polémique entre Gunter 1985 et Hornblower 1990a ; cf. également les utiles remarques de Sherwin-White CR 34/2 (1984) : 257-259, où l'on trouvera des références bibliographiques complémentaires, ainsi que l'analyse de Stamatou 1989 : 379-385 sur les emprunts au répertoire iconographique achéménide, et leur insertion dans des formes de type grec ; cf. également les remarques de Von Gall 1989 : 505 et n. 2, et maintenant les études rassemblées dans Isager 1994) – problème bien illustré ailleurs, en particulier à Xanthos mais aussi à Sidon ; sur sa politique extérieure, cf. Hornblower 1982 : 107 *sqq.* (avec les réflexions pp. 152-153 sur l'éventuelle « normalité » des initiatives de Mausole) ; sur ce point, cf. également la discussion de Weiskopf 1982 : 270-285, ainsi que les utiles commentaires de Moysey 1989 : 126-130 sur le monnayage de Mausole ; également, sur un point particulier (intervention de Mausole dans les affaires lyciennes), Borchhardt 1993a : 78 : une stèle portant la double hache carienne serait, selon l'auteur, le témoignage de l'inhumation sur place d'un phourarque carien installé à Limyra – hypothèse qui m'apparaît bien fragile ; fonctions satrapiques de Mausole, cf. Hornblower 1982 : 137 *sqq.* et 161-165 sur le problème des taxes royales/taxes civiques, point sur lequel on verra également les remarques de Corsaro 1985 et de Frei 1990 : 166-168 et le texte publié par Bousquet 1986 (sur la position de Mausole dans l'Empire, voir également ci-dessous chapitre xvi, 18 *in fine*). Sur l'interprétation (Mausole rebelle) que l'on a parfois donnée de ces anecdotes, cf. Weiskopf 1982 : 232-235 ; sur les textes mentionnant des conspirations, cf. *ibid.* : 252-256, qui souligne fort justement (pp. 230-231) que l'affaire d'Arlissis montre plutôt qu'à cette date Artaxerxès a soutenu Mausole et qu'il n'y a donc là aucune preuve de tendances au dynaste à la rébellion (sur la position d'Arlissis à la cour royale, cf. les remarques très hypothétiques de Heltzer 1994 : 116-119) ; sur Tod 138.2, cf. également BE 1990 : 276 ; sur les accusations de prévarication portées contre des ambassadeurs venus auprès du Grand Roi, cf. Hofstetter 1972 : 102-104 ; sur les actions de Mausole pendant la révolte, cf. Hornblower 1982 : 170-182 (le passage est surtout consacré à un exposé général sur la révolte : mais cf. Osborne 1982 : 67-72) ; tout en soulignant la légèreté du dossier, Hornblower postule que Mausole est bien entré en révolte (de même Ruzicka 1992b : 76-89 dans un développement qui n'est pas le plus satisfaisant du livre) ; position contraire (que j'adopte ici globalement) de Weiskopf 1982 : 263-270 et 1989 : 45-46 et 65-68 (position contestée par Moysey 1991 : 119) ; on ajoutera à ce point que la participation de Mausole à la révolte a été également induite de la trilingue de Xanthos (cf. Dupont-Sommer 1979 : 166-167) ; mais cette inscription doit être laissée hors du dossier, car il appert aujourd'hui que sa datation est plus tardive (ci-dessous et chapitre xvi, 5).

• *De la Carie à la Lycie* : sur ce qui suit, on trouvera des développements (souvent contradictoires en raison de la faiblesse du dossier documentaire) dans tous les articles et ouvrages consacrés à la Lycie des ^v^e et ^{iv}^e siècles : Houwink Ten Cate 1961 : 8-13 ; Childs 1981 : 70-80 ; Bryce 1980 (article consacré spécifiquement à Périclès) et 1986 : 109-114 ; sur Périclès, voir les sources rassemblées par Borchhardt 1976b : 99-108, dans le cadre d'une description et interprétation de l'*hērōon* du dynaste ; les résultats des prospections à Limyra (en rapprochement avec d'autres résidences satrapiques ou officielles) ont été récemment présentées par Borchhardt 1990 et dans Borchhardt (ed) 1990 : 75-84 (cf. maintenant Borchhardt 1993a) ; les inscriptions récentes relatives à Périclès ont été publiées par Wörle 1991 et 1993 ; sur le monnayage dynastique lycien, on verra en dernier lieu Zahle 1989 et Moysey 1989 : 130-134. À propos de la position de Périclès (avant sa révolte supposée) : dans la description très précise et très intéressante qu'il donne des frises portées sur l'*hērōon* de Périclès, Borchhardt (1976b : 121-123) voit dans la frise ouest des cavaliers une illustration des parades qui se déroulaient régulièrement dans les cours satrapiques à l'image de cérémonies de la cour centrale (ici *fig. 46e*) ; selon l'auteur, aux côtés de Périclès, le cavalier vêtu à la perse (n° 22) peut être identifié comme Artaxerxès III, « Mitregent seines Vaters Artaxerxes II ». (cf. photographie en couleur [restauration] sur la page de couverture et p. 169 de Borchhardt (éd), 1990, de même que dans Borchhardt 1993a : 49 : « C'est le jeune Artaxerxès III, qui écrasa la

révolte des satrapes», et Taf.21) : on a là l'expression de la «thèse de la dépendance» si souvent développée par Borchhardt (cf. son article de 1983) – à savoir que, ce faisant, Périclès reconnaissait la souveraineté perse ; au plan politique l'interprétation peut être acceptée, c'est-à-dire que le programme urbanistique de Périclès ne va pas contre la tutelle perse – position réaffirmée récemment par Wörle (1991 : 215-217), selon lequel les constructions de Périclès à Limyra et surtout sa titulature royale (cf. aussi Wörle 1993) s'insèrent dans le cadre d'une concurrence politico-idéologique avec Xanthos ; en revanche, telle qu'elle est proposée par Borchhardt, l'identification du futur Artaxerxès III soulève bien des doutes (pourquoi Ochos plutôt que son père Artaxerxès II ?). Conquêtes de Périclès de Limyra : Weiskopf 1982 : 289-290 et 332-333 (et pp. 211-213 sur les problèmes posés par Artumpara/Artembarès : souligne les incertitudes du dossier ; sur ce point, cf. également Wörle 1993 : 189-190 et ci-dessous la position de Keen 1992a). Xanthos : sur les inscriptions d'Arbinas, voir leur publication par Bousquet 1975 et 1992 (qui, d'accord avec Laroche et contre Childs 1979, réaffirme de manière convaincante la restauration Kheriga/Gergis et non Kheri dans l'inscription lycienne du Pilier) ; voir également Savalli 1988 ; sur les conquêtes d'Arbinas, cf. Robert 1978b (avec les réserves importantes de Bousquet 1975 : 145, développées dans Bousquet 1992 : 177-178, 180-181 : Arbinas a utilisé Kaunos comme base de départ) ; sur le monument des Néréides, son programme iconographique, sa date et l'auteur (Arbinas), on verra désormais la publication exhaustive de Demargne-Childs 1989 (qui rend caduques les interprétations de Shahbazi 1975 : 104-108) ; je note en passant que, dans un entretien récent (*Topoi* 2 [1992] : 322), P. Demargne écrit : «Je dois dire que pour le décor sculpté, que nous avons décrit, Childs et moi, bien des points paraissent prêter à la critique», et encore, à propos des influences perses : «Cela tient de Persépolis, en vivifiant Persépolis : de même dans les scènes de chasses et les scènes de guerre» ; sur les scènes de siège, cf. Childs 1978 (qui souligne (pp. 91-93) qu'il s'agit bien de scènes historicisées) ; sur les scènes d'audience, cf. Gabelmann 1984 : 43-49 ; concernant l'interprétation politique des monuments et inscriptions dynastiques lyciens, on soulignera également que l'invocation de divinités grecques n'est pas univoque (cf. Demargne 1975 et Wörle 1991 : 216-217) ; de même peut-être pour certaines invocations de divinités lyciennes (Melchert 1993 : 34, n. 4). Sarcophage de Payava : cf. l'étude de Demargne 1974 : 61-87, ainsi que Bryce 1986 : 111 et Shahbazi 1975 : 135-148 ; sur l'armement perse sur certaines scènes de guerre, cf. Bernard 1964 ; sur les inscriptions lyciennes, cf. Laroche 1974a : 137-139 ; sur la scène d'audience d'Autophradatès, cf. Gabelmann 1984 : 59-61, qui en souligne bien la spécificité, car, selon lui, sur les scènes d'audience d'autres monuments xanthiens, c'est le dynaste et non le satrape qui est représenté (cf. exposé du problème méthodologique pp. 61-62, où discussion de la «thèse de la dépendance» de Borchhardt) ; sur la date (et ses incertitudes), cf. Demargne 1974 : 86 (Gabelmann 1984 : 61 le place avec trop d'assurance au moment de la révolte des satrapes ; les hypothèses chronologiques de Chaumont 1990 : 600-602 sont sans fondement) ; sur Autophradatès et Xanthos, cf. également Weiskopf 1982 : 290-291. Sur la «révolte» de Périclès, on verra Hornblower 1982 : 181-182 (qui souligne la minceur du dossier), et en particulier l'analyse minutieuse de Weiskopf 1982 : 286-291, dont les conclusions (lutes locales et non pas participation à une révolte générale) me paraissent très convaincantes. Cf. maintenant également l'important travail de Keen 1992a [le chapitre VII est dédié spécifiquement à Périclès de Limyra], que j'ai pu consulter grâce à l'amabilité de l'auteur, mais à une date où mon manuscrit était déjà établi ; je mentionne simplement que, concernant la politique du dynaste face aux Perses et aux révoltes satrapiques, Keen développe des vues différentes de celles que j'ai adoptées ici ; s'il juge lui aussi que le programme de construction développé par le dynaste à Limyra et ses propres ambitions politiques n'étaient pas au début contradictoires avec l'acceptation de la tutelle achéménide (illustrée par la décoration persianisante de l'*herôon* de l'acropole), il juge néanmoins que le dynaste s'est bel et bien révolté vers 370 ; selon lui, ce soulèvement a été causé par une volonté du pouvoir central d'accroître la tutelle impériale sur la région (à la mort d'Arbinas, deux Perses, Artembarès et Mithrapatès, auraient été envoyés par Autophradatès prendre le commandement respectivement de la Lycie occidentale et de la Lycie orientale :

l'auteur en fait un précédent de l'organisation connue par la trilingue de Xanthos sous le satrapat de Pixôdaros) ; Périclès aurait été vaincu vers 361 puis exécuté. Il n'y a pas à s'étonner réellement des divergences interprétatives, tant le corpus documentaire est désespérément lacunaire et ambigu. Je souligne néanmoins que Keen n'a pas eu connaissance des nouvelles données épigraphiques publiées par Wörle 1991, en particulier, dans ce cadre, l'inscription relative à la famille du dynaste : dans son commentaire, Wörle (1991 : 215, n. 62) se range résolument du côté de Weiskopf ; quant au deuxième document (lettre), l'éditeur (que je suis dans le texte) montre combien il modifie le regard que l'on peut porter sur le pouvoir du dynaste avant et surtout après sa disparition (1991 : 224-233, en particulier 232-233).

• *Un bilan de la discussion* : sur le fond, je m'oppose aux vues récemment exprimées par Dandamaev 1989a et par Petit 1993, pour des raisons que j'ai explicitées ailleurs (Briant 1993c ; 1994b : 123-125). Je dois également faire part de mes doutes sur un article récent de Moysey (1992 ; cf. également 1991) consacré à marquer ses réticences sur Weiskopf 1989 et à réaffirmer les grandes ambitions d'Orontès et le caractère coordonné des révoltes (pp. 162-164). Moysey utilise plusieurs passages de la *Vie d'Artaxerxès* de Plutarque pour affirmer que le pouvoir d'Artaxerxès vieillissant est considérablement affaibli par les complots de cour, et qu'une telle situation a certainement encouragé les satrapes rebelles ; tout en soulignant (comme dans Moysey 1991) que «cette nouvelle perspective sur la santé de l'Empire perse à la fin des années 360 et au début des années 350 ne vient pas renforcer la thèse traditionnelle de la fin de la dynastie achéménide comme un «homme malade» du IV^e siècle» (p. 165), il juge néanmoins que l'affaiblissement physique et psychologique du roi explique la vigueur des révoltes satrapiques : «The struggle within the court, the king's advanced age, paranoid nature ignited the volatile mixture of satrapal ambition and the forces of imperial disunity.» C'est là, me semble-t-il, accorder beaucoup d'importance à la vision des complots de cour que véhicule Plutarque (cf. p. 161). Moysey 1991 critique Weiskopf pour son hypercriticisme vis-à-vis des sources grecques du IV^e siècle parlant de l'Empire achéménide (en établissant, qui plus est, p. 122, une très surprenante comparaison entre Weiskopf 1989 et Balcer 1987 au profit du second jugé plus «plausible» [sic]) ; mais, au plan de la méthode historique, il me semble infiniment plus discutable que lui-même accorde une telle valeur à une lecture à plat de textes aussi idéologisés que le sont la *Vie d'Artaxerxès* de Plutarque ou la *Vie de Datamès* de Nepos : «In any case, there is no good reason for denying the validity of Plutarch's and Nepos» evidence» (Moysey 1992 : 166 ; 120 et n. 23 ; quant à son point de vue (1991 : 112-114), selon lequel Éphore «was generally accurate» parce qu'il était un «témoin oculaire», il me plonge dans la plus profonde perplexité méthodologique ! (Sur cette approche, cf. mes remarques critiques dans Briant 1994b : 117-120, en particulier 120 et n. 23, et plus précisément à propos de Plutarque ci-dessus § 1 : *La vision des auteurs grecs*, et § 2 : *Propagande et légitimation*) Le rapprochement des textes montre plutôt que la «peinture psychologique» que fait Plutarque d'Artaxerxès II vieillissant n'est pas vraiment descriptive mais qu'elle s'insère plutôt dans un ensemble idéologiquement homogène, contrairement à ce que postule l'auteur qui, comme bien d'autres, oppose Artaxerxès II à Artaxerxès III, lui-même opposé à la «faiblesse» d'Arsès et de Darius III (1991 : 121 ; 1992 : 167) ; mais, si on lit Diodore XVI, 40.5-6 en le rapprochant de Diodore XVII, 30.7, on devrait «conclure» qu'Artaxerxès III était tout aussi «faible» que Darius III ou Artaxerxès II (cf. ci-dessous chapitre XVII, 3 : *Memnon, les satrapes perses et Darius III*). Autrement dit, et même si on peut le regretter, la documentation grecque du IV^e siècle ne permet pas vraiment de dresser des portraits royaux réellement individualisés l'un de l'autre. Enfin, comme j'ai tenté de le montrer, le roi était activement soutenu par de hauts officiers, y compris par le fils que Plutarque présente sous le jour le plus défavorable, à savoir Ochos, auquel Artaxerxès II en 360 ou 359, soit juste avant sa mort, a confié une armée pour lutter (victorieusement) contre Tachôs. Quelle que soit l'importance évidente de la personne du Grand Roi, la survie du système n'est donc pas liée uniquement à sa santé physique et mentale ; le système possède une dynamique propre (illustrée en l'occurrence par le rôle joué par le prince héritier : ou, le prince qui se proclame héritier) : cette dynamique me paraît jouer alors plus dans le sens de

l'unité que dans le sens de la désunion impériale – ce que vient confirmer en quelque sorte la fin de l'histoire, car, après tout, s'il y a bien eu effectivement plusieurs révoltes (mais non une insurrection générale coordonnée), force est d'observer que le pouvoir central l'a emporté ! Plutôt que d'utiliser Plutarque sans recul pour laisser entendre que, dès peut-être 370, le pouvoir central était paralysé par les luttes dynastiques (1992 : 164), l'auteur aurait pu aller regarder du côté des textes babyloniens (ci-dessus § 1) : il se serait rendu compte qu'en 370, le roi avait mené son armée dans une campagne contre Razaunda de Médie (*ADRTB*, n° 369; Stolper, *CAH* VI² : 239), et que, trois ans plus tard, une autre tablette fait allusion à une bataille livrée par « l'armée royale » (*ADRTB*, n° 366).

VIII. Au centre du pouvoir

- *Dans les résidences royales* : sur les constructions à Babylone, cf. Vallat 1989a et Stolper *CAH* VI² : 259-260; nouveau palais de Suse : Vallat 1979 (inscriptions), Labrousse-Boucharlat 1972, Boucharlat-Labrousse 1979, Boucharlat-Shahidi 1987, et, sur la tombe (généralement) attribuée à Artaxerxès II à Persépolis, cf. Schmidt 1970 : 99-102 et Calmeyer 1990a : 13-14 (dans cette hypothèse, c'est donc à Artaxerxès II qu'il faut attribuer l'inscription (désignation des peuples porteurs) publiée par Kent sous le sigle *A ? P*) ; sur les constructions d'Artaxerxès III à Persépolis, cf. Tilia 1977 : 68, 74, Roaf 1983 : 128 et Calmeyer 1990a : 12-13 ; ajoutons au passage que, selon Frye 1982, l'inscription araméenne portée sur la tombe de Darius I^{er} à Naqš-e Rostam pourrait dater d'Artaxerxès II ou III.

- *Artaxerxès II, Mithra et Anāhita : sources et problèmes* : sur les textes et représentations illustrant ces divinités, je renvoie au développement ci-dessus chapitre VI, 6 ; je remarque au passage que, toujours selon Plutarque (*Art.* 23.7), lors de la maladie d'Atossa (sa fille-épouse), Artaxerxès II implora la déesse Héra, « seule divinité devant laquelle il se prosternait jusqu'à toucher de ses mains la terre » ; sur son ordre, les satrapes durent faire des donations à la déesse, à tel point « que l'espace de seize stades qui séparait du palais son sanctuaire se trouva rempli d'or, d'argent, de pourpres et de chevaux » ; Chaumont (1958 : 165-166) juge que sous Héra se cache Anāhita ; je ne vois pas les fondements d'une telle hypothèse (déjà proposée sans discussion par Hüsing 1933 : 18), car jamais dans les textes classiques Anāhita n'est ainsi désignée, alors même que, plus haut (§ 3.2), Plutarque se réfère à Anāhita sous le nom d'Athèna (Clemen 1920b : 87 et Boyce 1982 : 220 proposent d'identifier Spenta Armaiti sous Héra, pour des raisons qui m'échappent tout autant) ; il est vrai que la recherche d'une divinité topique sous son habillage grec pose des problèmes fort délicats (à propos d'Héra à Hiérapolis Bambykè, cf. Oden 1977 : 55-58). Mention de Dinon sur les *agalmata* de l'Eau et du Feu (confirmée pour le Feu par Maxime de Tyr : Clemen 1920a : 66) : Rapp (1865 : 45-46) s'emploie à prouver qu'elle ne contredit pas les affirmations d'Hérodote et de Strabon (j'imagine que c'est une théorie analogue que développe Boyce 1982 : 221 : « ... fire, the only icon permissible for a true follower of Zoroaster », mais sans citer Dinon : sans doute fait-elle référence aux croyances des Pārsis) ; je souligne simplement qu'il faudrait dans ce cas expliquer ce que les Grecs entendaient sous le terme *agalma(ta)* appliqué au Feu et à l'Eau, car le mot n'est guère ambigü, et si l'on accepte (comme il est normal) le sens de « statue de culte » pour le texte de Bérosee, pourquoi devrait-on le refuser en expliquant Dinon ? Comme je le souligne dans le texte, le problème vient de ce que nous ne pouvons assigner aucun monument à la décision d'Artaxerxès : sur ce point, cf. également les remarques de Rapin 1992b : 108-116. Sur les sanctuaires d'Anāhita en Asie Mineure : nous n'avons aucune raison de penser qu'ils remontent exclusivement à Artaxerxès ; par ailleurs, en analysant une statuette féminine trouvée en Égypte, Cooney (1965) propose d'y voir la réplique d'une des statues d'Anāhita érigées dans tout l'Empire à l'époque d'Artaxerxès II – hypothèse qui me paraît paradoxale, puisque l'Égypte est alors hors empire : il est d'ailleurs tout à fait symptomatique que Memphis ne soit justement pas citée dans la liste de Bérosee – ce qui ne fait que confirmer la valeur administrative du témoignage (ci-après : *L'espace impérial*). Quelques remarques complémentaires à propos de Mithra, sans m'aventurer trop profondément dans un sujet ardu et délicat :

1) à partir de l'examen de documents iconographiques, Bivar a fréquemment souligné l'importance du motif du combat du lion et du taureau, dans lequel il voit une référence aux dieux de la mort dans différentes cultures et à une sorte de syncrétisme mithriaque ; il voit également une allusion mithriaque sur certaines monnaies frappées par Mazée en Cilicie (Bivar 1975a ; cf. également Bivar 1970) ; l'hypothèse me laisse songeur ;

2) le document le plus fascinant est à coup sûr la trilingue de Xanthos : on sait que la version araméenne désigne sous la forme suivante la triade divine : « L'TW (Latô), 'RTMWš (Artémis) et ḪŠTRPN' (*xšaθrapāti-*) », dans laquelle le dernier terme désigne manifestement Mithra sous l'épithète « Seigneur du Pouvoir » ; la découverte a donné lieu à des remarques importantes de Mayrhofer (1973b : 277, 279 ; 1979 : 184-185), à un commentaire approfondi de Dupont-Sommer (1976) et à une hypothèse de Bivar 1988b (sur l'identification entre ce « dieu-satrape », Mithra et Sarapis, dont l'auteur considère qu'il était largement répandu à l'époque achéménide) ; contre la position de Dupont-Sommer, Downey (1986 : 304-305) estime qu'elle est improbable « en raison du manque de documentation sur la présence de Mithra en Asie Mineure à la date de la stèle de Xanthos » ; mais, précisément, je suis convaincu que Mithra était assez largement diffusé, pour des raisons que j'ai exposées ailleurs : *RTP* 460-462, à partir d'une documentation certes tardive, mais tout à fait utilisable ; sur des documents épigraphiques de basse époque nommant Mithra en Asie Mineure, voir également Lipinski 1975 : 176-184 (image de Mithra en Cappadoce dans une inscription gréco-araméenne) et BE 1983, n° 437 (*kata magous Mithrēn*, en Cappadoce également) ;

3) Michaélidis (1943 : 99) a supposé l'existence d'un culte de Mithra en Égypte achéménide, mais voir là-dessus les arguments contraires de Yoyotte 1952 : 167, n. 5 ; les hypothèses de Schaefer (*ap.* Aimé-Giron 1939 : 36) ne paraissent pas plus solides ; il est clair que la présence de mages à Éléphantine (*DAE* n° 45) n'implique pas nécessairement l'existence d'un sanctuaire dédié à Mithra ; sur ce point, cf. également M. Boyce dans Boyce-Grenet 1991 : 359-360 (mais à partir de documents très tardifs et en eux-mêmes peu éloquents) ;

4) en Babylonie, nous savons peu de choses (Bivar 1975b fait surtout référence à des documents tardifs) ; selon McEwan 1983 : 122-123, un Babylonien porte un nom qui signifie « serviteur de Mithra » – témoignage considéré par l'auteur comme « un document important pour l'existence d'un culte mithriaque en Babylonie » à l'époque d'un Artaxerxès : mais voir *contra* Dandamaev 1992a : 171 (il s'agit d'un nom et d'un patronyme babyloniens) ;

5) l'appellation relevée dans *A³Pa* (*Mithra бага*) pose depuis longtemps de nombreux problèmes, tant philologiques qu'historiques (rapport avec le septième mois du calendrier perse, Bagayādi-) : je renvoie sur ce point à la mise au point récente de Sims-Williams 1991 (avec la note 18 sur *A³Pa*) ;

6) l'existence d'une statue monumentale de Mithra dans le temple principal d'Aī-Khanūm reste trop hypothétique (Grenet 1991) pour que l'on puisse échaffauder des hypothèses sur d'éventuels antécédents de l'époque achéménide (mis en évidence par ailleurs par une frise de lions passants, p. 148).

- *Droaphernès et la statue de Sardes* : l'inscription a été publiée par L. Robert 1975, qui la date d'Artaxerxès II ; il est évident qu'il a été conduit à cette datation par son hypothèse qui voit un « Ahura-Mazda (Zeus) Législateur (*Baradatēs*) » au lieu d'un « Zeus de Baradatēs ». L'hypothèse de Robert a d'abord été contestée par Frei 1984 : 19-21 (que j'ai cité sans le suivre dans Briant 1986a : 439, n. 9) ; Gschnitzer (1986) a montré qu'il s'agissait d'un culte familial, mais, à propos du Mén de Pharnakès, j'ai du mal à le suivre dans l'hypothèse qu'il développe (pp. 50-51) à partir d'une identification (peu probable à mon sens) avec le Parnaka des tablettes de Persépolis et l'ancêtre de la dynastie satrapique de Phrygie Hellespontique (en passant, j'observe que A. Van Haepereen-Pourbaïs (1984) développe l'hypothèse de l'origine indo-iranienne de Mén, sans omettre de citer le Mén de Pharnakès (pp. 236-239), qu'elle interprète dans un sens complètement différent de Gschnitzer), j'ajoute, comme je l'ai remarqué plus haut (chapitre XII, 8 à propos de *dāta*) que « législateur » devrait plutôt se dire *dātabara*. En établissant un rapprochement immédiat avec le texte de Bérosee,

L. Robert a tout naturellement, peut-on dire, daté l'inscription d'Artaxerxès II (1975 : 314-317; cf. p. 310 : «J'opte pour Artaxerxès II Memnon»); mais, dès lors que nombre d'inférences historico-religieuses proposées par l'éditeur ne tiennent plus, pour des raisons non pas spéculatives mais grammaticales (outre Frei 1984 et Gschnitzer 1986, voir Schmitt cité par Chaumont 1990 : 580-581, et Briant 1996b), la datation de l'inscription peut aussi bien remonter à 426 qu'être redescendue à 365 (cf. remarques en ce sens de Chaumont 1990 : 583-584, 591, 608; il est surprenant que Gschnitzer (1986 : 45 et n. 3) ne s'en soit pas rendu compte) – ce d'autant que l'insertion chronologique du dédicant (Droaphernès) dans le *Who's Who* satrapique pose des problèmes insurmontables à l'heure actuelle (cf. la discussion de Weipskof 1982 : 98-107 et 1989 : 91-93 (date basse), sans connaître ni les études de Frei et de Gschnitzer, ni celle de Chaumont 1990 qui conclut finalement en faveur de la datation basse, mais sans argument déterminant, car son raisonnement est essentiellement fondé sur une discussion fort peu convaincante du terme *hyparkhos* : je ne vois pas ce qui interdit de supposer que Droaphernès aurait tenu un poste subordonné au temps du satrapat de Pissouthnès : cf. *Ead.* 593). Quoi qu'il en soit de ce point, l'hypothèse de Zeus-Ahura-Mazda présentée par L. Robert (1976 : 314) ne tient plus, si l'on évacue le reste de la démonstration (ce qui a malheureusement échappé à Boyce dans Boyce-Grenet 1991 : 205, qui semble ignorer l'étude de Gschnitzer, et ne connaît celle de Frei que par la référence que j'y fais dans Briant 1985a : 189, n. 13, où j'ai eu le tort de plaider contre l'interprétation de Frei) : il est tout à fait étrange que Gschnitzer (1986 : 46) continue de penser, en citant L. Robert, que Zeus désigne bien Ahura-Mazda, car cela apparaît tout à fait improbable en fonction de sa propre interprétation; on voit mal un Perse de Sardes fonder un culte familial en l'honneur d'un « Ahura-Mazda de Baradatès »; bien que connaissant et citant les travaux de Frei et de Gschnitzer, Corsten (1991 : 175-178) adopte lui aussi l'hypothèse Ahura-Mazda (en jugeant, pour lever en partie la contradiction, qu'il peut s'agir d'un Ahura-Mazda assimilé à un dieu local : pp. 177, n. 66), et il postule que l'inscription rapporte l'institution d'un culte d'État qu'il met en parallèle étroit avec le texte de Bérosee, car le roi aurait impulsé en même temps la diffusion du culte d'Ahura-Mazda et celui d'Anāhita : mais, précisément, à Sardes, il ne s'agit pas d'un culte d'État; de manière plus convaincante, Frei (1984 : 21) pense plutôt à une divinité indigène (*einheimische Gottheit*) – peut-être tout simplement Zeus lydien comme je l'ai suggéré ailleurs (Briant 1993a : note 19; cet exemple atteste à nouveau des difficultés à reconnaître une divinité épichorique (quelle qu'elle soit) sous la dénomination polysémique de Zeus, et des risques à postuler des syncrétismes : cf. CS 38 avec le commentaire de Meshorer-Qedar 1991 : 18). Pour conclure sur ce point : rien ne permet plus de fonder le lien chronologique que l'on postule depuis L. Robert entre la mesure d'Artaxerxès II et l'initiative de Droaphernès (voir également ci-dessous : *Retour à Bérosee*) : je reprends le dossier et le développe dans Briant 1996b, où je reviens en particulier sur *andrias* (statue humaine et non divine, à mon avis).

• *Anāhita et Ištar* : sur l'iconographie, cf. ci-dessus chapitre vi, 6; à propos de Plutarque *Art.* 27.4 : je note d'abord que l'histoire est également rapportée par Justin (*X*, 2.4), mais dans une version fort différente : Aspasia «est vouée au culte du Soleil, ce qui lui interdisait tout rapport impudique avec les hommes»; il semble que l'on rencontre ici une confusion entre Mithra et Anāhita, comme dans ce passage d'Hérodote (*I*, 131) qui a fait couler beaucoup d'encre (en dernier lieu Corsten 1991, qui, sauf erreur de ma part, ignore le texte de Justin); oblate royale à Arbèles : cf. Lipinski 1982 : 117-121; dédicace à Anāitis Barzochara : BE 1968, n° 538 et Schmitt 1970 (BE 1971, n° 669); cf. également BE 1979, n° 432, près de Sardes (hiérodules d'Artémis et anthroponyme perse). M. Boyce (1982 : 201-204) juge que le texte de Plutarque sur l'initiation royale implique que le culte d'Anāhita existait en Perse avant Artaxerxès II (ce qui paraît hors de doute); elle en tire la conclusion qu'en réalité la réforme remonte à Darius II, auprès duquel Parysatis aurait joué un rôle prépondérant, la femme de Darius II étant désignée comme rendant «a burning devotion to Ištar-Anāhita» (p. 218); cette hypothèse, qui ne s'appuie sur aucun document, est parfaitement improbable (Hüsing 1933, que Boyce (p. 218, n. 50) n'a pas utilisé, attribuait déjà à Parysatis un rôle religieux décisif, à l'aide d'arguments pour la plupart ruineux) : M. Boyce (1982 : 203-204)

postule en effet que les statues de culte (dont elle attribue la diffusion à Darius et à Parysatis, puis à Artaxerxès II dans le contexte de la lutte contre Cyrus) étaient copiées sur le modèle babylonien d'Ištar; c'est une interprétation déjà défendue par G. Gnoli (1974 : 126 *sqq.*) : l'Anāhita serait fusionnée en quelque sorte avec l'Ištar mésopotamienne; ce qui, à mon sens, pose quelques problèmes historiques; Gnoli (1974 : 129) replace lui aussi la décision d'Artaxerxès dans la lutte contre Cyrus le Jeune; il y voit également «l'aboutissement d'un processus d'assimilation des traditions mésopotamiennes, commencé depuis longtemps et remontant aux Mèdes»; l'hypothèse babylonienne me paraît difficile à soutenir quand, dans le même temps, le même auteur insiste sur le rôle d'Anāhita comme «dispensatrice de l'investiture royale» (p. 127, 129 : face à Cyrus le Jeune); on retrouve l'affirmation chez Moysey 1989 : 110, qui s'appuie sur cette conviction pour proposer une interprétation très contestable de la révolte de Datamès (ci-dessus § 7 : *Retour sur Datamès*). Les liens entre Anāhita et Ištar ne sauraient être niés (l'iconographie en témoigne suffisamment), mais, à mon sens, le texte de Bérosee ne se comprend réellement bien que si on l'insère dans un contexte proprement perse; dans cette hypothèse, c'est bien l'Anāhita perse, et non une Anāhita babylonisée, dont Artaxerxès II a ordonné d'ériger des statues et d'impulser le culte. Sur la «babylonisation de la dynastie» et les ambiguïtés d'une telle expression, voir mes réflexions ci-dessous chapitre xvi, 10. [Je note enfin que l'identification Artémis/Anāhita dans la trilingue de Xanthos, telle qu'elle vient d'être proposée par Desnier 1995 : 33-36, suscite bien des réserves, que j'expliciterais ailleurs].

• *Retour à Bérosee* : je reprends ici, en la précisant, une interprétation que j'ai déjà présentée dans Briant 1984b : 98-99 et 1986a : 430-431. Gnoli (1974 : 129) et Boyce (1982 : 203-204) replacent la décision d'Artaxerxès (Bérosee) dans le cadre de la lutte contre Cyrus le Jeune; de son côté, Weiskopf (1982 : 107, sans connaître évidemment les études de Gschnitzer et de Frei, mais position réitérée dans Weiskopf 1989 : 91-93) voit dans l'inscription de Droaphernès une réponse du satrape de Sardes Autophradatès contre la révolte d'Ariobarzanès; c'est même sur cet argument qu'il fonde son choix en faveur de la datation basse, dont il avait précédemment souligné la fragilité (*ap.* Hanfmann-Mierse 1983 : 256, n. 10) : c'est assez dire l'incertitude d'une telle hypothèse, qui n'a même plus aucun fondement à partir du moment où il est à peu près exclu maintenant que Zeus désigne Ahura-Mazda (ci-dessus, et Briant 1996b).

• *L'espace impérial* : sur les responsabilités du satrape de Bactres, cf. Briant 1984b : 71-74; sur les éléphants indiens de Darius III, cf. Briant 1995d. Sur les Hautes-Satrapies, je crois devoir maintenant abandonner une interprétation présentée antérieurement (1990b : 50-51), car un réexamen du contexte m'amène à nuancer mon propos et à envisager une hypothèse alternative, que je juge plus acceptable, en raison du contexte général des affirmations de Diodore (que je n'avais pas analysé suffisamment dans Briant 1990b). Voici ce dont il s'agit : au retour de son expédition égyptienne, Artaxerxès III récompensa dignement les hommes qui s'y étaient distingués. Diodore braque surtout le projecteur sur Mentôr et Bagôas, qui obtinrent une situation exceptionnelle dans la hiérarchie aulique, parmi «tous les amis (*philoï*) et parents (*syggenets*)... Bagôas fut administrateur général dans les Hautes-Satrapies» (*en anô satrapeiais hapanta dioikôn*; XVI, 50.8). On est tout à fait frappé de voir apparaître dans ce contexte le terme Hautes-Satrapies, que Diodore utilise si souvent à l'époque des diadoques et que l'on trouve chez nombre d'auteurs hellénistiques pour désigner les pays du Plateau iranien et d'Asie centrale. Le parallélisme voulu avec la nomination de Mentôr implique-t-il qu'a été créé, ou qu'existait déjà, à Bactres, un commandement général des satrapies du Plateau iranien? En d'autres termes, dispose-t-on là d'un précédent d'une situation ainsi décrite à l'époque séleucide, avec un représentant royal à Bactres et un autre à Sardes (sur cette organisation séleucide [hypothèse mise en forme par Bengtson 1946] cf. *e.g.* Robert 1983 : 177-178, mais l'appellation traditionnelle de «vice-roi» me paraît malheureuse; par ailleurs, l'hypothèse de Bengtson a été récusée par Musti 1965 : 157-160 et 1966 : 107-111; réplique de Robert, BE 1966, n° 377bis)? Avant et afin de proposer une réponse, il convient de replacer ces mentions diodoriennes dans la logique textuelle et contextuelle qui conduit tout son développement sur les affaires d'Égypte et sur l'affaiblissement du pouvoir royal. Il rapporte comment, en Égypte, Mentôr et

Bagôas, réconciliés après une dure empoignade, avaient conclu un accord de coopération (*koinopragia/koinônia*), ce qui, selon Diodore, explique leur puissance conjuguée auprès du roi (§ 50.6-7). La mention des missions et pouvoirs qui leur furent alors attribués conduit tout naturellement le lecteur à penser qu'Artaxerxès se déchargea sur eux de la conduite des affaires de l'Empire, de Bactres à Suse, puisque c'est « en raison de l'accord conclu avec Mentôr que Bagôas devint en réalité le maître du royaume/royauté » (*tēs basilēias kyrios* : 50.8). Ce discours doit lui-même être situé dans un cadre plus large, car – dans la vision très orientée de Diodore – la coopération entre Bagôas et Mentôr est manifestement l'expression particulière, ou l'aboutissement, d'une politique générale qui, en Égypte, avait amené le roi à répartir le commandement entre trois tandems gréco-perses (cf. chapitre XVII, 3 : *L'organisation du commandement*). L'ensemble de la construction discursive de Diodore (ou de sa source) est donc parfaitement cohérent, mais c'est précisément cette cohérence qui laisse planer des doutes sérieux sur sa crédibilité. On remarquera en effet que Bagôas semble avoir surtout résidé à la cour centrale, si l'on en juge au récit de Diodore lui-même et comme l'implique le titre de Chiliarque qu'il y porte (je ne vois pas ce qui justifie l'affirmation de Goukowsky 1978 : 33, selon lequel Bagôas aurait participé au siège de Périnthe en 341 ; sa note 47 de la p. 258 ne cite aucun document pertinent). En outre, Mentôr n'est certainement pas une sorte de gouverneur général d'Asie Mineure en poste à Sardes – là où réside à coup sûr Rhodakès, « satrape d'Ionie et de Lydie », qui avait pris part lui aussi à la campagne d'Égypte (Diodore XVI, 47.2) et auquel, à une date indéterminée, succéda son frère Spithridatès/Spithrobatès dans les mêmes fonctions (Diodore XVII, 20.6 ; Arrien I, 16.3). Les titres que Diodore reconnaît à Mentôr varient d'une ligne à l'autre : « chef suprême dans les régions littorales de l'Asie » (*en tois parathalattiois meresi tēs Asias hēgemôn megistos* : XVI, 50.6-8), ou : *satrapēs tēs kata tēn Asian paralias* (comme à son habitude, Diodore utilise le terme satrape dans un sens très vague) ou encore *stratēgos autokratōr* (52.5). Le même Diodore précise un peu plus loin que Mentôr « fut chargé de la guerre contre les rebelles ». En première analyse, il semble donc que Mentôr ait reçu les missions habituellement confiées à un *karanos*, c'est-à-dire la coordination de troupes basées en Asie Mineure occidentale, pour une mission temporaire. Mais c'est là certainement une vue illusoire, créée une nouvelle fois par la partialité et par l'imprécision terminologique de la source de Diodore. Il paraît clair qu'en Grèce la place de Mentôr dans la hiérarchie impériale a été déformée au même titre que celle de Memnon (cf. ci-dessous chapitre XVII, 3 : *Memnon, les satrapes perses et Darius III*) : on ne peut guère douter que cela provienne d'une source athénienne, comme le montre en particulier un décret voté par Athènes dans un contexte antimacédonien (327-326), qui exalte les membres de la famille de Pharnabaze à travers un descendant, Memnon II (petit-fils ou neveu de Memnon I) : dans ce décret, on rappelle que Mentôr « a sauvé ceux des Hellènes qui ont combattu en Égypte, lorsque l'Égypte avait été prise par les Perses » (Tod, n° 199 ; Schwenk 1985, n° 58). Dans le même temps, on doit souligner que la signification de l'expression Hautes-Satrapies n'est elle-même pas dénuée d'ambiguïtés, dans la mesure où elle dépend du point de vue de l'observateur (cf. Briant 1990b : 49 et n. 15), comme on le voit très clairement dans un autre passage de Diodore (XIV, 98.4 ; cf. Hornblower 1982 : 37, n. 10 et Petit 1988 : 311), et comme l'implique également le vocabulaire utilisé par les auteurs anciens pour exalter l'*Anabase* d'Agésilas. Devant une telle situation, je suis porté à conclure que : 1) la source de Diodore songeait plutôt au rôle hégémonique qu'il attribue à Bagôas dans la conduite des affaires au centre du pouvoir (XVI, 50.8 ; cf. XVII, 5.3-6 et ci-dessous chapitre XVII, 1) – centre du pouvoir qui, par rapport à la charge attribuée à Memnon en Asie Mineure, est naturellement rangé dans le Haut-Pays (*anō*) ; 2) la déformation qu'induit la présentation de Diodore est destinée avant tout à grandir le rôle de Mentôr, en le mettant en parallèle avec la position attribuée (faussement) à Bagôas dans l'est de l'Empire. (Il est vrai aussi que la disqualification du texte concernant Mentôr n'implique pas nécessairement une disqualification de la position attribuée à Bagôas ; néanmoins, tant le contexte général que les déformations permanentes du rôle de Bagôas à la cour incitent à disqualifier l'ensemble des informations transmises par Diodore).

• *D'Artaxerxès II à Artaxerxès III* : date de la mort d'Artaxerxès II, cf. Parker-Dubberstein 1956 : 18-19 ; Plutarque (§ 30.9) fait mourir Artaxerxès à l'âge de 94 ans, à l'issue d'un règne de 62 ans, ce qui est manifestement erroné (cf. Lucien *Macr.* 15 ; Moysey 1992 : 161, n. 10) ; on peut douter également que Darius était âgé de 50 ans lors de son intronisation comme prince-héritier (Plutarque § 26.4) ; la présentation de Plutarque implique au contraire que la décision remonte à une période de peu postérieure à la bataille de Kounaxa ; Darius est sans doute né aux alentours de 424 (cf. Ctésias § 45), il avait donc environ 25 ans vers 400 (d'où les tentatives en ce sens pour corriger les manuscrits) ; par ailleurs, la présentation de Justin (X, 1.2) ne peut guère être admise : il affirme que la désignation de Darius allait contre l'usage établi (*contra morem Persarum*), qui voulait « que le sceptre ne passe en d'autres mains qu'à la mort du prince » ; au contraire, « Artaxerxès couronna de son vivant son fils Darius » : manifestement, Justin (même source que Plutarque) a établi une confusion avec la remise par Artaxerxès de la *kidaris* à son fils (Plutarque) ; il n'y a certainement rien dans cette tradition qui vienne confirmer la thèse de la *Doppelkönigtum* défendue par Calmeyer 1976b (cf. pp. 69-70) ; sur le texte de Justin, cf. également les remarques critiques de Ritter 1965 : 22-23. Changement du nom d'Ochos en Artaxerxès (nom de règne ; Diodore XV, 93.1), cf. Schmitt 1982c : 85 et 89-90 et Stolper, *CAH* VI² : 239, n. 17 ; comme ses prédécesseurs, le nouveau roi se relie à son père et à ses ancêtres (*A³Pa*). On notera que Polyen raconte l'histoire d'un Ochos qui, à la mort de son père Artaxerxès, avec l'aide de hauts officiers de la cour, « cache pendant dix mois la mort de son père... et envoie des lettres au nom de son père ordonnant de reconnaître son fils Ochos comme roi. Quand Ochos eut été reconnu roi ainsi partout, alors il révéla à tous la mort de son père et il ordonna le deuil royal selon la coutume perse ». Le texte peut renvoyer soit à la succession d'Artaxerxès I^{er}, soit à celle d'Artaxerxès II ; en dépit de l'avis contraire de Lewis (1977 : 71, n. 144 : non sans réserve), j'ai choisi la première solution pour des raisons avancées dans Briant 1991a : 5-6 et rappelées ci-dessus chapitre XIV, 6 : *Légitimité et propagande*. L'hypothèse Artaxerxès II/Artaxerxès III est adoptée également par Moysey 1992 : 165 (qui, note 28, semble postuler, sans raison valable, que Justin 10.3 vient conforter Polyen 7.17), pour mieux développer sa thèse selon laquelle la cour achéménide était en complète désorganisation en raison de la faiblesse d'un roi-vieillard (il fait même remonter les troubles dynastiques vers 370) ; je remarque simplement ici que les traits de caractère attribués par Polyen à Artaxerxès (« redouté de ses sujets ») et à Ochos (« avait peur d'être méprisé ») ne sont guère en harmonie avec la peinture donnée par Plutarque auquel pourtant Moysey accorde un si grand crédit tout au long de son article (cf. mes critiques ci-dessus § 7 : *Bilan de la discussion*).

IX. Les guerres d'Artaxerxès III (359/358-341)

• *Artaxerxès III et Artabaze* : les sources relatives à la révolte d'Artabaze et au rôle de Charès sont commodément présentées par Moysey 1975 : 295-317. Les recherches récentes ont montré que ce qu'il était convenu traditionnellement d'appeler (à tort) la « seconde révolte des satrapes » n'a jamais revêtu un caractère général ni particulièrement inquiétant pour le pouvoir central. Les désaccords portent sur trois points d'inégale importance : 1) d'abord, sur l'éventuelle participation d'Orontès ; outre que sa présence n'est nulle part mentionnée, le témoignage qui reste débattu (IG II² 207 : vente de blé par Orontès aux stratèges athéniens) ne prouve nullement qu'Orontès se soit révolté une seconde fois, que l'on date les décrets des années 360 (ainsi Osborne 1983 : 72-80 et Weiskopf 1982 : 401-405, avec des nuances) ou des années 349-348 (ainsi Moysey 1987 et Ruzicka 1992b : 121), car, même dans la seconde hypothèse, la conduite du satrape peut parfaitement s'intégrer dans une conduite administrative régulière (Briant 1994d). Force est de reconnaître qu'on ne sait rien d'Orontès après la brève mention de la *Chronique de Pergame* (OGIS 264) : cf. les reconstructions divergentes d'Osborne 1973 : 546-551 et de Moysey 1975 : 189-195 et 1987. La *Chronique de Pergame* mentionne (ligne 9) qu'« ensuite Orontès, ayant remis/confié la ville [Pergame] à Artaxerxès, décéda » ; il peut s'agir d'Artaxerxès II ou d'Artaxerxès III, et le geste correspondre au moment où Orontès se rallie à la cause royale (Diodore XV, 91.1) ; si, comme on l'a supposé plus

haut (§ 7 : *Orontès et le front égyptien*), Orontès s'est bien rallié à Ochus/Artaxerxès III, il a dû recevoir sa récompense qui pourrait bien être sa réintégration en Arménie, où son fils agit en 331 (Arrien III, 8.5) et apparemment encore en 316 (Diodore XIX, 23.3); 2) la participation de Mausole à la révolte (que n'exclut pas Moysey 1975 : 170-174, non sans contradictions) n'est, elle non plus, nulle part attestée; l'aide qu'il a apportée aux Alliés révoltés contre Athènes dans les années 357-355 (cf. Hornblower 1982 : 211-215) n'implique nullement une rupture avec le Grand Roi (comme doit le reconnaître Moysey; voir Ruzicka 1992b : 95-96); comme dans la période précédente, la politique de Mausole n'entre pas en contradiction avec les intérêts achéménides proprement dits; 3) l'interprétation à donner au témoignage du Scholiaste à Démosthène 4.19 (ordre donné par Artaxerxès III à ses satrapes de licencier leurs mercenaires) pose de nombreux problèmes : là-dessus, cf. ci-dessous, chapitre XVII, 3 : *Le Grand Roi et les mercenaires des satrapes*. À propos de l'exil d'Artabaze en Macédoine, je ne comprends pas bien les doutes émis sur cette tradition par Hammond-Griffith 1979 : 309, n. 4.

• *Échec en Égypte, révolte en Phénicie et à Chypre* : soulignons que nous ne savons rien de l'expédition de 351 contre l'Égypte, sauf son issue malheureuse (c'est peut-être à cette expédition que faisait référence Aristote [*De Inund. Nili* § 6, éd. D. Bonneau 1964] : méditant d'attaquer l'Égypte, Artaxerxès Ochus « se prépara à détourner l'Indus comme s'il était le même fleuve que le Nil, en apprenant qu'il y avait des crocodiles comme dans le Nil »; sur le passage, voir quelques remarques de Calmeyer 1982 : 169-170, et plus récemment Bosworth 1993 : 415-416). À propos des conséquences désastreuses qu'elle eut, selon Diodore, sur l'état d'esprit à Sidon : Kienitz (1953 : 101) juge que « l'impression fut énorme dans le monde de la Méditerranée orientale », en postulant que la révolte phénicienne date de 350 ou 349, en contrecoup immédiat des événements égyptiens, ce qui reste précisément à démontrer; sur les difficultés chronologiques, cf. les remarques de Leuze 1935 : 193-195 (où l'on trouvera également une discussion (193 *sqq.*) sur les fonctions de Mazée et de Belesys); sur les origines de la révolte phénicienne : Elayi (1987 : 63 *sqq.*) s'interroge longuement sur le poids tributaire, mais sans pouvoir conclure, étant donné l'indigence de la documentation; comme je le suggère dans le texte, si la révolte doit être inscrite dans ce cadre, c'est plutôt à la lourdeur des contributions de guerre qu'il faut songer; sur la politique de Tennes : les contradictions du texte de Diodore (rôle de Mentôr) sont bien mises en évidence par Weiskopf 1982 : 505-509; les monnaies de Tennes confirment sa révolte, puisqu'après quelques années, elles ne portent plus la figure du roi sur son char (cf. Babelon 1910 II, 2 : 575-577; également Betlyon 1982 : 16-17, non sans quelques approximations chronologiques); Arados et Tyr : Diodore fait état de l'existence d'une cité importante (*polis axiologos*) du nom de Tripolis, elle-même constituée de trois cités distinctes, nommée d'après Tyr, Arados et Sidon, et où les Phéniciens tenaient de temps à autre un conseil (*synedrion* : § 41.1), mais sans établir de rapports directs avec la révolte (il semble s'agir plutôt d'une digression sur la Phénicie de cette époque); quelque temps plus tard, pour se justifier de quitter la cité, Tennes prétend se rendre à « un conseil commun des Phéniciens » (§ 45.1); certes, Diodore note que Tennes a poussé les Phéniciens à se soulever pour leur indépendance (§ 41.3) et qu'après la destruction de Sidon, les autres Phéniciens firent leur soumission à Artaxerxès (§ 45.6), épouvantés par le sort réservé à Sidon (§ 45.2), mais force est de souligner qu'il ne mentionne nulle part la présence de contingents aradiens ou tyriens auprès des Sidoniens : les autres cités phéniciennes sont-elles restées dans une prudence expectative ? Les textes posent enfin deux problèmes de type administratif : 1) concernant l'éventuel statut (fort discuté) de capitale satrapique achéménide dont jouissait Sidon, je mentionne simplement que le texte de Bérose analysé ci-dessus (§ 8 : *L'espace impérial*), ainsi que son importance à l'époque de Darius III (e.g. Quinte-Curce III, 13) me paraissent confirmer sans ambiguïté que Damas restait bien à cette date la capitale du satrape de Transeuphratène – ce qui n'exclut évidemment pas que de hauts officiers perses résidaient à Sidon, comme l'explicite d'ailleurs Diodore XVI, 41.2 (sur le paradis de Sidon, cf. Clermont-Ganneau 1921; le raisonnement contraire mené par Petit 1991 : 173-174 relève du cercle vicieux); 2) la structure de Tripolis continue de susciter des analyses divergentes : cf. Galling 1964 : 191-194 et

204-209, contre lequel prend position Elayi 1987 : 78-81; voir aussi Elayi 1990b et J.-A.G. Elayi 1992b, les remarques de Stern 1982b : 242 et de Verkinderen 1987 : 293; soulignons en tout cas que Tripolis, à coup sûr, représentait une base navale achéménide de première importance (cf. Arrien II, 13.2-3 : *neôria*).

• *De Sidon à Jérusalem et à Jéricho* : les textes anciens sur les déportations judéennes et la révolte de Jéricho sont cités par M. Stern 1974 : 194 et 1980 : 421-422, et par Barag 1966 : 8-9; ce dernier auteur (ainsi que Kienitz 1953 : 102 et quelques autres) y voit la preuve de la révolte de la Judée, mais l'on doit remarquer que les indices archéologiques avancés par Barag sont beaucoup moins déterminants qu'il ne le pense : là-dessus, voir Stern 1982b : 242 et 255, ainsi que la courte mais claire mise au point d'Oded 1977a : 500-501; plus récemment, un document (papyrus) a été retrouvé dans une caverne près de Jéricho; les éditeurs (Eshel-Misgav 1988 : 175-176) proposent de considérer (en citant à leur tour les textes sur les exils des Judéens) que la présence d'un document dans une caverne ne peut s'expliquer que par une situation très troublée dans le pays, en reprenant ainsi le mode de raisonnement suivi pour expliquer la présence des documents dans le Wadi ed-Daliyeh; mais ceux-ci sont précisément datés, et la réalité d'une révolte samaritaine à cette date (332-331) ne peut pas être mise en doute : les inférences tirées de ce rapprochement purement hypothétique me paraissent donc sujets à caution (sur le document, voir également Heltzer 1992c : 174-175); au reste, comme leurs prédécesseurs, les auteurs ne manquent pas de noter les contradictions chronologiques internes du corpus littéraire (p. 176, n. 54). Ce que l'on peut supposer, c'est qu'à une époque tardive, la figure d'Artaxerxès III a revêtu chez les Judéens les traits détestables dont l'ont affublés les traditions grecque et égyptienne (cf. Fl. Josèphe c. *Apion* I, 194; II, 129-133); sans vouloir ici reprendre toutes les discussions qui ont eu lieu sur le sujet, on peut imaginer en effet que l'expédition menée par Holopherne dans *Judith* représente une sorte de roman historique composé sur l'arrière-plan de l'expédition perse contre la Phénicie dans les années 350-340 (on retrouve « le même » Holopherne dans la légende de cour cappadocienne transmise par Diodore de Sicile, XXXI, 19.2-3 : Holopherne vient aider Ochus en lutte contre les Égyptiens); dans cette hypothèse, « Nabuchodonosor, roi des Assyriens » représenterait Artaxerxès III; sur le sujet, voir, *inter alia*, Clamer 1952 : 491-493; en dernier lieu Heltzer 1989a : 99-100, qui pense lui aussi à Artaxerxès III, en postulant l'existence d'une révolte judéenne à cette date, ce qui ne me paraît nullement nécessaire; cf. également Schwartz 1949 : 75-77 qui, citant Saint-Jérôme, juge que le Nabuchodonosor désigne Cambyse, alors que Sulpice-Sévère penchait pour Artaxerxès III : p. 77, n. 3; reste enfin l'histoire rapportée par Fl. Josèphe (*AJ* XI, 297-301) : conflit entre Bagôsès et le grand-prêtre Jôdas; mais, contrairement à une hypothèse qui rapproche Bagôsès du Bagôas chiliarque d'Artaxerxès III, on s'entend plutôt aujourd'hui pour considérer qu'il s'agit de Bagôhi, gouverneur (*peha*) de Jérusalem, auquel les Judéens d'Éléphantine envoient une pétition en 410 puis une autre en 407 (*DAE* 102-103) : cf. la discussion de Marcus 1937 : 457, note g et 499-501, Oded 1977a : 501 et plus récemment Grabbe 1992a. Sur la Judée et la Samarie de cette époque, voir également ci-dessous chapitre XVI, 7.

• *La reconquête de l'Égypte* : Bickerman (1934b : 77-82) date l'expédition de l'hiver 343-342, date qui est communément admise aujourd'hui (cf. Lloyd 1988b); sur les aspects tactiques et stratégiques et la comparaison avec l'expédition menée par Antigone en 306, cf. Hauben 1975/76.

• *Artaxerxès III en Égypte* : monnaie d'Artaxerxès Pharaon (inscrite en démotique), voir Mørholm 1974, Shore 1974 et Lloyd 1994 : 352 (dessins); notons également que, chez certains chronographes, le règne d'Artaxerxès n'est pas reconnu en Égypte avant 339-338 (Lloyd 1994 : 359 et n. 110); sur la réputation ultérieure d'Artaxerxès, on verra surtout Schwartz 1949, en part. pp. 69-70 (fait remonter la tradition à Manéthon).

• *Mentôr en Asie Mineure* : pour des raisons exposées ci-dessus (§ 8 : *L'espace impérial*, notes documentaires), je ne crois guère que Mentôr, à titre de *karanos*, ait reçu commandement sur l'Asie Mineure occidentale (point de vue exprimé *inter alia* par Ruzicka 1992b : 120-122). Sur Philippe et Hermias, je ne citerai pas toute la bibliographie, mais je suis très réservé sur l'interprétation qui

fait de cette affaire un révélateur des ambitions achéménides de Philippe II (e.g. Hornblower 1994a: 94); j'adopte plutôt les conclusions de la bonne analyse menée par Weiskopf 1982: 516-521.

• *Artaxerxès III et Philippe II*: les problèmes abordés dans ces paragraphes ont généré un nombre incalculable d'études: je ne les citerai que sélectivement (sur la politique de Philippe II vis-à-vis de la Perse, je me sens proche des analyses « minimalistes » données par Hammond-Griffith 1979: 458-462, 484-488, 517-522; voir ci-dessous chapitre XVIII, 1). Du point de vue achéménide, l'ordre donné aux « satrapes du littoral » (*hoi epi thalattēs satrapai*; Diodore XVI, 75.1) implique-t-il qu'on a décidé une mobilisation générale des forces d'Asie Mineure (ainsi Hornblower 1982: 45, n. 69 et 1994a: 95-96)? On doit remarquer que l'expression revient fréquemment chez Diodore/Éphore, et qu'elle ne revêt pas nécessairement une signification technique, tant l'usage du terme *satrapēs* est vague et laxiste chez cet auteur (cf. Weiskopf 1982: 307-308 et 473-474). Traité entre Philippe et Artaxerxès III: admis par exemple par Momigliano (1992: 154-155 et n. 13, p. 192), qui, sans l'exclure tout à fait, est beaucoup plus réticent sur la réalité de la complicité entre Philippe et Hermias (1992: 155 et n. 15); sur le traité (admis également par Wirth 1972: 143), on verra les doutes sérieux émis par Hammond-Griffith 1979: 485-487; cf. également Bosworth 1980a: 229-230 qui, présentant les différentes hypothèses chronologiques, suggère que le traité a pu être passé par le satrape de Phrygie-Hellespontique (ce qui ne fait que repousser le problème et ce qui, je le souligne, postule qu'un satrape pouvait conclure un traité de ce genre de sa propre initiative, ce dont je doute). La plus grande difficulté, on l'aura compris, vient du caractère quasi désespéré de notre documentation; il est fort malaisé par exemple de dater les « plans perses » de Philippe II (voir les intéressantes réflexions d'Errington 1981b: 76-83 [la décision de Philippe est tardive; cf. également Ruzicka 1985b], avec la discussion de Borza 1990: 228-230); les historiens ont parfois tendance à plaquer des documents équivoques sur des idées *a priori* (à moins que ce ne soit l'inverse!); ainsi Moysey (1987: 97) qui juge qu'IG II² 207 est de 348 et en infère qu'à cette date le satrape (Orontès) envoie du blé aux Athéniens car « il désirait arrêter Philippe avant qu'il ne devînt une menace pour son propre territoire »; toute cette reconstruction (ruineuse à mon avis) a pour seul objectif de justifier la chronologie que Moysey propose pour le décret athénien et par voie de conséquence pour l'évolution de la carrière d'Orontès. Je reviens ci-dessous sur les premières opérations macédoniennes à l'époque de Philippe II: chapitre XVIII, 1.

CHAPITRE XVI

PAYS, PEUPLES ET SATRAPIES: UN INVENTAIRE DU MONDE ACHÉMÉNIDE

INTRODUCTION. SUR LES PAS D'ALEXANDRE ET DANS LES TRACES DE DARIUS

Les pages de cette introduction ne requièrent pas de longues notes érudites. [Sur l'utilisation des sources des débuts de l'époque hellénistique, on verra déjà ci-dessus chapitre X, 1: *Diachronie et synchronie*, avec les notes documentaires correspondantes]. J'aimerais simplement y ajouter deux mises au point d'ordre historiographique:

1) Concernant l'absolue nécessité de bien connaître l'histoire achéménide pour pouvoir traiter des conquêtes d'Alexandre (et les sources de l'histoire d'Alexandre pour nourrir des dossiers achéménides), j'y ai depuis longtemps insisté, dès la première édition de mon *Alexandre le Grand* (1974), et mon étude sur les peuples du Zagros (Briant 1976): cf. plus particulièrement dans une communication de 1977 (=RTP 357-403; cf. Nylander 1993: 146, qui me range implicitement et avec humour [p. 143] dans la catégorie des « renegade » classical scholars); plus explicitement encore dans une communication de 1979 = RTP 291-330; cf. p. 306: «... une connaissance aussi

précise que possible de l'Empire achéménide est une exigence scientifique impérative »; il est clair en effet que les progrès réalisés dans la connaissance de l'histoire achéménide ont leurs répondants immédiats dans le champ de l'histoire d'Alexandre (cf. notes liminaires à mon *Alexandre le Grand*¹ = Briant 1986d et 1994a) – ce d'autant que je continue à penser que, malgré ses évidentes spécificités, la période 334-323 est une phase particulière de l'histoire achéménide du Proche-Orient ancien (RTP 328-330). [Sur la transition achéménido-hellénistique, on verra en dernier lieu les études rassemblées dans *AchHist VIII*; *Continuity and change*, et, sur la décolonisation de l'histoire achéménide (et hellénistique), les points de vue d'Oestergaard 1991]. Je remarque avec satisfaction que cette conviction, depuis longtemps entretenue, proclamée et illustrée [cf. mon interview dans *L'Histoire*, mai 1995], est maintenant largement partagée, y compris par des « classicistes » (pas les « renégats »!) longtemps peu au fait de la problématique et de la documentation achéménides (cf. RTP 505, n. 41): voir par exemple Ed. Will, *Gnomon* 64/1 (1992): 68-70 qui, rendant compte d'un ouvrage sur la période hellénistique, écrit: « Or, peut-on comprendre l'Empire d'Alexandre, puis les royaumes hellénistiques, sans une bonne connaissance (je sais qu'elle a ses limites) de l'Empire achéménide? » (p. 68); tout en regrettant qu'il ne se situe pas expressément dans la continuité historiographique, on mesurera les étapes de la réflexion de l'auteur en rappelant ce qu'il écrivait naguère de « la psychologie d'Alexandre, hors de laquelle il n'y aura jamais de compréhension possible de cette série d'événements qui changèrent la face du monde » (*AncSoc* 10 [1979]: 79); j'espère que la lecture et la prise en compte de la production achéménisante des années 80 et 90 repousseront les « limites » que, non sans une certaine subjectivité, E.W. assigne à la connaissance de l'histoire achéménide (même scepticisme chez Hornblower 1994a: 48, qui, pour des raisons qui m'échappent, estime que, « dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas possible [d'écrire] une histoire de l'Empire achéménide au IV^e siècle »).

2) Dans les pages qui suivent (plus encore dans le chapitre XVII que dans le chapitre XVI), il sera beaucoup question d'une notion suspecte et d'une terminologie surannée, celle de « décadence achéménide » (problème déjà abordé dans des chapitres antérieurs et Briant 1989a; cf. également Sancisi-Weerdenburg 1987a-b et 1989a, qui insiste à juste titre sur l'héritage idéologique transmis par Rawlinson 1871; dans un contexte idéologiquement fort différent, j'y ajouterais volontiers Gobineau 1869: 340-341; 348-349; 352, qui, se référant au IV^e siècle, parle des « sanglantes intrigues de palais,... [de] la démoralisation générale,... d'une cour de moins en moins occupée des affaires de l'Empire,... de l'emploi des condottieri grecs, cariens, phéniciens, égyptiens, thraces... [si bien que l'Empire n'était plus que] une masse énorme qui ne se soutenait plus que par son poids »: on a l'impression de voir là une préfiguration du « colosse aux pieds d'argile »!). Concernant la terminologie, je partage les réticences d'H. Sancisi-Weerdenburg (1990: 267), qui propose d'éliminer les termes « croissance » et « déclin » de la discussion, et de se concentrer sur une problématique exprimée de manière plus neutre, à savoir: le système continue-t-il ou non d'être opératoire et efficace (cf. Briant 1994b: 116, n. 18)? C'est très exactement la problématique qui me conduit dans les chapitres qui suivent. Le problème, c'est que cette phase historiographique n'est pas encore admise par tous: je veux dire que la lecture d'ouvrages et d'études récents (Dandamaev 1989a et Petit 1993, sur lesquels voir Briant 1993c et 1994b) me convainquent, même si d'autres opinions plus nuancées sont aujourd'hui présentées (e.g. Hornblower 1994a: 45-46), qu'il est nécessaire encore et toujours de tordre le cou à ce fantôme historiographique de la « décadence achéménide », en espérant que je saurai porter le coup décisif (mais, sur ce point, je nourris un scepticisme raisonné, comme vis à vis de la déclaration finale de Badian 1987: 38 concernant les débats sur la Paix de Callias). Tout en étant conscient que la discussion risque de m'entraîner sur le terrain choisi ou imposé par les tenants de la thèse de la décadence (ou du déclin!), je crois que l'exceptionnelle prégnance de cette approche interprétative rend encore et toujours nécessaire de mener de manière systématique et exhaustive la tâche qui consiste à montrer l'extrême faiblesse méthodologique de leurs arguments, ce qui suppose de constituer d'abord le catalogue exhaustif des sources (ce qu'ils ne font pas eux-mêmes), et de mener une analyse textuelle et contextuelle détaillée,

c'est-à-dire une analyse qui ne soit pas réduite à une appréciation purement impressionniste (cf. déjà ci-dessus chapitre XIII à propos de Xerxès, ou encore chapitre XIV, 7 [Darius II et ses armées] et chapitre XV [en entier]).

I. Sources et problèmes

Sur l'organisation satrapique de Darius III (et d'Alexandre), on dispose déjà de bonnes analyses : Julien 1914, Berve 1896 I : 253-290 (tableau) ; l'étude de Petit 1990 : 206-219 est incomplète, et celle de Jacobs 1994b m'est parvenue trop tard pour que je puisse la prendre en compte ; on trouvera également d'utiles rassemblements d'informations dans Seibert 1985 ; je ne m'y référerai pas systématiquement dans les notes (pas plus qu'aux notices de Berve, que j'ai évidemment utilisées, ainsi que celles de Heckel 1992) ; je signalerai seulement au passage mes critiques et réserves sur telle ou telle interprétation (pour autant qu'elle entre dans le cadre de mon propos) ; je ne juge pas utile en revanche de citer systématiquement l'ouvrage d'Engels 1978, qui m'apparaît marqué par de désastreuses méthodes : l'auteur s'est-il jamais interrogé sur ce qu'était l'Empire achéménide ? J'en doute fortement : il suffira de lire les pages qu'il a écrites sur la Perse en 331 pour s'en convaincre ; quant aux postulats mathématico-statistiques qu'il prétend mettre en œuvre, ils relèvent de l'illusion : dommage, car l'objectif premier de l'étude reste du plus haut intérêt.

II. La satrapie de Daskyleion

Weiskopf (1982 : 483) a développé l'idée qu'Arsitès appartenait à la dynastie satrapique de Daskyleion ; sa fonction de satrape de Daskyleion n'est toutefois assurée textuellement qu'à partir de 341-340 (Pausanias I, 29.10) ; relief gréco-perse de Paphlagonie : Doncel-Voûte 1984 ; voir également Von Gall 1966 sur des tombes de type perse dans la région ; sur Sinope, cf. les justes remarques de Descat 1990b : 546-547 ; monnaies de Datamès et de généraux perses à Sinope : cf. Harrison 1982a : 255-265 et Harrison 1982b ; sur les princes bithyniens Bas et Zipoithès, cf. les notices de Berve n° 208 et 338 ; sur Héraklée, on se reportera à Burstein 1976, où l'on trouvera les sources citées et commentées (l'une des sources principales est Memnon d'Héraklée : *FGH* 434) ; sur le portrait d'Héraklée, cf. Akurgal 1986 ; stèles « gréco-perses » : la littérature est considérable (cf. e.g. Borchhardt 1968, Metzger 1971, Starr 1977, Von Gall 1981-83, Radt 1983, Cremer 1984, Sekunda 1988a : 188-194) : voir maintenant Nollé 1992 ; cachets de Daskyleion : cf. en dernier lieu Kapitan-Bayburtluoglu 1990 (qui en prépare l'édition) ; sur l'appellation « gréco-perse », cf. les remarques critiques et les suggestions éclairantes de Root 1991 et 1994 ; sur les Rhodiens et leurs parents perses, cf. les notices de Berve, n° 152 (Artabazos), n° 206 (Barsinè), n° 497 (Memnon) ; sur le rôle de Memnon et de Pharnabaze entre 334 et 332, cf. chapitre XVIII, 1. Sans que l'on puisse atteindre à une quelconque certitude (étant donné les conditions de la découverte dans une collection privée), il est possible que les poutres de bois portant peintures publiées par Calmeyer 1992a proviennent d'une tombe de la région de Daskyleion ; quoi qu'il en soit de ce point, on ne saurait trop souligner l'intérêt considérable de ces peintures ; l'auteur y voit un des très rares exemples d'art figuré *narratif* dans l'art achéménide (ici « gréco-perse » selon la formulation traditionnelle) : l'une des scènes [procession, pp. 9-12] rappelle des scènes identiques représentées sur des stèles de la région de Daskyleion : selon Calmeyer, les scènes de guerre (pp. 13-17) renvoient à l'expédition menée par Darius contre les Scythes ; le document pourrait ainsi être daté des environs de 490 (pp. 16-17) ; nul doute que ce document suscitera (à juste titre) beaucoup de commentaires dans les années à venir (y compris peut-être dans le cadre de l'étude des rapports d'influences entre la satrapie de Daskyleion et la Macédoine).

III. De Sardes à Éphèse

Sur le gouvernement de Spithridatès, on dispose également de monnaies (peut-être) frappées à son nom : Harrison 1982a : 416-418 (avec réserve) et Cahn 1989 : 101 ; colonies militaires achéménides, cf. Briant 1984b : 92-94 ; observatoire sur le Mt Tmolos : cf. Greenwalt 1995 (traces

archéologiques). Fouilles menées à Sardes : elles ont été publiées régulièrement dans la série *Archeological exploration of Sardis*, et présentées synthétiquement dans Hanfmann-Mierse 1983 ; on peut en suivre l'évolution dans les rapports du BASOR, et en dernier lieu Greenwalt-Ratté-Rautmann 1994 et Greenwalt 1995. Sur le texte de Plutarque (*Lysandre* 3.3), cf. déjà Briant 1985a : 181-182 ; mégabyze/bagabuxša : Benveniste 1966 : 108-113 ; les monnaies de Tissapherne à Astyra ont été publiées par Cahn 1985 ; l'auteur les situe en 400-395, mais la date adoptée ici se justifie plus aisément (cf. Descat 1991 : 36) ; sur les passages de Thucydide et de Xénophon relatifs à Tissapherne, cf. Lewis 1977 : 108 ; cf. également Picard 1922, en particulier pp. 606-618, mais son commentaire (p. 160 ; cf. p. 610) des *Helléniques* (I, 2.6) est parfaitement fantaisiste : « Tissapherne [proclama], dans la *hiera khôra*, la guerre sainte ; elle lui assurait l'appui des campagnards, accourus sans retard au secours de la déesse en danger » (l'expression utilisée par Xénophon laisse plutôt supposer que le satrape a ordonné aux Perses du plat pays d'amener leurs contingents) ; je ne vois pas non plus sur quoi se fonde l'auteur (p. 611) pour affirmer que le Mégabyze, « en fait, a été l'égal, dans l'Ionie, des satrapes ou premiers délégués locaux du grand-roi ». Sur les sanctuaires d'Anāhita en Lydie, cf. les nombreuses études de L. Robert (1948a, b, c ; 1975, 1976 ; BE 1963, n° 219-223) ainsi que Diakonoff 1979, Briant 1984b : 92-94, 1985a et RTP 460-461 ; depuis lors Robert 1987 et Boyce-Grenet 1991 : 197 *sqq.* – en soulignant néanmoins que le caractère tardif de la documentation pose un problème méthodologique, dès lors que l'on entend étudier les contacts culturels entre Perses et populations locales (cf. exposé du problème dans Briant 1985a : 176-181 ; position contraire de M. Boyce dans Boyce-Grenet 1991 : 236-239, en particulier p. 238) ; j'estime que la thèse d'une fixité totale des traditions religieuses iraniennes en Lydie est intenable, dès lors surtout si l'on admet (*contra* Boyce, p. 205) que l'inscription de Droaphernès ne fait nullement allusion à Ahura-Mazda et que les interdictions religieuses ont été ajoutées longtemps après l'époque achéménide (cf. Briant 1996b, en récusant certaines interprétations antérieures, en particulier Briant 1986a : 429-430 et 1987a : 20-21). Artémis éphésienne et Artémis sardienne : l'inscription lydo-araméenne (Cowley 1921) a été publiée à nouveau par Lipinski 1975 : 153-161 ; on notera également qu'une inscription funéraire grecque du III^e siècle av. n.è. (de provenance inconnue) invoque « Artémis – Artémis Mèdeia et Artémis l'Éphésienne et tous les dieux » (inscription publiée par Oikonomides 1982) ; Sherwin-White 1982 a proposé de voir sous Artémis Mèdeia (nulle part attestée ailleurs) une référence à une divinité perse, « probably Anāhita » ; après avoir, semble-t-il, fait eux-mêmes une proposition en ce sens (BE 1982, n° 280 [« Anāhita ? »]), L. et J. Robert ont traité la proposition de Sherwin-White avec beaucoup de légèreté (BE 1984, n° 339), sans donner aucune justification à leur ironique scepticisme ; l'hypothèse (adoptée par exemple par Corsten 1991 : 171, n. 45) me paraît pourtant séduisante : on aurait là un nouvel exemple d'une prière commune à une « Anāhita » et à Artémis éphésienne : dans ces conditions, la première désignerait-elle l'Artémis Persique de Sardes, attestée en 322 par Pausanias VII, 6.6 ? Sur l'inscription des sacrilèges, voir essentiellement Masson 1987b et Hanfmann 1987, et les commentaires sur une publication antérieure dans BE 1963, n° 211, 1965, n° 342, 1966, n° 369 ; l'inscription d'Éphèse en l'honneur d'un Sardinien a été republiée et commentée par Robert 1967 : 32-36 ; la datation de l'une et l'autre est tirée d'une analyse paléographique (cf. Robert 1967 : 34, « seconde partie du IV^e siècle, et sans doute vers le début de cette période ») ; sur le statut de Sardes, cf. ma discussion dans Briant 1993b (où l'on trouvera des références bibliographiques complémentaires ; aux arguments exposés, ajouter Hérodote IV, 45 : existence d'une « tribu Asias à Sardes », attestée également par un document épigraphique : Briant 1995c) ; sur les toponymes et anthroponymes de l'inscription de Mnésimachos, cf. Buckler-Robinson 1912 : 28-58 (sur Bélétrus, cf. Masson 1969) ; sur l'anthroponymie de l'inscription des sacrilèges, voir Hanfmann 1987 : 5-7 et surtout Masson 1987b : 231-239 ; également Benveniste 1966 : 105 sur Ratopatès, et Grenet 1983 : 376 sur Oumanès/Vohu manah, repéré à Aï-Khanūm (sans connaître l'inscription d'Éphèse mais en rappelant, à la suite de Robert 1975 : 323, n. 60, qu'un Ōmanès est connu à Magnésie vers 244 ; cf. RTP 196) ; Cariens à Sardes : Pedley 1974, Greenwalt 1978b : 42-45 et Gusmani 1975 : 79-111 ; Gusmani 1982 ; inscription de Nannas :

Masson 1991 : 670 ; Hiérakômè et Hiérocésarée : Robert 1948b, 1976 : 36 sqq. [Wikander (1946 : 85). Chaumont (1956 : 169) et Boyce (1982 : 201-202) jugent que le Cyrus de Tacite (III, 62) n'est pas Cyrus le Grand mais Cyrus le Jeune, position qui ne me paraît nullement nécessaire (cf. déjà RTP 459) ; elle est liée (en particulier chez M. Boyce) à une interprétation très contestable du rôle attribué à Parysatis en cette affaire (voir ci-dessus chapitre xv, 8 : *Anāhita et Ištar*) ; la thèse est reprise par Corsten (1991 : 171 et n. 43), dans le cours d'un raisonnement (fort rigide) qui, à partir d'un commentaire d'Hérodote (I, 131), veut établir que le culte d'Anāhita a été introduit en Lydie à l'époque de Xerxès ou peu après] ; Hypaipa : Robert 1976 ; sur le sanctuaire d'Artémis dans l'inscription de Mnésimachos, cf. Buckler-Robinson 1912 : 26-28 et Descat 1985 ; Mitradastas : cf. Gussmani 1964 : 23-24 et Barnett 1969 ; Artémis de Sardes et Anāhita : l'assimilation est postulée par Hanfmann 1987 : 5, mais je n'en vois nulle part la preuve documentaire décisive (cf. Briant 1993a : note 22) ; Artémis Koloè : Lane 1975, Robert 1987 : 297-314, 323-315 et Merkelbach 1991 (l'inscription datant de César a été publiée et commentée par Hermann 1989) ; témoignages archéologiques et iconographiques des Perses de Sardes : cf. Akurgal 1961 : 171, Mierse dans Hanfmann-Mierse 1983 : 100-106, Melikian-Chirvani 1993 ; termes perses dans l'inscription lydo-araméenne de Manès : cf. Lipinski 1975 : 156-158 (l'auteur propose Artaxerxès III, tandis que Mierse (Hanfmann-Mierse 1983 : 105) date le document d'Artaxerxès II) ; sceau de Manès : Masson 1987b (ici fig. 49) ; sceau de Mitratas : Barnett 1969a et, d'une manière plus générale, Boardman 1970 ; y ajouter Pæotto 1985 (scène de Héros royal tuant un lion) et Lemaire 1992 (sceau d'inspiration perse frappé d'une légende lydienne). Sur les processus d'acculturation perso-lydiens et le maintien des traditions lydiennes, voir également l'article suggestif de Ratté 1989 et Melikian-Chirvani 1993. Je note pour terminer sur ce point que, dans l'inscription des sacrilèges, Hanfmann (1987 : 5) veut voir le témoignage de : « A forceful missionary expansion undertaken by the Ephesian Artemis during the Persian era », mais les bases d'une telle interprétation me paraissent évanescences ; néanmoins, l'attaque portée contre les théores éphésiens pose un réel problème ; étant donné la longue histoire des relations entre Éphèse et Sardes, elle renvoie peut-être à des circonstances spéciales, que nous ne connaissons pas ; à titre d'hypothèse, je me demande si l'épisode ne se déroule pas dans le contexte de la première expédition macédonienne, au cours de laquelle Éphèse a été occupée par les Macédoniens puis reprise par les Perses (cf. Arrien I, 17.11) ; en tout cas, les faits tracent eux-mêmes les limites politiques des rapports entre Sardiens et Ephésiens, qui n'ont certainement pas été idylliques, ne serait-ce qu'en raison de l'insertion d'Éphèse dans les guerres gréco-perses. Conseillers grecs des satrapes : cf. les remarques de Lewis 1977 : 14 ; sur la naturalisation d'Orontès, d'Ariobarzanès, de ses fils et de leurs conseillers, cf. Osborne 1982 : 52-54 et 1983 : 50-53.

IV. De Kelainai à Halicarnasse

Sur le siège de Kelainai par Alexandre, cf. Briant 1973 : 45-46 et Billows 1990 : 41-42 ; *tetrapyrgia* : Briant 1973 : 80-89 et RTP 56-62 (non sans contradictions) ; sur le parcours de la voie royale, voir en dernier lieu Müller 1994, et Debord 1995 (qui estime qu'elle ne passait pas par Kelainai) ; sur Gordion, on verra surtout Mellink 1988 : 228-230, qui fait le point sur les nombreuses découvertes iconographiques perses ou persianisantes dans la cité et dans ses abords (voir aussi Sekunda 1991 : 129-140) ; sur les fouilles de Gordion, cf. également De Vries 1990, qui propose de considérer que les destructions de bâtiments vers 400 sont dus à un tremblement de terre (et non aux tentatives d'Agésilas) ; on a découvert à Gordion [fouilles en cours], outre un trésor de sicles (toujours inédit) et de nombreux sceaux (dont l'étude avait été confiée à E. Porada : cf. Masson 1987 : 110), deux inscriptions araméennes, l'une sur un sceau (cf. Mellink 1988 : 228), l'autre inscrite à l'encre sur un fragment de céramique grecque (avec peut-être un nom iranien construit sur *dāta* : De Vries 1990 : 400) ; enfin, un nom relevé sur des inscriptions hellénistiques (Mistraboutes) pourrait être d'origine iranienne (*ibid.* 404 ; mais cf. Roller 1987 : 128, et BE 1990, n° 770 : « beau nom phrygien »). Sur les limites de la satrapie, cf. Briant 1973 : 47-53 ; nous n'avons pas de document permettant de dater la création de la satrapie de Grande-Phrygie : Weiskopf (1982 : 476)

juge que Xénophon *Anab.* I, 2.7-9 atteste de son existence en 401, ce qui ne me paraît nullement assuré (pas plus que de Plutarque *Thém.* 30.1, on ne doit remonter à Artaxerxès I^{er}) ; mon hypothèse se fonde surtout sur le texte d'Arrien que j'utilise (je ne comprends pas comment ni pourquoi Petit (1990 : 207-208) nie le pouvoir satrapique d'Atizyès, et semble postuler que la Grande-Phrygie relève de Sardes en 334) ; je note en passant que la *diaspora* iranienne de Kelainai (Robert 1963 : 349) est présente dans les *Perses* de Timothée, vers 400 (cf. Francis 1980 : 53, n. 1, 69, 79 et Heinrichs 1986 : 267 ; voir également Weiskopf 1982 : 476-477 à propos de Tithraustès, dont il pense qu'il n'est pas satrape, et p. 526, n. 13 à propos de l'Arsamès de Polyen VII, 28.2) ; la présence perse en Phrygie est également attestée par des documents tardifs (BE 1979, n° 512 et 519), deux dédicaces qui invoquent, l'une, les *theoi Hellênôn kai Persôn*, l'autre, différentes divinités grecques et *tôn idiôn pantôn Dii Persôn*. Sur les liens culturels entre la Lycie et la Milyade, voir l'exemple de Karaburun (ci-dessus chapitre XIII, 8 : *Le cas de la Lycie*) ; sur la région, cf. Bosworth 1980a : 157-158 et, plus précisément, Hall 1986 (mais l'hypothèse, selon laquelle (p. 144, n. 16) le rattachement de la Milyade à la Lycie signifierait la reconnaissance par le Grand Roi des conquêtes de Périclès de Limyra, me paraît dénuée de tout fondement) ; Arrien (I, 24.5) : P. Savinel (*Arrien*, Paris, 1984) traduit : « La Milyade, qui fait partie de la Grande-Phrygie (*esti men tēs Megalēs Phrygias*), mais qui, à cette époque, était rattachée à la Lycie (*syntelei de es tēn Lykian*) » ; le traducteur me semble introduire une différenciation chronologique (au reste floue), qui n'est pas explicite dans le texte grec ; cette différenciation est encore plus marquée chez Robson (LCL) : « It belongs to Greater Phrygia, but was reckoned then as part of Lycia » ; mais j'observe que le texte grec est construit sur deux présents de l'indicatif ; l'opposition marquée par *men* et *de* ne joue donc pas dans la diachronie mais dans la synchronie ; dans ces conditions, on doit, me semble-t-il, accorder à *syntelein* un sens qu'il revêt fréquemment, celui de « contribuer [financièrement] », la formule *eis Lykian* exprimant que la Milyade fait partie de la même circonscription tributaire que la Lycie (nombreux exemples cités dans LSJ, s.v. *synteleō* III, 2 ; également Bertrand 1990 : 149, n. 129), ce dont j'induis que, rattachée à la satrapie de Grande-Phrygie, la Milyade paie sa part tributaire avec la Lycie, dont elle a donc été séparée récemment (sur ce point, cf. également la discussion de Berve 1926 I : 256). On comprend aisément qu'au moment où Halicarnasse et autres places fortes cariennes continuaient de résister avec acharnement, Alexandre ait apporté des modifications : Néarque fut nommé « satrape de Lycie jusqu'au mont Taurus » (Arrien III, 6.6) ; ensuite (après 331), la Lycie fut rattachée à la Grande-Phrygie (cf. Quinte-Curce X, 10.2 : Briant 1973 : 75-76). Sur Ada, voir en dernier lieu la découverte de la tombe d'une « princesse carienne » (Özet 1994) ; l'identification à partir des restes ostéologiques (Prag-Neave 1994) est comme trop souvent très peu concluante (cf. l'addendum p. 109). *Trilingue de Xanthos* : sur les textes et les traductions, je suis évidemment de près l'édition de Dupont-Sommer, Metzger et Laroche dans *FdXVI* (1979) [à laquelle il convient maintenant d'ajouter les propositions nouvelles de Lemaire 1995c] ; la date de l'inscription avait été fixée en juin-juillet 358, c'est-à-dire dans la première année d'Artaxerxès III, par Dupont-Sommer (1974 : 138-142) ; mais une telle datation soulève des difficultés chronologiques et historiques insurmontables, puisque, d'une part, toutes les autres sources attestent que Pixôdaros est devenu satrape en Carie en 341-340 et que, d'autre part, cette nouvelle datation ne peut en aucun cas s'intégrer dans ce que l'on sait de l'histoire des Hékatomnides (sauf à imaginer, avec Dupont-Sommer, des circonstances peu crédibles) ; la seule façon de résoudre ces contradictions, c'est, comme l'a fait Badian (1977b), de supposer que l'Artaxerxès en question est un Artaxerxès IV, nom de règne qu'aurait pris Arsès, fils et successeur d'Artaxerxès III (il est particulièrement dommage que SP 1 ne lui donne pas son nom ; sur le texte babylonien allégué prudemment par Badian, cf. maintenant Van der Spek 1993a : 96, qui conforte explicitement la position prise par Badian) ; dans son étude la plus récente (1979 : 166-169) ; Dupont-Sommer a réitéré sa proposition, sans discuter au fond l'hypothèse de Badian (cf. 1979 : 166, n. 1) : pour d'excellentes raisons, la plus grande partie des historiens (voir cependant Asheri 1983 : 108-110, et plus récemment *FdX9/1* [1992] : 37, ainsi que Borchhardt 1993a : 7) considèrent néanmoins que la date de 337 est de très loin la plus vraisemblable (cf. BE 1977, n° 472

et 1980, n° 486; Weiskopf 1982: 293-297, Hornblower 1982: 46-49, ou encore Ruzicka 1992b: 125). Concernant la date de la réforme satrapique, j'observe que rien, dans l'inscription, ne prouve que Pixôdaros vient d'obtenir la Lycie, la réorganisation pouvant parfaitement remonter à plusieurs années (cf. justes remarques en ce sens de Badian 1977b: 45; *contra* Laroche 1979: 37: mais seul le texte grec utilise une formule (*egeneto*) reprise à la rédaction lycienne (Laroche 1979: 60), qui peut nourrir éventuellement l'hypothèse d'une réforme récente et/ou en cours; mais cette formule ne figure pas dans le texte araméen (Dupont-Sommer 1979: 141-142), seul texte utilisable, puisque ni la version grecque ni la version lycienne ne précisent que Pixôdaros est satrape en Carie); selon Keen 1992a, chapitre VII, l'institution de deux représentants achéménides remonterait même au début des années 370. En tout cas, une anecdote rend compte que, dès l'époque de Mausole, le satrape de Carie disposait de prérogatives tributaires en Lycie (cf. [Aristote] *Écon.* II, 14d; voir Weiskopf 1982: 291-293); sur les liens culturels et politiques entre Carie et Lycie, cf. par exemple la présence, sur le Pilier Inscrit (début IV^e s.), du Basileus Kaunios (Dupont-Sommer 1979: 168; Melchert 1993), ce même dieu dont le culte fait l'objet de la trilingue (ci-dessous); sur la région de Kaunos (qui se situe en Carie orientale, Telmessos constituant la frontière traditionnelle avec la Lycie), cf. Bousquet 1992: 176-178 et 180-181 (conquête de la région par Gergis/Kheriga, puis base de départ d'Artaxerxès se confond chronologiquement avec la reconnaissance de Pixôdaros comme satrape en Carie, soit vers 341, et je postule que l'adjonction de la Lycie à la Carie s'intègre dans un vaste mouvement administratif décidé par Artaxerxès III après son expédition en Phénicie et en Égypte.

V. Pixôdaros à Xanthos

Les tâches assignées aux deux archontes restent du domaine de l'hypothèse (cf. Asheri 1983b: 111); des témoignages hellénistiques pourraient (éventuellement) apporter des éléments en ce sens (mais avec le risque de raisonnement circulaire): cf. Wörle 1977: 59-60; voir également Keen 1992a, chap. 7. Les raisons de l'intervention de Pixôdaros dans l'affaire culturelle ont donné lieu à de nombreuses analyses (qui présentent entre elles quelques divergences): Asheri 1983b: 110-123, Frei 1984: 21-23, Briant 1986a: 434-437, et maintenant Lemaire 1995c; sur les rapports entre les dynastes cariens et Basileus Kaunios, cf. Dupont-Sommer 1979: 168-169, mais on doit souligner, avec Bousquet (1992: 175, n. 48), que l'introduction de Basileus Kaunios à Xanthos est bien antérieure, et due plus probablement à Kheriga qu'à un dynaste carien du V^e siècle; sur le terme *dāta* et son rapprochement avec le lycien *mara*, cf. ci-dessus chapitre XII, 8: *Loi du roi et lois des pays*. TL 45: cf. les compléments et commentaires donnés par Bousquet 1986; décret de Plarasa et autres décrets connexes, cf. *BE* 1973, n° 406, Hornblower 1982: 161-164, Weiskopf 1982: 293 *sqq.*, Corsaro 1985 et 1989. Je précise enfin que la comparaison synoptique entre les deux textes parallèles grec et lycien (sans doute la version originale: Blomqvist 1982) permet quelques observations sur les échanges et adaptations linguistiques; l'une des plus surprenantes est la suivante: là où le rédacteur lycien écrit *sicle* (ligne 22), le rédacteur grec «traduit» par *drachme* (ligne 20) – ce qui me fait douter de la restitution «< deux ? > sicles» proposée par Metzger (sur ces problèmes, cf. Frei 1977).

VI. De Tarse à Mazaka

Depuis le travail ancien d'Erzen 1940, et les travaux de Bing 1969 et de Houwink Ten Cate 1961 (p. 17-35), la Cilicie de cette époque n'avait suscité que peu d'études et de recherches spécialisées. Celles-ci se sont au contraire multipliées dans les années récentes: outre le numéro spécial de *Qua-derni Storici* 76/1 (1981) et le volume *De Anatolia Antiqua* (Istanbul-Paris 1991), on dispose du livre de Desideri-Jasink 1990, auquel on ajoutera le livre général mais utile de Mutaftian 1988 et, sur un point particulier, l'article suggestif de Bing 1991. Ce regain d'intérêt pour cette région est dû sans doute pour une large part à quelques découvertes spectaculaires, dont la moindre n'est pas le

site, les reliefs «persépolitains» et les inscriptions araméennes de Meydançikkale (cf. Larôche-Davesne 1981; Davesne-Lemaire-Lozachmeur 1989); ce regain d'intérêt lui-même suscite de nouvelles prospections qui, actuellement menées par M.H. Sayar en Cilicie orientale, ont permis tout récemment la découverte de plusieurs inscriptions funéraires araméennes non loin de Castabala (Sayar 1990), dont deux viennent d'être publiées par A. Lemaire (1993), qui prépare l'édition d'autres documents [=1994b]; l'intérêt de la région réside aussi dans l'abondance et la diversité des monnayages d'époque achéménide que l'on y a retrouvés (Harrison 1982a: 304-377, Levante 1994; Casabonne 1995b, etc.). Dans la bibliographie récente, on verra d'abord la mise au point de Lemaire-Lozachmeur 1990, où sont présentées et commentées les sources; sur les documents araméens de Cilicie, cf. Dupont-Sommer 1964 (Castabala) et Lemaire 1991c: 205-206 (Hémite et Meydançikkale); sur les monnaies de Mazée et son gouvernement en Cilicie puis en Cilicie et Transeuphratène, on se reportera également à la discussion de Leuze (1935: 234-235), qui montre qu'après la révolte, Belésys disparaît, et que Mazée reprend la Transeuphratène avec la Cilicie, et à celle de Weiskopf 1982: 498-500; monnaies frappées par Mazée dans les cités ciliciennes: cf. Lemaire 1989a: 142-144 et 1991d, Chuvin 1981, Harrison 1982a: 346-377, Mildenberg 1990-91: 10-13. Concernant Mazée, on évoquera au passage quatre problèmes particuliers: 1) il semble apparaître, d'après Quinte-Curce V, 13.11, que l'un de ses fils, Brochubélos, a secondé son père en Syrie (*Syriae quondam praetor*); il s'agit là sans doute non d'un titre officiel (les monnaies de Mazée sont très claires) mais de l'un des nombreux exemples de collaboration entre le père et ses fils (Briant 1987a: 26-27) dans l'administration satrapique dévolue au premier (cf. Petit 1990: 209-210); 2) on connaît depuis longtemps une stèle athénienne, dont le registre supérieur porte une scène de Héros royal tandis que sur le registre inférieur est figurée une scène de combat lion/taureau (photo dans Briant 1992d: 122); Bivar (1970: 59-61) suppose que la scène inférieure reproduit le sceau de Mazée, et que la stèle représentait la nomination d'un *proxenos* du satrape à Athènes (cf. également Bivar 1975a: 63-64): mais le raisonnement me paraît très spéculatif; 3) Quinte-Curce (III, 4.3) présente ainsi Arsamès au printemps 333: ... *qui Ciliciae praeerat*, mais l'expression n'implique pas qu'il est alors satrape de Cilicie (cf. sur ce point Leuze 1935: 242-250 et Weiskopf 1982: 495-498); 4) partant du rôle qu'il joue à Babylone lors de l'arrivée d'Alexandre, on suppose parfois que Mazée, après la chute de Tarse, était à la tête de la Syro-Phénicie et de la Babylonie: cette supposition me paraît peu fondée; dans le catalogue transmis par Arrien III, 8.3-6 en effet, «les Syriens de Koïlè-Syrie et d'entre les deux fleuves» sont amenés par Mazée, tandis que les Babyloniens le sont par Buparès; même si l'expression utilisée par Arrien pose quelques problèmes, il apparaît que Mazée ne commande pas à la Babylonie. Plaine et montagne en Cilicie d'après Strabon: cf. Desideri 1986; on soulignera surtout que l'opposition est très fréquente chez les auteurs classiques et hellénistiques, opposant du même coup l'incapacité des Achéménides et la faculté d'Alexandre à dominer les peuples des montagnes (cf. Briant 1976: 194-200 et cf. ci-dessous § 11 et 18); archers d'Aspendos: Foss 1975: 30 (Aspendos appartient en principe à la Pamphylie, bien qu'entre 331 et 323 elle dépende de la Lycie, elle-même rattachée à la Grande-Phrygie: Quinte-Curce X, 1.2; en tout cas, on trouve des Aspendiens dans la garde d'Epyaxa, femme du *syennésis* en 401: Xénophon *Anab.* I, 2.12). Monnaies des cités ciliciennes: e.g. Chuvin 1981, Capeocchi 1991, Casabonne 1995b; parmi les plus évocatrices sur l'emprunt-adaptation de motifs perses, on verra des monnaies d'Issos frappées en araméen au nom de Tiribaze, qui portent une représentation anthropomorphe d'Ahura-Mazda: la figuration divine est repérée dans bien d'autres régions (cf. en particulier le monnayage de Samarie: ci-dessous), mais ce qui rend le monnayage d'Issos si remarquable (bien qu'il ne s'agisse pas d'un hapax iconographique), c'est que la divinité perse est représentée nue, selon une facture et une conception typiquement grecques (Brindley 1993: 4-5); sur ce thème des emprunts perses, voir également Casabonne 1995a. Meydançikkale: Davesne-Lemaire-Lozachmeur 1987 et Lemaire 1991c: 205-206 (photo d'un relief reproduite dans Briant 1992d: 87) [publication finale des reliefs persépolitains et des inscriptions araméennes actuellement sous presse]; Kyinda: cf. Bing 1969: 129-130 et *RTP* 49, n. 2 et 93; Tarkondimontos:

Robert 1964; Nora et autres garnisons : RTP 20-21; Castabaltide et stratège de Cataonie : Robert 1963 : 436-437 et 1964 : 39, et Boffo 1985 : 54-60; cf. Devine 1984 sur le passage d'Alexandre. Fonctions d'Aspis et de Camisarès, cf. Sekunda 1988b : 36 et 42-44; sur l'autel trouvé à Bünyan (non loin de Kayseri), cf. Bittel 1952 (l'auteur fait de Mazaka le centre du pouvoir officiel de Camisarès et d'Aspis; je reprends la suggestion dans mon texte, mais simplement à titre d'hypothèse); on remarquera au passage qu'un trésor découvert à Kayseri contenait plusieurs monnaies de Pamphylie (Aspendos, Sidè), une monnaie de Datamès et une monnaie de Mazée (Davesne 1989 : 167) : cette dernière confirme peut-être que la région relevait du satrape de Tarse; je note également que, selon De Planhol 1992 : 136-137, les *qanats* connus à Kayseri (et à Ancyre) pourraient remonter aux Achéménides; Anaitis Barzochara : BE 1968, n° 538 et 1971, n° 669 (Schmitt 1970; mais voir Wikander 1972); inscription d'Hanisa et anthroponymie iranienne : cf. Robert 1964 : 457 sqq. (cf. p. 516, on trouve le nom Maibouzanès à Comana de Cataonie, anthroponyme qui, en Lydie, non loin de Sardes, s'applique collectivement (Maibouzanoï) à une communauté iranienne : Robert 1987 : 333-335); Iazémis/Arsamès : Robert 1963 : 433-445; inscription de Farasa : cf. Grégoire 1908 et Lipinski 1975 : 173-184 (l'inscription a été trouvée dans la vallée du Karmalas, qui, selon Strabon (XII, 2.5), coulait en Cataonie; sur le site d'Ariaremneia (sans doute en Cataonie), cf. Grégoire 1908 : 441-443). Inscriptions de Hémité et de Saraïdin, cf. Lemaire-Lozachmeur 1990 : 153 et Lemaire 1991c : 205 (et pp. 203-205 sur Datamès/Tarkumuwa) : noter que l'anthroponyme Sarmapiya a récemment été relevé également sur une funéraire araméenne trouvée près de Hémité (cf. Lemaire 1993 : 12-14 avec des hypothèses sur les éventuels rapports familiaux); Lemaire (1991c : 205), à propos de l'inscription de Hémité, écrit : « Nous sommes donc vraisemblablement confrontés à un nouveau cas de « dynaste-satrape »; mes réserves exprimées dans le texte viennent de l'observation que, dans plusieurs corpus de l'Empire (akkadien, grec), le terme satrape ne renvoie pas nécessairement au chef de la satrapie, mais il peut désigner un très haut personnage d'une satrapie (cf. Stolper 1985a : 58 et CAH VI² : 252-253, Dandamaev 1992b) ou un aristocrate perse (e.g. Strabon XV, 3.18). Reliefs gréco-perses de Cilicie : Borchhardt 1968 et Hermery 1984; *satabara* : Dagron-Feissel 1987 : 36; monnaie au roi-jardinier : Franke-Hirmer 1966 : 124 et n° 194 (Sancisi-Weerdenburg 1990 : 266, Casabonne 1995b, note 6 et ci-dessus chapitre vi, 5).

VII. De Tarse à Samarie via Sidon et Jérusalem

Mis à part le cas des cités phéniciennes (e.g. Elayi 1987b, 1989, 1990c), de Juda, Samarie et de la Palestine (outre Stern 1982b, 1994c, voir récemment le recueil Laperousaz-Lemaire (éd.) 1994), les documents portant sur la présence achéménide en Syrie du Nord au IV^e siècle sont assez rares et en général peu éloquentes, et l'on ne dispose pas de synthèse sur la question (la mise au point d'Eph'al (1988) ne traite guère de la domination achéménide prise dans toutes ses composantes) : les développements de Millar 1987 me paraissent quelque peu « défaitistes » sur la situation de la Syrie avant (et pendant) la période hellénistique (voir maintenant les critiques explicites de Lund 1993 : 27-28, 40); l'article de Sartre 1989 est sommaire et décevant; Mazzoni 1991-92 : 55 constate, pour la regretter, l'absence d'études spécifiques sur la région dans les premiers volumes d'*Achaemenid History*. On verra maintenant les volumes de *Transeuphratène* et le bilan dressé par Elayi-Sapin 1991. Mis à part quelques indices tardifs sur la présence d'une *diaspora* impériale dans la région (cf. Boyce-Grenet 1991 : 354-357), les sources écrites sont d'une pauvreté indigente (on peut citer à nouveau le bon de route donné à Nehtûhôr [DAE 67] et le texte de Bérose qui confirment que Damas est bien à cette date une grande capitale provinciale [chapitre xv, 8 : *L'espace impérial*; voir également ci-dessus chapitre xii, 3 : *Le gouvernement de Transeuphratène*; je rappelle que, selon Flavius Josèphe, AJ XI, 2.2, Cambyse y serait mort; Hérodote (III, 64) situe l'événement à Ecbatane de Syrie, identifiable au site à venir d'Épiphanie de l'Oronte selon Mazzoni 1991-92 : 62, en renvoyant à Plin V, 82.]; – l'existence d'un paradis satrapique syrien aux sources du Dardas [Xénophon, Anab. I, 4.10], de terres relevant de la maison de Parysatis dans la région d'Alep [I, 4.9; Manfredi 1986 : 97-98; Mazzoni 1990-91 : 67-68; Graf 1993 : 152-254], et

le toponyme Triparadeisos qui implique l'existence de structures paradisiaques aux sources de l'Oronte [sur la localisation, cf. Seibert 1983 : 109] – toutes observations qui incitent à penser, avec Seyrig 1970 : 301, que la terre royale achéménide était bien représentée en Syrie du Nord : cf. d'ailleurs maintenant Sapin 1990). Les nouveautés sont donc apportées essentiellement par les fouilles et prospections archéologiques régionales et microrégionales : voir surtout Lund 1993 (région de l'Oronte au IV^e siècle) et Mazzoni 1990 et 1991-92 qui, examinant la répartition des habitats entre la côte phénicienne et la vallée du Habur, conclut globalement à une croissance du nombre des sites; le cas étudié spécifiquement (1990) de Tell-Mardikh/Ebla est particulièrement intéressant, puisqu'un nouveau palais (« rustique ») y fut construit à l'époque achéménide tardive (IV^e siècle) dans le cadre « d'une restructuration complète de l'acropole » (1990 : 190; cf. également *Les dossiers histoire et archéologie*, n° 83 [1984] : *Ebla retrouvée*, en particulier p. 31; c'est paradoxalement dans la structure de l'époque perse que fut découverte, sous forme de bloc de réemploi, la statue acéphale inscrite du prince Ibbit-Lim, qui permet l'identification d'Ebla : cf. *ibid.* p. 13 et 88). Toutes les découvertes récentes pointent dans la même direction : « C'est avec l'épanouissement de la phase achéménide que se produisent un essor et une transformation économiques de la région, riches de promesses » (Mazzoni 1990 : 193; selon une pratique habituelle [cf. RTP 230-233], plusieurs villes hellénistiques (Apamée, Épiphanie de l'Oronte...) ont été fondées sur des sites déjà habités et mis en valeur à l'époque achéménide : Mazzoni 1991-92 : 61-62, 67-68; sur ces continuités achéménido-hellénistiques voir également Lund 1993). Sur un site particulièrement important (gué de l'Euphrate?), le cimetière de Deve Hüyük, voir Moorey 1975 et 1980, avec les remarques critiques de Mazzoni 1991-1992 : 66-67.

• *Phénicie* : les discussions sur le statut de Sidon après la révolte sont touffues et contradictoires, tant la documentation est indigente (cf. Elayi 1989 : 147-148), en particulier la documentation écrite (selon mes informations, la tablette cunéiforme d'époque perse trouvée à Tell Mikhmoret [Stern 1993] n'a jamais été publiée) : les hypothèses sont donc surtout construites à partir d'une documentation numismatique, qui pose d'énormes problèmes (et dans l'examen de laquelle je me sens particulièrement incompétent); voir également le chapitre de type achéménide trouvé à Sidon, mis parfois en rapport avec le paradis satrapique (Clermont-Ganneau 1921 et, en dernier lieu, les observations de Yon-Caubet 1993 : 51). Il paraît peu probable (contrairement à une hypothèse de Babelon) qu'Artaxerxès ait concédé la royauté sidonienne à Évagoras de Chypre, qui, après avoir ambitionné en vain de se réinstaller à Salamine de Chypre, avait reçu du roi « un grand commandement en Asie », avant de s'enfuir à Chypre (Diodore XVI, 2-3; cf. sur la position de Babelon, Betlyon 1982 : 19-20); la confiscation de la donation faite à Ešmunazzar est induite de Quinte-Curce (IV, 1.25), selon lequel Alexandre concéda au nouveau roi (Abdalonymos) « toute la région qui appartenait à la ville », expression sous laquelle on voit parfois une restauration de la concession achéménide antérieure (cf. en sens Barag 1966 : 8, n. 8 et Lemaire 1990 : 58-59; tout en discutant le passage, Verkinderen 1987 : 306-307 ne prend pas position sur la question); on remarquera avec Stern (1990 : 154; 1994c : 151 sqq.) que, conscients de l'importance de Sidon et de Dôr, les Perses reconstruisirent les fortifications des cités phéniciennes (l'auteur juge également que Dôr a été redonnée à Sidon, impliquant par là qu'elle avait été confisquée antérieurement, mais cf. Stern 1982b : 243, 1994b : 79); sur le monnayage de Straton II, cf. Betlyon 1982 : 18-20; monnayage de Mazée à Sidon (je m'en tiens ici à la bibliographie récente, sans remonter aux études de Six) : Betlyon (1982 : 18), dont le raisonnement est vicié par des erreurs chronologiques, suppose qu'après l'instauration de la loi martiale (*sic*), Mazée prit le contrôle de l'atelier de la cité; mais comme le souligne justement Harrison 1982a : 353-354 (à laquelle j'emprunte la datation des monnaies sidoniennes du satrape), on voit que les derniers rois de Sidon frappent monnaie en même temps que Mazée, si bien que l'on peut supposer que le monnayage de ce dernier « fut frappé pour des besoins autres que civiques » (p. 354) : ces considérations incitent à penser que, comme dans de nombreuses circonstances identiques dans d'autres pays, le Grand Roi s'est contenté de changer le dynaste/roi, sans remettre en cause le statut antérieur de Sidon (sur lequel au demeurant nous sommes mal informés); de son côté,

Mildenberg (1990 : 138) juge qu'en mettant son nom sur les monnaies sidoniennes, Mazée agit comme « régent de la cité », mais l'auteur (note 4) remarque en même temps que, sur les monnaies frappées à leur nom par les rois sidoniens, Mazée n'indique pas sa fonction satrapique (cf. également Mildenberg 1990-91 : 14 : « It is noteworthy that... Mazaeus respected the civic prerogative of coin production in every respect even a short time after the revolt led by Sidon had been crushed » ; de même dans Mildenberg 1994 : 65) ; sur ces complexes problèmes de monnayage sidonien, cf. également Elayi 1989 : 215-219 et J.-A.G. Elayi 1993 : 146-147.

• *Samarie* : sur les documents du Wadi-ed Daliyeh, on verra les différentes études de Cross citées dans la bibliographie ; neuf papyrus relatifs à des ventes d'esclaves ont été publiés et traduits par Gropp 1986 (SP 1-9) ; les monnaies ont été publiées par Meshorer-Qedar 1991 (= CS), y compris de nombreuses monnaies qui ne proviennent pas du Wadi ed-Daliyeh, que les auteurs attribuent à des ateliers de Samarie ; les impressions du Wadi-ed Daliyeh ont été publiées et commentées par Leith 1990 (= WD) : je renvoie le lecteur à ces études très détaillées, me contentant ici de les utiliser sélectivement (sur la diffusion de motifs et d'objets perses ou d'inspiration perse dans ces régions, voir également différentes études de Stern (1971, 1982a, 1994a et 1994b : 190-192 sur les sceaux), ou encore l'intéressante publication toute récente de Rozenberg 1993 (ivoires achéménides)). Trois remarques documentaires complémentaires : 1) le papyrus araméen trouvé près de Jericho (Eshel-Misgav 1988) est trop lacunaire pour donner prise à interprétation historique – malgré les éditeurs qui veulent y voir l'indice de la révolte de la Samarie en contre-coup de la révolte phénicienne vers 350 ; l'interprétation fiscale proposée par Heltzer 1992c [allusion aux taxes royales de la fin de l'époque achéménide] n'est guère plus convaincante ; Lemaire (dans Laperrousaz-Lemaire [1994] : 276) estime d'ailleurs que le document doit plutôt être daté de l'époque hellénistique ; 2) je note que, dans *Michmanim* 6 (1992) : 41 E. Stern annonce une nouvelle (?) découverte : « A hoard of Persian period bullae from the vicinity of Samaria » ; 3) sur des monnaies de Samarie à légende cunéiforme, cf. Lemaire-Joannès 1994 (on remarquera que les deux monnaies analysées sont de nouveaux exemplaires de CS 58 [ici fig. 53e] qui porte une si intéressante image dont je parle dans le texte).

• *Judah* : monnaies de Yehizqiyyah et de Johanan : cf. les analyses et interprétations (souvent contradictoires) de Rappaport 1981, Barag 1985, Betlyon 1986, Mildenberg 1979, 1988, [Machinist 1994 : 366-370] ; le Johanan des monnaies est parfois mis en rapport avec le personnage du même nom, mis en scène par Josèphe (AJ 297-301) : en compétition avec son frère Jeshua (qui a obtenu l'appui du stratège perse Bagosès), Johanan tue son frère, en conséquence de quoi Bagosès souille le temple ; mais le récit de Josèphe est trop romancé pour pouvoir servir de base à une reconstruction historique (cf. Oded 1977d : 501) ; il est difficile d'inscrire ces personnages dans une généalogie des grands-prêtres (*ibid.* 506-509 ; voir cependant les propositions de Barag 1985 : 167-168 et de Betlyon 1986 : 639-641, à la suite de Cross 1975) ; Grabbe 1992a estime que le Bagosès de Fl. Josèphe désigne en réalité Bagôhî, *peha* de Juda ; sur d'éventuelles monnaies frappées par ce personnage, cf. Lemaire dans Laperrousaz-Lemaire (1994) : 285. Une dernière remarque : des découvertes récentes semblent donner corps à l'hypothèse d'une province d'Ammonitide (Herr 1992 ; cf. également Heltzer 1989c, Lemaire 1990 : 48-71 et 1994 : 46-47).

VIII. De Gaza à Petra

Sur l'histoire de Gaza à l'époque achéménide, mise au point (sans grande nouveauté) par Katzenstein 1989 ; sur le siège de Gaza, on verra les sources rassemblées par Bosworth 1980a : 257-260 (cf. également Romane 1988 sur des points d'histoire militaire) ; sur l'inscription minyenne RÉS 3022 et les difficultés chronologiques et historiques, cf. en dernier lieu Robin 1991-93 : 61-62 ; [dans une communication présentée à la Table ronde *L'Égypte et la Transeuphratène* (Paris, avril 1993), A. Lemaire a attiré l'attention sur le fait que l'inscription fait référence à une révolte (et non pas simplement à une guerre) – ce qui, comme il l'a remarqué, ne permet pas de préciser la date des événements entre Artaxerxès I^{er} et Artaxerxès III = Lemaire 1995a : 55, en

penchant plutôt pour la révolte d'Amyrte à la fin du v^e siècle] ; sur les monnaies de Gaza, cf. Mildenberg 1990 (distingue les monnaies frappées par les Arabes et les monnaies frappées par la cité) ; sur les « rois des Arabes » et Gaza, cf. Briant 1982b : 150-152, 169-170, Eph'al 1982 : 195-197, 206-210 (mais l'hypothèse, rappelée pp. 212-213, qui identifie le roi des Arabes de Palestine au roi de Qedar nommé dans *DAE* 77-79, repose sur un raisonnement très fragile), Graf 1990a : 142-143, Lemaire 1990 : 45-47 et 1994a : 28-29. Les *ostraka* de Beer-sheba ont été publiés par Naveh 1973 et 1979 ; de même pour ceux d'Arad (Naveh 1981), sur lesquels on verra aussi les observations d'Aharoni 1981 : 141-151 ; certains textes de Beer-Sheba sont datés de la septième année d'un roi ; par hypothèse paléographique, Naveh (1979 ; cf. Naveh 1981) choisit le règne d'Artaxerxès III. Sur l'organisation d'Arad, cf. Graf 1993 : 160-161 (comparaison avec les PF : cf. également RTP 505 ; cette documentation prend également tout son sens à la lumière des inscriptions hébraïques de Lachisch et d'Arad : Lemaire 1977) ; Beersheba : l'existence d'une garnison est mise en doute par Tuplin 1987c : 187 (suivi par Salles 1991 : 222) ; découverte (encore inédite) de nouveaux *ostraka* comparables à ceux de Beer-Sheba (iv^e s.) : je dois l'information à la générosité d'A. Lemaire [qui en prépare actuellement l'édition], dont je cite également l'appréciation historique générale (1994a : 29-30) : « Les *ostraka* araméens d'Arad et de Beersheba, probablement à dater vers le milieu du iv^e siècle, témoignent assez clairement du contrôle administratif et militaire perse sur cette région qui dut probablement être réorganisée entre 385 et 352, cette réorganisation aboutissant à la disparition du royaume de Qedar et à son remplacement partiel par les Nabatéens » ; cf. également Stern 1982b : 253-255 qui juge qu'après les destructions des années 380-370, les Perses réinstallèrent des garnisons dans ces régions. Sur les Perses en Arabie du Nord, on verra les mises au point de Knauf 1990 et de Graf 1990a ; le premier (pp. 214-215) juge qu'à partir de 400 environ, en raison de la perte de l'Égypte, les Perses décidèrent d'abandonner l'Arabie (cf. également Högemann 1985 : 17) ; valable peut-être pour les grandes oasis (mais l'incertitude terminologique et chronologique des rares documents est grande : Briant 1982b : 172), cette thèse me paraît devoir être fortement nuancée, dès lors que les *ostraka* d'Arad et de Beersheba (que n'évoque pas Knauf) sont également pris en compte : cf. la présentation de Graf 1990a : 160-161 ; sur la création de la province d'Idumée, cf. Lemaire 1994a : 28-29 (création après 380) ; sur l'éparchie d'Idumée à l'époque des diadoques et sur le texte de Diodore (XIX, 95.2 : *éparchie* ; 98.1 : *satrapeia*), voir la discussion de Bengtson 1964.III, 35-36 (juge que seul le premier terme vient de la source originelle). Sur les Nabatéens (problème trop débattu pour être traité ici *in extenso*), cf. en dernier lieu Bartlett 1990, Graf 1990b, MacDonald 1991, Roche 1994 ; parmi les traces achéménides dans la Nabatène, on doit rappeler l'existence d'une tablette cunéiforme à Tell Tawilan datée de l'année inaugurale d'un roi Darius (Dalley 1984 ; Joannès 1987, avec la réplique de Dalley 1990 : 79-80) ; on y a découvert également un lot important de bijoux, ouvrages comme les bijoux de la cour achéménide (Maxwell-Hyslop 1984, avec les remarques de prudence interprétative proposées par Graf 1993 : 158 ; cf. également les interprétations récentes de Roche 1994 : 42-43 : témoignage de la richesse des Nabatéens nomades).

IX. L'Égypte d'Artaxerxès III à Darius III

Sur Sabakès, cf. Nicolet-Pierre 1979 (monnayage) et Schmitt 1987a (nom) ; le Pseudo-Aristote (*Écon.* II, 32) cite un certain « Euasès le Syrien », comme satrape d'Égypte (apparemment à l'époque perse), mais les manuscrits font problème (cf. Van Groningen 1933 : 182-183). La littérature sur la *Stèle du Satrape* est considérable (on en trouve mention dans les articles récents de Spalinger 1978a, de Goedicke 1985, et en dernier lieu de Huss 1994a : voir maintenant les propositions nouvelles de Duvauchelle, s.p., que je remercie bien vivement pour m'avoir confié son manuscrit ; sur un point de détail [vaisseaux *kbnr*], cf. Darnell 1992 : 73-78 [aux attestations du mot dans les documents d'époque saïto-perse (p. 87), ajouter l'inscription d'Onnophris chez Von Känel 1980 : 44 qui le traduit « barques de guerre »]) ; la publication de la stèle remonte à Brugsch en 1871 (réédition par Kamal 1905 : 168-171). Les contestations sur la date sont anciennes : Wilcken (1897 : 85) avait déjà mis en lumière la fragilité de certains aspects de la démonstration de Brugsch, et jugeait

que Khabbash devait être situé après Xerxès; Spalinger estime (après d'autres) que sous Xerxès, il faut comprendre Artaxerxès III et que Khabbash s'est révolté à la fin du règne de ce Grand Roi (cf. également Michaëlidis 1943 : 97-99 et Bresciani 1958 : 167). Les lectures de Spalinger ont été vivement contestées par Rittner 1980, qui juge qu'il n'y a aucune raison de postuler que Khabbash est un contemporain de *Ḫšr̥yš* : interprétation qui présente l'intérêt de faire tomber un argument historique en faveur d'une identification Xerxès/Artaxerxès III, et, tout en même temps, d'admettre une datation tardive de Khabbash; la position de Rittner a eu beaucoup d'échos : cf. Ray 1988 : 271, n. 42. Quant à Goedicke 1985, il situe Khabbash sous le règne d'Arsès, et plus précisément dans l'automne de 336, c'est donc Darius III qui aurait mené la reconquête [point de vue proche chez Huss 1994a]; de son point de vue, le terme employé serait une métathèse d'Arsès en hiéroglyphique. Force est de constater que les discussions entre égyptologues portent sur les phrases les plus importantes, et qu'à la limite il semble qu'on ne sait pas répondre à des questions aussi décisives telles que : qui parle ? à qui ? Je relève en particulier des divergences sur la signification de l'expression utilisée (à propos de ce roi et de son fils aîné) : « expulsé de son palais » : pour Spalinger (1978a : 151-152), c'est le clergé de Buto qui presse Khabbash de chasser Artaxerxès III et Arsès d'Égypte; pour Rittner (1980), le clergé de Buto fait savoir que le dieu lui-même a chassé antérieurement le roi (Xerxès) et son fils d'Égypte (il s'agirait du palais d'Horus, « the seat of the contention between Egypt and Persia »); enfin, Goedicke (1985 : 41-42) juge que le texte fait référence au meurtre d'Arsès « dans sa résidence » (Suse ou Persépolis) et au meurtre de son fils aîné – d'où la datation très pointue (automne 336) qu'il assigne à la rébellion de Khabbash, et à la reconquête (février-mars 336) menée selon lui par Darius III, p. 53 : mais pourquoi des rédacteurs égyptiens auraient-ils fait référence à un événement aussi éloigné de leurs préoccupations ? Il paraît plus logique de supposer qu'ils font allusion à un « fait » (?) qui s'est déroulé en Égypte. Je n'ai aucune autorité pour prendre part à la discussion épigraphique et philologique; j'indique simplement que, du point de vue historique, l'hypothèse Artaxerxès III (ou Artaxerxès IV/Arsès) me paraît plus compréhensible que celle de Xerxès (les pharaons égyptiens du IV^e siècle n'auraient-ils rien fait en faveur de Buto depuis les confiscations de Xerxès ?); mais, dans le même temps, le texte est construit sur une telle série de motifs répétitifs qu'il est difficile d'en situer précisément dans le temps tous les épisodes; c'est la raison pour laquelle on hésitera, par exemple, à établir un rapport direct entre l'enlèvement des archives sacrées par Artaxerxès III (Diodore XVI, 51.2) et leur rapatriement par Ptolémée (*Sèle*), d'autant que, selon Diodore, Bagôas les rendit aux prêtres contre rançon. La fréquence du thème du retour des statues dans la littérature officielle d'époque ptolémaïque est telle qu'il est difficile de distinguer, dans le texte, ce qui relève du genre narratif et ce qui appartient au domaine des représentations idéologiques égyptiennes et de la propagande ptolémaïque (aussi peu soucieuses l'une et l'autre de « vérité historique » !). Je me demande enfin si l'on ne doit pas postuler que, comme dans certains textes grecs, « Xerxès » est devenu chez les Égyptiens un terme générique (cf. Isocrate *Phil.* 42 et la note de Brémond, *Isocrate*, CUF, IV (1962) : 30, n. 1). En dernier lieu, à l'aide d'autres arguments (tirés des chronographes), Lloyd 1988b juge qu'Artaxerxès III a mené une nouvelle reconquête de l'Égypte, et Lloyd 1994 : 344-345, qui, sans évacuer les autres possibilités, propose que Khabbash pourrait avoir régné entre la reconquête d'Artaxerxès III (343-342) et la reconnaissance de celui-ci en Égypte, soit 339-338 : p. 359, n. 110. Je mentionne, pour terminer sur ce point, que la datation présente également un intérêt certain pour constituer d'autres aspects de l'histoire achéménide : 1) sur les rapports entre le Grand Roi et son fils et donc sur la date à laquelle Xerxès, Artaxerxès III, voire Arsès/Artaxerxès IV ont reconnu leur fils aîné comme héritier (sur l'expression de « fils aîné », cf. également ci-dessus chapitre XIII, 2 : *Un droit d'aînesse* ?); 2) plusieurs auteurs estiment que les embarras sur le front égyptien ont pu affecter le dispositif de Darius III en Asie Mineure en 334 (ci-dessous chapitre XVIII, 1 : *Darius, ses satrapes et le débarquement d'Alexandre*). – Mesures prises par Alexandre en Égypte et les continuités achéménides : cf. Harmatta 1963 : 208-210 et Burstein 1991 et 1994 (parmi les documents récemment publiés, on notera un graffiti démotique qui, daté d'Alexandre, semble faire référence à un ordre

du satrape, et nomme un certain Pediese (Smith 1988 : 184-186); peut-être s'agit-il de Pétéisis, dont on sait par Arrien (III, 5.2) qu'il avait été nommé « nomarque » par Alexandre : cf. sur ce point Burstein 1994); on notera également que l'anthroponymie porte ultérieurement témoignage d'une *diaspora* perse et iranienne en Égypte (cf. Huyse 1990b et 1991, où l'on trouvera une mise au point sur les fameux *Persai tēs epigonēs*), qui, pour une part au moins, répond à l'anthroponymie iranienne que l'on trouve au V^e siècle, non seulement dans les papyri araméens mais aussi dans les documents démotiques (cf. Smith 1992b et Huyse 1992); on connaît également des Égyptiens rattachés aux derniers rois perses : cf. ci-dessous chapitre XVIII, 3 : *L'Égypte et les Égyptiens*.

X. D'Arbèles à Suse

« Résidence achéménide » près de Sippar : on peut suivre les résultats des prospections dans *NAPR* 4 (1989) et 7 (1991) : cf. également Pons 1993 et Gasche 1995; travaux de construction d'Artaxerxès II à Babylone : Stolper *CAH* VI² : 259-260; sur la Babylone de cette époque, voir également Schachermeyr 1970 : 49-73. Le système administratif achéménide en Haute-Mésopotamie est particulièrement difficile à mettre au jour, car, d'une part, les informations sont très ténues et, d'autre part, le vocabulaire des auteurs anciens est rarement cohérent (cf. par exemple Tuplin 1991b : 51-54 sur *Sittakē* dans Xénophon, et Helm 1980 : 27-41 et 276-312 sur l'emploi très élastique du terme Assyrie chez les auteurs classiques : voir Zadok 1984 pour les sources cunéiformes d'époque néobabylonienne et achéménide) : cf. les pages (à utiliser avec prudence) d'Herzfeld 1968 : 10 *sqq.*; sur les Érétriens et Cariens déportés, cf. *ibid.* 11-12, ainsi que Grosso 1958 (où l'on trouvera l'ensemble de la documentation grecque), et Stolper 1985a : 73, 79, 86 (sources cunéiformes : *Ḫaṛru*). L'importance d'Arbèles est bien marquée, à l'époque achéménide, par le rôle qu'elle joue en 522-521 (DB II, 33), par son rôle dans les communications (*DAE* 67), par le choix de Darius III d'y laisser ses bagages (cf. Quinte-Curce IV, 9.9; IV, 16.4; Diodore XVII, 64.3; Arrien III, 15.5) et par la décision de Darius I^{er}, prise à son retour de la guerre contre les Saces, d'attribuer les revenus de plusieurs villages à l'entretien du chameau qui l'avait ramené sain et sauf de l'expédition (Strabon XVI, 1.3; Plutarque *Alex.* 31.7); sur l'Assyrie à l'époque achéménide, on verra en dernier lieu Kuhrt 1995. Sur Suse et la Susiane, cf. Le Rider 1965 : 254-280 et Boucharlat 1990a-b, ainsi que Joannès 1990b (publication de tablettes datées d'un Artaxerxès; présence de nombreux Égyptiens; mention d'un trésorier; utilisation du terme *bandaka* sous forme anthroponymique); Basse-Babylonie : sur le « Pays de la mer », cf. Joannès 1990a : 177-178 (note). Sur les travaux hydrauliques menés par Alexandre en Babylonie, cf. Briant 1986b, dont je reprends ici les principales conclusions, sans redonner *in extenso* l'argumentation détaillée (on y trouvera également la bibliographie, que je ne vois pas l'intérêt de répéter ici; y ajouter la mise au point prudente de Boucharlat (1990a : 162) sur la culture irriguée en Susiane); j'ajoute brièvement que, depuis lors, je me suis rendu compte – au hasard d'une lecture – que la tradition hellénistique est reprise par Ammien Marcellin XXIV, 6.1-2 : rapportant les travaux menés par Trajan pour recreuser le Narmalcha (« fleuve royal »), l'auteur rappelle que « jadis les Perses, craignant de semblables opérations [militaires contre eux] avaient obstrué [le Narmalcha] sous une masse de rocs considérables ». Indépendamment, Högemann 1985 a proposé une thèse radicalement inverse; tout au long de son livre, il développe l'idée d'un antagonisme structurel et d'hostilités permanentes entre le pouvoir achéménide et les Arabes du nord de la péninsule : dans ce cadre, les travaux menés par Alexandre prouvent que l'administration achéménide n'a plus la volonté de les mener à bien (pp. 144-149); la politique d'urbanisation poursuivie par Alexandre viendrait en preuve supplémentaire de l'agressivité arabe (149-158), les Arabes menant régulièrement des expéditions de pillage et de piraterie dans la Basse-Babylonie achéménide (p. 155); le « Pays de la mer » leur a été complètement abandonné par les Grands Rois, incapables de faire face à ce danger (189-193); l'activité d'Alexandre et son projet arabe devaient ainsi mener à « une rénovation de la Babylonie » (p. 207 : « Neuerschließung Babylonien »). Il serait trop long de reprendre point par point tous ses développements, je me contenterai ici de mettre l'accent sur les aspects méthodologiques. Il est clair que l'auteur croit

pouvoir utiliser « à plat » les textes hellénistiques, sans jamais mettre au jour le contexte politico-idéologique de leur production. Or, à l'évidence, l'initiative de l'offensive est venue d'Alexandre, au motif que les Arabes étaient les seuls qui ne lui avaient pas dépêché d'ambassade (Aristobule *ap.* Strabon XVI, 1.11), c'est-à-dire ne lui avaient pas fait soumission préalable, en envoyant des délégués porteurs de dons (cf. Arrien VI, 15.5); dans ces conditions, il n'y pas à inférer de cette conduite d'Alexandre que, vis-à-vis des Achéménides, les Arabes avaient manifesté la « même hostilité », à laquelle ne ferait que répondre Alexandre. Il est d'ailleurs tout à fait caractéristique que l'auteur (qui n'a manifestement pas bien suivi la production bibliographique sur le sujet) rapproche le « danger arabe » du « danger » présenté, selon lui (p. 155), par les montagnards cosséens et ouxiens, les uns et les autres faisant peser une menace permanente sur la Babylonie : mais le cas des Ouxiens et des Cosséens, sur lequel on reviendra bientôt (ci-dessous § 11), montre précisément que les récits hellénistiques ont conduit à des contre-sens du même ordre, en renversant les termes de l'agressivité. L'auteur revient à plusieurs reprises sur des époques antérieures, où des prétendants se sont appuyés sur leurs bases de Basse-Babylonie pour contester le pouvoir des rois à l'époque néo-assyrienne et néobabylonienne : encore faudrait-il prouver qu'il en fut de même à l'époque perse, ce qui n'est jamais fait, mais toujours postulé (voir ci-dessous § 17 la politique perse dans le golfe Persique). J'observe par ailleurs que la vision des contacts entre « sédentaires » et « nomades » relève d'une vision réductrice (cf. Briant 1982a : 9-56, Eph'al 1982 et plus récemment Fales 1989) : qu'il y ait eu des « infiltrations » de populations arabes à l'époque achéménide (comme aux époques précédentes) ne fait guère de doute (cf. Zadok 1978, 1979), mais elles ne prouvent pas nécessairement un état d'hostilité permanente : certains ont été installés en Babylonie dans le système des *ḥarū* (cf. Stolper 1985a : 78, 85-87; également Eph'al 1982 : 188-190), et, parlant des Gerhéens, Aristobule se réfère surtout à leur navigation commerciale vers la Babylonie (Strabon XVI, 3.3), qui implique au contraire des rapports complémentaires (voir également remarques de Teixidor 1993 : 290). Certains secteurs de la Babylonie septentrionale étaient peut-être sous la menace de maraudeurs, comme l'impliquent des tablettes de l'époque de Nabonide, de Cyrus et de Cambyse, portant sur les troupes affectées à la surveillance des pâturages lointains dans le Nord (cf. Joannès 1982 : 179-183, où le danger présenté par les « brigands des montagnes » me paraît néanmoins fortement surévalué), mais il s'agit de troubles localisés et circonscrits, bien différents de la menace globale et victorieuse des Arabes postulée par Högemann en Basse-Babylonie (sur ce point, cf. également les remarques critiques de Salles 1990 : 125-126); on ne voit pas non plus que ces Arabes aient eu les capacités de lancer des expéditions navales sur le Tigre et l'Euphrate (Aristobule [Strabon XVI, 3.3] parle simplement d'embarcations très sommaires comparables aux radeaux). L'interprétation de Högemann s'inscrit à l'évidence dans un discours surdéterminé sur l'image d'un pouvoir achéménide moribond et incapable de faire face aux menaces qui pèsent sur lui : je souligne en particulier que la thèse de la décadence de la Babylonie et de Babylone à la fin de l'époque achéménide fera certainement bondir tous ceux et toutes celles qui, dans ces dernières années, à l'aide des témoignages cunéiformes, ont démontré qu'il n'en était rien. Je mentionne enfin que des travaux récents sont venus nourrir mes conclusions de 1986 : on verra d'abord la remarque notable de Joannès 1995 : 194, n. 17 : les *katarrhaktai* du Tigre sont les « premiers ouvrages hydrauliques attestés sur ce fleuve »; ensuite, chez Van der Spek 1992 : 238, n. 15, une liste des occurrences de Pallukatu/Pallacotas dans les tablettes astronomiques *ADRTB*, reprise par le même Van der Spek 1994 : 17-18 : examen de quelques tablettes datées de 333, 329, 325 sur les travaux d'entretien hydrauliques, mis en rapport avec les textes classiques, que j'étudie dans le texte; par ailleurs, ces mêmes tablettes (*ADRTB*, n° -332, n° -328, n° -326) sont évoquées par Slotsky 1993 (pp. 233-234), dans le cours d'un développement (pp. 231-251) sur les variations de hauteur de l'Euphrate dans les tablettes astronomiques – qui impliquent, si l'on peut dire, l'existence d'une sorte d'« euphratomètre » à Babylone.

Sur les sources babyloniennes sous les derniers Grands Rois, l'on verra Kuhrt 1987a, Van Driel 1987 et Stolper, *CAH* VI² : 234 *sq.*; sur les tablettes astronomiques (publiées par Sachs-Hunger

1988), cf. les travaux déjà cités de Bernard 1990b, Slotsky 1993, et de Van der Spek 1993a, 1994; il est évident que la distribution inégale des sources dans la chronologie ne doit pas conduire à d' aventureuses conclusions historiques de type « statistique » (cf. justes remarques en ce sens de MacEwan 1983 à propos de Kish, Beaulieu 1989b à propos d'Agadé, et Van der Spek 1992 à propos de Sippar); un traitement exhaustif du sujet supposerait une connaissance approfondie de la documentation babylonienne d'époque achéménide et séleucide (ce qui n'est pas mon cas), dans la mesure où les analyses menées pour les débuts de l'époque séleucide permettent souvent de tracer des continuités avec la fin de l'époque achéménide : cf. par exemple les études de Kuhrt, Sherwin-White et Van der Spek réunies dans Kuhrt et Sherwin-White 1987, ainsi que Kuhrt/Sherwin-White 1994 et les analyses de Stolper 1989a, 1993 et 1994a et les plus récentes études de Van der Spek; administration des temples au début de l'époque séleucide (en rapport avec l'époque achéménide) : cf. e.g. MacEwan 1981, Beaulieu 1989c et Kuhrt-Sherwin White 1991; sur les Chaldéens, cf. Van der Spek 1992 : 236-243; l'auteur, pp. 241-242 donne également une translittération/traduction/commentaire d'une intéressante tablette datée de 308-307 : organisation traditionnelle de l'Ebabbar de Sippar, avec ses terres, son *šatammu*, dans le cadre d'une dispute avec le trésorier de Babylone; continuités des pratiques religieuses et des mentalités babyloniennes, cf. les textes publiés par Nougayrol 1947 et Labat 1960, ainsi que les remarques de Joannès 1992c; problème d'Anu : cf. Kuhrt 1987a : 151 (mais le lien proposé à titre spéculatif avec la réforme d'Artaxerxès II m'apparaît peu évident), ainsi que Stolper 1990b : 561, Beaulieu 1992 : 54-60 et 1993b : 48-49. Sur la quasi-absence de scènes « gréco-perses » sur les empreintes de Suse, cf. Amiet 1972b : 285 (citation dans le texte). La *diaspora* perse, qui était certainement importante en Babylonie, est relativement mal connue néanmoins : cf. les éléments réunis (pour la période 482-331) par Zadok 1977 : 96-107 (mais la plus grande partie de la documentation est datée du v^e siècle, cf. p. 106); l'auteur (p. 91) affirme que le nombre de personnes portant des noms ou patronymes iraniens tend à s'accroître tout au long de la période achéménide, mais la lecture de son étude ne tend pas à prouver formellement un tel état de choses, quand bien même la supposition paraît relever de la logique (cf. également Stolper 1987 : 393-395 et 1992b : 126 : noms de plusieurs Perses ou Iraniens qui possèdent des terres en Babylonie à la fin du v^e siècle : Mitratu, Artašāta, Spitamès; également Stolper 1992b, les exemples cités par Dandamaev 1983 : 137-140, et maintenant la synthèse de Dandamaev 1992a, sur laquelle on verra Stolper 1994b); pour Suse, cf. la publication de la tombe par de Morgan 1905 (bijoux perses), tombe dont la datation vient d'être remontée vers la fin du cinquième siècle par J.-A.G. Elayi 1992a; ajoutons plusieurs mentions de mages dans les tablettes : Dandamaev-Livshits 1988 (avec les remarques de Schmitt 1990b) et Dandamaev 1992a : 166-167. Sceaux babyloniens : voir quelques remarques de Kuhrt 1987c : 50-51 (où l'on trouvera d'autres références bibliographiques); quelques données babyloniennes sur les noms et anthroponymes sont tirées de Zadok 1977; toutes les autres sont extraites de la riche analyse de Bregstein 1993, tout particulièrement pp. 218-238 (je remercie très vivement l'auteur de m'avoir envoyé un exemplaire de son PhD); à propos de Bēlšunu : Kuhrt (1987a : 153-154) se demande si le personnage ne pourrait pas être un Perse « babylonisé » : mais son patronyme semble exclure une telle suggestion; à propos de l'hypothèse concernant Antibélos de Suse, je remarque en passant que l'usage de la double nomination est connu en Babylonie séleucide : cf. Sherwin-White 1983 (cf. pp. 213-214 sur les usages babyloniens en la matière); cette pratique (connue en Égypte : cf. Briant 1988a : 160-161) pourrait expliquer le cas de Datamès/Tarkumuwa : cf. hypothèse en ce sens de Lemaire 1989a : 149 et 1991c : 204-205. « Babylonisation » de la dynastie (voir déjà ci-dessus chapitre xv, 8 à propos d'Anāhita/Ištar) : à propos des concubines « babyloniennes » d'Artaxerxès I^{er} et du problème que pose la terminologie de Ctésias, cf. Briant 1990b : 54 et n. 30; le terme « babylonisation », lui-même inscrit dans une vision récurrente de la « décadence » (e.g. Athénée XII, 530d), doit être manié avec précaution : on rappellera par exemple qu'à une date où l'on admettait que les portraits portés sur les monnaies royales étaient individualisés, Babelon (1910 : II, 2 : 50) prétendait reconnaître Darius II à « son gros nez sémitique » [*sic* !], en soulignant (à titre d'« explication ») que le roi était

né d'une Babylonienne; cf. à l'inverse la description (tout aussi idéologisée) qu'il fait du « portrait » de Cyrus le Jeune (*ibid.* 51-52); de tels postulats rappellent des souvenirs fâcheux (cf. *RTP* 265-276). Bien entendu, de tels errements ne condamnent pas *ipso facto* le terme « babylonisation », mais son contenu reste assez flou et mouvant. Sur Bélus et Ninus sur le char de Darius III : mis à part les remarques brèves et peu claires de Boyce (1982 : 287-288), le seul commentaire que je connaisse est celui d'Harmatta (1978 : 317-318), qui en tire une conclusion sans ambages sur l'évolution de l'idéologie monarchique achéménide : « This fact proves that from Artaxerxes II on who was of half-Babylonian origin, and under whom the golden eagle first appeared, Old Persian royal ideology underwent some changes and was adopted to Babylonian ideas more than before. The Achaemenid family tree was enlarged with Ninus and Belus and the Babylonian royal standard, representing the eagle Anzu with outspread wings, was adopted as royal emblem of the Old Persian Great King... » Suggestion intéressante, mais qui se heurte à quelques sérieuses objections : 1) elle est fondée (plus ou moins implicitement) sur la conviction que la mesure prise par Artaxerxès II reposait sur une assimilation entre Anāhita et Ištar, ce qui me paraît fort peu évident (cf. chapitre xv, 8); 2) je ne suis pas sûr que l'information de Quinte-Curce puisse être considérée comme un « fait » (sur l'influence de Bérose sur Diodore et Quinte-Curce, cf. Schnabel 1923 : 35-66, et, sur les objectifs de Bérose, la mise au point fondamentale de Kuhrt 1987c); 3) quant à l'étendard royal, il me semble que les recherches de Nylander (1983) sur la mosaïque de Naples incitent à y voir l'attestation de traditions iraniennes (perses) persistantes plus que l'introduction de traditions assyro-babyloniennes [voir d'ailleurs maintenant les remarques en ce sens de Nylander 1993 : 151 qui, sans citer l'article de Harmatta, juge que Quinte-Curce a fait une confusion et que Ninus et Bélus renvoient en réalité à Ahura-Mazda et à Mithra, l'aigle étant connu comme un emblème proprement achéménide; cf. également sa note 67, p. 158]. Dans le même registre, je ferai deux remarques complémentaires : 1) selon Sims-Williams (1991 : 182-183), la fête en l'honneur de Mithra pourrait avoir été créée « à l'imitation de la fête babylonienne en l'honneur de Īmāš »; 2) les textes de Ctésias (*Persika* § 21) et d'Élien (*VH* XIII, 7) pourraient peut-être témoigner du maintien (au demeurant probable et logique) de rituels royaux pré-achéménides en Babylonie (cf. Mac Ginnis 1987b). Sur Arrien VII, 24.3 et le *nomos persikos*, cf. également en ce sens Smelik 1978-79 : 107; sur les Sacées, cf. Langdon 1924 et Labat 1939 : 98-102; cf. également Briant 1991a : 3-4; Labat (1939 : 102) doute que cette fête babylonienne puisse être confondue avec le Nouvel An; cf. également Bottéro 1978 : 17, qui est réservé sur la possibilité de l'identifier avec le rite du substitut royal : là-dessus, voir plus nettement Parpola 1983 : XXXI (à propos de Bérose; l'auteur juge en revanche que le passage de Dion Chrysostome IV, 66-68 fait bien référence au rite du substitut royal); sur les Sacées, voir en dernier lieu Boyce-Grenet 1991 : 290-292 (mais l'interprétation proposée ne tient pas réellement compte des traditions babyloniennes en la matière); sur la fête du Nouvel An babylonien et la politique (faussement) attribuée à Xerxès en la matière, cf. la démonstration d'A. Kuhrt dans Kuhrt/Sherwin-White 1987a : 73-76.

XI. Les Grands Rois, Alexandre et les montagnards du Zagros

Sur les routes et itinéraires entre Suse et Persépolis, voir *RTP* 163-168, Mostafavi 1960, Hallock 1977 et Koch 1986. Sur le point développé ici, je renvoie à ma démonstration dans Briant 1976 (avec les remarques critiques de Sancisi-Weerdenburg et Van der Vliet, *BiOr* 36/1-2 [1979] : 119-121); cf. également *RTP* 206-207 sur Madatès et Briant 1982b : 57-112. L'interprétation est adoptée e.g. par Boucharlat 1990a : 162-163; elle est ignorée de Badian 1985 : 441-442, note, et de manière encore plus ouverte chez Badian 1994, alors même que sa reconstruction chronologique aurait dû l'amener à examiner de près ce qu'il appelle de manière (volontairement) indifférenciée « l'interlude ouxien » (p. 279); il est tout à fait étrange que l'auteur (qui par ailleurs, p. 287 admet la réalité des prélèvements ouxiens sur le Grand Roi) n'ait pas compris (cf. notes 40-41) que tout l'épisode ne prend sens que si l'on admet l'existence de deux populations ouxiennes et de deux batailles (comme je le démontre dans Briant 1976 repris dans *RTP* – étude également ignorée de Bosworth 1980a cité par Badian, mais citée et adoptée dans Bosworth 1988 : 89-90). À propos des Élyméens et de

l'Elymaïde (et ses sanctuaires), cf. Holleaux 1968 : 255 *sqq.* et Boyce-Grenet 1991 : 40-48 (avec quelques approximations p. 40); sur les Cadusiens, les sources sont rassemblées par G. Meyer, *RE* Suppl. VII (1940) : 316-317; cf. également Syme 1988 (peu utilisable); l'hypothèse sur la monachie a déjà été brièvement présentée dans Briant 1976 : 239, n. 103. [Les récits sur les rapports entre Alexandre et les Ouxiens ont été tout récemment étudiés à nouveau par Atkinson 1994 : 68-83, qui s'oppose à certaines de mes interprétations; le livre m'est parvenu trop tard pour que je puisse le discuter ici; j'y reviendrai ailleurs].

XII. Persépolis, Pasargades et la Perse

Sur les routes, cf. *RTP* 163-168, où l'on trouvera des références bibliographiques complémentaires. Alexandre à Persépolis et à Pasargades : cf. *RTP* 384-403, Wiesehöfer 1994a : 23-49 et ci-dessous chapitre XVIII, 2; démographie perse : Briant 1987a : 21-22; travaux à Persépolis au IV^e siècle : cf. Calmeyer 1990a; tombe d'Artaxerxès III : Schmidt 1970 : 102-107, et les commentaires de Roaf 1983 : 128 et de Calmeyer 1990a : 12-13 (sur le nombre des délégués, voir également les remarques de Borchhardt 1993b, à comparer avec celles de Calmeyer 1990a : 12); sur la tombe inachevée, cf. Kleiss-Calmeyer 1975 (époque d'Artaxerxès II) et Calmeyer 1990a : 11-12 (Darius III?, avec énormément de doutes). Je ferai trois remarques complémentaires à ce propos : 1) on avance parfois que les reliefs de la tombe d'Artaxerxès III témoignent de la « décadence » des traditions artistiques achéménides; mais, si, effectivement, ils ne sont pas simplement des répliques des reliefs de la tombe de Darius I^{er}, le concept de « décadence » semble particulièrement inopératoire en ce domaine (cf. les remarques de Calmeyer 1990a : 13); l'idée, semble-t-il, remonte aux interprétations très « alexandrocentriques » de Herzfeld, sur lesquelles on verra les remarques critiques de Root 1994 : 17; 2) des réflexions analogues ont souvent été proposées sur la « déplorable » syntaxe des dernières inscriptions royales; je n'ai aucune compétence pour intervenir dans ce débat; je remarque simplement, d'une part, que, selon certains auteurs (Lecoq 1974a : 60-61; Mayrhofer 1974 : 109), la connaissance de la langue des inscriptions s'est dégradée dès Xerxès, et, d'autre part, que, dans un cas au moins, ce qu'on a tenu longtemps pour une faute de syntaxe des rédacteurs royaux provenait en réalité d'une mauvaise lecture des épigraphistes modernes, qui ont parlé alors de « barbarisme » (cf. Benveniste 1954 : 309); cf. maintenant Stève 1987 : 98 et Lecoq 1990b à propos du faux « paradis » dans *A²Sd*; 3) on ne distingue pas non plus d'évolution « négative » sur les images royales portées sur les sicles et dariques datés entre Artaxerxès III et Darius III, même si évidemment ces monnaies tardives ne sont pas exemptes de variantes (comme au demeurant depuis Darius I^{er}); en dernier lieu Alram 1993. À propos des *kurtas* grecs de Persépolis : j'ai depuis longtemps attiré l'attention sur ces textes (sans grand écho, je dois dire) : cf. en particulier *RTP* 329, n. 161; sur le passage d'Arrien VI, 29.7 et sa confrontation avec les données des tablettes, cf. ci-dessus chapitre II, 9. Sur l'inexistence d'une satrapie à l'époque des tablettes, cf. ci-dessus chapitre XI, 10 : *Parnaka, la Perse et Darius*; sur le titre porté par Ariobarzanès, cf. également les doutes émis par Tuplin 1987b : 115, et la prudence de Lewis 1977 : 9; exposé quelque peu confus de Petit 1990 : 212-213 (je ne vois pas sur quoi se fonde Berve (II n° 115) pour faire de cet Ariobarzanès le fils d'Artabaze, ni pourquoi il suppose qu'Ariobarzanès a peut-être rejoint son père près de Darius [cf. Arrien III, 23.7] : Quinte-Curce dit clairement que le personnage a disparu peu après dans un combat : V, 5.35-36); sur les rapports entre la Perse et les pays du golfe Persique, cf. ci-dessous § 17. Sur le statut des Ouxiens de la plaine, le texte de base est Quinte-Curce V, 3.16 (cf. *RTP* 162-163) : l'exemption de tribut est accordée alors que, vainqueur, Alexandre aurait pu l'imposer – ce qui laisse ouverte l'hypothèse selon laquelle, elle était déjà la règle à l'époque achéménide. Une dernière remarque : l'exil d'architectes persépolitains en Inde après la conquête d'Alexandre, telle qu'elle a été proposée par Wheeler 1974, est fondé sur des indices très contestables : Nylander 1988.

XIII. De Persépolis à Ecbatane

Sur les haras royaux de Médie, cf. *RTP* 354-356 (et sur la surprenante notice de la *Souda* relative aux chevaux néséens [venant du golfe Persique], cf. Goukowsky 1974 : 136, n. 104); à propos de Nisāya : le mot peut-être employé sous forme d'anthroponyme : Nesāya, c'est-à-dire en quelque sorte « le Néséen » (*DAE* 46, ligne 16-17, où Ātarfarna, fils de Nesāya, est qualifié de Mède). Strabon XI, 13.7 souligne l'excellence de « l'herbe des Mèdes » qui nourrit le mieux les chevaux ; on l'identifie généralement à la luzerne commune ; on la retrouve peut-être dans le terme iranien (sous calque akkadien) *aspastu*, mais la traduction par « luzerne » n'est pas absolument sûre : cf. Jursa 1993 et Donbaz-Stolper 1993. Mèdes dans les tablettes babyloniennes : cf. Zadok 1977 : 112-113 et Dandamaev 1992a : 153-156. Sur le terme *éparchie* dans les textes hellénistiques, cf. Bickerman 1938 : 197-199, 203 et ci-dessus § 8 (mais dans DB II § 32, *dahyu* semble plutôt revêtir le sens de « peuple » : Lecoq 1990a : 133-134, qui souligne que la traduction de Kent par « district » est erronée). La Médie dans les tablettes de Persépolis (dont beaucoup sont encore inédites), voir Vallat 1993 : 161-162, et Koch 1993a : 12-14. Le qualificatif *ateikhistos* appliqué par Polybe (X, 27.6) à la ville d'Ecbatane par opposition à la citadelle faite de main d'homme (*akra*) « admirablement construite et fortifiée » mérite quelques remarques : d'une part, le même mot *ateikhistos* est employé par Polyclète à propos de Suse (Strabon XV, 3.2), ce qui ne veut pas dire évidemment qu'il n'y avait pas de murs à Suse, mais il s'agissait plutôt de murs de soutènement des terrasses, murs « qui à l'intérieur ne dépassaient peut-être guère le niveau d'occupation » (Boucharlat 1990a : 150). – Suse, qui comme Ecbatane, possédait une acropole (Strabon XV, 3.2 ; Diodore XIX, 48.7) ; par ailleurs, un passage d'Élien (*V. H.* 7.8) mérite d'être cité, l'auteur affirmant que lors de la mort d'Hephestion, « Alexandre fit raser l'acropole, la dépouillant de ses murailles (*teikhē*) » ; Plutarque (*Pél.* 34.2 ; *Alex.* 72.3) parle seulement du démantèlement des créneaux des remparts ; le terme utilisé par Élien (*perikeirō*) pourrait bien être une allusion (sous forme de jeu de mots) à une mesure contestée prise (paraît-il) par Alexandre, faire raser les chevaux et mulets « en signe de deuil » ; faisant état des nombreuses versions qui circulaient sur cet épisode, Arrien (VII, 14.4) rapporte que, selon certains, Alexandre aurait même rasé (*keirasthai*) complètement sa chevelure ; c'est dans ce développement critique qu'il fait part de la décision « de détruire de fond en comble le temple d'Asklépios à Ecbatane » (§ 14.5) ; peut-être convient-il de ne pas trop s'interroger sur l'identité du dieu, car Arrien repousse cette tradition, qui rappelle, selon lui, les destructions de Xerxès, et qui a peut-être été imaginée à partir de l'arrivée d'une délégation d'Épidaure, à laquelle le roi aurait confié « une offrande à déposer au sanctuaire d'Asklépios [d'Épidaure] » (14.6) ; il est clair enfin que l'histoire est articulée avec celle du médecin Glaucias mis à mort pour n'avoir pas su soigner Hephestion (sur ces traditions contradictoires, cf. Heckel 1992 : 87-91). En bref, il faut en rester à la description de Polybe, qui doit correspondre en gros à l'Ecbatane achéménide – que de toute façon l'archéologie ne nous révèle pas : Hamadan n'a jamais été fouillée systématiquement ; on dispose seulement de quelques témoignages sur des missions temporaires et limitées (cf. Chevalier 1989), et tous les objets de type achéménide (vaisselle en particulier) réputés venir de Hamadan (par le biais de fouilles clandestines et des échoppes des vendeurs) ne peuvent pas être considérés comme authentiques (voir surtout là-dessus Muscarella 1980 : 31-35) ; tout récemment (été 1994) des bruits ont circulé dans la presse sur des découvertes archéologiques faites dans la ville de Hamadan, [et une récente visite sur le site, avril 1995, confirme que des fouilles programmées ont lieu actuellement]. On a également retrouvé en Médie des tombes rupestres qui, datées de l'époque hellénistique, rendent compte de l'influence achéménide dans la région (cf. présentation et discussion de Boyce-Grenet 1991 : 94-106) : ce sont peut-être ces tombes qui furent mises au pillage par les stratèges d'Alexandre (Arrien VI, 27.4). Sur Behistoun et ses appellations, cf. Bernard 1980. Tablettes babyloniennes de l'époque de Darius II à Ecbatane : Stolper 1990c : 164-171 ; voir également Joannès 1990b : dans une des tablettes babyloniennes de Suse publiées par l'auteur (n° 1 ; p. 177), datée d'un Artaxerxès, l'un des contractants demande à l'autre « de lui donner la servante Šammandu comme épouse en l'amenant d'Ecbatane à Suse » (sur les textes Murāšū de Suse, voir Stolper 1992c) ;

ADRTB, n° -369 : Stolper *CAH* VI² : 239. Route du Khorassan : voir Briant 1984b : 36-40 ; Portes caspiennes : Bosworth 1980a : 334-335 et Bernard 1994b : 483 et n. 11-12. L'importance « particulière » des contingents mèdes dans l'armée de Darius III, telle qu'elle est postulée par Vogelsang (1992 : 229-234), me paraît fondée sur un raisonnement circulaire, qui accorde une valeur hors de proportion au témoignage (au demeurant peu clair) de Quinte-Curce III, 2.4-9. Sur le « *sylogos* des Mèdes et des Perses », cf. Briant 1994e : 286-291 (où je rappelle d'autres interprétations possibles, mais, à mon avis, moins convaincantes que celle que je choisis ici ; de toute façon, il ne faut pas oublier que la mort de Bessos a donné lieu à des très nombreuses versions dans l'Antiquité).

XIV. D'Ecbatane à l'Halys

Je ne comprends pas pourquoi Petit 1990 : 205, n. 421 évacue d'autorité le témoignage de Ctésias sur Ariaramnès ; quant à ses efforts (pp. 207-208) pour nier l'existence d'une satrapie de Cappadoce à l'époque de Darius III, ils sont voués à l'échec : cf. en particulier son raisonnement tout à fait étrange, p. 208, n. 429. La géographie historique de la Cappadoce et de l'Arménie pose de nombreux problèmes, dont plusieurs apparaissent encore maintenant comme insurmontables : sur la Cappadoce, cf. par exemple Planhol 1981 ; sur l'Arménie achéménide, l'article de Tiratsian 1981 n'est pas inutile, mais il apporte néanmoins peu de choses sur la situation spécifique du pays sous domination achéménide (cf. pp. 153-154 sur la région de Van) ; on dispose également de l'étude de Hewsén 1983 (cf. p. 142 sur Van), qui juge lui-même « speculative » nombre de ses reconstructions (p. 143) ; cf. également Hewsén 1984, les pages de Schottky 1989 : 4-43 (Médie Atropatène et Grande Arménie à une époque ultérieure), celles de Boyce-Grenet 1991 : 69-84 et l'étude récente de Zimansky 1995 (continuités avec l'Urartu) ; sur le statut de l'Arménie, voir également les remarques d'Osborne 1973 : 518-522 ; sur le tracé de la voie royale dans ces régions, voir en dernier lieu la discussion de Chaumont 1986-87 ; anthroponymie iranienne en Cappadoce, cf. surtout Robert 1963 : 433 *sqq.* ; on verra également l'intéressante inscription gréco-araméenne d'Agacakalé (cf. Lozachmeur 1975), publiée par Cumont 1905c : inscription funéraire en l'honneur des « satrapes légitimes (fidèles), Oromanès, fils d'Arioukès, et Arioukès, son fils chéri » ; Lipinski (1975 : 197-208) rapproche cet Ariakès du personnage du même nom, qui amène en 332-331 les contingents cappadociens à Darius III (Arrien III, 8.5), l'Ariakès de l'inscription, dans cette hypothèse, pouvant être le fils du commandant de 331 (le texte araméen donne à Ariakès II le titre de « sat[r]ape d'Ar[m]énie » : Lipinski 1975 : 200-203) ; sur la diffusion de l'araméen, cf. également Dupont-Sommer 1948. Sur les cultes, voir les documents cités ci-dessus § 6 (en Cataonie et régions cappadociennes plus ou moins proches), ainsi que Reinach 1905 (Akisilène), Boyce 1982 : 274-275 et Boyce-Grenet 1991 : 262-304. Objets de type achéménide en Colchide : Tsatskheladze 1992b, 1993/4 et 1994 ; Rehm 1993. Eumène de Kardia et Perdikkas contre Ariarathe de Cappadoce : *RTP* 15 *sqq.* ; sur l'activité d'Alexandre au-delà de l'Halys, le passage d'Arrien (II, 4.2) est manifestement erroné (cf. Bosworth 1980a : 189) ; voir en particulier les doutes d'Appien (*Mith.* 2.8), qui pense qu'Alexandre « laissa en place les chefs de ces peuples, sous condition qu'ils paient tribut, parce qu'il était pressé de marcher contre Darius » ; même si l'on accepte la supposition d'Appien, il est clair qu'en réalité Ariarathe ne paya jamais tribut (cf. Diodore XVIII, 16.2) ; je me demande si Abistaménès/Sabiktas n'a pas simplement reçu le commandement de la Cataonie (limitrophe entre la Cappadoce et la Cilicie : § 6), région qu'a nécessairement traversée Alexandre ; sur les satrapes nommés par Alexandre, voir aussi Anson 1988 ; monnaies des stratèges perses à Sinope : Harrison 1982b ; Reinach (1890 : 1-8) fait descendre Ariarathe de ce qu'il désigne comme « une dynastie de tyrans » installée à Kios de Mysie au cours des troubles du IV^e siècle ; mais si l'existence d'une grande famille perse dotée de terres autour de Kios ne fait guère de doute (cf. Sekunda 1988a : 180-181), l'indépendance de leur « principauté » à l'époque achéménide est induite de textes tardifs, qui tendent à qualifier (par anticipation) de « royaumes héréditaires » certaines satrapies ou sous-gouvernements : cf. en particulier Diodore XV, 90.3 (« grande révolte des satrapes ») et XVI, 90.2 (mort d'Ariobarzanès, auquel succède son fils Mithridate) ; il paraît clair

que Diodore, ici et là (XX, 111.4), est dépendant de la légende royale cappadocienne, qu'il a lui-même fortement contribué à diffuser (XXXI, 19.1-5) : voir l'analyse de Meyer 1879 : 31-38, et ci-dessus chapitre III, 4. – Les résultats des fouilles menées en Arménie et des analyses céramologiques auxquelles il est fait référence (sélectivement) dans le texte sont présentés en détail par Summers 1993 (avec bibliographie) ; voir *ibid.* p. 86 sur le site d'Argištihinili, où ont été découvertes les tablettes élamites, interprétées dans un premier temps (Diakonoff-Jankowska 1990) comme un récit de l'épopée de Gilgamesh : mais l'un des éditeurs (Diakonoff, p. 103) avait supposé d'abord qu'il pouvait s'agir d'une « administrative or business letter » ; c'est très exactement ce que démontre Koch 1993b, dont je reprends ici brièvement les conclusions (en remerciant très vivement l'auteur de m'avoir fait parvenir son article en épreuves ; [mais voir maintenant Vallat 1995 !]). Parmi les 8000 bulles inscrites retrouvées à Artasāt, plusieurs portent des scènes d'inspiration « gréco-perse », y compris une scène de défilé de prisonniers [Root, DATA fév. 1993 : 13], image béhistounienne que l'on retrouve également sur un sceau royal inscrit (*S43b*) et sur un sceau babylonien [communication personnelle de M. Stolper et de L. Bregstein] ; sur les bulles d'Artasāt, voir maintenant Khatchatrian, s.p. et Manukian, s.p., dont je dois la connaissance à M.F. Boussac. Les bases de colonnes de type persépolitain ont été trouvées récemment sur le site de Beniamin ; c'est au v^e-iv^e s. « que se situe la fondation sur la colline d'un grand palais rectangulaire » : Ter-Martirossov 1994. Sur des ateliers de vaisselle de type achéménide en Arménie, cf. Melikian-Chirvani 1993 : 125-127.

XX. D'Ecbatane à Cyropolis

Pour ne pas surcharger le texte de références lourdes et multiples aux textes anciens, j'ai choisi, d'une part, de citer surtout Arrien (dans la mesure où il n'entre pas en contradiction avec d'autres témoignages), et, d'autre part, de renvoyer le lecteur aux mises au point déjà existantes sur les satrapes et satrapies (Berve I, Seibert 1985, Vogelsang 1992 : 219-244 ; cf. également état des lieux chez Dobbins 1984) ; par ailleurs, j'ai déjà abordé antérieurement plusieurs problèmes traités ici (cf. Briant 1982b : 181-234, 1984b et 1987a : 6-11) : je ne m'y référerai pas systématiquement, sauf dans des discussions sur lesquelles mon point de vue a évolué, ou sur lesquelles des points de vue nouveaux et/ou divergents ont été proposés entre-temps (sur le sanctuaire de Thakht-i Sangin et le trésor de l'Oxus, cf. la publication récente de Pitschikjan 1992, que j'ai reçue trop tard pour en discuter les interprétations ; je note que les thèses de l'auteur ont été discutées par Rapin 1992b, et surtout fermement contestées par Bernard 1994a, 1994b : 507-509, ainsi que par Koch 1993c (qui propose d'y voir une résidence du satrape achéménide) ; satrapies du Plateau iranien dans les tablettes de Persépolis : Koch 1993a : 22-35 [et Giovinnazzo 1994b]) ; enfin, je n'ai pas cherché à évoquer tous les problèmes chronologiques et/ou topographiques posés par les campagnes d'Alexandre en Iran oriental : sur ce point (pour m'en tenir à des études récentes, où l'on trouvera la littérature antérieure), je renvoie essentiellement à Bernard 1982 (répondant à Bosworth 1981 sur le problème de la Margiane), Seibert 1985, Fischer 1987, Bosworth 1988 : 106-119 ; également Bosworth 1995 [reçu *in extremis*]. Fouilles de Kandahar et de Dahan-i Ghulaman, cf. Genito 1986b et Vogelsang 1992 : 255-257, 260-267. Sur la position de Peithon à Ecbatane et le stratège des Satrapies-Supérieures, voir Bengtson 1964 I : 176-186 et II : 79-89, ainsi que Briant 1990b : 48-51 ; Vogelsang (1992 : 240) considère que Bessos (au nord-ouest) et Barsaentès (sud-est) sont les deux représentants principaux du pouvoir achéménide sur le Plateau, et rapproche avec la situation de 522 (Dadarši et Vivāna) ; sur les positions de Bessos et de Barsaentès, cf. également Briant 1984b : 71-74. Sur la frontière entre la Bactriane orientale et la Sogdiane, cf. les suggestions de Bernard 1975 : 67-69 ; sur l'unité administrative Bactriane-Sogdiane, voir les réflexions de Bernard 1990a : 26 ; au même titre que Bactres, Marakanda comprend une résidence officielle (*basileia tēs Sogdianōn khōras*) (Arrien III, 30.6) ; par ailleurs, selon Arrien (IV, 15.7), revenant en Sogdiane, Alexandre veut châtier ceux des habitants, qui ont refusé d'obéir « au satrape qu'il y avait nommé » : sans doute s'agit-il d'Artabaze (IV, 16.3), nommé quelque temps auparavant satrape à Bactres (III, 28.1), ou bien éventuellement d'un subsatrape résidant à Marakanda. Sur la signification de l'offensive d'Alexandre dans le cadre des

rapports entre la Bactriane achéménide et les Saces : cf. Briant 1982b : 203-230 : mes interprétations ont été acceptées, pour l'essentiel, par Holt 1988 : 52 *sqq.* ; P. Bernard (1990a : 22-25), en revanche, a exprimé là-dessus des réserves, en écrivant « que la participation des nomades à la révolte antimacédonienne fut plus d'une fois dictée par l'appât du pillage (Arrien IV, 16.4-7 ; 17.7) » : mais, précisément, le témoignage d'Arrien sur l'agressivité « naturelle » des Saces doit-il être lui-même considéré sans réserve ? C'est ce dont je doute (comme le fait Holt) ; les contre-arguments de Bloedow 1991a-b ne m'ont pas convaincu non plus. Sur Pazyryk, on verra en dernier lieu Hiebert 1992, qui souligne que les tombes publiées par Rudenko en 1953 font partie, depuis les dernières campagnes de fouilles, d'un ensemble de centaines de kurganes qui permettent de définir une « culture de Pazyryk » qui, fondée sur un mode de vie semi-nomade, peut être située majoritairement au v^e siècle ; les analyses techniques (Böhmer-Thompson 1991) ont montré que les fameux tapis n'étaient pas un produit d'importation mais une fabrication de l'artisanat local : « Les parallèles avec l'iconographie et le style grec et achéménide sont des variantes du style local enraciné au cours d'une interaction sur le long terme avec l'Asie centrale » (p. 127) ; sur ce même sujet, on verra le numéro de *Source (Notes in the history of Art)* 10/4 (1991) entièrement consacré à Pazyryk, en particulier l'étude de J. Lerner, qui mène une analyse iconographique très précise du tapis de Pazyryk, et qui conclut elle aussi qu'il est de fabrication locale, par quoi elle comprend que ce n'est pas un produit qui sort des ateliers de Persépolis (ou d'un autre grand centre impérial) ; elle juge plutôt que, quelle qu'en soit la date, le tapis pourrait provenir d'ateliers « de Bactriane ou de Sogdiane, où la *koinē* artistique achéménide a pénétré et fut adaptée au goût local » (p. 12) : une telle hypothèse (qui va de pair avec les recherches sur les ateliers locaux d'objets de facture achéménide : e.g. Francfort 1975 ; Root 1991, 1994 ; Melikian-Chirvani 1993) s'intègre bien dans l'image que je tente de donner de ces échanges entre les satrapies est-orientales et le monde des steppes d'Outre-Iaxartes (sur l'identification de Cyropolis et des autres villes achéménides du Syr Darya, cf. Bernard 1990a : 28-29). Saces dans les *hatru* babyloniens : cf. Dandamaev 1979, 1992a : 159-162 ; Zadok 1977 : 120-124. Sur les hyparques, cf. RTP 241-247 et Briant 1984b : 81-88, que je reprends ici, en modifiant (parfois notablement) certaines interprétations (sur le terme hyparque chez Arrien, cf. l'importante analyse de Bertrand 1974) : la comparaison menée pp. 85-86 entre le *sylogos* des hyparques bactriens et le « *sylogos* des Mèdes et des Perses » (Arrien IV, 7.3) doit être abandonnée, pour des raisons impliquées par l'analyse ci-dessus § 13 ; *sylogos* = place de rassemblement, cf. Widengren 1956 : 157 *sqq.* et Petit 1990 : 133-136 ; sur **handaisa*, cf. Dandamaev 1992a : 18. L'hypothèse de grandes régions militaires achéménides (au nombre de quatre, dont celle des Hautes-Satrapies) remonte à Meyer, repris par Bengtson 1964 III : 176-177 : cf. Briant 1990b : 50-51 (mais l'appui trouvé en Diodore XVI, 50.8 doit être relativisé pour des raisons déjà exposées chapitre xv, 8 : *L'espace impérial*, Notes documentaires) ; sur Quinte-Curce VII, 11.29, cf. RTP 242-243, et sur le sens d'*attribuere/attributio*, voir l'importante étude de Bertrand 1990 (en part. p. 157 : « L'attribution n'est que l'un des moyens permettant que soient hiérarchisés les éléments de l'Empire »), en proposant (n. 177) un rapprochement parfaitement justifié avec les pratiques perses (cf. Briant 1985b) ; pour toutes ces raisons, les doutes exprimés par Tuplin 1987c : 185 ne me paraissent pas pleinement justifiés, même s'il a raison de souligner l'incertitude des sources ; sur les Perses en Bactriane et des Bactriens dans d'autres régions de l'Empire, cf. Briant 1984b : 89-96 ; exil des Branchides, cf. Bernard 1985a : 123-125 et Briant 1992a : 14 ; points forts en Sogdiane et Bactriane : cf. inventaire chez Francfort 1979 et Tuplin 1987c : 240 (où les sources sont rassemblées), et maintenant Gardin 1995 ; fortifications achéménides de Samarkand : cf. Bernard 1990a : 29-30, Bernard-Grenet-Isamiddinov 1990 (366-369) et 1992, et en dernier lieu Rapin-Isamiddinov 1994 (où les auteurs font rappel des constructions de l'époque dite par eux « achéménide ») ; réseau de forteresses, cf. RTP 190-191 (sur Quinte-Curce VII, 10.15, cf. la mise au point de Bernard 1982, s'opposant à Bosworth 1981 à propos de la Margiane : cf. en dernier lieu sur le « palais achéménide » de Merv, Usmanova 1992). Administration achéménide et travaux d'irrigation : je reprends ici pour l'essentiel des arguments développés dans Briant 1984b (également 1993c) ; la position contraire des archéologues a été de nouveau affirmée par Gardin 1986 (qui juge

(p. 88) « intellectuellement légère » la position contraire), par Francfort 1989 : 438-446 et par Lyonnet 1990, 1994, sans analyser au fond les arguments que je présente, en raison du caractère décisif attribué par eux au marqueur céramologique (je remarque en outre que le recours que fait Lyonnet 1990 : 87 à Boucharlat 1990a est abusif, car dépassant très largement les intentions interprétatives de l'auteur; celui-ci (p. 162) fonde lui-même ses suggestions sur un parallèle avec les travaux des archéologues bactriens, si bien que l'appui postulé perd beaucoup de sa force démonstrative; je reste également interrogateur sur la formulation employée dans Lyonnet 1994 : 545 à propos de la Syrie du Nord); sur la fameuse « entité bactrienne » : la réaffirmation, par Vallat 1993 : CXXXVII-CXLII, 42, 161-162, du caractère historique du passage de Diodore II, 5-7 sur la Bactriane pré-achéménide ne me paraît pas particulièrement heureuse, quelle que soit par ailleurs la validité de son analyse des sources assyriennes (les deux raisonnements doivent être menés séparément); la citation de B. Lyonnet dans le texte est tirée de Lyonnet 1994 : 542; sur ce point, voir également Vogelsang 1992 : 245-303, en part. pp. 270-274 sur la Bactriane septentrionale, qui conclut globalement dans le même sens que Gardin et Lyonnet, tout en soulignant cependant (pp. 302-303) « qu'une apparente autonomie culturelle des territoires sujets ne peut pas être utilisée directement pour suggérer une autonomie politique relative des mêmes territoires »; c'est la position que je défends depuis des années (cf. également pp. 1-18, où ma position est quelque peu simplifiée); sur les problèmes méthodologiques posés par l'opposition de deux images (textuelle et archéologique) dans le cadre général de l'Empire, cf. Briant 1984b, 1987a : 6-11, Sancisi-Weerdenburg 1990a et ci-dessous § 18. Araméen d'empire à Kandahar et en Asie centrale : cf. Briant 1984b : 60 (où références à des études antérieures, dont Benveniste 1958b cité dans le texte), Rapin 1992a : 105, 111-112, et Bernard 1987 : 187 (note également l'attestation de la coutume du décharnement des cadavres par les oiseaux [Strabon XV, 1.62], et conclut que ces deux permanences (religieuse et linguistique) « témoignent de la marque profonde laissée sur le pays par deux siècles d'hégémonie achéménide »); sur les inscriptions de la Trésorerie d'Aï-Khanoum et l'hypothèse d'emprunts à l'administration achéménide, on verra maintenant Rapin 1992a : 273-279 (architecture) et 108-113 (opérations financières et utilisation de l'araméen) : je me permets de signaler que j'avais fait une suggestion en ce sens dès 1979 (RTP 317-318). Sur la thèse (très répandue) de « l'autonomie bactrienne » à la fin de l'époque achéménide (telle que le prouverait la politique de Bessos), cf. les contre-arguments que je présente dans Briant 1984b : 76-80.

XVI. Du Penjab au delta de l'Indus

L'Inde et ses abords dans les tablettes de Persépolis, voir Koch 1993a : 36-38. Sur les confins indo-iraniens et la vallée de l'Indus à la fin de la domination achéménide, cf. Vogelsang 1992 : 75-95; 236-241; 246-255; cf. également 1990, qui juge (pp. 107-108) que le silence des sources n'implique pas nécessairement que l'Inde a échappé complètement à la domination perse; il remarque fort justement que les modes d'intervention du pouvoir perse sont flexibles et se sont adaptés aux traditions des pays; le problème complexe des satrapies indiennes d'Alexandre a été présenté par Bosworth 1983 et par Dobbins 1984; sur Strabon XV, 2.1, cf. Bernard 1985a : 85 *sqq.*; sur Sambos/Samaxus, cf. Eggermont 1975 : 16-22 et Briant 1984b : 71-74 (pouvoirs du satrape de Bactres); sur les problèmes liés à la route prise par Cratère, cf. Goukowsky 1981 : 105-107; chiens de l'Inde : cf. la note de Goukowsky 1976 : 248-249; parmi les fournisseurs d'éléphants figurait certainement Eudamos (cf. Bernard 1985b); sur les éléphants indiens à la cour achéménide et dans l'armée de Darius III, cf. Bigwood 1993, Bosworth 1993 : 413 et Briant 1995d; monnaie indienne « au satrape » : Bernard 1987 : 190; sceaux et d'empreintes de type « gréco-perse » : Callieri 1992. Sur tous ces problèmes, on verra en dernier lieu Fleming 1992, dont le titre provocant exprime parfaitement la difficulté de la situation documentaire; on y verra une mise au point sur quelques travaux présentés en Inde sur la question, un exposé des données céramologiques, et la réaffirmation (sous une forme prudente) que la capitale achéménide pourrait avoir été sise à Taxila (à propos de laquelle on peut faire état du débat entre Wheeler 1974 et Nylander 1988).

XVII. De Pattala à Suse et à Babylone : les Perses et le golfe Persique

Sur le retour de Néarque, cf. déjà l'analyse attentive de Schiwek 1962; voir également Bosworth 1988 : 139-153 et les remarques de Salles 1988a : 86-87, ainsi que Potts 1990b : 2-4, et tout récemment Besenval 1994 : 525-529 (textes mis en rapport avec des prospections sur la côte de Gédrosie); sur l'aspect complémentaire des expéditions de Néarque et d'Alexandre, cf. également Bosworth 1987 (qui, p. 560, n. 56, souligne justement le contre-sens total d'Engels 1978 : 118 sur la question; voir également Kraft 1971 : 106-118); sur le texte d'Arrien, cf. également Briant 1987b : 2. La question de la présence et de l'activité achéménides dans le Golfe a fait l'objet de plusieurs mises au point de J.F. Salles (cf. Salles 1990, où les sources sont présentées et commentées; également 1988a, 1992a-b); on se reportera également aux états de la question par Boucharlat-Salles 1981 et 1987, à la synthèse récente de Potts 1990a-b et aux pages de Tuplin 1991a : 275-278; sur la légende d'Erythras, cf. également Agatharkides (Strabon XVI, 4.20), qui affirme que la légende a été transmise aux Athéniens par un Perse, Boxos, qui, à l'époque hellénistique, avait quitté sa patrie (voir là-dessus Goukowsky 1974 et Burstein 1989 : 42-45); la légende aitiologique pourrait bien transmettre le souvenir de la domination perse dans le Golfe. Sur l'intérêt des tablettes de Persépolis, voir en particulier Koch 1993a : 16-21. La géographie ancienne du fond du golfe Persique continue de poser de gros problèmes : cf. Briant 1986b et Bosworth 1987; sur les îles des déportés : Potts (1990a : 351) juge qu'il peut s'agir de Bahrein et de Failaka, et (p. 355) qu'une réorganisation du golfe Persique central a eu lieu lors de la conquête achéménide ou, au plus tard, à la date de la réforme tribulaire de Darius; sur le canal proche de Bushir, cf. Witcomb 1987; à propos des contingents venant « des peuples habitant au bord de la côte du golfe Persique » (Arrien III, 8.5 : *prosoikoi tēi Erythraei thalassēi*; cf. 11.5 : *hoi pros tēi Erythraei thalassēi*), il faut, je pense, les distinguer de ceux qu'Hérodote (III, 93; VII, 80) appelle « les habitants des îles du golfe Persique [*anaspastoi*] »; mais le texte d'Arrien n'en pose pas moins quelques problèmes (Bosworth 1980a : 290-291 pense à une lacune) : à Gaugamèles, les habitants du golfe Persique combattent à part des Perses (Arrien III, 11.3-7), ce qui implique que leurs contingents constituent un sous-ensemble particulier (cf. Quinte-Curce IV, 12.8 : *partibus copiarum*); je suis tenté de penser que, sous le commandement général d'Orxinès (*ibid.*), Ariobarzanès dirigeait les troupes perses, et Orontobatès les troupes venant du littoral (perse et carmanien) du Golfe, celles-là même que Quinte-Curce (IV, 12.9) désigne sous l'expression de « Indiens et autres riverains de la mer Rouge ». Sur l'encens de l'Inde, cf. Salles 1987 : 90. Découvertes archéologiques sur la côte arabe du Golfe : mise au point de Salles 1990 : 119-123; les Achéménides et Oman : Potts 1990a : 394-400 (l'interprétation des tablettes de Persépolis, présentées par Potts 1990a : 391-392, pose de redoutables problèmes, en raison de l'incertitude de la toponymie – ce que souligne l'auteur lui-même; il paraît peu probable qu'un toponyme comme Ti-ul-ma-in-to ou Ti-li-man se réfère à Dilmun : cf. Koch 1990 : 304 : Tirmān); qanats « achéménides » en Oman : en dernier lieu Planhol 1992 : 137; voyages d'Archias, Androsthénès et Hiéron : Högegan 1985 : 88-93, et Salles 1988 : 86 *sqq.* (l'auteur pense (p. 88), qu'il s'agit alors « de véritables exploitations de terres vierges » – expression qui me paraît excessive, dans la mesure où l'auteur admet que les Séleucides y ont agi comme « héritiers des Achéménides » : 1987 : 89); voir également Potts 1990b : 5-10; sur Aginis/Ampè/Durine, cf. Högegan 1985 : 153-155 (mais les conclusions que l'auteur en tire sur l'hostilité arabo-achéménide me paraissent invalides : cf. ci-dessus, § 10, Notes documentaires); sur Gerrha, cf. *ibid.* 85-97, et Sherwin-White/Kuhrt 1993 : 97, 200. Une dernière remarque : contre la position défendue (par exemple) par Roueché et Sherwin-White 1985, Hornblower (1990b : 95) estime qu'il n'est pas exclu que la garnison grecque de Failaka (SEG XII, 556) date de la fin de l'époque achéménide – ce dont on devrait admettre que le Grand Roi y avait installé des Grecs : sans pouvoir en apporter la preuve, je dois faire état de mon scepticisme sur cette proposition (sur le texte, cf. en dernier lieu Sherwin-White/Kuhrt 1993 : 173-178).

XVIII. Un bilan et quelques questions

• Liste des découvertes documentaires récentes :

(Je n'ai pas cherché à répertorier systématiquement les découvertes/publications isolées de tablettes babyloniennes, ni de monnaies).

*AU CENTRE :

***Pasargades* : publication finale : Stronach 1978 (cf. aussi 1985b, 1989a).

***Persépolis et le Fârs* : « redécouverte » du panneau central de l'Apadana de Persépolis : Tilia 1974-78 ; murailles de Persépolis : Mousavi 1992 ; Kleiss 1992b ; publication en cours des sceaux des tablettes des Fortifications : Hallock 1977 ; Garrison 1988-92, s.p. ; Root 1989-93 ; Keel 1990 : 90 ; sceaux royaux inscrits (catalogue) : Schmitt 1981 ; premier complément aux PFT : Hallock 1978 [liste des tablettes transcrites et translittérées avant sa mort par Hallock : *apud* Vallat 1993 : LXXV-CI] ; publications isolées de tablettes inédites des Fortifications : Grillot 1986 ; Lewis 1980 ; Vallat 1994 ; tablette accadienne des archives des Fortifications : Stolper 1984a ; nouvelle publication des différentes versions de Behistoun : Von Voigtlander 1978 ; Greenfield-Porten 1982 ; Schmitt 1991b ; Porten-Yardeni 1993 ; Grillot-Susini/Herrenschmidt/Malbran-Labat 1993 ; Malbran-Labat 1994 ; version araméenne de *DNa* : Simms-William 1981 ; découvertes archéologiques dans le Fârs : Kleiss 1981, 1991, 1992a, 1993 ; Sumner 1972, 1988.

***Suse* : statue de Darius, Porte de Darius et inscriptions : J.A. 1972 et *CDAFI* 1974 ; palais d'Artaxerxès II à Suse : Boucharlat *et al.* 1979 *sq.* ; fouilles stratigraphiques : Miroshedji 1978-1990 ; traces résiduelles d'une copie du relief de Behistoun : Canby 1978 et Muscarella, dans Harper-Aruz-Tallon [1991] : 218, n. 2 ; 221, n. 14 ; nouvelles inscriptions d'Artaxerxès II : Vallat 1979 ; édition finale des inscriptions royales de Suse : Stève 1987 ; tablette élamite avec sceau du règne de Darius [MDP 11 308] : Garrison, s.p. ; petits objets : Amiet 1972a, 1990 ; sceaux : Amiet 1972b : 284-287 ; tablettes babyloniennes : Joannès 1990b.

***Ecbatane* : Chevalier 1989 ; textes babyloniens relatifs à des activités commerciales à Ecbatane : Dandamaev 1986c ; Stolper 1990c ; Joannès 1990b, n° 1. Fouilles en cours sur le tell (1995).

***Babylone* : inscription d'Artaxerxès II : Vallat 1989a ; restes d'une copie du relief de Behistoun : Seidl 1976 ; cf. Von Voigtlander 1978 : 63-66.

*DANS LES PROVINCES :

***Babylonie* : documents cadastraux : Nemet-Najat 1982 ; Joannès 1990c ; archives des temples : e.g. Cocquerillat 1968-1985 ; Frame 1984-1991 ; Joannès 1982, 1992b ; Beaulieu 1993 ; Stolper 1992b ; Zawadzki 1986 ; McGinnis 1994, 1995 ; archives privées : Stolper 1985-92 ; Joannès 1989a, 1992c ; Van Driel 1987-1989 ; Wunsch 1993 ; tablettes astronomiques : Wiseman 1983 : 116-121 ; Brinkman 1987 ; Sachs-Hunger 1988 ; publication de textes par règne : Cagni-Giovinazzo-Graziani 1985 ; Giovinazzo 1983 ; Graziani 1983-1986, 1991 ; Weisberg 1980 ; monnaies : Reade 1986 ; sceaux et empreintes : Wooley 1962 ; Porada 1979a ; Graziani 1989 ; Bregstein 1993 ; résultats des prospections : Adams-Nissen 1972 ; Adams 1981 ; Gibson 1972 ; résidence achéménide près de Sippar : *NAPR* 1987-1992, Gasche 1995.

***Assyrie* : témoignages archéologiques de la présence perse : voir e.g. Goldstein 1980 (sur les objets en verre) ; rassemblement des données par Kuhrt 1995.

***Golfe Persique* : découvertes archéologiques : Salles 1988-90 ; Potts 1990a-b.

***Asie Mineure et Anatolie*. – *Documents non situés précisément* : trésor de 1491 sicles : Alram 1993 ; poutres de bois ornées de peintures de style « gréco-perse » : Calmeyer 1992a [provenant d'une tombe proche de Daskyleion ?]. – *Cilicie* : reliefs de Meydançikkale et inscriptions araméennes : Laroche-Davesne 1981 ; Davesne-Lemaire-Lozachmeur 1987 ; Sayar 1990 ; Lemaire 1991c, 1993, 1994b ; Lemaire-Lozachmeur 1990 ; titre religieux iranien (jusqu'alors non attesté) dans une inscription grecque : Dagron-Feissel 1987 : 36 ; reliefs « gréco-perses » : Hermay 1984. – *Lycie* : trilingue de Xanthos : *CRAI* 1974 et *FdXVI* ; autres documents xanthiens : Bousquet 1975-92 ; Childs-Demargne 1989 ; documents archéologiques et épigraphiques de Limyra : Borchhardt 1976-1993 ; Wörle 1991-93 ; tombes d'Elmali et de Karaburun : Mellink 1979. – *Carie* :

découverte d'une tombe féminine du IV^e siècle et de son contenu, dont un diadème comparable à celui de la tombe 2 de Vergina en Macédoine : Özen 1994 ; Prag-Neave 1994. – *Lydie et Sardes* : inscriptions grecques de Sardes ou relatives à Sardes : Robert 1975 ; Hanfmann 1987 et Masson 1987 ; inscriptions lydiennes de Sardes : Gusmani 1964-1983 ; casque lydien de Sardes [daté de 546] : Greenwalt 1992 et Greenwalt-Haywood 1992 ; publication de la tombe pyramidale de Sardes : Ratté 1992, et de la tombe de Taš-Kule : Cahill 1988 ; stèles « gréco-perses » : Radt 1983 ; Greenwalt-Haywood 1992 : 16. – *Phrygie-Hellespontique et Daskyleion* : reliefs « gréco-perses » dans la région de Daskyleion, dont plusieurs ont été découverts dans les années 1980 (Altheim-Stiehl/Metzler/Schwertheim 1983 ; Cremer 1984 ; Altheim-Stiehl/Cremer 1985) : Nollé 1992 (d'autres ont été découverts depuis lors, mais ne sont pas encore publiés : information orale de T. Bakir) ; fouilles de Daskyleion : en cours : T. Bakir 1995 ; tombe (?) : Calmeyer 1992a. – *Paphlagonie* : relief « gréco-perse » : Doncel-Voute 1984. – *Gordion et la Phrygie* : état des fouilles de Gordion : DeVries 1990. – *Arménie* : sites achéménides : Summers 1993 ; tablettes élamites d'Armavir-blur : Koch 1993b [cf. Diakonoff-Jankowska 1990 ; et maintenant Vallat 1995 !] ; sceaux hellénistiques avec motifs perses ; Manukian s.p. ; bases campaniformes achéménides trouvées sur le site de Dastakert, dont la fondation remonte aux V^e-IV^e siècles : Ter-Martirossov 1994 ; vaisselle d'argent de type achéménide : Melikian-Chirvani 1993 : 125-126. – *Géorgie* : nombreux objets précieux de facture achéménide trouvés dans les tombes de l'élite locale : Tsatskheladze 1993-94 et 1994 (avec Rehm 1993).

***Syro-Palestine, Judée-Samarie* : état des découvertes archéologiques : Stern 1982b ; *Trans-euphratène* 1-9 (1989-95) ; fouilles de cimetières en Syrie : Moorey 1975, 1980 ; niveaux perses à Tell Mardikh/Ebla : Mazzoni 1990, 1991-1992 ; *Dossiers Histoire et archéologie* 83 (1984) : 29-31 ; publication archéologique de la période perse à Tell el-Hesi : Bennett-Blakely 1989 ; *ostraka* de Beer-Sheba et de Tell-Arad : Naveh 1979-1981 ; publication des monnaies de Samarie : Meshorer-Qedar 1991 ; Lemaire-Joannès 1994 ; centaines d'*ostraka* araméens comparables aux *ostraka* araméens de Beersheba (IV^e siècle), dispersés à partir de l'Idumée, en cours d'analyse et de publication (communication orale d'André Lemaire) ; publication des papyri du Wadi Daliyeh : Cross 1985 ; Gropp 1986 ; – des empreintes du Wadi Daliyeh : Leith 1990 ; monnaies judéennes : Barag 1985-87 ; Spaer 1977, 1986-87 ; divers monnayages dans les pays d'Ebir-Nāri : Mildenberg 1979-1994 ; tablette babylonienne datée de l'an 5 de Cambyse trouvée à Tell Mikhmoret : Stern 1993 : 1044-1045 ;

***Phénicie et Chypre* : fouilles de Dôr : Stern 1994b-c ; monuments : Stucky 1984 ; Von Graeve 1987 ; Dunand-Saliby 1985 ; monnaies : J.-G. Elayi 1993 ; nouvelles inscriptions phéniciennes et araméennes : Deustch-Heltzer 1994 ; nouvelle inscription phénicienne de Kiton : Yon-Snycezer 1991 et 1992.

***Égypte* : nouvelle édition de textes démotiques : Hughes 1984 ; nouveaux textes démotiques de Saqqara et Memphis : Smith 1972, 1992a-b, en cours, Devauchelle 1994, 1994, Bresciani 1996 ; nouveaux documents épigraphiques et archéologiques du Wadi Hammamat : Bongrani-Fanoni et Israel 1994. – de Nubie : Heidorn 1991-92. – du Wadi Tummilat : Paice 1986/7-1993 ; Holladay 1982-92 ; Redmount 1995 ; c. 90 *ostraka* démotiques datés entre l'an 32 (?) de Darius I^{er} et l'an 22 d'Artaxerxès I^{er} trouvés sur le site d'Ayn Manāwir à 5 km à l'ouest du tell de Douch (communication personnelle de Nicolas Grimal) ; nouvelles éditions de textes araméens d'Éléphantine et d'ailleurs : Porten 1986-1990 ; Porten-Yardeni 1986-1993 ; Szubin-Porten 1988-1992 ; Lemaire 1991c, 1995b ; nouvelles publications de la version araméenne de Behistoun : Greenfield-Porten 1982 et Porten-Yardeni 1993 (*TADAE* C2.1) ; découverte du texte araméen de l'inscription de Naqš-i Rostam sur un papyrus d'Éléphantine : Sims-Williams 1981 ; bordereau des douanes égyptien du règne de Xerxès : Porten-Yardeni 1993 (*TADAE* C3.7), Yardeni 1994 et Lipinski 1994 ; documents araméens de Saqqara : Segal 198. Tombe d'Udjahorresnet : Bareš 1992 ; Verner 1989 ; nouvelle publication du temple d'El-Khargeh : Cruz-Uribe 1986-1988, en cours ; un *naos* de Darius I^{er} : Mysliwiec 1991 ; document de Karnak de l'époque de Darius I^{er} : Traunecker 1973-77 [1980] ; inscriptions hiéroglyphiques autobiographiques : Von Kānel 1980 ; Lloyd 1982b (rééd.) ; Perdu 1985 (rééd.) ; Sherman 1981 ;

Menu 1994 (nouvelles lectures); Stèle du satrape: Duvauchelle s.p.; stèles funéraires caro-memphites et helléno-memphites: Martin-Nicholls 1978; Gallo-Masson 1993; stèle funéraire trouvée en octobre 1994 à Saqqara, dont le registre inférieur représente un haut dignitaire perse assis sur un trône, avec un inscription hiéroglyphique, «Djedherbes fils d'Artjam, né de Tanofrether» (communication personnelle H.S. Smith et A. Kuhrt); monnaies d'Éléphantine: Lipinski 1982; monnaies au nom d'Artaxerxès III: Mørholm 1974; Shore 1974; forteresses du Delta: Oren 1982-1985 (Migdol); Valbelle 1989, Valbelle-Defomez 1995 (en cours); petits objets: Bernard 1976a; Stucky 1985; Pfrommer 1991, Traunecker 1995 (tête royale).

****Asie centrale** (fouilles et prospections): Gardin *et al.* 1976-1986; Gardin 1995; Francfort 1989; Lyonnet 1990, 1994; Genito 1986b; Bernard *et al.* 1990-92; Pitschikjan 1992 [Bernard 1994a]; Ricciardi 1980; Usmanova 1992; Vogelsang 1992; tablette élamite de Kandahar: Helms 1978 [cf. Briant 1984b: 59].

****Pays de l'Indus**: monnaie de bronze indienne portant au revers un personnage officiel vêtu à la perse: Bernard 1987; cachets «gréco-perses»: Callieri 1992.

****multiples petits objets, monnaies et vaisselles** sortis des réserves des musées ou apparaissant sur les étals des marchands et dans les catalogues des galeries: e.g. Mc Keon 1973; Foss 1975; Francfort 1975; Moorey 1978; Gunter 1988; Gunter-Jetts 1992; Moorey 1982-88; Porada 1989; Tanabe 1989; Keel 1990: 90; Lemaire 1991 d, 1992; Rozenberg 1993 etc.; boulet d'artillerie perse daté de 546 à Phocée: Ozgigit 1994; Briant 1994g.

• **Commentaires**: Sur les problèmes abordés ici (j'indique d'un mot que la discussion entretient un rapport logique avec celle qui est menée ci-dessus chapitre XI, 6), cf. Briant 1984b: 59-61 (tablette de Kandahar: conclusions déjà affirmées par la publication de Jones-Stolper 1986, et maintenant par celle de Koch 1993b [tablettes élamites d'Armavir-blur: ci-dessus § 14], mais aussi Vallat 1995), ainsi que par celle de Garrison, s.p. [tablette de Suse], et Briant 1987a: 7-11 (analyse critique des vues de Moorey 1980 sur ce que j'appelle la «vision (pseudo) statistique» de la domination achéménide), également Sancisi-Weerdenburg 1990a; y ajouter Postgate 1993: 257-261 à propos de l'Empire assyrien («Archeological visibility») et Postgate 1994. Sur Daskyleion, j'ai bénéficié de deux visites sur le site (juillet 1993, juillet 1995), et j'ai pu prendre connaissance des premiers résultats, grâce à la générosité de Tomris Bakir, qui y dirige les fouilles depuis plusieurs années (elle en dresse un bilan dans Bakir 1995); sites arméniens: Summers 1993. Concernant la surprenante rareté des témoins achéménides à Sardes, je me permets de citer *in extenso* les phrases d'introduction du papier présenté par C.H. Greenwalt Jr. à la Table ronde de Toulouse en février 1995 (=Greenwalt 1995): «The only explanation can be the chance of survival and recovery. Conspicuous architectural monuments and stores of wealth (tombs) have been intensively pillaged; more significantly, only a small fraction of the large site has been archeologically explored, and exploration has concentrated on monuments of other cultural eras. In addition, a difficulty in distinguishing Persian from Lydian in the archeological record, due partly to continuity in building and ceramics traditions, partly to inadequate chronological references, obscures the surviving record.» Je remarque également que, concernant Babylone, d'une part, des études récentes tendent à réévaluer l'intervention proprement achéménide (même d'origine susienne) dans des constructions élevées dans la ville depuis la conquête perse (Gasche 1991b et 1995 en annonçant une étude spécifique), et que, selon Fleming 1989, c'est à l'époque achéménide qu'apparaît en Babylonie une céramique dénommée «eggshell ware». – À propos des richesses des musées, de nombreux exemples récents mériteraient d'être cités (et médités): d'abord celui de ces quatre poutres de cèdre recouvertes de peintures «gréco-perses» et publiées par Calmeyer 1992a; celui-ci mentionne, sans plus de précisions, que ces remarquables objets ont été donnés en 1989 à un musée munichoïse après avoir été dans une collection privée «pendant plusieurs décennies» (p. 7); d'autre part, le trésor de 1491 sicles publié par Alram 1993 a été acquis en 1990 par le même musée de Munich après avoir appartenu à un collectionneur privé (la plupart du temps, les trésors sont dispersés lors des ventes aux enchères, voire dès leur trouvaille); ou bien encore ces deux tablettes élamites persépolitaines

(dont l'une porte le sceau inscrit en araméen de Parnaka) qui appartiennent à la collection de l'Institut biblique de l'université de Fribourg, et dont l'existence a été révélée récemment (Keel 1990: 90; publication par Vallat 1994). À ces exemples, on pourrait joindre, en dépit de son évidente spécificité, le cas des céramiques récoltées en Arménie par C.A. Burney lors de ses prospections en 1955: elles sont restées dans les réserves de l'Institut britannique d'Ankara pendant plusieurs décennies (Summers 1993: 87). Peut-être n'est-il pas inutile de préciser enfin que d'après les informations recueillies par Summers (1993: 96), on aurait découvert en 1938 près de Cimin Tepe vingt barres d'argent, dont quelques-unes (paraît-il) portaient des inscriptions cunéiformes [je me demande s'il ne pourrait pas s'agir d'objets comparables aux «ingots of silver» découverts à Nushi Jān, dont l'un porte une inscription cunéiforme: Bivar 1971, en particulier p. 102 et 107]; mais, apparemment, ces objets sont aujourd'hui introuvables! Bref, il n'y a aucun doute que les «fouilles dans les musées» ne réservent bien des surprises (cf. également l'enquête minutieuse et passionnante de Nicolet-Pierre 1992 à propos du «Trésor de l'Athos»). La stèle trouvée en 1994 à Saqqara (dont je dois la connaissance, une courte description et une photographie à H.S. Smith et à A. Kuhrt) devrait être publiée dans *JEA* 81, 1995; l'information m'étant parvenue *in extremis*, je n'ai pas pu l'intégrer dans les développements du chapitre XII, 1. Sur les *ādē*, la littérature est considérable: cf. Tadmor 1982, Grayson 1987, Parpola 1987 et en dernier lieu Parpola-Watanabe 1988 (traduction française des traités dans Briand-Lebrun-Puech 1992: 67 *sqq.*), et les commentaires historiques de Cogan 1993 sur les méthodes de l'impérialisme assyrien: bien que l'étude ne puisse être menée ici en détail, la lecture de ces travaux m'a convaincu qu'une comparaison systématique apporterait beaucoup à l'analyse des rapports entre le pouvoir central achéménide et les rois et communautés dites «autonomes» de l'Empire achéménide; statue de Tell Fekheriye et double nomination du «roi-gouverneur», voir déjà les remarques d'Abou-Assaf/Bordreuil/Millard 1982: 109-112; depuis lors, Liverani 1988: 88-89 (l'ensemble de l'article pose une série de problèmes qui peuvent nourrir également la discussion sur la construction impériale achéménide: cf. Postgate 1993 [réponse à Liverani]); sur les royaumes «amis» de Rome au Proche-Orient, cf. par exemple Braund 1984, qui note (p. 116): «The king's relationship with Rome was the very foundation of his position [in his kingdom]»: je suis assez tenté de penser qu'il en était de même des rois reconnus (voire nommés) par le pouvoir achéménide, et évidemment aussi des dynastes qui, à un moment donné, reçoivent le titre de satrape/gouverneur. – En définitive, des progrès significatifs ne pourront s'accomplir réellement qu'à l'issue d'analyses régionales et même micro-régionales, qui prennent en compte les différents «marqueurs», en évaluant précisément le poids spécifique: la tentative menée dans le chapitre qui s'achève ne constitue qu'une ébauche, qui devra être également remplacée, à l'avenir, dans le cadre de l'histoire comparatiste des formations impériales du Proche-Orient du premier millénaire.

CHAPITRE XVII

LE GRAND ROI, SES ARMÉES ET SES TRÉSORS

I. L'avènement de Darius III

• *D'Artaxerxès III à Darius III*: Diodore et Bagôas: je n'ai trouvé nulle part d'analyse approfondie, qui se démarque quelque peu d'une simple paraphrase des auteurs anciens. D'une manière générale, les historiens voient simplement dans ces événements la preuve et l'illustration de l'affaiblissement, voire de la désintégration du pouvoir central (e.g. Badian 1985: 421-423; Bosworth 1988: 18 etc.).

• *L'illégitimité de Darius III: la version macédonienne*: sur Arrien II, 14.4-9, voir déjà mon analyse dans RTP 371-384, que je précise ici sur plusieurs points.

• *Darius III et la famille royale achéménide* : sur le thème de l'origine des rois et sur Élien XII, 43, cf. quelques remarques dans Briant 1973 : 19-24.

• *Violence et « nomos »* : sur ce thème, voir également Briant 1973 : 179-180.

• *Darius et Bagôas* : sur la chronologie des règnes : des textes babyloniens situent l'avènement d'Arsès en août-septembre 338 (Stolper *CAH* VI² : 240 ; Van der Spek 1993a : 86) ; son an 1 commence donc en avril 337 (Badian 1977a : 49-50) ; la date de l'assassinat d'Arsès est généralement fixée à la fin 336 : la *Prophétie dynastique* précise que Babylone tombe aux mains d'Alexandre alors que Darius était dans la cinquième année de son règne, et une autre tablette (*ADRTB*, n° 330) date Gaugamèles du 24 Ululu de l'an 5 de Darius soit le 1/X/331 (Bernard 1990b : 516) ; on soulignera également qu'un papyrus de Samarie (SP 1) est ainsi daté : « Le vingtième jour d'Adar, la deuxième année, année d'accession de Darius le roi » ; le texte fait ainsi une référence directe à la période de transition entre Arsès/Artaxerxès (non désigné nominalement) et celui de Darius : il est daté du 19 mars 335 (Cross 1985 : 10 ; Gropp 1985 : 6). Sur les soutiens de Darius : je ne vois pas sur quoi se fonde Berve (n° 763) pour faire d'Hystaspes un descendant du satrape de Bactriane au début du règne d'Artaxerxès I^{er} ni en quoi Quinte-Curce VI, 2.7 montrerait qu'il « appartient à la famille des Achéménides » ; le mariage de Darius avec une représentante de la famille d'Artabaze de Phrygie-Hellespontique (Berve n° 116) doit rester du domaine de l'hypothèse non vérifiée ; sur la *damnatio memoriae* d'Arsès : Dandamaev (1989a : 313) juge qu'il est dénoncé par la *Prophétie dynastique* ; mais le passage que cite l'auteur (BHLT II, 22-24) ne désigne très certainement pas Arsès, mais plutôt Cyrus (cf. Sherwin-White 1987 : 10-11 ; Kuhrt 1990a : 181-182 ; Briant 1993c : 18).

• *Le nouveau Grand Roi* : sur le nom porté par Darius avant son avènement, cf. Schmitt 1982c : 86, 90-91 (où discussion sur le nom de Codoman que lui attribue Justin).

• *L'avènement de Darius dans l'histoire dynastique achéménide* : plusieurs auteurs jugent que la transition entre Arsès et Darius a été marquée par une révolte babylonienne et une révolte égyptienne : cf. par exemple Bosworth 1988 : 18, 34, en en tirant des conclusions très assurées sur « la faiblesse de l'Empire évidente pour tous les observateurs » ; mais c'est là enregistrer comme des « faits » ce qui n'est qu'hypothèses fondées sur une documentation lacunaire et elliptique ; sur la révolte de l'Égypte (Khabbabash) et les grandes incertitudes qui subsistent, y compris sur la chronologie, cf. ci-dessus chapitre XVI, 9 (*Notes documentaires*) ; la révolte babylonienne est induite d'une tablette babylonienne (de lecture incertaine ; Liste royale d'Uruk), qui mentionne simplement le nom, Nidin-B[él], d'un roi qui précède Darius III ; on verra sur ce texte les remarques très prudentes de Kuhrt 1987a : 148-149 et celles de Stolper *CAH* VI² : 240 : « He may be one of the rebels from the reign of Darius I, misplaced by manuscript corruption ; but he may also be an otherwise unrecorded local usurper who claimed power in Babylon during the unstable period of the assassinations that brought Darius III to the throne. » Ces remarques n'impliquent pas évidemment que les troubles dynastiques qui se sont produits entre l'assassinat d'Artaxerxès III et l'avènement de Darius III (août-septembre 338-fin 336) n'ont pas eu de répercussions dommageables ici ou là (cf. Kuhrt/Sherwin-White 1994 : 316, n. 13) ; mais force est de constater que la documentation disponible n'autorise pas, à l'inverse, à conclure à des rébellions généralisées ni à un effondrement des structures impériales peu avant 334.

II. Darius et l'aristocratie perse

Voir les développements ci-dessus chapitre VIII, et ci-dessous chapitre XVIII, 3.

III. Les armées royales

• *La thèse grecque* : voir déjà ci-dessus chapitre XIV, 7 : *Darius II et ses armées* (où la documentation babylonienne du règne d'Artaxerxès II a déjà été introduite en continuité), et chapitre XV, 3 : *Le Grand roi et ses armées*. L'interprétation grecque est systématiquement reprise dans des ouvrages récents : on trouvera par exemple dans Dandamaev 1989a : 312 un concentré de tous les stéréotypes sur la décadence militaire des Perses (à propos de l'expédition d'Égypte en 343) : «... It

should not to be forgotten that the unity of the empire was fought in the main with the assistance of Greek mercenaries, instead of with the Persian army, who for a long time had drawn its military quality and strength from the Greeks, both in tactics and weaponry. It is significant that to crush the rebellion in Égypt, Artaxerxes not only used Greek mercenaries, but also appointed Greek generals as the commanders of his forces. Persians generals were only added to the staff as a precaution » ; non moins caricaturaux sont les jugements abrupts de Bosworth (1988 : 17-18) : non content d'affirmer qu'à la fin des années 360, « pratiquement tout l'Empire à l'ouest de l'Euphrate était perdu pour le Grand Roi à Suse » (source ? Isocrate ?), l'auteur paraphrase Diodore et écrit, sans sourciller, que la reconquête a été due uniquement à des chefs grecs menant des troupes grecques ; dans ces conditions, « le succès perse a tenu à la capacité royale de payer et de garder des mercenaires » ; c'était déjà une interprétation que l'on trouvait dans Parke 1933 : 165-169 ; elle est malheureusement reprise, sans grand changement, par Seibt 1977 : 122-145 et 194-204 ; de même chez Marinovic 1988 : 106-123 et, pour une part, chez Picard 1980 : 217-224, plus nuancé cependant, cf. pp. 288-290 ; en dernier lieu Petit 1993 : 54-55 avec mes remarques critiques (Briant 1994b : 120-122). Il est remarquable que, mis à part une remarque sans conséquence de Marinovic (1988 : 123, n. 39), les auteurs ne se posent pas la moindre question sur la crédibilité à accorder à Diodore (qu'ils démarquent tous de très près) ; ils citent tous avec faveur les fameux passages de Platon et de Xénophon sur la « décadence militaire perse » (le texte de Platon, *Lois* 697e, est même placé par Parke 1933 : 177 en épigraphe de son chapitre XVIII consacré aux mercenaires grecs dans l'armée achéménide entre 340 et 330). L'étude récente de Landucci Gattinoni 1994 n'apporte rien à la discussion ici menée ; je note simplement que l'auteur souligne, comme allant de soi, le rôle très important joué par les mercenaires grecs dans l'armée de Darius III (p. 33). Fort heureusement, l'étude de Tuplin 1987c est infiniment mieux informée et pose de vrais problèmes (voir ci-dessous).

• *Diodore/Éphore et les mercenaires grecs* : sur l'inspirateur (Éphore) des passages dédiés à la révolte d'Artabaze de Phrygie-Hellespontique, voir Moysey 1975 : 303-305, 307 ; c'est probablement le même Éphore qui est à la base de nombreuses anecdotes de Polyen et du Pseudo-Aristote mettant en scène les mercenaires grecs dans les armées des satrapes : cf. Cracco Ruggini 1966-67.

• *Mercenariat et « décadence » : réalités achéménides et filtre athénien* : sur les théories relatives à la *tryphē* perse, cf. Briant 1989a, et ci-dessus chapitre VII, 7 ; utilisation athénienne des victoires des guerres Médiques : en général Loraux 1981 (citation partielle dans Briant 1992d : 148-149), en particulier au IV^e siècle (utilisation de références perses dans le discours civique : Briant 1987b et 1989a : 39 ; cf. également Nouhaud 1982 (e.g. 321-324) sur l'utilisation polémique du souvenir des Dix-Mille chez Isocrate) ; et encore à l'époque hellénistique : R. Étienne, M. Piérart, *BCH* 99 (1975) : 51-75 (pp. 63-75) ; sur Arrien VII, 8.7, cf. Briant 1986b : 13-15.

• *L'organisation du commandement* : sur les termes *paralambanein/paralepsis*, cf. Holleaux 1968 : 88-90 : le terme doit être traduit « prise de possession », et non prise à la suite d'un assaut (cf. également, à la suite d'Holleaux, *RTP* 18-19) ; comme je l'indique dans le texte, l'utilisation de ce vocabulaire technique, chez Diodore, rend compte parfaitement des rapports de compétence entre chefs grecs et chefs perses : les opérations menées par les premiers le sont sous la responsabilité stratégique et politique des seconds ; pour toutes ces raisons, il est exclu (malgré Nepos *Dat.* 5.6, adopté sans discussion par Sekunda 1988b : 44) qu'à son départ d'Akè, Datamès ait confié le commandement de l'armée à Mandroklès de Magnésie.

• *Memnon, les satrapes perses et Darius III* : sur la position de Memnon en 334, voir les justes remarques de McCoy 1989 (cf. en particulier p. 425, n. 40) ; le fait qu'Arrien semble faire lui aussi de Memnon le pivot de la stratégie de Darius III (II, 1.3, à comparer avec Diodore XVII, 29.4) ne vient pas nécessairement réhabiliter Diodore : sur le rôle de Memnon, voir ci-dessous chapitre XVIII, 1.

• *Le Grand Roi et les mercenaires des satrapes* : la thèse rappelée dans le texte (prélude aux armées hellénistiques) est présentée par Seibt 1977 : 90-92 ; dans le même temps, Seibt doit reconnaître (d'une manière quelque peu contradictoire) que le caractère apparemment aisé de l'application de l'ordre royal illustre ce qu'il appelle une restauration de l'autorité du pouvoir central ; de

son côté, Moysey (1975 : 299-300), comme d'autres historiens (qu'il cite), a beaucoup de mal à croire que les satrapes ont réellement licencié leurs mercenaires, ce qui l'amène à proposer des reconstructions purement spéculatives (il est vrai qu'il estime qu'en sa qualité de témoin oculaire Éphore, inspirateur du scholiaste [1975 : 301-303], est historiquement tout à fait crédible [«generally accurate»] : Moysey 1991 : 113-114 – appréciation qui, dirigée spécifiquement contre Weiskopf 1989, me laisse rêveur : ci-dessus chapitre xv, 7 : *Un bilan de la discussion*/Notes documentaires); la contre-attaque la plus décapante a été menée en effet par Weiskopf 1982 : 473-475, qui juge que l'ordre attribué à Artaxerxès risquait plutôt de créer du désordre en Asie Mineure et en Grèce, tout comme il en fut en 326-325 (sur Diodore XVII, 106.2 : cf. Badian 1961 : 27-28, qui estime qu'Alexandre a alors enrôlé les mercenaires à son propre service); cf. également Briant 1994b : 121-122.

• *Mercenaires et « mercenaires » : les Grecs et les autres* : j'indique d'un mot que l'on a fréquemment surévalué également la place des mercenaires grecs au Proche-Orient avant la conquête achéménide, alors qu'ils ne constituent manifestement qu'une partie très minoritaire des mercenaires levés par exemple par les rois assyriens (cf. là-dessus l'utile discussion de Helm 1980 : 135-160); il ne semble d'ailleurs pas exister un terme spécifique que l'on pourrait traduire par « mercenaire » (sur les contingents étrangers dans les armées assyriennes, cf. Malbran-Labat 1982 : 89-101 et 103-104); sur la diversité des origines ethniques des garnisaires achéménides et sur les mercenaires dans la *Cyropédie* et dans l'*Économique* de Xénophon, on se reportera surtout à la discussion approfondie menée par Tuplin 1987c : 168-175 qui, sans cacher les difficultés, suppose que, dans l'*Économique*, Xénophon distingue « les purs mercenaires et les communautés militaires » (p. 175), celles-ci désignant les colonies militaires (iraniennes par exemple) installées dans la *khôra* (cf. pp. 173-174 et 232-234); dans le cours d'un développement sur les forces satrapiques, il ne manque pas de relever le cas des armées d'Orontès et de Tiribaze, en soulignant que « les Arméniens et Mardes ne sont pas des mercenaires dans le sens [de Grecs engagés par un satrape ou par le roi] » (p. 195); il revient ultérieurement sur ce point important, en s'interrogeant sur l'expression de Xénophon, *hoi basileôs misthophoroi* (*Anab.* VII, 8.15), dont il juge qu'elle s'applique exclusivement aux troupes hyrcaniennes et assyriennes de Comana : il souligne en même temps les difficultés de l'interprétation (pp. 222-223; sur le sujet, voir également Petit 1990 : 128-132, et la remarque incidente d'Hornblower 1990b : 95 : « the tricky word mercenary »); sur la présence de colonies est-iraniennes en Asie Mineure, cf. Briant 1984b : 92-94 (où l'on trouvera des références à des études antérieures, en particulier celles de L. Robert; cf. également Tuplin 1987c : 195, n. 98). À propos des *symmakhoi* dans l'armée d'Artaxerxès III (Diodore XVI, 44.4) : Seibt (1977 : 98, n. 1 et 221) établit bien également la distinction avec les mercenaires proprement dits, mais sans en tirer d'inférences particulières. À propos d'Arrien III, 8.3, Bosworth (1980a : 289) en conclut que les Saces « étaient indépendants de la satrapie de Bactres », et oppose avec la situation du v^e siècle, où ils étaient sujets du Grand Roi, en renvoyant au catalogue tributaire d'Hérodote III, 93; le vocabulaire d'Arrien pose effectivement quelques questions sur le statut des Saces (cf. Briant 1982b : 198-203 et 1984b : 71-72); je note cependant que l'utilisation du terme allié (*symmakhos*) est fréquent chez Xénophon parlant des contingents amenés par des peuples soumis : c'est le cas en particulier des Hyrcaniens (*Cyr.* IV, 2.21 : *symmakhoi kai koinônioi*), dont l'auteur affirme qu'ils se sont ralliés volontairement à Cyrus (I, 2.4); ce sont « nos premiers alliés », affirme « Cyrus » (IV, 5.53), d'où, toujours selon Xénophon (IV, 2.8), leur place particulière dans l'Empire; on retrouve également le terme chez Hérodote, où, semble-t-il, *symmakhos* s'oppose simplement à Perse (cf. en particulier VIII, 113 [y compris des Saces]; également V, 32) et donc ne désigne pas un statut politique particulier. Il est évidemment possible que du point de vue étroitement hellénocentrique de la source de Diodore, les Grecs d'Asie Mineure étaient des *symmakhoi* (dans le sens d'allié volontaire) et non des sujets : mais cela ne change rien au fait qu'ils doivent, comme tous les peuples sujets, fournir des contingents, sous forme de levées impériales (armées royales) ou sous forme de « mercenaires » (au sens achéménide du terme); dans ces conditions, les Saces amenés par

Mauakès (Arrien III, 8.3) ont peut-être été levés par Bessos à titre de « mercenaires » (= soldats impériaux soldés) : mais je doute fort que, en 333-331, le satrape de Bactres leur ait laissé le choix de ne pas participer à la campagne : du contexte où apparaît *summakhia*, on voit au contraire que l'envoi de troupes résultait d'une obligation – même si celle-ci s'exprimait sous forme d'un accord officiel avec le Grand Roi (e.g. Plutarque, *Art.* 24.6 et ci-dessus chapitre xvi, 18); sur le terme *symmakhia*, voir également Launey 1949 I : 36-42, en particulier 41-42 sur les contingents envoyés par les villes aux rois hellénistiques, où je vois une situation très proche de celle qu'évoquent les *symmakhoi* d'Artaxerxès III en Diodore XVI, 44.4. Une dernière observation : la discussion ici menée vaut également pour les *xenoi misthophoroi* si souvent cités par Arrien dans les armées d'Alexandre; il paraît clair que le terme peut désigner également des soldats levés chez les populations sujettes du roi macédonien (cf. Berve I : 144-149, avec les remarques critiques de Parke 1933 : 186-198 et de Griffith 1935 : 27-32).

• « Armée grecque » et « armée barbare » : sur l'armée d'Autophradates, Burn (1985 : 377), de manière à expliquer ce qui lui paraît inexplicable, postule que, dans ce cas précis, le nombre réduit de mercenaires grecs doit être lié aux conséquences de la guerre en Arcadie ! La remarque est reprise à son compte par Sekunda 1988b : 49, qui ajoute qu'en réalité Autophradates commande la force expéditionnaire dont il a pris le commandement à Akè : mais la remarque (purement hypothétique) ne lève pas la difficulté (cf. aussi Sekunda 1992 : 27, qui estime que la décision de lever 120 000 « kardakes mercenaires » comme hoplites fut prise en raison du rétrécissement du nombre de mercenaires grecs disponibles; mais, je le souligne, le terme « mercenaire » n'apparaît pas chez Nepos, qui utilise simplement le terme kardake : *Dat.* 8.1.2); sur les contingents satrapiques du Granique, cf. Bosworth 1980a : 111-113, 125 et ci-dessus « Mercenaires » et mercenaires; sur la bataille du Granique et les contradictions entre Diodore et Arrien, on verra la lucide analyse de Badian 1977a; les différentes phases de la bataille de Gaugamèles posent des problèmes aussi ardues : cf. Marsden 1964 et Wirth 1980, mais Bernard 1990b : 515-525 apporte beaucoup de neuf. Le nombre de mercenaires (grecs) auprès de Darius III a fait couler beaucoup d'encre : selon un raisonnement déjà tenu par Grote et Parke, Seibt (1977 : 180) estime que le chiffre de 50 000 est la somme des 20 000 mercenaires du Granique et des 30 000 d'Issos, chiffres dont il admet la réalité (180-194), ce qui l'amène à observer qu'il s'agit là du plus haut pourcentage de mercenaires jamais constaté dans une armée achéménide. Mais on a remarqué depuis longtemps que les chiffres proposés par Arrien et Quinte-Curce sont pour le moins sujets à caution, comme le note par exemple Badian 1977a : 284-285 pour le Granique; de son côté, Devine (1988 : 7-10) réduit le nombre de mercenaires grecs en 334 à 4 000-5 000, chiffres donnés par Diodore (XVII, 7.3) et Polyen (5.44.4) des mercenaires envoyés par Darius au début de la campagne conduite par Memnon en 337 contre le premier corps expéditionnaire macédonien; quant au chiffre de 30 000 mercenaires à Issos, il remonte manifestement à Callisthène, dont le récit de la bataille a été vigoureusement critiqué par Polybe (XII, 18-22), mais Polybe cite, sans le mettre en doute, le chiffre de Callisthène (18.2); le chiffre est récusé par Devine (1985b : 47), qui juge que le nombre des mercenaires et des fantassins perses (*kardakes*) ne devait pas être supérieur au nombre des phalangites macédoniens (12 000); autre proposition réductrice, pas plus de 10 000, selon Beloch cité par Parke 1933 : 183-184; on constate aisément que toutes les estimations sont la résultante d'un écheveau serré d'hypothèses qui s'emboîtent sans nécessairement se renforcer mutuellement. Les sources antiques sur les *kardakes* sont rassemblées par Segre 1938 : 191-192, Bosworth 1980a : 208 et Knauth-Najmabadi 1975 : 82-83; les notices des lexicographes ne sont pas d'une extrême précision : « Ce sont des soldats en Asie... » (Photius), « les barbares qui combattent sous le commandement des Perses... » (Hésychius); la mention incidente de Polybe (V, 82.11) n'apporte pas d'élément décisif (il est exclu de supposer, comme Launey (1949 II : 486) et quelques autres, que le terme kardake recouvre l'ethnique Kardouque). Il faut en revenir à Nepos et à Arrien : les kardakes sont des fantassins perses, armés comme des hoplites, par contraste avec des fantassins légers (*psiloi*; Arrien II, 8.6). Le rapport avec les kardakes de Strabon (XV, 3.18) pose problème, mais l'on doit noter que, chez Strabon, l'*agôgê* perse aboutit à la

sélection des meilleurs des jeunes gens sous les yeux du roi, qui leur confèrent des dons et des honneurs. En tout cas, dans le contexte militaire, il s'agit manifestement d'un corps d'élite. Trois remarques supplémentaires à leur propos :

1) Devine (1985b : 48) les identifie aux 20 000 fantassins barbares rangés par Quinte-Curce à l'aile gauche sous les ordres d'Aristomédès (III, 9.3); cependant, Aristomédès est cité avec quelques autres, dont Thymondas, parmi les chefs qui réussissent à quitter le champ de bataille avec leurs troupes (*stratiôtai*) (Arrien II, 13.2-3); même si Arrien ne précise pas l'identité de ces *stratiôtai*, il paraît clair qu'il s'agit de mercenaires (dont Thymondas avait le commandement) et non des kardaques;

2) Sekunda (1988b : 42) propose d'attribuer à Datamès la création de ce corps de kardaques, parmi d'autres innovations (emprunts d'armes grecques) que l'auteur inscrit également à son compte, mais la preuve documentaire d'une telle hypothèse manque singulièrement; le même auteur (1992 : 52-53) estime que les *kardakes* étaient au nombre de 120 000, mais pour différentes raisons, le recours à Xénophon *Anab.* III, 5.16 est absolument injustifiable; je ne vois pas non plus sur quoi il se fonde pour postuler que les *kardakes* sont assimilables aux *misthophôroi basileôs* de Xénophon; sur le sujet, on verra également les remarques et hypothèses de Head 1992 : 42-44;

3) je me permets de proposer une *hypothèse* : on sait qu'en Asie centrale, Alexandre fit procéder à la levée de 30 000 jeunes gens, qui devaient être armés et entraînés à la macédonienne (cf. Quinte-Curce VIII, 5.1); ils sont désignés sous le terme *epigonoi* par les auteurs, qui rapportent leur arrivée à Suse en 324 (cf. Arrien VII, 6.1; Diodore XVII, 108.1-2; Plutarque *Alex.* 71.1); il est possible que l'ordre ait été étendu à toutes les satrapies, telle l'Égypte (Souda, s.v. *basileioi paides*), et que le système ait été adapté de l'institution macédonienne des Pages royaux (cf. Hammond 1990 : 275-280; Thompson 1992 : 50 et n. 15-16); mais je suis plutôt tenté de penser (sans pouvoir le prouver) que, si Alexandre a pu mettre en place ce système aussi aisément et aussi rapidement, c'est en raison du fait qu'il existait déjà à l'époque achéménide (la transformation introduite visant simplement la « macédonisation » de ces levées) : c'est-à-dire que l'instruction militaire des jeunes recrues était plus ou moins déjà prise en charge par les autorités satrapiques; dans cette hypothèse, les *kardakes* ne désigneraient que le sous-ensemble perse d'une classe d'âge, ou bien le terme aurait été étendu à tous les jeunes gens élevés et éduqués à la manière perse, d'où la définition que l'on trouve chez Photius et chez Hésychius : *Kardakes : oi strateusamenoi barbaroi hypo Persôn*.

• *Innovations techniques et tactiques perses* (en particulier dans l'infanterie) : cf. Head 1992 : 39-42; éléphants de Darius : Briant 1995d; chars : Sekunda 1992 : 25-26 et Head 1992 : 44-48 (la question mériterait d'être reprise *in toto*; un char de guerre a été trouvé récemment près de Sardes, sur le site de Bin Tepe : cf. Greenwalt 1995, et un char à faux dans la vallée du Granique : ils sont l'un et l'autre en cours d'analyse). Par ailleurs, en publiant une balle de fronde en plomb inscrite au nom de Tissapherne, Foss 1975, en partant de Xénophon *Anab.* III, 3.16, juge que vers 400 les frondeurs perses (au contraire des frondeurs rhodiens) n'utilisaient pas des balles en plomb, mais des balles en pierre. Il suggère fortement (pour parler en litote) que c'est à l'exemple des archers présents dans les corps de mercenaires grecs que Tissapherne introduisit les balles de plomb dans ses armées en Asie Mineure, lorsqu'il y fut renvoyé par Artaxerxès II après Kounaxa et ses séquelles (cf. chapitre xv, 4). Je dois dire que la position de Foss (qui n'est pas vraiment discutée par Pritchett 1991 : 46-47 dans son développement sur les balles de fronde en plomb, pp. 43-53) me laisse perplexe et sceptique. Il mentionne (p. 26) que les Grecs trouvèrent « providentiellement » (*sic*) un stock de plomb dans un village proche (les mercenaires marchent alors sur la rive gauche du Tigre), mais la providence n'y est pour rien ! Xénophon précise en effet qu'on trouva dans le village « une quantité de cordes d'arc, ainsi que du plomb qu'on utilisa pour les frondes »; il est évident d'une part que, comme dans un autre cas (III, 4.31 : réserves de produits alimentaires pour les hommes et les chevaux, constituées par le satrape), il s'agit de stocks stratégiques contrôlés par l'administration (voir Briant 1986c : 37-38); en l'espèce, il s'agit manifestement d'un dépôt d'armes, voire d'un arsenal spécialisé dans les armes de jet; dès lors, on doit conclure que le plomb était stocké en vue

de la fabrication de balles de plomb, et la thèse de l'emprunt, par les Perses, d'une technologie grecque perd ainsi beaucoup de sa crédibilité (de nombreuses balles de fronde ont été trouvées à Daskyleion – dont certaines portent des inscriptions grecques [anthroponymes]; elles sont encore inédites; j'en dois la connaissance à l'amitié de Tomris Bakir). Démographie perse : Briant 1987a : 21-22. Perses dans les armées hellénistiques : Launey 1949 II : 563-580 (Mèdes et Perses).

IV. Populations sujettes et économie tributaire

• *Thésaurisation et stagnation : une fausse évidence* : voir Olmstead 1948 : 289-299; contre la position d'Olmstead, on verra les remarques critiques de Stolper 1985a : 143-146 (dont je m'inspire) : voir ci-dessous *Centre et périphérie*. Sur Droysen et sa postérité (pas nécessairement désirée par le fondateur!), cf. RTP 291-296 et 281-290 (historiographie coloniale); sur Marx et la « stagnation asiatique », cf. RTP 419-422 et 477-479; trésors centraux et accumulation des tributs : l'on verra les calculs proposés par Altheim-Stiehl 1963 : 120-137; même si les résultats chiffrés apparaissent très fragiles, les auteurs ont eu le mérite de rappeler que la présentation des auteurs anciens (stockage ininterrompu des tributs depuis Cyrus) ne repose sur rien (cf. sur ce point également les remarques de Tuplin 1987b : 138-139); sur l'inventaire des trésors de Darius à travers les sources classiques, cf. Bellinger 1963 : 68-69, De Callatay 1989 : 260-261 et Price 1991 : 25-27; sur le terme *akribôs* dans Héracléides de Kymè cité par Athénée IV, 145d, et plus généralement dans la littérature grecque « économique », on verra les pages très intéressantes de Farraguna 1994, en particulier pp. 567-576, et sa définition de l'*akribeia*, p. 588 : « L'attention donnée au calcul économique jusqu'au plus infime détail. » La thèse de la monétarisation brutale des trésors de Darius III par Alexandre a de nouveau été soutenue récemment par De Callatay 1989, mais, sur cette présentation, je partage les critiques méthodologiques offertes par M. Price et par A.M. Prestianni-Giallombardo (à la suite de la communication de Callatay : pp. 274-275); cf. également les remarques de Bellinger 1963 : 68-73; le sous-titre donné par De Callatay à son article (« espèces immobilisées ou espèces circulantes ? ») s'inspire évidemment de Schlumberger 1953, mais celui-ci opposait simplement, aux v^e et iv^e siècles, la monnaie royale (« quasi immobile ») et les monnaies grecques (« monnaie vivante »); sur l'utilisation d'argent pesé en Babylonie hellénistique, cf. e.g. Sherwin-White/Kuhrt 1993 : 63-65, Stolper 1994a (même si les tablettes rendent compte également de l'utilisation de monnaies frappées), Joannès 1994a; monnaies divisionnaires locales : cf. en particulier Mildenberg 1979, 1988 (avec Lemaire dans Laperrousaz-Lemaire, 1994 : 283-284 et 287) et les monnaies royales (subdivisions de sicles) décrites dans le catalogue *Münzen und Medaillen AG*, novembre-décembre 1988, n° 73-74 (je dois la référence à R. Descat). À propos des modèles : voir celui d'*Early State*, présenté par Claessen 1989, et utilisé par Sancisi-Weerdenburg (e.g. 1988a); la discussion de Petit (1990 : 243-253) sur le concept de féodalité (vieux débat) me paraît marquée de beaucoup de confusions (cf. sur ce point également les remarques de Stolper 1985a : 146-149, qui souligne les différences entre la rente médiévale et le système babylonien des lots gérés par les Murašû). Le problème routes/commerce : cf. ci-dessus chapitre ix, 3 : *Douanes et échanges*, ainsi que les réflexions de Tuplin 1991a : 278-281; sur la difficulté d'interprétation des sources archéologiques pour reconstruire les voies de commerce régionales et interrégionales, cf. en particulier Salles 1991a, 1991b : 53-58 et 1994; parmi les lieux d'observation privilégiés, on peut compter à coup sûr les temples babyloniens : e.g. Joannès 1982 : 235-260 (origine importée de l'or et de l'argent; cf. p. 255 sur le rôle de Babylone comme place de redistribution des marchandises).

• *Centre et périphérie* : j'ai souvent abordé le problème du développement des forces productives : cf. RTP 475-489, Briant 1982c (version allemande plus développée) et Briant 1994g; sur la vision de Xénophon, cf. RTP 176-188; sur le caractère économique des pays conquis (ou acquis à la suite d'un don), cf. les réflexions de Bertrand 1990 : 134-135 (citation); inscription d'Arsinoë de Cilicie : Jones-Habicht 1989 (lignes 6-9), dont on pourrait rapprocher d'autres témoignages (cf. Sherwin-White/Kuhrt 1993 : 67-71); paradis, domaines horticoles : RTP 452-454; roi et satrapes protecteurs des paysans : RTP 365-370; *dôrea* et mise en culture : Stolper (1985a : 148) souligne

qu'en Babylonie les concessionnaires (« feudatories ») ne retirent pas d'avantages économiques de l'éventuelle croissance de la production ; mais ce n'est pas le cas des Murašû qui, eux, au contraire, ont tout avantage à augmenter la productivité des terres ; sur la concession de Mnésimachos, voir les remarques de Descat 1985 : 108-109 (là encore, ce n'est pas tant le concessionnaire lui-même que l'usufruitier (temple d'Artémis) qui effectue des travaux d'aménagement) ; c'est également ce qu'implique le cas de la cité de Telmessos, qui a obtenu de Ptolémée de n'être jamais donnée en *dôrea*, « ni la cité, ni les villages, ni rien du territoire des Telmessiens » (Wörle 1978, lignes 20-23), car ils craignent l'instauration d'un pouvoir tyrannique, et certainement l'alourdissement des charges (cf. Wörle 1978 : 207-212 et Savalli 1987). Sur les prospections dans la zone de Tell-el Maskuhta ; cf. Paice 1986-87, 1993 et Halladay 1992. – Polybe X, 28.2-4 et les *qanats* : cf. RTP 94-100 (analyse du texte), 492, 499-500 (mode de transmission des informations jusqu'à Polybe), également Briant 1984b : 67 (aspects militaires de la décision royale) ; le texte est également utilisé par Goblot 1979 : 70-72, qui postule (à bon droit, me semble-t-il) que les Achéménides ont étendu le système des qanats sur le Plateau iranien ; mais il faut tenir compte également, d'une part, que nombre de qanats remontent à une époque antérieure (ce n'est pas une invention achéménide) et, d'autre part, que la datation de ces ouvrages pose de redoutables problèmes (dans B. Geyer (éd.), *Techniques et pratiques hydrauliques traditionnelles en domaine irrigué*, Paris, 1990 : 328, P. Sanlaville écrit, à ce propos : « Pour ma part, je croirais volontiers que l'on peut remonter assez loin dans le temps, quelques millénaires avant n.è. sans doute, pour l'origine de ces *foggara*, de ces canalisations souterraines ») ; d'où la prudence dont il convient de faire preuve, avant de conclure (comme le fait systématiquement Goblot) que la diffusion des qanats ici et là est bien systématiquement l'œuvre des Grands Rois : cf. pour Oman, les remarques de Salles 1990 : 132 et de Potts 1990a : 388-392 [Goblot, p. 71, se demande si le toponyme de Kaneta cité par Arrien *Inde* 23.4 ne pourrait pas rendre le terme qanat ; j'observe simplement que le terme technique de *diôryx* utilisé par Arrien peut faire référence à un canal à ciel ouvert : cf. *Inde* 39.1 et Whitcomb 1987 : 330-331] ; qanats en Arabie du Nord, e.g. Graf 1990a : 137, et dans l'oasis d'El-Khargeh, Bousquet-Reddé 1994 (cf. également ci-dessus chapitre XII, 5 : *Darius dans le temps d'Hibis*) ; sur ces problèmes, on verra en dernier lieu l'analyse minutieuse de Planhol 1992 qui (tout en critiquant Goblot) juge globalement (p. 131) que « la technique des galeries drainantes... fut le fondement de la puissance des Achéménides ». Sur l'administration royale de l'eau en Babylonie achéménide, cf. Stolper 1985a : 36-51 et Bregstein 1993 : 116-130. Vie économique en Babylonie : Stolper (1985a : chapitre VI) conclut que, même si les documents rendent compte d'une hausse de l'endettement des particuliers (pour des raisons qu'il expose), « les périodes néobabylonienne et achéménide [peuvent être considérées] comme le début d'une longue phase d'une croissance générale [croissance démographique, mise en valeur de terres laissées jusqu'alors en jachère] » (p. 133) ; prenant en compte en particulier les résultats des prospections (Adams 1965 : 58-61 ; Adams 1981 : 185-192 ; Adams-Nissen 1972 : 55-57 ; Gibson 1972 (région de Kish : cf. également McEwan 1983) et Lendle 1986 ; sur les prospections en Susiane, cf. Boucharlat 1990 : 157-166), tous les spécialistes s'accordent maintenant sur le fait que la Babylonie de la fin de l'époque achéménide n'est nullement touchée par une crise économique, bien au contraire (cf. Van Driel 1987 et 1989 : 226 ; mais je ne suis pas sûr de comprendre ce que veut dire l'auteur, lorsqu'il écrit, en contestant le point de vue de Stolper sur la fin des archives des Murašû, que la période achéménide « semble avoir été une époque de privatisation, tempérée peut-être, pourrait-on concéder, par la tyrannie ») ; Joannès 1995 souligne que c'est très probablement de l'époque achéménide que fut introduit le système de la double récolte d'hiver et d'été. Travaux hydrauliques en Hyrcanie : cf. Ricciardi 1980 et Vogelsang 1992 : 293-298 ; Arachosie : Vogelsang 1992 : 255-267 ; sur le développement de la Samarie, cf. Zertal 1990 (qui, pp. 15-16, juge que l'administration achéménide était très présente) ; à la Samarie, on peut joindre le cas de la Syrie du Nord, étudié récemment par Sapin 1990 (précédents achéménides), et Mazzoni 1990, 1991-92, qui écrit : « C'est avec l'épanouissement de la phase achéménide que se produisent un essor et une transformation économique de la région, riche de promesses » (1990 : 193). – Pour

terminer sur ce point, j'indique d'un mot que les problèmes que je viens d'exposer se retrouvent chez les assyriologues face à la signification (politique, économique) à attribuer à la politique de l'eau menée par les rois néo-assyriens : à propos de l'ouvrage de Oates 1968 (en particulier le chapitre III), cf. les réflexions de Reade (1978 : 173-175) et de Liverani (1971 : 155-159) ; voir également, à propos de l'Empire romain, les pages de Nicolet 1978 : 899-902, et, à propos du monde hellénistique, le débat entre Ed. Will d'une part, A. Kuhrt et S. Sherwin-White d'autre part, dans *Topoi* 4/2 (1994) : 432 et 452, ainsi que les remarques (d'inspiration plutôt finlénienne) de Van der Spek 1994.

• « *Surexploitation tribulaire* » et *révolte* : assiette du tribut : cf. Descat 1985 ; sur le poids du tribut, cf. également les remarques de Tuplin 1989b : 140-145 et celles de Nixon-Price 1992 : 177-178 (chez ces auteurs, la thèse de la lourdeur du tribut perse est implicite mais prégnante dans l'opposition qu'ils postulent avec la modération du tribut athénien à ses débuts). Dandamaev (1989b : 193) postule qu'au IV^e siècle « la collecte des taxes se transforma en pillage direct et coercition, qui causèrent de nombreux soulèvements contre la domination perse », mais les textes amenés à l'appui (pp. 193-194) à propos de l'Égypte me paraissent peu éloquentes : je souligne surtout que, chez Dandamaev, ce jugement remonte à ses premières analyses sur ce qu'il considérait comme étant le rôle « parasitaire » de la noblesse perse qui, après la « restauration aristocratique » menée par Darius en 522, fut gratifiée d'immenses privilèges dans les provinces – ce qui eut « des conséquences très négatives sur l'économie des pays conquis », d'où – conséquence ultime – « la faiblesse de l'Empire achéménide » face à Alexandre (Dandamaev 1976 : 212-214) ; mais, pour des raisons déjà exposées (ci-dessus, chapitre II, 10 : *Bardiya et l'aristocratie perse*, et chapitre III, 1, 4), la « restauration aristocratique » n'est qu'un mythe, si bien que toute la construction de l'auteur, à mon avis, ne tient plus debout (cf. également mes remarques dans Briant 1993c : 421-422). Sur les révoltes, cf. Briant 1988a : 139-143 (dont je nuance certains aspects) ; voir également Stolper (1985a : 155-156) : l'auteur souligne à juste titre que, d'une part, l'activité des Murašû a sans doute eu pour conséquence l'appauvrissement des petits tenanciers, mais que, d'autre part, cette catégorie de la population ne pesait d'aucun poids politique ; la tablette du règne de Cambyse (YOS 7,128) que je présente m'a été indiquée par F. Joannès, qui m'en a également confié une traduction : je l'en remercie très vivement. Mis à part des remarques de Joannès (1982 : 278-279) sur les prix de l'année 418, la hausse des prix en Babylonie a été étudiée par Dubberstein 1939 et Dandamaev 1988b : le premier s'interroge sur les raisons de la hausse (p. 43), évoquant tour à tour « la richesse croissante des individus, l'expansion du capitalisme, la politique monétaire des Perses, leurs guerres... » ; de son côté, Dandamaev souligne au contraire qu'il s'agit là d'un trait de longue durée, qui n'implique nullement de crise économique (p. 58) ; position quelque peu contradictoire du même Dandamaev (1989b : 194), qui veut établir une relation entre la domination perse et la hausse des prix en Babylonie « et très probablement de la même façon dans les autres pays » : sur ce dernier point, force est de remarquer que l'auteur n'apporte aucun élément documentaire propre à justifier sa position. Plus important : l'observation de départ (hausse continue des prix) est maintenant mise en cause dans le travail de Slotsky 1993 (dont je n'ai pu prendre connaissance que très tardivement), qui a étudié l'évolution des prix des produits cités dans les *ADRTB*. Ses conclusions (que j'évoque dans mon texte) contredisent totalement tout ce qui a été écrit jusqu'à maintenant sur la « hausse des prix continue » en Babylonie pendant l'époque achéménide ; c'est plutôt à une baisse des prix que conclut l'auteur, qu'il s'agisse de l'orge (pp. 70-71, 84-85), des dattes (p. 94, 101 : prix le plus bas sous Darius III), de la moutarde (pp. 128-129), du cresson (p. 152), du sésame (pp. 178-179), ou encore de la laine (pp. 204-205) : pour tous ces produits, l'auteur observe que les prix sont plus bas sous Darius III que sous Artaxerxès I^{er} (p. 219) ; parmi les raisons avancées, elle propose de prendre en compte l'augmentation de la production et des rendements agricoles (p. 228). En l'attente d'une étude annoncée de P. Vargas (p. 3) faite à partir d'une documentation plus variée et plus étendue (Vargas, s.p.), on doit évidemment rester prudent (P. Vargas reprend le problème dans une communication qui sera présentée lors des *Deuxièmes Rencontres de Saint-Bertrand sur l'économie*

antique, 4-5 mai 1996). Néanmoins, cette étude de M.L. Slotsky participe clairement d'une remise en cause de nombre d'hypothèses établies à partir d'une documentation trop étroite, en particulier depuis l'étude de Dubberstein 1939, qui doit clairement désormais être considérée comme dépassée. Sur l'activité économique et commerciale des Muraši, cf. en particulier Cardascia 1951 : 189-198, Stolper 1985a : 27-35, 143-156 et Van Driel 1989 ; vente de blé royal aux cités grecques : Briant 1994d (que ne pouvait pas connaître Van der Spek 1994 : 23) ; taxes locales et double taxation dans les cités hellénistiques : cf. Corsaro 1985 ; Wörrle 1988 : 461-464 ; cités cariennes (sous domination achéménide) et taxes royales : Hornblower 1982 : 161-163 ; Tuplin 1987b : 148-149.

CHAPITRE XVIII

DARIUS ET L'EMPIRE FACE À L'AGRESSION MACÉDONIENNE

I. Territoires, armées et stratégies

• *Une précision préalable* : pas plus que dans les chapitres précédents, je n'entends ici reprendre le récit détaillé des campagnes d'Alexandre, sauf dans la mesure où les informations et interprétations des auteurs anciens et des historiens d'aujourd'hui engagent la discussion sur la situation de l'Empire achéménide pendant cette période. Là où la trame narrative semble établie, je ne multiplierai donc pas les références aux auteurs anciens ou modernes, que l'on trouvera commodément rassemblées dans e.g. Bosworth 1988 ; cf. également Bosworth 1980a, 1995, et Berve 1926, II. Comme je l'ai dit dès l'introduction du volume, ce chapitre vient offrir des éléments de réponse à une question qu'avec d'autres je me pose depuis longtemps sur les raisons de la défaite perse devant Alexandre.

• *La première offensive macédonienne (336-335)* : on verra surtout Badian 1966 : 39-46, Ruzicka 1985b, Heisserer 1980 (où sont analysés les décrets qui permettent de reconstituer les événements de Lesbos, de Chios et d'Iasos), et en dernier lieu Ruzicka 1992a et 1992b : 129-134 ; sur le rôle et la place de Memnon et sur la date de la contre-attaque perse (peut-être déjà à l'époque d'Arsès), voir également les justes remarques de McCoy 1989 : 422-427. Concernant la chronologie de l'invasion de l'Égypte contre Khabbabash, en relation synoptique avec les événements d'Asie Mineure, les interprétations d'Anson 1989 restent sujettes à caution, en raison de l'incertitude persistante qui règne sur la date et l'ampleur de la révolte égyptienne (cf. ci-dessus chapitre xvi, 9) ; sur la très hypothétique révolte babylonienne (qui, selon Bosworth 1988 : 34, expliquerait l'inaction de Darius III jusqu'à la fin 335), voir Stolper *CAH* VI² : 240 ; à propos d'Éphèse et de ses rapports avec Sardes (à cette date ?), voir l'hypothèse présentée ci-dessus chapitre xvi, 3 à propos de l'inscription des sacrilèges de Sardes. Je note au passage que les premières opérations posent également le problème de l'attitude de Pixôdaros : on sait que Plutarque (*Alex.* 10. 1-3) prête à Pixôdaros le projet de marier sa fille aînée à Arrhidée à des fins politiques (*eis tēn Philippou symmakhian*), et à Alexandre d'épouser la fille du satrape ; cette « affaire de Pixôdaros » a généré un nombre considérable d'exégèses, surtout dans le cadre des rapports entre Alexandre et son père ; je n'ai nulle envie de m'aventurer dans ce dédale (cf. la mise au point de Hatzopoulos 1982, mais *contra* French-Dixon 1986) ; dans le cadre de l'histoire achéménide, la seule question est : en menant de telles négociations, Pixôdaros manifestait-il des ambitions sécessionnistes ? Ou bien : Pixôdaros, en 336, était-il plus lucide que les dirigeants achéménides, et préparait-il déjà l'après-conquête macédonienne (cf. la discussion de Weiskopf 1982 : 308-310, et celle de Ruzicka 1992b : 130-132) ? En se fondant sur Strabon (XIV, 2.17), Hornblower (1982 : 49 et 221) juge que *persisas* signifie « adoptant une attitude politique favorable to Persia », mais, comme l'admet l'auteur lui-même en citant (p. 49, n. 89) Arrien VII, 6.3, on peut discuter du sens à attribuer au mot : cf. les réserves exprimées par Weiskopf 1982 : 306 (sans connaître Hornblower), qui traduit « turning to Persia » : le terme peut aussi signifier « adoptant les coutumes perses, se persianisant », comme dans Arrien VII, 6.3 (cité

[«by contrast»] par Hornblower 1982 : 49, n.89), mais également et surtout chez Strabon lui-même : cf. en particulier XV, 2.14 ; de toute façon, je crois que Ruzicka (1992b : 131-134) a raison de penser que l'on ne doit pas accorder un crédit excessif à l'expression utilisée par Strabon, et que l'envoi d'Orontobates procède de la seule décision de Darius III, anxieux de préparer la résistance à l'offensive macédonienne à venir (cf. également 1992a : 90-91). Si les contacts de Pixôdaros avec la Macédoine datent de cette époque, on peut simplement suggérer (avec Weiskopf 1982 : 308-309) que, ce faisant, Philippe tente de préparer diplomatiquement un débarquement (limité) en Asie Mineure, auquel il pensait : mais on retombe là sur le problème des objectifs de Philippe en envoyant un corps d'armée en Asie Mineure.

• *Darius, ses satrapes et le débarquement d'Alexandre* : retard de la marine perse : on trouvera l'état de la question et la bibliographie dans l'article d'Anson 1989 : celui-ci juge que la flotte était revenue d'Égypte, mais qu'elle ne put intervenir en raison du manque de bases continentales ; contre la position de Badian 1966, Anson estime en effet que la reconquête perse de 335 a été très incomplète : mais, aussi bien cette hypothèse que ses estimations chronologiques sur la révolte de l'Égypte me paraissent empreintes d'une trop grande certitude, que ne vient pas confirmer l'état de la documentation (même si, à titre de « vraisemblance », l'explication qu'il offre est digne d'intérêt). Goukowsky 1976 : 180 croit pouvoir expliquer Diodore XVII, 18.2 en faisant référence à Diodore XV, 41.5 et à « la lenteur (coutumière) des Perses » : cf. justes remarques critiques de Seibert 1987 : 442 ; Grzybek 1990 : 61-66 (qui, p. 63, fixe la bataille du Granique au 8 avril) insiste de son côté sur l'effet de surprise qui expliquerait l'absence d'opposition au débarquement d'Alexandre : mais si la démonstration chronologique est intéressante, je n'ai pas été convaincu par l'argumentation historique de l'auteur. Proclamation d'Arsitès, cf. *RTP* 363-365 (tout en reconnaissant [Briant 1976 : 238, n. 61] que la décision du satrape était fondée également sur d'autres considérations) ; sur sa suprématie hiérarchique à Zélée, cf. les remarques de Badian (1977a : 283-284) qui repousse justement la thèse de la collégialité (l'objection de McCoy 1989 : 433, n. 65 n'est assortie d'aucune démonstration) ; sur la situation financière d'Alexandre au début de la campagne, cf. Rebuffat 1983, suivi par Price 1991 : 25 ; *megalopsychia* : Goukowsky (1976 : 30) traduit (très librement) par « esprit chevaleresque » : je suppose que cette traduction/interprétation dérive directement des thèses « féodales » de Schachermeyer 1973 : 166-174 (« Junker gegen Junker »).

• *Darius à Babylone et le front d'Asie Mineure (334-333)* : sur les opérations maritimes et la politique de Darius, on verra Thomassen 1984 et l'excellente mise au point de Ruzicka 1988 (l'un et l'autre réévaluant justement la stratégie mise en œuvre par Darius, et le premier insistant, non moins justement, sur l'exagération mise par les auteurs anciens (et modernes : e.g. Badian 1966 : 48) sur le rôle de Memnon : p. 28 sqq.) ; cf. également Heisserer 1980 : 87-111 (Chios), 169-203 (Iasos). La reconstitution précise de certaines conquêtes et reconquêtes pose des problèmes chronologiques, dans le détail desquels je n'entrerai pas, là du moins où les grandes lignes de l'évolution paraissent assez bien établies ; sur le licenciement de la flotte, cf. Bosworth 1980a : 141-143, qui juge qu'il s'agit, de la part d'Alexandre, d'une « erreur colossale, que les Perses exploitèrent, mais d'une manière insuffisante » ; voir également sur le sujet Thomassen 1984 : 8-18, qui insiste sur la vue à long terme d'Alexandre

• *D'Issos à Gaugamèles (novembre 333-octobre 331)* : contre-attaque terrestre des Perses après Issos : cf. Burn 1952 et Briant 1973 : 53-74 : cette interprétation (dont je ne reprends pas ici toutes les conclusions) a soulevé quelques objections (cf. Ruzicka 1983b) : comme le note Atkinson (1980 : 286) Burn a commis quelques approximations chronologiques sur les opérations maritimes de Pharnabaze et d'Autophradates *avant* et *après* Issos, mais une telle observation ne ruine pas l'hypothèse (cf. Ruzicka 1988 : 144, n.41) ; de son côté, Anson 1988 juge que la contre-attaque perse n'a pas revêtu l'importance que Burn et Briant lui ont attribuée ; dans le cas contraire, juge Anson, Antigone n'aurait pas pu remporter de telles victoires, alors que lui-même disposait de troupes peu nombreuses ; selon lui, les généraux perses n'ont pu compter ni sur Ariarathe de Cappadoce (qui resta, selon lui, dans une prudente neutralité : mais cf. ci-dessous) ni sur des forces satrapiques :

mais de telles observations n'invalident pas l'interprétation, puisque les Perses ont établi la conscription en Cappadoce et en Paphlagonie (ce qui ne constitue pas autre chose qu'une mobilisation de contingents satrapiques); sur la position d'Antigone, telle que je l'avais proposée (1973: 63-66: chargé d'un commandement général en Asie Mineure), voir les appréciations divergentes d'Anson (1989: 474) et de Billows (1990: 44 et n. 80); il est clair que l'état de la documentation incite à la prudence interprétative; encore faut-il la rassembler dans sa totalité: il est surprenant qu'aucun des auteurs que je viens de citer ne connaisse (en tout cas ne cite) les études de Harrison 1982a: 265-284 et 1982b sur les monnaies de Sinope (connues depuis longtemps): Harrison pense (à titre d'hypothèse, que j'adopte ici) que nous avons là les noms de certains des chefs perses qui, après Issos, menèrent la contre-attaque; on notera également qu'on connaît un monnayage sinopéen d'Ariarathe (cf. également Alram 1986: 55 *sqq.*): même si Harrison pense qu'il est plutôt postérieur à ces événements (1982a: 289-290), la chronologie reste disputée (comme l'auteur le reconnaît p. 290), et elle vient au moins nuancer l'hypothèse d'Anson (1988: 473) sur la « neutralité » (présumée) du dynaste cappadocien au cours de la contre-attaque perse (comment d'ailleurs les Perses auraient-ils pu lever la jeunesse cappadocienne sans (au moins) l'accord d'Ariarathe?); sur Orontobates: il me paraît exclu (malgré Berve n° 594) que l'on retrouve le personnage à Gaugamèles, chargé d'une partie des troupes venues de la Perse (Arrien III, 8.5). Sur la situation de la Syrie après Issos, cf. les remarques de Harrison 1982a: 368-369; sur Thymondas, cf. les justes propositions de Ruzicka 1988: 146-147 et n. 44; sur la guerre crétoise d'Agis (qui ne m'intéresse ici que très périphériquement), cf. Van Effenterre 1968: 244-247 et Badian 1967, 1994; concernant tous ces problèmes je récusé les conclusions de l'article récent (mal informé) de Bloedow 1994.

• *Darius et Alexandre: la guerre et la paix (333-331). Une autre lecture*: on verra la bibliographie et l'état de la question dans Bosworth 1980a: 227-233, 256-257 (mais sans discussion sur l'éventualité d'une falsification); cf. également Bosworth 1988: 64-65 et 75-76 (simple paraphrase des textes anciens); sur Diodore XVII, 39.2, cf. Griffith 1968 (sans évoquer l'éventualité d'une falsification globale); à ma connaissance, le dernier article en date est celui de Bernhardt 1988 (l'auteur propose un parallèle avec un épisode de l'histoire sassanide; le parallèle n'est pas sans intérêt, mais il ne permet pas de résoudre le problème; l'auteur fait preuve lui-même de beaucoup de scepticisme sur la question: p. 181, 198); silence presque total (p. 451) et fort surprenant de Seibert 1987 dans un article consacré à réévaluer la stature historique de Darius III. Sur les préparatifs de Darius et sur la cohérence de sa stratégie, on verra maintenant l'importante étude de Bernard 1990b: 519-524, qui réévalue justement (contre la thèse traditionnelle: p. 522) le rôle et les choix de Darius. Sur le thème de la remise de l'Empire par Darius expirant à Alexandre, cf. *RTP* 401-403; sur les représentations grecques de l'espace impérial et sur la frontière de l'Euphrate, cf. *RTP* 78 et Briant 1984b: 64-65. Thèse de la dot et des concessions « graduées »: elle a été développée tout particulièrement par Radet 1925 et 1930: pas plus que d'autres auteurs plus récents (dont j'ai fait partie: Briant 1987c: 36-39, modifié dans Briant 1994a: 47-48), Radet ne s'interroge jamais sur l'authenticité de la tradition; la raison en est évidemment que les historiens ne cherchent pas en général à replacer la documentation dans le cadre de l'histoire achéménide, sauf parfois en faisant référence à des pratiques dynastiques achéménides (« vice-royauté »), dont en réalité la documentation perse permet de montrer l'inexistence; Radet juge (1925: 196, n. 7) que les auteurs anciens autres que Quinte-Curce, dont Arrien, ont fait preuve de légèreté, en ne liant pas le mariage et la dot: appréciation pour le moins contestable; il cite également (1925: 194, n. 2) l'auteur anonyme (« Anonyme de Jérusalem » = *FGrH* 151 F3), mais en ignorant le problème que pose le texte (qui a donné lieu également à une présentation de Reinach 1892, mais la remarque de l'auteur (p. 309-310) ignore la spécificité de Quinte-Curce et de l'Anonyme); la Souda, s.v. *Dareios*, montre également à quel point des confusions successives se sont surajoutées, puisque, selon le texte, Darius demande à Alexandre de conclure une entente (*koinônia*) et, à cette fin, lui propose sa fille Rhoxane – alors que l'on sait par l'Anonyme (*FGrH* 151, F3) que les filles de Darius tombées aux mains d'Alexandre s'appellent Stateira et Drypétis: cf. Berve II, n° 290 et 722. Sur les offres matrimoniales de Darius, voir

également les remarques (partielles) de Vogt 1952: 175. Le problème de la dot est évoqué par Atkinson 1956: 171-177 qui, sans se référer à l'exemple de Darius III, mais en étudiant les textes sur les mariages mède (Xénophon, Nicolas de Damas, que je cite dans le texte), conclut que l'usage de la dévolution par la dot relève d'une coutume perse – ce qui ne me paraît nullement établi; je remarque en passant (car je ne peux traiter le cas ici) qu'une discussion à peu près analogue s'est ouverte depuis longtemps sur une tradition, qui attribue à une dot les droits ptolémaïques sur la Syrie-Phénicie: cf. exposé des sources et des problèmes dans Cuq 1927, qui assez curieusement, n'invoque pas le « précédent » de Darius et d'Alexandre; admise par Cuq, la thèse de la dot est réfutée par Bickerman 1938: 29-30. Sur les dots/dons au Proche-Orient ancien, cf. Zaccagnini 1973: 24-30, utilisant particulièrement la riche documentation d'El-Armarna (la dot ne se comprend qu'en échange des dons nuptiaux envoyés par le futur mari). J'ajoute que, dans les donations faites aux princesses perses (telle Parysatis), Cardascia 1991 veut voir une forme ancienne de *Morgengabe*: l'idée est intéressante; je note cependant que l'hypothèse lui est suggérée surtout par des textes juridiques médiévaux et modernes; je me demande donc si les gloses « franco-achéménides » qu'il utilise (cf. notes 26-30) présentent toutes les garanties requises de fiabilité, quand bien même les rapprochements qu'il souligne paraissent saisissants, du moins sur le plan terminologique.

• *Les suites de Gaugamèles (331-330)*: la retraite de Darius en Médie et l'arrivée d'Alexandre à Babylone sont également évoquées dans la tablette *ADRTB*, n° 330, présentée et interprétée par P. Bernard 1990b: 525-528 (cf. ci-dessous § 3); sur le terme *neôterizein* chez Arrien (III, 19.1), cf. les remarques de Bosworth 1980a: 333, qui traduit: « in the hope that some disaffection might break out around Alexander », c'est-à-dire que Darius « espérait qu'une sédition éclaterait à la cour d'Alexandre », en se posant des questions justifiées sur les espoirs attribués à Darius; mais je doute que le terme puisse s'expliquer par des débats liés à la « troisième ambassade » de Darius, ou par une évocation (par anticipation) du problème de Philotas; je suis plutôt tenté de penser que Darius espérait qu'Alexandre rencontrerait quelques difficultés à asseoir sa domination en Babylonie et en Susiane (voir ci-dessous § 3). À propos de la vision que purent avoir les contemporains du caractère « décisif » (ou non) de la bataille, je rappelle les remarques justement prudentes de Borza 1972: 243: « It may be only our own *post factum* judgments that see the battle of Gaugamela as decisive because it was in fact decisive. Alexander may no have felt so certain. It is conceivable that Darius loomed as a much more serious threat to the king than he appears to us in retrospect. » Je note enfin que, selon Gasche 1991a: 6, la « résidence achéménide » découverte au nord de Sippar a été construite à la fin de l'époque achéménide et qu'elle n'a jamais été occupée par son propriétaire: « Cet abandon est sans doute à mettre en rapport avec la campagne d'Alexandre »; l'histoire de cette résidence, construite « par un notable de l'extrême fin de Darius III, montre peut-être à sa manière combien les Perses ont été surpris par la progression rapide des troupes macédoniennes » (Gasche 1995: 208). On sait qu'une quinzaine de jours après Gaugamèles, Alexandre est à Sippar, mettant en œuvre sa politique de collaboration avec les élites babyloniennes (Bernard 1990b: 526). Il est possible qu'en revanche, d'une part, personne ne s'attendait vraiment à ce que le Grand Roi à la tête d'une armée aussi bien préparée puisse perdre la bataille, et, d'autre part, que, jointe à l'annonce de la défaite, la retraite stratégique en Médie décidée par Darius ait créé une panique en Babylonie, en particulier dans les campagnes, du moins dans les premiers jours (c'est en tout cas une lecture possible de Quinte-Curce V, 1.7). De telles considérations peuvent-elles vraiment expliquer la phase d'abandon identifiée par les archéologues? Je ne me hasarderai pas à donner une réponse, car, comme chacun sait, il est extrêmement risqué de mettre en rapport des données archéologiques (aussi précisément datées soient-elles, comme dans le cas présent) et une narration historique réduite à un squelette (même si la publication récente des tablettes astronomiques vient d'y ajouter de la chair fraîche!).

II. Darius et ses fidèles

• *Mithrénès et les Perses d'Asie Mineure (334-333)*: voir Briant 1985a: 167-169 et 1993a (il est surprenant de constater que, mis à part une remarque incidente de Higgins 1980: 130, le cas de Mithrénès continue d'être ignoré des historiens qui étudient la politique iranienne d'Alexandre, comme si celui-ci n'avait songé à une telle nécessité que lors de son arrivée à Babylone: e.g. Bosworth 1980a: 128 et 1980b, Hamilton 1987); à propos de Memnon: Bosworth (1980a: 131) met en relation chronologique Polyen (IV, 3.1) et Arrien (I, 17.8), en jugeant qu'à Sardes, Alexandre cherche à disjoindre Memnon des officiers perses; mais, d'une part, les deux passages s'expliquent infiniment mieux si Polyen se rattache au moment du débarquement (alors qu'Alexandre a débarqué en Troade); d'autre part, utilisée dans un évident contexte militaire (*epi tèn khōran tou Memnonos*), l'expression d'Arrien me paraît désigner assez clairement une action offensive: Alexandre avait certainement d'ores et déjà compris que Memnon ne se rendrait pas; Bosworth ajoute que l'anecdote de Polyen pourrait être apocryphe: mais il peut plus simplement s'agir d'un morceau de la tradition relative à Memnon, qui s'intègre assez aisément dans Arrien I, 12.10: hostilité des Perses contre Memnon, soupçonné de vouloir faire durer la guerre en raison des honneurs (*timē*) qu'il tient de Darius. Sur Bagadatès et l'inscription d'Amyzon, cf. Robert 1983: 113-118 et Briant 1985a (que je nuance ici sur la question de l'exemplarité du document en relation avec l'affaire de Mithrénès). En admettant que la *dōrea* de Mnésimachos près de Sardes (*Sardis* VII, I, 1) soit d'origine achéménide, ce qui ne fait guère de doute (cf. Descat 1985), il est possible que son titulaire (probablement) perse en a été dépouillé à un certain moment, sans que l'on puisse dire avec certitude que ce fut au moment de la halte d'Alexandre à Sardes (même si l'hypothèse est séduisante); le transfert peut avoir eu lieu à l'époque des diadoques (cf. Buckler-Robinson 1912: 22-25); en tout état de cause, daté d'une vingtaine d'années environ après le passage d'Alexandre, le document suggère intensément ce qu'a pu être la situation des aristocrates Perses de la *diaspora* impériale, sommés d'avoir à choisir entre le maintien de leur position, d'une part, et, d'autre part, leur fidélité sans faille à Darius III et leur confiance dans les capacités de contre-attaque des armées perses.

• *La reddition de Mazakès (332)*: Mazakès et son prédécesseur Sabakès sont également connus par quelques monnaies inscrites à leurs noms en araméen (Nicolet-Pierre 1979, Harrison 1982a: 384-387, Schmitt 1987); le problème posé par les monnaies de Mazakès est d'autant plus délicat à résoudre que certaines d'entre elles ont, semble-t-il, été frappées en Babylonie: voir en dernier lieu Price 1991: 452, qui (malgré Bellinger 1963: 66, non sans hésitation) paraît en revenir à l'hypothèse (adoptée par exemple par Berve II, n° 485), selon laquelle Mazakès avait reçu d'Alexandre une position officielle en Babylonie. Sur la propagande menée par Alexandre après Issos, cf. RTP 371-384.

• *Les ralliements de Mazée et d'Aboulitès (331)*: la tablette *ADRTB*, n° -330 est présentée et utilisée par Bernard 1990b: 525-528; l'auteur évoque également le problème traité ici: il juge que le dispositif militaire adopté par Alexandre vise seulement «à faire étalage de sa force en faisant parader l'armée sous les yeux des Babyloniens», et «non parce que le roi s'attendait à une résistance» (p. 526); tout en admettant que la position de P. Bernard est parfaitement défendable, j'ai été convaincu par les remarques, brèves mais éclairantes, de Kuhrt 1990b: 125-126, qui conclut que la cérémonie, dont rendent compte les auteurs anciens, n'est «que le résultat final de négociations complexes»; j'ajoute que je ne vois pas pourquoi Bosworth (1980a: 314) juge «improbable» que la nomination de Mazée était le prix de sa reddition; je suppose néanmoins que cette position s'intègre dans la vision très réductrice qu'il développe ailleurs de la politique iranienne d'Alexandre (Bosworth 1980b); étalage de luxe dans les cortèges royaux: voir également Briant 1993a; sur Plutarque *Alex.* 39.9: Alexandre propose à l'un des fils de Mazée (non nommé) une «satrapie plus grande... que celle dont auparavant il était pourvu»: Berve (1926: I, 84, n. 5) repousse la mention, au motif qu'aucun fils de Mazée n'a jamais été satrape: mais il peut s'agir de Brochubélos, qui, à suivre Quinte-Curce (V, 13.11), était *praetor Syriae* (sous la direction de son père); on notera au passage que la notice de Plutarque donne un éclairage vivant sur les négociations ouvertes entre

Alexandre et les hauts dignitaires achéménides qui acceptent de se rallier à lui; et si le Brochubélos de Quinte-Curce est identique à l'Artibolès d'Arrien (ce qui n'est pas sûr), ce fils de Mazée aurait préféré (et obtenu) d'être admis dans l'entourage d'Alexandre (Arrien VII, 6.4). Sur le monnayage babylonien de Mazée, cf. les discussions de Bellinger 1963: 60-65 (qui, tout en la constatant, ne s'explique pas les raisons politiques de cette émission), de Harrison 1982a: 361-370 (avec quelques doutes) et, en dernier lieu, la mise au point de Price 1991: 453-457, et celle de Mildenberg 1990-91: 15-17; on a retrouvé également des monnaies de Mazée dans la «résidence achéménide» fouillée récemment près de Sippar: cf. Amandry 1989 et 1991. Je mentionne enfin que, dans un discours prêté à Alexandre (réponse aux ambassadeurs du Grand Roi), Quinte-Curce laisse entendre que la fille de Darius proposée à Alexandre était déjà promise à Mazée (IV, 11.20); on est tenté d'y voir l'allusion à une querelle personnelle de Mazée envers le Grand Roi, comparable à celle que Plutarque met en scène à propos de Tiribaze et d'Artaxerxès II (*Art.* 27.7-10): mais la rhétorique de Quinte-Curce est très floue et le contexte très douteux (ambassade envoyée prétendument par Darius pour offrir la frontière de l'Euphrate); et, quand bien même on admettrait l'existence d'une rumeur, elle ne saurait expliquer, à elle seule, la conduite de Mazée.

• *Les Perses de Perse entre Darius et Alexandre*: sur Madatès et les campagnes contre les Ouxiens, cf. RTP 171-173 et 206-207 (avec la note 62 sur le trajet de Parménion); sur les Mardes, cf. Briant 1976; sur la politique d'Alexandre, je reprends là pour l'essentiel ce que j'ai écrit dans RTP 384-403, où l'on trouvera des analyses plus détaillées et la bibliographie; j'ai modifié ma position sur deux points: 1) je n'avais pas été suffisamment attentif aux redditions volontaires (telle celle de Tiridatès); 2) je suis moins sûr que les regrets exprimés plus tard par Alexandre (Arrien VI, 30.1; Quinte-Curce V, 7.11; Plutarque *Alex.* 38.8) signifient qu'il avait alors espéré prendre le titre de Grand Roi. L'affaire de Persépolis a suscité récemment des analyses, sur lesquelles je donne rapidement quelques commentaires:

1) la reconstitution chronologique de Hammond 1992a me paraît totalement inacceptable (il faut en rester à Borza 1972); l'auteur, par ailleurs, ne s'est pas vraiment préoccupé (ni ici ni ailleurs) de faire une enquête historiographique exhaustive;

2) je relève la même désinvolture chez Badian 1994, où l'auteur veut réexaminer (et finalement confirmer) ses conclusions de Badian 1967 concernant la chronologie de la guerre d'Agis contre Antipater; dans ce cadre, il consacre un développement (pp. 277-281) à la chronologie d'Alexandre entre Gaugamèles et Ecbatane, et un autre (pp. 281-285) à l'incendie de Persépolis, en concluant que la décision d'Alexandre doit être liée aux événements d'Europe (guerre d'Agis); dans le cas contraire, il ne voit aucune explication possible (pp. 289-292), rejetant en particulier l'hypothèse d'une résistance perse (pp. 283-284; sans examen des textes); mais l'auteur semble ignorer mon étude de 1977 réimprimée dans RTP, en tout cas il ne l'évoque ni ne la discute nulle part, ne considérant apparemment pas qu'elle fasse partie de «the majors contributions of other scholars» (p. 292): ce qui est bien son droit, à condition d'argumenter préalablement!

3) l'étude la plus novatrice est celle de Sancisi-Weerdenburg 1993 qui, en tout en rappelant les différentes interprétations, propose d'examiner les traces archéologiques de l'incendie; celles-ci montrent d'abord que ce sont les bâtiments attribués à Xerxès qui ont particulièrement souffert; elle juge d'autre part que l'objectif principal fut non pas la destruction des palais, mais celle des précieux mobiliers et autres *paraphernalia* royaux qu'ils contenaient: si tel était bien le souci d'Alexandre, c'était par là-même interdire l'utilisation de ces objets de luxe dans le cadre d'une politique de *polydōria*, elle-même partie constitutive du pouvoir du Grand Roi. L'article est très suggestif, et suscite quelques questions (en particulier les dernières phrases [p. 185] sur l'image d'un Alexandre «conqueror, not of a ruler who has the safe-keeping of the governmental apparatus foremost in his mind» – phrases qui me laissent interrogateur); l'auteur (p. 178 et n. 12) fait référence à mon interprétation, mais elle juge que Diodore XVII, 71.3 «does not allow conclusions as to Persian hostility towards Alexander... It merely says something about Alexander's mood»: mais, après lectures et relectures, le passage de Diodore me paraît toujours aussi clair: si Diodore rend compte

effectivement de la situation du point de vue d'Alexandre, c'est que la méfiance et les mauvaises relations étaient également le fait des *egkôrioi*; en outre, je verserais maintenant volontiers au dossier Diodore XIX, 14.5 : parlant de l'appui donné à Peukestas (nommé satrape de Perse au retour de l'Inde), Diodore précise qu'Alexandre « voulait plaire aux Perses et pensait obtenir ainsi la complète soumission de ce peuple (*kata panth'exein to ethnos hupēkoon*) »; le texte fait sans doute référence implicite aux rébellions connues pendant l'absence d'Alexandre en Inde (Arrien VI, 27.3; Quinte-Curce IX, 10.19; X, 1.9), mais on peut aussi se demander si l'on ne dispose pas là d'un indice supplémentaire, qui vient confirmer également qu'Alexandre a trouvé des oppositions en Perse en 330, qui n'ont pas disparu en 325 (d'où sans doute les « regrets » exprimés alors d'avoir procédé en 330 à la destruction)?

4) On trouvera une mise au point extrêmement précieuse et bien informée dans Wiesehöfer 1994 : 23-49 (cf. pp. 38-39, examen comparé des interprétations présentées respectivement par Briant et par Sancisi-Weerdenburg).

5) À propos de l'inscription de Philippos publiée en 1984 par Cl. Vatin, M. Hatzopoulos (BE 1987, n° 714; sans aborder directement les problèmes que je traite dans cette section) pense que l'ambassade de la cité est venue trouver Alexandre alors que celui-ci se trouvait en Perse (*Persis* restauré sur la stèle), et que c'est au cours de sa halte de Persépolis que le roi a décidé de changer ses plans; primitivement décidé à poursuivre Darius, « dont la capture devait marquer la fin de l'expédition », Alexandre aurait décidé à Persépolis « de poursuivre la guerre jusqu'à la soumission complète de l'Empire perse ». Tout en émettant quelques doutes sur cette reconstitution des plans d'Alexandre, je préfère ne pas discuter la note de l'auteur, dans l'attente de la publication d'une argumentation plus détaillée.

III. Les élites locales, Darius et Alexandre : popularité et impopularité de la domination achéménide

Le sous-titre donné à cette partie est évidemment inspiré des nombreuses études qui ont été consacrées à ce thème dans le cadre de la domination athénienne au V^e siècle (cf. bibliographie dans Briant 1995a : XLVI).

• *Sources et problèmes* : je ne connais pas d'étude d'ensemble satisfaisante sur ce problème : celle de Schachermeyr 1975 est fort générale et fort décevante : marquée par des stéréotypes tenaces, elle insiste seulement sur le caractère de « Bienfaiteur » qu'entend prendre Alexandre ; mais le vrai problème (quelles furent les réactions des populations, autres que celle des Grecs d'Asie Mineure ?) n'est pas réellement traité en profondeur. Je ne reviendrai pas ici longuement sur la politique d'Alexandre vis-à-vis des cités grecques : dans une bibliographie foisonnante, je renvoie à Bickerman 1934, Badian 1966, Heisserer 1981 et Corsaro 1980b ; cf. également Briant 1994a : 27-32 et 68-72 (il va de soi en particulier que la question (un peu vaine) de leur éventuel rattachement à la Ligue de Corinthe ne m'intéresse aucunement ici). Sur Quinte-Curce III, 8.22 (sacrifices d'Alexandre avant la bataille d'Issos), cf. Bing 1991 ; sur Alexandre à Sardes, cf. Briant 1993a ; sur la révolte samaritaine et les documents du Wadi ed-Daliyeh (chapitre xvi, 7), cf. les études de Cross, e.g. 1971 : celui-ci (p. 57) rappelle en outre, que selon Fl. Josèphe (*AJ* 321-332), Sanballat de Samarie abandonna, après Issos, la cause de Darius III et qu'il vint trouver Alexandre alors à Tyr ; il obtint la permission de construire un sanctuaire sur le Mt Garizim, avant de mourir, « alors que le siège durait depuis 7 mois » ; mais je ne suis pas sûr que les « informations » de Josèphe soient très crédibles (et encore moins, évidemment, la tradition qu'il rapporte, *AJ* 325-339, sur la visite d'Alexandre à Jérusalem – même si le cortège qui accueille Alexandre est copié sur le cérémonial des entrées royales) ; sur Perdiccas à Samarie et la fondation de Gerasa, cf. Seyrig 1966 (étude ignorée par Cross 1971 : 57, n. 22) et Macchi 1994 : 38-40.

• *Éphèse, Milet et Aspendos* : sur la conduite macédonienne pendant la préconquête, cf. Badian 1966 : 39-42 (et p. 45 sur Alexandre à Éphèse) ; Alexandre à Priène : voir Sherwin-White 1985 (discussion sur la composition et la date du dossier), Heisserer 1981 : 155-168 et, en dernier lieu,

Marasch 1987, en particulier pp. 67-73 sur le problème de la terre : sur ce point, cf. également mes remarques dans *RTP* 360-362, ainsi que Corsten 1994 (sur le don fait par Alexandre à Phocion).

• *De Sidon à Tyr* : sur les luttes internes à Sidon et la position de Straton, voir surtout Bondi 1974 : 152-157 ; sur les cités phéniciennes face à Alexandre, voir également Verkinderen 1987 ; sur Abdalonyme, cf. Von Graeve 1970 : 125-128 ; sur les événements de Tyr, cf. surtout Lemaire 1991e qui, à partir des sources numismatiques, conclut qu'après sa reddition (Arrien II, 24.5), le roi Azelmikos conserva son trône et son titre.

• *L'Égypte et les Égyptiens* : sur Khabbabash : cf. la discussion ci-dessus, chapitre xvi, 9 ; on connaît un papyrus démotique daté de la deuxième année de Darius III (Bresciani 1958 : 185). Sur le thème du retour des statues et le caractère partiel des sources égyptiennes hellénistiques, cf. Lorton 1978, Briant 1988a : 152-154, Morschauser 1988 : 216-219 et, en dernier lieu, Winnicki 1989, 90 et 91 (et Winnicki s.p.) ; sur la politique d'Alexandre et de Ptolémée I^{er}, cf. Swinnen 1973, Van Voss 1993 et la mise au point de Burstein 1994, qui souligne très fermement les distorsions idéologiques du dossier documentaire émanant du côté d'Alexandre (le même auteur 1991 juge que la thèse de la pharaonisation d'Alexandre doit être abandonnée), ainsi que, sur la politique religieuse égyptienne de Ptolémée, les analyses importantes de Yoyotte 1994 qui souligne en particulier que c'est très tôt que le satrape s'est lancé dans une telle stratégie ; inhumation de la mère d'un Apis sous Alexandre : Smith 1988 et 1992a ; un autre document fait allusion à un certain Peukestas, dont on peut supposer qu'il s'agit du Macédonien nommé par Alexandre (en compagnie de Balakros) commandant des troupes laissées en Égypte (Arrien III, 5.5) ; ce Peukestas semble avoir émis un ordre relatif à l'interdiction de pénétrer dans le *hiereôs oikēma* (Turner 1974 ; cf. Thompson 1992 : 106) – mesure que l'on pourrait rapprocher de celle que prit Cambyse dans le sanctuaire de Neith, sur les instances d'Udjahorresnet (Posener n° 1 B-b) ; chapelle d'Alexandre à Louqsor : Abd el-Raziq 1984. Inscription d'Onnophris : ma présentation est empruntée *in toto* à Van Kānel 1980. Statuette du fils de Nektanébô : Clère 1951, qui souligne les difficultés de la datation, mais juge que le parallèle avec l'inscription de Samtoutefnakht est frappant ; l'inscription de ce dernier a été publiée par Tresson 1931, puis par Perdu 1985 (malheureusement, à ma connaissance, la deuxième partie de l'article n'est jamais parue) ; on trouvera également une traduction et des commentaires dans Von Kānel 1984 : 120-125 ; Tresson (pp. 388-389) estime que la bataille est celle d'Arbèles, mais l'hypothèse Issos me paraît préférable (cf. Perdu, p. 108, tout en reconnaissant qu'il n'y a « aucun indice décisif en faveur de l'une ou l'autre ») ; sur le sens de l'inscription, voir également Lloyd 1982b : 179-180 (mais je doute que les précautions oratoires de Samtoutefnakht à l'égard de la domination perse puissent être considérées comme « un reflet exact de ses sentiments intimes dans une première étape [celle de la domination perse] » (p. 179). Inscriptions de Pétosiris : on verra toujours la publication exemplaire de Lefebvre 1924 ; voir également sur la date de la tombe et ses décorations Picard 1930, et Muscarella 1980 : 28-29 et Pl. VIII-IX sur les influences achéménides : « The reliefs inform us about the manufacture of Achaemenian objects in Egypt around 300 B.C. » ; voir quelques commentaires aussi dans Lloyd 1982b : 177-178, auquel je dois le rapprochement avec l'inscription d'Udjahorresnet (Posener 1936 : 21) ; j'ai eu la chance de pouvoir avoir accès *in extremis* à Menu 1994 (citation p. 327), que j'ai largement utilisé ici et qui poursuivra son analyse dans le prochain numéro du *BIFAO*. Autre inscription intéressante, celle de Djedhor le Sauveur : Jelinkova-Reymond 1951 : 102, et Sherman 1981 (avec le rapprochement, p. 100, avec Udjahorresnet, mais je ne crois guère qu'une autre partie de l'inscription [qu'elle cite] soit l'expression « de la persécution religieuse de la part des Perses dans l'administration de leur empire » : cette interprétation d'un texte très allusif est, à l'évidence, fondée sur une vision canonique mais dépassée de la politique achéménide). Je mentionne enfin qu'une autre inscription fait peut-être allusion à la reconquête d'Artaxerxès III (Vercoutter 1956, cf. p. 114), mais elle n'apporte rien à la discussion ici menée. Quatre remarques complémentaires sur les documents qui viennent d'être évoqués :

1) un fragment de statue découvert à Memphis (Mit Rahina) en 1955 porte une inscription, dans laquelle le dédicant (Minirdis ?) rappelle qu'il a restauré une statue d'Udjahorresnet « cent soixante

dix-sept ans après son temps » ; en fonction de la date absolue que l'on assigne à l'épisode, l'exaltation de la figure d'Udjahorresnet peut être éventuellement considérée comme l'indice d'une adhésion (après la reconquête de 343) à l'idéologie loyaliste (i.e. en faveur d'Artaxerxès III), telle qu'elle sous-tendait les déclarations d'Udjahorresnet en faveur de Cambyse et de Darius : ainsi Godron 1986 ; mais voir les réserves de Bresciani 1985a : 3, où le document nouveau est précisément présenté.

2) À propos de Samtoutefnakht, les interprétations de Dandamaev (1989a : 324) sont irrecevables car fondées sur une lecture indirecte, partielle et fautive de l'inscription (cf. Briant 1993c : 18).

3) Je reste très réservé devant les explications avancées par Valbelle 1990 : 266 qui, postulant que la deuxième domination perse fut encore plus mal ressentie que la première par les Égyptiens, affirme que Samtoutefnakht « se rendit à Issos...et ouvrit [à Alexandre] toutes grandes les portes de l'Égypte » ; il n'y a rien dans le texte qui puisse justifier un tel commentaire ; quant à affirmer que le personnage et les Égyptiens ne considéraient pas les Grecs comme des « envahisseurs potentiels » en raison des liens depuis longtemps (époque saïte) établis avec le pays, et donc que Samtoutefnakht n'avait probablement pas conscience d'aliéner « l'indépendance de l'Égypte », il s'agit là d'hypothèses très spéculatives et (à mon avis) difficilement recevables.

4) Deux communications sur le sujet traité dans cette section, l'une par B. Menu, l'autre par D. Duvauchelle, ont été présentées lors d'une Table ronde tenue à Paris en avril 1993 sur *L'Égypte et la Transeuphratène* ; elles doivent paraître dans *Trans.* 9, 1995 [voir maintenant Devauchelle 1995 et Menu 1995].

• *Les Babyloniens et Alexandre* : voir en dernier lieu Bernard 1990b : 525-528 ; je signale simplement que le jugement sur la décadence de Sippar à cette date (p. 526) doit, pour le moins, être nuancé : voir là-dessus Van der Spek 1992 ; un fragment de chronique fait peut-être allusion également à la guerre entre les Macédoniens (Hanéens) et Darius, mais les lectures très divergentes de Grayson (*ABC*, n° 8 ; cf. p. 24) et de Glassner (1993, n° 29) m'incitent à ne pas utiliser un texte par ailleurs fort lacunaire ; sur Alexandre à Babylone et ses rapports avec les sanctuaires, j'emprunte la démonstration à Kuhrt 1990b (sur Cyrus à Babylone, cf. Kuhrt 1983b) ; voir également Kuhrt/Sherwin-White 1994. Les Chaldéens et Alexandre : voir la démonstration argumentée de Smelik 1978-79 ; on y trouvera les sources rassemblées et interprétées, ainsi que la bibliographie antérieure ; sur le substitut royal, l'ensemble des sources, y compris les sources classiques, est rassemblé et commenté par Parpola 1983 : XXII-XXXII (cf. également Labat 1939 : 103-110 et Bottéro 1978 repris dans Bottéro 1987 : 170-190) ; les auteurs anciens font part de quelques autres épisodes (diadème d'Alexandre), que je ne juge pas utile d'analyser ici en détail : je renvoie à Smelik 1978-79. *Prophétie dynastique* : une édition-traduction a été publiée par Grayson 1975 : 24-37 (pp. 34-35) ; depuis lors, plusieurs études ont permis d'améliorer les lectures ; la traduction ici présentée est fondée sur le texte anglais publié par Sherwin-White 1987 : 12-13 ; voir également la récente traduction française par Tallon 1994 : 101-102 (qui souligne justement les difficultés du dossier) ; Marasco 1985 a vu dans le texte une référence directe à une opposition babylonienne à Alexandre après Gaugamèles ; mais cette vue est aujourd'hui peu admissible : l'interprétation que je développe ici est essentiellement fondée sur les analyses de Sherwin-White 1987 : 10-15 et de Sherwin-White/Kuhrt 1993 : 8-9 ; cf. également Kuhrt 1987a : 154-155 et Kuhrt/Sherwin-White 1994. Mais il faut savoir que cette interprétation n'est pas admise par tous les chercheurs : selon Geller 1990 : 5-6, suivi par Stolper, *CAH* VI² : 241, n. 24, la *Prophétie dynastique* fait allusion, non à une « prophétie » concernant une « défaite » d'Alexandre devant Darius, mais à la guerre entre Antigone et Séleukos en Babylonie en 310-308 et en 307 : je ne suis pas convaincu par la démonstration. Sur *ADRTB*, n° 328, cf. mes réflexions dans Briant 1994d : 463-464. Deux dernières remarques sur les affaires babyloniennes :

1) à propos des conséquences pour Alexandre de la victoire de Gaugamèles et de sa proclamation royale d'après Plutarque, *Alex.* 34.1 (à propos duquel voir déjà Hammond 1986), voir également Élien, *VH* 2.25 et les commentaires de Grzybek 1990 : 42-43 : « On en arrive à la conclusion

qu'Alexandre a choisi le nouvel an babylonien – selon le calendrier macédonien on était au mois de Daisios – pour proclamer officiellement la destitution du Grand Roi et sa décision d'assumer la succession des Achéménides » (p. 43) ;

2) dans une étude récente (1992 : 75-79), Bosworth a proposé une hypothèse qui appelle ici une remarque ; de manière à expliquer les incohérences apparentes de la datation du règne de Philippe III Arrhidée à Babylone, l'auteur suppose qu'Alexandre a concédé à son demi-frère le titre de roi de Babylone (dans l'année 324), et Bosworth compare avec la situation qui prévaut (selon lui) dans les mois qui suivent la conquête de Babylone par Cyrus en 539, où Cambyse porte pendant quelques mois le titre de « roi de Babylone » (mais voir Petschow 1987). Nul doute que de telles hypothèses susciteront l'intérêt des spécialistes de la documentation babylonienne d'époque achéménide et d'époque hellénistique [cf. Stolper 1993 : 80], mais aussi des spécialistes d'histoire politique des diadoques (Bosworth renoue avec la chronologie haute, que j'avais défendue dans Briant 1973, et qui depuis lors avait été presque unanimement combattue) ; ne voulant pas ici me lancer dans un travail d'analyse qui dépasse le cadre de ce livre, je voudrais simplement mentionner que je suis tout à fait opposé à l'interprétation babylonienne que Bosworth veut donner à Quinte-Curce X, 7.2 ; je continue à penser très fermement qu'en s'exprimant ainsi à propos d'Arrhidée (*sacrorum caerimoniarumque consors*), Quinte-Curce (sa source) pense très spécifiquement aux tâches et prérogatives des rois macédoniens (cf. Briant 1973 : 326², 330-331). [Sans connaître l'article de Bosworth, Kuhrt/Sherwin-White 1994 : 323, n. 19 soulignent de leur côté fort justement la différence profonde entre l'association au trône séleucide et par exemple la nomination (temporaire) de Cambyse en tant que « roi de Babylone » ; cf. également Briant 1994c : 466 et n. 22].

V. La chute d'un empire

• *La javeline de cornouiller* : problèmes techniques : ci-dessus chapitre XVII, 3 : *Armée grecque et armée barbare*.

• *Pouvoir royal perse et empire multiculturel* : j'ai déjà suggéré ailleurs la thèse développée ici : cf. Briant 1988a : 172-173.

• *Bessos en Bactriane* : sur les caractères de la guerre menée par Bessos, cf. Briant 1984b : 77-80 (cf. également RTP 401-403) ; sur Séleukos en Babylonie, Peukestas en Perse et, de manière plus générale, sur la politique menée par les diadoques, cf. RTP 41-54 (et maintenant sur Peukestas les pages de Wiesehöfer 1994a : 50-56).

CONCLUSION

Alexandre « dernier des Achéménides » : cf. en particulier RTP 318-330 ; sur la position des Séleucides, profondément babylonisés en Babylonie, cf. Sherwin-White et Kuhrt 1993, et, sur leurs rapports avec leurs origines macédoniennes, mes remarques dans Briant 1994c. L'inscription gréco-araméenne mentionnant les « satrapes légitimes » a été publiée pour la première fois par Cumont 1905c, puis par Lipinski 1975 : 197-208 (qui propose l'identification des personnages que je reprends ici) ; le terme grec utilisé (*euthemitoi*) est traduit par Cumont (1905c : 96) par « pieux, équitable », c'est-à-dire « légitime ». Bien entendu, l'interprétation suggérée dans le texte (continuité implicite mais voulue avec l'ère achéménide) est une simple hypothèse.

Bibliographie

- ABD EL-RAZIK, M. 1984, *Die Darstellungen und Texte des Sanktuars Alexanders des Grossen im Tempel von Luxor*, Mainz am Rhein.
- ABOU-ASSAF, A. BORDREUIL, P. MILLARD, A.R. 1982, *La Statue de Tell Fekheriye et son inscription bilingue assyro-babylonienne*, Paris.
- ABRAMENKO, A. 1992, «Die zwei Seeschlachten vor Tyros. Zu den militärischen Voraussetzungen für die makedonische Eroberung der Inselfestung (332 v. Chr.)», *Klio* 74: 166-172.
- Achaemenid History* I, 1987, *Sources, Structures and Synthesis*, éd. H. Sancisi-Weerdenburg, Leiden.
- Achaemenid History* II, 1987, *The Greek Sources*, éd. H. Sancisi-Weerdenburg et A. Kuhrt, Leiden.
- Achaemenid History* III, 1988, *Method and Theory*, éd. H. Sancisi-Weerdenburg et A. Kuhrt, Leiden.
- Achaemenid History* IV, 1990, *Centre and Periphery*, éd. H. Sancisi-Weerdenburg et A. Kuhrt, Leiden.
- Achaemenid History* V, 1990, *The Roots of the European Tradition*, éd. H. Sancisi-Weerdenburg et J.W. Drijvers, Leiden.
- Achaemenid History* VI, 1991, *Asia Minor and Egypt: Old Cultures in a New Empire*, éd. H. Sancisi-Weerdenburg et A. Kuhrt, Leiden.
- Achaemenid History* VII, 1991, *Through Traveller's Eyes. European Travellers on the Iranian Monuments*, éd. H. Sancisi-Weerdenburg et J.W. Drijvers, Leiden.
- Achaemenid History* VIII, 1994, *Continuity and Change*, éd. H. Sancisi-Weerdenburg, A. Kuhrt et M. Root, Leiden.
- ACKROYD, P.R. 1968, *Exile and Restoration*, London.
- 1984a, «Historical problems of the Early Achaemenian period», *Orient* 20: 1-15.
- 1984b, «The Jewish community in Palestine in the Persian period», *CHJ* 1: 130-161.
- 1988a, «Problems in handling of Biblical and related sources in the Achaemenid period», *AchHist* III: 33-54.
- 1988b, «Chronicles-Ezra-Nehemiah: the concept of Unity», *ZAW* 100: 189-201.
- 1990a, «The written evidence for Palestine», *AchHist* IV: 207-226.
- 1990b, «The Biblical portraits of Achaemenid rulers», *AchHist* V: 1-16.
- ADAMS R. Mc 1965, *Land behind Baghdad. A History of Settlement in the Diyala Plain*, Chicago.
- 1981, *Heartland of Cities. Surveys of Ancient Settlement and Land Use of the Central Floodplain of the Euphrates*, Chicago.
- ADAMS R. Mc., NISSEN, H.J. 1972, *The Uruk Countryside*, Chicago.
- AFSHAR, A., LERNER, J. 1979, «The horses of the ancient Persian Empire at Persepolis», *Antiquity* 207/3: 44-47.
- AHARONI, Y. 1967, *The Land of the Bible. A Historical Geography*, Philadelphie.
- (éd.) 1981, *Arad Inscriptions*, Jérusalem.
- AHN, G. 1992, *Religiose Herrscherlegitimation im Achaemenidischen Iran. Die Voraussetzungen und die Struktur ihrer Argumentation* (Acta Iranica 31, Textes et Mémoires 17), Leiden-Louvain.
- AIKIO, K. 1988, «Clazomene, Eritre ed Atene prima della Pace di Antalcida (387 a.C.).

- Un'analisi di due decreti attici», *Acme* 41/3: 17-33.
- AIMÉ-GIRON, N. 1931, *Textes araméens d'Égypte*, Paris.
- 1939, «Araméen. Additions et corrections aux textes araméens d'Égypte», *BIFAO* 38: 33 sqq.
- AKURGAL, E. 1956, «Les fouilles de Daskyleion», *Anatolia* 1: 20-24.
- 1961, *Die Kunst Anatoliens von Homer bis Alexander*, Berlin.
- 1966, «Griechisch-persische Reliefs aus Daskyleion», *IA* 6: 147-156.
- 1976, «Les fouilles de Daskyleion», *Anatolia* 1: 20-24.
- 1986, «Bärtiger Kopf mit Tiara aus Herakleia Pontica», dans *Archaische und klassische griechische Plastik (Akten des Intern. Kolloquiums, Athens 1985)*, Mainz: 9-13.
- ALBENDA, P. 1974, «Grapevines in Ashurbanipal's garden», *BASOR* 215: 5-17.
- ALBRIGHT, W.F. 1950, «Cilicia and Babylonia under the Chaldean Kings», *BASOR* 120: 22-25.
- ALEXANDRESCU, P. «MHAIZEIN. À propos des importations et de l'influence achéménides en Thrace», *Dacia* 30/1-2: 155-158.
- ALIZADEH, A. 1985, «A tomb of the Neo-Elamite period at Arjan near Behbahan», *AMI* 18: 49-73.
- ALLAM, S. 1986, «Réflexions sur le "Code légal" d'Hermopolis dans l'Égypte ancienne», *CdE* 61: 50-75.
- 1993, «Traces de "codification" en Égypte ancienne», *RIDA* 40: 11-26.
- ALONSO-NUÑEZ, J.M. 1988, «Herodotus' ideas about world Empires», *AncSoc* 19: 125-133.
- ALRAM, M. 1986, *Nomina propria iranica in nummis*, Wien.
- 1993, «Dareikos und siglos. Ein neuer Schatzfund achaimenidischer sigloi aus Kleinasien [mit einem metrologischen Beitrag von St. KARWIESE]», *Res Orientales* 5 [Circulation des monnaies, des marchandises et des biens]: 23-50.
- ALTHEIM, F. 1951, c.r. de Cameron 1948, *Gnomon*: 187-193.
- ALTHEIM, F., STIEHL, R. 1963, *Die aramaische Sprache unter den Achaemeniden*, Frankfurt.
- 1969, *Geschichte Mittelasiens im Altertum*, Berlin.
- ALTHEIM, F., STIEHL, R., CREMER, M.L. 1985, «Eine gräco-persische Türstele mit aramaischer Inschrift aus Daskyleion», *EA*: 1-15.
- ALTHEIM, F., STIEHL, R., METZLER, D., SCHWERTHEIM, E. 1983, «Eine neue gräco-persische Grabstele aus Sultaniye Köy und ihre Bedeutung für die Geschichte und Topographie von Daskyleion», *EA*: 1-22.
- AMANDRY, M. 1989, «Les monnaies [Abū Qubūr]», *NAPR* 4: 34-37.
- 1991, «Abū Qubūr et Tell al-Hargāwī. Les trouvailles monétaires», *NAPR* 5: 57-59.
- AMANDRY, P. 1958a, «Orfèvrerie achéménide», *AK*: 9-22.
- 1958b, «Toreutique achéménide», *AK*: 38-56.
- 1987, «Le système palatial dans la Perse achéménide», dans *Le Système palatial en Orient, en Grèce et à Rome*, Strasbourg: 315-326.
- AMBAGLIO, D. 1974, «Il motivo delle deportazione in Erodoto», *RIL* 109: 378-383.
- AMET, P. 1966, *Élam*, Anvers-sur-Oise.
- 1972a, «Les ivoires achéménides de Suse», *Syria* 49: 167-191 et 319-337.
- 1972b, *Glyptique susienne des origines à l'époque des Perses Achéménides. Cachets, sceaux-cylindres et empreintes antiques découverts à Suse de 1913 à 1967. I. Texte* (Mémoires de la DAI, t. XLIII; Mission de Susiane), Paris.
- 1973, «La glyptique de la fin de l'Élam», *Arts asiatiques* 28: 3-32.
- 1990, «Quelques épaves de la vaisselle royale de Suse», dans F. Vallat (éd.): 213-224.
- 1992, «Sceaux dans l'ancien Orient», *DBS* 12: 66-86.
- AMIGUES, S. 1995, «Végétation et cultures du Proche-Orient dans l'Anabase», dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde de Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43: 61-78.
- AMPOLO, C., BRESCIANI, E. 1988, «Psammetico re d'Egitto et il mercenario Pedon», *EVO* 11: 237-253.
- ANDREADÈS, A. 1929, «Antimène de Rhodes et Cléomène de Naucratis», *BCH* 53: 1-18.
- ANDREWES, A. 1961, «Thucydides and the Persians», *Historia* 10/1: 1-18.
- 1992a, «The peace of Nicias and the Sicilian expedition», *CAH* V2: 433-463.
- 1992b, «The Spartan resurgence», *CAH* V2: 464-498.
- ANSON, E.A. 1988, «Antigonos, the satrap of Phrygia», *Historia* 37/4: 471-477.
- 1989, «The Persian fleet in 334», *CPh* 84/1: 44-49.
- ASCHOFF, V. 1977a, «Optische Nachrichtenübertragung im klassischen Altertum», *NTZ* 30/1: 23-28.

- 1977b, «Die Rufposten im Alten Persien. Historische Wirklichkeit oder nachrichtentechnische Legende?», *NTZ* 30/6: 451-455.
- ASHERI, D. 1983a, «Fra ellenismo e iranismo: il caso di Xanthos fra il ve iv sec.a.C.», dans *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, Pise-Rome: 486-500.
- 1983b, *Fra ellenismo ed iranismo. Studi sulla società e cultura di Xanthos nella età achemenide*, Bologne.
- 1988, «Carthaginians and Greeks», *CAH* IV2: 739-780.
- 1990, *Erodoto. Le Storie. Libro III: La Persia* (a cura di D. Asheri et S. Medaglia; traduzione di A. Fraschetti), introduzione e commento, Fondazione L. Valla, 1990.
- 1991, «Divagazione erodotee sulla Cilicia persiana», *QuadStor* 76: 35-65.
- s.p., *Lo stato persiano. Ideologie e istituzioni nell'Impero achemenide*, Torino.
- ASMUSSEN, J.P. (in honor of), 1988, *A Green Leaf. Papers in Honor of Prof. J.P. Asmussen* (Acta Iranica 28), Leiden, 1988.
- ATKINSON, J.A. 1980, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni. Books 3 and 4*, Amsterdam-Uithoorn.
- 1994, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni. Books 5 to 7.2*, Amsterdam.
- ATKINSON, K.M.T. 1956, «The legitimacy of Cambyses and Darius as Kings of Egypt», *JAOS* 76: 167-177.
- ATLAN, S. 1958, «Eine in Sidé geprägte lykische Münze», *Anatolia* 3: 89-95.
- Atti del Convegno sul tema "La Persia e il mondo greco-romano" (Roma 11-14 aprile 1965)*, RAL CCCLXIII.
- AUBERGER, J. 1991, *Ctésias, Histoires de l'Orient* (traduit et commenté par), Paris.
- 1993, «Ctésias et les femmes», *DHA* 19/2: 253-272.
- AUFRÈRE, S., GOLVIN, J.C., GOYON, J.C. 1991, *L'Égypte restituée. I: Sites et Temples de Haute-Égypte*, Paris.
- 1994, *L'Égypte restituée. II: Sites et Temples des déserts*, Paris.
- AURELL, M., DUIMOUIN, O., THELAMON, Fr. (éd.) 1993, *La Sociabilité à table. Commensalité et convivialité à travers les âges* (publication de l'université de Rouen, t. CLXXVIII), Rouen.
- AUSTIN, M. 1970, *Greece and Egypt in the Archaic Age* (PCPhS Supp. 2), Cambridge.
- 1990, «Greek tyrants and the Persians», *CQ* 40/2: 289-306.
- AUSTIN, R.P. 1944, «Athens and the satrap revolt», *JHS* 64: 97-100.
- AUTRAN, Ch. 1951, «L'«Œil du Roi»: concept politico-administratif commun à l'Iran, à la Chine et à l'Hellade», *Humanitas* 3: 287-291.
- AVIGAD, N. 1976, *Bullae and Seals from a post-exilic Judean Archive*, Jerusalem (= Qedem IV).
- AZARPAY, G. 1972, «Crowns and some royal insignia in early Iran», *IA* 9: 108-115.
- BABELON, E. 1907-1910, *Traité des monnaies grecques et romaines. II^e Partie: Description historique*, I-II, Paris.
- BADI, A.M. 1963-1991, *Les Grecs et les Barbares. L'autre face de l'Histoire*, Payot (Lausanne) puis Geuthner (Paris), 12 volumes.
- BADIAN, E. 1958, «The eunuch Bagoas: a study in method», *CQ* 8: 144-157.
- 1961, «Harpalus», *JHS* 81: 16-43.
- 1966, «Alexander the Great and the Greeks of Asia», dans *Ancient Studies and Institutions presented to V. Ehrenberg*, Oxford: 37-69.
- 1967, «Agis III», *Hermes* 95: 170-192.
- 1975, «Nearchus the Cretan», *JCS* 24: 147-170.
- 1976, «Some recent interpretations of Alexander», dans *Alexandre le Grand: images et réalités* (entretiens Hardt 22), Genève: 279-311.
- 1977a, «The battle of the Granicus. A new look. II: the battle», dans *Ancient Macedonia II*, Thessalonique: 271-293.
- 1977b, «A document of Artaxerxes IV?», dans *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory. Studies presented to F. Schachermeyr*, Berlin-New York: 40-50.
- 1985, «Alexander in Iran», *CHI* II: 420-501 et 897-903.
- 1987, «The Peace of Callias», *JHS* 107: 1-39.
- 1988, «Towards a chronology of the Pentekontactia down to the renewal of the Peace of Callias», *EMC* 23: 289-320.
- 1991, «The King's peace», dans *Georgica. Greek Studies in Honor of G. Cawkwell* = *BICS* Supp. 58: 25-48.
- 1993, *From Plataea to Potidea. Studies in the History and Historiography of the Pentekontactia*, Baltimore-London.
- 1994, «Agis III: revisions and reflections», dans I. Worthington (éd.), *Ventures into Greek History*, Oxford: 258-292.

- BAKIR, T. 1995, « Archäologische Beobachtungen über die Residenz in Daskyleion », dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde, Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43 : 269-295.
- BALCER, J.M. 1966, « The medizing of the regent Pausanias », dans *Actes du 1^{er} congrès d'études balkaniques*, Sofia : 105-114.
- 1972a, « The Persian occupation of Thrace 519-491 », dans *Actes du II^e congrès international des études du Sud-Est européen II* : 241-258.
- 1972b, « The date of Herodotus IV. 1. Darius' Scythian expedition », *HSCIP* 76 : 99-132.
- 1977, « The Athenian episkopos and the Achaemenid "King's eye" », *AJPh* 391 : 252-263.
- 1983, « The Greeks and the Persians. The process of acculturation », *Historia* 32/3 : 257-267.
- 1984, *Sparda by the Bitter Sea. Imperial interaction in Western Anatolia*, Chico.
- 1985, « Fifth Century Ionia: a frontier redefined », *REA* 87/1-2 : 31-42.
- 1987, *Herodotus and Bisotun*, Wiesbaden.
- 1988, « Persian occupied Thrace (Skudra) », *Historia* 37/1 : 1-21.
- 1989a, « The Persian wars against Greece: a reassessment », *Historia* 38/2 : 127-14.
- 1989b, « Ionia and Sparda under the Achaemenid Empire. The sixth and fifth centuries tribute, taxation and assessment », dans Briant-Herrenschmidt (éd.) : 1-27.
- 1990, « The East Greeks under Persian rule: a reassessment », *AchHist* VI : 57-65.
- 1993a, *A Prosopographical Study of the Ancient Persians Royal and Noble, c. 550-450 B.C.*, Lewiston-Queenston-Lampeter.
- 1993b, « The Ancient Persian satrapies and satraps in Western Anatolia », *AMT* 26 [1995] : 81-90.
- BALENSI, J., DUNAUX, I., FINKIELSZTEJN, G. 1990, « Le niveau perse à Tell Abu Hawam, résultats récents et signification dans le contexte régional côtier », *Trans.* 2 : 125-136.
- BALKAN, K. 1959, « Inscribed bullae from Daskyleion-Ergili », *Anatolia* 4 : 123-127.
- BALTZER, D. 1973, « Harran nach 610 "medisch"? Kritische Überprüfung einer Hypothese », *WO* 7 : 86-95.
- BARAG, D. 1966, « The effect of the Tennes rebellion on Palestine », *BASOR* 183 : 6-12.
- 1985, « Some notes on a silver coin of Johanan the High Priest », *BA* : 166-168.
- 1986-87, « A silver coin of Yohanan the High Priest and the coinage of Judaea in the fourth Cent. B.C. », *INJ* 9 : 4-21.
- BAREŠ, L. 1992, « The shaft tomb of Udjahorresnet. An interim report », *ZAS* 119 : 108-116.
- BARKWORTH, P.R. 1992, « The organization of Xerxes' army », *JA* 27 : 149-167.
- BARNETT, R.D. 1960, « Assyria and Iran. The earliest representation of Persians », dans *A Survey of Persian Art*, XIV : 2997-3007.
- BARNETT, R.D. 1969a, « A new inscribed lydian seal », *Athenaeum* 47 (= Studi P. Merigi) : 21-24.
- 1969b, « Anath, Ba'al and Pasargadae », *MUSJ* 45/25 : 407-422.
- BARNETT, R.D., WISEMAN, D.J. 1969, *Fifty Masterpieces of Ancient Near-Eastern Art in the Department of Western Asiatic Antiquities*, London.
- BAROCAS, Cl. 1974, « Les statues "réalistes" et l'arrivée des Perses dans l'Égypte saïte », dans *Gururajamanjarika. Studi in onore di G. Tucci*, Napoli : 113-161.
- BARON, S.W. 1956, *Histoire d'Israël. Vie sociale et religieuse*, trad. fr., Paris.
- BARRON, J. 1990, « All for Salamis », dans *Owls for Athens. Essays on Classical Subjects presented to Sir K. Dover*, Oxford : 133-141.
- BARRON, J.P. 1966, *The Silver Coins of Samos*, London.
- 1988, « The liberation of Greece », *CAH* IV² : 592-622.
- BARTLETT, J.R. 1990, « From Edomites to Nabateans », *ARAM* 2/1-2 : 25-34.
- BASLEZ, M.F. 1985, « Présence et traditions iraniennes dans les cités de l'Égée », *REA* 87/1-2 : 137-156.
- 1989, « La circulation et le rôle des dariques en Grèce d'Europe à la fin du v^e et au iv^e siècles. Apport des inscriptions phéniciennes et grecques », *REA* 91/1-2 : 237-246.
- 1995, « Fleuves et voies d'eau dans l'*Anabase* », dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Table ronde, Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43 : 79-88.
- BAUSANI, A. 1980, « La scrittura pahlavica fruito di bilinguismo aramaico-iranico? », *VO* 3 : 269-276.
- BEAL, R.H. 1992, « The location of Cilician Ura », *AnSt* 42 : 65-73.
- BEAULIEU, P.A. 1989a, *The Reign of Nabonidus, King of Babylon (556-539 B.C.)* (YNES 10), New Haven-London.
- 1989b, « Agade in the Late Babylonian period », *NABU*, note n° 66.
- 1989c, « Textes administratifs inédits d'époque hellénistique provenant des archives du Bit Reš », *RAss* 83 : 53-80.

- 1992, « Antiquarian theology in Seleucid Uruk », *Acta Sum.* 14 : 47-75.
- 1993a, « An episode in the fall of Babylon to the Persians », *JNES* 52/4 : 241-261.
- 1993b, « The historical background of the Uruk prophecy », dans *The Tablet and the Scroll. Near-Eastern Studies in Honor of Prof. W.W. Hallo* (M.E. Cohen-D.C. Snell-D.B. Weisberg éd.), Bethesda : 41-52.
- BEAULIEU, P.A., STOLPER, M. 1995, « Two more Achaemenid texts from Uruk are to be added to those edited in *Bagh. Mitt.* 21 (1990) : 559-621 », *NABU*, note n° 77.
- BEAUX, N. 1990, *Le Cabinet des curiosités de Thoutmosis III* (OLA 36), Louvain.
- BECK, P. 1972, « A note on the reconstruction of the Achaemenid robe », *JA* 9 : 116-122.
- BEJOR, G. 1974, « La presenza di monete nei depositi di fondazione de l'Apadana a Persepoli », *ASNP* ser. III, vol. IV/3 : 735-740.
- BELLINGER, A.R. 1963, *Essays on the Coinage of Alexander the Great*, New York.
- BENGTON, H. 1964, *Die Strategie in der hellenistischen Zeit, I³-II³-III³*, München.
- (éd.) 1968, *The Greeks and the Persians*, New York.
- 1974, *Kleine Schriften zur Alten Geschichte*, München.
- BENNETT, W.J., BLAKELY, J.A. 1989, *Tell-el Hesi. The Persian Period (Stratum V)* (ASOR excavations reports; the Joint Archeological expedition to Tell-el Hesi, III), Winona Lake.
- BENVENISTE, É. 1929, *The Persian Religion according to the Chief Greek Texts*, Paris.
- 1934, « Termes et noms achéménides en araméen », *JA* 225 : 177-19.
- 1938a, *Les Mages dans l'ancien Iran*, Paris.
- 1938b, « Traditions indo-iraniennes sur les classes sociales », *JA* 230 : 529-549.
- 1939, « La légende de Kombabos », *Mélanges syriens offerts à R. Dussaud*, Paris : 249-258.
- 1954, « Éléments perses en araméen d'Égypte », *JA* 242/3-4 : 297-310.
- 1958a, « Notes sur les tablettes de Persépolis », *JA* 246/1 : 49-65.
- 1958b, « Une bilingue gréco-araméenne d'Aso-ka. IV. Les données iraniennes », *JA* 246/1 : 36-48.
- 1960, « Mithra aux vastes pâturages », *JA* 248 : 421-429.
- 1964, « Sur la terminologie iranienne du sacrifice », *JA* 252 : 45-58.
- 1966, *Titres et Noms propres en iranien ancien*, Paris.
- 1969, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, I-II, Paris.
- BERNARD, A., MASSON, O. 1957, « Les inscriptions grecques d'Abou-Simbel », *REG* 70 : 1-46.
- BERNARD, P. 1964, « Une pièce d'armure perse sur un monument lycien », *Syria* 41 : 195-212.
- 1965, « Remarques sur le décor sculpté d'un édifice de Xanthos », *Syria* 47 : 261-288.
- 1969, « Les bas-reliefs gréco-perses de Daskyleion à la lumière de nouvelles découvertes », *RA* : 17-28.
- 1972, « Les mortiers et pilons inscrits de Persépolis », *STIR* 1 : 165-176.
- 1974a, « Un problème de toponymie antique dans l'Asie centrale : les noms anciens de Qandahar », *STIR* 3/2 : 171-185.
- 1974b, « Trois notes d'archéologie iranienne », *JA* : 279-297.
- 1975, « Note sur la signification historique de la trouvaille [Trésor d'Ai-Khanum] », *RN* 17 : 58-69.
- 1976a, « À propos des bouterolles de fourreaux achéménides », *RA* : 227-246.
- 1976b, « Les traditions orientales dans l'architecture bactrienne », *JA* : 245-255.
- 1980, « Héracles, les grottes de Karafto et le sanctuaire du mont Samboulos en Iran », *STIR* 9/2 : 301-324.
- 1982, « Alexandre et Ai-Khanum », *JS* : 125-138.
- 1985a, *Fouilles d'Ai-Khanoum, IV : Les Monnaies hors-trésors. Questions d'histoire gréco-bactrienne*, Paris.
- 1985b, « Le monnayage d'Eudamos, satrape grec du Pendjab et "maître des éléphants" », dans *Orientalia G. Tucci memoriae dicata*, Roma : 65-94.
- 1987, « Les Indiens de la liste d'Hérodote », *STIR* 16/2 : 177-191.
- 1990a, « Alexandre et l'Asie centrale. Réflexions à propos d'un ouvrage de F.L. Holt », *STIR* 19/1 : 21-38.
- 1990b, « Une nouvelle contribution de l'épigraphie cunéiforme à l'histoire hellénistique », *BCH* 114 : 513-541.
- 1994a, « Le temple du dieu Oxus à Takht-i Sangin en Bactriane : temple du feu ou pas ? », *STIR* 23/1 : 81-121.
- 1994b, « L'Asie centrale et l'Empire séleucide », *Topoi* 4/2 : 473-511.
- et alii 1978, « Fouilles d'Ai-Khanoum (Afghanistan) », *BEFEO* 63 : 5-51.
- BERNARD, P., GRENET, F. (éd.) 1991, *Histoire et Culte de l'Asie centrale préislamique. Sources écrites et documents figurés*, CNRS, Paris.

- BERNARD, P., GRENET, F., ISAMIDDINOV, M. 1990, « Fouilles de la mission franco-soviétique à l'ancienne Samarkand (Afrasiab) : première campagne (1989) », *CRAI* : 356 sqq.
- et alii 1992, « Fouilles de la mission franco-ouzbèke à l'ancienne Samarkand (Afrasiab) : deuxième et troisième campagnes (1990-1991) », *CRAI* : 275-311.
- BERNARD, P., RAPIN, Cl. 1980, « Le Palais, la Trésorerie », *BEFEO* 68 : 10-38.
- BERNHARDT, R. 1988, « Zu den Verhandlungen zwischen Dareios und Alexander nach der Schlacht bei Issos », *Chiron* 18 : 181-198.
- BERTHOLD, R.M. 1980, « Fourth Century Rhodos », *Historia* 29/1 : 32-49.
- BERTRAND, J.M. 1974, « Notes sur les hyparques dans l'Empire d'Alexandre », dans *Mélanges W. Seston*, Paris : 25-34.
- 1988, « Les Boucôloi du Nil ou le monde à l'envers », *REA* 90/1-2 : 139-149.
- 1990, « Territoire donné, territoire attribué : note sur la pratique de l'attribution dans le monde impérial romain », *Cahiers G. Glotz* 2 : 125-164.
- BERVE, H. 1926, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*, I-II, München.
- BESENVAL, R. 1994, « Le peuplement de l'ancienne Gédrosie, de la protohistoire à la période islamique », *CRAI* : 513-535.
- BETLYON, J.W. 1982, *The Coinage and Mints of Phoenicia. The Pre-Alexandrine Period*, Scholars Press.
- BETLYON, J.W. 1986, « The provincial government of Persian period Judea and the Yehūd coins », *JBL* 105/4 : 633-642.
- BIANCHI, F. 1989, « Bolli e monete ellenistici in Giudea », *OA* 18/1-2 : 25-40.
- 1994, « Le rôle de Zorobabel et de la dynastie davidique en Judée du VI^e siècle au III^e siècle av. J.-C. », *Trans.* 7 : 153-165.
- BIANCHI, R. 1982, « Perser in Ägypten », *LdÄ* IV : 943-951.
- BIANCHI, U. 1977, « L'inscription des daiva et le zoroastrisme des Achéménides », *RHR* 192/1 : 3-30.
- 1988, « Dieu créateur et vision universaliste : le cas de l'Empire achéménide », dans Gignoux, Ph. (éd.), *La Commémoration. Colloque du centenaire de la section des sciences religieuses de l'EPHE*, Paris : 191-200.
- BICKERMAN, E.J. 1934a, « Alexandre le Grand et les villes d'Asie », *REG* 47 : 346-374.
- 1934b, « Notes sur la chronologie de la XXX^e dynastie », dans *Mélanges Maspero I* (MIFAO 66), Le Caire : 77-84.
- 1938, *Institutions des Séleucides*, Paris.
- 1945-46, « The edict of Cyrus in Ezra I », *JBL* 64-65 : 249-275.
- 1981, « En marge de l'Écriture. I : Le comput des années de règne des Achéménides (Neh.I.2; II.1 et Thuc. VIII.58) », *RB* : 19-28.
- 1984, « The Babylonian captivity », *CHJ* 1 : 342-357.
- BICKERMAN, E., TADMOR, H. 1978, « Darius I, Pseudo-Smerdis and the Magi », *Athenaeum* 56/3-4 : 239-261.
- BIDEZ, J. 1935, « Plantes et pierres magiques d'après le Pseudo-Plutarque, *De Fluviiis* », *Mélanges O. Navarre*, Toulouse : 25-39.
- BIDEZ, F., CUMONT, F. 1938, *Les Mages hellénisés. Zoroastre, Ostanès et Hystaspe d'après la tradition grecque*, I-II, Paris.
- BIGWOOD, J.M. 1964, *Ctesias of Cnidus*, PhD, Harvard University.
- 1976, « Ctesias' account of the revolt of Inarus », *Phoenix* 30 : 1-25.
- 1978a, « Ctesias as historian of the Persian Wars », *Phoenix* 32/1 : 19-41.
- 1978b, « Ctesias' description of Babylon », *Phoenix* 32/1 : 32-52.
- 1980, « Diodorus and Ctesias », *Phoenix* 34/3 : 195-207.
- 1983, « The Ancient accounts of the battle of Cunaxa », *AJPh* 104 : 340-347.
- 1986, « P. OXY 2330 and Ctesias », *Phoenix* 40 : 393-406.
- 1993a, « Aristotle and the elephants again », *AJPh* 114 : 537-555.
- 1993b, « Ctesias' parrot », *CQ* 43/1 : 321-327.
- BILABEL, F. 1924, *Griechische Papyri*, Heidelberg.
- BILLOWS, R.A. 1990, *Antigonos the One-Eyed and the Creation of the Hellenistic State*, University of California Press.
- BINDER, G. 1964, *Die Aussetzung des Königs-kindes, Kyros und Romulus* (Beitr. z. Klass. Philol. 10), Meisenheim am Glan.
- BING, J.D. 1969, *A History of Cilicia during the Assyrian Period*, PhD. Indiana University.
- 1971, « Tarsus : a forgotten colony of Lindos », *JNES* 30 : 99-103.
- 1991, « Alexander's sacrifice *dis praesidibus* loci before the battle of Issus », *JHS* 111 : 161-165.
- BISI, A.M. 1990, « Quelques remarques sur la coroplastie palestinienne à l'époque perse : tradition locale et emprunts étrangers », *Trans.* 3 : 77-94.
- BITTEL, K. 1952, « Ein persischer Feueraltar aus Kappadokien », dans *Satura. Früchte aus der*

- antiken Welt* (Festschr. O. Weinreich), Baden-Baden : 18-29.
- BITTNER, S. 1985, *Tracht und Bewaffnung des persischen Heeres zur Zeit der Achaimeniden*, München.
- BIVAR, A.D.H. 1961, « A "satrap" of Cyrus the Younger », *NC* : 119-127.
- 1970, « A Persian monument at Athens and its connections with the Achaemenid State seals », dans *W.B. Henning Memorial Volume*, London : 43-61.
- 1971, « A hoard of ingot-currency of the Median period from Nush-i Jān, near Malayir », *Iran* 9 : 97-110.
- 1975a, « Document and symbol in the art of the Achaemenids », *Acta Iranica. Monumentum H.S. Nyberg*, I : 49-67.
- 1975b, « Mithra and Mesopotamia », dans *Mithraic Studies II* : 275-289.
- 1985, « Achaemenid coins, weights and measures », *CHI* II : 610-629.
- 1988a, « The Indus lands », *CAH* IV² : 194-210.
- 1988b, « An Iranian Sarapis », *BAI* 2 : 11-17.
- BLENKINSOPP, J. 1987, « The mission of Udjahorresnet and those of Ezra and Nehemiah », *JBL* 106/3 : 409-421.
- 1991, « Temple and society in Achaemenid Judah », dans Ph.R. Davies (éd.) : 22-53.
- BLINKENBERG, C. 1912, *La Chronique du temple lindien* (Explor. arch. de Rhodes, Fondation Carlsberg), Copenhagen.
- 1941, *Lindos. Fouilles de l'Acropole (1902-1914)*, II : *Inscriptions*, t. I^{er} (n^{os} 1-281), Berlin-Copenhagen.
- BLOEDOW, E.F. 1991a, « Alexander the Great and Bactria », *PaP* 256 : 44-80.
- 1991b, « Alexander the Great and those Sogdian horses : prelude to hellenism in Bactria-Sogdiana », dans J. Seibert (éd.), *Hellenistische Studien. Gedenkschrift für H. Bengtson* (Münchener Arbeiten zur Alten Geschichte, Bd 51), München : 17-32.
- 1992, « The peaces of Callias », *SO* 67 : 41-68.
- 1994, « Alexander's speech at the eve of the siege of Tyre », *AC* 43 : 65-76.
- BLOIS, F. de 1985, « "Freemen" and "nobles" in Iranian and Semitic languages », *JRAS* : 5-15.
- BLOMQUIST, J. 1982, « Translation of Greek in the trilingual inscription of Xanthos », *OpAth* 14/2 : 11-20.
- BLÜMEL, W. 1990, « Zwei neue Inschriften aus Mylasa aus der Zeit des Mausollos », *EA* 16 : 29-42.
- BOARDMAN, J. 1970a, « Pyramidal stamps seals in the Persian Empire », *Iran* 8 : 19-45.
- 1970b, *Greek Gems and Finger Rings*, London.
- BOARDMAN, J., ROAF, M. 1980, « A greek painting at Persepolis », *JHS* 100 : 204-206.
- BOCKISCH, G. 1959, « Die Karer und ihre Dynasten », *Klio* 51 : 117-174.
- BODSON, L. 1991, « Alexander the Great and the scientific exploration of the Oriental part of his Empire. An overview of the background, trends and results », *AncSoc* 22 : 127-138.
- BOFFO, L. 1978, « La lettera di Dario a Gadata. I privilegi del tempio di Apollo a Magnesia sul Meandro », *BIDR*, Terza Ser. XX : 267-303.
- 1983, « La conquista persiana delle città greche d'Asia Minore », *RAL* Ser. VII, 26/1 : 6-70.
- 1985, *I re ellenistici e i centri religiosi dell'Asia Minore*, Firenze.
- BOGAERT, R. 1968, *Les Origines antiques de la banque de dépôt*, Leyde.
- BOGOLIUBOV, M.N. 1974, « Titre honorifique d'un chef militaire achéménide en Haute-Égypte », *Acta Iranica*, 1^{re} série (Hommage universel Cyrus), Téhéran-Liège : 109-114.
- BÖHMER, H., THOMPSON, J. 1991, « The Pazyryk carpet : a technical discussion », *Source* 10/4 : 30-36.
- BOLLWEG, J. 1988, « Protoachämenidische Seegelsbilder », *AMI* 21 : 53-61.
- BOLŠAKOV, A.O. 1992, « The earliest known gold pharaonic coin », *RdE* 43 : 3-9.
- BOMMELAER, J.F. 1977, *Lysandre de Sparte* (BEFAR 240), Paris.
- BONDI, S.F. 1974, « Istituzioni e politica a Sidone dal 351 al 332 a.C. », *RSF* 2 : 149-160.
- BONGRANI FANFONI, L., ISRAEL, F. 1994, « Documenti achemenidi nel deserto orientale egiziano (Gebu Abu Queh-Wadi Hammamat) », *Trans.* 8 : 75-92.
- BONHÈME, A.M., FARGEAU, A. 1988, *Pharaon. Les secrets du pouvoir*, Paris.
- BONNEAU, D. 1964, « *Liber Aristotelis de inundatione Nili*. Texte, traduction, étude », *Études de Papyrologie* 9 : 1-33.
- BORCHHARDT, J. 1968, « Epichorische, gräko-persische beeinflusste reliefs in Kilikien », *IM* 13 : 161-211.
- 1976a, « Zur Deutung lykischer Audienzszenen », dans *Actes du Colloque sur la Lycie antique*, Paris : 7-12.
- 1976b, *Die Bauskulptur des Heroons von Limyra: Das Grabmal Königs Perikles* (Ist. Forsch. 32), Berlin.
- 1983, « Die Dependenz des Königs von Sidon vom persischen Grosskönig », dans *Beiträge zur Altertumskunde Kleinasien* (Festschr. K. Bittel), I, Mainz : 105-120.

- 1990, « Zêhuri. Die Residenzstadt des lykische Königs Perikles », *IM* 40 : 109-143.
- (éd.) 1990, *Götter, Heroen, Herrscher in Lykien*, Wien.
- 1993a, *Die Steine von Zêhuri. Archäologische Forschungen an der Verborgenen Wassern von Limyra*, Wien.
- 1993b, « Lykische heroa und die pyra des Hephestions in Babylon », dans J. Borchhardt-G. Dobesch (éd.), *Akten des II. Intern. Lykien-Symposiums* (ÖAW, Denkschr. 231 Bd), Wien : 252-259.
- 1993c, « Zum Ostfries des herôons von Zêhuri/Limyra », *IM* 43 : 351-359.
- BORCHHARDT, J., NEUMANN, G., SCHULZ, 1989 « Das Heroon von Phellos und TL.54 mit der Weihung einer Statue des udaljr, Sohn des Muraza », *BM* 39 : 89-96.
- BORDREUIL, P. 1986a, *Catalogue des sceaux ouest-sémitiques inscrits de la Bibliothèque nationale, du Musée du Louvre et du Musée biblique de Bible et Terre sainte*, Paris.
- 1986b, « Charges et fonctions en Syrie-Palestine d'après quelques sceaux ouest-sémitiques du second et du premier millénaires », *CRAI* : 290-308.
- 1992, « Sceaux inscrits des pays du Levant », *DBS* 12 : 86-212.
- BORDREUIL, P., ISRAEL, F. 1991-92, « À propos de la carrière d'Elyaqim : du page au major-dome (?) », *Semitica* 41-42 : 81-87.
- BORGER, P.R. 1975, « Der Kyros-Zylinder mit dem Zusatzfragment BIN Nr 22 », *ZA* 64 : 192-234.
- BORGER, R. 1982, « Die Chronologie des Darius-Denkmal am Behistun Felsen », *NAWG, Phil. Hist. Kl.* : 105-131.
- BORZA, E.N. 1972, « Fire from Heaven : Alexander at Persepolis », *CPh* 67 : 233-245.
- 1990, *In the Shadow of Olympus. The Emergence of Macedon*, Princeton University Press.
- BOSWORTH, A.B. 1974, « The government of Syria under Alexander the Great », *CQ* 24 : 46-64.
- 1980a, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander*, I, Oxford.
- 1980b, « Alexander and the Iranians », *JHS* 100 : 1-21.
- 1981, « A missing year in the history of Alexander », *JHS* 101 : 17-37.
- 1983, « The Indian satrapies under Alexander the Great », *Antichthon* 17 : 37-46.
- 1987, « Nearchus in Susiana », dans *Fest. G. Wirth*, I, Amsterdam : 542-567.
- 1988, *Conquest and Empire. The Reign of Alexander the Great*, Cambridge U.P.
- 1990, « Plutarch, Callisthenes and the peace of Callias », *JHS* 110 : 1-13.
- 1992, « Philipp III Arrhidaeus and the chronology of the successors », *Chiron* 22 : 55-81.
- 1993, « Aristotle, India and the Alexander historians », *Topoi* 3/2 : 407-424.
- 1995, *Commentary on Arrian's History of Alexander. II: Commentary on Books IV-V*, Oxford.
- BOTHA, L. 1988, « The Asiatic campaign of Agesilaus - the topography of the route between Ephesus and Sardis », *Acta Classica* 31 : 71-80.
- BOTTÉRO, J. 1978, « Le substitut royal et son sort en Mésopotamie ancienne », *Akkadica* 9 : 2-24 [repris dans Bottéro 1987 : 170-190].
- 1987, *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Paris.
- BOUCHARLAT, R. 1984, « Monuments religieux de la Perse achéménide. État des questions », dans *Temples et Sanctuaires* (TMO 7), Lyon : 119-135.
- 1985, « Suse, marché agricole ou relais de grand commerce ? La Susiane à l'époque des grands empires », *PaléoOrient* 11/2 : 71-81.
- 1990a, « Suse et la Susiane à l'époque achéménide. Données archéologiques », *AchHist* IV : 149-175.
- 1990b, « La fin des palais achéménides de Suse : une mort naturelle », dans Vallat (éd.) : 225-234.
- 1994, « Continuité à Suse au I^{er} millénaire av. n.è. », *AchHist* VIII : 217-228.
- BOUCHARLAT, R., LABROUSSE, A. 1979, « Le palais d'Artaxerxès II sur la rive droite du Chaour à Suse », *CDAFI* 10 : 19-154.
- BOUCHARLAT, R., SALLES, J.F. 1981, « The history and the archeology of the Gulf from the fifth century B.C. to the seventh century A.D. : a review of the evidence », *PSAS* 11 : 65-94.
- 1987, « L'Arabie orientale : d'un bilan à un autre », *Mesopotamia* 22 : 277-309.
- BOUCHARLAT, R., SHAHIDI, H. 1987, « Fragments architecturaux de type achéménide : découvertes fortuites dans la ville de Suse 1976-79 », *CDAFI* 15 : 313-327.
- BOUSQUET, B., REDDÉ, M. 1994, « Les installations hydrauliques et les parcellaires dans la région de Tell Douch (Égypte) à l'époque romaine », dans B. Menu (éd.), *Les Problèmes institutionnels de l'eau en Égypte ancienne et dans l'Antiquité méditerranéenne* (Bib. d'Études de l'IFAO 110), Le Caire : 73-88.
- BOUSQUET, J. 1975, « Arbinas, fils de Gergis, dynaste de Xanthos », *CRAI* : 138-150.
- 1986, « Une nouvelle inscription trilingue à Xanthos ? » *RA* : 101-106.

- 1982, « Les inscriptions gréco-lyciennes », dans *FdX* 9 : 147-199.
- BOVON, A. 1963, « La représentation des guerriers perses et la notion de Barbare dans la première moitié du V^e siècle », *BCH* 87 : 579-602.
- BOWMAN, R.A. 1941, « An Aramaic journal page », *AJS* 58 : 302-313.
- 1970, *Aramaic Ritual Texts from Persepolis* (OIP 91), Chicago.
- BOYCE, M. 1975, « On Mithra, Lord of fire », *Acta Iranica. Monumentum H.S. Nyberg*, I : 69-76.
- 1982, *A History of Zoroastrianism. II : Under the Achaemenids*, Leiden-Köln.
- 1984, « A tomb for Cassandane », dans *Orientalia Duchesne-Guillemin* : 67-71.
- 1984, « Persian religion in the Achaemenid age », *CHJ* 1 : 279-307.
- 1988, « The religion of Cyrus the Great », *AchHist* III : 5-32.
- BOYCE, M., GRENET, F. 1992, *A History of Zoroastrianism. III : Zoroastrianism under Macedonians and Roman Rulers*, Leiden.
- BRANDESTEIN, W., MAYRHOFER, M. 1964, *Handbuch des Altpersischen*, Wiesbaden.
- BRAUND, D.C. 1984, *Rome and the Friendly King. The Character of Client-Kingship*, London-Cambridge-New York.
- BREEBART, A.B. 1967, « Eratosthenes, Damastes, and the journey of Diotimos to Susa », *Mnem.* 20 : 422-431.
- BREGSTEIN, L. 1993, *Seal Use in Fifth Century B.C. Nippur, Iraq : a Study of Seal Selection and Sealing Practice in the Muršû Archive*, PhD. University of Pennsylvania.
- BREITENBACH, H.R. 1966, *Xenophon von Athen*, Stuttgart.
- BRESCIANI, E. 1958, « La satrapia d'Egitto », *SCO* 8 : 132-188.
- 1960, « Una statua in "abito persiano" al Museo del Cairo », *RSO* : 109-118.
- 1967, « Una statua della XXVI dinastia con il cosiddetto "abito persiano" », *SCO* 16 : 273-280.
- 1972a, « Annotazioni demotiche ai Persai tès epigonès », *PdP* 144 : 123-128.
- 1981a, « Frammenti da un "prontuario legale" demotico da Tebtuni nell'Istituto papirologico G. Vitelli di Firenze », *EVO* 4 : 201-212.
- 1981b, « La morte di Cambise ovvero l'impetua punita : a proposito della "Cronica demotica", verso, col. 7-8 », *EVO* 4 : 217-222.
- 1983, « Note di toponomastica : i templi di MN-NFR, WH-HN, PR-H'PJ-MHT », *EVO* 6 : 67-73.
- 1984-85, « Il possibile nome del figlio maggiore di Nectanebo II », *JANES* 16-17 : 19-21.
- 1984, « Egypt, Persian satrapy », *CHJ* 1 : 358-371.
- 1985a, « Ugiathorresnet a Memphi », *EVO* 8 : 1-6.
- 1985b, « I Semiti nell'Egitto di età saïtica e persiana », dans *Egitto e società antica = Vita e Pensiero*, Milano : 93-104.
- 1985c, « The Persian occupation of Egypt », *CHI* II : 502-528.
- 1989, « Osservazioni sul sistema tributario dell'Egitto durante la dominazione persiana », dans Briant-Herrenschmidt (éd.) : 29-33.
- 1996, « Cambyse, Darius I^{er} et les temples égyptiens », *Méditerranées* 6.
- BRIANT, P. 1973, *Antigone le Borgne*, Paris.
- 1976, « "Brigandage", conquête et dissidence en Asie achéménide et hellénistique », *DHA* 2 : 163-259.
- 1982a, *Rois, tributs et paysans. (Études sur les formations tributaires du Moyen-Orient ancien)*, Paris.
- 1982b, *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris-Cambridge.
- 1982c, « Produktivekräfte, Staat und tributäre Produktionsweise im Achämenidenreich », dans J. Hermann-I. Sellnow (éd.), *Produktivekräfte und Gesellschaftsformationen in vor-kapitalistischer Zeit*, Berlin : 351-372.
- 1984a, « La Perse avant l'Empire. (Un état de la question) », *IA* 19 : 71-118.
- 1984b, *L'Asie centrale et les royaumes moyen-orientaux au premier millénaire av. n.è.*, Paris.
- 1985a, « Les Iraniens d'Asie Mineure après la chute de l'Empire achéménide (À propos de l'inscription d'Amyzon) », *DHA* 11 : 167-195.
- 1985b, « Dons de terres et de villes : l'Asie Mineure dans le contexte achéménide », *REA* 87/1-2 : 53-71.
- 1985c, « La Bactriane dans l'Empire achéménide. L'État central achéménide en Bactriane », dans *L'Archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris : 243-251.
- 1986a, « Polythéismes et Empire unitaire. (Remarques sur la politique religieuse des Achéménides) », dans *Les Grandes Figures religieuses*, Paris : 425-443.
- 1986b, « Alexandre et les katarrales du Tigre », dans *Mélanges M. Labrousse*, Toulouse : 11-22.
- 1986c, « Guerre, tribut et forces productives dans l'Empire achéménide », *DHA* 12 : 33-48.
- 1986d, *Alexandre le Grand*³, Paris.
- 1987a, « Pouvoir central et polycentrisme culturel dans l'Empire achéménide (quelques réflexions et suggestions) », *AchHist* I : 1-31.

- 1987b, «Institutions perses et histoire comparatiste dans l'historiographie grecque», *Ach-Hist* II: 1-10.
- 1988a, «Ethno-classe dominante et populations soumises dans l'Empire achéménide: le cas de l'Égypte», *Ach-Hist* III: 137-173.
- 1988b, «Contingents est-iraniens et centres-asiatiques dans les armées achéménides», dans *L'Asie centrale et ses rapports avec les civilisations orientales des origines à l'âge du fer*, Paris: 173-175.
- 1988c, «Le nomadisme du Grand Roi», *IA* 23: 253-273.
- 1989a, «Histoire et idéologie: les Grecs et la "décadence perse"», dans *Mélanges P. Lévêque*, II, Paris: 33-47.
- 1989b, «Table du Roi, tribut et redistribution chez les Achéménides», dans Briant-Herrenschmidt (éd.): 35-44.
- 1989c, «Remarques finales», *REA* 91/1-2: 321-335.
- 1990a, «Hérodote et la société perse», dans *Hérodote et les peuples non grecs* (Entretiens sur l'Antiquité classique, tome XXXV), Genève: 69-104.
- 1990b, «The Seleucid kingdom, the Achaemenid Empire and the history of the Near-East in the first millennium B.C.», dans *Religion and Religious Practice in the Seleucid Kingdom* (éd. P. Bilde et al.), Aarhus U.P.: 40-90.
- 1991a, «Le roi est mort: vive le roi! Remarques sur les rites et rituels de succession chez les Achéménides», dans J. Kellens (éd.): 1-11.
- 1991b, «De Sardes à Suse», *Ach-Hist* VI: 67-82.
- 1991c, «Chasses royales macédoniennes et chasses royales perses: le thème de la chasse au lion sur la Chasse de Vergina», *DHA* 17/1: 211-255.
- 1992a, «La date des révoltes babyloniennes contre Xerxès», *STIR* 21/1: 7-20.
- 1992b, «Les tablettes de bois du Grand Roi et les lettres d'Atossa», *DATA*, note 1.
- 1992c, «Thémistocle sur la Route royale», *DATA*, note 4.
- 1992d, *Darius, les Perses et l'Empire*, Paris.
- 1992e, «Ctésias», dans *The Anchor Bible Dictionary* I: 1211-1212.
- 1992f, «Persian Empire», dans *The Anchor Bible Dictionary* I: 237-244.
- 1993a, «Alexandre à Sardes», dans *Alexander the Great. Myth and Reality* (ARID, supp. XXI), Roma: 1-15.
- 1993b, «Hérodote, Udjohorresnet et les palais de Darius à Suse», *DATA*, note 7.
- 1993c, «L'histoire politique de l'Empire achéménide: problèmes et méthodes. (À propos d'un ouvrage de M.A. Dandamaev)», *REA* 95/3-4: 399-423.
- 1994a, *Alexandre le Grand*⁴, Paris.
- 1994b, «L'histoire achéménide: sources, méthodes, raisonnements et modèles», *Topoi* 4/1: 109-130.
- 1994c, «De Samarkand à Sardes et de la ville de Suse au pays des Hanéens», *Topoi* 4/2: 455-467.
- 1994d, «Prélèvements tributaires et échanges en Asie Mineure achéménide et hellénistique», dans *Premières Journées de Saint-Bertrand-de-Comminges sur l'économie antique* (éd. J. Andreau, P. Briant, R. Descat), Saint-Bertrand-de-Comminges: 69-81.
- 1994e, «Institutions perses et institutions macédoniennes: continuités, changements et bricolages», *Ach-Hist* VIII: 283-310.
- 1994f, «L'eau du Grand Roi», dans L. Milano (éd.), *Drinking in Ancient Societies. History and Culture of Drinks in the Ancient Near-East*, Padova: 45-65.
- 1994g, «Travaux hydrauliques et contrôle de l'eau dans l'Empire achéménide», dans B. Menu (éd.), *Les Problèmes institutionnels de l'eau en Égypte ancienne et dans l'Antiquité méditerranéenne* (IFAO, Bibliothèque d'études, t. CX), Le Caire: 91-101.
- 1994h, «À propos du boulet de Phocée», *REA* 96/1-2: 111-114.
- 1995a, «La guerre et la paix», dans P. Briant-P. Lévêque (éd.), *Le Monde grec aux temps classiques. I: Le ve siècle*, coll. «Nouvelle Clio», Paris: 17-132.
- (éd.), 1995b, *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde internationale, Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43.
- 1995c, «Legal and social institutions of Ancient Persia», dans *Civilizations of the Ancient Near-East* (éd. J. M. Sasson et al.), New York.
- 1995d, «Les éléphants de Darius III», *DATA*.
- 1995e, «Les institutions de Sardes achéménide. Une note additionnelle», *LdP* 2, note 2.
- 1996a, «Une curieuse affaire à Éléphantine en 410 av. è. Wdranga, le temple de Yahweh et le sanctuaire de Khnum», *Méditerranées* 6.
- 1996b, «Droaphernès et la statue de Sardes», dans M. Brosius-A. Kuhrt (éd.), *David Lewis Memorial Volume*, Leiden.
- BRIANT, P., HERRENSCHMIDT, Cl. (éd.) 1989, *Le Tribut dans l'Empire perse* (Actes de la Table ronde de Paris, 12-13 décembre 1986) (Trav.

- Inst. d'études iraniennes de l'université de la Sorbonne Nouvelle 13), Paris-Louvain, 1989.
- BRIEND, J. 1990, «L'occupation de la Galilée occidentale à l'époque perse», *Trans.* 2: 109-124.
- BRIEND, J., LEBRUN, R., PUECH, E. 1992, *Traité et Serments dans le Proche-Orient ancien*, supp. au Cahier de l'Évangile n° 81, Paris.
- BRINDLEY, J.C. 1993, «Early coinages attributable to Issus», *NC* 153: 1-10.
- BRINKMAN, J.A. 1987, «BM 36761, the astronomical diary from 331 B.C.», *NABU*, note 63.
- 1968, *A Political History of post-Kassite Babylonia*, Rome.
- 1986, «The Elamite-Babylonian frontier in the Neo-Elamite period, 750-625 B.C.», dans *Fragmenta Historiae Elamicae*, Paris: 199-207.
- 1989, «The Akkadian words for "Ionia" and "Ionians"», dans *Daidalikon. Studies in Memory of R.V. Schoder, S.J.*, Wauconda (Illinois): 53-71.
- BRIQUEL, D. 1981, «Sur un passage d'Hérodote: prise de Babylone et prise de Véies», *BAGB*: 293-306.
- BRIQUEL, D., DESNIER, J.L. 1983, «Le passage de l'Hellespont par Xerxès», *BAGB*: 22-30.
- BRIXHE, C. 1993, «Le grec en Carie et en Lycie au IV^e siècle: des situations contrastées», dans C. Brixhe (sous la direction de -), *La Koinè grecque antique. I: Une langue introuvable?* Nancy: 59-82.
- BRODERSEN, K. 1991, «Ein Weltwunder der Antike in Iran», *AMI* 27: 53-55.
- BROSIOUS, M. 1991, *Royal and Non-Royal Women in Achaemenid Persia*, PhD. Oxford.
- BROWN, S. 1986, «Median and secondary State formation in the neo-assyrian Zagros: an anthropological approach to an Assyriological problem», *JCS* 38/1: 107-119.
- 1988, «The Medikos logos of Herodotus and the evolution of Median State», *Ach-Hist* III: 71-86.
- 1990, «Media in the Achaemenid period: the late Iron Age in Central West Iran», *Ach-Hist* IV: 63-76.
- BROWN, T.S. 1978, «Suggestions for a vita of Ctesias of Cnidus», *Historia* 27/1: 1-19.
- 1982, «Herodotus' portrait of Cambyses», *Historia* 31/4: 387-403.
- 1986, «Menon of Thessaly», *Historia* 34/4: 387-404.
- 1987, «Megabyzus son of Zopyrus», *AW* 15: 65-74.
- BRUCE, I.A.F. 1967, *An Historical Commentary on the Hellenica Oxyrhynchia*, Cambridge.
- BRUNS-ÖZGAN, C. 1967, *Lykische Grabreliefs des 5. und 4. Jahrhunderts v. Ch.* (Ist. Mitt. Beih. 33), Berlin.
- BRYCE, T.R. 1979, «Lycian tombs families and their social implications», *JESHO* 22/3: 296-313.
- 1980, «The other Pericles», *Historia* 29/3: 377-381.
- 1981, «Lycian relations with Persians and Greeks in the fifth and fourth centuries re-examined», *AnSt* 31: 55-80.
- 1982, «A ruling dynasty in Lycia», *Klio* 64/2: 329-337.
- 1983, «Political unity in Lycia during the "dynastic" period», *JNES* 42/1: 31-42.
- 1986, *The Lycians in Literary and Epigraphic Sources*, Copenhagen.
- BUCCI, O. 1972, «Giustizia e legge nel diritto persiano antico», *Apollinaris* 45: 157-172.
- 1978, «L'attività legislativa del sovrano achéménide e gli archivi reali persiani», *RIDA*, 3^e série, 25: 11-93.
- 1984, *L'impero persiano come ordinamento giuridico sovranazionale. I: Classi sociali e forme di dipendenza giuridica e socio-economica*, Roma.
- BUCKLER, H.V., ROBINSON, D.M. 1912, «Greek inscriptions of Sardis», *AJA* 26: 15-84.
- 1932, *Sardis VII: Greek and Latin Inscriptions*, Leiden.
- BUUS-ZEIST, J.A.J.M. 1983, «Abermals Persepolis», *Gymnasium* 90: 313-329.
- BUNNENS, G. 1983a, «Tyr et la mer», *Studia Phoenicia* I/II: 7-21.
- 1983b, «Considérations géographiques sur la place occupée par la Phénicie dans l'expansion de l'Empire assyrien», *Studia Phoenicia* I/II: 169-193.
- 1985, «Le luxe phénicien d'après les inscriptions royales assyriennes», *Studia Phoenicia* III: 121-133.
- BURCHARDT, M. 1911 «Datierte Denkmäler der Berl. Sammlung aus der Achämenidenzeit», *ZAS* 49: 69-80.
- BURN, A.R. 1984, *Persia and the Greeks*², Oxford.
- 1985, «Persia and the Greeks», *CHI* II: 292-391.
- BURSTEIN, S.M. 1976, *Outpost of Hellenism: the Emergence of Heraclea on the Black Sea*, University of California Press.
- 1978, *The Babyloniaca of Berossus* (Sources for the Ancient Near East, vol. I, fasc. 5), Malibu.
- 1989, *Agarthacides of Cnidus on the Erythraean Sea*, London.

- 1991, «Pharaoh Alexander: a scholarly myth», *AncSoc* 22: 139-145.
- 1994, «Alexander in Egypt: continuity or change?», *AchHist* VIII: 381-387.
- BURY, J.B. 1897, «The European expedition of Darius», *CR*: 277-282.
- CAGNI, L. 1988, «Aspetti dell'economia regia nella Mesopotamia achemenide», dans *Stato, Economia, Lavoro nel Vicino Oriente antico*, Milano: 156-166.
- 1990, «Considérations sur les textes babyloniens de Neirab près d'Alep», *Trans.* 2: 169-186.
- CAGNI, L., GIOVINAZZO, G., GRAZIANI, S. 1985, «Typology and structure of Mesopotamian documentation during the Achaemenid period», *AION* 45: 547-583.
- CAHILL, N. 1985, «The treasury at Persepolis: gift-giving at the city of the Persians», *AJA* 89: 373-389.
- 1988, «Taš Kule: a Persian-period tomb near Phokaia», *AJA* 92/4: 481-501.
- CAHN, H.A. 1975, «Dynast oder satrap», *GNS* 25: 84-91.
- 1985, «Tissaphernes in Astyra», *AA*: 587-594.
- 1989, «Le monnayage des satrapes: iconographie et signification», *REA* 91/1-2: 97-105.
- CAHN, H.A., GERIN, D. 1988, «Themistocles at Magnesia», *NC* 148: 13-20.
- CAHN, H.A., MANNSPERGER, D. 1991, «Themistocles again», *NC* 151: 199-202.
- CALLATAY, Fr. de 1989, «Les trésors achéménides et les monnayages d'Alexandre: espèces immobilisées ou espèces circulantes?», *REA* 91/1-2: 259-264.
- CALLIERI, P. 1992, «La glittica greco-persiana nelle regioni orientali dell'impero achemenide», dans *Studi di egittologia e di antichità puniche* 11 (a cura di E. Acquaro e S. Pernigotti), Pisa: 63-72.
- CALMEYER, P. 1973, «Zur Genese Altiranischer Motive», *AMI* 6: 135-152.
- 1974, «Zur Genese Altiranischer Motive. II. Der leere Wagen», *AMI* 7: 49-77.
- 1975, «Zur Genese Altiranischer Motive. III. Felsgraber», *AMI* 8: 99-113.
- 1976a, «Zur Genese Altiranischer Motive. IV. "Persönliche Krone" und Diadem», *AMI* 9: 45-95.
- 1976b, «Zur Genese Altiranischer Motive. V. Synarchie», *AMI* 9: 63-95.
- 1977a, «Zur Genese Altiranischer Motive. V. Synarchie. Korrekturen und Nachträge», *AMI* 10: 191-195.
- 1979a, «Zur Genese Altiranischer Motive. VI. Toxotai», *AMI* 12: 303-313.
- 1979b, «Textual sources for the interpretation of Achaemenian palace decorations», *Iran*: 55-63.
- 1981, «Zur bedingten Göttlichkeit des Grosskönigs», *AMI* 14: 55-60.
- 1982, «Zur Genese Altiranischer Motive. VIII. Die "Staatliche Landkarte des Perserreiches", I», *AMI* 15: 105-187.
- 1983a [même titre], II, *AMI* 16: 109-263.
- 1983b, «Zur Rechtfertigung einiger Grossköniglicher Inschriften und Darstellungen: die Yauna», dans *Kunst, Kultur und Geschichte der Achämenidenzeit und ihr Fortleben* (*AMI* Ergzbd. 10), Berlin: 154-167.
- 1985, «Zur Genese Altiranischer Motive. IX. Die Verbreitung des Westiranischen Zaumzeugs im Achämenidenreich», *AMI* 18: 125-144.
- 1986, «Dareios in Bagastana und Xerxes in Persepolis: zur parataktischen Komposition achämenidischer Herrescherdarstellungen», *Visible Religion* 4: 76-87.
- 1987a, «Greek historiography and Achämenid reliefs», *AchHist* 1: 11-26.
- 1987b, «Zur Genese Altiranischer Motive. VIII: Die "Statistische Landkarte des Perserreiches". Nachträge und Korrekturen», *AMI* 20: 129-146.
- 1988a, «Aufreihung-Duplik-Kopie-Umbildung», *AchHist* III: 101-120.
- 1988b, «Zur Genese Altiranischer Motive. X. Die elamisch-persische Tracht», *AMI* 21: 27-51.
- 1989, «Der "Apollon" des Dareios», *AMI* 22: 125-129.
- 1990a, «Das Persepolis der Spätzeit», *AchHist* IV: 7-36.
- 1990b, «Die sogenannte Fünfte Satrapie bei Herodot», *Trans.* 3: 109-129.
- 1990c, «Madjabad: zur Datierung von Steinbruch-Arbeiten im Persepolis», *AMI* 23: 185-190.
- 1991a, «Aegyptischer Stil und Reichsachämenidische Inhalte auf dem Sockel des Darios-Statue aus Susa/Heliopolis», *AchHist* VI: 285-303.
- 1991b, «Zur Darstellung von Standesunterschieden in Persepolis», *AMI* 24: 35-51.
- 1992a, «Zwei mit historischen Szenen bemalte Balken der Achämenidenzeit», *MJBK* 53: 7-18.
- 1992b, «Zur Genese Altiranischer Motive. XI: "Eingewebte Bildchen" von Städten», *AMI* 25 [1994]: 95-124.

- 1993, «Die Gefässe auf den Gabenbringer-Reliefs in Persepolis», *AMI* 26 [1995]: 147-160.
- 1994, «Babylonische und assyrische Elemente in der achämenidische Kunst», *AchHist* VIII: 131-147.
- CALMEYER, P., EILERS, W. 1977, «Von Reisehut zur Kaiserkrone», *AMI* 10: 153-190.
- CALTABIANO, M.C., COLACE, P.R. 1989, «Darico persiano e nomisma greco: differenze strutturali, ideologiche e funzionali alla luce del lessico greco», *REA* 91/1-2: 213-226.
- Cambridge Ancient History*, IV²: *Persia, Greece and the Western Mediterranean*, c. 525-479 B.C. (éd. J. Boardman, N.G.L. Hammond, D.M. Lewis, M. Ostwald), Cambridge, 1988.
- Cambridge Ancient History*, V²: *The Fifth Century B.C.* (éd. D.M. Lewis, J. Boardman, J.K. Davies, M. Ostwald), Cambridge, 1992.
- Cambridge Ancient History*, VI²: *The Fourth Century B.C.* (éd. D.M. Lewis, J. Boardman, S. Hornblower, M. Ostwald), Cambridge, 1994.
- Cambridge History of Iran*, II, *The Median and Achaemenian Periods* (éd. I. Gershevitch), Cambridge, 1985.
- Cambridge History of Judaism*, I, éd. W.D. Davies-L. Finkelstein, Cambridge, 1984.
- CAMERON, G.G. 1941, «Darius and Xerxes in Babylonia», *AJSL* 58: 314-325.
- 1942, «Darius' daughter and the Persepolis inscriptions», *JNES* 1: 214-219.
- 1943, «Darius, Egypt and the "lands beyond the sea"», *JNES* 2: 307-313.
- 1948, *Persepolis Treasury Tablets* (OIP, LXV), Chicago.
- 1955, «Ancient Persia», dans *The Idea of History in the Ancient Near-East* (éd. R.C. Dentan): 79-97.
- 1958, «Persepolis Treasury Tablets old and new», *JNES* 17/3: 161-176.
- 1965, «New tablets from the Persepolis treasury», *JNES* 24: 167-192.
- 1973, «The Persian satrapies and related matters», *JNES* 32: 47-56.
- 1974, «Cyrus the "Father" and Babylonia», *Acta Iranica* 2: 45-48.
- 1975, «Darius the Great and his Scythian (Saka) expedition. Bisitun and Herodotus», *Acta Iranica. Monumentum H. Nyberg* I: 77-88.
- CAMPANILE, E. 1974, «Ant. Pers. XSAYATHIYA XSAYATHIYANAM», *Studi linguistici in onore di T. Bolelli*, Pisa: 110-118.
- CANBY, J.V. 1979, «A note on some Susa bricks», *AMI* 12: 315-320.
- CANFORA, L. 1990, «Trattati in Tucidide», *I trattati nel mondo antico. Forma, ideologia, funzione* (a cura di L. Canfora, M. Liverani, C. Zaccagnini), Roma: 193-216.
- CANNIZZARO, F.A. 1913, *Il capitolo georgico dell'Avesta, Vendidad III*, Messina.
- CAPART, J. 1914, *Un roman vécu il y a 25 siècles*, Paris-Bruxelles.
- CAPECCHI, G. 1991, «Grecità linguistica e grecità figurativa nella più antica monetazione di Cilicia», *QS* 76/1: 67-103.
- CARDASCIA, G. 1951, *Les Archives des Murašû. Une famille d'hommes d'affaires babyloniens à l'époque perse (455-403 B.C.)*, Paris.
- 1958, «Le fief dans la Babylonie achéménide», *Recueils de la Société Jean-Bodin. 1²: Les Liens de vassalités et les immunités*, Bruxelles: 55-88.
- 1978, «Armée et fiscalité dans la Babylonie achéménide», *Armées et Fiscalités dans le monde antique*, Paris: 1-10.
- 1983, «Lebenswesen. B: in der Perserzeit», *RLA*: col. 547-550.
- 1991, «La ceinture de Parysatis: une Morgengabe chez les Achéménides?», *Marchands, diplomates et empereurs. Études sur la civilisation mésopotamienne offertes à P. Garelli* (éd. D. Charpin et F. Joannès), Paris: 363-369.
- CARDONA, G.R. 1980, «Etnografia della comunicazione e documenti antichi: il caso dell'antico persiano», *VO* 3: 277-286.
- CARGILL, J. 1977, «The Nabonidus chronicle and the fall of Lydia», *AJAH*: 97-116.
- 1981, *The Second Athenian Confederacy. Empire or Free Alliance?*, University of California Press.
- CARNEY, E.D. 1993, «Foreign influence and the changing role of royal Macedonian women», *Ancient Macedonia* (Thessaloniki) V/1: 313-323.
- CARRADICE, I. 1987, «The "regal coinage" of the Persian Empire», dans I. Carradice (éd.), *Coinage and Administration in the Athenian and Persian Empires* (BAR Int. Ser. 343), London: 73-95.
- CARROLL-SPILLECKE, M. 1989, *Kēpos. Der antike griechische Garten* (Wohnen in der klassischen Polis, Bd III), München.
- CARTER, E. 1994, «Bridging the gap between the Elamites and the Persians in Southeastern Khuzistan», *AchHist* VIII: 65-95.
- CARTER, E., STOLPER, M. 1984, *Elam. Surveys of Political History and Archeology* (NEA 25), University of California Press.
- CARTLEDGE, P. 1987, *Agesilas and the Crisis of Sparta*, Baltimore.

- CASABONNE, O. 1995a, « Sur une coiffure de Nergal de Tarse à l'époque achéménide », *LdP* 1, note 9.
- 1995b, « Le syennésis cilicien et Cyrus : l'apport des sources numismatiques », dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille : pays et peuples du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde de Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43 : 147-172.
- CASTRITIUS, H. 1972, « Die Okkupation Thrakiens durch die Perser und die Sturz des athenischen Tyrannen Hippias », *Chiron* 2 : 1-15.
- CATTENAT, A., GARDIN, J.C. 1977, « Diffusion comparée de quelques genres de poterie caractéristiques de l'époque achéménide sur le Plateau iranien et en Asie centrale », dans *Le Plateau iranien*, Paris : 225-248.
- CAZELLES, H. 1954, « La mission d'Esdras », *VT* 4 : 113-140.
- 1955, « Nouveaux documents araméens d'Égypte », *Syria* : 75-100.
- CENIVAL, F. de 1972, « Une vente d'esclaves de l'époque d'Artaxerxès III », *RdE* 24 (= *Mélanges M. Malinine*) : 31-39.
- CHAUMONT, M.L. 1958, « Le culte d'Anāhita à Sāxar et les premiers Sassanides », *RHR* 153 : 154-175.
- 1962, « Recherches sur les institutions de l'Iran ancien et de l'Arménie », *JA* 250 : 11-22.
- 1973, « Chiliarque et eucroalate à la cour des Sassanides », *JA* 10 : 139-161.
- 1984, « Études d'histoire parthe. V. La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'itinéraire d'Isidore de Charax », *Syria* 61 : 63-106.
- 1986-87, « L'Arménie et la route royale des Perses », *REArm.* 20 : 287-307.
- 1990, « Un nouveau gouverneur de Sardes à l'époque achéménide d'après une inscription récemment découverte », *Syria* 57/3 : 579-608.
- CHAUVEAU, M. 1996, « Violence et répression dans la Chronique de Pétésis », dans B. Menu (éd.), *Égypte pharaonique : pouvoir, société*, Paris = *Méditerranées* 6.
- CHEVALIER, N. 1989, « Hamadan 1913 : une mission oubliée », *JA* : 245-251.
- CHIEVEREAU, P. 1985, *Prosopographie des cadres militaires égyptiens dans la basse époque*, Paris.
- CHIASSON, C.C. 1984, « Pseudartabas and his eunuchs : *Acharnians* 91-122 », *CPh* 136-137.
- CHILDS, W.A.P. 1978, *The City-Reliefs of Lycia*, Princeton.
- 1979, « The autorship of the inscribed pillar of Xanthos », *AnSt* 29 : 97-102.
- 1980, « Lycian relations with Persians and Greeks in the fifth and fourth centuries re-examined », *AnSt* 31 : 55-80.
- CHILDS, W.A.P., DEMARGNE, P. 1989, *Fouilles de Xanthos. VIII : Le Monument des Néréides. Le décor sculpté*, I-II, Paris.
- CHOKSY, J.K. 1990, « Gesture in Ancient Iran and Central Asia I : the raised hand », dans *Papers Yarshater* : 30-61.
- CHRISTENSEN, A. 1936, *La Geste des rois dans les traditions de l'Iran antique*, Paris.
- CHUVIN, P. 1981, « Apollon au trident et les dieux de Tarse », *JS* 269 : 305-326.
- CLAESSEN, H.J.M. 1989, « Tribute and taxation, or : how to finance Early States and Empires », dans Briant-Herrenschmidt (éd.) : 45-75.
- CLAMER, A. 1952, *La Sainte Bible*, IV, Paris.
- CLEMEN, C. 1920a, *Fontes Historiae Religionis Persicae*, Bonn.
- 1920b, *Die griechischen und lateinischen Nachrichten über die persische Religion*, Gies-sen.
- CLÈRE, J.J. 1951, « Une statue du fils aîné de Nec-tanébo », *RdE* 6 : 138-155.
- 1983, « Autobiographie d'un général gouverneur de la haute-Égypte à l'époque saïte », *BIFAO* 83 : 85-100.
- CLERMONT-GANNEAU, Ch. 1921, « Le *Paradeisos* royal achéménide de Sidon », *CRAI* : 106-109.
- CLOCHÉ, P. 1919-20, « La Grèce et l'Égypte de 405 à 342-341 av. J.-C. », *RdE* 1 : 210-258 ; 2 : 82-127.
- COACCO POLSELLI, G. 1984, « Nuove luce sulla datazione dei re sidonii ? », *RSF* 12 : 169-173.
- COCQUERILLAT, D. 1968, *Palmeraies et Cultures de l'Eanna d'Uruk (559-520)*, Berlin.
- 1973, « Recherches sur le verger du temple campagnard de l'Akitu », *WO* 7/1 : 96-134.
- 1981, « Compléments aux *Palmeraies et cultures de l'Eanna d'Uruk* », *RAss* 75 : 151-169.
- 1983, « Compléments à la topographie d'Uruk au temps de la Ferme générale », *RAss* 77 : 163-168.
- 1984a, « Compléments aux *Palmeraies et Cultures de l'Eanna d'Uruk* (II) : l'aménagement de la campagne d'Uruk et son peuplement avant l'époque des Fermes générales (VIII-VI^e s. av. J.-C.) », *RAss* 78 : 49-70.
- 1984b, « Compléments aux *Palmeraies et Cultures de l'Eanna d'Uruk* (III) », *RAss* 78 : 143-167.
- 1985, « Compléments aux *Palmeraies et Cultures de l'Eanna d'Uruk* (IV) », *RAss* 79 : 51-59.
- COGAN, M. 1974, *Imperialism and Religion : Assyria, Judah and Israel in the eighth and seventh cent. B.C.*, Scholars Press, Missoula.

- 1993, « Judah under Assyrian hegemony : a reexamination of *Imperialism and Religion* », *JBL* 112/3 : 403-414.
- COLIN, F. 1990, « Le récit de Sataspès s'inspire-t-il de sources égyptiennes ? », *ZPE* 82 : 287-296.
- COLLOMBIER, A.M. 1987, « Céramique grecque et échanges en Méditerranée orientale : Chypre et la côte syro-palestinienne (fin VIII^e-fin IV^e s. av. J.-C.) », *Studia Phoenicia* V : 239-248.
- 1990, « Organisation du territoire et pouvoirs locaux dans l'île de Chypre à l'époque perse », *Trans.* 4 : 21-43.
- 1991, « Écritures et sociétés à Chypre à l'âge du fer », dans *Phoinikeia grammata. Lire et écrire en Méditerranée* (*Studia Phoenicia* 13), Liège : 425-447.
- 1993, « La fin des royaumes chypriotes : ruptures et continuités », *Trans.* 6 : 119-148.
- COOGAN, M.D. 1974, « Life in the diaspora. Jews at Nippur in the fifth century B.C. », *BA* 37/1 : 6-12.
- COOK, J.M. 1983, *The Persian Empire*, London/Melbourne/Toronto.
- 1985, « The rise of the Achaemenids and establishment of their Empire », *CHI* 11 : 200-291.
- COONEY, J.D. 1954a, « The portrait of an Egyptian collaborator », *Bull. Brooklyn Museum* 15 : 1-6.
- 1954b, « The lions of Letopolis », *ibid.* : 17-30.
- 1965, « Persian influence in Late Egyptian Art », *JARCE* 4 : 39-48.
- CORCELLA, A., MEDAGLIA, S.M. 1993, *Erodoto. Le storie. Libro IV : La Scizia e la Libia* (a cura di), Rome-Florence.
- CORSARO, M. 1980a, « *Oikonomia* del re e *oikonomia* del satrapo. Sull'amministrazione della *chērō basilikē* d'Asie Mineure dagli Achemenidi agli Attalidi », *ASNP*, Ser. III, 10/4 : 1163-1219.
- 1980b, « Un decreto di Zelea sul recupero dei terreni pubblici (Syll.³ 279) », *ASNP* Ser. III, 14/3 : 441-493.
- 1985, « Tassazione regia e tassazione civica dagli Achemenidi ai re ellenistici : alcune osservazioni », *REA* 87/1-2 : 73-96.
- 1989, « Autonomia cittadina e fiscalità regi : le città greche d'Asie nel sistema tributario achemenide », dans Briant-Herrenschmidt (éd.) : 62-75.
- 1991, « Gli Ioni tra Greci e Persiani : il problema dell'identità ionica nel dibattito culturale e politico del V Secolo », *AchHist* VI : 41-55.
- CORSTEN, T. 1991, « Herodot. I.131 und die Einführung des Anāhita-Kultes in Lydien », *JA* 26 : 163-180.
- 1994, « Zum Angebot einer Schenkung Alexanders an Phokion », *Historia* 48/1 : 112-118.
- COSTA, E.A. Jr. 1974, « Evagoras I and the Persians, ca. 411 to 391 B.C. », *Historia* 23/1 : 40-56.
- COULTON, W.D.E., LEONNARD, A. Jr. 1981, *Cities of the Delta. 1 : Naukratis* (ARCE Reports), Undena, Malibu.
- COUSIN, G. 1890, « Correction à l'article intitulé "Lettre de Darius fils d'Hystaspes" », *BCH* 14 : 646-648.
- 1904, *Kyros le Jeune en Asie Mineure (printemps 408-juillet 401)*, Nancy.
- COUSIN, G., DESCHAMPS, G. 1889, « Une lettre de Darius, fils d'Hystaspes », *BCH* 13 : 529-542.
- COWLEY, A.E. 1921, « L'inscription bilingue gréco-lydienne de Sardes », *CRAI* : 7-14.
- 1923, *Aramaic Papyri of the Fifth Century B.C.*, Oxford.
- CRACCO RUGGINI, L. 1966, 1967, « Eforo nello Pseudo-Aristotele, *Oec.* II ? » *Athenaeum* 44/34 : 199-237 ; 45 : 2-88.
- CREMER, M.L. 1984, « Zwei neue graeco-persische Stelen », *EA* : 87-99.
- CROSS, F.M. 1963, « The discovery of Samaria papyri », *BA* 26/4 : 110-121.
- 1966, « Aspects of Samaritan and Jewish history in Late Persian period and Hellenistic times », *HThR* 59/3 : 201-211.
- 1971, « Papyri of the fourth century B.C. from Dāliyah », dans D.N. Freedman-J.G. Greenfield (éd.), *New Directions in Biblical Archeology*, New York : 44-69.
- 1975, « A reconstruction of the Judean restoration », *JBL* 94 : 4-18.
- 1985, « Samaria Papyri 1 : an Aramaic slave conveyance of 335 B.C. found in the Wādi ed-Dāliyah », *Eretz-Israel* 18 : 7-17.
- CRUZ-URIBE, E. 1986, « The Hibis Temple project. 1984-85 field season. Preliminary report », *JARCE* 23 : 157-166.
- 1988, *Hibis Temple Project. I : Translations, Commentary, Discussion and Sign-List*, San Antonio (Texas).
- CULICAN, W. 1965, *The Medes and the Persians*, New-York.
- 1971, « Syro-achaeemenian ampullae », *JA* 11 : 100-112.
- CUMONT, F. 1905a, « Notes sur le culte d'Anāhitis », *RA* : 24-31.
- 1905b, « La Persée d'Amisos », *RA* : 180-189.
- 1905c, « Une inscription gréco-araméenne d'Asie Mineure », *CRAI* : 93-104.
- CUQ, E. 1927, « La condition juridique de la Coelè-Syrie au temps de Ptolémée V Épiphanes », *Syria* : 145-152.

- CURTIS, J. 1984, *Nush-i Jan. The Small Finds*, London.
- CURTY, O. 1989, « L'historiographie hellénistique et l'inscription n°37 des *Inscriptionen von Priene* », dans *Historia Testis. Mélanges T. Zawadski*, Fribourg: 21-35.
- CUYLER YOUNG, T. Jr 1980, « 480/479 B.C. – A Persian perspective », *IA* 15: 213-239.
- 1988a « The early history of the Medes and the Persians and the Achaemenid Empire to the death of Cambyses », *CAH* IV²: 1-52.
- 1988b, « The consolidation of the [Achaemenid] Empire and its limits of growth under Darius and Xerxes », *CAH* IV²: 53-111.
- DAGRON, G., FEISSEL, D. 1987, *Inscriptions de Cilicie*, Paris.
- DALLEY, S. 1984, « The cuneiform text from Tell Tawilan », *Levant* 21: 19-22.
- 1990, « Cuneiform and Assyria after 612 B.C. », dans E. Aerts-H. Klengel (éd.), *The Town as Regional Economic Center in the Ancient Near-East* (Studies in Social and Economic History 20), Louvain: 74-84.
- 1993, « Nineveh after 612 B.C. », *AOF* 20/1: 143-147.
- DALTON, O.M. 1926, *The Treasure of the Oxus*², London.
- DANDAMAEV, M.A. 1966, « Temple et État en Babylonie » (en russe), *VDI*: 17-39.
- 1967, « Die Lehnbeziehungen in Babylonien unter den ersten Achämeniden », dans *Festschr. W. Eilers*, Wiesbaden: 37-42.
- 1969a, « Achaemenid Babylonia », dans I.M. Diakonoff (éd.), *Ancient Mesopotamia. Socio-Economic History*, Moscou: 296-318.
- 1969b, « Der Tempelzehnte in Babylonien während des 6-4Jh.v.u.Z. », dans *Beiträge zur Alten Geschichte und deren Nachleben (Festschr. F. Altheim)* 1, Berlin: 82-90.
- 1969c, « Bagasarū ganzabara » dans *Studien zur Sprachwissenschaft und Kulturkunde. Gedenkschrift für W. Brandenstein*, Innsbruck: 235-239.
- 1971, « Die Rolle des *tamkārūm* in Babylonien im 2. und 1. Jahrtausend v.u.Z. », dans H. Klengel (éd.), *Beiträge zur sozialen Struktur des Vorderasiens*, Berlin: 69-78.
- 1972a, « Politische und wirtschaftliche Geschichte », dans Walser (éd.): 15-58.
- 1972b, « Connections between Elam and Babylonia in the Achaemenid period », dans *The Memorial Volume of the Vth Intern. Congress of Iranian Art and Archeology*, Téhéran: 258-264.
- 1972c, « Nouveaux documents de l'économie royale en Iran (509-494 av.n.è.) », *VDI*: 3-26 (en russe).
- 1973, « Les ouvriers des exploitations royales en Iran (fin VI^e-seconde moitié du V^e s. av.n.è.) », *VDI*: 3-24 (en russe).
- 1974, « The domain-lands of Achaemenes in Babylonia », *AOF* 1: 123-127.
- 1975a, « Forced labour in the palace economy in Achaemenid Iran », *AOF* 2: 71-78.
- 1975b, c.r. de Mayrhofer 1973, *GGA* 277/3-4: 225-239.
- 1975c, « La politique religieuse des Achéménides », dans *Monumentum H.S. Nyberg*, 1, Leiden-Téhéran: 193-200.
- 1976, *Persien unter den ersten Achämeniden*, Wiesbaden.
- 1977a, « The dynasty of the Achaemenids in the early period », *AAH* 25: 39-42.
- 1977b, « State and temple in Babylonia in the first millennium B.C. », dans E. Lipinski (éd.): 589-586.
- 1979, « Data of the Babylonian documents from the 6th to the 5th centuries B.C. on the Sakas », dans *Prolegomena to the Sources on the History of Pre-Islamic Central Asia*, Budapest: 95-109.
- 1981a, « The neo-babylonian citizens », *Klio* 63/1: 45-49.
- 1981b, « Die Fischerei in neubabylonischer Texten des 6. und 5. Jhdrt.v.u.Z. », *JWG*: 67-82.
- 1983, « Aliens and the community in Babylonia in the 6th-5th Cent. B.C. », dans *Les Communautés rurales (Recueils de la société Jean-Bodin XLII/29)*, Paris: 133-145.
- 1984a, « Royal paradeisoi in Babylonia », dans *Orientalia J. Duchesne-Guillemin Emerito Oblata* (Hommages et Opera Minora IX), Leiden: 113-117.
- 1984b, *Slavery in Babylonia from Nabopolassar to Alexander the Great* (626-331 B.C.), Northern Illinois University Press.
- 1984c, « Babylonia in the Persian age », *CHJ* 1: 326-34.
- 1985, « Herodotus' information on Persia and the latest discoveries of cuneiform texts », *Histoire de l'historiographie* 7: 92-100.
- 1986a, c.r. de Pinches 1982, *Orientalia* 55/4: 464-468.
- 1986b, « Neo-Babylonian archives », dans Veenhof (éd.): 273-277.
- 1986c, « Some Babylonians in Ecbatana », *AMI* 19: 67-82.
- 1988a, « Royal economy in the Achaemenid

- Empire », dans *Stato, Economia, Lavoro nel Vicino Oriente antico*, Milano: 145-155.
- 1988b, « Wages and prices in Babylonia in the 6th and 5th centuries B.C. », *AOF* 15: 53-58.
- 1989a, *A Political History of the Achaemenid Empire*, Leiden.
- 1989b = DANDAMAEV, M.A., LUKONIN, V.G. 1989, *The Culture and Social Institutions of Ancient Iran*, Cambridge.
- 1989c, « The old Iranian PASA'DU », dans Meyer-Haerincx (éd.) 1989: 563-565.
- 1990, « The old Iranian *azarapanata* », dans *Papers Yarshater*: 60-61.
- 1992a, *Iranians in Achaemenid Babylonia* (Columbia Lectures on Iranian Studies 6), Costa Mesa/New York.
- 1992b, « The title *ah šadrapānu* in Nippur », dans M. DeJong Ellis (éd.), *Nippur at the Centennial: Papers read at the 35^e RAI (Philadelphia 1988)*, Philadelphia, The University Museum: 29-32.
- 1992c, « Was Eanna destroyed by Darius I? », *AMI* 25 [1994]: 169-172.
- 1993a, « The latest evidence for Nebuchadnezzar III' reign », *NABU*, note 11.
- 1993b, « Lu zinabarra », *NABU*, note 12.
- 1993c, « Achaemenid estates in Lahiru », *IA* 27: 117-123.
- 1993d, « Xerxes and the Esagila temple in Babylon », *BAI* 7: 41-47.
- 1994a, « The neo-babylonian *zazakku* », *AOF* 21: 34-40.
- 1994b, « Achaemenid Mesopotamia: traditions and innovations », *AchHist* VIII: 229-234.
- 1995a, « The earliest evidence for Nebuchadnezzar IV's reign », *NABU*, note 34.
- 1995b, « An unidentified document from Xerxes' reign and the Ebabbara temple », *NABU*, note 35.
- 1995c, « A governor of Byblos in Sippar », dans K. Van Lerberghe-A. Schoors (éd.), *Immigration and Emigration within the Ancient Near East. Festschrift E. Lipinski* (OLA 65), Leuven: 29-31.
- DANDAMAEV, M.A., LIVSHITS, V. 1988, « Zattu-mešu, a maguš in Babylonia », dans *A Green Leaf (Papers Asmussen)*, Leiden: 457-459.
- DARESSY, G. 1900, « Stèle de l'an III d'Amasis », *RT* 1-3: 1-9.
- DARNELL, J.C. 1992, « The *Kbn. wt* ships of the late period », dans J.H. Johnson (éd.): 67-89.
- DAUMAS, F. 1977, « Le problème de la monnaie dans l'Égypte antique avant Alexandre », *MEFRA* 89: 425-442.
- DAUMAS, M. 1985, « Aristophane et les Perses », *REA* 87/3-4: 289-305.
- DAVESNE, A. 1989, « La circulation monétaire en Cilicie à l'époque achéménide », *REA* 91/1-2: 157-168.
- DAVESNE, A., LEMAIRE, A., LOZACHEMEUR, H. 1987, « Le site archéologique de Meydançikale (Turquie): du royaume de Pirindu à la garnison ptolémaïque », *CRAI*: 359-383.
- DAVIDSON, O.M. 1985, « The crown-bestower in the Iranian Book of the Kings », dans *Papers Mary Boyce* 1, Leiden: 61-148.
- DAVIES, N. de Garis, 1953, *The Temple of Hibis in El Khargeh Oasis*, Part III: *The Decoration*, New York.
- DAVIES, Ph.R. (éd.) 1991, *Second Temple Studies. 1: Persian Period* (JSOS Supp. Ser. 117), Sheffield.
- 1991, « Sociology and the second temple », dans Davies (éd.): 13-19.
- 1992, « Defending the boundaries of Israel during the second temple period. 2: Chronicles 20 and the "Salvation army" », dans *Priests, Prophets and Scribes. Essays on the Formation and Heritage of the Second Temple Judaism in Honor of J. Blenkinsopp*, Sheffield: 43-54.
- DAVIS-KIMBALL, J. 1989, *Proportions in Achaemenid Art*, PhD. Berkeley.
- DAYTON, J. 1984, « Herodotus, Phoenicia, the Persian Gulf and India in the first millennium B.C. », dans R. Boucharlat-J.F. Salles (éd.), *Arabie orientale. Mésopotamie et Iran méridional de l'âge du fer au début de la période islamique*, Paris: 363-375.
- DEBORD, P. 1982, *Aspects sociaux et économiques de la vie religieuse dans l'Anatolie gréco-romaine* (EPRO 98), Leiden.
- 1994, « Le vocabulaire des ouvrages de défense. Occurrences littéraires et épigraphiques confrontées aux *realia* archéologiques », *REA* 96/1-2: 53-61.
- 1995, « Les routes royales en Asie Mineure occidentale », dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vu par un Grec* (Actes de la Table ronde internationale, Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43: 89-97.
- DEBORD, P., VARINOGLU, E. et al. en prép., *Les hautes terres de la Carie du Sud* (Bibl. de l'IFEA), Istanbul.
- DELAPORTE, L. 1909, *Cylindres orientaux. Catalogue du musée Guimet* (Annales du musée Guimet 33), Paris.
- 1910, *Catalogue des cylindres orientaux et des cachets assyro-babyloniens, perses et syro-cappadociens de la Bibliothèque nationale*, Paris.

- 1920, *Musée du Louvre. Catalogue des cylindres, cachets et pierres gravées de style oriental*. I. Fouilles et missions, Paris.
- 1923, *Musée du Louvre. Catalogue des cylindres, cachets et pierres gravées de style oriental*. II. Acquisitions, Paris.
- DELATTE, A. 1936, «Herbarius», *Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres* 22: 227-348.
- DELAUNAY, J.A. 1974, «L'araméen d'Empire et les débuts de l'écriture en Asie centrale», *Acta Iranica* 1: 219-226.
- 1975, «À propos des "Aramaic ritual texts from Persepolis" de R.A. Bowman», *Acta Iranica* 2: 193-217.
- 1976, «Sur quelques noms de personnes des archives élamites de Persépolis», *STIR* 5/1: 9-31.
- 1985, *Genèse de l'araméen d'Empire*, I, Paris.
- DELORME, J. 1992, *Histoire des Cinquante Ans. Commentaire sur la Pentekontaëtie de Thucydide*, Toulouse.
- DEMARGNE, P. 1958, *Fouilles de Xanthos*. I. Les piliers funéraires, Paris.
- 1974a, «Le décor des sarcophages de Xanthos: réalités, mythes, symboles», *CRAI*: 263-269.
- 1974b, *Fouilles de Xanthos*. V. Tombes-maisons, tombes rupestres et sarcophages, Paris.
- 1975, «Athéna, les dynastes lyciens et les héros grecs», dans *Florilegium anatolicum*, Paris: 97-101.
- 1976, «L'iconographie dynastique au monument des Néréides de Xanthos», dans *Recueil Plassart*, Paris: 81-95.
- 1983, «Serveurs orientaux sur deux monuments funéraires de Xanthos», dans *Festschr. K. Bittel*, Mainz: 167-170.
- DEMSKY, A. 1983, «Pelexh in Nehemiah 3», *IEJ* 33: 242-244.
- DENTZER, J.M. 1969, «Reliefs au "banquet" dans l'Asie Mineure du V^e siècle av. J.-C.», *RA*: 195-224.
- 1982, *Le Motif du banquet couché dans le Proche-Orient ancien et le monde grec du I^{er} siècle au IV^e siècle av. J.-C.* (BEFAR 246), Paris-Rome.
- DEPUYDT, L. 1995a, «The story of Cambyse's mortal wounding of the Apis bull (ca 523 BCE)», *JNES* 54/2: 119-126.
- 1995b, «The date of death of Artaxerxes I», *WO* 26: 32-42.
- DREQUEKER, L. 1993, «Darius the Persian and the reconstruction of the Jewish temple in Jerusalem (Ezra 4,24)», dans J. Quaegebeur (éd.), *Ritual and Sacrifice in the Ancient Near-East* (OLA 55), Leuven: 67-92.
- DESANGES, J. 1978, *Recherches sur les Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Paris.
- DESCAT, R. 1985, «Mnésimachos, Hérodote et le système tributaire achéménide», *REA* 87/1-2: 97-112.
- 1988, «Aux origines de l'économie grecque», *QUCC* n.s. 28/1: 103-119.
- 1989a, «Notes sur la politique tributaire de Darius I^{er}», dans Briant-Herrenschmidt (éd.): 77-93.
- 1989b, «Notes sur l'histoire du monnayage achéménide sous le règne de Darius I^{er}», *REA* 91/1: 15-29.
- 1990a, «Remarques sur les rapports entre les Perses et la mer Noire à l'époque achéménide», dans *İkinci Tarih Boyunca Karadeniz Kongresi Bildirileri* (Samsun 1988), Samsun: 539-548.
- 1990b, «De l'économie tributaire à l'économie civique: le rôle de Solon», dans *Mélanges P. Lévêque*, V, Paris: 85-100.
- 1991, «Colophon et la paix d'Épilykos», dans *Erol Atalay Memorial* (éd. H. Malay), Izmir: 33-39.
- 1994a, «Darius le roi kapēlos», *AchHist* VIII: 161-166.
- 1994b, «Les forteresses de Théra et de Kallipolis de Carie», *REA* 96/1-2: 205-214.
- 1995, «Marché et tribut», dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde internationale, Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43: 99-108.
- s.p., «Darius I^{er} et la monnaie», *AIIN*.
- (éd.) 1989, *L'Or perse et l'histoire grecque* = *REA* 91/1-2.
- DESIDERI, P. 1986, «Le città della pianura di Cilicia in Strabone (14,5,8-19)», *Studi Tardoantichi* 2: 331-346.
- DESIDERI, P., JASINK, A.M. 1990, *Cilicia. Dall'età di Kizzuwatna alla conquista macedone*, Torino.
- DESNIER, J.L. 1995, *De Cyrus à Julien l'Apostat. Le passage du fleuve. Essai sur la légitimité du souverain*, Paris.
- DESTROOPER-GIORGIADIS, A. 1987, «La Phénicie et Chypre à l'époque achéménide», *Studia Phoenicia* V: 339-355.
- 1993, «Continuités et ruptures dans le monnayage chypriote à l'époque achéménide», *Trans.* 6: 87-102.
- DEUSTCH, R., HELTZER, M. 1994, *Forty New West-Semitic Inscriptions*, Tel Aviv-Jaffa.
- DEVAUCHELLE, D. 1994a, «Les prophéties en Égypte ancienne», dans *Prophéties et Oracles*.

- I: En Égypte et en Grèce (Supplément au *Cahier Évangile* 89), Paris: 6-30.
- 1994b, «Les stèles du Sérapeum de Memphis conservées au musée du Louvre», dans *Acta Demotica. Acts of the Fifth International Conference for Demotists* (Pisa, 4th-8th September 1993), Pisa: 95-114.
- 1995, «Le sentiment antiperse chez les anciens Égyptiens», *Trans.* 9: 67-80.
- en prép., «La stèle dite du satrape (Caire CG 22182)», *BIFAO*.
- DEVINE, A.M. 1984, «The location of Castabulum and Alexander's route from Mallus to Myriandrus», *Acta Classica* 27: 127-129.
- 1985a, «The strategies of Alexander the Great and Darius III in the Issus campaign», *AW* 12: 25-38.
- 1985b, «Grand tactics at the battle of Issus», *AW* 12: 39-59.
- 1986, «The battle of Gaugamela: a tactical and source-critical study», *AW* 13: 87-116.
- 1988, «A pawn-sacrifice at the battle of the Granicus: the origins of a favourite stratagem of Alexander the Great», *AW* 18: 3-20.
- DE VOTO, J.G. 1988, «Agesilaos and Tissaphernes near Sardis in 395 B.C.», *Hermes* 116: 41-53.
- DEVRIES, K. 1990, «The Gordion excavations. Seasons of 1969-73 and subsequent research», *AJA* 94: 371-406.
- DHORME, P. 1912, «Cyrus le Grand», *RB* 9: 22-49.
- 1913, «La religion des Achéménides», *RB* 10: 15-35.
- 1928, «Les tablettes babyloniennes de Neirab», *RAss* 25/2: 53-82.
- DIAKONOFF, I. 1979, «Artemidi Anaeiti anestesén», *BABesch* 54: 139-175.
- DIAKONOFF, I.M. 1985a, «Elam», *CHI* II: 1-24.
- 1985b, «Media», *ibid.*: 36-148.
- DIAKONOFF, I.M., JANKOWSKA, N.B. 1990, «An Elamite Gilgameš text from Argištīhenale, Urartu (Armavir-blur), 8th cent. B.C.», *ZA* 80/1: 102-123.
- DILLEMANN, L. 1962, *Haute Mésopotamie orientale et Pays adjacents*, Paris.
- DILLERY, J. 1992, «Darius and the tomb of Nitocris (Hdt I. 197)», *CPh* 87/1: 30-38.
- 1995, *Xenophon and the History of his Time*, London-New York.
- DION, P.E. 1991, «The civic-and temple community of Persian period Judaea: neglected insights from Eastern Europe», *JNES* 50/4: 281-287.
- DOBBINS, K.W. 1984, «Alexander's Eastern satrapies», *Persica* 11: 73-108.
- DOENGES, N.A. 1981, *The Letters of Themistokles*, New York.
- DONADONI, S. 1983, «L'Égitto achéménide», dans *Modes de contact et Processus de transformation dans les sociétés anciennes*, Pise-Rome: 27-40.
- DONBAZ, V. 1987, «Deux nouvelles inscriptions de Nabonide, roi de Babylone», *AnAnt* 1: 15-21.
- 1989a, «The question of the Murašū texts dated at Susa», *NABU*, note n° 86.
- 1989b, «One Murašū document from Lagaš», *NABU*, note 87.
- DONBAZ, V., STOLPER, M. 1993, «Gleanings from the Murašū texts in the collection of the Istanbul Archeological Museum», *NABU*, note 102.
- DONCEL-VOUTE, P. 1984, «Un banquet funéraire perse en Phlagonie», dans DONCEL-LEBRUN: 101-118.
- DONCEL, R., LEBRUN, M. (éd.) 1984, *Archéologie et Religions de l'Anatolie ancienne. Mélanges en l'honneur du Prof. P. Naster*, Louvain.
- DONNER, F.M. 1986, «Xenophon's Arabia», *Iraq* 48: 1-14.
- DÖRNER, F. 1967, «Zur Rekonstruktion der Ahnengalerie des Königs Antiochos I. von Kommagene», *IM* 17: 195-219.
- DÖRRIE, H. 1964, *Der Königs kult des Antiochos von Kommagene im Lichte neuer Inschriften-Funde*, Göttingen.
- DOSSIN, G. 1938, «Signaux lumineux au pays de Mari», *RAss* 35: 174-186.
- DOTHAN, M. 1985, «A Phoenician inscription from Akko», *IEJ* 35/2-3: 86-94.
- DOUGHERTY, H.P. 1929, *Nabonidus and Belshazzar: A Study of the Closing Events of the Neo-Babylonian Empire* (YOS 15), Yale University Press.
- DOWNEY, S.B. 1986, «A stele from Hierapolis-Bambyce (?)», *BM* 17: 301-308.
- DREWS, R. 1969, «The fall of Astyages and Herodotus' chronology of the Eastern kingdoms», *Historia* 18/1: 1-11.
- 1973, *The Greek Accounts of Eastern History*, Cambridge (Mass.).
- 1974, «Sargon, Cyrus and Mesopotamian Folk History», *JNES* 33: 387-393.
- DRIOTON, E. 1952, «Le théâtre égyptien», dans [Pages d'égyptologie, Le Caire: 217 sqq. = *Revue du Caire* 1943].
- DRIVER, G.R. 1957, *Aramaic Papyri of the Vth Century B.C.*, Oxford.
- DUBBERSTEIN, W.H. 1939, «Comparative prices in Later Babylonia (625-400 B.C.)», *AJSL* 56: 20-43.

- DUCHÊNE, J. 1986, « La localisation de Huhnur », dans *Fragmenta Historicae Elamicae. Mélanges offerts à M.J. Siève*, Paris: 65-73.
- DUCHESNE-GUILLEMIN, J. 1952, *La Religion de l'Iran ancien*, Paris.
- 1953, *Ormazd et Ahriman. L'aventure dualiste dans l'Antiquité*, Paris.
- 1967-68, « Religion et politique de Cyrus à Xerxès », *Persica* 3: 1-9.
- 1972, « La religion des Achéménides », dans Walser (éd.) 1972: 59-82.
- 1974, « Le dieu de Cyrus », *Acta Iranica. Commémoration Cyrus III*: 11-21.
- 1979, « La royauté iranienne et le *x'arānah* », dans *Iranica* (éd. G. Gnoli), Napoli: 375-386.
- DUCHESNE-GUILLEMIN, J., VAN DE VALLE, B. 1959-1962, « Un sceau-cylindre irano-égyptien », *JEOL* 16: 72-77.
- DUGAS, Ch. 1910, « La campagne d'Agésilas en Asie Mineure », *BCH*: 56-95.
- DUILEBA, W. 1987, « The epos and history of the story of Feridoun in Shahnamah », *FO* 24: 159-172.
- DUMBRELL, W.J. 1971, « The Tell el-Maskuhta bowls and the "kingdom" of Qedar in the Persian period », *BASOR* 203: 33-44.
- DUMÉZIL, G. 1984, « L'intronisation de Darius », dans *Orientalia Duchesne-Guillemin*: 143-149.
- 1985, « Le costume de guerre du dernier Darius », dans *Orientalia. I. Tucci memoriae dicata* (éd. G. Gnoli-L. Lanietti), ISMEO, Rome, I: 261-265.
- 1986, *Mythe et Épopée. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris.
- DUMONT, J. 1977, « La pêche dans le Fayoum hellénistique: traditions et nouveautés d'après le papyrus Tebtynis 701 », *CdE* 103: 125-142.
- DUNAND, M. 1965, « Nouvelles inscriptions phéniciennes du temple d'Echmoun à Bostan ech-Cheikh, près Sidon », *BMB* 17: 105-109.
- 1968, « La défense du front méditerranéen de l'Empire achéménide », dans *The Role of the Phoenicians in the Interaction of Mediterranean Civilizations* (éd. Ward), Beyrouth: 43-51.
- 1973, « Le temple d'Echmoun à Sidon. Essai de chronologie », *BMB*: 7-25.
- DUNAND, M., SALIBY, N. 1985, *Le Temple d'Amrith dans la Pérée d'Aradus*, Paris.
- DUNCAN-JONES, R.P. 1979, « Variation in Egyptian grain-measures », *Chiron* 19: 347-375.
- DUPONT-SOMMER, A. 1948, « Deux inscriptions araméennes trouvées près du lac Sevan (Arménie) », *Syria* 25/1-2: 53-66.
- 1964, « Une inscription araméenne et la déesse Kubaba », dans A. Dupont-Sommer et L. Robert, *La Déesse de Hiérapolis Castabala (Cilicie)* (BAHIFAI 16), Paris: 7-15.
- 1966, « Une inscription araméenne inédite d'époque perse trouvée à Daskyleion (Turquie) », *CRAI*: 44-57.
- 1974, « La stèle trilingue récemment découverte au Létôon de Xanthos: le texte araméen », *CRAI*: 132-149.
- 1976, « L'énigme du dieu "Satrape" et le dieu Mithra », *CRAI*: 648-660.
- 1978, « Les dieux et les hommes en l'île d'Éléphantine près d'Assouan, au temps de l'Empire des Perses », *CRAI*: 756-772.
- 1979, « L'inscription araméenne [de Xanthos] », dans H. Metzger (éd.): 129-178.
- DURAND, J.M., JOANNÈS, F. 1988, « Contrat babylonien d'Agadé », *NABU*, note 74.
- DURAND, J.M., MARGUERON, J. 1980, « La question du harem royal dans le palais de Mari », *JS*: 253-280.
- ECK, B. 1990, « Sur la vie de Ctésias », *REG* 103/2: 409-434.
- EDDY, S.K. 1961, *The King is dead. Studies in the Near-Eastern Resistance to Hellenism*, Lincoln.
- 1973, « The cold war between Athens and Persia, ca. 448-412 B.C. », *ClPh* 68/4: 241-258.
- EGGERMONT, P.W.L. 1993, *Alexander's Campaign in Southern Punjab* (OLA 54), Louvain.
- EHRHARDT, C. 1994, « Two notes on Xenophon, *Anabasis* », *AHB* 8/1: 1-4.
- EHTECHAM, M. 1946, *L'Iran sous les Achéménides. Contribution à l'étude de l'organisation sociale et politique du premier empire des Perses*, Fribourg.
- EILERS, W. 1935, « Das Volk der karka in der Achämenideninschriften », *OLZ* 38/4: 202-213.
- 1940, *Iranische Beamtennamen in der keilschriftliche Überlieferung* (Abhand. für die Kunde des Morgenlandes), Wien.
- 1974, « Le texte cunéiforme du cylindre de Cyrus », *Acta Iranica* 2: 25-31.
- EISENMANN, R.H., WISE, M. 1992, *The Dead Sea Scrolls uncovered*, Shaftesbury-Rokport-Brisbane [trad. fr., *Les Manuscrits de la mer Morte révélés*, Paris, 1995].
- ELAYI, J. 1978, « L'essor de la Phénicie et le passage de la domination assyro-babylonienne à la domination perse », *Bgm* 9: 25-38.
- 1980, « The Phoenician cities in the Persian period », *JANES* 12: 13-28.

- 1981a, « The relations between Tyre and Carthage during the Persian period », *JANES* 13: 15-29.
- 1981b, « La révolte des esclaves de Tyr relatée par Justin », *BM* 12: 139-150.
- 1982, « Studies in Phoenician geography during the Persian period », *JNES* 41/2: 83-110.
- 1983, « Les cités phéniciennes et l'Empire assyrien à l'époque d'Assurbanipal », *RAss* 77: 45-58.
- 1986, « Les éléments d'architecture sur les monnaies phéniciennes préalexandrines », *QTNAC* 15: 61-75.
- 1987a, « Al-Mina sur l'Oronte à l'époque perse », *Studia Phoenicia* V: 249-266.
- 1987b, *Recherches sur les cités phéniciennes à l'époque perse* (suppl. AION 47/2), Naples.
- 1988a, *Pénétration grecque en Phénicie sous l'Empire perse*, Nancy.
- 1988b, « Les sarcophages phéniciens d'époque perse », *IA XXIII*: 275-322.
- 1988c, « L'exploitation des cèdres du mont Liban par les rois assyriens et néobabyloniens », *JESHO* 31: 14-41.
- 1989, *Sidon, cité autonome de l'Empire perse*, Paris.
- 1990a, « The Phoenician cities in the Achaemenid period: remarks on the present state and prospect of research », *AchHist* IV: 227-237.
- 1990b, « Tripoli (Liban) à l'époque perse », *Trans.* 2: 59-72.
- 1990c, *Économie des cités phéniciennes sous l'Empire perse* (suppl. AION vol. L), Napoli.
- ELAYI, J. et A.G. 1992a, « Nouvelle datation d'une tombe achéménide de Suse », *STIR* 21/2: 265-269.
- 1992b, « La première monnaie de TR/Tripolis (Tripolis, Liban) ? », *Trans.* 5: 142-151.
- 1993, *Trésors de monnaies phéniciennes et circulation monétaire (I^{re}-IV^e siècles avant J.-C.)*, Paris.
- ELAYI, J., SAPIN, J. 1991, *Nouveaux Regards sur la Transeuphratène*, Paris.
- EL-SAYED, R. 1982, *La Déesse Neith de Saïs*, I-II, Le Caire.
- EMERY, W.B. 1971, « Preliminary report on the excavations at North Sâqqara 1969-70 », *JEA* 37: 3-13.
- ENGELS, D. 1978, *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, University of California Press.
- EPH'AL, I. 1978, « The Western minorities in Babylonia in the 6th-5th cent. B.C.: maintenance and cohesion », *Orientalia* 47/1: 74-90.
- 1982, *The Ancient Arabs. Nomads on the Borders of the Fertile Crescent (9th-5th cent. B.C.)*, Jerusalem-Leiden.
- 1988, « Syria-Palestine under Achaemenid Rule », *CAH IV* 2: 139-164.
- EPH'AL, I., NAVEH, J. 1993, « The jar of the Gate », *BASOR* 289: 59-65.
- ERDMANN, E. 1977, *Nordosttor und persische Belagerungsrampe im Alt Paphos. I: Waffen und Kleingefunde* (Ausgrabungen im Alt-Paphos auf Cypern, hrsgg. G. Maier, Heft 1), Berlin.
- ERRINGTON, R.M. 1981a, « Alexander the Philhellene and Persia », dans *Ancient Macedonian Studies in Honor of Ch.F. Edson*, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki: 139-143.
- 1981b, « Review-discussion: four interpretations of Philipp II », *AJAH* 6/1: 69-88.
- ERZEN, A. 1940, *Kilikien bis zum Ende der Perserherrschaft*, Leipzig.
- ESHEL, H., MISGAV, H. 1988, « A Fourth Cent. B.C. document from Ketef Yeriho », *IEJ* 38/3: 158-176.
- EVANS, J.A.S. 1978, « The settlement of Artaphrenes », *CPh* 71/4: 344-348.
- 1987, « Cavalry about the time of the Persian Wars: a speculative essay », *CJ* 82/2: 97-106.
- FALES, F.M. 1983, « Il taglio e il trasporto di legname nelle lettere a Sargon II », dans O. Caruba-M. Liverani-C. Zaccagnini, *Studi orientali in ricordo di F. Pintore*, Pavia: 49-92.
- 1989, « Pastorizia e politica: nuovi dati sugli Arabi nelle fonti di età neo-assira », dans A. Avanzi (éd.), *Problemi di onomastica semitica meridionale*, Pisa: 119-134.
- FALES, F.M., POSTGATE, J.N. 1992, *Imperial Administrative Record*, Part 1: *Palace and Temple Administration* (SAA VII), Helsinki.
- FARAGUNA, M. 1994, « Alle origini dell'oikonomia: dall'Anonimo di Giamblico ad Aristotele », *RAL* 5: 551-589.
- FARKAS, A. 1969, « The horse and rider in Achaemenid art », *Persica* 4: 57-76.
- 1974, *Achaemenid sculpture*, Leiden.
- 1980, « Is there anything Persian in Persian art ? », dans Schmandt-Besserat: 16-20.
- FARRELL, J.B. 1961, « A revised itinerary of the route followed by Cyrus the Younger through Syria, 401 B.C. », *JHS* 81: 153-155.
- FAUTH, W. 1978, « Der königliche Gärtner und Jäger im Paradeisos. Beobachtungen zur Rolle des Herrschers in der vorderasiatischen Hortikultur », *Persica* 8: 1-53.

- FAVARD-MEEKS, C., MEEKS, D. 1992, « L'héritière du Delta », dans *Alexandrie, III^e siècle av. J.-C.* (éd. Ch. Jacob et Fr. de Polignac), éd. Autrement (série « Mémoires » n° 19), Paris: 22-33.
- FEHLING, D. 1989, *Herodotus and his "Sources". Citation, Invention and Narrative Art*, Leeds.
- FENNELLY, J.M. 1980, « The Persepolis ritual », *BA* 43/3: 135-162.
- FERJAOUI, A. 1992, *Recherches sur les relations entre l'Orient phénicien et Carthage*, Carthage.
- FIGULLA, H.H. 1954, « A "coin" of Cyrus », *NC* 14: 173.
- FINET, A. 1969, « L'Euphrate, route commerciale de la Mésopotamie », *AAAS* 19: 37-48.
- 1985, « Le port d'Emar sur l'Euphrate, entre le royaume de Mari et le pays de Canaan », dans *The Land of Israel: Cross-Roads of Civilizations*, Louvain: 27-38.
- FINLEY, M.I. 1978, « The fifth Century Athens Empire: a balance-sheet », dans P.A. Garnsey-C. Wittaker (éd.), *Imperialism in the Ancient World*, Cambridge: 103-126.
- FIRPO, G. 1986, « Impero universale e politica religiosa. Ancora sulle distruzioni dei templi greci ad opera dei Persiani », *ASNP*, ser. III, 16/2: 331-393.
- FISCHER, F. 1983, « Thrakien als Vermittler iranischer Metallkunst an die frühen Kelten », dans *Festschr. K. Bittel*, Mainz: 191-302.
- FITZMEYER, J.A., KAUFMAN, S.A. 1991, *An Aramaic Bibliography*, I, Baltimore-London.
- FLEISCHER, R. 1983, « Ein Bildhauerauftrag unter Dareios II. », *AK*: 33-37.
- FLEMING, D. 1989, « Eggshell ware pottery in Achaemenid Mesopotamia », *Iraq* 51: 165-185.
- 1993, « Where was Achaemenid India? », *BAI* 7: 67-72.
- FOGAZZA, G. 1972a, « Sui Gongilidi di Eretria », *PdP* 27: 129-130.
- 1972b, « Datame di Cappadocia », *PdP* 27: 130-131.
- FOL, A., HAMMOND, N.G.L. 1988, « Persia in Europe apart from Greece », *CAH* IV²: 234-253.
- FORNARA, C.W. 1966, « Some aspects of the career of Pausanias of Sparta », *Historia* 15/3: 257-271.
- FOSS, Cl. 1975, « A bullet of Tissaphernes », *JHS* 95: 25-30.
- 1978, « Explorations in Mount Tmolus », *CSCA* 11: 21-60.
- FOUCAULT, J. de 1967, « L'histiède de Milet et l'esclave tatoué », *REG* 80: 182-186.
- FOUCHER, A., FOUCHER-BAZIN, E. 1942, *La Vieille Route de l'Inde de Bactres à Taxila*, Paris.
- FRAG, A.J.W., NEAVE, R.A.H. 1994, « Who is the Carian princess? », dans J. Isager (éd.), *Hekatomnid Caria and the Ionian Renaissance*, Odense: 97-107.
- FRAME, G. 1984, « Neo-Babylonian and Achaemenid texts from the Sippar collection of the British Museum », *JAOS* 104/4: 745-752.
- 1986, « Some Neo-Babylonian and Persian documents involving boats », *OA* 25: 29-50.
- 1991, « Nabonidus, Nabū-šarra-ušur and the Eanna temple », *ZA* 81/1: 37-86.
- 1992, *Babylonia 689-627 B.C. A Political History*, Leiden.
- FRANCFORT, H.P. 1975, « Un cachet achéménide d'Afghanistan », *JA* 263: 219-222.
- 1979, *Les Fortifications en Asie centrale de l'âge du bronze à l'époque kouchane*, Paris.
- 1985, « Note sur la mort de Cyrus et les Dardes », dans *Orientalia I. Tucci memoriae dicata*, Roma: 395-400.
- 1988, « Central Asia and Eastern Iran », *CAH* IV²: 169-193.
- 1989, *Fouilles de Shortugai. Recherches sur l'Asie centrale protohistorique*, Paris.
- FRANCIS, E.D. 1980, « Greeks and Persians: the art of hazard and triumph », dans Schmandt-Besserat: 53-86.
- FRANKE, P.R., HIRMER, M. 1966, *La Monnaie grecque*, trad. fr., Paris.
- FRANKFORT, H. 1939, *Cylinder Seals. A Documentary Essay on the Art and Religion of the Ancient Near East*, London.
- 1946, « Achaemenian Sculpture », *AJA* 50: 8-14.
- FREI, P. 1977, « Die Trilingue vom Letoon, die lykische Zahlreichen und das lykische Geldsystem », *SNR* 56: 5-17.
- 1979, « Die Rolle des Lyderreiches im internationalen System des 6. Jahrhunderts v. Ch. », *VIII. Türk Tarih Kongresi*: 375-382.
- 1984, « Zentralgewalt und Lokalaautonomie im Achämenidenreich », dans P. Frei-K.Koch, *Reichsidee und Reichsorganisation im Perserreich*, Göttingen: 7-43.
- 1990, « Zentralgewalt und Lokalaautonomie im achämenidischen Kleinasien », *Trans.* 3: 157-171.
- 1992, « Die epichorischen Namen im griechisch-römischen Inschriftenbestand der Region von Eskisehir », dans H. Otten-H. Ertem-E. Akurgal-A. Süel (éd.), *Hittite and other Anatolian and Near-Eastern Studies in Honor of Sedap Alp*, Ankara: 181-192.
- FRENCH, V., DIXON, P. 1986, « The Pixodaros affair: another view », *AW* 13/3-4: 73-86.

- FROST, F.J. 1973, « A note on Xerxes at Salamis », *Historia* 22/1: 118-119.
- 1980, *Plutarch, Themistocles: a Historical Commentary*, Princeton.
- FRYE, R.N. 1963, *The Heritage of Persia*, Cambridge (Mass.).
- 1964, « The charisma of kingship in Ancient Iran », *IA* 4: 36-54.
- 1972a, « Gestures of deference to royalty in Ancient Iran », *IA* 9: 102-107.
- 1972b, « The institutions », dans Walser (éd.): 83-93.
- 1974, « Persepolis again », *JNES* 33: 383-386.
- 1975, « Mithra in Iranian history », dans *Mithraic Studies*, II: 62-67.
- 1977, « Remarks on kingship in Ancient Iran », *AAH* 25: 75-82.
- 1982, « The "Aramaic" inscription on the tomb of Darius », *IA* 17: 85-90.
- 1983, « Achaemenid echoes in Sasanian times », dans H. Koch-D. McKenzie (éd.), *Kunst, Kultur und Geschichte der Achämenidenzeit und ihr Fortleben* (AMI Ergzbd. 10), Berlin: 247-252.
- 1984, *The History of Ancient Iran*, München.
- 1985, « Zoroastrian incest », dans *Studi Tucci*, I, Roma: 445-455.
- GABELMANN, H. 1979, « Zur Chronologie der Königsnekropole von Sidon », *AK* 94: 163-177.
- 1984, *Antike Audienz- und Tribunalszenen*, Darmstadt.
- GABRIELLI, M. 1995, « Transports et logistique militaire dans l'Anabase », dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde de Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43: 109-122.
- GAGGERO, G. 1986, « Considerazione sulla leggenda di Sesostri nella tradizione greco-romana », dans *Sesta Historia Antiqua* XV, Roma: 1-19.
- GALIKOWSKI, M. 1988, « La route de l'Euphrate d'Isidore à Julien », dans *La Géographie historique du Proche-Orient*, Paris: 76-98.
- GALLING, K. 1963, « Echmunazar und der Herr der Könige », *ZDPV*: 140-151.
- 1964, *Studien zur Geschichte Israels im persischen Zeitalter*, Tübingen.
- GALLO, P., MASSON, O. 1993, « Une stèle "hellénophyte" de l'ex-collection Nahman », *BIFAO* 93: 265-276.
- GALLOTA, B. 1980, *Dario e l'Occidente prima della guerra persiana*, Milan.
- GARBINI, G. 1984, « Tetramnestos, re di Sidone », *RSF* 12: 3-7.
- GARDIN, J.C. 1980, « L'archéologie du paysage bactrien », *CRAI*: 480-501.
- 1986, « Migrateurs et porteurs de pots en Bactriane de l'âge du bronze à nos jours », dans M.T. Barrelet (éd.), *À propos des interprétations archéologiques de la poterie*, Paris: 79-94.
- 1995, « Fortified sites of Eastern Bactria (Afghanistan) in pre-hellenistic times », dans A. Invernizzi (éd.), *In the land of Gryphon. Papers on Central Asian Archeology in Antiquity*, Firenze: 83-105.
- GARDIN, J.C., GENTELLE, P. 1976, « Irrigation et peuplement dans la plaine d'Aï-Khanoum de l'époque achéménide à l'époque musulmane », *BEFEO* 63: 59-99.
- 1979, « L'exploitation du sol en Bactriane antique », *BEFEO* 66: 1-29.
- GARDIN, J.C., LYONNET, B. 1978-79, « La prospection archéologique de la Bactriane orientale (1974-78). Premiers résultats », *Mesopotamia* 13-14: 99-154.
- GARDINER, A.B. 1938, « The mansion of life and the master of the King's largess », *JEA* 24: 83-91.
- GARDINER, A.B., GARDEN, J. 1987, « Dareios' Scythian expedition and its aftermath », *Klio* 69: 326-350.
- GARDNER, P. 1911, « The coinage of the Ionian revolt », *JHS* 21: 151-160.
- GARELLI, P., NIKIPROWETSKY, V. 1974, *Le Proche-Orient asiatique. Les empires mésopotamiens*. Israël, Paris.
- GARLAN, Y. 1974, *Recherches de poliorcétique grecque* (BEFAR 223), Paris.
- GARRISON, M. 1988, *Seal-Workshops and Artists at Persepolis: a Study of Seal Impressions preserving the Theme of Heroic Encounter on the Persepolis Fortification and Treasury Tablets*, PhD. University of Michigan.
- 1992, « Seals and elite at Persepolis: some observations on Early Achaemenid Art », *Ars Orientalis* 21: 1-19.
- s.p., « A Persepolis fortification seal on the tablet MDP 11.308 (Louvre Sab 13078) », *JNES*.
- GASCHE, H. 1989, « Une résidence achéménide à 10 km au NNO de Sippar », *NABU*, note 12.
- 1991a, « Fouilles d'Abū Qūbur. Quatrième campagne (1990). I: Chantier F. La "résidence achéménide", nouvelles données », *NAPR* 7: 5-9.

- 1991b, « Héritages susiens dans l'architecture achéménide en Babylonie (sommaire) », *Orient-Express* : 20-21.
- 1995, « Autour des Dix-Mille : vestiges archéologiques dans les environs du "Mur de Médie" », dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde internationale, Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43 : 201-216.
- GAUGER, J.-G. 1977, « Zu einem offenen Problem des hellenistischen Hofsystems. Ein persische Ehrentitel suggeren? », dans *Bonner Festgabe J. Straub* (Beihefte d. Bonner Jahrbücher 39), Bonn : 137-158.
- GAUTHIER, P. 1966, « Le parallèle Himère-Salamine au V^e et au IV^e siècle av. J.-C. », *REA* : 5-32.
- 1989, *Nouvelles Inscriptions de Sardes*, Genève.
- 1991, « *Ateleia tou sômatos* », *Chiron* 21 : 49-68.
- GELB, I.J. 1965, « The ancient Mesopotamian ration system », *JNES* 24 : 230-243.
- GELLER, M. 1990, « Babylonian astronomical diaries and corrections of Diodorus », *BSOAS* 53/1 : 1-7.
- GENITO, B. 1986a, « The Medes. A reassessment of the archaeological evidence », *EW* 36/1-3 : 11-81.
- GENITO, B. 1986b, « Dahan-i Ghulaman : une città achéménide tra centro e periferia dell'Impero », *OA* 25 : 287-317.
- GENTET, D., MAUCOURANT, J. 1991, « Une étude critique de la hausse des prix à l'ère rameside », *DHA* 17/1 : 13-31.
- GEORGE, A.R. 1993, « Babylon revisited : archaeology and philology in harness », *Antiquity* 67 : 734-746.
- GERARDI, P. 1987, *Aššurbanipal's Elamite Campaigns : a Literary and Political Study*, PhD. University of Pennsylvania.
- 1988, « Epigraphs and Assyrian palaces », *JCS* 40/1 : 1-35.
- GERMAIN, G. 1956, « Le songe de Xerxès et le rite babylonien du substitut royal. Étude sur Hérodote VII 12-18 », *REG* 69 : 303-313.
- GIERSHKEVITCH, I. 1964, « Zoroaster's own contribution », *JNES* 23 : 12-38.
- 1967, *The Avestan Hymn to Mithra*, Cambridge.
- 1969, « Iranian nouns and names in Elamite garb », *TPHS* : 165-199.
- 1979, « The false Smerdis », *AAH* 27 : 337-352.
- 1983, « Extrapolation of Old Persian from Elamite », dans H. Koch-D.M. Mackenzie, *Kunst, Kultur und Geschichte der Achämenidenzeit und ihr Fortleben*, Berlin : 51-56.
- GESE, W. 1984, « Wisdom literature in the Persian period », dans *CHJ* 1 : 189-218.
- GEYSELS, L. 1974, « *Polis oikoumenē* dans l'*Anabase* de Xénophon », *LEC* 42 : 29-38.
- GHIRON-BISTAGNE, P. 1992-93, « À propos du "Vase des Perses" au musée de Naples. Une nouvelle interprétation ? » dans P. Ghiron-Bistagne, A. Moreau, J.C. Turpin (éd.), *Les Perses d'Eschyle* (Cahiers du GITA, 7), Montpellier : 145-158.
- GHIRSHMAN, R. 1945 « À propos de l'écriture cunéiforme vieux-perse », *JNES* 24 : 244-250.
- 1951, *L'Iran des origines à l'Islam*, Paris.
- 1954, *Village perse-achéménide* (MDFI, t. XXXVI), Paris.
- 1957, « Notes iraniennes VII : à propos de Persépolis », *Artibus Asiae* 20 : 265-278.
- 1958, c.r. de V.M. Masson, *Istoria Midii* (Leningrad 1956), *BiOr* 15/5 : 257-261.
- 1962, *Perse. Proto-Iraniens, Mèdes, Achéménides*, Paris.
- 1976a, « Les Daivadāna », *AAH* 24 : 3-14.
- 1976b, *Terrasses sacrées de Bard-è Nechende et de Masjid-i Solaiman* (MDFAI, t. XLV), Paris.
- GIBSON, J.C.L. 1982, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions. I: Phoenician inscriptions*, Oxford.
- 1987, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions. II: Aramaic Inscriptions*, Oxford.
- GIBSON, M.G. 1972, *The City and Area of Kish*, Miami.
- 1992, « Patterns of occupation at Nippur », dans M. DeJong Ellis (éd.), *Nippur at the Centennial: Papers read at the 35^e RAI* (Philadelphia 1988), Philadelphia, The University Museum : 33-54.
- GIGNOUX, Ph. 1977, « Le dieu Baga en Iran », *AAH* 25 : 119-127.
- GILLIS, D. 1979, *Collaboration with the Persians*, Wiesbaden.
- GIOVANNINI, A. 1990, « Le Parthénon, le trésor d'Athènes et le tribut des alliés », *Historia* 39 : 129-148.
- GIOVINAZZO, G. 1983, « 28 testi della Mesopotamia datati al regno di Ciro », *AION* 43/4 : 534-589.
- 1989a, « L'expression *ha duš ha du ka* dans les textes de Persépolis », *Akkadica* 63 : 12-26.
- 1989b, « Présence babylonienne dans les textes économiques de Persépolis », *AION* 49/3 : 201-207.
- 1989c, « NP *hiše* dans les textes achéménides », *AION* 49/3 : 209-217.
- 1989d, « The tithe *ešrū* in Neo-Babylonian and

- Achaemenid period », dans Briant-Herrenschmidt (éd.) : 95-106.
- 1993, « *Les saumarraš* dans les textes de Persépolis », *AION* 53/2 : 121-127.
- 1994a, « Les documents de voyage dans les textes de Persépolis », *AION* 54/1 : 18-31.
- 1994b, « Les voyages de Darius dans les régions orientales de l'empire », *AION* 54/1 : 32-45.
- GIRARD, P. 1909, « Les signaux lumineux dans l'*Agamemnon* d'Eschyle », *REG* 11 : 289-295.
- GITTON, M. 1984, *Les Divines Épouses de la 18^e dynastie*, Paris.
- GLASSNER, J.J. 1993, *Chroniques mésopotamiennes*, Paris.
- GLOMBOWSKI, K. 1986, « Fragments de Ctésias de Cnide chez Diodore et chez Élien non cités par Jacoby (FGrHist 688) », *Eos* 74 : 77-83.
- 1990, « Die Eroberung Babylons durch Kyros im orientalischer und griechischer Überlieferung », *Das Altertum* 36/1 : 49-55.
- GNOLI, G. 1967, *Ricerche storiche sul Seistan antico*, Roma.
- 1974, « Politique religieuse et conception de la royauté chez les Achéménides », *Acta Iranica* 1/2 : 117-190.
- 1979, « Sol persice Mithra », dans *Mysteria Mithrae* (EPRO 80), Leiden-Roma : 725-740.
- 1980, *Zoroaster's time and homeland*, Rome.
- 1981, « Antico-persiano *anušiya* e gli Immortali di Erodoto », dans *Mon. Morgenstierne* I (*Acta Iranica* 5) : 266-280.
- 1982, « Le "Fravasi" e l'immortalità », dans *La Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Cambridge : 339-347.
- 1983, « Le dieu des Arya », *STIR* 12/1 : 7-22.
- 1984a, « L'évolution du dualisme iranien et le problème zurvanite », *RHR* 201/2 : 115-138.
- 1984b, « Note sullo "Xvaranah" dans *Orientalia Duchesne-Guillemain* : 207-218.
- 1985, *De Zoroastre à Mani. Quatre leçons au Collège de France* (Travaux de l'Institut d'études iraniennes 11), Paris.
- 1988a, « *Basileus Basileôn Arianôn* », dans *Orientalia. Studi Tucci*, III, Roma : 509-532.
- 1988b, « A note on the Magi and Eudemus of Rhodes », dans *A Green Leaf* (*Papers Asmussen*) : 283-288.
- 1988c, « Cyrus et Zoroastre : une hypothèse », dans Ph. Gignoux (éd.), *La Commémoration. Colloque du centenaire de la Section des sciences religieuses de l'EPHE*, Paris : 201-216.
- 1989, *The Idea of Iran. An Essay on its Origin* (ISMEQ, Seria Orientale Roma 62), Roma.
- 1990, « On Old Persian *Famah* », *Papers Yarshater* : 83-92.
- GOBINEAU, J.A. de, 1869, *Histoire des Perses d'après les auteurs orientaux, grecs et latins* II, Paris [réimp. Téhéran 1976].
- GOBLOT, H. 1963, « Dans l'ancien Iran, les techniques de l'eau et la grande histoire », *Annales ESC* : 499-520.
- 1979, *Les Qanats. Une technique d'acquisition de l'eau*, Paris-La Haye.
- GODRON, G. 1986, « Notes sur l'histoire de la médecine et de l'occupation perse en Égypte », dans *Hommages à Fr. Daumas*, Montpellier : 285-297.
- GOEDICKE, H. 1985, « Comments on the Satrap Stela », *BES* 6 : 33-54.
- GOETZE, A. 1962, « Cilicians », *JCS* 16 : 48-58.
- GOLDMAN, B. 1965, « Persian fire temples or tombs ? », *JNES* 24/4 : 305-308.
- 1974, « Political realia on Persepolitan sculptures », *OLP* 5 : 31-45.
- GOLDSTEIN, S.M. 1980, « Pre-persian and Persian glass : some observations on objects in the Corning Museum of glass », dans Schmandt-Besserat : 47-52.
- GOMME, A.W., ANDREWES, A., DOVER, K.J. 1981, *Historical Commentary on Thucydides. V: Book VIII*, Oxford.
- GONDA, J. 1975, « Mitra in India », dans *Mithraic Studies* I : 40-52.
- GOOSSENS, G. 1940, « L'histoire d'Assyrie de Ctésias », *AC* 9 : 25-45.
- 1949, « Artistes et artisans étrangers en Perse sous les Achéménides », *La Nouvelle Clio* 1-2 : 31-44.
- 1950, « Le sommaire des *Persica* de Ctésias par Photius », *RBPh* : 513-521.
- 1952, « L'Assyrie après l'Empire », *3^e RAI*, Leiden : 84-100.
- GOUKOWSKY, P. 1974, « Les juments du roi Érythras », *REG* 87 : 111-137.
- 1976, *Diodore de Sicile. Livre XVII*, Paris.
- 1978, *Essai sur le mythe d'Alexandre* (336-270 av. J.-C.), I : *Les Origines politiques*, Nancy.
- 1981, *Essai sur le mythe d'Alexandre* (336-270 av. J.-C.), II : *Alexandre et Dionysos*, Nancy.
- GOULD, J. 1991, *Give and Take in Herodotus* (The fifteenth J.L. Myres memorial Lecture), Oxford.
- GOYON, S. 1957a, « Les ports des pyramides et le grand canal de Memphis », *RdE* 23 : 137-153.
- 1957b, *Nouvelles Inscriptions du Wadi Hammat*, Paris.
- 1971, « Kerkeasôre et l'ancien observatoire d'Eudoxe », *BIFAO* 74 : 135-147.
- GRABBE, L.L. 1991, « Reconstructing history from the Book of Ezra », dans P.R. Davies (éd.) : 98-106.

- 1992a, « Who was the Bagoas of Josephus (Ant. 11.7.1, 297-301)? », *Trans.* 5: 49-61.
- 1992b, *Judaism from Cyrus to Hadrian. Vol. I: The Persian and Greek Periods*, Minneapolis.
- 1994, « What was Ezra's mission? », dans T. Eskenazi-H.R. Richards (éd.), *Second Temple Studies. II: Temple and Community in the Persian Period* (JSOT Suppl. 175), Sheffield: 276-289.
- GRAEVE, M.C. De, 1981, *The Ships of the Ancient Near East (c. 2000-500 B.C.)* (OLA 7), Louvain.
- GRAF, D. 1979, *Medism: Greek Collaboration with Achaemenid Persia*, PhD. University of Michigan.
- 1984, « Medism: the origin and significance of the term », *JHS* 104: 15-30.
- 1985, « Greek tyrants and Achaemenid Politics », dans *The Craft of the Ancient Historian: Essays in Honor of C.G. Starr*, Lanham: 79-123.
- 1990a, « Arabia during Achaemenid times », *AchHist* IV: 131-148.
- 1990b, « The origins of the Nabateans », *ARAM* 2/1-2: 45-75.
- 1993, « The Persian royal road system in Syria-Palestine », *Trans.* 6: 149-168.
- 1994, « The Persian royal road system », *AchHist* VIII: 167-189.
- GRAYSON, A.K. 1975a, *Babylonian Historical Literary Texts* (Toronto Semitic Texts and Studies, 3), University of Toronto Press.
- 1975b, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, Locust Valley, New York.
- 1987, « Akkadian treaties of the seventh century B.C. », *JCS* 39: 127-160.
- 1991, *Assyrian Rulers of the Early first Millennium B.C. 1: 1114-859 B.C.* (ARIM, Assyrian periods 2), Toronto-Buffalo-London.
- GRAZIANI, S. 1978, « Su un'interpretazione achéménide di Bes », *AION* 38/1: 53-61.
- 1979, « Ancient Near-Eastern seals from the Nayeri collection », *EW* 29: 177sq.
- 1983, « I testi mesopotamici achemenidi del regno di Ciro contenuti in BE VIII », *AION* 43/1: 1-31.
- 1986, *I testi mesopotamici datati al regno di Serse (485-465 a. C.)*, Roma.
- 1989, « Le impronte di sigilli delle tavolette mesopotamiche del British Museum pubblicate da J.M. Strassmaier, datate a Ciro, Cambise, Dario e Serse », *AION* 49/3: 161-200.
- 1991, *Testi editi ed inediti datati al regno di Bardiya (522 a. C.)* (suppl. AION 67), Napoli.
- GREENFIELD, J.C. 1972, « *Hamarakara > Amarakal », dans *Henning Memorial Volume*: 180-186.
- 1977, « On some Iranian terms in the Elephantine papyri. Aspects of continuity », *AAH* 25: 113-118.
- 1985, « Aramaic in the Achaemenian Empire », *CHI* II: 698-713.
- 1986, « Aspects of archives in the Achaemenid period », dans Veenhof (éd.): 289-295.
- 1988, « Découvertes épigraphiques récentes au service de l'histoire, du retour de l'exil à la révolte de Bar-Kokhba », dans E. Laperrousaz (éd.), *Archéologie, art et histoire de la Palestine*, Paris: 41-53.
- 1991, « Of scribes, scripts and languages », dans *Poikila grammata. Lire et écrire en Méditerranée* (*Studia Phoenicia* 13), Louvain: 173-185.
- GREENFIELD, J.C., PORTEN, B. 1982, *The Bisutun Inscription of Darius the Great. Aramaic Version* (Corpus Inscriptionum Iranicarum, I: Inscriptions of Ancient Iran), London.
- GREENWALT, C.H. Jr 1978a, « Lydian elements in the material culture of Sardis », dans *The Proceedings of the Xth Congress of Classical Archaeology*: 37-45.
- 1978b, *Rituals Dinners in Early Historic Sardis* (University of California Publ., Class. Studies 17), University of California Press.
- 1992, « When a mighty Empire was destroyed: the common man at the fall of Sardis, ca. 546 B.C. », *PAPS* 136/2: 247-271.
- 1995, « Sardis around 400 B.C. », dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde internationale de Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43: 125-145.
- GREENWALT, C.H. Jr., HEYWOOD, A.M. 1992, « A helmet of the Sixth Cent. B.C. from Sardis », *BASOR*: 1-31.
- GREENWALT, C.H. Jr., RATTÉ, C., RAUTMAN, M.L. 1994, « The Sardis campaigns of 1988 and 1989 », dans W.G. Dever (éd.), *Preliminary Excavation Reports. Sardis, Paphos, Caesarea Maritima, Shiqmim, Ain Ghazal*, AASOR 51: 1-43.
- GRÉGOIRE, H. 1908, « Note sur une inscription gréco-araméenne trouvée à Farasa (Ariaramneia-Rhodandos) », *CRAI*: 434-447.
- GRELOT, P. 1955, « Le papyrus Pascal et le problème du Pentateuque », *VT* 5: 250-265.
- 1964, « L'huile de ricin à Éléphantine », *Semitica* 14: 63-70.
- 1967, « La reconstruction du temple juif d'Éléphantine », *Orientalia*: 173-177.
- 1970a, « La communauté juive d'Éléphantine », *CdE* 45: 120-131.

- 1970b, « Essai de restauration du papyrus A.P. 26 », *Semitica*: 23-32.
- 1971a, « Études sur les textes araméens d'Éléphantine », *RB* 78: 515-541.
- 1971b, « Notes d'onomastique sur les textes araméens d'Égypte », *Semitica* 21: 95-117.
- 1972, *Documents araméens d'Égypte*, Paris.
- 1981, « Sur le "papyrus Pascal" d'Éléphantine », dans *Festschrift H. Cazelles AOAT* 212: 163-172.
- GRENET, F. 1983, « L'onomastique iranienne à Aï Khanoum », *BCH* 107/1: 373-381.
- 1984, *Les Pratiques funéraires dans l'Asie centrale sédentaire, de la conquête grecque à l'islamisation*, CNRS, Paris.
- 1991, « Mithra au temple principal d'Aï Khanoum? », dans P. Bernard, F. Grenet (éd.): 147-151.
- GRIFFITH, G.T. 1968, « The letter of Darius at Arrian 2.14 », *PCPS* 14: 33-48.
- GRIFFITH, J.G. 1953, « *Basileus basileôn*: remarks on the history of a title », *CIPh* 48/3: 145-154.
- GRIFFITH, L. 1909, *Catalogue of the Demotic Papyri in the John Rylands Library. III. King-Lists, Commentaries and Indices*, Manchester-London.
- GRIFFITHS, A. 1987, « Democedes of Croton: a Greek doctor at Darius' court », *AchHist* II: 35-71.
- GRILLOT, F. 1986, « Une tablette achéménide inédite », *AMJ* 19: 149-150.
- 1990, « Les textes de fondation du palais de Suse », *JA*: 213-222.
- GRILLOT-SUSINI, F. 1987, *Éléments de grammaire élamite*, Paris.
- GRILLOT-SUSINI, F., HERRENSCHMIDT, Cl., MALBRAN-LABAT, F. 1993, « La version élamite de la trilingue de Béhistoun: une nouvelle lecture », *JA* 281/1-2: 19-59.
- GROPP, D.M. 1986, *The Samaria Papyri from Wadi ed-Daliyah: the Slave-Sales*, PhD. Harvard University.
- GROPP, G. 1984, « Herrscherethos und Kriegsführung bei Achämeniden und Makedonen », dans *Festschrift K. Fischer* (éd. J. Ozols-V. Thewalt): *Aus dem Osten des Alexanderreiches*, Köln: 32-42.
- GROSSO, F. 1958, « Gli Eretriesi deportati in Persia », *RFIC* 86: 351-375.
- GRYAZNOV, M. 1969, *Sibérie du Sud*, Genève-Paris-Munich.
- GRZYBEK, E. 1990, *Du calendrier macédonien au calendrier ptolémaïque. Problèmes de chronologie hellénistique*, Bâle.
- GSCHNITZER, F. 1977, *Die Sieben Perser und das Königtum des Dareios*, Heidelberg.
- 1986, « Eine persische Kultstiftung in Sardeis und die "Sippengötter" Vorderasiens », dans *Im Bannkreis des Alten Orients (Festschr. K. Oberhuber)*, Innsbruck: 45-54.
- 1988, « Zur Stellung des persischen Stammlandes im Achämenidenreich », dans *Festschrift Deller (AOAT 220)*: 87-122.
- GUBEL, E. 1990, « Tell Kazel (Sumur/Simyra) à l'époque perse. Résultats préliminaires des trois premières campagnes de fouilles de l'Université américaine de Beyrouth (1985-87) », *Trans.* 2: 37-50.
- GUÉPIN, J.P. 1963-64, « On the positions of Greek artists under Achaemenid rule », *Persica* 1: 34-52.
- GUNN, B. 1926, « The inscribed sarcophagi in the Serapeum », *ASAE* 26: 82-91.
- 1943, « Notes on the Naukratis stela », *JEA* 29: 55-59.
- GUNTER, A. 1985, « Looking at Hekatomnid patronage from Labraunda », *REA* 87/1-2: 113-124.
- 1988, « The Art of eating and drinking in Ancient Iran », *Asian Art* 1/2: 7-54.
- GUNTER, A., JETTS, P. 1992, *Ancient Iranian Metalwork in the Arthur M. Sackler Gallery and the Freer Gallery of Art*, Washington D.C. (Smithsonian Institution).
- GUNTER, A.C. 1990, « Models of the Orient in the art history of the orientizing period », *AchHist* V: 131-148.
- GURALNIK, E. (éd.) 1987, *Sardis. Twenty-Seven Years of Discovery*, Chicago.
- GUSMANI, R. 1964, *Lydisches Wörterbuch*, Heidelberg.
- 1975, *Neue epichorische Schriftzeugnisse aus Sardis (1958-1971)* (Arch. explor. of Sardis, Monograph 3), Cambridge (Mass.).
- 1980, *Lydisches Wörterbuch. Ergänzungsband. I Lieferung*, Heidelberg.
- 1982, « Zwei Graffiti aus Sardis und Umgebung », *Kadmos* 21/2: 125-129.
- 1983, « Ein Weihraucher mit lydischer Inschrift im Metropolitan Museum », *Kadmos* 22: 56-61.
- GUYOT, P. 1980, *Eunuchen als Sklaven und Freigelassenen in der griechisch-römischen Antike* (Stuttgarter Beiträge zur Geschichte und Politik, Band 14), Klett-Cotta.
- GYLES, M.F. 1959, *Pharaonic Policies and Administration (663-323)*, Chapel Hill.

- HAEBLER, C. 1982, « Karanos. Eine sprachwissenschaftliche Betrachtung zu Xen. Hell. I 4, 3 », *Serta Indogermanica = Festschr. Neumann*, Innsbruck: 81-90.
- HAERINCK, E. 1973, « Le palais achéménide de Babylone », *IA* 10: 108-132.
- 1984, « L'Iran méridional, des Achéménides jusqu'à l'avènement de l'Islam. Bilan des recherches », dans R. Bouchariat-J.F. Salles (éd.), *Arabie orientale, Mésopotamie et Iran méridional de l'âge du fer au début de la période islamique*, Paris: 299-306.
- 1987, « La neuvième satrapie: archéologie confronte histoire? », *AchHist* 1: 139-146.
- HAHN, I. 1981, « Periöken und Periökenbesitz in Lykien », *Klio* 63: 51-61.
- 1985, « Zur Frage der Sklavensteuer im frühen Hellenismus », dans H. Kreissig-F. Kühnert, *Antike Abhängigkeitsformen in den Griechischen Gebieten ohne Polisstruktur und den Römischen Provinzen* (Schrift. z. Gesch. und Kultur der Antike, 25), Berlin: 56-64.
- HALL, A.S. 1986, « RECAM, notes and studies n° 9. The Milyadeis and their territory », *AnSt* 36: 137-157.
- HALLOCK, R.T. 1950, « New light from Persepolis », *JNES* 9: 237-252.
- 1960, « A new look at the Persepolis treasury tablets », *JNES* 19: 90-100.
- 1969, *Persepolis Fortification Tablets* (OIP 92), Chicago.
- 1972, *The Evidence of the Persepolis Tablets*, Cambridge.
- 1973, « The Persepolis fortification archive », *Orientalia* 47: 320-323.
- 1974, « Persepolis again », *JNES* 33: 383-386.
- 1977, « The use of seals on the Persepolis fortification tablets », dans McG. Gibson-D. Biggs, *Seals and sealings in the Ancient Near-East, Udena Malibu*: 127-133.
- 1978, « Selected fortification texts », *CDAFI* 8: 109-136.
- HAMILTON, J.R. 1969, *Plutarch, Alexander. A Commentary*, Oxford.
- 1987, « Alexander's Iranian policy », dans *Festschr. G. Wirth*, I: 467-486.
- HAMMOND, N.G.L. 1967, « The origins and the nature of the Athenian alliance of 478/7 », *JHS* 87: 41-61.
- 1979 = Hammond-Griffith, *A History of Macedonia*, I, Oxford.
- 1986, « The kingdom of Asia and the Persian throne », *Antichthon* 20: 73-85.
- 1988a, « The expedition of Datis and Artaphernes », *CAH IV*²: 491-517.
- 1988b, « The expedition of Xerxes », *CAH IV*²: 518-591.
- 1990, « Royal pages, personnel pages and boys trained in the Macedonian manner during the period of the Temenid monarchy », *Historia* 39/3: 261-290.
- 1991, « The Macedonian defeat near Samarkand », *AW* 22/2: 41-47.
- 1992a, « The archaeological and literary evidence for the burning of Persepolis palace », *CQ* 42/2: 358-364.
- 1992b, « Alexander's charge at the battle of Issus in 333 B.C. », *Historia* 41/4: 396-406.
- 1994, « One or two passes at the Cilicia-Syria border? », *AW* 25/1: 15-26.
- HAMMOND, N.G.L., GRIFFITH, G.T. 1979, *A History of Macedonia*, II, Oxford.
- HANAWAY, W.L. 1990, « Alexander and the question of Iranian identity », dans *Papers Yarshater*: 93-103.
- HANFMANN, G.M.A. 1966, « The new stelae from Daskylion », *BASOR* 184: 10-13.
- 1975, *From Croesus to Constantine. The Cities of Western Asia Minor and their Arts in Greek and Roman Times*, Ann Arbor.
- 1978, « Lydian relations with Ionia and Persia », dans *The proceedings of the XIth International Congress of Classical Archeology*: 25-35.
- 1983a, « On the gods of Lydian Sardis », dans *Festschr. K. Bittel*, Mainz: 219-231.
- 1983b, *Sardis from Prehistoric to the Roman Times (Results of the Archeological Exploration of Sardis 1958-1975)*, Cambridge (Mass.)-London.
- 1985, « Les nouvelles fouilles de Sardes », *CRAI*: 498-519.
- 1987, « The sacrilege inscription: the ethnic, linguistic, social and religious at Sardis at the end of the Persian era », *BAI* 1: 1-8.
- HANFMANN, G.M.A., MIERSE, W.E. 1983, *Sardis from Prehistoric to Roman Times*, Cambridge (Mass.)-London.
- HANFMANN, G.M.A., WALDBAUM, J.C. 1969, « Kybebe and Artemis. Two Anatolian Goddesses at Sardis », *Archeology* 22/4: 264-269.
- 1975, *Archeological Exploration of Sardis. A Survey of Sardis and the Major Monuments outside the City Walls*, Harvard.
- HANNAWAY, W.L. 1982, « Anähita and Alexander », *JAOS* 102: 285-295.
- HANSEN, O. 1986, « The purported letter of Darius to Gadatas », *RhM* 129/1: 95-96.
- HANSMAN, J. 1972, « Elamites, Achaemenians and Anshan », *Iran* 10: 101-125.

- 1975, « An Achaemenian stronghold », *Monumentum H.S. Nyberg III Acta Iranica* 16: 289-309.
- 1985, « Anšan in the Median and Achaemenid period », *CHI* 11: 25-35.
- HANSON, R.S. 1968, « Aramaic funerary and boundary inscriptions from Asia Minor », *BASOR* 12: 3-11.
- HAPP, H. 1992, « Zu asgandès, askandès, astandès = "Bote" », *Glotta* 11: 198-201.
- HARMATTA, J. 1953, « A recently discovered Old Persian inscription », *AAH* 2/1-2: 1-14.
- 1959, « Irano-Aramaica (Zur Geschichte des frühhellenistischen Judentums in Ägypten) », *AAH* 7: 337-400.
- 1963, « Der Problem der Kontinuität im frühhellenistischen Ägypten », *AAH*: 199-213.
- 1964, « Das Problem der Sklaverei im altpersischen Reich », dans *Neue Beiträge zur Geschichte der Alten Welt*, I: 3-11.
- 1971, « The rise of the Old Persian Empire: Cyrus the Great », *AAH* 19: 4-15.
- 1974, « Les modèles littéraires de l'édit babylonien de Cyrus », *Acta Iranica* 1: 29-44.
- 1976, « Darius' expedition against the Saka Ti-graxauda », *AAH* 25: 15-24.
- 1979, « Royal power and immortality. The myth of two eagles in Iranian royal ideology », *AAH* 27: 305-319.
- HARPER, P.O. 1978, *The Royal Hunter. Art of the Sassanian Empire*, The Asian Society.
- HARPER, P., ARUZ, J., TALLON, F. (eds.) 1992, *The Royal City of Susa. Ancient Near-Eastern Treasures in the Louvre*, New York.
- HARRISON, C.M. 1982a, *Coins of the Persian Satraps*, Ph.D. University of Pennsylvania.
- 1982b, « Persian names on coins of Northern Anatolia », *JNES* 41/3: 181-194.
- HARTNER, W. 1985, « Old Iranian calendars », *CHI* 11: 714-792.
- HATZFELD, J. 1946, « Agésilas et Artaxerxès II », *BCH* 70: 238-246.
- 1951, *Alcibiade*, Paris.
- HATZOPOULOS, M. 1982, « A reconsideration of the Pixodaras affair », dans *Macedonia and Greece in Late Classical and Early Hellenistic Time (Studies in History of Art, 10)*, Washington: 59-66.
- HATZOPOULOS, M., LOUKOPOLOU, L.D. 1992, *Recherches sur les marches orientales des Téménides (Anthémonte-Kalindaia)*, Athènes-Paris.
- HAUBEN, H. 1970, « The king of the Sidonians and the Persian imperial fleet », *AncSoc* 1: 1-8.
- 1973, « The chief commanders of the Persian fleet in 480 B.C. », *AncSoc* 4: 23-37.
- 1975-76, « Antigonos' invasion plan for his attack on Egypt in 306 B.C. », *OLP* 6-7 (= *Miscellanea in honorem J. Vergote*): 267-271.
- 1976, « The expansion of Macedonian sea-power under Alexander the Great », *AncSoc* 7: 79-105.
- HAWKINS, J.D., POSTGATE, J.N. 1988, « Tribute from Tabal », *SAAB* 2/1: 31-40.
- HAYES, J.M., MILLER, J.M. 1977, *Israelite and Judean History*, London.
- HEAD, D. 1992, *The Achaemenian Persian Army*, Montvert Publications, Stockport.
- HECKEL, W. 1992, *The Marshalls of Alexander's Empire*, London-New York.
- HEGYI, D. 1966, « The historical background of the Ionian revolt », *AAH* 14: 285-302.
- 1971, « Der ionische Aufstand und die Regierungsmethoden Dareios' I », *Das Altertum* 17: 142-150.
- 1983, « Athens und die Achämeniden in der zweiten Hälfte des 5. Jhrds. v.u.Z. », *Oikumène* 4: 53-59.
- HEIDORN, L.A. 1991, « The Saïte and Persian period forts at Dorginarti », dans *Egypt and Africa: Nubia from Prehistory to Islam* (éd. W.W. Davies), London: 205-219.
- 1992, *The Fortress of Dorginarti and Lower Nubia during the Seventh to Fifth Centuries B.C.*, Ph.D. University of Chicago.
- HEINRICHS, A. 1976, « Despoina Kybele: ein Beitrag zur religiösen Namenskunde », *HSCP* 80: 253-286.
- HEINRICHS, J. 1987, « "Asiens König". Die Inschriften des Kyrosgrabs und das Achämenidische Reichsverständnis », dans *Festschr. G. Wirth*, I: 487-540.
- 1989, *Ionien nach Salamis. Die kleinasiatischen Griechen in der Politik und politischer Reflexion des Mutterlandes* (Antiquitas, Reihe I, Bd. 39), Bonn.
- HEISSERER, A.J. 1981, *Alexander the Great and the Greeks*, University of Oklahoma Press.
- HELM, P.R. 1980, « Greeks » in the Neo-Assyrian Levant and « Assyria » in early Greek Writers, Ph.D. University of Pennsylvania.
- 1981, « Herodotus' *Médikos logos* and Median history », *Iran* 19: 85-90.
- HELTZER, M. 1979, « À propos des banquets des rois achéménides et du retour d'exil sous Zorobabel », *RB* 86: 102-106.
- 1981, « The story of Susanna and the self-government of the Jewish community in Achaemenid Babylonia », *AION* 41/1: 35-39.
- 1989a, « The Persepolis documents, the Lindos Chronicle and the Book of Judith », *PdP* 245: 81-101.

- 1989b, «The social and fiscal reforms of Nehemiah in Judah and the attitude of the Achaemenid Kings to the internal affairs of the autonomous provinces», *Apollinaris* 62: 333-354.
- 1991, «The early relations of Cyprus and Anatolia, the kypros measure and the Achaemenid land-tax», *RDAC*: 157-162.
- 1992a, «The provincial taxation in the Achaemenian Empire and "Forty shekel of silver (Neh. 5.15)"», *Michmanim* 6: 15-25.
- 1992b, «A recently published Babylonian tablet and the province of Judah after 516 B.C.», *Trans.* 5: 57-61.
- 1992c, «Again on some problems of the Achaemenid taxation in the province of Judah», *AMI* 25 [1994]: 173-175.
- 1994, «Neh. 11.24 and the provincial representation at the Persian court», *Trans.* 8: 109-119.
- HENKELMAN, W. s.p., «The Royal Achaemenid crown», *AMI*.
- HENNING, W.B. 1954, «The "coin" with cuneiform inscriptions», *NC* 16: 327-328.
- HERMAN, G. 1987, *Ritualised Friendship and the Greek City*, Cambridge U.P.
- HERMARY, A. 1984, «Un nouveau relief "gréco-perse" en Cilicie», *RA*: 289-299.
- 1987, «Amathonte de Chypre et les Phéniciens», dans *Studia Phoenicia* V: 357-388.
- HERR, L.G. 1992, «Epigraphic finds from Tell El-'Ummeiri during the 1989 season», *AUSS* 30/3: 187-200.
- HERRENSCHMIDT, Cl. 1976, «Désignations de l'Empire et concepts politiques de Darius I^{er} d'après ses inscriptions en vieux-perse», *STIR* 5/1: 33-65.
- 1977, «Les créations d'Ahuramazda», *STIR* 6/1: 17-58.
- 1979a, «La Perse, rien que la Perse. Essai sur la royauté d'Ariyaramnès et d'Arsamès», dans *Pad Nām i Yazdān* (Travaux de l'Institut d'études iraniennes 9), Paris: 5-21.
- 1979b, «La première royauté de Darius avant l'invention de la notion d'Empire», dans *Pad Nām i Yazdān* (Travaux de l'Institut d'études iraniennes 9), Paris: 23-33.
- 1980a, «La religion des Achéménides. État de la question», *STIR* 9/2: 325-339.
- 1980b, «L'Empire perse achéménide», dans M. Duverger, *Le Concept d'Empire*, Paris: 69-102.
- 1980c, *Les Inscriptions achéménides en vieux-perse, élamite et accadien. Aspects d'une analyse formelle et tentative d'interprétation*, thèse III^e cycle EPHE, V^e section, Paris (dactyl.).
- 1982, «Les historiens de l'Empire achéménide et l'inscription de Bisotun», *Annales ESC* 37: 813-823.
- 1983a, «Sur la charte de fondation DSaa», *RAss* 77: 177-179.
- 1983b, «Notes sur les deux textes accadiens de Persépolis», *RAss* 77: 180.
- 1985, «Une lecture iranienne du poème de Symmachos dédié à Arbinas, dynaste de Xanthos», *REA* 87/1-2: 125-136.
- 1987a, «Aspects universalistes de la religion et de l'idéologie de Darius I^{er}», dans *Orientalia Iosephi Tucci memoriae dicata*, Rome: 617-625.
- 1987b, «Notes sur la parenté chez les Perses au début de l'Empire achéménide», *AchHist* II: 53-67.
- 1988, «Il était une fois dans l'Est», dans *L'Impensable polythéisme* (éd. Fr. Schmidt), Paris: 301-339.
- 1989a, «Le tribut dans les inscriptions en vieux-perse et dans les tablettes élamites», dans Briant-Herrenschmidt (éd.): 177-128.
- 1989b, «Le paragraphe 70 de l'inscription de Bisotun», dans *Études irano-aryennes offertes à Gilbert Lazard (Studia Iranica, Cahier 7)*, Paris: 193-208.
- 1990a, «Nugae antio-persianae», *AchHist* IV: 37-61.
- 1990b, «Manipulations religieuses de Darius I^{er}», dans *Mélanges Pierre Lévêque* IV, Paris: 195-207.
- 1991, «Vieux-perse ŠIYĀTI-», dans Kellens (éd.): 13-21.
- 1993a, «La poste achéménide», *DATA*, note 9.
- 1993b, «Aggareion-aggaros», *DATA*, note 10.
- 1993c, «Notes de vieux-perse III», *IJJ* 36/1: 45-50.
- 1994, «Les *xwētrōdas*, ou mariages "incestueux" en Iran ancien», dans P. Bonte (éd.), *Épouser au plus proche. Inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*, Paris: 113-125.
- HERRENSCHMIDT, Cl., KELLENS, J. 1994, «La question du rituel dans le mazdéisme ancien et achéménide», *Arch. soc. rel.* 85: 45-67.
- HERZFELD, H. 1968, *The Persian Empire. Studies in Geography and Ethnography of the Ancient Near-East* (éd. G. Walser), Wiesbaden.
- HEWSEN, R.H. 1983, «The boundaries of Achaemenid Armenia», *REArm.* 17: 123-143.
- 1984, «The boundaries of Orontid Armenia», *REArm.* 18: 347-366.
- HIEBERT, F.D. 1992, «Pazyryk chronology and early horse nomads reconsidered», *BAI* 6: 117-129.

- HIGGINS, W.E. 1980, «Aspects of Alexander's Imperial administration: some modern methods and views reviewed», *Athenaeum*: 129-152.
- HIGNETT, C. 1963, *Xerxes Invasion of Greece*, Oxford.
- HILL, G.F. 1923, «Alexander the Great and the Persian lion-griffin», *JHS* 43: 156-161.
- HILPRECHT, H.V., CLAY, A.T. 1888, *Business Documents of Murašū Sons of Nippur, dated in the Reign of Artaxerxes I (464-424 B.C.)* (The Bab. Exp. of the University of Pennsylvania, IX), Philadelphia.
- HINZ, W. 1950, «The Elamite version of the record of Darius' Palace at Suse», *JNES* 9/1: 1-7.
- 1969, *Altiranische Funde und Forschungen*, Berlin.
- 1970, «Die elamischen Buchungstäfelchen der Darius-Zeit», *Orientalia* 39: 421-440.
- 1972a, «Die Quellen», dans Walser (éd.) 1972: 5-14.
- 1972b, «Achämenidische Hofverwaltung», *ZA* 61: 260-311.
- 1973, *Neue Wege im Altpersischen*, Wiesbaden.
- 1975a, «Darius und die Suezkanal», *AMI* 8: 115-121.
- 1975b, *Altiranisches Sprachgut der Nebenüberlieferungen*, Wiesbaden.
- 1976, *Darius und die Perser*, I, Baden-Baden.
- 1986, «Zu den elamischen Briefen aus Ninive», dans *Fragmenta Historiae Elamicae*: 227-234.
- 1987, «Elams Übergang ins Perserreich», dans *Transition Periods in Iranian History* (STIR, Cahier 5), Paris-Louvain: 125-134.
- 1988, «Grosskönig Darius und sein Untertan», dans *A Green Leaf (Papers Asmussen)*: 473-481.
- HINZ, W., KOCH, H.M. 1987, *Elamisches Wörterbuch*, 1-2 (AMI Ergzbd. 17), Berlin.
- HIRSCH, S. 1985a, *The Friendship of the Barbarians. Xenophon and the Persian Empire*, Hanover-London.
- 1985b, «1001 Iranian nights: history and fiction in Xenophon's Cyropaedia», dans *The Greek Historians. Literature and History. Papers presented to A.E. Raubitschek*, Saratoga: 65-85.
- 1986, «Cyrus' parable of the fish: sea power in the early relations of Greece and Persia», *CJ* 81/3: 222-229.
- HODJACHE, S., BERLEV, O. 1977, «Le sceau de Cambyse», *CdE* 103: 37-39.
- HOFFMANN, H. 1961, «The Persian origin of Attic rhyta», *AK* 21-26.
- HOFFMANN, K. 1979, «Das Avesta in der Persis», dans J. Harmatta (éd.), *Prolegomena to the Sources on the History of Pre-Islamic Central Asia*, Budapest: 89-93.
- HOFMANN, I., VORBIHLER, A. 1980, «Das Kambysebild bei Herodot.», *AfO* 37: 86-105.
- HOFSTETTER, J. 1972, «Zu den griechischen Gesandtschaften nach Persien», dans Walser (éd.) 1972: 94-107.
- 1978, *Die Griechen in Persien. Prosopographie der Griechen im Persischen Reich vor Alexander*, Berlin.
- HÖGEMAN, P. 1985, *Alexander der Grosse und Arabien*, München.
- 1992, *Das alte Vorderasien und die Achämeniden. Ein Beitrag zur Herodot-Analyse* (Beihefte z. TAVO, Reihe B), Wiesbaden.
- HOGLUND, K.G. 1989, *Achaemenid Imperial Administration in Syria-Palestine and the Missions of Ezra and Nehemiah*, PhD. Duke University.
- 1991, «The Achaemenid context», dans P.R. Davies (éd.): 54-72.
- 1992, *Achaemenid Imperial Administration in Syria-Palestine and the Missions of Ezra and Nehemiah* (SBL diss. Series 125), Atlanta.
- HOLLADAY, A.J. 1986, «The detente of Callias?», *Historia* 35/4: 503-507.
- 1987, «The Hellenic disaster in Egypt», *JHS* 109: 176-182.
- HOLLADAY, J.S. 1982, *Cities of the Delta III: Tell-el Maskhuta. Preliminary Report on the Wadi Tumilat Project 1978-79*, Malibu.
- 1992, «Maskhuta, Tell elš», *The Anchor Bible Dictionary* IV: 588-592.
- HOLLEAUX, M. 1968, *Études d'épigraphie et d'histoire hellénistique. III: Lagides et Séleucides*, Paris.
- HÖLSCHER, T. 1973, *Griechische Historienbilder des 5. und 4. Jhrdt. v. Chr.*, Würzburg.
- 1981/83 [1990], «Zur Deutung des Alexandermosaiks», *Anadolu* 22 (= *Mél. Akurgal*): 297-307.
- HOLT, F. 1988, *Alexander the Great and Bactria. The Formation of a Greek Frontier in Central Asia*, Leiden.
- HORNBLLOWER, S. 1982, *Mausolus*, Oxford.
- 1983, *The Greek world (479-323 B.C.)*, London-New York.
- 1990a, «A reaction to Gunter's look at Hekatomnid patronage from Labraunda», *REA* 92/1-2: 137-139.
- 1990b, CR de *AchHist* I-III, *CQ* 90/1: 89-95.
- 1994a, «Persia», *CAH* VI²: 45-96.
- 1994b, «Asia Minor», *CAH* VI²: 209-233.
- 1994c, «Epilogue», *CAH* VI²: 876-881.

- HOUTKAMP, J. 1991, « Some remarks on fire altars of the Achaemenid period », dans Kellens (éd.): 23-48.
- HOUWINK TEN CATE, H.J. 1961, *The Luvian Population Groups of Lycia and Cilicia Aspera during the Hellenistic Period*, Leiden.
- HOW, W.W., WELLS, J. 1912, *A Commentary on Herodotus*, I-II, Oxford.
- HUART, Cl., DELAPORTE, L. 1943, *L'Iran antique. Elam et Perse et la civilisation iranienne*, Paris.
- HUGHES, G.R. 1984, « The so-called Phereñdates correspondence », dans *Grammatica demotica. Festschr. E. Lüddeckens*, Würzburg: 75-86.
- HULIN, P. 1954, « The signs on the Kabul silver piece », *NC* 14: 174-176.
- 1972, « An inscribed silver piece of Darius », *OLP* 3: 121-124.
- HURTER, S. 1979, « Der Tissaphernes-Fund », dans Mørkholm-Waggoner (éd.): 97-108.
- HÜSING, G. 1933, *Porysatis und das achämenidische Lebenswesen*, Wien.
- HUSS, W. 1994a, « Der Rätselhäfte Pharao Chababach », *SELVOA* 11: 97-112.
- 1994b, « Das Haus des Nektanebis und das Haus des Ptolemaios », *AncSoc* 25: 111-117.
- HUYSE, P. 1990a, « Die persische Medizin auf der Grundlage von Herodots Historien », *AncSoc* 21: 141-148.
- 1990b, *Iranische Namen in den griechischen Dokumenten Ägyptens*, Wien.
- 1991, « Die Perser in Ägypten. Ein onomastischer Beitrag zu ihrer Erforschung », *AchHist* VI: 311-320.
- 1992, « "Analecta Iranica" aus dem demotischen Dokumenten von Nord-Saqqara », *JEA* 78: 287-299.
- IMBERT, J. 1889-1890, « Pharnabazus and Tissaphernes mentioned on the great stela of Xanthus », *BOR* 4: 152-163.
- IN DER SMITTEN, W. Th. 1972-74, « Historische Probleme zum Kyrosedikt und zum Jerusalemer Tempelbau von 515 », *Persica* 6: 167-178.
- INGRAHAM, M. 1986, *Theories of Imperialism and Archeological Practices in the Study of the Perceptible Rise of the Achaemenid-Persian Empire*, PhD. University Toronto.
- ISAGER, J. (éd.) 1994, *Hekatomnid Caria and the Ionian Renaissance*, Odense UP.
- ISSERLIN, B.S.J. 1991, « The canal of Xerxes: facts and problems », *BSA* 86: 85-91.
- ISSERLIN (B), JONES (R.), PAPAMARINOPOULOS (S.), UREN (J.) 1994, « The canal of Xerxes on the Mount Athos peninsula: preliminary investigations in 1991-92 », *BSA* 89: 277-284.
- JACKSON, A.V.W. 1894, « Herodotus VII.61 and the armours of the Ancient Persians illustrated from Iranian sources », dans *Classical Studies in Honour of H. Drisler*, London: 95-125.
- 1900, « The religion of the Achaemenids kings », *JAOs* 21: 160-184.
- JACOBS, B. 1987, *Griechische und persische Elemente in der Grabkunst Lykiens zur Zeit der Achämenidenherrschaft (Studies in Mediterranean Archeology, vol. LXXVIII)*, Jonsered.
- 1991, « Der Sonnengott im Pantheon der Achämeniden », dans Kellens (éd.): 49-80.
- 1992, « Der Tod des Bessos. Ein Beitrag zur Frage der Verhältnisse der Achämeniden zur Lehre des Zoroasters », *Acta Preh. Arch.* 241: 177-186.
- 1993, « Die Stellung Lykiens innerhalb der achämenidisch-persischen Reichsverwaltung », dans J. Borchhardt-G. Dobesch (éd.), *Akten des II. Intern. Lykien-Symposions* (ÖAW, Denkschr. 231 Bd), Wien: 63-69.
- 1994a, *Die Satrapienverwaltung im Perserreich zur Zeit Darius' III*, Wiesbaden.
- 1994b, « Drei Beiträge zu Fragen der Rüstung und Bekleidung in Persien zur Achämenidenzeit », *IA* 19: 125-156.
- JACOBSTHAL, P. 1927, *Ornamente griechischer Vasen*, Berlin.
- 1938, « A Sybarite Himation », *JHS* 58/2: 205-214.
- JACOBY, F. 1922, « Ktesias », *RE* 20: 2032-2073.
- JAFAREY, A.A. 1975, « Mithra, Lord of Lands », dans *Mithraic Studies*, I: 54-61.
- JAMZADEH, P. 1982, « The winged ring with human bust in Achaemenid art as a dynastic symbol », *IA* 17: 91-99.
- 1987, « The function of girdle on Achaemenid costume in combat », *IA* 22: 267-273.
- 1991, *The Achaemenid Throne: its Significance and its Legacy*, PhD. University of California (Berkeley).
- 1992a, « An Achaemenid epical poem hypothesized », *STIR* 20/2: 229-232.
- 1992b, « The Apadana stairway reliefs and the metaphor of conquest », *IA* 27: 125-147.
- 1995, « Darius' throne: temporal and eternal », *IA* 30: 1-21.

- JAPHET, S. 1982, « Sheshbazzar and Zerubbabel. — Against the background of the historical and religious tendencies of Ezra-Nehemiah », *ZAW* 94/1: 66-98.
- 1991, « "History" and "Literature" in the Persian period: the restoration of the Temple », dans *Ah Assyria!.. Studies presented to H. Tadmor (Scripta Hierosolymita 33)*, Jerusalem: 174-188.
- JEDELSOHN, D. 1974, « A new coin-type with Hebrew inscription », *IEJ* 24/2: 77-78.
- JELINKOVA-REYMOND, E. 1951, *Les Inscriptions guérisseuses de Dejd-Her le Sauveur* (IFAO, Bib. ét. XXIII), Le Caire.
- 1967, « Quelques recherches sur les réformes d'Amasis », *ASAE* 54/2: 251-281.
- JIDEJIAN, N. 1969, *Tyre through the Ages*, Beyrouth.
- 1971, *Sidon through the Ages*, Beyrouth.
- JOANNES, F. 1982, *Textes économiques de la Babylonie récente*, Paris.
- 1984, « Les archives d'une famille de notables babyloniens du VII^e au V^e siècle av. J.-C. », *JS*: 135-150.
- 1987, « À propos de la tablette cunéiforme de Tell Tawilan », *RAss* 81: 147-158.
- 1988, « *ig. gurki = Suse », *NABU*, note 19.
- 1989a, *Archives de Borsippa. La famille Ea-lūta-Bāni. Études d'un lot d'archives familiales en Babylonie du VIII^e au V^e siècle av. J.C.*, Genève-Paris.
- 1989b, « La titulature de Xerxès », *NABU*, note 37.
- 1989c, « Un quartier fantôme de Babylone », *NABU*, note 78.
- 1989d, « Médailles d'argent d'Hammurabi? », *NABU*, note 108.
- 1990a, « Pouvoirs locaux et organisation du territoire en Babylonie achéménide », *Trans.* 3: 173-189.
- 1990b, « Textes babyloniens d'époque achéménide », dans Vallat (éd) (1990): 173-180.
- 1990c, « Cadastre et titre de propriété en Babylonie achéménide », *NABU*, note 10.
- 1992a, « Les conséquences du retour de Nabonide », *NABU*, note 20.
- 1992b, « Les temples de Sippar et leurs trésors à l'époque néobabylonienne », *RAss* 86/2: 159-184.
- 1992c, « Les archives de Ninurta-Ahḫé-Bullit », dans M. DeJong Ellis (éd.), *Nippur at the Centennial: Papers read at the 35^e RAI (Philadelphia 1988)*, Philadelphia, The University Museum: 87-100.
- 1994a, « Métaux précieux et moyens de paiement en Babylonie achéménide et hellénistique », *Trans.* 8: 137-144.
- 1994b, « À propos du zazakku à l'époque néobabylonienne », *NABU*, note 103.
- 1995a, « Lépreux fantômes? », *NABU*, note 20.
- 1995b, « Les relations entre Babylone et les Mèdes », *NABU*, note 21.
- 1995c, « L'itinéraire des Dix-Mille en Mésopotamie et l'apport des sources cunéiformes », dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde, Toulouse 3-4 février 1995) = *Pallas* 43: 173-199.
- JOHNSON, A.E.M. 1967, « The earliest preserved Greek map: a new Ionian coin type », *JHS* 87: 85-94.
- JOHNSON, J.H. 1974, « The Demotic Chronicle as an historical source », *Enchōria* 4: 1-17.
- 1984, « Is the Demotic Chronicle an anti-Greek tract? », dans *Grammatica demotica. Festschr. E. Lüddeckens*, Würzburg: 107-124.
- (éd.) 1992, *Life in a Multicultural Society. Egypt from Cambyses to Constantine and beyond* (SAOC 51), Chicago.
- 1994, « The Persians and the continuity of Egyptian culture », *AchHist* VIII: 149-159.
- JONES, C.E., STOLPER, M. 1986, « Two late Elamite tablets at Yale », dans *Fragmenta Historiae Elamicae (Mélanges M.J. Stève)*, Paris: 243-254.
- JONES, C.P., HABICHT, C. 1989, « A Hellenistic inscription from Arsinoe in Cilicia », *Phoenix* 43/4: 317-346.
- JOUGUET, P. 1930, « La politique intérieure du premier Ptolémée », *BIFAO* 30: 513-536.
- JUDEICH, W. 1892, *Kleinasiatische Studien. Untersuchungen zur griechisch-persischen Geschichte des IV. Jdht. v. Ch.*, Marburg.
- JULIEN, P. 1914, *Zur Verwaltung der Satrapien unter Alexander dem Grossen*, Weida i. Th.
- JUNGE, P.J. 1940, « Hazarapatiš », *Klio* 33: 13-33.
- 1942, « Satrapie und Natio. Reichsverwaltung und Reichspolitik im Staate Dareios' I », *Klio* 34: 1-55.
- JURSA, M. 1993, « Neues aus der Zeit des Bardia », *NABU*, note 19.
- 1995, « Zu NABU 1995/4 », *NABU*, note 61.
- KAGAN, D. 1982, « The dates of the earliest coins », *AJA* 86/3: 343-360.
- KAKOSKY, L. 1977, « The fiery aether in Egypt », *AAH* 25: 137-142.
- KAMAL, A.B. 1905, *Siècles prolémaiques du Musée du Caire*, I, Le Caire.

- KÄNEL, F. von, 1980, « Les mésaventures du conjurateur de Serket Onophris et de son tombeau », *BSFE* 87-88: 31-45.
- 1984, *Les Prêtres-Onab de Sekhmet et les conjurateurs de Serket*, Paris.
- KAPTAN-BAYBURLUOIGLU, D. 1990, « A group of seal-impressions on the bullae from Ergili/Daskyleion », *EA* 16: 15-26.
- KARSTEN, H. 1987, « Religion und Politik in Vorderasien im Reich der Achämeniden », *Klio* 69: 317-325.
- KATZENSTEIN, H.J. 1973, *The History of Tyre*, Jerusalem.
- 1979, « Tyre in the early Persian period (539-486 B.C.) », *BA* 42/1: 23-34.
- 1989, « Gaza in the Persian period », *Trans.* 1: 67-86.
- KAWAMI, T.S. 1986, « Greek art and Persian taste: some animal sculptures from Persepolis », *AJA* 90: 259-267.
- 1992, « Antike persische Gärten », dans M. Carroll-Spillecke (éd.), *Der Garten von der Antike bis zum Mittelalter*, Mainz am Rhein: 81-100.
- KAWASE, T. 1980, « Sheep and goats in the Persepolis royal economy », *Acta Sumerologica* 2: 37-51.
- 1984, « Female workers "pašap" in the Persepolis royal economy », *Acta Sumerologica* 6: 19-31.
- 1986 « *Kapnuški* in the Persepolis fortification texts », dans *Fragmenta Historiae Elamicae. Mélanges M.J. Stève*, Paris: 263-275.
- KEEL, O. 1990, « Siegel und Siegel », dans O. Keel-C. Uehlinger, *Altorientalische Miniaturkunst*, Mainz: 87-92.
- KEEN, A.G. 1992a, *A Political History of Lycia and its Relations with Foreign Powers, 545-300 B.C.*, PhD. Manchester.
- 1992b, « The dynastic tombs of Xanthos. Who was buried where? », *AnSt* 42: 53-63.
- 1993a, « Gateway from Aegean to the Mediterranean: the strategic value of Lycia down to the fourth Century B.C. », dans J. Borchhardt-G. Dobesch (éd.), *Akten des II. Intern. Lykien-Symposiums* (ÖAW, Denkschr. 231 Bd), Wien: 71-77.
- KEEN, T. 1993b, « Athenian campaigns in Karia and Lykia during the Peloponnesian War », *JHS* 113: 152-157.
- 1995, « A confused passage of Philochoros (F 149A) and the peace of 392/1 B.C. », *Historia* 44/1: 1-10.
- KELLENS, J. 1976a, « L'Avesta comme source historique: la liste des Kayanides », *AAH* 24: 37-49.
- 1976b, « Trois réflexions sur la religion des Achéménides », *SI* 2: 113-132.
- 1983, « Yasna 46,1 et un aspect de l'idéologie politique iranienne », *STIR* 12/2: 143-150.
- 1987, « DB V: un témoignage sur l'évolution de l'idéologie achéménide », dans *Orientalia. I. Tucci memoriae dicata*, ISMEO, Rome, II: 677-682.
- 1988a, « Avesta », *Enclran* III/1: 35-44.
- 1988b, « Caractères du mazdéisme antique », dans *L'Impensable Polythéisme* (éd. Fr. Schmidt), Paris: 341-374.
- 1989, « Ahura Mazda n'est pas un dieu créateur », dans *Études irano-aryennes offertes à G. Lazard*, Paris: 217-228.
- 1991a, « Questions préalables », dans Kellens (éd.): 81-86.
- 1991b, *Zoroastre et l'Avesta. Quatre leçons au Collège de France* (Travaux de l'Institut d'Études iraniennes de l'université de la Sorbonne nouvelle, 14), Paris.
- (éd.) 1991, *La Religion iranienne à l'époque achéménide* (Actes du colloque de Liège 11 décembre 1987) (*Iranica Antiqua*, suppl. 5), Gand.
- 1995, « L'âme entre le cadavre et le paradis », *JA* 283: 19-56.
- KELLY, Th. 1987, « Herodotus and the chronology of the kings of Sidon », *BASOR* 268: 39-56.
- KENT, R.G. 1953, *Old Persian. Grammar, Texts, Lexicon*, New Haven².
- KERVIRAN, M. 1972, « Une statue de Darius découverte à Suse. Le contexte archéologique », *JA* 260/3-4: 235-239.
- KESSLER, J. 1992, « The second year of Darius and the prophet Haggai », *Trans.* 5: 63-84.
- KESTEMONT, G. 1983, « Tyr et les Assyriens », dans *Studia Phoenicia* I/1: 53-78.
- 1985, « Les Phéniciens en Syrie du Nord », dans *Studia Phoenicia* III: 135-161.
- KHATCHATRIAN, Z., s.p., « The archives of sealings found at Artashat (Artaxāta) », dans A. Invernizzi-M.F. Boussac (éd.), *Archives et Sceaux du monde hellénistique* (BCH suppl.), Paris.
- KHLOPIN, I. 1977, « Die Reiseroute Isidors von Charax und die oberen Satrapien Parthiens », *IA* 12: 118-165.
- KIENAST, D. 1973, *Philipp von Makedonien und das Reich der Achämeniden*, Marburg.
- 1994, « Die Auflösung der ionischen Aufstände und das Schicksal des Hestaios », *Historia* 43/4: 387-401.
- KIENITZ, F.K. 1953, *Die politische Geschichte Ägyptens vom 7. bis 4. Jhrdt. v.u. Z.*, Leipzig.

- KIMBALL ARMAYOR, O. 1978a, « Herodotus' catalogues of the Persian Empire in the light of the monuments and the Greek literary tradition », *TAPA* 108: 1-9.
- 1978b, « Herodotus' Persian vocabulary », *AJAH* 1/4: 147-156.
- KINDLER, A. 1974, « Silver coins bearing the name of Judea from the Early Hellenistic period », *IEJ* 24/2: 73-76.
- KINGSLEY, P. 1995, « Meeting with Magi: Iranian themes among the Greeks, from Xanthos of Lydia to Plato's Academy », *JRAS* 3ès., 5/2: 173-209.
- KINNS, Ph. 1989, « Ionia: the pattern of coinage during the last century of the Persian Empire », *REA* 91/1-2: 183-193.
- KIPPENBERG, H.G. 1982, *Religion und Klassenbildung in Antiken Judäa*², Göttingen.
- KJELDSEN, K., ZAHLE, J. 1976, « A dynastic tomb in Central Lycia », *Acta Arch.* 47: 29-46.
- KLEEMANN, I. 1958, *Der Satrapen-Sarkophag aus Sidon*, Berlin.
- KLEIN, R.W. 1978, « Sanballat », dans *The Interpreter's Dictionary of the Bible*, suppl. vol., Nashville: 781-782.
- KLEISS, W. 1981, « Ein Abschnitt der achämenidischen Königstrasse von Pasargadae und Persepolis nach Susa, bei Naqsh-e Rostam », *AMI* 14: 45-53.
- 1988, « Achämenidische Staudämme in Färs », *AMI* 21: 63-68.
- 1991, « Wasserschutzdämme und Kanalbauten in der Umgebung von Pasargadae », *AMI* 24: 23-34.
- 1992a, « Dammbauten aus achämenidischer und sassanidischer Zeit in der provinz Färs », *AMI* 25 [1994]: 131-145.
- 1992b, « Beobachtungen auf dem Burgberg von Persepolis », *AMI* 25 [1994]: 155-167.
- 1993a, « Flächensteinbrüche und Einzelsteinbrüche in der Umgebung von Persepolis und Naqsh-e Rostam », *AMI* 26 [1995]: 91-103.
- 1993b, « Bemerkungen zur Felsanlage Qadamgah am Kuh-i Rahmat südöstliche von Persepolis », *AMI* 26 [1995]: 161-164.
- KLEISS, W., CALMEYER, P. 1975, « Das unvollendete achämenidische Felsgrab bei Persepolis », *AMI* 8: 81-98 (Taf. 14-24).
- KNAUF, E. 1990, « The Persian administration in Arabia », *Trans.* 2: 201-218.
- KNAUTH, W., NADJAMABADI, S. 1975, *Das altiranische Fürstentum von Xenophon bis Ferdousi*, Wiesbaden.
- KOCH, H. 1977, *Die religiöse Verhältnisse der Dareioszeit*, Wiesbaden.
- 1981, « Steuern in der achämenidischen Persis? », *ZA* 70/1: 105-137.
- 1982, « "Hofschatzwarte" und "Schatzhäuser" in der Persis », *ZA* 71/2: 232-247.
- 1983, « Zu den Lohnverhältnissen der Dareioszeit in Persien », dans H. Koch, D.N. MacKenzie (éd.), *Kunst und Kultur der Achämenidenzeit und ihr Fortleben* (AMI Ergzbd. 10), Berlin: 19-50.
- 1986, « Die achämenidische Poststrasse von Persepolis nach Susa », *AMI* 19: 133-147.
- 1987a, « Götter und ihre Verehrung im achämenidischen Persien », *ZA* 77/2: 239-278.
- 1987b, « Einige Überlegungen zur Bauplanung in Persepolis », *AMI* 20: 147-159.
- 1988a, *Persien zur Zeit des Dareios. Das Achämenidenreich im Lichte neuer Quellen*, Marburg.
- 1988b, « Zur Religion der Achämeniden », *ZAW* 100/3: 393-405.
- 1989a, « Tribut und Abgaben in Persis und Elymaïs », dans Briant-Herrenschmidt (éd.): 121-128.
- 1990, *Verwaltung und Wirtschaft im persischen Kernland zur Zeit der Achämeniden* (Beiheft zum TAVO, Reihe B, n° 89), Wiesbaden.
- 1991, « Zu Religion und Kulturen im Achämenidischen Kernland », dans Kellens (éd.): 87-109.
- 1992, *Es kundet Dareios der König. Von Leben im persischen Grossreich*, Mainz.
- 1993a, *Achämeniden-Studien*, Wiesbaden.
- 1993b, « Elamisches Gilgames-Epos oder doch Verwaltungstäfelchen? », *ZA* 83/2: 219-236.
- 1993c, « Feuertempel oder Verwaltungszentrale? Überlegungen zu den Grabungen in Takhte Sangin am Oxos », *AMI* 26 [1995]: 175-186.
- 1994, « Zu den Frauen im Achämenidenreich », dans *Iranian and Indo-European Studies. Memorial Volume of O. Klima* (P. Vavroucek, éd.), Prague: 125-141.
- KÖHNKEN, A. 1990, « Der listige Oibares. Dareios' Aufstiege zum Grosskönig », *RMH* 133/2: 115-137.
- KÖNIG, W.F. 1972, *Die Persika des Ktesias von Knidos*, Graz.
- KONSTAN, D. 1987, « Persians, Greeks and Empire », *Arethusa* 20/1-2: 59-73.
- KRAAY, C.M. 1962, « The Celenderis hoard », *NC*: 1-15.
- 1976, *Archaic and Classical Greek Coins*, University of Illinois Press.
- 1979, « The Isparta hoard », dans Morkholm-Waggoner (éd.): 131-137.
- KRAAY, C.M., MOOREY, P.R.S. 1981, « A Black sea hoard of the late fifth century B.C. », *NC*: 1-19.

- KRAELING, E.G. 1953, *The Brooklyn Museum Aramaic Papyri. New Documents of the Fifth Century B.C. from the Jewish Colony at Elephantine*, New Haven.
- KRAFT, K. 1971, *Der «rationale» Alexander*, Kallmünz.
- KRAPPE, A.H. 1928, «La vision de Balthassar (Dan. V)», *RHR* 97/4: 78-86.
- KRASNOWOLSKA, A. 1987, «The heroes of the Iranian epic tale», *FO* 24: 173-189.
- KREFTER, F. 1971, *Persepolis-Rekonstruktionen*, Berlin.
- 1989, «Persepolis in Farbe», *AMI* 22: 131-132.
- KREISSIG, H. 1973, *Die sozialökonomische Situation in Juda zur Achämenidenzeit* (Schr. z. Gesch. und Kultur des Alten Orients, 7), Berlin.
- KRENTZ, P. 1989, *Xenophon, Hellenika I-II.3-10* [éd., trans., comm.], Warminster.
- KRUMBHOLZ, P. 1883, *De Asiae Minoris satrapis persicis*, Leipzig.
- KUHLMANN, K.P. 1981, «Ptolemäis-Queen of Nectanebo I. Notes on the inscription of an unknown princess of the XXXth dynasty», *Festschr. L. Habachi = MDAIK* 37: 268-279.
- KUHRT, A. 1983a, «A brief guide to some recent work on the Achaemenid Empire», *LCM* 8-10: 46-53.
- 1983b, «The Cyrus cylinder and Achaemenid imperial policy», *JSOT* 25: 83-97.
- 1984, «The Achaemenid concept of kingship», *Iran* 22: 156-160.
- 1987a, «Survey of written sources available for the history of Babylonia under the later Achaemenids (concentrating on the period from Artaxerxes II to Darius III)», *AchHist* 1: 147-167.
- 1987b, «Usurpation, conquest and ceremonial: from Babylonia to Persia», dans D. Carradine, S. Price (éd.), *Rituals of Royalty: Power and Ceremonial in Traditional Societies*, Cambridge: 20-55.
- 1987c, «Berossus' *Babyloniaka* and Seleucid rule in Babylonia», dans A. Kuhrt and S. Sherwin-White (éd.) 1987: 32-56.
- 1988a, «Earth and water», *AchHist* III: 87-99.
- 1988b, «Babylonia from Cyrus to Xerxes», *CAH* IV²: 112-138.
- 1988c, «The Achaemenid Empire: a Babylonian perspective», *PCPS* 214 (n.s. 34): 60-76.
- 1989, «Conclusions», dans Briant-Herrenschmidt (éd.): 217-222.
- 1990a, «Achaemenid Babylonia: sources and problems», *AchHist* IV: 177-194.
- 1990b, «Alexander in Babylon», *AchHist* V: 121-130.
- 1990c, «Nabonidus and the Babylonian priesthood», dans M. Beard, J. North (éd.), *Pagan Priests*, London: 119-155.
- 1992, «The governor of Egypt under Cambyses: Strassmaeier Camb. 344», *DATA*, note 2.
- 1995, «The Assyrian Heartland in the Achaemenid period», dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde, Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43: 239-254.
- KUHRT, A., SHERWIN-WHITE, S. 1987, «Xerxes' destruction of Babylonian temples», *AchHist* II: 69-78.
- 1991, «Aspects of royal Seleucid ideology: the cylinder of Antiochus I from Borsippa», *JHS* 111: 71-86.
- 1994, «The transition from the Achaemenid to the Seleucid rule in Babylonia: revolution or evolution?», *AchHist* VIII: 311-327.
- (éd.) 1987, *Hellenism and the East. The Interaction of Greek and non-Greek Civilizations from Syria to Central Asia after Alexander*, London.
- KUIPER, J. 1976, «Ahura Mazda "Lord Wisdom"?», *IJL* 18: 25-42.
- KÜMMEL, H.M. 1979, *Familie, Beruf und Amt im spätbabylonischen Uruk*, Berlin.
- KUNKEL, W., HAAS, W. 1986, «Ein orichalkisches Minengewicht aus Trapezunt. Ein Beitrag zur Geltung der persischen Goldwährung an der pontische Küste», *AMI* 19: 151-161.
- KUYPER, J. de, 1979, «Les auteurs grecs et la dénomination des régions du Proche-Orient ancien», *Akkadica* 14: 16-31.
- 1991, «Leben und Tod assyrischen Städte nach der Berichten Xenophons», *AfO* Beih. 19: 210-214.
- LAATO, A. 1990, «The composition of Isaiah 40-55», *JBL* 109/2: 207-228.
- LABARBE, J. 1984, «Polycrate, Amasis et l'an-neau», *RBPh* 53: 15-33.
- LABAT, R. 1939, *Les Caractères religieux de la royauté babylonienne*, Paris.
- 1960, «Ordonnances médicales ou magiques», *RAss* 54/1: 169-176.
- LABROUSSE, A., BOUCHARLAT, R. 1972, «La fouille du palais du Chaour à Suse», *CDAFI* 9: 61-167.
- LA BUA, V. 1977, «Gli Ioni e il conflitto lidio-per-siano», *Quinta Miscellanea greca e romana*, Roma: 1-64.

- LACKENBACHER, S. 1990, *Le Palais sans rival. Le récit de construction en Assyrie*, Paris.
- 1992, «Un pamphlet contre Nabonide, dernier roi de Babylone», *DHA* 18/1: 13-28.
- LALOUETTE, C. 1984, *Textes sacrés et Textes profanes de l'ancienne Égypte*, Paris.
- LAMBERTERIE, Ch. de, 1989, «Arménien ARI et ANARI», dans *Études irano-aryennes offertes à G. Lazard (Cahiers de STIR 7)*, Paris: 237-246.
- LANDUCCI GATTINONI, F. 1994, «I mercenari nella politica ateniese dell'età di Alessandro. I: Soldati e ufficiali mercenari ateniesi al servizio della Persia», *AncSoc* 25: 33-61.
- LANE, E.N. 1975, «Two notes on Lydian topography», *AnSt* 25: 105-110.
- LANFRANCHI, G.B. 1990, *I Cimmeri. Emergenza delle élites militari iraniche nel Vicino Oriente (VIII-VII sec. a. C.)*, Padova.
- LANG, M. 1992, «Prexaspes and usurper Smerdis», *JNES* 51/3: 201-207.
- LANGDON, S. 1924, «The Babylonian and Persian Sacaea», *JRAS*: 65-72.
- LAPERROUSAZ, E. 1979, «À propos du "premier mur" et du "deuxième mur" de Jérusalem, ainsi que du rempart de Jérusalem à l'époque de Néhémie», *REJ* 138/1-2: 1-16.
- 1982, «Le régime théocratique juif a-t-il commencé à l'époque perse, ou seulement à l'époque hellénistique?», *Semitica* 32: 93-96.
- 1990, «Quelques remarques sur le tracé de l'enceinte de la ville et du temple de Jérusalem à l'époque perse», *Syria* 57/3-4: 629-631.
- LAPERROUSAZ, E., LEMAIRE, A. (sous la direction de) 1994, *La Palestine à l'époque perse*, Paris.
- La Persia e il mondo classico* 1972, numéro spécial de *La Parola del Passato*, vol. XXVII.
- LAROCHE, E. 1974a, «Les épitaphes lyciennes», dans P. Demargne 1974: 49-127.
- 1974b, «La stèle trilingue découverte récemment au Létôon de Xanthos: le texte lycien», *CRAI*: 115-125.
- 1976, «Les dieux de la Lycie classique d'après les textes lyciens», dans *Actes du colloque sur la Lycie antique*, Paris: 1-6.
- 1979, «L'inscription lycienne», dans Metzger (éd.): 49-127.
- 1987, «Nouveaux documents lyciens du Létôon de Xanthos», *Hethitica* 8: 237-240.
- LAROCHE, E., DAVESNE, A. 1982, «Les fouilles de Meydandjik près de Gülnar (Turquie) et le trésor monétaire hellénistique», *CRAI*: 356-357.
- LATEINER, D. 1982, «The failure of the Ionian revolt», *Historia* 31/2: 129-160.
- LAUNEY, M. 1949, *Recherches sur les armées hellénistiques*, I-II. Paris.
- LAVAGNE, H. 1988, *Operosa antra. Recherches sur la grotte à Rome de Sylla à Hadrien* (BEFAR 272), Paris.
- LAWRENCE, A.W. 1951, «The Acropolis and Persepolis», *JHS* 71: 111-119.
- LAZENBY, J.F. 1993, *The Defence of Greece, 490-479 B.C.*, Warminster.
- LEBRAM, J.C.H. 1987, «Die Traditionsgeschichte der Esragerstalt und die Frage nach dem historischen Esra», *AchHist* 1: 103-138.
- LECLANT, J. 1930, «*Per Africa sitientia*. Témoignages des sources classiques sur les pistes menant à l'oasis d'Ammon», *BIFAO* 49: 193-253.
- LECOQ, P. 1974a, «Le problème de l'écriture vieux-perse», *Acta Iranica* 3: 25-107.
- 1974b, «La langue des inscriptions achéménides», *Acta Iranica* 3: 55-62.
- 1984, «Un problème de religion achéménide: Ahura Mazda ou X'arnah?», dans *Orientalia Duchesne-Guillemin*: 301-326.
- 1987, «Le mot FARNAH- et les Scythes», *CRAI*: 671-682.
- 1990a, «Observations sur le sens du mot *dahyu* dans les inscriptions achéménides», *Trans.* 3: 131-140.
- 1990b, «Paradis en vieux-perse?», dans Vallat (éd.): 209-212.
- LEFEBVRE, G. 1924, *Le Tombeau de Petosiris*, I, Paris.
- LEGRAIN, L. 1925, *The Culture of the Babylonians from their Seals in the Collections of the Museum* (University of Pennsylvania, PBS 14 et 14 bis), Philadelphia.
- LEGRAND, Ph. E. 1956-1966, *Hérodote, Histoires* (texte établi et traduit par), I-VIII et index analytique, Paris.
- LEHMANN-HAUPT 1921, «Satrap (und Satrapie)», *RE*, zw. Reihe: 82-188.
- LEITH, M.J.W. 1990, *Greek and Persian Images in Pre-Alexandrine Samaria: the Wadi ed-Daliyeh Seal-Impressions*, Ph.D. Harvard University.
- LEMAIRE, A. 1977, *Inscriptions hébraïques. I: Les ostraka*, Paris.
- 1988, «Lakish: archéologie, épigraphie et histoire», dans E. Laperroussaz (éd.), *Archéologie, art et histoire de la Palestine*, Paris: 99-118.
- 1989, «Remarques à propos du monnayage cilicien d'époque perse et de ses légendes araméennes», *REA* 91/1-2: 141-156.
- 1989b, «Les inscriptions palestiniennes d'époque perse: un bilan provisoire», *Trans.* 1: 87-109.

- 1990 « Populations et territoires de la Palestine à l'époque perse », *Trans.* 3 : 31-74.
- 1991a, « Recherches de topographie historique sur le pays de Qué (IX^e-VII^e siècle av. J.-C.) », dans *De Anatolia antiqua* (Bib. Inst. Fr. Anatol. Istanbul XXXII), Paris : 267-275.
- 1991b, « Le monnayage phénicien », dans *A Survey of Numismatic Research 1985-1990* (Intern. Ass. Prof. Numismatics, Special Pub. n° 12), Bruxelles : 96-101.
- 1991c, « Recherches d'épigraphie araméenne en Asie Mineure et en Égypte et le problème de l'acculturation », *AchHist* VI : 119-206.
- 1991d, « Monnaie de Mazdai avec légende araméenne : b'l dgn », *Semitica* 40 : 47-51.
- 1991e, « Le royaume de Tyr dans la seconde moitié du IV^e siècle », dans *Atti del II. Congresso di Studi Fenici e Punici*, I, Roma : 131-150.
- 1992, « Sceau "de Clercq 2505" : araméen ou plutôt lydien ? », *Kadmos* 31/2 : 124-126.
- 1993, « Deux nouvelles inscriptions araméennes d'époque perse en Cilicie orientale », *EA* 21 : 9-14.
- 1994a, « Histoire et administration de la Palestine à l'époque perse », dans Laperrousaz-Lemaire (éd.) : 11-53.
- 1994b, « Deux nouvelles stèles funéraires araméennes de Cilicie orientale », *EA* 23 : 91-98.
- 1995a, « La fin de la période perse en Égypte et la chronologie judéenne vers 400 av. J.C. », *Trans.* 9 : 51-61.
- 1995b, « Les inscriptions araméennes de Cheikh-Fadl (Égypte) », dans M.J. Geller, J.-C. Greenfield, M.P. Weitzman (éd.), *Studia aramaica* (JSS, suppl. 4), Oxford : 77-132.
- 1995c, « The Xanthos trilingual revisited », dans Z. Zevit, S. Gitin, M. Sokoloff (éd.), *Solving Riddles and Untying Knots. Biblical, Epigraphic and Semitic Studies in Honour of Jonas C. Greenfield*, Winona Lake : 423-432.
- 1995d, « Épigraphie paléstinienne : nouveaux documents. II : Décennies 1985-95 », *Henoch* 17 : 209-242.
- LEMAIRE, A., JOANNÈS, F. 1994, « Premières monnaies avec signes cunéiformes : Samarie, IV^e s. av. n.è. », *NABU*, note 95.
- LEMAIRE, A., LOZACHEMEUR, H. 1987, « Birāh/Birḥa en araméen », *Syria* LXIV/3-4 : 261-266.
- 1990, « La Cilicie à l'époque perse : recherche sur les pouvoirs locaux et l'organisation du territoire », *Trans.* 3 : 143-155.
- LENDLE, O. 1986, « Xenophon in Babylonien. Die Märsche der Kyreer von Pylai bis Opis », *RhM* 129 : 193-222.
- 1988, « Wo lag Thapsakos ? (Xenophon, *Anabasis* I.4.10ff.) », dans *Bathron. Beiträge zur Architekturstudien und Verwandten Künsten = Festschr. H. Drupp* (Saarbrücker Beit. z. Arch. u. Alte Geschichte, Bd. 3), Saarbrücken : 301-305.
- LENTZ, W. 1975, « The "social functions" of the old Iranian Mithra », dans *Mithraic Studies* 2 : 245-275.
- LE RIDER, G. 1965, *Suse sous les Séleucides et les Parthes* (MDAFI 38), Paris.
- 1994a, « Un trésor d'oboles de poids persique entré au musée de Silifke en 1987 », dans M. Amandry, G. Le Rider (éd.), *Trésors et Circulation monétaire en Anatolie antique*, Paris : 13-18.
- 1994b, « Histoire économique et monétaire de l'Orient hellénistique », *Annuaire du Collège de France. Résumés des cours et travaux*, Paris : 815-821.
- LENER, J. 1991, « Some so-called Achaemenid objects from Pazyryk », *Source* 10/4 : 8-15.
- LE ROY, Ch. 1981/83, « Aspects du plurilinguisme dans la Lycie antique », dans *Mélanges E. Akurgal* 2 = *Anadolu* 22 [1990] : 217-226.
- 1987, « La formation d'une société provinciale en Asie Mineure : l'exemple lycien », dans *Sociétés urbaines, sociétés rurales dans l'Asie Mineure romaine et la Syrie hellénistique et romaine* (éd. E. Frézouls), Strasbourg : 41-47.
- LEUZE, E. 1935, *Die Satrapieneinteilung in Syrien und im Zweistromlande von 520-320*, Halle.
- LEVANTE, E. 1994, « Le "trésor de Nagidos" », dans M. Amandry, G. Le Rider (éd.), *Trésors et circulation monétaire en Anatolie antique*, Paris : 7-11.
- LEVI, M.A. 1938, « La spedizione scitica di Dario », *RFIC* 61 : 58-59.
- LEVRERO, R. 1992, « La géographie de l'Afrique selon Hérodote : les expéditions de Cambyse contre les Éthiopiens et les Ammoniens », *VI. Congresso intern. d'Egitologia* I, Torino : 397-408.
- LÉVY, Éd. 1983, « Les trois traités entre Sparte et le Grand Roi », *BCH* 107 : 221-241.
- LÉVY, I. 1939, « L'inscription triomphale de Xerxès », *RH* 185 : 105-122.
- 1940, « Platon et le faux Smerdis », *REA* 42 : 234-241.
- LEWIS, B.L. 1980, *The Sargon Legend*, Cambridge (Mass.).
- LEWIS, D.M. 1958, « The Phoenician fleet in 411 », *Historia* 7/4 : 392-397.
- 1977, *Sparta and Persia*, Leiden.
- 1980, « Datis the Mede », *JHS* 100 : 194-195.
- 1984, *Postscript* à Burn 1984 : 587-609.

- 1985, « Persians in Herodotus », dans *The Greek Historians. Literature and History. Papers presented to A.E. Raubitschek*, Stanford University : 101-117.
- 1987, « The King's dinner (Polyaenus IV.3.32) », *AchHist* II : 89-91.
- 1989, « Persian gold in Greek international relations », *REA* 91/1-2 : 227-234.
- 1990a, « The Persepolis fortification texts », *AchHist* IV : 1-6.
- 1990b, « Brissonius : *De regio Persarum principatu libri tres* (1590) », *AchHist* V : 67-78.
- 1992a, « The thirty years' peace », *CAH* V² : 121-146.
- 1992b, « The Archidamian war », *CAH* V² : 370-432.
- 1994, « The Persepolis tablets : speech, seal and script », dans A.K. Bowman, G. Woolf (éd.), *Literacy and Power in the Ancient World*, Cambridge : 17-32 ; 218-220.
- LIAGRE BÖHL, F.M. de, 1962, « Die babylonische Prätendenten zur Zeit des Xerxes », *BiOr* 19/3-4 : 110-114.
- 1968, « Die babylonische Prätendenten zur Anfangszeit des Darius (Dareios) I », *BiOr* 25/3-4 : 150-153.
- LICHTHEIM, M. 1960, *Ancient Egyptian Literature*, III, University of California Press.
- LIEBERT, G. 1974, « Indoiranica : v.p. vazraka, av. vazra, v. ind. vajra », *Acta Iranica* 1 : 63-90.
- LIPINSKI, E. 1975, *Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics*, I, Louvain.
- 1977, « Western Semites in Persepolis », *AAH* 25 : 101-112.
- 1981-1984, « Un culte de X^oAN et de HAΘYA à Éléphantine au V^e siècle av. n. è. », *FO* 22 : 5-11.
- 1982a, « Le culte d'Ištar en Mésopotamie du Nord à l'époque parthe », *OLP* 13 : 117-124.
- 1982b, « Egyptian aramaic coins from the fifth and fourth centuries B.C. », dans *Studies P. Nasser oblata*. I : *Numismatica antiqua* (OLA 12), Louvain : 22-33.
- 1989, « "Celliers" de la province de Juda », *Trans.* 1 : 177-109.
- 1990, « Géographie linguistique de la Trans-euphratène à l'époque achéménide », *Trans.* 3 : 95-107.
- 1994, « Aramaic documents from Ancient Egypt », *OLP* 25 : 61-68.
- (éd.) 1977, *State and Temple in the Ancient Near-East*, I-II, Louvain.
- LITTMAN, R.J. 1975, « The religious policy of Xerxes and the Book of Esther », *JQR* 65 : 145-155.
- LIVERANI, M. 1976, [c.r. de OATES 1978], *OA* 10 : 155-159.
- 1979, « Dono, tributo, commercio : ideologia delle scambi nelle tarda età del Bronzo », *AIIN* : 9-28.
- 1988, « The growth of the Assyrian Empire in the Habur/Middle Euphrates area : a new paradigm », *SAAB* 2/2 : 81-98.
- 1990, *Prestige and Interest. International Relations in the Near-East ca. 1600-1100 B.C.*, Padova.
- LIVINGSTONE, R. 1989, « Arabians in Babylonia/Babylonians in Arabia : some reflections à propos new and old evidence », dans T. Fawcett (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel*, Strasbourg : 97-105.
- LLOYD, A.B. 1972, « Triremes and the Saïte navy », *JEA* 58 : 268-279.
- 1975, *Herodotus, Book II. A Commentary*, Leiden.
- 1976, *Herodotus Book II : Introduction*, Leiden.
- 1982a, « Nationalistic propaganda in Ptolemaic Egypt », *Historia* : 33-55.
- 1982b, « The inscription of Udjahorresnet. A collaborator's testament », *JEA* 68 : 166-180.
- 1983, « The late period (664-323) », dans *Ancient Egypt. A Social History* (éd. B.G. Trigger, B.J. Kemp, D. O'Connor, A.B. Lloyd), Cambridge : 279-364.
- 1988a, « Herodotus on Cambyse : some thoughts on recent works », *AchHist* III : 55-66.
- 1988b, « Manetho and the thirty-first dynasty », dans J. Baines et al. (éd.), *Pyramid Studies and essays presented to I.E.S. Edwards* (CEES occasional publications 7), London : 154-160.
- 1988c, *Herodotus Book II : Commentary 99-162*, Leiden-New York-Köln.
- 1990, « Herodotus on Egyptians and Lydians », dans *Hérodote et les peuples non grecs* (Entretiens Hardt sur l'Antiquité classique 35), Genève : 215-244.
- 1994, « Egypt, 404-332 B.C. », *CAH* VI² : 337-360.
- LOMBARDO, M. 1974, « Per un inquadramento storico del problema delle Creseidi », *ASNP*, ser. III, IV/3 : 687-733.
- 1979, « Elementi per una discussione sulle origini e funzioni della moneta coniata », *AIIN* : 75-137.
- 1980, « Osservazioni cronologiche e storiche sul regno di Sadiatte », *ASNP*, ser. III, X/2 : 307-362.
- 1989, « Oro lidio e oro persiano nelle Storie di Erodoto », *REA* 91/1-2 : 197-208.
- LOMMEL, H. 1974, « Les espions de Varuna et de Mitra et l'Œil du Roi », dans *Hommage*

- universel à l'Iran (*Acta Iranica* 2), Téhéran-Liège: 91-100.
- LONGO, O. 1981, «Liberalità, dono, gratitudine: fra medioevo cortese e grecità antica», dans *L'etnografia comparata, problemi di metodo* (Studi in onore di E. Paratore), Bologna: 1043-1061.
- LORAU, N. 1981, *L'Invention d'Athènes*, Paris-La Haye.
- LORTON, D. 1971, «The supposed expedition of Ptolemy II to Persia», *JEA*: 160-164.
- LOZACHMEUR, H. 1975, «Sur la bilingue gréco-araméenne d'Agakale», *Semitica* 25: 97-102.
- 1990, «Un ostrakon araméen d'Éléphantine (collection Clermont-Ganneau n° 125?)», *Semitica* 39 (= *Hommages à M. Szymer* II): 30-36.
- LUCAS, A. 1943, «Ancient Egyptian measures», *ASAE* 42: 165-166.
- LÜDDECKENS, E. 1965, «P. Wien D.10051, eine neue Urkunde zum ägyptischen Pfründenhandel in der Perserzeit», *NAWG*: 103-120.
- 1971, «Das demotische Graffito vom Tempel der Satet auf Elephantine», *MDAIK* 27/2: 203-210.
- LUKONIN, V.G. 1989, «The early history and culture of the Iranian peoples of West Asia», dans M.A. Dandamaev, V.G. Lukonin, *The Culture and Social Institutions of Ancient Iran*, Cambridge UP: 1-89.
- LUND, J. 1990, «The Northern coastline of Syria in the Persian period. A survey of the archaeological evidence», *Trans.* 2: 13-36.
- 1993, «The archaeological evidence for the transition from the Persian period to the Hellenistic age in Northwestern Syria», *Trans.* 6: 13-26.
- LUSCHEY, H. 1968, «Studien zu dem Darius-Relief von Bisutun», *AMI* 1: 63-94.
- 1983, «Thrakien als ein Ort der Begegnung der Kelten mit der iranischen Metallkunst», dans *Festschr. K. Bittel*, Mainz: 315-329.
- LYONNET, B. 1990, «Les rapports entre l'Asie centrale et l'Empire achéménide d'après les données de l'archéologie», *AchHist* IV: 77-92.
- 1994, «L'occupation séleucide en Bactriane orientale et en Syrie du Nord-Est d'après les données archéologiques (prospections surtout)», *Topoi* 4/2: 541-546.
- MAAS, E. 1921, «Eunuchos und Werwandtes», *RhMNF* 74: 432-476.
- MACCHI, J.D. 1994, *Les Samaritains: histoire et légende. Israël et la province de Samarie*, Genève.
- MACDONALD, M.C.A. 1991, «Was the Nabatean kingdom a "Bedouin State"?», *ZPDV* 107: 102-119.
- MACEVENEUE, S.C. 1981, «The political structure in Judah from Cyrus to Nehemiah», *CBQ* 43: 353-364.
- MAGINNIS, J.D.A. 1986, «Herodotus' description of Babylon», *BICS* 33: 67-86.
- 1987a, «Ctesias and the fall of Nineveh», *ICS* 13/1: 37-41.
- 1987b, «A new Assyrian text describing a royal funeral», *SAAB* 1: 1-11.
- 1994, «The royal establishment at Sippar in the 6th cent. B.C.», *ZA* 84/2: 198-219.
- 1995, *Letters Orders from Sippar and the Administration of the Ebabbar in the Late Babylonian Period*, Poznan.
- MACHINIST, P. 1994, «The first coins of Judah and Samaria: numismatics and history in the Achaemenid and Early Hellenistic periods», *AchHist* VIII: 365-379.
- MACLAURIN, E.C.B. 1968, «Date of the foundation of the Jewish colony at Elephantine», *JNES* 27: 89-96.
- MACRIDY, Th. 1913, «Reliefs gréco-perses de la région de Daskyleon», *BCH*: 340-357.
- MAGEN, U. 1986, *Assyrische Königsdarstellungen. Aspekte der Herrschaft. Eine Typologie*, Mainz.
- MAIER, F.G. 1994, «Cyprus and Phoenicia», *CAH* VI²: 297-336.
- MAIER, F.G., KARAGEORGHIS, V. 1984, *Paphos. History and Archeology*, Nicosia.
- MAJIZADEH, Y. 1992, «The Arjan bowl», *Iran* 30: 131-144.
- MALAISE, M. 1966, «Sésostris, pharaon de légende et d'histoire», *CdE* 81/82: 244-272.
- MALAMAT, A. 1988, «The kingdom of Judea between Egypt and Babylon: a small state within a great power confrontation», dans *Text and Context. Old Testament Studies for F.C. Fensham* (JSOT, suppl. ser. 48), Sheffield: 117-129.
- MALAY, H. 1983, «A royal document from Aigai in Aioliis», *GRBS* 24/4: 349-353.
- MALAY, H., SCHMITT, R. 1985, «An inscription recording a new Persian name: Mithrabogus or Mithrobogus», *EA* 5: 27-29.
- MALBRAN-LABAT, F. 1982, *L'Armée et l'organisation militaire de l'Assyrie*, Genève-Paris.
- 1992, «Note sur le § 70 de Behistoun», *NABU*, note 86.
- 1994, *La Version akkadienne de l'inscription trilingue de Darius à Behistun*, Roma.
- MALIKIZADE, F. 1972, «Daskyleion», *Anatolia* 17-18: 131-140.
- MALININE, M. 1950, «Un prêt de céréales à l'époque de Darius», *Kemi* 11: 1-23.

- MALLOWAN, M. 1966, *Nimrud and its Remains*, I-II, London.
- 1972, «Cyrus the Great (558-529 B.C.)», *Iran* 10: 1-17.
- 1984, «Cyrus the Great (558-529 B.C.)», *CHI* II: 392-419.
- MANCINI, M. 1987, *Note iraniche* (Bib. Ric. Ling. Filol. 20), Roma.
- MANFREDI, V. 1986, *La strada dei Diecimila. Topografia e geografia dell'Oriente di Senofonte*, Milano.
- 1991, «Tapsaco: un problema di topografia fenicia», dans *Atti del II. Congresso Intern. di Studi Fenici e Punici*, III, Roma: 1019-1023.
- MANFREDINI, M., ORSI, P. 1987, *Plutarco. Le vite di Arato e di Artaserse* (a cura di), Firenze.
- MANNES, E.L. 1962, «Il decreto ateniese di atimia contro Artmio di Zeleia (prosseno degli Ateniesi?)», *RSA*: 241-250.
- MANUKIAN, H., s.p., «Les empreintes des cachets d'argile découverts dans l'ancienne Artachat (Artaxata)», dans A. Invernizzi, M.F. Boussac (éd.), *Archives et Sceaux du monde hellénistique* (BCH suppl.), Paris.
- MANVILLE, P.B. 1977, «Aristagoras and Histiaios: the leadership struggle in the Ionian revolt», *CQ* XXVII: 80-91.
- MARASCO, G. 1985, «La "Profezia dinastica" e la resistenza babilonese alla conquista di Alessandro», *ASNP* 15/2: 529-537.
- 1987, «Alessandro Magno a Priene», *Sileno* 13/2: 59-77.
- 1988, «Ctesia, Dinone, Eraclide di Cuma e le origini della storiografia "tragica"», *RFIC* 81: 48-67.
- 1992, «Alessandro e Babilonia», dans G. Marasco, *Economia e storia*, Viterbo: 103-123.
- MARCUS, R. 1937, *Josephus. Jewish Antiquities*, Books IX-XI, Harvard UP, London.
- MARINONI, E. 1976, «Taletti in Erodoto: la cronologia e l'attività politico sullo sfondo della conquista persiana delle Asia Minore», *Acme* 29/2: 179-231.
- MARINOVIC, L.II. 1989, *Le Mercenariat grec au IV^e siècle et la crise de la polis*, Paris.
- MARQUART, J. 1892, *Die Assyriaka des Ktesias* (Philologus, suppl. bd. 6/1), Göttingen.
- MARQUART, J. 1895, «Untersuchungen zur Geschichte von Eran. I: Diodors Nachrichten über das pontische und kappadokische Fürstentum», *Philologus* 54: 489-512.
- MARTIN, G.T., NICHOLLS, R.V. 1978, «Hieroglyphic stelae with Carian texts and Carian stelae with egyptianizing or hellenizing motifs», dans O. Masson, *Carian Inscriptions from North Sagqāra and Buhen*, London: 57-87.
- MARTIN, R. 1978, «L'architecture d'époque classique en Asie Mineure», dans *The Proceedings of the XIth Congress of Classical Archeology*: 403-505.
- MARTIN, T.R. 1985, *Sovereignty and Coinage in Classical Greece*, Princeton.
- MARTIN, V. 1940, *La Vie internationale dans la Grèce des cités*, Genève.
- 1963, «Quelques remarques à l'occasion d'une nouvelle édition des Staatsverträge des Aleriums», *MH* 20: 230-233.
- MARTORELLI, A. 1977, «Storia persiana in Erodoto: echi di versioni ufficiali», *RIL* 111: 115-125.
- MASON, K. 1920, «Notes on the canal system and Ancient sites of Babylonia in the times of Xenophon», *JRGS* 56: 466-484.
- MASQUERAY, P. 1928, «Origine de l'expression les "Dix-Mille"», *CRAI*: 111-114.
- MASSON, O. 1950, «À propos d'un rituel hittite pour la lustration d'une armée: le rite de purification par le passage entre les deux parties d'une victime», *RHR* 137-138: 5-25.
- 1969, «Un nom pseudo-lydien à Sardes: Beletras», *Athen.* 47 (= *Studi P. Merigi*): 193-196.
- 1987a, «Le sceau paléo-phrygien de Manes», *Kadmos* 26/2: 109-113.
- 1987b, «L'inscription d'Ephèse relative aux condamnés à mort de Sardes (*I. Ephesos* 2)», *REG*: 225-239.
- 1991, «Anatolian languages», dans *CAH* III/2: 666-671.
- MASSON, O., SZNYCER, M. 1972, *Recherches sur les Phéniciens à Chypre*, Genève-Paris.
- MASSON, O., YOYOTTE, J. 1988, «Une inscription ionienne mentionnant Psammétique I^{er}», *EA* 11: 171-179.
- MATTILA, R. 1990, «Balancing the accounts of the Royal New Year's reception», *SAAB* 4/1: 7-22.
- MAUSS, M. 1921, «Une forme ancienne de contrat chez les Thraces», *REG* 34: 388-397.
- MAXWELL-HYSLOP, R. 1984, «The gold jewelry», *Levant* 21: 22-23.
- MAYER, R. 1960, «Das achämenidische Weltreich und seine Bedeutung in der politischen und religiösen Geschichte des antiken Orients», *BZ* 12: 1-16.
- MAYRHOFER, M. 1972, «Alltagsleben und Verwaltung in Persepolis. Linguistisch-onomastisches Aufgaben aus neuerschlossenen Profantexten», *AÖW. Phil. hist. Kl.* 109: 192-202.
- 1973a, *Onomastica Persepolitana. Das altiranische Namenbuch der Persepolis-Täfelchen*, Wien.

- 1973b, *Kleinasien zwischen Agonie des Perserreiches und hellenistischen Frühling*, Wien.
- 1974, « Xerxès, roi des rois », *Acta Iranica* 2: 108-116.
- 1978, *Supplement zur Sammlung der Altpersischer Inschriften*, Wien.
- 1979, « Die iranischen Elemente im aramäischen Text », dans Metzger (éd.): 181-185.
- MAZZARINO, S. 1947, *Fra Oriente e Occidente. Ricerche di storia greca arcaica*, Firenze.
- 1959, « L'image des parties du monde et les rapports entre l'Orient et la Grèce à l'époque classique », *AAH* 7: 85-101.
- 1966, « Le vie di comunicazione fra impero achemenide e mondo greco », dans *Atti del convegno...*: 75-84.
- MAZZONI, S. 1990, « La période perse à Tell Mardikh et dans sa région dans le cadre de l'âge du fer en Syrie », *Trans.* 2: 187-200.
- 1991-92, « Lo sviluppo degli insidamenti in Syria in età persiana », *EVO* 14/15: 55-72.
- MCCOY, W.J. 1989, « Memnon of Rhodes at the Granicus », *AJPh* 110: 413-433.
- MCDUGALL, I. 1990, « The Persian ships at Mycale », dans *Owls for Athens. Essays on Classical Subjects presented to Sir K. Dover*, Oxford: 143-149.
- MCEWAN, G.J.P. 1982, *The Late Babylonian Tablets in the Royal Ontario Museum*, Toronto.
- 1983, « Late Babylonian Kish », *Iraq* 45/1: 117-123.
- 1988, *Priest and Tempel in Hellenistic Babylonia*, Wiesbaden.
- MCKEON, J. Fr.X. 1973, « Achaemenian cloisonné-inlay jewelry: an important new example », dans *Orient and Occident. Essay presented to C.H. Gordon*, Neukirchen-Vluy: 109-117.
- MECQUENEM, R. de, 1947, « Contributions à l'étude du palais achéménide de Suse », dans R. de Mecquenem, L. Le Breton, M. Rutten, *Archéologie susienne* (MMAI, XXX, Mission de Susiane): 1-119.
- MEDVEDSKAYA, I. 1992, « The questions of the identification of 8th-7th Century Median sites and the formation of the Iranian architectural traditions », *AMI* 25 [1994]: 73-79.
- MEEKS, D. 1972, *Le Grand Texte des donations au temple d'Edfou* (Bib. Et. 69), Le Caire.
- 1979, « Les donations aux temples dans l'Égypte du I^{er} millénaire av. J.-C. », dans E. Lipinski (éd.): 605-687.
- MEIGGS, R. 1972, *The Athenian Empire*, Oxford.
- MEIGGS, R., LEWIS, D. 1980, *A Selection of Greek Historical Inscriptions*, Oxford.
- MEILLET, A. 1925, *Trois conférences sur les Gâthâ de l'Avesta*, Paris.
- MEILLET, A., BENVENISTE, É. 1931, *Grammaire du vieux perse*, Paris.
- MEISSNER, B. 1896, « Pallacotas », *MVAG* 1/4: 1-13.
- MEISTER, K. 1982, *Die Ungeschichtlichkeit des Kalliasfriedens und deren historischen Folgen*, Wiesbaden.
- MELCHERT, H.C. 1993, « A new interpretation of lines C 3-9 of the Xanthos stele », dans J. Borchhardt, G. Dobesch (éd.), *Akten des II. Intern. Lykien-Symposiums* (ÖAW, Denkschr. 231 Bd), Wien: 31-34.
- [MÉLÈZE]-MODRZEJEWSKI, J. 1966, « La règle de droit dans l'Égypte ptolémaïque », dans *Essays in Honor of C.B. Welles*, New Haven: 125-173.
- 1981, « Sur l'antisémitisme païen », dans H. Poliakov (éd.), *Le Racisme, mythes et sciences*, Bruxelles: 411-439.
- 1986, « "Livres sacrés" et justice lagide », *Acta Univ. Loziensis* (Fol. Jurid. 21): 11-44.
- 1989, « La loi des Égyptiens: le droit grec dans l'Égypte romaine », dans *Historia testis. Mélanges T. Zawadzki*, éd. Univ. Fribourg: 97-115.
- 1991, *Les Juifs d'Égypte de Ramsès II à Hadrien*, Paris.
- MELIKIAN-CHIRVANI, A.S. 1993, « The international Achaemenid style », *BAI* 7: 111-130.
- MELLINK, M. 1976, « A sample problem from the painted tomb at Kizilbel », dans *Actes du colloque sur la Lycie antique*, Paris: 15-21.
- 1979, « Fouilles d'Elmali en Lycie du Nord (Turquie). Découvertes préhistoriques et tombes à fresques », *CRAI*: 476-495.
- 1988, « Anatolia », *CAH* IV²: 211-233.
- 1991, « The native kingdoms of Anatolia », *CAH* III/2: 619-655.
- MELONI, P. 1951, « La grande rivolta dei satrapi contro Artaserse II (370-359 a.c.) », *RSI* 63: 13-27.
- MELVILLE-JONES, J.R. 1979, « Darics at Delphi », *RBN* 125: 25-36.
- MENASCE, J. de, 1974, « Vieux perse Artâvan et pehlevi Ahrar », dans *Mélanges d'histoire des religions offerts à M.C. Puech*, Paris: 57-60.
- MENU, B. 1994, « Le tombeau de Pétosiris. Nouvel examen », *BIFAO* 94: 311-327.
- 1995, « Les carrières des Égyptiens à l'étranger sous les dominations perses: les critères de justification, leur évaluation et leurs limites », *Trans.* 9: 81-90.
- (éd.) 1996, *Égypte pharaonique: pouvoir, société*, Paris = *Méditerranées* 6.

- s.p., « Le tombeau de Pétosiris. Nouvel examen (suite) », *BIFAO* 95.
- MERITT, B.D., WADE-GERY, H.T., MAC GREGOR, M.F. 1950, *The Athenian Tribute Lists*, III, Princeton.
- MERKELBACH, R. 1991, « Ein Orakel des Apollon für Artemis Koloë », *ZPE* 88: 70-72.
- MESHORER, Y., QEDAR, S. 1991, *The Coinage of Samaria in the fourth Cent. B.C.*, Jerusalem.
- METZGER, 1971, « Sur deux groupes de reliefs "gréco-perses" d'Asie Mineure », *AC* 40: 505-525.
- 1974, « La stèle trilingue récemment découverte du Létôn de Xanthos: le texte grec », *CRAI*: 82-93.
- 1975, « *Ekphora*, convoi funèbre, cortège de dignitaires en Grèce et à la périphérie du monde grec », *RA*: 209-220.
- 1979a (éd.), *Fouilles de Xanthos. VI. La stèle trilingue du Létôn*, Paris.
- 1979b, « L'inscription grecque », *ibid.*: 29-48.
- 1987, « Étapes de la découverte du monde lycien et perspectives nouvelles offertes à l'étude des périodes pré-hellénistiques en Lycie », *REA* 89/1-2: 3-19.
- METZGER, H. (sous la direction de) 1992, *La Région nord du Létôn. Les sculptures. Les inscriptions gréco-lyciennes* (FdX IX/1-2), Paris.
- METZLER, D. 1975, « Beobachtungen zum Geschichtsbild der frühen Achämeniden », *Klio* 57/2: 443-459.
- MEULENAERE, H. de, 1938, « La famille du roi Amasis », *JEA* 24: 183-187.
- 1951, *Herodotos over de 26ste dynastie* (Bib. du Muséon 27), Louvain.
- 1963, « La famille royale des Nectanébo », *ZÄS* 90: 90-93.
- 1989, « Recherches chronologiques sur un groupe de monuments memphites », dans Meyer-Haerincx (éd.): 567-573.
- MEULLI, K. 1975, « Ein altpersischer Kriegsbrauch », dans *Gesammelte Schriften*, II, Bâle-Stuttgart: 699-729.
- MEYER, Ed. 1879, *Geschichte des Königreiches Pontus*, Leipzig.
- 1919, « Zu den aramäischen Papyri von Elephantine », *SKPAW* 47: 1026-1053.
- 1924, « Ägyptische Dokumente aus der Perserreich », dans *Kleine Schriften*, Halle, II: 70-100.
- MEYER, L. de, HAERINCX, E. (éd.) 1989, *Archeologia iranica et orientalis. Miscellanea in honorem Louis Vanden Berghe*, I-II, Gand.
- MEYERS, E.M. 1985, « The Shelomite seal and the Judean restoration. Some additional considerations », *Eretz Israel* (Avigad volume) 16: 33-38.
- MICHAELIDIS, G. 1943, « Quelques objets inédits d'époque perse », *ASAE* 43: 91-103.
- MICHAELIDOU-NICOLAOU, I. 1987, « Repercussions of the Phoenician presence in Cyprus », *Studia Phoenicia* V: 331-338.
- MILANO, L. 1989, « Food and diet in pre-classical Syria », dans *Production and Consumption in the Ancient Near-East* (Essays collected by C. Zaccagnini), Budapest: 201-271.
- MILDENBERG, L. 1979, « Yehūd: a preliminary study of the provincial coinage of Judaea », dans Mørholm-Waggoner (éd.): 183-195.
- 1987, « Baana. Preliminary studies of the local coinage in the fifth Persian satrapy: Part 2 », *Eretz-Israel* 19: 28-34.
- 1988, « Über das Kleingeld in der persischen Provinz Juda », dans H. Weippert, Anhang: 721-728.
- 1990, « Gaza mint authorities in Persian time. Preliminary studies of the local coinage in the fifth satrapy. Part 4 », *Trans.* 2: 137-146.
- 1990-91, « Notes on the coin issues of Mazday », *INJ* 11: 923.
- 1991, « Palästina in der persischen Zeit », dans *A Survey of Numismatic Research 1985-1990* (Intern. Ass. Prof. Numismatists, Special Pub. n° 12), Bruxelles: 102-105.
- 1993, « Über das Münzwesen im Reich der Achämeniden », *AMI* 26 [1995]: 55-79.
- 1994, « On the money circulation in Palestine from Artaxerxes II till Ptolemy I. Preliminary studies on the local coinage in the fifth Persian satrapy. Part 5 », *Trans.* 7: 63-71.
- MILIK, J.T. 1960, « Lettre araméenne d'El-Hibeh », *Aegyptus*: 79-81.
- 1967, « Les papyrus araméens d'Hermopolis et les cultes syro-phéniciens en Égypte perse », *Biblica* 48: 546-622.
- MILLAR, F. 1987, « The problem of Hellenistic Syria », dans A. Kuhrt et S. Sherwin-White (éd.): 110-133.
- MILLER, M.C. 1985, *Persepolis: the Arts of the East in Fifth Century Athens*, PhD. Harvard University.
- 1988, « Midas as the Great King in Attic fifth century vase-painting », *AK* 31/2: 79-89.
- 1989, « The parasol: an oriental status-symbol in Late Archaic and Classical Athens », *JHS* 112: 91-105.
- 1993, « Adoption and adaptation of Achaemenid metalware forms in Attic black-gloss ware of the fifth century », *AMI* 26 [1995]: 109-146.

- MILNE, J.G. 1938, «The silver of Aryandes», *JEA* 2: 245-246.
- 1939, «Trade between Greece and Egypt before Alexander the Great», *JEA* 25: 177-183.
- MILTNER, F. 1952, «Der Okeanos in der persischen Weltreichsidee», *Saeculum* 3: 522-555.
- MINNS, E.H. 1913, *Scythians and Greeks*, London.
- MIROSCHEDE, P. de, 1981a, «Fouilles du chantier Ville Royale à Suse (c. 1100-540)», *CDAFI* 12: 9-121.
- 1982, «Notes sur la glyptique de la fin d'Élam», *RAss* 76: 51-63.
- 1978, «Stratigraphie de la période néo-élamite à Suse», *PaléoOrient* 4: 213-221.
- 1981b, «Observations sur les couches néo-élamites au nord-ouest du Tell de la Ville Royale à Suse», *CDAFI* 12: 144-167.
- 1985, «La fin du royaume d'Anšan et la naissance de l'Empire perse», *ZA* 75/2: 265-306.
- 1986, «La localisation de Madaktu et l'organisation politique de l'Élam à l'époque néo-élamite», dans *Fragmenta Historiae Elamicae. Mélanges offerts à M.J. Stève*, Paris: 209-225.
- 1987, «Fouilles du chantier Ville Royale II à Suse (1975-77). II: Niveaux d'époque achéménide, séleucide, parthe et islamique», *CDAFI* 15: 11-64.
- 1990a, «La fin de l'Élam: essai d'analyse et d'interprétation», *IA* 25: 47-95.
- 1990b, «Note d'orfèvrerie néo-élamite», dans Vallat (éd.): 181-194.
- MITCHELL, B.M. 1966, «Cyrene and Persia», *JHS* 86: 99-113.
- MITCHELL, S. 1976, «Requisitioned transport in the Roman Times. A new inscription from Pisidia», *JRS* 66: 106-131.
- MITCHELL, T.S. 1973, «The bronze lion weight from Abydos», *Iran* 11: 173-175.
- Mithrac Studies* (éd. J.R. Hinneals), I-II, Manchester, 1975.
- MITTWOCH, A. 1955, «Tribute and land-tax in Seleucid Judea», *Biblica* 36: 352-361.
- MOGGI, M. 1972, «Autori greci di Persika, I: Dionisio di Mileto», *ASNP* ser. III, 2/2: 433-468.
- 1973, «I furti di statue attribuiti a Serse e le relative restituzioni», *ASNP*, ser. III, 3/1: 1-42.
- 1977, «Autori greci di Persika, II: Carone di Lampsaco», *ASNP*, ser. III, 7/1: 1-26.
- MOMIGLIANO, A. 1929, «La spedizione ateniese in Egitto», *Aegyptus* 10: 190-206.
- 1933, «Dalla spedizione scitica di Filippo alla spedizione scitica di Dario», *Athenaeum* N.S. 11: 336-339.
- 1992, *Philippe de Macédoine*, Paris [= éd. ital. Firenze 1934].
- MOOREN, L. 1977, *La Hiérarchie de cour ptolémaïque. Contribution à l'étude des institutions et des classes dirigeantes à l'époque hellénistique* (*Studia Hellenistica* 23), Louvain.
- MOOREY, P.R.S. 1975, «Iranian troops at Deve Hüyük in Syria in the earlier fifth century B.C.», *Levant* 7: 108-117.
- 1978, «The iconography of an Achaemenid stamp-seal acquired in Lebanon», *Iran* 16: 143-154.
- 1979, «Aspects of worship and ritual on Achaemenid seals», dans *Akten des VII. Int. Kongress für Iran. Kunst und Archäologie* (München 1976) = *AMi*, Ergzbd. 6: 218-226.
- 1980, *Cemeteries of the First Millennium B.C. at Deve Hüyük* (BAR Series 87), Oxford.
- 1982, «Archeology and pre-achaeemenid metal-working in Iran: a fifteen years retrospective», *Iran* 20: 81-101.
- 1984, «The Iranian contribution to Achaemenid material culture», *Iran* 23: 21-37.
- 1985, «Metalwork and glyptic», *CHI* 11: 856-869.
- 1988, *CAH* IV², Plates: «The Persian Empire» (p. 1-94).
- MORGAN, J. de, 1905, «Tombe achéménide», *MDP* VIII: 30-58.
- MORGENSTERN, J. 1956, 1957, 1960, «Jerusalem-485 B.C.», *HUCA* 27: 101-179; 28: 15-37; 31: 1-29.
- MØRKHOLM, O. 1974, «A coin of Artaxerxes III», *NC* 14: 1-4.
- MØRKHOLM, O., WAGGONER, N.M. (éd.) 1979, *Greek Numismatics and Archeology. Essays in Honor of Margaret Thompson*, Wetteren.
- MØRKHOLM, O., ZAHLE, J. 1972, «The coinage of Kuprili», *Acta Arch.* 48: 57-113.
- 1976, «The coinages of the Lycian dynasts Kheriga, Kherei and Erbina. A numismatic and archeological study», *Acta Arch.* 47: 47-90.
- MORSCHAUER, S.N. 1988, «Using history: reflections on the Bentresh Stela», *SAK* 15: 203-223.
- MOSCATI, S., TILIA, A.B., CICERONI, T. 1980, *Persepoli, luce e silenzi di un impero scomparso*, Milano.
- MOSLEY, D.J. 1971, «Greeks, Barbarians, language and contact», *AncSoc* 2: 1-6.
- MOSTAFAVI, M.T. 1960, «The Achaemenid royal road post stations between Susa and Persepolis», dans *A Survey of Persian Art*, XIV: 3008-3010.
- MOURAVIEFF, S.N. 1993, «Les satrapies achéménides selon Hérodote III. 89-97: la solution du casse-tête», conférence donnée à Paris le 31/3/93 [texte russe, Moscou 1990].

- MOUSAVI, A. 1989, «The discovery of an Achaemenid station at Del-Bozan in the Asadabad valley», *AMI* 22: 135-138.
- 1992, «Parsa, a stronghold for Darius: a preliminary study of the defence system of Persepolis», *EW* 42/2-4: 203-226.
- MOYSEY, R. 1975, *Greek Relations with the Persian Satraps (371-343 B.C.)*, Ph. D. Princeton.
- 1985, «Chares and Athenian foreign policy», *CQ* 80/3: 221-227.
- 1986, «The silver stater issues of Pharnabazos and Datames from the mint of Tarsus in Cilicia», *ANSMN* 31: 7-61.
- 1987, «IG II² 207 and the great satrap's revolt», *ZPE* 67: 93-100.
- 1989, «Observations on the numismatic evidence relating to the great satrap revolt of 362/1», *REA* 91/1: 107-139.
- 1991, «Diodoros, the satraps and the decline of the Persian Empire», *AHB* 5: 113-122.
- 1992, «Plutarch, Nepos and the Satrapal revolt of 362/1 B.C.», *Historia* 41/2: 158-166.
- MÜLLER, D. 1994, «Von Kritalla nach Doriskos. Die persische Königstrasse und der Marschweg des Xerxesheeres in Kleinasien», *IM* 44: 17-38.
- MULLIEZ, D. 1982, «Notes sur le transport du bois», *BCH* 106: 107-118.
- MUNSON, R.V. 1988, «Artemisia in Herodotus», *CSCA* 7/1: 91-106.
- 1991, «The madness of Cambyses (Herodotus 3. 16-38)», *Arethusa* 24/1: 43-64.
- MURRAY, O. 1966, «Ho archaios dasmos», *Historia* 15: 142-156.
- 1987, «Herodotus and oral history», *AchHist* 11: 93-115.
- 1988, «The Ionian revolt», *CAH* IV²: 461-490.
- MUSCARELLA, O. 1980, «Excavated and unexcavated Achaemenian art», dans Schmandt-Besserat: 23-42.
- 1987, «Median art and Medizing scholarship», *JNES* 46/2: 109-127.
- 1994, «Miscellaneous Median matters», *AchHist* VIII: 57-64.
- MUSCHE, B. 1989, «Das Mahabarata und die Reliefs von Persepolis», *AMI* 22: 139-149.
- 1992, *Vorderasiatischer Schmuck von den Anfängen bis zur Zeit der Achaemeniden*, Leiden-New York-Köln.
- MUSTI, D. 1965, «Aspetti dell'organizzazione seleucidica in Asia Minore nel III. Sec.a.C.», *PdP* 101: 153-160.
- 1966, «Lo Stato dei Seleucidi. Dinastia, popoli, città, da Seleuco ad Antioco III», *SCO* 15: 61-197.
- MUTAFIAN, Cl. 1988, *La Cilicie au carrefour des Empires*, I-II, Paris.
- MYSLIWIEC, K. 1991, «Un naos de Darius – roi de l'Égypte», dans *Near-Eastern Studies dedicated to H.I.H. Prince T. Mikasa*, Wiesbaden: 221-245.
- NA'AMAN, N. 1991, «Chronology and history in the Late Assyrian Empire (631-619 B.C.)», *ZA* 81/2: 243-267.
- NAGEL, W. 1963, «Datierte Glyptik aus Alt Vorderasien», *AJO* 20: 125-140.
- NAGEL, W., JACOBS, B. 1989, «Königsgötter und Sonnengötter bei altiranischen Dynastien», *Mélanges Amiet* II = *IA* 34: 338-389.
- NARAIN, A.K. 1987, «The Saka Haumavarga and the Amyrgioi; the problem of their identity», *BAl* 1: 27-32.
- MASTER, P. 1931, *L'Asie Mineure et l'Assyrie aux VIII^e et VII^e s. av. J.-C. d'après les Annales des rois assyriens* (Bib. du Musée 8), Louvain.
- 1948, «Un trésor de tétradrachmes athéniens trouvé à Tell el-Maskhuta (Égypte)», *RBN* 94: 5-14.
- 1970a, «Were the labourers of Persepolis paid by means of coined money?», *AncSoc* 1: 129-134.
- 1970b, «Karsha et Sheqel dans les documents araméens d'Égypte», *RBN* 116: 31-35.
- 1974, «Indices de peinture de reliefs à Persépolis», *OLP* 5: 47-51.
- 1979, «Les monnayages satrapaux, provinciaux et régionaux dans l'Empire perse face au numéraire officiel des Achéménides», dans Ed. Lipinski (éd.), *State and Temple*: 597-604.
- 1989, «Les statères ciliciens de Pharnabaze et de Datame à types communs», dans *Kraay-Mørholm Essays*, Louvain: 191-201.
- 1990, «L'or et l'argent dans les textes élamites de Persépolis», dans *Opes Atticae. Miscellanea R. Bogaert et H. Van Looy Oblata* (= *Sacris Erudiri* 31), La Haye: 323-335.
- NAVEH, J. 1979, «The Aramaic ostraka from Tell Beer-Sheba (Seasons 1971-76)», *Tel-Aviv* 6: 182-195.
- 1981, «The Aramaic ostraka from Tell-Arad», dans Y. Aharoni, *Arad Inscriptions* (Israel Expl. Soc.), Jérusalem: 153-176.
- NAVEH, J., GREENFIELD, J.C. 1984, «Hebrew and Aramaic in the Persian period», dans *CHJ* 1: 115-129.
- NEMET-NEJAT, K. 1982, *Late Babylonian Field-plans in the British Museum*, Roma.

- NENCI, G. 1950, « Le fonti di Erodoto sull'insurrezione ionica », *RAL* ser. VIII, vol. V, fasc. 1-2: 106-118.
- 1958, *Introduzione alle guerre persiane*, Pisa.
- 1994, *Erodoto. Le Storie. Libro IV: La rivolta della Ionia* (Introduzione, commento a cura di), Firenze-Roma.
- NEVILLE, J. 1979, « Was there an Ionian revolt? », *CQ* 29: 269-275.
- NICHOL, M.B. 1970, « Rescue excavations near Dorudzan », *EW* 20: 245-284.
- NICOLET, C. (sous la direction de) 1978, *Rome et la conquête du monde méditerranéen. II: Genèse d'un empire*, Paris.
- NICOLET-PIERRE, H. 1979, « Les monnaies des deux derniers satrapes d'Égypte avant la conquête d'Alexandre », dans Mørholm-Waggoner: 221-230.
- 1992, « Xerxès et le trésor de l'Athos », *RN* 34: 7-22.
- NICOLET-PIERRE, H., AMANDRY, M. 1994, « Un nouveau trésor de monnaies d'argent pseudo-athéniennes venu d'Afghanistan (1990) », *RN* 36: 34-54.
- NIKOFOROV, V.P., SAVOUK, S.A. 1992, « New data of Ancient Bactrian body-armours (in the light of finds from Kampyr-tepe) », *Iran* 30: 49-54.
- NIXON, L., PRICE, S. 1992, « La dimension et les ressources des cités grecques », dans O. Murray, S. Price (sous la direction de), *La Cité grecque d'Homère à Alexandre*, Paris: 163-200.
- NOCK, A.D. 1972, « Eunuchs in Ancient religion », dans *Essays on religion and the Ancient World*, I, Oxford: 7-15.
- NOLLÉ, M. 1992, *Denkmäler vom Satrapensitz Daskyleion. Studien zur graeco-persischen Kunst*, Berlin.
- NOUGAYROL, J. 1947, « Petits textes religieux d'époque achéménide », *RAss* 41/1-4: 29-42.
- NOUHAUD, M. 1982, *L'Utilisation de l'histoire par les orateurs attiques*, Paris.
- NOWAK, Th.J. 1988, *Darius' Invasion into Scythia: Geographical and Logistical Perspectives*, PhD. Miami University.
- NOWICKI, H. 1982, « Zum Herrschernamen auf dem sogenannten "Tarkondemos" Siegel », *Serta Indogermanica = Festsch. Neumann, Innsbruck*: 227-232.
- NUNN, A. 1988, *Die Wandmalerei und das glasierte Wandschmück in Alten Orient*, Leiden.
- NYLANDER, C. 1966, « Clamps and chronology: Achaemenid problems II », *IA* 6: 130-146.
- 1968, « *Assyria grammata*. Remarks on the 21st "Letter of Themistokles" », *OpRom* 14-15: 119-136.
- 1970, *Ionians in Pasargadae. Studies in Old Persian Architecture*, Uppsala.
- 1974a, « Al-Beruni and Persepolis », *Acta Iranica* 1: 137-150.
- 1974b, « Anatolians in Susa – and Persepolis (?) », *Acta Iranica* 2: 317-323.
- 1979, « Achaemenid imperial art », dans M.T. Larsen, *Power and Propaganda. A Symposium on Ancient Empires*, Copenhagen: 345-359.
- 1982, « Il milite ignoto: un problema nel mosaico di Alessandria », dans *La regione sotterrata dal Vesuvio. Studie prospettive*, Napoli: 689-695.
- 1983, « The standard of the Great King. A problem in the Alexander mosaic », *OpRom* 19/2: 19-37.
- 1988, « Masters from Persepolis? A note on the problem of the origins of Maurya Art », dans *Orientalia. I. Tucci memoriae dicata*, ISMEO, Rome, III: 1029-1038.
- 1991, « The toothed chisel », *Arch. Class.* 43: 1037-1052.
- 1993, « Darius III – the coward king. Point and counterpoint », dans *Alexander the Great. Reality and Myth* (ARID, suppl. XX), Rome: 145-159.
- 1994, « Xenophon, Darius, Naram-Sin. A note on the king's "Year" », dans *Opus mixtum. Essays in Ancient Art and History* (Acta Inst. Rom. Regn. Suec., ser. in 8°, 21), Stockholm: 57-59.
- NYLANDER, C., FLEMBERG, J. 1981/3, « A foot-note from Persepolis », *Anadolu* 22 [1989]: 57-68.
- OATES, D. 1968, *Studies in the Ancient History of Northern Iraq*, London-Oxford.
- OBOMER, C. 1989, *La Campagne de Sésostris dans Hérodote. Essai d'interprétation du texte grec à la lumière des réalités égyptiennes*, Bruxelles.
- ODED, B. 1977a, « The last days of Judah and the destruction of Jerusalem (609-586 B.C.) », dans Hayes-Miller: 469-476.
- 1977b, « Judah during the exilic period », *ibid.*: 476-480.
- 1977c, « Exile and diaspora », *ibid.*: 480-488.
- 1977d, « The Persian period », *ibid.*: 489-531.
- 1979, *Mass Deportations and Deportees in the Neo-Assyrian Empire*, Wiesbaden.
- ODEN, R.A. 1977, *Studies in Lucian's De Dea Syria* (HSM 15), Missoula.
- OELSNER, J. 1976, « Zwischen Xerxes und Alexander: babylonische Rechtsurkunden und

- Wirtschaftstexte aus der späten Achämenidenzeit », *WO* 8: 310-318.
- 1988, « Grundbesitz/Grundeigentum im achämenidischen und seleukidischen Babylonien », dans *Das Eigentum in Mesopotamien (JfW, Sonderband)*, Berlin: 117-134.
- 1989, « Weitere Bemerkungen zu den Neirab-Urkunden », *Klio* 1989/1: 68-77.
- OESTERGAARD, U. 1991, *Akropolis-Persepolis. Tur/Retur*, Aarhus.
- OIKONOMIDES, A.N. 1982, « Artemis Medeia. An unpublished funerary stele in the Paul-Getty Museum », *ZPE* 45: 115-118.
- OLMSTEAD, A.T. 1935, « Darius as lawgiver », *AJSL* 51: 247-249.
- 1939, « Persia and the Greek frontier problem », *CIPh* 34/4: 305-322.
- 1944, « Tattenai, governor of "Across the river" », *JNES* 3: 46.
- 1948, *History of the Persian Empire* [Phoenix Books, Chicago, 1959].
- OPPENHEIM, A.L. 1946, « A fiscal practice of the Ancient Near-East », *JNES* 5: 116-120.
- 1958, « "The eyes of the Lord" », dans *Essays in Memory of E.A. Speiser* (AOS 53): 173-180.
- 1965, « On royal gardens in Mesopotamia », *JNES*: 328-333.
- 1967, « Essay on Overland trade in the first millennium B.C. », *JCS* 21: 236-254.
- 1973, « A note on ša rēši », *JANES* 5 (The Gaster Festschrift): 325-334.
- 1985, « The Babylonian evidence of Achaemenian rule in Mesopotamia », *CHI* 11: 529-587.
- OREN, E.D. 1982, « La période perse [Migdol] », *Le Monde de la Bible* 22: 15-17.
- 1985, « Migdol: a new fortress on the edge of the Eastern Nile Delta », *BASOR* 256: 7-44.
- Orientalia J. Duchesne-Guillemin emerito oblata* (Acta Iranica, II^e série: hommages et Opera Minora, vol. XXIII), Leiden 1984.
- ORLIN, L.L. 1976, « Athens and Persia ca. 507 B.C.: a neglected perspective », dans *Michigan Oriental Studies in Honor of G.G. Cameron*, Ann Arbor: 255-256.
- ORSI, D.P. 1979-80, « Tracce di tendenza anticirena (Plutarco, *Vita di Artaserse*, capp. 1-19) », *Sileno* 5-6: 113-146.
- 1981, « Il daimon del re », *QS* 13: 259-269.
- 1988, « La rappresentazione del sovrano nella *Vita di Artaserse* plutarchea », *AnsSoc* 19: 135-160.
- OSBORNE, M.J. 1971, « Athens and Orontes », *BSA* 66: 297-321.
- 1973, « Orontes », *Historia*: 515-551.
- 1975, « The satrapy of Mysia », *Grazer Beiträge* 3: 291-309.
- 1981, *Naturalization in Athens. I: Decrees granting Citizenship*, Bruxelles.
- 1982, *Naturalization in Athens. II: Commentaries on the Decrees granting the Citizenship*, Bruxelles.
- 1983, *Naturalization in Athens. III-IV: The testimonia for Grants of Citizenship*, Bruxelles.
- ÖZET, M.A. 1994, « The tomb of a noble woman from the Hekatomnid period », dans J. Isager (éd.), *Hekatomnid Caria and the Ionian Renaissance*, Odense: 88-96.
- ÖZYIGIT, Ö. 1994, « The city walls of Phokaia », *REA* 96/1-2: 77-110.
- PAGLIARO, A. 1974, « Cyrus et l'Empire perse », *Acta Iranica* 2: 3-23.
- PAGLIARO, A., BAUSANI, A. 1968, *La letteratura persiana*, Milano.
- PAICE, P. 1986/97, « A preliminary analysis of the Saïte and Persian pottery at Tell-el Maskhuta », *BES* 8: 95-107.
- 1993, « The Punt relief, the Pithom stele and the Periplus of the Erythraean Sea », dans A. Harrack (éd.), *Contacts between Cultures. West Asia and North Africa*, I, Leviston/Queenstone/ Lampeter: 227-235.
- PAJAKOWSKI, W. 1981, « Satrapia Skudra », *Meander* 2: 75-90.
- PANAINO, O. 1986, « Tištrya e la stagione delle piove », *Acme* 39/1: 125-133.
- 1988, « Tištrya e Mithra », *Acme* 41/3: 229-242.
- PANAINO, A. 1990, *Tištrya. I: The Avestan Hymn to Sirius* (ISMEO. Serie orientale Roma 58/1), Roma.
- PAPATHEOPHANES, M. 1985, « Heraclitus of Ephesus, the Magi and the Achaemenids », *IA* 20: 101-161.
- Papers in Honor of Prof. E. Yarshater* (Acta Iranica 30), Leiden 1990.
- PARAYRE, D. 1989, « À propos d'une plaque de harnais en bronze découverte à Samos: réflexions sur le disque solaire ailé », *RAss* 83: 45-51.
- PARETI, L. 1961, « Per la storia di alcuni dinaste greche dell'Asia Minore » [1911], repris dans *Studi minori di storia antica*, II: 179-191.
- PARISE, N. 1983, « Fra Assiria e Greci. Dall'argento di Ištar alla moneta », *DdA* 5/2: 37-39.
- PARKE, H.W. 1933, *Greek Mercenary Soldiers from the Earliest Times to the Battle of Ipsos*, Oxford.

- 1985, «The massacre of the Branchidae», *JHS* 105: 59-68.
- PARLATO, S. 1981, «La cosiddetta campagna scitica di Dario», *AIÖN*: 213-250.
- PARPOLA, S. 1970, 1983, *Letters from Assyrian Scholars to the Kings Esarhaddon and Ashurbanipal*, I: Texts, II: Commentary and Appendices, Neukirchen-Vluyn.
- 1987, «Neo-assyrian treaties from the Royal archive of Nimrud», *JCS* 39: 161-186.
- PARPOLA, S., WATANABE, K. 1988, *Neo-Assyrian Treaties and Loyalty Oath* (SAA 2), Helsinki.
- PEAT, J. 1989, «Cyrus "King of lands", Cambyses "King of Babylon": The disputed co-regency», *JCS* 31/2: 199-216.
- PEDLEY, J.G. 1972, *Ancient Literary Sources on Sardis*, Cambridge (Mass.).
- 1974, «Carians in Sardis», *JHS*: 96-99.
- PENELLA, R.J. 1974, «Scopelianus and the Eretrians in Cissia», *Athenaeum* 52: 295-300.
- PERDRIZET, P. 1912, «La légende du châtimement de l'Hellespont par Xerxès», *REA* 14: 357-369.
- 1921, «Le témoignage d'Eschyle sur le sac d'Athènes par les Perses», *REG* 34: 57-79.
- PERDU, O. 1985, «Le monument de Samtoutefnakht à Naples», *RdE* 36: 89-113.
- 1986, «Prologue à un corpus des stèles royales de la XXVI^e dynastie», *BSFE* 105: 23-38.
- PERREAULT, J.Y. 1986, «Céramiques et échanges: les importations attiques au Proche-Orient, du VI^e au milieu du IV^e s. av. J.-C. Les données archéologiques», *BCH* 110: 145-175.
- PERRIN, Y. 1990, «D'Alexandre à Néron: le motif de la tente d'apparat. La salle 29 de la *Domus Aurea*», dans J.M. Croisille (éd.), *Neronia IV. Alejandro Magno, modelo de los emperadores romanos* (coll. Latomus 209), Bruxelles: 213-229.
- PERROT, J. 1981, «Architecture militaire et palatiale des Achéménides à Suse», dans *150 Jahre Deutsches Archäologisches Institut*, Mayence: 79-94.
- PERROT, J., LADIRAY, D. 1974, «La Porte de Darius à Suse», *CDAFI* 4: 43-56.
- PETIT, Th. 1981, *Tissapherne ou les Mésaventures d'une ambition*, Ann Arbor (Univ. microfilms Intern.).
- 1983, «Étude d'une fonction militaire sous la dynastie perse achéménide», *LEC* 51/1: 35-35.
- 1984, «La réforme impériale et l'expédition européenne de Darius I^{er}. Essai de datation», *RBPh* 53: 36-46.
- 1985, «L'intégration des cités ioniennes dans l'Empire achéménide (VI^e siècle)», *REA* 87/1-2: 43-52.
- 1987, «Notes sur la réforme impériale de Darius I^{er} et de son expédition européenne. Nouvelle contribution», *LEC* 55/2: 175-179.
- 1988a, «À propos des "satrapies" ionienne et carienne», *BCH* 112: 307-322.
- 1988b, «L'évolution sémantique des termes hébreux et araméens *phh* et *sgn*, et acadiens *pāhiātu* et *šaknu*», *JBL* 107: 53-67.
- 1990, *Satrapes et Satrapies dans l'Empire achéménide de Cyrus le Grand à Xerxès I^{er}* (Bib. Fac. Phil. Lettres Univ. Liège, fasc. 204), Paris.
- 1991, «Présence et influence perses à Chypre», *AchHist* VI: 161-178.
- 1993, «Synchronie et diachronie chez les historiens de l'Empire achéménide. À propos de deux ouvrages de M.A. Dandamaev», *Topoi* 3/1: 39-71.
- PETRIE, W.M.F. 1909, 1910, *Meydum and Memphis*, London, II, III.
- PETSCHOW, H. 1987, «Zur Eroberung Babyloniens durch Cyrus. Die letzten vorpersischen und ersten persischen Datierung aus dem Tagen und die persische Eroberung Babyloniens», *NABU*, note 84.
- 1988, «Das Unterkönigtum des Cambyses als "König von Babylon"», *RAss* 82: 78-82.
- PFROMMER, M. 1991, «Ein achämenidisches Amphorenrhyton mit Aegyptischem Dekor», *AMI* 23: 191-209.
- PICARD, Ch. 1922, *Éphèse et Claros*, Paris.
- 1930, «Les influences étrangères au tombeau de Pétoisiris: Grèce ou Perse?», *BIFAO* 30/1: 201-227.
- PICARD, O. 1980, *Les Grecs devant la menace perse*, Paris.
- PICIRILLI, L. (à cura di) 1973, *Gli arbitrati inter-statali greci*, I, Pisa.
- PIÉART, M. 1984, «Deux notes sur la politique d'Athènes en mer Égée», *BCH* 108: 162-176.
- 1987, «Athènes et son empire. La crise de 447/445», dans *Stemmata. Mélanges de philologie, d'histoire et d'archéologie offerts à J. Labarbe*, Liège-Louvain: 297-303.
- 1988, «IG I³ 281-284 et le *phoros* de Thrace», dans *Comptes et Inventaires dans la cité grecque* (Univ. de Neuchâtel. Recueils et travaux publiés par la faculté des lettres, fasc. 40), Neuchâtel-Genève: 309-321.
- PINCHES, T. G. 1982, *Neo-Babylonian and Achaemenid Economic Texts*, éd. by. I.L. Finkel, London.
- PIRART, E. 1995, «Les noms des Perses», *JA* 283: 57-68.
- PITARD, W.T. 1987, *Ancient Damascus. A Historical Study of the Syrian City-State from Earliest*

- Times until the Fall to the Assyrians in 732 B.C.*, Winona Lake, Indiana.
- PITSCHIKJAN, I.R. 1992, *Oxos-Schatz und Oxos-Tempel. Achämenidische Kunst in Mittelasien*, Berlin.
- PLANHOL, X. de, 1963, «Geographica Pontica, I-II», *JA* 251: 293-309.
- 1981, «La Cappadoce: formation et transformation d'un concept géographique», dans *Le aree omogenee della civiltà rupestre nell'ambito dell'impero bizantino: La Cappadocia*, Galatina: 25-38.
- 1992, «Les galeries drainantes souterraines. Quelques problèmes généraux», dans D. Baland (éd.), *Les Eaux cachées. Études géographiques sur les galeries drainantes souterraines*, Paris: 129-142.
- POEBEL, A. 1937-38, «Chronology of Darius' first year of reign», *AJS* 54-55: 142-165 et 285-314.
- POETTO, M. 1985, «Un nuovo sigillo anatolico-persiano», *Kadmos* 24: 83-85.
- POMEROY, S.B. 1984, «The Persian king and the queen bee», *AJAH* 9/2 [1990]: 98-108.
- 1994, *Xenophon's Oeconomicus. A Social and Historical Commentary*, Oxford.
- PONS, N. 1993, «Abû Qubûr. Les objets en métal d'époque achéménide tardive», *NAPR* 8: 3-30.
- POPE, A.U. 1957, «Persepolis as a ritual city», *Archeology* 10: 123-130.
- PORADA, E. 1960, «Greek impressions from Ur», *Iraq* 27: 228-234.
- 1961, c.r. de Schmidt 1957, *JNES* 20: 66-70.
- 1963, *Iran ancien* (coll. «L'art dans le monde»), trad. fse, Paris.
- 1979, «Achaemenid art, monumental and minute», dans R. Ettinghausen, E. Yarshater, *Highlights of Persian Art*, Boulder: 57-94.
- 1985, «Classic Achaemenian architecture and sculpture», *CHI* II: 828-831.
- 1989, «A ram's head from Iran in the Honolulu Academy of arts», dans Meyer-Haerlinck (éd.): 537-542.
- PORTEN, B. 1968, *Archives from Elephantine. The Life of an Ancient Jewish Military Colony*, Berkeley-Los Angeles.
- 1969, «The religion of the Jews of Elephantine in light of the Hermopolis papyri», *JNES* 28: 116-121.
- 1983, «Une lettre araméenne conservée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (AI 5-7): une nouvelle reconstruction», *Semitica* 33: 89-100.
- 1984, «The Jews in Egypt», *CHJ* I: 372-400.
- 1985a, «Hereditary leases in Aramaic letters», *BiOr* 42/3-4: 284-288.
- 1985b, «Aramaic letters in Italian Museums», dans *Studi in onore di Edda Bresciani*, Pisa: 429-453.
- 1986a, «Une autre lettre araméenne à l'Académie des inscriptions (AI 2-4): une nouvelle reconstruction», *Semitica* 36: 71-86.
- 1986b, *Select Aramaic Papyri from Ancient Egypt*, Jérusalem.
- 1987a, «Royal grants in Egypt: a new interpretation of Driver 2», *JNES* 46/1: 39-48.
- 1987b, «Cowley 7 reconsidered», *Orientalia* 56/1: 89-92.
- 1988a, «Aramaic papyrus fragments in the Egyptian Museum of West Berlin», *Orientalia* 57/1: 14-54.
- 1988b, «The Aramaic boat papyrus (P. Ber. 23000): a new collation», *Orientalia* 57/1: 76-81.
- 1990, «The calendar of Aramaic texts from Achaemenid and Ptolemaic Egypt», dans *Irano-Judaica II* (P. Shaked-A. Netzer, éd.), Jérusalem: 13-32.
- PORTEN, B., YARDENI, A. 1986, *Textbook of Aramaic Documents from Ancient Egypt. I: Letters*, Jérusalem.
- 1992, *Textbook of Aramaic documents of Ancient Egypt. II: Contracts*, Jérusalem.
- 1993, *Textbook of Aramaic Documents from Ancient Egypt. III: Literature. Accounts. Lists*, Jérusalem.
- PORTER, S.E. 1992, «Artemis Medea inscription again», *ZPE* 93: 219-221.
- POSENER, G. 1934, «À propos de la stèle de Benthresh», *BIFAO* 34: 74-81.
- 1936, *La Première Domination perse en Égypte*, Le Caire.
- 1938, «Le canal du Nil à la mer Rouge avant les Ptolémées», *CdE* 25: 259-273.
- 1947, «Les douanes de la Méditerranée dans l'Égypte saïte», *RPh* 21: 117-131.
- 1975, «L'anachôrêsis dans l'Égypte pharaonique», dans *Le Monde grec. Homages à Claire Préaux*, Bruxelles: 663-669.
- 1986, «Du nouveau sur Kombabos», *RdE* 37: 91-96.
- POSTGATE, N. 1993, «The land of Aššur and the yoke of Aššur», *World Archeology* 23/3: 247-263.
- 1994, «In search of the first empires», *BASOR* 293: 1-13.
- POTTIER, E. 1903, «L'auteur du vase trouvé à Suse. Note complémentaire», *CRAI*: 216-219.
- POTTS, D.T. 1990a, *The Arabian Gulf in Antiquity. I: From Prehistory to the Fall of the Achaemenid Empire*, Oxford.

- 1990b, *The Arabian Gulf in Antiquity. II: From Alexander the Great to the Coming of Islam*, Oxford.
- POWELL, M. 1978, «A contribution to the history of money in Mesopotamia prior to the invention of coinage», dans B. Hruška, G. Komoroczy (éd.), *Festschrift für L. Matouš*, Budapest, II: 211-243.
- PRÉAUX, Cl. 1954, «Sur l'origine des monopoles lagides», *CdE*: 312-327.
- PREISIGKE, F. 1907, «Der ptolemäische Staatspost», *Klio* 7: 241-277.
- PRICE, M.J. 1989, «Darius I and the daric», *REA* 91/1-2: 9-14.
- 1991, *The Coinage in the Name of Alexander the Great and Philipp Arrhidaeus* (A British Museum Catalogue), I-II, Zurich/London.
- PRICE, M.J., WAGGONER, N. 1975, *Archaic Greek Coinage. The Asyut Hoard*, London.
- PRITCHETT, W.K. 1969, «The transfer of the Delian Treasury», *Historia* 18/1: 17-21.
- 1991, *The Greek State at War*. Part V, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-Oxford.
- PURVIS, J.D. 1988, «Exile and return», dans H. Shanks (éd.), *Ancient Israel. A Short History from Abraham to the Roman Destruction of the Temple*, Washington DC: 151-175 et 252-254.
- QUAEGEBEUR, J. 1980-81, «Sur la "loi sacrée" dans l'Égypte gréco-romaine», *AncSoc* 11-12: 227-240.
- 1990, «Les rois saïtes amateurs de vin», *AncSoc* 21: 241-271.
- RADET, G. 1893, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, Paris.
- 1909, «La première incorporation de l'Égypte à l'Empire perse», *REA* 11: 201-210.
- 1925, «Notes sur l'histoire d'Alexandre. IV: Les négociations entre Darius et Alexandre», *REA* 27: 183-208.
- 1930, «Alexandre en Syrie. Les offres de paix que lui fit Darius», *Mélanges R. Dussaud*, Paris: 236-247.
- RADITSÄ, L. 1983, «Iranians in Asia Minor», *CHI* III: 100-115.
- RADT, W. 1983, «Eine gräko-persische Grabstele im Museum Bergama», *IM* 33: 53-68.
- RAHE, P.A. 1980, «The military situation in Western Asia on the eve of Cunaxa», *AJPh* 101/1: 79-96.
- RAHIMI-LARIDJANI, F. 1988, *Die Entwicklung der Bewässerungswirtschaft im Iran bis in sasaniidisch-frühislamische Zeit*, Wiesbaden.
- RAHMANI, L.Y. 1971, «Silver coins of the fifth century from Tell-Gamma», *IEJ* 21: 158-160.
- RAINEY, A.F. 1969, «The satrapy "beyond the river"», *AJBA* 1: 51-78.
- RANTZ, B. 1989, «À propos de l'Égyptien au geste "perse"», *RBPh* 67/1: 103-121.
- RAPIN, C. 1983, «Les inscriptions économiques de la trésorerie hellénistique d'Ai-Khanoum», *BCH* 107: 315-372.
- 1992a, *La Trésorerie du palais hellénistique d'Ai-Khanoum* (fouilles d'Ai-Khanoum VIII), Paris.
- 1992b, «Les sanctuaires de l'Asie centrale à l'époque hellénistique: état de la question», *Études de lettres* [Lausanne]: 101-124.
- RAPIN, C., ISAMIDDINOV, M. 1994, «Fortifications hellénistiques de Samarcande (Samarkand-Afrasiab)», *Topoi* 4/2: 547-565.
- RAPP, A. 1865, «Die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier nach den griechischen und römischen Quellen», *ZDMG* 19: 1-89.
- RAPPAPOORT, U. 1969, «Gaza and Ascalon in the Persian and Hellenistic periods in relation to their coins», *IEJ* 19/4: 75-80.
- 1981, «The first Judean coinage», *JJS* 32/1: 1-17.
- RATTÉ, C. 1989, «Five Lydian felines», *AJA* 93: 379-393.
- 1992, «The "Pyramid tomb" at Sardis», *IM* 42: 135-161.
- RAWLINSON, G. 1871, *The Five Great Monarchies of the Ancient World*, I-III, London.
- RAY, J.D. 1986, «Psammuthis and Hakoris», *JEJ* 72: 149-158.
- 1987, «Egypt: dependence and independence (424-343 B.C.)», *AchHist* 1: 79-96.
- 1988, «Egypt 525-404 B.C.», *CAH* IV²: 254-286.
- READER, J. 1986, «A hoard of silver currency from Achaemenid Babylonia», *Iran* 24: 79-87.
- 1972, «The neo-assyrian court and army: evidence from the sculptures», *Iraq* 34: 87-112.
- 1978, «Studies in Assyrian geography (suite)», *RAss* 72/2: 157-180.
- REBUFFAT, F. 1983, «Alexandre le Grand et les problèmes financiers au début de son règne (été 336-printemps 334)», *RN* 25: 43-52.
- REDING-HOURCADE, N. 1984, «Recherches sur l'iconographie de la déesse Anāhita», dans DONCEL-LEBRUN: 199-207.
- REDMOUNT, C.A. 1995, «The Wadi Tumilat and the "Canal of the Pharaohs"», *JNES* 54/2: 127-135.

- REHM, E. 1992, *Achämenidisches Schmuck*, Berlin.
- 1993, «Inkrustation bei Achämenidischen Armreifen», *AMI* 26 [1995]: 105-107.
- REICH, J. 1933, «The codification of the Egyptian laws by Darius and the origin of the "Demotic Chronicle"», *Mizraim* 1: 1-18.
- REICH, R. 1992, «The Beth-zur, Citadel II – a Persian residency?», *Tel-Aviv* 19/1: 113-123.
- REINACH, S. 1905, «Xerxès et l'Hellespont», *RA*: 1-14.
- REINACH, Th. 1887, *Essai sur la numismatique des rois de Cappadoce*, Paris.
- 1890a, *Mithridate Eupatör, roi du Pont*, Paris.
- 1890b, «La dynastie de Commagène», *REG* 2: 362-379.
- 1892, «Un fragment d'un nouvel historien d'Alexandre», *REG* 5: 306-326.
- REVERE, R.B. 1975, «Les ports de commerce de la Méditerranée orientale et la neutralité des côtes», dans K. Polanyi, C. Arensberg, *Les Systèmes économiques dans l'histoire et la théorie*, trad. fse, Paris.
- REVELLOUT, E. 1880, «Premier extrait de la Chronique démotique de Paris», *RdE* 2: 349-387.
- REY-COQUAIS, J.P. 1974, *Arados et sa pèrèe aux époques grecque, romaine et byzantine* (BAH 97), Paris.
- REYES, A.T. 1994, *Archaic Cyprus. A Study of the Textual and Archeological Evidence*, Oxford.
- RHODES, P.J. 1985, *The Athenian Empire* (G & R New Surveys in the Classics 17), Oxford.
- 1992, «The Delian League to 449 B.C.», *CAH* V²: 34-61.
- RICCIARDI, R.V. 1980, «Archeological survey in the upper Atrek valley (Khorassan, Iran): preliminary report», *Mesopotamia* 15: 51-72.
- RICHTER, G.M.A. 1946, «Greeks in Persia», *AJA* 50: 15-30.
- 1949, «The late "Achaemenian" or "Graeco-Persian" gems», *Studies L. Shear* (= Hesperia suppl.8), Princeton: 291-298.
- 1952, «Greek subjects on "Graeco-persian" seal stones», dans *Archeologia orientalia in memoriam E. Herzfeld*, New York: 189-194.
- RITNER, R.K. 1980, «Khababash and the Satrap stela: a grammatical rejoinder», *ZAS* 107: 135-137.
- RITTER, H.W. 1965, *Diadem und Königsherrschaft*, München.
- 1987, «Die Bedeutung des Diadems», *Historia* 36/3: 291-301.
- ROAF, M. 1974, «The subject peoples on the base of the statue of Darius», *CDAFI* 4: 73-160.
- 1979, «Texts about the sculptures and sculptors at Persepolis», *Iran*: 65-74.
- 1983, *Sculptures and Sculptors at Persepolis* = Iran XXI, London.
- ROAF, M., BOARDMAN, J. 1980, «A greek painting at Persepolis», *JHS* 100: 204-206.
- ROBERT, J. et L. 1983, *Fouilles d'Amyzon en Carie. I. Exploration, histoire, monnaies et inscriptions*, Paris.
- ROBERT, L. 1937, *Études anatoliennes*, Paris.
- 1945, *Le Sanctuaire de Sinuri près de Mylasa. I: Les Inscriptions grecques*, Paris.
- 1948a, «Hyrkanis», *Hellenica* 6, Paris: 16-26.
- 1948b, «Hiérocésarée», *Hellenica* 6, Paris: 27-56.
- 1948c, «Le site ancien de Sariçam, Moschakômè et Maschakômè», *Hellenica* 6: 56-59.
- 1963, *Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine*, Paris.
- 1964, «La déesse de Hiéropolis Castabala à l'époque gréco-romaine», dans A. Dupont-Sommer et L. Robert, *La Déesse de Hiéropolis Castabala (Cilicie)*, Paris: 17-100.
- 1967, «Sur des inscriptions d'Éphèse», *RPh* 41/1: 7-84.
- 1973, «Statues de héros mysiens à Délos», dans *Études déliennes* (BCH suppl.1), Paris: 478-485.
- 1975, «Une nouvelle inscription de Sardes. Règlement de l'autorité perse relatif à un culte de Zeus», *CRAI*: 306-330.
- 1976, «Monnaies grecques de l'époque impériale», *RN*: 25-56.
- 1978a, «Une malédiction funéraire dans la plaine de Karayük», *CRAI*: 277-286.
- 1978b, «Les conquêtes du dynaste lycien Arbinas», *JS*: 3-47.
- 1980, *À travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie* (BEFAR 239), Paris.
- 1987, *Documents d'Asie Mineure* (BEFAR 239 bis), Paris.
- ROBERTSON, D.S. 1939, «A Sybarite Himation», *JHS* 69/1: 136.
- ROBERTSON, N. 1980, «The sequence of events in the Aegean in 408 and 407 B.C.», *Historia* 29/3: 282-301.
- 1987, «Government and society at Miletus, 525-442 B.C.», *Phoenix* 41: 356-398.
- ROBIN, C. 1991-93, «Quelques épisodes marquants d'histoire sud-arabique», dans *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet (nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions)* = *Rev. du Monde méditerranéen et musulman* 61: 56-70.
- ROBINS, G. 1987/88, «Proportions in Persian and Egyptian art», *BES* 9: 57-60.

- ROBINSON, E.S.G. 1958, «The beginnings of Achaemenid coinage», *NC*: 187-193.
- ROCHÉ, M.J. 1994, «Les débuts de l'implantation nabatéenne à Petra», *Trans.* 8: 35-46.
- RODENWALT, G. 1933, «Griechische Reliefs in Lykien», *SB Berlin*: 1028-1055.
- ROEBUCK, C. 1988, «Trade», *CAH* IV²: 446-460.
- ROLLER, L.E. 1987, «Hellenistic epigraphic texts from Gordion», *AnSt* 37: 103-133.
- 1991, «The Great Mother at Gordion: the Hellenization of an Anatolian cult», *JHS* 111: 128-143.
- ROLLINGER, R. 1993, *Herodots babylonischen Logos. Eine kritische Untersuchung der Glaubwürdigkeitsdiskussion* (Innsbrucker Beiträge z. Kulturwissenschaft, Sonderheft 84), Innsbruck.
- ROMANE, P. 1988, «Alexander's siege of Gaza», *AW* 18: 21-30.
- 1994, «Alexander's sieges of Miletus and Halicarnassus», *AW* 25/1: 77-91.
- ROOT, M.C. 1979, *The King and Kingship in Achaemenid Art. Essay on the Creation of an Iconography of Empire* (Acta Iranica, textes et Mémoires IX), Leiden.
- 1980, «The Persepolis perplex: some prospects borne of retrospect», dans Schmandt-Besserat: 5-63.
- 1985, «The Parthenon Frieze and the Apadana reliefs at Persepolis: reassessing a programmatic relationship», *AJA* 89: 103-120.
- 1988, «Evidence from Persepolis for the dating of Persian and Archaic Greek coinage», *NC*: 1-12.
- 1989, «The Persian archer at Persepolis: aspects of chronology, style and symbolism», *REA* 91/1-2: 33-50.
- 1990, «Circles of artistic programming: strategies for studying creative process at Persepolis», dans A.C. Gunter (éd.), *Investigating Artistic Environments in the Ancien Near-East*, Washington: 115-139.
- 1991, «From the heart: powerful persianisms in the art of the Western Empire», *AchHist* VI: 1-29.
- 1994, «Leifting the veil: approaches to the study of artistic transmission beyond the boundaries of historical periodization», *AchHist* VIII: 9-37.
- ROSSI, A.V. 1981, «La varietà linguistica nell'Iran achemenide», *AION*, sez. ling. 3: 141-195.
- ROSTOVZEFF, M. 1909, «Angariae», *Klio* 6: 249-258.
- 1941, *The Social and Economic History of the Hellenistic World*, I-III, Oxford.
- ROUECHÉ, C., SHERWIN WHITE, S. 1985, «Some aspects of the Seleucid Empire: the Greek inscriptions from Failaka in the Arabian Gulf», *Chiron* 15: 1-39.
- ROUGÉ, J. 1988, «La navigation en mer Érythréenne dans l'Antiquité», dans J.F. Salles (éd.), *L'Arabie et ses mers bordières. I: Itinéraires et voisinages* (TMO 16): 59-74.
- ROY, J. 1967, «The mercenaries of Cyrus», *Historia* 16: 287-323.
- ROZENBERG, S. 1993, «An Achaemenian ivory vessel», *IMJ* 11: 51-58.
- RUZICKA, S. 1983a, «Clazomenae and Persian foreign policy, 387/6 B.C.», *Phoenix* 37/2: 104-108.
- 1983b, «Curtius 4.1.34-37 and the *magnitudo belli*», *CJ* 79/1: 30-34.
- 1985a, «Cyrus and Tissaphernes, 407-401 B.C.», *CJ* 80/3: 204-211.
- 1985b, «A note on Philip's Persian War», *AJAH* 10 [1990]: 84-95.
- 1988, «War in the Aegean, 333-331 B.C.: a reconsideration», *Phoenix* 42/2: 131-151.
- 1992a, «Athens and the politics of the Eastern Mediterranean in the fourth cent. B.C.», *AW* 23/1: 63-70.
- 1992b, *Politics of a Persian Dynasty: the Hecatomnids in the Fourth Century B.C.* (Oklahoma Series in Classical Literature 14), Norman-London.
- SACHS, A.J., HUNGER, H. 1988, *Astronomical Diaries and Related Texts from Babylonia*, I (ÖAW, Phil. Hist. Kl., Denkschriften 195), Wien.
- SACK, R.H. 1983, «The Nabonidus Legend», *RAss* 77: 59-67.
- 1994, *Cuneiform Documents from the Chaldean and Persian Periods*, London-Toronto.
- SAGGS, H.W.F. 1959, «Two administrative officials at Erech in the 6th cent. B.C.», *Sumer* 15: 29-38.
- SALLES, J.F. 1987, «The Arab-Persian Gulf under the Seleucids», dans A. Kuhrt/S. Sherwin-White (éd.): 75-109.
- (éd.) 1988a, *L'Arabie et ses mers bordières* (TMO 16), Lyon.
- 1988b, «La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique», dans Salles (éd.): 75-102.
- 1990, «Les Achéménides dans le Golfe arabo-persique», *AchHist* IV: 111-130.
- 1991a, «Du blé, de l'huile et du vin», *AchHist* VI: 207-236.
- 1991b, «Du bon et du mauvais usage des Phéniciens», *Topoi* 1: 48-70.

- 1992a, «L'Arabie sans Alexandre [c.r. de Potts 1990b]», *Topoi* 2: 201-235.
- 1992b, «Découvertes du Golfe arabo-persique aux époques grecque et romaine», dans *L'Océan et les mers lointaines dans l'Antiquité* = *REA* 94/1-2: 79-97.
- 1994, «Du blé, de l'huile et du vin. Notes sur les échanges commerciaux en Méditerranée orientale vers le milieu du 1^{er} millénaire av. J.-C.», *AchHist* VIII: 191-215.
- SALMON, P. 1961, «Charon d'Aphrodisias et la révolte égyptienne de 360 av. J.-C.», *CdE* 36: 365-376.
- 1965, *La Politique égyptienne d'Athènes (IV^e-I^{er} siècles av. J.-C.)*, Bruxelles.
- 1985, «Les relations entre la Perse et l'Égypte du VI^e au IV^e s. av. J.-C.», dans *The Land of Israel: Cross-Roads of Civilizations*, Louvain: 147-168.
- SAMSARIS, D. 1983, «Les Péoniens dans la vallée du bas Strymon», *Klio* 64/2: 340-377.
- SANCISI-WEERDENBURG, H. 1980, *Yaunā en Persai*, Groningen.
- 1982, *Geschiedenis van het Perzische Rijk*, Haarlem.
- 1983a, «Exit Atossa: images of women in Greek historiography on Persia», dans *Images of Women in Antiquity* (éd. A. Cameron, A. Kuhrt), London-Canberra: 21-33.
- 1983b, «The Zendan and the Ka'bah», dans H. Koch, D.N. MacKenzie (éd.), *Kunst und Kultur der Achämenidenzeit und ihr Fortleben* (AMi Ergzbd. 10), Berlin: 145-151.
- 1985, «The death of Cyrus: Xenophon's *Cyropaedia* as a source for Iranian history», dans *Papers in Honour of Mary Boyce*, II (Homages et Opera Minora, XI), Leiden: 459-471.
- 1987a, «Decadence in the Empire or decadence in the sources? From source to synthesis: Ctesias», *AchHist* I: 33-46.
- 1987b, «The fifth Oriental monarchy and Hellenocentrism», *AchHist* II: 117-131.
- (éd.) 1987c, *Persepolis en Pasargadae in Wisseland Perspectief*, Groningen-Leiden.
- 1988a, «Was there ever a Median Empire?», *AchHist* III: 197-212.
- 1988b, «*Persikon de karta o stratos dōron*: a typically Persian gift (Hdt. IX.109)», *Historia* 37/3: 372-374.
- 1989a, «The personality of Xerxes, King of Kings», dans *Archeologia iranica et orientalis. Miscellanea in honorem L. Vanden Berghe*, I, Gent: 549-561.
- 1989b, «Gifts in the Persian Empire», dans Briant-Herrenschmidt (éd.): 129-146.
- 1990, «The quest for an elusive Empire», *AchHist* IV: 263-274.
- 1991a, «Through traveller's eyes: the Persian monuments as seen by European travellers», *AchHist* VII: 1-35.
- 1991b, «Nowruz in Persepolis», *AchHist* VII: 173-201.
- 1992, c.r. de Roaf 1983, *BiOr* 59/1-2: 245-251.
- 1993a, «The orality of Herodotus' Medikos Logos or: the Median empire revisited», *AchHist* VIII [1994]: 39-55.
- 1993b, «Alexander at Persepolis», dans *Alexander the Great. Myth and Reality* (ARID, suppl. XXI), Roma: 177-188.
- 1993c, «Found, a gazelle!», *DATA*, note 8.
- 1993d, «The effect of cardamum», *DATA*, note 11.
- 1993e, «Caranus' distribution of tableware», *DATA*, note 13.
- 1994, «Xerxes vanuit Perzische optiek», *Lampas* 27: 194-212.
- 1995, «Persian food. Stereotypes and political identity», dans J. Witkin, D. Harvey, M. Dobson (eds.), *Food in Antiquity*, Exeter: 286-302.
- en prép. (1), «Xerxes and the Daiva».
- en prép. (2), «Persian education and the Greeks».
- SAN NICOLÒ, M. 1933a, «Die Monstereprozess des Gimillu, eines širku von Eanna», *AOr* 5: 61-77.
- 1933b, «Zur Chronologie des Bēl-simanni und Samaš-erība», *AOr* 6: 335-338.
- SANTORO, A. 1972, «A proposito del cerimoniale delle "mani coperte" nel mondo achemenide», *RSO* 47/1-2: 37-42.
- SAPIN, J. 1990, «Essai sur les structures géographiques de la toponymie araméenne dans la Trouée de Homs (Liban-Syrie) et sur leur signification historique», *Trans.* 2: 73-108.
- 1992, «La géographie, outil de recherche sur la Syrie-Palestine achéménide», *Trans.* 5: 95-112.
- SARFARAZ, 1971, «Un pavillon de l'époque de Cyrus le Grand à Borazdjan», *Bastan Chenasi va Honar-e Iran* 7-8: 22-25.
- SARTRE, M. 1988, «La Syrie creuse n'existe pas», dans *Géographie historique du Proche-Orient*, Paris: 15-40.
- 1989, «La Syrie sous la domination achéménide», dans C.R. Dentzer, W. Orthmann (éd.), *Archéologie et Histoire de la Syrie. 2: La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam* (Schrift.z.Vorderas. Arch. Bd.1), Saarbrück: 9-18.
- SAUNERON, J., YOYOTTE, J. 1952, «La campagne nubienne de Psammétique II et sa signification historique», *BIFAO* 50: 157-207.

- SAVALLI, I. 1987, « Les pouvoirs de Ptolémée de Telmessos », *ASNP* ser. III, vol. XVII/1: 129-137.
- 1988, « L'idéologie dynastique des poèmes grecs de Xanthos », *AC* 57: 103-123.
- SAYAR, M.H. 1993, « Epigraphische Forschungen in Ostkilikien 1990 », dans G. Dobesch, G. Rehrenböck (éd.), *Die epigraphische und altertumskundliche Erforschung Kleinasien*. (Hundert Jahre Kleinasienische Kommission der Österreichischen Akademie der Wissenschaften), Ergänzbd. zu den TAM Nr. 14, ÖAW-Phil. Hist. Kl. Denkschr. 236, Wien: 319-327.
- SCIACCHIERMEYR, F. 1970, *Alexander in Babylon und die Reichsordnung nach seinem Tode*, Wien-Köln-Graz.
- 1973, *Alexander der Grosse. Das Problem seiner Persönlichkeit und seine Wirken*, Wien.
- 1975, « Alexander und die unterworfenen Nationen », dans *Alexandre le Grand. Image et réalité* (Entretiens Hardt 22), Genève: 47-79.
- SCHAUENBERG, K. 1975, « Euryvédôn eimi », *Ath-Mitt* 90: 90-100.
- SCHIEIL, V. 1907, *Textes élamites-anzanites* (MDFP IX), Paris.
- 1914, « Le Gobryas de la Cyropédie et les textes cunéiformes », *RAss* 11: 17-27.
- SCHIEWEK, H. 1962, « Der Persische Golf als Schifffarts und Seehandelsroute im Achämenidischen Zeit und in der Zeit Alexanders des Grossen », *Bonn. Jahrb.* 162: 4-97.
- SCHLUMBERGER, D. 1953, *L'Argent grec dans l'Empire achéménide*, Paris.
- 1971, « La coiffure du Grand Roi », *Syria* 48: 375-383.
- SCHMANDT-BESSERAT (éd.) 1980, *Ancient Persia: the art of an Empire*, Udena Malibu.
- SCHMIDT, E.F. 1953, *Persepolis I* (OIP, LXVIII), Chicago.
- 1957, *Persepolis II: Contents of the Treasury and other Discoveries* (OIP, LXIX), Chicago.
- 1970, *Persepolis III: The Royal Tombs and other Monuments* (OIP, LXX), Chicago.
- SCHMITT, R. 1970, « ΒΑΡΖΟΧΑΡΑ, ein neues Anahita-Epitheton aus Kappadokien », *ZVS* 84: 207-210.
- 1972, « Die achämenidische Satrapie TAYAIY DRAYAHYA », *Historia* 21: 523-527.
- 1976a, « Der Titel "Satrap" », dans *Studies in Greek, Italic and Indo-European Linguistics offered to L.R. Palmer*, Innsbruck: 373-390.
- 1976b, « The Medo-Persian names of Herodotus in the light of the new evidence from Persepolis », *AAH* 24: 25-35.
- 1977, « Achaemenid Throne-names in Babylonian astronomical texts », *AJAH*: 129-147.
- 1978a, *Die Iranier-Namen bei Aischylos* (Iranica Graeca Vetustiora) (Veröffent. Iran. Komm., Bd 6), Wien.
- 1978b, « Königtum im alten Iran », *Saeculum* 28/4: 384-395.
- 1979, « Iranische Personennamen auf griechischen Inschriften », dans *Actes du VII^e congrès international d'épigraphie grecque et latine* (Constantza, 9-15 septembre 1977), Paris-Bucarest: 137-152.
- 1980, « Zur babylonischen Version der Bisutun-Inschrift », *AfO* 27: 106-126.
- 1981, *Altpersische Siegel-Inschriften*, Wien.
- 1982a, « Iranische Wörter und Namen im Lykischen », *Serta Indogermanica = Festsch. Neumann*, Innsbruck: 373-388.
- 1982b, *Iranische Namen in den Indogermanischen Sprachen Kleinasien* (Lykisch, Lydisch, Phrygisch), Wien.
- 1982c, « Achaemenid Throne-names », *AION* 42/1: 83-95.
- 1983a, « Achaemenid dynasty », *Encyclopaedia Iranica* 1/4.
- 1983b, « Achämenidisches bei Thukydides », dans H. Koch, D. MacKenzie (éd.): *Kunst, Kultur und Geschichte der Achämenidenzeit und ihr Fortleben*: 69-86.
- 1984, « Perser und Persisches in der alten Attischen Komödie », dans *Orientalia Duchesne-Guillemin*: 459-472.
- 1987, « Der Namen des bei Issos gefallenen satrap », *AMI* 20: 247-250.
- 1988, « Achämenideninschriften in griechischer literarischer Überlieferung », dans *A Green Leaf* (Papers Asmussen): 17-38.
- 1990a, « The name of Darius », dans *Papers Yarshater*: 194-199.
- 1990b, « Der erste "Mager" Name aus Babylonien », *STIR* 19/1: 5-12.
- 1990c, *Epigraphisch-exegetischen Noten zu Dareios' Bisutun-Inschriften* (ÖAW, Phil. Hist. Kl., Sitzber. 561), Wien.
- 1991a, « Name und Religion. Anthroponomastisches zur Frage der religiösen Verhältnisse des Achämenidenreiches », dans Kellens (éd.): 111-128.
- 1991b, *The Bisutun Inscriptions of Darius the Great. Old Persian Text* (CII, Part I, vol. X, London).
- 1991c, « Zu dem "Arischen Ahuramazda" », *STIR* 20/2: 189-192.
- 1992, « Zum Schluss von Dareios' Inschrift Susa e », *AMI* 25 [1994]: 147-154.

- SCHNABEL, P. 1923, *Berosos und die babylonische-hellenistische Literatur*, Leipzig-Berlin.
- SCHNOLL, R. 1987, « Alexander der Grosse und die Sklaverei am Hofe », *Klio* 69: 108-121.
- SCHOTTKY, M. 1989, *Media Atropatene und Gross-Armenien in hellenistischer Zeit*, Bonn.
- SCHRADER, C. 1976, *La paz de Calias. Testimonios e interpretacion*, Barcelona (Epilogo di A.E. Raubitschek: 215-217).
- SCHREINER, J.H. 1984, « Historical methods, Hellenikos, and the era of Kimon », *OpAth* 15: 163-171.
- SCHULMAN, A.R. 1981, « A "Persian gesture" from Memphis », *BES* 3: 103-111.
- SCHUMACHER, L. 1987, « Themistokles und Pausanias. Die Katastrophe der Sieger », *Gymnasium* 94: 218-246.
- SCHUR, N. 1989, *History of the Samaritans*.
- SCHUR, W. 1926, « Zur Vorgeschichte des Ptolemäerreiches », *Klio* 20: 270-302.
- SCHWARTZ, D.R. 1990, « On some papyri and Josephus' sources and chronology for the Persian period », *JSJ* 21/2: 175-199.
- SCHWARTZ, J. 1949, « Les conquérants perses et la littérature égyptienne », *BIFAO* 48: 65-80.
- 1986, « Récits bibliques et mœurs perses », dans *Hellenica et Judaica. Hommages à V. Nikiprowetzky*, Louvain-Paris: 267-277.
- SCHWARTZ, M. 1985, « The religion of Achaemenian Iran », *CHI* 11: 664-697.
- SCHWENK, C.J. 1985, *Athens in the Age of Alexander. The dated Laws and Decrees of the Lykourgean Era* (338-323 B.C.), Chicago.
- SCIALPI, F. 1984, « The ethics of Asoka and the religious inspiration of the Achaemenids », *EW* 34/1-3: 55-74.
- SCURLOCK, J.A. 1990a, « Herodotus' Median chronology again? », *JA* 25: 149-163.
- 1990b, « The Euphrates flood and the ashes of Nineveh (Diod. II.27.1-28.7) », *Historia* 39/3: 382-384.
- SEAGER, R.J., TUPLIN, Ch. 1980, « The freedom of the Greeks of Asia », *JHS* 100: 141-154.
- SEALEY, R. 1966, « The origin of the Delian League », dans *Studies V. Ehrenberg*, Oxford: 233-255.
- SEGAL, B. 1956, « Notes on the iconography of Cosmic kingship », *Art Bull.* 38: 75-80.
- SEGAL, J.B. 1983, *Aramaic Texts from North Saqqara*, Egypt Exploration Society, London.
- SEGRE, M. 1938, « Iscrizioni di Licia. I. Tolomeo di Telmessos », *Clara Rhodos* 9: 181-208.
- SEIBERT, J. 1972, *Alexander der Grosse*, Darmstadt.
- 1983, *Das Zeitalter der Diadochen*, Darmstadt.
- 1985, *Die Eroberung des Perserreiches durch Alexander den Grossen auf kartographischer Grundlage* (TAVO 68), I-II, Wiesbaden.
- 1987, « Dareios III », dans *Festsch. G. Wirth* 1: 437-456.
- SEIBT, G. 1977, *Griechische Söldner im Achämenidenreich*, Bonn.
- SEIDL, U. 1976, « Ein Relief Dareios' I. in Babylon », *AMI* 9: 125-130.
- 1994, « Achämenidische Entlehnungen aus der urartäischen Kultur », *AchHist* VIII: 107-129.
- SEKUNDA, N. 1985, « Achaemenid colonization in Lydia », *REA* 87/1-2: 7-30.
- 1988a, « Persian settlement in Hellespontine Phrygia », *AchHist* III: 175-196.
- 1988b, « Some notes on the life of Datames », *Iran* 26: 35-53.
- 1988c, « Achaemenid military terminology », *AMI* 21: 69-77.
- 1991, « Achaemenid settlement in Caria, Lycia and Greater Phrygia », *AchHist* VI: 83-143.
- 1992, *The Persian Army 560-330 B.C.*, London.
- SEUX, M.J. 1980, « Königtum », *RLA*: 140-173.
- SEVOROŠKIN, V. 1977, « Zu einigen karischen Wörtern », *MSS* 36: 117-130.
- SEYRIG, H. 1952, « Cachets achéménides », dans *Archeologia orientalia in memoriam E. Herzfeld*, New York: 195-202.
- 1959, « Le roi de Perse? », *Syria* 36: 53-56 [= *Antiquités syriennes* 6 (1966): 26-30].
- 1966, « Alexandre fondateur de Gerasa », *Syria* 42: 25-28 [= *Antiquités syriennes* 6: 141-144].
- 1970, « Séleucus I et les fondations de la monarchie syrienne », *Syria* 47: 290-311.
- SHAHBAZI, A.S. 1971, « Le "Farre Kiyani" sur un bas-relief représentant Cyrus le Grand à Pasargade », *Bastan Chenasi va Honar-e Iran* 7-8: 26-29.
- 1972a, « The "One year" of Darius re-examined », *BSOAS* 35/3: 609-614.
- 1972b, « The Achaemenid tomb in Buzpar (Gur-i Dukhtar) », *Bastan Chenasi va Honar-e Iran* 9-10: 54-56.
- 1974, « An Achaemenid symbol. I. A Farewell to "Fravahr" and "Ahuramazda" », *AMI* 7: 135-144.
- 1975, *The Irano-lycian Monuments*, Persepolis.
- 1976a, « The Persepolis "Treasury reliefs" once more », *AMI* 9: 151-156.
- 1976b, *Persépolis illustré*, Persépolis-Téhéran.
- 1978, « New aspects of Persepolitan studies », *Gymnasium* 85: 487-500.
- 1980a, « From PARSÀ to TAXT-E JAMSHID », *AMI* 13: 197-207.

- 1980b, «An Achaemenid symbol. II. Farnah ("God given fortune" symbolised)», *AMI* 13: 119-147.
- 1982, «Darius in Scythia and Scythians in Persepolis», *AMI* 15: 190-235.
- 1983, «Darius' "Haft Kishvar"», dans *Kunst, Kultur und Geschichte der Achämenidenzeit und ihr Fortleben* (AMI Ergzb. 10), Berlin: 239-246.
- 1985a, «Iranian notes 1-6», dans *Papers Mary Boyce*: 495-510.
- 1985b, *The Old Persian Inscriptions* (CII I.1.1), London.
- 1986, «Iranian notes 7-13», *AMI* 19: 163-170.
- SHAKED, S. 1990, «"Do not buy anything from an Aramean". A fragment of Aramaic proverbs with a Judaeo-iranian version», dans *Papers Yarshater*: 230-239.
- SHAKED, S., NAVEH, J. 1986, «Three aramaic seals of the Achaemenid period», *JRAS*: 21-27.
- SHEA, W.H. 1977, «A date for the recently discovered canal of Egypt», *BASOR* 226: 31-38.
- SHEPHERD, D.S. 1980, «The iconography of Anahitā», *Berytus* 28: 47-86.
- SHERMAN, E.J. 1981, «Djehor the Savior», *JEA*: 81-102.
- SHERWIN-WHITE, S. 1978, «Hand-tokens and Achaemenid practice», *Iran* 16: 183.
- 1982, «"Median" Artemis in an Early hellenistic funerary inscription», *ZPE* 49: 30.
- 1983, «Aristeas Ardiabeteios: some aspects of the use of double-names in Seleucid Babylonia», *ZPE* 50: 209-224.
- 1985, «Ancient archives: the edict of Alexander to Priene, a Reappraisal», *JHS* 125: 69-89.
- 1987, «Seleucid Babylonia: a case-study for the installation and development of Greek rule», dans A. Kuhrt, S. Sherwin-White (éd.): 1-31.
- SHERWIN-WHITE, S., KUHR, A. 1993, *From Samarkhand to Sardis*, London.
- SHERWIN-WHITE, S.: voir A. KUHR.
- SHORE, A.F. 1974, «The Demotic inscription on a coin of Artaxerxes», *NC* 14: 5-8.
- 1988, «Swapping property at Asyut in the Persian period», dans *Pyramids Studies and other Essays presented to I.E.S. Edwards*, London: 200-206.
- SHRIMPTON, G. 1991, «Persian strategy against Egypt and the date for the battle of Cition», *Phoenix* 45: 1-20.
- SIMS-WILLIAMS, N. 1981, «The final paragraph of the tomb-inscription of Darius I (DNb, 50-60): the Old Persian text in the light of an Aramaic version», *BSOAS* 44: 1-7.
- 1990, «Old Persian Patišuvāna "Cup"», dans *Papers Yarshater*: 240-243.
- 1991, «Mithra the Baga», dans P. Bernard, F. Grenet (éd.): 200-206.
- SINCLAIR, R.K. 1978, «The King's peace and the employment of military and naval forces», *Chiron* 8: 29-54.
- SKALMOWSKI, W. 1988, «Old Persian Vazraka», dans *A Green Leaf (Papers Asmussen)*: 39-42.
- 1992-93, «Old Persian artācā brazmaniya again», *FO* 29: 237-245.
- SKJÆRVØ, P.O. 1983, «Farnah: mot mède en vieux-perse», *BSL* 78: 241-259.
- 1994a, «Achaemenid *vispašiyātiš – Sasanian wispašād», *STIR* 23/1: 79-80.
- 1994b, c.r. de Yamauchi 1990, *JAOS* 114/3: 499-504.
- SLOTSKY, A.L. 1993, *The Bourse of Babylon: an Analysis of the Market-Quotations in the Astronomical Diaries of Babylonia*, I-II, Ph.D. Yale University.
- SMELIK, K.A.D. 1978-79, «The omnia mortis in the Histories of Alexander the Great. Alexander's attitude towards the Babylonian priesthood», *Talanta* 10/11: 92-111.
- SMITH, H.S. 1972, «Date of the obsequies of the mothers of Apis», *RdE* 24 (*Mélanges M. Malinine*): 276-287.
- 1988, «A Memphis miscellany», dans *Pyramids Studies and other Essays presented to I.E.S. Edwards*, London: 184-192.
- 1992a, «The death and life of the mothers of Apis», dans *Studies in Religion and Society in Honour of J.G. Griffith* (éd. A.B. Lloyd), London: 201-225.
- 1992b, «Foreigners in the documents from the sacred animal necropolis, Saqqara», dans J. Johnson (éd.), *Life in a Multicultural Society. Egypt from Cambyse to Constantine and beyond*, Chicago: 305-311.
- SMITH, H.S., KUHR, A. 1978, «A letter to a foreign general», *JEA* 68: 199-209.
- SMITH, L.L. 1991, «The politics of Ezra: sociological indicators of postexilic Judean society», dans Ph.R. Davies (éd.): 73-97.
- SMITH, M. 1963, «II. Isaiah and the Persians», *JAOS* 23: 415-421.
- 1984, «Jewish religious life in the Persian period», *CHJ* 1: 219-278.
- SMITH, S. 1924, *Babylonian Historical Texts*, Chicago.
- SOURDEL, D. 1960, «Barid», *EnclisP*, I: 1077-1078.
- SPAER, A. 1977, «Some Yehud coins», *IEJ* 27: 200-203.

- 1986-87, «Jaddua the High Priest?», *INJ* 9: 1-3.
- SPALINGER, A. 1978a, «The reign of King Chabash: an interpretation», *ZAS* 105: 142-154.
- 1978b, «The concept of monarchy in the Saïte period, An essay of synthesis», *Orientalia* 47/1: 12-37.
- 1978c, «Psammetichus, king of Egypt», *JARCE* 15: 49-57.
- SPIEGELBERG, W. 1914, *Die sogenante demotische Chronik*, Leipzig.
- 1930, «Das demotische Papyrus Loeb der Universit. München», dans *Festschrift J. Loeb*, München: 95-102.
- SPYCKET, A. 1980, «Women in Persian art», dans Schmandt-Besserat (éd.): 43-45.
- 1981, *La Statuaire du Proche-Orient ancien*, Leiden-Köln.
- 1991, «Abū Qūbur. Les figurines de la "résidence achéménide"», *NAPR* 5: 47-55.
- STAMATIOU, A. 1989, «A note on the Mausoleum chariot», *AK* 104: 379-385.
- STARR, C.G. 1962, «Why did the Greeks defeat the Persians?», *PdP* 86: 321-332.
- 1976, «A sixth-century Athenian decadrachm used to seal a clay tablet from Persepolis», *NC* 26: 219-222.
- 1976-77, «Greeks and Persians in the fourth century B.C. A study in cultural contacts before Alexander», *IA* 11: 39-99 et 12: 49-115.
- Stato, economia, lavoro nel Vicino Oriente antico* (Istituto Gramsci Toscano. Seminario di Orientalistica antica. Presentazione di A. Zanardo; Introduzione di G. Pugliese Carratelli), Milano, 1988.
- STEINER, R.C. 1993, «Why the Aramaic script was called "Assyrian" in Hebrew, Greek and demotic?», *Orientalia* 69/2: 80-92.
- STERN, E. 1971, «Seal-impressions in the Achaemenid style in the province of Judah», *IEJ* 22: 6-16.
- 1982a, «Achaemenid clay-rhyta from Palestine», *IEJ* 32/1: 36-43.
- 1982b, *Material Culture of the Land of the Bible in the Persian Period (538-332 B.C.)*, Warminster-Jérusalem.
- 1984a, «The Persian Empire and the political and social history of Palestine in the Persian period», *CHJ* 1: 70-87.
- 1984b, «The archeology of Persian Palestine», *ibid.*: 88-114.
- 1988, «The walls of Dor», *IEJ* 38/1-2: 6-14.
- 1990, «The Dor province in the Persian period in the light of recent excavations at Tel Dor», *Trans.* 2: 147-156.
- 1993, «Tel Mikhmoret: Persian and Hellenistic periods», dans *The New Encyclopaedia of Excavations in the Holy Land*, Jérusalem, IV: 1044-1045.
- 1994a, «Assyrian and Babylonian elements in the material culture of Palestine in the Persian period», *Trans.* 7: 51-62.
- 1994b, «Dor à l'époque perse», dans A. M. Laperrousaz, A. Lemaire (éd.): 77-115.
- 1994c, *Dor, Ruler of the Seas. Twelve Years of Excavations at the Israelite-Phoenician Carmel Coast*, Isr. Expl. Soc., Jérusalem.
- STERN, M. 1974, 1980, *Greek and Latin Authors on Jews and Judaism*, Jerusalem, I-II.
- STÈVE, M.J. 1974, «Inscriptions des Achéménides à Suse», *STIR* 3: 6-28 et 4: 135-169.
- 1986, «La fin de l'Élam: à propos d'une empreinte de sceau-cylindre», *STIR* 15/1: 7-21.
- 1987, *Ville royale de Suse VII. Nouveaux mélanges épigraphiques. Inscriptions royales de Suse et de la Susiane* (MDAI, LIII), Nice.
- STEVENSON, D.W.W. 1992, «A proposal for the irrigation of the hanging Gardens of Babylon», *Iraq* 54: 35-55.
- STEVENSON, R.B. 1987, «Lies and invention in Deinon's Persica», *AchHist* II: 27-35.
- STIEHL, R. 1964, «Aramaisch als Weltsprache», dans *Neue Beiträge zur Geschichte des Alten Welt*, I (Berlin): 69-85.
- STIGERS, H.G. 1976, «Neo-and Late Babylonian business documents from the John Frederik Lewis Collection», *JCS* 28/1: 3-59.
- STOL, M. 1994, «Beer in Neo-babylonian times», dans L. Milano (éd.), *Drinking in Ancient Societies. History and Culture of Drinks in the Ancient Near-East*, Padova: 155-183.
- STOLPER, M. 1976, «The genealogy of the Murašû family», *JCS*: 189-199.
- 1977, «Three Iranian loan-words in Late Babylonian texts», *Bib. Mesop.* 7: 250-253.
- 1983, «The death of Artaxerxes I», *AMI* 16: 223-236.
- 1984a, «The Neo-babylonian text from the Persepolis fortification», *JNES* 43/4: 299-310.
- 1984b, *Texts from Tall-i Malyan. I: Elamite Administrative Texts (1972-1974)*, Occasional Publications of the Babylonian Fund 6, Philadelphia.
- 1985a, *Entrepreneurs and Empire. The Murašû Archive, the Murašû Firm and Persian Rule in Babylonia*, Leiden.
- 1985b, «Empire and province: abstract of remarks on two late Achaemenid Babylonian archives», *PaléoOrient* 11/2: 63-65.

- 1986, « A Neo-babylonian text from the reign of Hallušu », dans *Fragmenta Historiae Elamicae (Mélanges offerts à M.J. Stève)*, Paris: 235-240.
- 1987, « Belšunu the satrap », dans *Language, Literature and History. Philological and Historical Studies presented to Erica Reiner* (éd. Fr. Rochberg-Halton), AOS 67, Rochberg, New Haven: 389-402.
- 1988a, « Some ghost facts from Achaemenid Babylonian texts », *JHS* 108: 197-198.
- 1988b, « The šaknu of Nippur », *JCS* 40/2: 127-155.
- 1989a, « Registration and taxation of slaves in Achaemenid Babylonia », *ZA* 79/1: 80-101.
- 1989b, « The governor of Babylon and Across-the-River in 486 B.C. », *JNES* 48/4: 283-305.
- 1989c, « On interpreting tributary relationships in Achaemenid Babylonia », dans Briant-Herrenschmidt (éd.): 147-156.
- 1990a, « The Kasr archive », *AchHist* IV: 195-205.
- 1990b, « Late Achaemenid Legal texts from Uruk and Larsa », *BM* 21: 559-622.
- 1990c, « Tobits in reverse: more Babylonians in Ecbatana », *AMI* 23: 161-176.
- 1991, « A property in Bit Paniya », *Rass* 85: 49-62.
- 1992a, « Babylonian evidence for the end of the reign of Darius I. A correction », *JNES* 51/1: 61-62.
- 1992b, « Late Achaemenid texts from Dilbat », *Iraq* 54: 119-139.
- 1992c, « The Murašû texts from Susa », *Rass* 86: 69-77.
- 1992d, « The estate of Mardonios », *Aula orientalis* 10 [1994]: 211-221.
- 1993, *Late Achaemenid, Early Macedonian, and Early Seleucid Records of Deposit and related Texts* (AION, suppl. 77), Napoli.
- 1994a, « On some aspects of continuity between Achaemenid and Hellenistic legal Babylonian legal texts », *AchHist* VIII: 329-351.
- 1994b, « Mesopotamia, 482-330 B.C. », *CAH* VI²: 234-260.
- 1994c, « Iranians in Babylonia », *JAOS* 114/4: 617-624.
- 1994d, « A late Achaemenid text from the Rich collection », *JAOS* 114/4: 625-627.
- 1995a, « Flogging and plucking », *DATA*.
- 1995b, « The Babylonian enterprise of Belesys », dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde de Toulouse, 3-4 février 1995) = *Pallas* 43: 217-238.
- STOLPER, M.: voir BEAULIEU, P.A.; CARTER, E.; DONBAZ, V.; JONES, C.E.
- STORK, H.A. 1989, « The Lydian campaign of Cyrus the Great in classical and cuneiform sources », *AW* 19: 69-75.
- STROGETSKY, V.M. 1991, « The problem of Callias' peace and its significance for the evolution of the Delian League », *VDI*: 158-168 (résumé anglais p. 168).
- STRONACH, D. 1967, « Urartian and Achaemenian tower-temples », *JNES* 26/4: 277-288.
- 1971, « Cyrus the Great », *Bastan Chenasi va Honar-e Iran*, 7-8: 4-21.
- 1974, « La statue de Darius découverte à Suse », *CDAFI* 4: 61-72.
- 1977, « La découverte du premier temple mède dans la région d'Ecbatane (Hamadan, Iran) », *CRAI*: 668-698.
- 1978, *Pasargadae*, Oxford.
- 1981, « Notes on Median and early Achaemenian religious monuments », dans *Temples and High Places in Biblical Times*, Jérusalem: 123-130.
- 1984, « Notes on religion in Iran in the seventh and sixth centuries B.C. », dans *Orientalia Duchesne-Guillemin emerito oblata* (Hommages et Opera Minora IX), Leiden: 479-490.
- 1985a, « On the evolution of the early Iranian fire-temple », dans *Papers in Honour of Professor Mary Boyce* (Hommages et Opera Minora XI), Leiden: 605-627.
- 1985b, « The Apadana: a signature of two lines of Darius », dans *De l'Indus aux Balkans: Recueil J. Deshayes*, Paris: 433-445.
- 1985c, « Tepe Nush-i Jân: the Median settlement », *CHI* II: 832-837.
- 1985d, « Pasargadae », *CHI* II: 838-855.
- 1989a, « The royal garden at Pasargadae: evolution and legacy », dans Meyer-Haerincq (éd.): 475-502.
- 1989b, « Early Achaemenid coinage: perspectives from the Homeland », *Mélanges P. Amiet* II = *IA* 24: 255-279.
- 1990, « On the genesis of the Old-Persian cuneiform script », dans Vallat (éd.): 195-204.
- STROUVÉ, V.V. 1960, « The religion of the Achaemenids and Zoroastrianism », *CHM* 5/3: 529-545.
- STUCKY, R.A. 1984, *Tribune d'Echmoun. Ein griechischen Reliefzyklus des 4. Jahrdr. in Sidon*, Basel.
- 1985, « Achämenidische Hölzer und Elfenbeine aus Ägypten und Vorderasien im Louvre », *AK* 28/1: 7-32.

- 1993, « Lykien-Karien-Phönizien kulturelle Kontakte zwischen Kleinasien und der Levante während der Perserherrschaft », dans J. Borchardt, G. Dobesch (éd.), *Akten des II. Intern. Lykien-Symposions* (ÖAW, Denkschr. 231 Bd), Wien: 261-268.
- SULIMIRSKI, T. 1985, « The Scyths », *CHI* II: 149-199.
- SUMMERS, G.D. 1993, « Archeological evidence for the Achaemenid period in Eastern Turkey », *AnSt* 43: 85-108.
- SUMNER, W.H. 1972, *Cultural Development in the Kur Basin, Iran. An Archeological Analysis of settlement Patterns*, Ph.D. University of Pennsylvania.
- 1986, « Achaemenid settlement in the Persepolis plain », *AJA* 90: 3-31.
- 1988, « Maljan, Tall-e (Anšan) », *RLA* 7/3-4: 306-320.
- 1994, « Archeological measures of cultural continuity and the arrivals of Persians in Färs », *AchHist* VIII: 97-105.
- SUSUMU, S. 1991, « Some remarks on the tax system of the Achaemenid Empire », *Kodai* 2: 45-48.
- SWINNEN, W. 1973, « Sur la politique religieuse de Ptolémée I^{er} », dans *Les Syncrétismes dans les religions grecque et romaine*, Paris: 115-123.
- SYME, R. 1988, « The Cadusians in history and fiction », *JHS* 108: 137-150.
- 1995, *Anatolica. Studies in Strabo* (ed. by A. Birley), Oxford.
- SYMINGTON, D. 1991, « Late Bronze Age writing-boards and their uses: textual evidence from Anatolia and Syria », *AnSt* 41: 111-123.
- SZUBIN, H.Z., PORTEN, B. 1988, « A life estate of usufruct: a new interpretation of Kraeling 6 », *BASOR* 269: 29-45.
- 1992, « An Aramaic joint-venture agreement: a new interpretation of the Bauer-Meissner papyrus », *BASOR* 288: 67-84.
- TADMOR, H. 1965, « The inscriptions of Nabunaid: historical arrangement », dans *Studies in Honour of B. Landsberger* (Assyr. Stud. 16), Chicago: 351-363.
- 1982, « Treaty and oath in the Ancient Near-East. A historical approach », dans G.N. Tucker, D.A. Knights (éd.), *Humanizing America's Iconic Book. Society of Biblical Literature Centennial Adresses 1980* (SBL 6), Chico: 127-152.
- 1983, « Rab-saris and rab-shakeh in 2 Kings 18 », dans *The World of the Lord shall go forth (Essays in Honour of D.N. Freedman)*: 279-285.
- 1994, « Judah », *CAH* VI²: 262-296.
- TALAMO, Cl. 1979, *La Lidia arcaica*, Bologna.
- TALLON, Ph. 1994, « Les textes prophétiques du premier millénaire en Mésopotamie », dans *Prophéties et Oracles. I: Dans le Proche-Orient ancien* (supplément au Cahier Évangile 88), Paris: 97-125.
- TANABE, K. 1989, « An Achaemenid silver Pegasus-rhyton », dans Meyer-Haerincq 1989: 525-536.
- TAPPEINER, M. 1990, « Ein Beitrag zu den Wagenzügen auf den Stelen aus Daskyleion », *EA*: 81-96.
- TATUM, J. 1988, *Xenophon's Imperial Fiction: on the Education of Cyrus*, Princeton U.P.
- TEISSIER, B. 1985, *Ancient Near-Eastern cylinder-seals from the Marcopoli Collection*, Berkeley-Los Angeles-London.
- TEIXIDOR, J. 1964, « Un nouveau papyrus du règne de Darius II », *Syria* 41/3-4: 285-290.
- 1977, *The Pagan god*, Princeton.
- 1978, « The Aramaic text in the trilingual stele from Xanthus », *JNES* 37: 181-185.
- 1985, c.r. de Segal 1983, *JAOS* 105/4: 731-734.
- 1993, « Historiographical sources and absolute chronology », dans V. Finkbeiner (éd.), *Materialien zur Archäologie des Seleukiden und Partherzeit im südlichen Babylonien und im Gölfegebiet*, Tübingen: 289-294.
- TEMEREV, A.H. 1980, « The provisioning system in Achaemenid garnison dgl'n », *VDI*: 124-131 (en russe, résumé anglais p. 131).
- TER-MARTIROSSOV, F. 1994, « Fouilles à Beniamin (Arménie): rapport préliminaire », *Orient-Express* 1994/3: 71-73.
- THALMANN, J.P. 1990, « Tell'Arqa à l'époque perse », *Trans.* 2: 51-58.
- THILLET, P. 1969, « Les Économiques d'Aristote », *REG* 82: 563-589.
- THOMASSEN, L.A. 1984, *The Aegean War of Alexander the Great, 334-331 B.C.*, MA, Pennsylvania State University.
- THOMPSON, D. 1984, « The passage of the Ten Thousand through Cilicia », *PdP* 94: 22-25.
- THOMPSON, D.B. 1956, « Persian spoils in Athens », dans *The Aegean and the Near-East. Studies presented to H. Goldman*, Locust Valley: 281-291.
- THOMPSON, D.J. 1988, *Memphis under the Ptolemies*, Princeton U.P.
- 1992, « Language and literacy in Early Hellenistic Egypt », dans P. Bilde/ T. Engels-Pedersen/ L. Hannestad/ J. Zahle (éd.), *Ethnicity in Hellenistic Egypt* (Studies in Hellenistic Civilization 3), Aarhus: 39-52.

- THOMPSON, H.O. 1987, «A Tyrian coin in Jordan», *BA*: 101-104.
- THOMPSON, W.E. 1981, «The Carian tribute», *AnSt* 31: 95-100.
- TILIA, A.B. 1972, *Studies and Restorations at Persepolis and other sites of Fārs*, Rome.
- 1974, «Persepolis sculptures in the light of new discoveries», dans Farkas 1974: 127-134.
- 1977, «Recent discoveries at Persepolis», *AJA* 81/1: 67-77.
- TIRATSIAN, G.A. 1981, «Some aspects of the inner organization of the Armenian satrapy», *AAH* 29: 151-168.
- TOD, M.N. 1948, *A Selection of Greek Historical Inscriptions*, Oxford.
- TOLLEFSON, K.D., WILLIAMSON, H.G.M. 1992, «Nehemiah as cultural revitalization: an anthropological perspective», *JSOT* 56: 41-68.
- TORREY, C.C. 1943, «The evolution of a financier in the Ancient Near East», *JNES* 3: 295-301.
- 1946, «Medes and Persians», *JAOS* 66: 1-15.
- TOYNBEE, A. 1955, «The administrative geography of the Achaemenid Empire», dans *A Study of History*, VII²: 580-689.
- TOZZI, P. 1978a, «Per la storia della politica religiosa degli Achemenidi. DISTRUZIONI persiane di templi greci agli inizi del V. secolo», *RSt* 31: 18-32.
- 1978b, *La rivolta ionica*, Pisa.
- TRAUNECKER, Cl. 1973-77, «Un document nouveau sur Darius I^{er} à Karnak», *Cahiers de Karnak* VII [Le Caire 1980]: 40-213.
- 1979, «Essai sur l'histoire de la XXIX^e dynastie», *BIFAO* 79: 395-436.
- 1995, «Un portrait ignoré d'un roi perse: la tête "Strasbourg 1604"», *Trans.* 9: 101-117.
- TRAUNECKER, Cl., LE SAOUT, F., MASSON, O. 1981, *La Chapelle d'Hakôris à Karnak*, II, Le Caire.
- TREIDLER, H. 1982, «Pasargadae», *RE* suppl. Bd. 9: 777-799.
- TRESSON, P. 1931, «La stèle de Naples», *BIFAO* 30/1: 368-391.
- TRICHET, J., VALLAT, F. 1990, «L'origine égyptienne de la statue de Darius», dans Vallat (éd.): 205-208.
- TRIPODI, B. 1986, «La Macedonia, la Peonia, il carro di Serse (Herodot. 8, 115-16)», *Giorn. Ital. Filol.* 38/2: 243-251.
- TROXELL, H.A., KAGAN, J.H. 1989, «Cilicians and neighbours in miniature», dans *Kraay-Morkholm Essays*, Louvain: 275-281.
- TRÜPPELMANN, L. 1967, «Zur Entstehungsgeschichte des Monumentes Darius' I. von Bisutun und zur Datierung der Einführung des altpersischen Schrift», *AA* 82: 281-298.
- 1983, «Zu den Gebäuden von Persepolis und ihrer Funktion», dans H. Koch, D.N. MacKenzie (éd.), *Kunst und Kultur der Achämenidenzeit und ihr Fortleben* (AMI Ergzbd. 10), Berlin: 225-237.
- 1988, «Zur Herkunft von Medern und Persern», *AMI* 21: 79-90.
- TSETSKHLADZE, G. 1992, «The cult of Mithra in Ancient Colchis», *RHR* 209/2: 115-124.
- 1993/4, «Colchis and the Persian empire: the problems of their relationship», *SRA* 3: 11-49.
- 1994, «Colchians, Greeks and Achaemenids in the 7th-5th centuries BC: a critical look», *Klio* 76: 78-102.
- TUPLIN, Ch. 1983, «Lysias XIX, the Cypriot war and Thrasybulos' naval expedition», *Philologus* 127/2: 170-186.
- 1987a, «The treaty of Boiotios», *AchHist* II: 133-153.
- 1987b, «The administration of the Achaemenid Empire», dans I. Carradice (éd.), *Coinage and Administration in the Athenian and Persian Empires* (BAR series 343), London: 109-166.
- 1987c, «Xenophon and the garrisons of the Persian Empire», *AMI* 20: 167-245.
- 1989, «The coinage of Aryandes», *REA* 91/1: 61-82.
- 1990, «Persian decor in Cyropaedia: some observations», *AchHist* V: 17-29.
- 1991a, «Darius' Suez canal and Persian imperialism», *AchHist* VI: 237-283.
- 1991b, «Modern and Ancient travellers in the Achaemenid Empire: Byron's Road to Oxiana and Xenophon's *Anabasis*», *AchHist* VII: 37-57.
- 1993, *The Failings of Empire. A Reading of Xenophon Hellenica 2.3.11-7.5.27* (Historia Einzelschr. 76), Wiesbaden.
- 1994, «Persians as Medes», *AchHist* VIII: 235-256.
- TURNER, E.G. 1974, «A commander-in-chief's order from Saqqāra», *JEA* 60: 239-242.
- UCHITEL, A. 1989, «Organization of manpower in Achaemenid Persia according to the fortification archive», *Acta Sumerol.* 1: 225-238.
- 1991, «Foreign workers in the fortification archive», dans *Mésopotamie et Élam* (Actes de la XXXV^e RAI 1989), Gand: 127-135.
- URBAN, R. 1991, *Der Königsfrieden von 387/6 v. Chr.: Vorgeschichte, Zustandkommen,*

- Ergebnis und politische Umsetzung* (Historia Einzelschr. 68), Wiesbaden.
- USMANOVA, Z.I. 1992, «New material from Ancient Merv», *Iran* 30: 55-63.
- VALBELLE, D. 1989, «Recherches archéologiques récentes dans le Nord Sinaï», *CRAI*: 594-607.
- 1990, *Les Neuf Arcs. L'Égyptien et les étrangers de la préhistoire à la conquête d'Alexandre*, Paris.
- VALBELLE, D., DEFERNEZ, C. 1995, «Les sites de la frontière égypto-palestinienne à l'époque perse», *Trans.* 9: 93-99.
- VALDEZ, R., TUCK, R.G. 1980, «On the identification of the animals accompanying the "Ethiopian" delegation in the bas-reliefs of the Apadana at Persepolis», *Iran* 18: 156-157.
- VALLAT, F. 1970, «Table élamite de Darius», *RAss* 64: 149-160.
- 1971, «Deux nouvelles "Chartes de fondation" d'un palais de Darius I^{er} à Suse», *Syria* 48/1-2: 53-59.
- 1974a, «Les inscriptions cunéiformes de la statue de Darius», *CDAFI* 4: 161-170.
- 1974b, «L'inscription trilingue de Xerxès à la porte de Darius», *CDAFI* 4: 171-180.
- 1979, «Les inscriptions du palais d'Artaxerxès II sur la rive droite du Chaour», *CDAFI* 10: 145-154.
- 1980, *Suse et l'Élam*, Paris.
- 1984, «Kidin-Hutran et l'époque néo-élamite», *Akkadika*: 1-17.
- 1986, «Tablette acadienne de Darius I^{er} (DSaa)», dans *Fragmenta Historiae elamicae. Mélanges offerts à M.J. Stève*, Paris: 277-283.
- 1987, «Expéditions orientales des rois assyriens», *Dossiers Histoire et Archéologie* 122: 60-62.
- 1988, «À propos des tablettes élamites dites "de Ninive" conservées au British Museum», *NABU*, note 39.
- 1989a, «Le palais d'Artaxerxès II à Babylone», *NAPR* 2: 3-6.
- 1989b, «À propos du "Mur de Médie"», *NAPR* 4: 70-71.
- (éd.) 1990, *Contribution à l'histoire de l'Iran. Mélanges offerts à Jean Perrot*, Paris, éd. Recherches sur les civilisations.
- 1993, *Les Noms géographiques des sources suso-élamites* (TAVO Beiheft R. B 7/11 [RGTC 11]), Wiesbaden.
- 1994, «Deux tablettes élamites de l'université de Fribourg», *JNES* 53/4: 273-284.
- 1995, «Épopée de Gilgameš ou tablette économique de Persépolis? Ni l'un ni l'autre!», *NABU*, note 46.
- VAN DEN HOUT, M. 1949, «Persian royal letters in Greek traditions», *Mnem.* 2: 141-152.
- VAN DER KOOIJ, G. 1987, «Tell Deir'Alla (East Jordan valley) during the Achaemenid period», *AchHist* 1: 97-102.
- VAN DER SPEK, R.J. 1982, «Did Cyrus the Great introduce a new policy towards subdued nations? Cyrus in Assyrian perspective», *Persica* 10: 278-281.
- 1983, «Cyrus de Pers in Assyrisch perspectief», *Tijdschrift voor Geschiedenis* 96: 1-27.
- 1986, *Grondbezit in het Seleucidische Rijk*, PhD. Amsterdam.
- 1992, «Nippur, Sippar and Larsa in the Hellenistic period», dans M. De Jong-Ellis (éd.), *Nippur at the Centennial* (Occasional Publications of the S.N. Kramer Fund 14), Philadelphia: 235-280.
- 1993a, «The astronomical diaries as a source for Achaemenid and Seleucid history», *BiOr* 50: 91-102.
- 1993b, «New evidence on Seleucid land policy», dans H. Sancisi-Weerdenburg *et al.* (éd.), *De agricultura. In memoriam P.W. De Neeve*, Amsterdam: 61-77.
- 1994, «The Seleucid State and the economy», dans E. Lo Cascio, D. Rathbone (éd.), *Production and Public Powers in Antiquity* (Proceedings of the Eleventh International History Congress), Milano: 15-27.
- 1995, «Land-ownership in Babylonian cuneiform documents», dans M.J. Geller-H. Maehler-A.D.E. Lewis (éd.), *Legal Documents of the Hellenistic Period*, London: 173-245.
- VAN DER VEEN, J.E. 1995, «A minute's mirth. Syloson and his cloak in Herodotus», *Mnem.* 48/2: 129-145.
- VAN DRIEL, G. 1987, «Continuity or decay in the late Achaemenid period: evidence from Southern Mesopotamia», *AchHist* II: 159-181.
- 1989, «The Murašus in context», *JESHO* 32: 203-229.
- 1992, «Neo-Babylonian texts from Borsippa», *BiOr* 49: 29-50.
- VAN GRONINGEN, B.A. 1933, *Aristote. Le second livre de l'Économie*, Leiden.
- VAN GULICK, R. 1971, *La Vie sexuelle dans la Chine ancienne*, trad. fr., Paris, Gallimard (collection «Tel»).

- VAN HAEPEREN-POURBAIX, A. 1984, « Recherche sur les origines, la nature et les attributs du dieu Mên », dans DONCEL-LEBRUN : 221-257.
- VAN LAERE, R. 1977, « Le droit hydraulique selon la législation néo-babylonienne », *OLP* 8 : 63-74.
- 1980, « Techniques hydrauliques en Mésopotamie ancienne », *OLP* 11 : 11-53.
- VAN VOSS, M.H. 1993, « Alexander und die ägyptische Religion. Einige ägyptologische Bemerkungen », dans *Alexander the Great. Reality and Myth* (ARID, suppl. XX), Roma : 71-73.
- VAN WUNGAARDEN, W.D. 1954, « Der Hibistempel in der Oase El-Chargeh », *ZÄS* 179 : 387-411.
- VAN'T DACK, E. 1962, « Postes et télécommunications ptolémaïques », *CdE* 37 : 338-341.
- VANDEN BERGHE, L. 1964, « Le tombeau achéménide de Buzpar », dans *Vorderasiatische Archäologie. Studien und Aufsätze. Festschrift für A. Moortgat*, Berlin : 243-258.
- 1986, « Le relief rupestre de Gardana Galumushk (Qir) », *IA* 21 : 141-155.
- 1987, « Les scènes d'investiture sur les reliefs de l'Iran ancien : évolution et signification », dans *Studi Tucci* III, Roma : 15.
- VARGAS, P. s.p., *A History of Babylonian Prices in the First Millenium B.C. I: Prices of the Basic products*, Budapest.
- VAUX, R. de, 1937, « Les décrets de Cyrus et de Darius sur la reconstruction du temple », *RB* : 29-57.
- VEENHOF, K. (éd.) 1986, *Cuneiform Archives and Libraries* (XXX^e RAI, Leiden 4-8 July 1983), Istanbul-Leiden.
- VERCOUTTER, J. 1950, « Les statues du général Hor, gouverneur d'Héracléopolis, de Busiris et d'Héliopolis », *BIFAO* 49 : 85-114.
- 1962, *Les Stèles biographiques du Serapeum de Memphis*, Paris.
- VERDIN, H. 1982, « Hérodote et la politique expansionniste des Achéménides. Notes sur Hdt. VII.8 », dans *Studia P. Naster oblata*, II, Louvain : 327-336.
- VERGER, A. 1965, *Ricerche giuridiche nei papiri aramaici di Elefantina*, Roma.
- VERGOTE, J. 1959, *Joseph en Égypte*, Louvain.
- VERKINDEREN, F. 1987, « Les cités phéniciennes dans l'Empire d'Alexandre le Grand », *Studia Phoenicia* V : 287-308.
- VERNER, M. 1989, « La tombe d'Oudjahorresnet et le cimetière saïto-perse d'Abousir », *BIFAO* 89 : 283-290.
- VICKERS, M. 1984, « Demus' gold phiale (Lysias 19.25) », *AJAH* 9/1 [1988] : 48-53.
- 1989, « Persian gold in Persian inventories », *REA* 91/1-2 : 249-257.
- 1990, « Interactions between Greeks and Persians », *AchHist* IV : 253-262.
- VIDAL-NAQUET, P. 1983, *Le Chasseur noir*, Paris.
- 1989, « Retour au chasseur noir », dans *Mélanges P. Lévêque* II, Paris : 387-411.
- VILLENEUVE-PUIG, M.C. 1989, « Le vase des Perses. Naples 3253 (Inv. 81947) », *REA* 91/1-2 : 277-298.
- VINCENT, A. 1937, *La Religion des judéo-araméens d'Égypte*, Paris.
- VIRILIO, B. 1975, *Commento storico al quinto libro delle Storie di Erodoto*, Pisa.
- VISSER, E. 1975, « Griechen am Hof und die Proskynesis », dans *Festschrift z. 150 Jährigen Bestehen des Berliner Ägyptischen Museums* (Mitt. d. Ägypt. Samml. VIII), Berlin : 453-457.
- VITTMANN, G. 1991-92, « Ein altiranische Titel im demotischen Überlieferung », *Afo* 28-29 : 159-160.
- VLEEMING, S. 1981, « The artaba and Egyptian grain-measure », dans *Proceed. of the XVth Intern. Congr. of Papyrology = Amer. Stud. in Papyr.* 23 : 537-545.
- VOGELSANG, W. 1985, « Early historical Arachosia in South-East Afghanistan. Meeting-places between East and West », *IA* 20 : 55-99.
- 1986, « Four short notes on the Bisutun text and monument », *IA* 21 : 121-140.
- 1987, « Some remarks on Eastern Iran in the late Achaemenid period », *AchHist* I : 183-190.
- 1988a, « Some observations on Achaemenid Hyrcania: a combination of sources », *AchHist* III : 121-136.
- 1988b, « Indian antics. A reply to P. Bernard », *STIR* 17/2 : 253-258.
- 1989a, « Gold from Dardistan. Some comparative remarks on the tribute system in the extreme Northwest of the Indian subcontinent », dans Briant-Herrenschmidt (éd.) : 157-171.
- 1989b, « Peripheral remarks on the Persian Achaemenid Empire », dans Meyer-Haerlinck 1989 : 543-562.
- 1990, « The Achaemenids and India », *AchHist* IV : 93-110.
- 1992, *The Rise and Organisation of the Achaemenid Empire. The Eastern Iranian Evidence*, Leiden.
- VOGT, J. 1952, « Die Tochter des Grosskönigs und Pausanias, Alexander, Caracalla » dans *Satura. Früchte aus der antiken Welt*, Baden-Baden : 163-182.
- VON BOTHMER, D. 1981, « Les trésors de l'orfèvrerie de la Grèce orientale au Metropolitan Museum de New York », *CRAI* : 194-207.

- VON GALL, H. 1966, *Die paphlagonischen Felsgräber. Eine Studie zur kleinasiatischen Kunstgeschichte* (IM, Beihefte 1), Istanbul.
- 1972, « Persische und medische Stämme », *AMI* 5 : 261-283.
- 1981/83, « Zum Bildgehalt der Graeco-Persischen Grabstelen », *Anadolu* 22 (= *Mél. Akurgal* [1990]) : 143-165.
- 1989, « Das achämenidische Königsgrab. Neue Überlegungen und Beobachtungen », dans Meyer-Haerlinck (éd.) : 503-523.
- VON GRAEVE, V. 1970, *Der Alexandersarkophag und seine Werksatt*, Berlin.
- 1987, « Eine Miszelle zur griechische Malerei », *IM* 37 : 131-144.
- VON HAGEN, V. 1981, *La Voie royale des Perses*, trad. fr., Paris.
- VON VOIGTLANDER, E.N. 1963, *A Survey of Neo-Babylonian History*, PhD. University of Michigan.
- , 1978, *The Bisutun Inscription of Darius the Great. Babylonian Version* (Corpus Inscriptionum Iranicarum, I : Inscriptions of Ancient Iran, Texts I), London.
- WACHOLDER, B.Z. 1962, *Nicolaus of Damascus*, Berkeley-Los Angeles.
- WADE-GERY, H.Y. 1958, *Essays in Greek History*, Oxford.
- WADDEL, W.G. 1966, *Manetho* (Loeb Cl. Lib.), London.
- WAGNER, J. 1983, « Dynastie und Herrscherkult in Kommagene. Forschungsgeschichte und neuer Funde », *IM* 33 : 177-210.
- WALBANK, M.B. 1982, « A correction to IG II² 65 », *ZPE* 48 : 261-263.
- 1983, « Herakleides of Klazomenai : a new rejoinder at the Epigraphical Museum », *ZPE* 51 : 183-184.
- 1989, « Herakleides and the Great King », *EMC* 8 : 347-352.
- WALDMAN, H. 1973, *Die Kommagenischen Kultformen unter Mithridates I. Kallinikos und seinem Sohne Antiochos I.* (EPRO 34), Leiden.
- WALLACE, R.W. 1989, « On the production and exchange of early Anatolian electrum coinage », *REA* 91/1-2 : 87-94.
- WALLINGA, H. 1984, « The Ionian revolt », *Mnem.* 37/3-4 : 401-437.
- 1987, « The Ancient Persian navy and its predecessors », *AchHist* I : 47-78.
- 1989, « Persian tribute and Delian tribute », dans Briant-Herrenschmidt (éd.) : 173-181.
- 1991, « Naval installations in Cilicia Pedias : the defence of the parathalassia in Achaemenid times and after », dans *De Anatolia antiqua* (Bib. Inst. Fr. Anatol. Istanbul XXXII), Paris : 277-281.
- 1993, *Ships and Sea-Power before the Great Persian Wars. The Ancestors of the Ancient Trireme*, London/New York/Köln.
- WALSER, G. 1966, *Die Völkerschaften auf den Reliefs von Persepolis*, Berlin.
- 1967, « Griechen am Hofe des Grosskönigs », dans *Festgabe Hans von Greyserz*, Bern : 189-201.
- 1972 (éd.), *Beiträge zur Achämenidengeschichte*, Wiesbaden.
- 1981, *Persépolis. La cité royale de Darius*, Fribourg.
- 1983, « Der Tod des Kambyses », dans *Althistorischen Studien H. Bengtson* (Historia-Einzelschr. 40), Wiesbaden : 8-23.
- 1984, *Hellas und Iran*, Darmstadt.
- 1985, « Die Route des Isidorus von Charax durch Iran », *AMI* 18 : 145-156.
- 1987, « Persischer Imperialismus und Griechische Freiheit », *AchHist* II : 155-165.
- WALSH, J.A. 1984, *Prolegomena to a Revisionist History of the Pentecontaetia*, PhD. Austin University.
- WALTLEY, K. 1939, « On the possibility of reconstructing Marathon and other ancient battles », *JHS* 84 : 119-139.
- WANKE, G. 1984, « Prophecy and psalms in the Persian period », *CHJ* 1 : 162-188.
- WARD, W.A. 1983, « Reflections on some Egyptian terms presumed to mean "harem, harem-woman, concubine" », *Berytus* 31 : 67-74.
- WATKIN, H.J. 1984, « The Cypriote surrender to Persia », *JHS* 107 : 154-163.
- WEIDNER, E.F. 1930, « Die älteste Nachricht über das persische Königshaus », *Afo* 7 : 1-7.
- 1939, « Jojachin, König von Juda, in babylonischen Keilschriften », dans *Mélanges syriens R. Dussaud*, Paris, II : 923-934.
- 1956, « Hof- und Harems-Erlasse assyrischer Könige aus dem 2. Jahrtausend v. Chr. », *Afo* 17 : 257-293.
- WEINBERG, J.P. 1974a, « Die Agrarverhältnisse in der Bürger-Temple-Gemeinde der Achämenidenzeit », *AAH* 22/1-4 : 473-486.
- 1974b, « Der am ha ares des 6.4. Jhd.v.u.Z. », *Klio* 56 : 325-335.
- 1977, « Zentral- und Partikulargewalt im achämenidischen Reich », *Klio* 59/1 : 25-43.
- 1992a, *The Citizen-Temple Community* (JSOT Suppl. 151), Sheffield.

- 1992b, «Die Mentalität der Jerusalemischen Bürger-Tempelgemeinde des 6-4 Jh. v.u. Z.», *Trans.* 5: 133-141.
- WEINFELD, M. 1976, «Loyalty oath in the Ancient Near East», *UF* 8: 379-414.
- WEIPPERT, H. 1988, *Palästina im vorhellenistischen Zeit*, Wiesbaden.
- WEISBERG, D. 1980, *Texts from the Time of Nebuchadnezzar* (YOS 17).
- 1984, «Kingship and social organization in Chaldean Uruk», *JAOS* 104/4: 739-743.
- WEISER W. 1989, «Die Eulen von Kyros dem Jüngeren. Zu den ersten Münzporträts lebender Menschen», *ZPE* 76: 267-296.
- WEISKOPF, M. 1982, *Achaemenid System of Governing in Anatolia*, PhD. Berkeley.
- 1989, *The So-Called "Great Satraps' Revolt", 366-360 B.C.* (Historia Einzelschr. 63), Wiesbaden.
- WELLES, C.B. 1934, *Royal Correspondence in the Hellenistic Period*, New Haven.
- WELWEI, K.W. 1979, «Abhängige Landbevölkerungen auf "Tempelterritorien" im hellenistischen Kleinasien und Syrien», *AncSoc* 10: 97-118.
- WENNING, R. 1990, «Attische Keramik in Palästina. Ein Zwischenbericht», *Trans.* 2: 157-168.
- WEST, St. 1985, «Herodotus' epigraphical interests», *CQ* 35/2: 278-305.
- 1988, «The Scythian ultimatum (Herodotus IV. 131, 132)», *JHS* 108: 207-211.
- 1992, «Sesostris Stelae (Herodotus 2. 102-106)», *Historia* 41/1: 117-120.
- WESTLAKE, H.D. 1977, «Thucydides on Pausanias and Themistocles – a written source», *CQ* 27: 95-110.
- 1979, «Ionians in the Ionian war», *CQ* 29: 9-44.
- 1981, «Decline and fall of Tissaphernes», *Historia* 30/3: 257-279.
- 1983, «Conon and Rhodes: the troubled aftermath of synoecism», *GRBS* 24/4: 333-344.
- 1985, «Tissaphernes in Thucydides», *CQ* 35: 43-54.
- 1986, «Spartan intervention in Asia, 400-397 B. C.», *Historia* 35/4: 405-426.
- 1987, «Diodorus and the expedition of Cyrus», *Phoenix* 41/3: 241-254.
- WHEELER, M. 1974, «The transformation of Persepolis architectural motifs into sculpture under the Indian Mauryan dynasty», *Acta Iranica*, 1: 249-261.
- WHITCOMB, D.S. 1987, «Bushire and the Angali canal», *Mesopotamia* 22: 311-336.
- WHITEHEAD, J.D. 1974, *Early Aramaic Epistolography*, PhD. of Chicago University.
- WIDENGREN, G. 1959, «The sacral kingship of Iran», dans *La Regalità sacra*, Leiden: 242-257.
- 1965, «Recherches sur le féodalisme iranien», *Orientalia Sueciana*: 79-152.
- 1966, «La légende royale de l'Iran antique», dans *Hommages G. Dumézil*, Bruxelles: 225-237.
- 1968a, *Les Religions de l'Iran*, Paris (trad. fr.).
- 1968b, «Le symbolisme de la ceinture», *IA* 8: 133-155.
- 1969, *Der Feudalismus im alten Iran*, Köln-Opladen.
- 1973, «The Persians», dans D. J. Wiseman (ed), *The Peoples of Old Testament Times*, Oxford: 312-357.
- WIESEHÖFER, J. 1978, *Der Aufstand Gaumatas und die Anfänge Dareios' I*, Bonn.
- 1980, «Die "Freunde" und die "Wohltäter" des Grosskönigs», *STIR* 9/1: 7-21.
- 1982, «Beobachtungen zum Handel des Achämenidenreich», *MBH* 1/1: 5-15.
- 1987a, «Kyros und die unterworfenen Völker: ein Beitrag zur Entstehung von Geschichtsbe-wustsein», *QS* 26: 107-126.
- 1987b, «Zur Frage der Echtheit des Dareios-Briefes an Gadatas», *RhM* 130/3-4: 396-398.
- 1989, «Tauta gar en atelea. Beobachtungen zur Abgabefreiheit im Achämenidenreich», dans Briant-Herrenschmidt (éd.): 183-191.
- 1990, «Zypem unter persischer Herrschaft», *AchHist* IV: 239-252.
- 1991a, «Beobachtungen zu den religiösen Verhältnisse in der Persis in frühellenistischer Zeit», dans J. Kellens (éd.): 129-135.
- 1991b, «PRTK, RB HYL, SGN und MR'», *AchHist* VI: 305-309.
- 1993, *Das antike Persien von 550 v. Chr. bis 650 n. Chr.*, Zürich.
- 1994, *Die "dunklen Jahrhunderte" der Persis. Untersuchungen zu Geschichte und Kultur von Färs in frühhellenistischer Zeit (330-140 v. Ch.)*, München.
- WIKANDER, C. 1992, «Pompe and circumstances: the procession of Ptolemaios II», *OpA* 19: 143-150.
- WIKANDER, S. 1946, *Feuerpriester in Kleinasien und Iran*, Lund.
- 1972, «BARZOKAPA», *FO* 34: 13-15.
- WILBER, D.N. 1969, *Persepolis. The Archeology of Parsa, Seat of the Persian Kings*, London.
- WILCKEN, U. 1897, «Zur Satrapenstele», *ZAS* 35: 81-87.
- WILHELM, G. 1973, «La première tablette cunéiforme trouvée à Tyr», *BMB* 26: 35-39.

- WILKINSON, R.H. 1991, «The representation of the bow in the art of Egypt and the Ancient Near-East», *JANES* 20: 83-89.
- WILL, Éd. 1960, «Chabrias et les finances de Tachos», *REA* 62: 254-275.
- 1964, «Deux livres sur les guerres Médiques et leur temps», *RPh* 38: 70-88.
- 1972, *Le Monde grec et l'Orient*, I, Paris.
- WILL, Ern. 1967, «Hérodote et la jeune Péonienne», *REG* 80: 176-181.
- 1976, «Un nouveau monument de l'art grec en Phénicie: la "tribune" du sanctuaire d'Echmoun à Sidon», *BCH* 100: 565-574.
- WILL, Ern., LARCHÉ, F. et al. 1991, *Iraq al Amir. Le château du Tobiade Hyrcan*, I-II (BAH 132), Paris.
- WILL, W., HEINRICHS, J. (éd.), *Zu Alexander der Grosse. Festschrift G. Wirth*, I, Amsterdam, 1987.
- WILLIAMSON, H.G.M. 1987, *Ezra and Nehemiah* (Old Testament Guides), Sheffield.
- 1988, «The governors of Judah under the Persians», *TB* 39: 59-82.
- 1990, «"Eben gelat" (Ezra 5: 8; 6: 4) again», *BASOR* 280: 83-88.
- 1991, «Ezra and Nehemiah in the light of the texts from Persepolis», *BBR* 1: 41-62.
- WILSON, J.V. Kinneir 1972, *The Nimrud Wine Lists. A Study of Men and Administration at the Assyrian Capital in the Eighth Cent. B.C.*, London.
- WINLOCK, H.E. (et al.) 1941, *The Temple of Hibis in El-Khargeh Oasis*, I, New York.
- WINNICKI, K. 1977, «Die Kalasirier der spätdynastischen Zeit und der ptolemaischen Zeit», *Historia* 26: 257-268.
- 1989, «Militäroperationen von Ptolemaios I. und Seleukos I. in Syrien in den Jahren 312-311 v. Chr. I», *AncSoc* 20: 55-92.
- 1990, «Bericht von einem Feldzug des Ptolemaios I Philadelphos in der Pithom-Steile», *JJP* 20: 157-167.
- 1991, «Militäroperationen von Ptolemaios I. und Seleukos I. in Syrien in den Jahren 312-311 v. Chr. II», *AncSoc* 22: 147-201.
- s.p., «Die von Persern entführten Götterbilder».
- WIRTH, G. 1971a, «Dareios und Alexander», *Chiron* 1: 133-152.
- 1971b, «Alexander zwischen Gaugamela und Persepolis», *Historia* 20/4: 617-632.
- 1972, «Die syntaxeis von Kleinasien 334 v. Chr.», *Chiron* 2: 91-98.
- 1980, «Zwei Lager bei Gaugamela. Zur grossen Konfrontation 331 B.C.», *QCSC* 2/3: 51-100 et 2/4: 5-61.
- WISEMAN, D.J. 1956, *Chronicles of Chaldean Kings (626-556 B.C.) in the British Museum*, London.
- 1983, *Nebuchadrezzar and Babylon*, Oxford.
- 1952, «A new stela of Aššur-našir-pal II», *Iraq* 24: 24-37.
- 1953, «Mesopotamian gardens», *AnSt* 33: 137-144.
- WOOLEY, L. 1962, *Ur Excavations*, IX.
- WÖRRLE, M. 1976, «Telmessos in hellenistischer Zeit», dans *Actes du colloque sur la Lycie antique*, Paris: 63-72.
- 1977, «Epigraphische Forschungen zur Geschichte Lykiens I», *Chiron* 7: 43-66.
- 1978, «Epigraphische Forschungen zur Geschichte Lykiens II: Ptolemaios II und Telmessos», *Chiron* 8: 203-246.
- 1979, «Epigraphische Forschungen zur Geschichte Lykiens III: Ein hellenistischen Königsbrief am Telmessos», *Chiron* 9: 83-111.
- 1988, «Inscriben von Herakleia am Latmos I: Antiochos III, Zeuxis und Kerakleia», *Chiron* 18: 421-470.
- 1991, «Epigraphische Forschungen zur Geschichte Lykiens IV. Drei griechische Inschriften aus Limyra», *Chiron* 21: 203-235.
- 1993, «Perikles von Limyra – endlich etwas mehr griechisches», dans J. Borchardt, G. Dobesch (éd.), *Actes des II. Internationalen Lykien-Symposiums* (ÖAW, Denkschr. 231 Bd.), Wien: 187-189.
- WUNSCH, C. 1993, *Die Urkunden des babylonischen Geschäftsmannes Iddin-Marduk. Zum Handel mit Naturalien im 6. Jahrhundert v. Chr.*, I-II, Groningen.
- WYLIE, D. 1992, «Agesilaus and the battle of Sardis», *Klio* 74: 115-130.
- WYLIE, G. 1992, «Cunaxa and Xenophon», *AC* 61: 119-131.
- YAMAUCHI, E.M. 1980a, «Two reformers compared: Solon of Athens and Nehemiah of Jerusalem», dans *The Bible World. Essays in Honour of C.H. Gordon*, New York: 269-292.
- 1980b, «Was Nehemiah the cupbearer a eunuch?», *ZAW* 92: 132-142.
- 1990, *Persia and the Bible*, Grand Rapids.
- YARDENI, A. 1994, «Maritime trade and royal accountancy in an erased customs account from 475 B.C.E. on the Ahikar scroll from Elephantine», *BASOR* 293: 67-78.
- YOFFEE, N. 1988, «The collapse of Ancient Mesopotamian states and civilization», dans

- N. Yoffee, G. L. Cowgill (eds.), *The Collapse of Ancient States and Civilizations*, Tucson: 44-68.
- YON, M., CAUBET, A. 1993, «Arouad et Amrit. VIII^e-I^{er} siècles av. J.-C. Documents», *Trans.* 6: 47-67.
- YON, M., SNYCZER, M. 1991, «Une inscription phénicienne royale de Kition (Chypre)», *CRAI*: 791-821.
- 1992, «A Phoenician victory trophy at Kition», *RDAC*: 157-165.
- YOUNG, R.S. 1953, «Making history at Gordion», *Archeology*: 159-166.
- YOYOTTE, J. 1952, «La provenance du cylindre de Darius [B.M. 89.132]», *RAss* 46/3: 165-167.
- 1961, «Les principautés du delta au temps de l'anarchie libyenne. (Études d'histoire politique)», dans *Mélanges Maspero. I. Orient ancien* (MIFA0 66), Le Caire: 121-179.
- 1962, «L'Égypte ancienne et les origines de l'antisémitisme», *Bull. Soc. E. Renan* 11: 133-143.
- 1972a, «Les inscriptions hiéroglyphiques. Darius et l'Égypte», *JA* 260/3-4: 253-256.
- 1972b, «Petoubastis III», *RdE* 24: 216-223.
- 1974, «Les inscriptions de Darius découvertes à Suse», *CDAFI* 4: 181-183.
- 1989, «Le nom égyptien du "Ministre de l'Économie": de Sais à Méroé», *CRAI*: 73-88.
- 1992, *Leçon inaugurale au Collège de France* (Chaire d'égyptologie), Paris.
- 1993, «1. Recherches de géographie historique et religieuse: sources et méthodes; 2. Naucratis égyptienne», *Annuaire du Collège de France* (Résumé des cours et travaux), Paris: 625-644.
- 1994, «Le soubassement de Ptolémée Sôter», *Annuaire du Collège de France* (Résumé des cours et travaux), Paris: 684-689.
- ZACCAGNINI, C. 1973, *Lo scambio dei doni nel Vicino Oriente durante i secoli XV-XII*, Roma (OAC XI).
- 1981, «Modo di produzione asiatico e Vicino Oriente antico. Appunti per una discussione», *DdA* 3: 3-65.
- 1983, «Patterns of mobility among Ancient Near Eastern craftsmen», *JNES* 42/4: 245-264.
- 1989, «Prehistory of the Achaemenid tributary system», dans Briant-Herrenschmidt (éd.): 193-215.
- 1990, «The forms of alliance and subjugation in the Near-East of the Late Bronze age», dans *I trattati nel mondo antico. Forma, ideologia, funzione* (a cura di L. Canfora, M. Liverani, C. Zaccagnini), Roma: 37-79.
- ZADOK, R. 1976, «On the connections between Iran and Babylonia in the sixth century B.C.», *Iran* 14: 61-78.
- 1977, «Iranians and individuals bearing Iranian names in Achaemenian Babylonia», *IOS* 7: 89-138.
- 1978, «The Nippur region during the late Assyrian, Chaldean and Achaemenian periods chiefly according to written sources», *IOS* 8 [1983]: 266-332.
- 1979, «"Arab" in Babylonia in the 6th cent. B.C.», *JAOS* 94: 108-115.
- 1984, «Assyrians in Chaldean and Achaemenian Babylonia», *Assur* 4/3: 3-28.
- 1986, «Archives from Nippur in the first millennium B.C.», dans Veenhof (éd.): 278-288.
- ZAHLE, J. 1976, «Lycian tombs and Lycian cities», dans *Actes du colloque sur la Lycie antique*, Paris: 37-49.
- 1982, «Persian satraps and Lycian dynasts. The evidence of the diadems», dans *Actes du 9^e congrès international de numismatique* (Berne, septembre 1979), Louvain-Luxembourg: 101-112.
- 1988, «Power and portrait: the eldest coin-portraits in the world», *Nationalmuseumets Arbejdsmark*: 155-166.
- 1989, «Politics and economy in Lycia during the Persian period», *REA* 91/1-2: 169-182.
- 1991, «Achaemenid influences in Lycia (coinage, sculpture, architecture). Evidence for political changes during the 5th cent. B.C.», *AchHist* VI: 145-160.
- ZAHNRT, M. 1992, «Der Mardonioszug des Jahres 492 v. Chr. und seine historische Einordnung», *Chiron* 22: 237-279.
- ZAUSICH, K. Th. 1983, «Die demotischen Papyri von der Insel Elephantine», dans *Egypt and the Hellenistic World* (Studia Hellenistica 27), Louvain: 421-435.
- 1984, «Von Elephantine bis Sambehdet», *Enchôria* 12: 193-194.
- ZAWADSKI, S. 1986, «New data concerning qîpu and sangû of Ebabbar temple in Sippar in the Neo-Babylonian and Early Persian periods», *Eos* 74: 85-89.
- 1988a, *The Fall of Assyria and Median-Babylonian Relations in Light of the Nabopolassar Chronicle*, Poznan-Delft.
- 1988b, «Umman-Manda: Bedeutung des terminus und Gründe seiner Anwendung in der Chronik von Nabopolassar», *Šulmu* (éd. P. Vavronšek, V. Souček), Prague: 379-387.

- 1990, «Great families of Sippar during the Chaldean and early Persian periods», *RAss* 84: 2-25.
- 1992, «The date of the death of Darius I and the recognition of Xerxes in Babylonia», *NABU*, note 49.
- 1995a, «Is there a document dated to the reign of Bardiya II (Vahyazdāta)?», *NABU*, note 54.
- 1995b, «Chronology of the reigns of Nebuchednezzar III and Nebuchednezzar IV», *NABU*, note 55.
- 1995c, «BM 63282-The earliest Babylonian text dated to the reign of Nebuchednezzar IV», *NABU*, note 55.
- ZECCHINI, G. 1989, «Entimo di Gortina (Athen. II.48d) e le relazioni greco-persiane durante la Pentecontaetia», *AncSoc* 20: 5-13.
- 1989, *La cultura storica di Ateneo*, Milano.
- ZERTAL, A. 1990, «The Pahwah of Samaria (Northern Israel) during the Persian period. Types of settlement, economy, history and new discoveries», *Trans.* 3: 9-30.
- ZERVOS, O.H. 1979, «Near Eastern elements in the tetradrachms of Alexander the Great: the Eastern mints», dans Mørholm-Waggoner: 295-305.
- ZETTLER, R.L. 1979, «On the chronological range of the Neo-Babylonian and Achaemenid seals», *JNES* 38/4: 257-260.
- ZIMANSKY, P. 1995, «Xenophon and the Urartian legacy», dans P. Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec* (Actes de la Table ronde de Toulouse, 3-4 février 1995), *Pallas* 43: 255-258.
- ZIMMERMANN, P. 1992, «Die lykischen Häfen und die Handelswege im östlichen Mittelmeer», *ZPE* 92: 201-217.

Index général

SIGNIFICATION DES FORMES TYPOGRAPHIQUES ET DES ABRÉVIATIONS

[Petites capitales]: CYRUS, AHURA-MAZDA : anthroponyme, théonyme.	(ch.) = chinois; (ég.) = égyptien; (héb.) = hébreux; (lat.) = latin; (gr.) = grec; (él.) = élamite; (lyc.) = lycien; (lyd.) = lydien; (aram.) = araméen; (ir.) = iranien; (m.p.) = moyen-perse; (p.) = persan moderne; (v.p.) = vieux-perse; (v.p.*) = terme vieux-perse reconstitué à partir d'un emprunt.
[Gras]: Arabie : toponyme (fl. = fleuve).	
[Normal]: Décadence : notion.	
[Italique]: <i>Aliè</i> (gr.) : terminologie antique.	
(ak.) = akkadien; (ar.) = araméen; (arab.) = arabe; (ass.) = assyrien; (av.) = avestique;	

A

Abanu : 85.	Acculturation : 9, 94-96, 222, 502, 525, 727, 778, 894, 974, 1036.
ABBAMUŠ : 477.	Achaïe : 645.
ABBATEYA : 442-443.	Achat, acheteur : 213, 290, 470, 749, 959, 1006.
ABDALONYMOS : 877, 1041, 1075.	ACHÉMÉNÈS (ancêtre des Achéménides) : 26-27, 112, 122-123, 342.
ABDÉMON : 628-629.	ACHÉMÉNÈS (frère de Xerxès) : 362, 365, 488, 535, 541, 563, 591, 594.
Abdère , ABDÉRITAÏNS : 169, 278, 360, 547, 990.	ACHÉMÉNIDES : – <i>clan</i> : 28-29, 94, 98, 104, 126, 342, 348; – <i>dynastie</i> : 49, 74, 101, 105-106, 115, 121, 123, 137, 150, 180-182, 194, 199, 330, 428, 451, 492, 494, 541, 562, 587, 607, 649, 741, 766, 776, 780, 798, 821, 858, 885.
ABISARÈS : 776.	AÇINA : 127-129, 131-132, 137.
ABISTAMÉNÈS : 763, 863, 869, 1051.	Acropole : – d' <i>Athènes</i> : 170, 221, 566, 571, 938, 1000; – <i>de Suse</i> : 177, 179-180, 421, 1050. – Cf. <i>Akra</i> .
ABOULITÈS : 202-203, 717, 739, 744-745, 803, 860-862, 865, 868-870, 885, 889, 894, 1072.	ADA : 727, 1037.
ABROKOMAS : 375, 557, 638, 641-643, 646, 648, 671, 1017.	
Abydos : 154, 167, 209-211, 316, 376, 427, 506, 543, 547, 550, 621, 838, 839.	
<i>Abyrtakē</i> (gr. sauce épicée) : 299.	
Acarnanie : 818.	
Acclimatation : 95, 214-215, 250, 508.	

ADAD: 451.
 ADDA: 518.
Addu-ab-usur: 476.
Adeia (gr. sauf-conduit): 380, 637. – Cf. Bon de route, *Halmi*.
 Administration royale persépolitaine: 38, 107, 254, 258, 270, 300, 302, 325, 327, 345, 350, 363, 365, **434-487**, 522, 756, **962-972**, 981, 996-997.
 Administration satrapique: 461-466, 488, 528, 921, 978, 1006-1007, 1066.
 ADOUSIOS: 48, 917.
Adramytion: 579, 659, 688, 995.
 ADRASTOS: 723, 843.
Ādīr (*Adē*) (ak. serment de loyauté): 787.
Aēnah (av. faute, manquement): 568.
Afghanistan: 11, 49.
Afrasiab: 772.
 AFRICANUS: 583.
Afrique: 192, 206, 495, 990.
Agaça Kale: 903.
Agadē: 54, 1047.
Agalma (gr. statue divine): 260, 561, 695-696, 934, 988, 1024.
 AGAMEMNON: 660.
 AGATHARKIDES: 1055.
 AGATHIOKLÈS DE CYZIQUE: 312, 537.
 AGAVOS: 725.
 AGÉE (eunuque): 285, 294, 296.
Agelai basilikai (gr. haras royaux): 432. – Cf. Haras.
 AGÉSILAS: 166-167, 250, 346, 351, 358, 366, 371, 391, 419, 478, 650, 656-664, 669-670, 681-683, 688, 719, 726, 803, 806, 886, 1016.
Aggareion (gr. service du courrier): 382-383.
Aggelos/oi (gr. messenger/s): 103, 383.
 AGIAS: 639.
Aginis: 395, 779, 782, 1055.
 AGIS: 850, 852, 1070, 1073.
Aglaophotis (lat. sorte d'herbe): 278.
 Agneau: 298, 504.
Agônisai (gr. rivaliser): 323, 328, 819.
Agora (gr. marché): 101, 390, 469, 959.
Agoraia telē (gr. taxes de marché): 411.
Agorastēs (gr. acheteur): 290, 470.
Agri (lat. campagnes): 870.
 AGRIANES: 157.
 Agriculture: 244sq. **452-456**, 484, 726, 737, 749-751, 755, 780, 825, 906, 955, 966-967.
Agru (ak. travailleur): 115-116, 925.
 AGYRIS: 629, 666.
 AHĪ'AB: 463.
Aha: 430.
 AHIQAR: 283.
 AHMÔSE: 92, 491, 498.
 AHRA MAINYU: 924.
 AHRIMAN: 924.
 AHURA-MAZDA: 568-569, 894, 983, 1025, 1027; – *char sacré*: 343, 558; – *culte*: 106, 150, 254, 259-260, 263, 451, 570, 585, 697, 893, 923-924, 1026; – 230, 234, 261, 499, 686, 1048, 254, 451; *image*: 230, 234, 261, 499, 686, 1048; *dans les prières royales*: 115, 128-129, 136-140, 143, 178, 181, 190-191, 194-195, 224-226, 252, 262, 271, 315, 341, 458, 528, 535, 568-569, 587, 695. – Cf. Roi.
Ahwaz: 394.
 AHZAI: 504.
Aī-Khanūm: 11, 774, 1025, 1054.
 AIAKÈS: 168, 510, 513.
Aigai: 380, 411, 517, 580.
Aigaléos (Mt): 315.
 Aigle: 123, 255, 342, 926, 1048.
Aigos-Potamos: 617.
 Aïnesse: cf. Fils aîné.
Akaba: 781.
Akanthos, AKANTHIENS: 318, 360, 544.
 ĀKAUFACIYĀ: 188, 570.
Akē: 671-672, 679, 684, 1061.
Akēs (fl.): 428.
Akharistos (gr. sans récompense): 317.
Akinakēs (gr. épée courte perse): 106, 146, 229, 252, 317-319, 360, 547, 565, 624, 642, 691, 819.
Akisilène: 641, 762.
Akītu (ak. Nouvel An): 51.
Akkad: 51, 54.
Akra (gr. citadelle): 180, 759.
 AL-BIRUNI: 196, 930.
Alabanda: 362.
Alarodiens: 402.
Albaniens: 717, 751, 758.

ALCIBIADE: 215, 380, 609-612, 637, 661, 953, 958.
 ALCMÉONIDE (s): 172.
Alep: 371, 475, 1040.
 ALEUADES: 545.
 ALEXANDRE I^{er} DE MACÉDOINE: 157, 169, 545, 548.
 ALEXANDRE III LE GRAND: 9-12, 19, 146, 194, 203, 234-235, 248, 258-259, 374, 534, 539, 716, 837, 871, 891, 896; – *cour et entourage*: 237, 269, 275, 293, 298, 300, 323, 330, 346, 538, 720, 750, 758, 781, 801-802, 853, 858, 886, 889, 895-896; – *armée*: 273, 469, 648, 807, 819-820, 865, 886; – *flotte*: 394-395, 734, 740-741, 778-782, 843-846, 854, 865; – *conquêtes*: 38, 90, 237, 240, 242, 387, 391, 522, 524, 707, 852, 864, – *en Asie Mineure*: 166, 310, 336, 708, 714-715, 718-733, 837-848, 867, 875-876; – *en Transeuphratène*: 375, 734-738, 850-852, 877; – *en Égypte*: 301, 307, 738-740, 872-873, 877-878; – *en Babylonie*: 53, 201-202, 215, 250, 564, 739-747, 781, 852, 860-869, 871, 884; – *à Suse*: 202, 214, 306, 349, 715, 739-747, 754, 860-862, 895; – *dans le Fārs et le Zagros*: 14, 98, 106, 219-220, 309, 372, 388, 447-448, 454, 472, 482-483, 715, 747-757, 829, 860-862, 870-871; – *en Asie centrale*: 373, 553, 715, 757-774; – *en Inde*: 205-206, 376, 565, 734, 760, 774-778, 812, 896; – *dans le golfe Persique*: 778-782; – *et Darius III*: 201, 212, 268, 385, 415, 427, 430, 461, 713, 790, 794-797, 800, 808, 852-859, 862-863, 872-884, 886, 943; – « *dernier des Achéménides* »: 887-889, 1077. – Cf: Aristocratie perse; Continuités/adaptations; Diadoques; Élites locales; Macédoine; Révoltes; Satrape/nomination.
 ALEXANDRE IV: 564, 738.
 ALEXANDRE LE LYNKESTE: 844.
Alexandrette: 395.
Aliē (gr. assemblée): 29.
 Alimentation: **298-305**, 340, 508, 525, 949.
Alkē (gr. puissance militaire): 314, 807.
 ALKIDAS: 598.
 Alliance: 814, 876; v. *Symmakhia*.
 ALOGOUNÉ: 293, 605.
Alsos (gr. bois sacré): 215, 250-251.
Altin Tepe: 763, 783.
 ALYATTE: 33-34, 44, 857, 907.
 AMAN: 315.
Amanus: 396.
 AMASIS (LE MARAPHIEN): 153, 342, 362-363, 484, 490, 498, 931.
 AMASIS (PHARAON): 33, 35, 45, 59, 61-61, 65, 68-70, 92-93, 277, 289, 465, 497, 910, 913-915, 974.
Āmāta (v.p. « noble »): 342.
Amathonte: 160, 166, 505, 666.
Amaxitos (gr. carrossable): 373, 387-388, 753, 952.
 Ambassade (ur): du roi: 591, 594, 598-599, 675, 708-709, 720; – *vers le roi*: 204, 206-207, 235, 248, 266, 269, 319, 324, 361, 380-381, 390, 395, 507, 525, 574-575, 597, 598-599, 611, 617, 656, 662, 665-666, 675, 683, 688, 708, 846, 960, 998, 1000, 1021; – *entre Darius III et Alexandre*: 852-859; – *vers Alexandre*: 204, 206-207, 747, 873-874, 877, 936.
 AMÉNÉBIS: 492.
 AMÉNOPHIS II: 984.
Amer (fl.): 192.
 AMESTRIS (femme de XERXÈS): 108, 147, 297, 321, 332, 532, 582-583, 594, 931, 983.
 AMESTRIS (fille de DARIUS II): 606-607, 634.
 Ami (titre): 196, 200, 205, 264, 293, 317, 319-320, 323, 326, 332, 333-334, 338, 588, 596, 640, 642, 650, 681, 789, 791-792, 794, 796, 800-801, 809, 868, 885, 889, 1027.
Amicitia (lat. « amitié »): 679-680, 720.
 Amiral: 351, 365, 506.
Amisos: 680, 684.
 Amitié (traité d'–): 877; voir *Philia*.
 Amitié et alliance (traité d'–): 852-853, 876.
 AMMINAPÈS: 707, 864.
Ammon (oasis d'–), AMMONIENS: 65, 92, 491, 915, 946.
 AMMON-RE: 491.
 AMORGÈS: 608, 610-611, 626, 694, 1003.
 AMOTASHTART: 506.
Ampē: 395, 522, 779, 782, 1055.

AMPHOTÉROS : 845, 848, 849, 852.
Amu darya (fl.) : 50, 88, 375, 764.
Amurru : 58-59.
 AMYNTAS (auteur hellénistique) : 34, 37, 214, 248, 312.
 AMYNTAS (roi macédonien, père de GYGAÏÈ) : 157, 362.
 AMYNTAS (fils de GYGAÏÈ) : 362, 837, 818, 848-851, 864-867, 872, 877-880.
 AMYRTÉE : 280, 592-593, 596, 638, 652-654, 706, 737, 1015, 1043.
 AMYTIS (princesse mère) : 35, 43, 93, 921.
 AMYTIS (fille de XERXÈS) : 532, 582.
 AMYTIS (sœur de XERXÈS) : 276, 293, 296, 332-333.
Amyzon : 863, 1072.
 ANA : 686.
 ANACRÉON : 94.
Anagkaioi (gr. parents) : 337.
 ANĀHITA : 218, 262, 264-265, 295, 540, 570, 633, 635, 641, 695-698, 723-724, 743, 746, 759, 762, 771, 787, 893, 918, 941, 943, 1024, 1026-1027, 1035-1036, 1047-1048. Cf. ARTÉMIS.
Anairya (ir. « non-iranien ») : 194 ; cf. *Enarees*.
 ANAÏS : 759.
 ANĀTIS : 264-265, 293, 509, 695, 698, 723-724, 943, 979 ; – *Barzochara* : 509, 698, 732, 1026, 1040 ; – *Persique* : 696.
Anamis (fl.) : 779.
Anapa : 264.
 ANAPHAS¹ : 145-147. -
 ANAPIAS² (fils du précédent) : 145.
Anaspastoi (gr. déportés) : 523, 780. – Cf. Déportation.
 ANAI : 603.
Anatolie : 17, 44-45, 88, 474, 509, 522, 699, 731, 851-852, 857, 979.
Anaxyrides (gr. pantalon perse) : 229.
Ancyre : 718.
Andēsu (ak. convocation militaire) : 769.
 ANDIA : 605.
 ANDOCIDE : 608-609.
Andr(e)ôn (gr. appartement des hommes) : 95, 295.
Andreia (gr. bravoure) : 791, 810.

Andrias (gr. statue humaine) : 561, 696, 981.
Andros : 160, 170, 547, 849-850, 852.
 ANDROSTHÉNÈS : 781.
 Âne : 208, 301, 343, 347, 392-393, 737.,
Anēr Persēs (gr. homme perse) : 342, 760.
 ANGARES : 341, 949.
 ANGDISTIS : 696.
 ANKHNESNEFERIBRÈ : 975.
 Annales assyriennes : 33, 36-37.
 ANNAROS : 306, 947, 949.
 Anniversaire : 297, 343, 347, 536, 984.
 ANQUETIL-DUPERRON : 105.
Anšan : 26-28, 32-33, 41, 51, 54, 102-104, 133, 177, 228, 334, 436, 439, 451, 907, 909.
 ANTALKIDAS : 306, 313, 665, 668, 725, 847, 875.
Antandros : 156, 579.
Anthylla : 432.
 ANTIBÉLOS : 744, 868-869, 884, 1047.
 ANTIGONE LE BORGNE : 10, 146, 180, 204, 248, 384, 392, 429, 433, 467-468, 704-705, 737, 749, 751-752, 786, 831, 849, 851-852, 854, 890, 896, 968, 1070, 1076.
 ANTIMÉNÈS DE RHODES : 377, 467.
Antioche de Perside : 780.
 ANTIOCHOS L'ARCADIEN : 248.
 ANTIOCHOS III (le Grand) : 15, 264, 426, 432-433, 509, 782, 827, 968, 978, 984.
 ANTIOCHOS VII : 327.
 ANTIPATER : 413, 466, 850, 1073.
 ANU : 686, 743, 1020, 1047.
 ANUDARU : 614, 998.
Anusiya (v. p. partisan, soutien) : 120, 142.
 ANYSOS : 506.
Anzamanakka : 480.
 ANZU : 1041.
Apadana : 177-182, 187, 189, 191, 218, 229, 234, 236, 590, 608, 649, 694-695, 763, 934, 996.
 APĀM NĀPĀT : 990.
 APAMA : 321.
 APAMÈ : 351, 681, 720, 896.
 APARYTÈS : 402.
Aphrodisias : 935
 APHRODITE : 695, 943 ; – *Ourania* : 265.
 APHYASIS : 517.

APIS : 66-68, 281, 421, 495-496, 498, 563, 706, 878, 915-916, 974, 989-990, 1007 ; mère des – : 1008.
Apitaruš : 184.
Apodektēres dōrōn (gr. receveurs de dons) : 407.
 APOLLODOTOS : 728.
 APOLLON : 48, 171, 251, 413, 507, 623, 722, 941, 958 ; – *d'Aulai* : 508-509, 601 ; – *de Délos* : 566 ; – *de Didymes* : 287.
Apollonia : 662.
Apomoirā (gr. impôt) : 411.
Apophora (gr. livraison) : 406.
Aposkeuē (gr. équipement) : 305.
Apostana : 779.
Apostasis (gr. sécession, rébellion) : 328, 474, 496, 681, 700, 811, 991.
 Appartements royaux : 267-269, 274, 286-287, 296.
 Appel (droit d'–) : 86, 511-512.,
 APPIŠMANDA : 438.
 APPUASU : 516.
 APRIÈS (Hophra) : 60, 62, 70.
 AQRIA : 86.
 ARABES, **Arabie** (s) : 55, 73, 265, 372, 391, 398, 408, 736-737 ; – *diachronie* : 59, 77-81, 185-189, 192, 208, 391, 428, 495, 604, 647, 669-670, 702, 736-737, 741, 781-782, 813-814, 864, 907, 909, 912-914, 917, 1020, 1046 ; – *roi des Arabes* : 64, 373, 384, 614, 704, 736-738, 1017, 1043 ; – *Arabes en Mésopotamie* : 34, 42, 45, 51, 55, 59 ; – *tribut* : 301, 402, 406, 408-410 ; – *kurtāš* : 446.
 ARABIGNÈS : 147, 557.
Arachosie : 50, 75-77, 93, 128-129, 133-134, 184-187, 192, 363, 370, 404, 458-459, 715-716, 765-766, 774-777, 785, 884, 918, 966.
Arad : 380, 462, 505, 684, 946, 968, 1043.
Arad ekalli (ak. esclave du palais) : 291, 450, 946.
Arad šarri (ak. esclave royal) : 291, 450, 946.
Arados : 505, 703, 848, 1030.
Akakadri : 111.
 Araméen (usage de l'–) : X, 17, 88, 127, 377, 380, 426, 429-430, 434, 440, 445-446, 462-465, 471-472, 490, 516, 524, 526, 733, 737, 762, 774, 781, 784, 851, 905, 912, 919-920, 963, 965-966, 974, 981-982, 989, 992, 1014, 1051, 1054.
 ARAMÉENS : 55, 523.
Araxes (fl.) : 372, 457, 536.
 ARBAKÈS : 34, 147, 648.
 ARBAMIŠŠA : 363. – Cf. HARBAMIŠŠA.
 ARBAREME : 606, 996.
 ARBARIOS : 605, 643, 1003.
Arbèles : 44, 135, 370, 377, 393, 477-478, 697, 739-740, 759, 817, 854-855, 859-860.
Arbinas : 626-627, 689-691, 1009, 1022.
 Arbitrage, arbitre : 162, 207, 511, 622, 665, 978, 983, 1004.
 Arbre : 245-246, 304, 456-457, 507, 546 ; – *culte de l'arbre* : 248, 940.
 ARBUPALÈS : 802.
 Arc : 24, 30, 244, 297, 339, 494, 552, 554, 1064 ; – *royal* : 102, 106, 113, 137, 223, 226-228, 237-239, 244, 322, 540, 624, 628, 686, 856, 939. – Cf. Fonds d'–.
 ARCADIENS, **Arcadie** : 248, 639, 645.
 Archer : 50, 85, 173, 225-226, 340, 374, 420, 520, 553, 625, 648, 730, 736, 754, 820, 871, 884, 920, 960, 986.
 ARCHIAS : 781.
 Architecte, architecture : 98-99, 220, 376, 551, 1049. – Cf. Chantier, Constructions, Palais.
 Archives : – *privées* : 18, 82-83, 92, 586, 618-619, 744, 773-774, 919, 944, 959, 987, 989, 992, 998, 1005, 1056 ; – *royales* : 14, 57, 96, 211, 426, 434-437, 442-443, 446, 474, 504, 508, 758, 917, 946, 954-957 ; – *satrapiques* : 14, 78, 82, 92, 380, 403, 424, 461-462, 465, 512, 578, 763, 773-774, 960 ; – *historiques perses* : 14 ; – *des temples* : 82-83, 92, 393, 500, 919, 954, 975, 989, 992, 1056. – Cf. *Basilikai diphtherai*, *Karamarru ša šarri*.
Arderikka : 522, 740, 743.
 ARDIYA : 84-85, 920.
Ardu (ak. esclave) : 41, 907.
 ARDUMANIŠ : 120, 125.
 AREIMANIOS : 924. – Cf. AHRIMAN.
 ARÈS : 252.
Aretē (gr. courage) : 38, 320, 499, 808.
Argaios (Mt) : 732.

- Argent: 167, 184, 198, 420, 780, 958, 1065;
– *monnayé*: 205, 484; – *pesé*: 205, 406, 409,
416-418, 421-422, 435, 440-442, 454, 463,
465-466, 469-471, 489, 501, 601, 618, 823,
960, 1005-1006, 1065. Cf. Mine, Monnaie,
Sicile.
- Arginuses**: 617.
- Argištihiṇili**: 764, 1052.
- Argos**, **ARGIENS**: 291, 557, 580, 677, 705, 804,
806, 810, 1000.
- ARGOSTÈ**: 26.
- Argyrikon telos* (gr. impôt en argent): 415, 417.
- ARIABIGNÈS**: 125.
- ARIAKÈS**: 717, 762, 852, 896.
- ARIAMAZÈS**: 768, 771.
- ARIAMNÈS**: 145.
- Arianè**: 193, 525.
- ARIAOI**: 193.
- Ariaramneia**: 733, 1040.
- ARIARAMNÈS¹** (fils de DARIUS I^{er}): 540, 631,
985.
- ARIARAMNÈS²** (roi perse): 26-27, 122, 905,
1014.
- ARIARAMNÈS³** (satrape de DARIUS I^{er}): 147,
155, 352, 362-363, 478, 480, 761, 932, 1051.
- ARIARATHE**: 763, 1051, 1069.
- ARIARATHÈS¹** (fils d'ARTAXERXÈS II): 699.
- ARIARATHÈS²** (fils d'ARIAMNÈS): 145-146.
- ARIARATHÈS³** (fils d'HOLOPHERNE): 146.
- ARIASPÈS**: 50, 79, 370, 699-700, 764, 919.
- ARIBAZE**: 286, 334, 364.
- Arie**, **ARIENS**: 50, 185-187, 190, 192, 363; 370,
402-403, 715-716, 753, 764, 765.
- ARIEÈ**: 338, 346, 639, 649-653, 663.
- Arīka* (v.p. sans foi): 140, 568.
- ARIMNÉE**: 145, 147.
- Arim-berd**: 763.
- ARIOBARZANÈS**: 230, 303, 337, 381, 388, 482,
662, 675-676, 679, 681, 683, 688-689, 693,
717-718, 720, 725, 756, 803, 837, 870, 1019,
1027, 1036, 1049, 1055.
- ARIOMARDÈS**: 363, 574, 930.
- ARIOUKÈS**: 1051.
- Arisbe**: 839.
- ARISTAGORAS**: 158, 160-168, 170, 336, 382,
513, 550, 703, 807, 932.
- ARISTAZANÈS**: 805, 809.
- Aristeia** (gr. valeur): 499.
- ARISTIDE**: 405-406.
- ARISTIPPE**: 645.
- ARISTOBULE**: 220, 717.
- Aristocratie perse**: 61, 66, 94, 103, 105, 109-
110, 115-117, 120, 141-150, 183, 196, 259,
297, **320-321**, 334-351, 364-366, 483-484,
558, 583, 588, 590, 594, 605, 627, 642-643,
663, 686, 723, 725, 745, 794, 798-803, 815,
842, 854, 894, 896, 925-926, 929-930, 951,
998, 1060; – *et Alexandre*: 854, **862-871**,
885-886, 888-891, 1008, 1067, 1072-1074.
– Cf.: Ethno-classe dominante, Famille aris-
tocratique.
- ARISTODICIDE D'ASSOS**: 426, 429, 433.
- Aristoi** (gr. nobles): 28-29, 273, 318, 337, 339,
341, 343, 542, 642, 810. – Cf. Aristocratie,
Noblesse perse.
- ARISTOMÉDÈS**: 818, 848-849, 851, 1064.
- Ariston** (gr. déjeuner): 347.
- ARISTONIKOS**: 852.
- ARISTOPHANE**: 324.
- ARISTOTE DE SALAMINE**: 220.
- ARISTOTE**: 314.
- ARISTOXÈNOS**: 312.
- ARIYABAMA**: 518.
- ARIYAWRATA**: 288, 498, 592, 745.
- Arjan**: 31, 906.
- ARKÉSILAS**: 153.
- ARKÉSIMAS**: 727.
- ARKHA**: 128-129, 132-135, 137-138.
- Arkhe** (gr. pouvoir territorial): 9, 79, 192, 366,
537, 721, 768, 788, 895; *patrōa arkhe* (pou-
voir ancestral): 687. – Pl. *Arkhai* (gr. magis-
tratures): 319, 403.
- Arkhihiereus** (gr. grand-prêtre): 493.
- Arkhnōn** (gr. gouverneur): 403, 352-353, 868,
872, 881. – Cf. Satrape/terminologie.
- ARLISSIS**: 688-689, 1002, 1021.
- ĀRMAĪTIDĀTA**: 623.
- Armavir-blur**: 764, 784, 963, 1057.
- Arme**, **armement**: 29-31, 552-556, 616-617,
806, 819-820, 854, 886, 986-987, 1006,
1018, 1061, **1064-1066**.
- Armée**: – *assyrienne*: 1062; – *civique*: 805,

- 808; – *hellénistique*: 962, 1065; – *macé-
donienne*: 715, 807-809, 833-839, 845-
846, 848, 853-855 (cf. Alexandre, armée);
– *royale perse*: 50, 78, 85, 87, 130-131, 154,
200, **207-212**, 316, 322, 329, 343, 354, 362,
365, 406, 416-417, 422-423, 468-469, 514,
522, 541-545, 574, 591, 593, 596, **615-617**,
638-639, **644-653**, 679, 693, 700, 702, 704-
705, 713, 738, 760, 764, 780, 782, 786, **803-
820**, 839, 851, 871, 883-884, 886, 961, 985-
986, 999-1000, 1005-1006, 1012-1015,
1024, **1060-1065**; – *satrapique*: 77, 130,
153, 155, 167, 352-355, 363, 572, 597, 612-
613, 661-662, 693, 769, 804, 811-813, 816,
818, 839, 886, 979, 995, 1021, 1061, 1063,
1070. – Cf. Colon, Convocation des troupes.
Dénombrement, Mobilisation.
- Arménie**: 77, 128, 130-133, 185-187, 191-192,
218, 332, 364, 474, 525, 605, 650, 652, 676,
681, 683, 695, 714-715, 717, 730, 750, 755,
759, 761-764, 715, 785, 791, 802, 813, 816-
817, 852, 860, 869, 914, 957, 1030, 1051-
1052; – *routes*: 371, 387, 392; – *tribut*: 108,
402, 415-417, 419; – *époque hellénistique*:
641, 896.
- Armure**: 553-554, 581.
- Arñña**: 626.
- Aromates**: 55, 294, 737.
- Arrapha**: 32.
- ARRHIDÉE**: Cf. PHILIPPE ARRHIDÉE.
- ARŠADA**: 77, 458.
- ARSAKÈS**: 606-607, 827.
- ARŠAMA¹** (père de PARNAKA): 437; cf. ARSA-
MÈS².
- ARŠAMA²** (satrape d'Égypte): 228, 230, 322,
377, 425, 435, 454, 464, 471-472, 476-478,
489, 503, 519, 586, 594, 603, 605, 613-614,
617, 620-621, 623, 825, 964, 970, 974, 979,
998, 1003. – Cf. ARSAMÈS³.
- ARSAMÉNÈS**: 766.
- ARSAMÈS¹** (grand-père de DARIUS I^{er}): 26-27,
122, 535, 905, 1014.
- ARSAMÈS²** (oncle de DARIUS): 350, 365; cf.
ARŠAMA¹.
- ARSAMÈS³** (satrape d'Égypte): 429, 484, 605,
740, 816, 995; cf. ARŠAMA².
- ARSAMÈS⁴** (AMASIS LE MARAPHIEN): 498.
- ARSAMÈS⁵** (fils de DARIUS): 460, 481.
- ARSAMÈS⁶** (fils d'ARTAXERXÈS II): 699-700,
803, 844, 863.
- ARSAMÈS⁷** (gouverneur de Cataonie): 732.
- ARSANÈS**: 792.
- Arsenal**: 397, 432, 464-465, 516, 730, 968, 978.
– Cf. Chantier naval.
- Arsenic**: 464, 780.
- ARSÈS¹** (ARTAXERXÈS I^{er}): 583.
- ARSÈS²** (ARTAXERXÈS II): 634.
- ARSÈS³** (ARTAXERXÈS IV): 18, 281, 288, 709,
734, 738, 789-791, 792, 795-798, 838, 1023,
1044, 1060.
- ARSIKÈS**: 1011.
- ARSINOÈ**: 825, 1065.
- ARSITÈS**: 606, 609, 680, 694, 708, 718, 779,
816, 838, 840-843, 851, 1034.
- Arštām* (v.p. justice): 314.
- Arštibara* (v.p. porte-lance): 121, 125, 228, 908.
– Cf. *Doryphoros*.
- ARSU** (ARTAXERXÈS IV): 18, 1011.
- Art**: – *achéménide*: 15, 89, 183-184, 198, 217-
222, 519-520, 690-691, 893, 939, 993, 1049;
– *gréco-perse*: 96, 222, 311, 519, 719-720,
736, 744, 764, 778, 979-980, 1034, 1047,
1052, 1054. – Cf. Iconographie achéménide
(diffusion), Relief, Stèle.
- Arta** (v.p. ordre, vérité): 138-139, 150, 528,
568, 587, 894, 928, 954.
- ARTABAN¹** (sous DARIUS I^{er}): 234, 240, 285,
338, 462.
- ARTABAN²** (sous XERXÈS I^{er}): 581-584, 588,
795-796, 996.
- ARTABAN³** (sous ARTAXERXÈS I^{er}): 581,
587.
- ARTABANE** (frère de DARIUS I^{er}): 540, 542, 583-
584.
- ARTABANOS**: 364-365.
- ARTABATAS**: 917.
- ARTABAZE¹** (fils de PHARNAKÈS¹): 343, 350,
360, 362-363, 365, 380, 437, 515, 542,
547-548, 550, 556, 577-578, 580, 594, 937,
987.
- ARTABAZE²** (fils de PHARNABAZE¹): 676-682,
700-701, 707, 718, 720, 771, 800-802, 805,

808, 810-812, 815, 841-842, 847, 865, 885, 889, 891, 894, 995, 1029.
 Artabe (gr. [mesure perse]): 298-300, 426, 621, 961.
Artācā brazmaniya (v.p. selon le rite): 567-568, 991.
 ARTACAMAS: 917.
 ARTACHAIÈS: 107, 343, 384.
 ARTAGERSÈS: 648, 751, 753.
 ARTAĤŠAR: 606.
 ARTAIOI: 568, 928, 949.
 ARTAIOS: 753.
Artakoana: 370, 764.
 ARTAMÈS: 497-498.
 ARTAMNÈS: 145.
 ARTANÈS: 145, 972.
 ARTAOZOS: 642, 652.
 ARTAPAN: 362.
 ARTAPATÈS: 287, 318, 335, 642-643, 1015.
 ARTAPATI: 526.
 ARTAPHERNÈS¹ (frère de DARIUS I^{er}): 158, 160-162, 164-166, 168, 172, 362-363, 365, 380, 400, 424, 507, 510-513, 540, 598, 603, 608, 832, 925, 926, 933, 978.
 ARTAPHERNÈS² (fils d'ARTAPHERNÈS¹): 170, 172, 365, 515, 522.
 ARTAPHERNÈS³ (sous ARTAXERXÈS I^{er}): 598-599.
 ARTAREME: 483.
 ARTARIOS: 365, 483, 595, 606.
Artasāt: 764, 1052.
 ARTASĀTA: 281, 797, 1047.
 ARTASYRAS: 110-111, 279, 285, 364, 584, 646, 921.
Artāvā (v.p. bienheureux): 567-568, 928, 991.
 Artavanité: 568, 928.
 ARTAVARDIYA: 129, 133, 364.
 ARTAXERXÈS I^{er} (465-425/4): 18, 146, 178, 229, 237, 243, 289, 359, 538, 560, 581-584, 586-587, 605-608, 940, 1003, 1029; – *administration*: 355, 415, 415, 429, 433-435, 442, 461, 472, 476, 501-503, 508, 516, 574, 587-588, 594-595, 600-601, 603-604, 606, 615, 624, 635-636, 649, 694, 697, 714, 764, 831; – *armée*: 381, 575; – *entourage*: 148, 219, 275-276, 279, 293,

320, 322, 330, 338, 365, 380, 498, 524, 532, 580, 605-607; – *constructions*: 187, 231, 587, 590, 739, 755, 998; – *et ses provinces*: 228, 332, 465, 563, 564, 591-594, 596-600, 614, 618, 620, 624, 998-1000, 1008, 1010; – *mort*: 239, 605-609, 794, 796, 1001. – Cf. Avènement, Succession, Tombe.
 ARTAXERXÈS II (405/4-359/8): 146, 183, 186, 205, 238, 249-250, 306, 313, 483, 538-541, 631-632, 607, 634-635, 640, 650, 643, 649-650, 698, 797, 799, 950, 1010, 1012-1013, 1023-1024, 1026; – *administration*: 355-356, 411, 414, 429, 503, 505, 511, 588, 616, 626, 633, 650, 652, 654, 662-663, 675-681, 686-689, 694, 714, 717, 731, 734, 761, 764, 774-776, 787, 816; – *politique religieuse*: 218, 259, 262-263, 265, 633, 635, 695-699, 724, 743, 759, 1020; – *armée*: 650-652, 662, 699, 751, 786, 804, 1013; – *guerres*: 18, 240, 276, 280, 282, 329, 333, 346, 366, 371, 391, 419, 478, 599, 638-639, 644-649, 650-677, 669, 676, 681, 720, 752-753, 786, 820, 847, 857, 1010, 1017; – *révolte de Cyrus le Jeune*: 242, 250-252, 264, 276, 281, 304, 332, 336, 353, 365, 381, 614, 619, 632-650, 862, 1027; – *entourage*: 14, 16, 142, 146, 149, 204, 211, 235, 269, 274, 279, 283, 286, 292-293, 297, 309, 318-322, 324, 325, 327-329, 331-334, 345, 350-351, 361, 409, 632, 650-653, 662-663, 699-700, 797, 799, 801-802; – *constructions*: 178, 218, 268, 590, 633, 649, 694-695; – *et ses provinces*: 522, 615, 638, 646-649, 652-654, 666-675, 678-679, 681-685, 693, 744-745, 1002, 1056; – *mort*: 239, 582, 685, 699-700, 792-795, 1029. – Cf. ANAHITA, Avènement, CYRUS LE JEUNE, **Kou-naxa**, Succession, Tombe.
 ARTAXERXÈS III (359/8-338): 213, 228, 239, 286-287, 302, 683-685, 687, 699-700, 709, 754-755, 789, 794-796, 798, 811-812, 815, 845; – *administration*: 108, 411, 701-702, 706, 724, 726-729, 734, 753, 763, 766, 868, 876; – *armée*: 239, 804, 809, 814, 1062; – *guerres*: 204, 240, 249, 281, 287,

447-448, 605, 673, 683-684, 701-709, 720, 733, 736, 738, 804, 806, 810, 877-881, 1011, 1031-1032; – *entourage*: 291, 325, 700, 718, 792, 796-797, 801-802, 823, 865, 884. – Cf. Assassinat, Avènement, Succession, tombe.
 ARTAXERXÈS IV (338-336): 18, 709, 738, 789, 794-796, 838, 880, 1037. – Cf. Assassinat, Avènement, Succession, Tombe.
 ARTAXERXÈS V (BESSOS): 886.
 ARTAYKTÈS: 158, 321, 427, 430, 565, 937.
 ARTAYNTÈS: 328, 351.
 ĀRTCA: 254.
 ARTEMBARÈS: 25-26, 1022.
 ARTÉMELIS: 729.
 ARTÉMIS: 429, 698, 721-724, 781, 864, 873, 958, 1004, 1066; – *d'Ecbatane*: 293, 331, 697 – *d'Éphèse*: 722, 724, 837, 875, 1035; – *Koloë*: 722, 724, 1036; – *Medeia*: 759, 1035; – *Perasia*: 731; – *Persique*: 264, 518, 723, 724, 979, 1035; – *Sardienne*: 722, 1035; *de Xanthos*: 726, 1027. – Cf. ANAHITA, ARTIMUS, DIANE PER-SIQUE.
 ARTÉMISE DE CARIE: 283, 316, 423, 505-506, 514, 546, 577.
Artémision: 544-545, 979.
Artémision d'Éphèse: 722.
 ARTHMIOS: 580, 995, 1003.
 ARTIBÉLOS: 744, 868, 869.
 ARTIBOLÈS: 1073.
 ARTIMAS¹: 923.
 ARTIMAS²: 1014.
 ARTIMUS (lyd. ARTÉMIS): 723.
 Artisan (at): 31, 82-83, 89, 94, 183-184, 435, 441-443, 447-448, 450-451, 465, 472, 519, 526, 571, 590, 723, 725, 755, 829, 911, 919, 921, 965, 969, 1006, 1053.
 Artistes royaux: 238, 243-244, 306, 447, 947 (cf. Architecte).
 ARTIAM: 1058.
 ARTOBARZANÈS: 125, 147-148, 359, 535-538, 540, 930, 983-984.
 ARTOCHMÈS: 321.
 ARTÔHI: 471.
 ARTONTÈS: 966.
 ARTOUCHAS: 813.
 ARTOXARÈS: 148, 279-280, 285-286, 332, 338, 605-606, 609.
 ARTÔZASTRÈ: 148, 933.
 ARTUMPARA: 692.
 ARTYBIOS: 363.
 ARTYPHIOS: 148, 338, 365, 594-595, 606, 609, 999.
 ARTYSTONÈ: 144, 290, 297, 437, 460, 478, 939, 946.
 ARUKKU: 28.
Arx (lat. citadelle): 207.
Arya (v.p. aryen): 139, 193-194, 571.
 ARYAINA (Hariana): 31.
 ARYANDÈS: 72, 75, 93, 128, 133-134, 150, 153, 352, 362, 404, 421-422, 488, 490, 495, 595, 915, 928, 960.
 ARYENÈ: 34, 907.
 ARYSÈS: 146.
Arzūhin: 377.
 ASANDROS: 721, 847.
 ASAPH: 433, 508, 601.
 ASHUÉRUS: 141-142, 215, 246, 291, 294, 315-316, 320, 383, 424, 503, 524, 950. – Cf. XERXÈS.
 ASIDATÈS: 517, 662, 726, 814.
Asie centrale: 17, 23, 37, 43, 45-46, 55, 60, 73, 88, 96, 123, 128, 132, 191, 325, 370, 385, 553, 555, 559, 699, 715, 757-774, 848, 850, 857, 929, 1027, 1054. – Cf. **Bactriane**, **Satrapies-Supérieures**.
 Asie Mineure: 284-290, 357-358, 371, 392, 411, 417-418, 517; – *sous Cyrus et Cambyse*: 46, 49, 62-64, 74-75, 77, 81, 93, 95, 579; – *sous Darius*: 17, 127, 140, 156, 158, 160, 162, 164, 166, 168, 173, 178, 205, 221-222, 248, 304, 320, 329, 352, 383, 397, 420, 424, 468, 474, 478, 507-509, 515, 517, 523-524, 931-933, 960, 978; – *sous Xerxès*: 148, 283, 350-351, 360, 363, 380, 395, 546-547, 549, 551, 556-558, 572-573, 576, 580, 585, 637, 640; – *sous Artaxerxès I^{er} et Darius II*: 586-587, 599-600, 605, 608, 610-611, 613-614, 617, 626, 1005; – *sous Artaxerxès II et Artaxerxès III*: 332-333, 357, 381, 636-637, 639, 642, 645,

- 1067-1068. – Cf. Constructions, Continuités/adaptations, Prix, Révoltes, Satrape/satrapie, Temples, Travaux hydrauliques.
 Babylonisation : 1027, 1047-1048.
 BACCABASUS : 581-583. – Cf. MÉGABYZE.
Bactres, Bactriane, BACTRIENS : 11, 96, 370, 390, 402-403, 411, 446, 451, 829, 935; – *sous Cyrus et Cambyse* : 33, 43, 47-50, 87-88, 90, 911, 914; – *sous Darius et Xerxès* : 75-76, 93, 110, 129, 134, 140, 153 184-188, 190-193, 201, 209, 362, 364, 399, 404, 447, 521-522, 523, 540, 556, 581, 771, 986, 996; – *sous Artaxerxès I^{er}, II, III* : 264, 581, 583, 587, 591, 631, 633, 645, 695-696, 698-699, 1027-1028; – *sous Darius III et Alexandre* : 210, 522, 715-716, 759-761, 764-774, 777, 782, 802, 813, 816, 855, 860-861, 884-886, 890, 1052-1054, 1060, 1063.
Badakhshan : 50, 411, 760.
 BADRÈS : 153, 342, 362-363, 484.
Baga (v.p. dieu) : 106.
Baga- (v.p.*lot, part) : 425, 429.
 BAGABAZOS : 582.
 BAGĀBIGNA : 120.
 BAGABUXŠA : 120, 582, 722. – Cf. MÉGABYZE.
 BAGADĀTA : 507, 523.
 BAGADATÈS : 864, 1072.
 Bagages : 267, 305, 803, 870, 1045.
 BAGAIOS : 134, 356, 657, 966.
 BAGAMISA : 945.
 BAGAPĀ : 362.
 BAGAPADA : 94.
 BAGAPĀTA : 465, 966.
 BAGAPATÈS : 107, 110-111, 279-280, 283, 286-287, 582, 921.
 BAGAPHARNA : 377.
 BAGASARD : 377, 424, 471, 501-502, 918, 959, 961.
Bagastana (v.p.* séjour des dieux) : 136; – Cf. **Behistoun, Bagistanè, Bagistanos**.
Bagistanè : 136.
 BAGISTANÈS : 744, 869, 884.
Bagistanos : 136.
 BAGŌAS¹ : 214, 269, 275, 281, 286-288, 325, 706, 766, 789-797, 799-800, 805, 809, 945, 1027-1028, 1031, 1060.
 BAGŌAS² (le Jeune) : 280-281, 944.
 BAGŌAS³ (dans le *Livre de Judith*) : 281.
 BAGŌAS⁴ (fils de Pharnoukès) : 779.
 BAGŌAS⁵ (appellatif) : 281.
 BAGŌDAROS : 760.
 BAGŌHI : 621, 735, 1031.
 BAGOPHANÈS : 201, 739, 868-869, 872, 881.
 BAGORAZOS : 608.
Bahrein : 781, 1055.
 Bain : 268, 280, 286-287, 294, 306, 307, 582, 943.
 Baiser : 235, 270, 950.
Bāji (v.p. part du roi, tribut) : 138, 191, 198, 416, 485, 528, 559, 567.
 BAKABADA : 479, 483.
 BAKABADUS : 363, 404, 454.
 BAKABANA : 362, 404, 451.
 BAKAMIRA : 451.
 Bakchich : 621.
 BAKEYA : 965.
 BAKHTYĀRIS : 11.
 BAKI : 724.
 BALAKROS : 731, 849, 852, 1075.
 Balle de fronde : **1064-1065**. – Cf. Fronde, frondeur.
 BALTHASAR : 912.
Balutchistan : 778.
Bandaka (v.p. homme-lige) : 76, 138-139, 191, 335-338, 341, 347, 351, 364, 366, 507, 524, 642, 663, 792, 918, 929, 949, 1045.
 Banquet : 25, 196, 249, 258-259, 266-268, 275, 290, 296-297, 305, 320, 323, 326-327, 330-331, 343, 347, 359, 525, 536, 943, 947, 949, 984; – *Iconographie* : 96, 518-519, 521, 576, 690-691, 906, 979. – Cf. Lit.
 BARADATÈS : 696-697, 1025.
 BARADKAMA : 440-442.
 BARAKÈS : 696-697.
Barathres : 704.
 Barbe, barbier : 238-239, 280, 285, 616, 635, 691, 940, 942-943, 945, 1005.
 BARDIYA¹ (fils de Cyrus) : 60, 74, 76, 79, 90, 102-105, 111-114, 109-118, 120-121, 125-126, 133, 141, 144, 147, 149, 239, 289, 325, 335, 357, 365, 399, 402, 405, 473, 581-582, 634, 794, 798, 832, 914, 919, 922, 924-925, 928. – Cf. Avènement, Complot, SMERDIS.

- BARDIYA² (Vahyazdāta) : 83, 129, 132-133, 922.
Baresman, Barsom (av. faisceau de baguettes rituelles) : 257, 261.
 BARIK-ILI : 615.
 BARISSÈS : 925.
Barkè (Bactriane) : 153, 521, 771, 817, 910.
Barkè, BARKÉENS (Libye) : 65, 80, 153, 168, 352, 363, 402, 407, 447, 497, 931, 995.
Barniš : 454.
Barra (ak. charge fiscale) : 478, 502.
 BARSAENTÈS : 716-717, 765-766, 777, 884-886.
 BARSINÈ : 720.
 BARYAXÈS : 760-761.
 BARZIA (Bardiya¹) : 110-111, 583, 924, 927-928.
 BAS : 719, 1034.
 Base navale : 170, 514, 579, 672, 730, 734, 782, 917, 978, 1031.
Basileia (gr. royaume/royauté) : 242, 281, 675-676, 694, 706, 789, 858, 943.
Basileion (gr. résidence royale) : 157, 193, 207, 219, 258, 515, 577, 726, 757-758, 762, 778-779.
 BASILEUS KAUNIOS : 727, 1004, 1038.
Basilika (ta) (gr. biens royaux) : 432, 466, 468, 537.
Basilika telē (gr. taxes royales) : 411, 539, 687, 729, 830.
Basilikai – dikastai (gr. juges royaux) : 350; – *graphai* (gr. archives royales) : 14, 424, 426, 512, 961; – cf. *Dipterai*.
Basilikē gē (gr. terre royale) : 430.
Basilikos stolos (gr. flotte royale) : 655.
 Bâtard : 200, 365, 546, 581, 605-607, 609, 648, 699-700, 797, 1003. – Cf. Fils du roi, *Nothos*.
 Bateau de commerce : 167, 391, 398, 469, 600, 614, 779, 838-840; – *de guerre* : 63-65, 154, 168, 170-173, 394, 468, 505-506, 543, 624, 673, 741, 744. – Cf. Flotte, Trière.
 Batelier, batellerie (fleuve) : 354, 375-376, 387-388, **392-397**, 421, 463-465, 471, 499, 501, 593, 623-624, 705, 740-741, 954-955, 968, 1046.
Batera (él. berger) : 454, 480. – *sunkina* (él. berger royal) : 478, 481.
Batiake (gr. vase de type perse) : 307-308.
Batin (él. district) : 459.
Batinētis : 511.
 BATIS : 287, 336, 736-737, 767, 813, 854, 864.
Battiš (él. chef) : 437.
 BATTIŠDANA : 439.
 BATTOS : 153, 598.
Bazikara (él. leveurs de *baziš*) : 453, 966-967.
Baziš (él. prélèvement) : 409, 452-454, 459, 479, 481, 485, 528, 966.
'Bd (ar. serviteur) : 472-473.
Beer-sheba : 684, 737, 953.
Behbahan : 31.
Behistoun : 131, 182-184, 220, 370, 432, 759; – *inscription* : 15, 60, 74, 76, 77, 87, 103, 110-111, 120, 123-124, 126-130, 135-136, 138-139, 142-143, 147, 153, 185, 188, 192, 195, 212, 227, 315, 344, 362-363, 421, 458-459, 473, 501, 524, 528, 535, 568-569, 620, 790; – *relief* : 140, 220, 222, 226-228, 238, 928, 934. – Cf. **Bagistanè, Bagistanos, Bagastana**.
Bēl tēmi (ak. scribe-chancelier) : 75, 461.
 BEL : 83, 203, 354, 393, 518, 745, 873, 882.
 BEL-AHHE-ERIBA : 501.
 BEL-ASDA : 501.
 BEL-ETĪR : 723, 744.
 BEL-ITANNU : 526, 619.
 BEL-LUMUR : 619.
 BEL-ŠIMĀNNI : 541, 985.
 BÉLÉPHANTÈS : 744.
 BÉLÉSYS¹ (légendaire) : 34.
 BÉLÉSYS² (gouverneur), 147, 250, 618, 633, 646, 1010, 1013. – Cf. BELŠUNU.
 BÉLÉSYS³ (fils du précédent?) : 702-703, 730, 745, 815, 1030, 1039.
 BELETRAS : 723.
 BÉLITANAS : 988.
 BÉLITARAS : 744.
 BELSHAZZAR : 42, 45, 84, 910, 912.
 BELŠUNU : 618-619, 633, 646, 745, 803, 890, 894, 1007, 1010, 1013. – cf. BÉLÉSYS².
 BÉLUS (Bēlos) : 562, 745-746, 1048.
 BÉOTIENS : 447, 645, 739.
Beqāa : 850.
 Berger : 438, 447-448, 452-455, 459, 478-481, 485, 755, 831, 870.

BÉROSE: 633, 695-699, 743, 747, 771, 787.
 BESSOS: 387, 715-717, 760-761, 765-770, 777, 801-802, 814, 856, 884-886, 890, 1054, 1063, 1077.
 BET'EL: 603.
 Bīr (ar. maison): 377, 471-472, 476-477.
 Bétail: 86, 187-188, 196, 267, 298, 302, 418, 436, 452-453, 480, 457, 737, 752, 757-758, 763.
 Bezitmé: 370.
 Bg' (ar. domaine en don): 425, 429.
 BIANŌR: 698, 818, 484.
 Biblion (gr. livre): 201.
 Bibliophylakion (gr. archives): 426.
 Bibliophylax (gr. gardien des archives): 424.
 Bienfaiteur du roi: 15, 79, 152, 205, 245, 315-316, 325, 329, 344, 359, 361, 579, 948.
 Bière: 85, 107-108, 258, 301, 377, 409, 436, 438-439, 445, 448, 453, 472, 948, 964, 1006.
 Bijoux: 102, 107, 212, 218, 246-247, 322, 330, 333, 407, 499, 519, 642, 938, 974, 1043, 1047.
 Bilinguisme: 743, 755.
 Bin Tepe: 1064.
 Bīrtu (ak. forteresse): 458, 965, 1003.
 BISTHANÈS: 792, 796, 801-802, 884.
 Bit – mīksu ša šarri (ak. administration fiscale royale): 411; – *narkabti* (ak. fonds de char): 87, 354; – *qašti* (ak. fonds d'arc): 87, 116, 616, 925; – *ritti* (ak. fonds de main): 87; – *šarri* (ak. maison du roi): 409, 478; – *sīsī* (ak. fonds de cheval): 87, 615; – *ša mār šarri* (ak. maison du fils royal): 502.
 Bit-Dakkuru: 354.
 BITHYNIENS, Bithynie: 663, 714, 719.
 Bītu (ak. maison): 86, 116, 178, 458, 476-477, 961.
 Bitume: 647.
 Blé: 169, 205, 302, 394, 402, 411, 413, 415, 433, 455, 462, 467-469, 488-489, 543, 593, 612, 614, 656, 677, 725, 831, 847, 880, 959, 1029, 1032, 1068.
 Bny Byt' (ar. fils de la maison [princes]): 322.
 BOCCHORIS: 493.
 Bœuf, bovin: 205, 214, 246, 258, 297, 343, 347, 415, 436, 454-455, 478, 480, 565.

BOGÈS: 336, 364.
 Boghazköy: 46.
 BOIOTIOS: 611, 617.
 Bois: – *de construction*: 55, 57, 59, 85, 157, 167, 184-185, 249, 299, 301, 331, 387, 392, 395, 398, 432-433, 457, 464, 508, 516, 519, 601, 719, 733, 979; – *planté*: 244-245, 249, 759; – *sacré*: 98, 204, 250-251, 457.
 Bolan: 371, 777.
 Bon de route: 377, 462, 477, 479, 503, 613-614, 740, 1040. – Cf. *Adeia*, *Halmi*.
 Borazdjan: 917.
 Borsippa: 52, 501, 743, 952, 987.
 Bosphore: 154, 156, 158, 167, 211, 220, 376, 544.
 BOUBARÈS: 157, 362, 932.
 Bouclier: 30, 106, 208, 519, 553-555, 615, 931; – *royal*: 200, 240, 540.
 Boulanger: 300, 305.
 Boulet: 783, 933, 1058.
 BOULIS: 235.
 BOXOS: 1055.
 Br byt' (ar. fils de la maison, prince): 322, 537, 948, 984, 1053.
 Bracelet: 211, 245-247, 317-318, 499, 521, 642.
 BRANCHIDES: 47-48, 62, 447, 522, 551, 771-772, 911, 980, 986.
 Brigand, brigandage: 10-11, 26, 29, 340, 511, 714, 749-751, 871, 1046.
 Briques: 85, 180, 184, 517, 647; – *émaillées*: 218.
 BROCHUBÉLOS: 744, 802, 868, 1039, 1073.
 BRTAKAMYA: 254.
 BRYGES: 169.
 Bubastis: 493, 705, 805, 809.
 Bulle: 222, 358, 424, 462, 504, 519, 578, 604, 720, 951, 968, 976, 980, 995, 999, 1003, 1042, 1052.
 Būmi (v.p. terre): 9, 192, 196, 427, 935.
 BUPARÈS: 717, 739, 868.
 Bushir: 370, 780, 917.
 Butin: 41, 43, 51, 160, 221, 234, 256, 267, 284, 309, 392, 420, 465, 475, 558-559, 573-574, 657, 659, 661, 663, 680, 706, 722, 808, 813, 821, 841, 877, 883, 915, 918.
 Buto: 564, 738, 878, 1044.

Buzpar: 95, 1014.
 Byblos (gr. papyrus): 376.
 Byblos: 848, 876.
 Byrt' (ar. forteresse): 516, 604, 729, 734, 788, 1003.
 Byzance: 154, 156, 158, 160, 322, 361, 572, 578-579, 598, 611.

C

CABALÉENS: 402.
 Cachet: 184, 220-222, 244-245, 248, 264-265, 504, 519, 585, 690, 697, 720, 939, 987, 1034.
 Cadastre: 424, 476, 960-961, 975, 1056.
 CADUSIENS: 240, 242, 249, 301, 322, 333, 613, 616, 632, 634, 648, 661, 669, 676, 717, 752-753, 758, 786, 791, 796, 814, 884, 914, 997, 1049.
 Caïque: 389, 517, 579-580.
 Calendrier perse: 31, 200, 253, 292, 485, 906, 936, 998, 1025.
 CALLIAS: cf. Paix de –.
 CALLICRATIDAS: 358.
 CALLISTHÈNE: 363, 574, 792.
 Camarilla de cour: 1018. – Cf. Faction de cour.
 CAMBYSE I^{er} (c. 585-559): 25, 27, 34-35, 38, 42, 54, 74, 103, 146, 249, 906, 909.
 CAMBYSE II: 73-74, 99, 102, 105, 144-146, 365, 450; – *avènement*: 60, 104, 107, 536; – *marine*: 89, 625, 740, 987; – *conquête et organisation de l'Égypte*: 9, 16, 35, 41, 59, 61-72, 80, 103, 125, 130, 153, 155, 238, 277, 281, 291, 335, 360, 372-373, 384, 447, 465, 489-490, 492, 495-500, 505, 522, 532, 563-566, 592-593, 600, 607, 621, 623, 634, 703-704, 706, 736, 792, 893, 913-915, 925, 922, 996, 1008, 1075-1076; – *entourage*: 124, 133, 141-142, 147, 275, 280, 289, 322, 329, 342-343, 348, 351, 361, 364, 366, 421, 584, 792; – *administration*: 75-81, 88, 90-94, 100, 153, 399, 401, 405-408, 414, 452, 497, 760, 872, 878-883, 918-919, 920; – *et ses provinces*: 55, 57-58, 66-68, 82-85, 87, 104-106, 108, 426, 472, 502, 518, 523-524, 536, 539, 561-562, 566, 568, 619, 621, 623, 831, 912-913, 987; – *réputation*: 66-68, 81, 109-

110, 141, 304, 495-496, 533, 562, 791, 914-915; – *disparition*: 19, 27, 72, 99, 111, 109-118, 120-121, 126, 143, 239, 279, 315, 357, 503, 794, 916, 923, 927. – Cf. APIS, BARDIYA, GAUMATA, Politique religieuse, Succession, Tombe.
 Camérier: 285-286, 581.
 CAMISARÈS: 669, 719, 732, 752, 1040.
 Canae: 390.
 Canal (-aux): 83, 85-86, 99, 108, 246-247, 386, 392-395, 397, 412-413, 457, 476, 493, 593, 714, 740-741, 764, 772-774, 780, 828, 920, 937, 1013, 1055; – *de l'Athos*: 86, 219, 360, 413, 422, 469, 544, 986; – *Nil/mer Rouge*: 153, 186, 396-397, 413, 488, 493-495, 826, 931, 955, 973-974. – Cf. Irrigation, Route, Travaux hydrauliques.
 CANDAULE: 514.
 Caphrena: 207.
 Capitation: 411, 603, 958, 998, 1007.
 Cappadoce, CAPPADOCIENS: 44-46, 145-147, 155, 185-187, 192, 257, 362, 389, 442, 509, 544, 659, 678, 680, 696, 698, 715, 717, 719, 724, 732, 759, 761-763, 772, 816, 849, 851-853, 863, 917, 931, 957, 1051, 1070; – *kurtaš*: 446, 450, 452; – *routes*: 371-372, 387; – *tribut*: 415, 419, 432, 957.
 CAPTANIENS: 816.
 Carie, CARIENS: – *sous Cyrus et Cambyse*: 48, 62-64, 76-77, 87, 521; – *de Darius I^{er} à Darius II*: 160, 166-168, 178, 184-186, 188, 284, 370, 395, 397-398, 423, 431, 447, 510, 517, 571, 573, 577, 592, 598, 600, 626, 980, 1000, 1010; – *au iv^e siècle*: 325, 329-330, 374, 626, 645, 654, 657, 665-667, 669, 675, 681, 686-689, 701-702, 1021; – *sous Darius III / Alexandre*: 717, 723, 726-727, 734-735, 739, 787-788, 803, 811, 813-814, 838, 845, 847, 851, 864, 1038, 1045; – *tribut et taxes*: 411, 417; – *kurtaš*: 446, 448, 571.
 Carmanie: 50, 132, 184, 190, 205, 214, 303, 340, 346, 363, 370, 394, 411, 477, 525, 765, 778-779, 780, 914.
 Carquois: 32, 227-228; – *royal*: 240, 322, 628, 792.

- Carsos** (fl.): 388.
Carthage, CARTHAGINOIS: 65, 977.
Carthage de Tyr: 505.
 Carthame (gr. [mesure perse]): 298.
 CASPIENS: 208, 210, 402, 523, 750.
 Casque: 208, 211, 520, 553, 615, 910, 1057.
 CASSANDANE: 60, 105, 121, 147.
 Casette royale: 84.
Castabala: 731, 733.
Castellum (lat. place forte): 680, 731, 923.
 Castrat: **284-288**, 402, 415, 450. – Cf. Eunuque.
Cataonie: 332, 389, 670, 676, 679-680, 731-733, 772, 816, 1018, 1040.
 Cataphractaire: 986.
 Catapulte: 65, 783, 933.
Caucase: 155, 191, 406.
 Cavalerie, cavalier: 208-209, 352, 354-355, 466, 471, 515, 520, 525, 543, 556, 605, 638-639, 642-643, 648, 652, 657, 659, 661, 663, 673, 681, 718-719, 755, 766, 814-816, 819, 841-842, 854, 884, 1021; – *babylonien(ne)*: 202, 416-417, 501, 544, 553, 861, 65-866, 872, 986, 1006 (– Cf. Fonds de cheval, *Ḥajru*); – *bactrien(ne)*: 50, 209, 766, 768-770, 884-885; – *macédonien(ne)*: 844, 854; – *perse*: 30, 73, 166-167, 172, 195, 197, 200, 208-209, 292, 321, 323, 340, 355, 417, 517, 549-550, 552-554, 612, 615-616, 654, 662, 802, 804-805, 815-816, 870, 933, 986, 999; – *sace/scythe*: 50, 209, 553, 555, 766, 768, 839.
 Cèdre: 59, 184, 433, 516, 759.
 Ceinture: 337, 475, 492, 643, 971.
Cemin Tepe: 783, 960.
 Centurie (ion): 354, 443-444, 446, 463, 465.
 Céréales: 83, 393, 438, 763, 963.
 CÉSAR: 724.
 CHABRIAS: 667, 672-674, 682-684, 806, 811.
Chalcédoine: 154, 156, 158, 211, 611-612.
 CHALCIDEUS: 609-610.
Chalcidique: 350.
Chalcis: 454.
 CHALDIÉENS: 183, 202-203, 539, 561-562, 743-744, 746, 750, 813, 815, 872-874, 881-883, 1076.
Chaldos (fl.): 372.
 CHALYBES: 815.
Chalybonie: 275.
 Chambellan: 219.
 Chambre royale: 125, 248, 269, 281, 284, 286, 312, 333, 581-582.
 Chameau: 187-188, 208, 244, 267, 272, 297, 301, 343, 347, 373, 380, 438-439, 454, 458, 468, 478-479, 543, 737, 955-956, 970, 1045.
 Chancelier, chancellerie: 57, 75, 78, 201, 270, 430, 435, 438, 443, 451, 461, 504, 524, 729, 774, 971, 981, 1014.
 Chantier de construction: 436, 439, 442, 448, 450-451, 497, 755-756, 911, 965-966, 980. – Cf. Constructions royales.
 Chantier naval: 167, 514, 516, 656, 734. – Cf. Arsenal.
Chaour (fl.): 177, 180, 268, 694, 943.
 Char: – *des dieux*: 196, 200, 236, 255, 260, 262, 558, 746; – *funèbre*: 203, 287, 374, 539, 608; – *de guerre*: 30, 87, 208, 210-211, 236, 323, 355, 373, 646, 659, 820, 854, 1064; – *royal*: 195-197, 202-204, 209, 234, 236-239, 241, 243-244, 273, 312, 321-322, 333, 520, 542, 624-625, 736, 745, 855, 866, 940, 1009, 1030, 1048; – *de voyage*: 200, 236, 373, 521. – Cf. Cocher, Conducteur de char. –
 CHARÈS (Athénien): 700-701, 805, 810-811, 1029.
 CHARÈS DE MYTILÈNE: 219, 241-242, 248, 268-269, 312, 346, 484, 971.
 CHARIDÉMOS: 240, 337, 380, 676, 682, 810.
 Chariot: 197, 200, 202, 272, 295-296, 373-374, 380, 387, 392, 469, 543.
Charmandè: 390.
 Chasse: 211, 215, 245, 267, 293, 295, 340, 411, 456, 537, 647, 723, 750-751, 825, 947, 1009; – *royale*: 95, 146-147, 220, 242-244, 277, 309-312, 327, 332-335, 338, 358-359, 361, 489, 588, 640, 650, 947-948, 997; – *au lion*: 146, 242-244, 332-333; – *iconographie*: 96, 220-222, 243-244, 297, 311, 518-519, 576, 720, 744, 906, 939, 979, 1022. – Cf. Roi chasseur.

- Château blanc** (Memphis): 415, 488, 591-592, 878.
 Châtiments royaux: 135, 259, 274, 276, 345, 351, 381, 588-589, 601, 649-650, 707, 771, 794, 928-929, 997, 1008, 1015. – Cf. Crucifixion, Exécutions, Supplices, Tortures.
 Chef des Mille: 234, 269, 273. – Cf. Chiliarque.
Chélidoniennes (îles): 574.
Chéronée: 709, 837.
Chersonèse, CHERSONITAIS: 154, 158, 163, 362, 676, 993.
Chersonèse cnidienne: 664.
 Cheval: 27, 122, 187-188, 195, 297-299, 301, 317-318, 337, 339-340, 343, 347, 355, 378, 380, 384, 415-416, 432, 436, 438-439, 457, 460, 466, 468, 478, 480, 484, 515-516, 520, 552-554, 611, 615-616, 627-628, 730, 736-737, 749, 752, 758, 762, 874, 964, 978, 1024, 1050; – *néséen*: 108, 197, 202, 236, 415, 432, 542, 1050; – *royal*: 197, 230, 236, 240, 267, 312, 315, 332, 478, 480, 940, 970; – *de poste*: 382-383, 439; – *du Soleil*: 200, 262, 292. – Cf. Cavalerie, Écurie, Sacrifice.
 Cheveux: 239, 382, 408, 418-419, 588, 590, 879, 1050.
 Chèvre, chevreau: 26, 85, 95, 252, 411, 454, 749.
 Chien: 26, 95, 106, 250, 267, **310-311**, 416, 479, 520, 543, 777, 818, **947-948**, 1015, 1054.
 Chiliarchie (circonscription): 423, 474, 960.
 Chiliarque (armée): 352-353, 937.
 Chiliarque (cour): **234-235**, 269-270, 281, 285, 338, 584, 588, 606, 766, 789, 795-797, 884, 944, 996, 1028, 1031.
Chine: 291, 374.
Chios, CHIOTES: 47-48, 154, 164, 284, 397, 431, 510-511, 513, 549, 551, 580, 609, 611, 664, 802, 837, 845-847, 849-850, 852, 1068.
 CHIRISOPHE: 639.
 Chlamyde: 246.
Choaspès (fl.): 274-275, 278, 301, 375, 395.
 CHOLQUES: 763.
 CHORAMNIENS: 914.
Chorasmie, CHORASMIENS: 50, 184-186, 190, 192, 402-403, 412, 427, 937.
 CHORIÈNES: 768, 771.
 CHRYSANTAS: 337, 366, 917.
Chrysoi (gr. monnaies d'or): 308.
Chypre, CHYPRIOTES: 411; – *sous Cyrus et Cambyse*: 59, 61-64, 75, 191, 913-914; – *sous Darius, Xerxès et Artaxerxès I^{er}*: 160-161, 164, 166-168, 395-396, 417, 423, 504-505, 514-515, 572, 574, 577, 591, 594, 596-597, 933, 976-979, 999; – *de Darius II à Darius III*: 333, 469, 516, 655, 628-629, 666-672, 674, 681, 688, 701-704, 734, 737, 804, 823, 840, 848-850, 854.
 CİCANTAXMA: 128, 132, 135, 137.
 Ciel: 140, 253, 260.
Cilicie: 33-34, 222, 238, 246, 411, 423, 432, 516, 730-731; – *de Cyrus à Xerxès*: 44, 55, 75-76, 161, 167-168, 170, 319, 390, 471, 514-515, 574, 577, 917, 933, 978; *d'Artaxerxès I^{er} à Artaxerxès III*: 211, 388-389, 395, 211, 469, 515-516, 555, 591, 594, 596, 617, 627, 628-629, 638, 644, 646-647, 655, 668-669, 672, 675, 686, 701-702, 806, 815-816, 1010-1011, 1017-1018, 1025; – *sous Darius III/ Alexandre*: 308, 385, 391, 730-732, 734, 739, 784, 787, 802, 811, 813, 819, 823, 844, 847, 849, 851-852, 857, 863-864, 868, 886, 1039, 1065; – *routes*: 371-373, 396; *tribut*: 292, 402, 415-416, 420. – Cf. Cité, Flotte, Monnaie.
 Cimetière: 107, 388, 523, 923, 1041.
 CIMON: 322, 336, 515, 573, 574-576, 597, 999.
 Circonscription militaire: 423, 474, 769-771, 787, 960, 1053. – Cf. *Syllogos*.
 Circonscription tribulaire: 153, 198, **402-406**, 459, 503, 726, 751, 758, 762, 771, 778, 787, 960, 964, 967, 1037. – Cf. Chiliarchie.
 Citadelle: 52, 64, 78, 135, 180, 246, 248, 269, 327, 363, 482, 488, 602, 659, 661-662, 721, 723, 727-728, 731, 734, 753, 767, 769, 772, 844-845, 862, 867-870, 923, 1001, 1050.
 Cités: – *babyloniennes*: 75, 84, 423, 500-501, 619, 881, 1006; – *chypriotes*: 160, 166, 505, 628-629, 666, 705, 976; – *grecques d'Asie Mineure*: **44-48**, 62-63, 75, 98, 81, **151-168**, 212, 360, 397, 421, 423, 467, 469, 510-514, 519, **572-580**, 597-600, 609-000, 635, 639,

- 645, 653-668, 675, 705, 729-730, 815, 830-831, 837, 843-844, 873, 875-876, 910-911, 931-933, 957-958, **978-980**, 1000, 1004, 1068, 1074-1075; – *phéniciennes*: 55, 59, 75, 88, 204, 397, 506-507, 671, 683, 848, 876-877, 913, 977, 1030-1031, 1040-1042, 1075.
- Clan: 28, 98, 104, 115-116, 121, 972.
- Classes d'âge: 339-340, 1064.
- Clazomènes**: 167, 611, 668, 672, 1017.
- CLÉARQUE: 141, 250-251, 276, 312, 386, 632, 636, 639, 643-645, 648, 651, 653, 674, 720, 750, 923.
- CLÉMENT D'ALEXANDRIE: 695.
- CLÉOMÈNE: – *de Naucratis*: 158, 160, 301, 307, 425, 739; – *de Sparte*: 550, 807.
- Cnide**: 276, 625, 664-666, 669.
- COBARÈS: 760.
- Cocher: 197, 203, 236, 238. – Cf. Conducteur de char.
- Code de lois: 490, 493, 524, 526-528, 973, 982, 1008.
- CODOMAN: 281, 753, 762, 791, 796-797. – Cf. DARIUS III.
- Cognati* (lat. parents): 197, 321, 800-801. Cf. Parents du roi, *Syggeneis*.
- Coiffeur: 286.
- Colchide**, COLCHIDIENS: 80-81, 191, 208, 283, 291, 406, 409-410, 450, 763.
- Collaboration (politique de –): Cf. Élités Locales.
- Collier: 102, 209, 211, 245-247, 273, 317-318, 333, 499, 642, 831.
- Colon, colonie, colonisation militaire: 62, 77, 429-430, 489, 550, 555, 580, 585, 620, 662, 721, 740, 760, 762, 771-774, 780, 785, 814, 816-818, 828, 839, 874, 968, 994-995, 1034, 1062. – Cf. **Éléphantine**, Garnison, *Ḥaṭru*, Lot, Ration.
- Colophon**: 598, 948, 955, 1000.
- Comana du Pont**: 509, 1040.
- Combat singulier: 241-242, 582, 584, 753, 842. – Cf. Duel, *Monomakhia*.
- COMÈTES: 110, 112.
- Commandant: – *de citadelle/garnison*: 78, 93, 158, 202, 336, 352-355, 364, 488-489, 621-622, 733, 918, 950. (Cf. Phourarque, *Rab ḥaylā*); – *des régions littorales*: 48, 156, 158, 352, 637, 844, 1028.
- Commensal: 151, 277, 319-320, 323-324, 330-332, 347, 360, 413, 652, 818.
- Commerçant, commerce: 37, 49-50, 55, 62, 83, 100, 152, 162, 390-391, 396-398, 408, 411, 418-419, 493, 523, 526, 600, 623-624, 703, 719, 729, 736-737, 760, 779, 782, 821, 826, 831, 914, 932, 955-956, 1056, 1065, 1068.
- Communication: Cf. Lettre, Poste, Route.
- Compagnie (mil.): 354, 417, 429, 523, 614, 737, 955, 958. – Cf. *Degel (in)*.
- Compétition dynastique: 237-240, 582, 606, 608, 791, 798, 940. – Cf. Complot, *Monomakhia*, Propagande de cour, Usurpateur.
- Complot de cour: 18, 264, 275, 279-281, 283, 286, 311, 337, 364, 532, 581-582, 586, 632, 679, 699-700, 766, 769, 790, 794-795, 800, 818, 844, 884, 890, 925 *sqq.*, 996, 1010, 1023. – Cf: Conspiration, Familles des Sept, Révolte, Usurpation.
- Comptable, Compte: 86, 436-437, 443, 452, 455, 460, 463-465, 471, 473, 483-485, 963-964, 992. – Cf. Inventaire.
- Concession(naire) de terres: 325, 331, 359-360, 422, 429-430, 433, 459, 475-478, 509, 517, 564, 595, 605-606, 615-616, 618-619, 639, 738, 771, 825, 830, 831, 841, 863, 889, 920, 930, 949, 959, 961, 970, 974, 977, 991-992, 1005-1006, 1016, 1041, 1064, 1072. – Cf. Attribution, Confiscation, Don de terres.
- Concubine: 272, **289-296**, 347, 517, 582, 605, 663, 859, 921, 946; – *royale*: 94, 126, 200, 280, 285, **292-295**, 305, 311-312, 946. – Cf. Musicienne, *Pallakē*.
- Conducteur de char: 236, 322-323. – Cf. Cocher.
- Confiscation de biens/terres: 87, 92, 116-117, 126, 510, 512, 771, 863, 910, 1041.
- CONFUCIUS: 954.
- CONON: 235, 324, 332, 395, 625, 655-656, 664-665, 703.
- Conscription: 165, 770, 849, 1070.
- Conseil de guerre de Zélée: 810-811, **839-843**, 846.
- Conseil, conseiller royal: 141, 221, 270, 286,

- 319, 323-324, 329, 331, 335, 360, 527, 557, 614, 648, 718, 794, 810, 844-845, 854, 856, 859, 948.
- Conspiration: 239, 285, 531, 797. – Cf. Complot, Révolte, Usurpation.
- Constructions navales: 157. – Cf. Arsenal.
- Constructions royales: 17, 533-534, 541, 715, 828; – *Babylone*: 54, 87, 85, 96, 182, 694, 739, 975, 983, 1024, 1045, 1056; – *Ecbatane*: 96, 182, 694, 759, 921, 934; – *Égypte*: 491-492, 973; – *Naqš-i Rostam*: 150, 182-183, 222-223; – *Pasargades*: 23, 30, 98-99, 102, 106, 447, 922, 1056; – *Persépolis*: 30, 66, 99-100, 150, 180-182, 435, 439, 571, 584-585, 590, 608, 694, 754-755, 922, 934, 992, 998, 1024, 1049, 1056; – *Suse*: 17, 66, 98, 150, 177-180, 271, 390, 541, 571, 590, 608, 694, 934, 991, 1024. – Cf. Roi constructeur.
- Contacts interculturels: 720-725, 745, 767, 907, 914, 979, 1035. – Cf. Acculturation, Interculturalité, Mariage mixte, Rapports interculturels.
- Contingents militaires: 9, 34, 45, 59, 79, 130, 154, 156, 165, 167, 171, 193, 208-209, 406, 505-506, 514-515, 523, 545, 547, 579, 593, 631, 639-648, 652, 661-662, 674, 687, 705, 716, 718-719, 725, 730, 732-733, 739-740, 747, 749, 751-752, 756, 758, 760, 762-763, 767-768, 770, 774, 777, 787, 802, 813-815, 840, 846, 848, 850, 852, 854, 857, 868, 896, 1014, 1035, 1051, 1055, 1062, 1070.
- Continuités/adaptations achéménides: – *dans l'empire d'Alexandre*: 11, 215, 268, 715-716, 740, 752, 757, 761, 767-768, 770, 776, 874, 876, 881, 888-889, 895-896, 937-938, 1032-1033, 1044-1046; – *dans les royaumes hellénistiques*: 11, 212-213, 256, 259, 261, 264, 327, 383-384, 400-401, 411, 426, 433, 467-468, 724, 764, 766, 773-774, 780, 896, 937, 948, 951, 953, 955-958, 960, 962, 981, 992, 1001, 1011, 1027-1028, 1032, 1035, 1041, 1047, 1050, 1054-1055, 1077.
- Continuités/adaptations dans l'Empire achéménide: – *des héritages assyro-babyloniens*: 17, 35, 69, **82-87**, 104, 183, 279, 287-288, 326-327, 396, 425, 500, 521, 566, 742-743, 746, 781-782, 787, 882, 893, 913, 920, 922, 935, 937, 948-949, 952-953, 975-956, 978, 981, 992-993, 1027, 1047-1048; – *des héritages bactriens*: 87-88, 90, **772-774**, 920, 941-942, 1053-1054; – *des héritages égyptiens*: 67-70, 77, 90, 183, 398, 425-426, 431-432, 465, 488, 494, 500, 566, 739, 893, 955, 973, 990; – *des héritages élamites*: 31-32, 37-38, 90, 93, 98-99, 132, 177, 183, 893, 906, 908-909; – *des héritages lydiens*: 78, 81, 95, 284, 412, 509, 723, 1030; – *des héritages mèdes*: 24, 34-36, 893, 905.
- Contremaître: 444, 447, 464, 466, 472-473.
- Convocation à la cour: 76, 110, 113, 266, 357, 605-606, 661. – Cf. Satrape.
- Convocation des troupes: 615-616, 638-639, 645, 648, 721, 759, 762, 769-770, 786, 845, 1005-1006, 1053. – Cf. *Hndz*, **Handaisa*, Mobilisation, Revue des troupes, *Syllogos*.
- Corinthe**: 291, 419, 545-548, 551, 664. – Cf. Ligue de Corinthe.
- Correspondance: 77, 435, 524, 586, 762, 825, 918, 981.
- Cortège royal: 196-197, 200, 202, 255-256, 259, 261, 272-273, 292, 311, 321, 542, 558-559, 713, 745-746, 800-801, 865-866, 872, 922, 1072.
- Corvées: 85, 345, 374, **412-413**, 508-509, 602, 744, 958.
- COSMARTIDÈNE: 605-606.
- COSSÉENS: 370, **749-752**, 786, 1046.
- Coupe: 205, 221, 275, **307-309**, 324, 327, 331, 358, 566, 947; – *royale*: 308, 313, 789, 795.
- Cour dynastique: 96, 215, 221-222, 950.
- Cour perse: 24, 55, 200-201, 213, 221, **266-313**, 320, 519, 531, 595, 632, 700, 803, **943-948**, 950, 1043; – *déplacements*: 98, **198-207**, 267, 293, 301-302, 408, 413-414, 457, 481, 484, 542, 544, 751, 760, 803, 921, 936, 998, 1027-1028.
- Cour satrapique: 76, 207, 222, 284, 290, 325-326, 357-359, 408, 414, 488, 504, 517-519, 527, 580, 637, 687, 698, 720, 725, 829, 951, 1021.
- Couronne: – *de banquet*: 305-306, 313, 327; – *offerte au roi*: 204-206, 408, 420, 872-873,

875; – *royale*: 237, 264.
 Courrier royal: 134, 383, 389, 792, 865, 953-954; – *service du* –: 270, 382-384, 397, 861.
 Cf. *Astandēs*, Poste.
 Courtisane: 290, 1015.
 Coutumier: 622, 973. – Cf. Code de lois.
 Couverture de lit: 102, 204, 236, 309, 324, 416.
 CRATÈRE: 371, 777, 781, 1054.
 Créséides: 81, 181, 420.
 Cresson: 278, 299, 340, 1060.
 CRÉSUS: 33-34, 44-48, 54, 63, 66, 75, 77-78, 90, 109, 328, 411, 525, 536, 565, 910-911.
 Crète, CRÉTOIS: 306, 309, 850.
 CRITOBULE: 244-245.
 Crotone: 151, 276, 360.
 Crucifixion: 592, 594, 681.
 CTÉSIAS: 14, 252, 276, 448, 655, 1014.
 Cuirasses: 30, 318, 553-554, 639, 820, 986.
 Cuisine, Cuisinier: 300, 302-305, 947.
 Cuivre: 411, 780.
 Cultes perses: 218, 246-248, 253-265, 435, 451, 518, 539, 568-570, 633, 695-698, 736, 762, 771, 922, 940-943, 965, 974, 983, 1024-1027, 1035-1036, 1051.
 Cyanées (Roches): 211, 574, 597.
 CYAXARES: 32-33, 36-37, 132-133, 138, 857-858, 908, 910.
 Cyclades: 63, 165, 170, 493, 547, 664.
 Cyrès: 221, 249-250, 252, 432, 759.
 Cyrène, Cyrénaïque: 62, 65, 73, 80-81, 153, 158, 342, 362, 402, 404, 407, 593, 653, 771, 914, 931.
 Cyropolis: 50, 764, 767, 1053.
 Cyrus (fl.): 205, 409.
 CYRUS (mis en scène dans la *Cyropédie*): 74, 95, 191-193, 196-197, 200, 203-204, 206, 213, 243, 229, 236, 245, 253-256, 258-261, 270-274, 282, 286-287, 316-317, 319, 325-326, 328, 335, 344, 353, 355-356, 374, 382, 474-475.
 CYRUS I^{er} (c. 610-585): 25, 27-28, 31, 54, 102-103, 122, 228. – Cf. KURĀŠ D'ANŠAN.
 CYRUS II, LE GRAND: 27, 104, 144, 199, 238, 298, 300, – *origines*: 15, 25-26, 36, 275, 283, 311, 339, 341, 381-382, 749, 858, 905; – *entourage*: 70, 119, 121, 124, 133, 138,

279, 322, 341, 365-366, 424, 535-536, 579, 913-921, 925; – *conquêtes*: 9, 11, 16, 23-24, 28-30, 32, 34, 41-47, 50, 53, 59, 63-64, 76, 78, 151, 171, 177, 201, 240, 252, 277, 364, 373, 394, 412, 420, 454, 519, 525, 532, 579, 752, 767, 771, 825, 887-888, 893, 910-913, 933; – *et la Babylonie*: 12, 44-45, 51-52, 54-57, 59, 73, 82-85, 87, 98, 104, 500, 502, 504, 533, 561, 566, 619, 824, 906, 909-912, 987; – *politique religieuse*: 58, 84, 105-106, 108, 278, 292, 392, 509, 518, 565-566, 623, 746, 881, 921, 923; – *administration*: 75-81, 88, 90-94, 100, 132-133, 362, 399, 401, 404, 407, 497, 503-504, 508, 523, 580, 601, 760, 780, 823, 917; – *constructions*: 89, 99, 101, 447, 917, 922; – *robe*: 539-540, 635, 797 – *mort*: 44, 60, 239, 559; – *tombe*: 107-108, 219, 357, 457, 539, 754, 756, 794, 1014; – *réputation*: 38, 57-58, 61, 81, 109, 139, 533. – Cf. *Pasargades*, Tombe.

CYRUS LE JEUNE: 74; – *karanos/satrape en Asie Mineure*: 352, 359, 365, 381, 461, 613, 617, 626, 635-636, 1004, 1012; – *révolte contre Artaxerxès II*: 240, 242, 264, 276, 283, 304, 329, 332, 336, 357, 371-372, 374-375, 385, 387, 390-391, 415, 516, 577, 537-538, 611, 614, 627, 631-650, 660-661, 698-699, 714, 726, 750, 798, 818, 844, 857, 862, 1010, 1013-1014, 1027; – *propagande*: 239, 245, 247, 250-251, 263, 309-310, 357, 640-641, 794, 799; – *armée*: 211, 270, 353, 385, 469, 553, 616, 633, 639-641, 643, 652-653, 655, 669, 674, 718, 804, 806, 809-810, 815, 820, 1013; – *entourage*: 273, 280, 287, 290, 317-318, 320, 322-323, 326, 328-329, 331, 335-337, 355, 358-339, 515, 526, 632, 642-645, 654, 663, 672, 697, 770, 818, 1014; – *mort*: 281, 330, 386, 649, 651. – Cf. Frère cadet, Kounaxa, Légitimité, Tombe.
 Cyzique: 46, 153, 391, 659, 663, 810, 837-838, 875.

D

DĀDARŠĪ¹ (satrape en Bactriane): 75-77, 90, 93, 134, 362, 404, 699, 1052.
 DĀDARŠĪ² (général): 129-130, 133, 364.

DADIQUES: 402.
 DAENS: 28.
 Daēuua (av. démons/faux-dieux): 568, 991.
 DAHAE: 570.
 Dahani-Ghulaman: 764.
 Dahyu (v.p. pays-peuple, pl. *dahyāva*): 9, 129, 137, 139, 189, 195, 198, 210, 404, 422, 459, 462, 481, 486, 758, 1050. – Cf. *Ethnos*.
 DAIPHERNÈS: 318.
 Dais: 230.
 Daivā (v.p. démons/faux-dieux): 140, 533, 558-560, 567-570, 698, 983, 990-991.
 DALAYAH: 604, 621, 734.
 Damana (él. nommé, placé): 479.
 Damas: 55, 96, 214, 295, 305, 371, 377, 477-478, 503, 695-699, 730, 785, 803, 850, 852, 864-865, 867, 976.
 DAMASITHYMOS: 514.
 DAMASPIA: 289, 605-606.
 DAMASTE: 395-396.
 Dana: 372, 390, 732.
 DANIEL: 944.
 Danipinu: 354.
 Danse, danseur (se): 263-264, 306, 341, 448, 808, 936, 947.
 Danube: 154-156, 173, 331, 384, 493, 986.
 DAPHERNÈS: 926.
 Daphnè: 77, 213.
 DARAYOUESH (DARIUS): 492.
 Dardanos: 579, 614.
 Dardas (fl.): 372, 646.
 Darique: 329, 403, 412, 420-422, 668, 959-960, 978, 1013, 1049.
 DARITES: 402.
 DARIUS I^{er}: – *Origines et avènement*: – 15-16, 26-27, 29, 74, 90, 93-94, 109-130, 133-136, 139-144, 150, 184, 192, 230, 315, 322, 329, 335, 380, 437, 528, 535, 569, 791-792, 906, 924-927; – *constructeur-restaurateur*: 98-99, 101, 177-185, 191, 229-230, 233, 272, 390, 395, 397, 399, 447, 491, 521, 563, 694, 755-756, 784, 939, 989, 1056; – *entourage*: 104, 141, 144-145, 147, 149, 279, 286, 290, 314-316, 318-321, 324, 329, 334, 338, 342, 359-365, 430, 460, 475, 509, 525, 535, 537-538, 557, 563, 584, 591, 760, 857, 907, 929-

930, 946, 972; – *guerres*: 50, 140, 151-173, 220, 240, 248, 251, 291, 316, 331, 352, 364, 376, 383-384, 396, 408, 422-423, 468-469, 507, 536, 541, 559, 577, 662, 760, 767-768, 771, 929, 931-934, 1076; – *administration impériale*: 9, 17, 38, 75, 78, 80, 91-92, 190-194, 198, 204, 227, 315, 350, 356-357, 362, 364, 399-404, 405-409, 412-413, 416, 420-428, 434-435, 437, 441, 443, 448, 461-462, 469, 476, 478, 481-482, 484-485, 488-528, 570, 586, 595-596, 614, 716, 726, 757-761, 780, 782, 823, 830, 832, 893, 951, 959; – *politique religieuse*: 67, 105-106, 138-140, 164, 171, 252-253, 260-262, 491-492, 495, 510, 519, 565, 567-569, 601, 623, 695, 941; – *et la Babylonie*: 84, 86-87, 127, 133, 148, 329, 354, 452, 476, 500-503, 526, 561, 615, 739, 743; – *et l'Égypte*: 68-69, 80, 198, 357, 399-403, 405-409, 412-413, 416, 424-425, 427, 512, 570, 614, 726, 757, 823, 830, 893-894, 288, 465, 488-500, 521, 536, 564, 620, 706, 883, 915, 972-975; – *propagande-idéologie*: 178, 190, 195-196, 217-218, 226, 237, 239, 244, 277, 315, 468, 528, 571; – *mort*: 173, 239, 540-541, 557, 794, 933-934, 936; – *tombe*: 108, 183, 186, 222, 225, 228, 261, 279, 283, 322, 754; – *réputation*: 61, 81, 399, 495, 533, 791, 797.
 DARIUS II (425/4-405/4): 136, 183, 239, 276, 371, 539, 608, 631, 634, 656, 700, 794, 797, 1012; – *avènement*: 279, 605-608, 643, 796, 798-799, 926; – *entourage*: 145, 239, 273, 280, 306, 322, 331, 336, 347, 352, 365, 475, 537, 606-607, 634, 649, 695, 792, 799, 801-802, 948, 1011, 1027; – *administration*: 65, 148, 401, 409, 462, 473, 476, 483, 501-502, 609, 611-615, 622-629, 689, 694, 752, 760, 1004-1005; – *guerres*: 353, 553, 608-609, 614-615, 617, 628-629, 635, 804, 1004-1006, 1012; – *et la Babylonie*: 586, 615, 618-619, 621, 698, 739-740, 920; – *et l'Égypte*: 594, 603, 621-624, 1007; – *constructions*: 590, 608. – Cf. Succession, Tombe.
 DARIUS III (335-330): 197, 200, 237-238, 267-268, 525, 797, 932 – *avènement*: 281, 753, 789-799, 1060; – *entourage*: 280, 283, 287,

- 292, 320-321, 337, 346, 351, 737, 747, 779, 761, 792, **800-803**, 810, 853, 858, 862-871, 1070; *administration*: 214, 255-256, 259, 263, 295, 308, 415-416, 503, 604, 699, **715-788**, 719-788, 822, 831, 876, 887-889, 891, 895, 972, 1034; – *armées, batailles et stratégie*: 50, 203, 208, 210, 214, 236, 240, 273, 284, 346, 385, 388, 391, 393, 427, 523, 544, 553, 555, 558, 648, 708, 713, 717, 732, 740, 749, 767, 770, 774, 786, 804, 809, 811, 814, 816, 819-820, 837-862, 871, 886, 987; – *mort*: 9, 239, 275, 715, 754, 794-795, 858, 884-886, 896, 1071; – *réputation*: 800, 811, 855-856, 883-884, 1023. – Cf. ALEXANDRE, Continuités/adaptations achéménides, Cor-tège royal, Succession.
- DARIUS, FILS D'ARTAXERXÈS II: 142, 293, 331, 333, 538, 632, 699-700, 799, 1029.
- DARIUS, FILS DE XERXÈS I^{er}: 532, 581-583.
- Dasabattiš* (él. décurion): 444.
- Dasher**: 370.
- Daskyleion**: 75, 93, 95, 134, 158, 214, 222, 245, 257, 309, 357-358, 360, 362, 380, 402, 404, 424, 461, 478, 518-519, 524, 556, 577-578, 580, 585, 597-599, 605, 611, 614, 637, 654, 657, 659, 661, 662-664, 681, 693, 707-709, 718, 720, 725, 744, 784-785, 803, 818, 843, 851, 917, 932, 951, 968, 978, 980, 995, 1016, 1034, 1056, 1058, 1065.
- Daskylitis**: 718.
- Dasmos* (gr. part de contribution, tribut): 406, 409, 415-416, 474, 695, 730, 762, 874, 982; – *Dasmophoros* (gr. qui verse le *dasmos*): 416, 982.
- Dāšna* (v.p.*don, offrande): 429-430.
- Dāta* (v.p. loi, réglementation): 138, 191, 437, 483, 527-528, 567, **981-983**, 1036.
- Dātabara* (v.p.*juge): 483, 526-527, 983.
- Dātabaru* (ak. juge): 483, 526, 971.
- Datam* (él. règlement, loi): 527, 982.
- DATAMÈS: 145-147, 211-212, 235, 315, 332, 356, 389, 419, 509, 669-670, 674-681, 685-686, 692, 693, 719, 732, 752, 761, 816, 819, 847, 895, 1015, 1017-1020, 1027, 1034, 1040, 1047, 1061, 1064. – Cf. TARKUMUWA.
- DATĀMITHRA: 966.
- Dath* (ar. loi, réglementation): 729, 731, 982.
- Dathapati* (v.p.*décurion): 444.
- DATIS: 93, 161, 170-173, 219, 363, 365, 383, 515, 522, 543, 547, 553, 556, 566, 921, 933.
- DATIYA: 383.
- Dattes: 83-85, 107, 205, 214, 250, 304, 393, 439, 457-458, 1006, 1067.
- Dātu ša šarri* (ak. loi, réglementation royale): 527, 982.
- DĀTUVAHYA: 120.
- DAUMA: 380.
- DAURISÈS: 320, 363.
- DAVID: 57.
- DAYAKA: 458.
- Dayyānu* (ak. juge): 526.
- Dayyēnē* (ar. juge): 527.
- Décadence: 10, 16, 19, 24, 34, 60, 94, 274, 279, 300, 308, 337, 532-534, 552, 571, 617, 632, 660, 693, 716, 803, 807-808, 812, 820, 833, 895, 947, 983, 993, 999, 1005, 1017, 1033, 1046, 1049, 1061.
- Décharnement des cadavres: 106-107, 1054.
- Décurie (rion): 354, 444, 446.
- Degel* (ar. millier, compagnie; pl. *degelīn*): 354, 429, 465, 523, 737, 968.
- DEIOKÈS: 36-37, 96, 103-104.
- Deipnon* (gr. dîner): 264.
- Déjeuner royal: 298-299, 347. – Cf. *Ariston*, Repas royaux.
- Dekatē* (gr. dîme): 397, 405, 411; – *tēs emporias* (gr. dîme commerciale): 411, 955, 957.
- Délos**: 63, 79, 170-171, 212, 550-551, 566, 995, 1001.
- Delphes**: 45, 62, 708.
- DÉMARATE, DÉMARATIDES: 359-362, 382, 535, 537, 545, 579, 634, 639, 662, 797, 1005.
- DÉMÉTRIUS DE SKEPCIS: 264, 737.
- DÉMOCRITE: 278, 721.
- Démographie: 349, 364, 448-450, 457, 557, 754, 820, 920, 966, 987, 1049, 1065-1066.
- DÉMOKÈDÈS: 151, 155, 276, 285, 295, 320, 324, 330, 396, 448, 931, 944.
- DÉMOS: 324.
- DÉMOSTHÈNE: 676-677, 681-682, 707, 709, 808-809, 812.

- Dénombrement de l'armée: 210, 713, 786, 816.
- DENYS D'HÉRAKLÉE: 720, 788.
- DENYS DE SYRACUSE: 783, 933.
- DENYS L'ANCIEN: 221.
- Dépendance rurale: 472, 475, 517, 662.
- Dépenses royales: 248, 401, 470, 613, 811, 822-823, 958, 1004, 1006.
- Déportation: – *d'individus*: 447, 707, 739, 762, 779, 922, 980; – *de communautés*: 56, 58, 100, 153, 156, 162, 170, 178, 191-192, 406, 446-448, 472, 510, 521-523, 692, 704, 733, 739-740, 745, 755-756, 771-772, 779-780, 782, 911, 913, 965, 980-981, 1031, 1045; – *de statues divines*: 51-52, 58, 66, 878, 915. – Cf. Exil.
- Dépôt de fondation: 181-184, 191.
- Dépôt: 384, 418, 420-421, 458, 468, 544. – Cf. Réserve stratégique.
- Der**: 54.
- DERBIKES: 921.
- DERKETO: 943.
- DERKYLIDAS: 654, 656, 664.
- DÉROUSIENS: 28.
- Despotēs* (gr. maître): 271, 663.
- Despotisme asiatique: 534, 961.
- Détroits: 158, 169, 468, 552, 577, 612, 632, 709.
- Deuil: 67, 183, 223, 280, 538, 541, 608, 621, 644, 1029.
- Deve Hüyük**: 107, 388, 523, 923, 953, 981.
- Devin, divination: 108, 360, 564-565, 626, 882.
- Dévouement (dû au roi): 142, 282, 321, 323, 328, 335, 338, 365, 641-642, 644, 877. – Cf. *Eunoia*.
- Diadème: 137, 229, 251, 315, 321, 521, 962, 1057.
- Diadoque: 199, 383, 386, 400, 466, 734, 758, 766, 820, 883, 891, 896, 1001, 1043, 1072, 1077.
- DIANE PERSIQUE: 265, 918. – Cf. ANĀHITA, ARTĒMIS.
- Diaspora* impériale: 89, 359, 366, 516-518, 570, 585, 616, 640, 662, 698, 719, 733, 743, 745, 760, 762, 770-771, 815, 817, 839, 863, 894, 979-980, 992, 1037, 1045, 1047, 1072.
- Diaspora* judéenne: 518, 522, 603. – Cf. **Éléphantine**, Juda, JUDÉEN.
- DIBIKTOS: 810.
- Didā* (v.p. forteresse): 77, 458, 758-759.
- Didymeion, Didymes**: 48, 62, 165, 510, 551, 562, 566, 572, 722.
- Dilbat**: 619.
- Dilmun**: 781, 1055.
- Dîme: 84-85, 397-398, 405, 453, 601, 612, 722, 742, 763, 919, 955, 967.
- Dîner du roi: 211, 249, 264, **298-301**, 304, 306, 320, 413-414, 684. – Cf. *Deipnon*, *Syndeipnos*, Table royale.
- Dioikētēs* (gr. administrateur): 425.
- DION: 687, 729.
- DIONYSIOS: 168.
- Dionysopolis**: 723.
- DIONYSOS: 725.
- DIOPHANTOS: 806.
- DIOTIMOS: 395, 599.
- DIPHRIDAS: 664-665.
- Diphros, diphrophoros* (gr. tabouret, porteur de –): 234, 932.
- Diphterai* (gr. parchemins): 435; *basilikai* – (gr. parchemins royaux): 14, 917.
- Diridôtis**: 781.
- Disque ailé: 223, 259-261, 494, 928.
- Distributions royales: 299-301, 304, 347, 823. – Cf. Don, Redistributions.
- Divine Épouse: 500, 975.
- Diyala** (fl.): 52, 375.
- DJEDHERBES: 1058.
- DJÉHO: 498, 745.
- DJETHOTEFANKH¹: 880.
- DJETHOTEFANKH²: 880.
- DOBÈRES: 157.
- Dokimos/oi* (gr. considérés/s): 338, 343, 344, 350, 876.
- DOLOASPIS: 739.
- Domaine: 32, 86, 315, 346, 354, 359-360, 433, 440, 454, 456-460, 471-472, 475-478, 482, 501, 517, 522, 579, 595, 602, 606, 614, 654, 662, 718, 726, 757, 823, 825, 920, 925, 958, 967-968, 1003, 1016.
- Domesticité palatine: 200, 239, 264, 298-301, 304, 306, 327.

- Domus purpurati* (lat. maison princière): 803.
- Don royal: 15, 43, 48, 145-146, 149, 152, 197-198, 211, 246, 252, 276, 282, 314 *sqq.*, 410, 420, 484, 499, 515, 547, 572, 577, 642, 644, 650, 688, 693, 749, 752-754, 763, 791, 800, 822-823, 889, 947-949, 957, 960, 974, 976, 982-983, 1064; – *de bijoux*: 246-247, 317-319, 330, 361, 499; – *de terres*: 14, 71, 116-117, 146, 167, 171, 325, 331, 360, 362, 425-426, 429-430, 433, 456, 459, 474-478, 485, 499, 506, 510, 579, 606, 646-619, 724, 733, 770-771, 825, 930, 961-962, 970-971, 995, 1007, 1041, 1071; – *de vêtements*: 246-247, 317-319, 330, 361, 948; – *de villes*: 46, 360, 431-432, 499, 579-580, 637, 876, 910, 974, 995-996, 1000, 1004, 1059, 1075.
- Dons faits au roi: 202-207, 330, 406-410, 419-420, 485-486, 502, 527, 542, 640, 687, 699, 706, 769, 774, 823, 865, 919, 957, 964, 966-967, 998, 1015. – *Donateurs*: – *individus*: 152, 198, 205, 248, 407-408, 412, 455, 485, 872; – *peuples*: 65, 78-81, 187-188, 195-198, 204-207, 284, 406-410, 414, 419, 484, 736-738, 782, 872, 1046.
- Dôr**: 625, 1001, 1041.
- DORATÈS: 697.
- Dôrea/ai* (gr. don, concession): 116, 146-147, 361, 408, 413, 423, 429, 431, 433, 456, 474-477, 485, 509, 724, 737, 770, 771, 823, 825, 830, 925, 951, 957, 961, 970, 1066; – *Dôreai megalai* (gr. dons magnifiques): 324, 682, 791, 796.
- Dorginarti**: 66, 397.
- Doriskos**: 157, 169, 207, 209-211, 316, 336, 543-545, 572, 577, 786, 816, 937.
- DORKIS: 572.
- Dôron* (gr. don, cadeau; pl *dôra*): 78-80, 198, 204-205, 246, 283, 317, 319, 329, 331, 349, 406-408, 410, 579, 749-750, 752, 776. – Cf. *Apodektêres dôrôn*.
- Doryphoros* (gr. porte-lance): 123, 125, 197, 271-273, 338, 792. – Cf. *Arštibara*.
- Dot: 853, 858-859, 910, 972, 1070-1071.
- Douanes: 62, 397-398, 612, 784, 824, 914, 955, 1057. – Cf. Péage.
- Douleia, doulos* (gr. esclavage, esclave): 314, 336, 338, 399, 507, 524, 791, 792. Cf. *Ardu*, Esclave, *Qallu*.
- Drabeskios**: 364, 575.
- Drangiane**: 50, 185-188, 192, 370, 373, 525, 765-766, 777, 935.
- Drauga* (v.p. mensonge, révolte): 111, 117, 138-139, 150, 195, 253, 894, 954.
- Drnabaziš* (v.p.* [mois] du *baziš* sur les récoltes): 485.
- DROAPHERNÈS: 696-697, 724, 997, 1025-1027, 1035.
- Droit de passage: 752.
- Droit local: 490, 622. – Cf. Loi des pays.
- Dromadaire: 188-189, 204, 214, 373, 867.
- DROPIQUES: 28.
- DROYSEN, H. (historien): 10, 1065.
- DRYPÉTIS: 1070.
- Dšn* (ar. don): 430.
- Dibry* (ar. juge): 527.
- Duel: 241-242, 753, 791, 842. – Cf. Combat singulier, *Monomakhia*.
- Dukšiš* (él. princesse): 946, 964-965.
- Dur**: 436.
- Dur-Karasu**: 44, 912.
- Dur-Yakin**: 782.
- Durine**: 782, 1055.
- Duši-yara* (v.p. mauvaise année, famine): 253.
- Duwairij** (fl.): 27.
- Dynamis* (*kata dynamin*; syn. *kata to megethos*: gr. en proportion des capacités): 405, 410, 493, 510, 412, 956-957.
- Dynastēs* (gr. homme puissant): 288, 338; – *Hoi en dynasteia* (gr. hommes de l'élite): 347.
- Dynastes locaux: 9, 46, 75-76, 89, 206, 211, 215, 389-391, 423, 514-515, 521, 577, 593, 600, 604, 614, 626-627, 638, 661, 667, 670, 687-692, 706, 786-788, 918, 978-980, 994, 1004, 1009, 1012, 1018, 1020-1023, 1038, 1059, 1070.
- Dyny* (ar. juges): 527.

- 537, 539, 555, 568, 819-820, 905, 922, 945, 949-950, 1063-1070. – Cf. Rite de passage.
- EGIBI: 43, 83, 100, 394, 501-502, 910, 959.
- Égine**: 95, 276, 549.
- Égypte, ÉGYPTIENS**: 352, 397-398, 465, 471, 489, 491-492, 494-496, 638, 704, 878; *pharaonique*: 214, 296, 392, 432, 494, 499, 937; – *époque saute*: 33, 47, 49, 55-59, 214, 494, 499, 912-914; – *sous Cambyse*: 16, 59-72, 74, 77-78, 81, 87-90, 92-93, 103, 109-115, 117, 125, 151, 155, 228, 280, 291, 329, 360-362, 373, 384, 488-489, 498, 522, 566, 620, 792, 879-883, 914-916, 1008; – *sous Darius*: 126-128, 130, 133-134, 136, 141, 152-154, 164, 167, 173, 184-187, 190-192, 195, 226, 230, 277, 283, 322, 362, 376-377, 384, 396, 404, 421-422, 424, 426, 430, 442, 446, 451, 462, 488-500, 519, 524-527, 535-536, 571, 620, 883, 927, 932; – *sous Xerxès*: 202, 209, 361-362, 444, 498, 524, 531, 541-542, 556, 558-564, 566, 569, 571, 578, 620, 989, 1008; – *sous Artaxerxès I^{er}*: 32, 362-363, 365, 498, 515, 532, 583, 586, 591-597, 798, 998, 1008; – *sous Darius II*: 603, 614, 618, 620-624, 1007; – *sous Artaxerxès II*: 292, 632, 638, 646, 650, 653-654, 666-675, 679, 682-684, 693-694, 805-807, 832, 1012, 1017-1018; – *sous Artaxerxès III*: 204, 239-240, 287, 673, 701-707, 718, 721, 795, 804-807, 858, 878-879, 1030-1032, 1044, 1076; – *sous Darius III/Alexandre*: 301, 372, 539, 646, 715, 730, 733-740, 745, 755, 758, 769, 784, 815, 838, 840, 848, 850-852, 864-865, 873-874, 877-880, 887, 1060, 1075; – *époque hellénistique*: 384, 425-426, 433, 826; – *administration*: 352, 370-372, 402-403, 406-407, 411, 415-418, 424-425, 436, 429, 431, 463-464, 468, 471, 475, 477, 486, 503, 1045. – Cf. Satrapie, Révolte.
- Ehulhul**: 53.
- Eion**: 157, 169, 322, 336, 364, 544, 572-573.
- Eisagôgima* (gr. entrées de marchandises): 467, 962.
- E (i) sanggeleus* (gr. introducteur): 103, 143, 809.
- Ektomiai* (gr. castrats): 284.
- E
- EA-BULLITSU: 476.
- EA-IDDIN: 619.
- Eanna**: 82-87, 393, 396, 472, 500, 912, 919-920, 947, 975, 992.
- Eau: – *d'or*: 312, 537; – *du roi*: 274-275, 301, 313, 346, 944; – *sacrée*: 251, 254, 257, 260, 372-373, 384-385, 696.
- Ebabbar**: 85, 354, 919, 975, 992.
- Ebène: 80, 184, 406.
- Ebir Nāri**: 59, 304, 395-396, 404, 424, 500, 503-506, 526, 560, 603, 618, 646, 672, 685, 769, 831, 857, 976, 989; – Cf. **Transeuphratène, Outre-Euphrate**.
- Ebla**: 1041, 1057.
- Ecbatane**: 24, 26, 32-36, 42-49, 57, 67, 75, 81, 83, 93, 129, 132, 134-136, 140, 182, 193, 199, 245, 373, 432, 452, 504, 533, 551, 637, 648, 660, 694-699, 739, 751, 758-761, 766, 813, 860-861, 871, 884-885, 910, 912, 919, 921-922, 934, 988-989, 1050, 1056; – *administration*: 96, 214, 270, 301, 310, 370, 389, 402-404.
- Échanges commerciaux: cf. Commerce.
- Échanges culturels: cf. Acculturation, Contacts culturels, Iconographie achéménide (diffusion), Interculturalité.
- Échanson: 288, 309, 358; – *royal*: 26, 94, 109, 270, 275, 323, 1002.
- Éclipse: 256.
- Économie royale: 99, 400-401, 466, 470, 485-486, 755, 757, 822, 895, 962.
- Économie satrapique: 401, 825, 895, 955.
- Économie tributaire: 427, 1065-1068.
- Écriture vieux-perse: 917.
- Écurie: 481; – *royale*: 236.
- Écuyer: 230, 236.
- Edeatros* (gr. goûteur): 274.
- Edfou**: 426, 620, 1007.
- Edjô**: 738.
- ÉDOMITES: 137.
- ÉDONIENS: 157, 360.
- Éducation perse: 16, 24, 61, 244, 278, 285, 297, 309-310, 339-342, 344, 349, 359, 364, 533,

- El-Amarna**: 1071.
El-Hibeh: 92, 430, 491, 526.
El-Kab: 491.
El-Khargeh: 491, 494, 497, 620, 973, 1007.
Élam. ÉLAMITES: 28-29, 32-33, 38, 50, 52, 89-90, 94, 103, 126-132, 134, 137-140, 153, 177-178, 184-187, 189, 192-193, 277, 380, 390, 394, 441-442, 446-447, 489, 526, 568, 907, 912, 919.
Elbourz: 385, 828.
Éléonte: 565.
Éléphant: 80, 188, 204, 206, 214, 406, 699, 777, 820, 964, 1027, 1054, 1064.
Éléphantine: 17, 65, 67, 77, 136, 354, 397-398, 426, 429-430, 463-465, 471, 488-490, 497, 518, 524, 527, 586, 592, 603-604, 614, 620-625, 638, 653-654, 735, 737, 739, 814, 951, 981, 1002, 1008, 1031, 1057.
Élevage: 26, 29-30, 50, 407, 301-302, 432, 438, 453-456, 522, 726, 737, 748-751, 777, 957, 964.
Elis: 656.
Élites locales: — *et pouvoir perse*: 43, 47, 53-59, 68-72, 82-83, 88, 90-96, 133, 361-364, 366, 461, 489-500, 539, 745, 760, 785, 831-833, 863, 868, 872-873, 875, 881, 883, 887-888, 891, 894-896, 916, 920-921, 974-975, 1074-1077; — *et Alexandre*: 714, 742, 771, 868, 872-884, 887-888, 896, 1071, 1074-1077.
ELLIL-ŠUM-IDDIN: 615.
Elmali: 95-96, 521, 994, 1056.
ELNAP: 518.
ELNATHAN: 504, 976.
Elvend (Mt): 534.
Elymaïde: 265, 749.
Embaumement: 68, 496, 498, 539, 985.
Empire assyrien: 23, 28, 32-37, 905-907. — Cf. Continuités/adaptations.
Empoisonnement (eur/se): 274-276, 281, 632, 789, 795, 944. — Cf. Poison.
Emporia. *Emporion*, *Emporos* (gr. commerce, comptoir, commerçant): 391, 396, 411, 469, 703, 781, 729, 824. — Cf. Commerce.
Empreinte: 221, 244-245, 502, 504, 736, 744, 764, 778. — Cf. Cachet, Sceau.
Enarees (gr. non-iranien): 194.
Encens, encensement: 80, 171, 202-203, 327, 398, 406, 408, 491, 621, 736-738, 781, 872, 955, 1055.
Encensoir: 233, 265, 287, 308, 736, 974, 1014.
Endogamie: 105, 145, 347, 536, 607, 798, 972.
Enfants royaux: 200, 238, 281, 283, 285, 297, 342, 533, 606-607, 853, 945.
ENGELS, F: 822.
ENLIL: 87, 883.
ENLIL-ITANNU: 476.
Entimoi (gr. notables): 320, 337, 347.
ENTIMOS: 309, 320, 322, 324, 327, 361.
Entrées et sorties (des magasins): 78, 380, 431, 436, 462-468.
Entrées royales: 52-53, 58, 65, 201-204, 213, 361, 562, 713-714, 746, 843, 65-868, 872, 874, 881, 912, 958, 988, 1072-1074.
Éolide. ÉOLIENS: 46-47, 64, 154, 167, 214, 380, 402, 411, 432, 513, 579-580, 614, 637, 639, 645, 654, 657, 662, 693, 707, 718, 726, 768, 853.
Éparchie: 405, 737, 758, 787, 1043, 1050. — Cf. Province.
Epauleis (gr. fermes): 455, 517.
Épée: 252, 565, 639, 819-820. — Cf. *Akinakès*.
Éphèse. ÉPHÉSIENS: 46, 48, 160, 166, 284, 358, 370-371, 391, 511, 519, 599, 608, 656, 658, 664, 699, 721-722, 725, 729, 787, 837, 843, 850, 873, 875, 877, 979, 995, 1034-1036, 1068, 1074.
ÉPHIALTÈS: 574, 810.
Ephodeuein, *ephodoi* (gr. inspecter, inspecteur): 355.
ÉPHORE: 547, 631, 637, 795, 799, 804, 810.
Épibate: 209-210, 555, 986.
Epikarpeia (gr. taxe sur les troupeaux): 411.
Epikephalaion (gr. capitation): 411.
Epikhōrioi (gr. indigènes): 422.
Epimelētēs (gr. gouverneur): 729, 788.
Epiphaneis (gr. illustres): 109, 321, 343, 800.
Epiphorēmata (gr. desserts): 303.
EPIXYÈS: 380.
Épouse royale: cf. Femme du roi.
ÉPYAXA: 211, 372, 515, 627, 1039.
ÉRATOSTHÈNE: 395-396.
ERBBINA: 690. — Cf. ARBINAS.

- Érétrie**: 160-161, 166, 169-172, 219, 447, 579, 662, 739, 743, 933, 980, 1045.
Ergastule (lat. atelier d'esclaves): 447, 472.
ERIGYOS: 242, 753.
ERTTIMELI: 729.
Erythrées: 597-598, 609, 664, 999.
ERYTHRÈS: 779, 1055.
Esagila: 52, 54, 619, 868, 881, 988, 989.
ESARHADDON: 283, 373, 384, 697, 704, 979.
Eschatologie: 567-568, 991.
Esclavage, esclave: 83, 100, 151, 170, 246, 277, 287, 290-291, 309, 314, 324, 336, 338, 356, 366, 382, 394, 399, 411, 418, 425, 447, 450-452, 472-474, 476, 486-487, 509-510, 515, 517, 524, 547, 559, 662-663, 676, 755, 791, 875, 907, 919, 945-946, 957-958, 961, 966, 969, 981. — *esclave (con) sacré*: 509. — Cf. *Ardu*, *Hiérodoule*, *Jardinier*, *Oblat*, *Qallu*, *Širku*.
ESDRAS: 381, 527-528, 587, 595, 601-603, 953, 1001-1002, 1017.
ESEMTEU: 92.
Eskhata, *eskhatai* (gr. extrémités, marges d'un territoire): 80, 177, 191, 409, 771, 935, 966, 980.
ESKUS: 444.
ESMUN: 996.
ESMUNAZZAR II: 431, 506, 625, 733, 961, 1040.
EŠnunna: 54.
ESPÉMET: 463, 471.
ESTHER: 141, 290, 294.
Estimation des récoltes: 84.
Étalon monétaire: 994, 1010.
Étalon pondéral: 81, 421, 426, 464, 960-961. — Cf. Poids.
Étape (route): 246, 267, 370-373, 380-381, 390, 398, 503, 647, 699, 954. — Cf. *Stathmos*, *Station*.
ÉTÉOCLE: 242.
Éthiopie. ÉTHIOPENS: 65-66, 80-81, 102, 113, 184-188, 191-192, 208-209, 212, 238, 254, 299, 402, 406, 408, 428, 450, 588. — Cf. *Kush*.
Ethno-classe dominante: 88, 94, 321, 345, 361, 363-364, 366, 461, 498, 585, 698, 744, 787, 803; — *et Alexandre*: 794, 801, 863, 888, 890-891, 894, 896. — Cf. Aristocratie perse.
Ethnos/ē (gr. pays-peuple/s): 100, 198, 404-405, 409, 422-423, 431, 483-485, 525, 528, 559, 659, 675, 750, 776, 786, 816, 830, 848, 871, 886; — *kata ethnea* (gr. classé par peuple): 207, 210, 404, 413, 422, 512, 786, 817-819. — Cf. *dahyu/āva*.
Étiquette de cour: 36, 103-104, 112, 143-144, 196, 201, 243, 253, 259, 272, 274, 306, 311-313, 588-589, 650, 922, 929-930, 944, 947, 997, 1015.
ÉTOLIENS: 419.
Eubée, **EUBÉENS**: 160, 170, 523, 545-546, 573, 846.
Eudaimones (gr. riches): 347, 390.
Euergesia (gr. bienfait): 315, 328, 334-335, 725.
Eugeneia, *eugenēs* (gr. noblesse, noble de naissance): 123, 342, 344, 346.
Euhespérides: 153.
Eulaios (fl.): 394.
EUMANÈS: 723.
EUMÈNE DE KARDIA: 10, 146, 259, 383, 385, 461, 466, 716, 731, 763, 766, 896.
Eunoia (gr. dévouement): 321, 328, 335, 641-642, 644, 877.
Eunouchos (gr. eunuque): 284, 288.
Eunuque: 16, 103, 107, 110-112, 125, 213, 238-239, 259, 271-272, 279-288, 290, 292, 294, 296, 311-312, 315, 318, 320, 332, 519, 521, 531, 537-538, 543, 581-582, 632, 700, 744, 746, 789-790, 794-796, 799, 855, 860, 882, 914, 921, 944-945, 1002. — Cf. *Castrat*.
EUPHORBOS: 171.
Euphrate (fl.): 33, 44, 52, 61, 83, 127, 133, 371, 373-376, 385, 388, 391-396, 398, 419, 507, 638-639, 641, 643, 646-648, 678, 686, 740-741, 781, 852-855, 857, 953, 1013-1014, 1046.
Euphratomètre: 1046.
Euripe: 545.
Europe, **EUROPÉENS**: 151, 155, 166, 206, 246, 314, 316, 363, 403, 420, 541, 543, 565, 583, 665, 931-933, 937.
EURYBATÈS: 46.
EURYBIADÈS: 545-546.
Eurymédon: 363, 365, 392, 573-576, 596, 614, 667, 690-691, 750, 930, 969, 993-994, 1000.

EURYSTHÉNÈS: 579.
Eusebia-sous-l'Argaios: 732.
 ÉVAGORAS: 325, 333, 469, 628-629, 655, 666-672, 737, 1017, 1041.
 ÉVELTHON: 505.
 Evergète: 79. – Cf. Bienfaiteur.
Exagógima (gr. sorties de marchandises): 467-468.
 Exécution capitale: 99, 106-107, 109, 127, 133, 135, 142, 144, 151, 250, 255, 325, 329-330, 332, 336-337, 349, 632, 635, 642, 652, 663, 761, 802, 927-928, 931. – Cf. Châtiment, Supplice.
 Exemption: – *militaire*: 79, 117-118, 329, 349, 832, 874, 877, 925; – *fiscalo-tributaire*: 60, 79, 113, 117-118, 145-147, 194, 196, 325, 406-409, 508, 601, 718-719, 729, 737, 747, 757, 828, 832, 869, 873, 876, 883, 915, 925, 957-958, 1049.
 Exil (é): 332-334, 360-361, 542, 551, 594, 597-598, 605, 632, 701, 707, 718, 720, 745, 802, 847, 851, 995, 1030-1031, 1053. – Cf. Déportation.
 ÉZÉCHIEL: 56.
Ezida: 54.

F

Faction de cour: 282, 700, 794-795, 865, 875.
Fahliyun: 370, 372, 388, 394, 439, 457, 484, 754, 820, 869, 967.
Failaka: 781, 1055.
 Famille royale: 267, 365, 435, 460, 481, 485, 542, 635, 790, 792, 801-802, 952, 1011. – Cf. *Bī šarri*, *Oikia basileōs*, *Ulhi sunkina*, *Viθ*.
 Familles aristocratiques: 93, 120-121, 133, 140-149, 227, 276, 308, 337, 345, 364, 483-485, 532, 536, 586, 606-607, 756, 894, 925-926, 1051; – *des Sept*: 103, 119-127, 129, 134, 140-149, 152, 272, 286, 289, 332, 512, 582, 584, 721, 756, 763, 802-803, 809, 922, 925-927, 929-930.
 Fantassin: 555, 639, 652, 758, 816-819, 884, 1063-1064. – Cf. Infanterie perse, KARDAKE.
Farasa: 732, 951.
 Fard: 238-239.

Farine: 107-108, 169, 298-299, 302, 436, 442, 445, 448, 456, 469, 478-479, 502, 923.
Farnah (ir. rayonnement royal): 259.
Fārs: 27, 31-32, 37, 38, 94-95, 103, 199, 370, 383, 435, 440, 443, 447-448, 451, 461, 473, 478, 486, 784. – Cf. *Perse*.
Fasa: 443.
 Faveur royale: 279, 322-323, 332, 334, 343-346, 349, 361-362, 409, 413, 478, 584, 590, 595, 611, 653, 681, 693, 789, 800, 802, 841, 868, 950, 1026, 1060. – Cf. *Kharis*.
Fayūm: 914.
 Femmes du roi: 112, 114, 121, 125, 143-147, 151, 200, 204, 237, 271, 274, 289-290, 297, 322, 432, 460, 476, 532, 535, 605, 640, 795, 801, 853, 855, 946, 972, 1015, 1034.
 Femmes perses: 43, 200, 265, 289-297, 324, 333, 347, 533, 754, 953.
 Femmes-*kurtas*: 443-444, 448-451.
 Fer: 55, 252, 396, 407, 411-412, 516, 958.
 Ferme Générale: 84-86, 500, 919.
 Ferme, fermage: 455-456, 501, 517, 618, 967, 1006.
Fethiye: 727.
 Feu sacré: 105, 183, 200, 251, 254-255, 257, 260-263, 538, 696, 746; – *gardien* du –: 260. – Cf. Autel du Feu.
 Fidèles (du roi), Fidélité: 125, 282-284, 323, 334-366, 506, 558, 642, 645, 652, 685, 751, 790, 809, 818, 823, 831, 854, 859, 862-871, 874, 884-885, 949-951, 1015, 1072-1074. – Cf. *Anušīya*, *Bandaka*, *Fides*, *Pistis/Pistoi*.
Fides (lat. parole donnée): 336-337, 854.
 Figue: 107, 213, 304, 458, 470, 539.
 Fille du roi: 289, 582, 594, 606, 632, 634, 650, 663, 801-802, 852-8553, 855, 859, 907, 922, 934, 945, 1011, 1024, 1070, 1076.
 Fils de la maison: 322, 606, 948, 984. – Cf. *bny byr'*, *mār bīti*.
 Fils du roi: 60, 114, 125, 142, 200, 234, 259, 289, 342, 365, 460, 476, 502, 504, 506, 535, 542, 581-584, 601, 605-607, 610, 617, 634 *sqq.* 699-700, 789, 796, 801-802, 853, 855, 857, 884, 983-985, 996, 1011 *sqq.* 1023, 1037; – *ainé*: 60, 104, 113, 125, 145, 535, 537-538, 540, 557, 564, 632, 634; 699,

794, 797, 930, 984, 996, 1011, 1044; – *bâtard*: 200, 365, 546, 574, 577, 582, 605-607, 699, 797-798; – *cadet*: 60, 90, 104, 113, 607, 626, 699, 795, 996, 1011. – Cf. Complot, *mār šarri*, Prince héritier, Succession.
 Finances royales: 78, 267, 612-613.
 Firdousi: 283, 905, 985.
 Flèche: 208, 552-554, 615, 686; – *royale*: 237, 244, 856.
 Flotte: – *achéménide*: 48, 64, 81, 89, 117, 154-155, 165-172, 209-211, 323-324, 351, 417, 423, 506, 514-515, 544-550, 573-574, 591-592, 594, 596, 612, 644-645, 664-665, 668, 671-672, 701-702, 704-705, 730, 734, 733-734, 738, 740, 782, 840, 843-852, 876, 914, 917, 920, 932-933, 977, 987, 1000, 1069; – *carienne*: 423, 514; – *chypriote*: 167, 505, 514, 848-849, 854, 873; – *cilicienne*: 167, 514-515, 655, 730, 848-849, 917; – *égyptienne*: 64, 167, 682, 878, 914, 1043; – *ionienne*: 48, 160, 165-168, 932-933; – *lycienne*: 514, 848-849; – *phénicienne*: 167, 209, 506-514, 598, 610, 614, 617, 625, 655, 702, 733, 848-849, 854, 873, 986, 1004, 1010, 1030; – *samiennne*: 63. – Cf. ALEXANDRE, bateau.
Foedus (lat. traité d'alliance): 683.
 Foin: 377. – Cf. Fourrage.
 Fondation: – *de palais*: 177-182, 934-935; – *de temples*: 57, 873, 943; – *de villes*: 50, 157, 331, 746, 764; – *par Alexandre et ses successeurs*: 741, 757, 767-768, 771, 781, 821, 874, 1041, 1074.
 Fonds militaire: 87, 615; – *d'arc*: 87, 476, 616; – *de char*: 87, 354; – *de cheval*: 87, 354, 502, 615-616; – *de main*: 87. – Cf. *Bīi*, *Ḥafru*, Lot.
 Forces productives: 19, 190, 213, 1065-1066.
 Forêt: 432-433, 457, 516, 962.
 Forteresse: 77, 126, 166, 178, 181, 440, 458, 464, 482, 489, 516, 569, 591, 604, 620, 684, 686, 747, 757-758, 764, 771, 788, 965, 1053. – Cf. *Akra*, *Arx*, *Byrt*, *Birtu*, Citadelle, *Didā*, *Halmarrīš*, *Khōrion*, *Phrourion*, *Tetrapyrgia*, *Tyrsis*.
 Fortifications: 178-181, 517, 547, 551, 554, 604, 624, 659, 662, 672-673, 705, 726, 736, 759, 764, 768, 806, 808, 844, 859, 861, 912, 1009, 1016, 1050, 1053. – Cf. *Ateikhistos*, Siège.
 Fouet: 236, 273, 316, 555, 588.
 Fourrage: 373, 647, 702.
 FRADA: 128-129, 132, 134-135, 137-138.
 FRADAFARNA: 377.
Framanakara (v.p.* contremaître): 444, 464, 466.
Frataraka (v. p.* gouverneur): 354, 488, 764.
 FRAVARTIPATA: 623.
 FRAVARTIS: 128-132, 134-135, 137.
 Frère du roi: 242, 281, 319, 322, 365, 488, 532, 540-541, 557, 563, 619, 634sq. 646, 698-700, 792, 795, 801-802, 972.
 Fromage: 205, 302.
 Fronde, frondeur: 244, 352, 374, 754, 816, 820, 884, 1064-1065. – Cf. Balle de fronde.
 Front méditerranéen: 16, 151-173, 532, 557, 572-580, 586-587, 599-600, 608-611, 613, 631, 999-1001, 1003-1006, 1010.
 Frontières: – *de l'empire*: 50, 90, 156, 181, 191-192, 212, 406, 764, 768, 771-772, 857; – *de pays/satrapie*: 196, 205, 398, 414, 419, 457, 500, 503, 605, 611, 615, 726, 1038, 1052; – *d'une ville*: 867.
 Funérailles royales: 60, 110, 538-539, 608, 985.

G

Gabaī (Ispahan): 370, 757, 861, 884.
Gabiène: 757, 884.
 GADAL-IAMA: 615-616, 1005.
Gadamala: 759.
 GADATAS¹ (ML 12): 17, 214, 304, 315, 413, 430, 474, 478, 507-509, 524, 623, 857, 876, 931-932, 938, 961, 977.
 GADATAS² (*Cyropédie*): 282, 287, 325.
Gal (ak. ration): 107.
Galaktourgōs (gr. préparateur de laitages): 305.
Gambadene: 759.
Gambreion: 579.
Gametē (gr. femme légitime): 289, 296.

- Gandhara**: 50, 131, 184-190, 192, 370, 402, 776.
Gangabas (lat. portefaix): 267, 308, 965.
Gange: 493.
Gangra: 718, 1016.
Ganza (v.p.* trésor): 267, 440, 454, 464-465, 477, 756, 943, 965.
Ganzabara (v.p.* trésorier): 78, 180, 424, 440-441, 446, 477, 482, 501, 739, 868, 965.
Garda (v.p.* travailleur): 439, 446, 471-472, 969-970.
Garde-robe royale: 273, 435.
Garde: 134, 937; – *du corps*: 287, 311, 581, 584; – *d'un pont*: 501; – *des portes*: 103, 125, 144, 272, 282, 287; – *des routes*: 382, 953; – *royaux*: 36, 183, 197, 200, 234, 268, 272-274, 284, 323, 327, 334; – *satrapiques*: 134.
Gardu (ak. travailleur): 471, 473, 486, 969-970.
Gardupatu (ak. chef des gardu): 473.
Garizim (Mt): 604, 1074.
Garnisons: 46, 48, 50, 65, 77-78, 90, 157, 246, 287, 352-355, 389, 402, 417, 429, 462-463, 482, 488, 508, 513, 517, 523, 572, 574, 593, 602-603, 611, 620-622, 624, 664, 680, 718, 721, 731, 733, 736-737, 750, 760, 769, 782, 805, 809, 813-814, 816-817, 843, 845, 847-849, 852, 867, 870, 874-875, 877, 886, 918, 953-955, 968, 972, 978, 981, 1008, 1040, 1043, 1055, 1062.
GAŠMU: 604-605, 1003.
GASTRON: 806.
Gāthā (av. chants): 105-106, 568.
GAUBARUVA: 120, 223. – Cf. **GOBRYAS**².
Gaugamèles: 201, 203, 210, 236, 239, 255, 273, 321, 553, 555, 558, 716-717, 732, 739, 749, 751, 756, 758, 763, 674, 765-766, 768, 777, 780, 782, 799-802, 814, 817-819, 839, 855, 859, 862, 864, 868-869, 881, 885-886, 889-890, 896, 1055, 1060, 1063.
GAULITÈS: 645.
GAUMATA: 103, 105, 108, 112, 114-117, 119-121, 126, 133-134, 137, 142, 149, 227, 790, 924.
Gaušaka (v.p.* informateur): 356, 489.
GAWZINA: 377.
Gaza: 55, 64, 287, 336, 391, 670-671, 684, 704, 736-737, 813, 849, 852, 854, 864, 914, 954, 1042-1043.
Gaza, ae (lat. trésor): 270.
Gazelle: 208, 298.
Gazophylaque: 354, 731, 757, 951, 971, 1014. – Cf. **Thésaurophylaque**.
Gē (Gr. terre): 411, 427. – Cf. *Basilikē gē*.
Gédrosie: 50, 765, 776, 778-780.
Gendre du roi: 147-149, 168, 297, 320-321, 334, 650, 802, 853, 858, 933.
Genē (gr. groupe tribal): 28, 363, 483.
Généalogie: 145-146; – *royale*: 26-27, 104, 567, 583, 906, 926. – Cf. **Légende du fondateur**.
Génie ailé: 89, 101, 914, 922.
Genos (gr. origine): 771.
Gens (lat. pays-peuple): 29, 871. – Cf. *Dahyu*, *Ethnos*.
Gephyra (gr. pont): 375.
Geras (gr. part d'honneur): 318, 329, 749-750, 752.
Gerasa: 1074.
GERGIS: 626-627, 689, 1009-1010, 1022.
GERMANIENS: 28, 525, 780; – Cf. **Carmanie**, **CARMANIENS**.
Gerrhai (gr. boucliers d'osier): 208; *gerrhophoroi* (gr. porteurs de –): 352.
GERRHÉENS: 782.
GÊTES: 154.
Gibraltar: 495.
GILGAMES: 963, 1052.
GILLOS: 151.
GIMILLU: 84, 86, 500.
GLAUKIPPOS: 876.
GLAUKOS: 818.
GLOUS: 349, 374, 469, 645, 650-651, 672, 1012-1013.
Glyptique: 102, 219.
Gnēsios (gr. légitime): 289-290, 607.
Gnzbr' (ar. trésorier): 943. – Cf. **Ganza-bara*.
GOBARÈS: 482, 756, 870, 920, 1013-1014 (= **Gobryas**² ou **Gobryas**³).
GOBINEAU (Comte de-): 255, 1033.
GOBRYAS¹: 52, 912, 933.

- GOBRYAS**²: 113, 119-121, 124-125, 134, 139, 141, 143, 145, 147-149, 154, 168, 183, 223, 228, 320, 322, 342, 363-364, 535-536, 574, 912, 925-926, 929-930, 1013. – Cf. **GAUBARUVA**, **GUBĀRU**².
GOBRYAS³ (gouverneur sous Darius II et Artaxerxès II): 282, 618, 648, 1013.
Godin Tepe: 37.
Golfe Persique: 9, 58, 73, 173, 191, 303, 332, 370, 373, 394-396, 406, 447, 456, 522-523, 565, 594, 717, 740-741, 756, 772, 778-781, 851, 1055.
GONGYLOS, **GONGYLIDES**: 360, 578-579, 662, 770, 995.
Gordion: 381, 611, 659, 663, 726, 846-847, 994, 1036.
GORDIOS: 726.
GORDYENS: 740.
GORGION: 579, 661.
Gorgippa: 264.
GORGOS: 164, 505.
Goûteur: 274-275, 944. – Cf. *Edeatros*.
Gouverneur: 75-76, 245, 306, 354, 415, 488, 491, 497, 500-501, 503-505, 513-514, 527, 563, 565, 572, 601-605, 618, 620-623, 633, 646, 662, 669, 732, 734-735, 778, 787-789, 867, 976, 1002. – Cf. *Frataraka*, *Hyparkhos*, *Peḥa*, *Pīḥātu*.
Grain: 254, 258, 302, 414, 436-442, 444-445, 448, 450-451, 453, 458-460, 462, 470, 480-482, 522, 623, 962, 993.
Grammateus (gr. secrétaire): 315, 1005.
Grammatistēs basileōs (gr. secrétaire royal): 77, 461.
Grammatophoros (gr. porteur de lettres): 383, 389.
Grannique: 321, 716, 718, 720-721, 725, 788, 800, 802, 804, 811, 816-818, 839, 842-844, 862, 863, 886, 1063.
Granis (fl.): 779.
Grda (v.p.* maison): 439.
GRECS, **Grèce**: 46, 55, 62, 64, 75, 209-210, 260, 276, 359, 422, 522, 541, 543-544, 546, 548, 557, 559, 566, 645, 653, 656, 705, 707, 756-757, 863.
Grenier: 447-449, 620, 622, 726, 880.
Griffon: 244, 521, 940.
Gryneion: 579, 637, 875.
GUBĀRU¹: (gouv. de Gutium): 51 (= *Ug-baru*).
GUBĀRU²: (satrape sous Cyrus et Cambyse): 75, 77, 82-86, 93, 362, 831, 920, 926, 930, 1013. – Cf. **GAUBARUVA**, **GOBARÈS**.
GUBĀRU³: (gouverneur sous Darius II): 404, 483, 618, 920, 1013. – Cf. **GOBARÈS**.
Gué: 386, 388, 641, 1041.
Guerre d'Ionie: 609, 626, 654, 1003, 1009-1010.
Guerre du Péloponnèse: 532, 598.
Guerres Médiques: 16, 35, 151, 169-173, 220, 360, 531, 541-559, 597, 699, 807-808, 833, 983, 985-987, 1000, 1061.
Guide: 151, 372, 651, 704-705, 880.
Gur-i Dukhtar: 1014.
GUTI: 759.
Gutium: 51-52, 54.
GUZĀNU: 354, 501.
GYGAIA: 157, 362.
GYGÈS: 76, 91, 921.
Gynaikônitis (gr. gynécée): 296, 946.
Gynaix/-kes (gr. femme légitime): 289-290, 294-295.
Gyndès (fl.): 292.
Gynécée: 296, 939.

H

H [l] qy lmlk (ar. part du roi): 430.
Ḥabur: 392.
Hache: 30, 188, 208, 233, 249, 374, 1021.
Hadaran: 436, 440, 453.
Hadiš (v.p. palais): 608.
Hainā (v.p. armée ennemie): 253.
HAKŌRIS: 654, 667, 669-672, 674, 693, 806, 1007, 1018.
Halicarnasse: 338, 510, 514, 577, 675, 687, 727, 810-811, 844-845, 847, 850, 863, 874.
Halisarna: 579, 662.
Halkukaptarriš: 481.
Halmarriš (él. forteresse): 77, 440, 458, 482, 965; – *nuskip* (él. garde de forteresse): 482.

- Halmi* (él. document scellé): 377, 380, 383, 437-439, 482, 637, 951, 956, 976. – Cf. Bon de route.
- HALPA*: 345, 481.
- Halšu*: 377.
- Halulê*: 28.
- Halys* (fl.): 33, 44-46, 134, 158, 166, 371, 375, 387-388, 392, 517, 660, 726, 759, 761, 852-854, 857, 859.
- Hamadan*: 182, 760, 1003, 1050; – Cf. Ecba-tane.
- Hamarakara* (v.p.* archiviste-comptable): 465, 968.
- Hamiçiya* (v.p. révolte): 569, 991.
- HAMMURABI*: 941, 959-960.
- HANANI*: 463, 471, 603, 621.
- HANANIAS*: 602.
- HANANYAH*: 601-603, 622, 734.
- Handaisa* (v.p.* convocation militaire): 616, 769, 1053.
- Handid*: 86.
- HANÉENS*: 883.
- Hanisa*: 732-733. – Cf. *Kanesh*.
- HANNIBAL*: 860.
- Haoma* (av. breuvage sacré): 264, 943, 965.
- HARADDUMA*: 444.
- Haras*: 108, 416, 419, 432, 466, 962, 968, 1050.
- HARBAMIŠŠA*: 363, 404. – Cf. *ARBAMIŠŠA*.
- Harem*: 16, 279, 288, 295-296, 551, 571, 946, 1013.
- HARIANA* (ARYAINA): 31.
- HARIŠĀNU*: 501.
- Harma* (gr. char): 197, 202-203, 236, 373.
- Harmanaxe* (gr. chariot à quatre roues): 197, 200, 202, 236, 272, 296, 373.
- HARMAMITHRÈS*: 363.
- Harmanabattiš* (él.): 438.
- Harmozeia*: 778.
- HARŌERIS*: 491.
- HARPAGE*: 25, 42, 48-49, 76, 93, 167, 381, 517, 521, 600, 626, 689, 909, 918.
- HARPALE*: 215, 303, 780.
- HARPYIES* (monument des): 520-521, 918, 994.
- Ḥarran*: 33, 41, 51, 53.
- Ḥarran šarri* (ak. route royale): 953.
- HARRENA*: 438, 452, 454, 459, 480, 485.
- Ḥarri-Kippi*: 86.
- HATHOR*: 492.
- Ḥaṭru* (ak. communauté allotie): 87, 116, 376, 416, 429, 473, 476, 502, 522-523, 606, 615-616, 618, 652, 768, 815, 920, 925, 975, 981, 1004.
- HATOBAŠTI*: 477.
- Haumavarga* (v.p. buveur de *haoma*): 188.
- Hautes-Satrapies**: Cf. **Satrapies-Supérieures**.
- Haylā* (ar. garnison): 429. – Cf. *Rab haylā*.
- Hazarapatiš* (ir. chef des Mille): 234, 269, 605, 940. – Cf. *Azabaritēs*, *Azarapateis*, Chiliarque.
- Hèbre** (fl.): 157.
- HÉBREUX**: 55, 737.
- HÉGÉLOCHOS**: 845, 848-849, 852.
- Hegemônes* (gr. dirigeants): 343, 707, 777, 809-810, 837; – *agathoi* (gr. bons chefs): 741, 883.
- Hegemonia* (gr. pouvoir): 535, 706.
- Hegemonikoi* (gr. dignitaires): 588.
- HÉGÉSISTRATOS**: 564, 862-863, 874.
- HÉKATÉE DE MILET**: 160, 165, 167, 510, 837.
- HÉKATOMNIDES**: 687, 735, 759, 803, 1017, 1037.
- HÉKATOMNOS**: 665, 667, 669-670, 686, 688, 727, 1017.
- Hékatompylos**: 199.
- HÉKATONYMOS**: 391.
- Hekontes* (gr. de bon gré): 163, 794, 865, 873, 877.
- Helianthès* (plante): 238.
- Héliopolis**: 66, 229, 492, 494, 989.
- HÉLIOS**: 262, 416.
- Hellénocentrisme**: 12, 16, 360, 983.
- Hellespont**, **HELLESPONTINS**: 154, 156, 158, 160, 163, 166, 168-170, 191, 203, 211, 262-263, 376, 383, 391, 402, 422, 510, 515, 544, 546-547, 550, 565-566, 578-579, 609-611, 657, 659, 664, 676, 721, 838-840, 845, 847, 849, 851-853, 857, 937.
- Hēmerodromoi* (gr. courriers): 383, 792.
- Hémite**: 733, 1039-1040.
- HEPHAISTOS**: 66, 261, 383, 493.
- HEPHESTION**: 237, 538, 749, 956, 1050.
- HÈRA**: 220, 1026.

- HÉRACLIDE DU PONT**: 312.
- Heraion de Samos**: 62, 220.
- Héraklée du Pont**: 391, 414, 719-720, 788, 968.
- HÉRAKLEIDÈS DE KYMÈ**: 266, 273, 275, 293-294, 296, 300, 306, 311-312, 320, 327, 343, 347, 364, 608, 738, 823.
- Hérakléopolis**: 879.
- HÉRAKLÈS** (fils d'Alexandre): 720, 877.
- Hérat**: 370.
- Héraut royal**: 65, 70, 141, 170, 202, 206, 413-414.
- HÉRISHEF-RÉ**: 879.
- HERMIAS**: 706-707, 718, 1031-1032.
- Hermionè**: 408, 822.
- Hermopolis**: 490, 494, 880.
- HERMOTIMOS**: 283-286, 290.
- HERMOTYBIES**: 593.
- Héros royal**: 232, 234, 237, 244, 272, 297, 518, 578, 590, 624-625, 720, 725, 735-736, 744, 940, 968, 980, 1036, 1039.
- Hestiatôria* (gr. lieux de festins): 215.
- Hetaira* (gr. courtisane): 290.
- Hibis**: 491-492, 494, 497, 723, 973.
- Hidali (u)**: 27, 31, 380, 383, 443.
- Hierai graphai* (gr. annales sacrées): 493, 706.
- Hiérakomè**: 723-724, 1036.
- HIÉRAMÈNÈS**: 626.
- Hiérapolis**: 731, 733, 943.
- Hiérarchie**: – *aulique*: 148-149, 286, 319-324, 338, 343-344, 361-365, 588, 642, 718, 800-801, 863, 868, 948, 1027; – *sociale perse*: 342-344. – Cf. Structures sociales, Titulature aulique.
- Hiereus* (gr. prêtre): 539, 723, 868, 872, 881, 1075.
- Hiérocésarée**: 518, 723-724, 918, 1036.
- Hierodoulos* (gr. esclave consacré): 474, 509.
- Hiérodoule**: 509, 698, 951, 977, 1026.
- Hieroi phytourgoi* (gr. jardiniers consacrés): 509.
- Hierokeryx* (gr. héraut sacré): 723.
- HIÉRON DE SOLES**: 781.
- HIÉRONYMOS DE KARDIA**: 146, 754, 820.
- Hilmend**: 50, 79, 370, 764.
- Himation* (gr. vêtement): 221.
- Hindu Kuch**: 49, 73.
- Hinduš**: 153.
- ḤINZANĀY**: 230, 448, 471-472, 519, 969, 979.
- Hipparque**: 323, 579.
- HIPPIAS**: 158, 172.
- HIPPOKLOS**: 158.
- HIPPOMACHOS DE LEUCADE**: 565.
- Hippomancie**: 122.
- Hippôn* (gr. relais de chevaux): 382.
- HIPPONICOS**: 597.
- HIRAM**: 392.
- Hiran**: 345, 443, 452-454, 479, 481.
- HISTIÉE DE MILET**: 156-157, 160-163, 165-168, 319, 324, 330-331, 359-360, 382, 514, 525, 611, 933, 1002.
- Historiens d'Alexandre**: 16, 18, 49, 90, 98, 218-221, 266, 400, 562, 713-715, 786, 818, 859, 881, 883.
- HITTITES**: 435.
- HIUMIZZA**: 438.
- Ḥndyz* (ar. convocation de troupes): 614, 616, 620, 769. – Cf. **Handaisa*.
- Hodophylakos*: (gr. garde des routes): 382.
- Hodopoioi* (gr. pionniers): 374.
- Hodos basilikē* (gr. route royale): 370, 373-374.
- Holocauste**: 57, 262, 504, 620-621.
- HOLOPHERNE¹**: 145-146.
- HOLOPHERNE²**: 146, 204, 281, 294, 304, 358, 521, 1031.
- Homodouloi* (gr. compagnons d'esclavage): 366, 663.
- Homoglôtoi* (gr. parlant la même langue): 193, 525.
- Homologia* (gr. accord): 689, 730, 873.
- Homosexualité**: 280, 944-945.
- Homotime**: 337, 339, 344, 346.
- Homotrapezos* (gr. commensal): 277, 320, 332, 642.
- Honneurs royaux**: 282, 306, 311, 315, 327-328, 337, 339, 348, 364, 499, 542, 681, 752, 800, 840, 863, 889.
- HOPHRA** (APRIÈS): 70.
- Hoplite**: 173, 391, 520, 554, 557, 612, 628, 639, 662, 682, 814, 818-819, 1063.
- HÖRI**: 623.
- Hormuz**: 778.
- HORONITES**: 604.

Hortus (lat. jardin) : 214, 246. – Cf. Paradis.
 HORUS : 67, 491, 496-497, 499, 620, 1044.
 HORWENMEFER : 462.
 HÔSEA : 463.
 HOSTANÈS : 925.
Huhnur : 906.
 Huile : 214, 256-258, 299, 302-303, 398, 416, 601, 988.
Humadešu : 83.
Humamūš (él. village) : 459.
 HUMBAN : 254, 451.
 HUMBAN-AHPI : 439, 909.
Huputiš (fl.) : 254.
 HUTA- [°-] : 362, 404, 500.
Huthut (él. magasin) : 479.
 HVARJRA : 254, 263.
Hybris (gr. démesure) : 247, 303, 533.
 HYDARNÈS¹ (compagnon de Darius) : 119-120, 124-125, 129, 131, 134-136, 138, 148-149, 272, 362, 364, 454, 758, 794, 925, 930. – Cf. VIDARNA, MITURNA.
 HYDARNÈS² (fils du précédent ?) : 148, 272.
 HYDARNÈS³ (sous Darius II) : 606, 799, 1003.
 HYDARNÈS⁴ (sous Darius III) : 744, 849, 851, 869.
Hydaspes (fl.) : 776.
 HYDRAKÈS : 778-780, 814.
 HYMAIÈS : 320, 363.
Hypaipa : 518, 723, 942, 1036.
 Hyparchie, hyparque : 75, 644, 762, 768, 770-771, 773, 777, 779, 932, 1053.
Hyparkhos (gr. gouverneur) : 75-76, 158, 482, 513, 618, 642, 644, 662, 696-697, 769, 778-779, 1026.
Hyparna : 813.
 HYPERANTHÈS : 557.
Hypios (fl.) : 392.
Hypēkoos (gr. soumis, sujet) : 336, 366, 663, 814-815.
Hyponomos (gr. conduit souterrain) : 828.
 HYRCANIE, HYRCANIEN : 49, 75, 94, 128-129, 132, 134, 286, 334, 364, 370-373, 427-429, 523, 581, 584, 605, 607, 662, 704, 716, 721, 764-765, 773, 796, 817, 827-828, 860, 910.
 HYSSELDOMOS : 514.
 HYSTASPES¹ (général de Cyrus) : 48.

HYSTASPES² (père de Darius I^{er}) : 26-27, 75, 79, 94, 101, 122-123, 127, 129, 135, 137, 178, 180-181, 194, 230, 253, 334, 350, 364-365, 437, 460, 480, 482, 492, 507, 535, 561, 649, 934, 951.
 HYSTASPES³ (fils de Darius I^{er}) : 535.
 HYSTASPES⁴ (fils de Xerxès) : 581, 583-584, 587-588.
 HYSTASPES⁵ (parent de Darius III) : 801-802, 1060.
Hytenna, HYTÉNÉENS : 402, 1004.

I

IAMANA : 881.
 IANTHYRUS : 155.
Iapygie : 151.
Iasos : 610, 626, 837, 840, 1068.
 IATRAGORAS : 165.
Iaxartès (fl.) : 173, 191, 764, 767, 918, 1053. – Cf. Syr Darya.
 IAZÉMIS : 732.
 IBÉRIENS : 750.
 Iconographie achéménide (diffusion/adaptation dans les provinces) : 96, 136, 217-224, 357-359, 421, 465, 499, 502, 518-520, 575-576, 624-628, 690-692, 719-721, 725, 731-732, 742-744, 763, 778, 784-785, 858, 928, 938-939, 951, 974-975, 979-980, 993-993, 1009-1010, 1021-1022, 1034-1036, 1039, 1042-1043, 1050, 1052, 10450, 1056-1059, 1075. – Cf. Art gréco-perse, Audience (dynastique), Banquet (iconographie), Chasse (iconographie), Cour dynastique, Cour satrapique, Relief.
Ida : 466.
Idalion : 666.
 IDDIN-NERGAL : 501.
 IDDINABO : 423.
 IDDINAIA : 501.
 Idéologie monarchique : 102, 217-265, 568-571, 713, 754, 782, 824, 826, 888, 893, 938-943, 954.
 IDERNÈS : 925.
Idiôtes (gr. simple particulier) : 123, 535, 792, 797.

IDRIEUS : 701-702, 727.
Idumée : 737, 758, 787, 953, 1057.
Ikonion : 372, 398, 726.
 Îles de l'Égée : 48, 151-152, 170-171, 572, 580, 600, 618, 845-852, 911, 934.
Ilion : 565, 579.
 ILIONEUS : 803.
Ilku (ak. charge fiscale) : 87, 409, 412, 502, 615, 1005.
Ilukômè : 723.
Imbros : 156, 158, 668.
Imet : 68.
Imittu (ak. estimation des récoltes) : 84.
 Immortels : 148, 183, 197, 208, 246-248, 272-274, 306, 397, 321, 343, 468, 944, 946.
 Immunité fiscale : 508, 830. – Cf. Exemption.
Imperium (lat. pouvoir territorial) : 768, 790.
 Impôts royaux : 409, 424, 452-456, 478, 502, 509, 595, 601, 618, 825, 830, 978, 1005-1006. – Cf. *Ilku*, Dons faits au roi, Taxe, Tribut.
 IMY-WET : 492.
 INANNA : 83.
 INAROS : 228, 591-594, 804, 807, 832, 858, 998-999.
 Inceste : 1011.
 Incinération : 107.
Inde, INDIENS : 98, 184, 188, 205-206, 208-209, 212, 248, 252, 257, 292, 334, 370, 375, 390, 402-403, 407-408, 416, 422, 428, 522, 556, 588, 652, 699, 715-716, 755-756, 760, 765-766, 768-769, 774-778, 786, 812, 814-815, 871, 896, 931, 1054-1055.
 INDUKKA : 454.
Indus (fl.) : 9, 17, 50, 128, 150, 152-153, 158, 160, 173, 181, 185-186, 190, 191, 206, 364, 371, 376, 495, 648, 699, 715, 734, 774-777, 782, 853, 931, 1030.
Indus (pays) : 185-186. – Cf. **Hindus**.
 Infanterie achéménide : 172-173, 209-210, 554, 657, 673, 815-817, 819-820, 1018. – Cf. KARDAKE.
 Inscriptions royales : 10, 15, 17, 26-27, 50, 74, 99, 111-112, 608, 627, 633, 649, 695, 713, 715, 746, 759-760, 762, 905-906, 917, 926-927, 935, 939, 947, 961, 973, 979, 985, 1003, 1014, 1049. – Cf. **Behistoun**.
 Insignes royaux : 200, 228, 236-237, 239, 540, 558, 856, 864, 939.
 Inspecteur (tion) : 74, 316, 336, 355-356, 463-464, 504, 681, 951. – Cf. ***Azdakara**.
 INTAPHERNÈS (compagnon de Darius I^{er}) : 119-120, 124-125, 127, 134, 143-144, 149, 196, 346, 349, 925, 929. – Cf. VIDAFARNA.
 Intendant : 86, 214, 347, 377, 413, 430, 432-433, 458, 468, 471-472, 476-478, 485, 489, 503, 508, 601, 614, 740, 911, 964, 970, 977.
 Interculturalité : 509, 890. – Cf. Contacts, Rapports Interculturels.
 Inter mariage : 94, 157, 503. Cf. Mariage mixte.
 Interprète : 525-526, 981.
 Introduceur : 103-104, 143-144, 270, 273, 286, 809.
 Intrônisation/investiture royale : 228, 278-279, 303, 539-541, 634-635, 695, 797, 929, 939, 985, 1018, 1027.
 Inventaire : 46, 190, 204, 248, 267, 301, 305, 407, 457, 459, 918, 980, 1065.
 IOLLAS : 275.
Ionie, IONIENS : 16, 45-48, 62-64, 75, 77, 95, 154, 158-168, 171, 178, 184-188, 190, 192, 352, 296, 306, 360, 362-363, 371, 395, 397, 400, 402-403, 406, 411, 444, 446-448, 451, 507, 510-522, 549-552, 557-558, 571-573, 577, 598, 603, 626, 652-653, 657, 721, 802, 815, 832, 853, 862, 917, 932, 977, 1000.
 IPHICRATE : 672-674, 806, 809, 811, 841.
 IQOPU : 501.
Iran, IRANIENS : 105, 194, 340, 522, 586, 828, 935, 1008. – Cf. **Arya**.
Iraq el-Emir : 604, 1003.
 IRDABAMA : 297, 435, 460, 471, 481, 484.
 IRDAKURRADDUŠ : 258.
 IRDAPIRNA : 380. – Cf. ARTAPHERNÈS¹.
Iris (fl.) : 392.
Irmatam (él. domaine) : 32, 440, 454, 456-460, 475, 478, 481, 485, 964, 967.
 Irrigation : 50, 83, 86, 99, 214, 247, 386, 427-429, 455-457, 459, 741-742, 773, 826-829, 1045-1046, 1053-1054, 1066.
Iršara (él. chef) : 445, 985.
 IRŠENA : 345, 437, 439-441, 458.

IRTAŠDUNA : 438, 459-460, 471, 477, 481, 484-485, 946, 964. – Cf. ARTYSTONÉ.
Irtiri (él. femme) : 450.
 IRTUPPIYA : 458, 481.
 ISAGORAS : 168.
Isaura : 731.
 ISIDORE DE CHARAX : 759.
 ISIS : 492, 497.
 IŠKUMIPANNA : 480.
 ISMÉNIAS : 235.
 ISOCRATE : 164, 359, 600, 628, 651, 656, 660, 666, 669-670, 677, 689, 1017.
 Isonomie : 163.
Isotimoi (gr. égaux en honneur) : 321, 346.
Ispahan : 370, 374, 884. – Cf. Gabai.
 ISPITĀMA : 595.
Israël : 55, 601.
Issos : 107, 201, 210, 237-242, 263, 283, 308, 372, 388-391, 396, 553, 566, 639, 647, 670, 713, 716, 719, 725, 730, 745, 782, 800-804, 816-819, 839-855, 859, 863, 864, 874, 879, 886, 1063.
 IŠTAR : 83, 85, 265, 697-698, 831, 1026-1027, 1047.
 IŠTIMANKA : 458.
Istros (fl. ; Danube) : 154, 192.
 ITAMÉNÈS : 598.
Iter campestre (lat. route de plaine) : 388, 753.
 ITHAMITRÈS : 351.
Ithaque : 333.
 ITTI-MARDUK-BALĀTU : 83, 472, 919.
 Ivoire : 184, 188, 270, 519, 979, 1042.
 Ivresse : 263-264, 289, 308, 943.
 IZABATÈS : 111, 279-280, 283, 287, 928.
Izala : 130.

J

Jardin : 89, 95, 99, 214, 245-246, 326, 426, 455-457, 920, 937-938, 967 ; – *suspendus* : 907. – Cf. Paradis, Roi jardinier.
 Jardinier (con)sacré : 413, 507-509.
 JASON DE PIÈRES : 314.
 Javelots, javelotiers : 30-31, 225, 552-554, 624, 648, 819, 886.
 JEHOAHĀZ : 56.

JEJOIAKIM I^{er} : 56.
 JEJOIAKIM II : 56.
 JENHAROU : 491.
 JÉRÉMIE : 56.
Jericho : 604, 704, 734, 1031.
Jérusalem : 43, 56-58, 56-58, 78, 88, 150, 381, 392, 404, 433, 468, 504, 508-509, 587, 595-596, 600-604, 621, 623, 704, 736, 913, 927, 932, 976.
 JESHUA : 1042.
Jhélam : 778.
Jnb hd (ég. Château Blanc) : 488.
 JOHANAN : 735-736, 1042.
Joppé : 59, 392, 433, 506, 684.
Juda, JUDÉENS : – *de Nebuchednezzar à Cambyse* : 43, 55-59, 65, 74-75, 78, 88, 384, 446-447, 503, 521, 523, 601, 913 ; – *sous Darius et Xerxès* : 128, 164-165, 503-504, 527-528, 541, 595, 601, 937, 976 ; – *d'Artaxerxès I^{er} à Artaxerxès II* : 326, 381, 415, 586, 595, 600-605, 614, 620-623, 633, 831-832, 999, 1002-1003, 1008 ; – *d'Artaxerxès II à Alexandre* : 704, 735, 784, 823, 1031, 1040, 1042.
 Judéocentrisme : 12, 16, 56.
 JUDITH : 358.
 Juge : 141, 350, 356, 483, 489-490, 511, 526-528, 540, 601, 603, 621-622, 636, 643-644, 665, 688, 723, 976, 982. – *royal* : 94, 109, 141-142, 325, 328, 333, 345, 348, 350-351, 527, 700, 936, 982.
 JULIEN : 220.
 JUPITER : 197, 260, 262.
 Justice : 86, 141-142, 204, 227, 317, 322, 325, 328-329, 333-334, 336, 350, 357, 489, 501, 511, 603, 608, 622-623, 688, 920. – Cf. Appel, Arbitrage, *Arta*, Roi juge, Satrape, Tribunal.

K

Ka'aba de Zoroastre : 923.
Kabul : 50, 370, 776.
Kalah : 32.
 KALANOS : 194.
 KALAS : 718-719, 837, 843.
 KALASYRIES : 593, 721.

KALBA : 84.
Kallipolis : 845, 847.
Kalymnos : 514.
Kamakaš (él. rations supplémentaires) : 448.
Kampanda : 759. – Cf. Gambadene.
 KAMŠABANA : 460.
Kandahar : 50, 77, 370, 404, 462, 774, 777, 784, 968, 984, 1054, 1058.
Kandaŷnda : 729.
Kandys (gr. robe royale) : 200, 229, 239, 251, 273, 540.
Kanesh : 732. – Cf. Hanisa.
 KANTIBARIS : 304.
Kanzaika (él. attachés (?) au trésor) : 441.
Kapeleia, kapelos (gr. commerce, commerçant) : 81, 290, 390, 399, 420, 919.
Kapetis (gr. [mesure perse]) : 298-300.
Kapisakaniš : 77, 918.
Kapnuški (él. trésor) : 454, 477, 965.
Kapnuškira (él. travailleur du trésor) : 440-441, 482.
Kāra (v.p. population, armée) : 29, 115-116, 906.
Karabel : 371.
Karaburun : 521, 994, 1037, 1056.
Kārahmara (v.p.* registre) : 425.
Karammaru ša šarri (ak. registres royaux) : 14, 425.
Karanos (gr. chef militaire) : 29, 332, 352, 617, 635, 645, 650, 906, 951, 1006, 1028, 1031.
Karda (gr. esprit viril et belliqueux [Strabon]) : 340.
 KARDAKE : 340, 816, 818-819, 949, 1018, 1063-1064.
Kardama (gr. cresson) : 278.
 KARDOUQUES : 652, 750, 763, 815.
 KARIKAS : 689.
 KARKĀ : 188-189, 192, 727.
Karkémiš : 33, 55, 107, 388, 523.
 KARKIŠ : 363, 440, 439.
Karmalos : 731.
Karnak : 491, 563.
Karša (v.p. unité de poids) : 426, 463, 471.
 KARTOMÈS : 350.
Karun : 394.
Karystos : 170-171, 573.

Kasabattiš (él. chef des troupeaux) : 438-439, 452, 454.
Kaspatyros : 495.
Kasr : 618.
Kastôlos : 352, 423, 769, 979.
Kastolou Pedion : 423, 769, 979.
Katadouleisthai (gr. réduire en esclavage) : 509.
Katakoimistēs (gr. camérier) : 285-286, 581.
Katalysis (gr. hôtellerie) : 269, 377.
Katarrhaktēs (gr. barrage) : 740-741.
Katēkoos/oi (gr. sujet/s) : 79.
 KATOMNÔ : 727, 729.
Katpatuka : 762.
Kaunos : 48, 521, 595, 626, 656, 727, 845, 847, 1001, 1010, 1021.
 KAUPIYA : 453.
Kayseri : 518, 732, 942, 1040.
Kaystre : 423.
Kaystroupedion : 372, 390, 627, 647.
Kbnt (ég. bateau de guerre) : 878.
Kelainai : 10, 205, 309-310, 336, 357, 371-372, 390, 398, 517-518, 551, 577, 639, 644, 647, 658, 661, 725-727, 733, 844, 851, 979, 994.
Kelek : 393, 954.
 KENZASIRMA : 471.
Kēpos (gr. jardin) : 214, 245, 456, 967.
Keramôn Agora : 372, 390.
Kérasonte : 719.
Kerman : 477.
 KHABBABASH : 738, 740, 877, 879-880, 1044, 1068, 1075.
Khār (mesure égyptienne) : 426.
Kharis (gr. reconnaissance) : 319, 328, 877.
Khayber : 776.
Kheironaxion (gr. taxe sur l'artisanat) : 411.
 KHÉRIGA : 600, 626, 689-690, 1009, 1022, 1038.
 KHERSIS : 505.
 KHEZIGA : 918.
 KHNEMIBRÉ : 92, 497.
 KHNOM : 17, 490, 497, 524, 620, 622-623, 973.
Khôra (gr. pays, territoire) : 359, 427, 430, 579, 594, 627, 677, 701, 718, 776, 863, 1062 ; – *basileôs, basilikē* (territoire du roi) : 9, 429-430, 433, 971 ; – *bebēlos* (terre profane) : 430, 507, 962 ; – *polemia kh.* (terre enne-

- mie): 644, 749; – *phorologoumenē* (terre tribulaire): 433, 467, 971; – *polirikē* (terre civique): 431; – *hiera kh.* (terre consacrée): 430, 724, 1035; – *libanophoros kh.* (territoire producteur d'encens): 738; – *oikoumenē* (terre habitée): 90, 155, 192, 206, 390, 475.
- Khorassan**: 49, 370, 759.
- Khôrion** (gr. fortin): 659, 662, 718, 726, 771.
- Khuzistan**: 31-32, 906-907.
- KHWAREZ** (MIENS): 523, 935.
- Khytrepsoi** (gr. marmitons): 305.
- KI**: 451.
- Kiao-Fang** (ch. centre de formation): 292.
- Kid (t) aris** (gr. coiffure royale): 43, 201, 229, 536, 635, 984.
- Kios**: 381, 659, 662, 1051.
- Kirmanshah**: 136.
- Kiršu**: 516, 731, 784.
- Kish**: 561, 1040.
- Kissie (ns)**: 208, 371, 402, 522.
- Kisthéné**: 681.
- Kition**: 596, 666, 671-672, 993, 1017.
- Kizilbel**: 95, 994.
- Kkrēmata** (gr. richesses): 419, 612, 752; – *idia khrēmata*: 613, 1004.
- Klaros**: 48, 911.
- Klēros** (gr. lot [militaire]): 476-477.
- KNUMACHE**: 463.
- KÔES**: 163, 315, 329, 360.
- Kogamos** (fl.): 658.
- Koinē** (gr. langue commune): 36, 523.
- Koinē eirēnē** (gr. paix commune): 677.
- Koinônia** (gr. collaboration): 727, 1070.
- Koinopragia** (gr. action commune): 675, 678, 1028.
- Kolônai**: 578-579.
- Kolossai**: 372, 390, 639, 647.
- Komania**: 662.
- Kômarque**: 415-416, 423, 525.
- KOMBABOS**: 283, 945.
- KOMBAPHIS**: 280, 283, 914.
- Kombdilipia**: 723.
- Kômē** (gr. village): 474, 680, 771.
- KONDALOS**: 239, 325, 374, 408.
- Kondy** (gr. coupe de type perse): 307-308.
- KONUFI**: 464.
- Kôphen**: 776, 802.
- Koptos**: 362, 497, 498, 563.
- Korē** (gr. robe): 273.
- Korsotē**: 372, 385, 390.
- Kos**: 276, 291, 514, 664, 805, 845, 847, 849-850.
- KOSSIKAS**: 514, 918.
- Kotyôra**: 719.
- KOTYS**: 215.
- Kounaxa**: 239-240, 242, 250, 276, 280, 283, 318, 320, 329, 332, 338, 346, 474, 631, 637, 639, 646-653, 656, 666, 751, 753, 818, 820, 1012, 1014, 1029.
- Kourion**: 168.
- Koweit**: 781.
- KPRLLI**: 521, 973.
- Krabatos** (gr. ?): 383.
- KRASNAPÈS**: 75, 134.
- Kritalla**: 544, 762.
- Krnuvaka** (v.p.* artisan): 442.
- KRONOS**: 689.
- Krēseis** (gr. biens): 362, 412.
- Kuch**: 181, 191. – Cf. Nubie.
- Kuffa** (arab. radeau): 393.
- Kuh-e Rahmat**: 180.
- Kuknaka**: 460.
- KUMLI**: 724.
- Kunduruš**: 130-131.
- Kupru**: 977, 1010.
- KURAS D'ANŠAN**: 27-29, 102, 297, 906, 909, 932, 940.
- Kurdabattiš** (él. chef de kurtaš): 439-440, 443, 458, 473.
- Kurdistan**: 740.
- Kurkarraka**: 453.
- KURLUŠ**: 31.
- Kurmin** (él. à la disposition de): 254, 258, 458, 465, 480.
- Kurpun**: 441, 443.
- Kurra**: 443.
- Kurtaš** (él. travailleurs): 115-116, 182, 258, 269, 327, 345, 362, 374, 389, 435-437, 439-440, 442-443, 445, 447-449, 450-452, 454-458, 465-466, 469, 471, 473, 475, 479-483, 571, 755, 757, 826, 925, 949, 960, 964, 966-

- 970, 976-977, 981, 1049; – *kapnuškip* (travailleurs du trésor): 442-443, 446; – *marrip mišbazana* (– artisans de tous métiers): 472.
- KUŠIYENS**: 345, 915.
- Kušukum** (él. type de sacrifice): 258.
- KUŞUR-EA**: 616, 1006.
- Kutkuš**: 459.
- KYBERNIS**: 514, 994.
- Kydara**: 726.
- Kydnos**: 395.
- Kydras** (fl.): 398.
- Kyinda**: 308, 514, 577.
- Kymē** (Éolide): 47-48, 154, 163, 167, 380, 423, 513-514, 516, 549, 579-580, 653, 668, 672, 681, 755.
- Kynegoi basilikoi** (gr. veneurs royaux): 310.
- KYPROTHÉMIS**: 677.
- Kyreschatē**: 191.
- Kyrios** (gr. maître): 427, 509, 574, 617, 789, 830, 978.
- Kyrta**: 332, 779.
- La'ir, Lahīrū**: 377, 478.
- L
- LĀBĀŠI**: 477.
- Labraunda**: 514.
- Labrônia** (gr. vase perse): 308.
- LABYNÈTE**: 907, 910.
- Labyzos** (gr. plante parfumée): 312.
- Lacédémone, LACÉDÉMONIENS**: 95, 291, 391, 401, 539, 546-547, 550-551, 609-611, 617, 636, 644-645, 672, 675, 1012.
- Ladē**: 160, 168, 511, 513, 845.
- LAGOS**: 372, 881.
- Laine**: 296-297, 408, 418, 443, 454.
- Lait, laitage**: 205, 256, 298-299, 302-303, 305, 492, 539, 947.
- LAKRATÈS**: 804-805, 809.
- LAMIOS**: 806.
- Lampsaque**: 154, 158, 167, 411, 513, 580, 875.
- Lan** (él. sorte de sacrifice ?): 260.
- Lance, lancier**: 191, 197, 200, 208, 226, 236, 271-273, 321, 323, 494, 628, 736, 999.
- Langues de l'Empire**: 13, 29, 35, 88-89, 139, 192-193, 523-527, 723, 743, 755, 780, 786, 887-888, 894, 980-981, 1038, 1042, 1049, 1052. – Cf. Araméen, Bilinguisme, Interprète.
- Laoi** (gr. paysans): 10, 452, 474-475, 966; – *basilikoi* (paysans royaux): 474.
- Lapis Lazuli**: 49, 184, 411-412, 760.
- Laranda**: 731.
- Larissa**: 32.
- LASONIENS**: 402.
- Lasso**: 29.
- Légende du fondateur**: 25-26, 41-42, 123, 145-150, 243, 249, 252, 275, 283, 341-342, 355, 749, 752, 763, 796, 905, 951, 1014.
- Légitimité, légitimation dynastique**: 54, 71, 74, 112, 115, 119-124, 137-139, 149, 238-239, 242, 255, 536, 606-608, 640-641, 649, 790-800, 818, 856, 862, 1003, 1013-1014, 1059-1060.
- Leitourgia** (gr. corvée en travail): 509.
- Lemnos**: 156, 158, 668.
- LÉONIDAS** (précepteur d'Alexandre): 736.
- LÉONIDAS**: 559.
- Leontocephalai**: 380, 659, 661.
- Lèpre, lépreux**: 277-278, 944.
- Lesbos**: 63, 167, 315, 397, 510, 551, 837, 845-846, 911, 1068.
- Lesonis** (gr. administrateur des biens du temple): 490-491, 880.
- Lettre**: 382, 435, 437-438, 440, 452-453, 460-462, 464, 471, 476-477, 490, 504, 508, 578, 580, 595, 604, 621, 643, 737, 790, 862, 865, 867, 870, 920, 963, 995, 1008. – *royale*: 135, 201, 235, 356-357, 360-361, 433, 441, 507-508, 548, 558, 578, 598, 601, 623, 655, 680, 708, 809, 851-855, 859, 868, 876.
- Leuctres**: 675.
- Leukai**: 682.
- Leukai Stélai**: 514.
- Leukē Aktē**: 169.
- LEUTICHYDÈS**: 549.
- Liban**: 55, 57, 59, 178, 184, 392, 395-396, 411, 432-433, 734, 958.
- Libap** (él. serviteurs): 445.
- Libation**: 258, 565-566.
- LIBLUṬ**: 354.

- Libye**, LIBYENS : 65, 80, 153, 155, 186, 188, 192, 402, 407, 495, 497, 591, 593, 755, 805, 807, 914.
LICHAS : 610.
Ligue : – *de Corinthe* : 837, 1067 ; – *de Délos* : 79, 212, 405-406, 427, 551, **572-576**, 668, 992-994, 1001 ; – *ionienne* : 167, 511, 911, 933.
Limyra : 689-692, 788, 950, 1021-1022, 1037.
Lindos : 62.
Lion : 146, 187, 202, 207, 220, 229-230, 232, 265, 279, 521, 624-625, 725, 735, 943, 1036. – Cf. Chasse, Griffon.
Liste de pays : 93, 185-191, 194, 196, 223, 558, 567, 570, 760, 774, 776, 908, 915, 932, 935, 956, 987.
Liste de satrapies : 716, 765, 917, 951, 956, 1014.
Lit : – *de banquet* : 204, 259, 268, 300, 309, 324, 327, 358-359, 521, 947 ; – *funéraire* : 102 ; – *royal* : 126, 248, 267, 287, 291, 294-295, 407, 484, 533, 542, 581.
Livraison au palais : 31, 85, 920.
Loi(s) : 490, 526-528, 567, 569 ; – *égyptiennes* : 972-973, 1002 ; – *des pays* : 601, 623, **981-982** ; – *du roi* : 526-528, 601, 957, **981-982**.
Lot militaire : 87, 116, 489, 501, 592-593, 606, 615-616, 618, 961, 1005. – Cf. Colon, Fonds militaire, *Ḥaṭru*.
LOUIS XIV : 215.
Louqsor : 491, 1075.
Loyauté (due au roi) : 321, 328, 336-337, 341, 587, **640-646**, 663, 680, 770, 787, 800-801, 809, 861, 886, 889, 1013-1014. – Cf. *Fides*, *Pistis*.
LUCULLUS : 641.
Luristan : 370.
Lustration de l'armée : 255.
Luxe perse : 94-95, 99, 102, 199, 204, 213, 215, 221, 266-268, 272, 295, 297, 300, 303, **311-313**, 323, 357, 531, 608, 650-651, 691, 780, 807, 825, 856, 866, 1072. – Cf. *Tryphē*.
Luzerne : 1050.
Lycie, LYCIENS : 17, 44, 48, 95-96, 221, 239, 307, 402, 408, 417, 419, 442-443, 446-448, 450, 452, 514, 517, 520-522, 575-576, 626-627, 669, 675, 689-692, 726-727, 729, 755, 787-788, 814, 817, 838, 844-845, 848-849, 918, 980, 1001, 1009, 1014, 1021, 1037-1038. – Cf. *Termila*, *TERMILE*.
Lydie, LYDIENS : 33-35, 41, 44-48, 53, 58, 75-77, 89, 91, 95, 168, 187, 246-248, 265, 284, 352, 371-372, 398, 402, 412, 423, 447, 469, 509, 516, 518, 544, 612, 639, 642, 645, 647, 658, 660, 663, 675, 696, 698, 721, 726, 755, 769, 814-816, 849, 853, 862, 873-874, 910, 911, 917, 1036.
LYGDAMIS : 514.
Lykaonie : 372, 644, 726, 750, 849, 1014.
LYKÉAS DE NAUCRATIS : 684.
LYKON : 609, 693.
Lykos (fl.) : 392.
Lym (ar. serviteur) : 472.
LYSANDRE : 245, 358, 617, 663, 721, 1004.
LYSICLÈS : 600.
LYSIMAQUE : 242-244.

M

- m'sr'* (ar. dîme) : 398.
MA : 696.
Macédoine : – *sous Darius et Xerxès* : 157, 160, 169, 209, 291, 544-545, 580, 932 ; – *et Artaxerxès III* : 701, 707-709, 718 ; – *sous Alexandre* : 210, 242, 308, 310, 435, 466, 742, 750, 753, 764, 769, 781, 786, 807, 810, 818, 841, 863, 872.
MACHATAS : 777.
Machrokhêir (gr. Longue-Main) : 587.
MACIYĀ : 189, 997.
MACRONS : 402, 514, 751, 763.
Madaktu : 27.
MADATÈS : 336, 388, 747, 753, 801-802, 861, 869.
Magasin de l'administration : 154, 353, 357, 377, 380, 418, 426, 434-441, 445, 453, 455, 459, 462-467, 469-471, 644, 662, 726, 737, 763, 887, 968-971 ; – *royal* : 426, 479-481, 822, 957.
Mages : 25-26, 106-108, 110-112, 114, 119-121, 127, 134, 139, **141-144**, 200, 202, 238, 249, **255-258**, 260-262, 342, 350, 440, 522, 537-539, 542, 564-565, 580, 635, 640, 696, 723, 732-733, 746, 756, 801, 871-872, 922, 924, 942, 944, 949-950, 974, 990, 1025, 1047.
Magnésie du Méandre : 48, 75, 214, 361, 404, 430, 507-508, 580, 654, 664, 674, 838, 843, 1035.
MAGNÈTES D'ASIE : 402, 726.
Magophonie : 522.
MAIANDROS¹ : 76, 152, 357.
MAIANDROS² (fils de M¹) : 152.
MAIBOUZANÈS : 1040.
MAIBÔZENOI : 724.
Main droite : 336-337, 587, 649, 944, 949, 996, 1014-1015.
MAIPHERNÈS : 733.
Maison : – *aristocratique* : 116-117, 125, 144-145, 346-349, 418, 471, 477-478, 485, 927, 950, 972 ; – *princière* : 296, 460, 476, 480, 486, 605, 621, 964, 968, 972, 1040 ; – *royale* : 57, 110, 181, 195, 200, 223, 253, 267, 270, 287, 291, 293-294, 347-348, 427, 459, 463, 465, 476, **478-485**, 502, 507, 537-538, 559, 792, 798, **970-972**. – Cf. *Bīt šarri*, *Oikos*, *Ulhi sunkina*.
Maisons d'affaires babyloniennes : 43, 83, 100, 390, 394, 418, 452, 473, 501-502, 586, 605, 615, 618-619, 760, 910, 959, 1005-1007.
MAKAMA : 438, 452.
MAKEMA : 454.
Makéta (cap) : 778, 781.
Makhimoi (gr. [soldats égyptiens]) : 704, 767, 807.
Makkan : 443.
Makkash : 482.
Makran : 50, 185-186, 192.
Makuš (él. mage) : 258.
MALIYA : 1004.
MALKIYA : 429.
MALLES : 777.
Mallos : 670, 730, 848.
Mana (v.p. famille) : 28.
MANAPIS : 865.
MANDANE¹ (fille d'Astyage) : 34, 37, 249.
MANDANE² (fille de Darius I^{er}) : 929.

- Mandattu (ak. taxe, tribut)** : 398, 417, 454, 477, 966.
MANDROCLÈS DE MAGNÉSIE : 674, 1061.
MANDROCLÈS DE SAMOS : 158, 220, 376.
MANÈS : 724-725.
MANIA : 579, 614, 662, 768.
Manisa : 519.
Maniya (v.p. domestique) : 115.
MANNA-KITIN : 453.
MANNUKA : 456.
MANNUKI : 523.
MANNUYA : 441.
MANTITHÉOS : 611.
MANUŠTĀNU : 606.
Manyas (lac) : 718.
Mār bāne (ak. livres/citoyens) : 84, 354, 500, 831, 919.
Mār bīti (ak. fils de la maison) : 322, 984.
Mār šarri (ak. fils du roi) : 502, 1011.
Mara (lyc. réglementation, loi) : 729, 982.
Marakanda : 525, 1052.
MARAPHIEN : 28-29, 104, 153, 342, 345-346, 363, 484, 498, 931.
Marappiyaš : 345.
Mārat šarri (ak. fille du roi) : 945.
Marathon : 170-173, 218, 241, 468, 535, 541, 553-554, 557, 807, 933.
Marathos : 848, 854-856, 862, 864.
Maraza (lyc. arbitre ?) : 1004.
MARAZA : 440.
Marchand, marché : 100-101, 284, 290, 385, 390, 396, 454, 467-471, 516, 518, 618, 622, 643, 647, 655, 657, 736, 781, 824, 911, 922, 959, 968-971, 1011.
MARDE : 28-29, 345, 350, 484, 525, 749-750, 815, 871, 1014, 1062, 1073.
MARDIS : 110, 118.
MARDOCHÉE : 315-316, 318.
MARDONIOS¹ : 32.
MARDONIOS² (père de Gobryas²) : 925.
MARDONIOS³ (fils de Gobryas²) : 120, 125, 147, 157, 168-169, 171, 209, 267-268, 300, 309, 322-323, 334, 335, 343, 350, 363, 384, 391, 427, 430, 510, 512-513, 515, 525, 541-558, 564-565, 577, 593, 842-843, 930, 933, 986, 988.

- MARDONTÈS: 351, 557.
 MARDOS: 926.
 MARDUK-NĀŠIR-APLĪ: 501-502.
 MARDUK-ZE-LIŠIR: 619.
 MARDŪK: 41, 51-54, 56, 58, 203, 377, 534, 561, 881, 883, 988.
 MARDUKĀ: 526.
 MARDUNIYA: 120, 933.
Maréa: 77, 591.
 MARES: 402, 751.
Margiane: 127-130, 134-135, 772, 928, 1052-1053.
 MARGIS: 110.
Mari: 296, 384.
 Mariage: 289, 320-321, 336, 346, 348-349, 361-362, 391, 525, 607, 650, 858; – *diplomatique*: 33-35, 43, 59-61, 93, 249, 753, 787, 853, 858-859, 907, 913-914, 921, 1070-1071; – *mixte*: 517, 661, 719-720, 723, 744-745, 787-788, 803, 858, 868, 894-895, 918, 951, 974, 979, 1034; – *royal*: 104-105, 127, 144-145, 147, 150, 266, 607, 632, 634, 925, 930, 1060.
Mariamme: 848.
 MARIANDYNIENS: 402, 719.
Marika (v.p. sujet): 225.
Maris (gr. mesure perse de liquide): 963.
Marrip (él. artisans): 442.
Marriš (él. [mesure de liquide]): 254, 298-300, 426, 439, 445, 470, 947, 963-964.
 MARSAGÈTÈS: 155.
Maršaparra (él. « pépiniériste »): 455.
 Marshewan: 724.
Marsyas: 514.
Martikhōra (gr. animal indien fabuleux): 407.
Martiya (v.p. homme/guerrier): 195.
 MARTIYA: 128, 132-133, 137-138, 928.
Maruš: 130-131.
Marv Dasht: 27, 30-31.
 MARX, K.: 822, 1065.
 MASABATÈS: 281, 283.
 MASAPĀTA: 471-472, 477.
 MASCAMÈS: 336, 364.
 MAŠDAYAŠNA: 484.
Mašennu (ak. officier en charge des canaux): 413.
 MASISTÈS: 266, 319, 328, 532, 535, 540, 559, 577, 983.
 MASISTIOS: 318, 343, 553-554, 557, 948, 986.
 MASKAMÈS: 573.
 MASPIEN: 28-29, 104, 346.
 MASSAGÈTES: 49, 60.
 Massier (grand –): 270, 282, 318, 325.
Mastigophoros (gr. porte-fouet): 273.
Māt Tamtim (ak. Pays de la mer): 500, 740.
 MĀT-ĀL-UBAŠ: 377.
Matannan: 460.
Matezziš: 83, 94, 99-100, 345, 441, 443-444, 448, 452, 473, 477, 479, 927.
Mathišta (v.p. le plus grand): 445, 535, 537, 540, 984.
Matène, MATIÈNES: 371, 402, 514.
 MATTANI-ĪĀMA: 476.
 MATTEN: 505.
 MAUAKÈS: 767, 1063.
 MAUDADDA: 438.
 MAURYA (dynastie indienne): 249, 257, 293.
 MAUSOLE: 239, 325, 374, 408, 414, 514, 577, 675-676, 681, 686-687, 693, 1017, 1021, 1030, 1038.
Mazaka: 732, 1040.
 MAZAKÈS: 851-852, 864-865, 878.
 MAZARÈS: 47-48, 93, 921.
Mazdaheh: 374.
 MAZDAĪ: 730, 1015. – Cf. MAZÉE.
 Mazdéisme: 585.
 MAZÉE: 201-202, 646, 702-703, 717, 730, 733-734, 739, 744-745, 800-803, 815, 854, 859-861-862, 865-869, 872, 881, 884-885, 889-891, 894, 1015, 1025, 1030, 1039-1042, 1072-1073.
 MAZÈNÈS: 779.
Mdy (ar. mēdes): 736.
Méandre (fl.): 357, 371-372, 375, 511, 600, 657-658, 660.
 Médecin: 14, 93, 151-152, 276-278, 295, 297, 320, 323, 360, 448, 489-490, 581, 789, 795, 878-880, 913, 944, 1050.
Médie, MÈDE (s): 24, 36, 112, 199, 238, 303, 312-313, 390; – *sous Cyrus et Cambyse*: 23, 30, 32-37, 41-43, 45, 51-53, 66, 75, 77, 88-89, 93-94, 98, 177, 364, 381, 447, 753, 858,

- 893, 907; – *sous Darius et Xerxès*: 120, 126-127, 135, 137, 148, 185-187, 189-190, 192-194, 208-209, 219, 326, 362, 364, 437, 522-523, 540, 555-557, 560, 569, 571, 936; – *de Darius II à Alexandre*: 203, 299, 370-374, 385, 388, 613, 616, 634, 637, 647-648, 750, 757, 760, 763, 768, 786, 812, 816, 884, 1010; – *période hellénistique*: 758, 1051; – *tribut*: 402, 415, 417, 419, 432. – Cf. Révolte.
Medinah (ar. province): 57, 377, 404, 423-424, 477, 488, 503, 602, 604, 734, 737, 740, 787, 828, 960, 976.
 Médisme, médisant: 46, 171-172, 541, 578, 598, 665, 933, 986.
 MEDUMMANUŠ: 440.
 MÉGABATÈS¹ (père de Mégabaze): 160, 165, 363, 365, 952, 995.
 MÉGABATÈS² (fils de Spithridatès¹): 365, 577-578, 663.
 MÉGABAZE: 156, 158, 331, 363, 986.
 MÉGABERNÈS: 921.
 Mégabyze (titre): 722, 979, 1035.
 MÉGABYZE¹ (compagnon de Darius): 119-121, 124-125, 141, 148, 154, 169, 318, 332, 383, 506, 917. – Cf. *Baccabasus*, *Bagabazos*, *Bagabuxša*.
 MÉGABYZE² (gendre de Xerxès): 148, 243-244, 276-277, 293, 296-297, 320, 332, 338, 348, 515, 532, 552, 561, 581-582, 586, 588, 594-596, 605-606, 652, 694, 725, 779, 804, 806, 988, 999, 1001, 1014.
 MÉGADATÈS¹ (fils d'Aphysis): 517.
 MÉGADATÈS² (père de Letodōros): 517.
Megalopsykhia (gr. fougue généreuse): 840-843, 1069.
 MÉGAPERNÈS: 461, 644, 1013.
 MÉGARIENS: 552-553.
Meggido: 55.
 MÉLANTAS: 744.
 MÈLÉAGROS: 426, 429.
Meledōn (gr. gardien, intendant): 214, 246, 996.
 MÈLÉSANDER: 600, 1001. – Cf. MILASANTRA.
 Mélophore: 268, 272-273, 294, 296, 312, 321, 343, 786, 884.
 MELQĀRT: 877.
 MEMNON¹: 240, 338, 676, 680, 718, 720, 788, 802-803, 810-811, 816-817, 837-838, 841-842, 844-847, 863, 875, 1028, 1034, 1068, 1072.
 MEMNON²: 1028.
Memphis: 62, 64-67, 70, 77, 96, 109, 168, 173, 201, 301, 307, 397-398, 402, 415, 417, 429, 463-465, 488, 491, 493, 496-497, 519, 523-524, 543, 561, 591-594, 616, 620, 622, 645, 673, 699, 704-706, 738-739, 761, 827, 864-865, 878, 914, 916, 918, 933, 955, 959, 968, 972, 989.
 MEN: 1025.
 MÉNANDRE: 308.
 MÉNON: 639.
 MÉNOSTANÈS: 594-595, 606, 1003.
 Mensonge, menteur: 111, 117, 128, 136-139, 195, 223, 227, 253, 568, 935. – Cf. *Drauga*, *Druj*, Roi menteur.
 MENTŌR: 365, 676, 702, 706-708, 718, 789, 795, 802-805, 809, 811, 814, 817, 858, 1027-1028, 1031.
Méonie: 979.
Mer Égée: 9, 24, 55, 151, 360, 376, 397, 419, 556, 779, 782.
Mer Érythrée: 373, 395, 402, 406, 522, 756.
Mer Noire: 73, 156, 391, 714, 761.
Mer Rouge: 153, 191, 210, 332, 373, 396-397, 488, 493-495, 826, 931, 1055.
 MERBALOS: 505.
 Mercenaires: 46, 62, 332, 339, 353, 417, 469, 526, 591-592, 594-595, 609, 612, 615-616, 631-632, 634-636, 639-640, 642-643, 645, 647, 651-653, 660, 669-670, 672-677, 682, 701-705, 708-709, 714, 719, 730, 750-751, 762, 767, 769, 777, 802-820, 839, 845, 848, 851, 864-865, 884-885, 912, 959, 999, 1005-1006, 1012-1015, 1030, 1061-1065.
 Mère du roi: 200, 237, 250, 252, 274, 276, 283, 291, 322, 361, 407, 535-537, 852, 855, 946.
 MERGIS: 110. – Cf. SMERDIS, MARDOS.
 MERMNADÈS: 95, 412.
 MÉROË: 65.
Meros/ē (gr. région/s): 761.
Merv: 1053.
Meska: 492.

- Mesogeia* (gr. intérieur des terres): 418-419.
Mésopotamie, MÉSOPOTAMIENS: 24, 89, 207, 740.
Mespila: 32, 390.
 Message (r): 76, 103, 169, 201, 322, 373, 381-382, 439, 498, 550, 595, 643-644, 705, 844, 852, 867, 881.
 MESSÉNIENS: 675.
 Mesures perses: 300, 426-427, 961, 963-964.
Méthymna: 852.
 METIOCHOS: 362.
 Métonomiasie royale: 997. – Cf. Nom de règne.
Meturnu: 54.
Meydançikkale: 222, 516, 604, 731, 784-785, 978, 1039, 1056.
 MIDAS: 726.
Middā (héb. tribut): 830.
Middat hammelek (héb. tributs royaux): 418.
 Miel: 256, 258, 299, 304, 327, 396.
Migdol: 77, 925.
 MILASANTRA: 600. – Cf. Melesander.
 MILÉSIENS, **Milet**: 46-47, 63, 95, 154, 156, 160-164, 167-168, 158, 291, 356, 382, 395, 424, 431, 447, 510-513, 521, 550-551, 573, 597-598, 610, 636, 645, 661, 665, 722, 771, 779, 782, 810, 840, 844-845, 848-849, 851, 867, 874, 876-877, 932, 977, 999-1000.
Miletouteikhē: 661.
 MILKYATŌN: 666.
 Millet: 515.
 MILTIADÉ: 154, 336, 362, 553.
 MILTIADÉ (LE JEUNE): 158, 163-164, 172.
 MILTŌ: 290.
Milyade: 726-727, 994, 1037.
 MIN: 497-498.
 Mines: 157, 167, 170, 331, 411-412, 516, 780, 841, 911, 958.
 MINYEN: 736.
Mirandu: 460.
Mišapuša (él. fils de la maison [royale]): 322, 984.
Mišdukba: 439.
 MIŠDUŠI: 451.
 MIŠPARNA: 439, 458.
 MIŠŠUMANYA: 485.
Misthos (gr. solde): 327, 468, 750.
Mistophoros (gr. mercenaire): 353, 417, 767, 804, 811, 813-814, 817, 1064. – Cf. Mercenaire.
 MITHRA: 106, 108, 192, 218, 245, 251, 255, 262-264, 415, 633, 695-696, 733, 736, 893, 923, 941, 943, 965, 990, 1024-1025, 1048.
 MITHRADASTAS: 1036.
 MITHRADĀTA¹ (trésorier): 57, 77-78, 93, 424.
 MITHRADĀTA² (sous Darius): 464, 918.
 MITHRADATĒS¹ (bouvier): 25.
 MITHRADATĒS² (homme de Cyrus le Jeune): 642.
 MITHRADATĒS³ (esclave): 723.
 MITHRAIOS: 635, 1012.
Mithrakāna (gr. fêtes de Mithra): 108, 262-264, 292, 695.
 MITHRAPATĒS: 1022.
 MITHRAUSTĒS: 762, 802, 852.
 MITIRĒNĒS: 202, 721, 723, 763, 862, 864, 867, 869, 872, 889, 1072.
 MITHRIDATE¹ (général d'Artaxerxès II): 252, 281, 318, 330, 337, 474, 649, 652, 675, 680, 681, 720.
 MITHRIDATE² (roi du Pont): 146, 256.
 MITHRIDATĒS¹ (eunuque): 281, 285-286, 581.
 MITHRIDATĒS² (gendre de Darius III): 802, 843.
 MITHROBAIOS: 974.
 MITHROBARZANĒS: 678-679.
 MITHROBATĒS: 75-76, 93, 134-135, 328, 362, 365, 404, 917.
 MITHROBOUZANĒS: 816, 843.
 MITHROPASTĒS: 338, 361, 779, 851.
 MITRATAS: 724-725.
 MITRATU: 1047.
 MITURNA: 362, 404, 454, 459, 758. – Cf. Hydarnēs.
Miyatukkaš (él. autorisation): 377.
 MIZDUŠI: 254.
Mlk (ar. roi): 787, 788.
Mndt' (ar. taxe, tribut): 398, 429, 959.
 MNĒSIMACHOS: 405, 413, 423, 426, 429, 474, 476, 723-724, 967, 970, 1036, 1066.
 MNĒVĒS: 493.
Mnt (ar. lot): 429, 489.
Mo(u) sourgoi (gr. musiciennes): 289, 305-306.

- Mobilier royal: 202, 268-269, 300, 307, 435, 860, 864, 871, 943-944, 1073.
 Mobilisation: 173, 190, 193, 384, 422, 502, 543-544, 574-575, 594, 599, 615, 617, 638-640, 648, 699, 716, 767-768, 815, 828, 838-839, 842, 845-846, 849-850, 852, 855, 859, 861, 885, 1032. – Cf. Convocation de troupes.
 Mode de Production Asiatique: 822.
Moëris (lac): 402, 415, 432, 468, 475, 477.
 MOËRIS (pharaon): 432.
 MOÏSE: 601, 603.
 Monétarisation: 821, 823, 919, 959, 978, 1065.
 Monnaie: 12, 15, 81, 157, 181, 184, 205, 412, 417-422, 466, 470, 823-824, 888, 958-959; – *achéménide*: 17, **81-82**, 217, 226-228, 357, 420-422, 624, 635, 670, 672, 678, 680-681, 719, 722, 730, 734-735, 822, 919, 939, 948, 959-960, 1047-1049, 1065; – *athénienne*: 824, 959; – *cilicienne*: 246, 628, 728, 734, 940, 1010, 1013, 1015, 1017-1018, 1025, 1039; – *cités grecques*: 392, 418, 625, 914; – *divisionnaire*: 1065; – *en Égypte*: 421-422, 706, 1009, 1031, 1058; – *Gaza*: 287, 736, 1043; – *indienne*: 778; – *insurrectionnelle*: 933, 1019, 1034; – *judéenne*: 602, 735-736, 1017, 1042; – *karanique/satrapique*: 421-422, 685-686, 851-852, 865, 951, 960, 1015-1018, 1020-1021, 1025, 1034-1035, 1039-1043, 1051, 1070, 1072-1073; – *lycienne*: 521, 626, 692, 729, 980, 994, 1009, 1021; – *lydienne*: 919; – *phénicienne*: 624-625, 977, 1008-1009; – *de Samarie*: 735-736, 943, 1003, 1039, 1042, 1057; – *sidonienne*: 506, 624-625, 734, 977, 1008-1009, 1019, 1030, 1041-1042, 1075; *de Thémistocle*: 996.
 Monomachie: 242, 753.
monomakhia (gr. combat singulier): 242, 753, 791, 842.
 Mors: 236, 554.
 Mortiers et pilons: 434, 440-442, 965-966.
 Mosaïque de Naples: 241-242.
 Mosques: 402, 514, 751, 937.
 MOSSYNĒQUES: 402, 514, 751, 763.
 Moustache: 238, 280, 940.
 Moutarde: 298, 1067.
 MOUTHIS: 667.
 Mouton: 25, 95, 107-108, 252, 254, 258, 324-325, 411, 415, 438-439, 445, 453-454, 459, 470, 478-481, 484-485, 749, 752, 758, 762, 923, 964, 966, 970.
Mry (ar. = él. *marriš*): 426.
Msr (ar. Égypte): 736.
 MUDAMMIQ-ADAD: 501.
Mudunra (él. chef d'écurie): 438-439, 478, 480-481.
Mudunrabattiš (él. chef d'écurie?): 438.
 Mule, mulet: 214, 267, 415-416, 470, 478, 608, 758, 762, 1050.
 Multilinguisme: **523-526**, 887-888, 981. – Cf. Araméen, Langues de l'empire, Plurilinguisme.
Mur blanc: 65.
Mur de Médie: 724, 907, 912, 1014.
 MURĀNU: 500.
 MURĀŠO: 87, 409, 473, 476, 501, 502, 586, 605, **615-616**, **618-619**, 743-744, 774, 825, 831, 959, **1005-1006**, 1050, 1065-1068.
 MURENA: 256.
 MUSIKANOS: 206.
 Musique, musicien (ne): 289-290, 294, 296, 305-306, 341, 947.
 MUTIR-GIMMILLI: 476.
Mutrizaš: 459.
Mycalē: 531-532, 550-551, 554-557, 566, 807, 965, 1000.
Mylasa: 514, 665, 687.
Myndos: 844-845, 847, 867.
Myonte, Myous: 165, 511, 580, 665.
 MYQUES: 208, 402.
Myriandros: 372, 390, 396, 947, 977.
Myrina: 579.
Myrkinos: 155, 160, 167, 331.
Myropoios (gr. fabricant de parfums): 305.
 Myrrhe: 67, 277, 312, 327, 736-737, 781.
 MYRSOS: 76, 91, 928.
 Myrte: 565.
 MYSIENS, **Mysie**: 209, 264, 381, 389, 402, 432, 468, 580, 614, 637, 654, 659, 661-662, 675, 677, 681, 687, 718, 731, 751, 772, 813-814, 1019, 1051.
Mytilène, MYTILÉNIENS: 47-48, 63-64, 163, 360, 664, 817, 845-847, 852, 911.

N

- Na'ar* (pl. *ne'arim* ; héb. jeunes gens) : 950.
 NABARZANÈS : 766, 884-886.
 NABATÉENS : 409, 737-738.
 NABONIDE : 33, 41, 44-45, 50-51, 53-54, 82-85, 115, 127, 132, 138, 394, 781, 893, 907, 909-913, 919.
 NABOPOLASSAR : 32, 35.
 NABU : 83, 354, 518.
 NABU- AḤḤE-BULLIT : 82.
 NABU-BALĀT-SARRI-IBBI : 86.
 NABU-BAN-AḤI : 85-86.
 NABU-BULLITSU : 501.
 NABU-DALA : 86.
 NABU-MUKIN-APLI : 501.
 NABUCHODONOSOR : 57, 521, 951 ; – Cf. Nebuchadnezzar II.
 NABUGU : 930.
 NABOKUDDURI : 523.
 NABULADANI : 377.
 NABURE'I : 523.
Nadānu (ak. don, redevance) : 409, 455, 502, 957, 964, 966-967.
 NĀDIN : 283.
 NAFĀINA : 621-622.
 NAKHTTHĒNBEB : 879.
 NAKTANNA : 460.
 NANNAS : 723.
 Naope : 724.
Naos (gr. temple) : 494, 563, 941, 973, 1007.
Nap harriyanam (él. le dieu des Aryens) : 193.
 NAPAŽAPA : 451.
 Naphte : 412, 740.
 NAPIRIŠA : 451.
Naplouse : 734.
 NAPPUNDA : 452.
Naqš-i Rustam : 108, 121, 125, 149-150, 182-186, 190, 194-195, 222, 225, 227-228, 230, 240, 261, 315, 328, 342, 344, 351, 374, 443, 457, 494, 567, 569, 587, 608, 620, 627, 694, 790, 792. – Cf. **Nupistaš**, Tombes Royales.
 NARYASANGA : 254, 261.
 NATAKAS : 279.
 NAIRBBYEMI : 729.
 Natron : 955, 959.
Naucratis : 62, 425, 739.
Nautaka : 768.
 NAUTAKAS : 287.
Naxos : 95, 158, 160-165, 170, 219, 363, 573-575, 933.
 NÉARQUE : 394, 456, 565, 778-781, 871, 980, 1037, 1055.
 NEBUCHEDNEZZAR II (604-562) : 33, 35, 54-58, 78, 82, 85, 127, 447, 781.
 NEBUCHEDNEZZAR III : 132, 927.
 NEBUCHEDNEZZAR IV : 132, 500, 927.
 NECHAO II : 32, 55, 62, 493-495, 826, 990.
 NÉHÉMIE : 275, 288, 381, 433, 503-504, 508, 595, 601-605, 832, 953, 999, 1001, 1003.
 NEḤTIḤOR : 377, 462, 471-472, 477, 489, 503, 613, 964.
Neirab : 913, 954.
 NEITH : 68-69, 71, 490, 492, 494, 1075.
 NEKTANĒBŌ I^{er} : 672, 804, 1018.
 NEKTANĒBŌ II : 673, 683-684, 701-706, 804-806, 878-881, 975.
Nemrud Dagħ : 149, 509, 977.
 Néocore : 490, 696-697, 722, 864, 979.
Neōrion (gr. arsenal) : 516, 734.
 NÉPHÉRITÈS : 653, 656, 667, 1008.
 NÉRÉIDES : 566, 690.
 NERGAL-EPUŠ : 84.
 NERGAL-IBNI : 501.
 NERGAL-UBALIT : 501.
 NÉRIGLISSAR : 54, 82, 516.
 NESĀYA, NISĀYA : 120, 126, 1050.
Nésée : 108, 1050.
Nidintu šarri (ak. don royal) : 116, 429, 433, 618-619, 957, 962. – Cf. *dōrea basilike*.
 NIDINTU-BĒL : 127-128, 132, 135, 137, 387.
 NIDINTU-SIN : 616.
 NIDINTU : 619.
 NIKANŌR : 777, 843.
 NIKARCHIDÈS : 757.
 NIKIAS : 442.
 NIKOGÉNÈS : 380, 517, 519, 580.
 NIKOKLÈS : 215, 690.
 NIKOSTRATOS : 705, 804-806, 809-811.
Nil (fl.) : 9, 61-67, 75, 77, 112, 150, 152-153, 161, 173, 192, 391, 396-398, 407, 489, 491,

- 500, 503, 526, 562, 591-593, 603, 614, 638, 667, 672-673, 693, 702, 705, 733, 738, 786, 805, 840, 848, 864, 877, 914, 931-932, 957, 998, 1001. – Cf. Batellerie, Canal Nil/Mer Rouge, Memphis.
Ninive : 23, 28, 32, 34, 36, 46, 54, 393.
 NINOS : 220, 745, 1048.
 NINYAS : 296.
 NIPHATÈS : 843.
Nippur : 83, 87, 376, 393, 476, 522, 595, 615-616, 618, 919, 952-954, 1005, 1011.
Niriz : 412, 435, 441, 445.
Nisyros : 514, 664.
 NITĒTIS : 60, 913.
 NITOCRIS : 988.
Nobilis, nobilitas (lat. noble, noblesse) : 197, 321, 342, 346, 800.
 Noble, noblesse perse : 123-124, 134, 140, 194, 197, 233, 239, 268, 286-287, 290, 308, 311, 318, 336-351, 366, 380, 454, 471, 476-477, 517, 600, 642, 653, 686, 707, 761, 800, 889, 928, 957, 980, 1012. – Cf. Aristocratie, Famille, Maison aristocratique.
 Nom de règne (trône) : 587, 791, 797, 1011, 1029, 1037, 1060. – Cf. Métonomasié.
 Nomades, nomadisme : 24, 28-32, 50, 88, 100, 373, 484, 525, 737, 742, 767, 1036, 1046, 1053. – Cf. Cour-déplacements.
 Nomarque : 425, 493, 739.
 Nome (en Égypte) : 69, 488, 493, 739, 956.
 Nome (tributaire) : 406-407, 423, 515, 726, 779, 976.
Nomeus (gr. pasteur) : 484, 749.
Nomisma (gr. espèces monétaires) : 469-470.
Nomos (gr. département, gouvernement) : 59, 75, 78, 402, 493, 956.
Nomos (gr. loi, réglementation ; pl. *nomoi* : coutumes) : 14, 107, 145, 240, 257, 260, 298, 329, 331, 397, 527, 536, 568, 606, 688, 722, 792, 797, 873, 982 ; – *persikos* (gr. coutume chez les Perses) : 205, 410, 485, 527, 536, 746, 790, 841-842, 882-883, 1048. – Cf. *Dāra*, Loi du roi, Loi des pays, *Mara*.
Nora : 731.
 Noria : 937.
 NORONDOBATÈS : 925.
Nothos (gr. [enfant] illégitime) : 289, 348, 583, 606-607, 648.
Notion : 598, 1000.
 Nourrice : 285, 945.
 Nouvel An : – *babylonien* : 51, 560, 746-747, 913, 1048 ; – *perse* : **196-199**, 206, 213, 936, 998. – Cf. *Akitu*.
Nubie : 65, 181, 188-190, 397, 489, 704, 706, 755, 914, 1057. – Cf. Éthiopie, Kuch.
Nupistaš : 183, 443, 457.
Nuš-i Jān : 37, 953, 991.
Nutanuyaš (él. station d'élevage ?) : 455, 957, 966-967.
- O
- Oarakta** : 779.
 OARSANÈS : 792.
 Oasis : 50, 65, 491, 913, 915, 955, 973, 1043, 1066.
 Oblat : 84, 450, 474, 500, 697, 830, 958, 1026. – Cf. *širku*.
 Océan Indien : 565.
 OCHOS¹ (Darius II) : 357, 605-608, 615, 643, 695, 796, 1029.
 OCHOS² (Artaxerxès III) : 146, 281, 632, 676, 683-684, 693-694, 699-700, 708, 791-792, 796, 798-799, 801, 865, 878, 1023, 1029-1030.
 OCHOS³ (fils de Darius III) : 802.
 ODATIS : 219, 346.
Odéon : 268.
 ODOMANTES : 157.
 ODRYSES : 330.
 Oeil du Roi : 355, 646.
 Offrandes aux temples : 69, 71, 601, 603, 619, 738, 880, 920, 933, 1024.
Ogyris : 779.
 OIBARAS : 43, 121, 158, 201, 926.
 OIBARÈS : 230, 362, 932.
Ōidoi (gr. chanteurs) : 341.
 Oie : 208, 301, 326.
Oikeioi (gr. gens de la Maison) : 144, 346-347, 801.
Oikonomia (gr. bonne gestion) : 401, 421, 822-823.

- Oikos* (gr. Maison): 125, 267, 269, 277, 296, 346, 360, 362, 459, 478, 485-486, 654, 823, 829. — Cf. *Bitu*, Maison, *Viθ*.
- Oikoumenē*: cf. *Khōra*.
- Oinokhoos* (gr. échanton): 288.
- Oinoēthētēs* (gr. filtreur de vin): 305.
- Óion* (gr. coupe en forme d'œuf): 308.
- Olive, olivier: 457, 602.
- OLMSTEADT, A.T.: 12, 821-822, 824, 829-830.
- Olympie**: 306.
- Oman**: 781, 1055.
- OMANÈS: 1035.
- OMANOS: 696.
- OMARÈS: 817, 843.
- OMISÈS: 455.
- OMPIIIS: 206, 776, 866.
- ONÉSICRITE: 220, 780.
- ONÉSILOS: 164, 505.
- ONNOPHRIS: 878-879, 1019.
- Onocarsis**: 215.
- ONOMACRITOS: 360, 564.
- ONOPHIAS: 147, 925, 930.
- OPIS: 51, 323, 375, 390, 393-394, 397, 474, 648, 650, 740, 755, 786, 919, 952, 955.
- Oppidum* (lat. place-forte): 757.
- Opsopoios* (gr. cuisinier): 305.
- Or: 80, 184-185, 270, 307-308, 406, 408, 420, 1065.
- Oral(e): — *source*: 14, 81, 282; — *tradition*: 15, 112, 139, 146, 341-342, 428, 907, 914, 923-924, 928, 949-950.
- Oreiller royal: 312, 484, 971.
- Orfèvre, orfèvrerie: 219, 407, 420, 442-443, 449, 519, 723, 964, 966, 980.
- Orge: 83, 86, 199, 298-299, 302, 340, 384, 393, 409, 463, 471, 476, 621, 880, 963, 1011, 1067.
- ORGEUS: 413.
- ORMAZD: 924. — Cf. AHURA-MAZDA.
- Ornna**: 727, 729.
- Oroatis** (Fl.): 780.
- OROTÈS: 63, 75-77, 93, 95, 127-128, 134-135, 151-152, 163, 167, 276, 328, 351-352, 356, 362, 404, 461, 507, 928, 931.
- ROMANÈS: 1051.
- ROMASDÈS: 259. — Cf. AHURA-MAZDA.
- ROMAZÈS: 259, 924. — Cf. AHURA-MAZDA.
- OROMÉDON: 514-515.
- ORONTAS: 141, 321-322, 335-337, 353-354, 636-637, 639, 642-644, 724, 949, 1015.
- Oronte** (fl.): 182.
- ORONTÈS¹: 149, 319, 328, 333-334, 348, 351, 468, 516, 646, 650-651, 661-662, 671, 675-678, 681-683, 685, 692-694, 717-718, 725, 762, 806-807, 852, 1016, 1019-1020, 1029.
- ORONTÈS²: 762-763, 771, 802, 811, 813, 1030, 1032, 1036, 1062.
- ORONTOBATES: 717, 727, 756, 787-788, 803, 811, 838, 844-845, 847, 851, 894, 1055, 1069.
- OROPASTÈS: 110, 112, 114.
- Orosanges (gr. bienfaiteurs): 315, 359.
- ORTHOKORYBANTES: 186, 188, 402. — Cf. [Saka] Tigraxauda.
- ORXINÈS: 29, 141, 205, 280, 342, 346, 483, 717, 756, 768, 801, 803, 870.
- OSIRIS: 68-69, 496, 1008.
- OSORERIS: 462-463.
- OSORWER: 497.
- Ossuaire: 923. — Cf. **Astodana*.
- OSTANA: 603, 621.
- OSTANÈS: 278, 634, 792, 801, 990.
- OSYMANDYAS: 66, 915.
- Otag: 28, 47, 338-339, 595, 643, 683, 705, 718, 803, 853, 855, 885.
- Ótakoustai* (gr. auditeurs): 271.
- OTANÈS (compagnon de Darius I^{er}): 105, 109-110, 112, 119-125, 134, 140-141, 144, 145-147, 149, 152, 156, 158, 169, 197, 203, 236, 317, 320, 322, 342-343, 352, 356, 363, 926, 930-931. — Cf. Utana¹.
- OTYS: 346, 391, 507, 512-513, 925.
- OUADJET: 68, 564, 878.
- OUISITASPA: 492.
- OUMANÈS: 1035.
- Ousia* (gr. biens): 612, 657.
- OUSIRIS: 594.
- OUTIENS: 208, 402. — Cf. YAUTIENS.
- Outre-Euphrate: 58, 61, 508. — Cf. *Ebir-nāri*;
- Transeuphratène**.
- OUXIENS, **Ouxiane**: 11, 336, 394, 419, 484, 715, 717, 747, 749-752, 757, 786, 802, 869-871, 1046, 1049.
- Ovin: 436, 454-455.

- OXARTHÈS: 634, 717, 739, 744-745.
- OXATHRÈS: 802, 869, 890.
- Oxus** (fl.): 50, 88, 228, 265, 375, 387, 518, 764, 769-770. — Cf. Amu Darya, Trésor.
- OXYARTHÈS: 292, 768, 771-772.
- OXYDATÈS: 758.
- OXYDRAQUES: 777, 864.
- Oxygala* (gr. petit-lait): 302.
- OXYTHRAS: 810.
- P
- PACHÈS: 598.
- Pactole** (fl.): 657, 1016.
- PADI: 430.
- PADIKAM: 880.
- PADIŠUMARIS: 926.
- PAGAKANNA: 500.
- Page: 927, 950, 1064.
- Pain: 256, 301, 340, 415, 431, 503, 543.
- PAÏNOU: 878.
- Paišiyauvada**: 111, 115, 131, 345.
- Paix d'Épilykos: 608, 1000, 1003.
- Paix de Callias: 574-575, 993, 999-1001, 1033.
- Paix du roi (— d'Antalkidas): 599, 668, 675, 847, 875, 1017.
- PAKORIOS: 667.
- PAKTYES: 208, 402.
- PAKTYÈS: 47-48, 81, 91, 93, 495, 911.
- Pal, empalement: 135, 277.
- Palais royaux: 66, 85, 89, 96, 98-99, 103-104, 125-126, 143-144, 177-185, 190, 201, 218, 220-221, 229, 237, 264, 267-269, 282, 291, 297, 311-312, 326, 605, 608, 694-695, 702, 733, 759, 779, 822, 871, 917, 922, 938, 943 sqq., 975, 983; — *assyriens*: 218, 220-221, 249.
- Palefrenier: 335, 429.
- Palestine**: 55, 59, 64, 380, 384, 391, 398, 408, 672-673, 705, 736, 782, 784, 909, 1040. — Cf. Syrie.
- Pallacotas**: 741, 1046.
- Pallakai/pallakides* (gr. concubines): 272, 288, 289-290, 292-294, 296, 312, 347, 519; — *basilikai mousourgoi* (concubines-musiciennes royales): 295.
- Palme, palmier: 85, 248, 250, 292, 375, 424, 432, 744, 940-941.
- Pambasileia* (gr. monarchie absolue): 314, 798.
- PAMMÈNÈS: 701, 805, 810.
- PAMPHYLIENS: 402, 415, 514, 573-574, 670, 675, 726, 730, 844, 874, 1040.
- PAMUN: 425, 429, 614.
- PANDANTÈS: 332, 679.
- Pangée (Mt)**: 157.
- Panhellénisme: 807, 818, 871, 876.
- Panionion**: 167-168, 918.
- PANIONOS: 284.
- Panthéon perse: 139, 540, 745, 941-943, 972, 1024-1027.
- Panthère: 202, 204, 208, 220.
- PANTHIALIENS: 28.
- PANTHIMATES: 402.
- PANTIRAMPHÈS: 236.
- PAPÈS: 723.
- Paphlagonie**, PAPHLAGONIENS: 208, 211-212, 286, 304, 332, 346, 380, 391, 402, 423, 514, 637, 648, 659, 661-663, 670, 676, 679, 714, 718-719, 751, 763, 839, 849, 851, 877, 1016, 1034, 1070.
- Paphos**: 215, 666, 690, 783, 933.
- Paprémis**: 591.
- Papyrus: 205, 376, 461-462, 604.
- Paqdu* (ak. intendant): 476-477.
- Paradaida* (v.p.* paradis, jardin): 456.
- Parade: 236, 321, 692, 866, 936-937, 1021. — Cf. Cortège royal, Revue.
- Paradeisos* (gr. parc, paradis): 309, 426, 455, 457, 476, 967. — Cf. Paradis.
- Paradis: 86, 89, 98-99, 136, 201, 245-251, 263, 309-310, 325, 345, 351, 357-358, 390, 407, 414, 430, 433, 439, 456-459, 478, 481-482, 485, 508, 519, 601-602, 613, 702-703, 718, 726, 733, 754, 759, 762, 822, 825, 829, 832, 920-921, 940, 951, 967, 976-977, 980, 1040-1041, 1049, 1065. — Cf. Jardin, *Partetaš*.
- PARAITACÈNES: 869.
- Paralia* (gr. pays côtiers): 418.
- Parapresbeia* (gr. ambassade qui s'est laissée acheter): 324, 688.
- Parasange: 369-372, 510-512, 932.
- Parasol: 101, 232-234, 309, 324, 327, 938.

- Parathalassioi/parathalatioi* (gr. pays côtiers): 418; – *andres* (troupes du littoral): 158; – *topoi* (districts côtiers): 418.
- Parathēsis* (gr. dépôt): 418, 421, 431, 442, 466, 822.
- Parchemin: 139, 435, 438, 443, 447, 461-462, 963.
- Pardes lammélek* (héb. paradis royal): 508.
- Parenté: 321-323, 344, 365, 643-644, 802-803, 857, 885, 890, 951-952, 984.
- Parents du roi: 183, 200, 273, 293, 321-322, 335, 388, 578, 642-643, 645, 747, 756, 766, 786, 800-801, 868, 870, 884, 948, 1027. – Cf. *Syggeneis*.
- PARÉTACÈNES: 757.
- Parfums: 214, 245, 256, 268, 305-306, 308, 312, 330, 407, 432, 559, 565, 781, 872.
- Parga**: 130.
- PARICANIENS: 208, 402.
- Parion**: 154.
- PARISCAS: 283.
- Parmadan**: 370, 481.
- PARMÉNION: 269, 295, 301, 305, 753, 760, 810, 829, 837-838, 844, 857, 867, 870, 875, 1073.
- Parmizzan**: 438, 443.
- PARMYS: 144.
- PARNAKA: 270, 325, 327, 350, 365, 437-438, 440-442, 447, 452, 459, 478, 480-486, 522, 527, 577, 803, 831, 921, 949, 964, 1025, 1059. – Cf. *Pharnakēs*¹.
- PARNU: 362-364, 462-463, 489, 497.
- PARON: 818.
- PAROPAMISADES: 765, 776.
- Paros**: 160, 170.
- Parša**: 441-442.
- PARSIRRA: 31.
- PARSONDAS: 753.
- Parsu**: 103. – Cf. *Fārs*, *Perse*.
- Parsumaš**: 28.
- Part du roi: 430, 959, 965.
- Partetaš* (él. paradis): 456-458, 967.
- PARTHES, **Parthie**: 43, 49-50, 124, 130, 185-188, 190, 192, 199, 219, 235, 370, 402-403, 428, 716, 760, 765, 777, 827, 860, 865, 914.
- Parthie-Hyrcanie**: 75, 94, 128-129, 132, 134, 365, 403, 935, 937, 951.
- PARYSATIS: 250-252, 274, 276, 281, 284, 474-477, 537, 605-607, 618, 632, 634-636, 640, 645, 698, 794-795, 797, 799, 924, 1010-1011, 1014, 1026-1027, 1040; *villages de* –: 650, 829.
- Pasanabattiš* (él. chef d'écurie?): 438.
- Pašap* (él. tisserandes?): 443, 445, 460, 965-966.
- Pasargades** (ville): 12; – *sous Cyrus et Cambyse*: 23, 30, 42, 60, 74, 78, 89, 98-99, 101, 104, 182, 375, 447, 911, 917, 920, 922; – *de Darius I^{er} à Alexandre*: 60, 90, 95-96, 98-99, 102-103, 105-106, 114-115, 123, 131, 136, 139, 150, 177, 193, 199, 205, 256, 357, 370, 374-375, 443, 457, 482-483, 539-541, 560, 634, 694-695, 714, 749, 754, 756, 780, 862, 870-871, 922, 985.
- PASARGADES (tribu): 28-29, 104, 123, 141, 153, 342, 346, 363, 483, 768, 801, 870.
- PASION: 642.
- PASIPHERNÈS: 663.
- Pasitigris** (fl.): 383, 394.
- Pasteur, pastoralisme: 749-753, 906.
- Pataliputra**: 249.
- PATÉGYRAS: 322, 526, 642.
- PATEŠU: 595.
- Pati* (v.p.*chef): 438.
- Patigrabana**: 130, 135.
- Patikara-kara* (v.p.*sculpteur): 471.
- PATIRAMPHÈS: 147, 197, 203, 322.
- PATISCHORIEN: 121.
- PATISUVARIŠ: 121, 342.
- PATIZEITHÈS: 110.
- PATRON: 818.
- Pattala**: 778.
- PATTEMIDU: 454.
- PAUL-ÉMILE: 310.
- PAUSANIAS: 268, 271, 300, 315, 321, 357-358, 360-362, 532, 549, 554, 572, 577-578, 607, 858.
- PAUSES: 402.
- PAUSIRIS: 593.
- PAYAVA: 691, 1022.
- Pays de la mer**: 185-186, 192.
- Pays: cf. *Dahyu*, *Ethnos*, Liste de pays, Peuple.

- Paysans: 10, 245, 373-374, 413, 418, 426-427, 430, 452, 474-475, 477, 526, 602, 681, 684, 723, 758, 771, 784, 825-827, 830-832, 857, 969-970, 1065; – *perses*: 142, 205, 263, 339, 344-345, 409-410, 455, 640, 928, 957, 960, 967.
- PAZYRYK: 219, 297, 767, 938, 1053.
- Péage: 397, 501, 595, 952, 955. – Cf. *Douane*.
- Peau: 435, 443, 445-446, 454, 456, 586, 965.
- Pédasa**: 284, 431, 510.
- PÉDŌN: 499, 976.
- PEFTU'UNEITH: 524.
- peha* (ar. gouverneur): 57, 503-504, 602, 604, 734.
- Peintre, peinture: 95-96, 218, 220, 222, 488, 519, 521, 764, 931, 938, 995, 1034, 1056, 1058.
- PEISANDROS: 657, 659, 664.
- pelek* (hébr. districts): 602, 1002.
- Pellana**: 626, 691.
- Peltai**: 372, 647.
- Peltaste: 639, 661-662, 667.
- Péluse**: 77, 705, 809, 819, 872.
- Pendjab**: 774.
- Péninsule arabique**: 495.
- Pentécontère: 63, 155.
- PÉONIENS: 156-157, 161, 209, 447, 522, 558.
- Peqid* (ar. intendant): 377, 477.
- PERDICAS (diadoque): 146, 243, 704, 716, 1074.
- Pergame**: 256, 579, 662, 681, 1029.
- Pergé**: 374.
- Periasasostra**: 723.
- PÉRICLÈS DE LIMYRA: 358, 689-692, 788, 1021-1022, 1037.
- PÉRICLÈS: 574, 596-597, 599.
- Périnthe**: 156, 169, 544, 708-709.
- Periorismos* (gr. bornage-délimitation): 424.
- Perkoté**: 839.
- Perruque: 239, 408, 590.
- Persépolis**: 12, 30, 148, 150, 199, 219 301, 330, 370, 373, 375, 389, 410, 269, 457, 1010; – *sous Cyrus et Cambyse*: 66, 204, 236, 238, 447, 920; – *sous Darius, Xerxès et Artaxerxès I^{er}*: 99, 102, 133, 177, 180-182, 193, 230, 399, 524, 560, 563, 570-571, 590, 608, 824, 831, 934, 993, 996; – *de Darius II à Darius III/Alexandre*: 90, 290, 309, 323, 372, 454, 482, 522, 714-715, 749, 751-757, 761, 813, 822, 829, 862, 867, 870-871, 884, 1073-1074; – *bâtiments et reliefs*: 181, 183-187, 191, 230-231, 229, 234, 237, 239, 244, 248, 250, 257, 270-271, 273, 295, 308, 312, 338, 403, 408, 519-521, 534, 571, 585, 590, 690, 694, 731, 735, 744, 782, 784; – *fonctions idéologiques*: 89, 101, 184, 196-198, 201, 217-218, 221-222, 268, 936. – Cf. *Administration royale*, *Constructions royales*, *Tablettes élamites*, *Tombes royales*.
- PERSES, **Perse** (*Fārs*): 23, 25, 31, 43, 45, 48, 100, 103, 111, 114-115, 117, 177, 185-186, 190, 192-196, 202, 208-209, 259, 270-271, 300, 326, 375, 388, 390, 5418, 455, 458, 462, 523, 542, 548, 550, 552-553, 555-556, 571, 633, 660, 747-757, 768, 778, 791, 812, 837, 840, 872, 890, 1015; – *us et coutumes*: 205, 251, 252-254, 277, 303, 310, 312-313, 317, 327, 337, 339, 401, 451, 732; – *ethnique*: 362, 744-746, 868-869, 889-890, 894-895; – *rapports avec les autres peuples de l'empire*: 24, 36, 38, 90-96, 112, 193-196, 362-364, 374, 403, 439, 481-486, 497-498, 502-503, 744, 761, 831; – *tributs et dons*: 205, 409-410, 452-456. – Cf. *Anēr Persēs*, *Administration royale*, *Cultes perses*, *Nomos persikos*, *Sanctuaires perses*, *Satrape/Perse*, *Structures sociales perses*.
- Personnel politique: – *sous Cyrus et Cambyse*: 92-94, 760, 924; – *de Darius à Artaxerxès I^{er}*: 362-364, 497-499, 501, 518, 951, 974-975; – *sous Darius II et Artaxerxès II*: 745; – *sous Darius III*: 756-757, 760, 800-803, 843-844, 888.
- PETEHAPl: 491.
- PÉTÉISIS¹: 92, 973.
- PÉTÉISIS²: 92.
- PÉTÉISIS³ (sous Darius): 463, 499, 491.
- PÉTÉISIS⁴ (sous Alexandre): 1045.
- PÉTÉMÉHU: 623.
- PÉTÉSAKAS: 279, 921.
- PETINÈS: 843.

- PETISAS : 595.
 PÉTISIS : 739.
 PÉTOSIRIS : 429, 785, 880-881, 1075.
Petra : 426, 737.
 PETUBASTIS : 128.
Peukélaôtide : 777.
 PEUKESTAS : 258-259, 323, 786, 890, 896, 942, 1075, 1077.
 Peuples sujets : – *iconographie* : **184-216**, 585, 694, 754-755, 935-938, 956-957, 978, 997, 1049.
 PHAIDIMÉ : 105, 112, 119, 121, 144, 147, 925.
 PHAINIAS D'ÉPIHÈSE : 322, 324, 361.
 Phalange perse : 818-820.
Phalère : 173, 209.
 PHANÈS : 63-64, 704.
 Pharaon (s) : 55-72, 91-92, 277, 283, 289, 303, 490-497, 559, 564, 623, 638, 706, 878, 956, 973, 975, 1008 ; – *indépendants (IV^e siècle)* : 653-654, 667, 670, 672, 682-685, 693, 702-706, 737-738, 740, 804-805, 808, 877, 879, 887, 975, 1012, 1015, 1019-1020.
 PHARAX : 656.
Pharetraphoros (gr. porte-carquois) : 124, 792.
 PHARNABAZE¹ (satrape de Phrygie Hellespontique) : 211, 289, 293, 321, 332, 336, 348, 351, 358, 366, 380-381, 415, 478, 609-617, 637-639, 645, 650, 654-665, 671-674, 679-681, 704-705, 995, 1004, 1008, 1015, 1017-1018, 1028.
 PHARNABAZE² (neveu d'Artabaze²) : 718-720, 768, 802-803, 811, 813, 817, 819-820, 841, 845, 847-854, 873, 877, 1034, 1069.
 PHARNAKÈS¹ (père d'Artabaze¹) : 145, 214, 343, 350-351, 365, 518, 577, 803, 921, 950, 995, 1025. – Cf. Parnaka.
 PHARNAKÈS² (fils d'Artabaze¹) : 351, 518, 598, 697, 802, 843, 950.
 PHARNAKYAS : 279, 605-606.
 PHARNASPÈS : 105, 120, 123, 147, 342.
Pharos : 591.
Phaselis : 374, 574, 597, 600, 875.
Phellos : 691.
Phénicie. PHÉNICIENS : 395-398, 417 ; – *de Cyrus à Xerxès* : 55, 59, 61-62, 64-65, 75, 88, 162, 167, 209, 362, 376, 397, 423, 495, 504-506, 524, 574, 932, 977, 986 ; – *d'Artaxerxès I^{er} à Artaxerxès III* : 390, 515, 591, 594, 614, 624-626, 638, 647, 655, 669, 671-672, 675, 683, 685, 701-703, 705-706, 1011, 1031 ; – *sous Darius III/Alexandre* : 395, 469, 734, 737-738, 741, 781, 815, 817-818, 823, 848-849, 854, 864, 873, 1075. – Cf. Cités, commerce, flotte, monnaie, port, révolte.
 PHÉRAULAS : 344, 455.
 PHÉRENDATÈS¹ : 17, 291, 362-363, 365, 488, 490-491, 524, 574.
 PHÉRENDATÈS² : 706.
 PHÉRÉTİMÉ : 153.
Phētrē (gr. clan [Hér.]) : 28, 104.
 PHILAGROS : 171.
Philia (gr. amitié) : 328, 608, 787 ; – *philia kai pistis* (amitié et fidélité) : 335 ; – *philia kai symmakhia* (amitié et alliance) : 708, 787. – Cf. Ami, Titulature aulique, *Philos*.
 PHILIPPE (fils de MACHATAS) : 777.
 PHILIPPE II (père d'ALEXANDRE) : 258-259, 677, 701, 707-709, 727, 807-809, 837, 865, 889, 895, 1031-1032, 1069.
 PHILIPPE III ARRHIDÉE : 880, 1068, 1077.
 PHILISKOS : 725.
Philobarbaros (gr. ami des barbares) : 16.
Philokyros (gr. ami de Cyrus) : 98, 871.
 PHILOPHRON : 805.
Philos (gr. ami) : 317, 319, 320, 326, 332, 334, 802, 868 ; – *megisthos philos* (gr. Premier Ami) : 333. – Cf. Ami.
 PHILOTAS : 1071.
Philotimia (gr. ambition) : 366, 819.
 PHILOXÈNOS : 865.
Phocée : 48, 95, 154, 514, 516, 545, 552, 668, 783, 818, 933, 978.
 PHOCION : 330.
Phoinikistēs basileios (gr. scribe royal) : 461, 644, 968, 1013.
Phoros/oi (gr. tribut/s) : 78-80, 196, 405-406, 408, 413, 416-418, 425, 430, 474, 476, 507, 509-510, 559, 680, 739, 749 ; – *phorou ate-leia* (gr. exemption tributaire) : 406, 415-418, 428, 431 ; – *phoros leitourgikos* (gr. tribut en travail) : 413 ; – *phoroi tou basileōs*

- (gr. tributs du roi) : 830, 958 ; – *hoi phorologoumenoi* (gr. [peuples] qui payent tribut) : 409, 737 ; – *parex tou phorou* (gr. en dehors de tribut) : 406, **415-418**, 428, 431 ; – *phorologoi* (gr. leveurs de tribut) : 389, 832. – Cf. *Bāji*, *Bazīš*, Exemption, Don, *mandattu*, Tribut.
 PHRADATÈS : 210.
 PHRAORTÈS (rebelle mède) : 131, 759. – cf. Fravartīš.
 PHRAORTÈS I^{er} (roi mède) : 36.
 PHRAORTÈS II (roi mède) : 34, 36-37.
 PHRASAORTÈS : 756, 801, 870.
Phrasargis : 923.
 PHRATAGOUNÈ : 145, 972.
 PHRATAPHARNÈS : 716, 751, 765.
Phroua, *phrouros*, *phourion* (gr. garnison, fortin) : 246, 353, 680, 731.
 Phrouarque : 287, 352-353, 637, 662, 723, 739, 918, 1021. – Cf. *Rab haylā*.
Phrygie (Grande) : 10, 209, 230, 246, 255, 309, 352, 362, 371-372, 380-381, 390, 398, 402, 516, 518, 639, 642, 645, 650, 654, 657-660, 663, 675-677, 681, 700-701, 725-726, 761, 779, 788, 815-816, 839, 843, 851, 863, 894, 917, 1036-1037. – Cf. Kelainai, Satrapie.
Phrygie Hellespontique : – *de Cyrus à Darius I^{er}* : 75, 518, 950, 978 ; – *sous Xerxès* : 350-351, 365, 437, 461, 577, 579 ; – *de Darius II à Artaxerxès III* : 366, 370, 373, 380, 415, 423, 610, 657, 659, 679, 694, 708 ; – *sous Darius III/Alexandre* : 214, 718, 720-721, 761, 788, 802, 838, 852, 1034. – Cf. Daskyleion, Satrapie.
Phylakē/ai (gr. garnison/s) : 78, 103, 246, 353, 383, 389, 482.
 PHYLAKOS DE SAMOS : 315, 359, 579.
Phylaktērion (gr. fortin) : 375, 387.
 PHYLARQUE : 266, 292.
Phylē (gr. tribu) : 121. – Cf. Tribu.
Phytourgōi hieroi (gr. jardiniers consacrés) : 430, 507.
 PIÈRES, **Piérie** : 157, 374, 545.
 Pierre précieuse : 184, 248, 258, 307, 358, 938, 944.
Pigrès : 374.
Pīhātu (ak. gouverneur) : 75-76, 500, 503, 618, 930.
 Pilier Inscrit (Xanthos) : 600, 609, 626-627, 689, 930, 982, 1001, 1003-1004, 1009, 1022.
 Pin : 249-250, 432, 464.
Pinara : 690, 729.
 Pionniers : 86, 374.
Piqūdu : 86.
Pirée : 665.
Pirradaziš (él. [cheval, messenger] rapide) : 383, 439, 953.
Pirramanakurraš (él. contremaitre) : 444. – Cf. **Framanakara*.
Pirrasanaš (él. meunier ?) : 455.
Pirritukkaš : 452.
 PIRYLAMPÈS : 324.
Pisagas (gr. lépreux) : 278.
Pisidie, PISIDIENS : 380, 514, 614, 636, 645, 669-670, 675, 679-680, 750, 816, 874-875.
 PISISTRATE, PISISTRATIDES : 172, 545, 564.
 PIŠŠIYA : 501.
 PISSOUTHNÈS : 595, 598, 609, 693-694, 1001.
 Pistache : 303, 340, 949.
Pistis, *pistotēs*, *pistos* (gr. fidélité, fidèle) : 283-284, 323, 334-337, 355, 642, 794, 800-801, 809.
Pitanè : 810.
 PITHON : 751, 766.
 PITIBIRI : 961.
Pitipabaga (ak. répartiteur de rations) : 473, 969.
Pittaman : 345, 450, 949.
 PIXÓDAROS : 514, 577, 687, 727, 729, 788, 955, 1023, 1037-1038, 1068-1069.
 PKOIP : 358, 491.
 Place de rassemblement. – Cf. *Sylogos*.
 Plantation d'arbres : 245-246, 340-341, 456, 754, 825.
Plarasa : 729.
 Platane d'or : 205, **246-248**.
Platasa : 687.
Plateau iranien : 23, 88, 128, 193, 199, 370, 373, 524-525, 631, 699, 715, 776, 817, 828, 850, 857, 1052.
Platéas, PLATÉENS : 148, 172, 209, 234, 268, 300, 343-344, 350, 358, 531, 544, 549-559, 564, 807, 965, 988.

- Pléiades : 705.
Plēthos (gr. peuple, foule) : 121, 346, 645, 804, 808, 925.
Plōion (gr. bateau de transport) : 779, 839.
 Plomb : 1064-1065.
 Plurilinguisme : 17, 525. – Cf. Langues de l'Empire, Multilinguisme.
 PNYTAGORAS : 702, 733.
 Poids : 426-427, 464, 961, 998.
 Poison : 274-275, 789. – Cf. Empoisonnement.
 Poisson : 301, 303, 327, 358, 431, 468, 780, 947.
 Police (cier) : 356, 483, 489, 621, 971.
Polis (gr. cité, communauté politique) : 729, 788, 870.
 Politique religieuse des Achéménides : 53-59, 66-72, 90-92, 139-140, 490-493, 496-497, 504, 507-509, 559-571, 601-604, 698, 783, 881, 915-916, 929, 937, 973-974, 987-992, 1038. – Cf. Élités locales, Sanctuaires locaux.
 POLYARCHOS : 295, 304, 306, 312.
 POLYCLÈTE : 418-419, 421.
 POLYCRATE : 62-63, 76-77, 94-95, 134, 151-152, 171, 215, 276, 357.
 POLYCRITOS : 276.
 POLYDAMAS : 306, 373, 946.
Polydōria (gr. largesse de dons) 317, 319, 326, 328, 330, 335, 640-641, 1073.
 Polygamie : 289, 347, 745.
 POLYNICE : 242.
Polyteknia (gr. descendance nombreuse) : 347.
 Pomme (ier) : 273, 298, 304, 321, 457, 947.
Pompē (gr. procession) : 212-213, 932.
 Pont (onnier) : 154, 158, 203, 210, 219-220, 247, 374-376, 388, 501, 533, 544-545, 547, 551, 641, 644, 759, 854, 914, 952-953.
Pont-Euxin : 146, 191, 211, 265, 376, 402, 697, 719.
 Pontos (gr. Flot Marin) : 566.
 POROS : 206.
 Port : 381, 394-397, 418-419, 719, 737, 741, 779, 781, 876, 915, 1001.
 Porte d'un palais : 98-99, 135, 152, 178, 180, 218, 229, 237, 271-272, 315, 337-339, 341, 358-359, 428, 492, 541, 571, 944, 989, 1056.
 Portefaix : 308, 965.
 Portes (sur les routes) : 371-372, 387, 389, 391, 952-953.
Portes Caspiennes : 132, 370, 388, 432, 759, 884, 951.
Portes Ciliciennes : 371-372, 387-388, 391, 396, 516, 627, 732, 951.
Portes d'Amanus : 396.
Portes Persiques : 372, 388-389, 448, 715, 747, 753, 755-756, 870.
Portes Susiennes : 747.
Portes Syriennes : 372, 391, 648, 953.
 Porteur : 267; – *des armes royales* : 120, 122, 124-125, 143, 149, 223, 228, 233, 322-323, 792, 926, 929; – *de chasse-mouche* : 101, 520; – *de dons* : 187-191, 585; – *de fouet* : 273; – *de lettres* : 383, 792; – *de messages* : 94, 103, 204, 272; – *de mets* : 197, 268; – *de parasol* : 101, 230, 233; – *de sceptre* : 318, 323, 335, 642-643; – *de tabouret* : 234, 236; – *de trésor* : 267; – *du trône* : 186-189, 196, 223, 230, 590.
 POSEIDON : 565-566.
 POSEIDONIOS : 327.
Posideion : 59, 402, 503.
 Poste royale : 74, 382-384, 389, 482, 953-954.
 Postiche : 239-240, 280, 285, 940.
Potēmatopoiōs (gr. préparateur de boissons) : 305.
Potibazis (gr. répartiteur de rations en nature) : 300, 473, 947, 969.
Potidée : 547.
 Poulain : 108, 262, 416, 419, 695.
Praefectus (lat. gouverneur) : 482, 581, 747, 788, 1013.
Prasias (lac) : 157.
 Préfet : 734, 788.
 Prélèvements fiscaux : 239, 741-742, 966-967. – Cf. Redevance, Taxe, Tribut.
 Présage : 255, 882-883.
Presbyteratos (gr. aîné) : 535, 537. – Cf. Fils aîné.
Prēterion (gr. magasin de vente) : 469.
 Prêtre : 539, 561-562, 564, 601, 603, 620, 635, 697, 723, 727, 868, 872, 879, 880-881, 912, 942, 949, 973, 1040; – *grand-prêtre* : 1031, 1042.
 PRÉXASPES : 94, 109-111, 275, 335, 351, 506, 926.

- PRÉXILÉOS : 577.
Prière : 48, 430, 499, 511, 876, 1074.
 Prière royale : 195, 252-253, 259, 262-263, 459, 745, 942, 972. – Cf. Roi (et les dieux).
 Prince : 322, 343, 473, 475-476, 478, 480, 537, 606, 984; – *héritier* : 55, 104, 230, 233-234, 238, 253, 303, 331, 333-334, 359, 531, 539-541, 582-584, 590, 605, 634, 700, 795, 798, 983-984, 1011, 1023, 1029, 1044.
Princeps (lat. Grand, prince) : 140, 760; – *princeps purpuratorum* (lat. le premier parmi ceux qui portent la pourpre) : 800.
 Princesse perse : 16, 266-267, 284, 291, 296-297, 342, 435, 438, 459-460, 471, 475, 477, 484, 535, 595, 607, 693, 929, 946, 964-966, 969, 993.
 Principal du roi : 84-85, 945.
 Prison : 333, 611, 619, 665, 864.
 Prisonnier de guerre : 100, 284, 290-291, 447, 472-473, 475, 516, 522, 578, 644, 692, 702, 755, 771, 803, 852-853, 865, 1052.
 Prix : 324, 393, 647, 750, 752, 824-826, 830-831, 954, 969, 993, 996-997, 1006, 1011, 1067-1068.
Prokholdes (gr. pots de chambre) : 308.
 PROCLÈS : 579, 639, 651.
Proconnèse : 154.
Proditor (lat. traître) : 862, 869. – Cf. Trahison.
 PROËXÈS : 776.
 Propagande; – *de cour* : 239-240, 242, 251, 276, 313, 334-335, 405, 584, 587, 607-608, 633-635, 640-641, 647, 649, 706, 791, 794, 797, 799-800, 862, 888, 928, 996, 1003, 1012-1013; – *macédonienne* : 790-791, 794, 800, 853, 856, 862, 864, 871, 873, 881, 947, 1059, 1072; – *perse* : 51-55, 60, 915, 928.
 Prophète : 56-57, 878.
 Prophétie Dynastique : 883-884, 896, 911-912.
Propinquii (lat. parents) : 321, 801.
Propontide : 154, 156, 169.
 Proskynèse : 203, 234-236, 252, 272, 289, 334-335, 347, 356, 527, 643, 649, 663, 680, 792, 940.
 PROTÉSILAS : 427, 565.
Prōtoi (gr. Premiers, princes) : 103, 109, 121, 141, 271, 333, 338, 342-343, 405, 800-801, 926.
 Province : 57-59, 141, 356, 377, 404-405, 463, 488, 503-504, 517, 602, 604, 734, 737-740, 787, 976, 1002-1003, 1043. – Cf. *Medinah*.
Provincia (lat. province) : 732, 788.
 PROXÈNE : 645.
Prs (ar. ration en argent pesé) : 417, 429, 465, 489.
 PSAMMÈSEK : 471, 477.
 PSAMMÉTIQUE I^{er} : 62, 92, 592, 893, 914.
 PSAMMÉTIQUE II : 92, 465, 499, 591-592, 638.
 PSAMMÉTIQUE III : 63-68; 70-71, 91, 93, 921.
 PSAMMÉTIQUE V : 593, 998.
 PSAMMÉTIQUE VI : 638, 654, 672, 998, 1012.
 PSAMMOUTHIS : 667.
 PSAMSINEÏT : 463-464.
Psaros (fl.) : 372.
Pschent (ég. coiffure égyptienne) : 228, 999.
Pselia (gr. bracelets) : 245-246.
 PTAH-HOTEP : 283, 426, 499, 945, 974.
 PTAH : 493, 496, 561.
Ptéria : 46.
 PTOLÉMÉE I^{er} : 372, 495, 564, 704, 844, 847, 878, 881, 1020.
 PTOLÉMÉE II : 212, 937.
Ptp (ar. rations en nature) : 377, 417, 429, 463, 465, 472, 473, 477, 489.
Puḥru (ak. assemblée) : 84, 86.
Puhu (él. garçon, valet) : 345, 444-445, 450, 477, 482, 949, 950, 964.
Pulvar : 99, 374.
Pura : 482, 778.
Purpurati (lat. dignitaires) : 676.
 PUTIPHAR : 288.
Pydna : 580.
Pygela : 414.
Pylōroi (gr. portiers) : 271-272.
Pyramos (fl.) : 372, 516, 731.
Pyrathea (gr. lieux où brûle le Feu) : 257.
Pyrgion, pyrgos (gr. fortin) : 517, 662.
 Pyrsétique : 384.
 PYTHAGORAS : 160.
 PYTHARKOS DE CYZIQUE : 46, 442, 579, 910.
 PYTHIOS : 205, 248, 255, 329, 407-408, 412, 921, 958.

Q

Qallu (ak. esclave, serviteur): 336, 929.
Qanat: 182, 385, 429, **827-828**, 961, 973, 1040, 1055, 1066.
QANDJOU: 497-498.
QAYNU: 604.
Qédar: 604.
Qīpu (ak. directeur [temple]): 84, 919.
Qryr (ar. ville): 604, 734.
Quadie: 186.
Quppu (ak. bateau [de l'Euphrate]): 393.

R

R(h)OXANE¹ (fille d'Hydarnès³): 297, 347, 924.
R(h)OXANE² (fille de Darius III ?): 1070.
RA: 68, 491-492, 494-497, 563; – *RA-HARAKHTÉ*: 492.
Rab bīti (ak. majordome, intendant): 86, 501.
Rab ekalli (ak. chef du palais): 31.
Rab haylā (ar. chef de garnison): 354, 488, 621, 733. – Cf. Phrourarque.
Rab kāsir (ak. trésorier): 424, 501. – Cf. **Ganzabara*.
Rabbap (él. lié, dépendant): 473-474.
RAHIM-LI: 615.
Rakkan: 438, 441, 443, 450.
Rakkha: 130-132.
Rameur: 79, 89, 165, 168, 417.
RAMMANUYA: 460.
RAMSÈS II: 915, 984.
Rançon: 852-853.
Ranha (fl.): 192.
Rannakara (fl.): 254.
Rapports interculturels: 19, 743-746, 887-890, 974-975, 981. – Cf. Acculturation, Contacts interculturels, Interculturalité.
Ras Musandam: 779, 781.
Ras-El Bassit: 59, 503.
RAŠTA: 377, 471.
Rations: 99, 107-108, 254, 324-325, 327, 345, 353, 383, 417, 426, 429, **436-449**, 453, 455, 458, 460, 470-472, 479-480, 482, 526, 756, 922-923, 964-966; – *en argent pesé*: 429,

463, 465-466, 470, 960, 968-969; – *militaires*: 429, 463, 465, 469, 482, 489, 737, 814, 969, 1005; – *de voyage*: 148, 302, 377, 380, 435-436, 454, 459-460, 477-478, 480, 483, 503, 953.
RATOPATÈS: 723.
RAUBASA: 452-453, 967.
RAVAKA: 362, 354, 489.
RAWLINSON, G.: 531, 928.
Razaunda: 634, 761, 1010.
Redevance: 409, 425, 501, 509, 601, 616, 957. – Cf. Réquisition, taxes, tribut.
Redistributions royales: 116-117, 306, 326-327, 421, 424, 822-823, 948-949, 960. – Cf. Distributions.
Registres royaux: 81, 405, 424-425. – Cf. *Basilikai graphai*; *Karammaru ša šarri*.
Regulus (lat. roitelet): 776.
REHOM: 595.
Reine: 142, 200, 216, 289, 291, 293, 536, 946, 968, 984.
Relais routier: 370, 377, 384, 389, 747, 953.
Reliefs: – *d'audience*: 198, 230-231, 233-234, 238, 270, 308, 521, 537, 590, 939, 996, 998; – *gréco-perses*: 1034, 1040, 1056; – *des tributaires/donateurs*: 181, 184, 187-191, 196-198, 206, 408, 585, 590, 774.
Religion perse: 12, 88, 105-106, 567-570, 923, 941-943. – Cf. Cultes perses, Roi et les dieux.
REMUT-EA: 85.
Repas royaux: 270, 274-275, 285, 413-414, 640, 944. – Cf. *Ariston*, *Deipnon*, Table royale.
Rébellion: Cf. Révolte.
Réquisitions: 85, 412, 416, 467, 502, 508, 544, 661, 703, 752, 830.
Réserves stratégiques: 169, 466-467, 469, 481, 768, 828, 953, 1064-1065.
RESI-INBEF: 492.
Résidences: – *royales*: 17, 43, 86, 96-99, 104, 150, **177-188**, 193, 207, 211, 215, 219, 267, 298, 546, 559, 648, 651, 741, 757-758, 769, 780, 887, 921-922, 939, 943, 1024; – *des dynastes*: 515, 689, 1003, 1021-1023; – *satrapiques*: 17, 75, 96, 207, 350, 356-357,

418, 474, 507, 509, 551, 633, 646, 661, **675-694**, 700-701, 724, 730, 762, 778, 829, 951, 968, 976, 999, 1002.
Révoltes: – *dynastiques*: **109-127**, 237-238, 333-334, 353, 415, 532, 559, 569-570, 587, **631-650**, 787, 997, 1005, **1011-1015**, 1060; – *de peuples soumis*: 49, 60, 90-91, 99, 115, 117-118, 120, **126-140**, **158-169**, 178, 366, 389, 405, 431, 458, 541-542, 562, 566, 587, 646, 661, 669-671, 675sq, 798, **829-832**, 874, 894, **927-928**, 985, 991, 1007, 1012, 1017, 1030-1031, 1060, 1067-1068; – *des Babyloniens*: 127-135, 144, 148, 154, 332, 532, 541, 552, 558, 561, 571, 594, 927, 985-989, 991-992, 1006-1007, 1060, 1068; – *des Égyptiens*: 70-72, 128, 146, 173, 228, 239, 421-422, 471, 486, 515, 534-535, 541, 543, 558, 575, 591-594, 596, 614, 621, 638, 653-654, 738, 798, 804, 810, 832, 839-840, 872, 877-880, 915, 928, 933, 985, 989-990, 993, 998-999, 1017-1018, 1042-1043, 1060, 1068-1069; – *des Élamites*: 127-132, 134, 137, 139-140, 178; – *des Ioniens*: 16, 156, **158-168**, 178, 284, 310, 362, 369, 383, 400, 406, 505, 507, 510, 512-514, 517-518, 522, 547, 549-551, 557-558, 572, 577, 628, 832, 932-933, 976-977; – *des Judéens*: 128, 541, 595-596, 704, 927, 985, 999, 1031; – *des Lydiens*: 47-48, 91, 93, 128, 911; – *des Mèdes*: 127-135, 143, 613, 760-761, 911, 924, 927-928; – *des Phéniciens*: 249, **701-705**, 805, 832, 1030-1031, 1042; – *de satrapes*: 59, 61, 332, 474, 595, 609, **675-694**, 700-701, 811-812, 928, 1013, **1018-1023**, 1027, 1029-1030, 1061; – *révoltes contre Alexandre*: 768-769, 851-852, 864-865, 867, 869-871, 873-875, 1031, 1073-1074.
Revue des troupes: **209-212**, 310, 316, 353, 355, 390, 506, 517, 543-544, 613, 616, 639, 769, 786, 806, 813, 816, 1006. – Cf. Convocation des troupes, Parade.
Rhagai: 129, 199, 370, 388, 758, 759.
RHAKÔKÈS: 142, 345, 455.
RHATANÈS, RHATINÈS: 657, 659, 663, 726.
RHÉA: 689.
Rhénée: 63, 171.
RHÉOMITHRÈS: 682-683, 685, 693, 756, 844, 870.
RHO(I)SAKÈS¹: 707.
RHO(I)SAKÈS² (sous Artaxerxès III): 141, 721, 801, 803, 805, 809, 815, 1028.
RHO(I)SAKÈS³ (sous Darius III): 721, 802, 843.
Rhodes: 62, 387, 656, 664, 720, 795, 803, 810-811, 848.
RHODOGUNÈ: 321, 650, 946.
Rhyndakē (gr. ortolan ?): 274.
Rhyndakos (fl.): 392, 718.
Rhyton: 307.
Rig-Veda: 193.
RIMOT-NINURTA: 476, 615-616.
Rite de passage: 340-341, 525, 819. – Cf. Éducation.
Rites funéraires perses: 106-107, 250-251, 525, 923.
Robe: 588, 590, 792; – *élamite*: 101; – *mède*: 24, 145-146, 238, 317, 319, 360; – *perse*: 24, 102, 137, 212, 239, 721, 985; – *royale*: 200, 229, 237, 251, 313, 333, 539-540, 542, 635, 797, 805, 985. – Cf. Don de vêtement, *Kandys*.
Roi menteur: 126-128, 143, 212, 927-928. – Cf. *Drauga*, Révolte.
Roi sujet (client): 423, 505-506, 514-515, 573, 577, 593-594, 626, 628-629, 655, 659, 666, 671, 690-691, 733-734, 736-738, 752-753, 767, 774-778, 786-788, 813, 848, 866, 873, 877, 976-977, 1010, 1041-1043, 1059.
Roi, royauté perse: 26-27, 60-61, **101-108**, **222-265**, 627-628, 640-641, 858; **938-943**; – *aspect physique*: 113, 225, 237-239, 312, 537, 587, 797, 940; – *chasseur*: 146, 222, 242-244, 332-335, 640, 940; – *chef de guerre*: 102, **127-140**, 200, 223, **227-228**, 237-242, 244, 249, 252-253, 255-256, 352-353, 584, 587-588, 633, 649, 791, 797, 810-811, 855-856, 939-940, 1011; – *constructeur*: 53-54, 89, 97-98, 150, **177-185**, 531, 541, 570-571, 586-587, 590, 608, 633, 694, 759, 934, 992, 1024; – *donateur*: **314 sqq.**, 568, 948-952; – *jardinier*: **244-246**, 253, 341, 352-353, 542, 640, 733, 824, 1040;

– *juge/juste*: 142, 204, **226-227**, 253, 314, 335, 348, 350, 527, 568, 590, 940-941, 982-983; – *restaurateur de l'ordre divin et terrestre*: 53, 115, 227, 562, 569-570, 588; – *et les dieux*: 105-108, 196-197, 203, 235, 241, **251-265**, 271, 540, 552, **564-570**, 633, **695-698**, 990-991, **1024-1027**, 1048; – *et Ahura-Mazda*: 111, 120, 122, **136-140**, 143, 150, 252, 254, 259-260, 567-570, 991. – Cf. Avènement, Idéologie monarchique, Légitimité, Nom de trône, Prière royale, Succession, Titulature.

Route: 49, 64, 148, 202, 345, **369-388**, 413, 436, 439, 445, 515, 517, 593, 611, 614, 637, 644, 673, 730-731, 736, 739, 747-750, 753, 759, 780-781, 821, 824, 828, 859-860, 869-870, 917, 952-955, 1014, 1020, 1048, 1051, 1054, 1065; – *carrossable*: 373, 753; – *fluviale*: 593-594, 647, 782, 824, 914, 954-955; – *royale*: 193, 369-373, 393, 465-466, 477, 648, 650, 659, 662, 664, 699, 722, 726, 740, 749, 751, 759, 762, 851, 854, 953, 1036, 1051.

ROXANÈS: 338.

RŠAYANA: 439.

RUMADA: 480.

RUSA: 926.

Rušdabaziš (él. leueur d'impôt sur la terre?): 453.

S

Ša rēš šarri (ak. celui qui se tient à la tête du roi): 288, 945.

Ša rēši (ak.): 790, 794, 945.

Ša'lam: 377.

Šāb šarri (ak. soldat du roi): 416.

Saba: 55.

SABAKÈS: 738, 848, 851, 864, 879, 1072.

SABAZIOS: 696.

SABIKTAS: 763, 863, 869, 1051.

SABIN: 616.

SACE: 49, 50, 153, 172, 181, 208-209, 522, 553, 555-556, 716, 765, 767-768, 786-787. – Cf. Saka.

SACÈES: 746, 1048.

Sacrifices: 54, 57, 205, 265, 504, 562, 601, 723, 727, 873-874, 881-882, 1074; – *perses*: 106-108, 196-198, **252-266**, 348, 356, 518-519, 534, 567-568, 580, 680, 696, 732, 754, 756, 871, 908, 922, 941-943, 970, 990-991; – *de chevaux*: 106-108, 252, 256, 262-263, 292, 641, 923, 943; – *humains*: 924.

Sadabattiš (él. chef de cent): 444.

SADDUKA: 345.

SADOKOS: 598.

Safran: 238, 279, 299.

SAGARIOS: 733.

Sagaris (gr. hache de guerre): 208.

Sagartie. SAGARTIENS: 28-29, 128-129, 132, 135, 185-188, 208, 370, 402, 484, 525.

Sais: 33, 68-69, 71, 96, 277, 490, 492, 494, 880, 916.

SAÏTES (dynastie): 65, 71, 289, 398, 430, 491, 499.

SAKA: 50, 90, 104, 127, 140, 186, 188, 192, 568, 275, 931; – *Tigraxauda*: 140, 186, 188; – *Haumavarga*: 186, 188. – Cf. SACE; SCYTHES D'ASIE CENTRALE.

SAKÉSINIENS: 717, 751, 758.

Šakin māti (ak. gouverneur du pays): 82.

Šakin temi (ak. gouverneur): 82, 354, 500.

SAKKA: 440.

Šaknu (pl. *šaknūtu*; ak. prévôt, gouverneur): 473, 787-788, 1005.

ŠALAMANA: 460.

Salamine: 965, 990, 1000; bataille de –: 203, 209, 239, 315-316, 321, 323, 359, 382, 384, 506, 514-515, 531-533, 544-547, 551, 555-558, 577, 579-581, 671, 807.

Salamine de Chypre: 164, 166, 505 628-629, 655, 666, 668, 702, 733.

Salle de bains: 268, 943. – Cf. Bain.

ŠALMANAZAR III: 37.

SALOMON: 392.

Šalur (pl. *šalup*; él. libre, noble?): 445.

Samarie: 504, 604-605, 623, 625, 633, 684, 687, 704, 715, 734, 784-785, 823, 829, 851, 874, 951, 1003, 1040, 1042, 1066, 1074.

Samarkand: 772, 784.

SAMAŠ: 354, 883, 1048.

SAMAŠILLEK: 464-465.

ŠAMAW: 464.

SAMAXUS: 777, 1054.

SAMBOS: 777, 1054.

Šamidakurra (él. officiers de paix, conciliateurs): 483.

Saminē: 1017. – Cf. **Salamine de Chypre**.

Samos: 62-63, 76, 94-95, 134, 150, 152, 154-156, 158, 168, 170-171, 215, 220, 276, 315, 343, 352, 356-357, 360, 365, 397, 507, 510-511, 513, 549-551, 597-598, 645, 845.

Samothrace: 291, 360, 850.

SAMTOUETNAKHT: 879-880, 1019, 1075-1076.

SANBALLAT I^{er}: 604, 621, 734, 788, 1003.

SANBALLAT II: 734.

SANBALLAT III: 734, 1073.

Sanctuaires: – *locaux*: 48, 58, 89, 91, 207, 412-413, 451-452, 486, 488, 490, 500, 504, 508-510, 523-524, 548, 551, **558-571**, 603-604, 619-623, 680, 706, 722, 727-729, 742-743, 746, 832, 837, 864, 872-874, 877-878, 880-881, 888, 884, 915, 933, 942, 966, 973, 977, 979, 982, 1004, 1008, 1020, 1034, 1038, 1044, 1052, 1076; – *perses*: 115-116, 254, 451, 509, 539, 570, 635, 641, 696-698, 723-724, 731, 746, 785, 918, 942-943, 949, 966, 979, 1008, 1025, 1035.

Šandabakku (ak. gouverneur): 83, 87, 501, 975.

SANDOKÈ: 321.

SANDOKÈS: 328, 513.

Sangarios (fl.): 392, 726.

SANGÉENS: 402.

Šangu (ak. administrateur): 354.

Sannakra (gr. coupe de type perse): 308.

Saqqāra: 17, 426, 429, 527, 959, 964, 972, 1058-1059.

Šar (ak. roi); – *Bābili* (de Babylone): 82; – *mātāti* (des pays): 82; – *šarrāni* (des rois): 82.

Saraidin: 733.

Šaramana (él. ordonnateur secondaire/répartiteur): 439, 443-444, 458, 460, 465, 970.

Šaramanda: 437.

SARANGÉENS: 428.

Sarapis (gr. vêtement mède/perse): 32, 721.

SARAPIS: 1025.

Sarcophage: 102, 106, 222, 506, 519, 625-626, 691, 977, 988, 990, 1009.

SARDANAPALE: 34, 271, 296, 945.

Sardar: 388.

Sardes, SARDIENS: 95, 234, 245, 250, 296, 370-372, 375, 377, 381, 387, 403, 420-421, 423, 426, 446, 456, 474, 476, 785; – *de Cyrus à Cambyse*: 33, 44-47, 49, 63-64, 67, 75-78, 81, 91, 93, 282, 362, 420, 518, 910-911, 918; – *sous Darius et Xerxès*: 135, 151-152, 156, 158, 160-161, 166, 170-171, 181, 184-186, 190-192, 197, 201-202, 204, 209, 246, 276, 284, 316, 331, 343, 350-351, 354, 356, 361-362, 365, 380, 383-384, 399, 404, 406, 412-413, 443, 447, 507, 510, 512, 516-517, 519, 524, 532, 542, 544, 547, 549-552, 556, 558, 561, 576, 579, 866, 952, 980, 986, 994; – *d'Artaxerxès I^{er} à Artaxerxès II*: 264, 336, 359, 381, 511, 583, 587, 597-599, 604-605, 609, 611, 633, 635-637, 639, 645, 650, 652-654, 657-661, 663-665, 681-682, 687, 693, 695-699, 714, 1011, 1025-1026; – *sous Darius III/Alexandre*: 714, 718, 721, 723-725, 733, 744, 759, 787, 838, 843-844, 862-864, 867, 872-874, 889 1034-1036; – *à l'époque hellénistique*: 424, 432, 1027.

SARGON D'AKKAD: 26, 214, 326, 905.

Saris (ég. chef): 288, 497-498.

SARMAPIYA: 733.

Sarpi (él. = gr. *sarapis*): 32.

SARSAMAS: 594.

SASPIRES: 402.

SASSANIDES: 220-221.

SASYCHÈS: 493.

Šatammu (ak. administrateur): 82, 84, 919, 1047.

Satapati (v.p.*chef de cent): 444.

SATASPÈS: 192, 348, 935, 990.

ŠATI-HUMBAN: 439.

SATIBARZANÈS: 242, 283, 286, 325, 503-504, 716-717, 753, 765-766, 949.

SATIPHERNÈS: 642.

Satrape: 9-10, 17, 26, 45, 74, 75-78, 88, 108, 110, 113, 128-129, 132-134, 140-141, 148, 158, 172, 201-202, 205, 211, 233, 235, 245, 250, 266, 303, 322-323, 325, 335, 337,

350-359, 374, 387, 389, 433, 458-459, 461, 464-465, 467-468, 471, 476, 482-484, 516-519, 537, 596-599, 626, 629, 635, 638, 650, 654-656, 661-662, 671, 739, 747, 752, 763, 794, 812, 816, 831, 861-862, 887, 896, 917-918, 921, 942, 950-951, 971, 976-977, 1009, 1024, 1051, 1054, 1056, 1077; – *convocations à la cour*: 76, 110, 113, 266, 357, 605; – *fonctions diplomatiques*: 609-610, 1003-1004, 1032, 1039; – *fonctions judiciaires*: 85-86, 357, 483, 489, 511, 527-528, 920; – *fonctions militaires*: 76-78, 132-134, 158, 351-355, 384, 417, 597-598, 611-614, 662-663, 680, 708, 716-717, 918, 950, 1000, 1004, 1061-1064, 1069; – *fonctions tribulaires*: 81, 117, 325, 352, 401, 404-407, 412, 414-415, 421-423, 431, 597, 609-610, 616, 635-636, 661, 680, 687, 763, 804, 810, 814-815, **839-843**, 875, 918, 956-958, 1038; – *nomination*: 350-352, 354, 478, 588, 687, 727, 738, 803, 839, 915, 1038, 1069; – *nomination par Alexandre*: 763, 843, 847, 850-852, 863, 869, 874, 890, 980, 1037-1045, 1051, 1074; – *origines*: 93-94, 141, 362-353; – *ressources*: 612-613, 617, 958, 1004, 1006; – *révoltes*: 76, 126, 128, 134-135, 474, 595, 633, 661, **675-694**, 698, 700-701, 888, 1016, **1018-1024**, 1051; – *terminologie*: 75-76, 158, 290, 342, 353, 473, **481-484**, 500, 618, 642, 733, 756, 768, 788, 918, 1007, 1016, 1028, 1032, 1040.

Satrapeuein (gr. faire fonction de satrape): 579, 662.

Satrapie: 75-78, 136, 400, 403-404, 416, 457, 486, 500, 534, 560, 645, 657, 664, 707, **713-788**, 956-957, 994-995, 1034, 1052; – *Arachosie*: 75, 458-459, 716, 765, 777, 884, 918, 966; – *Arie*: 716, 765-766; – *Arménie*: 262, 416, 652, 681, 683, 695, 762-763, 791, 796, 802, 869, 1016, 1019, 1051; – *Babylonie*: 606, 619, 646, 739, 741, 868, 869, 975, 1007, 1013, 1039, 1045; – *Babylonie et Transeuphratène* (Ébir-Nāri): 59, 82-87, 404, 483, 500-501, 526, 560-561, 595, 831, 913, 919, 930; – *Bactriane*: 75, 140, 581, 583, 587-588, 699, 716, 765-767, 770, 773, 884-886, 890, 996, 1027, 1052, 1054, 1060, 1062-1063; – *Cappadoce*: 147, 155, 931, 1018, 1051; – *Carie*: 325, 374, 408, 411, 665, 675, 681, 686-689, 726-729, 787-788, 803, 811, 839, 844, 847, 851, 1016-1017, 1020; – *Carie-Lycie*: 1023, 1037-1038, 1069; – *Carmanie*: 765, 778-779; – *Cilicie et Ébir-Nāri*: 730-733, 851-852, 868, 1015, 1038-1041; – *Drangiane*: 765; – *Égypte*: 72, 75, 92, 128, 153, 230, 322, 362, 421-422, 462-466, 476, 488-500, 541, 562-563, 591, 594, 603, 605, 618, 620 *sqq.*, 706, 738-739, 848, 851-852, 864, 878-879, 915, 972-973, 989, 1043-1045, 1072; – *Gédrosie*: 778; – *Grande-Phrygie*: 650, 725-726, 816, 844, 851-852, 1036-1037; – *Inde*: 777-778, 1053; – *Ionie*: 511, 721, 1016; – *Ionie et Lydie*: 1028; – *Lydie* (*Sardes*): 75-76, 134-135, 151, 158, 296, 380, 507-508, 510, 518, 597-598, 604, 609-610, 679-681, 691, 718, 721-725, 802, 816, 862, 995, 1026, **1034-1036**; – *Médie*: 758-759, 766, 930; – *Mysie*: 468, 661-662, 675, 718, 751, 1016; – *Paphlagonie*: 380, 637, 661-662, 751, 1016; – *Paropamisades*: 765; – *Parthie* (*Hyrkanie*): 403, 605, 607, 765-766, 796; – *Perse*: 26, 75, 205, 259, 457, **481-484**, **756-757**, 870, 890, 896, 951-952, 971, 1049; – *Phrygie Hellespontique* (*Daskyleion*): 75, 158, 230, 350-351, 360, 365-366, 380, 415, 437, 461, 556, 577-580, 597, 604, 660-662, 679, 681, 700, 708-709, 718-721, 779, 802, 816, 839, 841, 851, 917, 932, 978, 995, 1016, 1025, 1034; – *Suse* (*Susiane*, *Élam*): 202, 214, 739, 744, 747, 859, 866-867, 869; – *Syrie* (*Ébir-Nāri*, *Transeuphratène*): 404, 503-505, 595, 601, 604, 618-619, 643, 646, 702, 733, 745, 850, 976-977, 999, 1013, 1030, **1040-1043**; – *Thrace*: 157, 931-932.

Satrapies-Supérieures: 284, 587, 765-766, 795, 884, **1027-1028**, 1052. – Cf. Hautes-Satrapies.

SATRES: 157, 169.

Sattagydie, *SATTAGYDES*: 50, 127-128, 131, 185-186, 192, 402.

Sauf-conduit: 377, 380, 676, 956. – Cf. Bon de route, *Halmi*.

Šaurakkaš: 459.

Šaušanus (fl.): 254.

Scamandre (fl.): 579.

Sceau: 15, 27, 68, 184, 101, 148, 217-218, 220, 228-229, 237, 257, 260-261, 297, 434, 437-439, 463, 499, 502-503, 506, 519, 608, 624, 628, 668, 697, 706, 725, 742-743, 888, 906, 909, 915, 922, 930, 939-941, 946, 959, 963-964, 968, 974-976, 984, 998-999, 1006, 1014, 1036, 1047, 1052.

SCÉNITES (gr. qui habitent sous la tente): 59.

Sceptre: 43, 201, 230, 251-252, 520.

Schiraz: 345, 374, 441, 443, 449, 460.

SCIPION: 310.

Scribe: 75, 78, 83, 363, 377, 425, 435-436, 438, 440, 447, 450-451, 455, 461, 463, 465, 471, 476, 479, 490-491, 524, 526, 601, 616, 619, 905, 912, 919, 931, 934, 950, 968, 970, 985, 991, 1005.

Sculpteur: 230, 442, 447, 471-472, 519, 994.

SCYTHES: *d'Asie centrale*: 36, 189, 192, 334, 814; – *d'Europe*: 147-148, 152, 158, 163, 186, 240, 352-353, 542, 559.

SECHAR: 492.

Second après le roi: 537, 540, 984.

Secrétaire: 455, 524, 527, 595, 918; – *royal*: 77-78, 209, 315-316, 359, 461, 644, 975.

SÉDÉKIAS: 56.

Segan (ar. prévôt/surveillant): 446, 473.

Seistan: 50, 373, 764.

SEKHMET: 879.

Sekretum (ak. confiné?): 296.

SEKUNDIANOS: 279, 643. – Cf. *SOGDIANOS*.

Sel: 205, 340, 407, 416, 468, 601, 780, 957.

ŠĒLĒMYAH: 604, 621, 734.

SÉLEUCIDES: 264, 400, 468, 743, 758, 766, 780, 895, 1077.

SELEUKOS I^{er} NIKATOR: 283, 372, 386, 883, 896, 1076-1077.

Šelūtu ša šarri (ak. oblate royale): 697.

Semences: 453, 455, 457, 459, 757.

SÉMIRAMIS: 136, 182, 220, 243, 493, 772, 778, 938, 943, 946, 952, 983.

SENNACHÉRIB: 283, 393-394.

Senti (ég. directeur des champs): 425, 497, 961.

Sépias (cap): 545.

SEPT: Cf. Familles aristocratiques.

Serapaeum: 67, 69, 878.

Serment: 225, 415-416, 420-421, 725, 787.

Service militaire compensé: **1005-1006**.

Services rendus (au roi): 143, 212, 227, **326-331**, 513, 693, 801, 889. – Cf. Bienfaiteur, Don, Évergète.

Sésame: 298-299, 428, 436, 453, 480-481, 516, 1067.

SESOSIS: 397, 956. – Cf. Sésostris.

SÉSOSTRIS: 397, 493, 496.

Sestos: 154, 158, 380, 516, 552, 565, 578, 688, 838, 937.

SEUTHÈS: 949.

SHA'SGAZ: 285, 294, 296.

Shahan Shah Eran (m.p. roi des rois des Iraniens): 193.

SHAPUR: 193.

Sharon: 506.

SHEŠBAZZAR: 57, 913.

SHEMOU: 496.

Sialek: 388.

Sibérie: 50, 219.

Sicile: 95, 277, 609.

Sicle: 324, 415-416, 420-421, 444, 454, 470, 503, 623, 647, 668, 727, 958-959, 1010, 1036, 1038, 1049.

Sidè: 1040.

Sidon, *SIDONIENS*: 55, 57, 59, 151, 209, 215, 291, 381, 396, 398, 431, 433, 447-448, 505-506, 623, 625, 628, 655, 671, 683, 690, 702-705, 730, 733-735, 744, 785, 805, 815, 824, 876-877, 977, 1001, 1008, 1011, 1021, 1030, 1041-1042, 1075. – Cf. Cité, Flotte, Monnaie.

Siège (d'une ville): 45, 48, 65, 168, 201, 322, 336, 517, 547, 592, 596, 613, 653, 661, 671, 677, 680, 683, 688, 846-847, 854, 857, 859, 861, 868, 874-875, 910, 993, 1028, 1036, 1042.

Sigeion: 158, 597, 999.

Sigon: 848.

SIHAIA: 619.

Sikayauvatiš: 77, 120, 126.

- SILĀ: 86.
 SILUKA: 724.
 SIMSAI: 595.
 SIN-AHHE-BULLIT: 616.
 SIN: 51, 53.
 SINĒTÈS: 329, 409, 455.
 SINOPE: 391, 669, 680, 685, 719, 1019, 1034, 1070.
Siphnos: 847-852.
Sipīru (ak. scribe): 78, 461, 526; – *šāūqu*: 1005.
Sippar: 44, 51-52, 85-86, 354, 739, 741, 881, 919, 934, 975, 992, 1047, 1071.
Sipyle (Mt): 838.
 SIRAKÈS: 251, 254, 260.
 SIRÈNES: 994.
 ŠIRIKTI-NINURTA: 83, 919.
Siris: 558.
Širku (ak. oblat): 472, 501.
 ŠIRKU: 354.
 SIROMOS: 505.
 SISAMNÈS (père d'Otanès): 94, 109, 147-148, 351.
 SISHOU: 880.
 SISICOTTOS: 777.
 SISIMITHRÈS: 768.
 SISINÈS: 723.
 SISYGAMBIS: 200, 792, 801.
Sitodeia (gr. famine): 467.
 SITTACÉNIENS, **Sittacène**: 717, 739.
Sittakē: 390.
 SITONU: 961.
Siwah: 407.
Šiyāta (v.p. heureux, serein): 567, 991.
Šiyāti (v.p. bonheur): 211, 253, 991.
 ŠIYATIPARNA: 440.
Skaptē-Hylē: 157.
Skauθi (v.p. faibles): 342, 344, 569.
Skeptoukhoi (gr. grand-massiers): 204, 270, 282, 287, 325.
 SKITON: 324.
Skōpai (gr. postes de guet): 384.
 SKORANOS: 958.
 SKUDRA: 188, 558, 931. – Cf. Thraces.
 SKUNKHA: 140, 153, 577.
 SKYLAX: 152, 495, 931.
Skyros: 95, 668.
 SMERDIS¹ (fils de Gallus, père d'Artamnès): 145.
 SMERDIS² (fils de Cyrus): 60, 66, 102-104, 109, 112-114, 117, 119, 144, 228, 238, 335.
 SMERDIS³ (usurpateur chez Hérodote): 79, 103, 108, 109-119, 125, 133, 144, 293, 295, 315, 582, 925-926.
 SMERDOMÉNÈS: 147.
 SOCRATE D'ACHAÏE: 645.
 SOCRATE: 244-245.
Sogdiane: 50, 181, 184-186, 190-192, 210, 309-310, 402-404, 412, 446, 525, 607, 715-716, 764-767, 769-772, 774, 777, 935, 1052-1053.
 SOGDIANOS: 239, 357, 583, 606-608, 792, 794, 1005. – Cf. SEKUNDIANOS.
Sol Invictus: 263.
 Soldat du roi: 416, 478, 502, 615, 1006.
 Solde: 327, 401, 415, 417, 469, 610, 612, 635, 643, 647, 656, 813, 969.
 Soleil: 251, 565, 695, 923, 943, 1025.
Soloi: 390, 629, 666, 670, 730, 848.
 SOLON: 602.
 Songe royal: 25, 124, 249, 985.
 SOPHÉNÈTE: 645.
 Sortie: Cf. Entrées et sorties de magasins, *exagōgima*.
 SOSIS: 639.
 SPARIMAZÈS: 281.
Sparte, SPARTIATES: 45-47, 63, 158, 160, 172-173, 235, 250, 271, 300, 306, 315, 341, 360-361, 382, 391, 535, 538, 542, 548-549, 554, 557, 572, 578, 591, 594, 596, 609, 611-612, 632, 637, 639, 653-656, 664-667, 674-675, 682-683, 688, 705, 721, 805, 846, 850, 867, 1000, 1006.
 SPENDADĀTA: 623.
 SPERTHIAS: 235.
 SPHENDADATÈS: 111.
 SPITAMAS: 35, 43.
 SPITAMÉNÈS: 595, 676, 768-770, 814, 858, 1047.
 SPITHRIDATÈS¹: 293, 336, 346, 348, 391, 659, 661, 663, 670, 719, 721, 802, 816, 838, 842, 862, 1028, 1034.

- SPITHRIDATÈS² (Spithrobatès): 721, 802, 842, 1028.
Spondai (gr. trêve): 608, 661.
Str-siv (ég. archives): 426.
 STAGÈS: 612.
 Stagnation: 715, **920-923**, 1065.
 STASANOR: 168.
 STATEIRA¹ (femme d'Artaxerxès II): 204, 250, 274, 292, 296, 606-607, 632, 699, 795, 1015.
 STATEIRA² (femme de Darius III): 792, 855.
 STATEIRA³ (fille de Darius III): 853, 1070.
Stathmos (gr. relais, étape, station): 370-371, 412; – *basilikos* (station royale): 215, 246, 249, 377, 759.
 Stations routières: 148, 477, 953; – royales: 215, 249, 759. – Cf. *Stathmos*.
 Statues: 290, 489, 499, 558, 566, 587, 718, 837, 879, 946-947, 974, 1041, 1059, 1075; – *culturelles*: 51-52, 54, 58, 247, 252, 260, 420, 561, 564, 695-698, 743, 745, 759, 771, 878, 912, 941, 954, 987-988, **1024-1025**, 1075; – *équiestres*: 79, 127; – *royales*: 79, 127, 185-186, 217, 228-230, 488, 492-494, 496-497, 784, 874, 939, 973-974, 989, 1056. – Cf. Déportation.
 Stèles gréco-perses: 222, 257, 518-519, 589, 719-720, 732, 939, 979-980, 1034.
Stephanoklopos (gr. tresseur de couronnes): 305.
 STÉSAGORAS: 598.
Stigmata ḡasileia (gr. marques royales): 473.
Stolē basilikē (gr. robe royale): 797.
 STRATON DE SIDON: 215, 306, 381, 396, 683, 690, 703, 734, 877, 1019, 1075.
 STRATONIKE: 283, 1011.
 STRATTIS: 549.
Sirepta (gr. colliers): 245-246.
 STROMBICHOS: 395.
Strōtai (gr. étendeurs): 309.
 STROUSÈS: 511, 665.
 STROUTHAS: 333, 664-665, 1016.
 Structures sociales perses: 28-31, 100-101, 116, 235, 322-323, **342-346**, 756, 950. – Cf. **Azata*, *Autourgoi*, Hiérarchie sociale perse, *Skauθi-*, *Tunavant-*.
Strymon (fl.): 108, 157, 169, 256, 262, 544-545, 558.
Stymphale: 645.
 Substitut royal: 542, 746, **882-883**, 985, 1048, 1076.
 Succession chez les Achéménides: 30, 61, 366, 584, 789-790, **797-799**, 858, 896; – *d'Artaxerxès I^{er}*: 583, 605-606, 792, 796, 1003, 1005, 1029; – *d'Artaxerxès II*: 632, 685, 699-700, 1012, 1023, 1029; – *d'Artaxerxès III*: 709, 1037; – *d'Artaxerxès IV*: **789-797**, 1060; – *de Cambyse II*: 61, **109-127**, **924-927**; – *de Cyrus II*: 60-61, **104-105**, 113, 150, 534, 536, 922; – *de Darius I^{er}*: 145, 148, 321, **534-541**, 790, **983-985**; – *de Darius II*: 276, 537, 634-635, 1011-1012; – *de Darius III*: 858; – *de Xerxès I^{er}*: 276, **581-584**, 567, 795, 821; – *de Xerxès II*: 605, 792, 996-997.
 ŠUDDAYAUDA: 439-440, 450, 480, 964.
Suez, canal de: 186, 413, 494.
Šullake: 460.
Sultaniye Kōy: 518, 979.
Sumer: 54.
Sunkina (él. royal): 440, 458, **478-480**.
 Supplices: 70-71, 109, 131, 274, 276, 330, 606, 924. – Cf. Exécutions, Châtiments, Tortures.
Suse: 12, 96, 218, 248, 274, 606, 715, 717, 741-747, 754, 760, 779, 782, 803, 813, 822-823, 858, 861, 864-871, 889; – *avant et après Cyrus*: 27-28, 32-33, 52, 54, 458, 66, 98, 199, 447; – *sous Darius*: 125-126, 132, 139, 148, 150-151, 154, 157, 163, 165, 177-189, 193, 195, 217, 221-222, 229, 248, 268, 270-273, 277, 301, 304, 315, 319, 330, 360, 362, 370-372, 375-377, 381-390, 395-396, 399, 402-404, 408, 413-414, 418, 421, 426, 435-436, 447, 457, 465, 471, 492-493, 497, 519, 521-522, 541, 569, 571, 754, 780, 784, 944, 952, 955, 968, 980, 989, 1056; – *sous Xerxès*: 216, 229, 246, 291, 316, 326, 465, 534, 541, 551, 559, 561, 563, 570-571; – *d'Artaxerxès I^{er} à Artaxerxès III*: 107, 306, 624, 333, 381, 444, 465, 590, 597, 599, 603, 608, 648-649, 660, 666, 694-696, 698, 739, 958, 1015; – *sous Darius III/Alexandre*: 180, 202, 204, 269, 291, 299, 306, 309, 349, 385, 394, 441, 452, 462, 477, 479, 758.

Susiane (Élam): 17, 177, 199, 383, 412, 435, 457, 484, 523, 648, 742, 745, 859, 861, 865, 869, 887.

Šutezza: 459.

Swyn (ar. Syène): 625.

SYÈNE: 354, 362, 364, 417, 462-464, 471, 488-489, 497, 523, 603-604, 622-625, 972, 1009, 1015.

SYENNÉSIS (*syennésis*): 34, 75, 317, 388, 390, 514-515, 517, 577, 627-628, 644, 655, 730, 917, 978, 1014-1015, 1039.

Syggenéis (gr. parents): 144, 197, 285, 320-323, 337, 642-643, 645, 689, 800-802. – Cf. *Cognati, Propinqui*.

Sylleion: 813.

Syllogos (gr. place de rassemblement): 353, 616, 761, 769, 841, 979, 1005, 1053. – Cf. **handaisa, hndyz*.

SYLOSON: 152, 154, 272, 315, 329, 360, 931.

SYMMACHOS: 626-627, 691.

Symmakhia (gr. alliance): 550-551, 591, 598, 610, 644, 659, 701, 767, 787, 804, 1012, 1063.

Symmakhos (gr. allié): 209, 629, 805, 814, 1062.

Symposion (gr. banquet): 275, 304, 309, 320.

Synagônisthai (gr. combattre près [du roi]): 321.

Syndeipnos (gr. convive): 282, 320, 347.

Syntaxis (gr. contribution de guerre): 430.

Synthēkē (gr. convention): 510.

Syr Darya (fl.): 49-50, 73, 90, 128, 446-447, 451-452, 571, 764, 1053.

Syracuse: 94, 639.

Syrie: 107, 207, 214, 275, 372, 396, 402; – *de Cyrus à Cambyse*: 55, 59, 109, 116, 423, 909; – *de Darius à Artaxerxès III*: 72, 116, 184-185, 190, 388, 391, 443, 505-506, 515, 571, 594, 643, 646, 669, 671, 674-676, 678, 683-685, 694, 702, 878, 954, 1019; – *sous Darius III/Alexandre*: 244, 646, 717, 732, 738, 744-745, 769, 813, 845, 850-851, 864, 868.

Syrie-Palestine: 33, 62, 505, 738.

SYRPIAX: 837, 877.

SYSINAS: 679.

Syssitos (gr. commensal): 319.

T

Tabal: 44.

TABALOS: 46-47, 78, 93, 353, 918.

Table royale: 197-198, 202-204, 213-216, 267-269, 282, 287, 294, 297-309, 312, 320, 322, 326-327, 446, 453, 467, 480, 751, 789, 822, 829, 937, 947-949, 956; – *du satrape*: 301, 326, 358-359, 414-415, 504, 602.

Tablette de bois: 201, 382, 435, 461, 963, 975.

Tablettes élamites: – *d'Arménie*: 763-764, 783-785, 963, 968, 1052, 1057; – *de Fribourg*: 1057-1059; – *de Kandahar*: 774, 785, 968, 1057; – *de Persépolis*: 13, 17, 31, 88, 99, 107, 179, 181-183, 197, 214, 218, 245, 260, 266, 296, 324, 327, 345, 374, 401, 409, 420, 434-487, 522, 534, 571, 577, 590, 747, 755, 763, 780, 824, 826, 870, 906, 933, 962-964, 968, 1061; – *Série E*: 107, 254, 923, 970; *Série J*: 302, 958, 967; – *Série KI*: 107, 254, 923; – *Série Q*: 302, 370, 377, 380, 383, 435, 443, 462, 737, 773.

TABNIT: 506.

Tabouret royal: 230, 234, 236, 312, 484, 520, 558, 971.

TACHÔS: 303, 675, 682-685, 688, 693-694, 700, 804, 806, 811, 878, 880, 1019-1020.

Tagē (gr. terres de la couronne): 431-433, 466, 485, 831, 959, 962, 971.

Taima: 42, 51, 53, 55, 909-910.

TAKHMASPADA: 93, 129, 133, 364, 921.

Takht-i Rustam: 99, 102, 923.

Takht-i Sangin: 935.

Tall-i Maliyan: 27, 906, 908. – Cf. Anšan.

Tamasis: 723.

Tamias (gr. trésorier): 656.

Tamkāru (ak. chef des marchands): 100, 454.

Tammukhan: 443.

TAMOS: 638-639, 645, 650, 654, 672, 1012-1013.

TANAOXARÈS, TANYOXARÈS, TANYOXARKÈS: 60, 76, 110, 112, 357, 606, 634, 924.

Tandukomē: 723.

Tang-i Bulakī: 374.

TANOFRETHER: 1058.

Taokē: 779-780.

TAOQUES: 750, 814, 815.

Tapis: 234, 297, 308-309, 312, 358, 767, 938, 1053; – *de selle*: 219, 236, 767; – Cf. Pazyzyk.

Tapisserie: 219, 312.

TAPYRIENS: 716, 751, 765.

Taranza: 432.

TARCHONDIMONTOS: 731.

Tarente: 151.

TARKONDAIOS: 732.

TARKUMUWA: 685-686, 731, 1020, 1040, 1047.

Tarmu (él. type de céréale): 453, 458.

Tarse: 246, 372, 390, 515, 627-628, 639, 643, 646-647, 670, 730, 734.

Taš-Kule: 95, 921, 1057.

Taššup (él. gens, troupes): 115, 444, 925.

Tatouage: 471-473, 753, 969.

TATTENAI: 503-504, 508, 596, 623, 976.

Tauka: 325.

Taumā (v.p. lignée): 122, 143.

Taurus: 516, 1037.

Taxes: 79, 87, 409-411, 418, 428, 453, 473, 476-477, 501, 503, 602, 667, 687, 703, 729-730, 828-830, 955, 957-959, 961, 975, 1005, 1021, 1042, 1067.

TAXILA: 206, 769, 776, 778, 866, 1054.

TCHA-HAP-IMOU: 683-684, 878, 1019.

Téaros: 211.

Technitai (gr. spécialistes): 374, 447.

TÉGÉATES: 548.

Téhéran: 370.

TEISAMÉNOS: 564.

TEISANDROS: 608.

TEISPÈS: 26-28, 34, 54, 102-104, 122.

TÉLÉPHANÈS: 447.

TELEUTIAS: 667.

Tell Arad: 737.

Tell El-Hesi: 1057.

Tell El-Maskhuta: 397, 494-495, 604, 826, 931-932, 955, 974, 989, 1003.

Tell Fekheriye: 787-788, 1059.

Tell Khazneh: 781.

Tell Mardikh: 1041, 1057.

Tell Mikhmoret: 1041.

Tell Tawilan: 954, 1043.

TELMESSIENS, Telmessos: 411, 576, 689-690, 692, 1038, 1066.

Temeros (gr. sanctuaire): 427, 565, 722.

Tempē: 545.

Temples: – *babyloniens*: 53-55, 83-87, 412-414, 420, 508, 561-562, 619, 742, 873, 912, 919-920, 945, 959, 968-989, 1047, 1065; – *égyptiens*: 66-72, 281, 325, 490-493, 496-497, 620-623, 738, 872, 878, 915-916, 922, 973-974, 1007-1008, 1057; – *grecs*: 62, 507-508, 558-559, 837, 911; – *Jérusalem*: 57, 504, 509, 596, 601-603, 913, 976, 1002, 1042; – *perses*: 252, 695-696, 759, 941; – *du feu*: 105, 942; *destructions de* –: 53, 66, 115, 170, 510, 534, 551, 559, 561-563, 566-567, 872-873, 881, 940, 988-989, 975, 1050.

Ténédos: 510, 847, 852, 873-874.

TENNÈS: 702-704.

Ténos: 171.

Tente: 200, 210, 246, 267-269, 304, 308-309, 324, 327, 358-359, 387, 643-644, 910, 936; – *royale*: 43, 200-201, 236, 240, 262, 267, 269, 272, 300, 309, 323, 358, 414, 461, 550, 558.

Téos: 48, 609, 664, 968.

Teras (gr. prodige): 250-251.

Térébinthe: 303, 539.

TERITOUCHMÈS: 297, 347, 606, 924.

Termila, TERMILE: 727-728, 994. – Cf. *Lycie, LYCIEN*.

Terminthos (gr. pistache): 340, 949.

Terrasse des palais: 99, 179-181, 184, 194, 268, 312, 434, 998, 1050.

Terre (la) et l'eau: 170, 413, 985.

Terre: – *civique*: 510-512; – *ennemie*: 427-428, 749, 1012; – *profane*: 507-508; – *royale*: 427, 429-430, 432, 618, 911, 961-962, 967, 971, 1041; – *tributaire*: 427, 433, 467, 485, 961-962, 971; – *de la couronne*: 431-433, 876, 962; – *de service (fonction)*: 417, 425, 501, 970; – *des princes/princesses*: 296, 432, 618, 970, 1003, 1011, 1040, 1071; – *de temples*: 83-87, 509-510, 601, 830, 919-920, 962, 1047. – Cf. Attribution, Concession, Colon, Confiscation, don, *Irmatam, Lot, Ulhi*.

- TÉTAMNESTOS : 505-506.
Tetrapyrgia (gr. fortifications à quatre tours d'angle) : 517, 726, 979.
Teuthrania : 579, 639, 662.
Teuzoi : 92, 358, 430, 491, 526.
THAIS : 290.
 Thalassocratie : 63, 171.
THAMANIENS : 402, 428.
THANNYRAS : 593.
Thapsaque : 371-372, 375-376, 388, 390-391, 395-396, 398, 641, 646-647, 741, 953.
Thasos, **THASIENS** : 157, 167, 169-170, 397, 413, 575, 580.
Theangelis (lat. sorte d'herbe) : 278.
Thèbes (Égypte) : 66, 392, 463, 488, 622, 975, 989.
Thèbes (Grèce) : 343, 525, 549, 579, 659, 668, 675, 701, 705, 804-805, 819, 846.
THÉMISTOCLE : 219, 234, 279, 295, 311, 338, 359-361, 380, 395, 431, 516-517, 524-525, 532, 545-548, 580, 584, 596, 637, 929, 951, 996, 1004.
THÉODOROS DE SAMOS : 312.
 Théogonie : 257.
Theombrotion (lat. sorte d'herbe) : 278.
THÉOMESTOR : 315, 359, 549-550, 579.
THÉOPOMPE : 266, 414.
Théra : 845, 847.
Therapeia (gr. service) : 273, 291.
Therapontes (gr. serviteurs) : 271, 338.
Thermè : 545.
Thermopyles : 208, 219, 239-240, 316, 387-388, 543, 545-546, 557, 807.
THERSIPPOS : 467.
 Thésaurisation : 715, 1065.
 Thésaurophylaque : 739. – Cf. Gazophylaque.
Thesaurophylax (gr. garde de trésor). – Cf. *Ganzabara.
Thesauros (gr. magasin, trésor) : 377, 418, 421, 442, 466, 822.
 Thesmophories : 511.
THESPIOS : 890.
Thessalie : 157, 169, 403, 546, 552, 639, 645.
THIÉTIS : 256, 258, 566.
THIBRON : 579, 654, 662, 664.
THOT : 880.
Thrace, **THRACES** : 109, 154-156, 158, 160, 162, 167, 169, 186, 188, 207-209, 215, 262, 330-331, 360-361, 363, 373-374, 376, 383, 443, 446, 448, 450, 493, 544-545, 547, 558, 573, 575, 578, 611, 707-709, 931-933, 986.
THRASYBULE : 611, 667, 670, 810.
THRASYLLOS : 612, 721.
THUKRA (ΘΥΚΡΑ) : 120, 123, 147.
THUYS : 211-212, 304, 332, 670, 679, 719.
Thymbara : 423, 769.
Thymbrion : 372, 390.
Thymiaterion (gr. encensoir) : 307-308.
THYMONDAS : 802, 818-819, 845, 848, 851, 1064.
Thyrôros (gr. gardien des portes) : 282, 287.
THYSSOLOS : 688.
 Tiare : 149, 201, 251, 547, 588, 653, 691, 797.
TIBARÉNIENS : 402, 751, 957.
TIBÈRE : 722.
Tigra : 77, 130.
TIGRANE : 550, 557, 665, 677.
TIGRAXAUDA : – Cf. SAKA.
Tigre (fl.) : 44, 51-52, 54, 75, 85, 127, 133, 374-375, 384-387, 393-395, 500, 522, 648, 651-652, 714, 739-741, 759, 779.
Tikrit : 650.
TIMAGORAS : 320, 324, 327.
Timē/ai (gr. honneurs) : 273, 282, 317-320, 323, 328-329, 333, 337, 346-347, 361, 642, 800, 840, 863.
TIMOSA : 293, 1015.
TIMOTHÉE : 677, 681.
Tipira [tuppīra] *kapnuškima* (él. scribe du trésor) : 441.
TIRIBAZE : 141, 146, 244, 309, 321-322, 328-329, 332-335, 348-349, 358, 516, 646, 650, 665, 668, 670-672, 699, 813, 1012, 1017, 1039, 1062, 1073.
TIRIDATE : 641.
TIRIDATÈS¹ (eunuque) : 280, 538.
TIRIDATÈS² (trésorier) : 482, 756, 867, 870, 885.
Tiršata (ir. prince) : 57, 913.
Tisigites (gr. sorte de vase) : 307.
TISSAPIERNE : 148, 245, 250, 357, 371, 386, 419, 475, 507, 526, 607, 609-614, 616-617, 629, 634-639, 645, 648-658, 721-722, 750,

- 930, 959, 981, 1003-1004, 1009-1010, 1012, 1014-1015, 1035, 1064.
 Tisserande (?) : 445, 448-449, 455.
TIŠTRYA : 251, 941.
TITHAIOS : 363.
TITHRAUSTÈS : 235, 269, 332, 363, 365, 574, 612, 657-658, 663-664, 667, 671, 674, 679, 701, 805, 807, 810, 815, 1017, 1037.
 Titres auliques : 125, 141, 259, 270-271, 285-288, **315-325**, 359, 606, 792, 796, 800, 984, 1031. – Cf. Hiérarchie aulique.
 Titulature royale achéménide : 6-7, 10, 13, 15, 21, 31, 35, 40, 50, 57, 65, 69, 191, 195-196, 567, 587, 608, 760, 906, 912, 922, 924; – *en Babylonie* : 34-35, 65, 559-561, 570-571, 746, 881, 883, 919, 990-992, 1008, 1077; – *en Égypte* : 48-50, 465, 489-492, 559, 563-564, 592, 880, 883, 1004, 1031.
Tlos : 729.
Tmolos (Mt) : 432, 721, 723, 1034.
Tobalmoura : 723.
TOBIE : 604.
 Tombes : 66, 95-97, 105, 107, 521, 562, 643, 754-755, 763, 767, 779, 785, 915, 921, 958, 972, 980, 988, 994, 1015, 1034, 1037, 1047, 1050, 1053, 1056-1057; – *royales* : – 108, 186, 222, 281, 694, 715, 761; – Artaxerxès I^{er} : 183; – Artaxerxès II : 183, 694, 755, 998, 1078; – Artaxerxès III : 694, 755-756, 1049; – Cyrus Le Grand : 60, 89, 97-98, 102, 106-108, 219-222, 357, 754, 756, 871, 908, 917, 923, 1014; – Cyrus le Jeune : 1014-1015; – Cambyse : 99, 923; – Darius I^{er} : 108, 120-121, 125, 150, 182-183, 222-228, 283, 322, 1024, 1049; – Darius II : 183; – Darius III : 754, 771, 1049; – Xerxès : 183.
TOMYRIS : 60.
Toreumata (gr. coupes ciselées) : 308.
 Tortures : 283.
 Traducteur, traduction : 524, 526.
Tragelaphos (gr. vase à boire en forme de demi-cerf?) : 308.
 Trahison, traître : 42, 332, 336-337, 353, 538, 579, 592, 636, 643, 676, 678-679, 681-682, 685, 693, 703, 844, 862, 864, 867-869, 914.
Tralles : 339, 643, 664, 843.
Transeuphratène : 58-59, 64, 75, 86, 93, 404, 500, 503-509, 528, 560, 595, 601-602, 604, 701, 730-737, 802, 976; – Cf. **Ebir-Nāri**;
Outre-Euphrate.
Transjordanie : 55.
 Transport : 184-185, 390-398, 413, 440, 442, 453, 455, 463-464, 471, 477, 752, 955, 959, 965, 974.
Trapézonte : 427, 719.
 Travailleurs de l'administration : 435, 437, 441, 445-446, 454-455, 965. – Cf. *Kurtaš*.
 Travaux hydrauliques : 740-741, 920, 967, 1013, 1045-1046, 1053-1054, 1066-1067. – Cf. Canal, Irrigation, qanat.
 Trésor monétaire : 734, 959, 1036, 1040, 1056, 1058-1059; – *de l'Oxus* : 228, 265, 972, 1052.
 Trésor (erie) : 78, 96, 165, 179, 181-182, 202, 218, 270, 281, 308, 312, 354, 407-408, 412, 417-418, 420-421, 425, 432, 440-442, 449, 454, 464-467, 469, 477, 479, 481-482, 484-485, 571, 613, 617, 619, 644, 679, 721, 723, 739, 760, 821-822, 841, 843, 851-852, 859, 862, 865, 870, 884, 886, 910, 918-919, 955, 957, 959, 965 sqq., 971, 998, 1004-1005, 1065.
 Trésorier : 57, 77-78, 93, 215, 267, 324, 424, 440-442, 446, 477, 485, 498, 501, 601, 619, 656, 739, 869, 959, 961, 965-966, 997, 1014, 1045, 1047. – Cf. *ganzabara.
 Tribunal : 86, 141, 336, 353, 621-622, 643, 722, 929.
 Tribus : – *mèdes* : 36-37; – *perses* : 28-29, 98, 104, 121, 141, 342, 345-349, 483-484, 498, 525, 749, 768, 801, 906.
 Tribut athénien : 212, 572-573, 576, 720, 919, 937, 956, 978, 993, 1000-1001.
 Tribut, tributaire : 12, 28, 34, 37, 44, 61, 71, 78-81, 91, 117-118, 127, 153, 168, 171, 191-192, 198, 206-207, 214, 223, 284, 291-292, 325, 352-355, 390, **399-433**, 435, 441, 454, 456, 467, 476, 481, 484-486, 488, 493, 495, 503-505, 507-509, 515, 523, 528, 533, 559, 579, 591-592, 595, 601-603, 609-613, 629, 635-636, 655, 657, 662, 670-671, 680, 718-719, 730, 732, 739, 751, 756-758, 762, 770,

- 777, 780, 820, 823, **821-832**, 870, 874, 876, 894, 913, 918-920, 935, 946, **956-962**, 965-967, 972, 978, 982, 1004, 1030, 1062, **1065-1068**; – *tributs levés sur le Grand Roi*: 749, 751-752, 871. – Cf. *Bāji*, *Bazīš*, Circonscription, *damos*, don, exemption, *mandattu*, *phoros*, Registre.
- Tributum/a* (lat. tribut): 207, 747.
- Trière: 63, 613, 626, 655-656, 667, 682, 702-703, 838, 840, 986, 1009.
- Triopion**: 847.
- Tripadeisios**: 1041.
- Tripolis**: 734, 817-818, 848, 850, 1030.
- TRITANTAICHMÉS: 365.
- Troade**: 156, 360, 466, 578-579, 605, 654, 693, 707, 718, 837, 841, 1072.
- Troc: 418-419.
- TROGUE-POMPÉE: 676, 678, 683-685.
- Troie**: 384, 565, 580.
- Trône royal: 43, 110, 186-189, 201, 230, 234, 239, 248, 270, 283, 306, 312, 316, 535, 541, 736, 746, 882, 939-940, 946, 951, 984.
- Trophē* (gr. ravitaillement): 353, 416-417, 431, 814, 971.
- Troupeaux: 25, 32, 64, 83, 85, 143, 340, 414, 437-439, 453-454, 479-480, 485, 605, 967.
- Tryphē* (gr. luxe ostentatoire): 94, 199, 215, 295, 300, 303, 311-313, 484, 691, 780, 807, 856, 860, 948.
- Tšetreš**: 488.
- Tubqum* (ak. espace intérieur): 296.
- Tumara* (él. responsable des grains): 436.
- Tunavant* (v.p. puissants): 342, 344, 569.
- TURKAMA: 254.
- Turquoise: 184, 412.
- Tursis* (gr. tour): 517, 662.
- TUTU: 454.
- TYIOS: 723.
- Tykta* (gr. banquet royal perse): 330, 984.
- Tylos**: 781.
- TYMNÉS: 514.
- Tyr**, TYRIENS: 55, 57, 59, 392, 433, 505, 667-671, 703, 736, 848-850, 852-855, 857, 864, 874, 877, 977, 1008, 1030, 1074.
- Tyraion**: 372, 390.
- Tyrans grecs: 62-63, 76, 94-95, 150-151, 154, 156-164, 167-168, 276, 313, 359-362, 510, 512-513, 549, 579, 645, 706-708, 720, 837, 852, 875, 877, 931, 978.
- Tyriaeion**: 211, 515.
- TYRIASPÈS: 776.
- TYRIOTÈS: 283.
- Tyrodiza**: 169, 544.

U

- UA-BULISSU: 477.
- UBARU: 501.
- UDJAHORRESNET: 65, 67-68, 70-71, 91-93, 126, 277, 489-490, 497-500, 564, 879-880, 914-916, 944, 974, 1002, 1019, 1075-1076.
- UGBARU: 51-52, 912.
- UKAMA: 345.
- Ukpiyataš* (él. redevance): 425, 453, 479.
- Ukraine**: 160, 559.
- Ulhi* (él. maison): 116, 456, 459-460, 475, 477-478, 480, 484-485, 968; – *sunkina* (maison royale): 459, 481.
- Ullira* (él. magasinier): 436, 441; – *kapnuškima* (magasinier du trésor): 441.
- ULYSSE: 333.
- UMIZZA: 345, 452-454, 481, 485, 971.
- UMMAN-MANDA: 41, 908.
- UMMANIŠ: 33.
- UNDANA: 454.
- Upa-ganzabara* (v.p.*sous-trésorier): 440, 446.
- Upa-yata* (v.p.* redevance): 425, 453.
- UPADARMA: 127.
- UPASTABARA: 337.
- Ūqu* (ak. gens, armée): 115, 925, 1005.
- Ur: 54, 83, 769.
- Uranduš**: 438, 441, 443, 445, 452.
- Urartu**, URARTÉEN: 36, 130, 762, 1051.
- Urāšu* (ak. corvée): 85, 413, 502.
- Uruk**: 52, 54, 83-84, 86, 394, 613, 615-616, 686, 743, 769, 831, 912.
- UŠAYA: 254.
- UŠTANA: 345.
- UŠTANU (satrape): 362, 404, 500, 526.
- UŠTĀPANU: 1003.
- Usurpateur, usurpation: 79, 109-118, 315, 583, 812, **924-925**. – Cf. Succession.

- UTĀNA¹: 120, 930. – Cf. Otanès.
- UTĀNA²: 1004.
- Uvādaicaya** (Matezziš): 99.
- UVAXŠTRA: 132.
- Uyama**: 77, 130.
- Uzbarra* (ak. terre royale?): 433, 476.

V

- Vačabara* (v.p. porteur d'arc): 228, 926.
- Vache(r): 325, 327, 470.
- VAHYAZDĀTA (BARDIYA²): 83, 99, 115-116, 128-129, 131-135, 137, 918-919, 922, 928.
- Vīsa-puthra* (v.p.* fils de la maison): 537, 984.
- Vaisselle: – *de table*: 187-188, 197, 269, **307-309**, 331, 358, 409, 442, 446, 465, 590, 943, 947, 1050, 1057; – *sacrée*: 57, 78, 621.
- VAKAUKA: 120.
- Van**: 533, 762.
- Vardana-pati* (v.p.* chef de la ville): 501, 975.
- VARFIŠ: 471, 476.
- VARŌHI: 476.
- VASHTI: 142, 216, 291.
- VAUMISA: 129-130, 364.
- VĀYASPĀRA: 120.
- Vazraka* (v.p. grand): 563, 1008.
- Vente: 467-469, 471, 509, 663, 677, 831, 959, 961, 1006, 1029, 1068.
- Verger: 250, 456, 502.
- Vérité: 341, 537, 568, 587, 928. – Cf. *Aletheia*, *Arta*.
- Versailles**: 215, 590, 938.
- Via militaris* (lat. route militaire): 372, 764.
- Viande: 108, 301-303, 327, 340, 647, 965; – sacrificielle: 205, 257-259.
- VIDAFARNAH: 120, 364, 500.
- VIDARNA: 120, 129, 138.
- VIDEVDĀT: 105.
- Vigne, vignoble, vin: 108, 205, 214, 220, 254, 258, 299, 301-302, 304-305, 326, 358, 377, 383-384, 395-396, 398, 418, 431, 437-440, 442, 445, 448, 450-451, 453, 456, 460, 469-470, 481-482, 491, 527, 602, 640, 751, 830-831, 914, 970, 1045, 1064, 1066; – *Vigne d'or*: 218, 248-249, 312, 408, 941; – *vin de palme*: 238, 299, 304; – *vin du roi*: 274-275, 304, 313, 527, 944.
- Village: 345, 358, 380, 415-416, 452-453, 457, 459-460, 474-476, 481, 485, 488, 509, 525, 647, 650, 661, 680, 695, 723, 726, 739, 751, 758, 763, 780, 825-826, 829, 870, 970, 1045, 1064, 1066. – Cf. Kômarque.
- Vinaigre: 299, 303.
- VISAI BAGA: 254.
- Višpauzathiš**: 130.
- VITELLIUS: 641.
- Vith* (v.p. viθ, maison): 28, 115, 122, 125, 195, 226, 237, 315, 459-460, 478, 480, 486, 984.
- VIVĀNA: 75-77, 93, 129, 131, 134, 138, 140, 363-364, 459, 918, 967, 1052.
- Viyatika* (v.p.* document scellé): 377.
- Vizir (Grand –): 269.
- VOHUMANĀ: 723, 1035.
- Voie: Cf. Route.
- Volaille: 298, 301-303, 327, 355-356, 415, 436, 438, 480.

W

- Wadi Ed-Daliyeh**: 604, 734, 874, 943, 1003, 1031, 1042, 1057.
- Wadi Hammamât**: 288, 412, 497-498, 563, 592, 620, 958, 974, 991, 1057.
- WAHPRÉ'MAHI: 464.
- WIDRANGA: 620-623, 1008.
- WUNTIŠ: 452.

X

- Xanthe** (fi.): 521, 627, 955, 1010.
- Xanthos**: 48, 514, 520-521, 576, 604, 609, 626-627, 689-691, 727, 958, 994, 1001, 1009, 1022; inscription trilingue de –: 17-18, 524, 600, 724, 726-729, 784, 788, 838, 937, 982, 1027. Cf. Pilier inscrit.
- XANTHOS: 284.
- Xe(i)nos* (gr. étranger, hôte): 213, 329, 808, 817.
- XENAGORAS: 319, 577, 627, 995.
- XENNIAS: 642, 645.
- XENOPHILOS: 180, 739.

- XERXÈS I^{er}: 104, 144, 195, 197, 202-203, 205, 213, 230, 235-237, 239, 246-247, 267-268, 279, 358, 381-284, 286, 542, 550, 558-559, 560, 572, 581-584, 591, 713, 794, 866, 934, 990-992, 997; – *avènement*: 27, 293, 535, 540-541, 798; – *entourage*: 107, 147-148, 225, 314-315, 318-319, 321-323, 329, 336, 342, 350, 359-361, 437, 531-532, 556, 574, 581-583, 588, 983; – *expédition contre la Grèce*: 29, 109, 169-170, 200, 207-210, 219, 240, 255, 260, 263, 278, 321, 323, 343, 350, 354, 365, 374, 380, 382-383, 406, 412-414, 420, 422, 427, 468, 505, 506, 514-515, 523, 531-532, 541-551-552, 557-559, 565, 572-576, 597, 640, 648, 662, 780, 816, 843, 846, 866, 937, 986, 988; – *et ses pays*: 288, 465, 560-563, 569, 620, 746, 824, 881, 990, 1008; – *administration*: 162, 188, 191, 194, 355, 365, 400, 414, 434-435, 437, 447, 462-463, 506, 513, 519, 524, 559, 569-571, 576-580, 584, 631, 640, 718, 802; – *politique religieuse*: 140, 224, 253, 255-256, 260, 263, 533-534, 560-562, 564-570, 722, 983; – *constructions*: 99, 178, 181, 183, 229, 231, 271, 390, 442, 521, 541, 563, 570-571, 584-585, 755; – *réputation*: 239, 531-534, 585, 791.
- Xerxès II: 239, 264, 279, 289, 605, 583, 794.
- Xiphos (gr. glaive): 819.
- Xoanon (gr. statue cultuelle): 696.
- Xšaça (v.p. royaume): 196.
- Xysta (gr. javelot): 819.

Y

- YAHÔ: 620-623.
- YAHÔHANAN: 603, 621.
- YAHWEH: 56-57, 381, 504, 603.
- Yamana: 396.
- YAMEKŞEDDA: 438.
- Yashts: 105, 251, 262-263.
- Yasna: 105.
- YATMA: 623-624.
- Yaud (v.p. effervescence): 569, 991.
- YAUNA: 189, 522.
- YAUTIYEN: 484.

- YEHIZQIYYAH: 735, 1042.
- YEHO-EZER: 504.
- YEHOD: 504, 602.
- Yeux et Oreilles du roi: 36, 271. Cf. Œil.
- YUDISTHIRA: 940.

Z

- Zab (fl.): Petit –: 375; Grand –: 375.
- ZABABA: 619.
- Zadracarta: 764.
- Zagros: 10, 27-28, 33-34, 37, 98, 670, 714, 747-753, 786, 906.
- Zakke (él. payé): 480.
- Zantu (v.p. *tribu): 28.
- Zantupati (v.p. *chef de tribu): 29.
- Zappi: 345.
- ZARATHOUSTRA: 105.
- ZARATHUSTRIŠ: 261, 923, 942.
- ZARIADRÈS: 219, 346.
- Zariaspa: 769-770.
- Zatturubattiš (él. chef de quatre): 444.
- ZATUVAHYA: 377.
- Zazakku (ak. secrétaire): 961.
- Zebêlu ša upiyâta (ak. transport des redevances en nature): 425, 453.
- Zélée: 509, 580, 698, 762, 811, 839, 846, 995.
- Zendan-é Sulaiman: 98, 105, 923.
- ZÉNIS: 614, 662, 768.
- ZÉNON: 306.
- ZERUBABEL: 57, 128, 504, 913, 976.
- ZEUBESTEFONK: 491.
- ZEUS: 197, 200, 245-246, 258, 260-262, 558, 561, 696, 873, 1026; – Stratios: 256, 514; – Lydien: 697, 724, 1026.
- Zigurrat: 34.
- ZIPOITHÈS: 720, 1034.
- Ziššawiš: 438, 440, 522.
- Zitti šarri (ak. part du roi): 433, 966.
- ZŌPYROS¹ (fils de Mégabyze¹): 141, 147-148, 325, 332, 348, 561.
- ZŌPYROS² (fils de Mégabyze²): 148, 338, 532, 586, 707, 725, 1001.
- ZOROASTRE: 105, 278, 923, 1024.
- Zoroastrisme: 58, 568.
- ZURVAN: 254.

Index des sources *

Sources classiques

- AMMIEN MARCELLIN: XXIV.6.1: **220-221**; XXIV.6.1-2: 1045; XXX.8.4: 588, 985.
- ANDOCIDE, *Paix*: 29: 608, 609.
- ANTHOLOGIE PALATINE: IX.423: 359, 698.
- APPIEN, *Mith.*: II.8: 1051; II.9: 927; XII.9: 146; XII.66: **256**.
- ARISTOPHANE, *Acharniens*: 50sq: 324. – *Gren.* 937: 219.
- ARISTOTE, *Ath. Pol.*: 22.4: 172. – *Hist. An.* VI.26.580b: 214; VIII.9: 439. – *Pol.* V.10.1311b: **581-582**, 583; VII.7: 314. – *Rhét.* II.20.3 (1393b): 933.
- [ARISTOTE], *De Inund. Nili* § 6: 1030. – *De Mirab.* 39a.15-26: 221. – *De Mundo* 398a: 270-271, 338, 389, 407, 422, 792; 398a.20-30: 267; 398a.25: 191, 198, 218, 235, 311.
- PSEUDO-ARISTOTE, *Économiques* I.1.3: 470; I.6.1-3: 401; I.6.7: 470; II.1.1-8: 401; II.1.2: 467, 938; II.1.3: 431, 466, 467; II.1.4: 411, 512, 955; II.1.6: 401, 822; II.2: 401; II.2.4: 405; II.2.14: 687; II.2.14a: **325**; II.2.14b: 370, 374, 413, 687; II.2.14d: 239, 408, 419, 687, 1038; II.2.24a: 419, 509, 680, 851; II.2.24a-b: 676; II.2.29: 838; II.2.29a: 875; II.2.32: 1043; II.2.33a: 739, 832; II.2.34a: 397, 408, 431, 466, 742; II.2.38: 377, 418, 467.
- ARRIEN, *Anabase*: I.2.14-18: 211; I.4.4: 932; I.5.4: 889; I.11.5: 838; I.11.6: 566, 839, 840; I.11.6-8: 838; I.11.7: 790; I.12.1-7: 838; I.12.3: 856; I.12.6: 839; I.12.8: 721, 839, 840; I.12.8-9: 844; I.12.8-10: 708, 838, 839; I.12.10: 680, 800, 806, 841, 863, 1072; I.13.1: 839; I.14.4: 804, 813, 817; I.15.2: 802, 813, 844; I.15.5: 886; I.15.7: 843; I.16.1: 843; I.16.2: 817; I.16.3: 802, 817, 843, 1028; I.16.3-8: 843; I.16.6: 818; I.17.1: 718, 876; I.17.1-2: 843; I.17.2: 718; I.17.3: 202, 723, 862, 872; I.17.3-5: 867; I.17.3-8: 721; I.17.4: 801, 863, 873, 874; I.17.5-6: 873; I.17.6: 788; I.17.7: 876; I.17.8: 718, 863, 1072; I.17.9: 813; I.17.9-13: 843; I.17.10: 729, 876; I.17.11: 837, 873, 875, 1036; I.17.11-12: 875; I.17.12: 837; I.17.13: 875; I.18-19: 167; I.18.1-2: 843; I.18.2: 873, 876; I.18.3: 867; I.18.3-9: 843, 874; I.18.4: 813, 840, 862, 874; I.18.5: 840, 845; I.18.6: 840; I.18.6-8: 844; I.18.8: 840; I.19.1: 787, 813, 844, 876; I.19.2-3: 845; I.19.7: 734; I.19.7-10: 845; I.19.8: 839, 845; I.19.11: 840; I.20.1: 813, 844, 846; I.20.2: 844; I.20.3: 844; I.20.5-6: 867; I.20.5-7: 844; I.22.1-6: 844; I.23.1: 811; I.23.1-6: 845; I.23.5: 813; I.23.7-8: 727; I.23.8: 788, 838; I.24.3: 845; I.24.4: 813, 873; I.24.5: 400, 404, 726, 787, 1037; I.24.6: 750, 875; I.25: 844; I.25.3: 844; I.26.1: 374; I.26.3: 415, 416, 874, 876, 877; I.26.5: 813; I.27-28: 750; I.27.3: 874; I.27.4: 416, 727, 874, 876; I.29.1: 813; I.29.2: 725; I.29.5: 813.
- II.1.1: 844, 846; II.1.1-2: 846; II.1.3: 351, 802, 846, 847, 1061; II.1.4: 875; II.1.4-5: 847; II.2.1: 351, 802, 804, 847; II.2.1-2: 817, 845, 848;

* Les folios indiqués en gras signalent les pages où une citation est donnée *in extenso*.

II.2.2: 847, 875; II.2.3: 847, 873, 874; II.2.4: 846; II.2.4-5: 847; II.3: 788; II.3.1: 726; II.4.1: 726, 877; II.4.1-2: 718, 1016; II.4.2: 763, 863, 1051; II.4.3-4: 387; II.5.5: 730; II.5.6: 730; II.5.7: 845, 847; II.5.8-9: 516; II.5.9: 730, 876; II.6.3: 553; II.6.4: 856; II.6.6: 553; II.7.1: 391; II.7.3-7: 856; II.7.6: 817; II.7.8-9: 856; II.8.5-8: 817; II.8.6: 817, 819, 1063; II.8.8: 786, 817, 819; II.8.10: 819; II.8.11: 240; II.10.1: 856; II.10.5-7: 819; II.11.3: 986; II.11.6: 856; II.11.8: 844, 879; II.11.10: 267, 856; II.12.4-5: 856; II.13.1: 818; II.13.1-3: 850; II.13.2: 849; II.13.2-3: 818, 848, 1031, 1064; II.13.3: 850; II.13.3-4: 734; II.13.4-5: 852; II.13.4-6: 850; II.13.6: 847; II.13.7: 840, 850; II.13.7-8: 848, 876; II.14: 856; II.14.1-3: 852; II.14.2: 708; II.14.4-9: 1059; II.14.5: 708, 790, 796; II.14.7: 427, 642, 794, 856, 862, 873; II.14.7-8: 790; II.14.8: 427; II.14.9: 241, 427; II.15.1: 803; II.15.2-4: 846; II.15.6: 876, 877; II.15.6-7: 848; II.15.7: 854, 877; II.16.6: 872; II.16.7: 734, 853, 877; II.16.7-8: 848; II.17: 848; II.17.2-3: 849; II.18.2: 849; II.20.1: 734, 849; II.20.1-3: 848; II.20.2: 423, 730; II.20.3: 873; II.24.5: 1075; II.25.1: 852, 857; II.25.2: 857; II.25.3: 855, 858; II.25.4: 287, 767, 813, 854; II.26.1: 736; II.27.1: 813.

III.1.1: 864; III.1.1-2: 852; III.1.2: 848, 851; III.1.4: 878; III.2.3: 846; III.2.3-7: 852; III.2.7: 739; III.4.3: 957; III.4.3-4: 407; III.4.4: 388; III.5: 800; III.5.2: 1045; III.5.4: 425, 739, 832, 876; III.5.5: 1075; III.5.16: 419; III.6.2: 813; III.6.6: 1037; III.7.1-2: 375, 376, 854; III.7.3: 648, 854; III.8.3: 766, 767, 770, 814, 1062-1063; III.8.3-4: 765; III.8.3-6: 716, 717, 786, 853, 1039; III.8.3-7: 817; III.8.4: 751, 756, 758, 763, 774, 777, 868; III.8.5: 739, 744, 745, 747, 762, 802, 852, 868, 869, 1030, 1051, 1055, 1070; III.8.6: 774, 777, 818; III.8.7: 553; III.8.8: 818; III.11-12: 388; III.11.3: 717; III.11.3-4: 751; III.11.3-7: 756, 786, 817, 1055; III.11.5: 321, 749, 772, 871, 884, 1055; III.11.6: 820; III.11.7: 818, 819; III.11.8: 346; III.12.1: 848; III.13.1: 273; III.13.3: 768, 817; III.14.1: 819; III.15.5: 237, 1045; III.15.6: 820; III.16.1: 273, 759, 786, 860, 884; III.16.1-2: 739; III.16.2: 202, 385, 818, 860, 861; III.16.3: 204, 562, 739, 746, 865, 868, 872, 881; III.16.3-4: 865; III.16.4: 868, 869, 876, 884; III.16.4-5: 562, 873; III.16.5: 203, 763, 874, 881, 882, 884; III.16.6: 202, 419, 739, 863, 865, 869; III.16.6-7: 408; III.16.7-8: 559; III.16.9: 739, 744, 745; III.17.1: 870; III.17.1-2: 747-749; III.17.1-6: 870; III.17.5: 484; III.17.6: 484, 747-

749; III.17.8: 757; III.17.9: 869; III.18.1: 753, 870; III.18.2: 482, 870; III.18.9: 870; III.18.10: 756; III.18.11: 829, 870; III.19.1: 868, 1071; III.19.1-2: 759; III.19.1-3: 860; III.19.2: 757, 770, 869; III.19.2-3: 375; III.19.3: 787, 814, 884; III.19.4: 757, 796, 884; III.19.4-5: 862, 871; III.19.5: 408; III.20.2: 759, 884; III.20.3: 758, 864; III.21.1: 744, 766, 869, 884, 885; III.21.3: 744; III.21.4: 769, 890; III.21.4-5: 766, 885; III.21.5: 801, 885, 890; III.21.10: 886; III.22.1: 754, 761, 865; III.22.2: 799, 856; III.22.4: 856; III.22.5: 792; III.23.4: 765, 800, 886; III.23.6: 800, 802; III.23.7: 717, 718, 803, 863, 889, 1049; III.24.2: 750; III.24.3: 766; III.24.4: 719, 851; III.24.4-5: 801; III.25.1: 766; III.25.3: 766, 814, 886; III.27: 747; III.27.1: 747; III.28.1: 769, 1052; III.28.2: 765; III.28.2-3: 242; III.28.4: 776; III.28.8: 767, 769; III.28.9: 764; III.28.10: 769, 770; III.29.1: 770; III.29.4: 387, 766; III.30.4: 885; III.30.6: 1052.

IV.1-3: 764; IV.1.4: 767; IV.1.5: 769; IV.2.2: 764; IV.2.6: 767; IV.3.1: 767; IV.3.4: 767; IV.3.5: 768; IV.3.7: 525; IV.5.4-5: 814; IV.5.4-9: 553; IV.7.1: 766; IV.7.3: 761, 1052; IV.11.6: 533, 562, 792; IV.13.1: 950; IV.13.3-4: 927; IV.15.7: 764, 1052; IV.16.1: 764; IV.16.3: 1052; IV.16.4-7: 1052; IV.17.7: 1052; IV.18.3: 758, 760; IV.21.1: 768; IV.21.9: 768, 771; IV.21.10: 768; IV.22.6: 206, 769, 776, 777; IV.22.8: 776, 777; IV.24.1: 776, 777; IV.25.5: 776; IV.25.7: 776; IV.26.1: 814; IV.27.2: 814; IV.28.6: 777; IV.30.5: 776.

V.3.5-6: 776; V.4.5: 339; V.7.3-5: 375-376, 953; V.8.3: 776, 777; V.15.6: 776; V.20.5: 776; V.22.1-2: 777; V.24.8: 777; V.29.4: 776; V.29.5: 776; VI.1.6: 734.

VI.2.3: 777; VI.14.3: 777; VI.15.3: 776; VI.15.5: 777, 1046; VI.15.5-6: 206; VI.16.3: 777; VI.17.5: 778; VI.18: 778; VI.19.5: 565; VI.22.4: 469; VI.27.2: 777; VI.27.3: 761, 1074; VI.27.4: 759, 1050; VI.27.5: 742; VI.29: 220; VI.29.1: 871; VI.29.2: 205, 756, 776; VI.29.3: 760; VI.29.4: 98, 457; VI.29.5-6: 102, 106; VI.29.7: 107, 754, 756, 757, 922, 1049; VI.30.1: 761, 1073.

VII.1.1: 989; VII.4.1: 869; VII.4.7: 349; VII.6.1: 771, 1064; VII.6.2: 349; VII.6.3: 1068; VII.6.4: 744, 869, 1073; VII.6.4-6: 802; VII.8.7: 740, 808, 826, 1061; VII.9.6: 841; VII.11.1: 801; VII.11.6-7: 801; VII.11.8: 323, 755, 786; VII.13.1: 432, 758; VII.14.4: 538, 1050; VII.14.5: 759, 1050; VII.14.6: 562, 936, 1050; VII.15.2:

770; VII.15.4: 210; VII.15.4-5: 936; VII.15.5: 207; VII.17.1-4: 882; VII.17.2: 562, 988; VII.19.1-2: 936; VII.19.2: 559; VII.19.3: 734; VII.19.5: 781; VII.19.6: 207, 781; VII.19.7-10: 781; VII.20.2: 781; VII.20.2-4: 395; VII.20.3-4: 781; VII.21: 826; VII.21.5: 741; VII.21.6: 883; VII.21.6-7: 741; VII.24.3: 746, 882, 1048; VII.25: 268; VII.25.3: 882; VII.27.2: 275; VII.29.3: 761.

VIII.14.9: 538.

ARRIEN, *Inde* 17.7: 778; 18.1: 778; 18.8: 779; 23.4: 1066; 27.1: 778, 779; 27.2: 778; 32.4-7: 778; 32.7: 779; 32.7-8: 781; 32.11: 778; 33.1: 779; 33.2: 778; 33.8: 778; 36.1: 778; 37.2-3: 779; 38.1: 779, 780; 38.5: 779; 38.8: 394; 39.1: 1066; 39.3: 779; 40.1: 747, 749; 40.2-5: 456; 40.3-4: 457; 40.4: 754; 40.10: 394; 41.6-7: 781; 42.4: 779, 782; 42.7-10: 779; 43.3: 372-373, 952; 43.5: 1020; 43.7: 781; 43.8: 781; Cf. FG^r H 156.

ATHÉNÉE, *Deipn.* 1.22d: 306; 1.28d: 304; 1.30a: 171; 1.33f: 432; 1.54: 579, 910; 1.145c: 275.

II.28d: 275; II.46b: 275; II.47d-f: 327; II.48c: 309; II.48d: 309; II.48d-f-49a: 324; II.48e: 306, 320, 324, 327; II.48f: 306, 309, 322, 361; II.49a: 320, 327; II.67a: 214, 300, 303; II.67b: 407; II.77: 204.

IV.138c: 938; IV.144a: 213; IV.144b: 320; IV.144b-c: 303; IV.144f: 304; IV.145a: 347, 414, 956; IV.145a-f: 269; IV.145b: 306, 320; IV.145c: 294, 304, 306, 309, 320; IV.145d: 322, 823, 1065; IV.145e: 301, 303, 327; IV.145e-f: 347; IV.145f: 300, 301; IV.145f-146a: 338, 347, 364, 950; IV.145-146: 320; IV.146a: 294, 320; IV.146c: 268, 298, 326; IV.150b-c: 300, 684; IV.155a: 242; IV.155b: 263.

V.102c: 320; V.179b: 938; V.220c: 347.

IX.393c: 301, 302, 303, 305.

X.413a-c: 303; X.415f: 303; X.534e: 263, 695.

XI.464a: 308, 331; XI.477d: 938; XI.478a: 308; XI.484c: 308; XI.484c-d: 308; XI.484d-e: 308; XI.496c: 308; XI.497e: 308; XI.503f: 275, 308, 473; XI.781f-782a: 307; XI.781f-782: 305; XI.784a: 308; XI.784a-b: 301, 305, 307; XI.784b: 980.

XII.512a-b: 312-313; XII.513e-f: 312; XII.513f: 199; XII.514a: 234; XII.514a-f: 312; XII.514b: 273, 294, 296; XII.514c: 234, 273, 293, 311, 343; XII.514d: 284; XII.514e-f: 484; XII.514f: 248; XII.515a: 537; XII.515e: 284, 921; XII.517b-c:

738; XII.522a-d: 944; XII.525c-e: 721; XII.528e-f: 296; XII.528f: 271, 287, 945; XII.529d: 213, 303; XII.529e-f: 34; XII.530d: 306, 947, 1047; XII.531a-532c: 306; XII.531a-e: 690; XII.531b: 290, 829; XII.531c-e: 215; XII.531e-f: 215; XII.534c-d: 414; XII.534d: 215; XII.538a: 269; XII.538b-d: 268; XII.538c: 309; XII.538d: 219; XII.538e-f: 306; XII.539a: 306; XII.539b: 300, 303; XII.539d: 213, 248, 268; XII.540: 921; XII.540c: 327; XII.540e-f: 95; XII.541a-b: 221; XII.545d: 213, 303; XII.545e: 303, 304, 308; XII.545f: 295, 303, 306, 312; XII.548e: 608, 634, 1011.

XIII.556b: 289, 297, 536; XIII.557b: 292; XIII.560d: 289; XIII.560d-f: 913; XIII.570c: 358; XIII.575: 219, 346; XIII.575c: 346; XIII.576d: 290; XIII.607f: 305, 306; XIII.608a: 267, 295, 302, 303, 305; XIII.609: 292; XIII.609a: 276, 297, 332, 582; XIII.609b: 293, 1015; XIV.630-631e: 341; XIV.631e-632: 341; XIV.633c: 341; XIV.633d-e: 341, 905; XIV.636a-b: 814; XIV.639c: 347, 746; XIV.652b-c: 170, 213, 304, 829; XIV.652c: 285, 470; XV.416b: 304; XV.633d-e: 905.

AULU-GELLE *N.A.* 10.18.2: 788.

BÉROSE: Cf. FG^r H 680.

CHARITON D'APHRODISIAS, *Chairéas et Callirhoë* 5.1.3: 857.

CICÉRON *Div.* 1.41.90: 539; 1.41.91: 537. — *Verr.* III.33: 475.

CTÉSIAS, *Persika*; § 1: 14; § 2: 35, 43, 910, 921; § 4: 910; § 5: 279; § 5-6: 921; § 6: 820; § 7: 250; § 8: 60, 79, 147, 325, 337, 914, 921; § 9: 107, 279, 280, 286, 287, 323, 364, 584, 914, 921; § 10: 75, 357, 606; § 10-13: 110; § 12: 108, 114, 924; § 13: 279, 283, 287, 582, 923; § 14: 103, 279, 286, 289, 293, 584, 921, 925, 926; § 15: 183, 363, 934, 938; §§ 16-17: 155, 931; § 16: 147, 761; § 19: 173, 196, 253, 279, 283, 539, 584, 930, 936, 942, 998; § 19-20: 285, 534; § 20: 147, 279, 323, 364, 930; § 21: 332, 988, 1048; § 21-22: 532; § 22: 148, 317, 322, 332, 348, 561, 988; § 23-27: 532; § 27: 279, 287, 551; § 28: 276, 297, 332, 582; § 28-29: 532; § 29: 279, 281, 285, 323; § 29-30: 581; § 30: 276, 332, 337, 583, 927; § 30-43: 586; § 31: 581, 587, 699, 764; § 32: 240, 365, 591, 593, 804; § 32-35: 591; § 33-35: 332; § 34: 594, 653; § 35: 594; § 35-36: 929; § 36: 594; § 36-37: 332; § 37: 148, 338, 606, 804, 812; § 37-38: 350, 594; § 37-39: 332; § 38: 595, 606; § 39: 148, 286, 332, 338, 594; § 39-40: 279; § 40: 146, 243, 332, 350, 588,

605, 779; § 40-41: 762; § 40-42: 594; § 41: 148, 276, 278, 320, 322, 331, 332, 333, 334; § 42: 297, 924; § 43: 532, 595, 707, 725, 1001; § 44: 289, 293, 605, 796; § 44-46: 287; § 44-48: 289; § 45: 264, 279, 323, 582, 605, 607, 608, 924, 1029; § 45-46: 606; § 46: 269, 605, 608; § 46-47: 606; § 47: 279, 357, 606, 643; § 47-48: 605; § 48: 606; § 49: 279, 285, 449, 538, 606, 607, 634; § 50: 694; § 50-51: 148, 606, 609; § 52: 609, 693, 694, 812; § 53: 239, 279, 280, 285, 323, 350, 609; § 54: 297, 347; § 54-55: 607; § 56: 607; § 57: 107, 260, 350, 527; § 58: 515, 639, 642, 643, 644, 1015; § 59: 279, 929, 1014; § 60: 250; § 61: 142, 274, 302, 607, 795; § 61-62: 284; § 63: 286, 325, 655; § 63-64: 276; § 64: 370, 722. — *Indika* § 2: 390; § 4: 252, 276, 407; § 5: 958; § 12: 958; § 22: 814; § 28: 407. — *Tributs*: Cf. FGrH 688.

DÉMOSTHÈNE, *Amb.* XIX.273: 999. — *C. Aristocrates* (XXIII) 154: 682; 154-159: 676; 159: 380, 637. — *C. Néera* 122: 290. — *Lib. Rhod.* § 5: 676; § 9-10: 677, 681; § 11-12: 701. — *Olynth.* II.17: 808; II.19: 808; II.28: 808; III.24: 808; III.30: 808. — *Première Philippique* 24: 808, 812. — *Quatrième Philippique* 31: 708; 32: 707. — *Réponse* 5: 708. — *Sym.* 3-9: 677, 807; 29-32: 677, 807; 31-32: 676.

DINON: Cf. FGrH 690.

DIODORE I.30.4-7: 704; I.33: 413, 493, 826; I.44.3: 872; I.46: 66, 872, 922; I.46.4: 447, 522; I.49: 66, 872; I.52.5: 432; I.53-55: 493; I.55.10: 956; I.56-57: 493; I.57: 397; I.58.4: 493, 561; I.66: 592; I.83.2: 971; I.94-95: 493, 983.

II.1.19: 772; II.4.2: 15; II.4.3: 26; II.4.4-6: 943; II.5.7: 1054; II.8.6-7: 220; II.9.9: 988; II.10.1: 907; II.13.1-2: 182; II.13.2: 136, 220; II.13.5: 952; II.13.6-8: 182; II.23-28: 34; II.28.4: 147, 325; II.32-34: 908; II.32.3: 908; II.32.4: 14; II.32.5: 435; II.33: 753; II.34.1: 908; II.34.6: 908; II.158-159: 826.

IX.20.4: 908; IX.22: 38; IX.23: 42, 909; IX.24: 51; IX.25: 161; IX.25.4: 956; IX.32: 910; IX.32.3: 45; IX.33.4: 412, 910; IX.35: 48, 911. X.16.4: 76, 128, 919; X.25.4: 510; X.34.8-13: 808.

XI.1.3: 335; XI.2.3: 514; XI.6-8: 208-209; XI.6.3: 132; XI.7.1: 316; XI.10.3: 240; XI.18.3: 316; XI.27: 549; XI.27.1: 514; XI.30.6: 553; XI.34: 550; XI.34.3: 979; XI.35: 550; XI.35.4: 555; XI.36: 550, 551; XI.36.7: 557, 576, 988; XI.44.1: 572; XI.44.2: 572; XI.57: 929, 951, 995; XI.57.1: 145, 907; XI.60-61: 363; XI.60.4:

573, 978; XI.60.5: 365, 574, 582; XI.61.3: 365; XI.61.4: 514, 614, 750; XI.61.5: 606; XI.62.2: 575; XI.69: 581; XI.69.1: 281, 285; XI.69.2: 286, 587; XI.71.1: 351, 584, 588, 687, 997; XI.71.2: 540, 575, 587; XI.71.3: 575, 638, 798, 832; XI.71.3-6: 591; XI.71.4: 592, 858; XI.71.5: 592, 594; XI.74-75: 805; XI.74.1: 365, 591, 807; XI.74.1-4: 591; XI.74.5: 591, 669; XI.74.6: 596, 804; XI.74.6-75: 515; XI.75: 363; XI.75.3: 555, 819; XI.77: 363; XI.77.1: 515, 593; XI.77.1-4: 804; XI.77.3: 806; XI.77.3-4: 807; XI.77.4: 806; XI.77.5: 653, 806.

XII.3.2: 596, 628; XII.3-4: 350; XII.3-4.1-3: 596; XII.4.2: 628; XII.4.4: 599; XII.4.4-5: 596; XII.4.5-6: 597; XII.38.2: 993.

XIII.46.4: 670, 737; XIII.46.6: 614.

XIV.11.1-4: 637; XIV.11.2: 636; XIV.11.3: 637, 661; XIV.19.3: 645, 670, 730; XIV.19.5: 639, 645, 654; XIV.19.6: 637, 642, 645; XIV.19.7: 640, 1013; XIV.19.9: 639, 641, 642, 645; XIV.20.3: 644; XIV.20.4: 645, 647; XIV.20.5: 619, 643, 646; XIV.21.2: 636, 644; XIV.22.1: 637, 639, 648, 759; XIV.22.1-2: 699; XIV.22.2: 369, 648; XIV.22.5: 639, 661, 718; XIV.22.5-6: 639; XIV.22.6: 639, 820, 987; XIV.23.1-2: 648; XIV.23.4: 639; XIV.23.5: 242; XIV.23.6: 650; XIV.24.1: 644, 649; XIV.24.4: 651; XIV.24.8: 385; XIV.26.4: 649, 650; XIV.26.5: 652; XIV.27.4: 650, 652, 653, 750; XIV.35.1: 637; XIV.35.2: 636, 642, 645; XIV.35.3: 650; XIV.35.4: 638, 650; XIV.35.4-5: 654; XIV.35.5: 653; XIV.35.7: 653; XIV.36.2-3: 664; XIV.38.2-4: 655; XIV.39: 356; XIV.39.1: 655; XIV.39.6: 654; XIV.79.1: 656, 660; XIV.79.2: 657; XIV.79.4-7: 656; XIV.79.4-8: 656; XIV.79.5-6: 664; XIV.79.8: 625, 655; XIV.80.1-5: 657; XIV.80.2: 250, 658; XIV.80.3: 650; XIV.80.4: 663; XIV.80.5: 658; XIV.80.6: 658; XIV.80.8: 268; XIV.81: 356; XIV.81.4: 395; XIV.81.6: 324, 656; XIV.83.4-7: 664; XIV.84.3: 664; XIV.84.5: 664; XIV.85.4: 665; XIV.98.1: 628, 629; XIV.98.3: 666, 667; XIV.98.4: 667, 670, 1028; XIV.99.4: 667, 670; XIV.110.5: 669; XV.2: 671, 1010.

XV.2.1: 1011; XV.2.1-2: 668; XV.2.2: 516; XV.2.3: 146, 670; XV.2.3-4: 668, 669; XV.2.4: 667, 737; XV.3.1: 396, 672; XV.3.1-2: 516; XV.3.1-3: 469, 627; XV.3.3: 670; XV.3.4-5: 666; XV.3.4-6: 671; XV.3.6: 672; XV.4.1: 671; XV.4.2: 356, 516, 673; XV.8: 333; XV.8.1: 671; XV.8.2-3: 629, 671; XV.8.3: 681; XV.8.3-5: 328; XV.8.4: 348; XV.8.5: 333, 669, 752; XV.9.2:

505, 671, 733; XV.9.3: 349; XV.9.3-5: 672; XV.9.4: 1012; XV.9.4-5: 683; XV.10-11: 681; XV.10.1: 333, 669, 752; XV.10.1: 142, 325; XV.10.3: 244, 327, 333, 335; XV.11.1: 142, 333; XV.11.1-2: 328-329; XV.11.2: 317, 333, 334, 681; XV.18.1: 672; XV.18.2-4: 672; XV.29.1: 804; XV.29.1-2: 672; XV.29.2: 806; XV.29.4: 672; XV.32.4: 670; XV.38.1: 672; XV.41: 805; XV.41-43: 704; XV.41-44: 804; XV.41.2: 673, 674, 705, 839, 842, 845; XV.41.2-5: 806; XV.41.5: 673, 705, 1069; XV.42.1: 672; XV.42.2: 809; XV.42.3-5: 673; XV.42.5: 806; XV.43: 673, 811; XV.43.1-2: 806, 842; XV.43.2: 673, 841; XV.43.4: 674; XV.43.6: 674; XV.44: 806; XV.47.1-3: 808; XV.47.2-4: 705; XV.47.3: 705; XV.48: 806; XV.48.1-4: 673, 705; XV.48.2: 674, 806; XV.48.4: 705; XV.48.6: 806; XV.49.2: 806; XV.50.4: 675; XV.90: 675; XV.90.2-4: 670; XV.90.3: 661, 677, 678, 681, 684, 686, 694, 788, 1051; XV.90.3-4: 418; XV.91: 676; XV.91.1: 337, 682, 685, 693, 1019, 1029; XV.91.1-2: 678; XV.91.2-6: 678, 995; XV.91.3: 337; XV.91.7: 679; XV.92.1: 678, 682, 683, 685, 693; XV.92.2: 682; XV.92.2-3: 804, 806; XV.92.3: 682, 806, 811; XV.92.3-4: 683; XV.92.4: 683; XV.92.5: 683, 879, 1019; XV.93: 683; XV.93.1: 675, 700, 789, 797, 1029; XV.93.2-6: 683; XV.93.6: 539; XV.97.3-5: 683; XV.98.2: 629.

XVI.1.3: 740; XVI.2-3: 1041; XVI.7.3-4: 700; XVI.21.22.1-2: 700; XVI.22.1: 805; XVI.22.1-2: 812; XVI.24.6: 203; XVI.34.1: 805; XVI.34.1-2: 701; XVI.34.2: 805; XVI.40.2-5: 684; XVI.40.3-5: 701; XVI.40.3-6: 804; XVI.40.4: 806; XVI.40.4-5: 239; XVI.40.4-6: 1011; XVI.40.5: 703; XVI.40.5-6: 702, 810, 845, 1023; XVI.40.6: 703, 704, 705, 706, 807; XVI.41: 702; XVI.41-45: 804; XVI.41.1: 703, 1030; XVI.41.2: 703, 976, 1030; XVI.41.3: 1030; XVI.41.4: 396, 702, 703, 804, 805, 824; XVI.41.5: 249, 433, 702, 703, 832; XVI.41.6: 703; XVI.42.1: 702, 730, 745, 815; XVI.42.1-2: 815; XVI.42.2: 702, 705, 804, 805; XVI.42.3-4: 702; XVI.42.4: 505; XVI.42.5: 703; XVI.42.6-9: 702; XVI.42.7-9: 804; XVI.42.8-9: 813; XVI.43-45.6: 702; XVI.43.1: 703; XVI.43.2: 702; XVI.43.3: 704; XVI.43.4: 337; XVI.44.1-2: 805; XVI.44.1-3: 705; XVI.44.1-4: 815; XVI.44.1-5: 702; XVI.44.2-3: 806, 811; XVI.44.4: 705, 804, 814, 1062, 1063; XVI.44.5: 702; XVI.44.5-6: 805; XVI.44.6: 702, 703; XVI.45.1: 703, 804; XVI.45.1-2: 1030;

XVI.45.4: 703, 705; XVI.45.4-5: 805; XVI.45.4-6: 733; XVI.45.5-6: 876; XVI.45.6: 1030; XVI.46.1-3: 702, 705, 733; XVI.46.4: 705; XVI.46.4-9: 704, 804; XVI.46.5: 704; XVI.46.6-7: 705; XVI.46.7: 673, 705, 806; XVI.46.7-8: 808; XVI.46.8-9: 805; XVI.46.9: 819; XVI.47-51: 704; XVI.47.1: 809; XVI.47.1-4: 805, 809; XVI.47.2: 141, 721, 801, 802, 805, 815, 1028; XVI.47.3: 796, 809; XVI.47.3-4: 794; XVI.47.4: 705, 809, 815; XVI.47-50: 281, 287, 804; XVI.47.5-6: 805; XVI.47.5-7: 704; XVI.47.6: 593, 705, 804, 805, 807; XVI.47.6-7: 808; XVI.47.7: 705; XVI.47.8: 794; XVI.48.1-2: 673, 806; XVI.48.3: 704, 705, 810; XVI.48.3-5: 705, 805; XVI.48.6: 705, 705; XVI.48.7: 808; XVI.49.1-3: 805; XVI.49.1-4: 673; XVI.49.1-6: 809; XVI.49.2: 805; XVI.49.2-3: 705; XVI.49.4: 809; XVI.49.6: 809; XVI.49.6-7: 810; XVI.49.7: 705, 805; XVI.49.7-8: 705, 805, 806; XVI.49.8: 805; XVI.50.1: 809; XVI.50.1-4: 806; XVI.50.1-6: 809; XVI.50.2: 805; XVI.50.3: 805; XVI.50.4: 809; XVI.50.4-6: 673; XVI.50.6-8: 795, 1028; XVI.50.7: 811; XVI.50.8: 766, 789, 795, 858, 1027, 1053; XVI.51.1: 705, 706, 706; XVI.51.1-2: 704; XVI.51.2: 281, 325, 706, 872, 1044; XVI.51.3: 706, 707, 706; XVI.52: 718; XVI.52.1: 319, 800; XVI.52.1-2: 811; XVI.52.3: 351, 701; XVI.52.3-4: 350, 706; XVI.52.4: 365, 802; XVI.52.5: 706, 1028; XVI.52.5-8: 708; XVI.52.8: 707; XVI.60.5: 708; XVI.75.1: 1032; XVI.75.1-2: 708, 843; XVI.75.5-6: 804; XVI.89: 837; XVI.90.2: 694, 1051; XVI.91.2: 837.

XVII. Sommaires: 772; XVII.2.3-6: 837; XVII.3.5-6: 789; XVII.5: 281; XVII.5.1: 796; XVII.5.1-2: 837; XVII.5.3: 276, 286, 789, 794, 795, 796; XVII.5.3-6: 856, 1028; XVII.5.4: 789, 796; XVII.5.5: 791, 792, 796; XVII.5.6: 274, 275, 795, 796, 797, 800; XVII.6-7.1-2: 856; XVII.6.1-2: 242, 753; XVII.6.1-3: 791; XVII.7.1: 820, 838; XVII.7.1-3: 800, 838; XVII.7.2: 838, 840, 842; XVII.7.2-3: 810, 838; XVII.7.3: 1063; XVII.7.8: 810, 837; XVII.7.9: 875; XVII.7.10: 838; XVII.15.2: 841; XVII.17.1-3: 839; XVII.17.2: 790; XVII.17.6: 230, 718, 837; XVII.18.2: 806, 839, 840, 846, 1069; XVII.18.2-3: 810; XVII.18.2-4: 673, 840; XVII.18.3: 556, 840; XVII.18.4: 806, 839; XVII.19.4: 718, 721, 760, 814, 818, 841; XVII.19.5: 817; XVII.20.2: 321, 786, 800; XVII.20.2-3: 842; XVII.20.3-6: 806; XVII.20.5: 842; XVII.20.6: 721, 1028; XVII.20.7: 840;

XVII.21.7: 843, 862, 873; XVII.22.1: 810; XVII.22.2-4: 843; XVII.23.1-3: 845; XVII.23.4: 803, 875; XVII.23.5: 338; XVII.23.5-6: 844; XVII.23.6: 810; XVII.24-27: 844; XVII.24.1: 873; XVII.24.2: 727, 788; XVII.24.3: 873; XVII.24.5: 810; XVII.25.3: 810, 845; XVII.25.5: 810; XVII.25.6: 810; XVII.26.2-3: 810; XVII.27.5: 237, 810, 845; XVII.28.1: 203-204; XVII.29.1: 810; XVII.29.2: 846; XVII.29.3: 846; XVII.29.4: 810, 846, 1061; XVII.30: 845, 847; XVII.30.1: 846; XVII.30.2: 240; XVII.30.3: 810; XVII.30.4: 337, 643; XVII.30.7: 810, 847, 1023; XVII.31.1: 801, 802, 845, 868; XVII.31.3-4: 847; XVII.31.4: 810; XVII.34.2-3: 802; XVII.34.6: 236, 713; XVII.35.3: 200, 293, 713; XVII.36.5: 201; XVII.38.1: 291; XVII.39.1: 853, 854; XVII.39.1-4: 850; XVII.39.2: 859, 1070; XVII.39.3: 853; XVII.40.2: 873, 876; XVII.40.3: 850, 855, 874, 877; XVII.47: 877; XVII.47.1: 734, 787, 877; XVII.48.2: 852; XVII.48.2-5: 848, 865; XVII.48.3: 850, 851; XVII.48.4: 877; XVII.48.5-6: 849; XVII.49.1: 832; XVII.49.2: 872, 877; XVII.50.3: 946; XVII.53.1: 819, 886; XVII.53.1-3: 854; XVII.53.4: 555, 786, 854, 887; XVII.54.1-2: 855; XVII.54.2: 853, 857, 858; XVII.55.1: 555, 800, 819, 854, 855, 868; XVII.55.1-2: 854; XVII.55.2: 842; XVII.56.3-5: 386-387; XVII.58.1: 422, 786, 817; XVII.59.1: 335; XVII.59.2: 321; XVII.61.1: 181; XVII.64.1-2: 860; XVII.64.2: 885; XVII.64.3: 1045; XVII.64.4: 872; XVII.64.6: 763; XVII.65.5: 860, 861, 862, 865; XVII.66.1: 822; XVII.66.4-5: 283-284; XVII.67: 747; XVII.67.1-3: 199; XVII.67.3: 457, 741, 754, 829; XVII.67.4: 303, 801; XVII.67.4-5: 869-870; XVII.68.1: 747, 756, 870; XVII.68.4-6: 755; XVII.68.5: 692; XVII.69.1: 756, 867, 870; XVII.69.1-2: 867; XVII.69.2: 522, 860; XVII.69.3: 447, 749, 755; XVII.69.4: 446, 755; XVII.69.8: 756, 757; XVII.70: 221; XVII.70-71: 408; XVII.70.2: 269; XVII.71.1: 822; XVII.71.2: 871; XVII.71.3: 1073; XVII.71.3-8: 312; XVII.71.6: 135, 218; XVII.71.7: 183, 694, 985; XVII.71.8: 269, 943; XVII.73.1: 860, 861, 870, 884; XVII.73.4: 856; XVII.73.9: 801; XVII.74.1: 890; XVII.74.1-2: 766; XVII.74.2: 861, 886; XVII.75: 308; XVII.75.3: 873; XVII.75.5: 865; XVII.77.4: 394, 954; XVII.77.5: 292; XVII.77.6: 293; XVII.77.7: 294; XVII.78.7: 766; XVII.80.3: 373; XVII.83.5: 242; XVII.83.5-6: 842; XVII.83.7: 760; XVII.84:

814; XVII.86.4: 777; XVII.88.4-6: 753; XVII.90.5: 759; XVII.90.6: 758; XVII.91.4-6: 749; XVII.92: 777; XVII.106.2: 812, 1062; XVII.106.3: 812; XVII.108.1-2: 1064; XVII.108.4: 301, 303, 780, 829; XVII.110.3: 739; XVII.110.4-5: 522; XVII.110.5: 136, 743; XVII.110.6: 432; XVII.110.7: 758; XVII.112.2: 746; XVII.112.2-3: 882; XVII.112.3: 562, 744; XVII.113: 207; XVII.113.3: 727; XVII.114.4: 539, 956; XVII.114.4-5: 262, 538; XVII.116.2-3: 882; XVII.116.4: 882; XVII.116.5: 882; XVIII.3.1: 719, 763; XVIII.3.3: 740, 765; XVIII.3.1-2: 716; XVIII.5: 716; XVIII.16.1: 763; XVIII.16.2: 1051; XVIII.16-28.1: 539; XVIII.22.1: 731; XVIII.22.4-8: 733; XVIII.28.1: 539; XVIII.29.6: 765; XVIII.32.2: 374; XVIII.33-36: 704; XVIII.33.3: 792; XVIII.33.6: 705; XVIII.34.1-4: 705; XVIII.38.2: 374; XVIII.39.6: 740; XVIII.48.4: 269.

XIX.12.4: 385; XIX.13.2: 386; XIX.14-15: 766; XIX.14.5: 890, 1074; XIX.14.6: 765; XIX.16.3: 731, 772; XIX.17.2: 751; XIX.17.3: 180; XIX.17.4: 820; XIX.17.6: 370, 482; XIX.17.6-7: 383-384, 953; XIX.17.7: 747; XIX.18.1: 180, 739; XIX.19.2: 370; XIX.19.3-4: 749; XIX.19.8: 370, 749, 752; XIX.21.2: 747; XIX.21.2-3: 199, 457, 754; XIX.21.3: 259, 754, 820, 826, 987; XIX.22.1: 258; XIX.22.2: 756; XIX.22.2-3: 323, 786; XIX.22.3: 259; XIX.23.1: 259; XIX.23.3: 762, 763, 1030; XIX.24.5: 259; XIX.26.2: 758; XIX.28.1-2: 199; XIX.32.1-2: 758; XIX.37.1: 759; XIX.37.2: 758; XIX.39.1: 199, 758; XIX.40.2: 146; XIX.44.4: 758, 787, 839; XIX.46.6: 370, 757; XIX.48.5: 890; XIX.48.6: 248; XIX.48.7: 204, 408, 1050; XIX.48.8: 408; XIX.55.2: 370; XIX.57.2-5: 392, 734; XIX.57.5: 384; XIX.68.2: 839; XIX.75.5: 1001; XIX.79.4-6: 516; XIX.91.1: 890; XIX.93.6: 684; XIX.94-97: 737; XIX.94.2: 409; XIX.94.10: 409, 738; XIX.95.2: 737, 758, 787, 1043; XIX.97.4: 409.

XX.27.2: 1001; XX.73-76: 704; XX.73.3: 704, 705; XX.75.1: 705; XX.76.3: 705; XX.76.3-4: 705; XX.76.5: 705; XX.111.4: 694, 1052. XXI.19.2: 931; XXXI.19.1-5: 145-146, 694, 1052.

XXXI.19.2-3: 931, 1031.

DION CHRYS. IV.66-68: 747, 1048; XI.148: 173; XI.149: 559.

ÉLIEN *HA*; I.14: 295, 296; II.11: 303; III.2: 555; III.13: 199; IV.21: 407; IV.41: 274, 407; IV.46:

407, 536; V.22: 938; VI.25: 818, 948; VI.39: 1011; VI.48: 240; VII.1: 214, 937; X.16: 199; XII.21: 123, 342, 344; XII.23: 265; XIII.17: 214; XIII.18: 996; XV.26: 202, 345, 374, 413, 958; XVI.25: 265, 555.

VH I.21: 234, 235, 527; I.22: 319, 324, 360, 688, 960; I.25: 330, 876; I.26: 301; I.27: 303, 304; I.28: 301; I.31: 205, 235, 329, 410, 455, 485, 967, 982; I.31-32: 527; I.31-33: 640; I.32: 205, 319, 329, 344, 410, 455, 456, 956; I.33: 205, 263, 302, 304, 695, 943, 960; I.34: 142, 344, 350, 455, 483, 525, 749; II.14: 246, 996; II.17: 108, 285, 302; II.25: 1076; V.1: 300, 303, 684; VI.8: 281, 706; VI.14: 244, 286, 311, 334, 335, 364, 771, 921; VI.25: 287; VII.1: 983; VII.2: 215, 690; VII.8: 317, 1050; IX.3: 268, 273; IX.4: 94; IX.39: 247; IX.42: 700; X.14: 922; XII.1: 268, 280, 290, 304, 326, 359, 519, 538, 829, 918, 943; XII.4.3: 1060; XII.39: 243; XII.40: 329, 344, 866; XII.43: 94, 122, 124, 322, 791, 792; XII.62: 527, 948; XII.64: 141, 329, 539; XIII.3: 533, 559, 581, 988; XIII.7: 1048; XIV.12: 435; XIV.14: 201; XIV.46: 948; XIX.41: 936.

ESCHINE III.164: 846; III.238: 709.

ESCHYLE, *Perses* 2: 336; 13-14: 383; 74: 543; 90: 543; 249-256: 383; 303-330: 557; 327: 515; 353-364: 533; 441-444: 533; 465-467: 239; 469-470: 533; 480-515: 547; 510: 533; 550: 533; 555-556: 533; 585-595: 533; 596: 533; 650: 533; 665-670: 533; 715-725: 533; 728-731: 533; 740sq: 533; 763: 427; 765sq: 533; 770-775: 110; 773-775: 118; 775-777: 926; 776-777: 925; 829-831: 533; 853-855: 533; 908-915: 533; 934sq: 533; 956-960: 929; 1000: 373.

FGrH 90 F 66: 905; FGrH 90 F 66.3: 749; FGrH 90 F 66.8: 858; FGrH 90 F 66.10: 951; FGrH 90 F 66.11-16: 752; FGrH 90 F 66.41: 942; FGrH 90 F 66.45: 910; FGrH 90 F 77.43: 957; FGrH 105.5: 805; FGrH 105 F 4: 701; FGrH 115 F 103: 667, 669, 670, 689; FGrH 115 F 263a: 204-205, 213, 435, 958; FGrH 115 F 263a-b: 706; FGrH 115 F 263b: 204; FGrH 125 F 6: 842; FGrH 151 F 1.1: 843; FGrH 151 F 1.5: 859; FGrH 151 F 1.7: 855; FGrH 151 F 3: 853, 1070; FGrH 151 F 5: 820; FGrH 151 F 12-13: 777; FGrH 156 F 9.28: 730; FGrH 434 F 4: 720, 788; FGrH 532: 933; FGrH 680 F 7d: 35; FGrH 680 F 11: 695, 759, 787; FGrH 688 F 33: 699; FGrH 688 F 44: 1011; FGrH 688 F 45d: 407; FGrH 688 F 53: 408; FGrH 688 F 54: 751; FGrH 690 F 4: 473; FGrH 690 F 25b: 407; FGrH 690 F 28: 260, 262, 696, 941.

Hell. Oxyr. 4.2: 655; 7.1: 656; 9.2: 625, 823; 9.2-3: 656; 11.2-12.4: 657; 12.1: 658; 12.4: 658; 14.3: 650; 15: 656; 16.22: 750; 19: 656; 19.2: 613, 812, 1006; 19.3: 613, 657, 663; 21.1: 658; 21.1-3: 659, 661; 21.3-4: 659; 21.4: 661; 21.5-6: 661; 21.6: 663, 726; 22.1: 661; 22.3: 659, 661, 718; 22.3-4: 718; 22.4: 659, 661; 22.5: 659.

HÉRODOTE I.27: 78; I.28: 75; I.46: 45; I.53: 45; I.71: 45; I.73: 45; I.74: 33, 35, 44, 75, 515, 857, 907, 910; I.76: 45; I.77: 45, 910; I.79: 911; I.79-80: 46; I.84: 749; I.86: 525; I.95-106: 36; I.95-130: 42; I.95: 26; I.98: 96; I.99: 103-104; I.101: 108; I.102: 34; I.105: 194; I.107-130: 25; I.107: 34; I.108: 249; I.123-124: 381-382; I.123-130: 26; I.125: 28, 98, 101, 104, 149, 345, 346, 483, 525, 749, 780; I.126: 24; I.127: 34, 77; I.128: 578; I.128.3: 578; I.128.6: 578; I.129: 43; I.129.1: 578; I.130: 44, 127, 132, 910; I.131: 251, 260, 265, 566, 696, 924, 941, 1026, 1036; I.131-134: 578; I.131-140: 527; I.132: 108, 196, 253, 257, 342; I.133: 297, 302, 303, 304, 320, 343, 347; I.134: 235, 321, 346; I.135: 289, 290, 347, 944; I.136: 113, 226, 295, 339, 347, 349, 448, 754; I.137: 227, 347-348; I.138: 101, 254, 277, 278; I.140: 106, 539; I.141: 46, 47, 911; I.143: 46, 48, 64, 740; I.152-153: 47; I.153: 47, 49, 58, 910, 911, 922; I.153-154: 918; I.154-161: 911; I.155: 910; I.155-156: 988; I.156: 910, 921; I.160: 431; I.161: 580; I.162: 921; I.169: 46, 48; I.173: 726; I.174: 48; I.175-176: 48; I.176: 733; I.177: 49; I.178-200: 49; I.178: 62; I.183: 194, 561, 563, 988; I.185: 395; I.186: 374; I.188: 267, 274-275, 301, 641, 866, 910; I.189: 52, 108, 262; I.189-190: 292; I.190: 52; I.191: 432; I.192: 76, 416, 417, 426, 431, 742, 777, 948, 957; I.194: 392-393, 395; I.196: 821, 830, 832, 959; I.197: 500; I.201-204: 49; I.206: 343; I.206-207: 49; I.208: 60, 536; I.209: 101, 123, 124, 339, 536, 926; I.215-216: 49; I.216: 262.

II.1: 105, 121; II.19: 59; II.30: 77; II.77: 468; II.84: 277; II.90: 827; II.96: 396; II.98: 432; II.99: 397, 593; II.110: 493, 561; II.149: 432; II.152: 77, 592; II.154: 62, 593, 974; II.158-159: 493; II.159: 413; II.163: 62; II.164-165: 592, 593; II.177: 62; II.182: 62.

III.1: 59, 93, 277, 914; III.1-3: 35; III.1-2: 61, 858; III.2-3: 59; III.2: 121, 147, 289, 606, 797; III.3: 105; III.4-9: 64; III.4: 63, 704; III.5: 391, 736; III.5-9: 704; III.6-7: 384; III.7: 736; III.9: 373, 736; III.11-13: 64; III.12: 591, 593; III.13: 80, 406, 407, 911; III.14: 66, 70, 327; III.15: 70, 593, 638, 787; III.16: 69; III.17: 65; III.19: 61,

914; III.21: 113; III.25: 66; III.26: 65; III.27: 67; III.29: 66; III.30: 61, 66, 102, 109, 110, 113, 228, 311, 335, 343; III.31-32: 109; III.31: 105, 141, 142, 348, 527; III.31-33: 66; III.33: 61; III.34-35: 109; III.34: 64, 94, 103, 275, 304, 322; III.35: 924; III.36: 109; III.37: 66, 109; III.36-37: 66; III.38: 61, 66, 67, 525; III.39: 62, 63; III.40-43: 63; III.44: 63; III.61-87: 110; III.61: 114, 347, 996; III.62-65: 109; III.64: 93, 1040; III.65: 126, 127, 143, 315, 342, 343, 538, 568, 924, 927; III.66: 106, 109, 113, 114; III.67: 79, 117, 118, 583, 815, 832; III.68-69: 112, 121; III.68: 105, 120, 121, 147, 295, 342, 926; III.69: 295; III.68-70: 119, 141; III.70: 75, 113, 119, 120, 121, 124, 351, 482, 922, 951; III.71: 113, 119, 337; III.73: 108, 119, 125, 127, 924, 927; III.74-75: 926; III.76: 119; III.77: 103, 141, 272, 286; III.77-78: 295; III.78: 125, 351; III.79: 119, 522; III.80-82: 116; III.80-83: 119; III.80: 110, 116, 121, 512; III.83-84: 119, 145, 146; III.83: 121, 125; III.84: 103, 122, 143, 317; III.85-88: 119-120, 122; III.87: 420; III.88: 79, 105, 127, 144, 230, 398, 925; III.89: 61, 75, 78, 79, 81, 110, 399, 402, 404, 405, 407; III.89-97: 400; III.89-98: 80, 428; III.90: 292, 404, 415, 420, 423, 515, 726, 730, 751; III.90-94: 402; III.91: 59, 79, 153, 404, 406, 407, 415, 418, 432, 468, 471, 475, 488, 503, 505, 737, 918; III.92: 284, 287, 292, 404, 415, 450, 751; III.93: 523, 772, 780, 1055, 1062; III.93-94: 762; III.94: 292, 751; III.96: 403, 417, 420, 822; III.97: 80, 191, 194, 196, 284, 291, 406, 408, 409, 410, 415, 416, 419, 450, 481; 737, 757, 763, 982; III.98-105: 428; III.98-129: 127; III.98: 79; III.102: 79; III.106: 428; III.106-107: 79, 80; III.107-114: 428; III.109: 516; III.114-115: 79; III.115-116: 80, 428; III.116: 409; III.117: 79, 272, 427-428; III.118-119: 125, 144; III.119: 272, 346, 349, 485; III.120: 75, 76, 328, 687; III.121: 75; III.122-125: 276; III.122-126: 134; III.122: 63, 95, 507, 518, 921; III.125: 94, 507; III.126-128: 134; III.125-138: 276; III.126-127: 127; III.126: 75, 76, 127, 927; III.127: 75, 343, 352, 356; III.128: 77, 356, 461, 516, 966; III.129: 244, 490; III.130: 285, 295, 324; III.130-132: 360; III.130-149: 360; III.131: 320, 330; III.132: 151, 330; III.134: 155, 291; III.135: 151, 330; III.136: 330, 396; III.137: 306, 328; III.137-138: 151; III.139-142: 152; III.139-140: 123, 329; III.139: 94, 125, 322, 792; III.140: 15, 141, 178, 272, 315; III.141-147: 146; III.141-149: 134; III.141: 147; III.142: 363; III.144: 343, 939; III.145: 357; III.146: 939; III.147: 152, 357; III.150-157: 154, 927; III.150: 127; III.153-

160: 148; III.153: 141, 147, 332; III.154: 327, 329; III.159: 291; III.160: 74, 147, 317, 325, 328, 331, 332, 341, 905, 930; III.161: 500; III.192: 188.

IV.1-40: 155; IV.1: 154, 155; IV.36-46: 495; IV.36-47: 155; IV.43: 192, 348, 495, 990; IV.44: 152, 495; IV.45: 1035; IV.59: 252; IV.62: 252; IV.67: 194; IV.71: 107; IV.71-72: 924; IV.83: 154, 155, 240; IV.84: 349; IV.85: 211; IV.87: 139, 211, 931; IV.87-88: 376; IV.88: 211; IV.88-89: 220, 938; IV.89: 154; IV.91: 931; IV.93: 154; IV.94: 211; IV.97: 316, 329, 360; IV.115: 172, 329; IV.121: 172; IV.123: 513; IV.132: 141, 147, 148, 363; IV.134: 148, 363; IV.136-139: 154; IV.137-138: 163; IV.137: 156, 163; IV.138: 156; IV.141: 384; IV.143: 154, 158, 328, 363; IV.144: 156; IV.145-205: 153; IV.165: 407; IV.166: 75, 421, 488, 595, 915; IV.167: 31, 342, 345, 363, 406, 484, 498; IV.197: 593; IV.200: 168, 933; IV.202: 521, 771; IV.204: 447, 521, 771.

V.1: 156; V.1-24: 363; V.2: 156; V.11: 157, 316, 331, 360; V.11-24: 141; V.12: 204, 507; V.12-14: 522; V.15-16: 156; V.16-21: 157; V.18: 296; V.23-24: 157; V.23: 167, 331; V.24: 158, 319, 320, 324, 330, 331, 360; V.25: 94, 109, 142, 147, 156, 158, 325, 351, 363, 365, 726; V.27: 155, 156; V.27-28: 158; V.28: 161; V.28-35: 162; V.28-29: 164; V.30: 158, 163, 164, 365; V.30-35: 160; V.31: 165, 170, 687; V.31-32: 161, 356; V.32: 168, 342, 1062; V.32-35: 363; V.33: 365; V.34: 170; V.34-36: 165; V.35: 161, 382, 953; V.37-38: 160, 163; V.38: 167; V.49: 160, 369, 550, 807; V.52-54: 369; V.52: 375, 377, 387, 388, 578, 759, 762, 943; V.54: 722; V.55: 160; V.73: 158, 365; V.93: 161; V.96: 172; V.97: 161; V.97-126: 160; V.99: 161; V.100: 365; V.102-104: 166; V.102: 158, 161, 170, 517, 558, 979; V.104: 164, 505, 787; V.105-107: 166; V.105: 161, 170; V.106-107: 359; V.108-115: 166; V.108: 161, 363; V.113: 168; V.115-116: 168; V.115: 164, 505, 577; V.116-117: 167; V.116: 147, 320, 505; V.118: 75, 514, 515, 577; V.119: 514; V.121: 518, 921; V.123: 167; V.124-126: 162; V.124: 167; V.126: 167.

VI.1-43: 160; VI.3: 162, 447; VI.3-4: 517; VI.4: 166, 516, 611; VI.5: 168, 513; VI.5-9: 167; VI.9: 447, 510, 521, 772; VI.9-10: 163; VI.9-15: 168; VI.12: 168; VI.13: 163; VI.16: 511; VI.17-18: 168; VI.19: 291; VI.19-20: 510, 522, 779; VI.20: 395, 424, 431, 512, 522, 523, 782; VI.21: 164; VI.22: 510; VI.25: 168, 510, 513; VI.28: 167,

168; VI.29: 424, 525; VI.30: 161; VI.31: 310-311; VI.32: 284, 290, 447, 510; VI.33: 158; VI.40: 156; VI.41: 348, 895; VI.42: 165, 406, 515; VI.42-43: 510; VI.43-45: 169, 363; VI.43: 116, 120, 121, 148, 351, 391, 510, 512, 933; VI.44-47: 169; VI.44: 157; VI.46: 157; VI.47: 170; VI.48-95: 172; VI.59: 117, 538, 540; VI.70: 579; VI.74: 169; VI.94: 169, 363, 447, 921; VI.94-119: 170; VI.97-101: 170-171; VI.95: 170, 172, 515; VI.96: 170; VI.97: 356, 566; VI.98: 173, 447; VI.100-101: 579; VI.101: 356, 447; VI.102: 553; VI.102-103: 172; VI.105-106: 172; VI.107: 172; VI.109: 172; VI.112: 172, 173, 554; VI.113: 172, 556; VI.117: 172; VI.118: 171; VI.119: 412, 447, 523, 743; VI.120: 522; VI.143: 318; VI.199: 921.

VII.1: 173, 399, 422, 468, 535, 541, 542, 543; VII.2: 125, 145, 147, 320, 535, 536, 583, 606, 797, 929; VII.2-3: 531; VII.2-4: 321, 535, 794; VII.3: 123, 359, 535, 634, 791-792, 797, 930; VII.3-6: 1011; VII.4: 173, 540; VII.5: 125, 147, 323, 427, 430, 535, 542, 543, 930; VII.5-6: 541; VII.6: 334, 360, 545, 564; VII.6-7: 542; VII.7: 399, 488, 531, 535, 541, 542, 561, 563, 591, 990; VII.8: 317, 343, 542, 543; VII.9: 323, 334; VII.9-10: 542; VII.10: 106, 240, 335, 542; VII.11: 27, 122, 906; VII.12: 542; VII.12-13: 542; VII.14-18: 542; VII.15-18: 746; VII.17.1-3: 562; VII.19: 328, 354, 542, 543; VII.19.2: 562; VII.19-20: 422; VII.20: 155, 541, 543, 544; VII.21: 219; VII.22: 157, 413; VII.22-24: 544; VII.23: 422, 469; VII.25: 169, 468, 544, 969; VII.26: 328, 354, 365, 384, 544, 762; VII.27: 205, 248, 329, 408, 542, 921; VII.27-28: 407; VII.27-29: 412; VII.29: 329; VII.30: 398, 726; VII.31: 246, 542; VII.32: 202, 413, 542; VII.33: 565, 937; VII.33-36: 566; VII.33-37: 544; VII.36: 376; VII.37: 255, 256, 544; VII.38-39: 329, 349; VII.39: 255, 542; VII.40-41: 195, 197; VII.40-42: 866; VII.40: 147, 200, 203, 236, 260, 322, 432, 542, 558; VII.41: 197, 202, 272, 343, 362, 373; VII.42: 579; VII.43: 256, 565, 718; VII.44: 209, 316, 506; VII.44-45: 543; VII.45: 543; VII.52: 583; VII.53: 219, 254, 262, 343; VII.54: 197, 203, 263, 565; VII.55: 542; VII.56: 316; VII.56-57: 210; VII.57: 542; VII.58: 219, 435; VII.59-101: 207; VII.59: 157, 543; VII.60: 786; VII.61: 568, 949; VII.61-62: 147; VII.62: 193, 342; VII.64: 535, 929; VII.66: 148, 350, 365, 937; VII.67: 986; VII.67-68: 506; VII.69: 290, 406, 939; VII.72: 514; VII.73: 321; VII.74: 365, 514; VII.76: 514; VII.78: 937; VII.78-79: 514;

VII.80: 523, 772, 780, 1055; VII.81: 210, 937; VII.82: 147, 332, 363, 535; VII.82-83: 422; VII.83: 272, 274, 301, 373, 468; VII.84: 986; VII.85: 29, 208, 359, 525; VII.86: 406; VII.88: 363, 422; VII.89: 505, 543; VII.90-92: 514; VII.91: 515; VII.92: 994; VII.94-95: 515; VII.96: 210, 422, 505, 514, 555, 556; VII.97: 125, 147, 351, 363, 365, 535, 577; VII.97-98: 422; VII.98: 505, 506, 514, 515, 994; VII.99: 423, 506, 514; VII.100: 209-210, 506, 543; VII.104: 505; VII.105: 157; VII.105-107: 327, 545; VII.106: 169, 331, 336, 572; VII.106-107: 364, 930; VII.107: 336; VII.108: 157, 169, 219; VII.108-116: 545; VII.110-111: 169; VII.112: 157; VII.113: 108, 256, 262, 364; VII.114: 109, 924; VII.115: 373, 547, 558; VII.115-116: 547; VII.116: 318; VII.117: 107, 342, 343, 360, 384, 547; VII.118: 830; VII.118-119: 547; VII.118-120: 203, 413-414, 542; VII.119: 301, 302, 331; VII.120: 414, 547, 830; VII.121: 332, 545; VII.128: 506; VII.131: 374; VII.132: 545; VII.134-137: 316; VII.136: 235; VII.138: 543, 545; VII.151: 557, 597, 998, 1000; VII.172: 545; VII.174: 545; VII.175: 545; VII.181: 277; VII.183: 545; VII.184: 555, 556; VII.184-187: 543; VII.186-187: 284, 305; VII.187: 237, 543, 544; VII.190: 309; VII.190-192: 545; VII.191: 256, 258, 565; VII.194: 142, 328, 579; VII.196: 552; VII.198-201: 545; VII.201-239: 545; VII.212: 239, 316; VII.224: 145, 557, 972; VII.233: 473; VII.239: 382, 435.

VIII.5: 316; VIII.10: 316; VIII.11: 555; VIII.13: 566; VIII.19: 547; VIII.22-23: 547; VIII.30: 545; VIII.32: 556; VIII.34-39: 546; VIII.40: 546; VIII.40-64: 546; VIII.52-54: 566; VIII.54: 566, 583; VIII.54-55: 545; VIII.55: 558, 566; VIII.67-68: 324; VIII.70-74: 546; VIII.76-96: 546; VIII.85: 315, 328, 513, 547, 549, 555, 579; VIII.85-86: 15; VIII.86: 316, 555; VIII.87-88: 328; VIII.88: 316; VIII.89: 316, 555, 557; VIII.90: 162, 239, 315, 328, 360, 435, 555; VIII.97: 334, 546, 547; VIII.98: 382-383, 559, 954; VIII.99: 203, 546, 556, 988; VIII.100: 334, 546; VIII.100-101: 363, 546; VIII.101-103: 577; VIII.103: 582, 606; VIII.103-104: 200, 542, 546, 583; VIII.104: 283, 349; VIII.104-105: 285; VIII.105: 162, 283, 284, 519, 829, 979; VIII.107: 283, 349; VIII.111-112: 547; VIII.113: 209, 546, 549, 768, 1062; VIII.115: 260, 546; VIII.116: 558; VIII.117: 546; VIII.120: 170, 360, 990; VIII.126: 343, 350, 547, 556, 937; VIII.126-130: 350; VIII.130: 351, 514, 802; VIII.132: 549;

VIII.133-135: 565; VIII.136: 157, 362; VIII.141-144: 548.

IX.3: 384, 548, 549; IX.4-5: 549; IX.6-11: 549; IX.7: 548; IX.8: 309, 548; IX.12: 548, 557; IX.13: 549, 553; IX.15: 549, 554; IX.16: 343, 526; IX.18: 316, 552; IX.19-23: 549; IX.20: 552; IX.20-21: 318; IX.21: 553; IX.22: 553, 554; IX.22-23: 556, 557; IX.23: 554; IX.24: 106, 343, 538; IX.28-31: 554; IX.31: 555; IX.31-32: 209; IX.32: 593; IX.37: 333; IX.37-38: 565; IX.41: 344, 549, 556, 841, 842; IX.41-42: 542; IX.49: 333, 550, 553; IX.52: 553; IX.57: 553; IX.58: 333, 542, 555; IX.59: 554, 555; IX.60-61: 554; IX.61: 333, 554; IX.62: 554, 555; IX.62-63: 554; IX.64: 557; IX.66: 350, 542, 550, 556; IX.68: 555; IX.69: 554; IX.70: 236, 267, 550, 554; IX.71: 553, 555; IX.76: 291; IX.80: 309; IX.82: 268, 300, 305, 309, 358, 986; IX.89-90: 350, 550; IX.90: 550; IX.92: 550; IX.96: 209, 363, 550; IX.99: 550; IX.100: 550, 554; IX.101: 551; IX.102: 209, 554, 555; IX.102-103: 557; IX.103: 550, 551; IX.104: 550, 551; IX.106: 551; IX.107: 319, 327, 328, 535, 550, 559, 577, 627; IX.108-113: 540; IX.108: 348, 532, 551; IX.108-113: 948; IX.109: 317, 948; IX.109-112: 532; IX.110: 320, 330, 347, 536, 537, 984; IX.111: 331; IX.113: 349, 532, 559; IX.114: 551; IX.114-121: 552; IX.115-116: 565; IX.115-118: 937; IX.116: 427, 430; IX.130: 549; IX.136: 548; IX.137: 548; IX.140: 548, 558; IX.184: 209; IX.210-211: 208; IX.215: 208.

HIÉRON, *Adv. Iovinian* 1.45: 683, 1019.

ISIDORE CHAR., *Mans. Part.* § 1: 943; § 5: 220, 759; § 6: 759.

ISOCRATE *Ech.* 111: 677. – *Evag.* 18-20: 628; 26-32: 629; 60-62: 668; 63: 70; 67-68: 666. – *Paix* 44: 808; 82: 212. – *Panég.* 138-149: 651; 138-159: 669; 138-166: 677; 140: 654, 671; 142: 656; 145: 660; 152: 359; 161: 600, 667, 677, 689, 701; 161-162: 669, 675; 162: 670; 165: 369. – *Phil.* 42: 1044; 99-100: 677; 100-101: 677; 101: 638, 701; 102: 702; 102-104: 701; 120: 719, 857.

Itin. Alex. § 19: 843; § 43: 852; § 45: 287; § 65: 866.

SAINT JÉRÔME *Comm. Dan.* XI.7.9: 66.

JOSÈPHE C. *Apion* I.19: 907; I.150-153: 52; I.172-173: 937; I.194: 1031; II.129-133: 1031. – *A.J.* XI.2.2: 503, 1040; XI.16: 468; XI.104: 913; XI.185: 540, 588, 687; XI.248: 948; XI.297-301:

1031, 1042; XI.302: 734; XI.320: 287; XI.321-332: 1074; XI.325-339: 1074.

JUSTIN I.4.4: 34; I.4.10: 26; I.6.8-17: 42; I.6.16: 910; I.7.2: 49, 832; I.7.3-5: 911; I.7.7: 910; I.7.11: 47; I.7.11-13: 988; I.9: 114; I.9.2: 66; I.9.4-11: 110; I.9.11: 112; I.9.12: 79; I.9.12-13: 117, 815; I.9.14-18: 925; I.9.18: 926; I.9.22-23: 925; I.10.1: 926; I.10.1-2: 140; I.10.13-14: 122, 144; I.10.15-23: 154; II.5.9: 155; II.10.1-11: 540; II.13.9-10: 547; II.13.11-12: 547; III.1: 581; III.1.1: 533, 559; V.2.1-2: 656; V.11.1: 1012; VI.2.11: 656; VI.6.2: 668; VII.3.9: 157; VII.4.1: 157; IX.1.3: 578; IX.5.8: 837; X.1.1: 699; X.1.1-2: 801; X.1.2: 700, 1029; X.1.5: 699, 700; X.2.4: 1026; X.2.6: 700; X.3: 791, 1029; X.3.1: 700, 796; X.3.2-5: 242, 753; X.3.3-5: 796; X.3.4: 762, 791; X.3.5: 797; X.3.6: 800; X.11.5: 790; XI.5.7: 790; XI.6.8: 843; XI.6.10: 843; XI.12.6-9: 855; XI.12.10: 853; XI.14.11: 755; XII.11.5: 856; XII.13: 936; XII.13.3-5: 746; XV.3.7-8: 243; XVI.3.9: 720; XVIII.3.8-14: 926.

Lettre d'Aristée 288: 791.

Lettre de Thémistocle 30: 380, 395, 580.

LUCIEN *Dea Syria* § 17-27: 283. – *Macrob.* 15: 1029.

LYSIAS 19.21: 667; 19.21-23: 667; 19.25: 324; 19.43: 667.

PSEUDO MANÉTHON Fg 70: 583; Fg 71a-b: 583. MEMNON: Cf. FGrH 434.

C. NEPOS *Agés.* 2.1: 655; 2.4: 656; 3.2: 657; 7.3: 786; 8.2: 306; 8.7: 539; *Alc.* 9.3-4: 637. – *Chab.* 3.1: 684. – *Conon* 2.2: 655; 3.2: 269; 3.2-3: 234; 3.3: 235, 272; 4.1: 656; 5.4: 631. – *Datamès* 1-3: 719; 1.1: 669, 732, 787; 1.2: 669, 752; 1.3: 787; 1.3.1-4: 679; 2.1: 670; 2.2: 670; 3: 316; 3.1-5: 211; 3.5: 332, 673, 679, 1018; 4: 1018; 4.1: 732; 4.1-2: 389, 670; 4.2: 441, 680, 731, 732, 959; 4.4: 670, 680; 4-5.1: 679; 5.1: 1018; 5.1-5: 1018; 5.1-6: 676; 5.2: 332; 5.3: 971; 5.3-4: 332; 5.4: 733; 5.6: 673, 679, 681, 1061; 6: 679, 680; 6.1: 680; 7-8: 679; 7.1: 337, 679; 7.1-5: 679; 8.1.2: 1063; 8.1-2: 816; 8.2: 730, 819, 1018; 9: 679; 10-11: 679; 10.1-2: 337; 10.2: 474, 680; 14.3: 270. – *Iph.* 2.4: 673, 804. – *Paus.* 1.2: 327, 335. – *Reg.* 1: 587; 1.4: 584; 21.4: 237. – *Thém.* 10.1: 524.

NICOLAS DE DAMAS: Cf. FGrH 90.

PAUSANIAS I.8.5: 559; I.16.3: 559; I.29.10: 708, 838, 841, 1034; I.32.7: 172; II.5: 607, 946;

V.27.5: 723; V.27.5-6: 342, 949; VI.5: 306; VI.18.2-4: 875; VII.6.6: 696, 723, 724, 1035; VII.10.2: 171; VIII.46.3: 551, 559; IX.46: 554.

PHILOSTRATE, *Vit. Apoll.* I.25: 219, 543; I.37: 272.

PLATON *Alc.* 121c: 537; 121d: 238, 285, 537; 121e-122a: 537; 122a: 537; 122-123a-b: 475. – *Lois* III 693sq.: 60; 694c-695a: 24; 694c-d: 791; 694d: 533; 694e: 533; 695c: 122, 140, 982; 697d: 615; 697e: 1061.

PLINE, *HN.* IV.36: 780; IV.98: 780; V.82: 1040; VI.29.116: 522, 923; VI.30.119-120: 936; VI.30.120: 741, 920, 1013; VI.107: 779; VI.116: 108; VI.119-120: 207; VI.123: 743; VI.143: 214; VIII.6.1: 948; VIII.44: 215, 937; XIII.41: 281; XIII.43: 795; XVII.42: 246; XXIV.160: 278; XXIV.162: 278; XXIV.164: 278; XXIV.165: 238, 279; XXX.8: 278; XXXI.40: 275; XXXIV.19.68: 447; XXXVII.38: 258; XXXVII.40: 258; XXXVII.142: 278; XXXVII.144-145: 278; XXXVII.147: 278, 539; XXXVII.155: 278; XXXVII.157: 278; XXXVII.169: 279.

PLUTARQUE *Agés.* 4.1-2: 660; 6.6-8: 660; 9.4: 657; 9.8: 657; 15.1: 419, 660; 36.5: 682; 37.3-11: 683; 37.4-6: 684; 37.5: 682; 38-40: 683; 40.1: 539. – *Agis* 3.9: 721. – *Alc.* 12: 414; 12.1: 215; 24.7: 245, 357; 28.1: 1004; 37.8-39: 637. – *Alex.* 5.1-3: 708; 5.2: 386; 10.1-3: 1068; 16.12-14: 817; 18.7: 383, 791, 792; 18.7-8: 797; 18.8: 270, 318; 20.8: 241; 20.12-13: 268; 21.6: 237, 797; 21.9: 720; 21.10: 293; 23.5: 305; 24.6: 736; 29.7: 853; 30.2: 284, 286; 30.5: 259, 263, 924; 30.7: 263; 30.12: 745, 972; 31.7: 1045; 34.1: 862, 889, 1076; 35.15: 215; 36.2: 408, 822; 36.4: 156, 192, 407; 37.1: 448, 692, 755, 756; 37.5: 230; 38.8: 761, 1073; 39.4: 330; 39.9: 800, 868, 869, 1072; 39.10: 269, 795; 43.4: 856; 48.4: 850; 59.3-4: 814; 65.6-7: 194; 68.7: 869; 69.1: 43, 957, 960; 69.1-2: 331, 757, 826; 69.2: 754, 812, 822, 998; 71.1: 1064; 72.1: 538; 72.3: 1050; 73.6: 311; 76.1-5: 268. – *Aratos* 16.3: 807. – *Aristide* 9.1-2: 557; 24.1: 406, 956. – *Artaxerxès* 1.1: 237, 587; 1.2: 634; 1.4: 1011; 2-13: 632; 2.1: 799; 2.3-4: 634; 2.4: 537; 2.4-5: 797; 3.1-2: 539, 634; 3.2: 303, 696, 797, 1024; 3.3: 537, 538, 539, 635; 3.3-6: 635; 3.6: 635; 4: 6: 820; 4.1: 415, 588; 4.3: 635, 636; 4.4: 587, 636, 640, 799; 4.4-5: 205, 330, 588, 640; 4.5: 263, 410, 695; 5: 588, 640; 5.1: 205, 410; 5.4: 333; 5.5: 322; 5.6: 204, 295; 6.1: 304, 636, 640, 799; 6.1-2: 700, 794; 6.2: 646; 6.4: 264, 799; 6.5: 636, 640; 7.2: 647; 7.3: 240, 332, 646; 7.5:

648, 652, 786; 7.6: 820; 8.2: 240, 242; 8.2-6: 648; 9: 648; 9.1-2: 321; 9-10: 751; 9-11: 320; 10.1: 332, 646, 650; 10.3: 649; 11.1: 642; 11.2: 319, 642; 11.3: 240, 276; 12.1: 283; 12.1-3: 646; 12.4: 283, 286; 13.2: 649, 1015; 13.3-4: 648; 13.7: 250; 14-17: 632; 14.1: 276, 753, 787; 14.5: 330; 14.6: 330; 14.7-10: 330; 14.9-10: 929; 14.15-16: 330; 15.2: 284, 318; 15.7-9: 839; 15-16: 281; 16-17: 929; 16.1-2: 649; 17.1: 283; 17.4: 632; 17.6: 284, 286; 17.7: 1015; 17.8: 281, 796; 18: 632; 18.1-4: 276; 18.4: 250, 303; 18.7: 106, 250; 18.8: 250, 251; 19: 274, 302, 607, 632; 19.2: 744; 19.2-6: 795; 19.3-5: 274; 19.9: 274; 19.10: 632, 745; 20-22: 632; 20.1-2: 633, 650; 21.3: 276; 22.9: 302; 22.9-12: 324; 22.10: 327; 22.11: 327; 23: 632; 23.1-5: 632; 23.2: 632; 23.3-7: 607, 700; 23.5: 142, 227, 568, 590; 23.7: 1024; 24: 613, 634, 669; 24-30: 632; 24.1: 632, 669; 24.3: 215, 249, 301, 647; 24.4: 322, 333; 24.5-9: 594, 787; 24.6: 661, 752, 1063; 24.9: 319, 322, 328, 333, 752; 24.9-10: 313, 633; 24.9-11: 249, 649; 24.10-11: 240; 25.1-2: 249, 433, 457, 832; 25.1: 215, 457, 759; 25.3: 650; 26-27: 632; 26-29: 538; 26.1: 537, 700, 797; 26.1-2: 699, 794; 26.1-3: 799; 26.2-3: 632; 26.2: 796; 26.4: 798, 1029; 26.4-5: 699, 1011; 26.5: 331, 536; 27-28: 699, 794; 27.1: 292, 295; 27.2: 293; 27.3-4: 295, 331; 27.4: 293, 509, 697, 759, 1026; 27.7: 650, 663; 27.7-9: 321; 27.7-10: 1073; 27.9-10: 333; 28.2: 331; 29: 334, 582, 700; 29.1: 283, 699; 29.1-3: 281; 29.3: 269; 29.6-7: 333; 29.8: 142, 349; 29.12: 259, 262, 924; 30.1-2: 796, 799; 30.1-5: 700; 30.1: 632, 699, 700; 30.2: 699; 30.2-3: 796; 30.7-8: 700; 30.8: 699; 30.9: 632, 700, 1029. – *Cimon* 7.1: 322; 9.5: 318; 9.6: 419, 516, 573; 10.9: 707, 725; 12: 573; 12.1: 573; 12.2: 574; 12.4: 574; 12.5: 363, 574, 930; 13.4: 574; 14.1: 993; 14.1-2: 575; 18.5-19: 596; 18.6: 596; 19.3: 574; 19.4: 389, 573. – *Crassus* 17.9: 305. – *Eumène* 2.6-7: 461; 5.9-10: 10; 8.5: 432, 466, 726; 8.9: 517; 8.12: 589; 16.1-2: 759. – *Lucullus* 24.1: 641; 24.2: 641; 24.2-5: 762; 24.4-5: 641; 24.5: 990. – *Lysandre* 3.3: 725, 979, 1035; 6: 358; 33: 721. – *Pélopidas* 30.3: 660; 30.9-13: 324; 30.10: 327; 34.2: 1050. – *Périclès* 12.1: 993; 20.3: 599. – *Phocion* 18.6: 330; 18.7: 876. – *Pompée* 34.7: 750. – *Thémistocle* 13.1: 315, 939; 13.2: 321; 14.3-4: 557; 24.5: 290; 26.1: 380, 419, 517, 519, 580; 26.5: 296; 26.6: 338; 27.1: 580; 27.2: 584; 27.2-7: 234, 338; 27.4-5: 234-235; 28.1: 525; 28.5: 524; 28.6: 924; 29.1: 338; 29.3: 580; 29.4: 219, 938; 29.5: 320, 338, 588; 29.5-6: 588; 29.6: 279, 311, 322,

361; 29.7: 202, 338, 365; 29.8: 361; 29.9: 360, 580; 30.1: 360, 380, 419, 644, 1037; 31.1: 558; 31.1-2: 995; 31.2: 296; 31.3: 360, 361, 532, 587, 596, 764; 31.4: 591, 596; 31.5: 596. — *De Fort. Alex.* 1.8: 821. — *Mal. Her.* 20: 911; 24: 161; 26: 172; 36: 170. — *Mor.* 11a-b: 958; 127f: 405; 140b: 289, 296; 172b: 410, 640; 172c: 240, 410; 172f: 829; 173b: 540; 173c: 170, 304, 948, 985, 988; 173c.3: 948; 173d: 243, 330, 410; 173d-e: 588; 173e: 286, 325; 173e-f: 640; 173f: 296, 640; 174b: 334; 246a-b: 826, 960; 264a-b: 43, 331, 757, 957; 326e: 383, 791; 328c: 828, 1011; 337b: 795; 337e: 791; 339a: 291; 339e: 850; 340b: 791, 792, 797; 342b-c: 386; 488d: 540; 488d-f: 540; 510b: 171; 545a: 985; 565a: 588, 948; 820c: 149; 820d: 146; 821e: 238; 859a-b: 911; 861a-c: 933; 862b: 172. — *Quaest. Conv.* 1.6.2: 252.

POLYBE, Intro 23; V.43: 146; V.44: 759; V.44-45: 758; V.80.1: 704; V.82.11: 1063; X.27: 96, 758, 759, 943; X.27.1: 432; X.27.6: 1050; X.28: 15, 182, 385, 773; X.28.2-4: 825, 827-828, 1066; X.28.3: 429; X.43-47: 384; XII.17-22: 818; XII.18-22: 1063; XII.22.1-7: 241; XII.22.2: 842; XIII.9: 782; XVI.22a: 64, 736; XXXI.9.3: 757; XXXI.29: 249, 310; Fg. 38: 244; Fg. 133: 244; Fg. 166: 146.

POLYEN II.1.26: 958; II.16: 806; III.9.63: 672; IV.3.1: 1072; IV.3.15: 718, 863; IV.3.17: 854; IV.3.26: 692; IV.3.27: 755, 756, 801, 870; IV.3.32: 199, 298-299, 327; IV.8.3: 763; V.44.4: 838, 1063; V.44.5: 837, 838, 875; VI.10: 662, 1016; VI.24: 146; VII.1.7: 133, 832; VII.4: 918; VII.6.1: 42; VII.6.4: 911, 988; VII.6.9: 42; VII.7.17: 608; VII.8.1: 910; VII.9: 64-65; VII.10: 342; VII.11.2: 149; VII.11.3: 405, 829, 919; VII.11.6: 650; VII.11.7: 421, 495-496, 915, 960, 974; VII.11.12: 251, 260, 941; VII.11.14: 929; VII.14.1: 310, 333; VII.14.2-4: 676; VII.14.2: 682; VII.14.3: 681; VII.14.4: 806; VII.17: 1011, 1029; VII.21.1-3: 676; VII.21.1-7: 676; VII.21.1: 419, 509, 676, 680; VII.21.3: 678, 685; VII.21.5: 235, 356, 680; VII.23.1: 687; VII.23.2: 414, 687; VII.26: 676; VII.27.2: 850; VII.28: 676; VII.28.1: 498; VII.28.2: 1037; VII.29.1-2: 676; VII.29.1: 474, 680; VII.33.2: 810; VIII.16.1: 268; VIII.26: 946, 952; VIII.28.2: 995; VIII.29: 913; VIII.60: 946.

QUINTE-CURCE III.1.1: 726; III.1.6-7: 725; III.1.7: 336; III.1.8: 844; III.1.19-20: 845, 846, 847; III.1.22: 297; III.1.23: 718; III.1.24: 718; III.2.1: 210, 847; III.2.2: 713, 816; III.2.3: 816;

III.2.4-9: 817, 1051; III.2.8: 739; III.2.9: 210, 369, 804, 846; III.2.10-19: 240; III.2.17: 739; III.2.19: 848; III.3.1: 817, 848; III.3.3: 202, 260; III.3.5: 229, 792, 797; III.3.6: 819, 987; III.3.8: 201, 262, 263, 713; III.3.8-25: 197, 713; III.3.9-11: 200; III.3.9: 256, 261-262, 342; III.3.10: 292, 746; III.3.11-12: 262; III.3.13: 247, 273; III.3.14: 200, 321, 800, 818; III.3.15: 202, 236, 273; III.3.16: 745; III.3.17: 229; III.3.19: 984; III.3.21: 200, 236, 267, 321, 800, 801; III.3.22-25: 200; III.3.23: 280, 284, 297, 945; III.3.24: 292; III.3.25: 305, 801; III.4.1: 763, 863; III.4.2: 387; III.4.3: 842, 1039; III.4.4: 388; III.4.5: 680, 841; III.4.11-12: 388; III.4.24: 293; III.7.1: 708; III.7.4: 845, 847; III.8.1: 804, 817; III.8.2-11: 845; III.8.7: 267, 854; III.8.8: 385; III.8.12: 349, 713; III.8.22: 566, 730, 874, 1074; III.9.1-6: 817; III.9.2-3: 818; III.9.3: 1064; III.9.5: 422; III.9.11: 818; III.11.8: 802; III.11.11: 240; III.11.12: 236; III.11.15: 986; III.11.17-18: 818; III.11.23: 201; III.12.6-7: 867; III.12.7: 862; III.12.16-17: 237; III.12.13-14: 107; III.13: 305, 1030; III.13.1: 503; III.13.2: 730, 871; III.13.2-4: 864; III.13.2-5: 867; III.13.3: 802; III.13.5: 267, 846; III.13.7: 267, 965; III.13.7-11: 308; III.13.12: 297, 796, 945; III.13.12-13: 801; III.13.13: 800; III.13.13-14: 803, 865; III.13.17: 864, 867.

IV.1.1: 236; IV.1.5: 871, 875; IV.1.7-14: 852; IV.1.14-15: 726; IV.1.15: 876; IV.1.15-16: 848; IV.1.16: 877; IV.1.18-26: 877; IV.1.25: 1041; IV.1.27: 850; IV.1.27-33: 849, 865; IV.1.28: 848, 851, 877; IV.1.30-33: 878; IV.1.33: 763; IV.1.34: 719; IV.1.34-40: 849; IV.1.35: 845, 848, 851; IV.1.36: 734, 851, 852; IV.1.37: 850; IV.2.5: 877; IV.2.7: 802; IV.2.18: 734; IV.2.24: 850; IV.3.1: 850; IV.3.7: 850; IV.3.11: 854; IV.3.36: 854; IV.4.15: 877; IV.5.1: 852, 853; IV.5.7: 853; IV.5.11: 849, 854; IV.5.11-14: 854; IV.5.13: 719, 849; IV.5.13-14: 849; IV.5.14: 848; IV.5.14-22: 852; IV.5.15-16: 850; IV.6.1: 855; IV.6.1-2: 850, 853; IV.6.7: 336, 736, 737, 854, 861, 864; IV.6.15: 813; IV.6.30: 813; IV.7.1: 832, 849; IV.7.1-3: 872, 877; IV.7.3-4: 864; IV.7.4: 307; IV.7.5: 873; IV.8.9: 874; IV.8.9-11: 851, 852; IV.8.10: 874; IV.9.1-2: 846, 855; IV.9.1-3: 817; IV.9.2: 774; IV.9.3-4: 854; IV.9.6: 855; IV.9.8: 393, 740, 741, 854; IV.9.9: 1045; IV.9.10: 553, 854; IV.9.13: 850, 854; IV.9.14: 842; IV.10.3: 885; IV.10.7: 255; IV.10.10-13: 854; IV.10.13: 854; IV.10.16-17: 854; IV.10.18: 284; IV.10.18-33: 855; IV.10.25-34: 283; IV.10.34: 855;

IV.11.1: 801, 855; IV.11.2-9: 855; IV.11.5: 853; IV.11.6: 853, 855; IV.11.11-13: 857; IV.11.20: 1073; IV.12.7: 756, 786; IV.12.8: 141, 756, 801, 1055; IV.12.9: 210, 780, 1055; IV.12.11-12: 732; IV.13.2: 255; IV.13.6: 854; IV.13.12: 263; IV.13.12-14: 745; IV.13.26: 713; IV.14.8: 818; IV.14.24: 255, 745; IV.14.26: 236; IV.15.30: 236; IV.16.4: 1045; IV.16.5: 203; IV.16.7: 859, 861; IV.30.4: 777.

V.1.2: 523, 740, 743, 772; V.1.4: 802; V.1.6: 860; V.1.7: 860, 1071; V.1.7-9: 885; V.1.9: 860; V.1.17: 861, 869; V.1.17-18: 802, 872; V.1.17-23: 201, 713, 739, 865; V.1.18: 868, 869; V.1.19: 865; V.1.20: 739, 868, 971; V.1.20-21: 872; V.1.21: 204; V.1.22: 256, 342, 746; V.1.22-23: 872; V.1.23: 818, 861, 865, 866, 881, 1006; V.1.35: 907; V.1.36-38: 860; V.1.44: 739, 763, 865, 869; V.2.8: 860, 861, 865; V.2.8-10: 865, 867; V.2.9: 275, 865; V.2.10: 204, 214, 699, 776; V.2.13-15: 234; V.2.14: 283-284; V.2.17: 869; V.2.44: 868; V.3.1: 753; V.3.1-16: 747; V.3.4: 336, 388, 854, 861, 869; V.3.11: 802; V.3.12: 801; V.3.15: 757; V.3.15-16: 869; V.3.16: 870, 1049; V.3.17: 756; V.3.19: 297; V.4.3-4: 755; V.4.4: 981; V.4.6-7: 457; V.4.10-12: 755; V.4.20: 457, 754; V.4.23-24: 870; V.5.2: 756, 867, 870, 885, 971; V.5.4: 375, 754, 885; V.5.5: 755; V.5.6: 472, 755; V.5.9: 755; V.5.13: 447, 743, 755; V.5.15: 448; V.5.17: 755; V.5.19: 743; V.5.20: 448, 755; V.5.24: 757; V.5.35-36: 1049; V.6.3-5: 435; V.6.3-8: 308; V.6.5: 230, 273, 309; V.6.10: 756, 870; V.6.11: 756, 757, 870; V.6.17: 870, 871; V.6.17-19: 749; V.7.2: 871; V.7.11: 761, 1073; V.8.1: 758; V.8.2: 861; V.8.3: 818; V.8.3-4: 884; V.8.5: 384, 759; V.8.9: 867; V.8.12: 867; V.9.1: 885; V.9.13: 885; V.9.16: 884, 885; V.10.2: 193, 884; V.10.3: 193, 860; V.10.5: 885; V.10.7: 818; V.10.12: 885; V.11.4: 525; V.11.5: 818; V.11.12: 818; V.12.1: 885; V.12.6: 885; V.12.9-13: 284; V.13.2: 757; V.13.3: 744, 869, 884; V.13.11: 730, 744, 1039, 1072; V.20.7: 777.

VI.2.7: 802, 1060; VI.2.9: 346; VI.2.10: 802; VI.3.12: 790; VI.4.25: 707, 865; VI.5.6: 719, 851; VI.5.22: 280; VI.6.8: 280, 284, 292; VI.6.13: 766, 886; VI.6.36: 777; VI.8.10: 285. VII.1.3: 837; VII.2.18: 373; VII.2.20-23: 759; VII.2.22: 214, 245, 357; VII.2.29: 310; VII.4.3: 760; VII.4.20: 769; VII.4.21: 769; VII.4.30: 49, 770; VII.4.32-38: 842; VII.4.33: 241-242; VII.4.33-38: 753; VII.5.28-35: 522, 771; VII.5.29: 743; VII.6.15: 770; VII.10.10: 761;

VII.10.15: 772, 1053; VII.11.1: 768; VII.11.29: 768, 771, 1053.

VIII.1.1: 768; VIII.1.11-12: 310; VIII.1.13: 249; VIII.1.14-16: 243-244; VIII.1.15: 243; VIII.1.19: 242, 310; VIII.1.28: 293; VIII.2: 768; VIII.2.19: 768; VIII.4.21: 768, 771; VIII.5.1: 1064; VIII.7.5: 837; VIII.8.25: 249; VIII.12.5: 866; VIII.12.5-6: 777; VIII.12.7-10: 206; VIII.12.8: 866; VIII.13.2: 206, 776; VIII.13.3-4: 777.

IX.10.19: 761, 1074.

X.1.1: 776; X.1.2: 1039; X.1.3: 760; X.1.9: 761, 1074; X.1.22: 342, 483, 756, 768; X.1.22-23: 29, 346; X.1.22-24: 780; X.1.22-25: 870; X.1.24: 204; X.1.26: 280; X.1.31: 106; X.1.32: 102; X.2.24: 841; X.5.18: 538; X.7.2: 1077; X.7-14: 777; X.10.2: 1037; X.10.13: 539.

Roman d'Alexandre II.15.8: 938; III.28.10: 219.

SCHOLIES DÉMOSTHÈNE 4.14: 701, 807; 4.19: 805, 811, 815; 4.24: 808, 812.

SÈNÈQUE *De Ira* XIV.2.4: 349.

SEXTUS EMPIRICUS *Pyrrh.* I, 152: 944.

Souda s.v. *basileieoi paides*: 1064. — *Dareios*: 1070. — *khôris hippeis*: 172, 173. — *kardama*: 278. — *mosargoi*: 306.

STRABON I.3.1: 395-396, 599.

XI.8.4: 698, 762; XI.8.4-5: 746; XI.9.1: 758; XI.11.4: 90, 191, 522, 743, 764, 767, 771, 871; XI.13.1: 238, 242, 758; XI.13.2: 758; XI.13.5: 24, 910; XI.13.6: 749, 871; XI.13.7: 432, 758, 1050; XI.13.8: 415, 417, 419, 432, 758, 762, 957; XI.13.9: 36; XI.13.9-11: 24; XI.13.18: 419; XI.14.5: 149; XI.14.9: 108, 262, 415, 695, 730; XI.14.15: 147, 149; XI.14.16: 509, 698, 762.

XII.1.1: 761; XII.1.4: 761; XII.2.2-7: 731; XII.2.3: 731; XII.2.5: 731, 1040; XII.2.7: 732; XII.2.9: 732; XII.2.10: 719; XII.3.4: 719; XII.3.9: 719; XII.3.12: 719; XII.3.31: 697; XII.3.34: 509; XII.3.37: 509, 698, 762.

XIII.1.17: 95; XIII.4.5: 721, 724; XIII.4.13: 814.

XIV.1.22: 875; XIV.2.17: 727, 788, 803, 1068; XIV.5: 722; XIV.5.1: 730; XIV.5.17: 516.

XV.1.6: 814; XV.1.16: 199; XV.1.55: 293; XV.1.62: 1054; XV.1.68: 257; XV.2.1: 776, 1054; XV.2.5: 778; XV.2.8: 193, 525; XV.2.10: 525; XV.2.14: 340, 525, 780, 1069; XV.3.1: 121, 456, 754, 780, 906; XV.3.2: 177, 180, 1050; XV.3.3: 177, 741, 757; XV.3.4: 740, 741, 747, 749; XV.3.5: 781, 782; XV.3.6: 457, 780;

XV.3.7: 871; XV.3.7-8: 220, 757; XV.3.8: 98, 819, 1063; XV.3.10: 199; XV.3.13: 258, 262, 696, 924, 941; XV.3.14: 254, 257, 260, 342, 696; XV.3.14-15: 942; XV.3.15: 257, 696; XV.3.16: 260, 278, 696; XV.3.17: 107, 289, 347, 348, 349, 448, 537, 754, 790, 923, 1015; XV.3.18: 107, 244, 260, 278, 302, 303, 309, 310, 339-340, 341, 342, 384, 905, 918, 1040; XV.3.18-19: 339; XV.3.19: 301, 343, 922; XV.3.20: 24, 106, 304, 320, 321, 346, 539; XV.3.21: 237, 239, 408, 418, 420, 421, 442, 675, 822, 823, 959, 968; XV.3.22: 214, 300, 303, 304; XV.3.24: 790.

XVI.1.3: 1045; XVI.1.5: 432, 457, 562; XVI.1.6: 743; XVI.1.9: 740; XVI.1.10: 741, 883; XVI.1.11: 250, 432, 457, 741, 826, 1046; XVI.1.12: 781; XVI.1.14: 292, 744, 941; XVI.1.16: 199; XVI.1.20: 745; XVI.1.25: 740; XVI.2.20: 503; XVI.2.33: 673; XVI.2.39: 942; XVI.3.3: 782, 1046; XVI.4.20: 1055; XVI.4.27: 943; XVI.5.5: 779, 851.

XVII.1.22: 673; XVII.1.27: 66; XVII.1.46: 66.

TACITE III.60: 518, 977; III.61: 722; III.61-63: 623; III.62: 265, 696, 723, 1036; III.63: 918, 977; VI.37: 641; XIII.54.2: 786.

THÉOPHRASTE, *HP* II.6.7: 214, 795, 930; II.8.7: 281.

THÉOPOMPE DE CHIOS: Cf. FGh I 115.

THUCYDIDE I.5.3: 419; I.13.6: 48, 171; I.14.2: 171; I.16.1: 171; I.89-95: 532; I.89.1: 532; I.89.2: 572; I.94.1: 572; I.94.2: 572; I.94.3-6: 578; I.96.1: 427, 572, 573; I.98: 573; I.98.3: 573, 574; I.99: 993; I.100.1: 574; I.100.2: 575; I.104: 532, 591, 804; I.104.1: 593; I.104.2: 592, 594, 878, 914; I.109: 532, 804; I.109.1: 591, 592; I.109.2: 591, 592, 669; I.109.2-3: 598; I.109.4: 914; I.110.1: 592, 596, 653; I.110.1-4: 914; I.110.2: 592; I.110.3: 592; I.110.4: 592, 593; I.112.2-3: 596; I.112.3: 594; I.112.4: 596; I.115.2-5: 598; I.116: 598; I.118: 532; I.120.2: 419; I.128: 321; I.128-130: 532; I.128.5: 322; I.128.7: 361, 858; I.129.1: 350, 542, 556, 577; I.129.3: 315, 427; I.130.1: 358; I.130.1-2: 361; I.130.2: 271; I.130.3: 360; I.135-138: 532; I.135.2: 995; I.137.3: 517, 580; I.137.4: 360; I.138.1: 524; I.138.2: 360, 361, 580; I.138.4: 596.

II.7.1: 598; II.63.2: 599; II.67.1: 598; II.67.2: 598; II.69.1-2: 600; II.97.3-4: 330.

III.19.2: 600; III.31.1: 598; III.31.2: 599; III.34.1: 598; III.34.2-4: 598; III.93.3-4: 419.

IV.50.2: 598, 614, 709; IV.50.3: 599, 608; IV.102: 575.

V.1.1: 995.

VI.59.3: 158.

VIII.1.2: 609; VIII.2: 609; VIII.4.5: 597, 609; VIII.5.5: 609, 613; VIII.6.1: 597, 609, 611, 613, 725; VIII.6.3-5: 609; VIII.8: 611; VIII.8.1: 609; VIII.18: 610; VIII.28.2-4: 626; VIII.28.2-5: 610; VIII.29.1: 610, 612; VIII.35: 1004; VIII.35.2: 593, 614; VIII.36.1: 612; VIII.37: 610; VIII.37.1: 1012; VIII.43.3-4: 610; VIII.45.5: 612; VIII.45.5-6: 612; VIII.45.6: 612; VIII.46.1-4: 668; VIII.46.5: 610; VIII.50.3: 507; VIII.54.3: 609; VIII.58: 610; VIII.58.1: 351, 1004; VIII.78: 612; VIII.81.2: 610; VIII.84.5: 610; VIII.85.2: 645, 725; VIII.87: 610; VIII.87.5: 612; VIII.88.5: 617; VIII.99: 611; VIII.109.1: 611, 612, 721.

TROGUE-POMPÉE *Prol.* VI.6-9: 676; VII: 676; VIII-IX: 676; X: 669, 676, 678, 683-684, 752, 1019; X.3.1-2: 676; X.3.3-7: 676.

VALÈRE-MAXIME IV.2.7: 700; IX.2.7: 700.

XÉNOPHON *Agésilas* 2.26-27: 688; 2.28: 682; 2.30: 683; 3.3: 289, 293, 336, 348, 659, 663; 6.1: 655; 9.1-2: 271; 9.3: 213, 303; 9.5: 199.

— *Anabase* I.1.1-2: 634; I.1.2: 423, 617, 634, 635, 979; I.1.3: 635; I.1.4: 635; I.1.5: 322, 635, 641; I.1.6: 635, 636, 1004; I.1.6-11: 636; I.1.7: 636, 645; I.1.8: 611, 635, 636, 639, 1004; I.1.9: 645; I.1.10-11: 725; I.1.11: 636; I.1.19: 726; I.2.1: 614, 636, 645, 750; I.2.2: 645; I.2.3-4: 639; I.2.4: 1062; I.2.4-5: 639; I.2.5: 375, 636; I.2.6: 639, 647, 721; I.2.7: 357; I.2.7-9: 644, 726, 1037; I.2.9: 310, 551, 577, 647, 726; I.2.10: 461, 647; I.2.11: 647; I.2.12: 515, 627, 1039; I.2.14-20: 515; I.2.16: 373, 639; I.2.17: 525; I.2.17-18: 806; I.2.19: 398, 644; I.2.20: 644; I.2.20-21: 732; I.2.21: 387, 627, 645; I.2.21-22: 387; I.2.21-26: 644; I.2.22: 516; I.2.23: 515, 627; I.2.24: 390; I.2.27: 317, 515, 627, 644; I.3.1: 643, 647; I.3.1-14: 643; I.3.14: 643; I.3.26: 644; I.4.2: 250, 639, 647; I.4.3: 642; I.4.4: 730; I.4.4-5: 388; I.4.5: 391, 396, 638, 647; I.4.7: 643; I.4.8: 339, 643; I.4.9: 475, 649; I.4.10: 214, 619, 646, 976, 1040; I.4.11: 388, 641, 647; I.4.11-13: 643; I.4.11-18: 375; I.4.13: 643, 1013; I.4.18: 641, 646; I.4.19: 647; I.4.20: 643; I.4.21: 646; I.5.1-3: 647; I.5.2-3: 356, 647; I.5.4: 647; I.5.5: 419; I.5.6: 469, 643, 647; I.5.7: 385, 647; I.5.7-8: 373-374; I.5.8: 318, 642; I.5.9: 369, 647; I.5.10: 387, 647, 959; I.5.15: 642; I.6: 353, 643;

I.6.1: 322, 336, 643; I.6.2: 647; I.6.3: 335; I.6.4: 141; I.6.4-5: 643; I.6.5: 644; I.6.6: 336, 524, 637, 645; I.6.6-7: 642; I.6.6-8: 641; I.6.7: 336, 637, 724; I.6.10: 337, 347, 643; I.6.11: 642, 643, 1015; I.7.2: 643; I.7.5: 645; I.7.6: 191; I.7.9: 239; I.7.10: 1013; I.7.11: 270; I.7.12: 639, 646, 648; I.7.14-16: 647; I.8.1: 322, 526, 642; I.8.3: 553; I.8.4: 322; I.8.5: 642, 718; I.8.6: 553, 639; I.8.7: 639; I.8.9: 422, 639, 648, 786, 1012; I.8.11: 648, 786; I.8.12: 239, 525, 981; I.8.13: 648; I.8.14: 639, 648, 652; I.8.19: 647, 648; I.8.20: 648, 651; I.8.21: 235, 649; I.8.22: 240; I.8.24: 649; I.8.25: 320, 642; I.8.26: 276; I.8.28: 335; I.8.29: 318; I.9.1-2: 342; I.9.1-28: 640; I.9.2: 538; I.9.3: 339; I.9.4: 341; I.9.5-6: 242; I.9.6: 244; I.9.7: 979; I.9.8-29: 642; I.9.10-11: 645; I.9.11-12: 381; I.9.14-22: 317; I.9.15: 316; I.9.24-29: 649; I.9.25-26: 326; I.9.28: 640, 642, 645; I.9.29: 287, 328, 642; I.9.30: 335; I.10.4-19: 651; I.10.18: 469; — II.1.1-4: 642; II.1.2-3: 651; II.1.3: 639, 645, 651, 770, 1012; II.1.4: 653; II.1.4-5: 651; II.1.6: 648, 1012; II.1.7-13: 651; II.1.14: 651, 653; II.2.1: 346, 651; II.2.8-9: 651; II.2.17: 651; II.2.18: 651; II.3.1: 651; II.3.10: 375; II.3.10-13: 386, 829; II.3.11-13: 250; II.3.17: 526, 607; II.3.17-29: 651; II.3.26-27: 959; II.4.1: 338, 652; II.4.3: 369, 651; II.4.5: 391, 959; II.4.6: 639; II.4.7: 337; II.4.8-28: 651; II.4.9: 646, 959; II.4.12: 647; II.4.13: 375, 651, 829; II.4.14: 214, 829; II.4.17: 375; II.4.22: 386, 829; II.4.24: 375; II.4.25: 375, 634, 648, 699, 829; II.4.25-26: 651; II.4.27: 474, 475, 650; II.5.3: 337; II.5.9: 386; II.5.13: 653, 750; II.5.13-14: 653; II.5.18: 386; II.5.23: 653; II.5.27: 829; II.5.31-32: 250; II.5.31-42: 652; II.5.35: 642; II.5.38: 250; II.6.1-15: 250; II.6.29: 1015; II.24.5: 759. — III.1.20: 647; III.2.5: 642; III.2.23: 750; III.3.16: 1064; III.4.6-9: 740; III.4.6-12: 32; III.4.8-13: 907; III.4.13: 650, 802; III.4.31: 384, 467, 1064; III.4.34-35: 554; III.5.9-11: 387; III.5.16: 750, 752, 1064; III.5.17: 646, 762, 802; III.8.5: 780; III.11.5: 780. — IV.2.8: 1062; IV.3.3: 813; IV.3.4: 646; IV.4.2: 762; IV.4.4: 319, 322, 332, 646, 762; IV.4.7: 825; IV.4.18: 813; IV.4.21: 305, 309, 358; IV.5.9-10: 474; IV.5.10: 525; IV.5.16-18: 959; IV.5.24: 262, 416, 474, 695, 730, 762, 923; IV.5.34: 416, 525, 730; IV.5.35: 262, 695, 762, 923; IV.5.53: 1062; IV.8.22: 719. — V.3.2: 719; V.3.4: 802; V.3.5-7: 722; V.3.11: 802; V.5.3: 719; V.5.7: 750, 815; V.6.8: 639, 718; V.6.10: 391; V.7.13: 959; V.8.15: 662; V.8.17: 662. — VI.1.6: 778; VI.1.10: 264; VI.2.1: 719;

VI.4.24: 663; VI.5.2: 719; VI.5.7: 663; VI.18.1: 778; VI.20.4-5: 778; VI.21.3: 778; VI.22.3: 778; VI.23.1: 778; VI.23.3-8: 778; VI.24.1: 778; VI.24.2-3: 778; VI.27.1-2: 778; VI.28.7: 779; VI.29.1: 780. — VII.2.35-38: 949; VII.3.21-34: 949; VII.8.7-22: 517; VII.8.8: 662; VII.8.12-14: 662; VII.8.15: 389, 731, 772, 814, 981, 1062; VII.8.25: 1014; VII.29.10: 778.

— *Cyropédie* I.1: 81, 254; I.1.4: 51, 59; I.1.5: 193; I.2.1: 34, 341, 905; I.2.2: 339; I.2.3: 922; I.2.4: 340; I.2.5: 339, 906; I.2.6: 340; I.2.6-8: 341; I.2.7: 309; I.2.8: 339, 340; I.2.9: 340; I.2.10: 340; I.2.12: 339, 340; I.2.15: 339, 920; I.3-5.5: 339; I.3.1: 342; I.3.2: 239; I.3.3: 30; I.3.8: 104, 270, 275; I.3.9: 275; I.3.15: 242; I.4.5: 309; I.4.7: 311; I.4.7-15: 242; I.4.14: 243, 311; I.5.6: 255; I.5.7: 373; I.5.14: 255; I.7.15: 394. — II.1.1: 344; II.1.5: 423; II.1.9-10: 30; II.1.14: 1004; II.1.16-17: 30; II.1.22-24: 30; II.3.1-16: 344; II.3.36-38: 344; II.4.25: 394. — III.1.1: 255; III.2.7: 814; III.3.21-22: 255; III.3.22: 826; III.3.57: 255. — IV.2.21: 1062; IV.3.4-23: 30; IV.3.12-13: 344; IV.4.5: 826; IV.4.5-8: 474-475; IV.4.10: 475; IV.5.10: 826; IV.6.1-11: 52. — V.2.1-21: 52; V.2.22: 52; V.2.28: 282; V.3.1: 52. — VI.1.1: 78, 272; VI.1.27-30: 30; VI.1.29-30: 820; VI.1.50-54: 30; VI.2.11: 423, 769; VI.2.36: 374; VI.3.1: 255; VI.4.1: 30; VI.4.12: 255. — VII.1.1: 255; VII.2.4: 302; VII.2.9-14: 910; VII.2.29: 910; VII.3.1: 256, 910; VII.4.1-7: 48; VII.4.1-11: 77, 918; VII.4.12-13: 305, 910, 918; VII.4.2: 75; VII.4.16: 59; VII.4.57: 305; VII.5.1 sqq.: 52; VII.5.15-30: 912; VII.5.21: 261; VII.5.24-32: 282; VII.5.26-30: 52; VII.5.33-34: 918; VII.5.37-86: 96; VII.5.57: 910, 918; VII.5.59: 287; VII.5.60: 282; VII.5.61-65: 282; VII.5.65: 287; VII.5.66-68: 272; VII.5.67: 344; VII.5.71: 337; VII.6.12: 245; VII.8.67: 455; VII.35.1: 256. — VIII.1-7: 96; VIII.1.5: 337, 366; VIII.1.5-6: 74; VIII.1.6: 337; VIII.1.7: 74; VIII.1.8: 337; VIII.1.9: 267, 300, 947; VIII.1.9-14: 74; VIII.1.13: 200; VIII.1.16: 338, 344; VIII.1.17: 331; VIII.1.17-22: 74; VIII.1.17-21: 338; VIII.1.20: 338; VIII.1.22: 338; VIII.1.23: 256, 342; VIII.1.23-26: 253; VIII.1.36: 322; VIII.1.39: 316, 319, 338; VIII.1.40: 318; VIII.1.40-42: 238, 311; VIII.1.41: 239; VIII.2.2-4: 326; VIII.2.5: 303; VIII.2.7-8: 317, 319; VIII.2.8: 322, 948; VIII.2.9: 328; VIII.2.10-12: 355-356; VIII.2.22: 328; VIII.2.24-25: 278; VIII.3-4: 196, 311; VIII.3.1-3: 317; VIII.3.3-8:

957; VIII.3.8-11: 240; VIII.3.9: 263, 273; VIII.3.9-10: 866; VIII.3.10: 273; VIII.3.11: 256, 257, 258; VIII.3.11-24: 253; VIII.3.12: 108, 260, 261, 262; VIII.3.13-14: 238; VIII.3.13: 229; VIII.3.14: 203, 236, 311; VIII.3.14-16: 236; VIII.3.15-18: 197; VIII.3.17: 282; VIII.3.19: 270; VIII.3.19-23: 204; VIII.3.23: 273, 318; VIII.3.24: 108, 254, 258, 261, 262, 924; VIII.3.33-34: 258; VIII.3.36-38: 455; VIII.4.1: 323; VIII.4.1-5: 320; VIII.4.2: 270, 282, 287, 325; VIII.4.3: 259, 274, 582, 944; VIII.4.3-5: 323; VIII.4.4-5: 274; VIII.4.5: 331; VIII.4.6: 326; VIII.4.12: 264; VIII.5.1-16: 196; VIII.5.2: 267; VIII.5.3: 200, 267, 323; VIII.5.4: 272; VIII.5.4-5: 267; VIII.5.8: 259, 323, 335; VIII.5.8-10: 267; VIII.5.13: 267; VIII.5.19: 858, 910; VIII.5.21: 196, 330; VIII.5.22-26: 365; VIII.5.59: 274, 582; VIII.6.1-18: 74; VIII.6.1: 352; VIII.6.3: 352; VIII.6.4-5: 517; VIII.6.6: 206, 213, 407; VIII.6.7: 48, 75, 917; VIII.6.8: 59; VIII.6.9: 352; VIII.6.10: 337, 339, 355, 359, 517; VIII.6.10-13: 357; VIII.6.11: 326; VIII.6.12: 95; VIII.6.14: 78, 352; VIII.6.15: 355, 769; VIII.6.16: 59, 355; VIII.6.17: 382, 954; VIII.6.20: 59; VIII.6.22: 96, 199; VIII.6.23: 206, 213, 407; VIII.7.1: 197, 253, 264, 330; VIII.7.5-28: 634; VIII.7.6-28: 60; VIII.7.11: 914; VIII.7.11-28: 113; VIII.8: 200; VIII.8.1: 59; VIII.8.2: 60; VIII.8.4: 328, 337, 683; VIII.8.7: 651; VIII.8.8: 191; VIII.8.10: 308; VIII.8.13: 339, 341; VIII.8.14: 274, 278, 340; VIII.8.16: 304, 309; VIII.8.20: 77, 239, 286, 304, 517, 770; VIII.8.20-21: 615; VIII.8.26: 651.

– *Économique* IV.1.6-7: 346; IV.1.17: 842; IV.4: 244; IV.5: 1006; IV.5-6: 352-353; IV.5-7: 815; IV.6: 336, 355, 417, 423, 769, 813; IV.6-10: 316; IV.7: 317, 353; IV.7-8: 331; IV.8: 245, 317, 825; IV.8-11: 841; IV.10-11: 353; IV.11: 508; IV.13: 456; IV.13-14: 245; IV.18: 245, 640, 642; IV.20-25: 245, 357, 640; IV.21: 214; IV.24: 263, 695.

– *Helléniques* I.1.3: 617; I.1.6: 612, 839; I.1.8: 611; I.1.9: 611, 725; I.1.10: 611; I.1.22: 579, 612; I.1.24-25: 612; I.1.31-32: 611; I.2.4-5: 612, 660; I.2.6: 979, 1035; I.2.12: 730; I.2.16: 612; I.2.19: 613, 634, 760; I.3.8-13: 612; I.3.9: 356; I.4.2: 611; I.4.3: 352, 423, 617, 769; I.4.6-7: 381; I.5.3: 359, 613, 1004; I.5.5: 356; I.6.6-10: 358; I.6.7-7: 272; I.9.7: 769; I.10: 272. – II.1.8: 273, 635, 1012; II.1.13: 613, 634, 752; II.1.14: 15: 617. – III.1.1: 636; III.1.3: 650, 653; III.1.4: 6: 654; III.1.6: 579, 662; III.1.8: 654; III.1.10: 654, 662, 768; III.1.10-15: 579, 662; III.1.12: 414, 644, 662, 768; III.1.13: 579, 614, 661; III.2.1: 654; III.2.2: 719; III.2.9: 654; III.2.13: 654, 655; III.2.15: 654, 979; III.2.18: 654; III.2.20: 356, 654; III.2.21-31: 656; III.3.4-11: 656; III.4.1: 655; III.4.1-5: 656; III.4.2: 660; III.4.3: 660; III.4.5: 656; III.4.5-6: 356; III.4.6: 656; III.4.10: 659, 663, 770; III.4.11: 356, 657; III.4.11-15: 657; III.4.12: 657; III.4.15: 167, 517, 616, 657; III.4.17: 657; III.4.19: 660; III.4.21-24: 657; III.4.25: 516, 657; III.5.25-28: 657; III.5.27-28: 664; III.5.28: 659. – IV.1.1-15: 787; IV.1.2: 659; IV.1.3: 661; IV.1.4-5: 719; IV.1.4-15: 391, 661, 663; IV.1.6-7: 663; IV.1.7: 662; IV.1.15: 309, 825; IV.1.15-16: 357-358, 659, 718; IV.1.15-17: 245, 325; IV.1.15-26: 659; IV.1.17: 660; IV.1.17-19: 820; IV.1.24: 661, 813; IV.1.26: 657; IV.1.26-27: 663; IV.1.27: 650; IV.1.28: 663; IV.1.29: 725; IV.1.30: 309, 358; IV.1.33: 325, 351, 415, 478, 659; IV.1.35: 663; IV.1.35-36: 1016; IV.1.36: 336, 663; IV.1.37: 663; IV.1.39-40: 725; IV.1.40: 351; IV.1.41: 419, 660; IV.3.3: 664; IV.3.11-12: 664; IV.4.37: 366; IV.8.1-2: 664; IV.8.6: 664; IV.8.8: 664; IV.8.9-10: 665; IV.8.12-16: 333; IV.8.14: 665; IV.8.16: 356, 665; IV.8.16-17: 356; IV.8.21: 664, 665; IV.8.24: 667; IV.8.29: 665; IV.8.30: 667, 670. – V.1.6: 333; V.1.10: 667; V.1.25: 668; V.1.28: 650, 663, 725, 1018; V.1.30: 333; V.1.30-31: 668; V.1.31: 599, 669; V.1.35: 668. – VI.1.12: 314; VI.1.18: 660; VI.4.9: 675; VII.1.38: 248.

La Chasse 9.1: 948; 10.1: 948.

Mémorables V.26: 750.

Revenus I.3-8: 922; I.6-8: 191.

Sources bibliques

Daniel 2.9: 982; 2.13-15: 982; 3.4: 524; 3.7: 524; 5.30: 912; 6: 951; 6.9: 982; 6.13-16: 982; 6.26: 524.

Deutéro-Isaïe 41.3: 56; 45.2: 56.

Esther 1.2: 141; 1.3: 320; 1.3-8: 326; 1.5: 246; 1.8: 527; 1.10: 141, 142; 1.14: 271, 929; 1.13-14: 141; 1.15: 527; 1.19: 527; 1.22: 527; 2.2-3: 216, 291; 2.2-17: 296; 2.3: 285; 2.8: 285; 2.9: 141, 291, 294; 2.14-15: 285; 2.21: 271, 287; 3.2-3: 271; 3.12: 524; 3.18: 527; 4.11: 272; 6: 316; 6.1: 950; 6.1-9: 315; 6.8-9: 318; 8.14: 383. – Vulg. I.5: 99, 246.

Ezra 1.1-4: 57; 1.7: 918; 1.7-11: 77; 2.21: 281; 3.6: 57; 3.7: 59; 4.4-6: 595; 4.7-24: 595; 4.20: 398; 5.3: 503; 5.3-4: 325; 5.3-17: 596; 5.14-15:

77; 6.1: 758, 917; 6.2-12: 57; 6.2: 75; 6.6-12: 504; 6.8: 404; 6.9: 468; 6.10: 1012; 6.13: 503; 6.14: 601; 7.6: 601; 7.7: 601; 7.11: 601; 7.12-26: 601; 7.16: 603; 7.21-22: 381; 7.22: 957; 7.24: 509; 7.25: 601, 603; 7.25-26: 527-528; 7.31: 381; 8.1-12: 601; 9.9: 601; 10: 601.

Judith 2.9: 521; 3.7-8: 204; 10.3-4: 294; 10.21-22: 358; 12.20: 304; 13.1: 304, 358; 13.11: 281; 15.11: 359.

Néhémie 1.1.10: 601; 1.11: 275; 2.7-8: 508; 2.8: 433, 508; 2.9: 381; 2.19: 604; 3.7: 602; 3.33: 604; 3.71: 951; 5.1-3: 165; 5.3: 602; 5.4: 830, 831; 5.4-6: 418; 5.10: 602; 5.14: 602; 5.14-17: 602; 5.14-18: 602; 5.15-17: 415, 958; 5.17: 326; 6.1-7: 604; 6.6-7: 604; 6.14-15: 830; 6.15: 602, 830; 6.15-18: 503; 7.2: 602; 7.6-68: 602; 10.33: 603; 11.24: 602, 1002; 12.44-47: 603; 13.6-31: 602; 13.10-13: 830; 13.12: 603.

Inscriptions royales

A¹: 459, 587, 590; *A¹Orsk.*: 620, 990, 1008; *A¹Pa*: 584, 587, 590; *A²Ha*: 182, 695; *A²Ha-c*: 694, 759; *A²Hb*: 182; *A²Hc*: 649, 695; *A²Sa*: 178, 541, 590, 608, 649, 694, 695; *A²Sb*: 649, 695; *A²Sd*: 649, 694, 695, 967, 1049; *A³Pa*: 1025, 1029; *A³Pa-Pb*: 694-695; *AmH*: 27; *AsH*: 27; *C¹Ma-b-c*: 74, 102, 104, 123, 926.

DB (v.p.): 185; I.1-4: 112; I.1-14: 120; I.1: 122, 195; I.2: 122; I.2-3: 26; I.3: 122; I.4: 122; I.6: 138; I.7: 138, 191, 389; I.8: 528; I.10-11: 111, 117; I.10: 110, 127, 138; I.10-19: 75; I.11: 924; I.13: 77, 111, 114, 758, 929; I.14: 105, 112, 115, 122, 906, 925, 928; I.15: 127, 133; I.16: 127; I.16-19: 128; I.16-57: 127; I.18: 387; I.18-20: 127; I.19-20: 954; II.20-25: 128; II.21: 129, 130, 140; II.22: 127; II.24-25: 131; II.24-34: 128; II.25: 126, 131, 136, 759; II.27-28: 77; II.28-30: 130; II.31-32: 760; II.32: 135, 758, 759, 929, 1050; II.33: 135, 1045; II.35: 94, 124, 482, 760, 951; III.35-37: 128; III.36: 760; III.38-39: 128; III.40: 131, 133; III.42: 131, 929; III.44: 128; III.45: 77; III.45-51: 128; III.47: 77, 458, 929; III.50: 144, 500; III.50-52: 74; IV.52-53: 128, 129; IV.52: 130, 137; IV.54-64: 75; IV.54-58: 138; IV.57-58: 128; IV.58: 112; IV.59: 128; IV.60: 136, 143, 568; IV.60-61: 315; IV.62: 139; IV.63: 112, 315; IV.64: 138, 139, 315; IV.65-67: 136, 139; IV.66: 143, 568; IV.66-67: 315; IV.67: 568; IV.68-69: 120; IV.68: 120, 123, 142, 143, 147, 332; IV.70: 111, 135, 139, 192, 193, 194, 524, 917; V.71-74: 130; V.71-76: 127, 568; V.71: 134, 148; V.73: 568; V.74: 577, 767, 787; V.76: 568.

DB (aram.): 130, 927.

DB (bab.): 130, 927, 929; § 10: 103, 108, 112, 916, 924; § 13: 116; § 17: 133; § 19: 135; § 24: 130; § 25: 135, 759; § 29: 135; § 31: 135; § 35: 135; § 39: 135; § 54: 143, 926.

DB (élam.): § 62-63: 193; § 70: 524.

DBa: 137, 195; *DBb-k*: 137; *DE*: 534; *DGh*: 931; *DH*: 182; *D¹Ma-b-c*: 104, 123, 926; *DNa*: 183, 185-186, 188, 191, 192, 193, 194, 195, 486, 494, 567, 931, 991, 1007, 1056; §§ 1-4: 223; § 2: 194; § 4: 195, 223, 225; § 6: 459; § 13: 240.

DNb: 183, 315, 342, 939; § 3: 226; § 5: 226; § 5-13: 568, 569; § 5-14: 224-225; § 5-15: 568; § 6: 227; § 7-10: 227; § 8b: 328; § 8h: 113; § 11-13: 226; § 14a-b: 224; § 14b: 227; § 17-23: 568; § 27-31: 800. – *DNe*: 121, 125, 149, 183, 223, 228, 322, 342, 792, 908; *DNd*: 120, 125, 149, 183, 223, 228, 322, 351, 792, 926. – *DPb*: h: 992. – *DPc*: 459. – *DPd*: 195, 226, 253, 259, 427, 942, 972; *DPe*: 185-186, 188, 191, 195, 259, 459, 486, 931, 936; *DPf*: 99, 180, 259, 262, 934; *DPg*: 190, 192, 193, 194, 253; *DPh*: 181, 182, 191, 259, 767, 935; *DPi*: 459; *DSaa*: 185-186, 188, 190, 195, 259, 934; *DSab*: 191, 195, 226, 494, 931; *DSe*: 178, 185-186, 188, 193, 194, 931; § 1-2: 991; § 4: 569; § 33: 569. – *DSe* 001: 178, 227, 562, 935, 991; § 22-35: 569; *DSe* 003: 991; *DSf*: 180, 181, 189, 195, 934; 3g: 395; *DSm*: 195; *DSz*: 184, 185, 189, 195, 259, 934; *DZc*: 195; *D²Ha*: 760, 1003; *D²Sa*: 608; *D²Sb*: 590, 608; *Wa-d*: 426; *XE*: 534.

XH: 534; *XPa-d*: 541; *XPf*: 185, 188, 191, 193, 535, 541, 987, 991; § 3: 122, 536, 558; § 4: 535, 541; *XPg*: 541; *XPh*: 188, 194, 560, 568, 571, 928, 931, 991; § 1-2: 567; § 4a-d: 567; § 4b: 569; § 4c: 570; § 5: 567; § 14a: 225; § 14b: 225; *XPj*: 571; *XPk*: 983; *XPl*: 224, 225, 568; 5-14: 569; 5-17: 568; 26-31: 315, 568; *XSa*: 541; *XSc*: 541; § 2-5: 569; *XSD*: 178, 271, 541, 571; *XV*: 534, 541, 762; *XVs*: 577.

Tablettes élamites

Fort. 1091: 478, 481; 1771: 963; 6764: 438, 459, 946; 11786: 450, 452, 472; 19191: 970.

PF 2-4: 479; 30-32: 479; 42: 479, 481; 48-49: 453, 479; 53: 479; 57: 454; 58-77: 454; 62-66: 454; 113: 925; 123: 455; 133: 479, 481; 138-143: 444; 144-158: 457; 150-155: 459; 150-156: 479, 481; 152: 459; 153: 459; 158: 439; 158-160: 479; 159-160: 481; 166: 460; 168:

460; 200: 925; 267: 485; 267-273: 452; 268: 452; 269-270: 452; 271: 454; 330: 345; 331: 458; 336-337: 258, 923; 337: 451, 966, 970; 338-339: 451; 339: 254; 353: 254; 356-365: 254; 378-383: 479; 384: 481; 385-387: 479; 388: 479; 388-396: 453; 395-396: 479; 428: 453, 479; 431: 479; 432: 438; 435: 479; 440: 481; 447: 345; 459-460: 479; 463: 455; 465: 438; 484: 455; 488: 479; 495-6: 438; 508: 455; 520-521: 459; 522: 438; 526-7: 438; 533: 479; 481; 535: 438; 538: 438; 542: 438; 543: 479; 481; 545: 438; 546-653: 453; 637: 459; 640: 459; 640-641: 459; 641: 459; 650: 479, 481; 663: 453; 678: 453; 679-681: 481; 691-694: 302; 691-740: 480, 481; 692: 480; 693: 480; 696: 302, 453; 697-698: 302; 699-704: 302; 705-710: 302; 727: 302; 728-732: 302; 729: 479, 481; 730-739: 460; 730-740: 481; 733-734: 460; 735-737: 302; 741-774: 923; 758: 258; 771: 260; 775: 478; 823: 946; 823-825: 445; 965; 843: 453; 848: 454; 849: 460; 855: 455; 857-862: 994; 864-867: 441; 865: 442; 871: 345, 450, 949; 872: 442; 873: 443; 874: 443; 482; 878: 445; 903-904: 450; 909-911: 345; 929-932: 439; 951: 449; 959: 449; 960: 444; 449; 999: 966; 999²⁴: 450; 1000-1006: 994; 1002: 460; 1006: 450; 1010: 450; 1028-1029: 460; 1041-1043: 460; 1049: 442; 1063-1064: 985; 1090: 445; 1092: 480; 1098: 460; 1103: 439; 1108: 445; 1109: 460; 1123: 446; 1127: 480; 1137: 345, 450, 949; 1141-1142: 994; 1142: 454; 1172: 450, 994; 1178-1181: 480; 1198: 460; 1200: 448; 1200-1237: 448; 1203: 448; 1211: 480; 1215: 448; 1221: 460; 1224: 448; 522; 1232: 460; 1236: 448, 460; 1256: 458; 1264-1265: 947; 1264-1266: 479; 1272: 483; 527; 1276: 965; 1287: 996; 1311: 483; 1323: 453; 1342: 441, 477, 959; 1357: 441, 477, 959; 1368: 345, 439, 440, 458; 1374: 483; 1404: 380; 1404-1405: 365; 1442: 441, 478, 479, 481; 1454: 460; 1461: 483; 1477: 446; 1495: 441, 454; 1507: 446; 1527: 976; 1534: 446; 1542: 443; 1555: 996; 1557: 443; 1565: 994; 1577: 443; 1580: 934; 1580-1584: 442; 1587: 442, 966; 1591: 482; 1594: 442; 1596: 460; 1600: 925; 1602: 925; 1614: 442; 1633: 442; 1635: 438; 1668-1669: 478; 1669-1670: 480; 1675: 478; 1687-1691: 438; 1721: 454; 1757-1764: 439; 1765: 478; 1766-1768: 439; 1770-1771: 439; 1775: 480; 1772-1778: 439; 1779: 439; 1784: 480; 1784-1787: 478; 1786: 479; 1787: 479; 1789: 440; 1790: 345, 445; 1792: 440, 480; 1793: 322, 438, 445, 478; 1793-1794: 965; 1794: 445; 1795: 946, 964; 1796: 481; 1796-1797: 479; 1797: 345, 479, 481, 484; 1799: 442; 1801: 442; 1802: 458; 1805: 442; 1806-1808: 440; 1807-1808: 438; 1810: 438; 1811: 345, 447; 1811-1828: 438; 1812: 482; 1815: 457; 1821-22: 447; 1823: 450, 994; 1831: 442; 1833-1834: 438; 1835-1837: 460; 1836-1838: 460; 1837: 460; 1840: 440; 1841-1842: 440; 1844: 440; 1844-1845: 440; 1845: 439; 1846: 481; 1852: 443; 1855: 460; 1856: 447; 1857: 458, 459, 460; 1859-60: 437; 1892: 458; 1904: 479; 1942: 453; 478, 522; 1942²³⁻²⁴: 479; 1943: 436, 453; 1943¹⁵⁻¹⁶: 479; 1946: 437, 439, 450, 457, 472, 478; 1946-1947: 994; 1946⁷³⁻⁷⁷: 460, 478, 480; 1947: 438, 441, 451, 454; 1948²⁷⁻³³: 443; 1948⁶⁷⁻⁸: 443; 1948⁷⁰⁻⁷¹: 436; 1953: 442; 1953-54: 453; 1954: 437; 1956: 451; 1956⁶⁻⁷: 480; 1957: 437; 1960: 437; 1965: 478, 522; 1968: 453; 1976-1978: 480; 1978: 470; 1980: 437, 480, 483, 527, 964; 982; 1986-1987: 480; 1986³⁷⁻³⁸: 437; 1987³⁰⁻³²: 459; 1987³²: 480; 1988: 437; 1991: 478, 480; 1997-2001: 453; 2007-2012: 453; 2008: 452; 2010-2011: 456; 2012: 485; 2013: 454; 2019: 460; 2025: 438, 452, 453, 478, 479, 481, 485; 2027: 345; 2029-2030: 923; 2031: 923; 2033-2035: 481; 2035: 460, 481; 2041: 439; 2048: 448; 2067-2068: 437; 2069: 438; 2070: 345, 452, 453, 459, 479, 481, 485; 2070²³⁻²⁵: 480; 2071: 437; 2072: 522; 2074: 437; 2075: 460; 2079: 458; 2082: 480; 2085: 454; 2085-2086: 454; 2087: 454.

PFa: 434; 1: 214, 304; 4: 482, 964; 5: 148, 460, 481; 14: 441, 477, 959; 17: 446; 18: 443, 758; 24: 322, 460, 478, 480; 26: 479; 27: 435, 460, 471; 28: 437; 29: 322, 478, 479, 480, 970; 29¹⁰: 460; 30: 443, 450; 31: 479, 481, 946; 32: 453, 478, 480; 33: 214, 304, 455, 457, 825.

PT 1: 444, 447; 4: 324, 363; 4-5: 345, 434, 949; 4-7: 441; 5: 325; 7: 977; 8: 365, 506; 9: 443; 12-12a: 351; 12-13: 571; 14: 351; 15: 444, 451, 571; 17: 571; 18: 571; 27: 440; 37: 446, 447, 449, 966; 38: 457; 41: 453; 42-42a: 443, 444; 44: 444; 45: 441; 49: 457; 50: 454; 52: 441, 443, 958; 53: 443, 444; 54: 453; 60: 443, 444; 65-67: 441; 74: 450; 75: 444, 472; 76-77: 590; 78: 443, 444, 447; 79: 442, 472, 590; 84: 444; 85: 181, 418, 434, 442, 454, 823; 1957: 434, 571; 1963: 434, 444, 446, 447, 454, 457; 1963³⁶: 440.

Q: 435, 443, 737; 812: 946; 931: 984; 1809: 161, 383, 932, 953; 1888: 976; 1898: 959, 965; 2149: 959, 965; 2580: 959, 965.

YBC 16813: 451, 968.

Chroniques et textes littéraires babyloniens

ABC n° 8: 1076; n° 9: 291, 447, 702, 733, 1011; n° 11.6-8: 291; n° 13: 1011; n° 104-111: 909, 911.

*ANET*³ 268: 326; 291-292: 787; 292: 373, 384, 704; 295: 392; 305: 909; 558-560: 242; 560: 326.

BHLT II.22-24: 911, 1060; II.24-33: 911; 35: 288; 35, III, 4-8: 790; 35, III.12-13: 883.

Chronique de Nabonide (ABC 7): 50, 51, 103, 911, 912; II.1-4: 41, 53; II.1: 42; II.2: 42; II.3-4: 910; II.13: 44; II.15-18: 53; III.9-12: 52; III.12-13: 51; III.14-15: 51; III.24-28: 913.

Cylindre de Cyrus (ANET): 27, 50, 51, 53, 54, 55, 58-59, 69, 103, 104, 792, 911, 912; § 13: 52.

Panégyrique de Cyrus (ANET): 50, 51, 53, 911.

Prophétie dynastique: 794, 883, 884, 896, 911, 912, 1060, 1076; II.22-24: 50, 51.

Songe de Nabonide: 41, 103, 907, 909.

Tablettes babyloniennes

ADRTB: 255: 1011; 273: 1011; 324a: 742; 326: 1046; 328: 742, 883, 1046, 1076; 330: 746, 759, 860, 865, 868, 881, 1060, 1071, 1072; 332: 1046; 332b: 742; 366: 633, 830, 1011, 1024; 367: 613, 1006; 369: 613, 633, 761, 830, 1006, 1010, 1011, 1024, 1051; 373: 830; 440: 634, 977, 1010, 1011, 1017.

Amherst 258: 271, 526.

BM 74554: 561.

Camb. 143: 472, 524, 919, 969; 344: 915.

CT 55, n° 435: 977.

Dar. 26: 983; 253: 416, 986.

PBS II/1.50: 476; 54: 615; 162: 615.

TBER. AO 2569: 619.

TCL XIII.13: 619; XIII.150: 86; XIII.196: 501, 975; XIII.204: 619, 1007.

UC 9/68: 615-616.

UCP 9/3: 553, 615; 10.61-62: 615.

UET 4.106: 616; 4.109: 616.

VS 6.128: 354, 951.

YBT VII.168: 85-86.

YOS 1.52: 895; 7.128: 86, 831, 921, 1067.

Avesta

Yasht 8: 251; 10: 192, 263.

Inscriptions grecques

ATL III.111-112: 995; III.113: 996; III.255: 597; *BE* 1963, n° 211: 1035; n° 219-223: 1035; 1965, n° 342: 1035; 1966, n° 369: 1035; n° 377bis: 1027; 1968, n° 538: 1026, 1040; 1970, n° 538: 978; 1971, n° 622: 978; n° 669: 978, 1026, 1040; 1973, n° 406: 1038; n° 408: 687, 978; 1976, n° 595: 955; 1977, n° 472: 1037; 1979, n° 432: 1026; n° 466: 957; n° 512: 1037; n° 519: 1037; 1980, n° 486: 1038; 1982, n° 280: 1035; 1983, n° 359: 979; n° 437: 1025; 1984, n° 339: 1035; 1987, n° 714: 1074; 1990, n° 770: 1036; 1991, n° 476: 955; n° 480: 955. – *I Ephesos* 2: 722. – *IG* II² 207: 677, 831, 1018, 1019, 1029, 1032; 207a: 468, 725, 1020. – *IGLS VII*; n° 4028: 509. – *ML*; 8: 164; 12: 48, 214, 304, 315, 413, 430, 459, 474, 478, 507, 825, 857, 876, 911, 930, 932, 961; 33: 591; 40: 597. – *OGIS*; 4: 467; 264: 646, 681, 682, 1029; 264, lignes 4-9: 1016; 264, lignes 6-9: 662; 265: 771; 383, lignes 171-185: 509; 390-392: 646; 391-392: 650. – *RC*; 3: 433, 831; 3⁸⁰⁻⁸⁵: 467; 7: 511, 978; 11, lignes 3-5: 429; 11-12: 426, 433, 961; 12, l.19-20: 429; 18: 373; 19: 424; 19, l.14-16: 426; 20: 370, 373; 68: 723. – *Sardis* VII.1.1: 423, 426, 429, 456, 474, 476, 723, 724, 744, 787, 1072. – *SEG* XII.556: 1055; XXIX.1205: 696; XXXIX.1426: 825. – *Syll.*³ 273: 722; 302: 957; – *Tod*; n° 113: 511, 665, 721, 933, 978, 1016; n° 138.1: 688; n° 138.2: 1021; n° 138.2-3: 688; n° 139: 381, 396, 683; n° 145: 677, 1019; n° 185: 430, 876, 961, 962; n° 199: 664-665, 725, 846, 1028.

Inscriptions hiéroglyphiques

Posener n° 1B: 1075; Posener n° 1E: 126, 489; Posener n° 1D: 361; Posener n° 1F: 68, 499; Posener n° 3: 67-68; Posener n° 4: 68; Posener n° 5: 495, 496; Posener n° 6: 498; Posener n° 8: 397, 494, 930; Posener n° 9: 397, 495; Posener n° 11-23: 497; Posener n° 24: 497; Posener n° 24-25: 563; Posener n° 24-30: 288; Posener n° 27: 498; Posener n° 27-28: 498, 563; Posener n° 28: 563; Posener n° 30: 563; Posener n° 31: 498, 592; Posener n° 32-34: 592; Posener n° 33: 620; Posener n° 34: 288, 745; Posener n° 43-48: 563; Posener n° 49-76: 563; Posener n° 51: 577; Posener n° 78-82: 620; *Stèle du Satrape*: 840, 984, 996, 1043.

Inscriptions lyciennes

TL 40: 691; *TL* 44: 600; 45: 729, 1038; 61: 691; 128: 600; 135: 600.

Inscriptions phéniciennes

Gibson III n° 28 : 506, 961, 977.

Textes démotiques

Berlin P. 13582 : 489, 497, 974 ; 15339-15340 : 490 ; 15339-125340 : 488.

Chron. Dém., verso : 71, 490, 916.

P. Loeb I : 397, 462, 489, 915, 968.

P. Rylands IX : 491, 497.

Pétition de Pétéisis : 92, 491, 497, 973.

Textes araméens

DAE I : 430, 526, 961. – 2 : 354, 425, 429, 489, 526. – 3 : 426, 989. – 4 : 426. – 6-9 : 523. – 7 : 523, 638, 653, 654, 1012, 1015. – 9 : 429, 523, 997. – 11 : 523. – 12 : 398. – 14 : 397. – 17 : 397. – 18 : 425, 429. – 22 : 473. – 26 : 397. – 32 : 523. – 32-36 : 622. – 33 : 523. – 33-34 : 523. – 33-36 : 523. – 36 : 523, 616. – 37 : 523. – 38 : 523. – 39 : 523. – 41 : 473, 523. – 44-46 : 523. – 45 : 974, 1025. – 46 : 523, 760, 1050. – 48 : 523. – 49 : 929. – 53 : 523, 638. – 54 : 426, 463, 465, 471, 613, 989. – 54-55 : 397. – 55 : 463, 488. – 60 : 463. – 61 : 396, 426, 429, 463, 955. – 62 : 322, 430, 970. – 62-73 : 476. – 62-74 : 435, 586. – 66 : 472, 614, 616, 998. – 67 : 371, 377, 462, 472, 477, 489, 503, 613, 614, 730, 740, 759, 854, 952, 964, 970. – 1040, 1045. – 68 : 471, 477, 604, 614, 825. – 69 : 425, 426, 429, 472, 477, 614, 961, 970, 991. – 70 : 230, 471, 519, 939, 979. – 71 : 477. – 71-72 : 417, 441, 454, 959. – 71-73 : 476. – 73 : 471, 472. – 75 : 997, 1008, 1015. – 77-79 : 1043. – 85 : 989. – 89 : 603, 1002. – 96 : 603, 1002. – 97 : 622. – 98 : 622, 1008. – 100 : 622. – 101 : 356, 489, 523, 614, 616, 620, 621. –

lignes 1-2 : 621. – 14-15 : 621. – 102 : 65, 325, 523, 603, 604, 621, 735. – lignes 12-13 : 622, 915. – 15 : 1008. – 15-16 : 621. – 17-18 : 621. – 102-103 : 734. – 103 : 621. – 104 : 325, 621, 623. – 105 : 653, 654, 1008. – 106-108 : 283. – 109 : 397, 526, 623, 831, 955.

Gibson II n° 23 : 989 ; 35 : 733 ; 37 : 518.

Segal n° 18 : 429 ; n° 24 : 959 ; n° 26 : 932 ; n° 31 : 429, 961 ; n° 42a : 426.

SP I : 734, 1037, 1060 ; 1-9 : 1042 ; 7 : 734 ; 9 : 734.

TADAE C.2.1 : 1007, 1057 ; *C.3.1-29* : 932 ; *C.3.7* : 162, 398, 824, 989, 1057.

Sceaux

**PFS* : 434, 963 ; n° 51 : 297 ; n° 93 : 27, 30, 102, 297, 939, 947.

PTS : 434, 963 ; n° 24 : 248 ; n° 24-25 : 940 ; n° 26 : 980, 984 ; n° 28 : 228, 999 ; n° 32 : 625 ; n° 91 : 265.

SA³a : 706 ; *SA³b* : 228, 1052 ; *SDa* : 244 ; *SD²a* : 620, 1007 ; *SXe* : 248, 940 ; *Sceau de Cambyse* : 68 ; *WD 4* : 735 ; 17 : 735.

Sources numismatiques

Babelon II.2 n° 504-520 : 628 ; n° 521-530 : 628 ; n° 889-898 : 624 ; n° 906 : 1009.

CS 14 : 734 ; 16 : 734, 735 ; 16-17 : 735 ; 17 : 736 ; 18 : 735, 736 ; 19 : 735 ; 21 : 734, 736 ; 22 : 736 ; 29-30 : 734 ; 31-33 : 735, 736 ; 33 : 736 ; 35 : 736 ; 36-38 : 736 ; 37 : 736 ; 38 : 1026 ; 41-45 : 734 ; 44-45 : 735 ; 48 : 734, 736 ; 48-51 : 735 ; 49 : 734, 735 ; 50 : 736 ; 52 : 736 ; 54 : 735 ; 56-57 : 736 ; 57 : 736 ; 58 : 736, 943, 1042 ; 59-60 : 735

Table des illustrations

1a. Tombe pyramidale de Sardes	97
1b. Tombe de Cyrus.....	97
1c. Tombe de Buzpar.....	97
1d. Tombe de Taš Kule.....	97
2. Relief du palais P de Pasargades	100
3a. Génie ailé.....	101
3b. Sceau de Kuraš d'Anšan (PFS 93*)	102
4. Relief de Behistoun	137
5. Carte de la révolte de l'Ionie	159
6. Plans des terrasses de Persépolis et de Suse.....	179
7. Peuples porteurs du trône (Persépolis : Salle aux cent colonnes).....	187
7a. Rangée inférieure des peuples porteurs sur les tombes royales	189
7b. Quelques peuples donateurs : Mèdes, Élamites, Parthes, Ariens, Bactriens, Sagartiens	190
8. Darius et sa cour vus par un peintre grec du IV ^e siècle.....	217
9a. Scène d'audience sur le sarcophage d'Alexandre	223
9b. Scène d'audience sur une empreinte de Daskyleion	224
10. La tombe de Darius à Naqš-i Rostam.....	225
11. Les monnaies royales	226
12a-c. Le roi, les Perses et la guerre.....	227
12d-f. Le roi, les Perses et la guerre.....	228
13. La statue de Darius à Suse.....	229
14. Relief d'audience.....	230
15. Tripylon. Porte est.....	231
16. Tripylon. Porte sud.....	231
17. Tripylon. Porte nord	232
18. Tripylon. Porte ouest. Combat du Héros royal contre un griffon.....	232
19. Files de nobles	233
20. Le char royal.....	236
21a-b. Le Héros royal	237
22. Darius III au combat.....	241

1238	HISTOIRE DE L'EMPIRE PERSE DE CYRUS À ALEXANDRE	
23a-b.	Scènes de chasse sur cachets (en haut : sceau de Darius).....	243
24a.	Sceau de Xerxès	246
24b.	Le roi assyrien devant l'arbre de vie	247
25.	Aššurbanipal sous la treille	248
26a-e.	Mages et sacrifices.....	254 à 256
27.	Ahura-Mazda.....	259
28a-d.	Autels et culte du Feu	260 à 261
29.	Monnaie de Perse hellénistique représentant un temple du Feu	261
30a-b.	Anāhita	265
31.	Porte du palais de Darius à Suse (vue en perspective).....	271
32.	Scythe soignant l'un de ses compagnons (vase de Koul-Oba en Crimée).....	277
33.	Serviteurs apportant des mets : Persépolis (petit escalier sud du Tripylon) ...	305
33bis.	Échantillons de vaisselle achéménide	307
34.	Chiens de chasse et de guerre assyriens	310
34bis.	Bijoux achéménides.....	318 à 319
35.	L'Empire et les principales routes	378
36.	Itinéraire de Cyrus et des Dix-Mille.....	379
37.	Statue d'Udjahorresnet.....	489
38.	Stèle de l'Apis mort en 518.....	496
39.	Stèle votive égyptienne	499
40.	Quelques empreintes babyloniennes, de Cyrus à Xerxès.....	502
41.	Sarcophage inscrit d'Ešmunazzar	506
42a-c.	Relief du Bâtiment G de Xanthos et deux reliefs persépolitains.....	520
43a-g.	Monnaies sidoniennes et autres documents.....	624 à 625
43h.	Scène d'audience du sarcophage du Sartrape	626
44.	Monnaies dynastiques (?) de Cilicie	628
44bis.	Carte de l'expédition d'Agésilas	658
45a.	Monnaie au nom de Tarkumuwa	686
46a-d.	Monument des Néréides : scènes d'audience et de banquet.....	690 à 691
46e.	Parade sur l'heroon de Périclès de Limyra.....	692
47.	Relief perse de Paphlagonie	719
48a-c.	Documents « gréco-perses » de Daskyleion	720
49.	Sceau inscrit au nom de Manès	725
50.	Trilingue de Xanthos (<i>Fd X VI</i> , 1974)	728
51.	Monnaies civiques ciliciennes.....	731
52.	Relief perse trouvé près de Kayseri.....	732
53a-g.	Monnaies et empreintes de Samarie	735 à 736
54.	Quelques sceaux des Murašu.....	742 à 743
55.	Carte : Peuples et routes du Zagros	748
56a.	Tombe d'Artaxerxès II (reconstitution).....	754
56b.	Tombe inachevée (Persépolis).....	755
57.	Carte : Pays et peuples du Plateau iranien et d'Asie centrale sous domination achéménide	765
58.	Carte : Alexandre en Inde et dans l'Iran oriental	775
59.	Coupe d'un <i>qanat</i>	827
	<i>Généalogies : D'Artaxerxès Ier à Artaxerxès II</i>	589
	La succession de Darius II à Darius III	793

Table des matières

Introduction. SUR LES TRACES D'UN EMPIRE..... 9

L'Empire achéménide a-t-il existé ?, 9. – D'Alexandre à Cyrus et retour : fragments d'ego-histoire, 9. – L'historien et ses documents, 14. – L'espace et le temps, 18. – Avertissement au lecteur, 20. – Remerciements, 21.

Prologue. LES PERSES AVANT L'EMPIRE 23

I. Pourquoi Cyrus ?, 23. – *Documentation ponctuelle et longue durée*, 23. – *Histoire perse et représentations grecques*, 24. – II. Les légendes du fondateur, 25. – III. Les rois d'Anšan, 26. – IV. Anšan et Suse, 27. – V. La société perse d'avant les conquêtes : Hérodote et l'archéologie, 28. – *Hérodote et la société perse*, 28. – *Limites d'utilisation des sources classiques*, 29. – *Les apports de l'archéologie*, 30. – VI. Anšan, Ecbatane, Babylone et Suse, 32. – *Les conséquences de la chute de l'Empire assyrien*, 32. – *Anšan dans le concert international*, 33. – *La domination mède*, 34. – *Mariages dynastiques ?*, 34. – VII. Des Mèdes aux Perses, 35. – *Emprunts et héritages*, 35. – *La structure du royaume mède*, 36. – *Bilan de la discussion*, 37. – VIII. Conclusion, 38.

PREMIÈRE PARTIE

LES BÂTISSEURS DE L'EMPIRE : DE CYRUS À DARIUS

Chapitre premier. LES RASSEMBLEURS DE TERRES :

CYRUS LE GRAND ET CAMBYSE (559-522) 41

I. Les hostilités médo-perses, la défaite d'Astyage et la chute d'Ecbatane (553-550), 41. – *Sources et problèmes*, 41. – *Offensives et contre-offensives*, 42. – *Le nouveau maître d'Ecbatane*, 43. – II. La nouvelle situation internationale et les projets de Cyrus, 44. – *L'héritage territorial et diplomatique mède*, 44. – *Problèmes chronologiques et stratégiques*, 44. – III. La défaite

de Crésus et l'installation d'un front méditerranéen, 45. – *La contre-attaque victorieuse de Cyrus* (547-546), 45. – *La mainmise sur le royaume lydien*, 46. – *La révolte de Paktyès*, 47. – *Harpage en Asie Mineure*, 48. – IV. Cyrus en Asie centrale, 49. – V. La prise de Babylone (539), 50. – *Sources et problèmes*, 50. – *La conquête militaire*, 51. – *De Nabonide à Cyrus*, 53. – VI. Cyrus, la Transeuphratène et l'Égypte, 55. – *La Transeuphratène après la prise de Babylone*, 55. – *Cyrus et Jérusalem*, 56. – *Cyrus et la Transeuphratène*, 58. – *Cyrus et l'Égypte*, 59. – VII. De Cyrus à Cambyse, 60. – VIII. La campagne d'Égypte (525-522), 61. – *L'Égypte d'Amasis*, 61. – *La conquête de la vallée du Nil et de ses abords*, 63. – IX. Cambyse et les traditions égyptiennes, 66. – *La « folie » de Cambyse : sources et problèmes*, 66. – *Udjahorresnet et Cambyse*, 68. – *Ralliements et résistances*, 70.

Chapitre II. LA CONQUÊTE ET L'APRÈS-CONQUÊTE : UN BILAN INTERMÉDIAIRE..... 73

I. De Cyrus à Darius : sources et problèmes, 73. – II. Satrapes et satrapies, 75. – *Les satrapes de Cyrus et de Cambyse*, 75. – *Les fonctions du satrape*, 76. – III. Tributs et dons, 78. – *Revenus et administration financière*, 78. – *Peuples tributaires et peuples donateurs*, 79. – *De Cyrus à Darius*, 80. – *Tribut et monnaie*, 81. – IV. Continuités et adaptations : le cas de la Babylonie, 82. – *Changements et intégration*, 82. – *Terres des temples et administration royale*, 83. – *Les obligations fiscales des temples babyloniens*, 84. – *La justice de Gubāru*, 85. – *Le régime des terres*, 86. – V. De Bactres à Sardes, 87. – *Entité politique bactrienne et pouvoir achéménide*, 87. – *Pouvoir central et polycentrisme culturel*, 88. – *Le texte et l'image*, 90. – VI. Perses et populations conquises, 90. – *Conquête militaire et stratégie idéologique*, 90. – *Le personnel politique de Cyrus et de Cambyse*, 92. – *Contacts et acculturations*, 94. – VII. Les lieux du pouvoir, 96. – *Les anciennes résidences royales*, 96. – *Palais et jardins de Pasargades*, 98. – *Les débuts de Persépolis*, 99. – *Société perse et Empire*, 100. – VIII. Royauté et pouvoir, 101. – *Représentations et titulatures royales à Pasargades*, 101. – *L'étiquette royale*, 103. – *D'un roi l'autre*, 104. – IX. Le roi et les dieux, 105. – *Religion perse et traditions iraniennes*, 105. – *Le tombeau de Cyrus et les usages funéraires perses*, 106. – *Les sacrifices autour du tombeau de Cyrus*, 107. – X. L'usurpation de Bardiya (522), 109. – *La réputation de Cambyse*, 109. – *Smerdis, Tanyoxarkès, Mergis, Mardos*, 110. – *Darius, Bardiya et Gaumata*, 111. – *Bardiya/Smerdis et Gaumata*, 111. – *Cambyse et Bardiya*, 113. – *Bardiya et l'aristocratie perse*, 115. – *Bardiya et les tributs de l'Empire*, 117.

Chapitre III. TROUBLES, SÉCESSIONS ET RECONSTRUCTION (522-518)..... 119

I. L'arrivée au pouvoir de Darius (522), 119. – *Le complot des Sept : Darius et Hérodote*, 119. – *Le problème du pouvoir*, 121. – *Les « droits » de Darius*, 122. – *La primauté de Darius*, 124. – *L'élimination de Bardiya*, 125. – *Une remarque de méthode*, 126. – II. Révoltes et reconquêtes (522-518), 127. – *Les rois menteurs*, 127. – *Les victoires de Darius et de ses lieutenants* (522-521), 128. – *Les victoires de Darius : un bilan militaire*, 129. – *L'aspect politique des révoltes*, 132. – *Darius et Vahyazdāta*, 133. – *La rébellion d'Oroïtès*, 134. – III. Les lendemains de la victoire : l'histoire officielle, 135. – *Crimes et châtements. Publicité et propagande*, 135. – *Vérité et mensonge à Behistoun. Darius et Ahura-Mazda*, 136. – *Nouvelles campagnes, nouveaux ajouts : impérialisme et religion*, 139. – IV. Darius et les Six, 140. – *Primus inter pares ?*, 140. – *Le point de vue de Darius : nobles et roi à Behistoun*, 142. – *Les Six et l'étiquette aulique : l'affaire d'Intaphernès*, 143. – *Les mariages de Darius*, 144. – *La saga d'Otanès*, 145. – *La famille de*

Gobryas, 147. – *La saga de Mégabyze*, 148. – *Hydarnès*, 148. – *Un bilan de la discussion*, 149. – V. Bilan et perspectives, 149. – *Une nouvelle fondation de l'Empire*, 149. – *Diachronie et synchronie*, 150.

Chapitre IV. DARIUS LE CONQUÉRANT (520-486)..... 151

I. La poursuite de l'expansion territoriale (520-513), 151. – *Darius, Démokédès et l'Occident*, 151. – *Darius, Syloson et Samos*, 152. – *Darius, l'Indus et le Nil*, 152. – *Aryandès et Barkè*, 153. – II. Les Perses en Europe, 154. – *L'expédition scythe de Darius* (513), 154. – *Les Perses en Thrace*, 156. – *Un bilan*, 156. – III. La révolte de l'Ionie (500-493), 158. – *Le film des événements et les problèmes posés*, 152. – *Une crise économique ?*, 162. – *Tensions civiques et pouvoir achéménide*, 162. – *La stratégie d'Aristagoras : les débuts de la révolte*, 165. – *La victoire perse*, 167. – IV. De la Thrace à Memphis (492-486), 168. – *La mission de Mardonios en Thrace*, 168. – *De la Cilicie à Marathon*, 170. – *La conquête des îles*, 170. – *Conquête perse et médisme grec*, 171. – *Marathon*, 172. – *De Marathon à Memphis*, 173.

DEUXIÈME PARTIE

LE GRAND ROI

Chapitre V. LES IMAGES DU MONDE 177

I. Le roi constructeur, 177. – *Le remodelage de Suse*, 177. – *Les débuts de Persépolis*, 180. – *Les travaux menés dans les autres capitales*, 182. – *La tombe royale de Naqš-i Rostam*, 182. – *Art royal et villes impériales*, 183. – II. Le roi et ses peuples : inscriptions et iconographie, 184. – *Les « chartes de fondation » de Suse*, 184. – *Les listes de pays*, 185. – *Les peuples porteurs*, 186. – *Les peuples donateurs*, 187. – III. Une image idéelle de l'espace et du pouvoir impérial, 188. – *Espace et administration*, 188. – *Sujétion et collaboration*, 189. – *Empire et monde connu : représentations et réalités*, 191. – *Centre et périphérie : « aryen de souche aryenne »*, 193. – *Centre et périphérie : la Perse et l'Empire*, 194. – IV. Images et réalités : le roi parmi ses peuples, 196. – *Peuples et dons : une fête de l'Empire à Persépolis ?*, 196. – *Le roi nomade*, 199. – *Un État itinérant*, 200. – *Entrées et sorties royales*, 201. – *Nomadisme aulique et arpentage de l'espace impérial*, 203. – *Dons et cadeaux*, 204. – *Dons au Grand Roi et soumission politique*, 205. – *Retour à Persépolis via Babylone*, 206. – V. Images et réalités : les fêtes impériales, 207. – *La grande armée de Xerxès*, 207. – *Les revues de l'Empire*, 209. – *La mise en scène de Datamès*, 211. – *D'Artaxerxès III à Ptolémée II*, 212. – VI. Table royale et paradis royaux : exaltation du centre et appropriation de l'espace, 213.

Chapitre VI. REPRÉSENTATIONS ROYALES ET IDÉOLOGIE MONARCHIQUE 217

I. Sources et problèmes, 217. – *La diversité documentaire : complémentarité et spécificité*, 217. – *Monuments perses disparus ou reconstitutions grecques pour touristes pressés ?*, 218. – *Centre et périphérie*, 211. – II. Le prince en ses miroirs, 222. – *Darius à Naqš-i Rostam*, 222. – *Le roi victorieux et le roi de justice*, 226. – *Le texte et l'image*, 227. – III. Le roi en majesté, 229. – *La statue de Darius*, 229. – *Les documents iconographiques persépolitains*, 230. – *Le roi sur son*

trône, 234. – *L'audience royale*, 234. – *Chars et chevaux royaux*, 236. – *Le Héros royal*, 237. – IV. Le bon combattant, 237. – *Un roi grand et beau*, 237. – *Le chef de guerre : représentations et réalités*, 239. – *Darius III au combat : une vision agonistique de la royauté*, 241. – *Le roi-chasseur*, 242. – V. Le roi, la terre et l'eau, 244. – *Le bon jardinier*, 244. – *Xerxès et le platane*, 246. – *Le platane et la vigne d'or du Grand Roi*, 248. – *Artaxerxès II au paradis*, 249. – *La tombe de Cléarque*, 250. – *Le faiseur de pluie et le maître de l'orage*, 251. – VI. Entre hommes et dieux, 252. – *Les prières royales*, 252. – *Les cultes officiels*, 253. – *Le roi, les sacrifices et les mages*, 256. – *Sacrifices et banquets*, 258. – *Le roi et le culte d'Ahura-Mazda*, 259. – *Le roi et le culte du Feu*, 260. – *Le roi, Mithra et le Soleil*, 262. – *Le culte d'Anāhita*, 264.

Chapitre VII. GENS ET VIE DE COUR..... 266

I. Sources et problèmes, 266. – *Tentes et palais*, 267. – II. Le service rapproché, 269. – *Le chiliarque et le service de l'audience*, 269. – *La garde royale : Immortels et mélaphores*, 272. – *Étiquette et sécurité*, 273. – *Repas royaux et étiquette*, 274. – *L'eau et le vin du Grand Roi*, 274. – *Les médecins de cour*, 276. – *Les mages, leurs herbes et leurs pierres*, 278. – III. Les eunuques, 279. – *De la fourberie des eunuques*, 279. – *Xénophon et le paradigme du ministre fidèle*, 282. – *Eunuchisme et éviration*, 284. – *Titre et fonctions*, 285. – IV. Du côté des femmes, 289. – *Épouses et concubines*, 289. – *Pallakai et domestiques*, 289. – *Les 360 concubines du Grand Roi*, 292. – *La vie sexuelle du Grand Roi : images et réalités*, 294. – *Des femmes recluses ? Le fantasme du harem*, 295. – V. À la table du Grand Roi, 297. – *Manger chez le Grand Roi*, 297. – *Le service de table du roi*, 304. – *Musiciennes, danseurs et artistes*, 306. – *Coupees et lits*, 307. – VI. Les chasses royales, 309. – VII. La splendeur royale, 311.

Chapitre VIII. LES HOMMES DU ROI..... 314

I. Le roi donateur, 314. – *Les déclarations royales*, 314. – *Les Bienfaiteurs du roi*, 315. – *Les dons royaux*, 316. – *Dons et honneurs : la hiérarchie de cour*, 319. – *Le premier cercle*, 322. – *Dons et redistributions*, 324. – II. L'échange inégal, 327. – *Dons et services*, 327. – *L'évaluation des services*, 328. – *Le don contraignant*, 329. – *Une faveur précaire*, 331. – III. Le roi et ses Fidèles : la logique du système, 335. – *Fidèles et bandaka*, 335. – *Noblesse de clan et noblesse de cour*, 337. – *Éducation et intégration idéologique*, 339. – IV. Le roi et ses Fidèles : la dynamique des contradictions, 342. – *Naissance et faveur royale*, 342. – *Faveur royale et mobilité sociale*, 344. – *Maisons aristocratiques perses*, 346. – *Cohésion familiale et politique royale*, 348. – V. Roi et satrapes, 350. – *Stratégies familiales et contrôle royal*, 350. – *Le satrape et les forces armées*, 351. – *Inspecteurs royaux*, 355. – *Lettres royales et subordination satrapique*, 356. – *Cours satrapiques et cour royale*, 357. – VI. Le roi et ses Fidèles : les Perses, les Grecs et les autres, 359. – *Sources et problèmes*, 359. – *Les étrangers et la hiérarchie aulique*, 361. – *L'ethnique perse*, 362. – *La composition ethnique du haut personnel impérial*, 362. – VII. Royauté achéménide et aristocratie perse, 364. – *Pouvoir et parentés*, 364. – *Le pacte dynastique*, 365. – *Synchronie et diachronie*, 366.

TROISIÈME PARTIE

ESPACES, POPULATIONS ET ÉCONOMIE TRIBUTAIRE

Chapitre IX. ESPACES, COMMUNICATIONS ET ÉCHANGES..... 369

I. Le réseau routier, 369. – *Les routes royales*, 369. – *Itinéraires secondaires*, 371. – *Construction et entretien des routes*, 373. – *Ponts et pontonniers*, 374. – II. Le contrôle de l'espace impérial, 377. – *Autorisations satrapiques*, 377. – *Escortes militaires*, 381. – *Les gardes des routes*, 381. – *Poste royale et courriers royaux*, 382. – *Voies de communication et stratégie*, 384. – *Les portes de l'Empire et le réseau de garnisons*, 387. – *Le service du roi*, 389. – III. Voies de communication et échanges, 390. – *Des artères commerciales ?*, 390. – *Routes terrestres et routes fluvio-maritimes*, 391. – *Les bateaux de l'Euphrate*, 392. – *Transports sur le Tigre*, 393. – *De Babylonie en Élam*, 394. – *De la Méditerranée à la Babylonie*, 395. – *La batellerie égyptienne : le Nil entre la Méditerranée et la mer Rouge ?*, 396. – *Douanes et échanges*, 397.

Chapitre X. TRIBUT ET PRÉLÈVEMENTS ROYAUX..... 399

I. Sources et problèmes, 399. – *Tribut et pouvoir*, 399. – *Diachronie et synchronie*, 400. – *Les documents du centre*, 401. – II. Satrapies et tributs, 402. – *Hérodote et les tributs de Darius*, 402. – *Nomès, satrapies et peuples*, 403. – *La fixation du tribut*, 405. – III. Dons et tributs, 406. – *Le point de vue d'Hérodote*, 406. – *Les dons des peuples tributaires*, 407. – *De Persépolis à Babylonie*, 409. – *Les dons des paysans perses*, 409. – IV. Tributs, dons et prélèvements, 410. – *Taxes*, 410. – *Mines*, 411. – *Corvées*, 412. – *Les devoirs de l'hospitalité*, 413. – *Taxes royales et taxes satrapiques*, 414. – « *Outre le tribut (parex tou phorou)* », 415. – *Levées militaires et fiscalité*, 416. – *Tribut et prélèvements tributaires*, 417. – V. Versements tributaires, métal et monnaie, 417. – *Le fantôme de l'économie naturelle. Côte et intérieur*, 417. – *Tributs et trésors royaux*, 420. – *Le problème de la monnaie royale*, 420. – *Darius et Aryandès*, 421. – VI. L'administration tributaire : continuités et adaptations, 422. – *Peuples et territoires*, 422. – *Cadastre en Asie Mineure occidentale*, 424. – *Le cas de la Babylonie*, 424. – *Le cas de l'Égypte*, 425. – *Poids et mesures*, 426. – VII. Économie tributaire et appropriation : terre royale et terre tributaire, 427. – *Terre royale et Empire*, 427. – *Les écluses du Grand Roi et les qanats des Hyrcaniens*, 427. – *Terre royale et terres en concession*, 429. – *Darius et Gadatas, Alexandre et Priène*, 430. – *Terre tributaire et terres de la couronne*, 431. – *Un bilan et quelques incertitudes*, 433.

Chapitre XI. PERSE, EMPIRE ET ÉCONOMIE TRIBUTAIRE..... 434

I. Les archives de Persépolis, 434. – *Tablettes des Fortifications et tablettes du Trésor*, 434. – *Comptes et archivages*, 436. – II. Hiérarchie administrative et organisation de la production, 437. – *Parnaka*, 437. – *Les chefs de département*, 438. – *Les chefs de kurtaš (kurdabattiš)*, 439. – *Trésoreries et trésoriers*, 440. – III. Le monde du travail : les kurtaš, 442. – *Kurtaš artisans*, 442. – *Centurions et contremaîtres*, 443. – *Rations alimentaires et organisation de la production*, 444. – *Origines et statut(s) des kurtaš*, 446. – *Démographie et reproduction interne*, 448. – *Dispersion familiale et homogénéité ethnique*, 450. – IV. L'agriculture : productions et prélèvements, 452. – *Baziš et autres prélèvements*, 452. – *La levée du baziš animal*, 453. – *Les producteurs directs*, 455. – V. Terres et domaines, 456. – *Partetaš*, 456. – *Irmatam*, 458. – *Ulhi*, 459.

– VI. Les tablettes de Persépolis et l'administration impériale : sources et problèmes, 461. – VII. La gestion des biens et les magasins royaux en Égypte, 462. – *Le ravitaillement de la garnison de Syène-Éléphantine*, 462. – *La réparation d'un bateau de l'administration*, 463. – *Arsenaux et ateliers royaux*, 464. – VIII. La gestion des surplus, 466. – *Retour au Pseudo-Aristote*, 466. – *Surplus en nature et échanges*, 466. – *Les poissons du lac Moëris*, 468. – *Les travailleurs de l'Aïthos*, 468. – *Retour à Persépolis*, 470. – IX. Terres et paysans, 471. – Kurtaš, garda, gardu, 471. – Kurtaš et laoi : *Tissapherne et les paysans des villages de Parysatis*, 474. – Irmatam, ulhi et terres en don (dôreai), 475. – X. La Maison du roi, 478. – *Moutons, chameaux et chevaux du roi*, 478. – *Deux domaines économiques ?*, 480. – *Parnaka, la Perse et Darius*, 481. – *Maison royale, Perse et Empire : une hypothèse*, 484. – XI. Transition, 486.

Chapitre XII. LE ROI DES PAYS 488

I. Darius et l'Égypte, 488. – *Satrapes et satrapie*, 488. – *Le retour d'Udjahorresnet à Saïs*, 489. – *Darius et les lois égyptiennes*, 490. – *Phérendatès et le sanctuaire de Khnūm d'Éléphantine*, 490. – *Darius dans le temple d'Hibis (El-Khargeh)*, 491. – *Darius à Héliopolis*, 492. – *La réputation pharaonique de Darius*, 493. – *Le pharaon et le Grand Roi*, 494. – *De Cambyse à Darius*, 495. – *Perses et Égyptiens*, 497. – *Un bref bilan*, 499. – II. La Babylonie sous Darius, 500. – *Sources*, 500. – *Satrapes et gouverneurs*, 500. – *Domaines et haṭru*, 502. – *Perses et Babyloniens*, 502. – III. La Transeuphratène, 503. – *Le gouvernement de Transeuphratène*, 503. – *La province de Juda*, 503. – *Chypre*, 504. – *Phénicie*, 505. – IV. De Jérusalem à Magnésie du Méandre, 507. – *Darius, Gadatas et l'Apollon d'Aulai*, 507. – *Darius, Tattenai et Gadatas*, 508. – V. L'Asie Mineure occidentale : cités, dynastes et empire après la révolte de l'Ionie, 510. – *Les mesures d'Artaphernès et de Mardonios (493-492)*, 510. – *Guerres limitrophes et arbitrage*, 510. – *La question des tributs*, 511. – *Démocraties et tyrannies*, 512. – *Autonomie et contrôle militaire*, 513. – *Pouvoir impérial et pouvoirs dynastiques*, 514. – *Les Perses en Asie Mineure*, 516. – *Art satrapique et artistes locaux*, 519. – *Art royal perse et art dynastique lycien*, 520. – VI. Déplacements de populations et déportations, 521. – *Déportations de Grecs et d'autres populations*, 521. – *Le statut des communautés déplacées*, 522. – *Les garnisaires d'Égypte*, 523. – VII. Unité et diversité, 523. – *Administration impériale et multilinguisme*, 523. – *Loi royale et lois des pays*, 526.

QUATRIÈME PARTIE

DE XERXÈS À DARIUS III, L'EMPIRE EN MOUVEMENT

Chapitre XIII. XERXÈS LE GRAND ROI (486-465) 531

I. Sources et problèmes, 531. – *L'année 479 et la réputation de Xerxès*, 531. – *Histoire perse et hellénocentrisme*, 531. – *L'idée de la décadence*, 533. – *Histoire et documentation*, 534. – II. De Darius à Xerxès, 534. – *La présentation d'Hérodote et la déclaration de Xerxès*, 534. – *Chronologie et nomos*, 535. – *Darius, Xerxès et Atossa*, 536. – *Le prince héritier*, 536. – *Un droit d'aînesse ?*, 537. – *Les cérémonies funèbres*, 538. – *L'investiture royale*, 539. – *Le successeur de Darius*, 540. – *L'écrasement des révoltes*, 541. – *La reprise du projet grec*, 541. – *« L'invincible houle des mers »*, 543. – *Préparatifs logistiques*, 544. – III. De Sardes à Sardes (480), 545. – *L'avancée perse et la stratégie grecque*, 545. – *Des Thermopyles à Salamine*, 546. – *De Salamine à Sardes*, 546. – IV. Xerxès entre deux fronts (480-479), 548. – *Xerxès à Sardes et*

Mardonios en Europe, 548. – *Platées*, 549. – *Le front d'Asie Mineure : Mycale*, 550. – *La « seconde révolte de l'Ionie »*, 551. – *Xerxès, de Sardes à Babylone*, 551. – V. La défaite perse : ses origines et ses suites, 552. – *Quelques questions*, 552. – *Armement et tactique*, 552. – *Les Perses et les autres*, 555. – *Artabaze et Mardonios*, 556. – *Les suites des défaites : les pertes perses*, 557. – *Les suites des défaites : les reculs territoriaux*, 557. – *Les suites des défaites : le prestige du Grand Roi*, 558. – VI. Xerxès et ses peuples, 559. – *Un problème de méthode*, 559. – *Xerxès et la Babylonie : le dossier babylonien*, 560. – *Xerxès et la Babylonie : le dossier grec*, 561. – *Xerxès et l'Égypte*, 562. – *Xerxès et les divinités grecques*, 564. – *De Cyrus à Xerxès*, 566. – VII. Xerxès, Ahura-Mazda et la Perse, 567. – *L'inscription des daivā : examen du contenu*, 566. – *Le roi, Ahura-Mazda, la vie et la mort*, 567. – *Ahura-Mazda et les daivā*, 568. – *Le pays des daivā : le temps du roi et le temps de l'Histoire*, 569. – *Xerxès et la Perse*, 570. – *Le roi constructeur*, 571. – VIII. Offensives athéniennes et territoires royaux (478-466), 572. – *La création de la Ligue de Délos et les territoires royaux*, 572. – *L'Eurymédon et ses suites (466-465)*, 574. – *Le cas de la Lycie : le texte et l'image*, 575. – IX. La stratégie occidentale de Xerxès, 576. – *Xerxès et les satrapies d'Asie Mineure*, 576. – *Xerxès et Pausanias*, 578. – *Dons de terres et de villes : colonisation et contrôle territorial*, 578. – *Thémistocle à la cour du Grand Roi*, 580. – X. De Xerxès à Artaxerxès, 581. – *L'assassinat de Xerxès : les motifs littéraires*, 581. – *L'assassinat de Xerxès : les problèmes dynastiques*, 582. – XI. Un bilan, 584.

Chapitre XIV. DE L'AVÈNEMENT D'ARTAXERXÈS I^{er}

À LA MORT DE DARIUS II (465-405/404) 586

I. D'un roi l'autre (465), 586. – *Sources et problèmes*, 586. – *La position du nouveau Grand Roi*, 587. – *Artaxerxès I^{er} à Persépolis*, 590. – II. La révolte de l'Égypte (v. 464-454), 591. – *La révolte d'Inaros et l'intervention athénienne*, 591. – *Caractères et suites de la révolte : Égypte perse et Égypte égyptienne*, 592. – III. Les affaires de Transeuphratène, 594. – *Artaxerxès et Mégabyze*, 594. – *Troubles en Juda ?*, 595. – IV. Le front d'Asie Mineure et de l'Égée orientale, 596. – *Les hostilités athéno-perses (années 450)*, 596. – *Retour sur la « paix de Callias »*, 596. – *Retour à Xanthos*, 600. – V. Esdras et Néhémie à Jérusalem, 600. – *La mission d'Esdras*, 600. – *La mission de Néhémie*, 601. – *De Jérusalem à Éléphantine*, 603. – *Les ennemis de Néhémie et de Juda*, 604. – VI. D'un roi l'autre (425-424), 605. – *Ctésias et les tablettes babyloniennes*, 605. – *Familles et pouvoirs*, 606. – *Légitimité et propagande*, 607. – *Darius le Grand Roi*, 608. – VII. Les affaires du front occidental, 608. – *La situation en Asie Mineure (424-413)*, 608. – *Les contre-coups du désastre athénien en Sicile*, 609. – *Les traités spartano-achéménides (412-411)*, 610. – *La reconquête athénienne (411-407)*, 610. – *Darius II et ses satrapes*, 611. – *Darius II, l'Asie Mineure et les autres fronts*, 613. – *Darius II et ses armées*, 615. – *Cyrus en Asie Mineure*, 617. – VIII. Le Grand Roi en ses pays, 618. – *Les Murašū, la Babylonie et l'administration royale*, 618. – *Bēšunu*, 618. – *Darius II en Égypte*, 620. – *Les autorités perses face aux Judéens et Égyptiens d'Éléphantine*, 620. – *Une lettre d'affaires*, 623. – *Le Grand Roi à Sidon et à Éléphantine*, 624. – *Le cas de la Lycie*, 626. – *Le cas de la Cilicie*, 627. – *Les Perses et les rois de Chypre*, 628.

Chapitre XV. ARTAXERXÈS II (405/404-359/358) ET ARTAXERXÈS III (359/358-338) 631

I. Le règne d'Artaxerxès II : sources et problèmes, 631. – *La vision des auteurs grecs*, 631. – *Vu de Suse, de Babylone et de Persépolis*, 633. – II. La guerre des deux frères (404-401), 634. – *De Darius II à Artaxerxès II*, 634. – *Les préparatifs de Cyrus et la réaction d'Artaxerxès : de*

Memphis à Sardes, 635. – *L'armée de Cyrus le Jeune*, 639. – *Propagande et légitimation*, 640. – *Loyauté personnelle et loyauté dynastique*, 641. – *Artaxerxès face à Cyrus*, 646. – III. Artaxerxès le Victorieux, 649. – *Le processus de relégitimation*, 649. – *Récompenses et châtiements*, 649. – *Le Grand Roi et ses armées*, 650. – IV. La situation en Asie Mineure et la stratégie d'Artaxerxès II (400-396), 653. – *De Sardes à Memphis*, 653. – *Artaxerxès, ses satrapes et le front d'Asie Mineure*, 654. – V. Agésilas en Asie Mineure (396-394), 656. – *La défaite de Tissapherne*, 656. – *L'Anabase d'Agésilas*, 657. – *Les défenses perses face à l'offensive d'Agésilas : satrapes et ethnè*, 660. – *Les Perses face à Agésilas*, 662. – *Agésilas : un bilan*, 664. – VI. Succès et revers achéménides : de l'Asie Mineure à l'Égypte (v. 396-v. 370), 664. – *La défaite spartiate*, 664. – *Les Perses entre Athéniens et Lacédémoniens*, 665. – *De Chypre à l'Égypte*, 666. – *Les premières opérations (391-387/386)*, 667. – *La paix du Roi (386)*, 668. – *Un embrassement généralisé ?*, 668. – *L'offensive contre Évagoras (387/386-383/381)*, 671. – *Les échecs égyptiens*, 671. – *Artaxerxès et les Grecs*, 674. – VII. Artaxerxès II, ses satrapes et ses peuples (c. 366-359/358), 675. – *Diodore et la « grande révolte » des satrapes : l'Empire en feu ?*, 675. – *Les premières révoltes : Datamès*, 678. – *Les troubles en Asie Mineure occidentale (366-361)*, 681. – *Le front égyptien*, 682. – *Orontès et le front égyptien*, 683. – *Retour sur Datamès*, 685. – *Mausole et les révoltes*, 686. – *De la Carie à la Lycie*, 689. – *Un bilan de la discussion*, 692. – VIII. Au centre du pouvoir, 694. – *Dans les résidences royales*, 694. – *Artaxerxès II, Mithra et Anāhita : sources et problèmes*, 695. – *Droaphernès et la statue de Sardes*, 696. – *Anāhita et Ištar*, 697. – *Retour à Béroze*, 698. – *L'espace impérial*, 699. – *D'Artaxerxès II à Artaxerxès III*, 699. – IX. Les guerres d'Artaxerxès III (351-338), 700. – *Artaxerxès III et Artabaze*, 700. – *Échec en Égypte, révolte en Phénicie et à Chypre (351-345)*, 701. – *De Sidon à Jérusalem et à Jéricho*, 704. – *La reconquête de l'Égypte (343-342)*, 704. – *Artaxerxès III en Égypte*, 706. – *Mentôr en Asie Mineure*, 706. – *Artaxerxès III et Philippe II*, 707.

CINQUIÈME PARTIE

LE IV^e SIÈCLE ET L'EMPIRE DE DARIUS III DANS LA LONGUE DURÉE ACHÉMÉNIDE : UN BILAN PROSPECTIF

Chapitre XVI. PAYS, PEUPLES ET SATRAPIES : UN INVENTAIRE DU MONDE ACHÉMÉNIDE 713

Introduction. Dans les pas d'Alexandre et sur les traces de Darius, 713. – *Une autre source « achéménide » : les historiens d'Alexandre*, 713. – *Méthodes et objectifs*, 715. – I. Sources et problèmes, 716. – II. La satrapie de Daskyleion, 718. – III. De Sardes à Éphèse, 721. – IV. De Kelainai à Halicarnasse, 725. – V. Pixôdaros à Xanthos, 727. – VI. De Tarse à Mazaka, 730. – VII. De Tarse à Samarie via Sidon et Jérusalem, 733. – VIII. De Gaza à Petra, 736. – IX. L'Égypte d'Artaxerxès III à Darius III, 738. – X. D'Arbèles à Suse, 739. – XI. Le Grand Roi, Alexandre et les montagnards du Zagros, 747. – XII. Persépolis, Pasargades et la Perse, 753. – XIII. De Persépolis à Ecbatane, 757. – XIV. D'Ecbatane à l'Halys, 761. – XV. D'Ecbatane à Cyropolis, 764. – XVI. Du Pendjab au delta de l'Indus, 774. – XVII. De Pattala à Suse et à Babylone : les Perses et le golfe Persique, 778. – XVIII. Un bilan et quelques questions, 782.

Chapitre XVII. LE GRAND ROI, SES ARMÉES ET SES TRÉSORS 789

I. L'avènement de Darius III, 789. – *D'Artaxerxès III à Darius III : Diodore et Bagôas*, 789. – *L'illégitimité de Darius III : la version macédonienne*, 790. – *L'avènement de Darius : la version perse*, 791. – *Darius III et la famille royale achéménide*, 791. – *Violence et nomos*, 792. – *Darius et Bagôas*, 794. – *Le nouveau Grand Roi*, 797. – *L'avènement de Darius III dans l'histoire dynastique achéménide*, 797. – *Un bilan*, 799. – II. Le Grand Roi et l'aristocratie perse, 800. – III. Les armées royales, 803. – *La thèse grecque*, 803. – *Mercenariat et « décadence » : réalités achéménides et filtre athénien*, 807. – *L'organisation du commandement*, 809. – *Memnon, les satrapes perses et Darius III*, 810. – *Le Grand Roi et les mercenaires des satrapes*, 811. – *Mercenaires et « mercenaires » : les Grecs et les autres*, 812. – *« Armée grecque » et « armée barbare »*, 815. – IV. Populations sujettes et économie tributaire, 820. – *Thésaurisation et stagnation : une fausse évidence*, 820. – *Centre et périphérie*, 824. – *« Surexploitation tribulaire » et révolte*, 829. – V. Transition, 833.

SIXIÈME PARTIE

LA CHUTE D'UN EMPIRE (336-330)

Chapitre XVIII. DARIUS ET L'EMPIRE FACE À L'AGRESSION MACÉDONNIENNE 837

I. Territoires, armées et stratégies, 837. – *La première offensive macédonienne (336-335)*, 837. – *Darius, ses satrapes et le débarquement d'Alexandre (mai-juin 334)*, 838. – *Darius à Babylone et le front d'Asie Mineure (334-333)*, 843. – *D'Issos à Gaugamèles (novembre 333-octobre 331)*, 848. – *Darius et Alexandre : la guerre et la paix (333-331)*. *Une autre lecture*, 852. – *Les suites de Gaugamèles (331-330)*, 859. – II. Darius et ses Fidèles, 862. – *Mithrénès et les Perses d'Asie Mineure (334-333)*, 862. – *La reddition de Mazakès (332)*, 864. – *Les ralliements de Mazée et d'Aboulitès (331)*, 865. – *Les Perses de Perse entre Darius et Alexandre*, 869. – III. Les élites locales, Darius et Alexandre : popularité et impopularité de la domination achéménide, 872. – *Sources et problèmes*, 872. – *Éphèse, Milet et Aspendos*, 875. – *De Sidon à Tyr*, 876. – *L'Égypte et les Égyptiens*, 877. – *Les Babyloniens : Alexandre et Darius*, 881. – IV. La mort d'un Grand Roi (330), 884. – *Darius à Ecbatane*, 884. – *Le complot contre le Grand Roi*, 885. – V. La chute d'un Empire, 886. – *La javeline de cornouiller*, 886. – *Pouvoir royal perse et empire multiculturel*, 887. – *Le pacte dynastique et ses limites*, 888. – *Retour sur Mazée*, 889. – *Bessos en Bactriane*, 890.

Conclusion. DE NABONIDE À SELEUKOS 893

NOTES DOCUMENTAIRES	897
Abréviations	897
Bibliographie	1079
Index général	1147
Index des sources	1217
Table des illustrations	1237



Aubin Imprimeur
LIGUGÉ, POITIERS

Achévé d'imprimer en mai 1996
N° d'édition 5482 / N° d'impression L 51373
Dépôt légal juin 1996
Imprimé en France
ISBN 2-213-59667-0
35-65-9667-01/3